

THÈSE DE DOCTORAT en cotutelle Philosophie et Sciences Politiques

Sous la direction des

Professeur OGILVIE Bertrand pour l'École Doctorale Pratiques et théories du sens de l'Université Paris 8 (ED-031), Laboratoire d'études et de recherches sur les Logiques Contemporaines de la Philosophie (LLCP – EA4008),

/

Professeur CAROTENUTO Gennaro pour l'École Doctorale de Human Sciences (D052), Cycle XXXII de l'Université des Études de Macerata, Curriculum History, politics and institutions of Mediterranean area

Les embarras et les défis de narrer la violence sexuelle

Une étude des expériences de captivité des militantes de Montoneros détenues disparues dans le circuit répressif et productif ayant fonctionné autour de l'École des Sous-officiers de Mécanique de la Marine pendant la dernière dictature militaire argentine

SELVATICO Eleonora

N° étudiante : 134042014

Années du développement de la recherche : 2016-2020

Date de soutenance :

Membres du jury :

Abstrait

Le but de cette thèse est le développement d'une analyse en Philosophie politique de la violence sexuelle perpétrée contre des militantes de l'organisation politico-militaire Montoneros détenues disparues par les officiers du Groupe Spécial 3.3.2 ayant opéré comme des ravisseurs-éducateurs dans le circuit de captivité clandestine qui avait fonctionné autour de l'École Mécanique de la Marine pendant la dernière dictature militaire argentine (1976-1983). Ce travail entame avec une première partie où est analysée, par une revue de la Littérature de l'Histoire Récente Argentine, l'émergence de la question de la violence sexuelle dans la structure *familiste* de la Mémoire ainsi que dans les procès contre les crimes de lèse humanité. Dans la deuxième partie sont étudiées les trajectoires politiques des militantes et plus en particulier l'histoire politique de Montoneros et le type de formation politique, militaire et morale acquise par ces femmes ayant mis pleinement à disposition leurs vies pour réaliser une révolution péroniste-socialiste. La troisième partie discute le caractère « pervers » qui avait assumé la violence sexuelle pour des détenues disparues ayant eu accès à un régime de captivité que les officiers du GT3.3.2 avaient structuré sur des privilèges – et non pas sur des bénéfices – et qu'ils avaient nommé processus de récupération. Cette recherche discute les difficultés générées par certains outils analytiques qui ont été historiquement fondamentaux pour lutter et structurer la Mémoire, Vérité et Justice - dont le concept de terrorisme d'État et la catégorie mémorielle de *desaparecidos* - lorsqu'il s'est agi de rendre compte de la violence sexuelle dans ce régime de captivité étroitement lié au projet politique du Commandant en Chef de la Marine, Emilio Eduardo Massera.

Mots clés : dictature argentine – violence sexuelle – terrorisme d'État – zone grise – Montoneros – leadership féminine – guérilla – disparition forcée de personnes – détenu-disparu.

Astratto

Titolo: Le difficoltà e le sfide a narrare la violenza sessuale. Uno studio delle esperienze di cattività delle militanti di Montoneros detenute scomparse nel circuito repressivo e produttivo che funzionò attorno alla Scuola di Meccanica della Marina durante l'ultima dittatura militare argentina

Lo scopo di questa tesi è quello di sviluppare un'analisi in Filosofia politica della violenza sessuale perpetrata contro delle militanti dell'organizzazione politico-militare Montoneros detenute scomparse dagli ufficiali del Gruppo Speciale 3.3.2 che hanno operato come dei sequestratori-educatori nel circuito di cattività clandestina che funzionò attorno alla Scuola di Meccanica della Marina durante l'ultima dittatura militare argentina (1976-1983). Questa ricerca inizia con una prima

parte dov'è analizzata, attraverso una revisione della Letteratura della Storia Recente Argentina, la comparsa della problematica della violenza sessuale nella struttura *familista* della Memoria e nei processi per crimini contro l'umanità. Nella seconda parte sono studiate le traiettorie politiche delle militanti e in particolare la storia politica di Montoneros e il tipo di formazione politica, militare e morale acquisita da queste donne che misero pienamente a disposizione le loro vite per realizzare una rivoluzione peronista-socialista. La terza parte discute il carattere "perverso" che assunse la violenza sessuale per quelle detenute scomparse che ebbero accesso a un regime di cattività che gli ufficiali del GT3.3.2 strutturarono su dei privilegi – e non su dei benefici – e che chiamarono processo di recupero. Questo studio discute le difficoltà che si sono generate dall'utilizzo di certi strumenti analitici - storicamente fondamentali per lottare e strutturare la Memoria, Verità e Giustizia, tra cui il concetto di terrorismo di Stato e la categoria della memoria di *desaparecidos* – al momento di rendere conto della violenza sessuale all'interno di questo regime di cattività strettamente vincolato al progetto politico del Comandante in Capo della Marina, Emilio Eduardo Massera.

Parole chiave: dittatura argentina – violenza sessuale – terrorismo di Stato – zona grigia – Montoneros – leadership femminile – guerriglia – scomparsa forzata di persone – detenuto-.

Abstract

Title: The embarrassments and the challenges in narrating the sexual violence. A study about captivity experiences of Montoneros' activist women detained-disappeared into the repressive and productive circuit that worked around the School of Mechanics of the Navy during the last Argentinian's military dictatorship

This thesis aims to develop an analysis in Political Philosophy on the sexual violence inflicted against female activists of the political-military organization named Montoneros that were detained-disappeared by the 3.3.2's Special Group officers. These officers used to operate as captors-educators within the circuit of clandestine captivity that worked around the School of Mechanics of the Navy during the last Argentinian military dictatorship (1976-1983). This research begins with a first part where I analyse, through a review of the Recent Argentinean History's Literature, the emergence of the sexual violence issue within the Memory's *familist* structure and within the crimes against humanity trials. In the second part of the thesis I study the activist's political trajectories: particularly on one side the Montoneros' political history and in the other, the political, military, and moral formations acquired by these women engaging entirely their own lives for the realisation of a Peronist-Socialist revolution. The third part discusses the "perverted" character of sexual violence

witnessed by the women detained-disappeared freed from captivity. These women have had access to a captivity regime structured by the GT3.3.2's officers on privileges –not benefits- named process of recuperation, which was tightly bounded to the political project of the Navy's Commandant in Chief, Emilio Eduardo Massera. This study considers the difficulties generated by some analytic instruments - which have been historically fundamental to fight and to structure the Memory, Truth and Justice like the concepts of State terrorism and *desaparecidos* – at the moment of giving account of the sexual violence experienced by the detained-disappeared women in this specific regime of captivity.

Key words: Argentine Dictatorship – sexual violence – State terrorism – grey area – Montoneros – female leadership – guerrilla – forced disappearance of persons - detained-disappeared.

Sommaire

Introduction au travail de recherche et remerciements

Introduction à la Partie I : Le processus de (in)visibilisation de la violence sexuelle perpétrée dans le cadre du terrorisme d'État en Argentine

Chapitre 1 : Les refus d'enquêter la violence sexuelle

- 1.1. *La violence sexuelle (non uniquement) comme une question juridique*
- 1.2. *L'époque d'impunité*

Chapitre 2 : La violence sexuelle comme un délit de lèse humanité

- 2.1. *Un délit autonome*
- 2.2. *Un délit d'instance privée*

Conclusion à la Partie I

Introduction à la Partie II : La trajectoire politique des détenues disparues de Montoneros

Chapitre 3 : Montoneros

- 3.1. *La Jeunesse Péroniste avant Montoneros*
- 3.2. *L'approchement au Mouvement Péroniste*
- 3.3. *Le protagonisme dans le Mouvement Péroniste*
- 3.4. *L'éloignement du Mouvement National Justicialiste*

Chapitre 4 : La formation politico-militaire des militantes

- 4.1. *La politisation des femmes*
- 4.2. *Les leaderships des filles d'Evita*
- 4.3. *La morale (sexuelle) révolutionnaire*

Conclusion à la Partie II

Introduction à la Partie III : La violence sexuelle perpétrée à l'encontre des militantes de Montoneros détenues disparues dans le circuit répressif et productif de l'ESMA

Chapitre 5 : Le terrorisme d'État à travers l'École Mécanique de la Marine

- 5.1. *Le zonage du Processus de Réorganisation Nationale*
- 5.2. *Les péronistes dans la zone grise*
- 5.3. *Le Casino des Officiers*

Chapitre 6 : Ledit processus de récupération des militantes de Montoneros détenues disparues

- 6.1. *Des ressources humaines disponibles*
- 6.2. *Des militantes rééduquées*

Conclusion à la Partie III et donc au travail de recherche

Introduction au travail de recherche et remerciements

« Todo acto de memoria se interroga por su fidelidad, sin hallar jamás respuestas definitivas. Lejos de la idea de un archivo, que fija de una vez y para siempre su contenido, la memoria se encarga de deshacer y rehacer sin tregua aquello que evoca. Y, sin embargo, no deja de inquietarse, con razón, por la fidelidad de su recuerdo. »

Pilar Calveiro (2005, 8)

La terreur et l'effroi peuvent être suscités, a écrit Alain Brossat (2002, 47), par le contraste absolu entre la violence de l'image et l'absence visible d'un.e acteur.trice : « L'événement se constitue comme pure production d'un effet de choc, d'une image-choc, totalement décontextualisée, déliée de toute condition discursive, de tout enchaînement à des scènes antécédentes ou des causes particulières. » Disparu, sans savoir par qui et pourquoi, mais sûrement pour quelques raisons justifiant par le doute la disparition, le *desaparecido* a été perçu comme n'étant ni mort ni vif, volé à la vie en même temps qu'on lui a volé la mort : sa présence ne se dévoilerait que par la reconnaissance de son absence. Sujet radicalement expulsé de l'humain échappant à toute *taxon* connue, lorsqu'il est pensé en tant qu'individu, il est *forcément* dévasté, vidé d'identité, défini par une somme de soustractions. Les représentations des *desaparecidos* nous ont montré, a écrit Gabriel Gatti (2015), un nouvel état de l'être, le vide social, le social comme objet non-sociologique, le non-objet comme objet ou la conséquence et le résidu du savoir sociologique, où le.a savant.e se demande comment travailler lorsqu'il ne reste rien, lorsqu'il y a invisibilité sociale : Quel.le acteur.trice faut-il trouver ? Quelle parole faut-il lui donner pour parler de lui ou avec lui ? Comment le montrer ? Quelle théorie, avec quel style, faut-il se compromettre ? « On est devant une figure représentée comme étant *sans lieu* (« Le disparu ne laisse pas de traces, il crée un vide » [E1]), qui ne correspond à *aucune entité* reconnaissable, qui est en même temps *absent et présent* (« [Avec lui] l'absence devient présence » [E2] »), qui *n'a pas de logique* (« La disparition est un attentat contre la logique. Elle génère un sens d'absurdité » [E3]), qui est représenté *sans corps* (« Le disparu est un corps sans identité et une identité sans corps » [E2].) » (GATTI 2012, 316) Le cas des disparitions forcées de personnes pose les lecteur.trice.s face à un désastre, un double paradoxe : d'un côté l'on est amené.e.s à analyser une visibilité qui se donne par sa non-visibilité (n'a pas *son* nom, *sa* forme ou *son* propre discours... toutefois existe !), de l'autre l'on doit faire face à « Ce radical contraste entre ce qui s'expose dans une situation d'*hypervisibilité* stridente [le corps disparu] et le silence des auteurs – une absence qui tend à réduire l'action à un geste en forme d'énigme. » (BROSSAT 2002, 48) Le *desaparecido*, figure inconmode, se serait donnée avant tout comme une inconnue, ou pour le dire comme le général Jorge Rafael Videla : « Qu'est-ce qu'un *desaparecido* ? En tant que tel, le *desaparecido* est une

inconnue. S'il réapparaissait, il serait soumis au traitement X, et si la disparition se transformait en certitude de mort il recevrait le traitement Z. Mais, tant qu'il est *desaparecido* il ne peut jouir d'aucun traitement spécifique, c'est une inconnue, c'est un *desaparecido*, il n'a pas d'entité, il n'est pas, ni vif ni mort, il est *desaparecido*. »¹

Penser et analyser les présences et les significations des *desaparecidos* a significé pour moi, doctorante suisse-italienne dans les Universités de Paris 8 et de Macerata, avant tout le geste de m'approcher à la Littérature de l'Histoire Récente Argentine. En suivant Marina Franco et Daniel Lvovich (2017), le concept – toujours plus quantitativement utilisé dans les académies argentines depuis 2002 - d'Histoire Récente renvoie à l'étude interdisciplinaire (Histoire, Anthropologie, Sociologie, Science Politique, Philosophie, Psychanalyse, Arts et Lettres) des passés proches dans le temps interpellant les spécificités et les réticences (jusqu'à environ la fin des années 1990) de l'historiographie à les aborder. Si la limite initiale de la période considérée est variable (certaines dates discutées ont été : 1955, 1966, 1969, 1973), l'Histoire Récente se réfère à des processus historiques dont les conséquences - notamment en termes de droits humains - sont encore fortes sur le présent. Le problème organisateur en Argentine a été avant tout la violence politique (abordées par les concepts de terrorisme d'Etat, radicalisation politique, violence insurrectionnelle et, plus généralement, les années 1970) générant des demandes de réparation et de Justice au présent qui avaient trouvé une première réponse, dans les années 1980, surtout dans la production journalistique argentine. Pour cette raison, l'Histoire Récente est indissociable des contextes politiques, mémoriaux et idéologiques d'où proviennent les questions et les préoccupations académiques, où une attention toute particulière est octroyée aux sujets, à leurs pratiques et représentations ainsi qu'à la construction de subjectivités et d'identités : les nouveaux mouvements sociaux, humanitaires, ouvriers, féministes et aussi les jeunes, les femmes, les voisin.e.s comme groupes sociaux, la famille, l'église, l'école, le syndicat, les Forces Armées et de Sécurité Argentines, la classe moyenne, les formes culturelles – comme la musique, l'humeur, la publicité, l'éducation, la mode - de l'époque et même les déclinaisons locales, régionales et/ou transnationales défiant la tendance *porteño*-centrique de la totalité des études. Finalement, l'objectif de l'Histoire Récente a été d'insérer la dernière dictature militaire – rappelée avant tout dans le monde pour avoir fait un usage systématique de la disparition forcée de personne - dans un *continuum* historique où la rupture historique n'est pas la seule organisatrice des demandes et des problèmes. L'une des chercheuses incontournables de l'Histoire Récente est Elizabeth Jelin, exposante inéluctable également du domaine de la Mémoire Sociale. Cette historienne a entendu les mémoires avant tout comme des processus subjectifs ancrés dans les expériences, c'est-à-dire

¹ Ces mots, traduites par moi-même de l'espagnol au français ont été publiés sur le journal *Clarín* le 14 décembre 1979. La registration audio de cette déclaration est disponible in <http://www.elortiba.org/sounds/videlades.mp3> (consulté le 22 janvier 2015).

enracinés dans des cadrages (*marcas*) sociaux symboliques-interprétatifs ainsi que des traces (*huellas*) matérielles tant physiques que psychiques de la dictature. Ces mémoires sont également conçues par l'historienne comme un objet de disputes, conflits et luttes sur le développement, l'approfondissement et le renforcement de la qualité du régime démocratique du pays. Accéder aux mémoires a impliqué, pour les acteur.trice.s ayant tiré des leçons de *Los trabajos de la memoria*, de rendre (un) compte (BUTLER [2005] 2007) des sujets toujours situé.e.s dans des contextes sociaux et dans des groupes spécifiques qui rappellent et oublient différemment tant en termes de contenus que de manières et de temporalités. Jelin (2002, 5) a souligné l'importance de prêter attention au rôle actif et producteur de sens des participant.e.s (encadré.e.s dans des relations de pouvoir) dans ces controverses politiques actives - la plupart de fois conçues comme des luttes contre l'oubli ou le silence (*recordar para no repetir*) - en affirmant qu'à tout moment, en tout lieu, il est impossible de trouver une seule mémoire, vision et interprétation du passé partagées par toute une société, même si l'on peut trouver des moments ou des périodes historiques où le consensus est plus large, où un *libreto único* est plus accepté ou parfois même hégémonique. Aborder les mémoires avec cette perspective c'est donc penser aux processus de construction des mémoires au pluriel, aux disputes et aux négociations sociales sur celles-ci, leurs légitimités et leurs prétentions de Vérité. Pour ce faire, Jelin a fourni des outils – et non pas un itinéraire linéaire, cohérent et unique - pour *historiciser les mémoires*, c'est-à-dire pour étudier historiquement les mémoires. Jelin (2013, 78) a précisé qu'en grande partie, cette histoire est marquée par des transformations et des changements des personnes qui parlent et de celles qui se taisent, de ce qui est dit et de ce qui est étouffé. Il y a, par conséquent, des thématiques dont, dans une certaine conjoncture historique, *no se habla* et cependant elles peuvent être récupérées plus tard dans des scénarios politiques facilitant la (prise de) parole de ce (et) qui avait été réduit(e) au silence. Il s'agit avant tout de reconnaître qu'il existe des changements historiques de sens du passé, d'acteur.trice.s sociaux.les et politiques, de lieux assignés aux mémoires ainsi que d'investissements émotionnels et affectifs liés – encore une fois - à la sélection et à l'accent posés sur certaines dimensions ou aspects du passé privilégiés et/ou sauvés par des acteur.trice.s divers.es (JELIN 2002, 40). Les processus de construction des mémoires sont par conséquent toujours ouverts et jamais terminés. Un autre grand apport que Jelin (2011, 555) a donné à l'étude de la dernière dictature militaire argentine, auto-nommée Processus de Réorganisation Nationale, a été l'introduction du débat sur la dimension de genre de la mémoire de ce passé récent qu'elle a estimé s'exprimer de deux manières simultanées et convergentes : la façon dont les femmes et les hommes ont donné sens à la violence politique vécue et le lieu emblématique des images familiales et maternelles ayant transformé les liens de parenté dans la source centrale de la légitimité et de la Vérité de la parole (l'autorité symbolique du témoignage). Jelin (2011, 563) a ainsi soulevé la thèse d'un

familisme publique et politique de la Mémoire de la dernière dictature fondé sur une vision qui tend à essentialiser la biologie et le corps et qui poserait des difficultés et des dangers sur le plan de son impact culturel et politique. Selon Jelin (2011, 556), les stéréotypes (dits) les plus traditionnels de genre n'avaient pas pu être surmontés dans ce processus de construction symbolique qui avait couru le risque de monopoliser tant le sens que le contenu de la Mémoire, la Vérité et la Justice en fonction d'une communauté bâtie sur des liens de sang exclusifs, ni transférables ni partageables. Pour cela, la structure publique de la Mémoire du terrorisme d'État a tendu à obturer d'autres possibilités d'incorporer des sujets et des significations nouvelles. Au cœur de cette problématisation du familisme de la mémoire il y a essentiellement l'inquiétude de former un collectif de citoyen.ne.s large à même de représenter la pluralité des mémoires de la répression étatique. En tant que perspective modernisatrice sur la Nation appelant à une communauté de sang, ce familisme aurait empêché, d'après Jelin (2011, 568), la construction d'une communauté fondée sur le principe démocratique d'égalité selon l'argument que ce pouvoir de sang pourrait à l'extrême freiner les mécanismes d'élargissement de l'engagement (*compromiso*) social avec les mémoires en ne laissant aucun espace pour réinterpréter et résinifier le (son) sens des expériences transmises. Encadré dans ce raisonnement, Jelin (2012, 345) a finalement soutenu que le familisme de la mémoire a été l'une des causes de la réduction au silence de la violence sexuelle perpétrée dans les CCD, reconnue comme un crime de lèse humanité seulement en 2010 : « The most visible space in the public sphere was not taken up by victims (whose testimonies were doubtless fundamental in the trial of 1985), but by the mothers, grandmothers and other family members of the detainees/disappeared. These took part in the process of investigation in order to give testimony to what happened to their sons and daughters, partners and other relatives, but not to themselves, even if they *had* been direct victims. »

En paraphrasant les mots de Jelin (2013, 83), ce que l'on fait dans un scénario en un moment donné dépend de la trajectoire antérieure de la thématique qui conditionne (ouvre et ferme des possibilités) ses développements futurs. Pour ces raisons, l'historienne a mis en évidence l'importance d'analyser l'absence de consensus social, d'abord, autour des dates de commémoration publiques (*Qui est-ce qui veut commémorer quoi ?*) entendues comme des conjonctures d'activation de la mémoire et dont les significations changent au fil du temps. Dans des termes personnels touchant à la subjectivité – a écrit Jelin (2002, 52) –, les commémorations sont des moments où le travail de la mémoire est dur pour tout le monde, les faits sont réordonnés et les schémas existants désordonnés car des voix nouvelles et anciennes apparaissent en demandant, racontant et créant des espaces intersubjectifs où des mots sur le vécu, l'écouté et l'omis sont partagés. Après deux mémoires de Master 2 écrits dans l'Université de Paris 8 – dans les Départements de Science Politique (2014-2015) et de Philosophie (2015-2016) – traitant respectivement *Le défi d'apparaître desaparecido* (sous la direction d'Elsa

Dorlin) et la question des *Desaparecidas por l'amour à sens unique des Grandes Familles Argentines* (sous la direction de Bertrand Ogilvie) ainsi que plusieurs lectures concernant le terrorisme d'État mis en place par la dictature militaire argentine entamée le 24 mars 1976 et conclue le 10 décembre 1983, j'ai atterri à l'aéroport d'Ezeiza le 6 mars 2019. Cette date d'arrivée de mon séjour en Argentine – pour lequel j'aimerais remercier l'Université de Paris 8 et notamment l'École Doctorale Pratiques et théories du sens et le Laboratoire d'études et de recherches sur les Logiques Contemporaines de la Philosophie pour m'avoir facilité économiquement ce voyage – je l'ai décidée en fonction d'une série de commémorations qui ont eu lieu ce mars-là, entre les dits *8 y 24M*, en particulier dans la ville de Buenos Aires qui sera nommée dans cette thèse comme Capitale Fédérale afin de ne pas la confondre avec la Province de Buenos Aires et/ou la Grande Buenos Aires (composée par la Capitale Fédérale et certaines municipalités de la Province de Buenos Aires). En particulier, à l'occasion du mois où beaucoup d'Argentin.e.s célèbrent tant la Mémoire de la dernière dictature militaire argentine que lesdites questions des femmes, le 14 mars le féminisme est entré dans l'ancienne École de Sous-officiers de Mécanique de la Marine – à savoir l'ancien centre clandestin de détention, torture et extermination transformé le 19 mars 2004 en Musée Site de la Mémoire - avec l'exposition temporaire, organisée par Alejandra Dandan, *Être femme dans l'ESMA. Témoignages pour retourner à regarder*. Le panneau qui a marqué le début de cette exposition terminée le 14 juin 2019 disait : « Quand un musée ne parle pas. Le silence du scénario muséographique par rapport à la violence sexuelle à l'encontre des femmes. » Le but ayant orienté la réorganisation de ce célèbre espace de diffusion mémorielle du terrorisme d'État a été de réécouter les expériences - narrées dans la forme du témoignage juridique – des détenues disparues et réapparues de l'ESMA et rendre par-là visible la spécificité de la violence sexuelle que les procès de lèse humanité ont reconnu pour la première fois dans le 2010. Un espace visuel avec le titre « J'accuse, lorsque l'État habilite la parole » a reconstruit, à travers les procès tenus entre 1985 et 2017, les changements de narration par rapport à la violence sexuelle perpétrée dans le cadre du terrorisme d'État : du viol comme une partie intégrante du délit de tourments à la reconnaissance du 23 août 2011, de la part du juge Segio Torres (invité à l'inauguration de l'exposition), desdites soumissions sexuelles de la part des geôliers et séquestreurs protégés par le système d'impunité octroyé par l'ESMA. Ces types de violence sexuelle ont été plus précisément compris comme desdites pratiques systématiques (et non pas des cas isolés) gérées par l'État au sein du plan clandestin de répression et extermination et donc comme des délits imprescriptibles et autonomes (d'autres délits comme la privation illégale de la liberté ou les tourments) à l'encontre des victimes (définies) en états de vulnérabilité physique et psychique permanente. Ces délits sexuels ont été conçus comme à enquêter séparément en raison tant du type de vécu que ces abus de pouvoir impliquent pour les femmes que de la jurisprudence internationale

et des instruments pénaux nationaux déjà existants. *Être femme dans l'ESMA* a également célébré comme indispensable l'apport des luttes du mouvement des femmes pour avoir fait reconnaître à la Justice la et les spécificités de la violence de genre (la violence domestique, la prostitution forcée et le féminicide) ainsi que les droits sexuels et reproductifs qui impliquent la revendication de la légalisation de l'interruption volontaire de grossesse déjà inscrite dans la Mémoire de la dernière dictature et notamment dans le *pañuelo* des Mères de la Place de Mai avec des couleurs nouveaux : le vert (pour l'avortement légal, sûr et gratuit), l'orange (pour la séparation entre l'État laïque et l'Église catholique) et le violet (pour la lutte féministe). Avec l'inauguration de cette exposition, j'ai eu l'impression, en y participant, que le féminisme contemporain argentin a manifesté le désir de construire sa propre nouvelle généalogie en reconnaissant non uniquement la rébellion des Mères que pour longtemps s'étaient opposées à l'identification de féministes mais également les pratiques des militantes politiques des années 1970 dont certaines sont des survivantes des CCD et qui, elles aussi, avaient à cette époque-là pris différents types de distances du mouvement féministe interprété le plus souvent comme un fruit de préoccupations petites-bourgeoises. La reconnaissance manquée de la violence sexuelle comme une pratique exercée massivement et systématiquement par les FFASA et en particulier par le Groupe Spécial 3.3.2 de la Marine ayant opéré dans l'ESMA à l'encontre des militant.e.s a commencé à être publiquement lue, dans cet espace de la mémoire, par rapport à l'invisibilité des pratiques violentes que les femmes ont historiquement souffert et souffrent actuellement dans la société argentine. Miriam Lewin, une ancienne militante de Montoneros détenue disparue et rescapée de l'ESMA ainsi que journaliste ayant écrit en 2014, ensemble à Olga Wornat, la référence la plus populaire abordant la question de la présence de la violence sexuelle dans le terrorisme d'État, *Putas y Guerrilleras*, a affirmé, lors de l'inauguration d'*Être femme dans l'ESMA*, que la perspective de genre réveillée par le mouvement féministe argentin actuel a réussi à accéder à l'ESMA pour ne *Plus Jamais* partir. De son côté, l'invitée Jelin a mis en exergue que la prise en compte des femmes détenues disparues dans l'ESMA n'est pas un événement qui s'est manifesté ici pour la première fois, vu que plusieurs recherches – au sein et en dehors du domaine juridique – ont été faites par rapport en particulier à l'expérience de maternité en captivité. Ce faisant, Jelin a évoqué le projet de l'Archive Orale de l'association Mémoire Ouverte (situé, lui aussi, dans le terrain de l'ancienne ESMA) qui a poursuivi un travail intense par rapport aux violences sexuelle et de genre en permettant également la création de branches diversifiées de la recherche sur cette thématique ainsi que le dépassement du cadrage analytique de la réparation juridique et une orientation vers une politique des affects et du soin. D'après Jelin, la spécificité du type d'apparition des femmes dans (cette exposition de) l'ESMA a été la focalisation sur les relations de genre qui, en ne pas les réduisant à la maternité, ont été interprétées comme des relations de pouvoir complexes entre violeurs et

victimes ; une question à laquelle le féminisme s'est intéressé depuis longtemps. La matérialisation des relations de genre dans l'exposition a été effectuée par la réactualisation d'épistémologies féministes qui ont traversé les roues pendant des époques diverses comme *Le personnel est politique*, *Nous nous voulons vives* et *la Sororité* et elle s'est produite exactement dans la rencontre avec les expériences quotidiennes d'abus sexuels des survivantes à l'ESMA de la part du personnel militaire (nudité forcée, décharges électriques en particulier dans le vagin et sur les seins, viol, attouchements, insultes, observations sur le physique, l'obligation de se laver et utiliser les toilettes en présence du voyeurisme des geôliers). Certaines de ces femmes ont témoigné de n'avoir pris conscience que récemment – et grâce à leur rencontre avec le féminisme – des abus sexuels car beaucoup de pratiques désormais qualifiées comme sexistes étaient et sont encore normalisées. Jelin a également rappelé que la forme de la dénonciation à la première (et non pas à la troisième) personne à l'encontre des crimes sexuels dans les CCD n'est apparue fréquemment dans les tribunaux que depuis la seconde phase des procès et avec le soutien des avocates qui, ensemble aux survivantes, ont lutté pour la reconnaissance des abus sexuels comme des expériences que l'État a l'obligation de réparer. En même temps, toutes les dialogantes ont affirmé l'irréalité d'une réparation complète possible en se manifestant comme des personnes qui ont pris beaucoup de temps pour se reconstruire et qu'elles se trouvent encore aujourd'hui dans ce processus.

La dimension intergénérationnelle qui a réaffirmé le passé comme une question (du) présent et l'histoire comme toujours contemporaine et cambiante a été performée pendant la journée du 16 mars 2019 avec une *Marathon de dialogues brefs* entre des couples de femmes traversées par des expériences multiples à la fois différentes et communes comme notamment la violence sexuelle. Autour de l'idée que la Vérité n'est pas donnée mais qu'elle se construit collectivement comme ensemble l'on crée également la mémoire du féminisme, la jeune photographe Analía Cid du collectif *Pandilla Feminista* a dialogué avec l'ancienne procureurice de l'affaire ESMA unifiée (mieux connue comme méga-procès ESMA III) entamée en 2012 et terminée en 2017, Mercedes Soiza Reilly. Celle-ci a discuté la *Bureaucratie qui porte atteinte à la clandestinité* grâce au décret n°4 que le Pouvoir Exécutif National a promulgué en 2010 afin de déclassifier les documents secrets des FFAA depuis 1976 jusqu' 1983. Cela parce que la particularité du régime dictatorial argentin avait été la disparition et l'occultation, ensemble aux personnes engagées politiquement et socialement, également de tout un ensemble d'images de l'époque en laissant ainsi aux secteurs variés de la société la tâche de les reconstruire. Avec le retour de la démocratie, Torres a affirmé que l'Argentine avait opté pour une bataille centrée sur la Justice et que celle-ci continue encore aujourd'hui. Sans le contredire, j'aimerais en même temps ne pas oublier que, pendant ladite période d'impunité qui avait suivi le premier procès juridique aux commandants des Juntas Militaires en 1985, entre 1998 et 2008 avait

été mis en œuvre les Procès pour la Vérité (des procès juridiques qui n'avaient pas des effets pénaux mais qu'ils avaient été orientés à reconnaître les destins des détenu.e.s disparu.e.s) à La Plata, Bahía Blanca, Mar del Plata et Mendoza au nom des droits à la vérité et au deuil. Reconstituées principalement dans les procès juridiques rouverts en 2003, les images de l'expérience du régime dictatorial devaient être analysées, selon Cid, non uniquement en ce qui avait concerné leur production mais également leur circulation. Il faudrait, autrement dit, étudier la logique de leur diffusion : pourquoi est-ce qu'elles avaient été produites ? Qu'est-ce que nous faisons avec celles qui existent déjà ? Quelles voix avons-nous besoin d'écouter aujourd'hui ? Quelles parmi ces voix sont-elles habilitées à être écoutées, aujourd'hui ? La Justice est une institution dont le double rôle d'interrogatrice et de validante des expériences (en)croyables des rescapé.e.s tend généralement à se focaliser sur la nécessité de témoigner de ces dernières pour pouvoir (se) faire justice. Cette attitude a été critiquée par l'anthropologue Kimberly Theidon par rapport à la mise en pratique de la perspective sensible au genre de la Commission de Vérité et Réconciliation péruvienne. En particulier, Theidon a remarqué qu'en incitant à témoigner la violence sexuelle à la première personne, cette commission avait fait preuve d'un manque de pouvoir d'écoute des témoignages, à savoir des manières et des contenus mêmes par lesquelles les (traitées comme) victimes de la violence sexuelle avaient exprimé leurs expériences, affects et cadrages politiques complexes traversés par la violence sexuelle. Selon l'avocate de l'affaire n°1270 contenue dans le méga-procès ESMA II Carolina Varsky et la juge du procès s'étant soucié d'éclaircir le Plan systématique de vol de bébé María del Carmen Roqueta, le défi de la Justice est d'obtenir ce pouvoir d'écoute qui peut être alimenté uniquement avec l'interdisciplinarité et la relecture de l'Histoire et des mémoires par une perspective de genre. Cet engagement, le Musée Site de Mémoire de l'ESMA l'a exprimé non uniquement avec l'écrasement en violet (également appelé comme intervention silencieuse) dans la grammaire des panneaux exposés du genre féminin pour le rendre concrètement visible mais aussi avec l'insertion dans ces tableaux d'extraits de témoignages juridiques des survivantes (sélectionnées par Emilia Giorgano, Milagros Varela et Ezquiél Contardi) qui ont rendu compte non uniquement des dimensions différentes de la violence sexuée et sexualisante - également nommée comme le *continuum* de la violence sexuelle - mais aussi des stratégies de survie (de soi-même et des autres) développées en particulier par les femmes qui ont été caractérisées comme ayant généré des liaisons affectives et solidaires, résistantes et rebelles à l'organisation (dite) déshumanisante de l'ESMA. Avec la volonté de présenter ces *desaparecidas* comme un sujet spécifique, l'exposition temporaire a installé un écran avec tous les noms des disparues, rescapées, petites filles et bébés qui avaient traversé l'ESMA. L'invité à l'inauguration d'*Être femme dans l'ESMA* ainsi que chercheuse de l'Université de Bologne Patrizia Violi a affirmé, en dialogue avec Jelin, que si tenues ensemble dans les expériences racontées

par les rescapées de l'ESMA, la violence à l'encontre des femmes et le pouvoir des femmes génèrent une tension qui permet de poser des questions (qu'elle a défini comme) gênantes. Ce faisant, Violi a essayé de rendre l'espace de à la fois l'exposition et l'ESMA un lieu d'ouverture avec la force nécessaire pour amener au présent de manière complexe des problématiques contemporaines qu'elle a dit n'être ni blanches ni noires. Le sujet déclenchant le débat sur la zone grise – inexistante, comme a noté Jelin, dans le domaine juridique – a été la décision d'intituler un panneau de l'exposition temporaire qui était censé rendre compte de l'expérience des femmes dudit processus de récupération politique et morale qui avait concerné un groupe de militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s de la part du GT3.3.2 et qui est encore aujourd'hui rappelé dans le Musée dans la section de *la Pecera* : « Nous nous voulons vives. L'art de la simulation ». L'exposition a mis en exergue que ce processus – que dans ma thèse je traite comme un régime de captivité spécifique ayant concerné le fonctionnement propre à l'ESMA – avait exigé pour les militantes une transformation de leurs manières de vivre en conformité avec les stéréotypes du féminin imposés par les officiers de la Marine avec lesquels ces détenues avaient été obligées à tisser des relations personnelles et affectives définies dans le panneau tant comme esclavage sexuel que comme art de la simulation pour souligner le rôle non-passif des victimes d'une forme d'abus sexuel dont l'on a dit avoir été différent du viol : « Pour survivre, certaines femmes avaient accepté les règles du jeu. La simulation lui avait exigé de transiter par plusieurs types de situations, certaines vraiment grotesques où elles avaient dû faire recours à des formes d'autocontrôle rigoureux sur leurs corps et émotions. » Autrement dit, la narration mémorielle de l'*Être femme dans l'ESMA* a décidé de localiser le pouvoir des femmes en essayant de transformer le *Por algo será* (il y aura une raison si elles ont été séquestrées) et le *Algo habrá hecho* (elles auraient fait quelque chose pour survivre) dans un *Algo pudimos hacer* situé dans le cadre de la simulation ouvrant un spectre de questions qui vont à réinterroger la pertinence et la compréhension des instruments analytiques de la violence sexuelle utilisés jusqu'à ce moment-ci comme (entre autres) l'intention, le consensus, le syndrome de Stockholm (BIBIJA 2018) et la nécessité de simuler comme une forme elle-même de violence sexuelle ainsi que ceux que l'on a planifié d'utiliser et notamment celui de zone grise.

Dans cette thèse, je vais me confronter premièrement au défi de penser les relations de genre dans un contexte de captivité avec la conscience (historique et politique) que ce faisant l'on court le danger d'absolutiser et de figer les positions du pouvoir totalisation du masculin (les génocidaires, les violeurs) et de son absence dans le féminin (les détenues disparues sexuellement abusées) en méconnaissant ainsi et avant tout l'agentivité des militantes – surtout de Montoneros - détenues disparues et leurs manières de (se) gérer (dans) certaines situations *perversement* extrêmes en se rendant parfois (et pas uniquement) des *simplettes* face à leurs ravisseurs. Avec le titre général *Le*

refus d'enquêter la violence sexuelle, j'ai voulu analyser dans le **Chapitre 1** l'hypothèse exprimée dans la Littérature spécifique qui a étudié la question de la violence sexuelle pendant ladite première étape du procès juridique à la dictature, à savoir que les dénonciations de violence sexuelle étaient rares et pas prises en considération comme telles (ou, autrement dit, rendues invisibles) ni par la commission de vérité ni par le tribunal ni par les organisations des DH et des droits des femmes. Mon apport à cette analyse a été premièrement de prendre en considération le féminisme non uniquement comme idéologie pour construire une perspective de genre apte à rendre visibles les dénonciations de violence sexuelle (opération que la Littérature a réalisée) mais également comme un acteur historique en Argentine de revendications et surtout d'analyses politiques de la violence sexuelle, une thématique prépondérante depuis 1980 dans son agenda politique. Mon deuxième apport à l'analyse a été celui d'étudier le refus des organismes de DH locaux à travers la plus importante critique féministe qui a été formulée par l'académie argentine à ceux-ci, c'est-à-dire leur structure familiste qui a monopolisé la mémoire. Outre à l'étude du fonctionnement du familisme des organisations des Proches (y compris les Mères et les Grands-mères de la Place de Mai et les Fil.le.s pour l'Identité et la Justice contre l'Oubli et le Silence) j'ai élargi l'étude – à travers le prisme de la critique non pas tant au mythe des liaisons de sang quant plutôt à la critique de la famille heureuse – à l'ensemble des organisations civique-militaires qui soutiennent (au moins en partie) les raisons du régime de la dernière dictature et revendiquent une Mémoire Complète. Ce faisant, j'ai finalement présenté un collectif récemment né des Filles Désobéissantes aux pères qui, en les nommant comme des génocidaires, ont formulé et surtout pratiqué la critique peut-être la plus manifestement complexe au rôle de l'institution familiale comme l'un des espaces de violence politique (restés) dans le régime démocratique. La troisième contribution que j'ai essayé de donner pour avancer dans l'étude de l'hypothèse (contemporaine) féministe du refus d'analyser la violence sexuelle tant pendant qu'après la dernière dictature militaire a été de prendre en considération le genre culturel (et pas juridique) de la littérature-témoignage. Clairement, je n'ai pas pu analyser toute la littérature de la période où en Argentine régnait l'impunité (de 1986 à 2006) et qui avait fait référence à la violence sexuelle ; cependant, cela n'est pas non plus le but de ma thèse. Ce que j'aimerais démontrer à travers principalement trois ouvrages a été la présence de l'analyse d'une forme particulière de violence sexuelle qui a concerné surtout l'ESMA et qui va au-delà du concept juridique d'esclavage sexuel. Ces ouvrages sont les deux romans *Informe bajo llave* de Marta Lynch de 1983 et *El fin de la Historia* de Liliana Héker de 1996 ; la troisième est le documentaire d'Andrés Di Tella, *Montoneros, una historia* de 1998. Dans cette littérature l'on trouve le refus de prendre en considération la violence soufferte par les détenues – qui apparaissent comme des militantes de l'organisation politico-militaire Montoneros considérées comme des traîtresses – de la part de leurs camarades de militance y compris

de leurs maris, en soulignant encore une fois la violence que les liaisons familiales exercent – dans certaines conditions et donc potentiellement (ou comme une menace) – à l’encontre des femmes. Cette littérature n’a pas été généralement analysée ou comprise dans la critique féministe du familisme de la mémoire et elle a constitué un espace d’analyse à part ou délié où toujours le féminisme a développé une critique au mythe de la guérillera. Cette interruption ou ce manque de lien je les ai étudiés dans le **Chapitre 2** où j’ai voulu rendre compte de comment l’on était arrivé à concevoir la violence sexuelle comme une violation de DH et plus particulièrement comme un délit de lèse humanité par son intégration dans (le concept de) terrorisme d’État. En étudiant le débat qui a amené à concevoir analytiquement la violence sexuelle infligée par les militaires aux détenues disparues dans les CCD, l’on peut remarquer que la pratique (autre à l’identité) militante n’a pas (toujours) été considérée comme un élément important pour rendre visible (ou comprendre) les délits sexuels. Contre cette dépolitisation (conçue comme imposée et non pas adoptée par les victimes), la violence (non uniquement) sexuelle a été analysée la plupart des fois uniquement comme un mécanisme pour détruire l’identité personnelle et/ou la solidarité parmi les militant.e.s (détenu.e.s ou pas) et entre ceux et celles-ci et la société, à savoir le projet politique des organisations politico-militaires révolutionnaires comme Montoneros ; cette perspective a caractérisé la Littérature de la *derrota*, c’est-à-dire, littéralement, de la défaite ou de l’échec. Dans ce cadre analytique, l’on a ensuite étudié les résistances (individuelles et/ou collectives) aux tentatives d’annihilation des militant.e.s (détenu.e.s ou pas) par le pouvoir dictatorial dit également *desaparecedor*. Selon mon hypothèse, la violence sexuelle a été considérée principalement comme une méthode de répression spécifique et monstrueuse pour rendre les corps féminisés (dociles ou domestiqués) mais l’on n’a pas étudié de manière complexe le *pour en faire quoi* ? Autrement dit, la dimension productive de la répression des sujets. Tout en estimant d’extrême importance ces études, j’ai pu constater que les instruments analytiques jusqu’à maintenant utilisés pour rendre compte de la violence sexuelle dans les CCD deviennent manifestement inaptes lorsque l’on veut penser – comme dans mon cas – à la violence sexuelle qualifiée par les rescapées de l’ESMA comme perverse. En effet, tout au long des quatre ans où j’ai essayé de présenter mon sujet d’étude à des publics différents, tant mes interlocuteur.trice.s que moi-même, nous avons ressenti une sensation d’embarras uniquement à nommer l’événement et nous nous sommes généralement protégé.e.s, d’une manière peu critique, dans les concepts d’esclavage sexuel pour certaines et de zone grise pour certains autres. Ce faisant, les caractérisations les plus évidentes des militantes de Montoneros qui, dans des conditions de violence extrême, avaient eu des rapports durables ayant manifestement involucré le domaine de la sexualité avec leurs propres ravisseurs a été celle de la pathologisation (y compris le diagnostic du syndrome de Stockholm) et de la passivité totale de leurs subjectivités (l’impossibilité à la fois de consentir dans les CCD et

d'éprouver de l'amour pour son propre ravisseur). Pour contrer cette analyse, récemment l'on a commencé à étudier ces subjectivités dans le cadre toujours de la destruction de la violence dictatoriale *mais* contrastée toujours plus, voire en insistant davantage sur des pratiques de simulation (entendue le plus souvent comme un synonyme de mensonge ou tromperie) qui ont été définies comme des formes de résistance typiques de la zone grise dans laquelle elles sont analysées. Étant donné que celui-ci est le cadre théorique de visibilisation de la violence sexuelle perpétrée dans l'ESMA, deux observations doivent être faites. Premièrement, d'un point de vue analytique, il est réducteur de penser la capacité d'agir uniquement comme une résistance à un pouvoir destructeur duquel l'on n'a presque pas analysé la dimension politique productive de l'agent reconnu comme violent, à savoir l'État-Nation du PRN en termes généraux et – pour ma recherche, donc - en termes particuliers la Marine de l'amiral Emilio Eduardo Massera et le personnel en charge du fonctionnement de l'ESMA, le GT3.3.2. En prenant en considération le contexte de la perpétration de la violence sexuelle (que je vais qualifier donc de) perverse émergé déjà dans les premières dénonciations du fonctionnement de l'ESMA (dont notamment le *Témoignage de Paris* du 12 octobre 1979), la zone grise – si elle avait existée - avait concrètement été un projet particulier de répression nommé par le GT3.3.2 processus de récupération et mis en œuvre autour de l'ESMA avec la finalité de promouvoir le projet politique social-démocratique avec lequel Massera avait aspiré à se présenter aux Argentin.e.s et à la communauté internationale comme la personne la plus apte à gouverner l'Argentine en transition démocratique. Ma seconde observation c'est que les analyses académiques et juridiques ont généralement réduit ce régime de captivité spécifique dans la dénonciation et l'étude de la réduction à esclavage (*trabajo esclavo*, que j'ai traduit dans cette thèse comme travail forcé) - qui avait impliqué pour les femmes, presque naturellement, également l'esclavage sexuel - dont la seule finalité véritablement étudiée a été la destruction de l'identité personnelle (en particulier dans les tribunaux) et politique (tant individuelle que collective) des détenu.e.s politiques de l'ESMA, c'est-à-dire des valeurs et des comportements solidaires et révolutionnaires régnant (supposément, comme je l'étudie dans la Partie II) dans la microsociété de Montoneros. Il est donc intéressant de noter qu'on a souvent dénoncé les relations sexuelles entre des détenues disparues et leurs ravisseurs à travers leur qualification comme violence acquise (aussi) en opposition frontale (la posture classique du concept de résistance) à l'amour du couple amoureux hétérosexuel révolutionnaire. Sur la base de ces observations, j'ai estimé nécessaire – pour développer une analyse politique de la violence sexuelle perpétrée par le personnel du GT3.3.2 aux ordres de l'amiral Massera à l'encontre des militantes de Montoneros détenues disparues dans l'ESMA – d'étudier leurs trajectoires politiques dans la Partie II de la thèse. Pour cela, j'aimerais remercier de tout cœur la professeure de Philosophie de l'Histoire Cecilia Macón qui m'a aidé à organiser mon séjour de terrain en Argentine

en m'ouvrant l'accès à l'Université de Buenos Aires. En particulier, je la remercie pour m'avoir accueilli dans le laboratoire de recherche qu'elle dirige, le Séminaire Genre, Affects, Politique, ainsi que pour m'avoir servi d'agente de liaison pour entrer dans deux séminaires doctoraux intensifs organisés par la Faculté de Sciences Sociales de l'UBA ayant concerné la théorie politique du tournant affectif et la question de la violence et de la politique révolutionnaire des années 1960-1980 en Argentine. Pour cela, j'aimerais également remercier pour leurs enseignements, conversations et *mate* toutes les participantes aux réunions de SEGAP et au séminaire du tournant affectif ainsi que Daniela Slipak et les étudiant.e.s qui ont partagé avec moi leurs travaux de recherche en cours et leurs avis sur le mien. En dehors de ces cours, mais toujours lié à l'Université, j'aimerais également remercier Camillo Robertini pour avoir écouté mes doutes et m'avoir suggéré des pistes, des livres et des conférences pour m'approcher et repenser le terrorisme d'État. Ainsi, avec ces coulisses, dans mon **Chapitre 3** je cherche à restituer l'histoire politique complexe de Montoneros, en me focalisant non tant sur les détails personnels des militantes mais plutôt sur un concept omniprésent pour se référer à la militance des années 1970 en Argentine : le climat révolutionnaire de l'époque – un terme qui exprime à mon avis tant les formes de l'engagement politique que les valeurs pour lesquelles l'on avait adhéré à des projets politiques qualifiés comme révolutionnaires - et le protagonisme acquis par cette organisation de cadres politiques et militaires. Dans le **Chapitre 4**, je traite plus spécifiquement la formation politico-militaire des femmes dans Montoneros en mettant en évidence leur protagonisme en politique et en me concentrant plus spécifiquement sur la structuration et la socialisation de la vie quotidienne dans l'organisation. Le but de ce chapitre est, autrement dit, de reconnaître leurs capitaux politiques, culturels, sociaux, symboliques et sexuels que l'Académie a généralement analysés sous le signe du négatif, c'est-à-dire dans le phénomène de l'absence (ou de l'oubli) de la leadership des femmes dans les organisations mixtes de la gauche, Montoneros comprise. Les obstacles à la valorisation pleine de la militance féminine ont été repérés dans des études importantes concernant la dimension sexuelle de la morale révolutionnaire de l'*homme nouveau* (l'homme de la future patrie socialiste et antiimpérialiste) qui ont mis en crise les valeurs révolutionnaires pleinement solidaires par rapport à ses militantes. La reconnaissance des ressources dont disposaient les militantes de Montoneros ont été cruciales, d'après mon hypothèse de recherche, pour comprendre la dimension productive de la répression (et en particulier de la violence sexuelle) dans l'ESMA que j'ai développé dans la Partie III de ma thèse. En prenant en considération ces capitaux qui d'après la théorie de Pierre Bourdieu résultent d'une accumulation qui permet aux individus d'avoir en général des avantages sociaux, j'ai premièrement abordé le dilemme des privilèges des détenu.e.s disparu.e.s ayant eu accès audit processus de récupération du GT3.3.2. Pour ce faire, j'ai choisi d'étudier la logique de fonctionnement – analysée généralement à travers le

concept de terrorisme d'État – de l'ESMA en rendant compte des dynamiques socio-relationnelles. Afin de le déconstruire, dans le **Chapitre 5**, j'ai montré que le concept de terrorisme d'État est fortement ancré à la perspective de la territorialisation de la répression du PRN, c'est-à-dire une manière agressive et prédatrice d'inscrire des frontières afin de confirmer et même d'éteindre sa propre autorité et souveraineté, entendues avant tout comme une appropriation destructrice des corps-territoires. J'ai donc premièrement rendu compte du zonage comme une méthode (parmi d'autres) que les Juntas Militaires avaient adoptée pour organiser ladite lutte antiterroriste que j'ai entendu comme son objectif politique ainsi que comme sa ressource principale à la fois de la légitimité face à la société et de la cohésion des FFAA (CANELO 2016). Dans mon étude, j'ai constaté que le zonage militaire basé sur un carroyage du territoire ainsi que la nommée (plus qu'analysée) division tripartite du pouvoir ayant impliqué au niveau légal l'assignation du 33% des espaces de gestion des responsabilités étatiques et gouvernementales à chaque Force ont été les dimensions de la territorialisation les plus mises en exergue par la Littérature de l'Histoire Récente pour rendre compte avant tout d'une répartition du pouvoir plus répressif que productif au sein des FFAA caractérisées par des conflits intra et inter-Forces, très peu étudiés en profondeur. Dans ce cadrage, l'on a argumenté une double fonction en particulier des corps des militantes domestiqués dans l'ESMA. Premièrement, l'on a argumenté que les corps (conçus comme) masculinisés des militantes avaient été utilisés – et plus précisément, féminisés - par le GT3.3.2 comme – entre autres - des trophées de guerre afin de gagner de l'espace et de la force politique parmi et contre à la fois les autres FFASA (et en particulier de l'Armée de terre) et l'organisation politico-militaire de Montoneros. Autrement dit, dans ma thèse j'étudie les dilemmes qui émergent lorsque l'on a essayé d'insérer dans le concept de terrorisme d'État la pratique répressive de transformer des (potentielles) leaders politiques en des champs de bataille ou plus particulièrement des veuves de dirigeant.e.s de Montoneros détenues disparues en un zoo humain au sein du circuit de l'ESMA (LEWIN et WORNAT 2014). Secondairement, l'on a soutenu que certaines capacités politiques et techniques de certain.e.s militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s avaient été extraites - à travers ledit processus de récupération, entendu comme un travail politique et (parfois) affectif forcé - et mises au service, elles aussi, des intérêts économiques du GT3.3.2 et/ou politiques de Massera. Le régime de captivité spécifique à ce groupe de militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s – rappelé.e.s comme ayant composé lesdits Ministaff et Staff de l'ESMA (et concrètement, du GT3.3.2 en tant que groupe de personnel militaire appuyant activement le projet politique de Massera) – a souvent été analysée comme une expérience de la zone grise caractérisée par le (suspect) de trahison pour les premier.e.s et de collaboration pour les second.e.s. Afin de déconstruire ce cadrage de la territorialisation de la répression, j'ai voulu rendre compte de trois expériences supplémentaires et peu connues où des

autres membres de fractions du péronisme ont été perçu.e.s comme ayant collaboré – de différentes manières - avec la Marine de Massera et ayant pour cela fait partie des potentielles nuances de la zone grise : les dirigeant.e.s politiques et syndicaux.les péronistes enferm.e.s dans le bateau de guerre nommé « 33 Orientaux », l'accord (dit) de protection entre les militant.e.s péronistes orthodoxes et verticalistes de l'ancienne Organisation de Transvasement Générationnel avec l'amiral Massera et le travail de promotion et support du journal *Convicción* au projet politique de la Marine de Massera. Au lieu de rester avec le concept de la zone grise – et plus spécifiquement sur le débat devant établir la Vérité ou pas de trahison et/ou collaboration de certain.e.s militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA avec le GT3.3.2 – je me suis interrogée sur *ce* que ces détenu.e.s disparu.e.s *avaient fait* au sein de l'ESMA en décentrant donc mon attention d'une étude sur (ou reproduisant) la logique de la collaboration et/ou trahison vs. fidélité ou loyauté à une analyse de la circulation de personnes, d'informations, de biens et aussi d'affects. Cette manière d'aborder le fonctionnement de l'ESMA a commencé très récemment à être explicitement théorisée par Claudia Feld et Marina Franco (2019) qui, en créant le concept nouveau de *production destructrice*, ont argumenté les limites explicatives tant du concept de terrorisme d'État que de la catégorie mémorielle de *desaparecido* en raison premièrement d'une approche académique et juridique hégémoniquement vouée à détecter la répression uniquement là où la captivité avait coïncidé avec l'enfermement de personnes dans des CCD, pour cela, d'extermination ou en tout cas – lorsqu'il s'était agi de rendre compte de la pratique du travail forcé – d'annihilation des personnes et par extension de déshumanisation. Dans ce nouvel cadrage dont le but est d'élucider la configuration socio-spatiale de l'ESMA, les deux chercheuses ont encouragé à réorienter les analyses pour s'ouvrir à la pluralité des expériences de captivité et étudier (au moins) deux autres logiques qui avaient organisé le fonctionnement du circuit, plus que du seul Casino des Officiers, de l'ESMA : la politique et l'économique. Ce faisant, l'académie a pu entamer à rendre compte des raisons des sorties de l'ESMA de certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s vivant.e.s – et surtout de ceux et celles qui avaient été sélectionné.e.s par le GT3.3.2 pour accéder audit processus de récupération – autres à la seule, et toujours présentée comme inexplicable, mise en liberté. C'est en rendant compte de ces interactions complexes entre CCD, détenu.e.s disparu.e.s, personnel du GT3.3.2 et société – par-delà le prisme de la collaboration – que Feld et Franco ont rendu compte d'une série de situations de captivité caractérisées par des tentatives de la part du GT3.3.2 de suspendre la frontière cognitive entre victimes et victimaires. C'est finalement ce cadre analytique que j'ai estimé comme le plus apte pour rendre compte dans mon analyse de la violence sexuelle des *sorties* de certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s avec leurs propres ravisseurs et que j'ai plus généralement voulu aborder dans le **Chapitre 6** comme des situations propres à un régime de captivité particulier au fonctionnement de l'ESMA – ledit processus de récupération - où certaines militantes

de Montoneros avaient et s'étaient *perversement* engagées, outre qu'à travailler contre la (dite et construite par le PRN comme) campagne antiargentine censée promouvoir une bonne image de l'amiral Massera comme le meilleur candidat à la Présidence postdictatoriale - dans des pratiques du flirt. Face à l'idée commune que ces relations avaient impliqué pour les détenues disparues une annihilation ou changement idéologique radical par rapport aux valeurs et aux pratiques de la militance révolutionnaire (exprimé dans les termes d'un lavage de cerveau ou de la repentance), moi j'aimerais en revanche argumenter que ces pratiques du flirt avaient déjà fait partie de plusieurs savoir-faire quotidiens et politiques dudit *compromiso* avec l'époque avec lesquels les militantes (en particulier) péronistes avaient pratiqué et construit leur leadership politico-militaire. En prenant l'inspiration des études de Bárbara Sutton (2018) sur la simulation comme une pratique multiple à la fois de performance et de performativité avec laquelle les détenues disparues avaient joué plusieurs personnages selon les diverses circonstances de leurs captivités ainsi que de l'étude de Franco (2008) autour des autoconstitution et autolégitimation des exilé.e.s argentin.e.s en France comme des acteur.trice.s politiques, j'ai voulu explorer l'hypothèse que s'il y eut un processus de changement politico-idéologique des militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s au cours de leur captivité – et notamment lorsqu'il s'était agi pour elles et eux d'en rendre (un) compte à travers des témoignages – celui-ci a concerné généralement une transformation initialement stratégique plus que convaincue de l'engagement révolutionnaire préalable en un engagement dans le domaine politique nouveau (du moins en Argentine) des DH. Cette hypothèse peut à mon avis ouvrir une pluralité d'études (dont le mien n'est qu'une) sur comment l'on pourrait lire de manière interconnectée les Littératures de l'*arrepentimiento* des détenues disparues ayant eu des relations de flirt avec leurs ravisseurs au cours de leur captivité dans le circuit de l'ESMA (Partie III de cette thèse), de la *derrota* des valeurs et des pratiques révolutionnaires de la militance des années 1970 (Partie II de cette thèse) et de la *deuda feminista* de la démocratie (Partie I de cette thèse).

Fort probablement j'aurais dû entamer l'écriture de cette thèse en remerciant mes parents qui, outre à m'avoir soutenu économiquement, m'ont accompagnée dans chaque pas du contenu et des marges de cette recherche ainsi que mon copain, sans lequel, mon corps n'aurait pas pu physiquement, émotionnellement et psychologiquement résister à ce dur et constant travail que j'ai pu développer en traversant plusieurs pays. En entamant de la France, je dois remercier premièrement mon directeur Bertrand Ogilvie qui, en faisant preuve de confiance et patience, m'a donné une grande liberté et donc l'autonomie pour encadrer et écrire cette longue thèse doctorale. Secondairement, j'aimerais remarquer le grand apport qui m'a donné pour l'écriture de cette thèse (mais pas seulement) les réflexions autour de la pensée de l'expérience de la féministe italienne Carla Lonzi que j'ai entamé avec mon amie et collègue Alba Nabulsi à Paris et que nous avons réussi à continuer également depuis

la Suisse et l'Italie en les croisant avec le corpus philosophique d'abord de Judith Butler et ensuite avec la pensée faible de Pieraldo Rovatti, Alessandro Dal Lago et Umberto Eco. Après un passage rapide pour l'Espagne où j'ai amélioré mon espagnol avec un cours de langue, je me suis installée en Italie. Ici, il faut que je remercie premièrement mon second directeur, le professeur Gennaro Carotenuto qui a permis d'ouvrir un espace dans le Curriculum History, politics and institutions of Mediterranean area de l'École Doctorale Human Sciences de l'Université des Études de Macerata pour moi et ma thèse. Secondairement, j'aimerais écrire un grand merci aux personnes qui m'ont flanquée au cours de ma vie bolonaise et qui m'ont permis d'apprendre l'importance de se sentir de façon alternative à la maison : mon colocataire et nos ami.e.s du théâtre, les éducateur.se.s-éduquant.e.s et les éduqué.e.s-éducateur.se.s de l'École d'Italien avec les Migrant.e.s de l'espace soustrait à la société XM-24, les classes faites de nuances infinies de *Devenir-femme. Conflits écosophiques et minorités* données à l'Université de Bologne par Ubi Minor et finalement Silvia que j'ai rencontrée lors de la Master class tenue le 20 juin 2018 par la fondatrice des collectifs argentins d'abord de H.I.J.O.S et ensuite du Ni Una Menos Marta Dillon dans le cadre du Biografilm Film Festival. Exilée pendant la moitié des années 1990 de Rosario à Modena où elle vit encore aujourd'hui, cette ancienne sympathisante du PRT-ERP m'a encouragée plus de ce qu'elle peut croire à suivre mon travail de recherche. En ayant ressenti d'avoir atteint un moment de sa vie où le désir de (se) rendre compte de soi - par-delà et en deçà de sa militance – avait fait irruption dans sa tête et dans son corps, Silvia m'a régalié deux précieux rendez-vous qui ont certainement constitué un moteur de cette thèse. Une expérience émotionnelle similaire je l'ai éprouvée lors des innombrables et infinies discussions qui nous ont quitté plusieurs heures de sommeil avec les participantes à l'École d'Été *Postcolonialisme* organisée par l'Université de Lausanne entre le 27 et le 31 août 2018 dans la Maison la Besonne de Lignerolle ; je les remercie ensemble à tou.te.s les autres personnes qui, par leurs écoutes et leurs gestes, m'ont permis d'arriver jusqu'à la conclusion de ce travail de recherche. Elles ne peuvent finalement pas manquer dans mes remerciements la Fondation Chiara Lupinacci Stiftung pour avoir reconnu l'intérêt de mon étude en m'octroyant une bourse pour l'année 2017-2018 ainsi que les personnes qui m'ont accueillie dans les différents espaces de la Mémoire en apportant leurs expériences personnelles, leurs savoirs, leurs avis et une grande disponibilité à m'ouvrir l'accès à plusieurs matériaux dont la plupart ont fini pour faire partie eux aussi de cette thèse ; un grand merci aux équipes du Musée Site de la Mémoire ESMA, du Centre Culturel Musée de la Mémoire de Montevideo (Uruguay), de l'Espace de la Mémoire « La Escuelita de Famillá » de la Province de Tucumán, de l'Archive Provinciale de la Mémoire de la ville de Córdoba (ou ancien « D2 »), de l'Espace de la Mémoire « La Perla » de la Province de Córdoba, du Centre Culturel pour la Mémoire de Trelew de la Province de Chubut, de la Commission Provinciale pour la Mémoire,

Centre de Documentation et Archive (ou ancienne Direction de Renseignement de la Police de la Province de Buenos Aires) et de l'Espace de la Mémoire « Casa Mariani-Teruggi » de La Plata.

Introduction à la Partie I : Le processus de (in)visibilisation de la violence sexuelle perpétrée dans le cadre du terrorisme d'État en Argentine

Depuis environ 2010, une Littérature entièrement dédiée à la violence sexuelle infligée par les Forces Armées et de Sécurité du PRN à des femmes (et moins) à des hommes au sein et en dehors des prisons et des CCD est apparue au sein de l'académie argentine². Je considère comme ouvrages centraux de cette Littérature d'abord l'analyse académique diffusée le 2010 par María Sondereguer et Violeta Correa titrée *Violencia de género en el terrorismo de estado: políticas de memoria, justicia y reparación* qui s'était proposée de contribuer à la réflexion sur l'incorporation d'une perspective de genre à l'analyse des violations de DH par rapport à l'Histoire Récente argentine. D'après Sondereguer et Correa (2010, 5 et 7), le nouvel regard développé au sein du livre a permis de rendre visible l'impact différencié de la violence répressive sur les femmes et les hommes. Ce livre est sorti des ateliers déroulés lors des *Journées sur la violence sexuelle et la violence de genre dans le terrorisme d'État* organisées au sein du *Projet I+D CIC violence sexuelle et violence de genre dans le terrorisme d'État. Analyse de la relation entre violence sexuelle, torture et violations des DH en collaboration avec le Projet Mémoire, violence et genre : articulations conceptuelles et croisées théoriques* dirigé par Alejandro Kaufman dans l'Université de Quilmes (les 16-17, le 25 et le 27 novembre 2009). À ces projets – et par extension à l'ouvrage – ont participé des chercheur.se.s provenant de parties différentes de l'Argentine ainsi que de zones diverses de l'Amérique Latine pour essayer d'entamer à tracer une articulation complexe entre les représentations de la violence et les récits de la mémoire (conçue comme une expérience qui structure la subjectivité) censés résoudre historiquement le trauma causé par la répression de la dictature académiquement et juridiquement abordée avec le concept de terrorisme d'État (incluant non uniquement les crimes commis par la

² Le choix de l'année 2010 pour indiquer la naissance d'une Littérature entièrement dédiée à la violence sexuelle infligée par des fonctionnaires du PRN à des détenue.e.s politiques disparu.e.s n'exclue pas la réalité d'autres analyses chronologiquement antérieures et pionnières traitant partiellement ou entièrement cette question comme par exemple HOLLANDER Nancy Caro, « The Gendering of Human Rights: Women and the Latin American Terrorist State », *Feminist Studies*, vol.22, n°1, printemps 1996, pp.40-80 ; BUNSTER-BUROTTO Ximena, « Surviving Beyond Fear: Women and Torture in Latin America » in Miranda DAVIES (éd.), *Women and Violence*, Londres, Zed Books, 1994, pp.156-76 ; TAYLOR Diana, *Disappearing Acts. Spectacles of Gender and Nationalism in Argentina's "Dirty War"*, Durham et Londres, Presses Université Duke, 1997, ebook et KAPLAN Betina, *Genero y violencia en la narrativa del Cono Sur (1954-2003)*, Rochester (NY), Tamesis, 2007 ; LONGONI Ana, *Traiciones. La figura del traidor en los relatos acerca de los sobrevivientes de la represión*, Buenos Aires, Grupo Norma, 2007. Une mention particulière la méritent les publications de Marta Diana *Mujeres guerrilleras. La militancia de los setenta en el testimonio de sus protagonistas femeninas* (Buenos Aires, Planeta) de 1996 et l'ouvrage collectif des survivantes de l'ESMA ACTIS et. al., *Ese Infierno. Conversaciones de cinco mujeres sobrevivientes de la ESMA*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 2001. La systématique de la violence sexuelle dans les CCD avait été également déjà annoncée dans CALVEIRO Pilar [1998], *Pouvoir et disparition. Les camps de concentration en Argentine*, tr. fr. I. Taudière, Paris, La fabrique éditions, 2006. Il faut également mentionner la présence de la dénonciation de la violence sexuelle des prisonnières politiques pendant la dernière dictature argentine (qui étaient souvent passées par des CCD) qui, malgré l'invisibilisation des prisons par rapport aux CCD dans tant dans la mémoire que dans l'académie, ont été historiquement pionnières : VALLEJOS E, *Por amor a la libertad*, Buenos Aires, Dialectica, 1989 ; FEIJOO Carmen, *En celdas diferentes*, Buenos Aires, Editions de Salto Mortal, 1992 ; et les deux ouvrages collectifs publiés en 2006 : *Nosotras las presas políticas*, Buenos Aires, Éditions Nuestra América et *La Lopre. Memorias de una presa política, 1975-1979*, Buenos Aires, Grupe d'Édition Norma.

dictature militaire qui avait assumé le gouvernement entre 1976 et 1983 mais également les années précédentes du troisième gouvernement démocratique péroniste avec les actes répressifs du groupe paramilitaire connu comme Triple A). L'équipe de chercheur.se.s des Centres de DH des Universités de Quilmes et de Lanús ont estimé que les violences sexuelle et de genre étaient niées tant dans la conceptualisation légale des actes que dans les processus de vérité et les politiques de justice et réparation. Autrement dit, la violence sexuelle n'était pas représentée en tant que telle dans le récit national de la mémoire historique. Le façonnement d'une perspective de genre à même d'octroyer (au moins) un contenu, voire une définition, de la violence sexuelle a été le but tant de cet ouvrage comme des analyses chronologiquement suivantes que j'ai considéré comme composant cette Littérature de la violence sexuelle dont l'on peut affirmer que l'interrogatif de départ a concerné le retard de sa visibilité.

Le Centre d'Études Légales et Sociales – qui avait commencé à enquêter les crimes sexuels à partir des témoignages des détenu.e.s disparu.e.s dans le circuit de CCD « Atlético-Banco-Olympe » formulés au cours du premier procès avec sentence condamnatoire le 28 juin 2006 (connu comme le cas Simón ou Poblete) qui avait ouvert la nouvelle étape de procès pour délits de lèse humanité - avait déjà en avril 2008 contribué à rédiger *Sin Tregua. Políticas de reparación para mujeres víctimas de violencia sexual durante dictaduras y conflictos armados* en collaboration avec d'autres organisations latino-américaines de droits des femmes (ELA³, La Cuerda⁴, DEMUS⁵ et *Humanas*⁶). L'objectif de cet ouvrage était de rendre compte des absences et des omissions relatives à l'impact des violations de DH à l'encontre des femmes dans les contextes de guerre intérieure et/ou répression en utilisant

³ Fondée en 2003 dans la Capitale Fédérale, l'Équipe Latino-américaine de Justice et Genre est une ONG argentine, féministe, indépendante et non partisane dont le but est d'atteindre l'équité de genre. Ses axes de travail centraux sont : la violence à l'encontre des femmes, les droits sexuels et reproductifs, la participation des femmes dans les domaines politique et social et les politiques d'emploi et de soin (traversées par le souci d'accès à la justice). La première présidente (jusqu'à sa mort survenue en 2014) était l'avocate et sociologue Haydée Birgin. Voir <http://www.ela.org.ar/> (consulté le 5 avril 2020).

⁴ L'Association La Cuerda guatémaltèque avait été fondée en 1998 après les Accords de Paix avec le propos de produire une publication féministe contribuant au renforcement de la démocratie par le fait de rendre visible le travail, la perception et la pensée des femmes au Guatemala. Son but est de construire le sujet politique féministe en générant et en renforçant les processus de conscientisation et d'action politique à la faveur des femmes et notamment le droit à décider des femmes sur leurs droits sexuels. Voir <http://lacuerdaguatemala.org/> (consulté le 5 avril 2020).

⁵ Fondée en 1987, l'Étude pour la Défense des Droits de la Femme est une organisation féministe péruvienne qui était née pour défendre – dans le domaine juridique – le droit à une vie libre de la violence pour les femmes. En 2007, DEMUS commence à comprendre la lutte contre la violence de genre (physique, psychologique et sexuelle) non uniquement comme une expression d'inégalité et de discrimination mais aussi comme un manque de reconnaissance, respect et garantie pour l'autonomie. Ainsi, DEMUS a entamé à aborder également les domaines social, politique et (contre-)culturel avec le but de défendre les droits sexuels et reproductifs des femmes, en promouvant leur libre exercice et en questionnant le paradigme culturel hégémonique sur les femmes et leur sexualité. Voir <http://www.demus.org.pe/> (consulté le 5 avril 2020).

⁶ Centre d'études et d'action politique féministe constituée en 2004 par un groupe de féministes, professionnelles et défenseuses de droits humains avec le but démocratique d'inclusion des femmes dans toutes les domaines, la Corporation *Humanas* chilienne a été la gérante de la création de l'Articulation Régionale Féministe pour les Droits Humains et la Justice de Genre composée par *Humanas* de Chili, Colombie et Équateur, la péruvienne DEMUS, la bolivienne Coordination de la femme, l'argentine ELA et la mexicaine EQUIS – Justice pour les Femmes. La présidente de la Corporation *Humanas* est Lorena Fries Monleón, une avocate de l'Université de Chili spécialisée en droits humains. Il faut également mentionner qu'en 2014, cette Corporation avait présenté ensemble au CELS la première plainte (*querrela*) pour viol dans le cadre du Plan Condor. Ces deux organisations de droits humains ont accompagné trois victimes de violence sexuelle (de nationalité chilienne) pendant leur détention illégale à Buenos Aires (dans le CCD « Coordination Fédérale » organisé par la Police Fédérale argentine) en 1975. Voir <http://www.humanas.cl/> et <http://www.articulacionfeminista.org/> (consultés le 5 avril 2020).

comme point de départ la violence sexuelle entendue comme l'expression exacerbée de la discrimination sur la base du genre, historiquement présente également dans les temps – nommés – de paix. Le CELS avait été formée le 14 mars 1980 par des membres qui faisaient partie d'autres associations argentines de défense des DH et notamment des proches de disparu.e.s et de prisonnier.e.s politiques. En s'étant intéressé dès le début au droit à la vérité, la particularité du CELS a été de ne pas faire du sang ou de ses liaisons biologiques avec les détenu.e.s un principe de distinction politique (SOSA 2014, 14). Les membres de cet organisme estimaient que seule la justice pénale aurait pu répondre aux questions impliquant ce droit (TAHIR 2015, 184). Le travail du CELS (en collaboration avec le Centre International pour la Justice Transitionnelle⁷) le plus cité en matière de violence sexuelle pendant la dernière dictature argentine a été l'article de Lorena Balardini, Ana Oberlin et Laura Sobredo *Violencia de género y abusos sexuales en los centros clandestinos de detención* de 2011. Cette même année, dans le cadre du Programme de Monitoring du Comité d'Amérique Latine et des Caraïbes pour la Défense des Droits des Femmes⁸ et avec la collaboration de l'Institut de Genre, Droit et Développement a été publié l'ouvrage *Grietas en el silencio. Una investigación sobre la violencia sexual en el marco del terrorismo de Estado* écrit par les avocates Analía Aucía, Florencia Barrera, Celina Berterame, Susana Chiarotti, Alejandra Paolini et la psychologue Cristina Zurutuza ainsi qu'édité par la journaliste Marta Vassallo⁹. Aspirant à être converti en une caisse à outils théoriques, conceptuels et jurisprudentiels d'utilité aux juges, plaintes, fonctionnaires judiciaires, organismes de droits humains, victimes et familier.e.s, *Grietas en el silencio* était né de l'expérience de CLADEM Argentine et INSGENAR qui, à la suite d'une demande de H.I.J.O.S Rosario, s'étaient constitués en *Amicus Curiae* dans le procès n°4012 contre le chef militaire du circuit de 18 CCD de la zone de Zárate-Campana (Nord de la Province de Buenos Aires, sur la fleuve Paraná) Santiago Omar Riveros afin de visibiliser la violence sexuelle soufferte dans le navire militaire *A.R.A. Murature* (ayant fonctionné comme un CCD) par deux femmes – Lida la Chinoise Biscarte¹⁰ et l'ancienne militante de Montoneros Eva Raquel Orifici de Marciano - qui

⁷ L'ICTJ est une ONG internationale qui fournit à des organisations et institutions publiques et/ou politiques locales, nationales et/ou internationales une formation technique et une connaissance d'expériences similaires d'autres parties du monde. Voir <https://www.ictj.org/> (consulté le 5 avril 2020).

⁸ Le Comité d'Amérique Latine et des Caraïbes pour la Défense des Droits des Femmes est une ONG créée en 1987 à San José (Costa Rica) suite à la Conférence des Femmes des Nations Unies de Nairobi ayant pour objectif primaire de vigiler l'application des traités internationaux des DH dans la région et de réaliser des plaidoyers afin de promouvoir son application (VASSALLO 2011, 9).

⁹ Cet ouvrage s'est fondé sur des analyses faites tout au long de 2010. Ses sources ont été composées par 18 interviews (14 à des femmes et 4 à des hommes) réalisées dans les provinces de Buenos Aires, Córdoba, La Pampa, Santa Fe et Tucumán ainsi que par les informations diffusées sur les médias graphiques, digitales et télévisés. Entre février et mars 2015 a été publiée une analyse essayant de systématiser le processus collectif de travail de CLADEM Argentine et INSGENAR entamé en 2010 titré *Abriendo grietas en el silencio: Investigación e incidencia jurídica y política sobre la violencia sexual en el terrorismo de Estado en Argentina*.

¹⁰ Mariée et avec deux enfants, la déléguée syndicale dans le pont Zárate-Bazo Largo Lidia Biscarte avait été séquestrée le 27 mars 1976 par accident notamment car la *patota* de militaire cherchait « China Viscart », une femme accusée d'être la cheffe régionale du PRT. Biscarte avait été transférée dans beaucoup de CCD différents (y compris les prisons d'Olmos et de Devoto) ainsi qu'elle avait été violée et torturée très cruellement. Pour plus de détails sur l'expérience de captivité de Biscarte consulter le chapitre XIV « Zárate-Campana : la nave del horror » du livre *Putas y guerrilleras* de Lewin et Wornat (2014).

avaient osé la dénoncer pour la première fois (TESSA 2010). CLADEM Argentine et INSGENAR avaient accompagné ces femmes dans leur réclamation d'enquête et condamnation des responsables étant donné que le juge Juan Yalj avait condamné en 2008 l'imputé pour d'autres délits. Ce juge avait pourtant estimé en 2010 la faute d'éléments suffisants pour juger les délits sexuels avec les arguments que les actes de violence sexuelle étaient éventuels, qu'ils ne relevaient pas des délits de lèse humanité et que (donc) ils avaient été prescrits (PÁRAMO BERNAL et ZURUTUZA 2015, 9). Afin de prouver que la violence sexuelle n'était pas éventuelle, CLADEM Argentine et INSGENAR ont travaillé pour l'historiciser, voire pour (re)mettre les délits sexuels soufferts par les anciennes détenues dans son contexte historique et politique conceptualisé comme terrorisme d'État. Cette exigence était apparue car, lorsqu'il s'était agi de traiter les délits sexuels, les opérateur.trice.s des tribunaux avaient mal interprété les exigences juridiques correctes pour qu'un délit sexuel soit considéré comme un crime de lèse humanité, au lieu que comme un délit commun. Cette idée erronée avait transféré une exigence propre au contexte d'action (l'attaque généralisé ou systématique) à chaque type de délit spécifique. En revanche, pour qu'un acte se transforme en un délit de lèse humanité il faut soit que ses accusé.e.s avaient eu connaissance du contexte d'attaque généralisé (la commission multiple d'actes – pas forcément du même type - affectant un grand nombre de victimes) en agissant en conséquence soit que ces personnes avaient suivi un plan préconçu ayant défini un schéma comportemental vinculant leurs actes différents (l'attaque systémique). Il faut, autrement dit, qu'il ait existé une certaine relation entre l'acte et l'attaque. Pour accrédi-ter ce lien, il faut observer si la dangerosité du crime (ou la vulnérabilité de la victime) a été accrue *parce que* la conduite de son acteur.trice avait eu lieu dans un contexte d'attaque généralisé ou systématique contre la population civile. Ces actes sont considérés comme facilités ou favorisés car il n'y a pas une autorité disposée à les éviter et/ou à les sanctionner : est-ce que l'acte de violence sexuelle aurait été moins dangereux pour la victime si l'attaque et la politique qui soutenaient l'attaque n'avaient pas existé ? Si la réponse est positive, il s'était agi de comportements commis sous couvert (en vertu ou au titre) du pouvoir qui soutenait la politique d'attaque. Les victimes de violence sexuelle dans les CCD l'avaient été car elles avaient été séquestrées et privées de liberté¹¹.

¹¹ Si la question a été tranchée par les victimes de violence sexuelle en captivité dans des CCD ou dans des prisons, elle ne l'est pas pour d'autres cas. Álvarez (2016) a décidé d'analyser avec une perspective de genre les espaces sociaux où les dénonciations des citoyennes contre le personnel militaire pour violence sexuelle avaient pu avoir lieu pendant la dernière dictature au sein de tribunaux militaires (la seule législation ou forme de justice à laquelle on pouvait recourir à cette époque). En s'inspirant de la thèse de Pilar Calveiro ([1998] 2006) que les caractéristiques du pouvoir concentrationnaire excédaient les limites spatiales et temporels des CCD, Álvarez a argumenté que c'était le contexte répressif à avoir habilité le personnel militaire à commettre des crimes de violence sexuelle à l'encontre de femmes dans des espaces publics ou dans des bâtiments militaires (où ces femmes n'avaient séjourné que pour la période du délit sexuel) car, même si ces citoyennes n'étaient pas des persécutées pour des raisons politiques, elles devraient être considérées comme des victimes en termes générales du terrorisme d'État. L'auteure a conclu que ce qui s'était passé dans les CCD n'est pas indépendant des formes de compréhension des viols, des abus sexuels, de la responsabilité et du rôle de la femme et du corps féminin dans le reste de la société. La logique des CCD avait pour Álvarez une relation avec une culture du viol.

Comprise comme résultante à la fois d'une impossibilité à la dire et surtout d'une difficulté à être écoutée, l'invisibilisation de la violence sexuelle a été principalement analysée comme un silence(ment) dans le cadre (du refus) des enquêtes pénales de la part de l'État argentin en privilégiant les instruments d'une perspective de genre qui est en train de se développer dans le domaine de la protection des DH au niveau international depuis 1975. Le contexte dans lequel ces analyses ont émergé a été justement peu après la réouverture des procès pour crime de lèse humanité ainsi que la sanction de la loi n°26.200 de mise en œuvre du Statut de Rome du 13 décembre 2006. Utilisés stratégiquement pour exercer des pressions sur l'État afin d'enquêter, punir, réparer et prévenir les actes de violence sexuelle désormais comprise comme une violence continue à l'encontre des femmes, ces ouvrages se sont inscrits explicitement dans une perspective féministe. Ces analyses ont présenté en même temps la particularité de ne s'inscrire que rarement explicitement parmi les apports du mouvement féministe argentin qui n'a pas été par conséquent reconnu comme un acteur politique et historique tant de la dénonciation de la violence sexuelle que des analyses de l'invisibilisation sociale, politique et culturelle des femmes y compris de la dernière dictature¹². Sûrement ce non-événement a reflété - au moins en partie - la rareté d'analyses historiques et politiques du mouvement féministe argentin qui n'ont commencé à voir le jour d'une manière significative que très récemment. En novembre 2012, lorsque CLADEM Argentina et INSGENAR avaient déjà commencé à tenir des présentations ultérieures d'*Amicus Curiae* sur la violence sexuelle dans des instances judiciaires et des réunions avec des fonctionnaires du Pouvoir Judiciaire ainsi qu'elles avaient participé dans les procès de lèse humanité comme des témoins expertes ou de contexte (PÁRAMO BERNAL et ZURUTUZA 2015, 29-36), le Ministère Public – à travers la Procureuse Générale de la Nation Alejandra Gils Carbó - avait adopté une décision institutionnelle pour rendre visible les délits contre la liberté sexuelle commis pendant le terrorisme d'État (viols, abus, attouchements, exposition à la nudité et avortements forcés) comme des crimes autonomes. Cette Résolution n°557 a ordonné aux magistrat.e.s de prendre en considération le document élaboré le 7 octobre 2011 par l'Unité de Coordination et Poursuite des procès pour violation aux DH commis pendant le terrorisme d'État. Titré *Consideraciones sobre el juzgamiento de los abusos sexuales cometidos en el marco del Terrorismo de Estado*, ce document était devenu le premier guide étatique destiné aux opérateur.trice.s judiciaires pour travailler sur la violence sexuelle comme un crime de lèse humanité. Ces fonctionnaires ont été encouragé.e.s à mettre en œuvre son contenu pour que le procès se transformait dans un cadre approprié pour que les victimes auraient pu se référer aux abus soufferts - sans que cela aurait impliqué un dommage collatéral en plus – et pour que la Justice leur accordait

¹² En général, l'on a mentionné (plus) le processus juridique (que social, culturel et politique) de la lutte des femmes pour le changement advenu en 1999 de la conception de la violence sexuelle dans le Code pénal. Notamment, la caractérisation de Délits contre l'intégrité sexuelle avait remplacé le titre antérieur qui les caractérisait comme des Délits contre l'honnêteté.

ainsi un traitement digne et respectueux. Cette même année 2012, depuis l'association Mémoire Ouverte a été diffusé l'ouvrage écrit par Claudia Bacci, María Capurro Robles, Alejandra Oberti et Susana Skura “...*Y nadie quería saber*”. *Relatos sobre violencia contra las mujeres en el terrorismo de Estado en Argentina*. Ce livre, comme le titre (tiré des mots de la survivante Alicia Morales) l'indique a souligné que la position de l'écouteur.se aide à définir les contours du dicible du terrorisme d'État. Si d'un côté les récits des atrocités peuvent être insupportables (FELD 2010), de l'autre côté, le fait de ne pas savoir avait permis aux gens de continuer leurs vies comme si rien ne s'était passé en se distanciant donc à la fois des émotions perturbatrices et des discordances qui auraient pu être provoquées par la réflexion sur ces questions (SUTTON 2018). Liés à cette association par le fait de fonder leurs travaux entièrement ou en partie sur les témoignage historiques (et pas juridiques) de son Archive Orale, il faut mentionner (au moins) le vidéo documentaire réalisé par Victoria et Fernando Álvarez et Lizel Tornay et diffusé en 2013, titré *Campo de Batalla, Cuerpo de Mujer*¹³ couplé au travail de thèse de Victoria Álvarez “*No te habrás caído?*”. *La experiencia concentracionaria durante la última dictadura (1976-1983) desde una perspectiva de género. Memorias y marcos sociales de la escucha entre la dictadura y la transición a la democracia* (Université Nationale de La Plata, 2016). Le projet d'investigation ayant porté ces chercheur.se.s à réaliser ces deux ouvrages s'est fondé sur le dilemme de l'invisibilité des témoignages de violence sexuelle des rescapées des CCD. Les réalisateur.trice.s ont raconté que bien qu'il y eût des survivantes qui n'ont pas voulu parler de leur expérience de la violence sexuelle, beaucoup d'entre elles ont mis en évidence que, malgré leurs tentatives, elles n'avaient pas pu le faire. En se demandant pourquoi leurs interviewées ont témoigné, ces chercheur.se.s. ont repéré deux motivations : pour que ça ne se reproduise pas et pour que justice soit rendue à leurs *compañero.a.s* qui ne sont plus là (ÁLVAREZ 2016, 12). Le second ouvrage se fondant dans les témoignages de l'Archive Orale de Mémoire Ouverte à inclure dans la Littérature est celui de Bárbara Sutton, *Surviving state terror. Women's testimonies of repression and resistance in Argentina* (Presses de l'Université de New York, 2018). En mots de la chercheuse, « This book adds to feminist works on the topic by developing an analysis that includes women's body narratives and testimonies of survival as well as their assessments of their journeys and the messages they hoped to convey with their testimonies. These women's testimonies contain more than experiences of suffering and horror. [...] These women offered their narratives not simply as traumatized, raped, and humiliated bodies, but as persons with other important things to say beyond victimization. [...] Their accounts offer an opportunity to reflect on visions and strategies for social

¹³ En plus qu'à la consultation des témoignages recueillies par l'Archive Orale de Mémoire Ouverte pendant la période 2001-2011, les sources principales du documentaire sont des interviews faites à 19 survivantes des CCD. Álvarez et Tornay ont présenté leur projet à l'Institut de Cinéma et Arts Audiovisuelles (INCAA), en obtenant des subsides. Les 19 personnes interviewées ont été recrutées par des « liaisons de confiance » directe ou indirecte avec les réalisateurs (ÁLVAREZ 2016, 10). Victime de séquestration – comme également Fernando Álvarez - Lizel Tornay a un frère disparu et sa mère faisait partie des Mères de Place de Mai de Santa Fe.

change, for building a present and a future that take the recent past into consideration. » Sutton (2018) a remarqué dans son ouvrage que plusieurs survivantes ont récupéré des aspects de leurs expériences passées en tant qu'activistes sociales et politiques et qu'elles ont, parfois, articulé des appréciations rétrospectives critiques de celles-ci : « Women's political voices defy the silent and subordinated place traditionally ascribed to women in the body politic and tell the specific ways such subordination has been enforced and contested. » Finalement, ce livre s'est donné l'objectif de montrer qu'en se centrant sur les voix et les expériences des femmes l'on peut découvrir un regard plus complexe sur comment la violence avait opéré en Argentine : « Based on testimonies of women survivors of state terror, the book accomplishes several goals : it shows how state violence is *gendered* beyond the use of sexual violence ; it underscores ways in which state violence, resistance, and memory are *embodied* ; it expands our understanding of women's experiences in relation to the dictatorship *beyond motherhood* ; it emphasizes *women's agency* instead of simply focusing on victimization; and it takes into account women survivor's political voices as vital to the process of *collective memory transmission*. » Ces objectifs de Sutton se sont ainsi inscrits dans le projet de Mémoire Ouverte de créer une Archive Orale. Celui-ci était né au début du XXI^{ème} siècle dans le contexte (conflictuel) d'impunité (ainsi que marqué par une crise économique et politique énorme¹⁴) où la mémoire de la violence étatique était renvoyée par l'État aux deuils privés et à la transformation des disparu.e.s en mort.e.s en conformité au discours entamé en 1983 des FFAA qui avaient défini la période de la lutte contre ladite subversion comme une guerre - nécessaire, même si douloureuse – ayant eu des conséquences (dites) inévitables. Cet encouragement à oublier et à réduire au silence (ou à laisser au jugement divin), ensemble aux vieux antagonismes, les erreurs et les *excès*¹⁵ ayant piétiné les DH avait cependant été refusé par une bonne partie de la société civile estimant que sans Justice et Mémoire la démocratie n'aurait jamais pu être effectivement une réalité. Face à la volonté de fermer et figer la mémoire de cette (dite) guerre sale, le projet de Mémoire Ouverte a exprimé la volonté et l'exigence de créer des mécanismes permettant les souvenirs dans un contexte d'absence de liens fluides entre l'État et la société civile (c'est-à-dire, en l'occurrence, de manque de politiques publiques orientées à réunir, préserver et rendre accessibles des archives) en revendiquant (in

¹⁴ En décembre 2001, le président Fernando de la Rúa avait déclaré l'état de siège, à savoir une mesure exceptionnelle qui avait permis de suspendre les garanties constitutionnelles. La population – y compris les organisations de droits humains - avait répondu avec des protestations de rue massives organisées dans le slogan *Que tout le monde parte !* en se référant aux politicien.ne.s. Suite à la démission de la charge présidentielle de de la Rúa, quatre Présidents par intérim (Federico Ramón Puerta, Adolfo Rodríguez Saá, Eduardo Oscar Caamaño et Eduardo Alberto Duhalde) s'étaient succédés jusqu'à 2003, à savoir lorsque Néstor Kirchner avait été élu. Bárbara Sutton (2010) a analysé dans son ouvrage *Bodies in Crisis : Culture, Violence, and Women's Resistance in Neoliberal Argentina* l'activisme politique des femmes dans cette conjoncture. Son but avait été de suivre une épistémologie lui permettant de concevoir les femmes non uniquement comme des corps opprimés mais également et surtout comme des corps actifs et résistants.

¹⁵ Valentina Salvi (in FELD et FRANCO 2015, 182-183) a remarqué qu'en termes formels, la figure des excès était traitée dans l'art. 514 du Code de Justice Militaire d'après lequel la personne supérieure qui ordonnait un service était la seule responsable du délit qui aurait pu être commis lors de son exécution, alors que l'inférieure était considérée comme une complice si elle excédait dans son accomplissement. Il s'agissait, autrement dit, d'un mécanisme légal des FFAA qui permettait déresponsabiliser les chef.fe.s militaires et culpabiliser les subordonné.e.s.

CARNOVALE et al. 2006, 10) que la mémoire – conçue comme ouverte - a la vertu de réinterpréter le passé ; elle fait et refait liens, défait les fixations et empêche la fermeture que les explications rapides et inventées *ad hoc* proposent pour enterrer ce qu’il s’était passé. En ce sens, l’intérêt du passé doit, selon Mémoire Ouverte, se concrétiser non pas comme une évocation pure de ce qui s’était passé mais comme un effort et un engagement (*compromiso*) pour éclaircir le présent et ouvrir le futur. Les réflexions autour des thématiques tressées de l’archive, du témoignage, de la mémoire et de l’histoire se sont dès lors présentées, dans le cas de Mémoire Ouverte, comme des réponses à l’actualité du passé récent non uniquement pour revenir à enquêter le passé mais également pour soulever des dettes de justice et de vérité (CARNOVALE et al. 2006, 17) réélaborant les contours de ce que l’on entend(ait) pour terrorisme d’État¹⁶ : « What are the overlaps and continuities between the violence of state terrorism addressed in this book and forms of violence that persist and morph in the post-dictatorship period? » Parmi les continuités plurielles de la violence genrée soufferte par les militantes détenues constatées dans la société argentine postdictatoriale, il m’intéresse la liaison qui a opéré Sutton (2018) entre le concept de violence hétéronormative et l’expérience de violence sexuelle des détenues disparues en particulier dans l’ESMA analysée en termes de domestication ou féminisation. Dans la Littérature académique concernant l’étude de la violence sexuelle perpétrée dans les CCD j’ai de plus décidé d’inclure l’ouvrage journalistique de Miriam Lewin et Olga Wornat, *Putas y Guerrilleras* sorti en 2014¹⁷ en raison de sa résonance dans les études postérieures ainsi que pour les concepts analytiques employés par les deux journalistes. Cet ouvrage a été réélu, entre autres, au sein d’une nouvelle perspective née en 2013 avec le premier Symposium *Pensar los afectos. Humanidades y ciencias sociales ante un desafío común* organisé par les membres du Séminaire sur le Genre, Affects et Politiques de l’Université de Buenos Aires et le noyau d’Études Sociales sur les Affects, l’Intimité et les Émotions du FLACSO. Cette perspective – dont la forme a entamé à se tracer dans les ouvrages collectifs *Pretérito indefinido. Afectos y emociones en las aproximaciones al pasado* (2015) et *Pensar los afectos. Aproximaciones desde las ciencias sociales y las humanidades* (2017) - a été appelée *giro afectivo*¹⁸ au sein des Sciences Sociales et Humanistiques car elle vise à saisir le caractère politique des affects et des émotions exprimées lors des témoignages – entendus comme

¹⁶ Sutton (2018) a par exemple remarqué dans sa recherche que depuis la crise de 2001, « Activist in the human rights community made connections between the legacy of dictatorship’s political-economic agenda and the contemporary woes of neoliberalism, including the rising sovereign debt, unemployment, and poverty. » Elle a également noté que l’élection à la présidence du candidat de centre-droite Mauricio Macri en 2015 avait généré de l’incertitude quant au sort des initiatives supportées par les gouvernements précédents de Néstor Kirchner et Cristina Fernández de Kirchner en rapport à la période du terrorisme d’État. Il est intéressant de noter qu’outre aux études et aux luttes centrées sur la violence sexuelle et sur le traitement en prison des organisations de DH (comme, par exemple, le CELS), la continuité - tant au sens temporel que spatial et multiforme - de la violence masculine à l’encontre des femmes a été étudié par Sutton – ensemble à Elizabeth Broland (2013; 2017) - rapport à la lutte féministe revendiquant la légalisation de l’avortement en Argentine.

¹⁷ Au moment de l’écriture de ma thèse, ce livre a été réédité par Planeta avec le sous-titre *Crímenes sexuales en los centros clandestinos de detención. Las historias silenciadas. Una guerra sin fin* avec une préface de Rita Segato et une postface de María Moreno. Cette nouvelle édition a été actualisée et considérée « définitive » ; voir SAIDON 2020.

¹⁸ Je traduis en français dans ma thèse l’espagnol *giro afectivo* (ou l’anglais *the affectif turn*) comme tournant affectif.

des actes performatifs - pour revoir les cadres et les instruments théoriques historiquement utilisés pour aborder les mémoires d'expériences limites des survivant.e.s des CCD. Regroupées en Amérique Latine dans les Études des Émotions, ces recherches académiques sont parties du constat que si la réalité sociale est l'effet de technologies et dispositifs discursifs, cela ne signifie pas que d'autres éléments – à savoir les aspects émotionnels de la vie sociale – ne sont pas en jeu dans ses occasions de matérialisation. Dans ma Littérature j'ai décidé d'inclure les recherches d'Isabella Cosse, de Cecilia Sosa et notamment l'ouvrage de la philosophe Cecilia Macón *Sexual Violence in the Argentinean Crimes Against Humanity Trials. Rethinking Victimhood* (Lanham, Lexington Books, 2017) qui a analysé la rencontre affective avec un passé particulier chargé de plusieurs sensations et souvenirs, ou plus simplement l'expérience affective de témoigner (ou pas) les crimes sexuels des victimes de la disparition forcée en Argentine lors des procès de lèse humanité : « The reasons why they finally decided to testify about these crimes are beyond my scope. [...] Indeed, what has captured my attention is the way in which these women refer to their experience of giving testimony [or not giving testimony] affectively [Shame, joy, hope, happiness, pride, and guilt not only chaotically overlap here, but also see their meanings altered and resignified]. Thus, it is the emotional status of what I call their – “metatestimonies” [or “metanontestimonies”] - or how they give account of their experience of testifying [or not testifying as a means to expose but also to question the structures of feelings in the same act] – what is relevant for the analysis to be developed along the pages of this book. » (MACÓN 2017a, 1) Macón s'inscrit dans une tradition de la pensée féministe radicale qui a pour but de (re)valoriser les voix (et les silences) des femmes¹⁹. Elle a explicité que l'apparat théorique à l'origine de son analyse a été la perspective *queer* par le fait d'avoir approfondi la tension entre l'agentivité (*agency*) et le statut de victime (*victimhood*) par-delà toute dichotomie établie. Son but a été de changer le cadre théorique au sein duquel l'on a interprété les narrations de la violence sexuelle (sur)vécue par les anciennes détenues disparues. Elle a estimé qu'il faut remettre en question les manières dont l'on a utilisé et l'on utilise le concept de trauma pour rendre écoutables ces récits. Macón (2014, 23) a constaté que l'entendement actuel du trauma a engendré deux conséquences allant à l'encontre – ou bien : rendant impossible au niveau ontologique - l'agentivité de ces femmes car il essentialise leurs blessures (*essentialization of wounds*) en les paralysant dans des situations de faiblesse (*disempowering*). Cette philosophe a enquêté les chemins alternatifs de ces anciennes détenues disparues, voire la pluralité de façons dont elles ont tissé des liens avec le passé blessant (*injured past*), à la suite d'un constat apparu, en octobre 2011, dans le rapport du Bureau du Procureur Général (cité en haut) : il y a un consensus général parmi les victimes

¹⁹ Je renvoie à Macón (2017a) pour prendre note de la Littérature théorique qu'elle a consulté pour développer son approche dont le résumé dépasse les objectifs de ma thèse. Ce qu'il est important de savoir pour ma thèse, c'est que Macón a utilisé les notions d'affect, émotion et sentiment comme des synonymes interchangeables.

que la collecte publique des horreurs vécus leur a conféré du pouvoir. Cette affirmation méta-testimoniale a fait tomber dans l'incertitude la dichotomie traditionnelle entre le statut de victime et l'agentivité et elle a ouvert la voie pour se poser d'autres questions : « In what way does sexual violence as a crime against humanity challenges established judgments on victimhood, survival, and human relationship? Moreover, in what way does it dispute a traditional notion of “womanhood” – or its very existence? » (MACÓN 2017, 3) D'après Macón (2017a, 14), « The crimes against humanity trials regarding sexual violence that are currently taking place in Argentina represent a unique opportunity to assess the disruptive qualities of testimonies when analyzed beyond their strict sole content. They are capable of not only challenging some established prejudices – such as the fragile essence of testifiers and the spirit of denial hidden in the wills of non-testifiers, - but also constrain all members of such deal established through time to rethink our own possibilities of empowerment. »

Dans la première partie de ma thèse, j'aborde le processus de (in)visibilisation de la violence sexuelle perpétrée dans le cadre du terrorisme d'État en Argentine avec le but non uniquement d'éclaircir le contenu des ouvrages ayant accompagné (sinon provoqué) sa visibilité – à savoir les manières multiples dont les dénonciations des expériences de la violence sexuelle dans les CCD ont été transformées en analyses politiques de la violence sexuelle et (donc) de la dernière dictature argentine - mais également de les situer tant historiquement que dans une cartographie des mémoires des victimes, témoin.e.s et analystes de la dernière dictature. Le premier chapitre concerne les multiples refus d'analyser (les dénonciations de) la violence sexuelle. Si la Littérature de la violence sexuelle a traité ce refus presque uniquement dans le domaine juridique en partant de l'époque dictatoriale jusqu'à 2010 (à savoir l'année où a eu lieu la première reconnaissance juridique ayant fait des délits sexuels commis dans les CCD des crimes contre l'humanité), il s'avère que la problématisation de la violence sexuelle avait émergé (également) dans d'autres domaines. Alors qu'il ne s'agit pas d'une recherche exhaustive, mon but a été de commencer à situer les apports différents des féminismes argentins (depuis les années 1970 jusqu'à nos jours) à l'analyse politique de l'histoire et de la mémoire de la dernière dictature. En ce sens, j'ai voulu situer l'analyse féministe sur la violence sexuelle pendant la dernière dictature dans une série de réflexions plus amples qui ont historiquement concerné le féminisme argentin. Outre à un cadre général sur la conception politico-juridique féministe de la violence sexuelle en Amérique Latine et en Argentine et les influences de la part de la communauté internationale, j'aborde ce qu'Elizabeth Jelin a nommé comme le familisme et le maternalisme de la mémoire de la dernière dictature. J'utilise ces concepts analytiques également pour rendre compte des organisations de la Mémoire Complète (philo-militaire) au sein desquelles a récemment émergé une critique du continuum de la violence sexuelle perpétrée par les membres des

FFASA et formulée par leurs filles désobéissantes qui est à mon avis très intéressante pour réfléchir de manière critique sur l'analyse féministe de la violence sexuelle (y compris) soufferte dans les CCD par les anciennes guérilleras qui ont été socialement retenues comme des maîtresses de leurs ravisseurs et/ou des victimes sexuelles innocentes. Ces deux figures ont été nourries respectivement d'un regard tout-puissant (la hyper-séductrice) ou complètement paralysant (la victime absolue) de l'agentivité de la détenue disparue par rapport aux sentiments éprouvés dans sa relation avec son ravisseur dans le contexte répressif du PRN et, pour le cas spécifique auquel j'ai réduit mon analyse, du groupe spécial opérant dans l'ESMA. Il faut savoir que la critique féministe du familisme s'était occupée de dénoncer la mythification d'abord de la mère et ensuite de la famille au sein d'une cartographie de la mémoire (légitime) de la dernière dictature composée (majoritairement) par des organisations de proches des disparu.e.s. Sandra Navarrete (2013) a constaté un vide dans ce cadre d'intelligibilité de l'interaction entre la mémoire et le genre, à savoir l'absence de la structure de la mémoire d'une analyse de la mythification de la guérillera des années 1970, à savoir une figure de la mémoire qui, en manières différentes et peut-être contestables, rendait compte cependant de la trajectoire politique et/ou militaire des victimes de la violence sexuelle. J'ai en effet constaté qu'à ce type de critique féministe correspond une généalogie d'études ayant d'abord (chronologiquement) concerné la question de la défaite des idéaux de la militance révolutionnaire armée des années 1960-1980 et la collaboration civile au régime militaire dictatorial (contenue principalement dans des romans) et, plus récemment, les travaux académiques de l'Histoire Récente (où il est très notoire la présence de chercheuses) analysant la militance féminine dans le processus de radicalisation politique ayant coïncidé avec un processus de modernisation incluant également une révolution sexuelle – en termes d'Isabella Cosse (2010) - discrète. Cela est le contenu du troisième chapitre de cette thèse. Si la lutte pour punir la violence sexuelle avait fait abstraction de la dimension militante de ses victimes car elle ne l'avait pas considérée comme importante pour les qualifier comme telles, le travail de Lewin et Wornat (2014) dénonçant la qualification depuis la structure de la mémoire des anciennes guérilleras victimes de violence sexuelle dans les CCD comme des *Putes* est devenu un ouvrage incontournable pour tout.e chercheur.se étudiant cette thématique. Le point faible de cette analyse, à mon avis, a été l'absence d'un regard démythifié par rapport au sentiment d'amour et notamment son opposition à la violence sexuelle et au continuum de violences masculines à l'encontre des femmes (au sein duquel il faut situer la violence masculine hétérosexuelle). C'était en revanche à partir de ce point – la coexistence de sentiments contradictoires dans les relations, parmi lesquels la peur de la violence et l'amour de leurs pères - que les filles du collectif Histoire Désobéissantes, revisitant leurs trajectoires de vie dans le domaine militaire, ont dénoncé les crimes de lèse humanité de leurs pères.

Chapitre 1 : Les refus d'enquêter la violence sexuelle

Le processus de visibilisation de la violence sexuelle perpétrée sous le régime dictatorial du PRN entamé depuis 2010 en Argentine s'est avant tout dédié à étudier les entraves et, bien que dans une proportion plus basse, les possibilités d'insertion de la violence sexuelle dans le cadre juridique dans la forme d'un délit et notamment d'un crime de lèse humanité. Ces études se sont inscrits dans un double effort pour comprendre la réticence historique à considérer la violence sexuelle comme une violation des DH et la renverser en façonnant une perspective de genre dans la protection des DH. Afin de comprendre ce processus de visibilisation de la violence sexuelle en Argentine, je réalise premièrement un résumé de la question dans un panorama interconnectant les échelles internationale, latino-américaine et nationale. Ensuite, je me concentre sur deux moments-clé où les survivantes ont pu commencer à rendre (ou pas un) compte de la violence sexuelle soufferte dans les CCD pendant la dernière dictature à travers de leurs témoignages pour la Commission Nationale sur la Disparition des Personnes²⁰ - créée par le président Raúl Alfonsín le 14 décembre 1983 et ayant présenté en septembre 1984 au Congrès le Rapport *Plus Jamais* chiffrant au nombre de 9'000 les disparu.e.s et 340 les CCD - et le Procès aux Juntas militaires. Finalement, je me dédie à analyser la lutte pour la Mémoire, la Vérité et la Justice dans l'époque d'impunité, à savoir une période où il n'était pas possible recourir au domaine juridique pour dénoncer la violence y compris sexuelle. La Littérature a généralement soutenu que la thématique de la violence sexuelle avait été complètement absente pendant cette époque et qu'elle n'était (ré)apparue que dans la première décennie de 2000. Je veux troubler ce constat en traitant deux domaines où la question de la violence à l'encontre des femmes en relation à la dernière dictature avait été traitée par des féministes : les centres (contre-)culturels des années 1980 et la littérature (non uniquement) romancée.

Le 10 décembre 1983 avait commencé la période de récupération démocratique pour la première fois depuis les années 1950 dans un cadre non-péroniste. Avant d'être élu, le radical Alfonsín avait assuré que les délits perpétrés par la dictature ne seraient restés impunis sans pourtant énoncer la forme de traitement de ces violations. Pendant les premiers temps de son gouvernement, le régime constitutionnel n'avait pas été perçu par la société comme étant garanti. Sa continuité dépendait de la manière dont l'on aurait réglé et tranché les conflits en particulier avec les FFAA. Il s'était agi d'un moment d'incertitude, ambiguïté et continuités sur ce que l'on pouvait ou pas dire et énoncer sur le passé dictatorial (FELD et FRANCO 2015, 9-11). Les organismes de DH avaient fait des pressions pour qu'une commission parlementaire – et non judiciaire, probablement à cause de leur méfiance envers la Justice (ÁLVAREZ 2016, 99) - condamnasse politiquement ce qu'ils avaient commencé à

²⁰ Vu que ma thèse se centre sur l'étude de l'ESMA, il est important de souligner que la CONADEP avait visité ce CCD en mars 1984 et que des survivant.e.s de ce CCD avaient dénoncé leurs ravisseurs et les crimes commis lors du Procès aux Juntas.

définir comme le terrorisme d'État. Contrairement à l'idée (postérieurement) installée d'un pacte de silence militaire, les membres des FFAA étaient dans ces premiers temps de transition démocratique des acteur.trice.s doué.e.s de légitimité pour intervenir dans la sphère publique (FELD et FRANCO 2015, 13). Les pouvoirs législatif et exécutif avaient finalement dicté des instruments légaux conférant la forme du traitement des violations des DH ayant permis au nouvel gouvernement de se placer dans une position d'opposition (à la violence politique) et d'équidistance entre les FFAA et la guérilla pour se construire comme l'acteur qui mieux aurait valorisé l'essence de la dignité humaine. Premièrement il avait annulé l'autoamnistie établie le 22 septembre 1983 par le PRN avec la loi de Pacification Nationale proposant l'oubli des délits militaires et de la guérilla et, avec les décrets n°157 et 158 du 13 décembre 1983, il avait ordonné la poursuite des dirigeant.e.s (et non pas des victimes dues à une supposée confusion de l'action militaire) des deux plus grandes organisations révolutionnaires armées argentines (Montoneros et le bras armé du Parti Révolutionnaire des Travailleur.se.s, l'Armée Révolutionnaire du Peuple)²¹ pour délits d'homicide, association illicite, instigation publique à commettre des délits, apologie du crime et autre attentats contre l'ordre public (sans préjugé des délits où ils résultaient des auteurs médiés ou immédiats, instigateurs ou complices) et des trois Juntas militaires du PRN pour des délits d'homicide, privation illégale de la liberté et application de tourments aux détenu.e.s sans préjudice pour ces dernier.e.s. La réforme du Code pénal du gouvernement radical avait aggravé les peines pour délits de torture et le projet de loi Protection de l'Ordre Constitutionnel et de la Vie Démocratique (contre tout type d'agression organisée à l'ordre constitutionnel) avait été approuvé le 9 août 1984 en substituant l'ancien délit de rébellion. Ce projet, d'après Diego Martín Nemeć (in FELD et FRANCO 2015, 336) avait servi à lutter contre ce que dans le domaine militaire était appelé depuis le 2 juillet 1982 – à savoir l'année de l'obtention de la présidence (du PRN) par Reynaldo Bignone qui avait déclaré le 30 octobre comme la date des élections - reprise de ladite subversion (*rebrote subversivo*), à savoir l'hypothèse que le passé aurait pu se répéter en raison des infiltrations desdit.e.s subversif.ve.s dans des institutions et dans les marches organisées par les syndicats et par les proches des détenu.e.s disparu.e.s en faveur de la défense des DH. Dans ce cadre, les militaires avaient déjà abattu le 31 avril 1983 dans un lieu (dit) proche à une cachette d'armes le soldat n°3 de Montoneros rentré en Argentine depuis Cuba, le commandant Raúl Clemente *Roque* Yäger. D'après Analía Argento ([2013] 2014, 183), Yäger était en train de voyager parmi les villages des Provinces du Centre, Cuyo et du Nord-Ouest afin de reprendre les contacts depuis la reddition de l'Argentine du PRN dans la guerre des Malouines à

²¹ Ces décrets avaient ordonné la poursuite pénale plus précisément de Mario Eduardo Firmenich, Fernando Vaca Narvaja, Roberto Perdía, Ricardo Obregón Cano, Rodolfo Galimberti, Héctor Pardo et Enrique Gorriarán Merlo (ARGENTO [2013] 2014, 204). Cano avait été détenu, alors que Vaca Narva et Perdía s'étaient ré-exilés – avec leurs familles – à Cuba jusqu'à octobre 1989 lorsque le président Carlos Menem les avait pardonnés.

l'encontre de la Grande-Bretagne, à savoir dans un moment caractérisé par le retour de beaucoup d'exilé.e.s. Avec les militant.e.s en Argentine, Montoneros avait en effet réarmé une (seconde) Direction Nationale clandestine au sein du pays s'étant montrée publiquement depuis le Mouvement Péroniste Montonero. C'étaient Yäger, Fernando Vaca Narvaja, Roberto Perdiá et Eduardo Daniel *Carlón* Pereyra Rossi les (hauts) responsables au sein du territoire national d'organiser des actes, regrouper des personnes et redémarrer les liens avec des dirigeant.e.s et des secteurs politiques. Afin de rendre compte de ce processus de légalisation de Montoneros, Argento ([2013] 2014, 184) a remarqué qu'à la suite de la réunification du péronisme, Montoneros avait participé au premier acte péroniste de la post-guerre des Malouines en juillet 1982 ainsi qu'au Jour de la Loyauté (le 18 octobre) organisé par le PJ et la CGT-Brésil dans la cour d'Atlanta où il y avait eu des heurts avec les dirigeant.e.s syndicales des 62 Organisations. Des militant.e.s de Montoneros avaient également participé à la Marche du Peuple pour la Démocratie et la Reconstruction Nationale convoquée par différents partis politiques le 16 décembre et pendant laquelle un groupe de personnes (parmi lesquelles Pereyra Rossi) avait essayé d'entrer dans la Maison Rosée. Après une semaine, Bignone avait annoncé que les élections se seraient réalisées plus tard, en novembre 1983. Dans l'entretemps, les tentatives de se réinsérer dans la politique nationale de Montoneros avaient été concentrées dans le but d'organiser le mouvement Intransigeance et Mobilisation Péroniste regroupant la gauche péroniste (y compris l'ancienne Tendance Révolutionnaire Péroniste) et dirigé par le senteur Vicente Leónidas Saadi. En 1982, Saadi avait ouvert le journal *La Voz* (enquêté par le PRN suspicieux que les financements provenaient de Montoneros) dans lequel avaient écrit des ancien.ne.s dirigeant.e.s de la Jeunesse Péroniste et militant.e.s de Montoneros. Les tentatives de recréer la JP et/ou le Péronisme Révolutionnaire n'avaient abouti à rien de concret jusqu'à la victoire du Front pour la Victoire gouvernant entre 2003 et 2015 avec (entre autres) La Cámpora (entre 2003 et 2006), le Mouvement Evita (2004) et le Groupe National *Putos* Péronistes (2007)²². Après l'assassinat de Yäger, le cadre politique le plus jeune de Montoneros Pereyra Rossi avait été séquestré le 14 mai 1983 dans le bar Magnum de Rosario ensemble à Osvaldo Agustín *le Vieux* Cambiasso (en liberté vigilée depuis le 17 novembre 1982) par des hommes armés en civil parmi lesquels il y avait le policier Luis Abelardo Patti. Après trois jours de leurs disparitions, une mobilisation de plus d'un millier de personnes réclamant l'*Apparition en vie* de ces deux organisateurs du Groupe Péroniste pour la Libération (la version de Rosario de l'Intransigeance et Mobilisation Péroniste) avait été

²² Mieux connu comme kirchnérisme, le Front pour la Victoire était composé par le PJ (majoritairement), le Parti Intransigeant, le Front Grand, le PCA et d'autres secteurs du radicalisme et du socialisme. Pour ce qui concerne le Groupe National *Putos* Péronistes, un documentaire sur sa naissance a été produit en Argentine et diffusé en 2011 avec le titre *Putos Peronistas. Cuba del sentimiento*. Au sujet de la capitalisation des trajectoires politiques de Montoneros, Argento ([2013] 2014, 221) a indiqué que Vaca Narvaja avait été le premier membre de la CN de Montoneros à avoir eu une charge publique lorsqu'il avait été nommé en 2012 ministre d'Œuvres Publiques de la Province de Río Negro. À la fin du livre de cette journaliste, l'on peut consulter des résumés des trajectoires politiques (dans la période démocratique) des fil.le.s des militant.e.s de Montoneros qui avaient séjourné dans la Garderie de Cuba.

organisée à Rosario. Leurs corps étaient cependant apparus à Lima (Province de Buenos Aires) avec des signes de torture et des tirs à bout portant.

En établissant une dichotomie entre démocratie et dictature, le gouvernement d'Alfonsín avait finalement décidé de ne pas étendre la culpabilité de la répression illégale au péronisme et à son syndicalisme de droite comme une stratégie pour éviter la dérive d'une alliance entre le péronisme, les syndicats et les FFAA considérée comme mettant en danger la démocratie. Emilio Crenzel (in FELD et FRANCO 2015, 102) a soutenu qu'Alfonsín avait dénoncé un pacte militaire-syndicale qui à son avis supposait l'engagement du péronisme (présidé par l'ancienne présidente María Estela Martínez de Perón et présentant comme son candidat présidentiel Italo Luder) à ne pas réviser, une fois au gouvernement, les violations de DH, en échange de récupérer le contrôle syndical des œuvres sociales. Le 28 décembre 1983, le Conseil Suprême des FFAA avait déjà commencé à juger les Juntas en accord à la loi stipulant que les militaires ne pouvaient être traités que par les tribunaux militaires. Le manque de volonté de les poursuivre était devenue une *évidence* publique avec l'adoption de la loi n° 23.049 du 13 février 1984 qui avait réformé le Code de Justice Militaire en établissant que la Justice militaire ne répondait qu'aux délits de type militaire comme l'abandon de poste, la désertion ou l'insubordination. Les autres délits devaient être jugés par la Justice civile. Le 11 juillet 1984, la Chambre Fédérale avait soulevé la nécessité d'enquêter afin de déterminer s'il y avait eu ou pas une méthode particulière de violation de DH de laquelle les membres des Juntas militaires et quelques membres de groupes spéciaux étaient responsables. On lui avait ainsi finalement consigné l'instrument politique le plus rappelé ordonné par Alfonsín : la création en 1984 de la CONADEP. Cette commission avait été composée par des personnalités (n'appartenant pas au conflit entre partis) jouissant d'une grande crédibilité publique. Elle était censée enquêter et réunir les preuves des violations de DH avec un point de vue neutre. Ses objectifs principaux avaient été – contrairement au vouloir d'Alfonsín (FELD et FRANCO 2015, 106) – la démonstration de l'existence d'un plan systématique de disparition de personnes, la découverte des sorts des disparu.e.s, la localisation et le remplacement des enfants volé.e.s et l'émission d'un rapport final dans un délai de 180 jours. Les auditions orales et publiques du Procès aux Juntas avaient entamé le 22 avril 1985 et avaient terminé le 9 décembre de la même année. Emilio Eduardo Massera et Jorge Rafael Videla avaient été condamnés à la réclusion à perpétuité ; Roberto Viola, Armando Lambruschini et Orlando Agosti avaient reçu des peines plus légères. Différemment des autres pays du Cône Sud concernés par des régimes dictatoriaux, l'Argentine était réussie à faire en sorte que son propre État se montrait en mesure de juger, à travers ses institutions légitimes, les personnes qui avaient à la fois usurpé le pouvoir et commis des violations graves des DH. L'objectif central de ce Procès était d'éclaircir et déterminer trois niveaux de responsabilités pénales (ordonner, accomplir les ordres et agir de forme

cruelle et perverse, à savoir l'excès – pas défini - lors de l'accomplissement des ordres²³) de peu mais célèbres personnes qui avaient violé l'État de Droit car l'objectif, d'après Crenzel (in FELD et FRANCO 2015, 82 et 88), était de fonder à travers une condamnation exemplaire (basée sur une perspective utilitariste du châtement) et rapide un ordre politique nouvel soutenu dans une restructuration de la relation (ou soumission) de la société avec la loi et les institutions. L'on cherchait dès lors que les effets du procès transcendaient le cadre du tribunal et s'élargissaient au domaine de la culture et de la politique. D'après Macón (2017a, 20) – qui a conçu ce procès public comme une cérémonie visant à exposer le passé dans des termes de maximes susceptibles d'être appliquées universellement - « The Juntas trial contained a linear temporal narrative associated to a progressive pattern, different from the current trials, which are supported by an alternative conception of temporality. Indeed, the first event favoured the realization of certain ideals incompatible with a dislocated temporal narrative matrix. » Selon Macón (2017a, 21-22), ce procès s'était caractérisé par une conscience historique progressiste qui, en assumant le terrorisme d'État comme une destruction fondatrice monstrueuse et rationnelle de l'Histoire du pays, s'était donné comme objectif de restaurer un passé idéalisé : « This crossing between rationality and monstrosity expresses one of the key features of the speech: the otherness of the crimes but also their understandability. » Dans ce cadrage de Justice transitionnelle, l'agentivité des sujets a été décrite comme une double capacité de laisser derrière un passé obscur (la capacité du nouvel État de Droit d'interrompre l'État dictatorial qui l'avait précédé) et de définir une nouvelle légitimité politique (en suivant les principes ayant fondé l'Argentine dans un passé lointain) pour les générations futures : « The trial [...] expresses a rigid understanding of politics together with a defense of progress as a way of conceptualizing the link between past, present, and future, where progress implies a theological cumulative narrative attached to optimism and to the recurring distinction of positive and negative emotions. » Ce type de narration - représentant l'Argentine comme ayant été offensée par des crimes atroces - était conforme à la définition de la modernité comme un temps linéaire, ordonné et progressif. Macón (2017a, 25) a fait noter que les crimes avaient été présentés, sous le slogan du *Plus Jamais*, comme des discontinuités devant se transformer dans une morale pédagogique (et notamment un culte à la vie en opposition au culte de la mort tant du PRN que des organisations politico-militaires révolutionnaires) à même d'aider à restaurer un passé rationnel idéalisé : « There is no place for contingency here neither for ambiguous identities nor for overwhelming circumstances that may defy any pattern. At this point it is important to note that the main and urgent aims in 1985 were to prove the testimonies true and to insist that the crimes had actually been perpetrated. [...] The existence of contradicting narratives is

²³ Salvi (in FELD et FRANCO 2015, 186) a noté que l'Armée de terre avait accepté l'agir de la Justice (voire, la subordination au pouvoir politique) uniquement dans les cas d'excès. Cette figure juridique ambiguë avait permis de séparer les actes réalisés par les FFAA des cas concrets d'imputation.

not even mentioned. [...] The constant tensions between continuity and discontinuity that defy this matrix are ignored here. »

Depuis la moitié des années 1990, c'est-à-dire lors de la résignification des détenu.e.s disparu.e.s de victimes à combattant.e.s²⁴, la mémoire (y compris celle) de l'Histoire argentine a été accusée d'une perte de sens concernant la militance révolutionnaire à la fois du passé et du présent. Fernando Reati (2013, 82) a affirmé que ce n'était pas que les individus ne rappelaient pas au sens physique ou littéral le passé, mais qu'il n'y avait pas de groupes sociaux ayant fait de la militance²⁵ un passé mémorable et plus en particulier une question de responsabilité de la société civile et de la même guérilla. Les témoignages des survivant.e.s aux CCD qui mettaient en lumière les aspects les moins héroïques du passé – les manières dont les détenu.e.s disparu.e.s avaient souffert, étaient mort.e.s et/ou avaient résisté, négocié, collaboré et survécu dans les CCD - avaient été reçus avec suspicion (REATI 2013, 87). Pendant la transition, la politique de l'État avait en effet été ambiguë avec les organisations armées révolutionnaires. D'un côté, la libération de la centaine de prisonnier.e.s politiques condamné.e.s par la Justice fédérale pendant les années de la dictature avec la loi n°23070 de juillet 1984 était advenue après un long débat et des réticences du bloc radical qui avait quand même décidé la poursuite par-delà les militaires également des leaders de la guérilla ainsi qu'il n'avait pas enlevé les obstacles légaux au retour des exilé.e.s dont la plupart avaient des affaires pendantes pour « terrorisme » ou délit contre la sécurité nationale (FELD et FRANCO 2015, 41-42). Il faut noter que pour cette raison, beaucoup d'exilé.e.s avaient été détenu.e.s lorsqu'ils et elles étaient rentré.e.s en Argentine et d'autres, comme Graciela Beatriz Vicky Daleo avaient été l'objet de menaces et de véritables persécutions juridiques. En l'occurrence, Daleo avait été accusée de la séquestration des

²⁴ Reati (2013, 87) a affirmé que tout au long de 1990 – et notamment grâce à la naissance de la fondation H.I.J.O.S. et à la présentation publique des anciens ravisseurs en 1995 - le roman avait cherché à restituer la dimension de la militance en célébrant la lutte des détenu.e.s disparu.e.s et en permettant l'apparition à la fois de témoignages sur ce qui s'était passé dans les CCD et de récits de (et sur) les rares survivant.e.s. Par-delà la production du documentaire *Cazadores de Utopía* en 1996 de David Blaustein et des trois tomes de *La Voluntad* de Martín Caparrós et Eduardo Anguita publiés entre 1997 et 1998, au cours de cette décennie il y avait eu une production importante autour de la question de la violence politique au sein de la revue *Lucha Armada en la Argentina* dont le but avait été d'offrir des éléments pour remémorer - d'après Jelin (2013, 93) - nostalgiquement un passé déjà passé, réfléchir sur cette période et cette pratique ainsi que sur les responsabilités des actions de la guérilla. Ce recueil de documentations et d'informations sur des épisodes et des organisations liées à la lutte armée avait pourtant eu une audience très limitée (JELIN 2013, 90). Alejandra Oberti (2015, 128) a remarqué qu'au milieu de ces voix masculines exposant des aspects jusque-là réduits au silence, les témoignages des militantes – et notamment la compilation de l'ouvrage de Marta Diana *Mujeres guerrilleras* publiée en 1996 - avaient soulevé des questions auxquelles l'on n'avait accordé aucune place pendant les années de la militance révolutionnaire et qui ont pris vie dans les énonciations du présent. L'étendu de ces récits a concerné avant tout la réalisation de la manière dont fonctionnait la relation entre la vie personnelle et la vie politique au sein de la militance des organisations armées, c'est-à-dire le quotidien. Deux autres ouvrages d'énorme impact politique de cette décennie ont été le roman *El fin de la historia* de Liliana Heker publié à vingt ans du coup d'État et l'étude (beaucoup plus renommée) sur les CCD argentins de Pilar Calveiro en 1998, *Pouvoir et disparition*.

²⁵ Avec le terme de militance la Littérature de l'Histoire Récente argentine s'est généralement référée à un ensemble d'organisations politiquement radicalisées dans les années 1970 qui avait entrepris le chemin de la lutte armée avec un objectif ouvertement révolutionnaire, c'est-à-dire les organisations armées révolutionnaires divisées à leur tour, d'après Custer (2015, 13), en organisations politico-militaires (groupements péronistes) et en partis armés (la direction politique du PRT qui avait formé sa propre armée, l'ERP) selon les modèles organisationnels adoptés au moment de créer l'avant-garde destinée à diriger le processus révolutionnaire. Considérablement moins étudiées ont été les organisations et les mouvements dont les objectifs ouvertement révolutionnaires ne s'étaient pas incarnés dans une méthodologie de la lutte armée ainsi que les organisations armées qui n'avaient pas un objectif révolutionnaire.

frères Born (DIANA [1996] 1997, 260-269). De l'autre côté, si le rapport *Plus Jamais* avait mis une fin au show de l'horreur en rendant les disparu.e.s un ensemble spécifique de victimes ayant souffert un type de crime particulier impliquant la séquestration, la détention et l'assassinat clandestin, il avait quand même parlé de deux violences en termes d'escalade et d'action-et-réaction. Cela avait institutionnalisé la condamnation de la violence politique dans toutes ses formes et séparé, par l'adoption de la qualification de victime, les disparu.e.s de leurs identités militantes. Avec le terme de show de l'horreur l'académie s'est référée au format dont la question des disparu.e.s avait émergée comme une thématique centrale de l'information grâce à la presse sans censure ayant fait éclater un dévoilement (*destape*) médiatique au début de la transition démocratique. D'après Claudia Feld (in FELD et FRANCO 2015, 270), dans ce processus de présentation médiatique, le ton macabre et sensationnaliste quotidien avait inclus dans l'exhibition d'images et informations fragmentées la nomination des disparu.e.s et leurs trajectoires d'une manière qui avait reproduit le point de vue des ravisseurs en même temps qu'elle était contournée par des jeunes femmes de couverture (*chicas de tapa*). Cela parce que la nouvelle liberté de presse et sa démocratisation avait inclus, outre à la politique, l'exhibition de tout ce qui était perçus (et prohibé) par les militaires comme amoral (le sexe, les gros mots, les corps nus, la drogue, les préférences sexuelles, etc.) en donnant lieu d'après Feld (in FELD et FRANCO 2015, 294) à une alternance visuelle de corps morts et de corps transformés en objets sexuels, voire à la cohabitation de l'effroi et de la jouissance visuelle masculine. Encadrée dans un désir de vente et loin d'être couplée au discours de défense de DH, la disparition de personnes avait fait irruption dans la scène médiatique à travers sa scission de la figure des cadavres *Nomen Necio* (sans nom) : les images de fosses ouvertes et de secteurs de cimetières avec la terre remuée ainsi que la présence accumulative de chiffres et de description détaillées des corps rencontrés auxquels l'on ne pouvait pas octroyer une identité personnelle. Feld (in FELD et FRANCO 2015, 275) a noté que le manque d'explication sur ce qui s'était passé (l'événement de la disparition forcée de personnes) avait continué à situer la disparition comme un interrogatif sans réponse, alors que la violence avait été exprimée dans ces descriptions détaillées et impudiques (ou voyeuristes) de corps défigurés sans que l'on pût comprendre les actions réalisées précédemment, à savoir le système de répression qui avait causé cette quantité incontrôlable de cadavres. Ces dévoilements avaient été accompagnés par des publications de témoignages des survivant.e.s et surtout des reportages à des militaires dont certains avaient même confessé (ou balancé, selon les points de vue différents) ce qui s'était passé au sein de certains CCD y compris de l'ESMA²⁶. La chercheuse a affirmé qu'un trait

²⁶ Dans son n°370 du 5 janvier 1984, *La Semana* avait diffusé dans un article titré « J'ai séquestré, tué et vu torture dans l'ESMA » une interview à l'ancien caporal de la Marine Raúl Vilariño. D'après Feld (in FELD et FRANCO 2015, 282), l'information donnée alimentait la construction d'un cumul de données isolées ne permettant pas d'entendre les crimes commis comme ayant formé un système de répression.

caractérisant cette première époque démocratique avait été l'absence d'un cadrage interprétatif de la répression ayant fait en sorte que les témoignages des survivant.e.s revendiquant la militance avaient fonctionné comme des arguments justificateurs des crimes dictatoriaux commis (y compris dans le Procès aux Juntas). Plus précisément, la presse – l'actrice de premier plan en ce moment du dévoilement à l'opinion publique de la disparition interprétée donc comme un problème de la vérité - avait agi d'une manière inefficace à la construction d'un discours explicatif car, en ouvrant perpétuellement des suspects sur tout type de témoignages, elle avait traité tout discours comme une version de plus des faits passés sans établir des limites à l'énonciation et aux acteur.trice.s légitimes pour parler du passé et plus précisément sans formuler aucune (nouvelle) médiation ou engagement politique et éthique avec le passé. En citant (sans sélectionner) et diffusant les mots et les discours (la position politique) des militaires, la presse avait contribué à reproduire l'horreur et à prolonger la déshumanisation des détenu.e.s disparu.e.s (nommé.e.s subversif.ve.s ou accusateur.trice.s de membres des FFASA) provoquée par le système de disparition (nié dans les concepts de lutte contre la subversion, excès et guerre sale). Finalement, Feld (in FELD et FRANCO 2015, 306) a noté un tournant notoire de la représentation de la violence politique à partir de la transmission du programme télévisé de la CONADEP en juillet 1984 et sa publication en novembre ainsi que la diffusion du Procès aux Juntas, à savoir des événements expliquant la spécificité et la massivité du crime de la disparition et établissant la vérité institutionnelle et l'humanisation (perçue comme plus urgente de la politisation) des disparu.e.s comme des victimes dans le cadre du terrorisme d'État (et non pas comme des cas isolés). Ainsi, si tout avait pu se dire et montrer sur les disparu.e.s jusqu'au premiers mois de 1984, d'après Feld (in FELD et FRANCO 2015, 311) les nouvelles frontières du dicible (le cadrage de la mémoire) avaient dû être construites avec des règles politiques différentes de la logique médiatique (exhibition, sensationnalisme, mercantilisme, etc.). Ce fut au long de cette année que, d'après Franco (in FELD et FRANCO 2015, 68), le discours institutionnel des Mères de la Place de Mai avait eu comme axe central la réclamation de *Procès et Châtiment* qui avait explicitement cherché à, premièrement, distancer leurs fil.le.s de l'accusation de terroristes avec l'argument que jusqu'à ce qu'ils et elles n'étaient pas jugé.e.s ils et elles étaient parfaitement innocent.e.s et à, secondairement, les différencier des (autres) terroristes (d'État) en les définissant comme des lutteur.se.s dans le camp populaire et des opposant.e.s et des dissident.e.s de la dictature militaires. Elizabeth Jelin (2013) a remarqué que celui de la violence politique était un cadrage qui problématisait la question de la violence (et/ou de la) politique de façon à répondre à la question *Qui est-ce qui avait commencé ?* Un dilemme qui pourrait rétrograder l'Histoire à un point de départ ne pouvant jamais trouver une stabilité. Finalement, la Littérature de l'Histoire Récente a généralement considéré que l'on avait établi qu'il y eut une violence de la guérilla qui avait déclenché une

répression beaucoup plus brutale en plaçant par ce détour discursif les avant-gardes armées - auparavant soutenues au niveau (inter)national comme le berceau de l'espoir de la révolution - dans l'un des deux pôles de la (connue comme) théorie des deux démons (GASPARINI 1988, 14). D'après Daniel Feierstein (in BELLO 2018), cette théorie n'avait pas parmi ses objectifs la légitimation de la répression mais la création d'une mémoire complète qui la condamnait tout en se fondant sur la nécessité d'obscurcir les effets socio-économiques et politiques du terrorisme d'État que cet auteur a défini comme un génocide²⁷. Les conséquences du conflit politique disparaissaient, d'après Feierstein, grâce à des discours qui prétendaient extérioriser la violence par l'idée que la société avait souffert des terrorismes de gauche et de droite. La violence – égalisée et généralisée - était quelque chose d'extérieur à la société qui l'avait soufferte comme une victime innocente. Né (et recréant) à l'encontre de cette théorie des deux démons, le terrorisme d'État est aujourd'hui remémoré et compris comme un système complexe ainsi que comme un projet et une méthode politique, militaire, économique et sociale d'élimination de l'opposition et du contrôle de la population fondé principalement dans la disparition forcée de personnes et dans la création d'un réseaux de centres clandestins de détention, torture et extermination incluant également la prison, l'exil, la persécution politique, la censure, la propagande et l'installation de la terreur. La définition du terrorisme d'État citée ici est celle exposée dans le Musée Site de Mémoire ESMA (visité par moi-même en mars 2019) qui poursuit en affirmant que ce terrorisme d'État avait été également un instrument pour l'implantation d'un nouvel modèle économique fondé sur l'accumulation et la concentration du capital dans des groupes économiques puissants des domaines de la finance, de la production agricole, de l'industrie et des moyens de communication. Les numéros qui comptent dans ce Musée sont : les 30'000 détenu.e.s disparu.e.s dont le 81,4% avait entre 16-35 ans et le 60,2% étaient des ouvrier.e.s (l'on a également compté que le 52% du personnel employé dans l'industrie avait été séquestré) ; les plus de 500 CCD installés par le PRN dans 2'818 jours de dictature militaire ; les 10'000 prisonnier.e.s politiques ; et les 20'000 usines fermées pendant le PRN qui avait fait augmenter de 4'000 dollars états-unis la dette extérieure. Si d'après Marina Franco la construction de la théorie des deux démons est essentielle pour entendre le stigma postérieur sur la militance et pour mettre le passé en dehors du monde humain, réel et imaginable grâce à la référence diabolique, Valeria Manzano (2015, 132) a affirmé que cette théorie n'a existé que par ses détracteur.trice.s. Cet ensemble d'énoncés plus ou moins cohérents et développés ont existé sous la forme d'une série de variables hétéroclites en fonction du temps (voire de leur adhérence au débat public) pour expliquer la violence

²⁷ En 2006, le directeur des Enquêtes de la Police de la Province de Buenos Aires (entre 1976-1977) et coordinateur des 21 CDD du « circuit Camps » Miguel Osvaldo Etchecolatz avait été le premier imputé à être condamné pour génocide par le Tribunal Oral Fédéral n°1 de La Plata. Aujourd'hui, Andrea Bello (2018) a remarqué qu'il y a 33 jugements de 14 tribunaux différents qui reconnaissent le génocide en Argentine.

politique des années 1970-80. Ces variables étaient les croyances de l'existence de l'affrontement de deux violences ; la relation entre action et réaction où la guérilla serait à l'origine de la pratique violente suivie par la répression étatique ; l'équivalence des deux violences en termes de responsabilités historiques, forces, méthodes et/ou logiques et l'extériorité de la société (aliénée, innocente et/ou victime) par rapport à ces deux violences. Ces énoncés avaient commencé à apparaître, d'après Franco (in FELD et FRANCO 2015, 26), au sein du radicalisme qui, avec cette métaphore démoniaque cognée en 1983, s'était opposé au projet d'autoamnistie militaire avec un objectif de réconciliation directement vinculé à la Vérité et à la Justice de la loi. Franco (in FELD et FRANCO 2015, 34) a également noté que dans la version d'Alfonsín, la structure binaire de la violence politique ne s'était pas appuyée sur une conception de société comme innocente ou étrangère au passé mais comme un corps qui devait apprendre, mûrir, passer du stade et se guérir de la maladie (de croire que la violence politique pouvait être une forme de sauver l'Argentine). En ce sens, la méthode de la violence (égalisée) – et moins les acteur.trice.s la promouvant ou en étant indifférent.e.s - avait conduit à l'enfer. Cette interprétation de la présence de la violence armée dans la société argentine avait méconnu d'après Valentina Salvi (2009, 111) la plupart d'éléments politiques et sociaux ayant contribué à son déclenchement comme la proscription du péronisme, la succession de gouvernements civils ayant peu de soutien populaire ainsi que les coups d'État successifs des FFAA et leurs politiques répressives.

Le Procès aux Juntas avait, d'après Jelin (2013) et Crenzel (in FELD et FRANCO 2015, 101), qualifié et renforcée la conception d'un terrorisme d'État n'installé que par les hauts commandants militaires en l'absence d'un État antécédent et dont l'on avait oublié que son exercice se réalisait par des chevauchements entre l'État du PRN et la société politique et civile. Le terrorisme d'État était autrement dit conçu comme une forme de violence politique qui avait attaqué brutalement des victimes ou, pour le dire avec le terme d'Ernesto Sabato, des innocent.e.s absolu.e.s (GRILLO 2017, 104)²⁸. En ce sens, l'on ne parlait pas publiquement de combattant.e.s et, par rapport aux victimes - comme l'a remarqué Maria Teresa Grillo (2017, 104) au sujet du recueil de témoignage pour la production du rapport de la CONADEP –, il n'était requis que les données identitaires civiles (âge, sexe, profession et circonstances de séquestration). L'on ne parlait pas de cette partie de soldat.e.s discrètement culpabilisé.e.s d'avoir activé une violence et constituant la seule actrice accusée dans le

²⁸ Tout au long des années 1980, d'après les études de Reati (2013, 83-84), la violence politique avait été représentée dans le domaine littéraire principalement par des allégories reposant sur l'image du corps malade et mutilé et tournées avant tout dans des hôpitaux, des cliniques ou des asiles psychiatriques de façon à que la relation entre le pouvoir militaire et la société était symbolisée comme une relation médecin.e-patient.e. La figuration d'un pouvoir médical-militaire monstrueux qui abusait de patient.e.s souffrant.e.s rendait la violence comme un pouvoir extérieur (un bistouri barbare) au corps social naïf, innocent, vulnérable et impuissant. Reati (2013, 86) a écrit que ces récits percevaient la violence comme un phénomène (sur)naturel (au-delà de l'humain.e) qui écrasait les personnes contre leur volonté en suggérant une qualité universelle de la violence par rapport à laquelle l'être humain.e n'était rien de moins qu'une marionnette. Reati (2013, 86) a également souligné l'abondance dans le genre romanesque d'animaux morts ou d'êtres surnaturels avec des pouvoirs magiques signifiant la violence comme une force qui écrase des victimes innocentes et sans défense.

Procès de la violence précédente au coup d'État. D'après Jelin (2013, 89 et 91), cette même conception de la violence politique avait été gardée lors de la réouverture des procès au début du XXI^{ème} siècle car l'on ne jugeait pas l'innocence ou la culpabilité des victimes mais la responsabilité et la culpabilité de militaires répresseurs et assassins ayant porté à l'institutionnalisation nationale du second mot-clé de la lutte pour la Mémoire, Vérité et Justice : les crimes de lèse humanité²⁹. L'étatisation de la mémoire depuis 2004 avait entre autres³⁰ poussé la Littérature à revenir sur les mythes fondateurs de la lutte révolutionnaire et à casser l'automatisme de ses consignes ainsi que des rhétoriques propres soit aux organisations révolutionnaires armées (SAITTA 2014) soit aux positions familistes des témoignages grâce à l'adoption de la fiction et à la transformation des témoin.e.s en personnages rencontrant des légitimités alternative pour énoncer leurs récits. Rossana Nofal (2014, 279) a écrit que l'influence de la fiction dans le témoignage comme genre littéraire a ouvert la porte pour désordonner les dates et les lieux, pour narrer différemment les faits qui avaient été au fur et à mesure codifiés par la convention de véracité, par l'autorité et la légitimité de la parole des victimes

²⁹ Alors que l'ancien procureur adjoint Luis Moreno Ocampo avait soulevé la nécessité de considérer les actions de la guérilla comme des délits de lèse humanité, une décision de la Chambre Fédérale de décembre 2007 avait considéré que l'attaque réalisée au bâtiment de la Surintendance de la Sécurité Fédérale de la Police par Montoneros n'aurait pas pu être considérée comme un crime de lèse humanité. Elle devait s'encadrer en revanche dans le délit pénal commun - protégeant la sécurité publique - de *estrago* (un ravage intentionnel-malveillant ou négligeant-fautif) ayant ou pouvant causer des dommages de grande ampleur communs comme des incendies ou des explosions et devant être puni avec la détention de 3 à 20 ans. Compte tenu du temps écoulé, le délai de prescription était passé. Jelin (2013, 94) a écrit que l'existence de ce procès avait assuré que les crimes de lèse humanité n'avaient été commis que par des agent.e.s d'État ou des groupes à même d'exercer sa domination de même qu'un État. Des tentatives de rouvrir l'accusation pour assassinat comme un délit de lèse humanité à l'encontre du colonel Argentino de Valle Larrabure avaient été réalisées en avril 2009. Une controverse politico-médiatique – concentrée dans *La Nación* qui, entre novembre 2003 et septembre 2008 avait dédié à la question de l'élargissement des crimes de lèse humanité aux actions de la guérilla une cinquantaine d'éditions (FERRARI 2012) - avait été ouverte lorsque cette Chambre avait confirmé que la séquestration et la mort du colonel auraient dû être considérées comme des crimes de lèse humanité étant donné qu'elles avaient eu lieu pendant un conflit armé. FFASA, une partie de la Justice Fédérale et les médias de communication ont estimé que l'officier avait été torturé et ensuite assassiné par l'ERP - alors que l'autopsie avait montré qu'il n'y avait eu ni torture ni assassinat. Le 10 juillet 1974, l'ERP avait occupé l'Usine d'Armements de Villa María (Province de Córdoba), où de Valle Larrabure avait été capturé car la guérilla – d'après les analyses de Carlos del Frade (2009) – le nécessitait comme technicien pour la fabrication d'explosifs. Le 19 août 1975 Larrabure se serait suicidé en s'étranglant dans la prison du peuple de Rosario. Le 23 août le cadavre avait été retrouvé dans une fosse en dehors de la ville et il avait été construit comme un homicide par le juge national de première instance fédéral de Capitale Fédérale René Daffis Nikilson. Cette demande avait été rejetée par la Chambre en 2010 et reformulée en avril 2018 par son fils, avocat rattaché au Centre d'Études Légales sur le Terrorisme et ses Victimes (CELTYV – dont le nom évoque celui du CELS) présidée par l'avocate Victoria Villarruel ayant publié en 2014 un ouvrage sur les victimes *non* désirées des actions armées de la guérilla intitulé *Los otros muertos. Las víctimas civiles del terrorismo guerrillero de los setenta* (Buenos Aires, Sudamericana). À cette occasion, *Clarín* a demandé si l'on pourrait arriver à un point de concordance, en insistant sur le fait que l'attribut de lèse humanité est octroyé aux crimes commis tant par l'État que par des organisations *State-like* (ROMERO 2018). Les organismes humanitaires défendant Juan Arnold Kremer (connu comme Luis Mattini) - poursuivi en tant qu'auteur médié (car les responsables de la séquestration ont été exécutés et/ou disparus pendant la dictature) – et incarnées par Pablo Llonto et Gabriel Ganón ont estimé qu'on ne peut pas considérer ce crime de lèse humanité (*ContrahegemoníaWeb*, le 23 mars 2018). Finalement, la Chambre Fédérale de Rosario a rechassé à la fin d'août 2018 la plainte d'Arturo Cirilo Larrabure (TEBELE 2018).

³⁰ Cassé le tabou de la lutte armée, des revendications multiples et des (auto)critiques du passé étaient apparues couplées à la volonté des ancien.ne.s dirigeant.e.s d'y associer un changement politique. Le ton des publications - selon les analyses de Nofal (2007a, b et 2014) - avait repris celui des divulgations des organisations révolutionnaires des années 1970 qui promouvaient l'action armée des militant.e.s rescapé.e.s à la répression dictatoriale comme une promesse de vengeance de leurs camarades tué.e.s et disparu.e.s. La différence par rapport à *El Descamisado* et *Estrella roja* résidait d'après cette historienne dans l'éloignement d'un positionnement d'énonciation euphorique pour se situer dans le lieu des défaites. Parmi ces récits, certain.e.s auteur.e.s - écrivant au nom des mort.e.s – se sont présenté.e.s comme des nouveaux.lles justicier.e.s et héritier.e.s du mot héroïque. Le genre testimonial leur a servi pour ouvrir un espace littéraire de conflit entre l'Histoire des historien.ne.s et les mémoires des combattant.e.s en s'octroyant un droit de rendre (un) compte de leurs propres expériences. Il s'était agi d'affirmer une légitimité (parfois relative et parfois absolue) de sa propre Vérité sur les causes endogènes de la *derrota* par rapport aux académiques n'ayant pas un savoir à la fois découlant de l'expérience vécue à la première personne et resté dans le privé pour beaucoup de temps. Nofal (2007a) a noté que ces narrations se sont exprimées principalement avec le romantisme propre aux récits épiques en inscrivant les (ancien.ne.s) militant.e.s dans un cadre où les figures des héros et des héroïnes et ses revers, les traîtres.ses, prédominaient sur les figures de disparu.e.s et de victimes absolues.

et par l'habitude d'écouter les mêmes histoires racontées encore et encore. Cette historienne a écrit que la nécessité d'explorer une vérité a engagé un « nous » moins connu et plus complexe qu'elle a localisé dans l'ouvrage *Les Passagers de l'« Anna C. »* (Paris, Éditions Gallimard, 2012) de Laura Alcoba³¹. Cette fille de disparu.e.s a présenté.e.s métaphoriquement ses parents comme des révolutionnaires errant.e.s avec un ton de défaite et de perte assumé historiquement par les HIJ@S face aux récits héroïques des témoignages de leurs parents. Nofal (2014, 281) a remarqué que de la plume de ces entrepreneur.se.s de la mémoire, l'héro.ïne.s s'est transformé.e dans un personnage discordant, identifiable avec une figure à la fois permanente et changeante : l'héro.ïne.s vaincu.e qui a altéré la série linéaire des récits en permettant des combinaisons plus complexes. Pour ce qui concerne en revanche l'apparition de narratives contradictoires dans le domaine de la Justice, Macón (2017a, 27) les a repérées dans le méga-procès ESMA II où les témoin.e.s avaient pu parler de travail forcé et esclavage sexuel: « While first trial alternates between insisting on the monstrosity or the perverse rationality of the plan, the second one – while still admitting the existence of a consistent policy – used words such as madness, schizophrenia, absurdity, and sadism several times without reference to any rationality that may help to understand the reasons behind terror. Irrationality is not overcome here; instead it persists in our consciousness as a definitive limit of our understanding: these are features not only of a dislocated temporality but also of the chaotic nature of the feelings involved. » Avec la sentence de 2011 du Tribunal Oral Fédéral n°5 de la Capitale Fédérale, la narrative de l'État a osé admettre qu'il y a des zones du passé qu'il ne comprendra jamais. Macón (2017a, 27) a par la suite précisé que l'appel à la folie comme une manière de décrire les crimes du PRN a été transformé au cours de ce méga-procès par les témoin.e.s en un point de résistance à l'ordre temporel progressiste (car il a indiqué la persistance du passé – le crime - dans le présent, voire une superposition de strates temporels différents dans un moment unique) sans mener à une paralysie mais au contraire à un exercice différent d'action : « A plural and dislocated time is an opportunity to express the nonlinear and contradictory nature of identities, more than an obstacle for them. » (MACÓN 2017a, 31) En même temps, Macón (2017a, 28) a observé dans ce méga-procès que le plaidoyer insistait sur la nature irrationnelle du terrorisme d'État et sur sa monstruosité incompréhensible qui ne pouvait pas être surmontée et qui persistait en se référant par exemple à l'impossibilité de décoder le modèle et les raisons utilisées par les militaires afin de décider qui parmi les détenu.e.s allait mourir et qui devait en revanche survivre aux CCD : « The insistence on paradoxes and gray zones defines a strategy aimed at showing the absurd nature of the crimes. » La tension entre la monstruosité et l'incompréhension a finalement entraîné les personnes parlant des crimes de la

³¹ Nofal (2014) a également donné l'exemple de *La vida por Perón* de Daniel Guebel et *La aventura de los bustos de Eva* de Carlos Gamerro publiés en 2004 ainsi que *Las teorías salvajes* de Pola Oloixarac diffusé en 2008.

dernière dictature en faisant des allusions continuelles à l'indicibilité, l'ambiguïté, la surprise et la confusion. En fin, dans le travail le plus récent publié autour de la violence sexuelle pendant la dernière dictature, Sutton (2018) a estimé que la labélisation des ravisseurs comme des monstres - notamment dans les témoignages historiques de l'Archive de Mémoire Ouverte - a été le fruit du reflet de l'image des corps torturés (défigurés, méconnaissables et déshumanisés)³² dans les ravisseurs en révélant la condition déviante de ceux derniers ; cette chercheuse a en particulier appelé ce mécanisme « renverser la honte » pour rendre compte de la prise de conscience de l'ancienne détenue disparue dans l'ESMA Gabriela García Romero d'avoir été sexuellement abusée par le (dit) monstre Jorge Eduardo Acosta. Sutton (2018) a donc affirmé que « This label could fulfil other functions, such as helping to draw a sharp line between perpetrators and detainees, a distinction that some survivors said was important to remember. »

1.1. La violence sexuelle (non uniquement) comme une question juridique

La I^{ère} Conférence Mondiale sur le statut des Femmes s'était réunie à Mexico entre le 19 juin et le 2 juillet de 1975 de concert avec l'Année Internationale de la Femme et le début de la Décennie des Nations Unies pour la femme, c'est-à-dire la période qui avait coïncidé presque avec les années de la dictature du PRN en Argentine (1976-1983) : du 1975 au 1985. Cette conférence avait ouvert une nouvelle phase - un processus d'apprentissage - dans les efforts mondiaux relatifs à la promotion des femmes en initiant un dialogue de portée internationale sur l'égalité entre les sexes. Les trois objectifs clés des Nations Unies relatifs aux femmes étaient : une égalité complète entre les hommes et les femmes et l'élimination de la discrimination fondée sur le sexe ; l'intégration et la pleine participation des femmes au développement ; et une contribution de plus en plus importante des femmes au renforcement de la paix internationale. Le résultat avait été un Programme mondial d'action pour les dix ans à venir dont l'axe central était de concevoir le droit comme une participation des femmes et non pas comme une réception passive d'aide et soutien. Les femmes avaient en effet joué un rôle directeur dans les discussions tant au sein de la Conférence (113 sur 133 étaient les femmes parmi les délégué.e.s des États) qu'à l'extérieur de celle-ci, avec la création en 1976 du Centre de la Tribune de la Femme. Cette entité destinée à s'occuper des nécessités d'information et assistance technique d'institutions et organisations non gouvernementales avait rendu possible, d'après Grammatico (in TARDUCCI et al. 2019, 82), l'établissement de réseaux d'organisations de femmes à niveau mondial.

³² Bárbara Sutton (2018) a remarqué que l'une des conséquences de l'expérience de la torture dans les corps l'ayant soufferte est la perception d'une altération « monstrueuse » de ceux-ci. À cause de la torture, des détenu.e.s avaient par exemple perdu des parties du corps et l'anxiété et la peur leur avaient rendu blanc les cheveux : « Through the infliction of torture and torments, detainees' bodies could become monstrous, estranged, difficult to recognize. [...] These dramatic physical changes could produce a sense of estrangement : this monstrous body is not me. »

Les États-membres et la communauté internationale auraient dû, d'après le dit dans la Conférence de Mexico, garantir un accès égal aux femmes pour ce qui concerne l'éducation, les opportunités d'emploi, la participation à la vie politique, les services de santé, le logement, la nutrition et le planning familial. Cette conférence avait permis la création de l'Agence de la promotion de la femme, l'Institut International de la recherche et de formation des Nations Unies pour la promotion de la femme et les Fonds de développement des Nations Unies pour la femme. Catalina Trebisacce (in TARDUCCI et al. 2019, 31) a rendu compte que plusieurs groupes de femmes de tout l'échiquier politique argentin avaient conflué dans la formation du Front de Lutte pour la Femme qui s'était constitué comme une voix contestataire aux célébrations officielles de l'Année Internationale de la Femme. Après plusieurs réunions, l'initiative de ce front avait été l'organisation d'une rencontre en mars 1976 qui finalement ne s'était pas produite en raison du coup d'État suite auquel les libertés collectives et individuelles avaient été suspendues. Avant d'arrêter les convocations et abandonner les réunions et les interventions, ce Front avait réussi à produire un document dans lequel il avait exprimé des revendications (dites) fondamentales comme la dérogation du décret qui prohibait l'accès légal et gratuit à l'avortement, l'amélioration des conditions pour la maternité des ouvrières et des célibataires, la rémunération du travail domestique, la création de crèches zonales, le divorce cassant l'imaginaire du couple (marié) indissoluble à la demande de l'une des parties et un régime d'autorité parentale indistinct. Selon Trebisacce (in TARDUCCI et al. 2019, 30), certaines membres de ce front avaient maintenu les contacts, organisé des réunions privées et participé à des interventions spécifiques. Leonor Calvera (1990, 69) a écrit qu'avec le commencement des détentions, toute activité liée aux expressions spontanées avait cessé. Elle a décrit le harcèlement propre à cette époque comme venant d'un air chargé de suspect, voire un mélangeant la mauvaise foi, l'ignorance et la terreur. Ce climat avait réduit drastiquement d'après cette féministe les publications concernant les questions féministes. Les analyses de Calvera et Trebisacce ont rendu compte qu'un féminisme de la deuxième vague était présent avant et pendant le coup d'État et que donc son origine n'est pas à situer (uniquement) dans l'exil dû à la répression de la dictature militaire du PRN (ou de la Triple A). Avec la qualification de deuxième vague (où la vague rappellerait la pratique de relecture constante propre au féminisme), l'on fait communément référence à un type de généalogie (dominante) des luttes féministes en Occident qui a caractérisé l'irruption dans l'espace public et politique – après l'époque suffragiste – du féminisme (entendu à la fois comme mouvement social, politique et culturel et idéologie) dans les 1960-1970. La (considérée comme) nouveauté de ce féminisme a été la politisation de la vie quotidienne (avec le slogan *Le personnel est politique*) comprenant des thématiques comme la sexualité, le droit à l'avortement, les relations de pouvoir au sein des familles, la maternité et la violence sexuelle. Focalisée sur le territoire de la Capitale Fédérale, Trebisacce (in

TARDUCCI et al. 2019, 13) a affirmé que les féministes *porteñas* de la première moitié des années 1970, s'étant formées comme telles par la politisation des limites du processus de modernisation socio-culturel qui avait les femmes et leurs sexualités comme les protagonistes principales, avaient jeté les bases pour les féminismes contemporains argentins. Ces groupes de féministes pures ou autonomes (au sens d'indépendantes par rapport à toute organisation, parti ou tendance politique en conformité à la consigne du féminisme radical des pays nord-occidentaux qui avait réclamé le développement d'une lutte spécifique des femmes en dehors de la lutte des classes) étaient l'Union Féministe Argentine née de la rencontre (advenue en 1969 et promue par l'ennemie d'Evita et écrivaine qui dans les années 1930 avait dirigé l'Union Argentine de Femmes en défense des droits civils des femmes, Victoria Ocampo) entre Gabriella Roncoroni de Christeller³³ et María Luisa Bemberg³⁴ donnant lieu à un petit groupe de lecture et réflexion – participé ensuite par, entre autres, Leonor Calvera, Nelly Bugallo, Alicia D'Amico, Marta Miguelez, Sara Torres et Safina Newbery³⁵ – dans le café Tortoni, le Mouvement Féministe Argentin dirigé par María Elena Oddone³⁶, le groupe

³³ Née à Milan (Italie) dans une famille aristocratique et fuite à Buenos Aires pendant la Seconde Guerre Mondiale, Gabriella Roncoroni de Christeller s'était formée premièrement dans les Arts et les Sciences Humaines. Roncoroni de Christeller avait participé ensemble au prêtre-ouvrier italien - ayant adhéré à la théologie de libération entre 1969 et 1971 et devenu ensuite conseiller de l'évêque Enrique Angelelli - Arturo Paoli à l'expérience de la création d'une coopérative de travail et d'alphabétisation avec les ouvrier.e.s forestier.e.s de Fortín Olmos, situé dans le Chaco de la Province de Santa Fe. En 1966, Patricio Coll et Jorge Goldenberg avaient filmé le documentaire *Hacero nomás* dans cette zone forestière et en 2008 ils ont diffusé le documentaire *Regreso a Fortín Olmos* où ils ont essayé de reconstruire cette expérience de promotion sociale développée entre 1960 et 1975. La rencontre avec Roncoroni a motivé la réflexion de Paoli autour de la femme dans l'Église publiée en 2007 dans le livre *Il sacerdote e la donna. L'esperienza della relazione con il femminile e la verità della Chiesa* (Venise, Marsilio). Rentrée de cette expérience, Roncoroni de Christeller avait organisé avec Bemberg l'UFA, fonctionnant dans l'une de ses propriétés, celle située dans le quartier de Chacarita de la Capitale Fédérale. Roncoroni de Christeller avait tissé beaucoup de contacts avec des femmes renommées de la culture, des arts et de la militance féministe internationale notamment française, italienne et états-unienne ; elle connaissait personnellement Simone de Beauvoir et Carla Lonzi (selon la confirmation qui m'a octroyé via email son fils Giorgio) qui parle d'elle (à travers le pseudonyme d'Irene) dans son journal intime *Taci, anzi parla. Diario di una femminista* (Milan, Scritti di Rivolta Femminile, 1978). Lonzi a écrit le 18 avril 1974 que Irene lui avait écrit depuis Buenos Aires en lui disant qu'elle avait renoncé à tout espoir du mouvement féministe car elle avait vu des choses trop inhumaines et en particulier la transformation de filles en sorcières. Trebisacce (in TARDUCCI et al. 2019, 23) a soutenu que Roncoroni de Christeller avait en effet quitté l'UFA en 1973 et les *ufas* avaient dû commencer à se réunir dans leurs maisons particulières. Vassallo (in ANDUJAR et al. 2005) a précisé que la décision d'abandonner l'organisation était survenue à la suite d'un débat sur la double militance (féministe et politique) déclenché lors de la commémoration du Massacre de Trelew lorsque l'UFA avait organisé un plénier. Le 14 décembre de cette année, Lonzi avait affirmé que l'idée de mettre en place un autre groupe (d'autoconscience féministe) lui était venue grâce à une conversation avec son amie argentine. Le jour d'après, Lonzi a noté dans son cahier d'avoir décidé d'aller vers février en Argentine car ses écrits étaient en train d'être publiés là-bas. Je n'ai pas trouvé aucune donnée qui atteste un voyage en Argentine de Lonzi et Irene n'a plus été nommée dans ce cahier intime. Trebisacce (in TARDUCCI et al. 2019, 19) a informé qu'en raison de la détention et la torture de la part des FFAA de l'un de ses fils, Roncoroni de Christeller avait décidé de participer à des associations civiles pour lutter contre la violence mondiale. Giorgio m'a informé que la famille avait passé 11 ans d'exil en raison de la dictature à Treviso (Italie). Finalement, Roncoroni de Christeller a recueilli une partie de ses écrits et de sa vie dans le livre *Con el corazón en llamas* publié en 2014 et Giorgio s'est chargé de créer la Bibliothèque Gabriella Roncoroni.

³⁴ Née dans une puissante famille antipéroniste de l'élite *porteña*, María Luisa Bemberg avait été éduquée par des instructrices et elle s'était mariée avec le dirigeant de la Société Rurale Argentine Carlos Miguens. Après plusieurs années passées en dehors de l'Argentine, Bemberg avait travaillé comme agente culturelle et femme d'affaire artistique. Elle était au fur et à mesure devenue l'une des cinéastes les plus reconnues de l'histoire du cinéma argentin. Ce fut notamment, d'après Trebisacce (in TARDUCCI et al. 2019, 18), une interview publiée dans un journal important en raison de publiciser son travail de scénariste dans le film dirigé par Raúl de la Torre *Crónica de una señora* où elle s'était déclarée publiquement féministe qui avait donné lieu à une série d'adhésions de femmes lectrices de la presse et consommatrices critiques de la culture de masse au groupe de lecture et réflexion du café El Tortoni le transformant dans l'UFA.

³⁵ En janvier 1946, Newbery s'était faite nonne pour s'éloigner de sa famille et échapper à l'impératif de se marier. Mue par la théologie de la libération ainsi que par la lecture de Lonzi, Newbery s'était faite féministe. Pour consulter la trajectoire politique de Newbery voir KOROL 2007, 213-222.

³⁶ Séparée de son mari ainsi que de la maison conjugale (avec toutes ses obligations domestiques et maternelles), María Elena Oddone avait produit la seule publication féministe de l'époque (entre la fin de 1974 et le début de 1975), à savoir *Persona*. La différence entre le MLF et l'UFA résidait essentiellement dans la forme organisationnelle de ses membres car, d'après Trebisacce (in TARDUCCI et

Nouvelle Femme (associé rapidement à UFA) avec Mirta Henault³⁷ et l'Association pour la Libération de la Femme (dont des membres participaient également à UFA et/ou à MLF). D'après Trebisacce (in TARDUCCI et al. 2019, 14-15), le processus de modernisation avait entrecroisé les transformations des modes de vie avec les politiques de libéralisation du marché et les progrès technologiques essentiellement du domaine de la communication. Cette anthropologue a soutenu que les médias massifs avaient été chargés d'introduire un monde de consommation de biens matériels (spécialement domestiques, à partir de l'appelée technification de la maison) et symboliques (dont les discours pseudo-scientifiques autour du plaisir sexuel féminin) renouvelé qui avait affecté sensiblement la vie quotidienne d'une bonne partie de la population de la Capitale Fédérale³⁸. Les organisations politico-militaire révolutionnaires avaient fortement critiqué ce renouvellement du consumérisme qui les avait pourtant affectées. Par le fait d'avoir émergé au sein de ce processus de modernisation, les expériences féministes comptant environ 100 membres (des femmes de la culture, au foyer, professionnelles de classe moyenne et étudiantes ayant en commun la lecture des *mass media*) avaient été jugées par ces organisations révolutionnaires comme contre-productives aux tâches révolutionnaires, séparatrices de la lutte principale et même des produits du capitalisme bourgeois qui ne différençait pas les contradictions principales de celles subsidiaires. La lecture de la presse moderne par ces femmes était pourtant elle aussi fortement critique. La première action de l'UFA, déroulée en 1972, avait consisté en effet à inonder et critiquer ironiquement la foire *Femimundo '72. Exposition Internationale de la femme et son monde* organisée dans La Rural de la Capitale Fédérale. Bemberg en avait fait le sujet de son premier court métrage *El mundo de la Mujer* ou *Femimundo* (1972) où elle avait critiqué le monde artificiel de la mode et le consumérisme qui légitimait et imposait la construction d'un idéal de la femme modelé pour le bonheur de l'homme et pour les profits du capital. Autrement dit, la critique était dirigée au devenir objet (sexuel) de la femme moderne. Cette dénonciation était centrale tant pour les féministes de l'UFA que du MLF qui avaient nommé leur revue justement *Persona* en raison du fait qu'aux femmes avait été niée la possibilité d'être des personnes par leur socialisation comme des objets « de » et pour la consommation. Elles avaient dénoncé par le concept de chosification l'exercice du pouvoir – et notamment les opérations culturelles - pour garantir à l'homme le plaisir (la plupart de fois simplement visuel) et pour dépouiller

al. 2019, 20) les deux organisations partageaient les matériaux théoriques, les allié.e.s, les interlocuteur.trice.s, les agendas et les activités. Si l'UFA était guidée par un principe d'horizontalité, Oddone critiquait les femmes de l'UFA en estimant qu'elles avaient peur d'occuper les lieux de protagonistes historiques (historiquement prohibés aux femmes). En 2001, Oddone a publié son autobiographie intitulée *La pasión por la libertad*.

³⁷ Henault avait été ouvrière textile et métallurgique, déléguée syndicale et militante dans le parti trotskiste Parole Ouvrière (BARRANCOS 2007). En 1970, ensemble à Isabel Largaña (devenue par la suite une spécialiste dans les Études des femmes cognant le terme de travail invisible) et Peggy Morton, Henault avait publié le livre *Las mujeres dicen basta* (Buenos Aires, Nueva Mujer).

³⁸ Pour une analyse des questions de la révolution sexuelle et de la figure de la femme libérée dans une revue des années 1970, consulter celle de Mara Burkart (2012) concernant *Satiricón*. La chercheuse a soutenu qu'en ayant toujours centré son regard sur la crise de la subjectivité masculine, *Satiricón* avait éliminé les problématiques féministes en s'inscrivant dans la critique répandue en Argentine qui voyait ces revendications politiques comme des caprices de la classe bourgeoise.

la femme de sa dignité et ses habits. D'après les féministes, la chosification coexistait avec le discours de la libération féminine à la fois de la domesticité et des tabous de la sexualité. Les femmes – et notamment les femmes (exhibées et dites par les médias comme) libérées - étaient considérées comme des complices (du système patriarcal et consumériste) lorsqu'elles acceptaient (plus ou moins consciemment) de se penser elles-mêmes avec les lunettes que la société et l'homme leur avaient tendu. Cela avait impliqué également une critique au mythe de la maternité heureuse (dite également exploitation de la femme comme mère, maternité comme destin de la femme ou maternité obligatoire) considérée comme l'obstacle le plus important à la libération des femmes, entendue comme l'absence de dépendance de l'homme couplée à la possibilité d'un développement personnel et autonome. Les féministes avaient adhéré en 1974 à la lutte contre le décret n°659 qui entravait l'achat de contraceptifs et prohibait les activités de planification familiale dans les hôpitaux et les bâtiments publiques : ensemble au Front de Libération Homosexuelle, MLF et UFA avaient crié dans les rues de la Capitale Fédérale *Non à la grossesse non désirée, Non à la stérilisation forcée, Pour une maternité consciente* (FELITTI 2008a). Outre à la lecture et à la traduction non-mandatée de *La mystique de la féminité* de Betty Friedan, *La politique sexuelle* de Kate Millet, *La dialectique sexuelle* de Shulamith Firestone, *Crachons sur Hegel* de Carla Lonzi et des fanzines de plusieurs groupes féministes internationaux³⁹, l'activité principale tant de l'UFA que du MLF était la *concienciación* conçue comme une arme radicale, à savoir une pratique à même d'arriver à la racine des problèmes subordonnant les femmes. Cette version argentine de la pratique de l'autoconscience italienne ou du *consciousness-raising* nord-américain ne dépendait pas du report en matière de droits mais d'une interprétation culturelle de la différence sexuelle comme garante de l'oppression historique des femmes par rapport aux hommes (TARDUCCI et al. 2019, 21). Ainsi, le travail féministe n'était pas uniquement intellectuel, mais il se fondait dans les expériences de vie de ces femmes réunies essayant à se rééduquer et politiser elles-mêmes à partir d'elles-mêmes. Cette épistémologie féministe s'opposait aux études et aux pratiques révolutionnaires de la NI centrées certes dans le domaine de la subjectivité mais visant la prolétarianisation et/ou la péronisation nécessaire à la formation de l'homme nouveau du futur socialiste. Si la subjectivation bourgeoise passait par des modèles à imiter (à travers la publicité, le radio-théâtre, les petites histoires, etc.) incorrects, la nouvelle morale révolutionnaire devait être dépurée : les militant.e.s révolutionnaires auraient par

³⁹ Eva Rodríguez Agüero et Alejandra Ciriza (2012) ont noté que dans la mémoire collective des militantes de l'UFA l'impact le plus fort sur le groupe était arrivé des féministes radicales de l'époque et en particulier de Lonzi et les groupes d'autoconscience italienne. Ces chercheuses ont estimé que l'expansion et la pensée féministe des années 1960-70 était liée à une manière particulière de voyager. Autrement dit, l'espace, le temps, les langues, l'accessibilité aux livres et aux idées ont structuré le féminisme argentin en tant qu'ensemble polyphonique de voix dispersées dans l'espace, dans le temps et dans les langues. Cela ne signifie pourtant pas qu'il faut penser le féminisme argentin comme un écho d'une vie aliénée, c'est-à-dire d'une production de savoirs hégémoniques qui ne les concerne pas ou, même, les exclu. Le travail de lecture et de traduction sélectif doit être compris comme une médiation ou une pratique d'interprétation sans pour autant les penser dépourvues de relations de pouvoir. Pour cela, ces chercheuses ont préféré utiliser le concept de trafic à celui d'influence pour comprendre le mouvement de ces textes.

conséquent dû se positionner en dehors de la culture à travers la connaissance pratique – ou prise de conscience, *concientización* - et notamment l'acquisition par identification des vertus prolétaires et/ou humbles. Les groupes fermés d'entre six et huit femmes fonctionnaient – différemment des cellules clandestines compartimentées structurant les organisations politico-militaires - sous une dynamique d'engagement et de confiance (et non pas de loyauté et fidélité) à partir de laquelle des thématiques diverses (dépendance économique, insécurité, maternité, jalousie, narcissisme, simulation, sexualité, etc.) proposées par une modératrice de la rencontre pouvaient être plus que discutées, inter-changées. À la fin de la conversation, la modératrice était censée récupérer les situations communes à tout témoignage d'expérience personnelle et intimes de la thématique abordée afin de rendre visible la condition sociale sous-jacente aux récits, voire les relations de pouvoir.

Mabel Bellucci (2019, 54) a remarqué que l'exil tant international que national (*insilio* ou exil intérieur) comme deux des réponses à la répression du régime dictatorial avaient signifié pour les femmes militantes la sortie de la forme corporative de la politique - et donc de la manière de s'engager dans les partis politiques et les organisations politico-militaires, syndicales ou féministes - et l'entrée dans la micropolitique. Du même avis a été Grammatico (in TARDUCCI et. al. 2019, 57) qui a soutenu que beaucoup de militantes (y compris féministes) s'étaient repliées dans l'espaces intime du couple, de la famille et de l'amitié comme une forme de traiter dans ces relations la peur, l'angoisse et l'impuissance provoquée par la politique répressive du PRN. En ce sens, elles avaient pratiqué des mesures de sauvegarde subjectives leur permettant de continuer avec leurs vies privées (lire, étudier, cuisiner et aussi maintenir ou tisser des relations avec d'autres féministes). Cette ouverture leur avait permis de poser l'attention sur des problèmes liés à la quotidienneté ainsi que de s'engager dans l'exploration de nouvelles méthodologies au sein d'un isolement que la chercheuse et militante féministe a qualifié comme relatif. En étudiant les processus entamés par des femmes exilées au sein d'un pays qui n'était (plus) à proprement parler « leur » et orientés à trouver des nouveaux moyens générant des situations pour que leurs vies auraient pu devenir plus viables en l'époque dictatoriale, Mabel Bellucci (2019, 54) a localisé dans ce contexte le début d'une tendance à politiser d'une nouvelle manière le privé. Cette inclination inédite – ayant donné origine à la qualification du féminisme des catacombes, pour faire allusion à des lieux moins exposés et dissimulés du regard du pouvoir (TARDUCCI et al. 2019, 63) - s'était matérialisée avant tout dans l'apparition de plusieurs petits groupes de réflexion de femmes⁴⁰ comme l'une des réponses à l'exigence de concentrer les énergies dans la survie à la clandestinité. Ces groupes étudiaient la discrimination de la femme dans

⁴⁰ Bellucci (2019, 54) a mis en exergue que le féminisme dans les ténèbres de l'*insilio* n'a pas laissé beaucoup de traces ni pour ce qui concerne des textes ni par rapport à des interventions publiques. D'après l'auteure, cela ne signifie pas qu'il n'y avait pas eu de gestes mais que les traces ont été perdues y compris par les protagonistes. Les données existantes ont été transmises par bouche à bouche à travers du témoignage et des souvenirs des participantes.

la société et leurs actions étaient avant tout l'écriture et la diffusion d'un nombre limité de communiqués, la promotion dans des maisons privées de groupes d'étude et d'autoconscience ainsi que l'organisation de discussions et de projection de films. Du même avis a été Valeria Flores (2015, 26) qui en portant à la lumière l'expérience d'un centre culturel de *karmáticas* trotskistes dans le quartier de San Telmo de la Capitale Fédérale a affirmé que la terreur et la peur imposées par la dictature militaire sont à entendre comme des organisatrices de la vie de tous les jours, voire comme articulant un programme étatique coercitif socioaffectif. Ce programme avait modifié le langage social et les gestualités des corps qui, modelées par la clandestinité, avaient donné preuve d'astuces de la vie souterraine. Mises en place entre les militant.e.s pour pratiquer le soin, ces astuces avaient impliqué les pratiques de regarder de côté, parler à voix basse, espionner, ne pas enregistrer les noms, descendre des transports à plusieurs arrêts avant ou après les lieux des réunions, marcher et dévier ou aller en voiture chez des camarades en positionnant la tête entre les jambes ou avec les yeux bandés. En résumant, le sentiment de la terreur pendant le terrorisme d'État avait coexisté avec des pratiques (de soin) d'être prudentes et d'être attentives à qui était en train de les écouter (FLORES 2015, 30). Alors que j'ai repéré des données témoignant la fondation d'organisation féministes avant 1979⁴¹, celle-ci avait sûrement constitué une année de visibilisation de l'action féministe en Argentine outre que la souvent rappelée visite de la Commission Interaméricaine de DH (le 6 septembre) et les moins citées grèves multiples des travailleur.se.s à l'encontre du PRN. Comme l'a soutenu Grammatico (in TARDUCCI et al. 2019, 63-65), le féminisme ne s'était pas uniquement développé dans la forme des catacombes mais aussi dans la presse et des journées thématiques à travers des groupes, des centres académiques et des produits culturels. Cette chercheuse a rendu compte que dans le supplément féminin de quatre pages du journal *La Opinión* titré *La Opinión de la Mujer* avaient écrit, entre décembre 1977 et septembre 1979, les féministes María Moreno, Moira Soto, Inés Cano et Ana María Llamazares. Ces féministes avaient informé sur les activités des groupes locaux et les réussites du mouvement féministe international et diffusé les pensées de celui-ci contestant le discours familialiste du PRN (comme des fragments de textes de Betty Friedan et Margaret Mead) et discuté quelques-uns des postulats (notamment les aspects négatifs de la maternité – obligation, soumission et perte d'autonomie – mais elles avaient travaillé aussi et surtout à la construction d'une maternité comme le fruit du désir de la femme) malgré les hauts niveaux de censure et l'intervention des FFAA en mai

⁴¹ Si Sara Rioja avait fondé en 1976 l'organisation Droits Égaux pour la Femme Argentine qui s'occupait d'améliorer la situation juridique de la femme, en 1977 était apparue le Groupe de Femmes Alfonsina Storni (avec le but d'améliorer la situation sociale de la femme et augmenter sa participation dans le développement économique du pays et le maintien de la paix) promue par la militante du FIP Isabel Constenla et en 1978 l'Association Juana Manso à Córdoba sous l'égide entre autres d'Isabel Donato (TARDUCCI et al. 2019, 73). J'aime préciser que le groupe de Femmes Alfonsina Storni avait inclus l'expérience de certaines femmes ayant en 1975 abandonné le MOFEP du FIP, fondé le CESMA et formé en 1977 - avec des femmes sans affiliations politiques - l'Association de Femmes Argentines. Cela m'amène à faire noter également que d'autres organisations féministes de plus longue date avaient continué à exister comme l'Union de Femmes Argentines (fondée en 1946) liée au PCA avec sa revue *Nuestras Mujeres*.

1977, à savoir après la séquestration et la détention de son fondateur (en 1971) Jacobo Timerman dans différents CCD, y compris l'ESMA. Figuré comme détenu dans la prison militaire de Magdalena, Timerman avait été libéré et expulsé de l'Argentine par la Junte militaire en septembre 1979. Il est intéressant de noter que des féministes – comme Moreno - avaient par la suite écrit dans *Convicción*, à savoir le journal murmuré avec l'appellatif de *El diario de Massera* (BORRELLI 2008, 44). Conçu et dirigé par Hugo Ezequiel Lezama (ensemble à ses collaborateurs Héctor Grossi et Luis Lanús), *Convicción* avait été construit à image et ressemblance du journal progressiste *La Opinión* même si la politique – et non pas l'aspect culturel - était de droite. Marcelo Borelli (2008b, 59) a noté que la section d'Arts et Spectacle avait été composée presque dans sa totalité par des journalistes ayant précédemment travaillé dans *La Opinión*. Diffusé entre août 1978 et octobre 1983, le 23 octobre 1981 *Convicción* s'était vanté d'avoir le meilleur staff journalistique (BORELLI 2008b, 46). Selon Borrelli (2008, 11), la naissance de ce journal était liée aux intérêts politiques de la Marine et de l'amiral Massera. Pour cela, l'auteur a considéré ce journal de portée massive comme faisant partie de la presse du PRN. En même temps, Borelli (2008b, 12) a soutenu que bien que *Convicción* était né avec le but de renforcer le rôle de la Marine au sein du PRN et étayer le projet politique de Massera (duquel Lezama était un participant convaincu), il avait également des objectifs de type journalistique qui n'étaient pas liés directement aux intérêts et/ou valeurs des militaires. Dans son analyse, Borelli (2008b, 63) a soutenu que la plupart des journalistes⁴² - convoqué.e.s par Lezama pour leurs capacités professionnelles au-delà de leurs idéologies politiques (péronistes, nationalistes de droite, radicaux.les, marxistes, conservateur.trice.s, libéraux.les et développementalistes) – avaient participé à ce journal pour des raisons autres au projet politique de Massera, même si la plupart de ces personnes savaient ou avaient pressentis les intérêts secrets de ce journal. *Convicción* offrait non uniquement un bon salaire mais également un abri de la répression pour ses travailleur.se.s (y compris ceux et celles qui militaient dans des syndicats et organisations politiques de gauche) ainsi qu'un lieu où l'on pouvait faire un journalisme progressiste dans les sections de Politique internationale (en analysant par exemple les mouvements révolutionnaires de gauche dans le monde), Arts et spectacle (où étaient apparues des articles revendiquant les droits des homosexuel.le.s), Culture, science et technique et information générale contredisant la culture du PRN. Le 9 décembre 1978, Susana Carnevale avait publié un article – d'après Borelli (2008, 59) – sur la violence et la femme. Cette ouverture ne peut pas se comprendre sans rendre compte du constat de Borrelli que la critique (ou les attaques) à l'idéologie et aux politiques du PRN étaient permises notamment car il s'agissait d'une presse du PRN. Je reviens dans le chapitre 5 sur l'expérience de *Convicción* et notamment sur le projet politique de Massera.

⁴² Pour une liste des journalistes ayant écrit dans *Convicción* voir BORRELLI 2008, 63-64.

L'une des actions féministes les plus flagrantes de 1979 avait été la critique à la dictature comme un paternalisme exagéré de la poète, écrivaine, dramaturge et l'une des plus connues compositrice de chansons d'enfance latino-américaines María Elena Walsh⁴³. Dans *Desventuras en el País-Jardín-de-Infantes*, publié le 16 août 1979 sur *Clarín*, Walsh avait dénoncé qu'en traitant les personnes comme des enfants qui ne pouvaient pas dire ce qu'elles pensaient et imaginaient, le régime dictatorial (en tant que censeur) était en train de faire oublier le comment, l'où et le quand, à savoir la capacité des personnes à s'interroger. Walsh n'avait pas été la seule figure audible de ce que Bellucci (2019, 55) a considéré comme l'espace du journalisme féministe argentin et défini comme l'un des processus de résistance féministe en époque dictatoriale. La chercheuse a mis en lumière la naissance, au début de 1979, de la revue *Todas, publicación de las mujeres* – dirigée par Martha Ferro et produite dans un bureau de rédaction dans le centre de la Capitale Fédérale (au croisement entre les rues Mayo et Piedras) - qui, malgré sa courte existence en termes de (trois) numéros, a été considérée par Bellucci (2019, 60) comme un projet politico-culturel féministe crucial tant comme expérience en soi que pour l'appui que la revue avait reçu des programmes de radio locaux, des presses de tirage national (comme *Clarín*) et de personnalités diverses de la culture comme Pamela Wheaton. Wheaton était une journaliste nord-américaine du *Buenos Aires Herald* qui, en raison des nombreux contacts avec des femmes intellectuelles et militantes, avait joué le rôle de pièce maîtresse pour la circulation de *Todas* (mais aussi pour d'autres revues comme *Persona*) grâce à la publication d'interviews à Ferro, Oddone, Walsh et Bemberg. L'équipe de rédaction de cette revue provenait majoritairement du Parti Socialiste des Travailleurs.e.s d'orientation trotskiste (comme Ferro, Alba Naiman, Susana Zaldua et Elsa Campo) en dialogue avec des féministes argentines (comme Soto et le séminaire littéraire appelé Groupe d'Art Amaru et autre chose de Lanús coordonné par Nora Cao, Victoria Suz et Nuria

⁴³ Fille d'une argentine et d'un anglais, María Elena Walsh (1930-2011), après la publication de son premier poème *Elegía* (illustré par Elba Fábregas) à ses 15 ans sur la revue *El Hogar*, avait écrit sur *La Nación* et publié son premier livre en 1947 intitulé *Otoño imperdonable*. Cet ensemble de poèmes écrits entre ses 14 et 17 ans avait gagné le deuxième prix Municipal de Poésie et l'éloge de plusieurs écrivain.e.s hispano-américain.e.s comme Jorge Luis Borges, Silvina Ocampo, Pablo Neruda et Juan Ramón Jiménez. Ce dernier l'avait même invitée chez lui à Maryland (États-Unis) pour six mois en 1949, c'est-à-dire après l'obtention de Walsh du titre de professeure de Dessin et Peinture. Le rapport à la fois artistique et affectif avec l'artiste de Tucumán Leda Valladares avait entamé en 1951, lorsque Walsh l'avait rejointe à Panamá pour commencer un voyage conjoint à Paris lui ayant permis de casser la répression familiale et sociale vécue par rapport à sa sexualité. Après avoir enregistré leur premier album de chansons de la tradition orale folklorique andine-argentine *Chants d'Argentine* en 1954 ainsi que *Sous le ciel de l'Argentine* en 1955, « Leda y María » avaient fait un tour dans le Nord-ouest argentin d'où étaient ressortis en 1957 deux volumes de l'album intitulé *Entre valles y quebradas*. En 1958, María Herminia Avellaneda avait réussi à engager Walsh dans l'écriture de scénarios d'émissions télévisées pour enfants (notamment *Buenos días Pinky*) qui avait poussé la compositrice à créer le nouveau genre de cabaret pour enfants (avec la sortie en 1959 au théâtre de *Los sueños del Rey Bombo*) et d'autres spectacles musicaux-dramatiques comme *Canciones para mirar* (mis en scène à Buenos Aires en 1962) et *Doña Disparate y Bambuco* où il était apparu le personnage le plus connu de Walsh : la tortue Manuelita (il existe également un film d'animation homonyme réalisé par Manuel García Ferré en 1999 qui raconte le voyage de la tortue Manuelita qui, partie d'Argentine arrive jusqu'à Paris où elle trouve l'amour et vit diverses péripéties). En 1968 Walsh débutait son spectacle de chansons pour des adultes intitulé *Juguemos en el mundo* (incluant l'une de ses créations les plus connues : *Serenata para la tierra de uno*) influençant la nouvelle chanson populaire argentine et la chanson protestataire latino-américaine (*Nueva canción*) avec la chilienne Violeta Parra et la tucumane Mercedes Sosa, à savoir l'une des fondateur.trice.s en 1963 du *Movimiento del Nuevo Cancionero* qui avait été par la suite arrêtée, lors d'un concert à La Plata le 21 octobre 1978, par la Police de la Province de Buenos Aires l'accusant de diffuser l'idéologie marxiste (PROVENDOLA 2019). La détention dans le Commissariat 2^a et les menaces de la Triple A avaient finalement contraint Sosa à s'exiler en février 1979 d'abord à Paris et puis à Madrid.

Pérez Jacky) ou vivant en Europe (comme les membres de la revue française *Des Femmes* et des revues de Barcelone *Vindicación Feminista*, *Opción* et *Mujeres*), en Amérique Latine (comme les membres de la revue *FEM* au Mexique et la brésilienne Liliana Lacocca qui avait invité *Todas* à participer au Congrès Latino-américain de la Femme organisé en 1980 à Sao Paulo) ou aux États-Unis (comme la sculptrice Dina Bursztyrn) sur des questions concernant la lutte contre la clandestinité de l'avortement, l'utilisation et la diffusion des nouvelles méthodes anticonceptionnelles, la double journée, les conditions de travail, la situation du secteur des services et l'égalité salariale⁴⁴. Marina Moretti (2016) a écrit que cette expérience n'avait pas uniquement eu à voir avec la publication autofinancée et la distribution militante (à la main dans les kiosques de la Capitale Fédérale), mais également avec les rencontres (une chaque 15 jours) ayant permis d'incorporer les vécus personnels, les lectures féministes et l'exploration de la sexualité comme un champ de la transformation social. Outre à leurs propres activités (ateliers de lecture, poésie, récit et essai), la revue diffusait les activités de groupes sympathisants comme la programmation culturelle de l'Institut Goethe de Buenos Aires dont Bellucci (2019, 58) a noté qu'en 1979 il y eu un séminaire titré « Emplacement de la femme dans la société actuelle » ayant constitué la première rencontre où l'on avait diffusé des informations sur les Études de la Femme en dehors de l'académie et notamment du Centre d'Études de la Population fondé en 1974 et du Centre d'Études d'État et Société créé en 1975 et participé par Elizabeth Jelín (TARDUCCI et al. 2019, 74). Ce séminaire était dirigé par la psychologue et diplômée en Genre et Éducation à l'Université de Cambridge Gloria Bonde qui, ensemble à Cano et Hilda Rais, avait fondé cette même année le Centre d'Études de la Femme s'occupant de tâches d'enquête, enseignement, rassemblement et systématisation de matériel biographique ainsi que la publication et la diffusion des savoirs produits (TARDUCCI et al. 2019, 73). Zurutuza avait été désignée comme secrétaire de la première commission directive de ce centre qui s'était occupé – jusqu'à sa dissolution en 2004 - de dessiner des programmes d'intervention ensemble à des bureaux gouvernementaux et pour contrer les situations de discrimination éducative, sociale et professionnelle souffertes par les

⁴⁴ Les publications de *Todas* n'existent pas dans des bibliothèques publiques, elles ne sont disponibles que dans des archives personnelles de militantes féministes de l'époque. D'après les analyses de Bellucci (2019), le Conseil de Rédaction du premier numéro de *Todas* était formé par Mónica Abad et Nérida Luna alors que les photographies étaient signées par Jorge Fama et Sara Faccio (dans les deux numéros successifs, la photographie était passée à Mabel Maio). De la composition de ce premier numéro, Ferro a rappelé dans une interview avec Moretti (2016) qu'elles avaient commencé sans aucune expérience antérieure par rapport à la formation d'une revue et que les *compañeras* ne se sentaient très à l'aise à militer à ce moment-là. Ce numéro, ayant mis à la une le nom de Simone de Beauvoir, avait été présenté dans l'un des premiers café-concert et théâtre du quartier San Telmo *La Rueda Cuadrada*, alors que le deuxième avait été lancé au théâtre Margarita Xirgù avec la participation des actrices Cipe Lincovsky et Inda Ledesma liées au PCA. Dans ce deuxième numéro (publié toujours en 1979 et dont les femmes mises à la une étaient : María Elena Walsh, les infirmières, une mère célibataire, Virginia Woolf, Margaret Mead, les suffragistes, Beatriz Matar et Inda Ledesma) était apparue une section littéraire dédiée à la publication de contes d'écrivaines anglaises du XIX^{ème} siècle, des annonces d'écoles de théâtre et d'animation des enfants ainsi que d'ateliers d'expression corporelle, de gymnastique pour la grossesse et la période post-natale, d'éducation physique et de coiffure unisexe délivrés par des entités sympathisantes avec la revue. D'après l'analyse de Bellucci (2019, 55-57), le féminisme de Ferro – déléguée syndicale de l'usine de biscuits Terrabusi - était traversé par un positionnement de classe qui avait eu des importantes répercussions sur la revue *Todas* désirant atteindre les travailleuses. À ce sujet, la chercheuse a informé qu'environ 3'000 exemplaires de la revue étaient distribués entre les travailleuses de la santé, les bancaires, les manufacturières et les enseignantes.

femmes. Pendant cette année 1979 était née également l'Union des Femmes Socialistes d'Alicia Moreau de Justo afin de lutter pour une nouvelle démocratie, pour la restitution du pouvoir au peuple, pour le respect des DH, l'émancipation de la femme et la libération nationale et sociale des argentin.e.s. Et finalement (pour cette année), le 18 décembre l'Assemblée générale des Nations Unies avait adopté la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes comme un instrument pour assurer l'égalité entre les hommes et les femmes. Avec l'expression de discrimination à l'égard des femmes, cette convention a entendu « Toute distinction, exclusion ou restriction fondée sur le sexe qui a pour effet ou pour but de compromettre ou de détruire la reconnaissance, la jouissance ou l'exercice par les femmes, quel que soit leur état matrimonial, sur la base de l'égalité de l'homme et de la femme, des droits de l'homme et des libertés fondamentales dans les domaines politique, économique, social, culturel et civil ou dans tout autre domaine. » Signée le 17 juillet 1980 par le PRN, la CEDAW a été incorporée dans le texte constitutionnel argentin seulement en 1994 à l'art.75 inc.22, ce qui avait engagé les tribunaux du pays à devoir contribuer à l'élimination des discriminations à l'égard des femmes dont la violence sexuelle est apparue comme l'une de ses manifestations les plus extrêmes.

En 1980, à Copenhague s'était déroulée la II^{ème} Conférence mondiale sur le statut des femmes afin de revoir et examiner le Programme mondial d'action. À cette occasion, l'on avait été forc.e.s de constater qu'il y avait une disparité entre les droits théoriquement garantis et la capacité des femmes à les exercer. Ainsi, l'on avait réaffirmé qu'il fallait lutter sérieusement contre les (dits) comportements stéréotypés à l'égard des femmes. Au sein de ce forum, les exilées argentines et chiliennes avaient, d'après Grammatico (in TARDUCCI et al. 2019, 82), joué un rôle dynamique et important car elles avaient réussi à traiter dans cet espace non uniquement la problématique des DH et de la torture mais elles avaient également réussi à dénoncer le silence de cette Conférence face aux aberrations du terrorisme étatique qui ravageait leurs pays. Grammatico a rappelé qu'un groupe d'argentines exilées de la dictature en Suède – et membres de la revue *Micaela* de l'Association Latino-américaine des Femmes dessinée par l'argentine Olga Martín de Hammar – avait même réussi à faire écouter les témoignages de deux Mères de la Place de Mai, Elida Galletti et Renée Epelbaum. Cet événement a été analysé par Grammatico comme le début de la formation d'un nouvel type de liaison entre les féministes et le mouvement de DH ; lien qui s'était renforcé lors de la III^{ème} Conférence de Nairobi de 1985 où l'on avait discuté les thèmes de l'égalité, le développement et la paix et qui avait permis de parler de la naissance d'un féminisme mondial malgré les constants que la discrimination envers les femmes était une constante au niveau global. Une nouvelle approche de lutte devait être développée. La nouveauté résidait dans la déclaration que la condition de la femme n'était pas un problème de la femme mais un problème humain, de la société et de l'humanité. Il

fallait, autrement dit, introduire les femmes dans tous les processus de décision et de gestion des affaires et des activités humaines non uniquement comme leur droit mais également comme une nécessité politique et sociale. Ce forum, mais aussi les Rencontres Féministes Latino-Américaines et des Caraïbes (en particulier le III^{ème} organisé en 1985 à Bertioga, au Brésil, et l'établissement de la V^{ème} Rencontre de 1990 à San Bernardo, Province de Buenos Aires) avait inspiré les argentines Ethel Díaz, Lidia Otero, Elena Tchality, Clara Fontan, Belkys Karlem, María Dolores Robles et María Saettone à organiser une rencontre nationale exclusivement féminine pour analyser la situation des femmes et discuter des stratégies possibles pour faire face aux discriminations et subordinations multiples qu'elles souffraient quotidiennement. Finalement, entre le 23 et le 25 mai 1986 avait eu lieu dans le Centre Culturel Général San Martín de la Capitale Fédérale la première Rencontre Nationale des Femmes participée par environ 1000 femmes y compris des Mères de la Place de Mai (comme Nora Cortiñas) et de Proches de détenu.e.s disparu.e.s pour des raisons politiques (ALMA et LORENZO 2009, 85). Tarducci (et al. 2019, 154) a soutenu que dans cette première rencontre étaient déjà apparues les caractéristiques les définissant jusqu'à aujourd'hui : autonomie, autofinancement, exercice du droit à la fête (théâtres, danses et *peña* outre aux actes d'ouverture et de fermeture de l'ENM et la marche pour terminer la deuxième journée afin de se rendre visibles dans les rues), fonctionnement en ateliers horizontaux (pouvant être aussi autoconvoqués dans le cas où la Commission Organisatrice ne les avait pas prévus) pensés comme des espaces pour témoigner (mettre en mots), discuter, partager et se (re)connaître entre femmes. Autrement dit, l'ENM s'était présenté comme un domaine politique où les femmes pouvaient exprimer ses propres joies et problèmes ainsi que penser des actions collectives pour améliorer leurs vies. C'était un espace démocratique autre, où les femmes se prédisposaient à la recherche de consensus (vu qu'elles se reconnaissaient comme hétérogènes) sans solutionner les discussions par des votes. En effet, les conclusions des ateliers avaient pris la forme – comme dans le cas des groupes d'autoconscience émergés dans les années 1970 et ayant continué à exister même pendant la dictature - d'une synthèse des débats (lue par une modératrice désignée par l'ensemble des participantes) de laquelle ne sortaient pas des points avec lesquels toutes les femmes devaient être d'accord. L'idée était d'apprendre à penser ensemble et de se donner la possibilité de de mettre en jeu, chacune, sa propre expérience ; s'il sortait une action, d'autant mieux (ALMA et LORENZO 2009, 89). Dans la première tentative de restituer une histoire des ENM (entre 1986 et 2005) comme un espace démocratique, pluraliste et horizontal (sans hiérarchies ni représentation, vu que la participation est à titre personnel de manière à que la personne puisse exercer dans cet espace son autonomie) autogéré par les femmes, Amanda Alma et Paula Lorenzo (2009, 8) ont fait noter que l'ENM a été le seul mouvement social en Argentine qui s'est réuni tous les ans – à chaque fois dans une localité différente de l'Argentine - malgré les changements

politiques, sociaux et économiques et qu'il s'est longtemps caractérisé (également) par la réduction au silence systématique de son importance et de la valeur de son existence.

1.1.1. Les féminismes argentins entre les années 1970 et 1980

Dans l'esprit de pratiquer la conviction que les choses ne tombent pas du ciel (FLORES 2015, 16), l'expérience de la revue *Todas, publicación de las mujeres* a été récemment lue par rapport à l'apparition de données biographiques de sa directrice Martha Ferro (1942-2011), célèbre chroniqueuse du genre policier-*tramontina* qu'elle avait inventé et pionnière pour y avoir apporté une perspective de genre. La figure de Ferro comme un personnage distingué pour sa capacité à rendre visible la violence masculine sociale, économique et sexuelle à l'encontre des femmes - a été socialement construite (au moins) dans le documentaire *Tinta Roja* (1998) de Marcelo Céspedes et Carmen Guarini et au sein de l'exposition conçue par María Moreno titrée *Células madre. La prensa feminista en los primeros años de la democracia* et mise en scène au Centre Culturel de la Mémoire Haroldo Conti (2018). Dans cette exposition Ferro a été rappelée comme chroniqueuse *rouge* de police dans les journaux *La Voz del Mundo* (1982-1985) et *Crónica y Crítica* (1986-2001) ainsi que dans les hebdomadaires *Esto !* et *Flash*. Ferro écrivait sur des cas de gâchette facile (*gatillo fácil*) et de violence institutionnelle en essayant d'éclaircir des assassinats et des disparitions de prostitués par la main de la Police ainsi que d'autres violences masculines à l'encontre des femmes ayant eu une grande résonance médiatique en Argentine comme les cas de Mabel Adriana Montoya et Alicia Muñiz assassinée le 14 février 1988 par son ancien mari avec lequel elle avait eu un fils et champion de boxe Carlos Monzón. Ferro est donc moins connue pour avoir mis en place en pleine dictature une forme alternative, quoique secrète, de sous-sol où des femmes avaient organisé la première réunion afin de concevoir la revue *Todas*. Cet inédit de la mémoire (féministe) de l'époque dictatoriale a eu lieu grâce à l'intervention de sa copine Adriana Carrasco lors de la présentation en septembre 2011 de l'Archive Numérisée de l'Activisme Lesbien en Argentine (nommé) *Potencia Tortillera* dont le but a été de joindre le processus de recherche des généalogies féministes et de dissidence sexuelle. Impacté par *Hétérosexualité obligatoire et existence lesbienne* de l'états-unienne Adrienne Rich, cette journaliste (se revendiquant féministe matérialiste) de la revue *Flash* avait fondé en 1986 ensemble à la photographe Ilse (aujourd'hui) Fuskova et l'artiste plasticien anarchiste Josefina Quesada (militantes jusqu'à ce moment-là dans Lieu de Femme) le Groupe Féministe Dénonciation se matérialisant tous les samedis dans la rue Lavalle de la Capitale Fédérale pour harceler les hommes sortant des cinémas avec des panneaux de plusieurs consignes déclenchant des discussions comme *Le viol est torture* (ROSA 2016). Ensuite, ces trois femmes avaient donné naissance à la première publication lesbienne argentine éditée depuis le féminisme, à savoir la revue artisanale créée dans l'un des ateliers de la Journée d'ATEM-25 Novembre de 1986 et diffusée entre le 8 mars 1987 et

1996 de manière irrégulière, *Cahiers d'Existence Lesbienne*⁴⁵. Cette archive publique toujours en construction de l'activisme lesbien soutenu par l'autogestion (voire, revendiquant la non-médiation de l'État) a été pensée dans l'optique des biens communs comme un espace de culture lesbienne et créé en format de blog en août 2011 par flores, Fabi Tron, Gabriela Adelstein, Coca Gavrila et María Luisa Peralta (2014) qui a expliqué que le nom (*tortillera*) fait partie d'une tradition activiste de subversion du sens des mots qui étaient initialement utilisés comme des insultes jetés contre elles et qu'elles se sont réappropriées pour les résinifier. Surgi de l'ENM de 2007 déroulé à Córdoba et des Dialogues Critiques de l'Activisme Lesbien ayant eu lieu au long de 2011, *Potencia Tortillera* ne se réfère pas à une action ou à un groupe en particulier. Plutôt, elle a été mise en circulation pour rendre compte d'une attitude et d'une position politique ainsi que pour être disponible à tout le monde. Cette archive a pris explicitement ses distances du type de dette de la démocratie agie par le Musée LGBT de la Mémoire situé dans l'ancienne ESMA sous la direction d'Alex Freyre et elle s'est proposée de se constituer comme une porte d'accès (une forme d'espace) pour que tout le monde puisse s'engager politiquement avec la mémoire lesbienne-féministe de la période dictatoriale (entre autres époques historiques) sans forcément être pris.e dans la toile du discours kirchnériste que Peralta (2014) a accusé d'avoir tissé une histoire triomphaliste et unifiée du mouvement LGBT en la narrant uniquement en termes d'une conquête progressive de DH. Cette narration a, selon Peralta (2014), transformé ce mouvement dans un produit de l'État en limitant l'accès à la formation de la mémoire de l'époque dictatoriale uniquement à des victimes légitimées (par la politique de DH institutionnalisée). Par conséquent, ce mouvement aurait perdu son énergie vitale proliférant en revanche dans l'espace de culture lesbienne interprété comme le résultat jamais clos des désirs de mémoires, à savoir un processus d'invention et réécriture permanente. Cet espace de résistance active à la narration hétérosexiste a été conçu comme une forme d'organiser l'affectivité, l'action politique, l'histoire, le langage et le regard du monde même lorsqu'il s'agit de faire des mémoires lesbiennes de la période dictatoriale qui avait – en mots de Peralta (2014) – généré des habitudes et des pratiques d'occultation, dissimulation et escamotage (entre autres) de données et de destruction de registres et documents rendant très difficile la reconstruction des réseaux lesbiens et des manières de se rencontrer et tisser des liens entre elles et avec le monde. Outre à la rareté des traces, des fragments et des restes souvent pas datés (TARDUCCI et al. 2019, 11) qui ont été généralement rencontrés dans les maisons d'activistes, les difficultés - liées aux multiples silences - de rechercher et écouter pour écrire une généalogie des dissidences sexuelles comme des expériences politiques et affectives

⁴⁵ Même si je n'ai pas eu l'occasion de les consulter, en 2008 la Librairie des Femmes de la Capitale Fédérale a recueilli tous les numéros (sauf le n°6 qui est consultable dans l'Archive d'Activisme Lesbien en Argentine) des *Cuadernos de Existencia Lesbiana*. Entre 2016 et 2017, Carrasco a édité les *Cuadernos de Militancia Lesbiana* avec le but de se réunir avec les nouvelles générations lesbiennes argentines.

a résidé également, comme d'après la sociologue et activiste *queer* Gracia Trujillo Barbadillo (in FLORES 2015, 14), dans le fait que les activistes lesbiennes ont tendance à ne pas reconnaître l'importance politique de leurs actions et, parfois, elles en ont même honte. De-là, il s'est produite une réflexion autour de l'interprétation et des manières d'assembler des histoires de plusieurs vies (conçues comme) invisibles et encapsulées dans des placards recouverts de couches presque impénétrables⁴⁶ (FLORES 2015, 73).

L'un des travaux qui s'est inscrit dans l'orientation politique et que je traite dans ma thèse est *El sótano de San Telmo. Una barricada proletaria para el deseo lesbico en los '70* de flores, publié en 2015, autour d'un centre culturel, politique et de sociabilité lesbienne créé par la *karmática* Ferro pendant la dictature. Ferro avait été expulsée de l'école secondaire du quartier Liniers de la Capitale Fédérale pour sa forme de vie lesbienne qui d'après l'amie Elsa Campos (in FLORES 2015, 25) ne se définissait pas en termes de catégorie ni d'identification (de la sexualité) ni de mobilisation politique mais comme une expérience collective et commune (un espace de rencontre de femmes qui aimaient les femmes) modelée par l'appartenance de classe, les réseaux d'amitiés et les contacts se distinguant par l'art de la séduction (tactiques et capacité pour s'approcher et se distancer entre les un.e.s et les autres) non-hétéronormative⁴⁷. Carrasco (in FLORES 2015, 51) a expliqué que le terme inventé et dans lequel s'identifiait Ferro de *karmática* avait un sens ludique et il visait à indiquer des personnes magiques et différentes avec beaucoup de charisme ; peut-être, à mon avis, une forme alternative et questionnant la leadership politique (y compris la relation entre pouvoir et hétérosexualité) de l'époque. Ferro était devenue une étudiante de Psychologie dans la Faculté de Philosophie et Lettres de l'UBA qui, partie à la recherche d'Allen Ginsberg (qu'elle avait connu en 1969 ensemble à Jack Kerouac), avait vécu entre 1968 et 1974 la New York de la Génération Beat. À New York, Ferro s'était transformée tant en poète qu'en tailleuse, aide-cuisinière, employée domestique, vendeuse d'hot-dog et agitatrice des locataires Latino-américain.e.s du *Lower East Side*. Inspirée par la féministe anarchiste Virginia Bolten (in MOLYNEUX 1986) et ayant eu des relations

⁴⁶ Ce *presque* est dû au fait que ces expériences sont gardées vivantes dans la culture orale grâce à une transmission s'avérant dans le cadre familial, au sein d'associations et de réseaux de sociabilité affectives et/ou politiques provoquant d'après flores (2015, 72) l'invisibilité sociale.

⁴⁷ valeria flores (2014, 25) a remarqué que dans l'Argentine des années 1970 le terme de lesbienne n'avait pas la construction discursive et la charge politique nécessaire pour articuler une agence collective en termes identitaires comme il avait commencée à l'avoir dans la moitié des années 1980. Le mot de lesbienne n'était pas utilisé comme une forme d'identification précise sinon comme – d'après Ely Lugo Cabral (in FLORES 2015, 54-55) – un sous-genre du féminisme qui avait en même temps fonctionné comme un mode de stigmatisation et d'offense du féminisme et des féministes. Il semblerait qu'à cette époque et d'après l'expérience des *karmáticas* du sous-sol de San Telmo, l'accent était mis non pas sur la sexualité mais sur les formes de mise en relation (le partage de la vie quotidienne) et notamment sur la séduction en dehors de l'hétérosexualité obligatoire. Outre aux (généralement employé en termes) péjoratifs *tortillera*, *tortón*, *machona* (à savoir : garçon manqué ; il était commun à ce sujet également le terme de *bomberos* (*de agua tibia*), littéralement pompier (d'eau chaude), ou *gardelitos* pour désigner les femmes aimantes des femmes qui au niveau visuel et gestuel performaient des rôles viriles), *camionero* (camionneur), *mujer barbuda* (femme avec la barbe), *es de la comunidad*, *de la misma religión* ou *parroquia* (appartient à la communauté, à la même religion ou à la même paroisse), *GCU* (acronyme de *gente como uno*, gens comme nous), les appellatifs à la première personne les plus courants dans la Capitale Fédérale étaient *better* (catégorie supérieure, les meilleures, celles qui savent et comprennent) avec une charge élitiste de classe et *karmática*, le terme inventé par Ferro.

avec l'UFA (quoique rappelées comme conflictuelles notamment car Bemberg et ses amies étaient accusées d'exploiter les femmes de la Province de Tucumán en se faisant servir des tasses de thé), une fois rentrée à Buenos Aires, Ferro avait décidé de s'engager dans le PST (né en 1972 d'un accord entre le PRT-La Vérité et le PSA) et mener sa lutte sociale et de classe pour la libération de la femme travailleuse. Outre au fait que la formule électorale du PST pour les élections de 1973 avait prévu comme candidate à la vice-présidence *la macha* Nora Ciapponi, des militantes du PST avaient créé un espace spécifique pour la militance féministe - bien que leurs réflexions ne s'étaient pas circonscrites à cette section - fonctionnant depuis le début de 1972 jusqu'à la moitié de 1975. Différemment des espaces de militances féminins développés par Montonero et le PRT-ERP, *Muchacha* se revendiquait féministe, avait des contacts et participait aux activités des groupes féministes *porteños* ainsi que son objectif militant était explicitement et principalement la condition d'oppression des femmes. Avec le but d'obtenir une certaine indépendance par rapport aux lignes et aux directions du parti et pouvoir donc penser sans censure l'oppression (également) du *compañero* prolétaire et/ou militant, ce groupe avait utilisé le local de l'UFA entre 1972 et 1973 pour se réunir⁴⁸ comme l'avait fait également le Front de Libération Homosexuel en 1975 - lorsque la répression à l'encontre des homosexuels s'était intensifiée - avec le MLF. Dans ce bureau situé dans la rue Corrientes de la Capitale Fédérale, le FLH avait réalisé des réunions et il avait construit sa propre bibliothèque jusqu'à 1976, c'est-à-dire lorsque Oddone, menacée par la Triple A, avait décidé de fermer le local. Ensemble au FLH, UFA, MLF et le Mouvement Féministe Populaire du Front de la Gauche Populaire (renommé Centre d'Études Sociaux de la Femme Argentine), *Muchacha* avait fait partie du Groupe de Politique Sexuelle fondé après une convocation de la part de la revue moderne *2001* à découvrir sa propre sexualité (TARDUCCI et al. 2019, 28). Cet événement relativise l'argument de la totale inacceptation des féministes pures des féministes politiques, voire concernées par l'appelée double militance (partisane et féministe). À ce sujet, Grammatico (in ANDUJAR et al. 2005, 21-22) a rendu compte qu'une bonne partie des féministes exerçaient une double militance qui avait engendré des tensions tant au niveau personnel (conflits de loyauté entre le parti et le groupe féministe) qu'au sein des organisations féministes (les féministes pures avaient suspecté les féministes politiques d'être des infiltrées de certains partis et organisations politiques)⁴⁹. Loin de vouloir sous-

⁴⁸ Trebisacce (in TARDUCCI et al. 2019, 22) a plus précisément situé la rencontre entre les féministes pures et les féministes politiques de *Muchacha* lors de la visite de la candidate aux élections états-uniennes pour le Socialist Workers Party, Linda Jenness. Le PST avait tissé des liaisons de solidarité politique avec le SWP qui avait parié fortement sur la militance féministe. Lors de la visite de Jenness, le PST avait animé le parti à rendre plus explicite une exploration de la militance féministe. Pour éviter tout malentendu, la candidate choisie par le PST, Ciapponi, ne participait pas au groupe *Muchacha*.

⁴⁹ D'après Vassallo (2011) la double militance avait constitué une limite pour le développement du mouvement féministe qui, en ne gérant pas politiquement l'hétérogénéité de cette militance, n'avait pas pensé à une manière de s'insérer dans les espaces culturels présents (et futurs) pour diffuser leurs acquis féministes et servir de base pour les réflexions des générations à venir dans un contexte politique et académique à ce moment-là hautement conflictuel. Faire l'Histoire du féminisme aurait été une pratique très importante pour la continuité du mouvement, selon Vassallo, car les premières féministes de la deuxième vague étaient des mères (généralement divorcées) d'entre 40 et 50 ans, alors que les nouvelles arrivées étaient des jeunes militantes de gauche (étudiantes ou syndicales) ayant

estimer l'existence de conflits entre féministes au nom (ou pas) de la loyauté à un groupe politique notamment vers la fin de 1973, je veux dans ma thèse mettre l'accent sur la critique à la fidélité compulsive développée par ces féministes qui outre à la dimension théorique de la politisation de leurs sexualités avait pratiqué ce concept dans les groupes petits, sans leaders et hiérarchies de signification de la conscience féminine (ALMA et LORENZO 2009, 21) pouvant fonctionner uniquement s'il existait la confiance dans l'autre et en soi-même. Cette confiance était censée donner lieu à un type de connaissance privilégiant l'entente et révoltant donc la relation (de pouvoir compétitive et d'amélioration) de la femme avec le savoir (la culture et la politique) et les autres femmes. Alma et Lorenzo (2009, 22) ont écrit que la connaissance intellectuelle surgissait depuis l'attention particulière analytique des sentiments et émotions exprimées. Ces pratiques critiques questionnant (non uniquement) les relations personnelles de la vie quotidienne où circule le pouvoir (et notamment la domestication de la femme) sont utilisées dans ma thèse non uniquement pour complexifier le climat culturel de l'époque mais également pour analyser les trajectoires politiques des militantes de Montoneros détenues disparues dans l'ESMA.

D'après Trebisacce (in TARDUCCI et al. 2019, 27), une grande thématique qui avait occupé les féministes avait été le régime sexuel qui imposait la nommée libération sexuelle aux femmes modernes. Le point nodal de cette révolution sexuelle avait été l'abandon de l'impératif de la reproduction comme seul fin au profit du mandat du plaisir : la sexualité devait être orgasmique. Les discours de divulgation de la Psychanalyse et de la Sexologie moderne avaient rempli les revues d'actualité pour exorciser le fantasme de la nouvelle figure de la femme frigide⁵⁰. Y compris en participant aux conférences des expert.e.s, les féministes avaient reproché à ces discours psychanalytiques l'invisibilisation – lorsqu'il ne s'agissait pas de pathologisation – de la masturbation

mis en évidence la faible structuration d'un mouvement qui, en plus d'être composé par des petits groupes, manquait de stratégies de recrutement favorisant certaines féministes à imposer informellement leur hégémonie. La critique de Vassallo à l'absence de l'écriture d'une histoire collective du féminisme de la part des groupes d'autoconscience a été dans les dernières années développée également en Italie (voir par exemple CONTE Laura, FIORINO Vinizia et MARTINI Vanessa, *Carla Lonzi : la duplice radicalità. Dalla critica militante al femminismo di Rivolta*, Pisa, Éditions ETS, 2011). Je crois que l'urgence du moment de se raconter singulièrement elles-mêmes et surtout les exigences de la pratique choisie de déculturation avaient renvoyé à un second temps l'insertion dans des institutions tierces (à savoir dans lesquelles chaque féministe n'était pas déjà insérée quotidiennement en raison généralement de sa profession) y compris dans l'Histoire. Il est intéressant de consulter l'ouvrage posthume de Lonzi *Armande sono io* (Milan, Scritti di Rivolta Femminile, 1992) où est apparu son dernier projet, à savoir des notes sur une nouvelle manière de se mettre en relation de résonance et entente avec l'histoire. J'ai proposé un commentaire (entre autres) à ce livre dans l'article SELVATICO Eleonora, « La dissolution de la famille dans l'utopie de Carla Lonzi. De la reconnaissance d'une société égalitaire dystopique à la réciprocité utopique d'une communauté différente », *Comment S'en Sortir ?*, n°5, hiver 2017, pp.93-107.

⁵⁰ En suivant Trebisacce (2015), la Psychanalyse soutenait que la frigidité des femmes était associée aux difficultés qu'elles avaient de développer une sexualité mûre et salutaire. En particulier, la sexualité féminine adulte était atteinte lorsque la femme arrivait à franchir l'étape clitoridienne (qui caractérisait les abjectes hystériques, instables émotionnellement ou ayant un complexe de masculinité) et rencontrait son plaisir dans le vagin pour accomplir ses fonctions maternelles. L'envie du phallus aurait donc pu être sublimée par l'accouchement d'enfants. La Sexologie estimait en revanche que la frigidité était un problème de conduite (et non pas traumatique ou de développement inachevé) des couples sexuels qui devaient être rééduqués : le couple ne connaissait pas en particulier le corps féminin multi-orgasmique. Cette rééducation se centrait sur la prise de conscience de la complémentarité d'un organe pénétrable (vagin) et d'un organe pénétrant (pénis) qui devaient constituer la base de la famille, considérée depuis ce moment-ci comme une institution sexuelle. La plénitude sexuelle n'était donc possible qu'au sein d'un couple hétérosexuel qui comprenait la dépendance sexo-affective des deux parties. Finalement, l'amour, la parité et la complémentarité génitale composaient les éléments fondamentaux d'une sexualité désirable pour la Sexologie moderne.

féminine autonome et du plaisir sexuel clitoridien en faveur de l'orgasme vaginal, alors qu'à ces discours sexologiques la circonscription de la sexualité jouissante à des rencontres hétérosexuels conduits par des hommes. Ce dernier discours contredisait l'autonomie sexo-érotique des féministes (promues par des exercices à mettre en pratique chacune chez elle afin de connaître son propre corps) tant hétérosexuelles que lesbiennes dans un moment où régnait la conviction que l'objet du désir sexuel était sans importance (et le lesbianisme suspecté – même - par les féministes hétérosexuelles). Sur la base de cette critique s'était constituée l'alliance entre les féministes et le FLH dénonçant outre à l'invisibilisation du clitoris également celui de l'anus comme des centres de plaisir. La revendication de ces zones érogènes s'inscrivait dans une dénonciation des mandats hétéronormatifs et notamment de la complémentarité et de la dépendance romantique du nouvel paradigme du couple sexo-affectif (renommé fidélité compulsive) en faveur d'une autre économie des plaisirs. Outre aux groupes d'autoconscience, cette économie alternative de plaisirs s'était matérialisée dans une pluralité de circuits de bars, cafés (comme ceux de l'avenue Corrientes de la Capitale Fédérale incluant La Giralda, Los Pinos, La Paz, le café Ramos, La Academia et Politeama), théâtres, bowlings et discothèques des centres-villes de Buenos Aires, Córdoba et Rosario où se réunissaient quotidiennement les (nommé.e.s) progressistes gauchistes (à savoir des peintres, professionnel.le.s, étudiant.e.s, intellectuel.le.s, *junkies* et des gens bien habillées) entre l'alcool, le tabac, les substances psychoactives comme la marijuana, la cocaïne et le *popper* pour discuter de politique et de poésie ainsi que d'inquiétudes amoureuses. La circulation de regards séducteurs avait formé dans ces lieux – et en particulier dans les toilettes - des réseaux de relations extra-familiales et des rencontres sexuelles dissidentes (BARRANCOS et al. 2014, 332-333). De manière (presque) inconsciente, ces circuits *underground* (ou contre-culturels) avaient généré un tissu de sociabilité alternative, vitale, festive et joyeuse face à la terreur du régime militaire dictatorial. Selon María Laura Rosa (2016), les savoirs acquis lors de ces expériences sont à considérer comme des référents directs à la revendication des droits sexuels comme DH, à savoir une réactualisation des luttes pour les libertés sexuelles incluant la visibilité et la dé-pathologisation des sexualités dissidentes. S'il y a consensus dans l'académie à situer l'apogée de la visibilité en particulier de l'homosexualité dans le contexte d'épidémie du SIDA, la visibilité des dissidences sexuelles locales circulait déjà dans la période dictatoriale et s'était institutionnalisée avec l'ouverture démocratique. Par la consigne *Avec discrimination et répression l'on n'a pas de démocratie*, le 17 avril 1984 était née la Communauté Homosexuelle Argentine, c'est-à-dire une fédération de plusieurs groupes articulés autour de l'objectif de lutter contre la répression policière à l'encontre des homosexuels et des travesti.e.s et en particulier contre les détentions arbitraires (pour ébriété, outrage et vérification d'antécédents) et les expéditions. Cette communauté avait affirmé que la dictature n'était pas terminée pour ses membres.

La perception de la continuité entre la période dictatoriale et démocratique avait été soulignée par le Groupe Action Gay dans les n°1 et 2 de sa revue *Sodoma* où il avait signalé la présence de milices de la démocratie ayant détenu plus de 100 personnes lors d'expéditions dans des bars. En affirmant que la militance de Ferro ne s'était pas réduite au PST, flores (2015, 32) a rendu elle aussi compte d'une pluralité de lieux de rencontres d'activistes culturelles aimantes des femmes à un moment où la revue *El Caudillo* - organisée secrètement par le ministre du Bien-Être Social José López Rega et intentionnée à mettre fin aux personnes homosexuelles⁵¹ - les représentait non uniquement comme des femmes avec des poils de torse et des buveuses d'hormones masculins et assassines de policiers et militaires mais elle avait également constitué un terrain légitimant socialement l'organisation de véritables persécutions et enfermements. Le pouvoir policier de la moralité et la pratique discriminatoire, de persécution étatique et répressive envers les *putos* – reposant sur des instruments étatiques para-juridiques de contrôle de l'espace public comme des édits policiers, des ordres du jour, des codes contraventionnels et des insuffisances provinciales ou municipales - avait été analysée comme cyclique et dénoncée en temps réel par le FLH (SIMONETTO 2017, 35) et en particulier par Néstor Perlongher qui en avait entre autres fait l'expérience directe. Au moins depuis la mise en place dans la Capitale Fédérale de la campagne moralisatrice par l'inspecteur général Luis Margaride en 1961⁵², Perlongher avait été détenu plusieurs fois en raison d'infractions aux édits policiers et de possession illégale de marihuana, même pendant la dictature. Embauché comme assistant social scolaire dans le Ministère d'Éducation de la Province de Buenos Aires, cette *marica* avait été donc libérée à plusieurs reprises sans des inconvenants majeurs ; il avait par la suite réussi à s'exiler au Brésil où il avait complété sa formation universitaire supérieure en devenant non uniquement un poète

⁵¹ En février 1975, un article de cette revue, selon Insausti (in D'ANTONIO 2015, 67) accusait le marxisme d'utiliser l'homosexualité pour aligner aux vices et corrompre le peuple. Cet article avait invité la population à former des brigades de rue chassant les homosexuels pour les colloquer dans des camps de rééducation et de travail, de leur raser la tête et de les abandonner dans les arbres avec des légendes explicatives ou même les tuer (SIMONETTO 2017, 52).

⁵² Insausti (in D'ANTONIO 2015, 63) a soutenu la présence d'une continuité dans la persécution des homosexuels en Argentine depuis l'instauration de la répression du premier gouvernement de Juan Perón (1946-1952) jusqu'à la désarticulation lente des édits policiers entamée pendant la décennie de 1990. Ce chercheur a défini (in D'ANTONIO 2015, 64) ces édits comme un système para-juridique sanctionnés par les forces de sécurité qui réglementaient les appelés délits de contravention. Il a considéré que ces édits étaient anticonstitutionnels car ni le PEN ni la Police étaient habilités à légiférer. Depuis 1961, l'inspecteur général Luis Margaride de la section Sécurité Personnelle de la Police Fédérale (nommé par Arturo Frondizi) avait mis en place une campagne moralisante permanente pour répondre à ce que le postérieur gouvernement militaire de Juan Carlos Onganía avait appelé la rupture de l'unité spirituelle du peuple argentin. Pour la liberté et la dignité de la personne humaine et contre les citoyens (défini.e.s) comme malades (dont le mal était l'immoralité et la couardise physique et civique), Margaride avait adopté une série de mesures pour établir la bonne différence hétérosexuelle entre hommes et femmes : la colocation de plus de lumières et de plus de surveillance dans les parcs, les bars et les discothèques, inspections dans les concerts de rock, razzias et fermetures de bars, boîtes, night clubs, cabarets, théâtres, revues (surtout pornographiques) et *hoteles de alojamiento* (des hôtels utilisés pour ne passer qu'une nuit dédiée aux rapports sexuels), détention de femmes avec les mini-jupes ou les pantalons, sanctions aux hommes avec des barbes et cheveux longs et aux couples qui s'embrassaient dans des lieux publics, punitions contre les prostitué.e.s, etc.. Si Ariel Eidelman (in D'ANTONIO 2015, 8) a affirmé que la campagne avait généré autant de peurs sociales, vagues de bruits et plusieurs visions alarmistes que l'inspecteur avait dû démentir certaines mesures comme la prohibition de la circulation des filles mineures après les 22h00, Insausti (in D'ANTONIO 2015, 65) a rappelé que sous le gouvernement d'Onganía les édits policiers avaient été modifiés avec l'objectif d'éviter que les homosexuels détenus pouvaient être libérés par le paiement d'une amende.

du néobaroque (ou mieux, *neobarroso*) latino-américain⁵³ mais également l'un.e des premier.e.s chercheur.se.s (politiquement engagé) d'études anthropologiques et culturelles autour de l'homosexualité latino-américaine et notamment de la prostitution masculine (BALLETTA 2009 ; SIMONETTO 2017). La détention et la vérification des antécédents des *puto.a.s porteño.a.s* s'avérait depuis le 19 avril 1949 en vertu de l'art. 2 alinéa H qui sanctionnait le scandale, entendu comme l'offre de sexe dans les voies publiques. Ce n'était pas l'homosexualité en elle-même qui était punie et/ou typifiée, mais elle était re-signifiée comme *yire* ou prostitution. Différemment se passait pour les travesti.e.s qui étaient détenu.e.s au nom de l'art. 19 du même code qui sanctionnait l'utilisation de vêtements du sexe opposé (BARRANCOS et al. 2014, 328). Simonetto (2017, 36) a mis en exergue que les homosexuels – notamment des classes les plus démunies en raison de leurs lieux de sociabilité - étaient également victimes de chantage. Certains policiers simulaient de rechercher des relations homosexuelles dans des toilettes publiques et au moment de la réalisation de la rencontre, ils montraient les badges en demandant de l'argent pour éviter la détention. Avec la qualification de cyclique pour la répression sexuelle, l'on a entendu qu'avec la première détention (impliquant la marque dans le DNI et la prise d'empreintes digitales et de photos) entamait un cycle de performances qui se répétaient et condamnait les sujets à des existences en péril (BARRANCOS et al. 2014, 328-329). Dans cette répétition se réalisait, autrement dit, un investissement (qualifié comme) pervers du mécanisme de libération : être libéré.e était une chance et en même temps une sentence pour une nouvelle chute qui assurait un châtiment majeur en raison du récidivisme. L'extension de la répression sexuelle à l'ensemble de la population sous le gouvernement militaire de Juan Carlos Onganía avait, d'après Insausti (in D'ANTONIO 2015, 66), généré les conditions de possibilité pour l'émergence, entre 1967-1969, du premier mouvement revendicatif de personnes homosexuelles qui avait essayé à s'allier avec l'ensemble de la société opprimée par cette dictature. Un constat intéressant émergé des témoignages recueillis par Gustavo Blázquez et María Gabriela Lugones (in BARRANCOS et al. 2014, 330) est que les militants homosexuels, pendant la dictature d'après (à savoir le PRN), avaient eu la perception qu'il était moins dangereux de se faire passer comme *puto.a.s* que comme des militant politiques face aux forces de sécurité. Par la stratégie narrative ou performance stratégique du *minuto*, ces militants avaient dans certains cas rendu flagrantes des sexualités périphériques - qui dans d'autres opportunités, comme au sein des organisations politico-militaires, était maintenue cachées - pour échapper à la répression politique. En effet, si dans la période de la dernière dictature militaire les victimes de la répression politique étaient séquestrées (généralement) chez elles, bandées et torturées systématiquement au sein d'un parcours qui visait

⁵³ Selon la théorie esthétique, le néobaroque cherchait à marquer un état de crise dans les régimes de production discursive en signalant une mutation ou la pratique d'une altérité radicale qui transgressait les limites du pensable.

l'assassinat massif, les victimes de la répression sexuelle résultaient de l'homophobie sociale institutionnalisée⁵⁴ et, d'après Insausti (in D'ANTONIO 2015, 73), les persécutions et détentions souffertes ne poursuivaient pas l'assassinat massif mais la discipline de leur sexualité et leur exclusion des infrastructures de l'espace public. Le mécanisme de cette répression entamait (généralement) par des dénonciations quotidiennes (tant dans la période démocratique que dans celle dictatoriale) des habitudes et orientations sexuelles dissidentes de la part de la société civile. Ces dénonciations étaient transformées en enquêtes étatiques et elles étaient traitées ensemble aux comportements moraux, les bons costumes, les bonnes relations avec le quartier et la religion notamment dans la Direction de Renseignement de la Police de la Province de Buenos Aires. Finalement, cette institution étiquetait certaines personnes comme des amoraux sexuelles sans pourtant pouvoir vérifier les faits directs vu qu'elle n'avait pas véritablement la possibilité d'entrer dans les lits de ces personnes. Les homosexuels et les travesti.e.s étaient capturé.e.s accessoirement sur la rue publique. Détecté.e.s par leurs traits de genre ou leurs comportements (dits) suspects dans les bars et les toilettes publiques, ils et elles étaient maltraité.e.s pendant leurs transferts dans les commissariats où ils et elles étaient forcé.e.s à signer une confession les amenant à purger leurs peines dans le commissariat (où plusieurs CCD fonctionnaient) ou dans le pavillon d'homosexuels dans la prison de Devoto avant d'être libéré.e.s (généralement) après 30 jours. La correction, discrimination et répression des dissidences sexuelles visibles avait été une réalité également dans les organisations politico-militaires révolutionnaires. La mémoire du militant Osvaldo *Santiago* Lenti est peut-être aujourd'hui l'une des plus parlantes. Lenti avait été suspendu en 1973 des FAR pour quatre mois en raison du commencement d'un procès où il avait révélé d'avoir maintenu une relation sentimentale avec un homme. Cela avait été considéré par l'organisation comme inacceptable du point de vue de la morale (homophonique) révolutionnaire. Pendant ce temps, les FAR avaient éliminé tous les attributs et les responsabilités de ce militant avec une importante trajectoire militante, lui avaient assigné une *compañera* d'un rang plus haut que le sien pour le surveiller et l'on avait contacté une psychologue de confiance pour le *traiter*. Dans ses discours, Lenti avait fait douter sa supérieure du caractère juste de la suspension. Après la fusion des FAR avec Montoneros, le procès contre Lenti avait été assigné à Carlos Flaskamp, responsable du travail territorial de Montoneros à Berisso (Province de Buenos Aires), qui s'était finalement convaincu que l'accusé avait raison. Il avait ainsi demandé à l'organisation la réincorporation de Lenti avec pleins droits. Dans une interview avec Facundo Fernández-Barrio (2017, 62), Flaskamp a rappelé que *Santiago* avait initialement refusé les premières deux – et accepté la troisième – des raisons de l'organisation pour l'accuser, à savoir pour une

⁵⁴ Une représentation du dialogue entre les répressions politique et sexuelle de l'Argentine des années 1970 très célèbre a été *Le baiser de la femme-araignée* de Manuel Puig.

question de sécurité intérieure, pour une conception politique liée à l'idée que le couple révolutionnaire devait être monogamique et hétérosexuel et pour des motivations psychologiques, c'est-à-dire que l'homosexualité était vue comme une déviation d'une conduite désirable. Lenti avait donc accepté de réaliser un traitement avec la psychologue lui *baissant* la ligne de l'organisation dans leurs conversations. Finalement, Lenti était entré dans une UBC dirigée par Flaskamp et avait commencé une relation amoureuse hétérosexuelle avec une militante de l'UES, Paula Ogando qui en septembre 1976 était enceinte. En 1977, le couple s'était transféré dans une maison opérationnelle à Villa Luzuriaga (Parti de La Matanza, Province de Buenos Aires) jusqu'à ce que Lenti ait été séquestré le 31 mars de cette année et détenu et torturé dans le CCD « Sheraton ». Malgré qu'il avait avisé (avec un drapeau, comme accordé avec) ses *compañero.a.s* de ne pas entrer dans la maison lors de sa visite forcée avec les militaires où il avait réussi à s'en fuir, son épouse avait été séquestrée en entrant chez elle et détenue dans le « Sheraton ». Convaincu d'avoir commis trahison (car il avait parlé) et donc de mériter de mourir, Lenti se serait mis en contact (physique) avec Montoneros pour faire entamer son procès révolutionnaire. Le cadavre fusillé de Lenti était apparu en Villa Madero (Province de Buenos Aires) le 8 avril 1977.

En janvier 1976, Ferro avait loué avec une artiste un sous-sol dans le quartier - traversé par plusieurs Ford Falcon - de San Telmo en pensant d'y créer un atelier. Pour quelques mois et jusqu'à un cambriolage avéré peu de temps avant le coup d'État, s'étaient déroulées dans ce sous-sol des réunions de quelques féministes du PST et des ateliers de marionnettes, c'est-à-dire la passion culturelle que Ferro avait continué à cultiver tout au long de 1980 et 1990 pour finalement former en 2005 la Compagnie *Medias Rojas* avec Griselda Astudillo (FLORES 2015, 45). Suite à l'irruption dans le Passage San Lorenzo n°391 de la Police ayant tout détruit pour chercher des armes (y compris décapité les marionnettes), Ferro était d'abord rentrée chez sa mère et sa sœur (militante de Montoneros qui avait dû s'exiler au Brésil avec son fils) et ensuite s'était exilée à l'île Maciel dans le quartier Dock Sud à Avellaneda (Province de Buenos Aires) dans la maison de Mingocho, une travailleuse du sexe connue et devenue sa partenaire. Dans l'île, sa dernière partenaire a rappelé que Ferro avait vécu dans la poubelle, cachée comme une *linyera* (vagabonde) entre 1976 et 1977. Étant donné que le PST n'était pas engagé dans la lutte armée, Carrasco (in FLORES 2015, 57) a affirmé que la répression à l'encontre de ses membres avait commencé à s'affaiblir et pour cette raison-ci Ferro était rentrée en 1978 à Buenos Aires en réhabilitant l'obscur sous-sol (magiquement conservé) en tant qu'espace artistique de réunions de femmes sensibles et féministes d'action (en opposition aux féministes des salons) dont la plupart étaient des trotskistes âgées entre 35 et 40 ans. Ce centre culturel clandestin qui n'avait pas, d'après flores (2015), explicitement posé la question de la visibilité lesbienne ou de son (in)dicibilité s'était configuré néanmoins comme à la fois un refuge et un lieu de

socialisation lesbienne rappelé par Ely Lugo Cabral (in FLORES 2015, 59) dans la forme d'un langage tactique au sein duquel ses protagonistes s'étaient alphabétisées à travers plusieurs occasions d'être ensemble. Ces manières d'être ensemble avaient compris le partage le plus basique de la vie étant donné qu'une quinzaine de femmes avaient pu passer là-bas la (ou mieux, pour des raisons de sécurité, une) nuit. Il s'agissait principalement d'activités culturelles comme des spectacles de marionnettes (où Ferro mettait en place le conflit social entre la Police et les voleurs symbolisant – d'après Carrasco - le détournement de la normalité et de la moralité afin de critiquer la violence institutionnelle), ballet, théâtre et musique ainsi que des projections de films, diapositives ou photographies suivies par des débats. Ces activités à la fois culturelles et politiques étaient parfois organisées en dehors du sous-sol en raison des problèmes d'infrastructures comme par exemple les Rencontres annuelles des femmes rappelées par Cabal dans un bar de la rue Defensa, les rencontres à La Boca pour jouer aux cartes témoignées par Carrasco ainsi que le déroulement effectif de la première réunion organisée pour concevoir la revue *Todas en Defensa* n°613. Ce centre de formation culturel et politique opérant jusqu'à 1980 (coïncidant avec l'assignation de Ferro de la part du PST au guilde de la Publicité) avait attiré les lesbiennes de toute classe sociale à travers le bouche à bouche s'actualisant dans les rues, les places, les bars et les rencontres aléatoires ainsi qu'il était resté (partiellement) ouvert aux amis homosexuels (CARRASCO 2018) - à ceux, en particulier, qui n'était pas ouvertement anticastristes - selon les différentes activités (se déroulant généralement dans l'après-midi, même si à des horaires différents à chaque fois, à huis clos et avec une participante éveillant les rues environnantes le sous-sol) ayant contribué à mettre en relation sexualité, politique, sociabilité et conscience de classe (GONZALVEZ 2018) dans des espaces enfumés.

Vers la moitié de novembre 1979, le licenciement discriminatoire d'une mère célibataire enceinte employée du Pouvoir Judiciaire de Mendoza accusée d'attentat à la morale et à la religion avait motivé Bemberg et Calvera (1990, 72) – notant le paradoxe de la doctrine chrétienne qui répudiait tant les mères célibataires que la contraception et contrariées notamment par l'obligation de la maternité à ne se réaliser qu'au sein du mariage - à organiser une campagne à partir d'un article de protestation et de solidarité publié dans l'édition du 25 novembre de la revue *Así* couplé à des émissions radio organisés par la journaliste Pinky. Cette action - diffusant la nouvelle conception de la maternité comme désirée et à laquelle avaient participé des femmes ne se considérant pas féministes (comme les actrices Luisa Vehil et Leonor Manso et la vedette Nélide Lobarto) - avait poussé la féministe Sara Torres à proposer de travailler sur la réforme de l'exercice de l'autorité parentale pour la rendre indistincte, à partir de l'ancien projet élaboré par la députée du Mouvement Populaire Jujeno María Cristina Guzmán stipulant comme axe de la famille non plus le père mais le couple et qui avait été approuvé (avec des petites modifications) par les deux chambres le 30 septembre 1975 pour

finalement être victime du veto du PEN, voire du Décret n°3049 signé par la présidente Isabel Perón le 30 octobre affirmant que la pratique de cette loi n°21.182 était étrangère aux coutumes nationales et sa pratique se serait traduite dans un élément dissociant la famille considérée comme cellule basique et fondamentale de la société (TARDUCCI et al. 2019, 69). En décidant que la société était mûre pour considérer l'égalité des rôles au sein de la famille, les féministes du avaient entamé en 1981 la Campagne pour la réforme du régime de la *Patria Potestad* en réalisant des actions qui visaient à éroder – à travers la conscientisation et, de manière pionnière pour le féminisme radical argentin, en aspirant à un changement légal effectif - l'un des signes institutionnalisés qui qualifiait l'infériorité de la femme par rapport à l'homme. En Argentine, le Code civil de 1869 avait établi l'infériorité juridique des femmes qui de ce moment-là avaient reçu le traitement équivalent aux mineurs et aux incapables. Ce statut était noué à la notion d'autorité maritale qui supposait que le mari avait des pouvoirs sur la personne et les biens de la femme et des enfants. L'homme avait les pleines facultés pour représenter légalement la famille, administrer le patrimoine de la société conjugale, établir le domicile légal de la famille et exercer à lui seul l'autorité parentale sur les enfants même en cas de séparation de fait, divorce ou nullité de mariage (TARDUCCI et al. 2019, 138). Autrement dit, l'opinion du père primait sur l'avis de la mère dans les questions significatives de la vie des fil.le.s et du fonctionnement familial (le choix du prénom, de l'école, du club sportif, de l'éducation religieuse, de la sortie du pays, etc.). La femme – spécialement lorsqu'elle était mariée - était définie dans ce code par ses incapacités : l'épouse ne pouvait pas administrer librement ses biens et devaient obtenir l'autorisation du mari pour étudier, se professionnaliser, travailler, faire du commerce, souscrire des documents publics en qualité de témoin et quereller devant les tribunaux (TARDUCCI et al. 2019, 68). Ce fut en 1926 que les Argentines avaient obtenu les droits les constituant dans des personnes juridiques presque autonomes, vu que pour les épouses la subjection au mari – qui maintint l'autorité parentale sur les enfants et le choix du domicile conjugal - avait continué jusqu'au 1968 (BARRANCO et al. 2014). Ce fut donc sous le gouvernement du général Juan Carlos Onganía que la femme majeure avait obtenu la (dite) pleine capacité civile, même si cette réforme du Code civil n'avait pas touché l'institution familiale et, au contraire, avait obligé l'épouse à utiliser le nom du mari avec la loi n°18.248 de 1969. Si dans un premier temps les débats pour concevoir le changement de cette institution garantissant le privilège de l'homme sur la femme et ses enfants s'étaient principalement déroulés dans des espaces clos entre des anciennes membre de l'UFA et du MLF d'Oddone (qui avait décidé par la suite de s'écarter du travail conjoint et de commencer une action parallèle en fondant en 1980 l'Organisation Féministe Argentine), pendant la deuxième phase de la Campagne terminée en 1985 avec l'établissement de la part du Congrès National de l'autorité parentale (non pas indistincte, mais) partagée, ces femmes avaient décidé de

prendre la rue et élargir la discussion à l'espace public en cherchant le consensus social pour ses questions particulières avec des pétitions, des demandes de collaboration pour le soutien de la Campagne ou simplement des panneaux pour sensibiliser et promouvoir les activités. Afin d'adhérer, il fallait signer un formulaire avec nom, prénom et le nombre de son propre document. Calvera (1990, 73) a rappelé que l'intérêt de la cause avait pu franchir la peur de la revendication grâce en particulier à la présence sur les listes de personnalités célèbres. Les avocates Mac Lean et Susana Finkelstein avaient été chargées de poser le premier projet à la fin de 1981 au Ministère de la Justice qui l'avait toutefois refusé. Avec l'annonce des élections pour le 30 octobre 1983, ces femmes et féministes (et des nouvelles) avaient estimé que le contexte politique se montrait plus aimable avec les pétitions des citoyen.ne.s. Elles avaient formé le Mouvement pour la Réforme de l'Autorité Parentale soucieuses de ne pas associer la Campagne au féminisme. C'étaient la presse et l'opinion publique qui avaient en revanche reconstruit cette relation en dissociant petit à petit la réception sociale du féminisme comme une secte à l'encontre des hommes et le situant comme un acteur de demandes de justice (TARDUCCI et al. 2019, 72).

Les années 1981 et 1982 avaient vu émerger beaucoup de nouveaux groupes féministes comme l'Union de Femmes Argentines⁵⁵, Réunion de Femmes (dont l'objectif était de formaliser des discussions constituant une culture civique), Libre, Conscience et l'Association argentine de femmes des carrières juridiques. Entre le 16 et le 19 juillet 1981, avait eu lieu le 1^{er} Congrès Féministe Latino-américain réalisé à Bogotá (Colombie) qui avait eu un impact très important sur les participantes argentines en particulier pour sa méthodologie de fonctionnement (en ateliers horizontales et dont la participation était à titre personnel), vu qu'il avait constitué le modèle utilisé pour les Rencontre Nationales de Femmes annuelles depuis le 1986. Tarducci (et al. 2019, 153) a rappelé que dans cette rencontre latino-américaine, les femmes avaient déclaré leur appui aux Mères de la Place de Mai. Après une année de travail de préparation souterrain, le 25 et le 26 octobre 1982, s'était déroulé le Premier Congrès Argentin « La Femme dans le Monde d'Aujourd'hui » organisé par Rioja, Bemberg, Finkelstein, Calvera Graciela Sikos et la sexologue María Luisa Lerer (responsable de l'association Centre d'Études, Éducation et Assistance dans la Sexualité ayant affirmé en 1983 que les droits sexuels sont DH) et réunissant plus de 800 participant.e.s aux ateliers, tables rondes et exposés (tenus par plus de 300 femmes) autour de médias de communication, civisme, créativité, psychologie, travail et politique. À la fin de 1982 était finalement née l'Association de Travail et Étude sur la Femme « 25 de Novembre » dont la proposition principale avait été de contribuer à constituer une société

⁵⁵ La poète, scénariste, éditrice et membre de l'UMA d'orientation communiste Nuria Pérez Jacky avait créé la section *Papirus* en créant un flux d'échange entre le séminaire *Grupo de arte Amaru, y algo más* publié à Lanús (Province de Buenos Aires) et la revue *Todas*. Pérez Jacky avait dirigé également, de 1981 à 1985, l'organe de diffusion de la UMA titré *Aquí Nosotras* où l'on avait rendu visible la violation systématique des femmes, réclamé l'utilisation et la diffusion des méthodes contraceptifs et en particulier.

démocratique. Cette date avait été insérée dans le nom de l'association - formée entre autres par Margarita *Magui* Bellotti et Marta Fontela - car le I^{er} Congrès Féministe Latino-américain avait déclaré le 25 novembre (en mémoire des dominicaines opposées au dictateur Omar Trujillo Minerva, Patria et María Teresa Mirabal assassinées le 25 novembre 1960) comme le Jour International contre la Violence sexuelle, sociale et politique qui est exercée sur les femmes. ATEM-25 Novembre avait ainsi précisé que la violence à laquelle elle faisait référence ne concernait que l'application de moyens violents pour vaincre la résistance des femmes, mais elle comprenait tout type de domination que l'on exerçait sur un.e être humain.e et qui prenait des formes et des modes différents selon les circonstances. Ce concept ample voulait comprendre la violence comme une expérience quotidienne et généralisée qui s'était répétée historiquement comme un fait « naturel ». En 1982, ATEM-25 Novembre et CESMA avaient organisé la Première Journée sur « Femme et Famille » où l'on avait débattu de manière pionnière la question de la violence (masculine) à l'encontre des femmes et plus précisément la (nommée) violence dans la vie domestique (TARDUCCI et al. 2019, 147). Lors de cette journée, l'on avait demandé la création d'un *SOS Femme* (ou Centre d'aide des femmes victimes de violence dedans et en dehors du domaine familial sans aucune distinction de classe). Cette même année, ATEM-25 Novembre avait fait partie de la Sous-commission de la Femme de la Commission Permanente en Défense de l'Éducation depuis laquelle l'on avait réalisé des activités comme les conférences de María del Carmen Feijóo sur « Les travailleuses *porteñas* au début du siècle », et de Bonder sur « Les Études de la Femme ». Tarducci (et al. 2019, 97) a de plus rappelé qu'ATEM-25 Novembre avait des relations fluides avec les organismes de DH – en particulier car ses membres avaient des proches disparu.e.s et avaient milité dans des organisations politiques de gauche – et que la date du 25 Novembre incorporée à son nom exprimait (donc) tant un engagement impliquant la volonté de lutter contre la violence et l'oppression patriarcales qu'un point d'appui pour la critique féministe à la dictature et pour tisser des liens avec le mouvement de DH⁵⁶.

Du 1^{er} au 3 d'avril de 1983, DIMA avait en effet organisé trois Journées de la Créativité Féminine qui avaient réuni plus de 2'000 femmes dont une bonne partie était composée par des femmes en retour de l'exil. Pour ce qui concerne les femmes exilées, Tarducci (2019, 68) a affirmé que leurs témoignages ont rendu compte d'un avant et d'un après de leur exil soit car les expériences quotidiennes dans des contextes éloignés (de l'Argentine comme l'Europe ou des pays latino-américains comme le Mexique, le Venezuela, la Colombie du I^{er} Congrès Féministe Latino-Américain et des Caraïbes de 1981, le Pérou du II^{ème} Congrès de 1983 et le Brésil du III^{ème} de 1985)

⁵⁶ Plus en particulier, d'après Tarducci (et al. 2019, 98), l'engagement avec les DH d'ATEM-25 Novembre avait été explicite depuis les (rappelées comme) Journées de 1983 lors desquelles Bellotti et Nélida *Chita* Koifman avaient présenté un travail intitulé « Une perspective féministe face aux Droits Humains ».

les avaient fait remarquer les inégalités entre hommes et femmes soit car elles avaient connu des féministes qui avaient fait partie des groupes de solidarité avec les victimes de la dictature soit pour être des témoins de manifestations, actes et groupes féministes notamment dans les universités ou dans des organisations de femmes de secteurs populaires. Exilée en France en septembre 1976, Dora Coledesky a rappelé (in KOROL 2009, 153) qu'elle s'était liée à d'autres exilées latino-américaines et elles avaient formé le Groupe de Femmes Latino-Américaines. Avec ce groupe, elles avaient organisé une rencontre continentale en se connectant avec environ 100 autres réfugiées en Hollande, Suède, Belgique et Allemagne. Elles avaient réalisé trois ateliers portant sur la sexualité, Femme et Refuge et Partis politiques. À travers deux femmes de ce groupe, Coledesky avait commencé à travailler dans une presse ; ensuite, elle avait accepté une subvention que la France octroyait aux employé.e.s judiciaires notamment exilé.e.s argentin.e.s et chilien.ne.s. Ce fut de cette manière-ci que Coledesky avait connu des avocates féministes comme Sophie Thonon et Colette Auger l'aidant à écrire et présenter des *habeas corpus*⁵⁷ ainsi qu'à former le Groupe d'avocates réfugiées en France. Calvera (1990, 77) a rappelé qu'en raison du rejet qui provoquait le mot de féminisme, elles avaient fait beaucoup d'attention pour ne pas le mentionner dans la convocation aux Congrès et Journées. À la suite de ces journées, Bemberg, Jelín, Ana María Amado, Haydée Birgin, María Cristina Vila de Gerlic et autres 17 féministes avaient fondé le 12 août 1983 l'association civile (ne devant se soutenir économiquement que par les quotas sociales, les donations et ses activités) Lieu de Femme avec les buts d'organiser des groupes d'études et réflexion, des réunions, ateliers (hebdomadaires, bimensuels et ponctuels), cours, séminaires et conférences ainsi que de promouvoir l'enquête et la production de publications graphiques, films et programmes télévisés et radio (TARDUCCI et al. 2019, 105)⁵⁸. Né comme un espace de rencontre et de réflexion sur la condition de la femme à partir duquel promouvoir des changements tant au niveau personnel que social, Lieu de Femme a été défini comme une institution à (uniquement) *orientation* féministe répétant l'expérience des Journées de la Créativité Féminine comme une possibilité de pratique permanente et quotidienne. Tarducci (et al.

⁵⁷ En alimentant l'illusion que les institutions de l'État fonctionnaient normalement, le PRN n'avait pas suspendu la possibilité de présenter des *habeas corpus*. L'*habeas corpus* est un instrument pour la tutelle de la liberté des personnes prévu par la loi argentine. Résultant de la Magna Charta, il avait le but de conduire face à un juge chaque personne physique détenue sans accusation, afin qu'elle aurait pu être formellement imputée et jugée. L'article 617 du Code de la procédure pénale affirmait que la magistrature avait l'obligation d'informer, dans les 24 heures, sur la cause et les circonstances de chaque arrestation et sur le lieu de détention du prisonnier. Toutefois, la Cour Suprême avait décidé que les personnes impliquées dans lesdits actes subversifs n'entraient pas dans les compétences du pouvoir judiciaire. Lorsque les juges demandaient des rapports au Ministère de l'Intérieur, à la Police ou aux Forces Armées, elles et ils recevaient comme réponse que le bénéficiaire de cette action judiciaire n'était pas détenu.e. Ainsi, les magistrats pouvaient refuser l'appel et archiver le dossier.

⁵⁸ Selon Tarducci (et al. 2019, 105) les autres 17 fondatrices étaient Norma Esperanza Atuña, Gloria Bass, D'Amico, Ana María Daskal, Narcisa Hirsch, Patricia Klement, Lerer, Elda Malensky, Lidia Marticorena, Miguelez, Cristina Orive, Rais, Gisela Rubarth, Beatriz Schmujieler, Aída Graciela Sikos, Elba Soto et Torres. De 1983 à 1989 *Lugar de Mujeres* avait organisé 104 ateliers, 42 vidéos, neuf débats, trois tables rondes, deux expositions (l'une de photographie et l'autre de peintures) et une présentation de livre. Cette association existe encore aujourd'hui, même si les féministes de l'époque l'ont abandonné dans les années 1990. Trebisacce (2013, 73) a commenté qu'après le retrait de ces féministes radicales, un groupe de femmes toujours plus voué spécifiquement aux problèmes de la violence sexuelle – et, paradoxalement toujours plus éloigné de la militance féministe – a gagné de l'espace. Pour plus d'informations voir www.lugardemujer.org (consulté le 30 avril 2018).

2019, 104) a affirmé que dans cet endroit (rappelé comme *le* lieu de rencontre pour les féministes, au moins, *porteñas*) avaient convergé les volontés tant des femmes qui étaient rentrées de l'exil transformées en féministes que des féministes des années 1970. Dans sa première année d'existence, Lieu de Femme avait (entre autres) organisé une discussion – promue par Jelin et Birgin – sur le projet de loi du Divorce *Vincular* (approuvée par la Chambre de Député.e.s le 19 août 1986, sanctionnée le 6 juin 1987 et promulguée deux jours après) ainsi qu'une réunion de féministes latino-américaines avec la présence de la chilienne Julieta Kirkwood, la dominicaine Magalí Pineda et la péruvienne Maritza Villavicencio (TARDUCCI et al. 2019, 108). Par-delà les rencontres et la maison d'édition de travaux théorique et de son propre bulletin visant à sensibiliser en apportant du matériel d'éducation populaire, des groupes d'auto-assistance (*auto-ayuda*) pour les femmes battues (*golpeadas*) avaient émergé dans Lieu de Femme et, depuis 1984, cette institution de la femme était ouverte tous les jours au public comme cabinet gratuit de consultation juridique, psychologique et sexologique. La visibilité qui avait atteint l'activisme féministe en 1983 était quantitativement et qualitativement sans précédents⁵⁹.

La dénonciation des mécanismes sociaux qui permettaient tant les actes violents que leurs réductions au silence était apparue, entre autres, dans le troisième et dernier numéro de *Todas* grâce à un article « Violence domestique, notre pain quotidien » de la journaliste française Anne Zelensky-Tristan⁶⁰ narrant les expériences anglaises de refuge pour femmes battues appuyées par l'État (BELLUCCI 2019, 61). Outre au Lieu de la Femme, Calvera (1990, 116) a rappelé que d'autres institutions avaient commencé à fonctionner comme des groupes d'auto-assistance pour les femmes des secteurs populaires depuis 1984 comme l'Institut d'Études Juridiques et Sociales pour la Femme à Rosario (d'où était née en 1986 la Maison de la Femme se définissant féministe sans pourtant s'inscrire dans le mouvement féministe et organisatrice du premier atelier d'Éducation Sexuelle et prévention de la violence), la Mutuelle de Solidarité et Appui à la Femme, Conscience, l'Atelier Permanent de la Femme, le Forum de la Femme, le groupe Femme et Église et la Rencontre des Femmes du Champ Populaire. En effet, en concomitance avec la fin du PRN du 30 octobre 1983 avait surgi le premier mouvement d'opinion contre la violence sexuelle en Argentine autour de la mort de Mabel Adriana

⁵⁹ Il faut préciser que les femmes étaient déjà massivement dans la rue, mais au sein des mouvements de DH et des protestations de quartier et syndicales qui avaient caractérisé les derniers moments du régime dictatorial du PRN. Un rôle de lutte important avait été atteint par les femmes (entre autres) lors de la *huelga de compras* du juillet 1982 où le Mouvement des Femmes au Foyer du pays – sans aucune bannière partisane - avait lancé, dans une forme de faire politique spontanée appelée *vecinazos*, la campagne *N'achète pas les jeudis* ainsi qu'il avait élaboré une pétition contre la hausse des prix de la vie qu'il avait finalement envoyé au Ministère de l'Économie. Ce qui est intéressant, c'est que suite à la première Rencontre Nationale du Syndicat des Femmes au Foyer du 1984 et auquel avaient participé 230 déléguées de tout le pays, ce mouvement avait développé une campagne nationale pour le salaire et la retraite des femmes au foyer ainsi que pour les droits des concubines et la protection contre tout type de violence à l'encontre des femmes. Les antécédents à ce syndicat peuvent se retrouver dans l'*Unión de Mujeres Argentinas* (1947), la *Liga de Amas de Casa* (1956) et l'*Unión General de Amas de Casa* (1966).

⁶⁰ Anne Zelensky-Tristan avait participé en 1974 à la création de la Ligue du Droit des Femmes présidée par Simone de Beauvoir. Avec la création de SOS Femmes Alternative, en 1978 était apparu le premier refuge en France pour femmes battues à Clichy. Zelensky en avait été la présidente depuis 1980. En Angleterre, en revanche, un mouvement de femmes battues s'était constitué en 1971.

Montoya pour un crime de tentative de violation transformé au cours du procès juridique en tentative de suicide⁶¹. Plusieurs médias et organisations féministes n'avaient pas seulement accusé le juge instructeur d'avoir mal exercé ses fonctions, mais également – pour citer le célèbre ouvrage de Silvia Chejter *La voz tutelada. Violación y voyerismo* (1990) étudiant les discours générés autour de la violence sexuelle et ressortant d'une enquête entamée en 1986 dans Lieu de Femme (TARDUCCI et al. 2019, 106) – la possibilité de l'accusé de se rectifier autant qu'il voulait dans les procédures judiciaires. Autrement dit, Chejter (1990, 61) a mis en évidence que si l'accusé pouvait mentir sans être inculpé, les plus petites contradictions des témoignages solidaires à la victime servaient pour discréditer la véracité du témoignage de cette dernière comme si elle mentait *a priori*. Cette sociologue de l'UBA avait ainsi affirmé que cette asymétrie acceptée par la procédure pénale mettait dans un état d'infériorité les récits des plaignantes. Le 1 novembre 1983, ATEM-25 Novembre, OFA, Réunion de la Femme et Libre avaient créé le Tribunal de Violence à l'encontre de la Femme « Mabel Adriana Montoya »⁶², à savoir une entité s'était occupée de recevoir et formuler dénonciations, clarifier et enquêter toute agression perpétrée à l'encontre des femmes ainsi que faire connaître et conscientiser l'opinion publique sur ces actes. La gazette annonçant la naissance de ce tribunal (in TARDUCCI et al. 2019, 148) informait que les féminicides et les vexations de tout type que les femmes souffraient quotidiennement étaient considérées comme des faits privés et restaient pour cela libres de toute sanction. Les femmes de ce tribunal déclaraient de plus que la violence sexuelle était

⁶¹ En suivant Chejter (1990, 32-33), Montoya était une vendeuse qui était « tombée » le 13 octobre 1983 de la fenêtre de l'appartement d'un commerçant divorcé de 34 ans dont le témoignage, exhorté par la police, avait été le fondement d'un procès juridique. Ce commerçant avait invité la jeune fille de 18 ans chez lui avec l'intention de l'assumer comme sa domestique. Il avait témoigné que lorsqu'elle avait accepté le travail, il s'était déshabillé et, en culottes, il s'était dirigé vers la machine à laver dans la cuisine où Montoya travaillait. En interprétant le corps masculin déshabillé comme la précondition d'être abusée sexuellement, la jeune avait crié que *Non, pour cela non*. Ensuite, l'homme s'était retiré et la femme s'était jetée par la fenêtre. Si la Police avait catalogué ce cas comme une tentative de violation, le juge l'avait en revanche qualifié comme une tentative de suicide. Du moment où la Justice ne voyait qu'une jeune fille qui avait choisi volontairement de se jeter par la fenêtre et que les témoins n'avaient vu personne la pousser, le procès n'avait eu aucune raison d'être jusqu'à ce qu'un oncle de la victime avait entamé une plainte en pointant l'impossibilité de comprendre de manière cohérente, depuis le témoignage du commerçant, la décision de Montoya de se suicider. Ainsi, le juge avait demandé des nouveaux avis médicaux, mais la chute avait causé à cette femme des lésions qui avaient rendu impossible de comprendre d'où elles venaient. On ne pouvait pas prouver qu'elle avait résisté à l'agression présumée. Finalement, la Justice avait argumenté que si elle s'était jetée par la fenêtre, elle aurait dû soit avoir des idées suicidaires soit être dans un état dépressif. Le juge n'avait pas seulement éludé le cadrage d'agression sexuelle proposée initialement par la Police et contenue également dans le rapport médical, mais il avait ignoré la déclaration de la jeune à une infirmière de s'être jetée par la fenêtre pour éviter d'être violée. Montoya, jusqu'à ce moment de son procès en coma, était morte. Le 5 décembre l'accusé avait été soumis à son premier examen psycho-médical : il résultait négatif tant aux (dites) déviations de contenu agressif qu'aux anomalies sexuelles. En janvier, celui-ci avait répété son témoignage en niant l'épisode de son apparition déshabillée face à la victime. En mai 1984, l'examen médical de la victime avait confirmé que son hymen était intact et qu'il n'y avait aucune trace de sperme sur ses pantalons. Le juge avait douté de la véracité du témoignage de la victime en affirmant que ce que la victime avait dit aurait pu avoir été suggéré par l'infirmière ou les proches. Autrement dit, le juge avait déclaré que la partie lésée avait menti. Chejter (1990, 120) a commenté que le juge avait déclaré cela sans enquêter si elle mentait pour ignorance, inexpérience, méconnaissance de la loi ou car le critère ou le modèle était tan rigide et inflexible qu'il n'arrivait pas à rendre compte de ce que les victimes ressentait, souffraient ou racontaient. La sentence définitive du 21 juin 1984 avait déclaré qu'il n'y avait aucune preuve directe confirmant l'abus de déshonneur à l'encontre de Montoya que l'accusé avait, de plus, nié d'avoir eu lieu.

⁶² Il est peut-être intéressant de noter qu'un Tribunal International sur les Crimes contre les Femmes avait été convoqué à Bruxelles en 1975 par le Mouvement Féministe International. Entre le 28 et le 29 mai 1977 à Paris avait été organisé une Rencontre Internationale Féministe qui avait regroupé 500 femmes de plusieurs pays où l'expérience du centre antiviolence créé par le MLF italien avait reçu beaucoup d'attentions. Toutes ces femmes avaient accepté la proposition de l'organisation à Rome - de la part du MLF et de la revue Effe - d'un Congrès International sur la Violence pour l'année d'après (auquel 3'000 femmes avaient participé) ainsi que l'idée de créer un Tribunal International contre le Viol (FECI et SCHETTINI 2017, 182-183)

uniquement l'aspect le plus spectaculaire d'une violence qui se répétait continuellement, sous toutes les formes ; que cette violence était conçue comme naissante de la domination que l'homme avait historiquement consolidé dans ses relations avec la femme ; et que la violence contre la femme devait être conçue comme une question politique et plus particulièrement comme un processus conscient de terrorisme sexuel accompagnant l'exercice du pouvoir patriarcal. Au sein de ce tribunal et de ses activités de dénonciation et d'agitation (comme des marches et des affiches), la violence à l'encontre des femmes – comprenant la violence domestique masculine à l'encontre de femmes et enfants, les viols, la pornographie et la prostitution féminine (DELMONTE ALLASIA 2012, 30) - était apparue comme un thème de DH. À la fin de 1983, Vila de Gerlic avait de plus décidé de mettre en œuvre un projet de présentation et de diffusion de la violence (masculine) à l'encontre des femmes qui s'était concrétisé en 1984 avec le Premier Séminaire de Prévention et Assistance aux Femmes Battues au sein du Service de Pathologie de l'Hôpital Piñero. Cette année, lors de la Journée d'ATEM-25 Novembre, avaient été présentés des travaux et des ateliers traitant la violence masculine à l'encontre des femmes⁶³ dans les maisons mais aussi dans les rues où l'on avait dénoncé que les femmes *Ne pouvons pas marcher où, quand et comment nous voulons* notamment car les femmes étaient surexposées aux insultes, attouchements, harcèlements sexuels et à la menace (latente) de viol des hommes. L'on avait à plusieurs reprises encouragé les femmes à ne pas se taire puisqu'ensemble, les femmes pouvaient vaincre la peur et le silence (TARDUCCI et al. 2019, 149). À la suite de discussions, conférences et ateliers, en 1986 plusieurs professionnel.le.s avaient été formé.e.s au sein du Projet « École de Santé Publique » sur la question de (à ce moment-ci appelée) la violence domestique (CALVERA 1990, 123), alors qu'en 1988 avait été créé le Réseau de Prévention et Assistance aux Victimes de Violence Familiale. Formé par des personnes et des institutions travaillant sur cette thématique⁶⁴, la proposition centrale de ce réseau, d'après Tarducci (et al. 2019, 151), était la conscientisation de l'opinion publique et la sollicitation aux médias de communication d'informer sur les institutions s'occupant d'assister les victimes de violence sexuelle. Ce réseau avait exercé des pressions sur les autorités municipales, provinciales et nationales afin d'obtenir les modifications de la législation et des procédures légales de manière à garantir l'enquête et la pénalisation effectives de la violence familiale, l'appui et la dotation de recours aux institutions qui travaillaient avec cette problématique, la multiplication des centres de prévention et d'assistance

⁶³ Selon Tarducci (et al. 2019, 149) les travaux étaient « Viol, aspects idéologiques et légaux » de Fontenla et Bellotti et « Viol, aspects psychologiques » de Silva Emmer alors que les (au moins) trois ateliers étaient « Violence dans la Famille : lorsqu'il n'y a pas de coups, existe-il la violence ? » (coordonné par Koifman et Cristina Gerli), « La femme battue, comment est-ce que aider une femme battue et nous aider nous-mêmes lorsque nous sommes battues » et « La violence dans la psychothérapie avec femmes, critiques et nouvelles propositions » (coordonné par Zurutuza, Alicia Larrou et Castro du Département d'Assistance du CEM).

⁶⁴ Tarducci (et al. 2019, 151) a noté qu'avaient fait partie du Réseau de Prévention et Assistance aux Victimes de Violence Familiale, entre autres, la Fondation Alice Moreau de Justo, Lieu de Femme, Ecole de Santé Publique, les hôpitaux Pirovano, Piñero et Alvear, le Polyclinique Santamarina, ATEM-25 Novembre, le Sous-secrétariat d'Action Sociale de la Municipalité d'Avellaneda et l'Association de Femmes de Carrière Juridique.

médicale, psychologique, sociale et légale pour les victimes et la mise en œuvre urgente de refuges pour les femmes sinistrées. En 1990, Calvera avait compté plus de 50 centres dans tout le pays et plusieurs groupes de travail pour la prévention de la violence qui s'étaient donnés la tâche de maintenir vive la question de la violence sexuelle dans l'opinion publique. Ces groupes s'étaient développés principalement autour des questions de la culpabilité de la femme (harcelée, battue ou menacée par l'homme) – définie par Calvera (1990, 123) également comme la violence du terrorisme psychologique -, de l'humiliation privée et publique, de la dévalorisation et des menaces déguisées (ou secrètes) qui étaient lues comme entravant le développement de la femme tant sur le plan psychique qu'économique, social et sexuel. Ces groupes s'étaient donné la tâche (entre autres) d'alphabétiser sexuellement les femmes à travers des informations sur les anticonceptionnels, l'importance et les conditions de possibilité d'avérer un droit de décider sur la reproduction, l'avortement et l'asservissement des corps féminisés. Tarducci (2019, 77) a noté que malgré que la thématique de la violence sexuelle avait été centrale au long de toutes les années 1980, les demandes sur une loi spécifique traitant la violence (masculine) contre les femmes avaient été formulées à partir de 1994 avec la loi n°24.417 de Protection contre la Violence Familiale ou la loi n°26.485 de Protection intégrale pour Prévenir, Sanctionner et Éradiquer la Violence contre les Femmes (incluant la violence domestique, institutionnelle, médiatique, obstétricienne et contre la santé sexuelle et reproductive)

Outre au Tribunal de Violence à l'encontre de la Femme à soutenir l'impossibilité d'une démocratie véritable sans la démocratisation de la relation entre femmes et hommes, il y avait eu également la Multisectorielle de la Femme (dissoute vers 1992), c'est-à-dire une organisation à caractère ample et ouvert qui avait réuni des femmes et des féministes politiques (appartenant à des syndicats⁶⁵ comme Nilda Garré, partis politiques et organismes de DH), des femmes au foyer et aussi des indépendantes, des académiques, des artistes, des journalistes et des féministes de différentes organisations comme ATEM-25 Novembre, CESMA, FEIMUS, OFA, Réunion des Femmes, Lieu de Femme et CELS motivées à porter le 8 mars dans les rues. Ce lieu avait été créé entre novembre et décembre 1983, d'après les souvenirs de Bellotti (in TARDUCCI et al. 2019, 120), à la suite d'une proposition de la déléguée du Parti Intransigeante et péroniste de l'époque de la Résistance Mabel Di Leo (accompagnée par Cano) comme un espace où les femmes auraient pu s'échanger des idées ainsi que canaliser des actions communes massives permettant d'exprimer des revendications diverses à partir de débats autour de la condition de la femme au sein des structures du pouvoir. En effet, le retour de

⁶⁵ À la fin de 1984, des sections féminines avaient été créées dans plusieurs guildes et syndicats notamment de la CGT ainsi qu'une organisation intersyndicale, la *Mesa* de Femmes Syndicalistes. Le but était de faire prendre conscience sur la discrimination de la femme non uniquement dans le domaine du travail mais dans toute la société, de promouvoir des actions qui permettaient de réfléchir sur le double rôle de femme et travailleuse, de promouvoir la création du Département de la Femme dans les syndicats.

la démocratie avait coïncidé avec la revendication entremêlée non uniquement de l'autorité parentale partagée, mais aussi du divorce, de l'égalisation des fil.le.s devant la loi, des modifications à la loi du mariage et l'accomplissement de la loi d'égalité de salaire à travail égal. Plus en particulier, la Multisectorielle avait présenté plus de 30 projets politiques (dont la majorité avaient été proposés aux Pouvoirs Exécutif et Législatif) concernant l'exploitation sexuelle des femmes, la formation (*capacitación*) des travailleuses et la condamnation rigoureuse aux violeurs. Avant de l'hommage *Le peuple continue à les êtreindre* aux Grands-mères, Mères et Proches des détenu.e.s disparu.e.s du 9 avril 1984 (TARDUCCI et al. 2019, 98), le 8 mars ce collectif (féministe) hétérogène avait organisé la première célébration publique du Jour International de la Femme de l'histoire argentine comme une grande manifestation dans une place publique dont les sept revendications (formulées chacune par une commission d'étude spécifique) avaient porté sur la ratification de la CEDAW, l'égalité des fil.le.s face à la loi, la modification du régime de l'autorité parentale, l'accomplissement de la loi « À travail égal, salaire égal », la réglementation de gardes d'enfants, la modification de la loi sur les pensions pour les femmes au foyer et la création du Sous-secrétariat d'État de la Femme opérant depuis le 24 février 1987 dans le domaine du Secrétariat de Développement Humain et Famille du Ministère de Santé et Action Sociale (TARDUCCI 2019, 72). Cet acte était par la suite apparu dans les médias de communication massifs comme la revue sensationnaliste *La Semana*, le journal *La Voz*, le supplément *La Mujer* (où écrivaient Soto et Moreno) de *Tiempo Argentino* créé en 1982 (TARDUCCI et al. 2019, 125) et il avait été suivi par la déclaration de 1984 comme l'Année de la Femme Argentine. Cette journée avait comporté un fort exercice pour atteindre un consensus impliquant entre autres – comme l'a rappelé la militante Liliana Azaraf (in ALMA et LORENZO 2009, 83) – l'occultation du qualificatif féministe. La réussite de la journée avait renforcé l'idée du consensus comme une pratique pour articuler l'hétérogénéité du mouvement des femmes. Entre 3'000 et 5'000 femmes avaient participé à cette action publique organisée face au Congrès y compris les Mères de la Place de Mai. Étant donné que ce 8 mars était un jeudi, l'union entre la lutte des femmes (féministes) et la lutte des Mères qui étaient déjà sur la Place de Mai ensemble à d'autres organismes de DH (déjà solidarisés à la lutte des femmes-féministes comme en particulier le groupe Artistes Argentin.e.s pour les DH) avait été facilitée. Tarducci (et al. 2019, 99) a rappelé au sujet de cette relation entre féminisme et mouvement de DH que dans la Journée d'ATEM-25 Novembre de 1983, outre aux Panels « Les femmes et les Droits Humains » où étaient intervenues Mères, Grands-mères et Proches des détenu.e.s disparu.e.s et « Psychothérapie et répression politique » exposé (entre autres) par Raquel Bozzolo de l'Équipe d'Assistance Psychologie des Mères de la Place de Mai, la militante d'ATEM-25 Novembre Alicia Lombardi avait présenté le travail « Les Mères de la Place de Mai, une approche féministe ». Lors de cette Journée avait également témoigné l'ancienne

militante de la Jeunesse Guévariste et détenue disparue dans le « Club Atlético » le 13 juin 1977 (à ses 16 ans et enceinte de trois mois) Ana María Careaga et fille de l'une des fondatrices des Mères de la Place de Mai, Esther Ballestrino de Careaga qui avait été séquestré le 8 décembre 1977 dans une célèbre opération du groupe spécial travaillant dans l'ESMA auprès de l'Église de Santa Cruz. Si d'après Alma et Lorenzo lors du 8 mars, les Mères avaient pu affirmer leur condition de femmes par-delà leur rôle de mères, Oddone avait écrit et distribué une lettre (titrée « Le féminisme et les Mères de la Place de Mai ») en septembre 1985 (c'est-à-dire en cours du Procès au Juntas) où elle avait remis en question la relation entre le (créé en janvier 1985) Mouvement Féministe⁶⁶ et les Mères. Par-delà l'être des femmes – avait affirmé Oddone (in TREBISACCE 2013, 87) -, aucune ligne idéologique ne coïncidait entre les deux groupes. De plus, la popularité des Mères au sein et en dehors de l'Argentine avait, d'après Oddone, porté certaines féministes (nommées également comme communistes déguisées en féministes) à leur rendre une adhésion fanatisée brouillant les objectifs du Mouvement Féministe. Dans cette lettre, Oddone (in TARDUCCI et al. 2019, 107) avait soutenu que si la gauche extrémiste avait été réprimée, elle n'était pourtant pas morte car elle avait adopté d'autres moyens pour survivre comme notamment la promotion d'organisations de DH et la demande de procès et châtement aux membres des FFAA. D'après Tarducci, Oddone avait assumé une position qui affirmait que tou.te.s les disparu.e.s avaient été des combattant.e.s armé.e.s et que si le Mouvement Féministe adhérait aux Mères de la Place de Mai, alors il devait faire autant avec FAMUS. Face à cette lettre, en novembre 1985, ATEM-25 Novembre avait déclaré Oddone comme une *persona no grata* en revendiquant sa relation (en tant que membre du Mouvement Féministe) avec les Mères (en particulier) et les organismes de DH (en général). Tarducci (et al. 2019, 99) a mis en évidence que dans la Journée d'ATEM-25 Novembre de 1985, des Mères (et des Proches des détenu.e.s disparu.e.s) avaient participé aux ateliers pour l'abolition du Service Militaire Obligatoire et sur les conséquences de la militarisation de la société sur les femmes ainsi qu'elles avaient travaillé ensemble (avec la présence également de Lieu de Femme) pour exiger – avec la consigne (plus générale) *Il n'y a pas de démocratie avec des prisonnier.e.s politiques* - la liberté d'Hilda Nava de Cuesta, à savoir la seule prisonnière politique d'Argentine en 1985. De son côté, la Multisectorielle de la Femme avait adopté en 1985 la revendication *Apparition avec vie et restitution des enfants à leurs familles légitimes* en célébrant le 8 mars 1985 avec 12 revendications (et commissions) : la ratification de la CEDAW ; l'égalité des fil.le.s face à la loi ; l'autorité parentale indistincte ; l'accomplissement de la loi « À travail égal, salaire égal » ; la réglementation des garde d'enfants ; la pension automatique de la femme au foyer à ses 55 ans ; la sanction de la loi de Divorce *Vincular* ;

⁶⁶ Selon Tarducci (et al. 2019, 104), ce Mouvement Féministe avait été créé pour coordonner les actions des groupes féministes suivants : Alternative Féministe, CEAS, Libre, Lieu de Femme, Prisma, Tribunal de Violence contre la Femme, ATEM-25 Novembre et CEM.

la création du Secrétariat d'État de la Femme ; l'apparition en vie des personnes détenues disparues, procès et châtement aux coupables et restitution des enfants séquestré.e.s à ses familles légitimes ; l'application de la Loi n°20744 du Contrat de Travail avec l'inclusion du service domestique et du travail à domicile (étatiques et rurales) ; aide totale aux femmes battues et violées et procès et châtement aux responsables ; la fin de la faim et de l'inoccupation : pain, lait et viande à des prix populaires. À cette occasion - juste un mois donc avant le début du Procès au Juntas - la Multisectorielle avait diffusé un pamphlet intitulé *Formes spécifiques de violence contre la femme dans la répression* où l'on avait affirmé que dans le cas des femmes – constituant à peu près le 30% des détenu.e.s disparu.e.s – s'ajoutaient des tourments (définis comme) additionnels : viols, sévices sexuelles de tout type et torture appliquée aux détenues enceintes avec la conséquente peur pour la vie des futur.e.s fil.le.s et en sachant que, une fois né.e.s, ces enfants auraient été séparé.e.s définitivement d'elles et de leurs familles. Cette même année Laura Rossi (ensuite, Klein) avait publié dans la revue *Alternative Féministe* (formée à la fin de 1984 par des anciennes militantes d'ATEM-25 Novembre⁶⁷) l'article « Les Mères de la Place de Mai ou comment arracher le masque à l'hypocrisie bourgeoise » et deux ans après – c'est-à-dire lorsque la Mères de la Place de Mai Laura Bonaparte s'était publiquement définie comme féministe et avait participé à l'atelier pionnier de la Journée d'ATEM-25 Novembre de 1987 duquel était ressortie, le 8 mars 1988, la Commission pour le Droit à l'Avortement⁶⁸ concevant l'avortement clandestin comme un fait et le décret n°659 du 28 février 1974 prohibant le développement d'activités destinées directement ou indirectement à contrôler la natalité comme participant de l'avortement (y compris de sa mortalité) et de la négation des droits reproductifs aux femmes sous le slogan, entre autres, de *Maternité libre et consciente* – avait été présenté en Lieu de Femme *De la casa a la Plaza* de Piera Oria qui, en 1986, avait formé ensemble à Carola Caride l'Atelier Permanent de la Femme travaillant entre la Province de Jujuy et la Capitale Fédérale les sujets de Femme et Religion, Enquête-Action, Éducation Populaire et Communication Alternative (TARDUCCI et al. 2019, 115) ; ces deux féministes ouvriront en 1995 la Librairie de la Femme. Finalement, Tarducci (et al. 2019, 111) a informé que dans le n°2

⁶⁷ Tarducci (et al. 2019, 112) a nommé comme faisant partie d'Alternative Féministe : Adriana Rofman, Sara et Mónica Torres, Hesperia Berenguer, Marta Bober, Zulma Cerutti, Mercedes Riotti et Susana Todaro.

⁶⁸ Aux réunions de la nouvelle née Commission pour le Droit à l'Avortement avaient participé, entre autres selon Tarducci (et al. 2019, 145 ; 2019, 75) : Bonaparte, Klein, l'ancienne militante exilée en France en 1976 et ayant formé le Groupe de Femmes Latino-Américaines Dora Coledesky (pour une interview sur sa trajectoire politique voir KOROL 2007, 151-164), Newbery, Alicia Schejter, l'infirmière de l'Hôpital Muñiz Rosa Farías, María José Rouco Pérez et la médecine Alicia Cacopardo. Le premier atelier autoconvoqué sur l'avortement dans les ENM avait été réalisé en 1988 à Mendoza, alors qu'un mouvement d'opinion élargi avait émergé en mai 1989 suite au cas d'une jeune femme violée (appuyée légalement par Marta Rackier) demandant l'autorisation pour réaliser un avortement nié par le juge. Ces femmes avaient également organisé l'Atelier sur l'Avortement dans le V^{ème} Rencontre Féministe Latino-Américain et des Caraïbes organisé dans la Province de Buenos Aires en 1990 et duquel était ressortie la Déclaration de San Bernardo instaurant, entre autres, le 28 septembre comme le Jour Latino-américain et des Caraïbes pour le Droit à l'Avortement en commémoration à la loi du ventre de Brésil qui avait octroyé la liberté aux nouveaux.nés-nés des femmes esclaves. C'était finalement en 2002 qui avait été constituée (la plus connue) l'Assemblée pour le Droit à l'Avortement et deux ans après la Campagne Nationale pour l'Avortement Légal, Sûr et Gratuit.

d'Alternative Féministe, ces féministes avaient pris position – non sans conflits et abandons du groupe notamment de Rossi (Klein) – en appuyant le Procès aux Juntas et en s'engageant dans un travail pour rendre attentive l'opinion publique sur les abus sexuels perpétrés par les accusés. Ensemble à ATEM-25 Novembre, Alternative Féministe et la nouvelle née (organisation et revue) Femmes en Mouvement⁶⁹ avait lancé un appel aux femmes et aux hommes pour qu'elles et ils dénonçaient toutes les violations de DH souffertes pendant la dictature militaire du PRN.

1.1.2. Le rapport *Plus Jamais* et le Procès aux Juntas

La Littérature académique entièrement dédiée à la violence sexuelle infligée par les militaires à des femmes pendant la période du PRN a souligné que, bien que rares et n'abordées ni dans leur particularité ni en profondeur, les dénonciations de violence sexuelle avaient fait partie de la collecte de témoignages de la CONADEP – ayant comme objectif principal la connaissance du destin des personnes disparu.e.s et la démonstration, à travers les témoignages recueillies, de la systématisme des violations de DH par le PRN - et elles avaient également pu être écoutées lors du Procès aux Juntas militaires de 1985. Pour ce qui concerne le rapport de la CONADEP, les 6 mentions de violence sexuelle perpétrée par les militaires à l'encontre des détenues disparues dans les CCD avaient été cataloguées dans la section des tortures. Dans ce rapport avaient été transcrits les témoignages des détenu.e.s qui avaient assisté aux crimes sexuels (nudité forcée, *picana* dans le vagin et sur les seins, perte de sang menstruel pendant la torture, viol) ainsi que des détenues les ayant soufferts en conservant pour ces dernières l'anonymat (BARBUTO 2008, 43). Il faut noter que la violence sexuelle à l'encontre des détenus, en particulier juifs, était déjà apparue dans la CONADEP lorsque l'on avait dénoncé la pratique d'introduire un tube dans l'anus où l'on livrait un rat qui, en cherchant une sortie, mordait les organes internes de la victime (BARBUTO 2008, 44). Álvarez (2016, 107) a finalement remarqué que la violence sexuelle était apparue déjà à sa troisième page lorsque l'on avait réaffirmé l'humanité de la victime du PRN malgré le fait qu'elle avait perdu tous ses droits au moment de sa séquestration. Plus précisément le *Plus Jamais* avait soutenu que la victime ne s'était pas totalement transformée dans une chose justement car elle avait conservé des attributs de la créature humaine, à savoir la sensibilité à la souffrance, la mémoire de sa mère, de son fils ou de sa femme ainsi que la honte infinie pour le viol en public. Si d'un côté ce rapport avait repéré l'humanité de la victime sexuellement féminisée des CCD dans le sentiment de honte personnelle pour la violence sexuelle que des membres des FFASA lui avaient infligé (pourquoi est-ce que ne devraient pas être les violeurs à avoir honte de la violence sexuelle dans une société humaniste ?), de l'autre côté il a rendu compte de l'une des particularités de la violence

⁶⁹ *Mujeres en Movimiento* était formé par Moreno, Rossi (Klein) Diana Rossi, Mayra Leciana, Silvianna Bourgetau et Tarducci (et al. 2019, 113-114). Ce groupe était apparu avec la publication en novembre 1985 de *Feminismo y Política* discutant le féminisme comme un mouvement politique impliqué dans plusieurs luttes sociales des opprimé.e.s surtout latino-américaines.

sexuelle perpétrée dans les CCD : son caractère public. Cela résulte important vu que la violence sexuelle était considérée à ce moment comme un délit privé.

« In 1985 I had to repress my feelings. Everybody was sure about everything, particularly about the bright future that was waiting for us, that I felt I had to hide my complex emotions. ». À partir de cette citation d'une survivante à la violence (sexuelle) dans les CCD, Macón (2017a, 25-26) a constaté que la ligne temporelle progressiste qui avait caractérisé l'époque du *Plus Jamais* et du Procès aux Juntas en prétendant de laisser derrière soi la haine et la peur de la vie passée et croire entièrement dans un futur rationnel et heureux était entrée en contraste avec la dimension temporelle-affective de certain.e.s témoin.e.s (de la violence sexuelle) : « This is certainly a narrative where a monstrous and deformed past is replaced by a bright and rational future, but also a matrix where the affective consequences of optimism imply the hiding of the complex nature of affects and the endorsement of their dichotomous conception: Happiness is at the end of the road and hate well behind the past. » Le documentaire *Campo de Batalla, Cuerpo de Mujer* (2013) a entamé avec l'affirmation de l'ancienne détenue Charo Noemy Moreno⁷⁰ de ne pas rappeler que quelqu'un.e s'était assis.e avec elle en lui demandant de raconter comment elle (la violence sexuelle soufferte dans le CCD) avait été. De son côté, l'ancienne détenue disparue dans le CCD « Olympe » Isabel Cerrutti⁷¹ a communiqué que son partenaire (lui aussi ancien détenu disparu) ne sait pas encore si elle avait ou pas souffert des abus sexuels dans le CCD ; et qu'elle aussi ne le sais pas par rapport à ses *compañeras* : ni oui ni non, la violence sexuelle ne se disait pas. En citant dans le titre de sa thèse doctorale la réponse d'un docteur à l'immédiate dénonciation de viols multiples et groupaux soufferts dans le CCD « D2 » de Mendoza par Silvia Yupi Ontiveros⁷² (*T'as dû tomber, non ?*), Álvarez (2016) a argumenté que la rareté des dénonciations de violence sexuelle tenait plus à la difficulté à être écoutées qu'à l'inexistence du délit de violence sexuelle dans les témoignages des femmes. Comme l'a signalé Bacci (2017, 6), pendant le Procès aux Juntas, la violence sexuelle avait été dénoncé (à la I^{ère} et à la III^{ème} personne singulière) par environ 20 femmes et hommes. À ces plaintes, le Tribunal avait réagi de plusieurs façons selon

⁷⁰ Étudiante et militante dans les Groupes d'Action Unificatrice de Montevideo exilée en Argentine depuis la moitié de 1974 et ensuite militante du PRT, Charo Moreno avait été séquestrée à ses 18 ans le 4 novembre 1975, lorsqu'elle était enceinte de 3 ou 4 mois. Après avoir été détenue dans les CCD du Commissariat n°21, la « Coordination Fédérale », le « Protobanco » et celui des Brigades de Quilmes et Avellaneda, en décembre 1975 Moreno avait été mise à disposition du PEN et transférée dans le Pavillon des Mères de la prison d'Olmos jusqu'à 1985. Elle avait été séparée de son fils Andrés – né en avril 1976 - lorsqu'il avait 6 mois et ensuite elle avait été transférée dans les prisons de Devoto et d'Ezeiza jusqu'au 20 août 1984. En 2017, devenue actrice théâtrale, Moreno a publié un livre et une œuvre théâtrale en partant des 140 lettres qu'elle avait envoyé depuis la prison à sa mère titrés *Y con esta luna... Cartas desde la cárcel* (Buenos Aires, éditions Elemento disruptivo).

⁷¹ La militante Isabel Cerrutti avait été séquestrée le 22 juillet 1978 et elle avait été détenue dans les CCD « La Banque » et « Olympe » jusqu'au 30 janvier 1979.

⁷² Déléguée syndicale de l'Association de Travailleur.se.s de l'État, Silvia Ontiveros avait été séquestrée ensemble à son partenaire et militant syndical et de Montoneros Fernando Rule le 9 février 1976 - à ses 29 ans, enceinte depuis quelques semaines et mère d'un enfant de 4 ans, Alejo Hunau - dans le CCD « Centre d'Opérations D2 » de Mendoza. Après 18 jours, elle avait été transférée dans la prison de Devoto où elle est restée jusqu'à 1982. Ontiveros a dénoncé en 2010 devant le Tribunal Oral Fédéral n°1 de Mendoza la violence sexuelle soufferte. En novembre 2011, la sentence de la Chambre Fédérale d'Appellations de Mendoza a considéré la violence sexuelle comme un crime autonome et de lèse humanité en signalant la responsabilité des hautes autorités de la structure de pouvoir mise en place par le PRN. Notamment, Luciano Benjamín Menéndez avait été imputé de responsabilité médiate pour délits sexuels.

la capacité des juges de demander, écouter et comprendre le contenu de ce que ces témoin.e.s narraient avec difficulté. La Littérature a soutenu que le régime de mémoire qui avait suivi l'émission du rapport *Plus Jamais* s'était concentré sur les dénonciations de la disparition forcée de personnes et du vol de bébés comme les seules en mesure de satisfaire la recherche de Vérité, Justice et Mémoire et qu'il avait relégué au second plan les témoignages concernant d'autres formes de violence comme le détournement de bien matériels et notamment la violence sexuelle. Le rapport de cette commission de vérité avait en l'occurrence établi l'existence d'une méthodologie systématique et planifiée pour identifier la violation des DH à juger dans les procès (nommés) de Justice transitionnelle (BACCI 2017, 1) ; au sein de ce concept global, la figure de la disparition forcée de personnes avait pris un lieu prépondérant. Comme l'a écrit Jelin (2014), face à ce crime suprême et incomparable tout le reste semblait mineur. Cette Littérature a dès lors commencé à étudier le traitement des témoignages juridiques lors du Procès aux Juntas en encadrant l'invisibilisation de la violence sexuelle – et son impossibilité à se constituer comme un délit – dans des stratégies d'interruption expliquées premièrement par la conception utilitariste du témoignage. En suivant Álvarez (2016), dans le Procès aux Juntas l'on a pu écouter plus de dénonciations de violences sexuelles que dans le rapport de la CONADEP car les témoignages étaient soumis à moins d'intermédiations. En outre, en raison de la rotation hebdomadaire des juges du tribunal à conduire les témoignages, l'écoute avait varié en fonction des personnalités autrices de questions et interpellations (BACCI 2017, 6). Pour exemplifier les attitudes d'interruptions réitérées des dénonciations de la violence sexuelle, je présente deux parmi les exemples fournis par la Littérature. Le premier c'est le témoignage de Lewin dont la guide par León Arslanián (in ÁLVAREZ 2018) avait eu l'effet d'altérer le travail de mémoire de cette ancienne détenue disparue de l'ESMA. Le traitement de ce témoignage résulte important pour rendre visible la mise en place d'une hiérarchie d'importance parmi les informations contenues dans les récits des témoin.e.s du terrorisme d'État (en général) et des survivantes de l'ESMA (en particulier). Dans ce contexte juridique complètement masculinisé (les six juges de la Chambre Fédérale, les procureurs, les imputés et leurs avocats étaient tous des hommes), Lewin n'était pas uniquement une témoin.e de la violence sexuelle exercée par le personnel qui avait opéré dans l'ESMA pendant le PRN mais elle était également et surtout une (dite) témoin.e-clé car elle se rappelait beaucoup de noms des militaires et des personnes séquestrées dans ce CCD. Du moment où les accusés n'avaient pas été imputés pour des délits de violence sexuelle, c'était sur le dernier sujet que Lewin avait été sollicitée à rendre (un) compte. Ce manque d'écoute avait joué de façon à que le témoignage sur la violence sexuelle n'ait pu apporter aucun élément du point de vue de la construction de la preuve pour enrichir, voire renchérir, le procès ainsi qu'aucune possibilité de réparation par la Justice (LEWIN et WORNAT 2014). Le second exemple concerne le témoignage du 2 juillet 1985 de l'ancienne détenue disparue

séquestrée le 19 avril 1977 (lorsqu'elle était enceinte de deux mois) dans le CCD organisé par le 1^{er} Corps de l'Armée de terre « El Vesubio » (La Tablada, Parti de la Matanza, Province de Buenos Aires) Elena Isabel Alfaro⁷³ (in ÁLVAREZ 2016, 113-115 et BACCI 2017, 6, *ma traduction*) car il montre l'une des formes d'outrage que l'attitude d'interruption des dénonciations de violence sexuelle des anciennes détenues disparues au sein du Tribunal (mais pas seulement) avait acquis et qui devient centrale dans le développement de ma thèse. La particularité du cas d'Alfaro – vivant en France depuis son exil de 1982 et actuelle militante pour les droits des femmes - est qu'elle avait été d'une certaine façon sollicitée à parler de la violence sexuelle devant les neuf anciens commandants assis dans les bancs des accusés à travers une question imprégnée du préconception, préjugé et absurdité d'un militaire - à la fois séquestreur et tortionnaire d'après le concept de terrorisme d'État - gentilhomme : « Tant les officiers que le reste du personnel avaient eu un traitement respectueux à l'égard des femmes ? » Face à cette question, Alfaro avait réussi à mettre en exergue la systématique des viols (« Être violée était très courant ») ainsi qu'à placer ce qu'initialement l'on avait appelé comme *cohabitation* au sein d'un continuum de la violence sexuelle (« Des attouchements à la servitude sexuelle en passant par les observations obscènes ») en explicitant que le major de l'Armée de terre et chef de ce CDD située dans une *casa-quinta* Pedro Alberto Delta Durán Sáenz avait sélectionné et fait transférer trois détenues disparues (Silvia de Rafaelli, Ángela Donatella Tana Rude et Elena *Cuqui* Rinaldi de Nocetti) à vivre chez lui. Sáenz avait de plus soumis de Rafaelli à « faire vie commune » avec lui. Dans le chapitre II de *Putas y guerrilleras*⁷⁴, Lewin et Wornat (2014) ont encadré cette soumission à faire vie commune dans le concept de réduction à esclavage en expliquant que Durán Sáenz avait décidé que ces trois détenues disparues pouvaient mieux s'habiller, manger avec lui et accéder à toutes les zones de sa maison. En outre, il les avait obligées à participer à plusieurs opérations de vol de camions de transport d'automoteurs car, en tant que femmes, ces opérations auraient dû être attribuées aux organisations de guérilla.

L'utilisation du terme *cohabitation* était apparu (au moins) dans le grand témoignage anonyme publié en 1980 par la Commission Argentine des DH (in ÁLVAREZ 2016, 96 ; *ma traduction*) : « José López (a) "Chubi", civil rattaché [à ladite lutte antissubversive du PRN]. 25 ans, 1,90 de taille, 100 kg., peau mate, cheveux noirs, grosse tête, visage vérolé (...) Cohabitait dans La Perla avec une

⁷³ Pour les détails de la libération et la vie en liberté vigilée d'Elena Alfaro consulter le chapitre II de LEWIN et WORNAT 2014.

⁷⁴ La structure de la narration du chapitre II de *Putas y Guerrilleras* s'est fondée sur le témoignage lors du Procès aux Juntas d'Elena Alfaro. Les narratrices se sont mises à la place du président du tribunal Jorge Valera Araoz en formulant et en enquêtant les expériences de violence sexuelle dénoncées par Alfaro comme celles de María del Pilar *Elsa* García, Graciela Moreno (qui avait été définie par Sáenz comme une femme démoniaque pour avoir induit son mari auparavant prêtre à abandonner sa robe et avoir séduit le gardien Ramón *Pancho* Erlan qui avait provoqué une grossesse non désirée à Moreno par le viol), de Rafaelli, Rude et Elena Rinaldi. Lewin et Wornat (2014) se sont également engagées à croiser les témoignages de violence sexuelle d'autres détenues disparues dans le CCD « El Vesubio » chronologiquement antérieures et postérieures à la période de détention d'Alfaro comme celle d'Alicia Ramona Endolz de Luciani, Irma Beatriz *Violeta* Márquez Sayago et Alejandra Naftal afin de mettre en évidence l'ampleur des formes qui avait pris l'exercice de la violence sexuelle de la part des militaires contre les détenues disparues.

prisonnière collaboratrice. » Álvarez a constaté qu'au lieu de notifier les délits spécifiques des militaires commis à l'encontre des détenues disparues, d'adopter une position condamnatoire contre ces qualités et/ou de dénoncer la violence sexuelle comme un comportement systématique des militaires constituant un délit, les rapports de la CADHU s'étaient référés aux militaires opérant dans les CCD (que sans la médiation de la violence sexuelle étaient qualifiés sans aucune doute comme des séquestrateurs et tortionnaires) avec des catégories ambiguës faisant référence à des problèmes personnels de l'ordre psychiatrique où la violence sexuelle avait pu facilement disparaître ou en tout cas être minimisée. Outre à *libidinosos*, *obsesivos sexuales* et *morbosos*, l'un des termes employés par la CADHU pour se référer aux militaires qui avaient commis des actes de violence sexuelle à l'encontre des détenues disparues était *mujeriego*. L'identification de militaires opérant dedans et en dehors des CCD - où ils avaient cohabité avec des détenues disparues - comme des hommes particulièrement amateurs (ou très friands) de femmes rendait impossible la visibilisation de la violence sexuelle des militaires à l'encontre des détenues disparues. Cette impossibilité a été expliquée par l'ancienne détenue disparue et victime de viol perpétré par le sous-officier de renseignement de l'Armée de terre José Hugo Tarte Herrera dans le CCD « La Perla » Liliana Callizo⁷⁵ (in ÁLVAREZ 2016, 92) comme une impossibilité d'être écoutée – décourageant la prise de parole - due à un suspect généralisé qui pesait sur les détenues réapparues dans leurs familles, dans la société argentine et dans les différents pays où elles avaient dû s'exiler y compris dans la CADHU. Ce suspect concernait l'expérience cruelle et (dite) perverse des détenues disparues - libérées postérieurement par leurs ravisseurs – au sein des CCD. Le message reçu par Callizo (in LEWIN et WORNAT 2014) de la part de la société quant à la violence sexuelle subie était que *ce n'était pas sans raison qu'elle avait dû souffrir cette violence, elle l'avait cherchée*. De retour à la ville de Córdoba depuis son exil espagnol, Callizo a découvert de n'être pas disposée à devenir une plaignante dans un procès pour abus sexuel après qu'elle s'était retrouvée, dans les tribunaux oraux et publics, très exposée à l'interrogatoire de l'avocat défenseur de la personne qu'elle était en train d'accuser de violence sexuelle. Elle a rappelé (in LEWIN et WORNAT 2014) d'abord que le juge l'avait interrompue lorsqu'elle avait essayé de lire un texte qui expliquait comment le terrorisme d'État avait utilisé la figure du et de la collaboratrice pour fonctionner ; ensuite, dans l'une des audiences orales publiques où Callizo avait été convoquée, un avocat défenseur des accusés lui avait demandé si elle

⁷⁵ Militante du PRT, Liliana Callizo avait été séquestrée le 1^{er} septembre 1976 et détenue disparue dans le CCD « La Perla » et restée sous un régime de liberté vigilée jusqu'au 1979 - lorsqu'elle s'était exilée d'abord au Brésil, puis en Suède et finalement en Espagne. Lors de sa détention, les ravisseurs de Callizo avaient décidé dans un premier moment qu'elle devait balayer les espaces du CCD et ensuite, ensemble aux détenu.e.s disparu.e.s Piero Di Monte, Graciela Geuna et Tina Meschiatti, elle avait été chargée de transcrire des rapports dans un bureau où ces détenu.e.s étaient enfermés pour des heures. Ses séquestrateurs avaient également décidé en 1978 qu'elle devait « travailler » comme hôtesse pour le Mondial de Football. Pour plus de détails sur l'expérience de captivité de Callizo – qui travaille aujourd'hui dans le Secrétariat des Droits Humains - consulter le chapitre XI de *Putas y Guerrilleras* de Miriam Lewin et Olga Wornat (2014).

avait été en couple et si elle avait cohabité dans une maison située dans le quartier Pueyrredón avec l'un de ceux-ci, l'agent civil de renseignement – et responsable de Callizo pendant sa période de liberté vigilée - Ricardo *Fogo* Lardone. Pareillement au raconté par Callizo, Alfaro (in LEWIN et WORNAT 2014) a rappelé que la réaction des personnes qu'elle avait rencontré une fois libérée du CCD pourrait être synthétisée dans la phrase *Ah, survivantes ? Femmes ? Ah, maîtresses des militaires !* Accusée par des organismes de DH d'avoir été la maîtresse de Durán Sáenz et/ou du lieutenant-colonel Franco *Indien* Luque, Alfaro avait vécu sa libération comme un sujet indésirable regardée avec méfiance comme tou.te.s les survivant.e.s suspecté.e.s d'avoir été des traîtres.ses (au sens d'avoir collaboré avec les répresseurs en commettant les même délits qu'eux) et comme toutes les survivantes suspectées d'avoir été des putes (LEWIN et WORNAT 2014). L'injustice de cette situation, d'après Alfaro, résidait dans l'incapacité d'écouter les témoignages des expériences de captivité des survivantes : c'étaient les militaires qui avaient créé intentionnellement tant la figure du collaborateur.trice que celle du traître.sse et de la pute pour discréditer les seuls récits qui auraient pu les inculper et les accuser.

Álvarez a mis en exergue qu'en réponse à la dénonciation d'au moins sept victimes de viols ainsi que de sa propre expérience de viol dans la pièce de Sáenz où elle avait été amenée en voiture par des gardiens et elle avait dû y rester toute la journée nue et enchaînée avant d'être ramenée dans la Salle Q du CCD « El Vesubio »⁷⁶, le président du tribunal Jorge Valerga Araoz – en interrompant le contact visuel avec la témoinne – l'avait interrogée sur la possible présence de personnes étrangères détenues dans le CCD. Le juge voulait qu'Alfaro mentionnait qu'elle avait vu dans le CCD la citoyenne allemande Elizabeth Kasemann et la citoyenne française Françoise Marie Dauthier avec ces deux filles (3 ans et 18 mois) desquelles Alfaro s'était occupée pendant que leur mère était torturée (LEWIN et WORNAT 2014). Le thème de la violence sexuelle avait été ensuite repris par l'avocat défenseur du lieutenant général Leopoldo Fortunato Galtieri. Carlos Rosales, outre à avoir demandé un examen psychique pour rejeter la témoinne, avait sollicité au Président de demander à la témoinne

⁷⁶ Aujourd'hui l'on sait que cette Salle Q (dont la « Q » avait signifié *quebrado.a.s* ; littéralement : cassé.e.s ou rompu.e.s) était une pièce préfabriquée où le personnel des Forces Aériennes avaient colloqué des détenu.e.s disparu.e.s ancien.ne.s. Dans cette salle il y avait une table, quelques lits superposés, l'eau chaude et une télévision. Les (plus ou moins) sept détenu.e.s – dont l'on a dit qu'ils et elles *bénéficiaient* de plus de nourriture et de cigarettes par rapport aux autres détenu.e.s disparu.e.s – avaient entretenu desdites relations de collaboration avec les services opérant dans ce CCD. Parmi ces personnes, il y avait l'ancienne militante de Montoneros détenue enceinte et disparue (depuis le 19 mai 1977 jusqu'à aujourd'hui) Silvia Angélica *Susana* Corazza de Sánchez qui avait pu écrire et envoyer sa première lettre à sa famille en novembre 1977 en annonçant qu'en décembre 1977 elle aurait accouché la sœur de María Inés, sa fille majeure. Cette dernière (aujourd'hui anthropologue sociale) a soutenu que les lettres arrivées à la famille ensemble à la nouvelle-née – indiquant comment la bébé était née, son poids et les soins – étaient préparée d'avance (DANDAN 2010b). L'ancienne militante d'Avant-garde Communiste séquestrée ensemble à son amie Marta Schefer le 11 août 1978 Estrella Iglesia Espasandín avait témoigné que Corazza avait participé à sa séquestration et que les interrogateurs.trice.s du CCD « El Vesubio » étaient *Le Français* et les *quebrado.a.s* (en particulier *Susana*, *La Negra* rappelée comme une *hystérique* pour ses cris et *Daniel*) défini.e.s comme des militant.e.s de Montoneros qui collaboraient avec les ravisseurs et qui résidaient dans la Salle Q où il y avait un organigramme avec l'ordre des personnes - notamment de la Zone Sur de Montoneros et des organisations vinculées à celle-ci comme l'UES – qui avaient la priorité pour être séquestrées et détenues disparues.

si elle avait maintenu des relations intimes ou si elle avait cohabité avec le lieutenant-colonel Luque⁷⁷. Le Président avait décidé de *protéger* la témoin.e en déclarant absolument irrecevable et inappropriée cette demande. Si Lewin et Wornat (2014) ont mis en exergue que la question n'était pas profitable pour l'économie judiciaire alors qu'elle aurait pu constituer l'occasion de renverser ce discours – étant donné qu'Alfaro avait déjà tenté d'en parler autrement - qui cachait la violence sexuelle en la transformant dans une relation de coexistence consentie par la victime avec son tortionnaire, Macón (2014, 25) a constaté que cette attitude paternaliste s'était fondée sur la conviction ferme qu'un témoignage de violence sexuelle et notamment de viol s'élevait d'une certaine façon à un second viol en raison du sentiment de honte éprouvé parmi les affects impliqués dans l'action de le témoigner : « It was as if the exposure of affects – understood in negative terms – could have contaminated the rationality of the judiciary. In addition, it was also as if the public sphere could be dramatically separated from the private realm. » La dimension affective liée à l'expérience de témoigner le viol a été finalement accusée de dé-subjectiver doublement ces femmes déjà humiliées au lieu d'être considérée comme un moyen libérateur. Finalement, les témoin.e.s avec l'aides d'avocates et organisations pour les DH ayant adopté une perspective féministe avaient dû s'engager dans une lutte afin que les procès pouvait devenir des scènes d'écoute des crimes sexuels soucieuse de ne pas revictimiser les plaignantes.

1.2. L'époque d'impunité

Sutton (2018) a rappelé que « The mandate to not speak, not ask, and not know was a key mechanism in the operations of power of the dictatorship. The imposed silence, embodied by the idea that “nothing happened here”, was one way of sustaining impunity. In the case of former detainees, this mandate was not just a diffuse effect of the context of fear but had been explicitly conveyed to them with threats by repressors. » En conformité à son plan de réconciliation nationale, en 1986 le président Alfonsín avait commencé à promulguer des instances judiciaires militaires afin de déculpabiliser les personnes accusées de crimes de répression inférieurs, c'est-à-dire pour avoir exécuté des ordres reçus d'en haut. Sanctionnée de la part du Congrès le 23 décembre 1986, la loi du Point final entendait mettre fin aux dénonciations à l'encontre des militaires du PRN dans un délai de 60 jours. À l'opposé de ses intentions, cette loi avait provoqué une augmentation soudaine d'accusations contre les militaires - y compris de la part des femmes des ENM (ALMA et LORENZO 2009, 58) - et la création d'un bras armé d'anciens militaires et de groupes d'ultra-droite non-étatique rattachés au Mouvement pour la Dignité Nationale qui, entre 1987 et 1990 et conduits par des anciens officiers de la guerre

⁷⁷ Lors de l'une des visites de contrôle, le lieutenant-colonel Luque était devenu le parrain de baptême du fils qu'Alfaro avait eu avec son mari Luis Fabbri (jusqu'à aujourd'hui disparu). Pour les détails de la libération et la vie en liberté vigilée d'Elena Alfaro consulter le chapitre II de LEWIN et WORNAT 2014.

des Malouines, s'étaient soulevés à plusieurs reprises contre les gouvernements d'Alfonsín et son successeur, le péroniste Carlos Menem, provoquant une déstabilisation politique de l'ordre démocratique. Pendant ces émeutes où ils étaient arrivés à occuper des bases militaires, les *carapintadas* (littéralement, visages peints de bitume pour différencier leur condition d'officiers combattants des généraux *carablanca*s ou les militaires de bureau) avaient demandé l'interruption des procès juridiques contre les militaires de l'époque de la (nommée) guerre sale⁷⁸. En parallèle, dans les pages de *Tributo*, les intellectuel.le.s militaires exigeaient un traitement égalitaire face aux politiques de réparation mises en place par Alfonsín en dénonçant un *Plus Jamais* partiel et subjectif. En revendiquant (moins) des procès contre plus de *cabecillas* de la guérilla et (principalement) leur droit aux pensions pour les proches (octroyées en 1987 aux familles des disparu.e.s), ces intellectuel.le.s de la droite militariste avaient annoncé l'image qu'un moment de réconciliation aurait dû arriver (GAYOL et KESSLER 2012). Alfonsín avait convenu que parmi les militaires poursuivis, il y avait des héros de la guerre des Malouines. Le résultat avait été la promulgation, le 18 juin 1987, de la loi d'Obéissance due. D'après son art.2, les seules possibilités d'accusation des crimes contre les militaires du PRN étaient pour soustraction et occultation de mineur.e.s ou substitution de leur état civil, appropriation avec demande de rançon de biens immeubles et délits sexuels. Violeta Cánaves (2011, 105) a noté que ces trois crimes étaient liés à une certaine idée de propriété patriarcale et libérale. Malgré son exclusion des lois d'amnistie, aucun cas de violence sexuelle souffert dans l'un des nombreux CCD n'avait pas été présenté devant la Justice. Cánaves (2011, 105-106) et Valeria Barbuto (2008, 48) ont soutenu que ce silence sur la violence sexuelle soufferte par les détenu.e.s dans les CCD avait compris également les organisations de DH et de femmes qui n'avaient pas assumé activement cette thématique particulière en générant par-là un processus d'invisibilisation. Malgré ce constat qu'elles ont partagé, Alma et Lorenzo (2009, 98 et 117) ont quand même rappelé que tout au long des premiers 20 ans des ENM la question Femme et Violence (avec des changements de perspective : violence sexuelle, familiale, prévention et consultation, harcèlement, etc.) avait été

⁷⁸ Le premier *alzamiento* est connu comme La rébellion de la Semaine Sainte car elle s'était déroulée pour les Pâques, du 15 au 19 avril 1987. Ernesto Barreiro, membre du service secret durant le PRN et actif dans la répression à Cordoba du mouvement ouvrier et populaire, avait refusé de se présenter au tribunal, en méconnaissant de cette façon ses accusations de tortures et homicides. Barreiro aurait dû être arrêté par la Police mais 130 officiers et soldats s'étaient mutinés en exigeant l'interruption des procès. En même temps, les troupes du lieutenant-colonel Aldo Rico s'étaient enfermées dans l'École d'Infanterie de Camp de Mai. Malgré le fait que cette émeute n'avait pas bénéficié du soutien populaire (au contraire, il y eut des manifestations exigeant la reddition inconditionnelle des insurgés) et politique (les partis politiques principaux s'étaient opposés à l'attitude militaire avec l'Acte de Compromis Démocratique), le président Alfonsín n'avait pas assez d'autorité pour vaincre militairement les *carapintadas*. Finalement, Barreiro et Rico avaient été accusés, quelques semaines plus tard, de sédition. Le deuxième *alzamiento*, nommée « Opération Dignité » s'était déroulé en 1988 à Monte Caseros grâce, encore, à Aldo Rico qui, ayant reçu l'assignation à résidence et s'en fuyant, avait émis un communiqué au nom d'une Armée Nationale en Opération qui méconnaissait l'autorité étatique des FFAA et des Tribunaux militaires car, d'après lui, ne garantissaient pas la Justice. Déclaré en état de rébellion, Rico avait été formellement destitué des FFAA par le Ministère de la Défense qui avait ordonné sa capture. Le lieutenant-général José Caridi avait fait emprisonner Rico et avait porté dans le tribunal environ 430 officiers et soldats insurgés. Depuis la prison, Rico était devenu la figure principale du **Mouvement pour la Dignité Nationale** sur laquelle s'était appuyé un groupe d'ancien.ne.s fonctionnaires du service de renseignement de l'Aéronautique en occupant temporairement l'aéroport métropolitain. Ces derniers avaient été également jugés pour la rébellion de 1988 et amnistiés en 1989 par Menem ensemble aux commandants de la Guerre des Malouines (Leopoldo Galtieri, Jorge Isaac Anaya et Basilio Lami Dozo).

toujours présente. De plus, elles ont affirmé que déjà dans la I^{ère} ENM de 1986 des femmes avaient abordé la thématique des femmes détenues disparues. D'un côté, dans l'atelier Pour la liberté de Hilda Nava de Cuesta – une étudiante universitaire et infirmière qui avait été séquestrée enceinte avec son mari pendant la dictature et elle était la seule femme encore détenue en 1986 pour des raisons politiques – des femmes avaient commencé à analyser les différences entre un détenu et une détenue politique et notamment le (dit) double châtement de celle-ci pour avoir fait de la politique (ou avoir franchi la barrière entre le monde privé et le monde public) en violant par-là l'ordre « naturel » ainsi qu'à signaler la contradiction entre l'assignation du rôle social maternel aux femmes et la privation des fil.le.s imposée aux détenues (ALMA et LORENZO 2009, 99-100). Cet atelier peut être considéré comme le premier d'une thématique constante des ENM : Femme et Prison. Une expérience particulière avait eu lieu pendant la XIX^{ème} ENM où la Commission Organisatrice avait proposé que l'un des groupes de travail pouvait fonctionner au sein du Service Pénitentiaire où les détenues et les gardes avaient finalement formé un espace de réflexion pour débattre d'égal à égal les problématiques quotidiennes pour les exposer finalement au débat public et social (ALMA et LORENZO 2009, 139). De l'autre côté, les deux chercheuses ont mis en exergue l'existence dans cette I^{ère} ENM de l'atelier Droits Humains coordonné par la (aussi) Mère de la Place de Mai–LF Nora Cortiñas et participé par l'éducatrice populaire féministe et ancienne militante des FAP-PB dans le quartier populaire de Berisso (Province de Buenos Aires) et détenue disparue dans l'ESMA en 1979 Celina Esther Rodríguez (KOROL 2009, 165-186). Rodríguez (in ALMA et LORENZO 2009, 98) a rappelé que les femmes de cet atelier (dont beaucoup étaient des victimes et des membres du groupe Artistes Argentin.e.s pour les DH) avaient créé un groupe appelé Las Azucenas et elles avaient commencé à se nommer comme féministes et à travailler à la visibilité et au développement de la participation des femmes argentines au niveau populaire ainsi qu'à la reconnaissance des luttes historiques des ouvrières dans les usines (notamment le frigorifique SWIFT). Après l'expérience de 1986-1987 de l'Atelier de l'Amitié de La Plata où l'on avait travaillé avec les fil.le.s des détenu.e.s disparu.e.s en pensant à une logique différente de récréation par rapport à l'éducation formelle traditionnelle, Las Azucenas avaient commencé en 1988 à militer à La Plata avec le but de sauver tant le féminisme que le sujet des DH. Ensemble à (entre autres) l'expérience récréative unissant aux fil.le.s des détenu.e.s disparu.e.s de Berisso également les enfants des quartiers (KOROL 2009, 181), les premières consignes d'après Rodríguez (in KOROL 2009, 177) de Las Azucenas, étroitement liées à (l'ensuite appelé) Atelier Infantile Carlos Lebed, Proches des Détenu.e.s Disparu.e.s de La Plata, MEDH et H.I.J.O.S (KOROL 2009, 182) avaient été *Lorsqu'une femme dit non c'est non* et *Ne dis pas amour lorsqu'il y a violence*. D'après Alma et Lorenzo (2009, 123) ce groupe féministe avaient réactivé (ou transformées en féministes) des expériences militantes des années 1970 comme

l'éducation populaire⁷⁹ grâce à l'agrégation d'exilées politiques (ayant acquis en dehors de l'Argentine des nouvelles expériences tant féministes que d'activismes nouveaux) avec des éducatrices populaires, voisines de quartier, ouvrières, chômeuses et militantes de DH. Tout au long de 1990, Las Azucenas avaient travaillé à la recherche de nouvelles formes de participation politique (à même de transformer et se libérer de plusieurs oppressions) ensemble à Las Luisas (dont le nom récupérait l'histoire de la sage-femme de l'Hôpital Isidoro Iriarte de Quilmes María Luisa Martínez de González qui avait été faite disparaître en avril 1977 ensemble à l'infirmière Generosa Fratassi pour avoir dénoncé et informé la famille de Silvia Mabel Isabella – détenue disparue dans le CCD « Puit de Quilmes » depuis le 22 décembre 1976 - de la séquestration de sa bébé Rosa) et au groupe musical Las Caramelitas en Calzas qui organisait des ateliers d'autoconscience. C'était enfin autour de 2001-2003 qu'Alma et Lorenzo (2009, 145) ont enregistré la présence massive des femmes dans des organisations populaires multiples (et non uniquement – si bien très importantes - dans les cuisines populaires), en même temps que l'Assemblée pour le droit à l'avortement avait commencé à fonctionner à côté des ENM (car elle fonctionnait comme une grande assemblée autoconvoquée et non pas comme une rencontre) avec la revendication partagé d'un droit des femmes de décider sur leurs corps à partir de leurs expériences corporelles. L'atelier Stratégies pour l'accès à un avortement légal sûr et gratuit de la XVIII^{ème} ENM organisée à Rosario en 2003 s'était conclu avec : la proposition de créer une commission pour rédiger un projet de loi ; l'exigence de la réalisation d'avortement pas punissable ; la définition du viol comme un risque à la vie des femmes ; et l'exigence des gouvernements à garantir l'éducation sexuelle dialogique, pluraliste et avec une perspective de genre y compris comme une partie des projets d'éducation populaire (ALMA et LORENZO 2009, 172) afin de lutter contre le mandat (attribué historiquement au PRN) *On ne parle pas de ça* et permettre aux femmes de prendre confiance et jouir de leurs corps (KOROL 2007, 24). Face à l'inaction des gouvernements et des partis politiques⁸⁰ à la grave crise économique et sociale ainsi que la répression et les attaques de la part de l'Église catholique, ces militantes hétérogènes et autoconvoquées dans les ENM pour transformer une société injuste pratiquant la méthode du

⁷⁹ L'expérience du Domaine de genres de l'équipe d'éducation populaire Pañuelos en Rebeldía (réunissant des féministes et - des - éducatrices populaires) a été probablement la plus rappelée en raison de la publication du livre édité par Claudia Korol *Hacia una pedagogía feminista. Géneros y educación popular* (Buenos Aires, Éditions El Colectivo, América Libre, 2007). L'éducation populaire comme une pratique de la liberté de Paulo Freire a été transformée, d'après Korol (2007, 3) en féministe socialiste latino-américaine afin de pratiquer au sein des relations sociales l'émancipation intégrale, multiple, complexe, dialectique, joyeuse, colorée, diverse, bruyante, provocatrice, libertaire, éthique, polyphonique, insoumise, rebelle, personnelle, collective et solidaire. Cette transformation avait pu avoir lieu – d'après Korol (2007, 10) - grâce à la nouvelle réflexion sur la dimension politique de la vie quotidienne ayant octroyé un regard critique par rapport aux expériences des organisations populaires révolutionnaires des années 1970 désormais reconnues comme conservatrices par rapport aux codes moraux lorsqu'il s'agissait notamment d'arbitrer les relations interpersonnelles, construire des hiérarchies et ordonner des comportements.

⁸⁰ Le fonctionnement démocratique des ENM avaient remis en question– d'après Diana Maffia (in KOROL 2007, 46) – la relation entre les femmes et les partis politiques. Il ne s'agissait plus uniquement du problème que les femmes désiraient entrer dans les partis politiques (qui voulaient ou pas faire la politique *avec* les femmes) mais de questionner si les partis politiques étaient une organisation représentative pour une démocratie ou si leur vie intérieure était comme les femmes – qui faisaient dans les ENM la politiques *depuis* elles-mêmes – voulaient qu'elle était.

consensus comme une garantie de démocratie ample s'étaient considérées comme des femmes mobilisées pour leurs survie et celle de leurs communautés (ALMA et LORENZO 2009, 170).

Dans l'entretemps, en décembre 1988, 45 officiers de la Marine - guidés par le colonel vétéran Mohamed Alí Seineldín – avaient pris des armes de l'arsenal de Zárate pour se rebeller et sauver l'honneur des FFAA en demandant l'amnistie générale et définitive de toutes les membres des organisations politiques-militaires des années 1970 (sauf pour les membres des Juntas militaires et Seineldín lui-même) et la destitution du lieutenant-général José Caridi. Après des échanges de coups de feu avec les militaires légalistes à Córdoba, Salta et en particulier à Villa Martinelli (Province de Buenos Aires), Caridi s'était finalement retiré des FFAA et Seineldín avait été jugé, emprisonné et libéré (avec 39 hommes impliqués dans la Junte et 164 *carapintadas*) par la grâce de Menem en octobre 1989⁸¹. La revendication principale des *carapintadas* et de la population loyale aux FFAA était liée à la vision triomphaliste du passé militaire. Elle affirmait que la survie des institutions démocratiques résultait de la victoire des militaires d'une guerre juste, nécessaire et légitime contre ladite subversion lâche. Celle-ci a été accusé d'être en train, en tant que vaincue, d'articuler une campagne médiatique de dénigrement et de discrédit tant des années de la lutte contre un.e ennemi.e insidieux.se, sournois.e et cruel.le que des mérites et des martyres. Comme l'a écrit Salvi (2009, 99), les vainqueurs sur le terrain militaire se sentaient vaincus sur le terrain de la mémoire et ils ne pouvaient pas admettre que leurs commandants étaient emprisonnés par des sentences d'un tribunal civil. Ils avaient donc considéré comme essentielle l'amnistie, c'est-à-dire une reconnaissance implicite de leur défaite, en la cadrant comme une pratique politique traditionnelle argentine : un pardon de la condamnation qui n'aurait toutefois pas invalidé ni la cause ni la sentence de culpabilité (GAYOL et KESSLER 2012). Presqu'en contemporaine avec la condamnation à la réclusion à perpétuité – par contumace – d'Alfredo Ignacio Astiz pour le cas des sœurs françaises Alice Domon et Léonie Duquet séquestrées dans l'ESMA de la part de la Justice française, Menem avait commencé à pardonner les participants au terrorisme d'État. Les *Indultos de Menem* étaient une série de décrets - émis unilatéralement le 7 octobre 1989 et le 30 décembre 1990 - qui avaient pardonné plus de 12'000 personnes impliquées dans le PRN⁸² et dans les organisations de guérilla. Face aux efforts de reconstruction nationale sous Menem, « Who were based not just on commonality and shared

⁸¹ Ayant eu des divergences avec le nouveau président, Seineldín avait été assigné à résidence. Ce fait avait provoqué, le 3 décembre, en contemporaine avec la visite de George Bush, le dernier soulèvement d'une cinquantaine de *carapintadas* dirigés par le subordonné du colonel, Gustavo Breide Obeid. Ils avaient demandé la destitution des commandants supérieurs des FFAA et la place de général pour Seineldín, en occupant entre autres le siège du Ministère de la Défense et de l'État-major général des FFAA, l'*Edificio Libertador*. Le chef d'état-major Martín Félix Bonnet avait obtenu le 4 décembre 1990 la reddition des *carapintadas*. 13 militaires avaient obtenu des peines de réclusion de 5 à 20 ans. Breide Obeid avait été condamné à sept ans de prison. En 1996, il a fondé le Parti Populaire de Reconstruction avec lequel il s'était candidaté en 2003 et en 2007 aux élections présidentielles (VALES 2007).

⁸² Entre autres, Jorge Rafael Videla, Emilio Massera, Orlando Ramón Agosti, Roberto Viola, Armando Lambruschini, Ramón Camps, Ovidio Ricchieri, l'ex-ministre de l'Economie José Alfredo Martínez de Hoz et Guillermo Suárez Mason.

expérience, but on communal forgetting » (TAYLOR 1997), ne manquèrent pas des protestations⁸³. En réponse à la manifestation organisée par la Jeunesse Radicale et Péroniste et des partis politiques sous la consigne *Pour la vie et la justice, non au pardon*, le président Menem avait répondu que cette décision était nécessaire pour ne pas laisser une blessure ouverte dans le corps de la République (ARES 1989). Parmi les militaires, seulement Seineldín avait été (encore) symboliquement condamné à mort. En réalité, il avait été gracié en 2003 par le président Eduardo Duhalde – ensemble à l’ancien militant de l’ERP Enrique Gorriarán Merlo qui, à la tête d’un groupe de 40 civil.e.s provenant d’un parti (qui n’avait pas adopté la tactique de la lutte armée), avait partiellement occupé le 23 janvier 1989 le Régiment de l’Infanterie III à La Tablada avec le but et le devoir légal (selon l’art.21 de la Constitution Nationale ayant établi l’obligation des citoyennes) de freiner l’avancée d’un coup militaire dénoncé à l’époque par beaucoup de personnalités politiques comme Duhalde et Alfonsín (DIANA [1996] 1997, 217)⁸⁴. La Tablada avait permis aux FFAA de réveiller le spectre d’un retour de ladite subversion et de gagner une certaine adhésion civile à un renouvellement de la répression. Les participant.e.s à cette bataille avaient été soumis.es à des procès sans pouvoir réellement se défendre. Les condamnations avaient surpris pour leur caractère implacable. Tou.te.s les combattant.e.s avaient été détenu.e.s pour au moins dix ans pour avoir tenté un (supposé) putsch et par conséquent d’avoir violé la loi de Défense de la Démocratie. Des manifestations populaires induites par les organismes de DH avaient dénoncé l’impartialité et le manque d’enquêtes sur les violations de DH en revendiquant l’*Apparition en vie* des combattant.e.s⁸⁵.

⁸³ *Página12* était sorti avec la Une blanche et un supplément, *Mémoire*, dédié au passé récent. Le 10 septembre 1989, *El País* avait publié un article de presse sur une journée nationale de protestation qui parlait de la plus grande manifestation en défense des droits humains depuis le commencement de la transition démocratique, en 1983. 150’000 personnes étaient dans le centre de Buenos Aires et plus de 50’000 dans d’autres villes du pays (ARES 1989).

⁸⁴ Merlo avait été condamné en 1996 à l’emprisonnement à vie à Villa Devoto où il s’était engagé dans une grève de la faim de 162 jours avec d’autres détenu.e.s combattant.e.s révolutionnaires (BILBAO 2014). Mort le 23 septembre 2006, Merlo avait soutenu d’avoir été kidnappé au Mexique, le 28 octobre 1995, et extradé en Argentine par un opératif du Service d’Intelligence de l’Etat argentin en collaboration avec le gouvernement d’Ernesto Zedillo. A la tête du Mouvement Tou(te)s pour la Patrie, de 1986 à 1989, Merlo disait agir pour contrecarrer un nouveau complot putschiste des *carapintadas* unis au candidat à la présidence Menem et à d’autres dirigeants péronistes contre le gouvernement constitutionnel et les dirigeants progressistes. Ce scénario propice aux projets du MTP fut critiqué et jugé « faux » par tous les secteurs de l’espace politique argentin. Cette narration de l’histoire de Merlo – qui en 1979 était parti au Nicaragua pour combattre dans les files du Front Sandiniste de Libération Nationale et avait tué le 17 septembre 1980 le dictateur Anastasio Somoza Debayle à Asunción – le légitimait à créer en Argentine des conditions similaires à celles nicaraguayennes afin de montrer à la société (BONASSO 1999) qu’il y avait un groupe de jeunes qui protégeait la démocratie mieux que le gouvernement (VEIRAS 1999 ; HILB 2007). Les « chiffres » au terme de l’action avaient été : 32 guérilleros, 9 militaires et 2 policiers morts. En 1993, l’écrivaine féministe Matilde Sánchez a publié *El Dock*, à savoir la représentation de la participation des femmes dans cet événement. Diana ([1996] 1997, 215-242) a interviewé quatre femmes (la cheffe absolue des opérations au sein de la caserne et ancienne militante du PRT exilée en 1977 à Paris Claudia Acosta et les militantes de DH – c’est-à-dire des femmes ayant commencé à militer à la fin ou après la période dictatoriale - Cintia Alejandra Castro, Dora Esther Molina et Isabel Margarita Fernández) emprisonnées pour l’expérience d’occupation de La Tablada. À la fin de 2000, la CIDH avait fait noter au président Fernando de la Rúa que son État aurait dû réparer les dommages causés aux détenu.e.s en même temps qu’elle encourageait les détenu.e.s en grève de la faim à reconsidérer leur décision pour des raisons humanitaires, étant donné que le médecin du Service Pénitencier Fédéral avait estimé que certains étaient hémodynamiquement décomposés (GINZBERG 2000). À la fin de décembre, de la Rúa avait communiqué une commutation de la peine des détenu.e.s de La Tablada à l’exclusion de Merlo (HAUSER 2000). Finalement, le nouveau président Duhalde avait signé le pardon en (ré)affirmant qu’en Argentine il n’existait plus cette politique des armes et des affrontements. Ce n’était qu’une histoire passée. Pour cette raison, il fallait clore l’étape de cette forme de politique par la voie des pardons (concernant également 23 autres civils et militaires) assurant la pacification nationale (GINZBERG 2003).

⁸⁵ Le 24 janvier, des corps mutilés et sanglants étaient apparus dans la presse, mais plusieurs familiers n’avaient pas pu les reconnaître, car le juge Gerardo Larrambebere avait laissé les cadavres sans nom dans la morgue. Le mois d’après, ces cadavres avaient été enterrés

En suivant Tahir (2015, 145), la population ressentait de plus en plus le besoin d'un vrai changement dont Menem aurait aimé s'en faire le représentant avec deux stratégies. Face aux problèmes du présent, le passé dictatorial semblait assez loin pour pouvoir enterrer définitivement les questions qui en étaient liées. Le premier pas du président avait été de privatiser massivement les entreprises publiques afin de faire sortir le pays de la crise. Le second avait été d'alimenter, par des initiatives réduisant les demandes des associations des victimes, l'idée qu'il aurait fallu amnistier totalement les militaires pour pacifier le pays ; le pays étant le théâtre de conflits de certains secteurs qui aurait pris la société en otage. Dans ce cadrage, l'on avait stipulé la loi d'exemption du service militaire obligatoire pour les fils des disparu.e.s ainsi que pour les frères et les sœurs.

Malgré les pardons aux anciens commandants, les FFASA avaient été obligées par la société civile à répondre des disparu.e.s, du vol des bébés, des CCD situés dans les garnisons militaires et de l'identité ainsi que des trajectoires des anciens officiers répresseurs. L'impunité des FFASA pour les violations des DH avait été obtenue en échange de l'obéissance aux autorités démocratiques et de la suspension des déclarations et des démonstrations publiques revendiquant la lutte contre ladite subversion. Comme l'a souligné Salvi (2009, 104), les lois d'impunité avaient paradoxalement fonctionné comme des lois bâillons car pendant la décennie de 1990 l'on pouvait condamner les ravisseurs pour leurs déclarations publiques mais non pas pour les actes aberrants qu'ils avaient commis. En 1992, la CIDH avait déclaré que les lois d'impunités étaient incompatibles avec le Pacte de San José de Costa Rica et elle avait disposé que l'État argentin devait enquêter sur les violations des DH et sanctionner les responsables. Depuis 1995, les organismes de DH avaient demandé d'abord aux tribunaux locaux et après à la CIDH la reconnaissance du droit à la vérité (quant au destin final de chaque disparu.e) et au deuil tant des victimes que de l'ensemble de la société. Face à la limitation de poursuivre pénalement au sein du pays les responsables, ces organismes s'étaient appelées à la possibilité de réaliser des procès à l'étranger dont la plupart s'étaient déroulés en l'absence des imputé.e.s car le gouvernement argentin niait leur extradition comme le cas précité français. La réponse aux demandes d'extradition était arrivée en 2001 avec le décret n°1581 du président Fernando De la Rúa qui avait empêché les extraditions en argumentant que ces imputés avaient déjà été jugés en Argentine. Cette même année avait eu lieu la capture internationale de Ricardo Miguel *Sérpico* Cavallo, détenu au Mexique en 2000 ainsi qu'extradé en 2003 et jugé en 2006 en Espagne où le juge Baltazar Garzón

comme NN dans le cimetière de la Chacarita. Pendant les procès, l'on avait pu écouter l'enregistrement d'un dialogue entre le général Francisco Gassino et le général de brigade chargé de la récupération de la caserne et ancien chef opératif de la « Nuit des Cravates » (à savoir les 11 séquestrations d'avocats et leurs familiers réalisées entre le 6 et le 13 juin 1977 dans la ville de Mar del Plata), Alfredo Manuel Arrillaga, qui avait dit d'avoir 14 « paquets » et que deux étaient dans une autre unité (VEIRAS 1999). Sous la présidence de Menem, en décembre 1997, avait été donnée une autorisation d'exhumation des cadavres après laquelle l'avocate des détenu.e.s Marta Fernández a constaté qu'ils manquaient 8 corps. À la fin de 2000, le cas avait été levé des mains des organismes argentins et porté à la CIDH qui avait déclaré que l'État argentin avait manqué à son obligation d'enquêter de manière exhaustive et impartiale l'exécution d'Iván Ruiz et José Díaz.

avait décidé – depuis décembre 1996 - de poursuivre la dictature argentine pour génocide et terrorisme en enquêtant la disparition forcée de 600 Espagnol.e.s en Argentine.

Les FFAA résultaient à ce moment l'institution de la Nation la plus discréditée. Les cadres retirés ne se voyaient ni respectés ni reconnus - à la fois par la société et par les *caralavadas*⁸⁶ - comme des combattants ayant combattu dans deux guerres (SALVI 2010b, 1). Cela avait engendré la sensation d'un retour de la guerre psychologique (SALVI 2009, 100) menaçant de dénaturer la morale militaire et les vertus personnelles (la loyauté, l'abnégation, la résistance, le dévouement et en particulier le sacrifice du combattant - en contraposition aux civil.e.s - devant lutter jusqu'à perdre sa vie et tout laisser pour l'Armée) dans le processus de transmission de mémoire militaire aux nouvelles générations d'officier.e.s pour garantir la reproduction de cette profession (SALVI 2011b, 74). Dans les années 1990, la vie institutionnelle des FFAA avait été en effet transformée en raison de l'abolition du service militaire obligatoire (1994), de la réforme du système éducatif du Collège Militaire de la Nation le constituant en la première académie de formation d'officier.e.s d'Amérique Latine à avoir rejoint le système universitaire national (SCHELLEMBERG 2016), l'abrogation du code de Justice militaire et l'entrée des femmes dans la carrière d'officières du Corps Commando (1997). Ces changements, survenus pour moderniser les FFAA et renforcer ses liens avec la société dans le cadre démocratique (BADARÓ 2010, 60), s'étaient produits au sein d'un débat touchant aux valeurs légitimes devant constituer l'identité militaire jusque-là représentée par la figure du combattant convaincu, l'homme d'action engagé dans la lutte (SALVI 2011b) ou la « panthère » incarnant le désir d'aller au combat (BADARÓ 2010). Dans un contexte de démilitarisation symbolique de l'espace public marqué par les tendances des militaires à ne plus utiliser les uniformes et à réduire la quantité de défilées et de cérémonies en dehors des unités militaires ainsi que de l'adoption de règlements voulant explicitement la féminiser, l'identité des cadets du CMN était entré dans un processus de crise de légitimité sociale (BADARÓ 2008, 3). Ces décisions politiques avaient transformé les manières des FFAA d'élaborer leur mémoire. Les discussions avaient porté sur une possible redéfinition des critères d'autorité et de discipline (BADARÓ 2008, 4) notamment dans la relation instructeur-cadet.te.s afin de promouvoir l'exercice d'une liberté responsable de ces dernier.e.s dans l'accomplissement de ses études et de ses activités quotidiennes⁸⁷. Ce débat était étroitement lié aux conséquences des déclarations télévisées de l'ancien sous-officier de l'armée

⁸⁶ Valentina Salvi (2011b, 73-74) a noté que l'apogée de ce conflit interne à l'institution militaire (débouchant également sur deux mémoires et deux héritages différentes de l'expérience du PRN) entre anciens et nouveaux officiers avait été la période de conduction du général Roberto Bendini (2003-2008) - prolongée par Luis Alberto Pozzi - caractérisée par un alignement manifeste de ce chef des FFAA à la politique de mémoire du gouvernement de Néstor – et puis de Cristina Fernández de – Kirchner.

⁸⁷ Il faut préciser que le débat sur les effets d'endoctrinement des nouvelles générations autour de la politique et de l'Armée de la part des officiers instructeurs nationalistes catholiques intégristes (surnommés politisés car manifestement contraires à la prétention du gouvernement d'Alfonsín et des hauts responsables des FFAA de détruire les Armées en attaquant la structure de commandement) contre les professionnels (surnommés libéraux et accusés de ne pas protéger les camarades jugés pour leur participation dans le combat contre ladite subversion) avait entamé en 1984 (SOPRANO 2017).

Víctor Ibáñez du 25 avril 1995 et celle du capitaine naval Adolfo Scilingo⁸⁸ sur les (appelés) vols de la mort (respectivement dans les CCD « Le Petit Camp » de Camp de Mai et de la ESMA) ainsi que la déclaration de l'existence de trois listes noires de disparu.e.s. Face à ces (perçus comme) nouveautés, l'ancien sous-chef du Corps des Cadets (1985-1986), officier instructeur, lieutenant et commandant en chef Martín Antonio Balza avait prononcé un discours institutionnel dans le programme télévisé *Tiempo Nuevo* où il avait admis la torture et les assassinats commis par les officiers des FFAA (même si toujours en réponse à un – dit - terrorisme démentiel). Balza avait souligné que la fin ne justifiait pas les moyens y compris dans une (dite) guerre fratricide. D'après Salvi (2009, 100-103), Balza avait cherché à améliorer la position et l'image des FFAA par rapport à l'extérieur (la société civile) en les reconnaissant comme subordonnées à la fois à la Constitution Nationale et aux pouvoirs civils (autrement dit, il avait reconnu que les FFAA n'étaient pas les seules garantes des intérêts et des valeurs de la Nation) ainsi que par rapport à l'intérieur, c'est-à-dire aux FFAA dont le pacte de silence avait été altéré par les déclarations des repentis. En dissimulant d'un côté la responsabilité politique de l'institution militaire par l'argument de la culpabilité collective selon lequel tou.te.s les Argentin.e.s étaient coupables par action ou par omission (et donc personne ne l'était), cette proclamation de Balza avait permis en même temps d'éloigner les FFAA démocratiques actuelles de l'héritage du PRN. Balza avait, autrement dit, séparé les officier.e.s démocratiques doué.e.s de discernement moral des anciens commandants putschistes en articulant une critique de l'obéissance aveugle comme une pratique commune et réitérée parmi les officiers des FFAA. D'après Salvi (2009, 102), son *Message au Pays* prétendait atténuer la sensation que tous les officier.e.s en activité pendant la dictature - ainsi que les nouvelles générations ayant hérité la tradition (tâchée d'antidémocratique) militaire - étaient suspects. En évoquant la capacité de ces militaires de s'assumer et d'exercer un jugement moral, le commandant avait cependant en même temps éliminé les degrés différents de participation aux activités criminelles. Sur la base d'une complicité universelle, Balza avait pu reformuler la revendication historique de la communauté militaire, à savoir la réconciliation. Cette capacité de jugement moral avait été toutefois hantée, entre autres, par les

⁸⁸ Le 2 mars 1995 Adolfo Scilingo était apparu sur l'écran télévisé de *Hora Clave* avec le journaliste Horacio Verbitsky pour donner sa confession publiée par la suite dans *Página 12* et dans le bestseller *El vuelo*. La confession de Scilingo était le résultat d'une (estimée) non-promotion dans la Marine. En Argentine, les promotions militaires devaient être approuvées par le Sénat. Ce même Sénat avait obligé le président Carlos Menem, le 13 juillet 1990, à promouvoir le lieutenant-colonel Guillermo Antonio Minicucci, c'est-à-dire l'ancien directeur des CCD « Le Banc » et « Olympe ». Il avait été décoré pour son combat héroïque contre les bandes des délinquant.e.s subversif.ve.s. Si deux autres amis de Scilingo auraient dû être promus (les capitane Antonio Pernías et Juan Carlos Rolón), ce capitaine estimait d'avoir été écarté parce qu'il avait parlé des « vols » avec ses supérieurs. Face à cette « injustice », Scilingo avait cherché le journaliste le plus célèbre pour son opposition à l'ancien régime dictatorial afin de se racheter et d'être socialement reconnu comme une « victime ». En 1991, éloigné du domaine militaire, Scilingo avait ouvert un magasin de vidéos qui avait eu de la peine à engendrer des profits et pour cela, il aurait signé des chèques illégaux. C'était sur ce dernier fait que Menem s'était acharné lors de la « confession ». Il avait été arrêté pour cela, même si « Scilingo's real crime is breaking the pact of silence. » (FEITLOWITZ 1998, 197)

Procès pour le droit à la Vérité depuis septembre 1998⁸⁹, la demande d'extradition de 46 répresses du juge espagnol Garzón et la résurgence des disputes sur la mémoire de La Tablada⁹⁰.

Si le 6 décembre 2000, la Justice italienne avait condamné les généraux Carlos Suárez Mason et Omar Riveros à la réclusion à perpétuité pour les crimes commis à l'encontre des citoyens italiens, le CELS et les Grands-mères de la Place de Mai avaient demandé à la Justice argentine d'établir l'inconstitutionnalité des lois d'Obéissance due et de Point final avec la réouverture de la persécution pénale pour délits de disparition forcée de personnes, torture et homicide à travers le cas d'appropriation de Claudia Victoria Poblete par Julio Héctor Simón, un sous-officier de la Police Fédérale surnommé *le Turque Julián* qui avait opéré dans le CCD « L'Olympe ». Étant donné que l'appropriation de bébés était exclue de l'impunité, ces deux organisations de DH avaient choisi de rendre visible la contradiction de la Justice de ne pas juger les faits directement liés à ce délit, à savoir la séquestration et la disparition des parents José Poblete et Gertrudis Hlaczik ayant rendu possible la soustraction de la bébé de sa famille biologique. Ce cas avait obtenu la première décision judiciaire en 2001 par le juge Gabriel Cavallo. Jusqu'au 2003, les juges avaient adopté des décisions similaires dans les procès « en attente » et des nouvelles dénonciations avaient été présentées face aux tribunaux de toute l'Argentine (BARBUTO 2008, 49). Au milieu de 2003, le Congrès National avait réglé l'annulation parlementaire de ces deux lois et les Chambres Fédérales avaient réglé le renvoi à la première instance de la Justice des méga-procès (réunissant les cas de centaines de victimes pour lesquelles l'on accusait des dizaines d'imputés) qui avaient été traités déjà entre 1983 et 1986 comme le Procès n°761 ayant commencé à enquêter l'ESMA⁹¹. En juin 2005, la Cour Suprême de

⁸⁹ La demande de vérité des organismes de DH avait signifié la possibilité tant du Pouvoir Judiciaire d'aborder la question que du Pouvoir Exécutif de reconnaître une obligation face aux crimes et de continuer le débat dans le domaine public (BARBUTO 2008, 48). En mars 1998, le Congrès National avait signé un Accord de Solution à l'Amiable dans la CIDH où il avait reconnu ce droit à la vérité en engageant l'État argentin à faire avancer ces procès. En septembre, alors que les gouvernements nationaux eussent continué à proposer la nécessité d'oublier le passé en refusant d'entamer une politique de Justice, dans la ville de La Plata avait commencé le premier Procès pour le droit à la Vérité.

⁹⁰ Après 15 ans, le 19 février 2004, l'un des militaires qui avait participé à la récupération de La Tablada, José Almada, avait dénoncé à *Página12* plusieurs collègues pour avoir « mis hors combat » (torturés et faits disparaître) Iván Ruiz et José Díaz et tué, malgré qu'elle eût levé ses bras, la combattante révolutionnaire Claudia Deleis. Le militaire avait également expliqué que pendant le procès de l'OEA, Arrilaga et Varando avaient attribué les disparitions à un sous-official mort. Almada avait dénoncé à plusieurs reprises cette violation à ses supérieurs et, en guise de réponse, il avait reçu des menaces. Sa désobéissance lui avait comporté une « fausse accusation ». Il avait été arrêté pour 30 jours, confiné à Crespo et, finalement, forcé à aller à la retraite. En dépit des intimidations et persécutions continues pour sa désobéissance au nom de la moral, Almada avait raconté son expérience de La Tablada à l'Université de Paraná. Cet événement aurait dû être montré à la télévision le 10 juin 2003, mais il avait été censuré par ordre de la SIDE. L'année suivante, Almada était arrivé à se mettre en contact avec des organisations des droits humains qui lui avaient programmé un rendez-vous avec Enrique Gorriarán Merlo. Ils avaient parlé de combattre ensemble pour un pays pluriel et démocratique. Almada, à différence de Merlo, ne voulait pas pourtant contester l'ordre militaire. Il avait dit qu'il avait accepté ce que les FFAA lui avaient imposé en tant que soldat et homme respectable. Les FFAA continuaient à être pour lui une institution juste fondée sur la vérité. Le 10 novembre 2009, Arrilaga et le major Jorge Eduardo Varando avaient été accusés de délits de lèse humanité pour avoir utilisé des armes prohibées (le phosphore blanc) dans la récupération de La Tablada. Trois mois plus tard, la Chambre Fédérale de San Martín avait révoqué aux crimes cette qualification, en les jugeant pas prémédités. En vertu du découlement de 21 ans, ces crimes étaient tombés en prescription. Si en 2013 avait été publié le livre des journalistes Felipe Celsia et Pablo Waisberg, *La Tablada. Vencer o morir. La última batalla de la guerrilla argentina*, Buenos Aires, Aguilar, en décembre 2014, la Cours Suprême avait renvoyé la décision d'acquiescement des deux militaires en rouvrant les investigations (RODRIGUEZ 2004; MEYER 2014a).

⁹¹ Le Procès aux Juntas avait établi la continuation des enquêtes finalisées à la poursuite des officiers supérieurs. Ce fut comme ça que l'enquête relative aux crimes commis dans l'ESMA était passé originellement dans la Justice militaire jusqu'à ce qu'elle fut remise pour les années 1986-1988 au Tribunal National du Criminel et Correctionnel Fédéral n°12. Le 1^{er} septembre 2003 le dossier de

Justice avait déclaré l'inconstitutionnalité des lois d'impunités dans le cas de Pobrete, après que ce cas avait recouru toutes les instances. Cela avait permis d'un côté que tous les procès avaient pu continuer et, de l'autre, que ce cas avait pu s'élever à un procès oral promulguant la première sentence condamnatoire le 28 juin 2006.

1.2.1. Le familisme de la mémoire

L'hétérogène mouvement pour les DH est l'un des héritages historiques les plus importants du terrorisme d'État en Argentine (TAHIR et FRANCO 2010, 185). Avec ce terme, l'on s'est référé à l'ensemble d'associations de défense des DH englobant également les associations d'ancien.ne.s détenu.e.s disparu.e.s et des proches des disparu.e.s. En suivant Nadia Tahir (2015, 17), les associations des proches peuvent être traitées comme des collectifs de victimes ayant en leur cœur les personnes disparues comme des victimes incontestées. Tahir a remarqué que l'ensemble des associations de défense des DH n'étaient pas nées pour se substituer à la classe politique, l'espace de médiation politique étant (dit) inexistant⁹² pendant la période dictatoriale. À une époque où tout.e acteur.trice politique dénonçait les pénétrations et les influences étrangères (économiques et culturelles), ces associations s'étaient tournées envers la communauté internationale pour rechercher des liaisons et de la solidarité (FILC 1997, 61). Intervenant en un contexte de crise grave de représentativité pour la population argentine, elles avaient établi un lien intime avec le régime démocratique demandant le retour à l'ordre constitutionnel. En tant qu'entrepreneur de la mémoire (JELIN 2002, 48-51), ce mouvement a lutté pour la reconnaissance sociale et la légitimité politique d'une (sa) version du passé. Alors que dans des conjonctures et des moments divers, les acteur.trice.s, leurs intérêts et leurs stratégies ont été différentes, le mouvement de DH avait été et demeure, par rapport aux dictatures du Cône Sud et malgré son hétérogénéité, un acteur privilégié dont les actions ont été systématiques et permanentes. Les organismes le composant se divisent, d'après Jelin (2007), en deux catégories : les affecté.e.s directement par la répression (Proches de disparu.e.s et détenu.e.s pour raisons politiques, Mères et Grands-Mères de la Place de Mai, Ancien.ne.s Détenu.e.s Disparu.e.s, les Fil.le.s pour l'Identité et la Justice contre l'Oubli et le Silence et les sœurs et frères Herman@s⁹³) et les non-affecté.e.s, bien que certain.e.s des dirigeant.e.s aient été des victimes

l'ESMA a été rouvert était restée dans ce tribunal à la charge du juge Sergio Gabriel Torres. En octobre 2005, le magistrat Jorge Taiano avait exigé l'enquête des faits qui avaient endommagé plus de 600 victimes en déterminant comme les imputés possibles plus de 300 personnes (dont le 60% avaient été identifiées avec prénom et nom). Malgré l'existence initiale du méga-procès, le juge Torres avait décidé d'abord de fragmenter le procès et ensuite de le réunir depuis le 28 novembre 2012 dans le méga-procès justement connu comme « ESMA Unifiée » et terminé le 29 novembre 2017.

⁹² Avec le terme d'inexistence l'on s'est généralement référé (dans l'académie) aux décrets du PRN ordonnant l'abolition des partis politiques. Il est bien de remarquer que ce terme a également fonctionné dans les narrations autour des origines des associations des proches pour caractériser d'héroïque leurs actions politiques. Cette héroïcité a été renforcée par le silence sur les actions d'autres agent.e.s qui avaient effectué des réclamations (non uniquement) pour les DH comme les syndicats et les organisations de quartiers (FILC 1997, 35 ; VECCHIOLI 2005).

⁹³ En 2002, est né, grâce à l'assistance des Mères LF et de leur initiative, Herman@s. Suite à la disparition d'un (ou plusieurs) de leurs frères et/ou sœurs, le statut – le rôle et le choix de vie – des membres de cette organisation a changé au sein de sa famille. Bien souvent, sur eux et elles étaient tombées des responsabilités familiales lourdes. La constitution tardive en association de ces proches a concerné

directes des violations de DH (Ligue Argentine pour les Droits de l'Homme⁹⁴, Service Paix et Justice,⁹⁵, Mouvement Œcuménique pour les Droits Humains⁹⁶, Assemblée Permanente pour les Droits Humains⁹⁷, Centre d'Études Légales et Sociales, Mouvement Juif pour les Droits Humains et Association Corporative d'Avocat.e.s). Les associations des proches affecté.e.s sont aujourd'hui considérées comme la principale force d'opposition au régime dictatorial en contribuant (parfois par là) à l'oubli d'autres acteur.trice.s de l'opposition comme le mouvement ouvrier, les organisations de quartier et les groupes féministes et en faisant apparaître la dénonciation à la répression comme l'élément central de la fin de la dictature. En réalité, Natalia Casola (2019) a noté que la centralité gagnée par les dénonciations contre le terrorisme d'État doit être entendue plus comme une conséquence que comme une cause de la crise de la dictature où l'échec politique, la défaite scandaleuse dans la guerre des Malouines et la crise économique, sociale et politique (corruption et autoritarisme) gravissime avaient eu des rôles majeurs. Malgré que l'information sur les caractéristiques de la répression était disponibles aux secteurs civils depuis au moins 1979 (et même avant si l'on prend en considération les expériences de diffusion alternatives de Chaîne Informativ e et Agence de Nouvelles Clandestine idées par Rodolfo Walsh), la question répressive n'avait pas constitué une priorité pour la plupart d'acteur.trice.s politiques de la société civile comme les partis politiques traditionnels, l'Église catholique et les gros médias de communication. Cette thématique avait été abordée par la plupart de ce.tte.s acteur.trice.s politiques après la publication du *Document final de la Junte Militaire sur la guerre contre la subversion et le terrorisme* au début de 1983 sans cependant questionner les piliers fondamentaux de ce que l'académie a appelé le consensus antissubversif. Ainsi, il est bien de rappeler que les organismes de DH avaient occupé initialement une position marginale dans la définition de l'agenda politique et que le régime de terreur du PRN ne s'était pas constitué exclusivement sur des bases répressives mais il avait bénéficié de plusieurs niveaux de consentement, complicité, collaboration et participation pour s'imposer et se maintenir.

avant tout leur engagement politique préalable au moment de la disparition des proches. Si les premiers éléments mis en avant avaient été les questions de genre, d'âge et d'ordre de naissance pour comprendre comment ils et elles avaient fait face aux disparitions, les membres de cet organisme bénéficiaient de plus d'informations notamment car pour eux et elles la disparition avait souvent été un risque assumé par leurs frères et sœurs (TAHIR 2015, 186) Si j'aborde dans ma thèse tant la question des responsabilités familiales engendrées par la disparition forcée que la méfiance des sujets engagé.e.s politiquement, je n'élucide pas pourtant - pour des questions de temps et d'espace - comment cela a incombé sur cette association particulière.

⁹⁴ Née le 20 décembre 1937 dans les locaux du journal *Critica*, la *Liga Argentina por los Derechos del Hombre* dénonçait le fascisme du terrorisme de droite situé en continuité avec les fascismes européens du début du XX^{ème} siècle. Perçue comme étant liée au Parti Communiste, la Ligue souhaitait un avenir démocratique et heureux pour les Argentin.e.s (TAHIR 2015, 55).

⁹⁵ Le *Servicio Paz y Justicia* était né en 1974 au cours des réunions organisées par Adolfo Pérez Esquivel. En se fondant comme un réseau, le but de son action a été la non-violence (respect des droits humains, enseignement de l'évangile aux plus pauvres, orientation non-violente) et la non-filiation avec des partis politiques (TAHIR 2015, 56-58).

⁹⁶ Face à l'arrivée massive de personnes demandant de l'aide ou du réconfort, les membres des églises chrétiennes ont créé une structure permettant de coordonner l'action et répondre efficacement à ces requêtes (aide aux familles à l'élaboration de plaintes auprès de la justice, aide pour visiter les prisonnier.e.s, assistance financière directe, etc.) (TAHIR 2015, 58-60).

⁹⁷ Fondée par des membres des partis politiques, parmi lesquels Alicia Moreau de Justo et Raúl Alfonsín, l'*Asemblea Permanente por los Derechos Humanos* a été formellement créée comme une association civile le 18 décembre 1975 afin de répondre aux familles qui se présentaient aux député.e.s. Son travail était orienté vers les institutions internationales et/ou nationales (TAHIR 2015, 60-63).

Les degrés différents d'appui exprimés dans les discours publics ne peuvent pourtant pas être directement utilisés pour qualifier l'opinion publique, voire les attitudes sociales. Si le consensus antisubversif avait eu un haut niveau de légitimité, pourquoi – a demandé Casola (2019, 175) – aurait-il été nécessaire un projet tant répressif comme celui développé par le PRN ?

Il est généralement reconnu par l'académie que lors de la restauration de la démocratie, la règle tacite était que seul les personnes du même sang des disparu.e.s avaient le droit de demander la Justice en qualité d'avoir vécu dans leur propre chair l'événement de la disparition forcée. La disparition forcée de personne a été présentée comme une technique de désobjectivation (tant des disparu.e.s que de leurs proches) suspendant les liaisons d'appartenance avant tout familiales. La famille blessée (SOSA 2017, 126) avait été la gardienne du deuil national et l'idée même de Vérité avait fini pour être assimilée aux témoignages des proches sanguin.e.s des victimes. La famille blessée s'était présentée comme la victime directe ayant une autorité, un privilège et des droits de parler et de se souvenir de cette catastrophe (GATTI 2008) ayant marqué profondément l'histoire du pays. Ce sujet politique collectif a créé des hiérarchies, des pedigrees, des formes d'inclusion et d'exclusion et des frontières secrètes difficiles à franchir par les acteur.trice.s (considéré.e.s comme) secondaires⁹⁸ qui se sentent encore aujourd'hui touché.e.s et blessé.e.s par le passé violent d'une manière non-traditionnelle (SOSA 2014, xii). Parmi les limites de la démocratisation de la mémoire (et donc aussi de la transformation et fonctionnement démocratique de la société) formulée par le mouvement de DH (comme acteur de la défense de la démocratie), la perspective académique féministe a tourné son attention sur le familisme et le maternalisme de la mémoire en remarquant qu'ils s'étaient révélés être des critères centraux pour conférer la légitimité à la parole publique. Le terme de familisme a été coïné par Jelin (2007) qui a montré que les dénonciations des organismes de DH avaient été construites comme des crimes contre la famille. Vu le rôle d'actrices de premier plan dans les débats sur les dettes de la dernière dictature, les discours des organisations des proches affecté.e.s ont été interrogés comme réitérant (dé-faisant ou pas et/ou en mesures variées au sein du discours démocratique) le discours familiste dictatorial apparu dans les premières analyses de la période dictatoriale recourant à des perspectives de genre. Au sein du débat autour du familisme, Cecilia Sosa (2017, 126) a noté que le grand paradoxe sous-estimé de l'Argentine postdictatoriale est que l'idée de la famille évoquée par les Proches n'avait pas été la famille traditionnelle. La superposition entre le mouvement de DH et les associations des proches aurait généré d'après cette chercheuse un inouï

⁹⁸ Comme l'a remarqué Elizabeth Jelin (2002, 33 et 37), la mémoire n'est pas une propriété exclusive des personnes qui ont vécu l'événement même si le manque d'expérience positionne les porteur.se.s de mémoire dans la catégorie des autres. Pour ce groupe, la mémoire est une représentation du passé construite comme une connaissance culturelle transmise, voire partagée, par des générations successives ainsi que par des autres divers.e.s. Ce constat renvoie, d'après l'historienne, à revenir sur la dimension intersubjective ou sociale de la mémoire, c'est-à-dire à la pluralité d'agent.e.s sociaux.les en dispute qui essaient à matérialiser les sens du passé au sein de différents véhicules de la mémoire (ou produits culturels) et à travers des actualisations et des expressions qui, au lieu de ré-présenter le passé, l'incorporent performativement.

qui n'arrête à ce jour de marquer la postdictature : une demande de justice inspirée du sang et suggérant cependant une conception élargie de la parenté. L'institutionnalisation au début du XXI^{ème} siècle de ce mouvement ayant politisé les disparu.e.s en transgressant la limitation de la double filiation, l'identification traditionnelle entre la mère et l'épouse ainsi que l'obligation tant de la filiation que de l'héritage sanguin paternel a été pour longtemps perçue comme n'ayant pas débouché sur une contestation du familisme nationaliste sanguin patriarcal. Ce manque de contestation pourrait donc expliquer sa propre continuation dans la structuration de la mémoire de la dernière dictature. Pour la situer historiquement, cette thèse avait commencé à se développer dans un débat cherchant à déterminer si les Mères de la Place de Mai étaient ou pas une organisation (que l'on pourrait définir comme) féministe. L'élément déclencheur de ce doute au sein d'un féminisme international qui avait commencé à valoriser la maternité comme une expérience politique était que ces Mères (et non pas ses membres, individuellement) qui avaient socialisé la maternité (en se faisant Mères de tou.te.s les 30'000 disparu.e.s en transposant la maternité à la sphère publique et en signifiant leur engagement avec la justice sociale) ont longtemps soutenu de n'être pas des féministes avec l'argument que dans la société (post et dictatoriale) l'on voyait déjà beaucoup de haine (en faisant donc allusion à la – supposée - haine des féministes à l'encontre des hommes) et que l'important était donc de revendiquer l'amour⁹⁹ (FILC 1997, 78). De la lecture des interviews recueillies par Daniela Padoan (2006) il semblerait qu'avec leur présentation publique comme des femmes au foyer, les Mères avait voulu souligner qu'elles n'avaient eu aucun engagement politique avant de se réunir sur la Place de Mai. Les témoignages des Mères, d'après Filc (1997, 72), avaient inclus généralement l'histoire familiale de la mère impliquant une migration (interne ou externe de l'Argentine) et une fondation d'une propre famille (mariage et croissance des enfants) dans une nouvelle terre. Le récit de la naissance des fil.le.s disparu.e.s faisait référence au bonheur qu'elles et ils avaient apporté à la maison, à savoir un bien-être assuré par la force des liaisons biologiques d'une famille étendue. En ce sens, la perte d'un enfant assumait le ton d'une tragédie familiale. La famille était un tout qui devait s'adapter à la perte de

⁹⁹ Sara Eleanor Howe (2006, 47) a par exemple soutenu que le but des Mères de la Place de Mai n'avait pas été celui de changer le rôle de la femme en société mais qu'elles aspiraient à créer un rôle politique de la maternité en rejetant en même temps ce qu'elles percevaient comme le féminisme en Argentine : « The Madres have not identified themselves as feminist, and have in the past flatly rejected the term, something that can be attributed as much to negative connotation of the term “feminist”, as to the specific concrete differences between the two movements. For example, to one again quote the words of Hebe de Bonafini, “the mothers aren’t feminists, we believe in equality between men and women. Feminists here are very radical. They want men out of the way and we don’t agree with that”. » Comme Howe, Cynthia L. Bejarano (2002, 131) a focalisé son analyse de ce collectif dans le déplacement du rôle de la mère du domaine domestique au public en y voyant une subversion des normes genrées de la citoyenneté, à savoir une contre-processus au refoulement des femmes dans l'espace domestique : « As activist mothers, however, they acted and engaged their maternal citizenship in the public sphere. » Pour un regard différent sur la figure d'Hebe de Bonafini lue à la fois comme une membre originaire d'une famille philo-dictatoriale qui avait déclaré d'avoir enterré tout sa famille après la disparition de son fils car parfois – elle a dit (in SOSA 2014, 100) – la famille n'est pas celle héritée mais celle qu'une personne choisi ainsi que comme « ESMA's housekeeper » dans le cadre des cours de cuisine donnés à l'ESMA voir l'ouvrage de Cecilia Sosa (2014, 92) : « In those sessions, an intricate combination of political and gender transgressions worked together. The patriarchal script that confines women to the kitchen was iterated, slightly subverted. Moreover, the “bad script” was reinhabited as a key source of power. Armed with a big tablespoon, Bonafini reappeared ready to convert her audience into supporters of an alternative form of mourning. Once again, she not only cooked for the victims but for all the guests who came to see what was going on at her socialized kitchen. »

l'une de ses parties. Dans ces narrations, les disparu.e.s avaient été présenté.e.s comme des bons modèles de la jeunesse : des étudiant.e.s brillant.e.s et des enfants soucieux et préoccupé.e.s d'établir l'harmonie au sein de la société (JELIN 2011, 562). Ces enfants avaient aidé les gens les plus précaires à bâtir des maisons, distribuer la nourriture, contribuer à l'éducation des plus démunis.e.s et soutenir les luttes pour des salaires plus élevés, le droit au travail, la santé et la vie digne pour chaque personne. Quelques-un.e.s avaient mis sur place des offices informels de consultation : médecin.e.s, scientifiques, avocat.e.s, journalistes, etc. (PADOAN 2006, 47-48). En résumant, ces disparu.e.s étaient revendiqué.e.s comme des adolescent.e.s idéales, des idéalistes teint.e.s de naïveté, des jeunes normaux.les. Ce discours se couplait à l'affirmation que, malgré les intentions affichées, la dictature avait détruit et non pas protégé des familles – et par là, la société - avec des actes violents. La victime de la répression avait été avant tout la famille. Les répresseurs étaient représentés, d'après Filc (1997, 94), comme des membres de familles heureuses, sédentaires et isolées du monde extérieur au sein desquelles régnaient l'amour et la sécurité. En opposition, les victimes de la répression (les Proches) se racontaient comme des êtres jeté.e.s dans les rues, nomades et pérégrines, en dehors de leurs maisons désormais perçues comme précaires et non fiables : des lieux ne pouvant plus les accueillir chaleureusement. La répercussion de cette délocalisation et marginalisation était le sentiment d'avoir perdu son propre lieu y compris la dignité (en tant qu'individus désespéré.e.s, implorant.e.s, mendiant.e.s) et l'illusion libérale de la maison protectrice et/ou de la maison comme un espace d'amour. La haine des répresseurs avait détruit leur environnement d'amour familial et avait donné lieu à une tragédie familiale déclenchant une ultérieure lutte d'amour dans certains lieux de l'espace public conçus comme des refuges intimes et privés (au sens de libérés de l'action étatique) pour exprimer leurs affects (FILC 1997, 92) et récupérer (au sens de se sentir ensemble à) le père merveilleux, la fille affectueuse, l'oncle gentil, la cousine qui était une amie exemplaire ou la mère avec un cœur grand comme le monde, à savoir les héroïne.s de notre civilisation. Les disparu.e.s avaient été transformé.e.s en exemples de l'amour filial et conjugal qui, malgré les erreurs éventuels, avaient en commun des idéaux nobles, l'amour pour la patrie et l'engagement sans relâche pour la cause du peuple pour laquelle ils et elles avaient tout risqué y compris leurs propres familles (FILC 1997, 79 et 202). La paix et la liberté assurées par le nouvel ordre parental que l'État aurait dû garantir s'étaient avérées pour les Proches non uniquement des mensonges mais également des actions désintégratrices d'une génération de petit.e.s-enfants, d'enfants et de futurs parents (AMADO 2003, 141). À travers l'ordre d'adoptions illégales et clandestines, la Junte avait imposé un nouvel ordre de filiation : « En créant de toutes pièces une nouvelle ascendance, ils ni[aient] dans un même mouvement les crimes commis et priv[aient] leurs ennemis de leur propre descendance. » (POPPER-GURASSA 2005, 63) Le cas des bébés disparu.e.s, qui garantissait que « Par la continuité filiative

n'adv[enait] pas un futur ennemi, antagonique du projet à long terme de la junte militaire » (POPPER-GURASSA 2005, 62), a été traitée par les organismes de DH – et en particulier par *Abuelas* - comme un crime contre la famille. La guérison de chaque famille qui avait pu récupérer un.e petit.e-enfant avait été perçue comme amenant graduellement au soin du pays entier, à la reconstruction du tissu social (FILC 1997, 82).

En suivant l'analyse de l'Antigone de Judith Butler ([2000] 2003), l'on peut affirmer que les expériences de la perte peuvent mettre en doute et transformer l'idée hétéronormée de famille par le fait de rendre visibles des formes nouvelles d'intimités publiques - fondées dans des relations soit biologiques soit non biologiques - qui fonctionnent d'après des normes non standardisées en dépassant la portée des conceptions juridiques contemporaines. Les nouvelles formes de rencontre entre le public et l'intime générées par les associations de proches en Argentine – y compris par les Grands-mères ayant fondé leur demande de justice dans la Vérité du sang – avaient généré une position de l'*au-delà dans* la parenté classique officialisée par entre autres le fait que les titres de mère, grand-mère et fil.le ne faisaient pas nécessairement référence aux liaisons rigoureusement biologiques (SOSA 2012, 46). Cela peut être rendu visible également par la militance des Mères de la Place de Mai. Par des actes linguistiques, elles avaient occupé plusieurs positions dans la structure parentale (BUTLER [2000] 2003) car elles avaient affirmé d'être des mères de disparu.e.s, d'avoir été accouchées par leurs enfants et d'être toujours enceintes d'elles et d'eux. En utilisant l'argument dictatorial du lignage familial comme fondement privé de l'histoire, ces femmes avaient dénoncé la Junte militaire d'être la responsable de leur impossibilité de se représenter. Par leur présence, elles (aussi) avaient certifié que l'espace de la parenté, à la fois familial et social, avait été détruit par la dictature génocidaire. Les disparu.e.s non seulement n'étaient plus des enfants de leurs parents, mais ils n'étaient même plus des enfants de la Nation et de l'État. Les disparu.e.s étaient présenté.e.s comme des êtres sans la garantie de droits politiques et civiques, expulsé.e.s des possibilités subjectives de s'intégrer dans la filiation sociale (AMADO 2003, 140). En se performant comme l'épreuve matérielle des actions de leurs enfants au temps présent, les Mères accouchées par les disparu.e.s leur avaient octroyé collectivement une nouvelle subjectivité. En ce sens, la nouvelle subjectivité des Mères s'était matérialisée dans un acte d'héritage des idéaux des leurs enfants disparu.e.s et leur mise en pratique à travers des initiatives politiques et sociales innovatrices. Par-delà l'évocation sanguine, Sosa (2014, 17) a remarqué que ces Mères avaient dénaturalisé la reproduction en la faisant ressortir uniquement de l'espace public : elles avaient contesté pratiquement la temporalité (re)productive, en suggérant à la fois un nouveau sens, entre la vie et la mort, de la communauté et des nouveaux sujets non contraintes par une logique biologique de la reproduction. Butler ([2004] 2005) et Olivia Guaraldo (2012) ont en effet démontré qu'il est possible

de créer une communauté politique à partir de l'expérience de la perte. Ce type d'expérience, le deuil, peut se transformer dans une opportunité unique pour se rencontrer avec les autres et permettre la construction éventuelle de nouvelles communautés et formes alternatives de se voir, d'être et de rester ensemble. Guaraldo a illustré que, suite à la perte d'un.e proche, les sujets prennent conscience d'avoir perdu quelque chose qui ne renvoie pas uniquement à la personne défunte mais également au soi-même du sujet. Un sujet endeuillé, manquant. Ce qui lui manquerait correspond à ce qu'il désirerait : le sujet ne pourrait en avoir accès qu'à travers l'autre. Ce sujet témoignerait, comme l'a écrit Butler ([2004] 2012, 34), son être ex-statique se manifestant dans les expériences communes d'« Être transporté au-delà de soi par une passion, mais aussi être hors de soi, de colère ou de chagrin. [...] De] la passion, au deuil et à la rage qui nous déchirent, nous lient, nous transportent, nous défont et nous impliquent, parfois de manière fatale et irréversible, dans des vies qui ne sont pas les nôtres. » Nous sommes toujours (déjà) impliqué.e.s dans des vies qui ne sont pas les nôtres. « Les liens que nous avons avec les autres constituent un sentiment de soi et font de nous ce que nous sommes. Lorsque nous perdons ces liens, nous nous perdons fondamentalement : nous ne savons plus qui nous sommes, nous ne savons plus quoi faire. » (BUTLER ([2004] 2012, 33) Comme l'avaient raconté les mères de disparu.e.s en témoignant d'une force viscérale les ayant jetées de manière turbulente sur la Place à marcher silencieusement dans une étreinte, la vulnérabilité relationnelle s'était manifestée, avant tout, par une interruption due à l'impossibilité de décrire méticuleusement la douleur éprouvée. En rendant progressivement (un) compte de soi dans une forme narrative, ces sujets avaient compris - dans leur processus de politisation - d'être incomplètes, limitées, opaque à elles-mêmes (BUTLER [2005] 2007). Ce sujet (les mères de disparu.e.s) avait perdu l'omnipuissance et pourtant avait gagné sa force collective en partageant la vulnérabilité en tant qu'interdépendance corporelle (fondée non pas dans le sang mais dans des formes alternatives et non normatives de soutien, appartenance, adhésion, attention et soin) les habilitant à affirmer leur sens d'être ensemble dans le deuil¹⁰⁰. Depuis l'officialisation du deuil pendant le gouvernement de Néstor Kirchner ayant transformé une mémoire (recelant donc une demande de justice fondée dans le sang) en une question d'État, la narration d'empreinte familiale avait été transférée à toute la Nation en créant une nouvelle famille élargie. Kirchner s'était plus particulièrement présenté comme l'un des membres du lignage inauguré par la violence (l'un des fil.le.s des Mères et des Grands-mères de la Place de Mai) grâce à sa volonté

¹⁰⁰ D'après Butler (2007, 36), en disant sa douleur dans une structure interlocutoire, le sujet est dépossédé de sa perspective comme sienne. L'interruption se vérifie parce qu'en adoptant des mots qui ne sont pas les siens (étant donné qui précèdent le sujet), le sujet se rend substituable alors qu'il aimerait parler de sa singularité. Cette douleur que l'on aimerait raconter désorientée, car les mots pour la dire s'échappent. Ce déconcertement amène à percevoir la condition relationnelle de l'être humain.e étant donné que le sujet est toujours dans une relation d'interdépendance avec son environnement : « The key idea [...] about embodiment is that the body both separates us from others and opens us up to those others at one and the same time via a primary and unwilling physical proximity with others. [...] This "precarious" or "ambiguous" relation to others, this tie that simultaneously binds and threatens, is integral to understanding the conditions of possibility for ethics. » (KNISELY 2012, 150-151)

politique (et non pas à l'affectation directe de la violence) établissant que les expériences traumatiques peuvent être partagées et éventuellement transférées et adoptées (SOSA 2017, 142).

1.2.2.1. Proches des disparu.e.s et des prisonnier.e.s politiques

La multiplication des disparu.e.s avec le début du régime dictatorial du PRN avait amené de plus en plus de proches à demander de l'aide aux associations de défense de DH existantes. En septembre 1976, dans les locaux de la Ligue avait été créé Proches de détenu.e.s et disparu.e.s pour des raisons politiques (TAHIR 2015, 55), se réunissant deux fois par semaine (l'une pour les personnes qui vivaient dans la Capital Fédérale et l'autre pour les proches venant du Grand Buenos Aires) pour lire avant tout soigneusement les journaux. Comme l'ont expliqué Tahir et Franco (2010, 189), « Dans un premier temps, leur travail consiste à recevoir les dénonciations des autres proches de disparus et à les aider dans leurs démarches administratives : *habeas corpus*, réclamations dans les différents ministères ou commissariats. Peu à peu, leur travail évolue autour du soutien apporté aux familles, qui se traduit par une aide financière et logistique, afin qu'elles puissent rendre visite aux prisonnier.e.s. Ces dernier.e.s étaient souvent incarcéré.e.s dans des provinces très éloignées de leur province d'origine, l'association recherche des fonds pour financer les voyages et les séjours dans la province d'incarcération. » *Familiares* avait divisé les tâches de solidarité parmi des sous-commissions différentes. Les buts affichés étaient de récupérer les disparu.e.s et de libérer ou au moins d'améliorer les conditions de vie des prisonnier.e.s politiques. Le processus de politisation des vies de ces proches avait coïncidé avec les pratiques d'apprentissage collectives de cette recherche pour la Vérité ayant mis en place une communauté – une famille - satisfaisant ce que dans les témoignages des Proches avait été nommé une nécessité de s'identifier. Ce besoin a été généralement analysé dans le cadre d'un processus d'identification publique et politique de la militance de DH centré dans l'affirmation des membres d'un lien de sang avec les victimes. Autrement dit, le lien de sang aurait été dominant en tant que médiation politique à cause de l'inexistence d'autres options de représentation pendant la période dictatoriale. Ces proches ont en effet souvent expliqué leur nécessité de chercher les membres disparu.e.s de leurs familles comme découlant naturellement de la qualité des liaisons familiales (FILC 1997, 74). Face à des actes violents qui les avaient dépossédées de leurs rôles, la réaction de certaines mères avait été de continuer à se soucier de leurs enfants même si les réponses obtenues par les institutions avaient pris la forme de l'accusation qu'elles ne savaient pas où c'étaient leurs fil.le.s car elles n'avaient pas bien exercé leur rôle parental. Comme l'avaient montré Filc (1997) et Claudia Laudano (1996), le PRN abusait de la référence à la famille en tant que cellule basique et vitale de la société. La famille, constituée discursivement par des lois précédant toute organisation sociale, était présentée comme le seul soutien de l'ordre social et le lieu principal de l'éducation morale où les parents auraient dû agir à la fois comme des modèles et des gardien.ne.s

de la conduite de leurs enfants. La famille devait être l'enseignante de la foi, une école de justice et un temple d'amour. Suite à la disparition de leurs enfants, « Their lives as mothers had lost their meaning ; these women were driven to recapture that meaning. » (MALIN 1994, 199) La douleur d'une mère à laquelle on a enlevé un enfant avait été présentée comme incomparable à tout autre forme de douleur et compréhensible uniquement par une autre mère (BARROS 2009, 96) car, premièrement, il n'y a pas de mère s'il n'y a plus d'enfant vu que l'enfant est perçu comme le signifiant de la mère. La lutte d'une mère pour ses enfants apparaissait également comme ne pouvant être freinée par la force car sa cause n'avait rien à voir avec la raison. Elle avait été interprétée comme une conséquence de l'instinct maternel ou de la foi d'une mère (FILC 1997, 74). Virginia Vecchioli (2005, 3) a souligné que l'action publique des Mères prétendait s'expliquer par la référence au sang, à la douleur et à l'instinct, c'est-à-dire à une liaison incessible et marquant avec la même qualité les relations au sein de cette communauté imaginée. La naturalisation du principe basique de construction des communautés politiques des Proches – a poursuivi cette chercheuse – avait été l'une des clés de son efficacité dès que ses intérêts étaient apparus comme dérivés naturellement des relations de sang entre les victimes et leurs familles et non pas comme résultants d'une position au sein d'un espace élargi d'intérêts en compétition. Il est certain que la caractéristique commune d'être une mère de disparu.e n'avait pas constitué automatiquement le groupe des Mères de la Place de Mai, ce n'est que par le constat que non pas tout.e proche avait choisi de militer dans des organisations de DH. Vecchioli a demandé s'il faudrait ou pas continuer à garder foi, en tant que chercheuses, aux relations de sang comme le principe d'explication de formation du groupe politique des Mères. Elle a souligné qu'en partant du constat d'une conception de la situation dictatoriale définie par l'exercice systématique de la terreur et de la suppression de toute forme de participation sociale et politique, l'argument ayant prévalu dans l'académie pour expliquer l'action politique des Mères a été celui de la régression au domaine basique de la solidarité, à savoir la famille. Ludmilla Bazzoni (2013, 76) a par exemple argumenté que les Mères, résistant aux sentiments d'infériorité et faiblesse assignés à leur rôle, avaient porté dans la place des mœurs, des compétences et des mots sortant de la sphère domestique. Elles avaient communiqué entre elles à partir de leurs sentiments et non pas de l'idéologie, en introduisant dans la politique les expériences tant de la maternité que de la douleur à la première personne¹⁰¹. En appliquant une perspective de genre à cet argument, Vecchioli (2005, 4)

¹⁰¹ Face à l'impossibilité d'exprimer leur drame en public, les Mères avaient développé des actions spontanées d'une grande signification politique et symbolique. Leurs premières actions avaient essayé à visibiliser leur propre drame privé et leur recherche axée à la découverte de leurs propres enfants. Elles écrivirent, par exemple, les noms et les histoires de leurs enfants disparu.e.s sur des billets de banque qu'elles avaient fait circuler en allant toutes ensemble au marché. Elles avaient décidé d'utiliser l'argent comme symbole du système économique en vigueur ; des billets apparemment similaires et interchangeable devinrent ainsi singularisés, car chacune racontait une histoire différente et propagea un message unique : *j'ai un fils disparu* ou *ma fille a été séquestrée*. Au début de l'action, elles s'étaient aperçues que les vendeur.se.s déchiraient ces billets. Elles utilisèrent des coupures toujours plus élevées. Ce travail de divulgation de la réalité des disparitions forcées avait été mis en place également dans les paroisses. Du moment où l'Église niait les disparitions de personnes, chacune des mères était allée dans une paroisse différente et avait inséré dans certaines Bibles des

a expliqué la participation politique des Mères à partir de leur responsabilité découlant de la division du travail et rendue visible par l'absence des pères sur la Place : les femmes comme les responsables de la famille et les hommes comme les responsables du travail salarié. Cette chercheuse a affirmé qu'en plaçant la raison de l'action politique dans les qualités associées à la famille ou au féminin, l'analyse courrait le risque de laisser incompris le travail complexe de construction d'un engagement public énoncé comme fondé dans des qualités comme le sang, l'instinct et la douleur. Le choix¹⁰² du principe de la familiarité pour défendre les DH et avancer des demandes de Justice serait à considérer comme une stratégie politique et une attitude et pratique ayant exprimé une éthique de l'engagement moral avec les DH qui s'était formée dans le distancement d'autres organisations composées par des professionnel.le.s et intellectuel.le.s politiques, c'est-à-dire par des avocat.e.s engagé.e.s avec le droit, le journalisme, la littérature, l'activité académique, les partis politiques et le parlement (VECCHIOLI 2005, 10). En ce sens, la disparition physique d'une personne n'est pas une condition suffisante pour expliquer l'apparition d'une pratique de revendication organisée et durable, c'est-à-dire d'un travail symbolique que des militant.e.s et des adhérent.e.s à la cause de la dénonciation des disparitions forcées avaient réalisé pour construire une communauté politique imaginée comme fondée dans les liaisons de parenté. La qualité d'affectation directe indiquant une liaison biologique de proximité maximale (la consanguinité articulée dans ses relations spécifiques de parenté) aux victimes est à comprendre comme une propriété socialement construite et objectivée par un groupe de militant.e.s qui s'étaient identifié.e.s dans l'espace public à travers l'usage de catégories de parenté.

Les analyses de Vecchioli et Bazzoni se sont inscrites parmi les doutes de certaines féministes qui avaient été réveillées par rapport à la célébration matérnalistes des Mères et Grands-Mères comme des héroïnes de la résistance à la dictature dont le moteur de leur engagement s'était inscrit plus dans l'ordre de l'obligation que du choix (MOSACRDI et ORIA 1986, 42). Cette insistance sur l'obligation avait généré des querelles parmi les chercheuses féministes – surtout, d'après Filc (1997, 208), des pays industrialisés - des années 1980 et 1990 sur le symbole de ces Mères et Grand-Mères représentant les processus de transformation des pratiques politiques par les femmes. Au sein de ce débat, Filc a analysé la manière dont les Proches s'étaient approprié.e.s du modèle traditionnel de la

papiers avec les histoires de leurs enfants. Ce faisant, les fidèles avaient pu les lire lors de la prière, acte qu'involontairement les amenait à prier ensemble aux mères pour l'apparition en vie des disparu.e.s. Les tracts des Mères étaient nouveaux tant dans la forme écrite que dans la forme de divulgation. Contraintes par les coûts économiques et la volonté des imprimeries, mais aussi pour éviter d'être persécutées par les militaires grâce à la localisation du nombre de série, chacune s'engagea à en écrire un (ou plusieurs) en faisant preuve de créativité tant dans le contenu que dans la forme. Cette stratégie leur avait permis de divulguer des tracts, alors que la loi ne les reconnaissait pas comme tels. Autre exemple d'action fut l'embouteillage volontaire du Ministère de l'Intérieur : les mères avaient décidé de présenter une quantité énorme de dénonciations de disparition le même jour. Ce faisant, elles avaient matérialisé leurs enfants disparu.e.s dans une queue énorme - infinie et continuelle comme leur recherche - afin de capter l'attention des gens et des fonctionnaires publics (PADOAN 2006, 100).

¹⁰² Le CELS, par exemple, avait été fondé par un groupe de proches de disparu.e.s n'ayant pas fait du principe de familiarité son principe de distinction publique.

famille (utilisé pour légitimer le régime dictatorial) pour produire un discours de (défini comme de) contre-vérité en créant une nouvelle mémoire sur la disparition forcée de personne. C'était donc dans ce cadre que l'on avait commencé à considérer que le terme de *desaparecido* était né en position de résistance. Filc s'est concentrée sur le processus de dés- et ré-articulation généré par cette appropriation d'après laquelle ceux et celles exclu.e.s du discours officiel (les mauvais fil.le.s et lesdit.e.s subversif.ve.s) avaient été transformé.e.s en bon.ne.s fil.le.s dépositaires de ce qu'il faudrait considérer comme le moralement bon de la société argentine ; les disparu.e.s étaient des personnes idéalisées luttant et se sacrifiant pour une Argentine meilleure (FILC 1997, 65). L'utilisation de ce modèle, a poursuit l'historienne, ne peut pas être vu comme une simple stratégie discursive car il était fondé dans la croyance des Proches dans la force et la valeur morale positive de la parenté. Cette thèse s'est ancrée, entre autres, dans le constant que la famille et ses problèmes étaient des sujets constants de conversation dans *Familiares* dont l'une des anormalités était le divorce, soulignant comment le maintien de la famille unie dans une atmosphère d'amour et de soin était valorisée. Cet impératif d'unité familiale, qui était notamment une responsabilité de la mère, expliquerait l'impossibilité des proches de faire le deuil des disparu.e.s car il était perçu – d'après les psychothérapeutes Puget et Käes cités par Filc (1997, 74) – comme l'action qui les aurait tué. Ce sentiment de culpabilité, a écrit l'historienne, emphasait les sentiments d'amour et de responsabilité envers l'être aimé.e. Cela s'était rendu évident dans le pouvoir de nier la mort exercé par des Mères se déclarant perpétuellement en deuil. Je veux entendre cette pratique des Mères comme une résistance en même temps que je mets en exergue les problèmes éthiques générés par cette consigne notamment pour ce qui concerne la possibilité de prendre la parole des survivant.e.s des CCD.

Selon Da Silva Catela (1998, 98), la non-existence d'un unique moment de concentration de la douleur et des obligations morales sur la personne morte, associées à la méconnaissance sur les faits causant la mort¹⁰³, avaient constitué une nouvelle figure : la privation de la mort. La catégorie de disparu.e avait représenté la condition d'un triple manque : d'un corps, d'un moment de deuil et d'un enterrement. La vie et la mort sont souvent pensées comme deux concepts exclusivement biologiques, alors qu'ils sont éminemment politiques. La mort ne s'avère pas jusqu'à ce que des dispositifs culturels, politiques et sociaux l'insèrent dans des rituels funéraires. Le corps persiste après la mort précisément car il n'est pas uniquement une réalité biologique mais également une construction narrative. Alors qu'on la considère généralement une pratique privée et menée en solitude, il y a

¹⁰³ Les études d'Estela Schindel (2003, 129) sur la figure des mort.e.s et des disparu.e.s dans la presse nationale en époque dictatoriale ont mis en exergue que le langage fonctionnait comme un dispositif de disparition non tant de la mort quand de la cause de la mort. Les morts desdit.e.s subversif.ve.s ne résultaient pas d'un meurtre mais plutôt d'un abatement. Ce terme est communément utilisé en espagnol pour des choses (et non pas pour des personnes) qui sont mises hors de combat ou capturées. L'emploi de ce verbe au passif (*ha sido abatido*) exposait les faits d'une manière tellement vague qu'il n'avait pas été nécessaire de rendre compte ni des responsables ni des raisons des meurtres.

plusieurs formes et processus ni uniquement individuels (ou communautaires) ni toujours politisés (ou dépolitisés) pour élaborer (ou pas) le deuil. La mort, plus qu'un état, est un processus socialement construit (THOMAS 2003) : il existe des signes culturels afin de penser les pertes et les distinguer entre celles qui peuvent être reconnues et celles qui ne le peuvent pas. Derrière cette division apparaît la notion d'humain.e : « Grievability is a presupposition for the life that matters. » (BUTLER 2010, 14) L'histoire d'Antigone nous a appris la puissance du deuil public comme l'une des possibilités pour subvertir la hiérarchie des vies qui peuvent être pleurées et, également, l'autorité politique. Si le deuil est une réponse affective régulée par les régimes de pouvoir, alors il peut être soumis à censure. Les disparitions forcées de personnes avaient rendu impossible la possibilité d'effectuer des rituels funéraires communément inscrits dans la culture argentine. Ces rites servent aux personnes vivantes pour affirmer la vie d'une personne morte de manière à ce qu'il soit possible d'en accepter la perte. En général, la socialisation de la mort exige que les personnes qui subissent une perte se voient obligées, pendant un temps concentré et restreint, à intensifier leurs sentiments et à manifester leur douleur¹⁰⁴. Dans cette période la compassion se fait centrale et distingue les personnes qui souffrent de celles qui ne souffrent pas. La question du temps est très importante pour comprendre la difficulté d'élaborer le deuil dans le cas des disparitions forcées de personnes. Pour les proches des disparu.e.s, d'après Da Silva Catela (1998, 98), les références temporelles n'étaient pas dictées par un moment de deuil personnel et restreint. Plutôt, après la disparition d'un proche, l'on vivait des temps d'attente très longs, marqués par l'espérance et les fantasmes du retour en vie. Ce temps, au lieu de se modeler sur des nécessités personnelles pour élaborer le deuil, était rythmé par des événements nationaux. La plupart de ces événements faisaient référence à des révélations associées à la violence du régime du PRN (comme la découverte de CCD et de cadavres au bord de la mer, dans les cimetières ou dans des fosses communes) ou à l'entrée dans la période de transition démocratique. En fragmentant la période en mesure d'entamer un processus de deuil, ces événements avaient empêché les morts des disparu.e.s d'acquiescer un caractère social. Ces événements - tant pour l'horreur que pour l'espérance qu'ils avaient suscitée dans les proches - avaient entravé la possibilité d'entamer un processus de solidarisation avec la douleur de l'autre (DIAZ FACIO LINCE 2008, 8). Les disparitions forcées de personnes avaient troublé également la dimension spatiale pour élaborer le deuil car il n'y avait aucun lieu de culte, comme par exemple une tombe, en mesure de marquer le lieu exact où les corps avaient été déposés¹⁰⁵. Les proches étaient par conséquent poussé.e.s à s'inventer des stratégies, tant privées

¹⁰⁴ Les personnes changent, par exemple, la couleur de leurs vêtements, reçoivent des visites et des condoléances, peuvent s'abstenir d'aller au travail, interrompent leurs sorties festives et expriment leur douleur par les larmes, le silence et/ou les cris.

¹⁰⁵ En suivant Da Silva Catela (1998, 98-102), la mort est généralement ritualisée par un début et une fin clairs. Elle commence avec le moment de la mort en soi – dans un espace, une façon de mourir et un cadavre précis – et, suite au processus de deuil, elle termine avec la maîtrise de la mort. La disparition forcée de personnes ne permet pas cette concentration spatio-temporelle, car cette catégorie ouvre les extrêmes, crée des nouveaux espaces et mots, permet de continuer à dénoncer pour réclamer justice. Dans les cas de mort violente, les modalités d'annonce du décès engendrent incertitude et angoisse, sentiments qui continuent pendant la période de la

que publiques, pour rendre hommage aux disparu.e.s. Des exemples sont aujourd'hui les monuments ou les espaces de la mémoire ainsi que des objets de la vie quotidienne comme les photographies. La nécessité de s'identifier ou d'avoir un référent.e a été expliqué par les membres de Proches comme la possibilité de participer (politiquement) à la création d'une maison (un refuge où l'on pouvait être accueilli), d'une complicité solidaire façonnant la possibilité de partager des informations, d'une confiance là où tout le monde semblait soit mentir soit ignorer les répressions et les souffrances causées par la dictature. Le sentiment de percevoir que l'on n'était pas (les) seul.e.s et qu'il y avait un appui matériel (affectif et économique), c'est-à-dire des gens qui pouvaient toucher la douleur que l'on ressentait et que ce que l'on éprouvait résultait crédible. En ce sens, les organismes de DH peuvent être conçus comme des espaces pour le partage d'appui affectif (ou pour la transmission d'affects) où, comme l'a noté Filc (1997, 90), l'on partageait les affects et l'on célébrait des rituels traditionnellement confiés à l'espace familial domestiqué en le réarticulant par-delà la notion (traditionnelle) de famille *appropriée* qui s'était avérée comme n'ayant d'espace ni pour l'amour ni pour la souffrance. Dans ces organismes les pratiques affectives et cognitives permettant de survivre et de résister au terrorisme d'État avaient déconstruit (ou, au moins, troublé) les notions de mère, proche, fil.le, etc. « de » en érodant ces identités sociales dépendant jusque-là uniquement des liaisons interindividuelles caractérisées par la possession à sens unique. Les savoirs partagés dans ces groupes et leurs histoires s'exprimant en termes de relations (de parenté) et d'amours (familiers) avaient créé des alliances bien plus fortes des liens de sang en franchissant les limites et les cristallisations identitaires paralysantes engendrées par les structures patriarcales de la parenté (FILC 1997, 102-103) : l'idée de proches – notamment d'enfant et de femme – comme des propriétés acquises et instruments pour servir les plans des hommes garantissant leur confiance foncière en eux-mêmes, à savoir leur recherche du pouvoir. La réitération de la naturalité de la famille avait transformé les bureaux des organisations dans des nouvelles maisons avec des formes particulières de communiquer, des codes, des rituels et des pratiques habituellement accomplies dans le domestique¹⁰⁶. Les activités

conséquente enquête judiciaire. L'ouverture d'une telle enquête déclenche des représentations violentes des expériences vécues par la personne absente avant de mourir et, également, des préoccupations particulières concernant l'équipe d'autopsie médico-légale. Ces dernières concernent l'état de décompositions et de morcellement des cadavres à restituer aux familles pour qu'elles puissent en faire le deuil. Il s'avère que dans certains cas, le corps ne peut pas être rendu à la vue des proches à cause d'un manque d'intégralité physique. Ceux et celles-ci sont en général accompagné.e.s par des spécialistes et des psychologues à assumer comme choix personnel ce manque d'image corporelle. Par-delà les troubles que toute mort violente est à même d'engendrer, le cas des morts des disparu.e.s avait été aggravé par le fait que ces traitements d'accompagnement et de prise en charge des cadavres étaient niés et disqualifiés par les institutions. En ne reconnaissant pas les disparitions forcées de personnes, aucune autopsie médico-légale n'avait pu être faite avant la décomposition des cadavres. Aucun spécialiste n'aurait pu sérieusement et systématiquement accompagner les proches à accepter leurs pertes. Premièrement car, n'ayant pas un corps (ou seulement quelques os), le choix personnel de ne pas voir le cadavre n'aurait pas pu être pris. Deuxièmement, parce qu'il n'y avait pas tous les éléments pour mettre sur pied un récit à même d'expliquer ce type de morts violentes. Ce manque de traitement avait laissé dans l'isolement une immensité de personnes. L'incertitude avait été le sentiment qui l'emportait sur les autres. Elle avait été tellement ressentie par les familles que quelques-un.e.s des membres croit encore à ce jour de mentir lorsqu'il ou elle affirme soit que son ou sa proche disparu.e est mort.e ou pas mort.e.

¹⁰⁶ Des membres de *Familiares* avaient par exemple écrit des lettres à des prisonnier.e.s politiques ou fêté les anniversaires de ceux et celles qui n'avaient pas une famille le faisant ; ils et elles avaient parfois choisi pour leurs enfants des marraines et/ou des parrains dans

politiques avaient modifié tant la notion du domestique (FILC 1997, 70) que celle des liaisons familiales dans des pratiques nécessitant le partage actif de la souffrance due au terrorisme d'État (un type de compréhension-solidarité permettant de se sentir touché.e directement) par-delà les frontières sanguines familiales ainsi que la nécessité de se sentir à égalité entre eux et elles. Cela leur avait progressivement permis d'un côté d'entendre la répression non pas comme une tragédie familiale individuelle mais comme une tragédie familiale sociale et de l'autre de politiser et altérer les relations familiales cachées derrière la romantisation de l'amour familial car les liaisons de sang n'assurent pas l'amour inconditionnel (FILC 1997, 86).

Les réponses différentes données aux questions brûlantes de la transition démocratique avaient divisé les organismes de DH. La plus connue a été probablement la rupture des Mères de la Place de Mai entre la Ligne originaire de Bonafini et la Ligne Fondatrice de Laura Bonaparte et Matilde Mellibovsky qui était survenue à cause d'un débat sur les modalités de réélaborer le deuil. Les Mères-LF avaient décidé que chaque famille aurait dû élaborer individuellement son deuil, en mettant par là un terme à la socialisation de la maternité. La LF était convaincue que, dans un contexte démocratique, la lutte aurait dû changer et ne s'axer que sur la Vérité et la Justice de chaque enfant singulièrement. Elles avaient décidé de garder écrit sur leurs *pañuelos* les prénoms de leurs enfants ainsi que leurs photographies et biographies uniques, en s'assurant l'individualité du deuil. Pilar Calveiro (2005, 12) a estimé que lorsque la mémoire d'un passé dont le sens avait été principalement politique est reconstruite comme une mémoire individuelle et privée par certains organismes de DH, si elle peut récupérer l'aspect politique des DH elle trahit pourtant les sens des actions de leur ancienne militance en résultant aliène aux protagonistes les plus direct.e.s. De plus, cette politologue a ajouté que reconstruire l'histoire d'un.e militant.e disparu.e depuis la normalité d'une vie pleine injustement tronquée méconnaît précisément son ancienne intention – une autre école politique - la caractérisant : n'être pas un sujet normal (un.e bon.ne étudiant.e) mais un.e révolutionnaire avec une vie sacrifiée, c'est-à-dire un sujet qui a renoncé à la plénitude et à l'épanouissement personnel pour atteindre un fin supérieur et collectif. Différemment de la LF qui avait commencé à se réunir dans les locaux du SERPAJ, les Mères de Bonafini avaient continué avec la socialisation de la maternité et de la lutte. Elles n'étaient satisfaites ni du président Alfonsín ni de la CONADEP car cette commission n'avait pas été choisie par le peuple. Elles avaient d'abord contesté le Procès aux Juntas en affirmant que leur *pañuelo* aurait été la seule véritable condamnation (VERROCCHI 2014, 109). En signe d'opposition et désobéissance à la réconciliation nationale, la confession des péchés politiques et la repentance proposée par l'État, l'Église catholique et aussi certaines organisations

cette nouvelle « famille politique » plus ample prétendant inclure tou.te.s ceux et celles qui luttaient contre la dictature en la préférant (par exemple) à celle de sang (pour l'enfant) acquise par mariage.

(catholiques) de DH disposées au pardon (pour ne pas – être accusé.e.s de - agir dans un cadre de vengeance) s’il venait couplé (et non pas en substitution) à la Justice (FELD et FRANCO 2015, 241 et 256), les Mères avaient doublement refusé la restitution de leurs enfants par le pouvoir étatique en conformité à leur consigne *Ni oubli ni pardon*. Premièrement, elles avaient rejeté la restitution corporelle, c’est-à-dire l’exhumation des cadavres de victimes de la répression enterrés irrégulièrement dans des cimetières comme NN¹⁰⁷. Jelin (in FELD et FRANCO 2015, 215) a rappelé que l’information que des détenu.e.s disparu.e.s étaient enterré.e.s dans des cimetières publics avait été diffusée en mars 1977 par Rodolfo Walsh dans sa *Lettre ouverte à la Junte Militaire* et corroborée par la CIDH lors de sa visite au cimetière de La Plata en 1979. Juan Gandulfo (in FELD et FRANCO 2015, 116) a rappelé que le processus d’exhumation avait déjà entamée pendant la dictature, lorsqu’en octobre 1982 un groupe de proches de détenu.e.s avait réalisé une présentation en Justice en exigeant une investigation de l’inhumation d’environ 400 personnes non identifiées dans le cimetière de Grand Bourg (General Sarmiento, Province de Buenos Aires). Cette dénonciation avait eu une forte répercussion médiatique (grâce entre autres au CELS) et elle avait été suivie par une douzaine de présentations similaires. Même si une bonne partie des juges avait accumulé des preuves (en sachant qu’elles auraient pu servir dans le futur), ils et elles s’étaient finalement déclaré.e.s incompétent.e.s en vertu de la loi n°21267 ordonnant qu’uniquement la Justice militaire pouvait intervenir dans des délits commis par des membres des FFASA en service. Avec le retour de la démocratie, les affaires pour inhumations irrégulières avaient été réactivées non pas par des organisations de DH mais par des autorités de l’État (député.e.s nationaux.les et provinciaux.les, maires et conseiller.e.s municipaux.les). Les tombes de NN étaient retournées à occuper les unes des journaux ; des ravisseurs comme l’ancien chef de la Police de Buenos Aires Ramón Camps déclaraient publiquement qu’ils avaient enterré des disparu.e.s dans des tombes sans identification (FELD et FRANCO 2015, 178) et les magistrats avaient commencé à réaliser les exhumations : entre la fin de 1983 et le début de 1984, Gandulfo (in FELD et FRANCO 2015, 137) en a compté en 19 cimetières parmi lesquels l’exhumation de tous les restes du secteur gratuit (ou des indigentes) de Grand Bourg. Les expertises

¹⁰⁷ Contrairement à ce qu’avaient soutenu publiquement et politiquement les Mères de la Place de Mai d’Hebe Bonafini, le destin final de la plupart de cas de disparition forcée avait été la mort. Juan Gandulfo (in FELD et FRANCO 2015, 121) a écrit que la sentence de mort s’était accomplie par des exécutions ou par la pratique de jeter dans la mer depuis des avions les détenu.e.s disparu.e.s sous sédatif. Cette dernière méthode – communément appelée comme vols de la mort – avait été utilisée dans une série de CCD de la Capitale Fédérale et de la Grande Buenos Aires. Les CCD qui n’avaient pas eu un accès aux vols avaient en revanche utilisé comme forme principale d’élimination des détenu.e.s disparu.e.s les fusillades suivies par l’abandon des cadavres dans les rues ou par leurs transferts à une morgue et l’enterrement dans un cimetière comme des personnes non identifiées. Les voisin.e.s du cimetière de Grand Bourg avaient affirmé que les inhumations étaient réalisées pendant la nuit et que les cadavres étaient ramenées dans des véhicules de la Police. En effet, pour accomplir cette opération était nécessaire l’intervention de la Police qui était censée appeler un.e juge pénal (de la Province ou fédéral.e) et enquêter pour découvrir l’identité du cadavre. Étant donné que la plupart de fois elle n’arrivait pas à les identifier, les juges ordonnaient l’inhumation par voie administrative. Gandulfo (in FELD et FRANCO 2015, 122) a de plus mis en exergue que même si cette dernière forme d’occultation des cadavres avait concerné plusieurs cimetières de l’Argentine, il y eut une concentration de cas dans l’aire métropolitaine de Buenos Aires. À différence de Buenos Aires, dans les Provinces de Córdoba, Santa Fe et Tucumán cette pratique d’occultation des cadavres avait été couplée à l’utilisation de fosses clandestines situées dans la plupart des cas dans des garnisons militaires.

médico-légales, odontologiques, balistiques et des vêtements avaient présentées des difficultés et des négligences majeures comme l'absence, le mélange, la perte et la rupture (dues à l'utilisation inadéquate de pelles mécaniques) d'os et de parties des corps, la putréfaction des corps et des habits, la conservation des restes en sacs plastiques sans étiquettes, avec des restes de terre humide, mycose et insectes et le travail en étroite relation avec les forces de sécurité (parmi lesquelles les exécuteurs des homicides). Dans toute la Province de Buenos Aires, sur un total de 228 cadavres, uniquement trois avaient été identifiés. Au début de 1984, les Grands-Mères de la Place de Mai avaient réclamé à la CONADEP d'inviter une délégation de scientifiques de l'American Association for the Advancement of Science. Entêtée par Clyde Snow, cette délégation avait conseillé la création d'équipe multidisciplinaires aptes à la récolte et aux restes (à savoir la future Équipe Argentine d'Anthropologie Légale) ainsi qu'elle avait participé à quatre exhumations où avaient été identifiés la militante de Montoneros, détenue dans le CCD « Le Puit de Rosario » et victime de la Massacre de Los Surgentes du 17 octobre 1976 Cristina Noemí Costanzo (San Vicente, Province de Córdoba), la famille Lanuscou (Boulogne), Hidalgo Solá (Mercedes, Province de Buenos Aires) et un groupe de militant.e.s de Montoneros (Olivos et Boulogne, Province de Buenos Aires). En même temps que l'État avait ordonné l'exhumation massive, les Mères de la Place de Mai de Bonafini avaient continué à soutenir que leurs enfants n'étaient pas simplement mort.e.s ou tué.e.s, ils et elles étaient des disparu.e.s. Malgré qu'elles n'eussent pas prohibé catégoriquement aux mères de prendre les restes de leurs enfants pour les enterrer, cette organisation de DH avait interdit la présence des Mères (la mère avec le *pañuelo*) dans ces actes. Critiquées par le CELS et Proches, avec la triple consigne *Apparition en vie*, *Châtiment aux coupables* et *Les ravisseurs en prison, non pas à la télévision* les Mères avaient exprimé, d'après Jelin (in FELD et FRANCO 2015, 216), leur préoccupation pour la signification non tant de la Vérité des disparu.e.s (comme les Grands-Mères) quant plutôt de la Justice : en termes juridiques, récupérer un corps signifiait le démarrage du temps de prescription des crimes (20 ans). Vu qu'à ce moment-ci il n'y avait aucune certitude de poursuite des responsables, l'exhumation (dans ces conditions) aurait assuré l'impunité. La seconde manière de rejeter la restitution étatique de leur enfant avait été le refus de l'argent offert par les gouvernements démocratiques afin de réparer aux (nommés) excès de la dictature. L'acceptation des réparations économiques était perçue comme une trahison. Elles avaient dit d'avoir compris la vraie valeur de l'être humain.e et de la vie et elles s'étaient par-là proclamées fidèles à la militance apprise de leurs disparu.e.s. Les disparu.e.s des Mères étaient devenu.e.s une figure à même de déclencher une lutte affectant la société toute entière: « Le disparu est [désormais] un militant qui a lutté pour tout ce contre quoi luttent les mouvements ouvriers des années 1990. [...] L'idée que la lutte qui mènent des syndicats, des groupes des *piqueteros*, des groupes d'étudiants ou des associations contre des bavures

policières sont dans la lignée des luttes menées par les disparus. » (TAHIR 2015, 155) Ce type de valeur n'aurait pu être acquise qu'en se mettant à disposition des personnes vivant dans le besoin et souffrant les injustices. Deux slogans, en l'occurrence, pourraient résumer politiquement leur position : *Ce qui doit être repayé avec la justice ne peut pas être substitué avec l'argent* et *Le sang des disparu.e.s sera vengé le jour dans lequel le peuple sera heureux*. Finalement et progressivement, les Mères de Bonafini avaient mis en avant l'exceptionnalité de leur lutte par rapport aux autres associations. En argumentant qu'elles avaient été les seules (ou les premières) à avoir rendu visible la lutte pour à la fois dénoncer les disparitions forcées de personnes et défendre les DH, elles avaient laissé de côté l'action commune avec les autres associations comme les manifestations, les publications et les encarts dans la presse (TAHIR 2015, 132). Ces Mères avaient commencé à construire leur propre jeune idéaliste en le rapprochant plus à un.e martyr.e qu'à une victime innocente : « Bien qu'aucun groupe précis ne soit revendiqué, les déclarations et les mots d'ordre des Mères de Place de Mai laissent entendre que les disparus ne sont plus des victimes-innocentes, ni même des jeunes qui ne savent pas ce qu'ils faisaient. » (TAHIR 2015, 136) Calveiro (2005, 13) a critiqué également cette posture qui tendait à glorifier les vies héroïques des disparu.e.s en les soustrayant de la critique, en empêchant l'analyse, l'évaluation des succès et des erreurs ainsi que la possibilité de revoir leurs pratiques et agir en conséquence.

Finalement, l'alignement des Mères de Bonafini au pouvoir étatique était arrivé progressivement avec l'administration de Néstor et puis de Cristina Fernández de Kirchner qui avaient assuré la réalisation des procès aux responsables des crimes commis en dictature. Cette administration, en adoptant le drapeau des victimes, avait transformé les Mères dans une figure protégée (SOSA 2014, 88).

1.2.2.2. L'amour des Grands-mères et le pedigree de H.I.J.O.S

Qualifiant son travail de *killjoy* (AHMED 2010), Sosa (2014, 7) a présenté une archive de plusieurs générations d'actions de deuil non-normatives et non nécessairement et totalement verbales et conscientes afin de démontrer que les expériences de perte et de violence n'ont pas produit que des imaginaires de la souffrance et des subjectivités victimisées (*victimhood*), mais également des nouvelles formes d'affections et de plaisirs collectives, c'est-à-dire des sens d'être ensemble imprévus par-delà les formes mandatées de la mémoire : « Blood has been contested as the only refuge of memory. » (SOSA 2014, 1) En rendant visible l'opération violente d'exclusion, sélection, classification et présentation qui constitue tout archive et donc également les événements, Sosa a mis en lumière des fracturations des discours conventionnels sur la mémoire par la contestation à la fois de la normativité biologique hégémonique (ou de la solidarité lignée des victimes) et des approches pathologisantes du trauma afin de faire émerger une nouvelle culture publique du deuil où des formes alternatives du plaisir ont été esquissées. Ayant écouté des nouveaux langages pour parler du deuil,

Sosa (2014, 6) a remarqué que la souffrance n'est pas reliée seulement à la haine, à la rage ou à la honte, mais également à l'humour, à l'enthousiasme et à l'espoir¹⁰⁸. Sa recherche a terminé pour hanter la sécurité des narratives des DH bâtie sur le devoir de la mémoire en le remplaçant par des actes de mémoire ayant des formes précaires. Le travail de Sosa est à mon avis très intéressant pour analyser l'histoire du familisme à partir de la relation entre les Grands-mères de la Place de Mai et leurs petit.e.s-enfants, à savoir (une partie de) les enfants des disparu.e.s.

Le collectif d'*Abuelas* était né comme un appendice des Mères de la Place de Mai. C'était sur cette place qu'elles avaient reçu les premières informations d'apparition d'enfants de disparu.e.s dans des écoles, instituts de mineur.e.s et familles d'accueil. En octobre 1977, ces femmes s'étaient séparées pour centrer leur engagement dans la recherche de leurs petit.e.s-enfants enlevé.e.s avec leurs parents ou né.e.s dans les CCD et dont la plupart avait été adoptée par des militaires ou par des familles de civil.e.s (plus ou moins) proches des FFASA. Avec l'argument qu'il était nécessaire prendre le mal à la racine, le PRN avait estimé que les enfants des militantes auraient bénéficié à grandir dans des maisons où l'on promouvait les valeurs chrétiennes. Contrairement au modèle naturel des liaisons familiales, les FFASA et les personnes connectées à l'apparat d'adoption clandestin soutenaient que les relations d'amours étaient donc plus importantes des liaisons biologiques. Le général Vaquero avait expliqué que pour éviter que les enfants approprié.e.s haïssaient dans l'avenir les FFASA, il fallait les remettre illégalement à des familles connexes aux militaires (D'ANTONIO 2003, 11). Si l'objectif des FFASA était de faire grandir ces bébés dans des bonnes maisons pour annuler la mauvaise influence de leurs parents biologiques, l'objectif exprimés dans les premières réunions d'*Abuelas* (entamées par Alicia de la Cuadra et María Isabel *Chicha* de Mariani) était de rechercher leurs petit.e.s-enfants dans les tribunaux des mineur.e.s. Ce faisant, elles avaient montré que les appropriations illégales devenaient légales par le mécanisme de l'inscription fautive, c'est-à-dire la possibilité d'obtenir des certifications grâce à la collaboration active de plusieurs professionnel.le.s du Pouvoir de la Justice (beaucoup de formalités d'adoption entamaient et se concrétisaient sans aucune enquête sur leurs origines et histoires familiales) et de la Santé s'occupant de l'administration des accouchements, la distribution des enfants et la création d'actes de naissance falsifiés¹⁰⁹.

¹⁰⁸ La fondatrice et membre de H.I.J.O.S Paula Maroni avait affirmé dans un témoignage au Tribunal Comodoro Py du 15 décembre 2009 que son enfance avait été triste et grise, privée des mots pouvant intégrer sa situation, mais qu'après son entrée dans H.I.J.O.S en 1995 elle est devenue heureuse – tout en n'ayant pas de réponses (in SOSA 2014, 27). Sosa remarque finalement dans ce témoignage la possibilité que la transmission du trauma implique d'autres sentiments par-delà la tristesse et la douleur souvent conçus comme des affects paralysants (JELIN 1994, 52) : « Being part of a collective might have allowed the emergence of non-normative pleasures from the experience of loss » (SOSA 2014, 28).

¹⁰⁹ Afin d'être adopté.e.s, placé.e.s dans des familles d'accueil ou transféré.e.s dans des instituts pour mineur.e.s, les enfants étaient interviewé.e.s par deux juges. Les Grands-mères avaient vérifié que la juge d'un tribunal pour mineur.e.s de Buenos Aires Delia Pons était impliquée dans le trafic illégal des petit.e.s-enfants (D'ANTONIO 2003, 29). Les Grands-mères avaient également dénoncé d'appropriation d'enfant Silvia Petrillo qui, travaillant comme gynécologue dans l'Hôpital de Camp de Mai entre 1972 et 1982, avait adopté à moitié des années 1970 Julieta. Cette docteure avait d'abord utilisé l'argument pour se défendre que les Grands-mères ne pouvaient pas recourir à aucun autre certifié de naissance.

Travaillant très étroitement avec premièrement (et entre autres) l'organisation catholique brésilienne Comité de Défense des DH dans le Cône Sud, les Grands-mères Argentines avec des Petit.e.s-enfants Disparu.e.s (renommées depuis 1979 comme Grands-Mères de la Place de Mai) avaient loué leur propres cabinet et équipes légale et médico-psychologique pour leur donner des conseils lors des processus de restitution des enfants. Depuis avril 1982, elles avaient également une revue, *Informaciones*, qui publiait des articles diffusant leurs enquêtes considérées - différemment de Proches et des Mères avec lesquelles Grands-Mères avaient formé en 1981 la Fédération Latino-Américaine des Proches des Disparu.e.s - apolitiques en outre qu'a-partisanes (FILC 1997, 65). Leur système de récupération de l'identité des disparu.e.s en vie s'était fondée initialement et pendant longtemps essentiellement sur des dénonciations anonymes. Depuis 1983, il a été supporté par plusieurs aides de natures différentes par-delà l'économique. Ce système a impliqué des avocat.e.s, anthropologues médico-légaux, historien.ne.s, chercheur.se.s, psychologues, médecin.e.s, célébrités et ambassades du monde entier. Tous ses acteur.trice.s ont participé à l'élaboration d'une figure de disparu.e qui avait pour objectif d'obtenir le soutien des démocraties (avant tout) nord-occidentales ainsi que celui de la société argentine. Tahir a mis en exergue deux caractéristiques des premiers discours des Grands-mères concernant les parents des bébés disparu.e.s. Tout d'abord, ces parents étaient des jeunes idéalistes. Ensuite, si ces personnes (encore vivantes) étaient soupçonnées d'avoir commis des actes subversifs, alors elles auraient dû être jugées. En évitant de se faire porte-parole pour la défense des combattant.e.s, les Grands-mères avaient réclamé le respect des DH pour des citoyen.ne.s argentin.e.s s'attaquant aux méthodes - et non pas aux raisons - des séquestrations et détentions. Ainsi, la méthode que six des Grand-mères (ou mères des disparues enceintes Silvia Isabella Valenzi, Clara Anahí Mariani, Cecilia Viñas de Penino, Mónica Grinspon de Logares, Patricia Roisimblit et Laura Estela Carlotto) avec l'avocat Alberto Pedroncini avait réussi à traduire en Justice est le système d'adoption illégal et clandestin des enfants des disparu.e.s (MEYER 1998). Entamé le 30 décembre 1996 et enquêtant plus de 30 imputés pour la soustraction de bébés pendant la période dictatoriale (représentant les 230 cas existants selon le registre de la Commission Nationale pour le Droit à l'Identité), dans ce procès avaient témoigné 50 personnes. Si l'ancien capitaine Alfredo Astiz avait reconnu d'avoir vu des détenues enceintes dans l'ESMA, le capitaine de vaisseau à la retraite et médecin Jorge Luis Magnacco avait reconnu face au juge fédéral Adolfo Luis Bagnasco (qui était en train d'enquêter également les accouchements clandestins dans l'Hôpital Militaire de Camp de Mai) d'avoir assisté plusieurs accouchements dans l'ESMA dont celui de Silvia Labayrú de Lennie. Ces déclarations avaient été d'extrême importance pour prouver qu'il avait existé un plan systématique d'appropriation de bébés consistant en maintenir vivantes les détenues enceintes jusqu'à l'accouchement, les séparer de leurs enfants et finalement les faire disparaître (assassiner). Adoptant

la théorie de la chaîne de responsabilités, dans ce procès l'amiral Massera et ses subordonnés avaient été accusés de soustraction de mineur.e.s, substitution d'identité, réduction à servitude et privation illégale de liberté. Il est alors important de souligner que le même procès avait pris en considération une série de pratiques de violence à l'encontre des détenues enceintes qui n'étaient pas apparues dans le discours d'*Abuelas* centré sur la séparation de ces enfants de leurs parents comme un crime d'appropriation, c'est-à-dire comme un vol. Comme l'a noté Filc (1997, 80), la relation familiale a été construite par ce collectif comme une liaison marquée par la notion de propriété. Les victimes de ce système sur lequel *Abuelas* ont insisté n'étaient pas tant les parents mais les enfants : « Elles veulent montrer que l'horreur de ces crimes réside dans le fait qu'ils ont été commis à l'encontre de personnes innocentes. » (TAHIR 2015, 97) En sautant la génération des parents, la question de la maternité de la militante révolutionnaire a été évacuée pour démontrer l'innocence totale des victimes. Ainsi structurée, la mémoire de la dernière dictature a présenté pour longtemps un vide d'expérience : le vécu de la militante confrontée à une maternité qui, d'un côté, les différents groupes politiques-militaire avaient organisée en fonction de leurs projets et, de l'autre, avaient été empêchée et/ou forcée par les FFASA non uniquement par le système clandestin d'adoption mais aussi par la violence sexuelle perpétrée dans les CCD à l'encontre des détenues dans les formes, entre autres, de l'avortement forcé et des viols (ÁLVAREZ 2016, 31).

Les bébés-disparu.e.s ont été appelé.e.s par les Grands-mères comme disparu.e.s en vie puisque ces personnes n'ont pas été assassinées mais elles sont encore disparues et vivent dans une *autre* famille avec une *autre* identité (qualifiées comme fausses) sans savoir qu'elles sont nées en captivité (TAHIR 2015, 45). Le droit mobilisé pour faire apparaître ces disparu.e.s est le droit à la vie, conçu comme le droit des petit.e.s-enfants kidnappé.e.s à connaître inséparablement leur vraie identité et leur vraie famille pour les recomposer. Ce secret terrible avec lequel les petit.e.s-enfants ont vécu familièrement jusqu'à la découverte de la vérité est également, d'après les Grands-mères, le crime de transformer le proche en *infamiliar* : l'altération des histoires tant des petit.e.s-enfants (impliquant les changements de prénoms, noms, dates et circonstances de naissance) que des Grands-mères. La perte des petit.e.s-enfants a été signifiée comme la perte du droit naturel des ancien.ne.s à la paix et à la tranquillité au sein de l'amour familial, le plaisir d'avoir des petit.e.s-enfants et de voir la continuité du lignage (FILC 1997, 82). Les Grand-mères avaient fait recours au pouvoir du sang reconfirmant la lignée à chaque fois qu'un.e petit.e-fil.le a été retrouvé.e. Ce pouvoir du sang régulant la vie de l'organisation comme une famille blessée a été présenté comme à même de guérir et cicatriser toute différence potentielle : « The same unwritten script stipulates that when the siblings are back together a form of "natural" justice will finally be accomplished. » (SOSA 2014, 22) D'après Filc (1997, 81), l'ordre naturel dans le processus de restitution des petit.e.s-enfants aux familles biologiques dans le discours

d'*Abuelas* s'est exprimé dans l'idée que ces enfants étaient censé.e.s s'incorporeraient naturellement dans leurs familles légitimes - définies comme des familles capables d'aimer les fil.le.s et les petit.e.s-enfants comme il faut -, en retournant ainsi à la vie. À ce sujet, Sosa a analysé le drame familial de l'expulsion de Mariana Eva Perez¹¹⁰, traitée par la chercheuse comme la sœur rebelle d'*Abuelas*, une rabat-joie ayant mis à mal le discours assimilationniste de la réunion familiale heureuse des Grands-mères. Perez, dont les deux grands-mères biologiques faisaient partie d'*Abuelas*, travaillait dans l'Archive Biographique Familier¹¹¹ à la recherche - forcément heureuse (PEREZ 2014, 8) - de son frère. La trouvaille de celui-ci ne lui avait pourtant pas engendré les émotions espérées ou attendues (la joie naturelle du lignage de sang) mais un mélange de sentiments contradictoire dont la haine (PEREZ 2014, 9-10). Perez (in SOSA 2014, 21-22) a finalement été expulsée du collectif car son attitude avait été considérée comme une menace aux DH. *Abuelas* ne lui avaient pas pardonné qu'elle n'ait pas réussi à construire un bon rapport avec son frère récupéré et malgré la présence dans ce collectif d'équipes de psychologues censées accompagner tant les familles que les petit.e.s-enfants, c'est-à-dire un signe de la prise de conscience des Grands-mères que le pouvoir du sang ne se suffit pas à lui seul à garantir une justice bienheureuse¹¹².

En suivant Jelin (2002, 52), le 24 de mars est une date propice à la création d'espace intersubjectifs où les divers acteur.trice.s sociaux partagent ce que l'on avait vécu, écouté et même omis. Si pendant l'époque dictatoriale la Junte avait monopolisé l'espace commémoratif avec la lecture du *Message au peuple argentin*, en postdictature – et en l'absence de l'État - les organismes de DH avaient occupé cette scène publique en organisant des marches jusqu'à ce qu'en 1995 une nouvelle victime directe avec des nouvelles formes d'expression et de participation avait incontestablement transformé cette date aux rythmes de la *murga*. La parenté sanguine avait fourni aux fil.le.s des disparu.e.s une condition octroyant un capital symbolique à même de s'intégrer légitimement dans les réclamations collectives de Justice comme des victimes de la dictature (fil.le.s et comme une organisation institutionnalisée (Hijos por la Identidad y la Justicia contra el Olvido y el Silencio) mais aussi et progressivement comme une génération exhibant les liens d'appartenance à partir d'expériences partagées diverses (HIJOS). Les membres de H.I.J.O.S, jusqu'au 1999, devaient être des fil.le.s de

¹¹⁰ Mariana Eva Perez, en plus qu'écrivaine et dramaturge, s'est diplômée en Science Politique dans l'Université de Buenos Aires avec une thèse doctorale sur la dramaturgie en postdictature au sein du Projet de Recherche « Narratives de la Terreur et de la Disparition » à l'Université de Constance. Elle a écrit *Instrucciones para un coleccionista de mariposas* pour le cycle de 2002 de *Teatroxlaidentidad* – cette pièce théâtrale a été mise en scène à Buenos Aires en 2005 et 2006, à Madrid et à Bruxelles en 2005, à Édimbourg et Glasgow en 2011. Dans cette pièce, la protagoniste María a exposé le discours d'une lettre qu'elle n'a jamais écrit à son frère porté disparu et toujours présent dans sa vie en tant que spectre, c'est-à-dire une vie ressentie comme une hantise (PEREZ 2014, 5).

¹¹¹ En 1998, les Grands-Mères avaient créé l'Archive Biographique Familier dont l'objectif était la reconstruction des histoires des disparu.e.s dont les enfants étaient né.e.s en prison ou avait été kidnappé.e.s avec leurs parents (SOSA 2014, 20).

¹¹² Un autre cas très significatif a été celui de Marcela et Felipe Noble, deux enfants adopté.e.s par la propriétaire du journal *Clarín* Ernestina Herrera de Noble en 1976 et suspecté.e.s par les Grand-mères d'être des fil.le.s de disparu.e.s. Après neuf ans pendant lesquels les Noble avaient refusé de se soumettre au test du ADN - par l'argument que si leur mère les avait choisi.e.s il y a 35 ans, les deux l'avaient choisie comme mère chaque jour de leurs vies et personne n'aurait pu détruire ce lien -, les deux avaient été forcé.e.s à s'y soumettre pour établir leurs origines biologiques. En juillet 2011, le test du ADN avait donné son résultat : négatif.

parents assassiné.e.s, disparu.e.s, formellement arrêté.e.s ou exilé.e.s qui s'identifiaient dans la condition à la fois de victime et de témoin.e.s direct.e.s. Autrement dit, pour être l'un.e des H.I.J.O.S, la personne avait dû soit être présente au moment de la séquestration de ses parents soit avoir été séquestrée avec ses parents soit être née dans l'un des CCD (SOSA 2017, 132). Si les Mères avaient tordu les liaisons sanguines de parenté par l'affirmation d'avoir été accouchées par leurs fil.le.s disparu.e.s dont elles seront toujours enceintes, H.I.J.O.S avaient déclaré, en renversant le fonctionnement du cordon ombilical, d'avoir accouché leurs parents par le fait d'être revenu.e.s sur les trajectoires et les mémoires militantes en restituant aux parents leur condition de sujets historiques. Comme l'a remarqué Sosa (2014, 55), si la performance proposée par les Mères avait commencé comme une bataille au nom d'une fidélité vers le passé (*backward fidelity*), la question sur comment l'on pourrait honorer le nom des absent.e.s avait hanté l'activisme des descendant.e.s en générant des nouvelles formes de transmission affective intergénérationnelles de la mémoire traumatique ainsi que des nouvelles manières d'être avec, de (s'en) sortir avec et donc également de fréquenter l'autre *au-delà dans* les narratives trouvant un sens familier de la perte. En 1997 la pratique des *escraches*¹¹³ - une sorte de sortie du placard d'un mécontentement populaire large face à l'impunité et constituant une forme de justice populaire remplaçant la justice légale (SOSA 2012, 44) - était née avec la première action collective de H.I.J.O.S, c'est-à-dire une parade depuis la maison de Magnacco jusqu'à l'Hôpital Mitre de Buenos Aires où l'obstétricien en charge de la maternité clandestine de l'ESMA travaillait de façon respectable. Les *escraches* avaient été de plus en plus organisés, belligérants, festifs et massifs car ils avaient entraîné la participation d'habitant.e.s des quartiers et de jeunes pas encore politisé.e.s. Par-delà l'utilisation des mégaphones, il y eut l'insertion progressive dans ces performances de la musique (qui avait permis au DJ anarchiste Andrés Centrone d'être la première personne à se transformer en un H.I.J.O.S même si par définition biologique ne l'était pas), de marionnettes géantes, de posters et des graffiti visant à dénoncer les répresseurs impunis par l'exposition flagrante de leurs crimes face à la société : « The participatory and expansive mood inaugurated by the *escrached* helped to establish a public culture of mourning in which the whole society was invited to take part. » (SOSA 2014, 48) La créativité des membres de ce collectif a résidé dans la formation de nouvelles et possibles liaisons affectives et de parenté arrachées par la violence du terrorisme d'État (SAPOROSI 2018, 106). Un gros travail avait été fait sur l'identité de fil.le.s

¹¹³ En espagnol, *escrachar* signifie mettre en évidence, révéler en public, voire faire apparaître le visage d'une personne qui souhaiterait passer inaperçue. En époque d'impunité, H.I.J.O.S avaient performé l'idée que s'il n'y avait pas de justice, il y avait l'*escrache* en faisant prendre à la justice sociale la place de la justice des tribunaux. Pilar Calveiro (2005, 14) a estimé que l'*escrache* est l'une des formes indispensables dans le processus de construction de la mémoire car elle permet de (s')exhiber dans les termes de la pratique politique antérieure, c'est-à-dire de celle dont il faut rendre compte pour que le présent puisse acquérir des sens nouveaux. Sur ces spectacles de la mise à pilori (*shaming*) à même de mettre en relief l'absence de justice légale, Cecilia Sosa (2014, 32) a commenté que : « To some extent, the *escraches* worked as a form of "coming out", in which an expanded society was invited to play part. While transforming the act of shaming into a public celebration, the *escraches* worked as a confrontational and still joyful enactment of a brand-new form of popular justice. »

« de » perçue comme totalisante. H.I.J.O.S s'était dès le début défini comme un groupe horizontal sans leaders où toute décision devait être prise en assemblée, même si des hiérarchies œuvraient en son sein : les fil.le.s d'exilé.e n'avaient pas le même statut des fil.le.s d'un.e disparu.e qui, à leur tour, n'avaient pas le même statut des fil.le.s dont les deux parents étaient disparu.e.s. Sosa (2014, 34 et 59) a expliqué le fonctionnement du *pedigree* parmi les orphelin.e.s : « Basically, the more one was affected by violence, the more “privileged” one's status was within the organisation. Personal status tended to increase in the case of well-know disappeared parents [aux dépenses des *perejiles*, c'est-à-dire les militant.e.s qui n'avait ni voix ni droit de votation dans les organisations révolutionnaires armées ; les activistes qui ne comptaient pas parmi les listes des disparu.e.s]. In addition, those who had lost many relatives were know as having *sangre azul*. ». La corporalité et la dimension affective – avant tout la souffrance de la perte et la honte - avaient été les aspects fondamentaux pour la compréhension de l'identité, des actions et de l'espace collectif de H.I.J.O.S., un lieu d'attachement, de soin et de solidarité dont l'entrée la plupart de fois avait constitué un moment extatique et euphorique de révélation et d'expansion (SOSA 2014, 33). La perte et la honte, autrement dit, ont été des éléments du processus de construction de la mémoire de leurs parents disparu.e.s et aussi de la mémoire de leurs enfances (clandestine, dans l'exil, appropriée, orpheline, etc.) montrant la trame de la vie quotidienne, le danger de la vie en clandestinité, la peur à chaque instant et le terrible vide de l'absence des parents¹¹⁴ (AUFUCH 2017). Manifestés dans le cinéma, la narration, la poésie, le théâtre, la photographie, le témoignage et la performance, ces discours critiques ont utilisé principalement l'humour noir comme une stratégie d'auto-affirmation et d'orgueil. Sosa (2012, 44) a remarqué que dans la plupart de ses interviews aux membres de H.I.J.O.S., le langage « du placard » utilisé pour articuler les sentiments de honte vécus pendant l'enfance caractérisait la collectivité comme un espace sûr où revoir ses propres biographies de façon à s'en sortir d'un sentiment totalisant de victimisation. Le renversement du stigma octroyé aux fil.le.s ayant le *pedigree* un sentiment de supériorité par rapport aux autres qui s'est couplé à une autopromotion et à un privilège de parler que la chercheuse a lu en même temps comme une condition rendant possible des actes parodiant les formes traditionnelles du malheur. Ce privilège – un type de victimisation nourrie par un sentiment de possession de la perte – a fonctionné sur la pratique discursive - qui a été en même temps un mode de survie, voire une manière de vivre (SOSA 2014, 48) - du flirt avec la mort. Ici, la possibilité de plaisanter sur les orphelin.e.s n'était réservée qu'aux fil.le.s partageant le sang bleu. L'humour noir a donc généré un sentiment de complicité (une forme d'affinité où a permané une loyauté inspirée et garantie par le sang et la propriété qui caractérisent la famille traditionnelle) néanmoins assorti d'un

¹¹⁴ Des exemples ont été *La casa de los conejos* de Laura Alcoba (2008), *Infancia clandestina* de Benjamín Ávila (2011), *Diario de una princesa montonera* de Mariana Eva Pérez (2012) et *Pequeños combatientes* de Raquel Robles (2013).

sentiment de culpabilité : *Du moment où nous avons souffert, nous avons le droit d'en rire ; toutefois, il ne faudrait pas rire de ça* (SOSA 2014, 35 et 38)¹¹⁵.

En 1999, H.I.J.O.S. a décidé de s'ouvrir à la population en devenant la première organisation de proches à accepter de partager le trauma et construire une conception de perte collective où les relations constituant la collectivité ne sont pas uniquement parentales mais s'amalgament également avec les liaisons d'amitié, alors que généralement ces deux sphères sont gardées séparées (SOSA 2014, 36). La transformation progressive du groupe a engendré une nouvelle compréhension de l'expérience de la transmission du trauma - qui a été transféré (au moins partiellement) à toute la société et non pas uniquement à la famille blessée (SOSA 2014, 50)¹¹⁶. Cette décision avait provoqué une division au sein du collectif ; certains membres avec pedigree avaient décidé de le quitter. Au sein du groupe renouvelé, Sosa (2014, 37) a noté que des nouvelles liaisons affectives avaient pu naître engendrant un processus nouveau d'appartenance sociale intense et intime ainsi que progressivement exclusif¹¹⁷ définissant le groupe intérieur des pair.e.s comme une famille choisie et les fil.le.s qui n'y appartenaient pas comme des *chongo.a.s*, un terme adopté de l'argot de la communauté LGBT pour indiquer les partenaires sexuel.le.s qui ne s'identifient pas comme LGBT. En décembre 2007, Cristina Fernandez de Kirchner était devenue présidente. Son administration s'était caractérisée par une récupération de la rhétorique révolutionnaire des années 1970 ainsi que d'une sanctification des descendant.e.s des disparu.e.s qui s'était traduite, entre autres, par l'insertion de plusieurs membres de H.I.J.O.S. – spécialistes de DH et appelé.e.s par la presse *Los sub-35* - dans la bureaucratie du gouvernement. Pionnier en Amérique Latine, ce gouvernement avait légalisé le mariage pour tou.te.s (quoi qu'il en soit de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre) le 15 juillet

¹¹⁵ L'un des exemples rapportés par Sosa (2014, 40) a été la volonté de célébrer la fête des Mères à côté du fleuve de la Plata. La chercheuse a remarqué que l'attitude humoristique n'appartient pas aux membres singulier.e.s, mais au groupe. En ce sens, cet humour noir est à relier à un sentiment de communauté : « Since most of the members of the group had gone through similar experiences, to some extent their experiences became interchangeable. On these grounds, pleasure became expansive and expandable. The effects were intensified. This closed and enclosing mechanism not only reinforced the high levels of self-reference in the group but also infused its feelings of superiority ». L'utilisation de l'humour noir a en même temps permis d'empêcher l'identification directe entre l'être souffrant.e et son public dans la transmission de la mémoire en promouvant une relation modeste et anti-voyeuriste (GATTI 2017a, 387-388).

¹¹⁶ Le refus de l'inscription généalogique de la mémoire dictatoriale, c'est-à-dire la contre-signification de la narration traditionnelle des victimes, s'était exprimé dans H.I.J.O.S. en particulier dans le domaine des films-documentaires sur l'histoire et la mémoire de la dernière dictature. L'un de ces films-documentaires qui a cassé les canons traditionnels en refusant l'exaltation nostalgique du passé a été *Los Rubios* d'Albertina Carri (2003). L'histoire de cette fille de disparu.e.s est racontée par une *alter ego*, une figure fictionnelle, même si la victime réelle a été également présente sur la scène. Comme l'a noté Sosa (2014, 53), « This ambivalent but still insidious presence of a "real victim" in the film not only embodies the tension of conceiving narratives of mourning beyond the "direct victims", but also contests the idea of testimony as the expression of the private self. Thus, *Los Rubios* reveals the experimental, self-reflective and ultimately impossible « backstage » of grief. » En représentant ses parents disparu.e.s (le père Roberto Carri était un intellectuel devenu commandant de Montoneros, alors que la mère Ana María Caruso était commandante seconde de cette même organisation) comme des petites statues en plastique, Carri « Reintroduces the figure of the disappeared not as a familial propriety, but as the insuperable character of a fiction. » (SOSA 2014, 56) Carri avait expliqué qu'elle ne voulait pas rester une *fille* (au sens de fille « de » et de victime) toute la vie mais qu'elle voulait devenir autre chose (MORENO 2003).

¹¹⁷ Sosa (2014, 37) a remarqué que la logique dedans/dehors de H.I.J.O.S. peut être lue à travers humor particulier circulant au sein de ce groupe : « Within the group dating people from the "outside" was considered as a betrayal. "Mixed couples hardly survived" was the prevailing rumor. "I was sating a guy who had no relatives disappeared and eventually I left him. An *outside* boyfriend simply didn't fit", confirmed Maroni. »

2010. Cette nouvelle loi a également prévu un droit égal à adopter les enfants. L'archevêque de Buenos Aires Jorge Bergoglio avait qualifié cette décision comme une *movida del demonio* et avait appelé à une *Guerra de Dios* afin de protéger la famille contre des graves injures (SOSA 2012, 44). Les jours précédents, des milliers de catholiques, évangélistes et ressortissant.e.s de groupes conservateurs avaient parlé de l'initiative comme d'une atrocité en suivant l'argument que les enfants devraient avoir les deux figures (hétéro-)parentales chez eux et elles comme la condition pour un environnement salubre en manifestant avec la consigne *Nous voulons maman et papa*. Le 14 juillet, un groupe de H.I.J.O.S. de soutien à la légalisation du mariage pour tou.te.s avait levé un drapeau particulier avec l'écrite d'humour noir rendant compte de leur condition d'orphelin.e.s : *Nous voulons maman et papa*. Avec cette performance – a noté Sosa (2014, 157) - H.I.J.O.S. avaient montré la naïveté obscure des conservateur.trice.s d'appeler à la normalité de la famille en s'appuyant sur la figure des fil.le.s. Cette bannière avait rendu visible comment, aux yeux de l'Église, seul certaines familles apparaissaient décentes et dignes. Du moment où le débat autour du mariage égalitaire s'est inscrit dans une société où les liaisons de parenté avaient été cassées par la violence et les fil.le.s de parents disparu.e.s ne pouvaient pas les récupérer, alors l'exigence que les liaisons affectives étaient d'avoir une mère et un père n'était pas réalisable. D'après Sosa (2012, 44), ce drapeau, en faisant sien un processus de ré-domicile du deuil national générant une famille élargie¹¹⁸, avait réalisé un déplacement perturbant les figures normatives de la sexualité et de la politique. Les héritages de la dictature étaient revenus dans le camp social en proposant un échange non conventionnel entre la sexualité et la politique n'incombant dès lors pas uniquement aux groupes LGBT locaux ou globaux.

1.2.2. La Mémoire Complète

D'après Salvi (2009, 112), les organisations civiques-militaires travaillant la mémoire institutionnelle des FFAA s'étaient faites un nom par leurs sollicitées à l'encontre de la CONADEP et à la faveur d'une réconciliation nationale fondue à l'amnistie où l'oubli était présenté comme nécessaire étant donné que la (dite) guerre dans laquelle ces Forces avaient participé n'avait été ni choisie ni recherchée, mais combattue à l'encontre d'un.e ennemi.e menaçant son intégrité. D'après Salvi (2010b, 3) ce fut l'ancien chef du II^{ème} Corps de l'Armée de terre et ministre de Planification du

¹¹⁸ Sosa (2017) a analysé la campagne digitale de Facebook du 24 mars 2010 (des centaines d'utilisateur.e.s avaient enlevé leurs photos de profil en laissant un espace vide en signe de résistance au nom des disparu.e.s) dans un continuum avec le *Siluetazo* du 21 septembre 1983 en tant que dispositif ludique à même à la fois de rompre le pacte de silence des FFASA et de secouer les hiérarchies de la douleur (qui est-ce qui mérite ou pas de pleurer qui ?) créées par le pouvoir du sang. Sosa a lu cette identification alternative avec les absent.e.s comme une opportunité de penser la capacité des corps d'agir les uns sur les autres et de transformer la mémoire dans l'ère digitale. D'après cette chercheuse, cette action pourrait suggérer un système de filiation alternatif (un manifeste silencieux d'horizontalité composé par une série alphabétique de spectres androgynes et impersonnels) dépassant le cercle des proches des victimes et s'étendant à une famille élargie. Si H.I.J.O.S. avait posté sur l'espace virtuel des images des parents sanguin.e.s absent.e.s, la campagne digitale avait réussi à renverser les privilèges des victimes sanguines en mobilisant une volonté expansée de partager dans le deuil qui a montré à quel point nous sommes nécessairement impliqué.e.s dans des vies qui ne sont pas les nôtres.

régime militaire, le général de division Ramón Díaz Bessone à s'être transformé en l'entrepreneur principal de la mémoire des victimes militaires avec sa publication *In Memoriam* de 1998. En tant que contrepartie du *Plus Jamais*, dans ce livre le président du Cercle Militaire (pendant 1994-2002) avait décrit les circonstances dans lesquelles les hommes des FFAA et leurs familles avaient perdu leurs vies dans une succession de martyres datant d'avant 1976. Cependant, la Vérité de cette Mémoire ne s'était pas toute de suite intéressée à enquêter les actions de la guérilla ni à en chercher une Justice car celle-ci avait été pour longtemps considérée comme un instrument de vengeance des vaincu.e.s. Ce fut avec les changements de la conjoncture politique ayant rendu impossible les possibilités, d'un côté, de se présenter comme des vainqueurs d'une guerre juste à l'encontre desdit.e.s subversif.ve.s en raison des déclarations des militaires Ibáñez, Scilingo et Balza et, de l'autre côté, de revendiquer l'amnistie. Cette dernière avait été perçue comme impossible en raison de l'élection de Kirchner ayant constitué un (dit) gouvernement de Montoneros moins propice aux demandes corporatives et votant entre 2005 et 2007 l'inconstitutionnalité des lois d'Obéissance due, Point final et Impunité élargissant le spectre des responsabilités du terrorisme d'État à plusieurs rangs de la hiérarchie militaire ainsi qu'aux civil.e.s. C'était dans cette conjoncture que les organisations de la Mémoire Complète avaient commencé à demander des droits pour les familles militaires en tant que victimes du terrorisme (d'ultragauche) en revalorisant l'espace public comme un terrain clé pour contester la mémoire et diffuser ses réclamations parmi lesquelles la doléance que les actions de la guérilla devaient être considérées comme des crimes de lèse humanité.

La consigne d'une Mémoire Complète à proprement parler avait été promue par le général chef de l'Armée de terre Ricardo Brinzoni (1999-2003) déjà le 5 octobre 2000 pendant le 25^e anniversaire de l'attaque au Régiment d'Infanterie du Mont n°29 de la part de Montoneros dans la Province de Formosa (SALVI 2009, 105) et reprise par les organisations des proches des officiers morts¹¹⁹. C'est notoire le protagonisme de certaines épouses de militaires s'étant manifestées à l'encontre des politiques de la mémoire des gouvernements des Kirchner et notamment de la fondatrice de l'Association Proches et Ami.e.s de Détenus Politiques en Argentine Cecilia Pando qui, en 2005, s'était solidarisée par une lettre publiée sur *La Nación* à l'évêque militaire Antonio Baseotto auparavant critiqué par le gouvernement (DANDAN et VERBITSKY 2018). Le mari de Pando, l'état-major Rafel Mercado, avait été mis à la retraite obligatoire pour n'avoir pas pris ses distances publiques des paroles de l'épouse (GOLDENTUL 2018, 146 ; GOLDMAN 2018). Salvi a noté en effet que l'apogée du conflit interne à l'institution militaire (débouchant également sur deux

¹¹⁹ Association de Victimes du Terrorisme en Argentine, Proches et Ami.e.s des Victimes du Terrorisme en Argentine, Commission d'Hommages Permanente aux Morts pour la Subversion, Association de Proches et Ami.e.s des Prisonniers Politiques en Argentine, Argentin.e.s pour la Mémoire Complète, Groupes d'Ami.e.s pour la Vérité Historique, Jeunes pour la Vérité, Vérité sans Rancune, Argentin.e.s pour la Pacification Nationale, Association Unité Argentine et Union de Promotions (liée aux Forum de Généraux à la Retraite).

mémoires et deux héritages différentes de l'expérience du PRN) entre les anciens (dits antidémocratiques) et les nouveaux. Les officier.e.s (dit.e.s démocratiques) avait été la période de conduction du général Roberto Bendini (2003-2008) prolongée par Luis Alberto Pozzi caractérisée par un alignement manifeste de ces chefs des FFAA à la politique de mémoire du gouvernement de Néstor et puis de Cristina Fernández de Kirchner. Salvi (2011b, 73-74) a écrit que l'alignement et la subordination de la direction militaire à la politique de la mémoire et des DH du gouvernement national s'était exprimé d'un côté dans les sanctions appliquées par l'État-Major de l'Armée de terre aux officiers tant retirés qu'en activité qui avaient fait des déclarations publiques mettant d'une certaine manière en question cette politique de mémoire ; et de l'autre côté dans la décision de l'Armée de terre de ne pas s'opposer à l'action de la Justice dans les cas de délits de lèse humanité. Cette stratégie de dissocier l'Armée de terre actuelle du passé avait été perçue par les autorités comme à la fois une possibilité de récupérer les liens avec la société civile et d'augmenter le prestige institutionnel perdu ainsi que comme une stratégie pragmatique d'établir une coupure générationnelle entre les cadres directement liés à la répression illégale et les générations nouvelles d'officier.e.s.

La demande d'une mémoire complète est à situer dans la narration d'une mémoire qui continuait à s'identifier en même temps qu'à contraire la mémoire des disparu.e.s. Considérée comme n'exprimant qu'une demi-vérité et une justice partielle, la mémoire (étatique) des organismes de DH a été accusée d'exercer un droit de propriété exclusif sur la souffrance passée et présente alors que *Nous sommes tou.te.s des victimes*. En revalorisant l'espace public comme un domaine décisif pour disputer la mémoire nationale, l'objectif de cet agglomérat d'organismes civiques-militaires avait été le franchissement par achèvement d'une mémoire partielle, sectaire, capricieuse et hémiplegique (SALVI 2009, 105) avec une Vérité que les gouvernements avaient successivement minimisée, rendue au silence et occultée. D'après Salvi (2011a, 9), il ne s'était plus agi d'égaliser faussement les culpabilités mais d'inverser la relations victime-victimaire et d'éliminer les actions des officiers et de l'institution militaire : là où tout le monde était victime, personne n'était coupable¹²⁰. L'action de jumeler (ou fraterniser) tou.te.s les Argentin.e.s dans la douleur commune - se traduisant dans l'aspiration de faire de l'Argentine une communauté de victimes - avait comporté deux déplacements linguistiques majeurs au sein du discours mnémonique historiquement prononcé par l'institution militaire hétérogène dont le propos ayant prévalu était le renforcement d'une image de soi à la fois non-violente et d'une entité ayant et devant jouer historiquement un rôle stratégique dans le développement de la Nation. En suivant Salvi (2011b, 73 et 2009, 106), pour inventer cette tradition mnémonique, l'Armée de terre a dû construire la figure idéale de l'officier-victime de ladite

¹²⁰ Cette transformation argumentative de la mémoire peut être lue dans l'évolution des titres des publications du chef des Services de Renseignement de l'État entre 1989 et 1990 Juan Bautista Tata Yofre : *Fuimos todos* (2007), *Nadie fue* (2008), *Volver a matar* (2009).

subversion ; cette figure a dû être vidée d'ambiguïtés politiques et morales ainsi que purifiée au point d'atteindre l'innocence à même de remplacer les figures immorales et antidémocratiques des généraux du PRN dans le panthéon des héros militaires. Les analyses sur les continuités, les ruptures et les transformations de la mémoire militaire de cette chercheuse ont montré comment cette narration avait pu arriver à jouer à sa faveur le principe de victimisation universelle (ou indifférenciée) en tant qu'instrument de disculpation massive et de réconciliation nationale non plus à partir de l'oubli mais d'un devoir de la mémoire (ou une lutte contre l'oubli) liée à un dommage traumatique générant l'exigence de réparation et d'obligations de rétribution, voire d'une dette publique. La stratégie de remplacer les qualifications à la fois d'agresseur.se.s et subversif.ve.s à terroristes et de lutte contre la subversion (reconnaissant vainqueur.se.s et vaincu.e.s) à des affrontements internes ou à une guerre civile ou fratricide (ne reconnaissant que des victimes) ont été décisives dans le processus de victimisation ayant discursivement transformé les militaires reconnus jusqu'à ce moment par l'opinion publique comme ayant causé des dommages (et pour cela dans la position de demander pardon) à des victimes censées donner le pardon bien que personne ne leur l'ait demandé¹²¹ (SALVI 2011b, 72). Cette substitution de termes - au sein de la mémoire d'une institution pour laquelle le passé (de violence) a été, par-delà les critiques de la société, une source tant de légitimité que d'identité (SALVI 2009, 93) - avait comporté l'émergence d'une alternance suppléant la figure des mort.e.s pour ladite subversion à celle des victimes du terrorisme thématifiée grâce à l'appropriation de termes et ressources symboliques propres aux organismes de DH pour décrire le fonctionnement du terrorisme d'État. Salvi (2011a, 5) a noté que la violence des organisations armées révolutionnaires a été ré-décrite comme faisant partie d'un plan systématique ; leurs séquestrations ont été renommées comme des disparitions forcées de personnes ; leurs assassinats comme crimes de lèse humanité et les guérillero.a.s comme des maîtres.ses de la vie et de la mort. Les nécessités de rivaliser la figure des détenu.e.s disparu.e.s et de sacraliser l'image des officiers avait amené ces groupes à exercer leur droit démocratique à la libre expression en se focalisant sur le militaire séquestré en tant qu'idéal typique de la victime dudit terrorisme frappée par une violence d'agresseur.se.s mu.e.s par l'amour à la haine. La violence soufferte par les militaires ne renvoyait pas à des raisons politiques et sociales ; elle n'avait que des motivations maléfiques, irrationnelles et insanes : les combattant.e.s démonisé.e.s n'avaient tué que pour tuer (SALVI 2009, 110). La tactique de sélectionner par la remémoration des (présentés comme) officiers tombés¹²² sans ambiguïtés politiques et morales peut être interprétée comme une réponse transformative (une nouvelle manière de sélectionner les souvenirs) aux

¹²¹ Ce pardon est problématique pour plusieurs raisons dont l'une concerne la structure non-relationnelle dans laquelle il est donné. En ce sens, le pardon de l'institution militaire non seulement évite la possibilité de refuser le pardon mais il oblige également les destinataires de ce pardon à leur répondre.

¹²² Le processus d'existence sociale de la victime du « terrorisme » s'était incarné avant tout dans la personne du major honorable et héroïque Argentino del Valle Larrabure et du lieutenant-colonel Jorge Ibarzábal (SALVI 2001a et b).

problèmes de crédibilité (la nécessité de la mémoire de se formuler comme un récit cohérent, vraisemblable et communicable), d'acceptabilité (tant pour les FFAA que pour la société et l'État pouvant renforcer les sentiments d'appartenance et d'auto-valorisation censés stimuler la remémoration et la transmission affective aux nouvelles générations d'officier.e.s) et d'organisation (le cadrage et l'officialisation d'une mémoire assez homogène garantissant la continuité de l'identité militaire) pour la production d'une mémoire édifiante (SALVI 2009, 94). Cette héroïcité incarnée par une figure recelant la victime-passive d'une souffrance injuste et imméritée ainsi que le martyr de la démocratie ayant affronté tant l'indésirable que les coûts des circonstances sans trahir ses valeurs a permis de réaffirmer que *les militaires ne tuent pas pour défendre la patrie mais ils meurent pour elle* (SALVI 2010a, 9 et 2011b, 72).

Avec la réouverture des procès pour crimes de lèse humanité en 2006, la politique des DH a donc été interprétée comme une partie inébranlable du régime et du pacte démocratique. Si d'un côté il y a eu une augmentation significative d'acteur.trice.s impliqué.e.s dans les procès, de l'autre côté la revitalisation du langage des DH (poussée par l'initiative discursive kirchnériste) avait contribué à faire fonctionner les DH comme le degré zéro de la politique, c'est-à-dire comme l'incontesté restant en dehors de la confrontation politique. Ce paradigme - ayant remplacé le langage de la guerre révolutionnaire ou antirépublicaine par la terminologie propre du droit international qui distingue entre les victimes et les victimaires - avait commencé à constituer les limites nouvelles du dicible et de l'énonçable, c'est-à-dire la langue communément acceptée pour parler légitimement du terrorisme (GOLDENTUL 2018, 146-147 et 156-157). Par le fait qu'historiquement le langage des DH en Argentine a eu une structure familiste, la douleur commune à tou.te.s les Argentin.e.s a pu se rendre visible lorsque le sens des souffrances familiales (la perte d'un membre de la famille sanguine) ont été transplantées telles quelles sur le terrain national en égalisant les victimes d'un côté et de l'autre. La manœuvre pour légitimer l'information et la convertir en communication a consisté avant tout à faire (re)connaître les militaires et les policiers comme des personnes à travers des descriptions minutieuses reportant beaucoup de détails précis et exacts (prétendument objectifs) même si non pertinents (chiffres, horaires, vêtements, goûts musicaux, etc.) et notamment sur leurs vies privées, quotidiennes et familiales dans lesquelles tou.te.s auraient pu s'identifier directement (avec les répresseurs) évitant par-là de revendiquer une interprétation particulière du contenu historique de ces vies en mesure de signifier politiquement les expériences douloureuses individuelles (GULLINO 2012, 5 ; SALVI 2009, 109). Ces récits (se) fondaient (sur) l'idée d'un espace de la famille séparé de l'espace politique de la société car elle a été conçue comme à la fois antécédente et franchissant les idéologies politiques. Dans cette famille aurait dominé l'amour et les liens affectifs désintéressés et indissociables. Salvi (2011a, 7) a noté que l'élément familial a introduit une distinction séparant

l'amour de la politique et la souffrance des intérêts. Ces liaisons (dites) naturelles unissant les fil.le.s avec les parents et les frères, les grands-parents et les petit.e.s-enfant ont été actualisées pour fraterniser tou.te.s les Argentin.e.s dans une douleur commune (le deuil de la perte d'un.e familier.e aimé.e qui soit mort.e ou jugé.e) qui, moralement, ne peut pas être sali par les divergences politiques existantes ayant déjà caractérisé l'ancienne guerre fratricide. L'impératif émané de l'identification de la société dans la souffrances d'autres proches endeuillé.e.s (constituant en même temps la possibilité de s'identifier dans les douleurs de tou.te.s les proches) était de laisser tomber les rancœurs, la haine et les intérêts pour travailler tou.te.s ensemble sans (ou mieux, oubliant les) conflits (sur les responsabilités) au sein de la Grande Famille Nationale. Contrairement à la manière dont cet ensemble de groupes civiques-militaires avait interprété la mémoire institutionnalisée, la Mémoire Complète s'est présentée en offrant la main ouverte à ses agresseur.se.s et en renonçant à la vengeance pour les affronts et les humiliations souffert.e.s par les mort.e.s de ladite subversion (SALVI 2011a, 7 et 10) ; pour cela, il serait juste que lesdit.e.s terroristes de hier et d'aujourd'hui déposent leurs désirs de revanche et accordent aux personnes les pardonnant le bénéfice de l'amnistie. Dans la narration de cette communauté de frères unis dans un souvenir commun et où toute forme de désaccord est interprétée comme incompatible avec la paix sociale, la famille apparaît comme le lieu de transcendance morale de la politique et de l'idéologie ainsi que le territoire de liaisons indissolubles (SALVI 2010a, 13).

Un regard différent sur la famille a fait irruption dans la société argentine depuis le 3 juin 2015, lorsque la problématique de la violence contre les femmes a acquis une visibilité renouvelée à partir du phénomène et consigne *Pas Une de Moins* couplée à *Ils sont en train de nous tuer !* (pour dénoncer les féminicides¹²³) et depuis le 3 juin 2016 avec le cri *Nous voulons vivre !* (ayant inclus la demande pour la légalisation de l'avortement, la garantie de l'Éducation Sexuelle Intégrale, la dénonciation contre la violence à l'encontre de la diversité sexuelle et la dénonciation de l'impacte des politiques économiques dans les vies des femmes). Deborah Daich et Tarducci (2018, 75) ont affirmé que la naissance dans les réseaux sociaux du *#NiUnaMenos* avait suivi non uniquement la marathon de lecture contre les féminicides du 26 mars organisée par un groupe de journalistes, artistes, écrivaines, activistes et proches de femmes assassinées par des hommes pour être des femmes (comme Selva Almada, María Moreno, Hinde Pomeraniec, Ingrid Beck, María Pía López, Nora Domínguez, Marta

¹²³ Alors que dans le document fondant le Tribunal de Violence contre la Femme « Mabel Adriana Montoya » était déjà mentionné le terme féminicide, le Congrès de la Nation a sanctionné la loi n°26.791 incorporant dans le Code pénal les figures de féminicide à la fin de 2012. Cette figure a été confirmée par la Cours Suprême de Justice en 2014 lorsqu'elle a établi un Registre National des Féminicides de la Justice Argentine. La consigne *Pas Une de Moins (ou Assassinée de Plus)* était en revanche née au Mexique pour dénoncer les violences à l'encontre des femmes et les féminicides à Ciudad Juárez. Daich et Tarducci (2018, 81) ont spécifié que les premières mobilisations ayant utilisé le slogan *Pas Une de Moins* en Argentine n'avaient pas été socialement lues comme des événements strictement féministes tant que l'une des accusations venues de l'intérieur de celles-ci avait été qu'il ne fallait pas mêler la politique avec la violence à l'encontre des femmes.

Dillon, Florencia Abbate, Vivi Tellas, Virginia Cano, Luciana Peker et la Collective d'Anthropologues Féministes) ayant finalement convoqué à la manifestation de juin mais également le *Siluetazo*¹²⁴ du 20 mars pensé par Rocío Fernández Collazo et Cecilia Gato Fernández et ne réclamant pas l'*Apparition en vie* des disparu.e.s de la dernière dictature militaire mais rendant visible la quantité croissante de féminicides dans les derniers mois en Argentine. « Il y a un deuxième moment clé ou crucial, une sorte de seuil, celui du lancement de la grève du 19 octobre 2016, une grève des femmes, dont la force a permis par la suite de déclencher et d'organiser la grève internationale des femmes de 2017. Avec ces actions de grève, l'appel du NUM se rend capable d'une transversalité politique d'un nouveau type. » (GAGO 2018) La consigne *Nous nous arrêtons. Si nos corps comptent si peu, produisez sans nous! Nous savons que si nous arrêtons de faire ce que nous faisons, nous pouvons arrêter le monde !* est surgie après le viol collectif, la torture, l'empalement et l'assassinat de Lucía Pérez à Mar del Plata, le lendemain de l'ENM de Rosario participé par 70'000 femmes. Les militantes féministes ont enquêté l'histoire de Lucía Pérez en cherchant les points en commun avec les autres victimes mortes à cause de la violence machiste (LOSIGGIO et SOLANA 2016). L'origine de ce féminicide est reconnue en elles-mêmes, c'est-à-dire dans le passé personnel et le présent politique de chacune. Alors qu'aucune de ces femmes n'est Pérez, il y a eu la reconnaissance d'une histoire marquée par les milles manifestations de la violence masculine les unissant et concernant en particulier le sentiment d'humiliation problématisé comme une dévalorisation. « Il y a un déplacement de la façon dont on conceptualise la violence qui se manifeste dans les féminicides. Et avec ce déplacement, c'est la composition même du mouvement qui se complexifie. » (GAGO 2018) Après une semaine du féminicide de Pérez couplé à l'agression au

¹²⁴ L'idée du projet du *Siluetazo* développé dans la Marche de la Résistance de 1983 avait été de Rodolfo Aguerreberry, Julio Flores et Guillermo Kexel. Ils voulaient développer un labyrinthe de murs de papier pour afficher des silhouettes afin de permettre aux spectateur.trice.s de visualiser l'espace physique que 30'000 êtres humain.e.s auraient pu occuper. Dans les têtes des créateurs, cette installation aurait dû apparaître comme une manifestation de rue. Il faut remarquer que déjà le 14 novembre 1981 à Paris, l'Association International de Défense des Artistes victimes de la disparition dans le monde avait réalisé une marche de 10'000 manifestants pour les artistes argentin.e.s disparu.e.s en exposant des silhouettes humaines avec des bras collés au corps et les jambes unies. Le même type de manifestation avait été organisé en 1982 par l'AIDA-Suisse pendant la Semaine Mondiale des détenu.e.s disparu.e.s, entre le 23 et le 29 mai. L'association AIDA avait aussi organisé d'autres initiatives comme l'installation de 100 téléphones qui sonnaient perpétuellement sans que personne ne répondait avec des fiches reportant le nom des artistes détenu.e.s disparu.e.s (AMIGO CERISOLA 1995). La réalisation concrète du projet labyrinthique avait finalement posé des contraintes insurmontables : où auraient-ils pu trouver une salle d'exposition assez grande ? Combien de temps auraient-ils dû travailler pour produire 10'000 silhouettes chacun ? Les artistes avaient alors proposé le projet aux Mères et conjointement avaient décidé de le développer pendant la Marche. Les Mères avaient estimé que pour performer les disparu.e.s, l'intervention directe des manifestant.e.s était décisive. Cela aurait mis en exergue le lien entre la vie et l'art (la création) et l'esthétisation de l'action politique. Elles ont appelé l'installation mouvante de 30'000 figures humaines à grandeur réelle comme actions esthétiques de praxis politique. Les silhouettes étaient anonymes en opposition à la volonté de prononcer les noms des responsables du massacre. Elles étaient affichées sur les murs ou amenées entre leurs bras ; c'était interdit de les impressionner sur le sol pour éviter des associations entre les disparu.e.s et mort.e.s. Les manifestants avaient donné lieu à un véritable dispositif à la fois de représentation et de conscientisation faisant surgir des disparu.e.s d'un travail collectif sur la Place de Mai basé sur la socialisation d'un savoir artistique-technique (LONGONI et BUZZONE 2008). D'abord on coupait le papier, ensuite on traçait les contours des corps et finalement on les affichait aux murs. Les manifestant.e.s ont prêté leurs corps pour que l'absence aurait pu se faire non seulement matérielle mais aussi corporelle. Ces silhouettes avaient permis la construction d'une solidarité entre les militant.e.s actuel.le.s et la génération antérieure des militant.e.s disparu.e.s. Les militant.e.s s'étendaient sur le sol pour modeler les silhouettes en occupant symboliquement le lieu des disparu.e.s (PEREZ 2010). Ensemble aux silhouettes, d'autres formes pour représenter la présence d'une absence niée, c'est-à-dire une mise en scène d'une invisibilité due à une opinion publique qui ignorait ou préférait ignorer, étaient les photographies et les masques blanches.

couteau de deux jeunes femmes à San Telmo, la grève a été vite organisée et dans l'organisation de femmes luttant contre la violence de genre s'était produit un changement, à savoir le passage des réseaux sociaux aux rencontres en assemblée (MALO et FERNANDEZ-SAVATER 2017). Le collectif du NUM avait convoqué des femmes de tout secteur, des salariées et des non-salariées, des jeunes et des adultes, des occupées et des chômeuses pensant la grève depuis leurs positions. Qu'est-ce que signifie faire une grève spécifique aux femmes si l'on n'est ni membre d'un syndicat ni d'une association professionnelle ni d'un quelconque réseau communautaire ? La pensée-pratique de l'interruption des activités a permis à ces femmes de lier la violence à l'encontre des femmes aux processus économiques, politiques et sociaux en mettant en évidence la question de la production et de la reproduction de la vie (le travail, les inégalités sociales et économiques, les valorisations des différentes activités et la répartition des tâches et de l'économie) « Nous avons cherché à comprendre les réalités diverses dans lesquelles s'inscrivent les violences contre le corps des femmes et comment elles s'articulent avec les nouvelles formes d'exploitation et d'extraction de la valeur : la grève politise d'une manière inédite le deuil qui suit le féminicide et les violences sexuelles. » (GAGO 2018) Comme l'a noté Brunella Casalini (2018, 166 et 173), l'analyse de la reproduction sociale n'est pas uniquement économique car elle regarde aux pratiques qui constituent les sujets en relation aux rapports entre domination, exploitation et production des subjectivités (genrées, sexualisées, racialisées). C'est une perspective qui pose le regard sur trois problèmes principaux toujours en relation avec les transformations du système économique productif capitaliste, ses limites et ses dynamiques internes à l'échelle globale : la reproduction de l'espèce liée à la construction sociale de la maternité, la reproduction de la force-travail (la manière dont l'on résout socialement les problèmes de subsistance, formation et socialisation des travailleur.se.s) et la reproduction des liaisons communautaires et sociales, c'est-à-dire les modalités de satisfaire les besoins de soin de la population. Ces trois niveaux font émerger l'inexistence d'un fondement naturel ou biologique de l'actuelle division du travail ainsi que la détermination historique, culturelle et économique des activités qui soutiennent la vie et leur caractère nécessaire au fonctionnement du système économique et au processus d'accumulation capitaliste. La question de la violence à l'encontre des femmes s'est liée à la question communautaire autour de l'interrogatif : comment est-ce que nous nous défendons (des féminicides, des manœuvres économiques, de la crise, de la violence dans les quartiers, de la violence machiste, etc.) ? Instillant le doute sur l'image de la mère qui soutient la communauté par son abnégation, cet interrogatif l'a cassée pour que d'autres subjectivités féminines ont pu soudain revenir autrement à leurs corps et revendiquer en l'exerçant une justice reproductive. Andrea D'Arti (2015) a rappelé que l'histoire de l'inscription de ce type de justice dans l'agenda est à situer dans la militance féministe pour la dépénalisation de l'avortement couplée à l'accès universel aux services

publiques¹²⁵ ; la justice reproductive avait été revendiquée comme un droit démocratique élémentaire prohibé aux femmes avant et pendant et après la dictature militaire. Pendant le processus de Grève de Femmes, l'accent a été mis (en particulier depuis le 8 mars 2017) sur le processus de subjectivation pluriel ayant réactualisé un mouvement féministe (participé par des femmes, lesbiennes, trans et travesties) mu par un désir commun de révéler à la société quelque chose qui dépasse l'identité d'appartenance de chacune et notamment de construire aujourd'hui le monde qu'elles veulent vivre (MALO et FERNÁNDEZ-SAVATER 2017). Le temps d'attente de la thèse du retard historique promettant un futur égalitaire (aux hommes) et heureux aux femmes par leur insertion dans le monde public et politique a été déclaré terminé : aujourd'hui, c'est le temps de désobéir au patriarcat et jouir ainsi autrement¹²⁶. Les assemblées déroulées pour la préparation de la grève des genres du 8 mars » (TODINI et SANTUCHO 2018) ont constitué ce processus intense qui a consisté à prendre au sérieux l'hétérogénéité radicale de plus de 60 organisations par un exercice pratique de composition de corps, voix, trajectoires et espoirs accueillis finalement dans un seul document (MALO et FERNANDEZ-SAVATER, 2017). La grève – a en effet expliqué Verónica Gago - permet une démarche d'enquête collective, concrète et située en mesure d'établir un lien entre les nouvelles formes d'exploitation, la violence policière, les offensives patronales contre les ressources communes et la dynamique des violences sexuelles pour redessiner le concept de conflits sociaux. Cette grève a permis d'inclure et de conceptualiser comme travail la pluralité de tâches méconnues et dévalorisées qui font les femmes en mettant en jeu une autre économie de la visibilité et de la production de la valeur concrétisée dans les relations, les maisons et les quartiers populaires qui a en même temps fonctionné comme un instrument politique de rupture avec l'idéologie de l'amour romantique. En effet, l'idéologie de l'amour romantique (nourrie par le mythe de l'amour maternel) a été utilisée à la fois pour attribuer le travail domestique aux femmes et pour engager tout le monde dans des relations intimes d'autoréalisation et de bonheur avec leurs travaux salariés (WEEKS [2017] 2018). En ce sens, la thèse que le néolibéralisme agirait à travers une politique des affects qui imprègne les subjectivités et

¹²⁵ Les droits reproductifs ont été dans ce cas revendiqués à partir d'arguments fondés sur la santé publique, la justice socio-économique, le droit à décider, le droit du corps, la défense de la vie des femmes et les raisons pragmatiques et les DH. D'autres trames résiduelles ont été : les profits économiques corrompus qui promouvaient l'illégalité de l'avortement, l'avortement comme élément central pour changer l'oppression des femmes ainsi qu'un cadrage eugénique qui argumentait en faveur de l'avortement pour la dé-naiissance d'enfants pauvres (SUTTON et BORLAND 2013, 225). Pablo Guidiño Bessone (2012 et 2017) a de plus remarqué que l'utilisation et la réappropriation politique de la mémoire de la dernière dictature de la part de plusieurs collectifs membres de la Campagne pour l'avortement légal, sûr et gratuit a produit un discours qui réincarne, en sexualisant et déplaçant temporellement, les disparu.e.s par les femmes reléguées à la pratique clandestine de l'avortement comme un féminicide dont l'État est responsable. L'une des consignes des Socoristas en Red (Feministas que abortamos) (2016) – née en 2012 (PARODI 2014) - a en effet été *L'avortement dangereux est terrorisme d'État*.

¹²⁶ Le premier point du programme prévu par le 8 mars 2018 a été l'*Orgasmatón* définie comme une marée orgasmique – ou un gémissement collectif - parcourant le monde et traversant les décalages horaires comme une vague expansive. La grève a été pensée, autrement dit, avant tout comme la lutte pour récupérer les corps en tant que territoires de plaisir avec la consigne *Temps récupéré, temps apprécié*. L'appel vidéo peut être regardée ici : <https://www.youtube.com/watch?v=NXSf2XXBrZ4> (consultée le 11 mars 2018).

les leurres avec des promesses (en constituant des subjectivités en tension continue vers le futur), inclut outre à la question de la reproduction également celle de l'investissement social.

1.2.2.1. Les fil.le.s des ravisseurs

Considéré.e.s comme des modéré.e.s par rapport aux proches revendiquant les atrocités des membres du PRN comme la revue *BI : Vitamine pour la mémoire de la guerre dans les années 1970* ou le réseau de proches *La forces des dignes* formé à la suite des présentations des documentaires de Sandro Rojas Filártiga *Los valientes de Formosa* de 2013¹²⁷ et *La Escuelita de Manchalá* de 2015 (SANTUCHO 2017), le collectif Fil.le.s et Petit.e.s-enfants de Prisonniers Politiques, composé par des membres entre 25 et 23 ans, avait commencé en 2008 – c'est-à-dire dans un contexte de politisation croissante de la jeunesse produite symboliquement comme un capital politique ou une valeur en soi ayant touché tant le kirchnérisme que les partis de la nouvelle droite comme Proposition Républicaine dirigée par le futur président Mauricio Macri (GOLDENTUL 2018, 147) - à dénoncer les défaillances juridiques et les motivations politiques des procès poursuivant, imputant et condamnant depuis 2006 leurs pères et/ou grands-pères (civils ou membres des FFASA) ayant participé au fonctionnement du terrorisme d'État. Si les premiers groupes ont fait passer ces pères-militaires du statut de héros à celui de frères vieillards malades nécessitant des soins de leurs familles et des médecin.e.s (l'image du grand-père prétendant revendiquer légitimement, depuis la pitié, l'assignation à résidence), les membres de HNPP – et son porte-parole Aníbal Guevara - ont décidé de changer d'orientation et d'exprimer différemment l'amour envers leurs (grands-)pères depuis une position prétendument non choisie, naturelle et irréversible des liaisons familiales qui a été moins suspecte de complicité par rapport aux responsabilités morales et criminelles dont les épouses des militaires et des civil.e.s philo-PRN étaient investies (GOLDENTUL 2018, 148). En 2015, HNPP est devenue l'association civile Ponts pour la Légalité dont la particularité a été de ne pas revendiquer

¹²⁷ L'attaque de 1975 de Montoneros au Régiment d'Infanterie n°29 à Formosa a été un événement qui a été à plusieurs reprises énoncé par le mouvement Mémoire Complète et qui a réussi à atteindre le domaine des moyens de communication de masse. Le 6 octobre 2008 - le jour suivant la Journée des tombés dans la lutte contre ladite subversion organisée sur la Place San Martín par la Commission d'Hommage Permanent aux morts pour ladite subversion et commémoré par les groupes sympathisants du Coup d'État de 1976 qui rappelaient les 14 victimes militaires pendant l'attaque de Montoneros à Formosa - avait été diffusé dans la chaîne câblée C5N un programme spécial au sein du cycle *Rapport Klipphan* sur les victimes de la guérilla argentine des années 1970 incluant leurs narrations et soulevant la question de quelles douleurs et souffrances peuvent (et comment) être vues et transformées en actions politiques améliorant la vie sociale nationale. Dans ce programme intitulé « Terroristes » les Argentin.e.s avaient ainsi pu écouter une autre version de l'histoire que l'on ne raconte pas donnée entre autres par Maby Picón (la veuve du capitaine Humberto Viola assassiné en 1974 par l'ERP) ou María Lilia Genta (la fille de l'un des philosophes de l'autoritarisme national, Jordán Bruno, mort en 1975 par la main de l'ERP-22 août). Ces proches avaient dénoncé la déformation de l'Histoire de la part des « terroristes » qui, après avoir été vaincu.e.s par les FFAA pendant la période dictatoriale, occupaient des postes politiques au sein de l'administration étatique. Avec la tentative d'aligner les crimes des FFAA et des « terroristes » de la gauche en maniant le concept de lèse humanité afin que l'Argentine puisse garantir la Justice pour tout le monde, la revendication d'une mémoire complète avait établi que la violence armée révolutionnaire avait été la cause – si pas unique, en tout cas, fondamentale – de l'origine de la dictature. De même, la stratégie narrative - pouvant être qualifiée d'émotionnelle et dramatique (FERRARI 2012 ; GULLINO 2012) – utilisée par les journalistes Andrés Klipphan et Ignacio Ramírez pour présenter les preuves d'archive (revues et livres de Montoneros et ERP ainsi que les témoignages audiovisuels directs des proches) et comprendre toute l'Histoire visait, par le fait de ne rendre visible dans ce travail de mémoire que les assassinats subis par le cercle complice de la dictature, à interpeller les téléspectateur.trice.s par l'empathie, la compassion et la miséricorde vers des témoin.e.s dignes de foi ayant perdu un père, un fils ou un mari et, par extension, d'autres victimes.

les croyances et les activités politiques de la dernière dictature mais de dénoncer, au nom de la légalité, les pratiques de corruption (des injustices au sens d'irrégularités présumées) des fonctionnaires publics des procédés judiciaires. Afin d'atteindre un public plus hétérogène, ces membres ne se sont pas revendiqué.e.s stratégiquement comme des victimes à la première personne car, d'après Guevara (in GOLDENTUL 2018, 154), la première chose que l'espace public lui aurait remarqué aurait été qu'ils et elles étaient des victimes de leurs (grands-)pères. En pensant leurs (grands-)pères avant tout comme des êtres humains et secondairement comme des agents de la répression illégale, ces fil.le.s et petit.e.s-enfants ont pu les voir comme (dans certains cas) des victimes des DH. En niant avec les mêmes termes d'un discours censé condamner le terrorisme d'État, ces proches se sont engagé.e.s dans une lutte pour faire reconnaître leurs (grands-)pères comme des porteurs de DH indépendamment de leurs conditions de coupables et/ou innocentes car les DH sont exactement les droits qu'il faut respecter avec les personnes que l'on n'aime pas (Guevara par rapport au cas Etchecolatz, le 10 octobre 2016 in GOLDENTUL 2018, 157). En abandonnant leurs propres rêves de jeunesse¹²⁸, leur mission était désormais de jeter des ponts, suturer les blessures et oublier la brèche pour accomplir une réconciliation et une pacification nationale à même de mettre fin à la guerre partageant les Argentin.e.s. L'objectif serait de mettre tou.te.s du même côté, sur le même chemin et, sous certaines limites, pardonner. Cette position, définie par une attitude cordiale exprimant une volonté de dialoguer, leur avait permis d'atteindre une visibilité médiatique majeure¹²⁹. Cette visibilité a été atteinte également grâce au protagonisme d'Eva Daniela Donda, c'est-à-dire la fille de deux disparu.e.s adoptée par son oncle, le marin et ancien chef de Renseignement de l'ESMA Adolfo Miguel Donda, emprisonné et accusé de complicité pour la disparition de son frère et de sa belle-sœur qui avait accouché en captivité la sœur d'Eva dont le second prénom Daniela lui avait été imparti par la famille militaire la dissociant de l'héritage péroniste choisi par les parents biologiques. Appropriée par l'ancien préfet José Antonio Azic, la militante pour la mémoire des disparu.e.s Victoria Donda a - une fois récupérée son identité - rencontré sa sœur Eva Daniela (qui estime que son oncle est une victime injustement accusée) pour la première fois en 2003. En suivant Basile (2018), avec Eva Daniela Donda, l'image des fil.le.s pluri-affilié.e.s¹³⁰ est entrée dans l'espace public

¹²⁸ La plupart de ces fil.le.s a décidé d'abandonner leurs rêves de jeunesse (la musique pour Guevara ou la carrière de journaliste pour Malena Gandolfo) pour s'occuper de leurs (grands-)pères en étudiant soit le Droit pour les défendre soit la Psychologie pour les comprendre ainsi qu'en récoltant les preuves, en allant aux procès et à les visiter en prison et en s'engageant politiquement pour une mémoire nationale conciliatoire (BASILE 2018).

¹²⁹ Analía Goldentul (2018) a étudié les interventions publiques de Guevara depuis le 24 mars 2015 (*Intratables* de América TV) en passant par le programme de Jorge Lanata de *Radio Mitre* du 18 août 2016 et le programme de Román Lejtman de *Radio Nacional* le 20 octobre 2016. Les études de la chercheuse se sont nourries également d'une analyse des deux sites web du groupe et de deux interviews personnelles à Guevara (août 2015 et octobre 2016).

¹³⁰ Même si la figure du père militaire en tant que Superman armé et orienteur d'une éducation reprochable pour ses enfants avait déjà été problématisée en 2003 dans l'autobiographie *Papá* de Federico Jeanmaire où la conversation entre les deux a été représentée comme un désir impossible jusqu'à ce que la maladie du père avait permis la constitution d'une liaison amoureuse sans pourtant déboucher sur un accord politique, Basile (2018) a remarqué que ce n'a été qu'en 2008 que ce père avait pu entrer sur la scène ensemble à HIJOS dans *Mi vida después* de Lola Arias avec la per-/dé-formance du sens commun que les fil.le.s sont le reflet de leurs pères (qu'ils soient,

et s'est faite scène incarnée d'une (pluralité de) rencontre(s) de la mémoire nationale. Ces fil.le.s ont constitué une ouverture au sein de la distinction primaire entre les fil.le.s des disparu.e.s (victimes du terrorisme d'État en tant que H.I.J.O.S et HIJ@S) et les fil.le.s des répresseurs par l'apparition de personnalités revendiquant des liaisons parentales – qu'elles soient biologiques ou choisie, en tout cas perçue comme étant politiques - avec les deux groupes. Ces fil.le.s pluri-affilié.e.s ont exhibé des héritages contradictoires formant leurs identités vulnérables (toujours au bord de l'effondrement) au sein desquelles est ouvertement débattue l'incompatibilité d'une pluralité d'appartenances et de loyautés. L'écrivain Félix Bruzzone¹³¹ (in ARENES et PIKIELNY 2017) a affirmé que si ces fil.le.s veulent dialoguer, il faudrait qu'il ait la condition minimale commune de penser que le regard de chacun.e peut être transformé y compris supprimé.

Ensemble à l'anthropologue Máximo Badaró, Bruzzone a publié le 18 février 2014 sur le 1^{er} numéro de la revue de l'Université Nationale de San Martín *Anfibia* un article écrit à partir de témoignages intitulé « Fil.le.s des ravisseurs : 30'000 *quilombos*¹³² » et qui a été conclu par le constat que la parenté peut ne pas être ni héritage ni destin, ni vérité révélée ni condamnation, mais une demande ouverte, voire une projection de l'avenir qui transforme l'histoire. Cet article a traité les manières dont les fil.le.s des condamné.e.s pour crimes de lèse humanité sont en train de porter le stigma de leurs pères. Ce stigma a impliqué entre autres le préjugé d'appuyer pleinement tant leurs parents que leur univers de valeurs et de pratiques, alors que Basile (2018) a remarqué que ces fil.le.s sont lié.e.s affectivement à leurs figures parentales d'une manière très conflictuelle. Ces conflits ont (généralement) émergé avec l'assomption de la possibilité que les Sauveurs de la patrie de leur enfance sont des auteurs d'actes violents. María José Ferré et Héctor Bravo (in BRUZZONE et BADARÓ 2015), travaillant depuis longtemps dans un cabinet psychanalytique des FFAA, ont identifié beaucoup de conduites autodestructives, anxieuses et addictives des fil.le.s des membres des FFASA en service pendant la dernière dictature. Ces marques ont amené.e.s ces psychologues à définir ces *autres* fil.le.s comme

autrement dit, des victimes ou des victimaires) incluant Vanina Falco, sœur de Juan Cabandié qui avait été approprié par une famille militaire. Sur cette scène ont été problématisées les positions multiples que les fil.le.s ont assumé par rapport à leurs parents impliquant des scissions de leurs subjectivités. Le processus dans lequel ces fil.le.s ont affronté à la fois le père intérieur (au tissu affectif familial) et le combattant extérieur (situé sur le terrain des idées et des pratiques politiques) a été vécu en termes d'une trahison inéluctable les constituant comme des subjectivités dissidentes (BASILE 2018). La présence de cette fille d'un policier répresseur ayant rejeté son histoire familiale avait soulevé des débats quant à sa légitimité d'être là (BASILE 2018) D'autres ouvrages ayant mis en scène la figure de fil.le.s de policiers et militaires liés à la dictature ont été *Soy un bravo piloto de la nueva China* de Ernesto Semán en 2011 et *Una misma noche* de Leopoldo Brizuela en 2012, alors que d'autres histoires de *hijos plurifiliados* mentionnées par Basile (2018) ont été celles de Delia Lozano et de Diego Molina Pico.

¹³¹ Bruzzone est un célèbre fils de disparu.e.s ayant une histoire particulière. Son lignage maternel l'a lié à la famille aristocratique de sa grand-mère Leda Moretti mariée avec le capitaine à la retraite proche à la droite péroniste Carlos Bruzzone. Étant donné que même les sœurs de Moretti étaient mariées avec des membres de la Marine, elle ne s'était jamais approchée aux Mères de la Place de Mai pour chercher sa fille considérée comme une déviée au sein de la famille. En raison de son lignage paternel, Bruzzone a en même temps hérité une famille créole formée par plusieurs trotskistes et soutenant (sans pourtant participer) la politique de la mémoire des organismes de DH (BASILE 2018).

¹³² Littéralement un *quilombo* est une communauté autonome fondée par des esclaves d'origines africaines échappé.e.s des plantations brésiliennes (pour plus de détails voir le court-métrage de Nina Tedesco basé sur les recherches de Renata Azevedo Lima, *Quilombo – a ousadia de lutar pela liberdade*, Lima/ Casimiro de Abreu (Rio de Janeiro, Brésil), 2010). En Argentine, ce mot est utilisé comme le « bordel » français, au sens de désordre ou chaos.

des *autres* victimes de la dernière dictature. Les deux psychologues ont précisé qu'après des mois et des années de thérapie, ces personnes se sont découvertes comme des victimes, complices ou accusatrices de crimes, abus ou délits commis par leurs pères. Ce processus de connecter des souvenirs et des conflits familiaux avec les tragédies de l'histoire argentine aurait transformé leurs maisons en CCD. Ainsi, Ponts pour la Légalité n'a pas été le seul groupe social et/ou politique à avoir mis en exergue, à travers la figure du père militaire, que la parenté sanguine et le mandat biologique ont été des conditions exclusives pour se rallier à la Mémoire, Vérité et Justice. Finalement, en 2016, les journalistes Carolina Arenes et Astrid Pikielny ont publié *Hijos de los '70. Historias de la generación que heredó la tragedia argentina*, c'est-à-dire un livre débouchant d'une convocation définie comme hétérogène, inclassable et pour certain.e.s suspecte qui a lancé un trait d'union entre des fil.le.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s et des fil.le.s d'anciens militaires et policiers. Après la publication de *Hijos de los '70* certain.e.s fil.le.s « de » (Analía Kalinec, Mariana Leis, Luciana Ogando, Bruzzone, Guevara, Ram Krishan, Liliana Furió, Paolo Rasetti, Virginia Croatto) ont constitué un groupe WhatsApp et se sont rencontré.e.s à diverses occasions pour parler informellement (ARENES et PIKIENLY 2017). Ce groupe réunissant des enfants de Montoneros et d'anciens répresseurs, après avoir pratiqué la technique des constellations familiales et des séances de kundalini yoga ensemble, a proposé des rencontres dans des lieux et des situations sensibles (au Parc de la Mémoire et dans les CCD « Olympe », ESMA, et Camp de Mai). Interprété comme un câlin réparateur entre les fil.le.s des deux côtés (GOLDMAN 2017), ce livre et son effet médiatique concernant principalement *La Nación* et *Anfibia* ont été accusés de banaliser le génocide et la disparition forcée de personnes par la réduction des crimes de lèse humanité à des questions spirituelles (H.I.J.O.S de la Province de Buenos Aires 2017) ainsi que de représenter à plein titre la métamorphose doctrinaire de *Cambiamos* sur la Mémoire, encouragée par un fureur académique pour Nelson Mandela figurant un traitement de la Mémoire - opposée au modèle historiquement suivi par l'Argentine - où il faudrait prioriser la Vérité à la Justice (SANTUCHO 2017).

1.2.2.2. Histoires Désobéissantes

Le 3 mai 2017, sous le gouvernement de Macri (entamé le 10 décembre 2015), la Cours Suprême de la Nation a appliqué pour la première fois la loi n°24.390 - connue comme « 2x1 » - à Luis Muñina, un ancien militaire coupable de délit de lèse humanité et condamné à 13 ans de prison. Cette loi du Code de procédure pénale a établi que les personnes détenues pour plus de deux ans à titre préventif ont le droit de combler le retard pris par l'État à faire en sorte que leurs procès ont lieu. Au nom de l'art.7.5 de la Convention Américaine sur les DH – qui avait établi le droit de toute personne détenue et accusée d'un délit à être jugée dans un délai raisonnable ou libérée -, il fallait compter double le (dit) temps en excès que ces vieux pères de famille avaient passé en détention sans une condamnation.

Le gouvernement de Macri avait recommandé à la Chambre National de Cassation Pénale (où réside le Système de Coordination et Suivi du Control Judiciaire des Unités Pénitentiaires) de renvoyer à domicile 95 répresseurs âgés de plus de 70 ans condamnés pour délits de lèse humanité dont certains avaient déjà profité de ce bénéfice qui, en raison de violations, leur avait été révoqué¹³³. Cet assouplissement de la peine de l'1% de la population du Service Pénitentiaire Fédéral (logé de plus dans la connue comme privilégiée Unité Pénitentiaire de Camp de Mai depuis décembre 2016) avait été justifié par l'association de l'âge avec la maladie, par le fait qu'il est compliqué d'enlever la liberté à une personne ainsi que par le prétexte de lutter contre la surpopulation des prisons que les organisations de DH ont attribué au punitivisme (à la politique de main de fer) que l'État macriste a exercé à l'encontre des personnes les plus indigentes et en particulier des jeunes délinquant.e.s (*La Izquierda Diario* 2018). Comme l'a écrit Jelín (2002, 26), les périodes de crises internes d'un groupe ou de menaces externes impliquent généralement des réinterprétations et des révisionnismes de la mémoire ainsi que des crises du sentiment et donc des questionnements et des redéfinitions des identités personnelles et collectives. Cette décision du Tribunal avait généré une multitude de débats, protestations des organismes humanitaires (inter)nationales, dénonciations pénales et marches de répudiation encourageant les Chambres des Député.e.s et des Sénateur.trice.s à la rejeter. Dans ce scénario, la fille du directeur d'Enquêtes de la Police de la Province de Buenos Aires entre 1976 et 1977 et coordinateur des 21 CCD du « circuit Camps » Miguel Osvaldo Etchecolatz (ainsi que figure emblématique du *genocida* car il avait été le premier imputé à être condamné comme tel par le Tribunal Oral Fédéral de La Plata en 2006) a décidé, pour sa première fois le 10 mai, de participer ensemble à 500'000 autres personnes à la marche organisée par les organisations de DH sur la Place de Mai contre cette loi dont son père avait déjà demandé d'en bénéficier. Deux jours après, *Anfibia* a publié une interview de Juan Manuel Mannarino à Mariana Dopazo suivie par une série d'articles d'une *autre* fil.le.s, Erika Lederer (dont le père *carapintada* - suicidé sans jamais s'être repenti en août 2012 pendant que *Abuelas* fêtaient l'apparition du *nieto* n°106, Pablo Javier Gaona Miranda - avait été un médecin obstétricien dans la maternité clandestine de l'Hôpital Militaire de Camp de Mai), et sur d'*autres* enfances liée à la mémoire collective du passé récent. En novembre 2014, Dopazo avait présenté un appel au Tribunal de la Famille de la Capitale Fédérale pour changer son nom paternel, rechassant par-là la parenté biologiquement héritée et le préjugé d'être un appendice de son père et non pas un sujet unique et autonome pour redéfinir son identité depuis l'éthique et l'idéologie. Dopazo (in MANNARINO 2017) a argumenté *à part* qu'elle n'avait jamais eu une liaison réelle avec ce (défini comme) génocidaire. La procédure supprimant le nom paternel et laissant

¹³³ Ces 95 répresseurs ont composé presque un tiers des 242 détenus pour crimes de lèse humanité dans les prisons du système fédéral (DADAN et VERBITSKY 2018). Entre novembre et décembre 2017, 16 génocidaires ont bénéficié de l'assignation à résidence.

uniquement celui maternel avait été autorisée pour la première fois en 2007 à Ana Rita Laura Vagliati, une femme définie (in RODRÍGUEZ et URIBE 2005) comme embarrassée par le passé répressif de son père, l'ancien commissaire de Buenos Aires Valentín *Saracho* Milton Pretti (pas inculpé car mort en 2005) lui ayant raconté d'avoir tué un bébé. Vagliati (in RODRÍGUEZ et URIBE 2005) a rappelé que sa famille avait annulé sa mère (considérée comme) folle, alors qu'elle était admirable. Le père justifiait (ou annulait) la colère de la fille (suscitée par le fait d'avoir un père tortionnaire) en disant que Vagliati souffrait des nerfs comme sa mère morte en 1997. Rompant avec le trauma – qu'elle a dénoncé comme un fantasme de la société patriarcale - de rassembler à sa mère folle, aveugle et pilier économique de la famille, Vagliati a commencé à accueillir, en réveillant le spectre des Mères de Place de Mai¹³⁴, la folie comme une possibilité et non pas comme la mort en interprétant son geste non uniquement en terme juridiques mais aussi et surtout politiques.

Le portrait d'Etchecolatz dessiné par la psychanalyste et fille contestataire Dopazo (in MANNARINO 2017) – dont la reconnaissance institutionnelle de son pouvoir à se nommer à son gré elle l'a perçue comme une réparation - est celui d'un père à la fois invisible et dont la seule présence insufflait la terreur. Elle a rappelé que la dépendance des décisions de son père avait causé la souffrance de toute la famille en termes de déménagements continuels et absence de liens, ami.e.s et appartenances. Malgré qu'elle ne le voyait que dans les fêtes officielles, Etchecolatz a été rappelé comme une figure qui avait inculqué aux membres de sa famille la même peur et respect que les subordonnés du commissaire avaient souffert. Etchecolatz a été dénoncé comme un père violent qui battait tant ses enfants que son épouse, définie par Dopazo (in MANNARINO 2017) comme une victime de violence de genre. Le bénéfice de la prison domiciliaire pour les (grands-)pères génocidaires était apparu par certaines filles de ravisseurs – dont Furió (in BARONE 2018) - comme une violence à l'encontre de la famille elle-même. Avec les slogans *La seule maison pour un génocidaire c'est la prison* et *Prison commune, perpétuelle et effective ; aucun génocidaire dans les rues d'Argentine*, à peu près 35'000 personnes ont répudié le 6 janvier 2018 à Mar del Plata la détention domiciliaire (décidée le 27 décembre 2017 par les juges José Martínez Sobrino, Julio Panelo et Fernando Canero du Tribunal Oral Fédéral n°6) du plus qu'octogénaire Etchecolatz, installé depuis une semaine à Bosque Peralta Ramos (BULLENTINI 2018). Dans cette manifestation historique amenant le 16 mars 2018 la Chambre Fédérale de la Cassation Pénale (après les recours du magistrat Ramos et de l'avocat Pablo Llonto) à rechasser l'excuse de la mauvaise santé d'un génocidaire n'ayant jamais démontré aucun remord (et ayant démontré d'être prêt à tout pour échapper à la Justice), les deux lignes des Mères de

¹³⁴ Avec la socialisation de la maternité, les Mères avaient érigé le rapport mère-enfant comme un modèle relationnel à même d'accoucher une nouvelle politique juste et vraie. À ce sujet, d'après Leonor Arfuch (2017), les voix de Dopazo et Lederer ont ouvert un nouvel espace de parole ainsi qu'un horizon d'étude et d'analyse du devenir sans fin des mémoires appelant à l'ouverture de l'écoute comme à une hospitalité envers l'autre.

la Place de Mai se sont réunies pour la première fois à un nouvel collectif : *Histoires désobéissantes* (DOPAZO 2018a). À l'occasion de la manifestation du mouvement féministe NUM du 3 juin 2017, après un mois de la disparition de Santiago Maldonado, un groupe de six femmes et un homme (Kalinec, Furió, Lederer, Laura Delgadillo, Vagliati et Martín Azcurra) entre 40 et 60 ans s'était en effet présenté au public avec le slogan *Histoires désobéissantes. 30'000 motivations. Fils, filles et proches de génocidaires pour la Mémoire, la Vérité et la Justice*. La plupart des membres de ce collectif était déjà en train de militer dans le mouvement de DH ou dans des organisations qui lui étaient proches¹³⁵. Ce collectif s'est présenté comme un exemple de politisation des positions et liaisons familiales pariant sur la mémoire de la dernière dictature en bousculant la narration heureuse de la famille consanguine. Ces femmes ont décidé d'exercer le droit de tout.e être humain.e à choisir sa destinée par-delà les directives de l'héritage paternel conceptualisé comme un sac à dos trop lourd, un mauvais sort (BASILE 2018) et une rocher de Sisyphe (LEDERER 2017). Plus en particulier, ce collectif s'est défini (in VA 2017) comme les fil.le.s d'un mutisme hérité, imposé et incarné et comme des êtres à la fois en train d'accoucher (*pariendo*), parents (*parientes*) et partants (*partientes*) s'accouchant à nouveau depuis le malaise et l'inconfort ; des partants qui laissent les lieux et les liaisons primaires, primitives, fondantes et qui quittent des amours. Ces abandons ont été conçus comme à même de leurs donner des significations : en tant que parents, ces personnes ont dit d'avoir incarné les demandes. Si Florencia Lance (2018) a posé une énormité de questions allant de comment ces hommes s'étaient transformés en personnes capables de torturer et assassiner à comment les familles de ses ami.e.s avaient pu laisser jouer en 1977 leurs enfants dans le Camp de Mai, Bruzzone (in ARENES et PIKIELNY 2017) a précisé que ce terme d'abandonner les pères n'a pas signifié forcément d'arrêter de les aimer.

Analia Kelinec est la fille du *Docteur K* ayant opéré dans la Police Fédérale ainsi que répressur du circuit « ABO » concernant les CCD « Athlétique », « Le Banc » et « Olympe ». Le commissaire Eduardo Emilio Kalinec avait été emprisonné le 31 août 2005 à Marcos Paz, jour à partir duquel sa fille a dit d'avoir été obligée à commencer à vivre avec la possibilité d'avoir un père génocidaire. Kalinec (in ROSLI 2009) a affirmé qu'il a été très dur de savoir que les mêmes mains qui la touchaient avaient pu tenir également une aiguillon et que la même voix lui disant qui l'aimait avait en même temps ou donner des ordres de torture et de mort. Comment avait-elle pu unir dans la même personne son père et le *Docteur K* ? La rupture avec le père aimé a été souvent lourde de conséquences notamment quand - comme l'a témoigné Lance (2018), fille d'un aviateur qui avait

¹³⁵ La fille de l'ancien commissaire de la Police de Buenos Aires Jorge Luis Delgadillo (mort en 1999 après dix ans de quadriplégie) avait par exemple travaillé à La Plata avec les Mères. Elle a rappelé (in BARONE 2018) d'avoir pris conscience de la répression déjà pendant le régime du PRN, à ses 17 ans, lorsque sa tante María Ilda Delgadillo avait été faite disparaître le 22 août 1977. Cet événement avait causé une grande rupture familiale. Après avoir tenté de se suicider, sa mère s'était séparée du père en 1979.

participé aux « vols de la mort » - le père n'avait pas été perçu comme violent par les enfants et les proches. Se séparer du père a toujours impliqué le risque d'être banni.e complètement ou partiellement du cercle familial ou de se bannir soi-même. La liaison de la mère avec le père ravisseur s'était souvent traduite dans un noircissement de la figure des épouses des membres des FFASA suspectée de complicité et du recel du mari ; en prenant des distances, Lederer (in *Resumen latinoamericano* 2017) a défini en ce sens sa mère comme la fille saine du patriarcat et de l'État patriarcal. Ce type de déchirure (ou position politique) a généré donc une pluralité de blessures des membres de la famille y compris l'exil affectif (Kalinec in BASILE 2018) des brebis galeuses du troupeau familial (BRUZZONE et BADARÓ 2014) ayant des conséquences matérielles de tout type. Lederer (in CURIA 2017) a affirmé que personne dans sa famille l'a aidée à élever ses enfants car, dans ce type de famille, être une personne liée aux politiques de la Mémoire, Vérité et Justice a comme conséquence un élevage presque en solitaire. La solitude familiale avant, pendant et/ou après la découverte des crimes perpétrés par leurs pères a été un élément toujours souligné dans les témoignages de ces fil.le.s (LANCE 2017). Dans le *Manifeste* lu lors de l'ouverture de la 1^{ère} Rencontre Internationale d'Histoires Désobéissantes du 24 novembre 2018, les *hijas de genocidas* ont déclaré qu'elles se sont confrontées avec le défi de fonctionner collectivement en priorisant la force générée par la rencontre et le savoir que *plus jamais* elles seront seul.e.s. Originaires de familles très fermées, ces fil.le.s ont reconnu d'avoir grandi avec des formations et des habitudes très endogames mais que ce n'a pas été le lien de filiation qui a déterminé leur rencontre ; la base de l'interpellation a été un positionnement social et collectif de non-réconciliation avec l'agir génocidaire passé : le collectif a dit *Parler* pour défendre la Justice, *Répudier* les crimes, les pratiques répressives, le pacte de silence et l'impunité pour ne pas être complice et *Désobéir* à la complicité familiale – et notamment à la vénération du père - pour casser les mandats très puissants de la culture patriarcale (*La Retroguardia* 2018). Ainsi, l'on a pu comprendre pourquoi la possibilité de se rendre politiquement visibles a découlé de l'opportunité de se façonner une place et former des nouveaux réseaux dans le mouvement NUM perçue comme touchant – en suivant Lederer (in CURIA 2017) - aux droits corporatifs afin que les femmes ne soient pas condamnées à rester dans les maisons, exclues ou limitées de l'espace public. Même Kalinec (in SOUSA DIAS 2017) a raconté d'avoir été prise dans un processus de négation en raison des devoirs de fidélité envers son père. Le mandat de silence, voire la complicité de la caste militaire, a été expliqué à partir de l'expérience d'un type de famille où aucun.e membre ne peut mettre en question le père et où le simple geste de douter de lui - de s'informer en dehors du récit totalitaire paternel (LEDERER 2017) - est catalogué comme un acte de trahison. Lederer (2017) a rappelé qu'un.e enfant n'est pas préparé.e pour assimiler que ses parents ne savent pas faire les choses bien. Certaines filles ont donc reconnu d'avoir accepté et reproduit (à

des degrés divers) l'idéologie des pères et elles en sont hantées. Kalinec a par exemple rappelé d'avoir longtemps utilisé les expressions de haine et mépris à l'encontre des *zurdos* (gauchistes) et des juif.ve.s ; elle a également ressenti de la culpabilité pour avoir toujours présenté son père comme une personne commune, à savoir un employé d'État et non pas un génocidaire. Avec l'annonce du procès oral contre son père, cette étudiante de psychologie mariée et enceinte avait commencé, le 25 juin 2008, à se permettre de douter sur son père en cherchant sur Google ce que d'autres personnes en dehors de sa famille disait de lui. Kalinec a dit avoir ressenti le besoin de prendre position, de se positionner en se distanciant de ce (dit) héritage foutu et ressenti comme incombé pour ne pas devenir une complice contaminée par son père génocidaire (BASILE 2018). Kalinec (2018) a ainsi essayé d'historiciser son père y compris d'étudier sa trajectoire familiale en s'engageant dans un dur labeur avec sa propre mémoire souterraine afin d'essayer de comprendre l'incompressible : comment avait-il pu arriver à torturer des personnes ? Dans ce parcours, Kalinec (in ROSLI 2009) a pu prendre conscience (entre autres) des abus familiaux, de plusieurs infidélités de son père et d'une probable demi-sœur. Le 30 juin 2008, Kalinec a décidé d'écrire sa *Lettre ouverte à un répresseur* informant son père qu'elle avait commencé à le questionner car la vérité n'était plus pour elle une trahison mais un acte de justice. Elle avait invité son père à se repentir – pour pouvoir, peut-être, le pardonner individuellement - et à fournir des informations sur les enterré.e.s, les disparu.e.s et les petit.e.s enfants volé.e.s¹³⁶. Si *Mirada al Sur* l'avait interviewée, sa mère l'avait réprimandée pour cette lettre horrible (ROSLI 2009). Kalinec (2018) s'était présentée au méga-procès ABO (son père avait été accusé pour 181 privations illégitimes de liberté) en déclarant de ne pas vouloir entrer dans la salle en tant que membre de sa famille. En 2016, après la mort de sa mère, Kelinec a monté une page Facebook qu'elle a appelé *Histoires désobéissantes et avec des fautes d'orthographe* où elle a commencé à publier des écrits autobiographiques sur son trauma familial et à inviter d'autres personnes à écrire sur la thématique de la désobéissance dont le post de 2016 ayant eu le plus de résonance a été « Filles des ravisseurs, 30'000 motifs ». Couplé à l'appel que le témoignage de Kalinec dans le livre *Hijos de los '70* lui avait suscité, la fille de¹³⁷ l'ancien colonel de Mendoza Paulino Furió condamné pour la première fois en 2012 à la prison à vie domiciliaire lui avait demandé de se rencontrer. Après les marches du NUM et contre le « 2x1 », le collectif avait réuni 25 personnes (dont le 90% étaient des femmes) dans un local du Congrès pour la Journée du Père, le 18 juin 2017.

¹³⁶ Cette lettre ouverte a été par la suite republiée, le 31 juin 2016, sur la page Facebook du collectif.

¹³⁷ Aujourd'hui lesbienne mariée, Furió (in *El Otro* 2017) avait été précédemment mariée pour 11 ans avec le fils d'un militaire ; le couple avait initialement décidé de faire grandir dans le milieu militaire d'Olivos ces filles. Furió a par la suite milité comme mère lesbienne d'abord dans l'espace lesboféministe *Las lunas y las otras* et ensuite dans le centre culturel de féministes lesbiennes *Puerta Abierta* où elle avait découvert en 2002 le Tango Queer. Furió a dit (in PEREZ PAVEZ 2018) d'avoir en commun avec son père la passion pour le tango en même temps qu'elle a affirmé de concevoir la danse comme un langage très puissant en mesure de déposséder la violence hétéronormée à l'encontre des *cuerpas* dissidentes. C'est avec la direction du documentaire audiovisuel *Tango Queerido* (Argentine, 2016) qu'elle s'est donnée la possibilité de réinterpréter les rôles violents hétérosexuels et d'intervenir ainsi également sur l'orientation de son héritage paternel.

Histoires Désobéissantes s'est proposé, d'un côté, de s'engager collectivement pour aider tant la Justice que la construction de l'histoire, en cherchant à apporter des informations aux proches qui continuent à chercher leurs fil.le.s et petit.e.s-enfants en témoignant dans les procès (LEDERER 2017). À partir de l'expérience de Pablo Verna qui aurait voulu donner son témoignage le 7 novembre 2017, le collectif – se considérant comme l'un des membres de la communauté affectée par la dernière dictature - a dû prendre position face aux prohibitions du Code de Procédure Pénale qu'il a été estimé contrefaire les libertés fondamentales de ses membres. Ce collectif a donc présenté au Congrès National un projet de loi inédit pour modifier les art.178 et 242 les empêchant de dénoncer et déclarer à l'encontre de conjoint.e, ascendant.e, descendant.e.s, frères ou sœurs (sauf si le délit n'est exécuté contre les requérant.e.s) dans les procès de lèse humanité, de génocide et/ou de crimes de guerre (Lavaca, le 7 novembre 2017). Ces fil.le.s ont estimé d'avoir des informations-clé que leurs pères leur avaient raconté en n'imaginant pas qu'un jour leurs enfants aurait pu les regarder comme des assassins (GOLDMAN 2018). De l'autre côté, le collectif est en train d'essayer à tisser des liens avec les fil.le.s des répresseurs conçu.e.s comme partageant une souffrance similaire. Contrairement à l'idée que les membres des FFASA étaient cruels au sein des CCD mais des bons pères et maris dans leurs familles, le collectif a estimé que naître et grandir avec ces pères travaillant dans la répression du PRN avait eu un prix. Ces coûts ont été repéré dans les codes de la morale des FFASA et notamment dans la misogynie (Furió in PEREZ PAVEZ 2018). Les membres de ce collectif ne se sont pas qualifié.e.s comme des victimes du terrorisme d'État en estimant que les victimes sont *clairement* des autres (GOLDMAN 2018). Le travail de réflexion de ses membres est de trouver des points de contact entre leurs histoires personnelles et l'environnement d'oppression au sein duquel elles et ils ont grandi. Leur présence publique vise à interpellé une réflexion sur le rôle des FFASA dans la société passée (génocidaires) et présente (répresseurs) et donc aussi de la violence légitimée à l'encontre de certains secteurs de la population : *Plus Jamais* de la violence machiste à l'encontre des femmes et enfants, *Plus Jamais* de l'utilisation des FFASA de la part de l'État comme bras armé pour réprimer la société.

1.2.3. Des témoins de la dernière dictature militaire

Alors que pour le collectif des témoin.e.s Histoires Désobéissantes les victimes de la dernière dictature sont *clairement* des autres (GOLDMAN 2018), il me semble important de souligner qu'en Argentine, la figure de survivant.e ne s'était pas tant construite sur celle de victime quant plutôt sur celle de témoin.e ; en même temps, « La figure du témoin des centres de détention clandestins est l'essence même de la figure de l'*ancien* détenu disparu en Argentine. » C'est la conclusion à laquelle est arrivée Tahir (2015, 117 ; *mon italique*) dans son étude de l'ensemble des collectifs de victimes d'Argentine (leurs interactions, les influences des uns sur les autres, leurs évolutions et les relations

qu'ils ont nué avec l'État) tout au long de leurs existences comme des acteurs politiques. Sans passer par des associations, les survivant.e.s avaient bénéficié de la légitimité d'une institution étatique, la CONADEP¹³⁸, pour s'intégrer dans l'histoire officielle de la dernière dictature. Tahir (2015, 113 et 120) a estimé que c'était au sein du Procès aux Juntas que la place des ancien.ne.s détenu.e.s disparu.e.s avait été forgé : « Si le procès des anciens commandants en chef des juntas est le théâtre de la récupération de la citoyenneté des disparus et des anciens détenus-disparus, il est aussi le lieu où la figure de la victime innocente est institutionnalisée. » Du moment où le mot témoin.e est polysémique, il faut noter qu'un premier sens qu'il peut prendre est indiqué par le terme latin *superstes*, c'est-à-dire la personne qui a vécu et traversé jusqu'à la fin un événement et en rend témoignage (AGAMBEN [1998] 2016, 15) ou la personne qui existe au-delà de la catastrophe lorsque tout a été détruit (CATTARULLA 2016, 15). Ce témoin.e-participant.e (JELIN 2002, 81) peut être en même temps considéré.e comme une victime, un.e survivant.e¹³⁹ et un.e marqueur.euse d'un vide historique, voire d'une limite absolue du devoir de la mémoire ou de la mémoire littéraire indiqué par son impossibilité de narrer à la première personne singulière l'expérience des participantes (qui ne sont plus là) aux événements. Le concept de victime, élaboré à partir du conflit originel entre les forces du mal et du bien - étant donné que ce terme sort du latin *vincere* (vaincre) - désigne la position d'un.e témoin.e car elle rend (un) compte à la fois de l'existence de la violence (selon la logique de *s'il y a violence il y a des victimes donc s'il y a des victimes il y a eu de la violence* conférant à la victime la valeur intrinsèque d'un objet pur) et de la confrontation de ces deux forces (DESWAENE 2002, 37). Dans certains cas comme en Argentine, les victimes-survivant.e.s avaient témoigné davantage non pas à la première personne singulière mais à la troisième, c'est-à-dire en incorporant la position du *te(r)sti* : l'observateur.trice qui avait assisté à l'événement depuis le lieu de la tierce personne et qui a respecté et appliqué un devoir de rendre compte du passé. Cela premièrement parce que les survivant.e.s étaient des témoin.e.s non uniquement de leurs vécus personnels mais également des événements les ayant impliqué.e.s (le dit terrorisme d'État). Jelin (2002, 81-82) a remarqué que lorsque les témoin.e.s participant.e.s n'arrivent pas à se constituer ni en témoin.e.s internes ni en témoin.e.s externes (à savoir, lorsqu'ils et elles n'arrivent pas à accomplir le devoir de la mémoire) alors ces personnes ne peuvent que rendre compte d'un événement sans témoin.e.s. En Argentine, les rescapé.e.s avaient pu se constituer en témoin.e.s externes de la disparition forcée de personnes en

¹³⁸ Il est bien de noter que pas tou.te.s les membres de l'AEDD n'avaient pas témoigné pour la CONADEP. Certain.e.s ont précisé qu'ils et elles ont volontairement refusé d'y participer car cette commission ne leur inspirait pas de confiance (TAHIR 2015, 123).

¹³⁹ Une figure linguistique de témoin.e se manifestant dans le grec ancien est le *martis*, le martyr. Les fondateurs de l'Église, a écrit Giorgio Agamben ([1998] 2016, 24) en ont tiré le terme *martirium* pour indiquer la mort des chrétien.ne.s persécuté.e.s qui sont censé.e.s ainsi témoigner leur foi. Ce terme grec dérive du verbe *se souvenir* : les survivant.e.s ont ici la vocation de la mémoire. Ce sont les personnes qui ne peuvent pas ne pas se souvenir. Les survivant.e.s sont par conséquent en même temps des messages. Dans le cas analysé par le philosophe, ces survivant.e.s exprimaient le sacrifice suprême dans le cadre d'un dévouement total à des raisons sacrées et supérieures.

contribuant par leurs témoignages à découvrir la Vérité de la violence politique du PRN. En n'étant pas (ou plus ?) à proprement parler des disparu.e.s (et donc des victimes innocentes), les rescapé.e.s n'avaient pas trouvé toute de suite des cadres narratifs disponibles pour occuper la place d'une victime et d'un.e témoin.e interne. Jelin (2002, 84) a remarqué qu'uniquement avec le passage du temps le devenir témoin.e du témoignage - comme une capacité sociale d'écouter et de donner un sens aux récits des survivant.e.s - avait été possible. Cela car la disparition forcée de personnes s'était caractérisée comme un événement impossible, totalement inattendu et inexplicable pour les proches alors que pour les militant.e.s la propre séquestration ou celle de leurs proches étaient entrées - avec le commencement de la dictature - dans le domaine du possible. Les victimes ayant survécu avaient témoigné davantage à la troisième personne singulière également car l'identification victimaire court toujours le danger de ne servir qu'à rendre plus horrible l'acte de l'agresseur.se ou/et de finir pour ne pas prendre de tout en considération l'expérience intime vécue par la victime de cet acte, en la transformant en objet¹⁴⁰. Décider de parler des expériences des autres et non pas de ses propres expériences, c'est l'une des attitudes des témoin.e.s participant.e.s rencontrant des difficultés à occuper une position d'agent.e.s actif.ve.s ainsi que pour marquer des espaces d'intimité qui n'ont trouvé dans leurs processus individuel et interpersonnel aucune raison valide pour s'exposer au regard des autres (JELIN 2002, 96). Jelin (2002, 88) a considéré que cela peut se manifester dans une subjectivité ambiguë où les survivant.e.s ne parviennent pas à s'inscrire dans aucune des positions offertes par le cadrage interprétatif habituel : victime ou responsable ? Sujet actif.ve ou objet passif.ve de l'action d'autrui ? La difficulté d'avoir fait l'expérience des événements réside dans l'ambiguïté et dans l'absence des ressources, mécanismes et outils rhétoriques pour la gérer et s'en occuper. Cela peut se produire également car le concept de victime tend à exclure du statut de la victime - selon Bruno Deswaene (2002, 38) - les processus résilients de réduction de la souffrance (les transformations des douleurs passées des victimes) par peur que ses agresseur.se.s puissent apparaître moins monstrueux.ses. C'est cette attitude qui condamne l'individu à ne plus accéder à son statut de sujet. Marta Dillon (in SAPOROSI 2017) - fondatrice tant de H.I.J.O.S. que du collectif féministe NUM - a estimé que le lieu de la victime est dangereux car les victimes n'ont pas besoin de rendre compte de leur être des victimes en même temps que l'on exige d'elles qu'elles occupent des positions passives annulant leurs stratégies de résistance (ou plus généralement, de survie) en tant qu'être (et avoir été) sujets d'événements victimisants. Dillon a séparé ainsi la figure de la survivante de celle de la victime car survivre implique d'après elle un désir qui emmène à travers une multitude de

¹⁴⁰ Parmi les acceptions du terme latin *auctor*, il y a également celle de témoin.e. L'auteur.e correspondrait anciennement à celui qui intervient dans l'acte d'un.e mineur.e pour lui conférer le complément de validité qu'il nécessite (AGAMBEN 2016, 139-140).

demandes et de recherches ainsi qu'une construction émotionnelle et relationnelle particulière qui permet – comme une boîte à outils – de traverser d'autres expériences.

L'Association des Ancien.ne.s Détenu.e.s Disparu.e.s était née en octobre 1984 dans la Capitale Fédérale comme une association à but non lucratif qui avait affirmé de vouloir travailler avec les associations de défense de DH déjà existantes. Elle ne parlait pas d'elle-même comme d'une association de victimes. Centrée sur la collecte de témoignage et la rencontre avec les familles des disparu.e.s, l'AEDD s'était donnée comme objectif de tenter de combler une partie du vide lié à la disparition – le laps de temps qui commençait avec l'enlèvement d'une personne et finissait avec le décès des disparu.e.s, élément indispensable aux familles pour faire le deuil. Les familles s'étaient adressées aux membres de l'AEDD (conçu.e.s avant tout comme) susceptibles d'avoir vu les personnes encore disparues : « La victime mobilisée a donc dans un premier temps un autre statut. Elle ne souffre apparemment pas autant que celui qui tente d'obtenir des informations pour un cas particulier. » (TAHIR 2015, 124) Il est central dans ma thèse de noter que l'une des motivations de la constitution de cet organisme avait été un sentiment problématique et généralisé parmi les ancien.ne.s détenu.e.s disparu.e.s de ne pas se sentir à leur place parmi les organismes de DH. Ces personnes ont dit de n'avoir pas pu parler clairement au sein de ceux-ci. Signe d'une exclusion de la structure de la mémoire et de la lutte pour les DH en vigueur, parmi les survivant.e.s des CCD s'était avant tout présenté le problème de l'auto-assignation d'un nom. L'appellatif de survivant.e.s (*sobrevivientes*) - le plus répandu même aujourd'hui - avait déjà été employé pendant l'époque dictatoriale par les organismes de DH locaux et internationaux, par des publications dans les pays d'exil et par les victimes-témoign.e.s de leur captivité. Ensemble à ce qualificatif, ils avaient existé aussi les noms d'ancien.ne.s séquestré.e.s (*ex-secuestrado.a.s*), ancien.ne.s détenu.e.s libéré.e.s (*ex-detenido.a.s liberado.a.s*) et libéré.e.s (*liberado.a.s*). Ce dernier terme avait été utilisé dans le rapport *Plus Jamais* où il était apparu aussi le terme d'ancien.ne.s détenu.e.s disparu.e.s (*ex detenido.a.s desaparecido.a.s*). Différemment des survivant.e.s de la Shoah qui avaient regagné leurs vies lors de la libération des camps de concentration nazis, les survivant.e.s des CCD argentins ne devaient leurs vies qu'aux décisions des FFASA. D'après Tahir (2015, 114), les libérations arbitraires cherchaient à faire en sorte que ces détenu.e.s libéré.e.s ne militaient plus et encourageaient d'autres par leurs témoignages à ne plus militer : « Les libérations arbitraires étaient un ressort de plus dans la dissémination de la terreur dans l'espace public argentin. » Sur les survivant.e.s devait peser d'après le discours du PRN la responsabilité non uniquement d'avoir disparu mais aussi la culpabilité d'être vif.ve.s. Pour ce qui avait concerné l'opinion publique, d'après Ana Longoni (2007, 29), les rescapé.e.s avaient été les objets non uniquement de la supposition que pour avoir été détenu.e.s ils et elles avaient fait quelque chose (*por algo será*) mais également que pour survivre ces détenu.e.s

avaient conclu un pacte avec le Mal (*algo habrán hecho*) du moment où plusieurs milliers de personnes étaient en revanche mortes. *Le ce n'est pas sans raison* est aujourd'hui généralement conçu (au moins) dans l'académie comme une phrase qui indiquait l'indifférence (et donc la responsabilité) civile face à la répression ainsi que le leitmotiv médiatique de la psychologie sociale - développée par le PRN, continuée en postdictature et résumé dans le *Ne t'en mêle pas (No te metas)* - sur la société afin de tranquilliser les consciences particulières et éloigner le phantasme des personnes réprimées qui avaient eu une trajectoire sociale, politique et culturelle. Carlos Mangone (in VINELLI [2002] 2006, 7) a écrit que ce qui a(vait) disparu n'étaient pas uniquement les personnes mais également leurs trajectoires antécédentes. Si le sens commun collectif et auto-justificatif de la propre innocence personnelle par rapport à la période dictatoriale s'était résumé dans l'affirmation (ou dénégation) *Nous ne savions pas* (FEITLOWITZ 1998), les survivant.e.s s'étaient présenté.e.s différemment comme des personnes qui savaient. Leurs mots déployaient des panoramas complexes menaçants de défaire le mythe des disparu.e.s que les organisation de DH avaient construit depuis 1977. Longoni (2007, 21) a défini les *reaparecido.a.s* comme des revenant.e.s (des corps blessés qui, en revenant, portaient avec eux les marques de ce qui s'était passé dans les CCD) impossibilit.e.s à incarner la figure de la victime à cause de la défaite de leur projet révolutionnaire (inscrite dans les milliers de mort.e.s et dans la terreur infligée à la société) les ayant converti.e.s en anti-héro.ïne.s, héro.ïne.s tombé.e.s, traîtres.ses. Cette analyse de la figure des survivant.e.s a été partagée par les journalistes Lewin et Wornat (2014) qui ont affirmé que la tant réclamée *Apparition en vie* des détenu.e.s disparu.e.s avait eu comme l'une de ses conséquences l'enveloppement de celles et ceux-ci dans une brume monstrueuse. Ces personnes réapparues étaient perçues comme contaminées. La société avait ressenti qu'elles avaient vu et expérimenté des faits intransmissibles et qu'elles, pour continuer à respirer, avaient payé des prix leur ayant quitté toute la dignité. L'absence de raison de leur libération était née comme une question accusatoire et culpabilisante ayant généré dans beaucoup de survivant.e.s la sensation que personne ne voulait pas écouter la complexité de leurs (sur)vies dans les CCD. Je commence à traiter dans les détails dans le prochain chapitre l'expérience directe des survivantes face à l'accusation d'avoir volontairement eu des relations sexuelles avec leurs ravisseurs afin de sortir vivantes des CCD et en particulier de l'ESMA. J'analyse plus en particulier comment cette accusation a été appropriée et renversée en victimisation ou, autrement dit, comment l'exercice de la supposée séduction toute-puissante des détenues disparues a été transformée en délit subi d'esclavage sexuel impliquant des problèmes pour ce qui concerne la reconnaissance de leur agentivités (et donc subjectivités) qui pour être prises en (un) compte nécessitent à mon avis une étude particulière sur leurs trajectoires politiques et sociales. Cette étude occupe les chapitres 3 et 4 de cette thèse. Finalement, dans les chapitres 5 et 6 je propose une analyse politique de la violence

(sexuelle) perpétrée par le groupe spécial de marins alliés au projet politique de l'amiral Massera à l'encontre des militantes de Montoneros détenues disparues dans l'ESMA dont certaines ont notamment fait partie postérieurement de l'AEDD.

Avant d'arriver à ces analyses, je termine ce premier chapitre en montrant qu'avant d'entrer dans les salles des tribunaux, la question des contacts sexuels entre des détenues disparues et leurs ravisseurs étaient apparus (pour ce qui concerne l'accessibilité à l'opinion publique) dans la littérature avant tout fictionnelle. Si Taylor (1997), Longoni (2007) et Lewin et Wornat (2014) ont fait ce travail par rapport, respectivement, au tango *Paso de dos* d'Eduardo Pavlovsky et aux ouvrages *Recuerdo de la muerte* de Miguel Bonasso (1994) et *Noche de Lobos* d'Abel Parentini Posse (2011), moi je me suis concentrée sur des prises de parole de femmes. Loin de vouloir réaliser une analyse complète de tous ces textes – qui à ma connaissance partent de *Cambio de armas* (1982) de Luisa Valenzuela et terminent avec le livre d'Elsa Osorio, *Doble Fondo* (2017) - j'aimerais esquisser un avant-cadrage au délit d'esclavage sexuel vu que l'accès à trois de ces ouvrages – *Informe bajo llave* de Marta Lynch (1983), *El fin de la Historia* de Liliana Héker ([1996] 2012) et *Montoneros, una historia* d'Andrés Di Tella sortie dans les salles cinématographiques pour la première fois en 1994 – a influencé ma décision de commencer à entreprendre une analyse politique de la violence sexuelle perpétrée dans l'ESMA au prisme du concept de capital (hétéro)sexuel développé par Eva Illouz et Dana Kaplan pour finalement l'inclure – notamment dans le chapitre 6 – dans mon analyse de l'expérience de captivité de l'ESMA (réduite aux termes de tourments, tortures et puis détention) des détenues disparues ayant eu accès à un dit processus de récupération que je lirai comme un mécanisme à travers lequel les officiers de la Marine avaient instauré un système de privilèges (organisant le fonctionnement de l'espace social tant des ravisseurs que des détenu.e.s disparu.e.s, à savoir de l'ESMA) où les relations sexuelles entre ravisseurs et détenues disparues avaient été non uniquement permises mais aussi encouragées et vécues par les détenu.e.s disparu.e.s comme des situations avant tout *perverses* et résultantes d'une situation de captivité où la pratique de la simulation avait dû être permanente. Avant de définir les différentes formes de capital sexuel dans des contextes sociohistoriques différents, ces chercheuses ont précisé qu'elles se sont concentrée sur l'hétérosexualité car elle demeure moins politisée dans l'espace social que d'autres types de relations sexuelles et car l'on en fait généralement l'expérience comme quelque chose de naturel et d'individuel. Dans la typologie d'Illouz et Kaplan (2017, 134), « Le 'sexuel' renvoie à deux domaines différents : en premier lieu, au caractère sexy et attirant des corps, principalement aux yeux des autres ; en second lieu, à l'expérience sexuelle. Le domaine de l'expérience sexuelle forme un continuum qui va du désir, en passant par les comportements, les actes et les compétences, jusqu'aux identités publiques acceptées. » Pour ce qui concerne le concept de capital, elles ont affirmé qu'une

première conception de capital (économique) avait été développée dans la théorie de la valeur développée dans *Le Capital. Critique de l'économie politique* (1867) par Karl Marx. Cette conception du capital (économique) renvoie tant à l'appropriation de la plus-value (l'exploitation du travail) qu'à la réinjection de cette plus-value dans le circuit de production. D'après Illouz et Kaplan (2017, 135), il y a eu moins deux types de capital sexuel comme plus-value du corps : « Le premier relève de la sphère économique et prend sa valeur dans les relations de travail, le second relève de la sphère de la reproduction, de la vie domestique et des relations intimes, et prend sa valeur au sein de ces différents modes de coopération. » Plus spécifiquement, le premier type est localisé par une perspective économique marxiste considérant que le sexe et la sexualité produisent de la valeur pour le capital monétaire. Des exemples sont premièrement l'exploitation de la force de travail sexuel des femmes, d'hommes et d'enfants généralement vulnérables, pauvres et privé.e.s de droits dans le commerce du sexe. Un second groupe exemplaire est composé par les marchandises et les services achetés par des consommateur.trice.s sur différents marchés du style de vie (ou marché des expériences). Illouz et Kaplan (2017, 139) ont ici fait référence à l'émergence d'une industrie de l'épanouissement sexuel personnel (*sex toys*, romans érotiques, séjours romantiques, etc.) qui accumule du capital économique grâce, d'un côté, à l'idéal social selon lequel les personnes sont appréciées selon leur compétence personnelle sexuelle et, de l'autre, par la capitalisation des capacités sexuelles dont une partie est consignée, sous formes de salaire, aux travailleuses du sexe et aux actrices pornos. En ce sens, le capital sexuel est aussi créé par les corps sexués comme l'avait soutenu Michel Foucault (in ILLOUZ et KAPLAN 2017, 139) lorsqu'il avait (entre autres) affirmé que « Les discours psychanalytiques, managériales ou marxistes, au début du XX^{ème} siècle, cherchent à réguler la sexualité humaine au profit de l'ordre social et économique. » La régulation de la sexualité en fonction de l'accumulation (primitive) du capital économique avait été analysée également au sein du féminisme depuis (au moins) les années 1970 en générant une critique complexe à l'hétérosexualité reproductive et/ou à l'amour romantique. Silvia Federici (2004), entre autres féministes, a rendu visible que la dépendance économique des femmes permet l'exploitation de leur travail sexuel, reproductif et affectif ainsi qu'elle assure plus généralement le fonctionnement et la perpétuation du capitalisme patriarcal. Prenant des distances de la théorie de la valeur fondée dans le travail et dans la classe ouvrière, la théorie des champs de Pierre Bourdieu s'est intéressée (entre autres théories) aux classes moyennes et au capital humain leur procurant des avantages sociaux également non-économiques comme les capitaux culturels et sociaux, voire émotionnels et moraux. Selon la perspective boudieusienne des inégalités, dans toute société il y a des dominant.e.s et des dominé.e.s dont les intérêts ne coïncident pas. La société a été définie par le sociologue comme un espace où coexistent différents rapports de domination entre les individus et les groupes sociaux qui sont inséré.e.s dans des champs d'activités

spécifiques. La particularité de cette théorie de Bourdieu a été de rendre compte que ces rapports de domination sont profondément intériorisés par les individus à travers la socialisation primaire et secondaire et que donc la plupart de ceux-ci ne sont pas vécus comme tels par les sujets. D'après lui, les positions constituant le conflit caché entre dominant.e.s et dominé.e.s dépendent : des champs dans lesquels les sujets sont actif.ve.s, des ressources que ces sujets ont à leurs disposition et des stratégies (limitées) que ces agent.e.s développent à partir à la fois de leurs ressources (leurs passés sociaux) et de la structuration du champ défini comme un système stable de positions sociales qui se définissent les unes par les autres dans la coopération, l'opposition et la distinction. En ce sens, tous les agent.e.s (manipulant et manipulé.e.s ou affectant et affecté.e.s) reconnaissent l'utilité, la valeur et les règles du jeu propres au champ spécifique et se définissent dans ce système social les un.e.s par les autres afin d'avancer. Des exemples peuvent être le champ académique ou le champ des victimes de la dernière dictature argentine (GATTI 2017). Envisagés comme des systèmes de marchés traversés par des structures de domination homologues, les champs ont été donc conçus par Bourdieu comme possédant chacun ses propres lois et biens spécifiques (y compris le prestige et l'honneur) et dont les trois dimensions principales sont définies par le volume du capital, la structure du capital et l'évolution dans le temps de ces deux propriétés. Avec le terme de capitaux, Bourdieu a ainsi nommé les ressources conçues comme utiles dans tous les champs sociaux. Ces capitaux se caractérisent par leur distribution sociale inégale ainsi que par leur convertibilité, même si elle n'est pas assurée. Ainsi, outre au capital économie (concernant le patrimoine et le revenu), Bourdieu a défini les concepts de capitaux culturel, symbolique et social. Par capital culturel, il a entendu l'ensemble des qualifications intellectuelles. Ces compétences ou capacités du savoir, savoir-faire et d'expressions ou communication (orale et littérature mais aussi non-verbale, gestuelle ou musicale) développées au cours de sa propre socialisation de classe ont été ensuite distinguées par le sociologue en trois formes : le capital culturel objectivé ou sous la forme de biens culturels possédés et transmissibles ; le capital culturel institutionnalisé passant par le biais des titres scolaires ; et le capital culturel intériorisé ou incorporé sous forme de disposition d'une position différentielle dans l'espace social et qui a la particularité de se matérialiser en donnant l'impression (surtout au sujet l'ayant hérité) d'être inné. Cette naturalité a été analysée par Bourdieu à travers le concept d'*illusio* exprimant autrement dit la reconnaissance du jeu et de son utilité et la méconnaissance des processus de domination permettant le jeu. Des exemples de cette forme incorporée et transposable de capital culturel (appris, autrement dit, dans le cadre familial et puis scolaire) sont les manières de parler et de s'habiller, voire à la fois les goûts et les manières d'être (structures mentales et styles de vie). Bourdieu (1980, 88-89) a soutenu que ce type de capital est intrinsèque à tout sujet qui appartient à un champ. Et il l'a nommée *habitus* : « Un système de *dispositions* durables et transposables, structures structurées [créées par la

socialisation] prédisposées à fonctionner comme structure structurante, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre. » L'habitus désigne donc premièrement une série de dispositions inconscientes faisant que les sujets inséré.e.s dans un champ respectent les règles du jeu et ils et elles s'y inscrivent même assez naturellement ; deuxièmement, il constitue la valorisation des enjeux du champ permettant au champ même de fonctionner ; troisièmement il indique le processus d'intériorisation de la structure du champ de la part des dominant.e.s de leur domination (interprétée à la fois comme naturelle et d'intérêt commun) et de la part des dominé.e.s de leur situation d'infériorité ; finalement, l'habitus produit l'illusion que le jeu proposé par le champ a une utilité alors qu'il perpète de la violence symbolique. Ce concept bourdieusien indique tout pouvoir qui parvient à imposer des significations comme légitimes en dissimulant les rapports de domination qui sont au fondement de la force. D'après Bourdieu, les classes dominantes utilisent une position de force pour accaparer des privilèges et avantages et en exclure les autres ; cette domination n'apparaît cependant pas ouvertement car pour être plus efficace et se perpétuer, les dominé.e.s et les dominant.e.s doivent l'accepter. L'intériorisation du statut du et de la dominé.e passe par la reconnaissance partagée d'une supériorité (voire le fondement légitime de la domination) naturelle, des mérites quelconques auxquels croient également les dominant.e.s car sans la tranquille assurance que confère le sentiment d'avoir mérité ses privilèges, il serait impossible d'en jouir. Pour ce qui est du capital symbolique, il concerne la réputation ou le crédit d'une personne ou, pour l'explicitier, quelque forme de capital qui bénéficie d'une reconnaissance sociale particulière et qualifie le sujet comme important dans un (ou plusieurs) champ. Ce capital a la particularité de multiplier ses ressources y compris le capital social. Ce dernier capital, Bourdieu l'a défini comme l'ensemble de ressources actuelles ou potentielles (différentes en termes de rareté, type et quantité) liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées, à savoir l'ensemble de relations interpersonnelles (comme par exemple ami.e.s et connaissances) qui mènent à la croissance d'autres formes de capitaux individuels. Le volume de ce capital social dépend, donc, de l'étendue des liaisons que le sujet peut effectivement mobiliser ainsi que du volume des capitaux économique, culturel et symbolique possédés en propre pour chacun.e auquel ou à laquelle le sujet est lié.e.

L'approche par les champs a permis à Illouz et Kaplan (2017, 140) d'étudier l'organisation sociale du désir dans des milieux particuliers (entendus comme des champs sexuels) afin de comprendre « La manière dont l'expérience sexuelle ordinaire et le caractère désirable d'une personne allouent et

répartissent la valeur sociale. » Elles ont d'abord soutenu que « La catégorie du charme (*attractiveness*) concerne le sexe au sein de la stratification et de la sociabilité sexuelles ; des règles de conduite dans des contextes micro-sexuels tels que les localités urbaines, les sous-cultures, les rencontres amoureuses à la fac ou les relations dyadiques. Le sexe est du capital [également] au sens où il est échangé entre des personnes mais n'est pas une marchandise qui produit du capital pour les autres. Ce qui est échangé est plutôt le caractère « sexy » (*sexiness*) et produit du capital social [la capacité personnelle à s'estimer sur la base de ses propres expériences sexuelles] dans des cercles sociaux relativement restreints. » (*Ibid.*) Illouz et Kaplan (2017, 140) ont entendu le champ sexuel comme « Une économie du statut social de petite échelle, organisée autour de sa capacité à être désiré par les autres. Celui qui est désirable aux yeux des autres augmente sa popularité et son succès socio-sexuel dans son milieu. Le champ sexuel est perçu comme une sphère sociale (quasi) autonome par laquelle la répartition inégalitaire du capital social implique que « le plus riche » peut profiter de son pouvoir. » D'après Illouz et Kaplan (2017, 141), le capital sexuel peut être conçu comme une ressource personnelle valorisée socialement et aussi comme une ressource qui peut être transférée dans la sphère économique car « Le capital sexuel ou érotique est une combinaison culturellement conditionnée de désirabilité physique et sociale. [...] Ainsi compris, l'attrait sexuel dépasse les questions de rencontre et d'accouplement pour intéresser [aujourd'hui] l'ensemble du marché du travail : être sexy peut servir non seulement des carrières dans les industries de la mode, du sexe et de la beauté, mais aussi, de plus en plus, dans les emplois ordinaires. » En ce sens, ce type de capital sexuel ou érotique propre à la modernité tardive, accumulé par les individus dans leur vie quotidienne et intime et théorisé par Illouz et Kaplan (2017, 136) fait référence non pas tant à « L'attrait physique (*sexiness*, c'est-à-dire les affects sexuels induits par un corps sur un autre) que [à] la capacité d'un individu d'accumuler de la confiance en soi par le sexe et d'employer cette confiance dans la sphère économique. Ce type de valorisation sexuelle est rendu possible quand la sphère de la production (l'économie) et celle de la reproduction (le sexe et la sexualité) deviennent indissociables, à la fois structurellement et normativement. » Cela parce que d'après Illouz et Kaplan (2017, 33), « La sexualité incarne la valeur et la pratique de la liberté personnelle. L'association entre autonomie personnelle et réalisation de soi d'un côté et liberté sexuelle de l'autre est le résultat d'un long processus sociohistorique qui fait de la liberté sexuelle un principe central de la société moderne occidentale. » Entendue comme le sentiment personnel maximisant la valeur personnelle et l'estime de soi acquis en étant sexuellement actif.ve, désirable, attirant.e, créatif.ve, ambitieux.se, compétent.e et/ou audacieux.se (*empowered*) ainsi que comme une capacité psychique pouvant être utilisée comme une source d'autorité (notamment lorsque la vie professionnelle est dominée par des emplois de courte durée, limités à des projets, et dépourvus de toute structure claire, de tout cadre

organisationnel et de toute continuité), la liberté sexuelle peut donc être utilisée d'après Illouz et Kaplan (2017, 142-143) comme un capital humain, à savoir comme « Une ressource inégalement répartie, qui peut rapporter différents types d'intérêts selon les circonstances sociohistoriques. [...] Dans une telle approche, le sexe et la sexualité deviennent des supports de mesure et de réification, sous la forme de choix d'une identité et d'un style de vie, de compétences que l'on peut acquérir et de techniques que l'on peut maîtriser, de certaines manières de communiquer, de moyens au service du bien-être et de preuves de créativité, d'expérience et d'une singularité à réaliser. »

1.2.3.1. Les témoignages d'Adela G. et Marta Lynch

Dans ses *Fragments d'un discours amoureux*, Roland Barthes (1977) avait remarqué que la formation de codes rhétoriques amoureux qui circulent dans les romans, les films, les chansons, les publicités, les revues et les manuels de tout type prescriptif offrent aux sujets sociaux des répertoires de comportements, des cadres de référence et des situations typiques de l'amour. Pour ce qui concerne le contexte argentin entre 1976 et 1983, D'Antonio (2015, 83) a affirmé que l'État avait financé un ensemble de matériaux culturels qui avaient contredit ouvertement ce que le PRN professait discursivement autour des questions liées au genre, à la sexualité et à l'amour. Elle a par exemple noté que dans le 17% des films¹⁴¹, l'on avait représenté le mariage comme une prison, les femmes mariées comme indésirables, les hommes misogynes avec leurs épouses et lubriques envers le sexe féminin et la présence de femmes voluptueuses et presque dévêtues comme protagonistes de scènes avec un fort érotisme des (appelées) comédies *sexy*. Ces comédies avaient souvent comme sujet un type d'infidélité qui présentait le sexe et l'amour comme s'excluant mutuellement. Par-là, ces comédies s'étaient caractérisées pour avoir légitimé l'adultère, avoir mis en question la fidélité matrimoniale et avoir construit les femmes comme des objets d'utilisation sexuelle (c'est-à-dire de manière à être désirées et possédées par des hommes). D'après D'Antonio (2015, 85) ces contenus avaient été produits par le gouvernement afin d'évader les tensions fortes (la répression politique) vécues dans la réalité politique pour se légitimer ainsi que pour améliorer l'image que les pays étrangers étaient en train de se construire de l'Argentine comme non civilisée. En s'occupant des manifestations culturelles féministes, Grammatico (in TARDUCCI et al. 2019, 75-76) a de son côté rappelé que les lectures, les enquêtes et les écritures avaient pu être transformées, même pendant la dictature, en livres et revues publiées. Outre à la cinématographie de Bemberg dont *Jugetes* de 1977 (thématisant le corps féminin, la consommation, la maternité et la pression culturelle de la différence

¹⁴¹ Alors qu'il n'avait pas existé un cinéma spécifique du régime, D'Antonio (2015, 94) a quand même noté que la censure avait aidé à concentrer la production de films dans les mains de peu de personnes et, par conséquent, à modérer la disponibilité de certains producteurs à accepter les règles du jeu du régime avec le fin de se garantir des loyautés et des alliances. D'Antonio (2015, 95) a finalement remarqué qu'une partie importante des films – produits et diffusés notamment par Aires Cinematografía SA bénéficiant d'appuis importants du PRN – avaient servi comme des supports idéologiques au PRN.

sexuelle déjà pendant l'enfance dans le cadre d'une culture capitaliste et patriarcale)¹⁴² et à la seconde étape de la revue *Persona* (allant de 1980 à 1983 et où avaient écrit entre autres Oddone, Rioja, Cano, Perlongher, Rais et Fuskova), la chercheuse a mentionné les recompilations de textes féministes *El género mujer* de Calvera (entamé sur la suggestion de Torres, conclu vers la moitié de 1981 et publié par les Éditions de Belgrano en 1982) et *Diario colectivo* publié en 1982 par les Éditions La Campana et surgi des rencontres tenues depuis 1980 entre María Inés Aldaburu, Cano, Rais et Nené Reynoso. Ce livre avait traité, depuis les expériences personnelles de ces féministes, les relations entre mères et fil.le.s, la maternité, l'enfance, les jeux, la première menstruation, l'amour, la sexualité, les relations de couple et l'amitié entre femmes (SMALDONE 2018). Si Bellucci (2019) a analysé la revue *Todas*, Tarducci (2019, 69) a mentionné les cinq numéros de *Prensa de Mujeres* éditée entre août et décembre 1983 par Calvera, Henault et Mirta Remolar. Le 15 décembre 1983 (jusqu'à l'11 juin 1984) avait vu le jour également la revue « qui ne se marie avec personne », *alfonsina*. Dans son analyse critique du *destape* comme une étape du marché capitaliste, *alfonsina* avait diffusé dans son n°4 (24 janvier 1984) l'article intitulé « La torture comme pornographie » où l'on avait avancé l'hypothèse qu'ensemble au *destape* de corps nus ou vêtu des femmes toujours représentées comme stupides, subordonnée, incapables, subalternes et disponibles existait également l'utilisation du discours des tortures dans les CCD confondant le point de vue des tortionnaires repentis avec les torturé.e.s comme une manière de produire dans l'opinion publique une attitude de jouissance et répulsion face à l'horreur. Parmi les pratiques de, à la fois, maintien du pouvoir capitaliste-patriarcal et répression (ou obstacle) au désir sexuel, le GPS avait déjà accusé en 1974 l'industrie pornographique pour être un moyen à travers lequel le sujet accédait comme spectateur.trice à ses propres fantaisies en bouchant par-là le devenir agent.e et acteur.trice de celles-ci (SIMONETTO 2017, 98). Cette revue avait constitué Alfonsina Storni comme une figure originaire du féminisme radical en Argentine alors qu'elle a été généralement rappelée comme la poète victime de la passion ou la suicidaire pour des peines d'amour. D'après Tania Diz (2009), la continuité entre Storni et *Alfonsina* s'était constituée sur son poème le plus célèbre *Tu me veux blanche* réactivé dans la demande : *Jusqu'à quel point l'exercice de la violence est-il permis aux femmes ?* La réponse était : uniquement pour protéger les fil.le.s et les partenaires, jamais pour défendre des droits, des convictions et des intérêts propres ou du sexe féminin. Immigrée suisse-italienne, la poète, écrivaine et journaliste Storni - outre à avoir été une pionnière de la représentation de l'amour lesbien - avait critiqué le mariage comme le seul sens de l'être féminin en s'exprimant à faveur du divorce et du

¹⁴² Bemberg avait produit les films *Momentos* (traitant la relation adultère, la recherche du plaisir et la liberté individuelle et l'infidélité sans la culpabiliser) en 1981, *Señora de Nadie* (censuré en 1979 et diffusé en 1982 avant la promulgation de la loi du divorce mettait en scène la trahison de la protagoniste de la part du mari comme un moment-clé pour se découvrir, avec son ami homosexuel, comme une personne) et *Camila* en 1984 dont la scène de l'exécution de deux jeunes amant.e.s était devenue la couverture du livre *Plus Jamais* de la CONADEP.

suffrage féminin. La particularité de la pensée de Storni avait été la compréhension de la subjectivité féminine comme un ensemble d'impératifs imposés (un artifice) constituant le chemin pour devenir la femme « de » et empêchant aux femmes de se rechercher elles-mêmes. Ce type de répression corporelle était devenue, dans la colonne nommée Édits Policiers d'*alfonsina*, la possibilité d'être arrêté.e.s par la Police. Avec le pseudonyme de *Rosa L. de Grossman*, cette colonne était tenue par Perlongher dont l'utopie était la fin des identités sexuelles mises en question par le sujet de désir et corps nomade de la *marica* (LOZA 2009) et/ou de la *loca* (BALLETTA 2009).

Mónica Ojeda Franco (2014, 59) a inclus Storni parmi les poètes féministes latino-américaines du XX^{ème} siècle ayant introduit dans le scénario littéraire la femme comme possible sujet de désir. Cette chercheuse a également noté que ce fut uniquement en 1960 que les narratrices latino-américaines avaient commencé à publier des romans et des contes dont l'axe principal était l'érotisme. Pour le cas argentin, elle a rendu compte du conte *La comtesse sanguinaire* d'Alejandra Pizarnik publié en 1965 ainsi que du roman *Monte de Venus* de Reina Roffé publié en 1976 et prohibée par la censure du PRN. Ce fut depuis 1980 qu'Ojeda Franco (2014, 59) a noté l'apparition d'une littérature qu'elle a appelé porno-érotique¹⁴³ féminine se caractérisant par la présence à la fois du désir et du corps féminin depuis des perspectives transgressives du prohibé. Ojeda Franco (2014, 63) a interprété cette littérature du plaisir, de l'obscène, de l'abject et du pervers comme un espace où l'on a pu à la fois réarticuler un langage de dénonciation aux dictatures militaires du Cône Sud et réfléchir sur les systèmes oppressifs qui limitaient la libre circulation d'idées. En ce sens, l'écriture avait essayé de construire un langage qui pouvait rendre compte de la douleur physique et psychologique d'une société craintive et agressée par les appareils du pouvoir : la violence, la censure et les lésions dans les subjectivités et dans les corps. Parmi les narrations les plus analysées, le conte *Cambio de armas* de Valenzuela – écrit en pleine dictature et publié en espagnol dans les États-Unis (Éditions du Nord) et au Mexique (Éditions Martín Casillas) en 1982 et en Argentine uniquement en 2004 (Éditions Norma) – a été traité comme une narration critique par rapport à la violence exercée sur les corps et les esprits pendant la dernière dictature argentine. Totalement nue en souvenirs et sachant que ce n'était pas de la folie au sens d'une fuite de la raison ou de l'entente, à la protagoniste de ce conte on lui avait dit qu'elle s'appelait Laura. Ce nom a fait partie de la nébuleuse où se déroulait sa vie, du moment où elle vivait dans un présent absolu, enfermée dans un département dont le fonctionnement ne la concernait pas. Les organisateurs de cette maison étaient un homme (son tortionnaire) sans

¹⁴³ Ojeda Franco (2014, 60) a expliqué que du moment où en Amérique Latine il n'y eut jamais d'espace pour la pornographie au sein de la discussion artistique, l'érotisme avait représenté la production littéraire des perspectives les plus tortueuses de la sexualité et de ses significations politiques. Pour ce motif, elle a appelé la littérature latino-américaine ayant exhibé poétiquement (notamment depuis les années 1980) des images de corps impliqués dans des rapports sexuels comme porno-érotique. Elle a également spécifié que la littérature porno-érotique n'est pas un genre littéraire mais la rupture des conditions qui adopte le genre de l'érotisme pour se distancer du non-genre de la pornographie.

prénom (mais, qu'à différence d'elle, se reconnaissait dans tout type d'interpellation) et sa femme de chambre (ou gardienne de ladite Laura), Martina. Même si ladite Laura avait objectivement accès à une clé l'encourageant à transgresser la limite, elle a dit de n'arriver pas à l'utiliser comme en revanche le faisait l'homme, familièrement. En particulier car ladite Laura savait, sans jamais l'avoir insérée, que cette clé ne correspondait pas à la serrure ; la clé était un piège. Immortalisé dans une photographie de mariage comme son époux (Roque), cet homme la regardait quotidiennement comme s'il voulait l'absorber, se la mettre bien à l'intérieur (dans un profond puit obscur, à savoir – et en même temps - le site de l'intériorité où était enfermé tout ce que ladite Laura savait sans vouloir le savoir et sans le savoir vraiment) et la protéger d'elle-même car il lui a dit que remémorer et se penser elle-même dans ses conditions c'était une torture. Les seules formes de se sentir en vie de ladite Laura étaient les caresses et les exigences de cet homme et en particulier sa volonté qu'elle partageasse son temps avec lui, mais pas trop. Quand il ne l'assistait pas, elle a dit que - malgré l'évidence - il lui donnait l'aide réel pour ouvrir ses portes intérieures. Elle a dit de soupçonner qu'il s'agissait d'amour, alors qu'il n'y avait rien lui prouvant la vérité de ce sentiment indéfini. Soupçonner c'était la manière dont ladite Laura s'est enquêtée elle-même à partir de ses rapports hétérosexuels. L'interruption (de la part de l'homme) de son plaisir sexuel devant le miroir lui avait par exemple produit un cri intérieur - *Non !* - qui s'était confondu à celui prononcé pendant ses tortures passées octroyant un sens opaque à la cicatrice objective et inexplicable qui lui traversait le dos. Une cravache de gaucho achetée par l'homme pour être utilisée comme un jeu sexuel avait réveillé dans ladite Laura du désespoir pour un être aimé mort (dont le souvenir lui avait fait incomber la responsabilité de devoir accomplir elle seule une mission opaque, alors qu'elle ressentait d'avoir voulu mourir avec lui) et pour cela l'homme avait fait disparaître l'objet. Cette tentative de faire disparaître (la complexe structure de souvenirs et sentiments de) l'objet en le jetant en dehors de la porte a été remise en question par ladite Laura – se percevant comme un animal agressé - qui ne pouvait pas oublier la présence constante d'Un et Deux, à savoir les gardes du corps de l'homme ou les yeux voyeuristes et les oreilles espionnes derrière les judas de la porte. Utilisée comme un objet sexuel par l'homme qu'elle a entendu appeler par les autres du dehors comme Colonel et incapable d'articuler sa propre souffrance, ladite Laura a finalement soupçonné que quelque chose restait à savoir et que cela n'aurait pas dû se savoir : sa relation avec un revolver. Après une semaine du soulèvement du III^{ème} Régiment d'Infanterie soutenu par la Marine à l'encontre de la caserne de ce Colonel de l'Armée de terre, l'homme avait décidé - en réaction à la décision de ladite Laura de ne rien vouloir rappeler – de tout lui raconter. Il lui avait ainsi montré le revolver en lui racontant qu'elle avait cherché à le tuer sans le connaître et que lui avait décidé cependant de la sauver, à savoir de l'obliger à l'aimer et à dépendre de lui comme une nouvelle-née. Lui aussi avait ses armes - lui avait répété deux fois. Par le fait que ladite Laura n'avait pas réagi

comme il se l'espérait, le Colonel s'était approché à la porte pour sortir. Dans cet instant, ladite Laura avait commencé à comprendre, entre autres, la fonction à elle prohibée du revolver et elle avait terminé pour pointer l'arme (même si l'on ne sait pas sur qui ou quoi).

L'initiative ou la possibilité de s'appropriier du langage (comme une arme) ou plus précisément d'en créer un pouvant rendre compte de la douleur physique et psychologique d'une société craintive et agressive par les appareils du pouvoir dictatorial et patriarcal avait concerné également¹⁴⁴ les trois Journées de la Créativité Féminine d'avril de 1983 organisées à Buenos Aires sous le slogan *Dans toute femme il y a une créatrice et dans toute créatrice il y a une femme* où des artistes reconnues et des femmes amantes des arts avaient discuté autour du rôle de la femme dans le domaine de la création en essayant de constituer un propre savoir sur les raisons pour lesquelles aux femmes était nié un lieu et une reconnaissance dans ce monde (TARDUCCI et al. 2019, 80). À ces Journées avait participé également Lynch qui venait de publier en mars de cette année son roman *Informe bajo llave*. Rappelée après son suicide du 8 octobre 1985 comme une personne intimement et politiquement controversée et frustrée, Marta Lía *Negríta* Frigerio était née à La Plata (Province de Buenos Aires) dans une famille de classe moyenne (probablement) le 8 mars 1925. Elle s'était diplômée comme enseignante et, empêchée par son père (qu'elle avait qualifié comme machiste) de s'inscrire à la Faculté de Médecine, elle avait finalement étudié Philosophie et Lettres. Lynch avait rencontré l'ancien camarade de collège de son frère et son (connu) époux lorsqu'elle avait nécessité d'un avocat pour se divorcer de son ancien (et peu connu) mari, Enrique Fignoni. Juan Manuel Lynch était tombé amoureux d'elle et pour cela, lui aussi, il avait décidé de se séparer de sa femme et leurs trois enfants. Le couple avait eu, avant la terminaison du long processus de divorce, trois fil.le.s: Enrique, Marta Juana et Ramiro. Ce fut à cette époque où Lynch avait écrit ses premiers poèmes et même deux romans – *La luz sobre el espejo* et *Después del verano* – que, malgré qu'ils étaient arrivés comme finalistes au concours de la *Biblioteca Breve* des éditions Seix Barral, Lynch n'avait jamais voulu publier. Avant de débiter dans la scène lettrée, Lynch avait fait partie d'Alem, à savoir un groupe d'intellectuel.le.s sympathisant.e.s du développementisme de l'Union Civique Radicale Intransigente dirigée par Arturo Frondizi comme Ernesto Sabato, Ismael et David Viñas, Félix Luna, Aldo Ferrer et Noé Jitrik. Cristina Mucci ([2000] 2014) a soutenu que Lynch avait été politiquement influencée premièrement par son frère Reinaldo (de 11 ans plus grand qu'elle) qui avait milité – avant

¹⁴⁴ Des textes et petits cahiers produits par les militantes d'ATEM-25 Novembre avaient circulé depuis 1983 – comme « La condition psychosociale de la femme dans le système patriarcal » de Lombardi et Silvia García –, c'est-à-dire avant la naissance en 1984 de la publication annuelle *Brujas* (Sorcières) où ATEM-25 Novembre avait diffusé des apports théoriques du féminisme tant local, latino-américain qu'international. Pour connaître quelques titres des petits-cahiers consulter Tarducci (et al. 2019, 102-103) qui a entre autres mentionné quelques groupes avec lequel ATEM-25 Novembre avait des liaisons : l'hollandaise Femme-Église, le Boston Women's Health Book Collective, la mexicaine Association de Femmes de El Salvador, les publications du chilien Institut Latino-américain d'Études Transnationales (à savoir *Mujer* et *Fempres*), le bureau des Nations Unies de Buenos Aires, l'Institut Goethe et plusieurs organisations de femmes, féministes et de DH locales.

de mourir pour un accident dans les années 1960 – dans le Mouvement Ouvrier Communiste, c'est-à-dire une scission du PCA dirigé par le futur directeur de l'UBA Rodolfo Puiggrós et adhérente au péronisme. En même temps que ses amis ont dit que sa participation politique n'excellait pas car elle manquait d'expérience, formation, poids et rôles politiques déterminés, Lynch *plus que tout* s'occupait de déplacer les personnes (vu qu'elle conduisait et avait une voiture) et d'organiser des repas permettant aux gens de se connaître et de discuter des questions politiques. Mucci ([2000] 2014) a à ce propos souligné qu'à cette époque, les projets politiques se mêlaient avec un certain type de vie *porteña* faite de sorties, fêtes et discussions. S'étant définie comme une personne très passionnée, véhémement et hâte de faire beaucoup de choses dans sa vie, Lynch avait commencé à travailler très activement dans la campagne électorale de Frondizi duquel elle disait avoir été une très bonne amie. Finalement, Lynch avait obtenu dans ce gouvernement une occupation dans le Ministère de l'Intérieur même si elle avait exigé une charge plus importante ainsi qu'elle était très critique de l'environnement entourant le président Frondizi. En particulier, elle a été rappelée comme très exigeante envers son travail et celui des autres. Afin de se soigner d'une tuberculose récidive, Lynch avait voyagé en Suisse avec une désignation diplomatique. Elle avait logé pour sept mois chez le couple Luna, vu que Félix était ici conseiller d'ambassade. Pourtant, l'ambassadeur Carlos Herrera n'était pas content des retards de Lynch et elle avait finalement dû se réinstaller à Buenos Aires. Avant de rompre son lien avec Frondizi, Lynch avait commencé à écrire le roman par lequel elle s'était gagnée un espace privilégié dans la scène culturelle nationale : *La alfombra roja* (1962) où elle avait décrit les vicissitudes d'un politicien sans scrupules qui atteignait le pouvoir et d'une femme qui l'avait suivi passionnément mais qui avait terminée pour être déçue car les ambitions du politicien avaient tout sacrifié (même elle). La participation et une mention obtenue dans le cadre du prix Fabril avec ce roman avait mis Lynch en contact avec l'écrivain et nouvel ami Haroldo Conti. María Angélica Bosco et Horacio Salas (in MUCCI [2000] 2014) ont soutenu qu'avec cette publication, Lynch s'était transformée en une intellectuelle moderne avec des inclinations politiques définies et une vocation pour regrouper des ami.e.s : les réunions de différents groupes chez elle étaient très aimées. Après la publication du roman *Al vencedor* (1965), du premier livre de contes *Los cuentos tristes* (1967) et notamment de son deuxième grand succès *La señora Ordóñez* (1968) abordant le péronisme, l'image de Lynch avait grandi ensemble à sa vie publique. Mucci ([2000] 2014) a écrit qu'à ce moment Lynch était jeune, intelligente, respectée, sympathique, ambitieuse, intuitive, riche et très attractive. Elle était amie de Manuel Puig, tenait une correspondance avec Julio Cortázar, avait mis en place un projet culturel de lecture de poèmes et contes dans les *villas* avec le prêtre tiers-mondiste Carlos Mujica et les jeunes écrivain.e.s (comme Jorge Asís, Liliana Héker, Isidoro Blaisten et María Esther de Miguel) l'ont rappelée comme une personne lucide, généreuse, désintéressée et loyale. Lynch faisait partie,

ensemble à Silvina Bullrich et à Beatriz Guido, de la triade médiatique d'écrivaines argentines les plus célèbres qui avaient créé (chacune à sa manière) un style de narration et de présentation d'elles-mêmes très réussi. Elles s'étaient transformées en des critiques de la réalité, en franchissant le camp littéraire et en se convertissant en des personnages : des intellectuelles audaces à même d'attirer l'attention et arriver aux gens. Lynch avait multiplié ses interventions publiques : elle écrivait dans la presse des articles d'opinion sur le rôle de femmes, le football et ses voyages dans le monde ainsi qu'elle avait commencé à partager des interviews avec des personnages du show-business et à apparaître en tout type de conversation télévisée et radiodiffusée en délivrant des déclarations politiques y compris – après son séjour à Cuba - à la faveur du péronisme révolutionnaire, de l'organisation politico-militaire Montoneros et du gouvernement d'Héctor Cámpora. L'invitation en 1970 à être une membre de la jury du concours de la Maison des Amériques à Cuba avait procuré à Lynch d'autres interpellations au Mexique, Pérou, Chili et Équateur où elle avait tissé des relations avec les écrivains Octavio Paz, Mario Vargas Llosa et Gabriel García Márquez. Ce voyage à Cuba l'avait fascinée et avait constitué, pour la citer (in MUCCI [2000] 2014), une expérience équivalente à la maternité, au fait, réussie et profonde. Depuis ce moment, d'après Antonio Skármeta (in MUCCI [2000] 2014), Lynch s'était convertie en une femme avide de nouvelles lectures, une passionnée du culte de la langue espagnole et de l'Amérique Latine ainsi qu'une chercheuse de sa propre intériorité. Cette année avait publié *Cuentos de colores* (1970) où l'un des contes – *El cruce del río* (devenu en 1972 un roman) – avait suscité une sorte de polémique pour sa double version : l'une cubaine et l'autre argentine. Dans ce compte, Lynch avait narré les derniers jours de la guérillera Tania et son assassinat en août 1967 dans la forêt bolivienne par la main du régime de René Barrientos Ortuño et Alfredo Ovando Candia (1964-1966) ; cependant, la version argentine avait été dépouillée des références concrètes aux lieux et aux personnages. Guevara avait été en particulier substitué avec un lieutenant de l'Armée de terre argentine en raison du fait qu'il était à ce moment un sujet inattaquable et sur lequel l'on ne pouvait pas en donner véritablement une opinion. Des témoignages (in MUCCI [2000] 2014) ont indiqué que Lynch avait reçu et accueilli l'invitation à participer au vol qui le 17 novembre 1972 avait rapatrié Juan Domingo Perón en Argentine. Si Lynch n'était pas une militante péroniste *strictu sensu*, elle avait exprimé des opinions très favorables par rapport au péronisme et surtout aux révoltes juvéniles et estudiantines sous forme d'articles de presse, déclarations publiques, dans son livre publié en avril 1974 *Un árbol lleno de manzanas* et dans l'Office Culturel d'Espagne où elle avait une chaire de Théorie et pratique du compte et d'où un groupe privé d'élèves l'entourant s'était formé. Ce fut dans ce moment de protagonisme juvénile que Lynch s'était soumise à sa première chirurgie plastique au nez, en même temps qu'elle avait abandonné ses tailleurs pour vêtir des jeans.

Parmi les stratégies de communication ayant incrémenté la notoriété et l'intérêt public de Lynch comme une femme fatale il y eut l'attribution (au lieu que l'évidence¹⁴⁵) de beaucoup d'histoires sentimentales qu'elle n'avait jamais démenti. Lynch n'avait par exemple jamais nié les rumeurs d'une relation amoureuse entre elle et Frondizi, Rogelio Frigerio, Vargas Llosa ou Emilio Eduardo Massera. Cette dernière relation aurait eu lieu après l'entrée en clandestinité de Montoneros et le coup d'État du 24 mars 1976 ayant causé la persécution, l'anonymat, la mort et/ou l'exil de beaucoup d'intellectuel.le.s. Dans ce contexte, était apparue la polémique opposant les intellectuel.le.s qui étaient parti.e.s en exil et les personnes de culture qui étaient resté.e.s dans le pays. Mucci ([2000] 2014) a rendu compte que Lynch avait décidé de rester en Argentine. Dans un premier temps, elle avait opté pour rester en silence et continuer à voyager en particulier aux États-Unis où elle avait rédigé le roman *Los dedos de la mano* (1976). À cette époque, sa famille s'était désarmée car sa fille s'était mariée, Enrique (lié au péronisme) avait dû s'exiler en Espagne et Ramiro étudiait comme anthropologue en Uruguay. Lynch avait fait à ce moment une série d'expériences souffrantes avec la chirurgie plastique lui ayant irrité la peau et défiguré le visage. Pour contrecarrer sa dépression, elle avait multiplié ses séances psychologiques. Son malaise lui avait empêché d'écrire un nouvel roman. Elle avait finalement substitué ce projet pour recommencer à publier des articles de succès où elle avait appuyé le gouvernement du PRN. Face aux accusations d'être une femme politiquement controversée, Lynch avait répondu - au moins dans l'article publié par la revue *Gente* en 1978 titré « Réflexions d'une femme qui était confondue » (in MUCCI [2000] 2014) - qu'elle s'était certes trompée beaucoup de fois, et avec elle sept millions d'Argentin.e.s. Lynch se définissait – par une opposition aux exilé.e.s – comme une intellectuelle argentine car elle concentrait ses efforts dans la récupération de son pays et d'elle-même comme une personne (non tant de sang quant d'expérience argentine) capable de faire commencer une histoire nationale meilleure, plus heureuse. En dénonçant la campagne antiargentine (dénonçant à son tour les horreurs commis par et dans ce pays barbare) se déroulant à l'étranger comme une technique de plus en particulier de l'Europe pour insulter, voire occulter l'existence et empêcher la participation des Argentin.e.s à la construction de leur propre futur, Lynch avait publié une *Lettre depuis l'Europe* dans le journal *Clarín* en mars 1977 affirmant qu'être des Argentin.e.s vivant en Argentine équivalait à être perçu.e.s comme ayant un point de moins pour le reste du monde notamment intellectuel. En mai 1978, Lynch avait participé au IV^{ème} Congrès d'Écrivaines Interaméricaines organisé dans l'Université d'Ottawa (Canada) avec d'autres argentines comme Valenzuela. À cette occasion, Lynch avait affirmé (in MUCCI [2000] 2014) qu'elle venait d'un pays mal compris ainsi que totalement méconnu par la plupart du monde soutenant

¹⁴⁵ Mucci ([2000] 2014) a argumenté qu'ils existent d'autres amours avec des évidences vérifiées notamment car Lynch se montrait ouvertement avec ses amants (Héctor Izquierdo, le professeur péruvien Abelardo Oquendo et l'écrivain Roger Pla) et affirmait – en accord avec son mari Juan Manuel Lynch – que pour maintenir l'harmonie conjugale elle devait libérer ses relations romantiques.

qu'en Argentine - dont la capitale était Rio de Janeiro - l'on avait franchi les limites des DH. Lynch avait accusé le monde de ne parler de l'Argentine et de ses habitant.e.s que pour parler de la répression sauvage. De cette manière-ci, l'on occultait d'après elle non uniquement l'agriculture formidable, l'élevage incomparable et l'industrie originelle de l'Argentine, mais également l'exportation de l'art, de la science et de l'amour, à savoir l'image véritable de l'Argentine. En réaction, Valenzuela (exilée aux États-Unis) avait publié dans *Clarín* une lettre prenant les distances des affirmations de Lynch qui venait de publier le roman *La Penúltima Versión de la Colorada Villanueva* (1978) où l'écrivaine avait décrit de manière confuse – d'après Mucci ([2000] 2014) – bien que pionnière le terrorisme d'État. Valenzuela, d'après Marta Juana Lynch (in MUCCI [2000] 2014), n'avait pas été la seule à avoir exprimé sa contrariété aux déclarations politiques et publiques de Lynch. Selon sa fille, Lynch avait connu Massera à la suite d'un appel de celui-ci finalisé à lui dire de ne pas s'excéder dans ses articles ; ensuite, il lui avait offert un plat de la Marine et commencé à lui lever l'interdiction. Comme tant d'autres auparavant, circulait la rumeur que Lynch avait une relation de sexe - si n'était pas (ou aussi) d'amour - avec Massera. Le journaliste de *Convicción* et biographe de Massera, Claudio Uriarte (1991) a assuré qu'une relation de peu de rencontres dans le bureau de l'amiral avait existé, mais elle avait terminé après peu à cause de l'insistance et du style de vie scandaleux de Lynch couplé aux protestations de Delia Vieyra, l'épouse de Massera. De cette histoire, Uriarte n'a indiqué aucune source. Pour la similitude littérale au contenu d'*Informe bajo llave*, il se pourrait que son affirmation coïncide avec son interprétation du roman de Lynch. Différemment de ce journaliste, selon Diego Baracchini (in MUCCI [2000] 2014), Lynch utilisait sa stratégie habituelle : elle disait d'avoir une relation avec Massera et après elle le niait ; le fait de se dire amie de Massera lui octroyait, d'après cet ami, un capital social et symbolique important. D'après un autre de ses amis, le poète et écrivain Alberto Girri (in MUCCI [2000] 2014), Lynch était fascinée par le projet politique de Massera. Dans ses termes, du moment où Massera se représentait comme le nouvel Juan Perón, Lynch fantasmat d'incarner une nouvelle Evita. En même temps - comme le cas de la revue *Convicción* l'a montré -, Massera avait considéré d'extrême importance le rapprochement à des intellectuel.le.s pour développer et augmenter le prestige social de son image publique et de son projet politique. En ce sens, le (remémoré) amour du pouvoir frustré de Lynch (de plus, adultère) a occulté l'engagement politique de l'écrivaine qui, d'après Héctor Lastra (in MUCCI [2000] 2014), prétendait organiser des réunions entre Massera et ses ami.e.s ou connaissances. Même si finalement elle avait appuyé publiquement le débarquement des FFAA dans les îles Malouines du 2 avril 1982, Lynch avait commencé à affirmer - au moins dans l'article de la revue *La Semana* du 26 août 1981 (in MUCCI [2000] 2014) - que pendant les six ans de régime militaire il y eut d'abord une guerre terrible et ensuite une répression ayant causé beaucoup de morts et de disparitions forcées ; l'Argentine avait

donc une dette envers les disparu.e.s. Dans cet article, Lynch avait écrit qu'elle ne connaissait pas beaucoup Massera, mais il lui semblait qu'il possédait deux qualités - la spontanéité et la fraîcheur spirituelle – indispensables dans un pays consommé par le scepticisme et corrodé par le consumérisme. Finalement, le 5 novembre 1982, dans la revue *Radiolandia* (in MUCCI [2000] 2014), Lynch avait déclaré que les élections présidentielles de 1983 – auxquelles s'était candidaté Massera - étaient absolument indispensables et qu'elles constituaient la totalité de l'espoir argentin. Trois mois avant le procès et la détention de Massera pour l'affaire (ou l'homicide de) Fernando Arturo Branca du 17 juin 1983 (c'est-à-dire avant les élections), Lynch avait publié *Informe bajo llave* où – comme dans *Alfombra roja* par rapport à Frondizi – les lecteur.trice.s-docteur.e.s avaient recherché Massera dans le personnage pervers du roman nommé Vargas. Si d'après Marta Juana Lynch, *Informe bajo llave* a été écrit après que sa mère avait été mise hors-jeu par Massera car elle avait une grande bouche et si d'après Mucci ([2000] 2014) cette bouche déformée par les nombreuses chirurgies peut expliquer en grande partie les raisons de son suicide (détérioration physique ? Vieillesse ? Incapacité de faire face à l'épreuve du temps ? Désespoir face à la jeune aimante de son mari ? Dernier acte public superbe ? Gloire et réputation ?), pour moi¹⁴⁶ ce roman avait essayé précocement de construire un regard non naïf (pour citer Macón) sur l'amour dans l'analyse du terrorisme d'État qui peut fournir (au moins) deux outils analytiques intéressants : le capital sexuel et la souffrance en amour. En questionnant la misère-mystère de l'amour, Lynch a décrit le fonctionnement du champ sexuel de l'aristocratie *porteña* en époque dictatoriale à partir de son expérience personnelle et sociale d'humiliation, d'une défaite à la fois intime et politique : « Experiences of abandonment and unreciprocated love are as crucial to one's life narrative as other (political or economic) forms of social humiliation. » (ILLOUZ 2012, 16) Le regard des docteur.e.s-lecteur.trice.s sur l'amour féminin comme un affect douloureux et agonisant a été dans cet ouvrage encouragé à se reformater d'une histoire (ou responsabilité) individuelle à une histoire (ou responsabilité) collective, voire un récit d'une souffrance émotive et sociale¹⁴⁷.

Dans *Informe bajo llave*, Lynch est à la fois l'une des narratrices et un miroir d'Adela G., une femme de 29 ans disparue le 7 août 1980. Après dix ans de mariage, Adela s'était séparée du mari Marcos et

¹⁴⁶ Il faut peut-être préciser que c'est loin de mes buts l'explication du suicide de Lynch.

¹⁴⁷ Illouz (2012, 4) a écrit que « What is wrong are not dysfunctional childhoods or insufficiently self-aware psyches, but the set of social and cultural tensions and contradictions that have come to structure modern selves and identities. [...] Feminist writers and thinkers have long contested both the popular belief in love as the source of all happiness and the psychological individualist understanding of the miseries of love. Contrary to popular mythology, feminists argue, romantic love is not the source of transcendence, happiness, and self-realization. Rather, it is one of the main causes of the divide between men and women, as well as one of the cultural practices through which women are made to accept (and "love") their submission to men. » Au lieu de réduire totalement l'amour des femmes pour les hommes au patriarcat (ou à la conscience fautive des femmes), dans son étude *Why Love Hurts* Illouz (2012, 5) a essayé de penser le travail de l'amour dans le processus de formation du soi individuel moderne. Etant donné que les analyses sociologiques d'Illouz ont concerné une période concernée par des changements sociaux qui ne sont pas propres à l'époque à laquelle ma thèse se réfère ici, il faut que je précise que je me réfère à cet ouvrage d'Illouz car j'ai trouvé très intéressant le fait de considérer l'expérience de la souffrance en amour comme un fait social traversé par les inégalités de pouvoir.

du fil Alejandro de 11 ans (duquel elle avait été une mère pâle et très distraite) à cause de la (cité ironiquement comme) saine autorité parentale du père (LYNCH 1983, 182). Pour ce qui concerne sa profession, Adela avait affirmé qu'elle écrivait des livres, tissait des tapis et elle ne savait pas quelle personnalité assumer face à la société : « Livres ou tapis ? Je dois choisir ce qui me dissimule le mieux et en dissimulant me permet d'agir ; en ce cas, écrire et m'exprimer. C'est peut-être un crime que deux personnes opposées – Vargas et moi en ce cas – se ressemblent ? Et, dans ce cas, pourquoi est-ce qu'une personne tombe sous le couteau de l'autre ? » (LYNCH 1983, 33)¹⁴⁸ Et non l'inverse¹⁴⁹ ? Finalement, sa profession l'a laissée décider à ses lecteur.trice.s (LYNCH 1983, 42). Personne ne savait rien du destin d'Adela y compris son psychiatre, le docteur Ackerman, auquel elle s'était rapprochée en raison d'une relation perverse entamée le vendredi 7 novembre 1977 avec Vargas, un personnage représentant une zone obscure du pouvoir et de la hiérarchie politique et militaire argentine (LYNCH 1983, 20). Cet homme de tant d'activités avait fait savoir par téléphone à cette tranquille citoyenne avec des idées progressistes qu'il voulait l'autographe d'un livre séducteur qu'elle avait publié six mois avant ; les deux – ensemble à Claudio, l'ami homosexuel de cette femme jusqu'à ce moment décevant rêveuse, très sensuelle et jeune (LYNCH 1983, 22) - s'étaient rencontré.e.s dans un café de la Capitale Fédérale : « La main me tremblait lorsque j'ai signé sur la première page, sous le titre. Comme si la dédicace allait être lue un jour pour se moquer de moi ou par un archéologue à la recherche des restes d'une civilisation médiocre et criminelle. Par un détective de mes temps. Par mon juge. Par les défenseurs de ma propre conscience. Cependant, j'ai signé, sans savoir si ce geste était de la couardise ou un acte simple, le reflet d'auto-défense se nouant avec la collaboration. Collaborationniste, j'ai répété ; pourtant ce qualificatif me laissait insensible, anesthésiée, de sorte que je l'ai abandonné. » (LYNCH 1983, 18) Lynch avait rencontré le 31 décembre 1978, lors d'une fête à Rio de Janeiro, ce psychiatre (duquel elle avait été antérieurement une patiente) avec cette jolie fille, Adela G., caractérisée par la séduction indéchiffrable des malades et de laquelle Lynch voulait en tirer un personnage de fiction ; cependant, cette fille lui avait réveillé un mécanisme de pitié plus fort de son désir de créer (LYNCH 1983, 7). Cet obstacle intérieur avait duré jusqu'après plusieurs mois de la disparition d'Adela, à savoir lorsque Lynch avait rencontré sur une table d'Ackerman et commencé à feuilleter un dossier étiqueté « Adela G. » contenant des lettres, des coupures et des annotations diverses. Envahie par l'histoire que ces fragments essayaient à lui raconter, Lynch a demandé à Ackerman l'autorisation pour lire de manière continuée ce rapport psychique d'une femme dépressive. Ackerman avait en effet réclamé à Adela G. de noter sur le papier

¹⁴⁸ Toute traduction de l'espagnol au français des citations d'*Informe bajo llave* a été réalisée par moi-même.

¹⁴⁹ Il est intéressant de noter que dans son roman *D'amour et d'ombre* (1984) concernant les disparitions forcées perpétrées par la dictature chilienne, Isabelle Allende a mis en scène l'amour du général pour (et non partagé par) la protagoniste et journaliste Irene comme un moteur l'ayant finalement amené à s'engager dans les dénonciations à l'encontre des violations de DH. Ce général avait finalement souffert l'arrestation, la torture et l'assassinat.

un quota de sa vie ; ce psychiatre avait appelé cette pratique *laborterapia*. Finalisée à la convaincre des excellences de sa vie absurde, voire non uniquement à vivre mais également à désirer de vivre, selon Adela (in LYNCH 1983, 13) ce travail-thérapie consistait à s'engager et à se perdre dans l'écriture de l'exaspération, vu que l'exaspération serait censée laisser la place à un être humain.e qui garde les formes correctes de la cohabitation ou, encore plus, de ce que tout le monde considère comme essentiel : la survie. Pourtant, Adela avait affirmé au cours de ces lettres que « Ce n'était pas qu'il me manquait le plaisir de vivre. Vargas l'emportait avec lui. Il était là le caractère malade, si vous voulez. » (LYNCH 1983, 149) En trahissant le secret professionnel dans sa forme médicalisée la plus explicite (à savoir une éthique fondée dans une forme de l'institutionnalisation du secret) par le fait d'avoir échoué dans sa responsabilité morale (c'est-à-dire de répondre à l'interpellation des plus faibles pour les aider concrètement), Ackerman avait donné la possibilité à l'écrivaine de s'engager dans la tâche désespérée de retrouver Adela à travers les peu de notes restées que Lynch (1983, 9) a copié « Non pas littéralement mais comme une responsabilité suprême face aux circonstances ténébreuses ou comme une petite lumière qui s'allume sous le portait de quelqu'un.e qui nous éveille de la dévotion. » Adela a été (per)formée grâce à l'expérience personnelle de Lynch et, finalement, s'est transformée dans une reproduction de sa mémoire – réalisée avec et transmise à un public indéfini : « Le rêve le plus attrayant de tout.e écrivain.e est celui de transformer ses lecteur.trice.s en complices. » (LYNCH 1983, 28) - qui ne correspond ni à la première ni à la troisième personne : « Je vous explique que je ne suis pas précisément moi qui se présente devant vos yeux, mais une mémoire parsemée de faits, interruptions, échecs et réincorporations à une espèce de routine ennuyeuse. » (LYNCH 1983, 54) Ce rapport sous clé, autrement dit, peut être interprété comme une lecture multiple de ce qui était resté - d'un témoignage d'une disparue du régime militaire dictatorial argentin - invisible au psychiatre ; en même temps que cet invisible est accusé d'avoir été fonctionnel au système de disparition et qu'il a continué à se reproduire dans les discours expliquant la disparition par une certaine articulation entre un chef suprême (la Junte Militaire), un collaborateur passif (les professionnel.le.s) et une victime (les femmes) : « Vous ne pouvez pas prétendre que je vous écris un essai philosophique ; que j'essaye d'étudier de manière prolixie la dépression nationale. La mienne doit vous suffire, vous devez vous contenter et vous conformer au fait que cette longue et ennuyeuse histoire n'est pas de la littérature, mais la vie, un rapport que l'on garde sous clé, des données qui pourraient conduire à la cellule sans nom, au nom sous l'aiguillon. Dans le royaume de l'arbitraire, vous ne pouvez pas être parler impunément sauf que vous êtes folle et en train d'informer un médecin. » (LYNCH 1983, 93) J'interprète cette citation à partir de sa possible allusion au livre de Timerman, *Preso sin nombre, celda sin número* publié pour la première fois en 1982. Dans ce livre, cet ancien détenu disparu avait dénoncé les violations aux DH souffertes dans l'ESMA. En faisant

allusion tant à l'identité de disparu.e.s qu'à celle de collaborateur.trice ou traître.sse l'ayant constitué (LONGONI 2007), il me semble que Lynch avait annoncé la possibilité, à partir de la lecture de son roman, de s'engager dans une révolution encyclopédique (pour utiliser le concept d'Umberto Eco in VATTIMO et ROVATTI 2009) de ces deux catégories de la mémoire de la dernière dictature.

Quand Vargas avait abandonné la petite table du café, un homme s'était approché à Adela et Claudio. Par le fait de louer Vargas, les deux avait compris qu'il était l'un de ses subordonné.e.s et qu'Adela avait par la suite défini comme des « Grands animaux au milieu desquels Vargas tirait sa sécurité. » (LYNCH 1985, 91) Cet homme s'était adressé à Adela avec un geste complice et aimable, en l'informant que Vargas l'attendait dans son bureau le samedi à 11h00 : « – D'un coup tu es devenue célèbre et utile – m'a dit Claudio. » (LYNCH 1983, 20) De cette rencontre, Adela a rappelé que « Je me suis lancée à lui expliquer mes habilités, mes difficultés et ensuite, sans justification apparente, ma douleur pour les disparu.e.s et les mort.e.s. Puisque j'étais déjà là-bas, puisque j'avais escaladé ces hauts bâtiments ayant une structure inexpugnable, mon expérience devait être néanmoins utile pour quelques-un.e.s. [...] Je lui ai demandé des informations sur les destins de deux ou trois amis¹⁵⁰ – au moins je me comportais avec une certaine décence -, sur la sécurité que l'on nécessitait pour travailler en paix et peut-être que je lui ai même confessé que mes idées avaient été en principe libérales à l'extrême. [...] J'ai poursuivi en lui expliquant que les difficultés de la vie entre nous augmentaient, que j'avais été séparée de ma chaire et que je désirais retourner à travailler dans mon lycée. » (LYNCH 1983, 23-24) Adela avait depuis ce moment désiré d'adhérer pour toujours à la présence de Vargas dont les yeux la regardaient sans la perdre de vue, mais sans désir. Après une semaine, un homme de Vargas (le docteur, monsieur, comptable et capitaine Ochoa) l'avait appelé pour lui communiquer que ce qu'elle avait demandé à Vargas, il l'avait déjà accompli ; elle lui avait dit – en souriant séduisante au téléphone – de communiquer à Vargas qu'il lui devait un déjeuner. Après plus de quatre mois, Ochoa avait appelé Adela pour lui faire savoir que Vargas nécessitait de la voir. Les émotions d'Adela (colloquée depuis ce moment par Vargas dans le judas de ses nécessités) avaient commencé à dépendre totalement de la présence (bonheur) et de l'absence (désespoir) de Vargas dans un contexte où ses deux ami.e.s – Claudio et Raquel – ne parlaient que d'horreur, mort et torture. Son sentiment d'amour se caractérisait (ou se rendait visible), autrement dit, par la suspension du contexte historique où les lecteur.trice.s peuvent quand même comprendre qu'elle était située. Traduite à l'expérience d'Adela, la suspension exprimait le pouvoir de Vargas de la laisser en attente (où l'attente et l'espoir se confondaient dans le verbe espagnol *esperar*) à travers son absence ; cette absence suscitait en elle le désir - si non uniquement, en tout cas prédominant - de

¹⁵⁰ Mucci ([2000] 2014) a rendu compte que Lynch avait fait beaucoup d'efforts pour enquêter sur le destin de son ami Haroldo Pedro Conti, séquestré le 5 mai 1976 par une brigade du Bataillon n°601 des services de renseignement de l'Armée de terre.

la présence de lui. C'était Vargas qui décidait quand elle pouvait le voir, toujours par téléphone, souvent par des médiateurs (ses subordonné.e.s) qui étaient toujours présents quand Vargas l'était et ils étaient même habitués à des épisodes de ce type : « Si l'on appelle ça de l'intimité, celle-ci ne peut cesser d'être une qualification capricieuse. – Nous sommes seuls, donc – insiste Vargas. Alors, si ça signifiait la solitude, je devais m'habituer à la signification relative du terme. Également aux notions de liberté, répression, esclavage, surveillance, contrôles extrêmes et restreints. Après un seul coup d'œil qu'il a dirigé au salon principal, les hommes disparurent. Une paix délicate, formée par des centaines de fils prédisposés à ce but, étendus dedans et en dehors de la maison, était tombée sur les deux. » (LYNCH 1983, 47) Entre un rendez-vous et l'autre coulait beaucoup de temps. En outre, ces rendez-vous ne duraient qu'une dizaine de minutes et terminaient généralement car Vargas donnait l'image d'avoir d'autres affaires très importantes dont il devait s'occuper : « Au bout de dix minutes, le garçon aux cheveux frisés a frappé à la porte. J'ai demandé à Vargas s'il avait ordonné d'interrompre. Peut-être il considérait qu'un coïte ne pouvait pas durer un temps si fugace. » (LYNCH 1983, 79) La plupart de fois, Vargas la convoquait des semaines et même des mois à l'avance et, arrivé le jour, Adela continuait à l'attendre impatiemment accrochée au téléphone, avalant beaucoup de pilules et buvant énormément d'alcool sans finalement pouvoir le voir et se communiquer directement avec lui. C'était lui qui décidait également le lieu de ces rencontres fugaces. Dans un premier moment, Vargas lui donnait des rendez-vous dans un appartement de la rue Libertador de la Capitale Fédérale où « Il vivait comme un prince. Vargas était une espèce de prince républicain avec des bâtiments éblouissants et un petit clan de serveurs secrets en plus de la flottille de voitures [avec des radios adaptées] distribuées au long de deux routes bordées d'arbres. Impossible de trouver un bunker mieux protégé : derrière il y avait le Ministère des Affaires Étrangères de ce grand pays, alors que devant il y avait l'Ambassade de la même mole. » (LYNCH 1983, 49) Adela souffrait la menace de sa disparition forcée provenant non uniquement de son activité intellectuelle passée (des collègues et des ami.e.s d'Adela avaient été séquestré.e.s chez eux et elles) mais également de sa relation avec Vargas. Elle avait d'abord écrit que « Les ennemis de Vargas – qui sont aussi puissants et pervers – peuvent m'envoyer une voiture avec trois inconnus qui m'éliminent mon passage sur terre. » (LYNCH 1983, 42) ; ensuite, son appartement avait été pénétré par des escadrons militaires et Vargas, pour la protéger, l'avait obligée malgré elle à voyager un temps en Europe. « La peur est le sujet de ce rapport. J'étais effrayée à mort de perdre Vargas. » (LYNCH 1983, 159) Ce qui faisait le plus souffrir Adela n'était pas la menace de sa propre disparition physique entendue à travers la perspective des DH (le futur crime de disparition forcée), mais celle de Vargas qu'elle a défini comme une petite mort ou un abandon : « Il a cessé de me voir pendant quelques jours. J'ai commencé l'apprentissage de l'enfer. Je n'imaginais pas à quel point j'étais en attente et je dépendais de son

personnage. [...] Ma terreur perdait de l'intensité avec l'espoir et il réapparaissait uniquement avec sa disparition. C'était un jeu pervers. L'angoisse mutilait mes mouvements élémentaires : dormir, marcher, écrire une lettre ou manger une pomme. Trois jours de silence signifiaient ne pas changer de robe, ne pas ordonner les cheveux, le mutisme ou l'exaspération avec laquelle je recevais les signes d'existence du monde. » (LYNCH 1983, 65)

Quant au contenu, les deux utilisaient (plus que vivaient) le temps de ces courts et sporadiques rendez-vous à organiser l'urgente rencontre future, en buvant du whisky ou du champagne et en mangeant de la nourriture raffinée. Adela désirait qu'il l'embrassât ou touchasse son corps tant chargé d'érotisme d'imprégner ses vêtements et sa peau depuis les premières rencontres, alors que Vargas lui avait premièrement parlé de son épouse : « À force d'en parler, j'ai terminé pour ressentir envers cette femme inconnue une sympathie complice. [...] La maltraitance de laquelle les deux étions victimes nous égalait dans une amitié muette qui se transmettait à travers de Vargas. » (LYNCH 1983, 55) Cette complicité était réduite au silence par la complicité de fer qu'existait entre Vargas et son épouse : « Une solidarité inexpugnable établie sur la base de la richesse, du pouvoir, des maisons d'été, du bon couturier à sa disposition, de tout ce qui peut faire oublier – et comment – une colline de carences. Et quelles carences pourraient-elles manquer à l'épouse de Vargas ? Avec son titre d'enseignante normale oublié dans quelque coin de la maison, en colère, discrète de façade et stridente dans ses explosions spontanées ? » (LYNCH 1983, 142) Qu'est-ce qu'il en était de sa propre complicité et de celles des autres aimant.e.s de Vargas ? Avare, menteur, égoïste, une espèce de Grand Macho inépuisable et pourtant adoré passionnément par Adela, Vargas était incapable de désirer (y compris sexuellement) le désir sexuel affiché de cette femme séduisante car il était habitué à violer les femmes dont certaines étaient à la connaissance d'Adela comme les sœurs Kessler (comme elle avait baptisé les deux sœurs, Martha et Cristina Rodríguez McCormack), Miss Fesses (comme elle a nommé probablement Graciela Alfano et il lui a fait jouer le rôle de l'aimante qui grâce au contact avec Vargas avait réussi à changer de vie en se faisant payer avec succès son charme et son expérience sexuelle), Madame Smith (décrite comme une normale travailleuse) et la Péruvienne (représentant une femme mariée que Vargas fréquentait dans ses voyages) : « Je méconnaissais la plupart du groupe ; cependant je n'avais pas repéré des mortes pour amour inscrites à l'actif de Vargas. Il y avait un consensus de pardon. Une espèce de tendresse qui excusait ses mauvaises attitudes. Les femmes n'essayaient pas de se venger : peut-être en cela nous nous ressemblons. Et l'histoire se répète, revient à partir du principe avec des détails inédits et stupides. » (LYNCH 1983, 266)

Dans ses écrits, Adela-Lynch a montré un homme du gouvernement dont la vie était composée par une succession rapide et infinie de rendez-vous au sein et en dehors de l'Argentine avec beaucoup de personnalités comme des ambassadeurs, des entrepreneurs, des directeurs de journaux, des ministres

et des secrétaires de différents bureaux étatiques en soulignant que parmi toutes ces activités connexes au développement de son projet politique il y avait également un temps organisé (stratégiquement, au lieu de quoique, fugace) pour les moments en famille, les viols des femmes et la relation (la concernant) difficilement qualifiable et pourtant également fonctionnelle au but de maintenir et même d'agrandir le pouvoir de Vargas. Les ami.e.s d'Adela l'avaient qualifiée comme une malade de cette relation de laquelle elle aurait dû ressortir, se détacher, pour récupérer la dignité et sa liberté, pour se sentir une femme valorisée et oublier sa condition d'objet, pour revenir à la normalité en reconnaissant une utilisation indécente d'elle-même : « La normalité également équivaut à rien ; cependant dans le rien l'on ne souffre pas, l'on perd ce privilège atroce de la souffrance. » (LYNCH 1983, 119) Il est intéressant de noter que la seule possibilité concrète de récupérer la dignité lui avait été offerte par Claudio (presqu'à la fin du roman) qui vivait en Uruguay et il avait réussi à se mettre en contact avec des organisations politico-militaires révolutionnaires repliées (alors que tout le monde les croyait mortes) et en particulier avec MR15 et MR17, deux exilés malheureux voulant exploiter (eux aussi comme Vargas) la relation intime entre Adela et Vargas pour leurs intérêts politiques en renvoyant (encore une fois) à l'arrière-scène les véritables personnages du drame : « Je crois qu'ils se ressentaient déjà comme des titulaires de journaux, des héros d'une guerre silencieuse, vaincue par l'histoire et perdue par chacun d'entre nous, personnages de ce temps sans gloire au sein duquel chacun essayait de trouver un chemin. » (LYNCH 1983, 274) À cette occasion, Adela s'était demandée pourquoi elle ne s'était pas inclinée (ou ressentie atraite) envers le salteño MR17, vu qu'il aurait pu donner à sa nature sa fête promise. Adela ne pouvait pas trahir Vargas, c'était cela le point (ou le drame) : « Mes amis ont pris congé, plus ignorants qu'avant de notre rendez-vous. » (LYNCH 1983, 277). De même que ses ami.e.s avait fait son psychiatre, auquel elle avait envoyé ses lettres ayant composant un rapport « à chaque jour plus secret, peut-être plus dangereux. Sous clé ; fermez à clé la manière dont est violée ma volonté, la manière dont s'ébranle et pourrit ce qui était né comme sain et normal, avec de la bonne volonté, une santé admirable et une certaine dose d'anxiété manifeste. [...] Je confonds l'aventure personnelle avec la collective. Je participe d'un festin duquel l'on m'a attribué une partie secrète. Gardez-la avec clé, sous clé. Partagez mon désarroi. » (LYNCH 1983, 72) La clé de lecture de ce roman est à mon avis l'interprétation de la souffrance (concrète ou potentielle) d'Adela impliquée dans cette relation qui ne cesse à nos jours d'être – quand prise en compte – ridiculisée ou pathologisée. Adela l'a en effet également appelé comme syndrome : « Peut-être que le principal nœud de mon syndrome était l'ignorance commune à propos d'un sentiment dans lequel j'avais cru en principe et cependant j'avais terminé par ne plus le croire, lorsque j'ai senti même dans la forme physique le manque d'une dignité évaporée. [...] Peut-être que le mien était un désir plus sensuel que maternel, plus pervers que spontané. » (LYNCH 1983, 254) Ces mécanismes

de visibilisation occultent les relations (notamment hétérosexuelles) de pouvoir entre hommes et femmes : « Ce qui est étonnant, c'est que Vargas ignorait presque tout cela ; il se surprenait si je réussissais à lui parler de la douleur. Il m'expliquait que sa vie était divisée dans des nombreux compartiments comme les intérêts existants. Dans l'un de ceux-ci, je frissonne sous l'eau, le froid, l'orage qui fait rage. [...] Moi j'étais également une personne qui l'aidait à vivre. [...] Toutefois, à quel point j'étais exploitée, mise à profit par Vargas ? En quoi consistait l'exploitation ? Il était relatif. Il était trivial. » (LYNCH 1983, 76, 120 et 152)

« Pour une raison que vous devez découvrir, mon estime, mon auto-estime, mes illusions et mes forces et espoirs faisaient partie de la respiration et de l'encouragement d'un dieu bas et ventru. [...] Essayons d'ordonner cette histoire fastidieuse : l'amour est une maladie. [...] Ma personne craque sous les effets d'une dévalorisation féroce ; mon visage dans le miroir me fait peur. Il y a là des sillons, la fatigue, la flaccidité. Des articles d'optimisme indiquent comment sortir des dépressions causées par des humiliations et des impuissances similaires. Au lieu d'un médecin, vous êtes finalement déjà devenu un conseiller sentimental. Vous faites partie de ceux qui croient en la santé des relations lorsque chaque jour vous démontre la futilité de cette prétention innocente. » (LYNCH 1983, 99 et 102-103) La souffrance d'Adela avait été qualifiée par elle-même avant tout par son attente angoissante (des rendez-vous ainsi que de la réalisation de l'acte sexuel désiré) car premièrement elle devait se soumettre docilement aux nécessités de l'homme mystérieux en pleine activité, donc presque sans temps et dictant une temporalité d'urgence, qui ne lui laissait pas exprimer ses désirs en même temps qui les alimentaient de manière latente (ou en puissance) : « Bien plus tard, je comprendrais que le mystère n'était qu'une timidité obstinée, un entêtement sinistre. » (LYNCH 1983, 79) « Moi j'ignorais tout ainsi que je suspectais tout » (LYNCH 1983, 256) : Adela avait supposé que Vargas était terrifié par la réciprocité et qu'il ne voulait qu'attaquer – pour se mettre en relation contre, plus qu'avec - (entre autres) les femmes (LYNCH 1983, 83). Concrètement, le mécanisme décidé par Vargas de s'approcher fugacement, voire de concrétiser le rendez-vous, consistait dans l'établissement d'un horaire où certains de ses subordonnés allaient chercher en voiture Adela et l'escortaient dans une chambre avec anticipation pour des (dites) raisons de sécurité : « Il ne pouvoir pas attendre/espérer. En fait, il n'attendait/espérait personne, il n'attendait/espérait rien. » (LYNCH 1983, 231) D'après elle, le comportement conflictuel (ou incohérent) et timide (la nervosité propre) de Vargas avec elle (c'est-à-dire l'intimité d'après Vargas) puisait les racines dans les écoles mystérieuses confinant et regroupant uniquement des hommes. Dans ces institutions (et notamment la militaire) les hommes apprenaient à se mettre en relation uniquement avec les hommes ; les femmes ne servaient que pour être des épouses-mères ou pour forniquer : « Mère et pute discrète attachées à lui, comblaient ses satisfactions. » (LYNCH 1983, 142) Cette attente (*espera*) s'était

analytiquement différenciée de l'espoir (*esperanza*) lorsqu'Adela avait pris conscience que ce peu de temps dédié par Vargas aux relations avec les femmes, elle devait le disputer – selon la stratégie de Vargas - avec d'autres femmes. Cette mise en compétition, Adela l'avait vécue avant tout en éprouvant une jalousie la discréditant qui l'avait rendue aux yeux d'autrui tant ridicule que malade : « Tu souffres de complexes. [...] N'importe qui pourrait te réduire en poudre jusqu'à te désintégrer. » (LYNCH 1983, 259), lui avait dit Vargas. D'après Lynch, à mesure que l'âge augmente, pour une femme, tout devient de plus en plus dur d'y faire face car les seuls capitaux d'où elle peut tirer des bénéfices véritables sont sa beauté et sa capacité de séduire (MUCCI [2000] 2014). À ses 29 ans, Adela était devenue vieille – voire, avilie, dévalorisée - du moment où elle était entrée dans un jeu de comparaisons et notamment de concurrence avec en particulier Miss Fesses dont l'image était consommée ardemment comme les objets qu'elle publicisait. Vargas (lui avait fait savoir qu'il) baisait aussi souvent que possible, il aimait prouver et il était surpris de combien c'était facile et agréable pour lui de changer une femme contre l'autre. Adela avait découvert ce verbe de baiser (*follar*) en Catalogne (Espagne) et elle avait conclu qu'elle ne nécessitait pas de faire l'amour avec Vargas, puisqu'il ne s'agissait pas de cela, mais seulement de baiser. Pourtant Vargas avait évité également ce type de contact avec elle, en soutenant qu'il n'avait des rapports sexuels qu'avec des femmes qui ne le compliquaient pas, à savoir qui ne constituait pas pour lui un engagement (LYNCH 1983, 124) : « Pour parler en argentin, mon docteur : il avait craint que je rendisse compte de lui. C'était une version spiritualisée de son impuissance particulière avec moi, peut-être d'un manque d'intérêt partiel. Un sexe de femme peut ne pas être un objet appréciable. » (LYNCH 1983, 114) Alors que tout le monde a toujours tendu à ne voir de l'hystérie que dans le rapport entre les femmes et la sexualité, Adela avait noté que les « Ressorts mentaux [de Vargas] étaient aussi perturbés comme les miens ; cependant la chose la plus curieuse était que ses mécanismes fonctionnaient. Il négociait, intriguait, complotait, planifiait, s'emmêlait, circulait sur des rails fantastiques, établissait des rendez-vous, des réunions, des voyages de science-fiction. En plus de curieux, ce fait était insupportable : cependant, dans tout ce domaine visqueux propre aux grands mondes d'aujourd'hui, dans le monde Avarié que nous habitons, son efficacité était fantastique. [...] Et moi, je montais et descendais avec lui dans un divertissement tragique toujours sur le point de déboucher sur la rupture. » (LYNCH 1983, 144-145) Ce n'est qu'après 214 pages qu'Adela avait fait savoir à son docteur-lecteur comment elle avait vécu l'expérience de faire l'amour avec Vargas. Après deux ans de rendez-vous, Vargas avait organisé une première soirée dans un appartement avec des murs couleur chocolat. Alors qu'elle – désirante de s'aplatir contre lui – attendait l'initiative de Vargas, lui, il était en train d'attendre jusqu'à ce qu'il l'eût informée qu'il était habitué à violer. Les plusieurs tentatives d'actes sexuels échoués pendant cette nuit avaient eu lieu dans l'obscurité jusqu'à ce que Vargas, en déclarant qu'il se sentait

mal, avait abandonné l'appartement. Les jours d'après Vargas s'était comporté comme si rien ne s'était passé et face à la rage d'Adela, il lui avait assuré que les deux auraient pu avoir un rapport hétérosexuel pénétratif à deux conditions : elle ne devait pas lui montrer sa passion (vu qu'il était habitué à ordonner) et qu'elle ne devait pas mourir de désir que pour lui : « Je ne peux pas t'accorder ta place. Je ressentirais que je suis en train de trahir les miens [, lui avait dit Vargas.] Qui est-ce qui étaient les siens ? Les banquiers riches dont la fréquentation le remplissait d'enthousiasme ? Ses peu d'amis ? Les sbires, les serviteurs, les subalternes, ceux qui prétendaient des prébendes et des faveurs ? » (LYNCH 1983, 262) Vargas lui avait demandé de ne pas sortir, de lui être dépendante, passionnée au sens de fidèle (LYNCH 1983, 249) : « Il n'y avait aucune raison pour lui être fidèle. De toute façon, je n'aurais pas pu être autre chose que fidèle car j'étais un animal de compagnie que l'on avait jeté dans la terreur du camp. [...] Comme un singe savant, j'avais appris à ne pas le contrarier. » (LYNCH 1983, 227-228) En respectant ces conditions, la deuxième et la troisième nuit Vargas avait pu violer Adela : « Il n'y avait pas de plaisir entre ses bras, dans ses exigences d'homme solitaire plus attentif à ses fantasmes intérieurs qu'à la femme qui lui les procurait. Vargas se satisfaisait seul, perdu dans ses divagations, esclave d'images qui lui offraient des péchés magnifiques, viols, yeux fermés à l'impuissance et même à l'homosexualité latente de ses camarades du groupe qu'il aimait véritablement et qu'il attirait dans son délire. Celles-ci auraient été ses armes sexuelles véritables : d'autres jeunes magnifiques comme lui, enfermés, conditionnés, sujets à la discipline féroce et alambiquée. » (LYNCH 1983, 236)

Son syndrome ne lui avait pas uniquement dévoré la sérénité de la vie, mais également ses revenus (LYNCH 1983, 288). Adela avait commencé à travailler pour Vargas en lui écrivait des documents qu'elle soupçonnait qu'il n'utilisait pas vraiment pour son projet politique. En tant que sa serveuse, Vargas avait fait enfin d'elle sa directrice sûre du Département culturel dont l'on supposait qu'il devait accueillir des courants rénovateurs par la seule présence d'Adela¹⁵¹. Ce fut après un mois de sa transformation en une faiseuse de plans progressistes qu'Adela avait appelé le docteur Ackerman et elle avait commencé le travail-thérapie : « J'avais demandé de l'aide et ils me l'avaient donné. Maintenant je n'étais plus en train de mourir de faim [...] peut-être d'inaction morale, cependant

¹⁵¹ Le 28 octobre 1983, Lynch a affirmé dans la revue *Somos* (in MUCCI [2000] 2014) qu'elle se serait maintenue à la marge de l'activité partisane en même temps qu'elle a dévoilé d'avoir donné son appui à Alfonsín, devenant le 10 décembre le président de la République Argentine. Pourtant Lynch, avant les élections, avait commencé à fréquenter les réunions du Centre de Participation Politique de l'UCR où des intellectuel.le.s comme (entre autres) Martha Mercader (future directrice de la Maison Argentine en Espagne), María Esther de Miguel (future membre du Conseil de direction du Fond National des Arts), Marcos Aguinis (futur sous-secrétaire du Ministère de la Culture de la Nation), Mario *Pacho* O'Donnell (futur secrétaire du Ministère de la Culture de Buenos Aires) et Manuel Antín (futur directeur de l'Institut National de Cinématographie) définissaient les afférentes à la culture du projet d'Alfonsín. Lynch aspirait à une charge importante ; elle désirait devenir une attachée culturelle. Cependant, cela n'était pas son moment ; elle avait affirmé (in MUCCI [2000] 2014) qu'elle avait été destinée à la solitude non pas pour avoir collaboré avec le régime militaire (en effet d'autres collaborateur.trice.s avait fait partie du gouvernement démocratique) mais comme un fait social de toutes les personnes de son âge. Sa fille et son mari ont *a posteriori* soutenu que ce poste lui aurait été donné par Carlos Menem, mais Lynch avait déjà appuyé sur la gâchette du revolver pointé sur sa tempe.

j'étais trop engagée dans la fâcheuse histoire pour croire que l'âme était plus fort d'un corps affamé harcelé par la mort. » (LYNCH 1983, 292). Le travail-thérapie avait été interrompu par une ultime agression sexuelle de Vargas résistée par Adela et suivie par sa disparition : « J'ignore pourquoi je suis en train de résister. J'ignore pourquoi je me nie à ce que j'ai désiré pendant trois ans de convulsions d'esprit, de veillée délirante. » (LYNCH 1983, 297)

1.2.3.2. Les témoignages de Diana Glass et Liliana Héker

Le roman *El fin de la historia* de Liliana Héker publié à 20 ans du coup d'État avait abordé la thématique de la responsabilité des organisations armées dans le processus de leur propre annihilation en lisant en termes de trahison le *quiebre* de certain.e.s militant.e.s tombé.e.s entre les mains des forces répressives qui, sous torture, étaient (dit.e.s comme) passé.e.s à collaborer avec les services de renseignement (LONGONI 2007). En parodiant la thèse de Francis Fukuyama concernant la fin des idéologies et le triomphe définitif du capitalisme (reflétée dans le constat de Korol (2007, 14) que la militance pendant les années 1980 et 1990 s'était transformée soit en carrière politique dans une institution étatique soit en un poste salarié dans une ONG), Héker avait reconstruit à travers son *alter ego* (Diana Glass)¹⁵² la mémoire d'une ancienne amie et copine d'école (Leonora Ordaz) qui, devenue une militante de Montoneros, incapable à être fidèle à la ligne politique (REATI 2013, 88) et intéressée uniquement au pouvoir (LLANOS 2017, 155), avait cessé d'être sa chère amie admirée. Il est intéressant de noter que cette même année Marta Diana avait publié sa recherche entamée en mars 1991 et intitulée *Mujeres guerrilleras. La militancia de los setenta en el testimonio de sus protagonistas femininas*. Ce livre était né de la volonté de Diana de comprendre la vie de son ancienne amie d'école, la militante de Montoneros Adriana Patricia Lesgart. Au long de plus de 400 pages l'on peut lire la transcription de plusieurs témoignages abordant la thématique de la condition et de l'expérience féminine de la militance dans des organisations politico-militaires révolutionnaires. Parmi les dimensions variées de l'expérience féminine des militantes, Diana a mentionné à plusieurs reprises les relations qui avaient eu lieu au sein des CCD entre des détenues et leurs ravisseurs¹⁵³. Dans le sous-chapitre intitulé « Hommes nouveaux – conflits vieux » où l'auteure a discuté – sur la base des témoignages des anciennes militantes – la valeur de l'infidélité dans Montoneros et PRT-ERP, Diana ([1996] 1997, 437) a rendu compte que presque aucune de ses interviewées avait voulu

¹⁵² Ensemble à Alberado Castillo, Héker avait fondé et avait été la responsable de deux revues littéraires de grande répercussion dans la littérature latino-américaine : *El Escarabajo de Oro* (1961-1974) et *El Ornitorrinco* (1977-1986). Depuis le 1978, Héker avait coordonné des ateliers littéraires où beaucoup d'écrivain.e.s argentin.e.s s'étaient formé.e.s. Pendant la période dictatorial Héker avait publié en *Un resplandor que se apagó en el mundo* (1977) des nouvelles et en *Las peras del mal* (1982) des contes. L'un de ses romans les plus célèbres, outre à *El fin de la historia*, est *Zona de clivaje* (1987).

¹⁵³ L'expérience des « amours prohibés » qui avaient émergés entre des femmes et leurs ravisseurs a été rappelée par Mariana, pseudonyme de Miriam Lewin (in DIANA [1996] 1997, 149). Lewin avait à ce moment expliqué que dans l'ESMA, le processus de « récupération » des femmes était centré dans l'exaltation des sentiments féminins (de ces détenues disparues). Cette ancienne détenue disparue a supposé qu'en cela avait résidé l'une des clés de ces relations : les ravisseurs étaient fascinés par les détenues. Lewin avait finalement noté que cette attraction donnait lieu à une contradiction car « récupérer » les détenues signifiait les transformer en femmes traditionnelles. Pour ce qui concerne les sentiments des détenues envers leurs ravisseurs, Lewin avait parlé de sentiments de gratitude.

parler des relations entre détenues et ravisseurs en considérant que ces cas avaient constitué des rarissimes exceptions et qu'en général ils peuvent être considérés comme le fruit exclusif de l'environnement pathologique. Pour ce qui concerne l'opinion propre à l'auteure, elle a confessé de ne pas se sentir capable d'interpréter ces relations car elle manquait d'« outils » de connaissance psychologique et aussi de connaissance de l'environnement (le CCD) et des témoignages des femmes impliquées.

Différemment de l'ouvrage de Diana que je discute dans le chapitre 4 de la thèse, l'officière de Montoneros apparaît dans le roman d'Héker comme une survivante d'un CCD qui, en réponse à un article affirmant qu'elle avait été séduite par son tortionnaire, a soutenu orgueilleusement de n'avoir jamais été séduite mais d'avoir toujours séduit : « Cela doit être vrai. Elle a essayé de me séduire aussi. Elle a beaucoup de force. J'allais dire passion, mais cela n'est que le simulacre de la passion : au fond, elle est froide et calculatrice. Une femme dangereuse. » (HEKER [1996] 2012)¹⁵⁴ La haute militante de Montoneros a symbolisé le visage de la trahison des idéaux des années 1970 ainsi que l'impossibilité de narrer une histoire où les militant.e.s étaient des héros.ines mort.e.s en combat (BERLANGA 2004) comme la (définie par la revue *El Descamisado* du 22 janvier 1974) petite vierge montonera Raquel Liliana Gelín. En suivant Ana Noguera (2019, 307-309), cette étudiante de médecine de 21 ans et militante des FAR avait été assassinée en décembre 1970 après une tentative frustrée d'assaut à la Banque de la Province de Córdoba qu'elle avait réalisée ensemble à son partenaire Alberto Camps, Carlos Astudillo, Marcos Osatinsky et Alfredo Kohon. Après la fusion de FAR et Montoneros, *El Descamisado* avait diffusé un article titré « Tu étais fille d'Evita » en hommage à la première femme morte en combat de la guérilla urbaine, Gelín. L'inclusion des FAR dans la trame de la mémoire de Montoneros avait donc fait recours, pour éliminer les différences idéologiques et politiques des deux organisations politico-militaires révolutionnaires, à un processus de mythification de la guérillière militante. Noguera (2019, 312) a analysé l'épigraphe de la petite vierge montonera comme une opération discursive s'étant appelée à la symbologie catholique pour offrir une vision légitimant le caractère d'avant-garde dans la lutte révolutionnaire de Montoneros. Depuis une conception religieuse, a écrit la chercheuse, la Vierge – femme exemplaire, fervente, dévouée et désintéressée - est indispensable pour le salut et la rédemption des êtres humain.e.s pour le fait d'être la génitrice du Sauveur. Ni vierge ni encore moins combattante héroïque ou jeune exemplaire, la mémoire maudite et contrariée d'Ordaz entamant comme une épique et terminant dans une ambiguïté absolue entre la fiction et la réalité (ZEIGER 2004) avait créé une grande polémique dans les sections culturelles de certains journaux de Córdoba (en particulier *La Voz del Interior*) et

¹⁵⁴ Toute traduction de l'espagnol au français des citations de *El fin de la Historia* a été réalisée par moi-même.

de Buenos Aires qui a été par la suite recueillie et publiée en 2003 par Rogelio Demarchi¹⁵⁵. Ce débat, lancé par la réception négative d'Héctor Schmucler de *El fin de la historia* et poursuivi par différentes personnalités comme l'ancienne détenue disparue de l'ESMA Graciela Daleo, Carlos Gazzera, Pampa Olga Arán, Antonio Oviedo et la même Heker, avait tourné autour des manières de faire la fiction sur le passé récent (c'est-à-dire sur la liaison entre la littérature et la politique et les usages fictionnels du témoignage comme un genre représentant la vérité de la survie) et notamment sur le (défini comme) schéma primitif de la trahison comme une manière de lire qui transformait la tragédie argentine en divertissement littéraire.

La figure de la guérillère qui avait collaboré avec ses ravisseurs et qui était tombée amoureuse de l'un d'entre eux – a écrit Reati (2013, 88) – était devenue prépondérante dans l'imaginaire argentin autour de la dernière dictature. Ce chercheur a localisé cette figure dans les contes *Cambio de armas* et *Simetrías* (1993) de Valenzuela, dans le film de Marco Bechis *Garage Olimpo* (1999) et dans les romans *La mujer en cuestión* de María Teresa Andruetto (2003)¹⁵⁶ et *La pasión de María* de Carlos Chernov (2005). Ana Longoni (2007) et Diana Taylor (1996) ont mis en exergue que la collaboration a été souvent représentée comme un jeu de séductions. Sandra Navarrete (2013, 55) a écrit que lorsque l'on pense à la relation presque symbiotique entre la figure féminine et la catégorie éthique de la trahison, l'on réalise que cette relation constitue un véritable imaginaire social accentué au sein (du cadre de réélaboration de la mémoire) du contexte répressif. Cette philosophe a donc argumenté que le binôme femme/trahison a fonctionné comme un support mémorialistique au sein des cadres sociaux de la mémoire. Au sein de la mémoire collective l'on a, autrement dit, progressivement enregistré, renouvelé et réactivé le rôle (sexuel) féminin de collaboration lié à des contextes de régimes totalitaires. Il faut pour cela interroger le rôle qui accompli cet imaginaire dans la communauté argentine et pourquoi il est réactualisé, notamment car ma thèse vise d'une certaine manière à réactiver la figure des militantes de Montoneros labélisées comme collaboratrices en essayant de désarticuler les perspectives officielles et sexistes ou victimisantes du féminin dans le processus de remémoration. D'après Reati, la guérillère collaboratrice – et notamment la figure de la maîtresse des tortionnaires - a fonctionné dans la société argentine comme le symbole de la compromission non tant de la militance quant de la société civile avec le PRN. En ce sens, les réactualisations du binôme femme/trahison ont redistribué la culpabilité dans un système de responsabilité réparti et complexifié

¹⁵⁵ Le livre du journaliste, critique littéraire et directeur de la revue *Ideas* Rogelio DEMARCHI, *De la crítica de la ficción a la ficción de la crítica*, Córdoba, Editorial de la Municipalidad de Córdoba, 2003 avait gagné le Second Prix Municipal « Luis José de Tejada » pour la section « essais » de 2001.

¹⁵⁶ *La mujer en cuestión* d'Andruetto est un personnage fictif nommé Eva Mondino. Ce récit constitue une mémoire de genre qui n'arrive jamais à s'établir car elle essaye de se former à partir de déplacements continuels qui transfèrent l'énigme d'une demande à une autre : Qui est-ce qui était Mondino ? Comment est-ce qu'elle avait vécu les étapes différentes de sa vie ? Est-ce qu'elle avait un enfant ? Qui est-ce qui était son père ? Comment est-ce qu'elle avait survécu au CCD ? Est-ce qu'elle avait collaboré avec ses ravisseurs ? Est-ce qu'elle avait eu des relations sexuelles avec son victimaire ? Qu'est-ce que Mondino avait fait pour mériter une enquête tant détaillée ? Qui est-ce qui a commandité ce rapport (le livre) ?

la trahison par le fait de rendre visible la question de l'engagement, l'adhésion et/ou la conformité (à différents degrés) au PRN et donc à ses pratiques répressives et productives de la société toute entière et notamment de certains secteurs économiques et (bien que moins) culturels¹⁵⁷. La thématique de la compromission des détenu.e.s ainsi que de la société avec le PRN avait été traitée - peut-être le plus notoirement – dans *Pouvoir et disparition. Les camps de concentration en Argentine* de l'ancienne détenue disparue dans l'ESMA et politologue Pilar Calveiro ([1998] 2006). Calveiro a discuté la pluralité des mécanismes individuels de survie et d'adaptation au pouvoir militaire ayant exposé les séquestré.e.s à des situations ambiguës. Ce nouveau regard avait permis à Calveiro – d'après la lecture de Reati (2013, 89) - d'estomper les limites entre l'héroïsme et la collaboration dedans et en dehors des CCD par le concept de zone grise y compris pour le cas des militantes ayant développé des relations (définies comme) sentimentales et/ou sexuelles asymétriques avec leurs ravisseurs. Reati a décidé d'aborder la question des relations affectives entre les détenues disparues et leurs ravisseurs par le prisme de la (dite) vaste zone grise de la vie quotidienne en la définissant comme un domaine de relations de pouvoir et de dépendance car ce concept permettrait d'après l'auteur de situer la collaboration dans un spectre ample et inimaginable pouvant terminer, parmi la myriade de possibilités, pour sauver avant tout la vie d'autres camarades. Dans le chapitre 5 de cette thèse, je me suis engagée à donner un contenu historique au concept de zone grise et à son emploi analytique dans le cas particulier de l'ESMA en essayant de comprendre, en particulier, plus que la création, le fonctionnement du Ministaff et du Staff dans ce CCD et dans la mémoire. Cela me permet également de rendre compte de la manière dont s'est au fur et à mesure complexifié tant le concept de complicité (se différenciant d'une certaine manière de la trahison) que celui de violence sexuelle et plus particulièrement d'esclavage sexuel tendant à être rendu indépendant de la trahison afin de mettre un terme aux représentations des relations entre les détenues et leurs ravisseurs comme amoureuses. « Amour impossible » est en effet le sous-titre d'une section contenue dans le chapitre XII « Le cadre juridique : transformation et ambiguïté » de *Putas y guerrilleras* écrit par Lewin et Wornat (2014) qui a entamé avec une série de questions : Et qu'en est-il des fois où les victimes et ses *compañeras* de captivité font valoir qu'il y avait consentement et attraction physique ou même engouement ou amour et que la détenue avait accepté une ou plusieurs relations sexuelles avec son séquestrateur ? Et qu'en est-il des fois où, comme dans le cas de l'ESMA ou de beaucoup d'autres CCD, les femmes étaient séduites et elles avaient formé avec les répresseurs une sorte de couple durable qui s'échangeait des déclarations d'amour – parfois par écrit – et dans certaines occasions visitait les familles de la détenue qui recevait un traitement différentiel et notamment des privilèges à la vue

¹⁵⁷ Dans le cas de *El fin de la historia* de Héker, ce sont les anciennes amies d'Ordaz qui avaient joué le rôle de la partie de la citoyenneté argentine qui n'avait pas eu une participation active dans les conflits et qui ne s'étaient pas (apparemment) opposées au régime. Reati (2006, 28) a toutefois noté que Héker n'a pas fait un effort pour entendre la rationalité de ses amies.

d'autres détenu.e.s ? Que se passe-t-il quand dans les pourparlers des victimes mêmes l'on qualifiait ces relations comme des fiançailles ou des relations entre un homme marié et une maîtresse ? Ou que se passe-t-il quand, comme dans le cas de l'ancienne assistante de la Direction Nationale de Montoneros Miriam Anita *Barbarella* Dvatman (séquestrée avec sa fille Julieta de quatre ans lorsqu'elle était en train d'aller à un rendez-vous de la Zone Fédérale, le 20 juin 1976) et Jorge *Ruger* Radice, il y a eu un mariage avec des fils ? Ces détenues seraient-elles (ou pas) revictimisées si tou.te.s les juges commenceraient à les citer - indépendamment de leur disposition à déclarer - pour enquêter si elles ont été ou sont des victimes de délits sexuels ? Lewin (et WORNAT 2014) a affirmé à plusieurs reprises que dans l'ESMA il n'y avait pas de possibilité de résister aux relations sexuelles imposées par le haut personnel de ce CCD car les personnes détenues étaient sous la menace constante de mort, elles étaient disparues, sans droits, inermes, leurs subjectivités avaient été détruites par la domination absolue qu'elles avaient souffert et qu'il était absolument unimaginable de prendre des décisions car elles dépendaient des ravisseurs (nommés comme des maîtres absolus) pour manger, dormir et respirer. En un mot, Lewin a soutenu qu'aucune zone pour le libre arbitre des détenues n'avait subsisté dans l'ESMA et que donc dans ce contexte il n'y avait aucune possibilité d'exercer une sexualité libre bien que la voix intérieure aux détenues ayant souffert l'esclavage sexuel ait continué à leur dire qu'au sein du CCD il y avait des marges pour la résistance ou pour le (non)consentement. Cette voix intérieure a été continuellement réduite (ou présentée comme à réduire) au silence dans *Putas y Guerrilleras* depuis l'Introduction (titrée « Martyres et prostituées ») en hantant son argumentation et en particulier son utilisation des concepts de sexualité libre (de coercition), résistance et libre arbitre. Cependant – Lewin a écrit – si cet espace avait existé ? Et si le regard lascif des militaires sur les corps des détenues avait été utilisé par celles-ci comme une arme contre eux, à savoir comme une lacune, une faille ou une échappatoire de force des détenues au milieu de leur extrême vulnérabilité, la condamnation sociale aurait été appropriée ? Lewin a reconnu qu'en raison de la primauté de la culture machiste, l'utilisation en tant que femmes du corps ou du désir qu'elles réveillent dans l'autre (masculin) – à savoir la capacité de séduire - comme un instrument de manipulation ou de survie est condamnable ; si parmi les ravisseurs il y aurait eu plus de femmes et si quelques détenus aurait maintenu des relations sexuelles avec elles, la réaction sociale aurait été de le qualifier comme un *pillo*¹⁵⁸ *macho* qui s'était ingénié pour survivre en utilisant sa virilité. Même si Lewin a dit de croire que cela n'avait été le cas dans presque aucune situation, elle a encore une fois estimé comme un joli exercice de la pensée – dans une interview avec Álvarez (2016, 47) - la possibilité que les détenues avaient pu dominer leurs ravisseurs à travers leur sexe et leur sexualité.

¹⁵⁸ *Pillo* est un adjectif utilisé en Argentine pour décrire une personne qui tient sous son contrôle l'autre et dont la parole prononcée est écoutée et respectée.

Quant à la présence intérieure (et non pas uniquement affichée, voire circulant dans le CCD comme un espace social) à la détenue du sentiment d'amour dans les CCD, d'après Lewin et Wornat (2014) il n'y eut que deux manifestations. La première a été l'amour pour un autre détenu présenté comme une forme suprême de résistance à la terreur du CCD. La seconde a été un amour pathologique sans consentement entre la détenue et son ravisseur.

Lors du méga-procès ESMA II, l'ancienne détenue disparue – séquestrée du 15 août 1978 jusqu'au 9 septembre 1979 lorsqu'elle avait été autorisée à voyager en Espagne - Amalia María (Muñiz de) Larralde (in LEWIN et WORNAT 2014) avait témoigné le 15 avril 2010 que les femmes avaient souffert un traitement déconcertant et plus précisent chaud-et-froid pendant leur captivité car il allait d'un diner dans un restaurant fréquenté par le show-business à la profondeur du *Sótano* et à la pénombre de la *Capucha*. Mère célibataire, Larralde avait été forcée dans l'ESMA à registrer le ravisseur Ricardo Cavallo comme le père de son enfant. Afin de pouvoir écouter l'expérience de plusieurs détenues (au sein et dans les extensions de l'ESMA) comme Larralde, le Tribunal Oral Fédéral n°5 de la Capitale Fédérale s'était servi pour construire les fondements de la sentence, publiés le 28 décembre 2011, de la psychiatrie et de la psychologie et notamment du Syndrome de Stockholm. Inclut dans la section « Considérations Générales » au point 5. (« Évaluation générale de la preuve générale ») a. (« Critiques dirigées à la crédibilité des victimes pour le fait de l'être ») 2. (« À propos du Syndrome de Stockholm »)¹⁵⁹, ce recours lui avait permis de faire valoir l'idée que – en suivant les mots du magistrat Pablo Parenti (in LEWIN et WORNAT 2014) – lorsqu'il y a une relation sexuelle dans un contexte de séquestration dans un CCD, l'on ne peut jamais accepter qu'il y eût consentement car il n'existe pas la possibilité de consentir dans un contexte concentrationnaire. Si d'après Lewin et Wornat (2014) la possibilité d'un choix libre (ou non-conditionné) pour la détenue n'existerait pas même après la fin de la captivité physique car il faut présumer que la victime n'aille pas la santé mentale, l'équilibre et la force de volonté permettant le libre arbitre, dans la sentence du tribunal l'on avait argumenté que ce type d'ancienne détenue avait développé une mécanisme de proximité inconsciente (au lieu qu'une décision libre en sa faveur) avec ses agresseurs et au seul propos (conscient ou inconscient) de survivre. Le Tribunal avait donc dans un premier temps défini le Syndrome de Stockholm comme un ensemble de mécanismes psychologiques qui déterminent la formation d'un lien affectif de dépendance entre les victimes d'une séquestration et ses ravisseurs et aussi et surtout comme une assomption de la part des séquestré.e.s des idées, croyances, motivations

¹⁵⁹ « Fundamentos de la sentencia en la Causa "ESMA" (Escuela de Mecánica de la Armada – GT3.3.2) » in <http://www.derechos.org/nizkor/arg/esma/esmasent2.html#8> (consulté le 1 avril 2020). Au point a.4 il y a des détails sur les conditions d'émergence du conflit émotionnel alors que dans le point a.5 il y a la classification de victimes qui peuvent souffrir du Syndrome de Stockholm.

ou raisons qui ont argumenté leurs séquestreurs afin de mener à bien l'action de privation de liberté¹⁶⁰. Ce syndrome serait le résultat d'une adaptation inconsciente (propre à l'être humain.e) à quelconque type de circonstance pour préserver la vie où ni les valeurs ni l'éthique ne seraient en jeu. Ce syndrome serait une forme d'instinct de survie car l'opprimée tend à se sentir reconnaissant.e à son oppresseur (car celui-ci lui sauve la vie) et termine, sans s'en rendre compte, en s'identifiant avec ses conduites et pensées. La version définitive a enfin parlé de ce syndrome comme d'un trouble affectif caractérisé par la justification morale et le sentiment de gratitude d'un sujet vers un autre duquel dépendent forcément ou pathologiquement les possibilités réelles ou imaginaires de survie du premier sujet. Les sources académiques consultées par les rédacteurs de la décision judiciaire ont précisé que les conditions pour l'émergence de ce syndrome sont la présence d'une menace qui est perçue comme un risque contre la survie physique ou psychologique de la personne et la croyance que l'abuseur accomplira cette menace ainsi que la présence de petits gestes d'amabilité apparente de la part de l'abuseur vers la victime et l'isolement de la victime de toute autre perspective d'échapper à la situation. La sentence judiciaire (dans le point a.5 « Sexe pour survivre ») avait assimilé les conditions souffertes par les détenues disparues de l'ESMA à celles que le Code pénal argentin de délit communs attribue aux victimes de (la définie comme) violence familiale. Ces conditions ont été décrites en insistant sur le fait que la double incapacité de la victime de mettre en pratique ses propres ressources et d'obtenir une aide de l'extérieur à même de diminuer le risque d'agression la pousse (encourage) à s'adapter et à se lier paradoxalement avec la seule source qu'elle perçoit d'action effective sur son environnement (ses conditions de vie), à savoir son partenaire violent. Il semblerait que pour cela, parmi les caractéristiques de la victime de ce syndrome il y aurait : des sentiments positifs de la victime vers l'abuseur/contrôleur et des sentiments négatifs vers les personnes qui cherchent sa libération (proches, ami.e.s ou autorités). En tant que philosophe et politologue, j'estime que ce n'est pas ma tâche de décréter comme pathologique ou pas la (ou l'une des) subjectivité(s) féminine(s) détenue(s) et prise(s) dans des relations avec ses ravisseurs et auxquelles les survivantes se sont la plupart de fois référées avec l'adjectif de perverses. Mon but est ici d'étudier ce qui a produit la pathologisation (ou la déqualification) du sentiment d'amour dans l'analyse qui rend compte de la violence sexuelle perpétrée dans l'ESMA.

Parmi les récits culturels montrant le lien sexo-affectif établi dans les CCD entre les détenues et leurs ravisseurs, *Garage Olimpo* de Bechis a été l'un des plus étudiés par la Littérature concernant la violence sexuelle pendant la dernière dictature (KAPLAN 2007 ; MANZANO 2009 ; MACÓN 2017). En la définissant comme une image inconfortable depuis la perspective du tournant affectif – un

¹⁶⁰ Parmi les plusieurs sources académiques sur lesquelles le Tribunal s'est fondé pour donner une définition du Syndrome de Stockholm la principale était Andrés Montero Gómez, « Psicopatología del Síndrome de Estocolmo », *Ciencia policial*, n°51, 1999.

courant de pensée dont le but est la déconstruction des visions romantiques et idylliques des affects, la problématisation de leurs caractères prétendument authentiques et la mise en relation avec leurs implications potentiellement émancipatoires par rapport aux modèles normatifs hégémoniques (AHMED 2004, 22) -, Macón (2017, 4-5) a expliqué que dans ce film, la victime (María) était une femme non-militante qui connaissait déjà d'avant l'un de ses ravisseurs (Félix) qu'elle a retrouvé dans la salle de torture : « They establish a sexual relationship which is defined by Félix in terms of love. Throughout the film, we see him constantly claiming to have saved her from a secure death, while she accepts the conditions settled by her perpetrator and starts collaborating different ways. [...] Why is it so hard to apprehend the complexities of the emotional rapport of María and Félix? » En critiquant cette narration filmique, Betina Kaplan (2007) a refusé de définir cette liaison en termes d'amour car cet affect a été utilisé par les ravisseurs tant pour décrire leurs sentiments envers les détenues que comme stratégie pour éviter d'être inculpés par la Justice de délits sexuels. Macón (2017, 6) s'est dès lors proposée d'introduire dans le débat une nouvelle interrogation : « Even if we accept that the perpetrator/victim rapport is incompatible with the feeling of reward on the side of the oppressed due to asymmetry, the violence, and the self-interest it involves – whereby rewarding, I mean capable of configuring agency, - I still wonder if these debates – or the urgency to conclude them – are not permeated by a *naïve* notion of love. Why is it so difficult to accept that love is not necessary a positive feeling, but one that may also involve violence and asymmetry? Is the idealization of love not a limitation to understand these situations? » D'après Macón, au récit de *Garage Olimpo* il faudrait reconnaître d'avoir apporté un changement de compréhension de la notion commune d'émotions positives (créée par une distinction entre des affects qui sont censés être supprimés car restreignent prétendument l'agentivité politique et des affects qui prétendent nous rendre plus humain.e.s et capables d'agir) - et de l'évaluation standard de l'expérience d'amour (pur ou vrai). Au sujet de la nature paradoxale de l'amour, Butler (2002) a écrit que même si « True love is a living union that [...] seems to happen between persons who are alike in power », l'amour est une émotion opaque car elle peut prendre la forme de l'inégalité et de la subordination. Même si cette forme de l'amour peut certainement être surmontée, Macón (2017, 7) s'est demandée pourquoi est-ce que l'amour ne peut pas être associé ou compris comme un affect destructif et continuer à exister en tant que tel ? « Can we assure that love is not present, for example, in a non-consensual sadist relationship? [...] Why has love to be considered such unpolluted feeling ? » D'après cette philosophe, alors que la relation établie entre María et Félix peut difficilement être décrite strictement en termes d'amour, il est important de considérer que l'amour ne devrait pas être limité dans sa description à une émotion simple, humaine et compatissante car ses combinaisons avec la haine, la violence ou la colère ne suppriment pas nécessairement le noyau de sa présence : le besoin de

proximité permanent avec la personne aimée. Sara Ahmed (2004, 195) a étudié l'amour en questionnant la différence entre les processus d'identification et d'idéalisation. Elle a soutenu que l'identification est une forme d'amour et une manière active d'aimer car elle amène et/ou tire le sujet vers l'autre en impliquant donc le désir de s'approcher aux autres personnes en devenant comme elles. Pour cela, l'identification nécessite une distinction entre le sujet et l'objet à aimer ainsi qu'elle pousse le sujet à chercher à occuper dans le futur le lieu de l'autre (un lieu, par conséquent, où ce sujet n'est pas). Autrement dit, l'amour comme identification construit la similitude entre deux personnes plutôt que l'être similaire. Différemment de l'identification qui sépare pour rapprocher les personnes, l'idéalisation agit comme un moteur qui unit le sujet à l'objet avec la logique de que *ce que l'on a* élevée à *ce que l'on est*. Par exemple, l'exaltation de « sa » femme bien-aimée de la part de l'homme est une forme d'exaltation de soi-même au sein de laquelle l'objet substitue le sujet comme le signe de sa valeur. Aimer et être aimée pour la femme, dans le cas de l'idéalisation, signifie pour cette autrice s'égaliser à l'image-fantasme de qui l'on voudrait être à travers de ce que l'on a. Dans ma thèse l'on ne trouve pas une définition précise permettant de comprendre ce que l'amour est ou n'est pas. Dans la perspective du tournant affectif, l'opération sociale et politique des affects est analysée en relation à la façon dont ils circulent entre les corps et les signes en construisant des zones de contact avec d'autres discours et d'autres pratiques sociales. Autrement dit, la question à poser ne serait pas *Qu'est-ce que c'est l'amour ?* mais plutôt *Qu'est-ce l'amour fait ?* Comment l'amour travaille pour aligner certains sujets avec d'autres sujets (par exemple, les détenu.e.s et leurs ravisseurs) et contre des autres sujets (le reste des détenu.e.s disparu.e.s) ? Cela permettrait d'explorer les économies affectives (AHMED 2004, 13) au sein de certains discours et groupes politiques et sociaux avec l'objectif de rendre compte de la manière dont l'amour réalise une accumulation de valeur qui ne réside pas dans l'objet (aimé) mais qui résulte de sa circulation et de ses contacts. Cet entendement des émotions a constitué une critique aux modèles psychologiques de l'intériorisation car les émotions ne sont pas conçues comme des propriétés qui ont les sujets mais comme des processus - insérés dans un vaste réseau d'acteur.trice.s humain.e.s et non-humain.e.s - qui modèlent ce que les corps peuvent faire. L'amour, en ce sens, doit être traité comme une forme de politique culturelle ayant une incidence dans les discours, dans les normes sociales (les valeurs et les idéaux) avec une densité historique et dans les identifications sociales¹⁶¹. Comment est-ce que

¹⁶¹ Dans le sous-chapitre précédent, le travail-thérapie d'Adela-Lynch m'a donné un point de départ pour analyser les relations sexuelles affectives violentes d'une manière libre du paradigme des subjectivités volitives et indépendantes des rapports de pouvoir. En résumé, dans *Informe bajo llave*, amour et violence (ayant fait de la relation entre Adela G. et Vargas une perversité) ont coexisté en déplaçant l'interprétation de la pathologisation d'une subjectivité féminine opprimée pour rendre visible comment l'amour avait permis (ou pas), dans certaines conditions historiques et sociales, d'accumuler de la valeur et de l'utiliser (ou pas) dans d'autres domaines (ou camps), en rendant donc (entre autres) floue la division entre sphère privée ou intime et publique. Adela-Lynch a construit, à partir de la tentation de son ou de sa docteur.e-lecteur.trice de s'appeler au syndrome, un récit rendant compte de comment l'amour l'a faite souffrir et de comment elle a participé à, voire expérimenté, cette souffrance.

l'amour entre Ordaz et l'un de ses tortionnaires raconté par Glass-Héker a produit (ou nourri) la pensée politique de la *derrota* révolutionnaire ? De quelle manière a-t-elle critiqué les valeurs, les idéaux et les identifications de la jeunesse des années 1970 ? Quelle est la portée subversive, au présent, de (la narration de) cet amour ?

« Et peut-être que vous vous demandez car l'histoire doit commencer par là, quand presque tout a terminé, cependant je crois qu'il s'agit de ce point, le moment où celle qui attend/espère prend conscience du risque réel qui court l'attendue. Depuis ce point de l'histoire, elle avancera (jusqu'où, elle pense avec effroi) et reculera de manière à englober la vie entière de l'attendue. Ou mieux : ce que celle qui attend/espère connaît de cette vie. [...] J'ai découvert que je ne pourrai jamais écrire ce roman. [...] Il ne s'agit pas de ce que j'ai ou je n'ai plus. Il s'agit de ce que je voulais raconter. L'histoire d'une femme qui poursuit jusqu'à la fin notre rêve d'un monde dont nous ne devions pas en avoir honte. C'était, je ne sais pas, c'était l'hommage à une génération, aux morts d'une génération qui avait atteint l'écoute de la sonnerie du collègue et qui avait cru de toucher le socialisme avec les mains. L'espoir dans un monde meilleur. Trop pour le perdre de cette manière-ci. Pour cela je nécessitais une héroïne, pour figer son histoire comme un cristal. Ou comme un credo, malgré tout. [...] L'histoire que je voulais raconter se termine, toujours elle a terminé, dans ce premier chapitre car la femme attendue/espérée ne fera jamais, n'a jamais voulu faire, la même révolution qui attend/espère celle qui attend/espère. [...] L'histoire n'est jamais ce que l'on veut. » (HEKER [1996] 2012) *El fin de la Historia* a commencé avec l'image d'une femme avec la peau olivâtre qui marchait vers le café Tiziano de Montes de Ocas (Province de Santa Fe) comme une personne qui sait toujours où elle va. Dans ce café, l'intellectuelle et narratrice Glass-Héker - intentionnée à écrire une histoire-de-deux perverse, notamment car elle méconnaissait la fin de l'histoire (comment est-ce qu'Ordaz était morte ?) et avait adopté la temporalité de l'amitié (ce qui importait était donc la signification du temps qui était mort avec Ordaz) – a interféré à plusieurs reprises dans ce récit façonnant l'image d'une Ordaz comme une femme faite pour boire la vie jusqu'au fond du verre : « Et cela est peut-être une vertu ? » (HEKER [1996] 2012) Cette manière de détourner (*desencaminar*) le récit par un regard moquer et naïf permet à Glass-Héker de rendre (un) compte de la transformation de l'espérance (« L'ébriété de la lutte s'ajoutant à celle du vin doré de l'adolescence ») en horreur (« Une fois que l'on a goûté précocement ce vin, l'on ne peut plus y renoncer ») : « Tous ces longs détours pour avancer un seul bloc ? [...] Cela fait cinq ans que le simple acte de se déplacer lui exige des manœuvres de désorientation. [...] En parlant euclidiennement, la ligne droite est la trajectoire la plus courte entre deux points, mais elle n'est pas toujours la plus sûre. [...] Comment puis-je écrire l'histoire de Leonora ? [...] L'histoire se modifie continuellement, elle devient pleine d'espoir, ou aventurière, ou tragique. » (HEKER [1996] 2012) La principale caractéristique de Glass était sa

myopie. En effet Ordaz devenait étrange au fur et à mesure qu'elle s'approchait : « Dans la période où avait eu lieu sa rencontre avec Leonora, Glass refusait d'utiliser des lunettes. [...] La vue de la personne myope n'a pas uniquement le privilège d'être polysémique : elle est également incomparablement plus belle que celle de l'être humain normal. [...] Les formes floues ouvrent la voie à un imaginaire presque sans limites ; comme si le monde était fait par un impressionniste exacerbé. [...] Au fur et à mesure que la femme s'approche, ce qui avait été familier devient de plus en plus étrange. [...] Pour comprendre le phénomène qui s'était vérifié dans l'attente, il faut connaître à fond la nature du myope. » (HEKER [1996] 2012) Loin dans le passé, entre 1957 et 1958, Ordaz, Glass et Celina Blech (une militante convaincue du triomphe de la révolution socialiste et qui pourtant, en 1975, travaillait comme une ingénieure-chimiste importante dans une multinationale au Canada) étaient trois copines de l'École Normale du quartier d'Almagro de la Capitale Fédérale qui avaient commencé à assister à des réunions secrètes avec des jeunes communistes de ce collège duquel Ordaz avait été finalement expulsée malgré qu'elle fût l'une parmi les élèves les plus brillantes. Aux portes de cette école, Glass avait fait son apprentissage de la loyauté, à savoir d'attendre avec peur sa *compañera* tout en sachant de ne pas pouvoir partir. En même temps que Glass s'était affiliée à la Jeunesse, Ordaz avait connu un militant pur de la Faculté de Sciences, Fernando Kosack : « Les deux semblaient un beau couple adolescent d'un film russe. » (HEKER [1996] 2012) Comment se fait-il que deux filles révolutionnaires, égales en intelligence et avec des expériences similaires étaient devenues l'une une militante et l'autre une intellectuelle ? « Moi j'étais ingénieure, cependant Leonora était imposante : plutôt que se faire respecter, elle savait se faire aimer. [...] Je dois dire, vu que celui-ci prétend être un récit historique, que tout n'était pas ingrat dans les cours de travail. Ici nous avons acquis les rudiments du sexe avec lesquels, des ans plus tard, les plus intellectuelles de ce cours nous nous sommes lancées, avec une passion révolutionnaire, à perdre la virginité et à pratiquer le coïte comme l'on démontre un principe. » (HEKER [1996] 2012)

Avec l'arrivée du régime militaire, Kosack avait accepté le poste de Secrétaire Général en pouvant ainsi discuter les méthodes d'égal à égal avec les autres chefs de Montoneros, alors qu'Ordaz (qui avait milité d'abord dans le Parti pour la Fraction et ensuite dans les FAR) était la Responsable de la Presse ayant reçu l'ordre de présenter à l'*Orga* des nouvelles connexions à La Plata malgré que la répression des FFAA était en train de séquestrer les militant.e.s et par-là détruire le réseau des liaisons ; Ordaz ne pouvait même pas localiser les presses de la Capitale Fédérale. Ce fut dans ce contexte qu'Ordaz – l'une des cinq guérilleras les plus recherchée par l'État, mère d'une fille de dix ans et ayant un cousin contre-amiral - avait été séquestrée avec un sac à double fond, torturée avec une aiguillon et cloisonnée par la Marine et notamment par le chef de renseignement du CCD Faucon. Ce capitaine considérait certes la torture comme nécessaire et irremplaçable, pourtant ce n'était pas

la tâche en elle-même qui lui produisait du plaisir, c'était plutôt le constat de certaines de ses prédictions : « Il se considère comme un homme avec une pénétration psychologique. [...] Ses directives visent surtout à l'exploitation du matériel récupérable. » (HEKER [1996] 2012) Plus qu'une simple question d'efficacité, en d'autres termes, Glass-Héker a compris la torture comme une question également de complaisance, satisfaction, plaisir au sein d'un ordre concrète que l'Amiral avait transféré au Faucon : « Un rapport exhaustif de l'Organisation, depuis ses origines. Il lui intéresse en particulier les méthodes employées pour obtenir des recrues, le *modus operandi* et, surtout, le discours idéologique, ce qu'elle voulait, comment elle l'exprimait et pourquoi les gens la croyaient. » (HEKER [1996] 2012) En d'autres termes, les recours utilisés pour séduire la société dans un moment où la séduction avait été soustraite aux écrivaines y compris à Glass-Héker : « Lorsqu'une personne a le visage ridé ne peut pas se donner le luxe d'apparaître frivole. Cependant, qu'est-ce que frivole ? Cela ? Être en train de penser à la perte de ma séduction, lorsqu'ici a entamé la terreur ? Et eux, ils ne s'imaginent pas comment je connais cette terreur. Je l'ai enregistrée jusqu'aux limites dans lesquels ils, encore aujourd'hui, n'osent pas penser. » (HEKER [1996] 2012) La dernière fois que Glass avait vu Ordaz était le 1973. Après la disparition de l'amie, Glass avait rencontré dans un café madame Bechofen qui lui avait fait noter que la fin de la pratique des jeunes intellectuel.le.s de se réunir dans les cafés (et de séduire, voir la dernière citation supra) avait constitué une autre manière (à la disparition forcée) de les tuer : « L'un de mes hôtes a inventé un simulacre du café. Il l'appelle atelier. Ici vous avez mon adresse. Venez nous voir. - Je ne crois pas dans les ateliers. - Lui non plus. - Vous pouvez vous amuser. » (HEKER [1996] 2012) Finalement, Glass avait affirmé qu'« Ainsi va la vie : parfois elle t'amène à accepter des choses qui, dans d'autres temps, t'apparaissaient comme inacceptables. [...] La question c'est jusqu'où, non ? [...] Est-ce qu'il existe une limite à l'acceptation ? Peut-être celle-ci est la thématique véritable de l'histoire. De mon histoire, bien sûr. » (HEKER [1996] 2012)

Alors que toute l'époque de l'espérance s'était caractérisée par des nombreuses chansons (éparpillées dans tout le roman d'Héker), Ordaz avait réussi à accomplir l'ordre de ne pas chanter, voire de respecter le mandat de ne pas livrer des informations sous torture à ses tortionnaires. Ses ravisseurs lui avaient montré d'abord une détenue enceinte lui communiquant que si elle faisait tout ce que les marins lui disaient, ils lui auraient permis d'accoucher son bébé ; il s'agissait de collaborer au sens (d'après cette détenue) de connaître ces marins comme l'on fait quotidiennement avec tout le monde et communément l'on découvre qu'au fond, ces anciens inconnus ne sont pas si mauvais de près. Ensuite, les ravisseurs avaient escorté dans la cellule d'Ordaz un ancien cadre important de Montoneros détenu. Le *Singe* Hernández l'avait informée qu'il était possible de survivre si l'on rencontrait son propre chemin à soi (sans père, mari et parti) avec ses propres talents et forces, voire

ses capacités de travail. Un troisième homme accompagné par le Faucon lui avait finalement fait noter que les marins étaient plus sensibles par rapport aux membres des autres Forces ainsi qu'ils avaient un plan qu'il pouvait lui résulter intéressant pour sauver la patrie. Par l'emploi de cette dernière phrase (*sauver la patrie*), Ordaz avait répondu au Faucon que cet homme n'était pas un détenu. Elle n'avait pas perdu l'occasion pour leur répéter qu'il y avait des valeurs, attitudes et identifications qu'ils méconnaissaient de l'Organisation : « Avez-vous retenu la leçon de la montonera, Squalo ? C'est cela qu'il nous manque ici : des personnes intelligentes et avec des balles. » (HEKER [1996] 2012) Oratrice habile et respectée dans les réunions d'étudiant.e.s, Ordaz avait commencé à organiser son discours à partir d'une demande concernant sa propre utopie de l'Argentine : « Cela n'est pas balancer, on l'aurait dit si j'avais la coutume de la réflexion ; en tout cas, cela était me balancer moi-même. C'est mal ça ? Me montrer nue face à ceux qui ne devraient pas connaître ma nudité ? Mal pour qui. Je suis déjà nue face à eux ; ils m'ont touché le corps, ils ont fouillé mon vagin. Quelle différence si maintenant ils palpent ma méfiance sur les méthodes que l'Organisation était en train d'utiliser ? » (HEKER [1996] 2012) Entraînée militairement par des marins à Tucumán, Ordaz avait fait l'expérience du pédantisme avec lequel leur formation culturelle de gentlemen (différente de celle de l'Armée de terre et de la Police) traitait généralement les femmes et elle avait commencé à utiliser stratégiquement son savoir : « Et vous, que sûrement vous sentez tant droit, vous paraît-il très viril de garder encagoulée la femme avec laquelle vous êtes en train de parler ? » (HEKER [1996] 2012) Le Squalo avait commencé à la visiter tous les jours. Dans ces visites, il interrogeait le passé d'Ordaz pour pouvoir s'expliquer la transformation d'une jolie fille blonde en guérillera. Il était arrivé à la conclusion que s'était son mari assassin montonero à l'avoir corrompue ou, peut-être, les livres : « Quelque chose d'ambiguë dans l'expression du Squalo lui avait fait récupérer une certaine sécurité, car cette fois-ci c'est elle qui prend l'initiative. En montrant un intérêt véritable à la demande : Et vous, vous avez des enfants ? [...] Une personne n'a pas toujours ce qu'elle veut – il a dit. C'est vrai – a dit la détenue, conciliante. Moi, maintenant, je n'ai pas ma fille avec moi. Et je donnerais n'importe quoi pour la voir. » (HEKER [1996] 2012) Même Glass-Héker a soutenu que les livres avaient participé fortement à la transformation révolutionnaire des jeunes militant.e.s. La narratrice-personnage a affirmé qu'il serait intéressant de revoir tous ces livres pour comprendre l'histoire de ces années. Celui-ci, c'était exactement le (défini comme) travail forcé accepté par Ordaz et vécu comme un travail passionnant et beau à regarder : « Elle rédige pour l'Amiral une histoire qui était son histoire. » (HEKER [1996] 2012) Ce récit contenait des omissions (volontaire et involontaire, propres à la mémoire et à l'histoire) ainsi qu'il racontait - ni plus ni moins - ce que l'Amiral prétendait de ce rapport : des tactiques pour élargir le groupe initial, la planification et l'exécution d'actions, l'entraînement militaire, les manières de se connecter et les actions en commun avec d'autres

organisations, comment et pourquoi une formation de gauche s'était unie à une organisation clairement péroniste et les fondements théoriques. Dans son récit, Héker a croisé et confondu dans un premier moment les différentes manières dont les deux protagonistes du roman sont arrivées à accepter de s'engager – contre leurs grés - dans un travail forcé et dans un atelier littéraire tenu par un homosexuel caractérisés par la prétention impossible d'écrire un récit historique vrai. C'est ainsi qu'Héker a pris ses distances du récit *Recuerdo de la muerte* de Miguel Bonasso où le Squale (le lieutenant Antonio Perdía) avait sauvé la fille d'Ordaz (Mariana) par la séquestration de Kosack (le dirigeant de Montoneros Marcelo Daniel Ramón ou *el Monra* Kurlat) et qu'Ordaz (Mercedes Inés Lucy Carazo) avait pu rencontrer pour la dernière fois dans l'infirmerie du CCD (l'ESMA)¹⁶² : « Ce qui s'était passé dans la rencontre n'est pas facile à vérifier, cependant cela n'a pas d'importance : l'on sait déjà que la vérité absolue n'existe pas. » (HEKER [1996] 2012) Ce qui a distingué l'attitude des deux anciennes amies c'était l'exercice de l'autorité : si la subjectivité myope de Glass était assise par terre pour ne pas regarder d'en haut son interlocutrice (madame Bechofen) et discuter le principe (multiple) de son histoire, Ordaz se sentait heureuse dans l'exécution de son travail car elle le réalisait d'après le principe de perfection et « Au prix de ce qui vaudrait une fille. » (HEKER [1996] 2012) Héker a mis dans la bouche du détenu Hernández l'idée qu'il ne suffit pas (en tant que principe - de l'histoire) que l'on croit dans ce que l'on fait : la réalisation de son travail ne servait uniquement à la salvation de ses *compañero.a.s* mais également aux projet politique du PRN et au projet populaire et social-démocrate de l'Amiral. En effet, Ordaz sera envoyée (une première fois) avec une autre détenue (Haricot) et un capitaine de corvette au service de l'Amiral (le Chacal) à l'Ambassade argentine de Paris pour une mission secrète : « Elle était à Paris pour neutraliser des scandales. [...] Notre fonction était de renverser l'image de l'Argentine [ayant un gouvernement violeur de DH],

¹⁶² Il faut préciser que le personnage d'Ordaz ne coïncide pas totalement avec l'histoire de Carazo ; pour façonner son personnage, Héker a probablement mis ensemble des expériences de détention de plusieurs militantes de Montoneros comme très probablement Marta Bazán. Carazo avait étudié la Chimie dans la Faculté de Sciences Exactes de l'UBA et s'était formée politiquement d'abord dans le communisme puis dans les FAR et finalement dans Montoneros, où elle s'était occupée de la propagande et du mouvement étudiant universitaire. En 1975, Carazo avait atteint un très haut grade dans la hiérarchie de cette organisation : elle était devenue Administratrice générale de la Zone Fédérale. Mariée avec Kurlat, elle avait milité en clandestinité jusqu'au 21 octobre 1976 lorsqu'elle avait été séquestrée par le GT3.3.2 dans le quartier Caballito de la Capitale Fédérale et elle avait été amenée à l'ESMA. À ce moment-ci, Mariana avait dix ans. Le 10 décembre 1976, Pernía avait dirigé une opération de séquestration où Kurlat avait été tué. Suite à cet assassinat, leur fille avait d'abord été interrogée à l'ESMA et ensuite confiée aux grands-parents maternels. Mariela Zeitler Varela (2012a, 2) a remarqué que depuis la séquestration de Carazo, les versions de son histoire ont été contradictoires : l'on est dans l'impossibilité de connaître les détails des événements vraiment passés. Si plusieurs survivant.e.s de l'ESMA ont affirmé que jusqu'à le meurtre du mari, Lucy avait résisté à tout type de torture sans livrer aucune information susceptible de compromettre des *compañero.a.s* et/ou l'Organisation (Daleo a même affirmé dans le documentaire *Montoneros, una historia* que jusqu'à ce moment-là Lucy avait été, dans le CCD, une espèce de paradigme de la guérillera résistante), Bonasso et Abel Posse ont minutieusement enquêté si ce fut elle qui l'avait livré. En particulier, Bonasso a rapporté une (supposée) dernière phrase que Kurlat avait dit, bercé par les bras de l'épouse, avant de mourir : « Depuis combien de temps ce fil de pute t'appelle *Lucita* ? » La réponse a été obtenue généralement en enquêtant la vie antérieure de la militante pour rencontrer les origines de son comportement, les raisons-clés de sa conversion en traîtresse. Pour une analyse détaillée *Noche de lobos* prétendant raconter l'histoire d'amour entre la dite (amie) Carazo et Pernía, voire le chapitre XIII « Un monde pervers » de Lewin et Wornat (2014). Finalement, Larraquy et Caballero (2000) ont soutenu que l'adresse où vivait Kurlat avec sa fille avait été délaté par Federico Plomo Ibáñez, séquestré deux jours avant et détenu dans l'ESMA. Celui-ci (homme de confiance de Firmenich dans la gestion des Finances) avait hébergé Kurlat et, détenu dans l'ESMA, avait dû/pu téléphoner à l'épouse (non-militante) pour la prévenir d'abandonner la maison sans rien dire à *Monra*. Montoneros avait finalement fusillé l'épouse de Ibáñez.

donc il était fondamental que personne ne les reconnaissait. [...] Elles envoyaient des petits rapports sur ce que l'on pensait en Europe sur l'Argentine et elles conseillaient aux gens de Buenos Aires sur comment agir. » (HEKER [1996] 2012) Les deux détenues avaient été présentées aux dépendant.e.s du gouvernement et aux diplomates comme deux sociologues qui collaboraient avec le gouvernement. Elles vivaient dans un appartement-hôtel très élégant auprès de la Tour Eiffel. Le Squale avait fait des visites (ou mieux : des voyages-éclair) à Ordaz (qui avait commencé à l'appeler Pedro) pendant ses premiers deux séjours à Paris notamment car il n'avait participé qu'au troisième voyage en substituant le Chacal pour son manque d'efficacité. Au cours de ce séjour, les deux avait cohabité ; alors que dans le deuxième, Ordaz avait pu voyager avec sa fille et Haricot avait été substituée par une autre jeune montonera détenue, Malisa, car elle était trop sociale-démocrate. Ayant auparavant accouché en captivité sous la protection du Docteur, Malisa vivait avec un autre ancien montonero détenu (Renato) qui collaborait ouvertement avec les militaires ; Malisa n'était pas de l'autre côté ; elle essayait uniquement d'accomplir – come Ordaz - le mieux possible une fonction confiée : « C'était comme lorsqu'elle était physicienne, lorsqu'elle pouvait être en train de réaliser une recherche utile pour le capitalisme mais cela ne lui empêchait pas de lutter pour la révolution. » (HEKER [1996] 2012) Ordaz n'avait jamais pensé d'utiliser ces sorties du CCD pour s'échapper, même lorsqu'elle avait été envoyée avec le Squale à Londres pour le premier anniversaire de leur rencontre où les deux avaient fait l'amour pour la première fois après une année si difficile. Et même pas lorsqu'à la fin de la mission secrète, elle était restée seule avec sa fille et le Squale en formant une famille. La mission avait échoué à Paris et même à Madrid où l'on avait essayé de la déplacer. Des livres avec les noms des disparus et des rapports sur l'École avaient été publiés : « On lui avait donné l'ordre de rentrer, et à Buenos Aires la vie n'avait pas été si facile : elle vivait avec le Squale et Violeta, cependant elle marchait avec peur, il lui semblait toujours que quelqu'un.e de l'Organisation allait la reconnaître. » (HEKER [1996] 2012)

Je trouve intéressant la manière dont Héker a mis en scène la collaboration, c'est-à-dire en performant la division entre les détenu.e.s qui avaient collaboré directement à la répression de leurs ancien.ne.s *compañero.a.s* - et desquel.le.s l'on a supposé également une conversion idéologique (une sorte de trahison totale à la militance révolutionnaire des années 1970) – et les détenu.e.s qui n'avaient accompli que des tâches forcées (où Héker a inséré le contact sexuel), parfois, de manière stratégique (individuelle ou collective) et même conforme à des valeurs révolutionnaires, c'est-à-dire visant à maintenir des relations (non-)solidaires entre les (autrefois et toujours revendiqué.e.s comme) pair.e.s en se niant de participer à (ce que l'on a entendu comme) terrorisme d'État. Cela est le cas d'Ordaz qui a été présentée comme n'ayant ni chanté ni signalé (ou livré) des *compañero.a.s* en même temps qu'elle s'était ingénier pour sauver la vie d'au moins quelques peu de détenu.e.s en collaborant. Cette

collaboration est apparue d'une certaine manière dans une nouvelle forme par rapport aux récits concernant la vérité de l'expérience de captivité des (dites) détenues du Ministaff de l'ESMA car l'accent a été mis sur la dimension politique productive des plans du PRN en éloignant (d'une certaine manière, trop) sa dimension répressive. Sans le détailler, Héker a d'abord argumenté que la collaboration des détenu.e.s à la répression (dès son début, voir à la séquestration d'autres militant.e.s) ne peut pas se traduire dans une responsabilité (totale) des détenu.e.s non tant pour une question d'endurance de la torture quant pour une question de support ou de *modus operandi* de la part du projet politique de Montoneros. Marcelo Larraquy et Roberto Caballero (2000) ont soutenu qu'une militante, au moment de sa séquestration réalisée le 20 octobre 1976, avait dans le double fond de son sac une bonne partie d'informations sur les rendez-vous nationaux (les points de rencontre de tous les niveaux de Montoneros dans le pays) et fédérales qui avaient amené les marins directement à la Zone Fédérale de Montoneros (la structure où étaient installées les secrétariats nationaux dépendants de la Direction). La grande quantité d'informations avait d'après eux contribué à expliquer la centaine de détentions clandestines qui avaient eu lieu deux jours après sa séquestration ainsi que la collaboration d'autres Forces que la Marine pour couvrir tous les rendez-vous de Montoneros. Larraquy et Caballero (2000) ont soutenu que la Marine, malgré sa réticence initiale, avait délégué à l'Armée de terre les tâches opérationnelles dans la zone de l'Intérieur. L'ancien détenu disparu dans l'ESMA et responsable du Service de Documentation de la Zone Fédérale de Montoneros Miguel Angel *Cain* Lauletta – séquestré le 14 octobre 1976 – a rappelé (in DANDAN 2010a) qu'un jour deux de ses ravisseurs – le capitaine de frégate et membre de Logistique du GT3.3.2 Néstor Omar *Norberto* ou *Fauchon* Savio et le lieutenant de frégate et membre de Renseignement du GT3.3.2 Alberto *le Chat* ou *Luis* González Menotti – lui avaient annoncé qu'il avait un rendez-vous dans la Zone Sud de Buenos Aires. Il l'avaient placé à un endroit où, après peu de temps, deux militant.e.s de Montoneros s'étaient approché.e.s. Les deux marins avaient réussi à séquestrer ces militant.e.s et dans la voiture, Lauletta avait pu voir un cahier taché de sang. Lauletta (in DANDAN 2010a) a soutenu que les marins avaient trouvé une manière de transformer les rendez-vous en pièges : si un.e militant.e et la personne qui devait donner l'alerte étaient les deux séquestré.e.s, alors le.a troisième lien ou contact (*enlace*) de la chaîne serait allé.e au rendez-vous convaincu.e qu'il n'y avait aucun problème. Ces séquestrations avaient permis à l'amiral Massera – d'après Larraquy et Caballero (2000) – de renforcer son projet répressif autonome du reste de la Junte Militaire en même temps qu'elles avaient causé la destruction tant des Secrétariats de la Politique, de l'Organisation et de la Propagande et Endoctrinement que de certaines structures (jusqu'à ce moment presque intouchées) de la Colonne de la Capitale Fédérale (le 6 décembre 1976). Également deux intervenants (*interventores*) ayant essayé de contrôler et corriger - par ordre de la Direction - les

postures dissidentes de la Colonne Nord anciennement dirigée par l'une des fondatrices des FAR, Élida Aída *la Grosse Amalia* D'Ippólito, avaient été séquestrés. D'Ippólito, quant à elle, avait été à ce moment déjà transférée dans la Colonne Sud et, devenue responsable de la Régionale de La Plata, elle avait été tuée en combat par l'Armée de terre le 26 novembre 1976 ensemble aux responsables des Secrétariat de la Politique, Logistique et Propagande et Endoctrinement de cette Colonne. Après deux jours s'était produit le combat entre une centaine de membres de la Police (dirigée par le colonel Ramón Camps) et du 1^{er} Corps de l'Armée de terre (dirigé par Guillermo Suárez Mason) et un groupe de cinq militant.e.s de Montoneros connu comme *La résistance de la rue 30* ; dans cette maison opérationnelle – couverte par un élevage de lapins – fonctionnait la presse de la Colonne de La Plata (ALCOBA 2007). Cette Colonne avait également perdu sa secrétaire d'Organisation de la Colonne ainsi que l'une des (considéré.e.s comme) fondateur.trice.s de Montoneros ; Esther Norma *Gaby* Arrostito avait été séquestrée le 2 décembre 1976 à Lomas de Zamorra et détenue disparue dans l'ESMA (SAIDON 2012). Arrostito n'avait pas parmi ses possibilités l'exil au Mexique comme ce fut le cas de Firmenich, parti à la fin de novembre 1976. Montoneros avait en effet décidé par votation que, pour préserver la coupole de l'Organisation, il était nécessaire une retraite stratégique. Quant à la Colonne Nord, Larraquy et Caballero (2000) ont soutenu qu'elle vivait depuis le coup d'État dans un état d'urgence et de convulsion impliquant pour ses militant.e.s l'abandon des maisons, la suspension des rendez-vous et – lorsqu'il y avait l'aval de la Direction - le transfert dans d'autres zones du pays. Larraquy et Caballero (2000) ont écrit que les militant.e.s de toute hiérarchie dans Montoneros qui n'obtenaient pas le consensus de la Direction pour s'en aller dans une autre Province ou à l'étranger avaient dû rester dans la Zone Nord sans documents, argent et armes et chercher des refuges partout (places, chantiers de construction, ponts, etc.) pour survivre. Les détentions des *compañero.a.s* empiraient de plus en plus les conditions de vie de militant.e.s non uniquement pour des questions de deuil, mais également car chaque séquestration signifiait l'abandon des maisons, territoires et familles (que de refuges se transformaient en pièges à souris) et la suspension des rendez-vous. Pour cela, les militant.e.s (non uniquement) de la Colonne Nord avaient essayé de s'échapper d'une manière inorganique (sans l'autorisation de Montoneros) car le Service International de la Zone Fédérale tardait (ou empêchait) la fourniture des papiers. L'Armée de terre avait séquestré et détenu dans le CCD de Champ de Mai l'interventeur Raúl *Pedro* Rossini qui s'était rallié aux réclamations de cette dissidence de Montoneros ; alors que la Marine avait séquestré le 10 décembre 1976 Kurlat, c'est-à-dire un homme de confiance de Firmenich, qui s'était occupé du Service d'Informations et de transférer les cadres rebelles de la Colonne Nord dans d'autres Colonnes et Régionales. Autrement dit, peu avait été fait par la faible Direction de Montoneros pour préserver la vie de ses combattant.e.s qui avaient reçu l'ordre d'en haut de continuer à attaquer les FFAA d'où ils et elles pouvaient. Outre

à la décision de protéger les militant.e.s avec une trajectoire politique large et célèbre au sein de l'Organisation (c'est-à-dire les personnes réputées constituer un exemple d'un certain esprit de la militance que Montoneros voulait revendiquer) dans l'acte de réorganiser la *cúpola* au Mexique, au début de 1977, la Direction avait envoyé le dernier intervenant pour suspendre le fonctionnement de la Colonne Nord, à savoir pour abandonner le contact organique entre la Direction et cette Colonne. Ce qui est problématique dans ce qu'Héker a fait de la collaboration d'Ordaz est à mon avis l'octroi à cette détenue (avec la collaboration d'un autre détenu dudit Staff nommé la Grive) de la responsabilité d'avoir suggéré au contre-amiral Six-doigts la planification de la survie de certain.e.s détenu.e.s dans le CCD à but professionnel, c'est-à-dire l'idée de former un Groupe de Récupération (ou résurrection). Le binôme femme/traîtresse (c'est-à-dire un imaginaire social ayant historiquement fonctionné comme un support moraliste dans la société, non uniquement, argentine) n'a pas été, autrement dit, démonté par ce récit qui a concentré (comme, entre autres, Bonasso) la culpabilité dans le sujet féminin (LONGONI 2007 ; NAVARRETE 2013). Ce binôme s'est également manifesté dans la forme classique du rapport sexuel entre Ordaz et le Squale même si légèrement mis en question par la narratrice par un ton ambiguë (humoristique ? Romantique ? Descriptif ?) : « Ainsi s'était déroulée la première nuit que l'on a dormi ensemble. » (HEKER [1996] 2012) La tentative critique de la relation entre la torturée et le tortionnaire d'Héker, à mon avis, n'a pas eu comme but l'érosion du binôme femme/traîtresse pour parler de l'agentivité (et plus en particulier de l'exercice de l'autorité, de la leadership ou de la séduction) féminine¹⁶³, mais une critique plus en général à l'amour heureux de la famille. Si le chapitre X a terminé avec le constat que dans le jour d'après « Sûrement perdue dans les deux un certain sentiment de tendresse, un certain réseau subtil qui est déjà en train de tisser une histoire d'amour. » (HEKER [1996] 2012), dans le chapitre XI, Glass-Héker a mis en scène un discours entre sa mère et la mère d'Ordaz. Cette dernière avait désiré qu'un jour Leonora s'épousasse avec un bon mari juif qui se préoccupait de la maison et qu'il était marié avec elle et non pas avec la politique. Un mari, autrement dit, qui arrivait à tempérer le caractère indompté de sa fille : « Et dans cet après-midi heureux de décembre elle ressent que Dieu l'a écoutée. C'est vrai que [...] ce jeune si poli [le Squale] ne ressemble pas au mari juif qu'il y a plusieurs années elle avait rêvé pour sa fille, mais c'est vrai aussi que la vie lui avait enseigné à se méfier également des maris juifs. [...] Le jeune qui parle [...] est une personne éduquée et avec la tête sur les épaules ; il est en train de lui parler de ces jeunes qui ont été perturbés avec des mensonges étrangères, de la correction dure qu'il faut parfois leur appliquer, et elle était d'accord en tout avec lui. [...] À ce jeune, elle lui doit la première joie qu'elle a eu dans ces temps. [...] Là-bas il y avait sa seule petite-fille,

¹⁶³ Un autre exemple c'est la description brève qu'Héker a donné de l'ancienne montonera Haricot : « Elle se pavane comme si elle était la madame du contre-amiral [Six-doigts] ou quelque chose comme ça : fais attention avec elle, elle est plus dangereuse des militaires. » (HEKER [1996] 2012)

complètement dopée aux calmants. [...] S'il n'y avait pas les quatre hommes armés qui, à quelques mètres de la piscine, observaient chaque mouvement des protagonistes, elle aurait osé dire que cela était aussi beau qu'un rêve. » (HEKER [1996] 2012)

Finalement, il faut souligner que ce récit d'Héker a offert un apport très important pour avoir généré une crise du sujet féminin dans la mémoire autour de la dernière dictature argentine. En montrant des subjectivités militantes féminines différentes ainsi que l'existence de subjectivités diverses (l'adolescente rêveuse, la guérillière de Montoneros et la collaboratrice dans le CCD) dans la figure fictionnelle d'Ordaz, Héker a cassé les paradigmes d'hégémonie, unité et immutabilité des identités féminines. Cela a été d'après Navarrete (2013) très important non uniquement pour revendiquer les mémoires rendues silencieuses des femmes mais également et surtout pour renouveler épistémologiquement ce que l'on a entendu en Argentine comme la mémoire collective. D'après cette philosophe, la mémoire collective doit former une cartographie ample avec des coordonnées identitaires plurielles qui permettent de comprendre les mémoires différentes, les fragmentations et les transformations du souvenir et les conflits et les alliances parmi les individus. Dans son analyse, Navarrete (2013) a mis en exergue que la répression dictatoriale avait désarticulé (et non pas détruit) les liens sociaux et solidaires à travers la disparition forcée de personnes et que la critique féministe a donné peu d'espace au genre narratif de la fiction qui a fourni cependant d'après elle des nouvelles manières de penser l'oppression, la différence, la participation politique, la relation avec les systèmes d'homogénéisation du pouvoir et du savoir. En concevant la violence comme créatrice de subjectivités multiples, Navarrete (2013) a souligné comme la politique de localisation d'Adrienne Rich couplée à la politique transversale de Yuval Davis peuvent être des outils pour développer une analyse qui permet de voir les différences de pouvoir entre hommes et femmes, entre les femmes et au sein de chaque femme et prendre ainsi en considération leurs placements divers en n'accordant à aucun de ces-ci le privilège de la vérité. Ce faisant, l'analyse de l'oppression doit être résiniée depuis la complexité et la multiplicité que les phénomènes culturels comportent. Comme l'a soutenu Chantal Mouffe, l'oppression doit être définie dans les positions différentes que les sujets assument dans celle-ci. Notamment car les sujets sont avant tout des porteur.se.s de cette multiplicité ou des entités constituées par un ensemble de positions du sujet qui ne peuvent jamais être totalement figées, établies, déterminées et disposées dans un système fermé de différences. Les sujets peuvent, autrement dit, être dominant.e.s dans une relation de pouvoir et subordonné.e.s dans d'autres.

1.2.3.3. Les témoignages des Ana

Lewin et Wornat (2014) ont argumenté que si les détenues disparues de l'ESMA voulaient démontrer à leurs ravisseurs qu'elles étaient dignes de survivre et entrer dans ledit processus de récupération, elles avaient dû se transformer en objets de satisfaction du désir des officiers. Comment est-ce que

cette transformation a été comprise ? Qui est-ce qui étaient auparavant ce groupe de détenues disparues dont les conditions de captivité les avaient forcées à s'engager dans des relations avec leurs ravisseurs ? En suivant (littéralement) l'argumentation de Lewin et Wornat (2014), ces femmes étaient des militantes politiques de Montoneros qui avaient abandonné le rôle traditionnel de la femme comme mère et épouse, à savoir la poupée bien posée qui servait pour le repos et le plaisir du guerrier et vivait en fonction de lui. En ce sens, les subjectivités militantes ont été conçues comme le fruit d'une transformation également socio-sexuelle (en particulier au sein du couple hétérosexuel) advenue entre les années 1950 et 1970 et non uniquement comme le résultat subjectif de la radicalisation politique des années 1960 et 1970. Cet entendement a généralement amené à la conclusion que la répression du PRN exercée à l'encontre des détenues avait été double (tout aussi comme la condamnation sociale soufferte par certaines de ces détenues après leur libération du CCD) : pour le fait d'être des militantes (traîtresses) et des femmes (putes). Le concept de sexualité libre - ou mieux, de son absence - a été utilisé pour dénoncer les contacts sexuels entre les détenues disparues et leurs ravisseurs comme des actes de violence sexuelle de ces derniers à l'encontre des premières et plus précisément comme une réduction à l'esclavage sexuel des détenues de la part du haut personnel opérant dans l'ESMA (LEWIN et WORNAT 2014). Cette figure juridique a permis d'éliminer le suspect qu'il y eut un consentement libre - entendu comme le signe d'une sexualité libre - de la détenue à entreprendre ce type de relation qui, sans l'existence d'un contexte répressif (et d'impunité), n'aurait jamais vu le jour. Alors qu'il est certain que l'esclavage sexuel ne peut pas être caché sous la prétention (faite valoir entre autres par les avocats de la défense des militaires) d'avoir été (ou être) une relation d'amour, il est quand même nécessaire de retourner sur ce qui pourrait signifier l'exercice d'une sexualité libre de la part des militantes de Montoneros (avant d'avoir été détenues) car celle-ci a été positionnée de manière acritique - ainsi qu'anhistorique - comme une caractéristique des couples hétérosexuelles militantes pour prouver son absence dans les relations entre les détenues et leurs ravisseurs. À ce sujet, j'ai trouvé très intéressant un passage du livre *Putas y Guerrilleras* qui, à mon avis, est plein de souvenirs de Lewin qui hantent la conception même de sexualité libre qu'elle a utilisé pour redéfinir les supposées relations d'amour comme des formes d'esclavages sexuels et qui renvoient à la persistance au cours du temps de l'ordre social connu comme la double morale sexuelle, le contrat sexuel (PATEMAN 1988), le système sexe-genre (RUBIN 1986) ou la culture hétéronormative (BUTLER [2004] 2012). En l'occurrence, dans l'Introduction à l'ouvrage, Lewin a rappelé qu'elle-même avait fait partie du milieu militant de Montoneros qui avait criminalisé la victime d'esclavage sexuel de l'ESMA en la concevant tant comme traîtresse (une agente infiltrée) que comme une pute notamment car l'attitude (plus que la condition) de celle-ci lui avait suscité un sentiment de dégoût et de honte. En décembre 1976,

quelques mois avant sa propre séquestration, sa *compañera* de militance la *Petite* l'avait informée que la partenaire de J. avait été séquestrée et que pourtant elle était encore vivante (elle était en contact téléphonique avec ses parents qui s'occupaient de son fils) car elle maintenait des relations sexuelles avec un militaire. À ses 19 ans, Lewin avait pensé que le malheur de J. était totalement intolérable, qu'il avait souffert la plus humiliante des défaites (l'ennemi avait pris « sa » femme) et que la situation de cette femme (le contact physique avec un assassin) était la plus horrible qu'une militante pouvait imaginer de vivre. Cette horreur a constitué le signe de la négation de l'esclavage sexuel (même si, dans ce cas, personne n'avait pu corroborer que la partenaire de J. avait maintenu effectivement des contacts sexuels avec un militaire) de la part de la microsociété révolutionnaire : comment pouvait la militante la *Petite* ne pas criminaliser cette femme qui n'avait pas continué – en conformité au code moral de Montoneros - à militer seule (sans se chercher un nouvel partenaire) lorsqu'elle était devenue veuve à ses 26 ans (son mari avait été détenu) comme elle-même l'avait fait en se réaffirmant fidèle et loyale à son *compañero* ? Comment pouvait Lewin ne pas ressentir le dégoût face au contact intime entre une militante et un assassin, du moment où elle faisait l'amour à chaque occasion avec son partenaire et *compañero* Juan comme une forme de s'accrocher à la vie et de réaffirmer que, malgré le climat mortel, les deux étaient encore vivants.e.s ?

Dans son vidéo-documentaire reconnu comme pionnier pour avoir traité principalement l'*Amor en dictadura* (2019), Emilia Faur a enquêté les effets que le terrorisme d'État avait produit dans les relations amoureuses. Pour ce faire, elle a ancré sa narration, premièrement, dans une interview avec le père du feuilleton argentin Alberto Milagré. Deux de ses productions – *Rolando Rivas, « taxista »* (1972-1973) et *Piel naranja* (1975) - ont permis à cette psychologue sociale d'aborder la question de comment la représentation du politique avait traversé les liaisons amoureuses avant la période dictatoriale¹⁶⁴. Ce documentaire n'a abordé que l'amour militant en soulignant que (rappeler) cet amour amènerait à repenser la liaison entre la vie et la mort où le sentiment d'amour représenterait un élan vital des couples sexo-affectifs militants ayant constitué une forme de résistance au terrorisme d'État. Cet argument a été avant tout exprimé par Lewin (in FAUR 2019) dont le témoignage a constitué à mon avis le fil rouge de la narration de ce qui avait signifié l'amour pendant l'époque dictatoriale (pour l'ensemble des militant.e.s de Montoneros)¹⁶⁵. D'après Lewin (in FAUR 2019) la signification de l'amour des années 1970 avait été synthétisée par le poète Mario Benedetti : *Si je t'aime c'est parce que tu es mon amour, complice*. L'amour militant recelait l'idée et la pratique

¹⁶⁴ Andújar (2009, 149) avait déjà analysé *Rolando Rivas, « taxista »* en expliquant que ses intrigues se fondaient dans les souffrances et les sacrifices qui devait traverser un couple – toujours hétérosexuel – pour arriver au bonheur et que cela n'était autre chose que la réalisation d'une union matrimoniale consacrée exclusivement par la voie religieuse.

¹⁶⁵ Il est intéressant de noter qu'un témoignage similaire avait été déjà donné par Lewin in Diana ([1996] 1997, 149) avec le pseudonyme de Mariana. Il est peut-être également important de préciser que l'ouvrage de Diana avait déjà abordé la question de l'amour militant.

d'être plus qu'une seule personne : non uniquement car dans cet amour il y avait deux personnes mais également car tout le monde avait des opinions sur chaque couple. Avec le terme de plénitude de l'amour (comme propre aux années 1970), Lewin (in FAUR 2019) a voulu signifier, d'un côté, l'aspiration à une synthèse complète entre deux corps, âmes et esprits hétérosexuels qui essayaient - par la forme de ressentir intensément - de chercher l'autre dans le miroir et de grandir ensemble. De l'autre côté, avec ce terme Lewin (in FAUR 2019) a voulu mettre en exergue que si le couple faisait partie d'un collectif, ce collectif avait le droit de commenter (et de juger) sur la vie personnelle et affective des militant.e.s. Pour son cas personnel, Lewin avait connu Juan Eduardo *Beto* Estévez, un militant de l'UES-Montoneros qui lui avait proposé d'abord une relation ouverte et ensuite d'aller vivre ensemble. À ce sujet, Lewin (in FAUR 2019) a rappelé que les relations sexo-affectives parmi les militant.e.s étaient souvent ouvertes même si la plupart de fois cela n'était pas explicité en causant beaucoup de souffrances d'amour notamment lorsque les deux militaient dans des zones diverses ou dans deux organisations politiques différentes. Les formes dont l'amour militant faisait souffrir s'étaient manifestées également lorsque les projets de vie des deux partenaires entraient dans des conflits perçus comme immédiats car ils se produisaient dans une situation qualifiée comme de risque majeur. Deux grands moments d'émergence de conflit entre les couples sexo-affectives avaient été l'entrée en clandestinité de Montoneros couplée à l'intensification de la répression avec notamment le coup d'État et la nouvelle vie en exil. Si selon Migré, certains conflits de couple fondés sur des conceptions de vies différentes s'étaient aiguisés dans l'exil (forcé par le terrorisme d'État) en causant beaucoup de séparations, Lewin a rappelé que la souffrance d'amour – comme l'un des effets du terrorisme d'État – avait concerné également les situations où un.e partenaire avait décidé de continuer à militer et l'autre non. En particulier elle a estimé que si c'était la femme à rester dans la militance, cette décision lui était reprochée (même si elle n'a pas explicité *par qui* ?) comme une irresponsabilité totale envers son obligation de préserver la sécurité de ses enfants et de sa famille. La journaliste a de plus affirmé que la plupart de ces cas s'étaient terminés avec la séparation du couple. De son côté, Franco (in ANDÚJAR 2009, 133) a rappelé que l'expérience de l'exil avait impliquée une déqualification professionnelle automatique accompagnée beaucoup de fois par une forte précarité économique : pour certains hommes, encore plus que pour des femmes, l'exil avait pu signifier la perte d'un espace de légitimité et de reconnaissance personnelle où sa propre masculinité se fondait. Le développement professionnel, le soutien de la structure domestique, l'occupation de l'espace public et la pratique politique (et notamment militaire) étaient tous des domaines altérés par le contexte nouveau d'exil. Franco (in ANDÚJAR 2009, 134) a cité à ce sujet le témoignage d'un ancien militant affirmant que dans l'exil, les gens ne le voyaient pas comme un héros, au contraire,

et cela avait provoqué une rupture avec sa partenaire qui avait pu faire face mieux de lui à la vie de l'exil.

D'autres manières dont l'amour militant avait fait souffrir les militantes (et que j'étudie dans le chapitre 4 de cette thèse) avaient concerné l'absence de leurs partenaires dans les formes de la détention (clandestine ou pas), de la mort et du trop d'activités politiques. Alors que le comportement correct (notamment féminin) d'après l'*Orga* était d'attendre/espérer la réapparition de leurs partenaires ou de rester perpétuellement en deuil selon les principes de ce que Lewin (in FAUR 2019) a reconnu comme l'éducation sentimentale féminine dans un monde romantique (où les relations sexo-affectives devaient être entendues comme une exclusivité et elles devaient être le lieu de satisfaction maximale des femmes), le processus de deuil de certaines militantes avait donné lieu, dans certains cas, à des nouvelles relations sexo-affectives. En partie, cela avait été le cas de Lewin dont le partenaire Estévez avait été séquestré et fait disparaître le 17 mai 1977 ; une fois libérée de l'ESMA, Lewin avait choisi comme son époux et père de ses enfants Carlos Alberto *Negro* García. Cet ancien militant de Montoneros de la Zone Nord détenu lui aussi dans l'ESMA avait essayé d'embrasser Lewin (et WORNAT 2014) au milieu d'une conversation que les deux avaient tenu au fond de la *Capucha*. Lewin a rappelé que ce bisou lui avait semblé inapproprié et même obscène dans le contexte de mort du CCD : elle n'avait pas pu penser dans l'ESMA ni à l'amour ni au sexe. D'après Lewin, l'amour et le sexe dans les couples hétérosexuels de militant.e.s non-détenu.e.s avaient fonctionné comme un réparateur de la situation épuisante dans laquelle vivaient les militant.e.s. L'amour, autrement dit, était perçu comme un refuge nécessaire, un espace intérieur de tendresse s'opposant à la cruauté du dehors. Cette interprétation de refuge est apparue également dans le film de Molina et Ardito, *Sinfonía para Ana* (2017) pour qualifier - outre aux souvenirs de la militance juvénile dans le Collège National de Buenos Aires avant d'être dépouillé des batifolages (et) des adolescent.e.s militant.e.s (un Collège sans amour) par l'arrivée du terrorisme d'État - la relation sentimentale entre les deux militant.e.s de l'UES-Montoneros Ana et Camilo dont finalement la protagoniste dira que ce n'était pas de l'amour. Cette narration a mis en scène un triangle amoureux entre Ana, Lito (son partenaire trotskiste) et Camilo (son partenaire fictif pour éviter d'être arrêté.e.s par la Police, voire pour des raisons de sécurité) où l'amour spontané et heureux (avec Lito) a été présenté comme entravé d'abord par l'Organisation (définissant Lito, pour des raisons de sécurité, comme un espion) et ensuite par le terrorisme d'État ayant forcé l'exil au Brésil de Lito (pour des raisons de sécurité) et séquestré Ana. La fonction de refuge de l'amour militant est analysée dans le chapitre 4 de cette thèse où on l'étudie en mettant en exergue la double morale (hétéro)sexuelle révolutionnaire de l'organisation sociale de Montoneros. Ce qui est important de souligner c'est que Lewin et Wornat (2014) ont (entre autres) utilisé ce concept d'amour-refuge pour façonner leur thèse

de l'amour impossible entre les détenues et leurs ravisseurs dans les CCD. L'amour militant avait été d'après les journalistes également un refuge dans les CCD du moment qu'elles l'ont conçu comme la vraie relation d'amour par les pair.e.s. Ces (dit.e.s) égaux.les ont été à la fois les partenaires amoureux absent.e.s pour plusieurs raisons - détenu.e dans un CCD différent, exilé.e (intérieur.e ou extérieur.e), en liberté (vigilée ou pas), disparu.e, etc. – ou des *compañero.a.s* détenu.e.s dans le même CCD¹⁶⁶. D'après Lewin et Wornat (2014), l'amour dans l'ESMA avait été avant tout l'une des formes de solidarité que les *compañero.a.s* de CCD avaient pu créer entre eux et elles ; ou plutôt, une forme excédante cette solidarité car l'amour entre disparu.e.s avait permis de rencontrer une autre personne – selon Lewin - dans laquelle le.a détenu.e avait pu confier totalement en captivité, à savoir dans un environnement caractérisé par la pratique quotidienne de faire semblant, simuler et se taire. Cet amour a été décrit comme marqué par les pertes d'êtres cher.e.s, l'angoisse, la détresse, la terreur et la solitude mais sans coercition, car l'autre en question était en même temps le.a seul.e être élu.e et un.e objet de désir. Les situations où cet amour avait pu être pratiqué ont été décrites par Lewin et Wornat (2014) comme les seuls moments où les victimes avaient pu se détendre complètement et parler sans filtres, c'est-à-dire sans la peur d'être trahies et/ou de souffrir des représailles ; en un mot, les victimes de ce couple amoureux avaient pu être *elles-mêmes* dans le CCD. Les journalistes ont fait de l'amour l'antidote au sentiment de méfiance qui avait régné dans l'ESMA parmi les détenu.e.s disparu.e.s. Ce sentiment avait, entre autres, cassé d'après Lewin le mandat révolutionnaire que pour une militante il n'y a rien de mieux qu'un autre militant car il avait été généralement plus rassurant, apaisant et réconfortant de parler avec un ravisseur qu'avec un détenu.e du moment où il était clair pour les détenu.e.s jusqu'où ils et elles pouvaient se révéler avec eux. En ce sens, les actes de soin de soi et des autres (la solidarité) réalisés par les détenu.e.s disparu.e.s notamment inséré.e.s dans ledit processus de récupération n'avaient pas impliqué l'abandon de l'art de faire semblant, voire de simuler un.e personnage ressenti comme écarté.e de la personne que le.a détenu.e croyait ou supposait d'être (ou en tout cas d'avoir été ou de vouloir être). Lewin et Wornat (2014) ont spécifié que c'était un art pour lequel les détenu.e.s avait dû s'entraîner afin de profiter des contradictions entre les ravisseurs et leurs faiblesses. Pour la pratiquer, il ne fallait pas agir frontalement, mais il fallait évaluer chaque pas et ses conséquences.

Par le fait aussi que les relations amoureuses entre détenu.e.s avaient été généralement interdites plus par des menaces que par des prohibitions, la naissance et le maintien en secret de ces amours (dits) purs ont été analysés par les deux journalistes comme des véritables pratiques de résistances des détenu.e.s au sein des CCD. Pour ce qui concerne l'ESMA, Lewin et Wornat (2014) ont raconté

¹⁶⁶ Ce type d'argumentation n'a pas été exclusif de Lewin et Wornat (2014). Par exemple, le 2 juillet 2017, *Página 12* a publié un article intitulé « L'amour au milieu du terreur » où il a été mis en évidence l'apparition d'une écrite sur un mur de la *Capucha* de l'ESMA réalisée par le détenu – séquestré le 30 octobre 1976 – disparu (jusqu'à aujourd'hui) : « Mónica [Dittmar] je t'aime ».

l'histoire d'amour entre Ana María *Rosita* Soffiantini - une militante de Montoneros qui avait été séquestrée le 16 août 1977 avec ces deux enfants (confié.e.s après quelques jours à ses grands-parents) et dont le mari (et responsable de la Logistique dans la Colonne Nord de Montoneros jusqu'à la fin de 1975) Hugo Luis *le Perroquet* Onofrio avait été fait disparaître dans l'ESMA le 20 octobre 1976 – et Ricardo *Serafín* Coquet. L'histoire narrée a commencé avec un Coquet (séquestré le 10 mars 1977 et détenu dans l'ESMA jusqu'à décembre 1978) qui avait pour la première fois vu dans la *Capucha* une Soffiantini très souffrante et il avait décidé de l'aider. Coquet – qui dans un bureau du *Sótano* créait des diagrammes de publications pour le GT3.3.2 ainsi qu'il avait falsifié des diplômes pour des officiers avec les noms réels (Juan Carlos Fotea, Ricardo Jorge Lynch Jones et Miguel Angel García Velasco) – avait convaincu ses ravisseurs de nécessiter Soffiantini comme son assistante de travail. Soffiantini a rappelé en 2018¹⁶⁷ que depuis sa séquestration, elle était tombée dans un état de simulation qui avait duré tout le temps de sa captivité ; un état où elle a précisé que sa personnalité était dédoublée et pour cela elle avait nié en permanence qu'elle était la personne qu'elle croyait d'être. Soffiantini a affirmé d'avoir souffert beaucoup sa condition de femme dans le CCD notamment car le chef du GT3.3.2 Acosta lui avait dit que dans l'ESMA les femmes pouvaient s'accoupler uniquement avec les officiers. Soffiantini a dit d'avoir cependant choisi de se mettre en couple avec Coquet. Cette décision leur avait coûté beaucoup de châtiments et de risques. Toutefois, le couple a résisté et, finalement, les deux détenu.e.s avaient eu une fille (Ana Julia) en générant une situation heureuse et un espace d'amour dans l'enfer. Après avoir affirmé que la sexualité était absolument bloquée et réprimée – même si parfois elle affleurait dans les orgasmes amers et tristes des détenu.e.s qui rêvait d'avoir des relations sexuelles avec leurs partenaires disparu.e.s –, Lewin et Wornat (2014) ont narré que tou.te.s les détenu.e.s avaient célébré l'amour entre Soffiantini et Croquet. Cet amour de l'ESMA avait trouvé la manière de tenir des relations sexuelles dans la douche d'une salle de bain rouge du *Sótano* en occultant les gémissement avec les bruits de la machine à laver grâce à l'aide d'un.e *compañero.a* censé.e prévenir dans le cas où l'un des ravisseurs s'approchait. Dans l'argumentation de Lewin et Wornat (2014) l'amour dans l'ESMA s'était donc humanisé – en devenant un lieu privilégié pour l'expression d'un amour pur et noble, hautement solidaire et résistant à la violence la plus extrême - par l'union hétérosexuelle d'une femme et un homme en constituant finalement la base au sein de laquelle a pu se matérialiser la sexualité active féminine.

¹⁶⁷ Le 28 juillet 2018, dans le cadre de *La Visite des Cinq* (tenues chaque dernier samedi du mois à 17h00), le Musée de la Mémoire de l'ESMA a organisé une visite ouverte au public avec les invitées spéciales Soffiantini et la chercheuse du Centre d'Études en Histoire, Culture et Mémoire ainsi que directrice de l'Observatoire Mémoire, Genre et DH de l'Université de Quilmes Sonderéguer intitulée « Rosita, une histoire d'amour et de résistance. Vivre et survivre dans l'ESMA ». Un résumé audiovisuel créé par ce Musée de cette journée est disponible in <https://www.youtube.com/watch?v=4FeWwMJ6bE4> (consulté le 20 avril 2020).

Une manière à mon avis intéressante de réactiver la trahison de la détenue disparue pour en faire une narration testimoniale de la dernière dictature a été celle d'Andrés Di Tella avec le documentaire *Montoneros, una historia* produit en 1994. Il s'agit d'un récit articulé principalement autour de l'histoire d'amour et de désamour entre deux jeunes militant.e.s de Montoneros : Ana María Isabel Testa et Juan Carlos Negro Silva. Cette narration mettant en opposition l'amour pour la partenaire et l'amour pour la révolution s'est conclue tragiquement non pas parce que Silva avait été fait disparaître mais car avant sa séquestration, ce militant avait décidé de ne pas se rencontrer avec son ancienne copine, mère de Paula (la fille du couple) et (auto-définie) militante pour amour qui (ou plutôt, car elle) avait été précédemment détenue dans l'ESMA et ensuite mise en liberté. En mots de Testa (in TELLA 1994), Silva avait dit à une amie des deux (Gabriela) qu'il aurait pu mais il n'avait pas voulu la voir car elle était une traîtresse. Il est important de souligner que la décision de rompre le couple amoureux militant hétérosexuel à cause de la délation sous torture n'avait pas été prise uniquement par des hommes. Par exemple, Miguel (in DIANA ([1996] 1997, 297) a témoigné qu'il était resté séparé de sa partenaire lorsqu'il avait été détenu non uniquement car il était dans la prison mais également car elle ne pouvait pas accepter qu'il eût parlé sous torture. Ce type de situation avait mis en évidence que l'amour de la révolution avait (souvent) primé sur l'amour hétérosexuel, monogame et finalisé à la construction d'une famille à travers le mariage. D'après Andújar (2009, 159-161), l'amour avait été un lieu d'une très grande importance dans la culture militante (chrétienne) des années 1970 qui se manifestait avant tout dans la question d'être disposé.e.s à donner sa propre vie pour le peuple (ou la forme la plus radicale d'amour du et de la prochaine, dans le cadre du Concile Vatican II, les pauvres). D'après cette chercheuse, le peuple était conçu comme méritant d'un amour beaucoup plus grand par rapport à l'amour qui pouvait être éprouvé par un.e seul.e individu, notamment car l'amour pour les pauvres devait passer avant à tout autre question. En ce sens, la liaison amoureuse entre militant.e.s était entrée dans l'arène des oppositions avant tout entre collectif et individuel mais aussi entre mort et vie. Alors que d'après le mandat révolutionnaire il fallait toujours privilégier les nécessités et les intérêts du collectif social par rapport à celles dérivées des liaisons personnelles ou propres à l'individu (tâchées de petites-bourgeoises) même lorsque l'amour du peuple pouvait conduire à la mort, l'amour de couple hétérosexuel avait également et surtout (même si pas toujours, comme le cas analysé) fonctionné comme un frein pour la capacité de donner la vie pour les autres. Ainsi, l'amour de couple hétérosexuel, monogame et finalisé à la construction d'une famille à travers le mariage sans être subordonné à l'amour pour la cause était considéré comme une faiblesse ou un comportement acritique des principes, idéaux et style de vie des secteurs de la classe moyenne antipopulaire et éloignée de (ce que l'on avait considéré comme) le prolétariat.

Testa était sortie en vie de l'ESMA, qu'est-ce qu'elle pouvait être sinon une traîtresse (de l'amour de la révolution et/ou de l'amour de son partenaire) ? Di Tella (1994) a mis en scène un collage de témoignages qui ont fait de Testa – en mots de son ancien professeur Rolo Miño délaté par Testa dans l'ESMA et, malgré cela, encore son ami (« Qui est-ce qui peut apprécier la stratégie de survie que l'on peut élaborer lorsque l'on est attaché à une table et torturé avec des aiguillons électriques ? » a affirmé Miño) – une femme d'une famille blanche de classe moyenne très jolie et la plus séduisante de la Faculté d'Architecture de l'Université National du Nord-Est (Province de Chaco). En mots de Miño, le fait que Silva avait réussi à avoir *la* fille avait constitué la revendication de tous les *negros* malheureux péronistes. Testa (in TELLA 1994) a rappelé comme un geste d'amour (car il lui avait permis de continuer à vivre) le fait que Silva, lors d'une opération où Testa s'était blessée et, désespérée, elle ne voulait plus continuer à courir sur les toits des maisons, lui avait pointé une arme à la tête en lui faisant savoir que si elle se serait rendue il l'aurait tuée. Autrement dit, Silva avait exprimé qu'il préférerait une copine morte par rapport à une copine qui cédait à l'ennemi. Fils d'un ancien député du FREJULI, étudiant d'Ingénierie et lieutenant de Montoneros, Silva avait été en 1975 le responsable du Front d'Étudiant.e.s de la JUP-Colonne du Chaco qui avait participé le 5 octobre 1975 à l'assaut du régiment d'infanterie de Mont n°29 à Formosa. En suivant le témoignage de Testa (in TELLA 1994), l'un des détenus de cette opération connaissait son nom légal ; ainsi, le couple avec sa fille avait dû entrer dans la vie en clandestinité. Après des débats dans le couple – notamment car dans Montoneros, et d'après Silva, les enfants auraient dû idéalement grandir devant les morts et les disparitions des *compañero.a.s* (et des parents) pour apprendre la morale (sexuelle) révolutionnaire -, Paula avait été confiée à ses grands-parents maternels. En mars 1976, à la tête d'une UBC, Silva avait assumé le rôle de coordinateur d'un groupe d'ouvrier.e.s de la viande et de cheminot.te.s. En 1977, Silva et Testa s'étaient retrouvé.e.s détaché.e.s (*desenganchado.a.s*) de la structure organique de Montoneros en raison des détentions de leurs contacts. Les deux s'étaient transféré du Chaco à Buenos Aires. Testa a rappelé d'avoir voulu retourner à être « une être humaine normale » entre autres car elle avait perdu sa seconde grossesse au milieu de la rue, sous un pont. Le militant professionnel Silva avait en revanche essayé pour un an et demi – lorsque Testa travaillait pour que le couple pouvait manger - à s'accrocher (*engancharse*) à l'organisation. Lorsque Silva avait réussi à se réinsérer dans la structure de Montoneros, les deux s'étaient séparé.e.s non pas car le sentiment d'amour réciproque – en termes de Testa (in TELLA 1994) – s'était épuisé mais pour des raisons de sécurité stipulées par Montoneros. Les deux avaient dû vivre dans des maisons séparées et ne se voir que rarement. La dernière fois que Testa avait vu Silva était en juin 1979. En novembre 1979, Testa avait été séquestrée et amenée à l'ESMA où elle avait été cruellement torturée par Juan Antonio *Fredy* ou *Piranha* Azic, Carlos *Levier* Carella, Adolfo *Gerónimo* Donda et Ricardo Miguel

Marcelo ou *Sérpico Cavallo*. Après quelques jours, Testa (in TELLA 1994) a affirmé d'avoir découvert que pas tou.te.s les séquestré.e.s étaient dans la même situation. Elle a parlé de deux femmes détenues qui allaient la visiter : Julia *Pocha* Sarmiento - qui lui avait dit que dans cette petite école elle avait appris à être une femme – et Mercedes Inés *Lucy* Carazo que Testa a rappelé comme une ancienne cheffe de Montoneros qui avait eu des relations sexuelles avec Pernías afin de négocier sa survie. Di Tella (1994) a monté un bricolage avec les témoignages d'autres deux ancien.ne.s détenu.e.s disparu.e.s de l'ESMA : Graciela Daleo et Mario Villani. Daleo a témoigné que les détenu.e.s avaient commencé à simuler qu'ils et elles étaient ce que les ravisseurs voulaient qu'ils et elles étaient en questionnant par-là le concept de collaboration lui-même : est-ce qu'éteindre la lumière dans le CCD était un geste de collaboration ? D'après Daleo, l'un des risques majeurs encourus par les détenu.e.s qui avaient adopté la stratégie de la simulation pour essayer de survivre était la folie car ils et elles pouvaient rester attrapé.e.s dans une série de questions (« Qui est-ce qui je suis ? Qui est-ce qui celle ou celui qui est en train de simuler ? Est-ce que c'est *moi-même* qui simule ? Est-ce que je me suis transformé.e dans le personnage que je suis en train de simuler ? ») façonnant un véritable dilemme existentiel. Villani a affirmé que le problème des détenu.e.s était de rester *enganchado.a.s* en travaillant pour les services de renseignement de militaires, vu que la simulation était un jeu d'équilibristes. Le dilemme, d'après Villani, résidait dans la double perspective de ce qui signifiait la collaboration. D'après Montoneros, il était un collaborateur car par ses habilités d'électricien il résolvait des problèmes aux marins et donc il aidait à faire fonctionner le CCD. Depuis la perspective d'un.e détenu.e, il était en train de collaborer pour se maintenir en vie. La possibilité de se maintenir en vie, d'après Testa (in TELLA 1994), s'était manifestée comme un fil d'espoir suite à la découverte de l'existence d'un processus de récupération mis en place par le groupe spécial opérant dans l'ESMA car ce programme avait impliqué la prise de contact des détenu.e.s avec l'extérieur du CCD par des appels téléphoniques et des visites aux proches. Testa avait été escortée au moins quatre fois chez sa famille à San Juan par le capitaine de corvette de la Marine Cavallo et autres quatre marins armés. Dans ces visites, la mère de Testa essayait de recevoir ces militaires auxquels elle avait dû cuisiner et même leur repasser les chemises ; Cavallo lui avait dit d'être tombé amoureux de sa fille et elle avait pensée qu'Ana aurait dû accepter son amour pour faire en sorte qu'il la ramenait chez sa famille. Du moment où ces visites avaient une durée d'entre deux et quatre jours, Cavallo avait dormi dans le lit du frère de Testa et il avait partagé des journées dans la piscine et la table avec les proches de Testa. Cavallo avait même offert des rollers à Paula et la voiture à la sœur mineure Silvina en la prévenant de ne pas passer face à la station de la Police car la voiture était volée et que la quatrième pédale servait pour actionner un dispositif faisant exploser les pneus (LEWIN et WORNAT 2014). Testa (in TELLA 1994) avait défini Cavallo comme ayant une double personnalité

(cruelle et humaine) dont elle n'avait pu interagir qu'avec l'apparence humaine de *Marcelo*. Cavallo était pour Testa une personne de 29 ans très chaste, aimante de la musique classique ; sa personne était totalement détruite car il était entré très jeune dans le fonctionnement répressif de l'ESMA et, s'il regardait en dehors de ce CCD où il vivait, ne trouvait pas sa place dans la société car il n'avait ni un.e ami.e ni une partenaire. Testa (in TELLA 1994) croyait que le lien entre le ravisseur et le.a séquestré.e était tant psychopathe qu'il établissait une situation de compensation, à savoir : les détenu.e.s ressentaient que la personne qui allait les tuer était aussi la personne qui allait les protéger. Testa a affirmé d'avoir éprouvé un sentiment de profonde gratitude vers Cavallo car elle pensait que celui-ci lui avait sauvé la vie. Après quelque temps, les marins avaient fait en sorte que Testa dormait chez sa famille. À chaque fois qu'elle voyageait à Buenos Aires, elle avait dû se rencontrer avec Cavallo : il lui donnait des rendez-vous dans des bars et il la soumettait à des interrogatoires – pour savoir avec qui elle s'était vue, quels étaient ses mouvements et plans et ceux de sa famille – pouvant apparaître des situations (dites) normales de couple¹⁶⁸. Après 15 ans de la diffusion de ce témoignage, la Justice a commencé à considérer que ce type de relation ayant eu une apparence normale avait pu, en revanche, constituer un crime de lèse humanité.

Chapitre 2 : La violence sexuelle comme un délit de lèse humanité

La violence (masculine) à l'encontre des femmes est aujourd'hui considérée comme un grand problème de santé publique et une violation majeure des droits de la femme par l'Organisation Mondiale de la Santé. Ce terme a été forgé dans la Déclaration sur l'élimination de la violence à l'égard des femmes du 20 décembre 1993, sortie de la Conférence mondiale sur les droits de l'homme – la première depuis la fin de la guerre froide et la deuxième¹⁶⁹ portant globalement et exclusivement sur les DH - déroulée à Vienne du 14 au 25 juin 1993 sous l'égide des Nations Unies. La Déclaration et programme d'action de Vienne, d'où était ressortie également la Convention internationale pour la protection de toutes les personnes contre les disparitions forcées considérées comme crime contre l'humanité (adoptée le 20 décembre 2006 et entrée en vigueur le 23 décembre 2010), avait affirmé que les droits des femmes et des petites filles sont une partie inaliénable, intégrante et indissociable des droits universels de l'homme ainsi que des objectifs premiers de la communauté internationale. Cette déclaration avait reconnu explicitement la violence conjugale, le harcèlement sexuel et l'exploitation comme des phénomènes incompatibles avec la dignité et la valeur de la personne

¹⁶⁸ Dans l'une de ces réunions, Cavallo avait communiqué à Testa que Juan Silva était rentré en Argentine depuis l'Espagne comme membre de la Contre-offensive de Montoneros et qu'il avait été séquestré par l'Armée de terre. En réalité, Silva avait été séquestré le 16 juin 1980 lorsqu'il était en train d'aller en autobus d'Once à Rio de Janeiro pour se joindre à la Contre-offensive.

¹⁶⁹ La première fut la Conférence internationale des droits de l'homme réunie à Téhéran en avril-mai 1968.

humaine. Elle s'est donnée l'objectif d'intensifier les efforts pour la protection et la promotion des droits des femmes et des jeunes filles et en particulier dans les situations de conflit armé où la violence à l'encontre des femmes – le viol systématique, l'esclavage sexuel et la grossesse forcée - sont considérées comme des violations tant des droits fondamentaux que du droit humanitaire ainsi qu'une forme de discrimination à l'égard des femmes. Avec le terme de violence à l'encontre des femmes cette déclaration a désigné « Tous actes de violence dirigés contre le sexe féminin, et causant ou pouvant causer aux femmes un préjudice ou des souffrances physiques, sexuelles ou psychologiques, y compris la menace de tels actes, la contrainte ou la privation arbitraire de liberté [c'est-à-dire la non-garantie des droits à la vie, à l'égalité, à la liberté, à la sûreté de la personne, à une égale protection de la loi, à ne pas subir discrimination sous aucune forme, au meilleur état de santé physique et mentale possible, à des conditions de travail équitables et satisfaisantes et à ne pas être soumises à la torture ni à des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants], que ce soit dans la vie publique ou dans la vie privée. »¹⁷⁰ La CEDAW a obligé les États signataires à « Agir avec la diligence voulue pour prévenir les actes de violence à l'égard des femmes, enquêter sur ces actes et les punir conformément à la législation nationale, qu'ils soient perpétrés par l'État ou par des personnes privées ». Avec la Recommandation Générale n°19, l'on a établi spécifiquement que « Les États peuvent être également responsables d'actes privés s'ils n'agissent pas avec la diligence voulue pour prévenir la violation de droits ou pour enquêter sur des actes de violence, les punir et les réparer » ainsi qu'ils doivent prévoir « une procédure de plainte et des voies de recours efficaces, y compris pour le dédommagement. » Si l'Argentine avait incorporé ce traité avec la réforme constitutionnelle de 1994, en 2010 ce Comité lui avait reproché de n'avoir pas encore adopté des mesures proactives pour rendre publique la violence sexuelle perpétrée pendant la dernière dictature, la juger et la punir dans le cadre de procès pour crimes de lèse humanité ainsi que de réparer les victimes. De plus, il faut rappeler qu'en 1994, l'Organisation des États Américains avait adopté à Belém do Pará (Brésil) la Convention Interaméricaine pour Prévenir, Sanctionner et Éradiquer la Violence contre la Femme – ratifiée par l'Argentine en 1996 – à savoir l'instrument juridique le plus important, au niveau régional, concernant la protection des droits des femmes à l'encontre de la violence sexuelle. Cette violence a été conçue comme « Une offense à la dignité humaine et une manifestation des rapports de pouvoir historiquement inégaux entre les hommes et les femmes. » La Convention Américaine relative aux Droits de l'Homme, adoptée à San José au Costa Rica le 22 novembre 1969, protégeait

¹⁷⁰ Plus précisément, les formes de violence énumérées concernent, au sein de la famille, les coups, les sévices sexuelles infligées aux enfants de sexe féminin au foyer, les violences liées à la dot, le viol conjugal, les mutilations génitales et autres pratiques traditionnelles préjudiciables à la femme, la violence non conjugale, la violence liées à l'exploitation ; au sein de la collectivité, en revanche, les formes de violence sexuelle indiquées sont le viol, les sévices sexuels, le harcèlement sexuel et l'intimidation au travail, dans les établissements d'enseignement et ailleurs, le proxénétisme et la prostitution forcée. Finalement, la dernière forme que les violences sexuelles à condamner prennent c'est celle perpétrée ou tolérée par l'État.

déjà le droit à l'intégrité personnelle, c'est-à-dire à l'intégrité physique, psychique et morale de chaque personne. Cette convention prévoyait également à l'art.11 la « Protection de l'honneur et de la dignité de la personne » et argumentait que « Nul ne peut être l'objet d'ingérences arbitraires ou abusives dans sa vie privée, dans la vie de sa famille, dans son domicile ou sa correspondance, ni d'attaques illégales à son honneur et à sa réputation. »

L'ouverture d'un nouveau chapitre dans la lutte pour l'égalité entre les sexes, le développement et la paix s'était avérée lors de la IV^{ème} Conférence mondiale sur les femmes organisée à Beijing en 1995 et s'inscrivant dans la critique du concept traditionnel, abstrait et universaliste de DH entamée au Mexique en 1975. La transformation de la manière d'organiser cette lutte s'était avérée avec la reconnaissance d'un besoin de déplacer le regard des femmes envers le concept de genre et saisir la violence (masculine) à l'égard des femmes comme à la fois un problème ancien qui préoccupe tous les États et un obstacle majeur à la réussite de cette lutte. Cette violence « Constitue une violation des droits fondamentaux et des libertés fondamentales des femmes et empêche partiellement ou totalement celles-ci de jouir de ces droits et libertés. » Il faudrait en étudier les causes, les conséquences, son incidence ainsi que les mesures à prendre pour la combattre avec une approche globale et multidisciplinaire qui se soucie de pallier en particulier à « La pénurie, voire l'absence totale de documents et d'études sur la violence au sein de la famille, le harcèlement sexuel et la violence dont les femmes et les petites filles sont victimes dans la vie privée et publique. » Penser au genre avait permis de montrer que la structure de la société dans son ensemble – et donc les relations entre les hommes et les femmes – devait être réévaluée pour assurer « Le respect de la dignité humaine et la faire prévaloir dans tous les aspects de la vie en société. » Il était nécessaire de favoriser « Le respect de soi, ainsi que le respect mutuel et l'esprit de coopération entre les femmes et les hommes » car « Pour changer les choses, il est indispensable d'obtenir l'appui d'associations masculines déterminées à lutter contre les violences qui s'exercent en fonction du sexe. » La lutte pour les droits des femmes et des petites filles – victimes de violences physiques, sexuelles et psychologiques dans toutes les sociétés « Quels que soient leur revenu, leur classe sociale et leur culture » - devait cibler une restructuration profonde de la société et de ses institutions avec une perspective sexospécifique afin de conférer plus de pouvoir aux femmes au profit de toute la société. Changer les institutions signifiait en premier lieu prendre conscience que « Les femmes peuvent être exposées à des formes de violence de la part de personnes qui détiennent l'autorité, en situation de conflit ou non. » Ainsi, « Si tous les agents de l'État auxquels les femmes devraient pouvoir faire confiance, notamment les agents de police, les fonctionnaires des administrations pénitentiaires et les agents des forces de sécurité avaient une formation dans le domaine du droit humanitaire et des droits de l'homme et si les auteurs de violences à l'égard des femmes étaient punis, celles-ci subiraient moins de violences

de la part d'agents de l'État. » Il y a eu, en ce sens, la reconnaissance de situations de vulnérabilité propres à certains groupes de femmes comme les détenues et celles qui se trouvent en situation de conflit armé par leur surexposition à des abus de la part des fonctionnaires chargé.e.s de leur garde. Pour rendre compte des vulnérabilisations féminines, ce document s'était également fait promoteur d'une tentative d'élargir l'énumération des formes de violence à l'égard des femmes qui s'était concentrée principalement sur la traite des êtres humain.e.s à des fins sexuels¹⁷¹. L'énonciation de cette forme de violence avait permis de placer cette déclaration en continuité – pour la revoir et la renforcer - avec la Convention de Genève relative à la protection des personnes civiles en temps de guerre de 1949 et ses protocoles additionnels de 1977 avec lesquels on avait stipulé que « Les femmes seront spécialement protégées contre toute atteinte à leur honneur, et notamment contre les traitements humiliants et dégradants, le viol, la contrainte à la prostitution et tout attentat à leur pudeur. » Cette position avait permis de soulever la nécessité de s'occuper urgemment de « La prostitution forcée, le viol, les sévices sexuels et le tourisme sexuel » en mettant en exergue que « Les femmes et les petites filles qui en sont victimes sont plus que d'autres exposées à des nouvelles violences, à des grossesses non désirées et aux maladies sexuellement transmissibles, dont l'infection par le VIH/SIDA. » Ces formes de violence, décrites comme des violations déclinées en « Nombreuses formes [comme la] torture, [les] peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants », ne peuvent toutefois pas être comprises si l'on ne tient pas en compte que « La violence à l'égard des femmes traduit des rapports de force historiques qui ont abouti à la domination des femmes par les hommes et à la discrimination et freiné la promotion des femmes. »¹⁷² Cette précision avait permis de changer le cadre de lecture historique de la violence (masculine) à l'égard des femmes : d'un attentat contre l'honneur et/ou la pudeur, l'on était passé à concevoir la violence sexuelle comme un délit à l'encontre de la personne. Contre-courant à la Campagne sur la tolérance zéro quant à la compréhension plus ample de la violence (masculine) à l'encontre des femmes comme une violation des droits fondamentaux et du principe d'égalité, l'OMS avait défini en 2002 dans le chapitre 6 de son Rapport mondial sur la violence et la santé - c'est-à-dire la première étude portant sur l'ensemble des aspects de la violence

¹⁷¹ La Convention des Nations Unies contre la criminalité transnationale organisée - adoptée par la résolution de l'Assemblée générale le 15 novembre 2000 à Palerme et entrée en vigueur le 29 septembre 2003 - est par la suite devenue la référence internationale pour traiter le trafic d'êtres humains en particulier de femmes et enfants.

¹⁷² Elle poursuit ainsi : « La violence à l'égard des femmes de tous âges découle essentiellement de comportements culturels, en particulier des effets néfastes de certaines coutumes et pratiques traditionnelles et de comportements extrémistes fondés sur la race, le sexe, la langue ou la religion, qui perpétuent le statut inférieur réservé aux femmes dans la famille, sur le lieu de travail et au sein de la communauté et de la société. La violence à l'égard des femmes est encore aggravée par les pressions sociales, notamment la honte qu'entraîne pour les femmes la dénonciation de certains actes dont elles ont été victimes, le manque d'information, d'aide et de protection juridique, l'absence de lois interdisant clairement les actes de violence à l'égard des femmes, la non-révision des législations en vigueur, l'insuffisance des mesures prises par les pouvoirs publics pour faire connaître et appliquer les lois en vigueur et l'absence de moyens éducatifs et autres qui permettraient d'éliminer les causes de la violence et de remédier à ses conséquences. Les images de violences à l'égard des femmes véhiculées par les médias, notamment les scènes de viol ou d'esclavage sexuel et toutes celles où les femmes et les petites filles sont traitées comme des objets sexuels, en particulier les images pornographiques, contribuent à généraliser ces formes de violence et ont un effet déplorable sur le public en général et plus spécialement sur les enfants et les jeunes. »

au niveau mondial – la violence sexuelle comme « Tout acte sexuel, tentative pour obtenir un acte sexuel, commentaire ou avances de nature sexuelle, ou actes visant à un trafic ou autrement dirigés contre la sexualité d'une personne en utilisant la coercition, commis par une personne indépendamment de sa relation avec la victime, dans tout contexte, y compris, mais sans s'y limiter, le foyer et le travail. » La définition de cette violence concerne l'OMS car l'on a estimé que la violence sexuelle est une menace pour la santé (uniquement) des femmes à la fois physique et psychique de la victime (FECI et SCHETTINI 2017, 215). La violence sexuelle - encadrée à partir de ses conséquences – a été associée au risque de santé génésique¹⁷³, mentale¹⁷⁴, comportementale¹⁷⁵ ayant des contrecoups possibles tant sur le court que sur le long terme. Ces aboutissements concerneraient également le lien que la violence sexuelle entretient avec la mort et qui, généralement, s'exprime dans la mort biologique¹⁷⁶ et/ou dans la mort sociale, c'est-à-dire l'ostracisme s'avérant lorsque « Les victimes sont stigmatisées et mises au ban de la société par leur famille ou par d'autres personnes. » Que l'agresseur tire de son acte du plaisir ou pas, cela n'a pas d'importance d'après cette définition qui considère que l'objectif sous-jacent de l'agresseur « Est souvent l'expression d'un pouvoir et d'une domination sur la personne agressée. » Ainsi, par-delà les conséquences, ce qui compte pour qu'un acte soit considéré par l'OMS comme une violence sexuelle c'est le recours à la force à divers degrés¹⁷⁷ qui enfreint l'idée qu'il y a pu avoir un consentement de la part de la victime à un acte où intervient un organe sexuel¹⁷⁸. Pour cette raison, l'OMS a considéré qu'il peut y avoir violence sexuelle quand par exemple la personne agressée est ivre, droguée, endormie ou incapable mentalement de comprendre la situation¹⁷⁹.

Du moment où elle n'était pas considérée comme un crime de lèse humanité, l'un des obstacles à la visibilité de la violence sexuelle dans les CCD au sein des tribunaux depuis la réouverture des

¹⁷³ Les répercussions sur la santé des femmes de la violence sexuelle énumérées par le rapport de l'OMS de 2012 sont : Traumatismes gynécologiques, Grossesse non désirée, Avortement non sécurisé, Troubles sexuels, Infections sexuellement transmissibles, notamment le VIH, et Fistules traumatiques.

¹⁷⁴ Dépression, État de stress post-traumatique, Angoisse, Troubles du sommeil, Plaintes somatiques, Comportement suicidaire, Trouble panique.

¹⁷⁵ Comportement à haut risque (par exemple : rapports non protégés, première expérience sexuelle consentie précoce, multiples partenaires, alcoolisme et toxicomanie), Risque accru de commettre - pour les hommes - ou de subir - pour les femmes - des actes de violence sexuelle ultérieurs.

¹⁷⁶ Le suicide, le meurtre de l'agressée au cours d'un viol ou pour « l'honneur », la mort suite à des infections comme l'VIH, des complications de la grossesse ou d'un avortement non sécurisé, mais aussi la mort de l'enfant né d'un viol – dit infanticide.

¹⁷⁷ Une force physique, une intimidation psychologique, un chantage ou d'autres menaces comme des blessures corporelles, des renvois ou la non-obtention d'emploi.

¹⁷⁸ Les organes sexuels cités sont la bouche, le pénis, la vulve ou l'anus de l'agressé.e. Ces organes peuvent être harcelés à travers différentes parties du corps de l'agresseur et également des objets.

¹⁷⁹ Plus explicitement, dans ce cas, l'OMS a défini la violence sexuelle non seulement au niveau des *conséquences* et des *moyens* de l'acte, mais également au niveau des *causes* lorsqu'elle a affirmé que « La consommation d'alcool et de drogues accroît le risque d'être victime de violence sexuelle » à la fois car les « Femmes ont plus de mal à interpréter les signes de danger et à agir en conséquence pour se protéger » et aussi parce que la consommation d'alcool suppose que les femmes ont fréquenté « Des endroits où elles risquent plus de rencontrer un agresseur potentiel ». Un autre facteur – « On ne sait pas très bien, toutefois, si [...] c'est une cause ou une conséquence de la violence » - qui pose le comportement de la victime comme cause (potentielle) de sa propre agression sexuelle, tout en semblant « oublier » l'idée pourtant citée que la violence sexuelle est une expression du pouvoir [masculin], concerne ses multiples partenaires sexuels ou l'infidélité : « Les jeunes femmes qui ont un plus grand nombre de partenaires sexuels risquent plus d'être victimes de violence sexuelle ».

procès en 2006 a été sa prescription en tant que délit (CARBAJAL 2011). Si la violence sexuelle est aujourd'hui définie juridiquement et internationalement comme un délit autonome, un crime individuel contre l'humanité ainsi qu'une violation des lois de la guerre, il faut rappeler les expériences des Tribunaux Pénaux pour l'ancienne Yougoslavie (institué à La Haye en 1993) et le Ruanda (établi à Arusha en 1994) qui avaient amené, le 17 juillet 1998, la Conférence Diplomatique Plénipotentiaire des Nations Unies sur l'établissement de la Cour Pénale Internationale à souscrire le Statut de Rome. Approuvé le 13 décembre 2006 avec la loi n°26.200 par l'Argentine, l'objectif de ce Statut est de juger les « crimes les plus graves » ayant une portée internationale, à savoir : les crimes de génocide, les crimes contre l'humanité¹⁸⁰, les crimes de guerre¹⁸¹ et les crimes d'agression. Ce Statut a typifié la violence sexuelle dans « Le cadre d'une attaque généralisée [une attaque de grande envergure] ou systémique [une attaque organisée] lancée contre toute population civile et en connaissance de cette attaque » comme un crime de lèse humanité. Son point g) concerne les « Viol, esclavage sexuel, prostitution forcée, grossesse forcée, stérilisation forcée ou toute autre forme de violence sexuelle de gravité comparable. » Son point h) affirme que la « Persécution de tout groupe ou de toute collectivité identifiable pour des motifs d'ordre politique, racial, national, ethnique, culturel, religieux ou sexiste » est un crime contre l'humanité tout comme la « c) Réduction en esclavage » qu'il faut entendre comme « Le fait d'exercer sur une personne l'un quelconque ou l'ensemble des pouvoirs liés au droit de propriété, y compris dans le cadre de la traite des êtres humains, en particulier des femmes et des enfants. » Le Statut avait précisé également sa perspective de genre binomiale : « Le terme « sexe » s'entend de l'un et l'autre sexes, masculin et féminin, suivant le contexte de la société. Il n'implique aucun autre sens. » À ce Statut, deux instruments complémentaires ont été ajoutés le 9 septembre 2002. À l'art.7 « Éléments des crimes », l'on avait clarifié qu'il existe un crime de lèse humanité dès lors que l'acte criminel est commis dans le cadre d'un attaque généralisée et systématique contre la population civile sans qu'« Il soit prouvé que l'auteur avait connaissance de toutes les caractéristiques de l'attaque ou des détails précis du plan ou de la politique de l'État ou de l'organisation. » Il suffirait que « L'auteur [eût] l'intention de mener

¹⁸⁰ Art.7 *Crimes contre l'humanité* : « Aux fins du présent Statut, on entend par crime contre l'humanité l'un quelconque des actes ci-après lorsqu'il est commis dans le cadre d'une attaque généralisée ou systématique lancée contre toute population civile et en connaissance de cette attaque : a) Meurtre ; b) Extermination ; c) Réduction en esclavage ; d) Déportation ou transfert forcé de population ; e) Emprisonnement ou autre forme de privation grave de liberté physique en violation des dispositions fondamentales du droit international ; f) Torture ; g) Viol, esclavage sexuel, prostitution forcée, grossesse forcée, stérilisation forcée ou toute autre forme de violence sexuelle de gravité comparable ; h) Persécution de tout groupe ou de toute collectivité identifiable pour des motifs d'ordre politique, racial, national, ethnique, culturel, religieux ou sexiste au sens du paragraphe 3, ou en fonction d'autres critères universellement reconnus comme inadmissibles en droit international, en corrélation avec tout acte visé dans le présent paragraphe ou tout crime relevant de la compétence de la Cour ; i) Disparitions forcées de personnes ; j) Crime d'apartheid ; k) Autres actes inhumains de caractère analogue causant intentionnellement de grandes souffrances ou des atteintes graves à l'intégrité physique ou à la santé physique ou mentale. »

¹⁸¹ L'art. 8 *Crimes de guerre* : « La Cour a compétence à l'égard des crimes de guerre, en particulier lorsque ces crimes s'inscrivent dans le cadre d'un plan ou d'une politique ou lorsqu'ils font partie d'une série de crimes analogues commis sur une grande échelle. »

une telle attaque. » L'élément mental de la violation sexuelle comme crime de lèse humanité (viol¹⁸², esclavage sexuel¹⁸³, prostitution forcée, grossesse forcée, stérilisation forcée, autres formes de violences sexuelles et persécution sexiste ou violence de genre)¹⁸⁴ a été cadré dans l'intention de réaliser une pénétration sexuelle tout en sachant qu'elle s'avèrera sans le consentement de la victime. L'exigence selon laquelle la victime devrait donner suffisamment preuve d'avoir résisté est invalidée par le droit pénal international qui a clarifié que, si la force ne constitue pas un élément de la violation, le fait d'exploiter les circonstances coercitives pour mener un acte sexuel doit être en revanche incriminé (VASSALLO 2011, 183 et 212). Les principes relatifs à la preuve en matière de violence sexuelle sont en revanche contenus dans le Règlement de procédure et de preuve. La Règle n°70 établit quatre principes : « a) Le consentement ne peut en aucun cas être inféré des paroles ou de la conduite d'une victime lorsque la faculté de celle-ci de donner librement un consentement véritable a été altérée par l'emploi de la force, de la menace ou de la contrainte, ou à la faveur d'un environnement coercitif ; b) [...] ou] lorsque celle-ci est incapable de donner un consentement véritable ; c) Le consentement ne peut en aucun cas être inféré du silence ou du manque de résistance de la victime de violences sexuelles présumées ; d) La crédibilité, l'honorabilité ou la disponibilité sexuelle d'une victime ou d'un témoin ne peut en aucun cas être inférée de leur comportement sexuel antérieur ou postérieur. » Traitant le cas ruandais, le Tribunal avait précisé que le consentement doit être donné de manière libre et volontaire ; ainsi, c'est le contexte des circonstances du moment qu'il

¹⁸² Art.7 1) g)-1 *Viol* : « 1. L'auteur a pris possession [L'expression « possession » se veut suffisamment large pour être dénuée de connotation sexospécifique] du corps d'une personne de telle manière qu'il y a eu pénétration, même superficielle, d'une partie du corps de la victime ou de l'auteur par un organe sexuel, ou de l'anus ou du vagin de la victime par un objet ou toute partie du corps. 2. L'acte a été commis par la force ou en usant à l'encontre de ladite ou desdites ou de tierces personnes de la menace de la force ou de la coercition, telle que celle causée par la menace de violences, contrainte, détention, pressions psychologiques, abus de pouvoir, ou bien à la faveur d'un environnement coercitif, ou encore en profitant de l'incapacité de ladite personne de donner son libre consentement [Il est entendu qu'une personne peut être incapable de donner un libre consentement si elle souffre d'une incapacité innée, acquise ou liée à l'âge]. 3. Le comportement faisait partie d'une attaque généralisée ou systématique dirigée contre une population civile. 4. L'auteur savait que ce comportement faisait partie d'une attaque généralisée ou systématique dirigée contre une population civile ou entendait qu'il en fasse partie. »

¹⁸³ Art.7 1) g)-2 *Esclavage sexuel* [Vu la nature complexe de ce crime, il est entendu que sa commission pourrait impliquer plusieurs auteurs ayant une intention criminelle commune] : « 1. L'auteur a exercé l'un quelconque ou l'ensemble des pouvoirs associés au droit de propriété sur une ou plusieurs personnes, par exemple en achetant, vendant, prêtant ou troquant ladite ou lesdites personnes concernées, ou en leur imposant une privation similaire de liberté [Il est entendu qu'une telle privation de liberté peut, dans certaines circonstances, inclure des travaux forcés ou d'autres moyens de réduire une personne à l'état de servitude, tel qu'il est défini dans la Convention supplémentaire de 1956 relative à l'abolition de l'esclavage, de la traite des esclaves et des institutions et pratiques analogues à l'esclavage. Il est aussi entendu que le comportement décrit dans cet élément inclut la traite d'êtres humains, en particulier de femmes et d'enfants.]. 2. L'auteur a contraint ladite ou lesdites personnes à accomplir un acte ou plusieurs actes de nature sexuelle. 3. Le comportement faisait partie d'une attaque généralisée ou systématique dirigée contre une population civile. 4. L'auteur savait que ce comportement faisait partie d'une attaque généralisée ou systématique dirigée contre une population civile ou entendait qu'il en fasse partie. »

¹⁸⁴ Art.7 1) h) *Persécution* : « L'auteur a gravement porté atteinte, en violation du droit international, aux droits fondamentaux d'une ou plusieurs personnes. 2. L'auteur a pris pour cible la ou les personnes en raison de leur appartenance à un groupe ou à une collectivité identifiable ou a ciblé le groupe ou la collectivité en tant que tel. 3. Un tel ciblage était fondé sur des motifs d'ordre politique, racial, national, ethnique, culturel, religieux ou sexiste au sens du paragraphe 3 de l'article 7 du Statut, ou à d'autres critères universellement reconnus comme inadmissibles en droit international. 4. Le comportement était commis en corrélation avec tout acte visé à l'article 7, paragraphe 1, du Statut ou avec tout crime relevant de la compétence de la Cour [Il est entendu qu'aucun élément psychologique additionnel n'est nécessaire ici, hormis celui qui est inhérent à l'élément 6]. 5. Le comportement faisait partie d'une campagne généralisée ou systématique dirigée contre une population civile. 6. L'auteur savait que ce comportement faisait partie d'une campagne généralisée ou systématique dirigée contre une population civile ou entendait qu'il en fasse partie. »

faut évaluer. Les (dites) circonstances coactives ne nécessitent pas d'être démontrées par la présence de la force physique : les menaces, l'intimidation, l'extorsion et d'autres types de maltraitements qui exploitent la peur et le désespoir (manipulations) peuvent constituer la coercition ; la coercition pouvant être, de plus, inhérente à certaines circonstances comme le conflit armé (VASSALLO 2011, 182). Quant au travail de l'ICTY, un arrêt du 16 novembre 1998 avait octroyé aux victimes de violence sexuelle la même crédibilité (ou présomption de fiabilité) de celle conférée aux victimes d'autres délits : la corroboration de sa déclaration ne doit plus être exigée (VASSALLO 2011, 214). L'émergence de ces documents avait sans aucun doute influencé la manière de structurer, narrer et écouter la violence sexuelle perpétrée pendant la dernière dictature dans les tribunaux argentins ayant (re)entamé à juger les (désormais nommés) génocidaires après la période d'impunité.

Le 20 janvier 2007, le Bureau des Rapporteuses sur le droit des femmes de la CIDH avait élaboré le rapport sur l'Accès à la Justice pour les femmes victimes de violence dans les Amériques comme un instrument pour protéger le (dit) droit des femmes à vivre libres de la violence de façon à que les États reconnaissent que la violence à l'encontre des femmes était un problème public et répandu, méritant d'actions étatiques afin de prévenir, enquêter sanctionner et réparer. Ce rapport a affirmé l'indispensabilité d'un accès *de jure et de facto* à des garanties et à des protections judiciaires pour éradiquer le problème de la violence (masculine) à l'égard des femmes. En constatant que la plupart de ces cas de violence étaient marqués par l'impunité - comprise comme un facteur qui alimentait la perpétration de l'acceptation sociale de cette violation grave des DH -, la CIDH a estimé que les États devaient assumer comme l'une parmi leurs préoccupations majeures la difficulté d'accès à la justice des femmes victimes de violence (masculine). Cette difficulté - entendue également comme un manque de confiance des victimes à l'égard du système de justice pénale - doit être comprise, selon la CIDH, comme l'une des conséquences de la discrimination historique qu'elles souffrent. L'objectif régional était dès lors devenu la réduction du nombre des crimes sexuels à l'encontre des femmes non-dénoncés. De son côté, le Conseil de Sécurité des Nations Unies, à travers l'art.4 de la Résolution n°1820 du 19 juin 2008 avait souligné qu'« Il est nécessaire d'exclure les crimes de violence sexuelle du bénéfice des mesures d'amnistie prises dans le cadre de processus de règlement de conflits et demande aux États Membres de s'acquitter de l'obligation à eux faite de poursuivre les auteurs de tels actes, de veiller à ce que toutes les victimes de violences sexuelles, en particulier les femmes et les filles, bénéficient d'une protection égale devant la loi et d'un accès égal à la justice, et souligne qu'il importe de mettre un terme à l'impunité des auteurs de ces actes dans le cadre d'une logique générale de quête de paix durable, de justice, de vérité et de réconciliation nationale. »

L'accès à la Justice s'était entremêlé avec le droit de demander des réparations tant économiques que symboliques des victimes dont les droits fondamentaux avaient été violés, et en particulier lorsque

cette violation se fondait sur le sexe. L'Assemblée Générale des Nations Unies avait approuvé, le 16 décembre 2005, les Principes fondamentaux et directives concernant le droit à un recours et à réparation des victimes de violations flagrantes du droit international des droits de l'homme et de violations graves du droit international humanitaire avec lesquels elle avait configuré une forme particulière de traitement et de travail avec les témoin.e.s, c'est-à-dire des survivant.e.s ou des proches des victimes. En particulier, elle avait établi que les États membres devaient assurer aux victimes « Selon qu'il convient et de manière proportionnée à la gravité de la violation et aux circonstances de chaque cas, une réparation pleine et effective, comme l'énoncent les principes 19 à 23, notamment sous les formes suivantes : restitution, indemnisation, réadaptation, satisfaction et garanties de non-répétition. » Cet instrument ne formulait pas une normative spécifique pour les dommages causés, mais il imposait aux États d'intervenir activement dans les tâches de protéger, prévenir, enquêter et punir juridiquement les auteurs de ces délits, en pointant l'inconvénient de remplacer les sanctions pénales par les conciliations dans le cas particulier des délits contre l'intégrité sexuelle. L'absence d'une enquête complète et effective autour de la violence sexuelle avait commencé à être interprétée comme causant une source de souffrance et d'angoisse additionnelle pour les victimes ayant en revanche un droit à connaître la vérité de ce qui s'était passé. Ce droit à la vérité, assumé par l'État comme un devoir juridique spécifique (et non pas comme une simple gestion d'intérêts particuliers) avait entraîné l'exigence d'une détermination de la Vérité historique la plus complète possible. Les États membres s'étaient vus donc obligés à s'engager dans une analyse ayant une perspective de genre pour apprécier le comment, le pourquoi et les circonstances dans lesquelles avait eu lieu chaque forme concrète de violence sexuelle. Cela avait concrètement signifié l'injonction à l'abandon des formulations neutres rendant invisibles les spécificités des violations des DH lorsqu'elles concernent les femmes en tant que victimes.

2.1. Un délit autonome

Avec l'arrêt du 25 novembre 2006 de l'affaire pénal Miguel Castro vs. Pérou - constituant l'une des références pour la jurisprudence argentine afin de juger les délits sexuels comme crimes de lèse humanité (in VASSALLO 2011, 168-171) -, la CIDH avait défini la violence sexuelle et avait éclairci que ce délit acquiert des nuances différentielles dans le cas des femmes – reconnues comme affectées en plus grande proportion - en particulier si elles sont enceintes ou déjà des mères. En suivant la définition de la Convention de Belém do Paraná, la Cour a soutenu que cette violence se configure avec des actions de nature sexuelle qui sont commises à l'encontre d'une personne sans son consentement et qui, en plus de comprendre l'invasion physique vaginale, anale ou orale du corps humain de la personne agressée par des parties différentes du corps de la personne assaillante ou par des objets, peuvent inclure des actes n'impliquant ni la pénétration ni le contact physique. Ce procès

avait établi que tant l'inspection vaginale digitale que l'examen vaginal non nécessaire selon l'état de santé de la femme (notamment dans un hôpital militaire) avaient constitué une violence sexuelle qui, pour ses effets, s'était avérée être également une torture. Cet arrêt avait spécifié que la violence sexuelle est utilisée dans beaucoup de cas comme un moyen symbolique pour humilier, punir, réprimer, intimider, faire pression et dégrader la partie adverse c'est-à-dire à la fois les femmes et la population¹⁸⁵. La Cour a indiqué que les détenues doivent être supervisées et révisées par des gardes féminines et que les femmes enceintes et/ou en allaitement doivent être protégées par des conditions spéciales de détention ; il faut leur assurer, par exemple, des visites appropriées mères-enfants. Cette Cour s'était prononcée également sur une autre forme de violence sexuelle : la nudité forcée, conçue comme un traitement portant atteinte à la dignité personnelle. Ce traitement, a estimé la Cour, leur a entraîné des souffrances psychologiques et morales graves qui s'étaient ajoutées à leurs souffrances physiques. En ce sens, la violence sexuelle est considérée comme une expérience extrêmement traumatique qui peut avoir des conséquences graves et causer beaucoup de dommages physiques et psychologiques par le fait qu'elle laisse la victime humiliée physiquement et émotionnellement – à la différence d'autres expériences traumatiques - dans une situation difficilement surmontable par le passage du temps.

Le cadrage juridique en Argentine a longtemps compris la violence sexuelle perpétrée par le personnel maintenant en captivité les détenu.e.s disparu.e.s dans les CCD comme des actes éventuels, isolés ou aléatoires, des délits communs ainsi que d'entité mineure. Afin de l'orienter vers la définition de la violence sexuelle comme un délit de lèse humanité autonome - notamment non-absorbés dans la catégorie de torture même lorsqu'il est évident que ses effets la concernent qualitativement -, l'équipe de recherche de *Grietas en el silencio* a soutenu que la plupart de victimes des CCD avaient souffert la violence sexuelle et que celle-ci avait fait partie du dispositif de discipline (au sens foucauldien) de la dictature. Ces féministes ont essayé dans un premier moment de démontrer que la violence sexuelle avait été utilisée sous forme massive comme une pratique criminelle et qu'elle avait été fonctionnelle à la logique répressive du CCD. Pour ce faire, elles ont défini la violence sexuelle comme l'un des instruments d'une attaque systématique dirigé à l'encontre d'un secteur de la population identifiée comme ennemie par le PRN. S'agissant d'un instrument, il avait fallu déterminer qui étaient les victimes et qui les victimaires ainsi que la fonction particulière de cette violence spécifique au sein du terrorisme d'Etat. La violence sexuelle a finalement été comprise comme un élément constitutif du noyau central du plan systématique de répression car elle avait été dirigée à briser (*quebrar*) les détenu.e.s, leurs proches, les personnes aimées et la société en général.

¹⁸⁵ Lorsque l'on utilise le pouvoir étatique pour violer les DH des femmes au sein d'un conflit intérieur - a précisé cette Cour - l'on n'affecte pas uniquement les femmes d'une manière directe car ces violences peuvent avoir également l'objectif de causer un effet sur la société pour lui donner un message ou une leçon.

D'après les féministes de CLADEM Argentina et INSGENAR (in PÁRAMO BERNAL et ZURUTUZA 2015, 12), la distinction de la violence sexuelle d'autres formes de torture commence entre autres par la reconnaissance que même si tout le corps est sexué (car la sexualité fait partie du corps et du soi-même depuis la naissance), une implication de vexations directes aux génitaux signifie une attaque plus grande à l'intimité. Si pour torturer l'on peut choisir n'importe quelle partie du corps, choisir spécifiquement le lieu du sexuel constitue une agression à part. Ainsi, la figure juridique de tourments ne peut pas déplacer le délit sexuel car l'agression avec un contenu sexuel spécifique produit une souffrance physique et psychique différente de la torture. Zurutuza (in VASSALLO 2011, 90) a souligné que la violence n'est pas intrinsèquement sexuelle ; plutôt, ce sont les personnes et les institutions violentes qui utilisent ou déchargent leur force dans des parties du corps ou avec des sens qui peuvent être qualifiés de sexuels. Du moment où tout le contexte concentrationnaire était teinté de sexualité, la distinction entre la violence sexuelle et la torture était et est difficile à trancher d'après cette psychologue. Elle a estimé (in MARTÍNEZ 2017) que la violence sexuelle avait assumé un rôle plus pour discipliner et féminiser que pour obtenir des informations.

La Littérature concernant le genre et le pouvoir étatique (et notamment son bras armé, les forces militaires, policières et de sécurité) qui a analysé la différence de l'impact des conflits armés tant intérieurs qu'internationaux sur les vies des femmes a permis de désarticuler l'idée que les conflits armés sont des réalités neutres en termes de genre. Simona Feci et Laura Schettini (2017, 230-231) ont rappelé que la circonstance qu'en règle générale aux femmes était interdit et/ou empêché le métier des armes ne déterminait certainement pas leur exclusion de l'univers de la guerre : un espace où le masculin représentait le sujet actif (le combattant) et le féminin le sujet passif (la victime). Dans ce dernier sujet, les hommes guerriers ont tendu à évincer « leurs » femmes - en tant que dépositaires de la continuité biologique - du combat et inclus les femmes « des » autres avec le rôle de la proie érotique. D'après ces chercheuses, cette dernière fonction a assumé une grande valeur symbolique qui a réussi à dévoiler la conception ancestrale du (dit) mâle en guerre. L'un des facteurs qui a aidé à forcer l'oubli de la violence sexuelle en cas des guerres avait été notamment la préoccupation de soulever la femme de chaque suspect possible de collusion avec ses ravisseurs¹⁸⁶. Le focus de l'analyse sur la différence de l'impact des conflits armés tant intérieurs qu'internationaux sur les vies des femmes a été posé sur le viol car cette forme qui peut assumer la violence sexuelle a été finalement et premièrement reconnue comme ayant été utilisée comme une arme de guerre et comme une arme politique¹⁸⁷, voire comme un moyen de répression politique et une pratique visant à détruire un

¹⁸⁶ Pour un exemple, voir le cas des viols à l'encontre des *partigiane* italiennes in VENTUROLI (2010, 30).

¹⁸⁷ Le cas le plus médiatisé du viol comme arme politique en Italie (ou viol punitif) est celui de Franca Rame, femme de gauche, actrice, comédienne et intellectuelle qui fut kidnappée et violée la nuit du 9 mars 1973 à Milan par un groupe de cinq hommes néofascistes liés au trafic d'armes. Pendant le viol, elle avait été insultée et abusée. Seulement après la conclusion du procès en 1998 – quand le crime était déjà tombé en prescription - l'on connaîtra que le viol avait été encouragé par des hauts gradés de la division des Carabinieri.

mouvement d'opposition politique à travers la terreur¹⁸⁸. Alors que les viols ont été une constante de toute guerre, la violence sexuelle n'a pas toujours été considérée comme un délit à punir. De même que pour la violence sexuelle rendue publique à la fin de la Seconde Guerre Mondiale lors des Procès de Nuremberg¹⁸⁹ et de Tokyo¹⁹⁰, aucun imputé n'avait été condamné pour viol à la fin de la Première Guerre Mondiale alors que les preuves étaient nombreuses et que la Convention de paix de la Haye du 1907¹⁹¹, à son art.46, prévoyait qu'il fallait respecter « L'honneur et les droits de la famille, la vie des individus et la propriété privée, ainsi que les convictions religieuses et l'exercice des cultes. » Par-delà les droits de la personne à n'être pas discriminée, torturée et attaquée contre son honneur contenus dans les art.2, 3 et 5 de la Déclaration Universelle des DH du 10 décembre 1948 de l'Assemblée Générale des Nations Unies, ce fut seulement en 1949, avec l'art.27 de la Convention de Genève relative à la protection des personnes civiles en temps de guerre - constituant la base du Droit International Humanitaire - que les viols avaient été explicitement mentionnés : « [Les personnes protégées] seront traitées, en tout temps, avec humanité et protégées notamment contre tout acte de violence ou d'intimidation, contre les insultes et la curiosité publique. Les femmes seront spécialement protégées contre toute atteinte à leur honneur, et notamment contre le viol, la contrainte à la prostitution et tout attentat à leur pudeur. » L'Argentine avait ratifié cette convention en 1956 qui

Franca Rame, en 1975, a écrit un monologue intitulé *Lo Stupro* qui a présenté au théâtre et dans les années 1980 en télévision, en affirmant d'avoir tiré le récit d'un témoignage lu dans le *Quotidiano Donna*.

¹⁸⁸ Si un autre exemple a été le viol, le rasage des cheveux et la défilée dénuées devant la communauté des femmes résistantes pendant la guerre civile espagnole, la CIDH a considéré que les crimes sexuels à Haïti avaient été eux-aussi commis avec le but de punir les femmes à cause de leur militance et/ou association avec des proches militant.e.s (VASSALLO 2011, 45). Malheureusement, les cas historiques à citer sont tant nombreux au point de devenir innombrables.

¹⁸⁹ Le Tribunal de Nuremberg n'avait pas prononcé de condamnation spécifiquement centrée sur les violences sexuelles : il les avait incluses à travers la qualification pénale de torture.

¹⁹⁰ Du 7 au 12 décembre 2000 s'était tenu à Tokyo un Tribunal international des femmes pour la répression des crimes de guerre commis à l'encontre des (appelées) femmes de réconfort, c'est-à-dire des jeunes femmes de différents pays asiatiques enlevées et déportées massivement par l'armée et la Marine impériale japonaise dans les bordels militaires de campagne des territoires occupés. Organisé par des groupes féministes et des ONG (notamment le Violence Against Women in War Network), ce Tribunal se fondant sur son autorité morale a jugé les responsables et a envisagé des mesures de réparation qui ont eu un fort impact dans la lutte pour la visibilité de la violence sexuelle comme un crime de lèse humanité. Rumiko Nishino (2010) a spécifié que : « Pourtant, les dommages subis par les femmes de réconfort n'avaient pas été entièrement occultés lors du procès de Tôkyô qui s'est tenu après la guerre. Les procureurs des Pays-Bas, Chine et France avaient fourni des preuves écrites des violences infligées aux femmes de réconfort en Indonésie, au Timor oriental, en Chine et au Viêt-Nam. Les jugements avaient également reconnu les violences faites aux femmes de réconfort de Guilin en Chine. Ces violences commises ont aussi été condamnées lors des procès des criminels de guerre de classe B et C aux Pays-Bas, en Chine et à Guam. En revanche, le procès de Tôkyô - focalisé sur « les crimes contre la paix » - a considéré la violence sexuelle comme un crime de guerre ordinaire au même titre que les meurtres et les enlèvements. De plus, la question des dommages subis par les femmes des pays colonisés comme la Corée et Taiwan n'avait pas été évoquée ; les femmes y étant considérées comme des « sujets japonais », les tribunaux ont ignoré leur asservissement par l'armée japonaise. De même, les procès des criminels de guerre de classe B et C ont seulement évoqué la question des violences faites aux femmes des pays alliés mais n'ont pas mentionné celles commises à l'égard des femmes coréennes expatriées. » Pendant ma permanence en Argentine, j'ai pu assister à la rencontre - organisée le 28 mars 2019 dans l'Association de Psychologues de Buenos Aires - « Droits Humains et Féminisme : dialogues entre Argentine et Japon. L'esclavage sexuel pendant la Seconde Guerre mondiale » où Nora Cortiñas (Mère de Place de Mai-LF), Graciela García Romero (survivante de l'ESMA et victime de violence sexuelle), María Verónica Torras (directrice de Mémoire Ouverte), Chie Ishida (doctorante de l'Université Waseda de Tokyo) et Mara Brawe (directrice du département de DH de l'Association de Psychologues de Buenos Aires) rendait compte d'une collaboration en matière de violence sexuelle entre ces deux pays. En 2018, intentionnée à créer une archive orale, la directrice du Women's Active Museum on War and Peace de Tokyo, Mina Watanabe, a contacté Mémoire Ouverte pour discuter comment collecter les documents et surtout les transmettre.

¹⁹¹ Les Conventions de la Haye du 1899 et de 1907, ensemble à la Convention du Genève du 1864, constituent les premières tentatives d'instituer des lois pour les temps de guerre ainsi que de définir les concepts de crimes de guerre au sein du droit international. Dans les deux Conférences, l'on avait essayé d'instituer un tribunal international contraignant afin de résoudre les controverses internationales et rendre vaine le recours à la guerre.

comprenait la violence sexuelle comme un crime du Droit International, ce qui signifie qu'elle faisait partie du droit conventionnel en vigueur dans le pays lors de l'instauration du terrorisme d'État ensemble également au Pacte International de Droits Civiles et Politiques adopté par les Nations Unies le 16 décembre 1966. Avec les Protocoles additionnels de 1977, la Convention de Genève avait reconsidéré même le viol : qualifié auparavant comme une atteinte à l'honneur, depuis ce moment il entamait à être conçu comme une atteinte à la dignité de la personne¹⁹².

Carmen Trimarchi (in FECI et SCHETTINI 2017, 232-233) a souligné - en se référant premièrement à l'occupation japonaise qui est entrée dans l'histoire comme Le Viol de Nankin - que les viols pendant les conflits armés ont fait longtemps l'objet d'un refoulement qui a concerné également les responsabilités des armées victorieuses (françaises et soviétiques) à l'encontre des populations civiles (allemandes et italiennes). Reconnaître cette tactique de refoulement a permis en même temps de capter une modification profonde de la perception des droits civils ayant permis (par la suite) à la communauté internationale de se représenter autrement la violence sexuelle perpétrée lors de la Première Guerre Mondiale¹⁹³. L'historienne a remarqué que c'était pendant cette guerre que, pour la première fois, les viols des soldats ennemis à l'encontre des femmes vivant dans les territoires occupés avaient franchi le mur de silence en devenant des objets de débat, des pièces théâtrales et des pellicules cinématographiques exprimant un nouvel intérêt public. Autrement dit, ces viols n'étaient plus considérés comme des dommages collatéraux de tout conflit mais ils avaient assumé une valeur symbolique précise. Instruments de la propagande de guerre contre l'ennemi, les femmes violées étaient désormais l'expression du viol du pays entier et les violences qu'elles avaient subies commençaient à être considérées comme une attaque à l'honneur de la Nation¹⁹⁴. L'habitude de surmonter le viol - en tant qu'affront à l'honneur familial - par le mariage ne pouvant pas être accomplie, le refoulement (même au niveau international) avait été la solution envisagée découlant d'une équation visant à proportionner les intérêts privé et public (FECI et SCHETTINI 2017, 236). C'était à la fin de l'été de 1992 que les médias avaient parlé pour la première fois de viols de masse par rapport aux événements de l'ancienne Yougoslavie. Les viols de masse en guerre caractérisent surtout les conflits asymétriques dans lesquels les combattants (les hommes, des soldats agresseurs) attaquent

¹⁹² À l'art.75 (« Garanties fondamentales ») on peut lire : « Les atteintes à la dignité de la personne, notamment les traitements humiliants et dégradants, la prostitution forcée et toute forme d'attentat à la pudeur », alors qu'à l'art.76 (« Protection des femmes ») : « Les femmes doivent faire l'objet d'un respect particulier et seront protégées, notamment contre le viol, la contrainte à la prostitution et toute autre forme d'attentat à la pudeur ».

¹⁹³ À ce sujet, Alona Hagay-Frey (2011) a identifié dans l'histoire des crimes de genre trois périodes fondamentales qu'elle a nommé l'Âge du silence, l'Âge de l'honneur et (à partir de l'institution des tribunaux internationaux des années 1990) le Troisième âge.

¹⁹⁴ Trimarchi (in FECI et SCHETTINI 2017, 234-236) a noté l'emploi précoce du terme Viol de la Belgique lors de l'occupation allemande en 1914 et l'institution des Commissions belge et française d'enquête sur la violation des règles du droit des gens, des lois et des costumes de la guerre ayant créé un véritable trauma dans l'opinion publique française. L'historienne a expliqué que cette métaphore tirait ses origines du rôle que l'imaginaire sexuel avait assumé, depuis le XVII^{ème} siècle, dans la construction des idéologies nationalistes, c'est-à-dire des récits peuplés d'hommes virils (courageux combattants) et de femmes pures et castes (enfermées dans leur dimension domestique).

les civils (les femmes, des non-combattantes victimes) seulement indirectement avec le but de prendre un territoire, car la fin primaire serait d'infliger un trauma et de détruire les liens familiaux et la solidarité des groupes ennemis (DIKEN et LAUSTSEN 2005, 111). Le viol - comme dans le cas de l'ancienne Yougoslavie et du Rwanda¹⁹⁵ - était devenu une véritable arme de guerre se manifestant comme le fruit d'une politique génocidaire (de nettoyage ethnique)¹⁹⁶. La Section E du Programme d'action de Beijing de 1995 en s'occupant de Femmes et Conflits armés - notamment car « La paix est indissociable de l'égalité entre les sexes et du développement » - avait constaté que « Le droit humanitaire international, qui interdit les attaques contre les populations civiles en tant que telles, est parfois systématiquement ignoré. » Il avait dès lors décidé de visibiliser la (dite) pratique abominable (le viol de femmes en guerre de la part des soldats) qualifiée comme une violation systémique des droits de l'homme nécessitant la condamnation des auteurs de ces crimes : « Le viol perpétré au cours d'un conflit armé est un crime de guerre et, dans certaines circonstances, un crime contre l'humanité et un acte de génocide. » Avec la Résolution n°1820, le Conseil de Sécurité des Nations Unies avait enfin déclaré que « L'immense majorité de ceux qui subissent les effets préjudiciables des conflits armés sont des civils, que les femmes et les filles sont particulièrement victimes de la violence sexuelle utilisée notamment comme une arme de guerre pour humilier, dominer, intimider, disperser ou réinstaller de force les membres civils d'une communauté ou d'un groupe ethnique et que cette

¹⁹⁵ Le viol des femmes, dans le cadre du génocide des Hutus à l'encontre des Tutsis, avait été conçu comme une étape de l'extermination soit suivi par l'assassinat tout court soit avec le but intentionnel de diffuser le SIDA aux femmes laissées vivre (DI PALMA 2010, 220 et 225). Le Tribunal Pénal International pour le Rwanda avait été établi par la Résolution 827 du Conseil de Sécurité des Nations Unies, le 8 novembre 1994, avec l'objectif d'enquêter sur les violations des DH commises entre le 1^{er} janvier et le 31 décembre 1994. La première sentence dans laquelle le TPI avait défini le viol comme une torture à fins d'intimidation, dégradation, humiliation, discrimination, punition, contrôle et/ou destruction de la personne et comme un acte de génocide (s'il y a des preuves pour établir que le viol est dicté par l'intention de détruire physiquement ou psychiquement un groupe) s'était avérée le 2 septembre 1998 dans l'affaire ICTR vs. le maire hutu de Taba Jean-Paul Akayesu. Celui-ci avait rendu possible en 1994 le viol de centaines de femmes tutsi du moment où son autorité lui aurait permis d'arrêter ces violences. Alors que les condamnations pour des actes de violence sexuelle avaient été rares (la procureure Carla Del Ponte avait fermé l'unité d'enquête à l'encontre des violences sexuelles), les définitions de violence sexuelle (quelconque acte de nature sexuelle qui est commis contre une personne dans des circonstances coercitives) et de viol sexuel (une invasion physique de nature sexuelle commise contre une personne dans des circonstances coercitives) ont influencé non uniquement le TPI mais également les Cours nationales (VASSALLO 2011, 181).

¹⁹⁶ C'était en particulier en Bosnie que le conflit avait été caractérisé comme une guerre contre les femmes musulmanes de la part des Serbes. Les camps de concentration, dans le cadre du dit nettoyage ethnique, avaient été souvent des camps-bordels (des bâtiments où les femmes étaient forcées à *entretenir* sexuellement les soldats) et des camps créés spécialement pour violer les victimes, les féconder et rendre leur possibilité d'avorter impossible (par exemple le club Partizan, la maison des Karaman et l'hôtel Zelengora). D'autres typifications de viols reconnus avaient été le viol des femmes (de 5 à 80 ans) en public pour humilier et terroriser les victimes, le viol des femmes dans les villages avant le combat généralisé et le viol des femmes avec des objets blessant leurs organes génitaux et reproductifs. Le Conseil de Sécurité des Nations Unies avec l'adoption, le 18 décembre 1992, de la Résolution n°798 avait conçu pour la première fois le viol comme le fruit d'une politique guerrière systématique (viol comme arme). Le fait d'insister sur la spécificité génocidaire (viols de masse) de ce crime avait eu pourtant l'effet de minimiser le viol dit malheureusement normal, c'est-à-dire en situation de guerre et/ou de paix. Pour ce motif, une autre bataille juridique avait été entreprise, notamment à partir de la Conférence des Nations Unies sur les Femmes à Beijing en 1995, pour reconnaître la persécution de genre dans une catégorie de crimes distincte du génocide. Par rapport aux sentences historiques découlées de l'ICTY, il faut rappeler que ce fut en 2001 le premier cas où un TPI avait traité uniquement des crimes de violence sexuelle à l'encontre des femmes (notamment les procès contre les crimes des serbes Dragoljub Kunarac, Radomir Kovac et Zoran Vukovic à Foča). Celle-ci fut également la première fois que le viol avait été qualifié comme un crime contre l'humanité car il avait été utilisé par les forces serbo-bosniaques comme un instrument de terreur ainsi que la première fois que la violence sexuelle avait été conçue comme une forme d'esclavage et, en tant que telle, comme un crime contre l'humanité. Finalement, il faut ajouter au cadre judiciaire de l'ancienne Yougoslavie que beaucoup d'accusés de crimes contre l'humanité sont (restés) libres (pour longtemps) générant non seulement l'injustice de l'impunité mais également des risques sérieux pour les témoins souvent menacés qui n'ont, entre autres, pas reçu de l'aide économique après avoir tout perdu en guerre (DI PALMA 2010, 217, 222-223 226 et 228).

forme de violence sexuelle peut dans certains cas subsister à la fin des hostilités. » L'on a généralement considéré que le dommage psychique du viol dépasse la douleur physique. Dans ce cadrage, les victimes tendraient à se percevoir comme des abjectes, sales, des personnes moralement inférieures. La pénétration ici est conçue comme infligeant dans leurs corps un stigma qu'elles ne peuvent pas effacer ; elles sont généralement exclues par leurs proches et voisin.e.s (encore plus, dans les cas de grossesse forcée) comme si elles fussent devenues des étrangères (ni complètement en dehors ni totalement dedans la communauté et l'humanité) et des objets dégoûtants (à la fois repoussant et fascinant) censés provoquer l'angoisse en tant qu'éléments pathologiques menaçant tant la normalité que la pureté corporelle et spirituelle (DIKEN et LAUSTSEN 2005, 113 et 116). À l'égard des agresseurs, la Résolution n°1820 avait souhaité l'application du principe de tolérance zéro des viols par l'encouragement de tous les États à adopter des mesures pour protéger les populations civiles comme la formation de troupes à l'interdiction catégorique de toute forme de violence sexuelle à l'encontre des civil.e.s. En effet, en Bosnie les viols avaient entre autres constitué un rituel d'initiation des soldats serbes forcés à entrer dans une fraternité de culpabilité (*brotherhood of guilt*). Comme l'ont souligné Bülent Diken et Carsten Gabbe Laustsen (2005, 112), ce fait - ensemble à la prise en compte que dans certains cas des hommes avaient été forcés à participer aux viols de femmes membres de leurs familles - complexifie et confond la division entre victimes et agresseurs. La communauté internationale avait affirmé la reconnaissance de la particularité de la condition féminine dans le contexte de conflit armé en énonçant les droits fondamentaux dont le respect ne peut pas être annulé par des pratiques militaires qui incluait les femmes comme des butins de guerre, à savoir l'utilisation de la violence à l'encontre des femmes comme une arme pour démoraliser l'ennemi, le punir et l'humilier. L'on a reconnu que non uniquement le viol, mais la violence sexuelle plus en général continuait à être utilisée comme une arme de guerre et une tactique de la terreur¹⁹⁷ (FECI et SCHETTINI 2017, 240). Les actions à la fois culturelles et juridiques des États membres devaient être en mesure de faire sauter les modèles à la base de l'équation qui voyait les femmes de l'ennemi comme des femmes à violer (FECI et SCHETTINI 2017, 230).

L'insistance sur la spécificité génocidaire de ce crime sexuel des soldats à l'encontre des femmes en l'ancienne Yougoslavie et au Rwanda avait eu les effets d'abord d'établir une distinction (et une hiérarchisation de gravité) entre les viols (dits) individuels, groupaux et de masses des femmes dans

¹⁹⁷ Dans la République Démocratique du Congo, le viol des femmes a été compris comme une tactique de guerre utilisée pour dissuader les civils à appuyer les combattants ennemis ou d'autres groupes. Dans le nord de l'Uganda, entre 1986 et 2006, le viol et le mariage forcé de femmes et filles par les membres de la Lord's Resistance Army avaient été considérés comme des armes répandues de la terreur et un instrument pour affirmer le dégoût pour les femmes qui n'avaient pas été uniquement violées mais également rendues des esclaves de guerre exploitées sexuellement (le prestige des combattants était primé avec les butins de guerre comprenant des filles-épouses), vendues ou échangées à des commerçants d'armes soudanais. Même dans le cas du Burundi (1993-2005), le viol des femmes a été compris comme une stratégie militaire pour diffuser la terreur dans la population civile et empêcher la solidarisation avec les groupes ennemis. En ce sens, le contexte de guerre a autorisé à faire des femmes non seulement un butin de guerre, mais également un moyen de représailles contre la société civile et contre les hommes combattants (DI PALMA 2010, 234-236).

les contextes de conflit armé (où la violence masculine à l'encontre des femmes est politique et intentionnelle) et ensuite de minimiser et de rompre la continuité explicative avec le viol des femmes en situation de guerre (dite normale ou confuse¹⁹⁸) et de paix. Comme l'a noté Sutton (2018) « We need to consider that the lines separating violent state practices in dictatorships and democracies are sometimes rather thin, even if recognizing that *de facto* government's power grab amplifies the possibility of exerting unchecked violence. [...In fact] one of the ways in which gender matters to state power has to do with the state apparatus's regulation of sexuality and reproduction, mostly through policies but also through the use of the state's punitive arm. [...] In the Argentina case, the long and arduous path to obtain justice for the sexual violence of state terrorism as crimes against humanity mirrors the general difficulty that survivors of sexual and gender violence have experienced in ordinary situations. » Pour ce motif, une autre bataille féministe internationale avait été entreprise, notamment à partir de la Conférence des Nations Unies sur les Femmes à Beijing en 1995, pour reconnaître la persécution de genre dans une catégorie de crimes distincte du génocide en accord à une autre interprétation pionnière du viol : une tentative systématique de saper l'identité féminine. L'idée était de ne pas rendre invisible d'autres crimes avec ce nouveau concept d'arme de guerre et de faire transparaître par la loi les sujets féminins comme des agentes actives. Avant d'être des cibles ou des butins de guerre, les femmes sont ici considérées comme des personnes. Finalement, il avait émergé la nécessité de rompre avec le cynisme pour lequel le viol « a toujours existé en guerre », c'est-à-dire avec la victimisation des femmes découlant d'une représentation de la relation entre hommes et femmes dans les conflits armés ne voyant que des hommes-soldats et des femmes-victimes. Les femmes s'étaient dès lors engagées dans la réalisation de leurs droits en tant qu'agentes dont la souffrance n'était plus un produit inévitable d'un conflit armé mais un crime de guerre, une violation des DH et un problème politique à discuter tant à l'échelle nationale qu'internationale (DI PALMA 2010, 222-225). La conceptualisation du viol avait été orientée premièrement comme l'un des plusieurs méthodes de torture physique et psychologique notamment lorsqu'il est commis par un fonctionnaire public ou par une personne soit ayant une position officielle soit instigant quelqu'un.e pour le commettre ou pour donner son consentement. Son objectif serait d'humilier non seulement la victime mais aussi sa famille et/ou sa communauté (VASSALLO 2011, 191 et 196). En effet, l'ICT Rouanda avait affirmé, le 2 septembre 1998, que le viol est un type d'agression et que les éléments centraux du délit de viol ne peuvent pas être capturés dans une description mécanique des objets et

¹⁹⁸ Dans son analyse, Di Palma (2010, 234-237) a mis le traitement des viols perpétrés dans la guerre des Grands Lacs africains en rapport avec les viols (typifiés comme armes de guerre) ruandais et de l'ancienne Yougoslavie. La situation des Grands Lacs lui a semblé plus *confuse* en raison de la présence de plusieurs groupes de combattant.e.s et la conception répandue des femmes comme butins de guerre. L'auteure a quand même repéré une utilisation du viol comme arme de guerre même s'il n'avait pas comme finalité l'accomplissement de politiques génocidaires.

des parties du corps¹⁹⁹. Le viol, pareillement à la torture, avait pu être considéré comme une violation de la dignité personnelle à part entière. Conceptualisé sur l'élément déterminant de la coercition, le viol constitue une torture lorsqu'il est infligé par, inspiré par ou avec le consentement explicite ou tacite d'un fonctionnaire ou d'une personne agissant à titre officiel (DI PALMA 2010, 226).

2.1.1. De l'un parmi les tourments à une forme différenciée de la torture

Álvarez (2016, 124) a démontré que dans les représentations de la violence sexuelle qui circulaient dans la presse pendant l'époque dictatoriale, le caractère sexuel des tortures faisait déjà partie du sens commun sur ce qui se passait dans les CCD. Si cette historienne a localisé dans la presse un ensemble d'affirmations qui renvoyaient à une dénonciation de la violence sexuelle s'exprimant dans l'assertion *Los enemigos ponen en peligro a las mujeres*, Jelin (2012, 344) a remarqué que dans le Procès aux Juntas de 1985 « Testimonies gave evidence to the fact that torture often involved sexual organs, not only because of their sensitivity and to maximize physical pain, but doubtless also because these body parts have a very special symbolical status. » Au moment de choisir parmi les figures pénales applicables aux délits sexuels, ces actes n'avaient pas été considérés comme des délits indépendants ou autonomes. Lorsqu'ils avaient été reconnus comme des crimes, ils avaient été compris dans la figure de tourments - redéfinie ensuite par la loi comme torture de façon à ce que ces deux termes sont aujourd'hui employés indistinctement. Attribuer *un* délit de tourment à chaque victime passée par un CCD avait été une pratique habituelle des procès pour crimes de lèse humanité en Argentine. Cette forme d'attribution avait impliqué que tous les faits constitutifs des tourments soufferts par une personne avaient été considérés comme un seul fait. Pour ce qui concerne la construction sociojuridique des tourments, il est bien de savoir qu'elle a été modifiée au cours des procès d'une manière similaire à la compréhension de la violence sexuelle comme *continuum*. Si les premières condamnations pour délit de tourment étaient justifiées uniquement pour l'utilisation directe de l'aiguillon (*picana*) sur les victimes (à savoir, le délit de tourment était très associé à la notion de tourment physique) dans les condamnations autour de 2015 l'on a commencé à interpréter et à condamner comme tourment (ou torture) la condition de séquestration et le contexte de détention. De cette manière-ci, le passage par un CCD est aujourd'hui généralement considéré comme un tourment indépendamment de savoir si au cours de la captivité – entendue généralement comme emprisonnement (*encierro*) – les victimes avaient souffert ou pas la torture physique (PÁRAMO BERNAL et ZURUTUZA 2015, 23). Cette évolution a donc également impliqué une révision de la

¹⁹⁹ La Convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants adoptée par l'Assemblée générale des Nations Unies le 10 décembre 1984 et entrée en vigueur le 26 juin 1987 ne présente pas un catalogue d'actes spécifiques dans sa définition de torture. De même que la torture, on considère que le viol est utilisé à des fins de menace, dégradation, humiliation, discrimination, punition, contrôle et/ou destruction de la personne. La CIDH a pour la première fois soutenu que le viol sexuel était un acte de torture le 5 octobre 2010, lorsqu'elle avait condamné l'État mexicain pour n'avoir pas persécuté les violeurs de Valentina Rosendo Cantu qui appartenaient à l'Armée (LEWIN et WORNAT 2014).

notion de torture qui excède l'image prototypique de tourments infligés afin d'extorquer des aveux aux détenu.e.s et elle s'est, au fur et à mesure, recoupée sur ce que l'on a (au sein et en dehors de l'académie argentine) défini comme processus de dépersonnalisation ou de déshumanisation à la fois souffert et résisté par les détenu.e.s disparu.e.s dans les CCD.

Beaucoup d'opérateur.trice.s juridiques n'avaient pas différencié les crimes fondés sur le genre du reste des offenses souffertes dans les CCD. Ces fonctionnaires avaient soutenu qu'il n'y avait pas eu une ordre explicite de violer ou d'abuser sexuellement comme, en revanche, c'était le cas de la torture. Du coup, bien que plus d'une victime avait déclaré dans la première étape des procès d'avoir souffert des actes de violence sexuelle, aucun tribunal avait recueilli et imputé ces témoignages. Ce ne fut qu'en 2010 que deux parmi les 26 procès - désormais nommée - de lèse humanité (ou pour la Vérité) avec sentence ont commencé à prendre en compte les délits sexuels comme des crimes de lèse humanité. Il s'était agi, premièrement, du procès contre Horacio Américo *Quique* del Barcos déroulé dans le Tribunal Oral Fédéral de Santa Fe. Ce tribunal avait condamné le 19 avril 2010 cet ancien agent civil de renseignement au service du Détachement de Renseignement Militaire n°122 à 10 ans de prisons pour un acte de violence sexuelle. Lewin et Wornat (2014) ont rappelé que Barcos n'avait pas voulu être présent dans la salle d'audience lorsqu'Amalia Petrona Ricotti – violée sous la menace d'une arme dans le port de Santa Fe après avoir été séquestrée avec son mari José Alberto Tur (dirigeant de la Confédération des Travailleur.se.s de l'Éducation de la République Argentine) le 16 mai 1978 et torturée dans le CCD « La Fabrique » (situé probablement à San José del Rincón, Province de Santa Fe) – avait décrit comment s'était passée l'agression sexuelle qu'elle avait souffert par Barcos. Malgré l'accusation de l'avocat défenseur de la crédibilité de la victime car elle n'avait pas dénoncé antérieurement ce fait, le juge a considéré comme compréhensible que la témoin.e n'avait pas mentionné la violence sexuelle antérieurement car elle avait dû surmonter la honte et l'humiliation que la (définie comme) pratique dégradante subie (à savoir, le viol) implique. Le tribunal a de plus considéré que supporter la violence sexuelle constitue une autre forme (*una forma más*) de tourment et par conséquent il fallait d'après lui l'encadrer dans cette figure pénale constitutive des crimes de lèse humanité. Cela a signifié en même temps que le crime n'avait pas été catalogué comme un délit sexuel. L'absorption de la violence sexuelle dans les catégories de tourments ou torture (un fait, qu'il faut peut-être préciser, non uniquement argentin²⁰⁰) a manifesté d'après Lewin et Wornat (2014) la

²⁰⁰ L'art. 2 de la Convention Interaméricaine pour la Prévention et la Répression de la Torture adoptée à Cartagena de Indias le 9 décembre 1985 avait défini la torture comme « Tout acte par lequel sont infligées intentionnellement à une personne des peines ou souffrances, physiques ou mentales, aux fins d'enquêtes au criminel ou à toute autre fin, à titre de moyen d'intimidation, de châtiement personnel, de mesure préventive ou de peine. On entend également par torture l'application à toute personne de méthodes visant à annuler la personnalité de la victime ou à diminuer sa capacité physique ou mentale même si ces méthodes et procédés ne causent aucune douleur physique ou angoisse psychique. » Le Rapporteur Spécial des Nations Unies contre la Torture a signalé que le viol est l'une des méthodes de torture physique et qu'il est utilisé dans certains cas pour punir, intimider et humilier. Dans des termes similaires, la Cour Européenne des DH a déterminé que le viol d'une personne détenue par un fonctionnaire étatique doit être considéré comme une forme particulièrement grave et aberrante de traitement cruel, vue la facilité avec laquelle l'agresseur peut exploiter la vulnérabilité

naturalisation de la présence de la violence sexuelle masculine à l'encontre des femmes au sein de la pratique de torturer en dépit du fait que tant le viol que le stupre et les abus sexuels étaient présents dans la loi pénale argentine comme des crimes spécifiques déjà pendant l'époque dictatoriale²⁰¹. En affirmant que du point de vue du droit international il n'y a pas de raisons pour que les abus sexuels ne soient pas qualifiés comme des délits sexuels *strictu sensu*, le Service des poursuites responsable de la Coopération et du Suivi des Procès pour violations des DH commis pendant le terrorisme d'État a enquêté en 2011 les deux alternatives des tribunaux face à la poursuite des cas où une seule acte avait pu être constitutif de deux infractions pénales (délit sexuel et tourments) : soit les juges avaient pu interpréter que les deux formes étaient également applicables (concours idéal) soit (ou plus précisément, toujours jusqu'au 2010 et souvent depuis cette date) l'on a entendu qu'entre les deux figures pénales devait servir de médiatrice une relation de signification (concours apparent) telle qu'une figure (tourments) déplaçait l'autre (délits sexuels). D'après ce même Service, un délit peut être intégré par subordination à un autre lorsque l'on considère qu'il est beaucoup moins grave et que tous les éléments définissant le premier (considéré comme basique) sont contenus dans le second (considéré comme spécial). Par exemple, certaines lésions corporelles (torture physique) ou menaces (torture psychologique) peuvent être subsumées dans les tourments car ces actions peuvent être considérées caractéristiques de la torture (et pour cela déjà incluses dans sa définition). À ce sujet, Páramo Bernal et Zurutuza (2015, 18) ont rendu compte de l'existence de polémiques générés parmi les survivant.e.s en raison de l'absence d'accord sur la présentation des abus sexuels comme des délits de lèse humanité par les magistrat.e.s lors de la réouverture des procès en 2006 sous l'hypothèse que les victimes d'autres délits avaient subi des souffrances majeures et/ou plus graves. Cela montre en même temps que pour la plupart d'ancien.ne.s militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s l'expérience de (ce que l'on concevait comme) torture et l'expérience de violence sexuelle (notamment des viols) dans les CCD ne renvoyaient pas au même contenu qualitatif, même si les deux expériences pouvaient être séparées plus analytiquement que pratiquement. Cette différence peut être perçue dans les témoignages d'anciennes militantes détenues disparues qui ont mis en exergue qu'elles étaient

et l'affaiblissement de la résistance de sa victime. Ainsi, la jurisprudence internationale et les rapports du Comité des Nations Unies contre la Torture ont montré un élan vers la définition du viol comme torture lorsqu'il se vérifie dans le cadre d'une détention et/ou d'un interrogatoire des personnes afin d'obtenir à la fois des informations et l'humiliation de la victime. Par conséquent, le viol comme torture était d'après la jurisprudence internationale à considérer comme une violation des DH.

²⁰¹ Le Code Pénal de 1921 sanctionnait, avec la loi n°11.729, des formes de violence sexuelle nommées Délits contre l'Honnêteté (Titre III du Livre II). Dans le chapitre II, étaient traités la *violación* et le *estupro*, réglés par les art.119-124, ainsi que les *abusos sexuales* traités par l'art.127, c'est-à-dire les personnes qui abusaient malhonnêtement de la personne de l'un ou l'autre sexe, selon l'une des circonstances de l'art.119, sans qu'il y ait accès charnel. L'art.119, en se référant à la *violación*, soutenait qu'il était passible de 6 à 15 ans de réclusion ou prison la personne qui avait eu accès charnel avec une personne de l'un ou de l'autre sexe dans les trois cas suivants : lorsque la victime était âgée de moins de 12 ans ; lorsque la personne offensée se trouvait privée de raison ou de sens ou lorsque pour maladie ou pour toute autre cause cette personne n'avait pas pu résister ; lorsque l'accès charnel était le résultat de l'utilisation de la force ou de l'intimidation. Quant à le *estupro*, l'art.120 énonçait qu'une peine de réclusion ou prison de 3 à 6 ans était imposée lorsque la victime était une femme honnête entre les 12 et les 15 ans et lorsque son cas sortait des deux dernières conditions de l'art.119. Les art.112 et 123 énuméraient les facteurs aggravants la peine des deux délits ; l'art.124 imposait la réclusion lorsque la personne violée était tuée ; l'art.126 pénalisait avec réclusion les personnes qui abusaient d'autrui pour leurs désirs ou ceux de tiers.

préparées à endurer certains types de torture mais pas le viol comme c'est le cas du témoignage (anonyme) cité par Zurutuza (in VASSALLO 2011, 80-90) : l'ancienne détenue a affirmé qu'avec le viol ses ravisseurs n'avaient pas recherché des informations mais la dégradation et l'humiliation, voire la destruction de (ce qu'elle a défini comme) la personne qui restait dedans, c'est-à-dire la personne que la *picana* ne pouvait pas arriver à toucher car dans la torture les ancien.ne.s militant.e.s avaient découvert d'avoir des ressources pour supporter des seuils très hauts de douleur et survivre. Au contraire, le viol – comme leurs ravisseurs le savaient – touchait (toujours d'après cette témoin(e) anonyme) d'autres fibres. L'ancienne détenue a défini le viol comme inévitable (la femme avait recherché mais elle n'avait pas trouvé aucune ressource pour l'éviter) et comme causant un quota incommensurable de douleur intérieur que la victime ressent qu'il est là même s'il ne peut pas être exposé comme les brûlures de la *picana*. En conformité avec le cadre analytique de la citation de ce témoignage, la militante dans H.I.J.O.S depuis ses 18 ans et avocate des Grands-Mères de Place de Mai, de H.I.J.O.S et du Secrétariat pour les DH de la Nation, Ana *La Pipi* Oberlin²⁰² (in BACCI et al. 2012, 22) a expliqué que la stratégie des organismes des DH pour que la violence sexuelle perpétrée dans les CCD soit comprise juridiquement comme systémique et non plus comme délit d'entité mineure avait correspondu à faire passer l'idée que la violation sexuelle – et notamment le viol - est le moyen qui contribue le plus à annihiler la subjectivité de la personne.

Grâce à la dénonciation de violence sexuelle de Marta García Candeloro²⁰³ durée trois heures dans le Tribunal Oral Fédéral n°1 de Mar del Plata à huis clos et aux témoignages d'autres anciennes détenues disparues comme Carmen Ledda Barreiro de Muñoz²⁰⁴, un nouvel pas en avant a été fait dans le

²⁰² Son père, René Oberlin, avait été séquestré le 6 septembre 1977 dans la Province de Buenos Aires alors que sa mère, Anna Berrante, avait été séquestrée et détenue disparue entre 1971 et 1973. Berrante avait été l'une des femmes qui avait dénoncé à la CIDH la violence sexuelle affrontée pendant son enfermement. Au-delà de s'être occupée, lors de la réouverture des procès pour crimes de lèse humanité, du procès contre l'ancien commissaire Abelardo Patti, en 2002 Oberlin avait représenté Erica Córdoba, une adolescente violée par trois policiers dans un commissariat de Rosario le 26 avril 2002 qui s'était par la suite suicidée (TESSA 2012). Ce suicide est aujourd'hui compris comme un féminicide.

²⁰³ García Candeloro avait été séquestrée en juin 1977 lors d'une visite à son mari détenu par la Police Fédérale, l'avocat (du droit du travail) et secrétaire politique du Parti Communiste Révolutionnaire Jorge Candeloro. Après 8 jours de séquestration, le couple – qui résidait à Neuquén en exil intérieur avec ses deux enfants - avait été transférée en avion d'abord dans le CCD de Bahía Blanca « La Petite École » et ensuite dans le CCD « La Cueva » de Mar del Plata. Gregorio Rafael Molina avait violé García Candeloro pour la première fois lorsqu'elle était en train de nettoyer le sang et les déchets de la table à laquelle les détenu.e.s disparu.e.s étaient attaché.e.s pour être torturé.e.s. Pour plus de détails sur l'expérience de captivité dans le CCD « La Cueva » de García Candeloro voir le chapitre III « La Cueva : Marta, la señora del doctor » de *Putas y guerrilleras* ainsi que son témoignage de 2007 pour Mémoire Ouverte (in SUTTON 2018). Lewin et Wornat (2014) ont rendu (un) compte de ces viols en définissant les détenues disparues dans le CCD « La Cueva » comme les « butins » des sous-officiers de la Force Aérienne, à savoir la récompense pour le maigre salaire et l'exposition à la délinquance économique de la part des officiers qui prenaient les biens matériels.

²⁰⁴ Barreiro est la présidente de la filiale de Mar del Plata des Grands-mères de la Place de Mai qui a survécu à deux agressions sexuelles dans le CCD « La Cueva » où elle avait été détenue disparue entre janvier et avril 1978. Pour plus de détails voir la thèse de licence en Sociologie de Mailén GARCÍA, *Lo que nunca se había podido poner en palabras. El tratamiento judicial de los crímenes sexuales a partir del juicio a Gregorio Molina en Mar del Plata, 2010*, Université Nationale de Mar del Plata, mai 2017. Dans cette thèse ont été interviewées Barreiro (le 17 janvier 2017) et García Candeloro (le 26 janvier 2017) avec le but de comprendre comment elles étaient arrivées à dénoncer la violence sexuelle de sa dénonciation. Il est peut être aussi intéressant de noter que Sutton (2018) a entamé son étude sur les témoignages des femmes de la répression et de la résistance dans les CCD argentins avec l'exhortation de la fille de Barreiro, Silvia Muñoz (militante de Montoneros détenue enceinte depuis le 22 décembre 1976 et disparue encore aujourd'hui dans les CCD « Arana », « La Cacha » et « Puit de Banfield ») de ne pas tuer les fourmis du CCD car celles-ci avaient symbolisé la liberté étant donné qu'elles pouvaient entrer et sortir de ce lieu. En 2014, cette histoire a été écrite (par Marisa Pote) et illustrée (par Adrián Icasati) dans un livre pour enfants titré *Marimosa y las hormigas*. Parmi les papillons colorés séquestrés par un gros insecte (car il en avait

procès contre l'ancien sous-chef de la Base Aérienne Gregorio Rafael *Crapaud*, *Charlie* ou *Charles* Molina accusé d'avoir commis des crimes de lèse humanité contre 40 victimes. Molina avait été condamné par les juges Juan Leopoldo Velázquez, Beatriz Torterola et Juan Carlos Paris le 16 juin 2010 à réclusion à perpétuité également pour viols réitérés aggravés à l'encontre de deux détenues disparues dans le CCD « La Cueva » (ou « Vieux Radar ») organisé par la Force Aérienne. La violence sexuelle avait été nommée pour la première fois par la Justice argentine comme un délit spécifique (indépendant d'autres délits) typifié comme crime de lèse humanité. Reconnu au niveau international en 2011 par le fait de promouvoir l'équité de genre avec le Prix Mallete de l'ONG Women's Link Worldwide, ce jugement avait reconnu que les abus sexuels dans le CCD « La Cueva » n'avaient pas constitué des faits isolés mais ils avaient fait partie d'une pratique habituelle se manifestant dans plusieurs comportements qui avaient préjudicié le cadre de protection de l'intégrité sexuelle prévu par l'ordre légal (LEWIN et WORNAT 2014). Il faudra cependant attendre la décision du Tribunal Oral Fédéral n°5, responsable du premier jugement au sein du procès n°1270 et accumulés (mieux connu comme méga-procès ESMA II, entamé en décembre 2009 avec 19 imputés et 86 victimes et terminé en octobre 2011) pour qu'un premier ordre d'investigation spécifique sur la base des témoignages de violence sexuelle avait été ouvert avec l'espoir que la Justice pouvait traiter non uniquement les cas de viols (réitérés) mais également dans des formes plus complexe de violence sexuelle comme l'esclavage sexuel²⁰⁵. Plus précisément, au point 51 du verdict, ce tribunal avait ordonné d'extraire la plainte (*querrela*) du CELS par rapport aux viols et aux abus sexuels afin qu'un juge d'instruction enquêtât ces délits de manière séparée (TESSA 2011). Ce tribunal avait en outre ordonné de commencer à enquêter les cas de bébés séquestré.e.s avec leurs parents et le fonctionnement de la maternité clandestine. Comme rapporté dans le *Dossier de sentencias pronunciadas en juicios de Lesa Humanidad en Argentina* du Bureau des Procureur.se.s de Crimes contre l'Humanité du Ministère Public de la Nation publié en 2018, la même année du jugement du procès ESMA II avaient eu lieu deux procès ayant concerné la maternité clandestine dans l'ESMA : le procès contre l'ancien agent de renseignement de la Police Fédérale Luis Antonio Falco (condamné à 18 ans) pour l'appropriation du fils d'Alicia Alfonsín et Damián Cabandié²⁰⁶ et le procès contre l'agent de renseignement du CCD « Base Navale de Sous-marins et Plongeurs Tactiques » de Mar

peur), il y a Marimosa qui a tissé des liens de solidarité avec un groupe de fourmis symbolisant la liberté. Plusieurs organisations de DH et des institutions publiques ont par la suite utilisé ce livre pour promouvoir l'éducation aux DH et à la mémoire collective.

²⁰⁵ Cela est important de rappeler car Molina avait – en suivant Lewin et Wornat (2014) - réduit à une situation de servitude la détenue disparue Mercedes Lohn, employée de maison de la militante de Montoneros María del Carmen *Coca Maggi* qui avait été séquestrée le 9 mai 1975 et immédiatement assassinée par la Concentration Nationale Universitaire. Mère de six enfants qu'elle avait pu voir (au moins) trois fois, Lohn avait été obligée par Molina à avoir des relations sexuelles courantes avec lui ainsi qu'à nettoyer tous les secteurs du CCD. Lohn est encore aujourd'hui disparue.

²⁰⁶ Le couple (encore aujourd'hui disparu) avait été séquestré le 23 novembre 1977 dans le CCD « El Banco » lorsque la jeune Alfonsín de 16 ans était enceinte de 7 mois. Peu de temps avant d'accoucher Juan Cabandié (entre février et mars 1978), Alfonsín avait été transférée à l'ESMA où elle avait partagé sa captivité avec d'autres détenues enceintes. Après 15 jours le bébé avait été consigné à Falco. Juan Cabandié a récupéré son identité en 2004.

del Plata Policarpo Luis Vázquez et son épouse (considérée comme personnel civil de la Marine) Ana María Ferrá pour délit de rétention et occultation d'une mineure de 10 ans et pour la falsification d'actes et certifiés de naissance et du DNI vu que le couple avait annoté Evelyn – la bébé accouchée en 1977 dans l'ESMA par Susana Beatriz Bauer de Pegoraro, séquestrée le 18 juin 1977 enceinte de 5 mois – comme leur propre fille. Dans ce procès avait été condamnée également la sage-femme Justina Cáceres en tant qu'auteure du délit de falsification idéologique de document et suppression de l'état civil, rétention et occultation d'une mineure en qualité de participante nécessaire²⁰⁷.

2.1.1.1. La violence sexuelle comme un *continuum*

Pour que les délits sexuels peuvent être considérés comme systématiques par la Justice il faut démontrer que le plan généralisé d'attaque les eût rendus possibles indépendamment de la quantité de témoignages de violence sexuelle. Pour arriver à une telle conception de la violence sexuelle comme perpétrée dans le cadre du terrorisme d'État, Vassallo et al. (2011, 131) ont premièrement rendu compte que les féministes avaient travaillé afin de recueillir des récits qui incriminent de violence sexuelle des gardiens, des geôliers, des séquestrateurs, des agents du service de renseignement, des commandants y compris des militaires qui revêtaient la catégorie de juges. La violence sexuelle avait été accomplie dans des lieux multiples du pays par des fonctionnaires étatiques (et des associés) de divers rangs et de toutes les forces impliquées dans la répression à la « subversion ». Ces agents avaient commis, d'après CLADEM, des agressions sexuelles à l'encontre de femmes et hommes de manière massive, continue et réitérée. La violence sexuelle était pratiquée dans toutes les étapes du traitement répressif (comme on l'avait compris et analysé juridiquement au moment de la réouverture des procès) : séquestration-torture-détention-assassinat/libération. Deuxièmement, la Littérature a voulu démontrer que la violence sexuelle perpétrée dans les CCD avait été continuelle en remarquant - en moindre mesure - le fait qu'il n'y eut pas dans tous les CCD le même degré quantitatif et qualitatif d'agressions sexuelles. Comme j'aimerais le démontrer au cours de ma thèse, ce dernier constat devrait concerner également les temporalités et spatialités différentes de chaque CCD en raison des changements de gestion qui avaient eu lieu dans chaque CCD ainsi que la pluralité de relations que le même fonctionnement du CCD avait généré. La Littérature a donc affirmé que la violence sexuelle perpétrée au sein des CCD avait excédé le contenu restreint du viol et inclut la nudité forcée d'hommes et de femmes, l'esclavage sexuel, les abus sexuels réitérés, la torture avec *picana* dans les génitaux, les attouchements et le voyeurisme en particulier dans les douches, l'exposition et les dérisions des corps (en particulier nus) ainsi que les observations inappropriées sur les caractéristiques physiques notamment de seins, fesses, vagins et bouches, les allusions et les

²⁰⁷ L'année d'après, en 2012, un autre procès avait eu lieu pour enquêter la responsabilité de l'ancien obstétricien de l'Hôpital Naval Jorge Magnacco accusé de soustraction, rétention et occultation d'Evelyn. Celui-ci avait assisté l'accouchement de la mère Susana Beatriz Bauer de Pegoraro dans le CCD ayant fonctionné au sein de l'ESMA.

demandes sur les vies, habitudes et comportements sexuels, la non-disponibilité d'éléments pour absorber les fluides menstruels, les examens gynécologiques afin de prévenir les épidémies de maladies sexuellement transmissibles parmi les abuseurs, les grossesses et les avortements forcés et d'autres actes nombreux destinés à humilier et à dégrader les détenu.e.s. Ces formes différentes acquises par la violence sexuelle au sein des CCD ont été – en suivant Bacci et al. (2012) – dans un premier moment caractérisées et systématisées dans 4 niveaux relatifs à la charge physique directe ainsi qu'au degré d'implication du corps des femmes : agressions verbales qui transforment le corps en un objet ; nudité forcée, attouchements et d'autres traitements humiliants (abus sur le corps) ; grossesses non-désirées, inductions à l'accouchement, avortements forcés, séparations et appropriations d'enfants ; soumission à différentes formes d'esclavage sexuel, viol et application de tourments dans les organes sexuels.

Afin de mettre en exergue la qualité de la violence sexuelle perpétrée dans les CCD, Analía Aucía (in VASSALLO 2011, 57) a constaté que dans le cadre du terrorisme d'État argentin, ce qui a caractérisé les délits contre l'intégrité sexuelle n'était pas l'horreur du sanguinaire, des démembrements ou des mutilations massives mais plutôt la perversion en alliance avec la torture sexuelle. Aucía a donné entre autres l'exemple suivant : après la session de torture, lorsque la détenue était totalement blessée et allongée sur le sol, ses ravisseurs apparaissaient et l'informaient qu'ils allaient la *masser* (tâtonner) afin qu'elle se récupérât. Conceptualisée comme un *continuum*, la violence sexuelle a donc été étudiée principalement et initialement dans cette Littérature académique par rapport aux différentes fonctions destructrices - au sein et en dehors des CCD - que les abuseurs avaient été intentionnés à leur octroyer : obtenir des informations ; semer la terreur au sein du CCD et parmi les *compañero.a.s* de captivité ; dégrader, humilier et punir directement la personne et ses liens familiaux, militants et sociétaux ; détruire la solidarité au sein du CCD et dans la société. Ce faisant, Vassallo et al. (2011, 40) ont remarqué que l'une des formes de manifestation de la violence sexuelle était l'agression verbale : la dérision, la moquerie et l'humiliation ayant une connotation sexuelle. Elles ont estimé que dans certains contextes la moquerie a des effets dévastateurs car elle insuffle la terreur se figurant comme une antichambre de la torture sexuelle. Les allusions à la vie affective et à la sexualité étaient omniprésentes dans les CCD et elles ont été comprises comme constituant l'axe portant des *interrogatoires* (tortures) sans que leurs fins étaient dirigées exclusivement à l'obtention d'informations. Les analyses des insultes à caractère sexuel ont permis de faire ressortir aussi des questions de haine de classe et de race lorsque par exemple les viols ont été justifiés par les abuseurs (de classe pauvre et/ou rentrant dans la catégorie socio-économique argentine de *cabecita negra*²⁰⁸)

²⁰⁸ Littéralement, petites têtes noires. Trace du racisme argentin, ce terme indique les personnes avec la peau foncée et les cheveux noirs et crépus appartenant (généralement) à la classe ouvrière. Il s'agit d'immigré.e.s des Provinces du Nord descendant.e.s d'ancêtres d'origine indigène ou africaine. Plus de détails dans le chapitre 3 de cette thèse.

parce que les femmes étaient des (dites) dames ou des blondes. Autrement dit, la justification du viol s'était fondée explicitement sur le fait qu'en dehors des conditions du terrorisme d'État ces contacts sexuels n'auraient pas pu avoir lieu (PFLEIDERER 2000 ; LEWIN et WORNAT 2014).

Selon l'analyse de Sutton (2018), il y a trois manières pour détecter le fonctionnement central de la matrice de genre dans les CCD. Dans le premier groupe, cette chercheuse a situé les formes de violence sexospécifique (comme le traitement *gender-specific* des détenues enceintes) ou dirigée particulièrement à un groupe genré (comme le viol, conçu comme principalement dirigé aux femmes) ; dans le deuxième, il y a les significations sexo-différentes des tortures (comme le viol ou la nudité forcée). Localisée comme l'une des premières (historiquement) violence sexospécifique, la *desmaternalización* est un concept analytique très présent dans la Littérature qui avait commencé à être développée dans l'académie en contemporaine à la première sentence de la Justice argentine qui a prouvé l'existence d'une pratique systématique et généralisée de soustraction, rétention et occultation de mineur.e.s dans le cadre d'un plan général d'annihilation que la dictature militaire avait déployé sur une partie de la population civile avec l'argument de combattre la « subversion » en mettant en œuvre des méthodes de terrorisme d'État. Ce procès nommé Plan Systématique d'appropriation de mineur.e.s I (ayant impliqué 35 victimes et 11 imputé.e.s) avait terminé en 2012 avec la condamnation de Jorge Rafael Videla, Antonio Vañek, Jorge Eduardo Acosta, Santiago Omar Riveros, Reynaldo Benito Bignone, Juan Antonio Azic, Jorge Luis Magnacco ainsi que le propriétaire de l'agence de sécurité Lince et l'officier de renseignement de l'Armée de terre (membre du Bataillon n°601) Víctor Alejandro Gallo et son ancienne épouse Inés Susana Colombo – même si elle avait soutenu d'avoir été une victime de violence de la part de son mari (DANDAN 2011b) - pour l'appropriation de Francisco Madariaga²⁰⁹. En soulignant que dans le cadre de l'appropriation d'enfants beaucoup d'expériences des détenues enceintes dans les CCD (comme celles dont les enfants avaient été données à leurs familles biologiques ou celles qui avaient perdu leurs fœtus) pourraient être occultées, Bacci (et al. 2012, 62) a noté que, sous les imprécations destinées aux détenues de mauvaises mères, d'irresponsables ou d'être en train de générer des enfants « subversifs », la culpabilisation avait fonctionné comme une autre forme de torture et d'harcèlement à l'encontre des détenues. Cette étude se refait au constant que la glorification de la féminité liée à la mère en Argentine contient depuis toujours des mères inappropriées identifiées par les Pédagogies maternelles propagées par les discours de l'État, des œuvres de charité, des médecin.e.s et des psychologues.

²⁰⁹ Francisco Madariaga avait connu en février 2010 de Colombo que ses parents biologiques étaient des militantes de la Colonne Nord de Montoneros Abel Pedro Madariaga (réfugié d'abord en Suède et ensuite au Mexique, il a fait retour en Argentine en 1983) et Silvia Mónica María Quintela Dallasta. Quintela avait été détenue disparue (encore aujourd'hui) le 17 janvier 1977 à ses 28 ans lorsqu'elle était enceinte de 4 mois dans le CCD « El Campito » de Camp de Mai et elle avait accouché Francisco dans l'Hôpital Militaire. Le cas de Francisco a été traité également par le procès de 2014 Plan Systématique d'Appropriation de Mineur.e.s II – Hôpital Militaire de Camp de Mai.

Définis comme des punitions de genre (MARTINEZ 2017), la torture sexuelle, le viol et la menace habituelle de viol à l'encontre des détenues disparues ont été assumées par la Littérature formulant le concept de *desmaternalización* par les significations exprimant la peur spécifiquement féminine de ne plus pouvoir avoir d'enfants (VASSALLO 2011, 137). Finalement, le troisième ensemble de formes de violence sexuelle et de genre façonné par Sutton (2018) a fait référence à une dynamique d'inscription du genre plus cachée : « I argue that gender matters in relation to torture more subtly: even if not containing an explicit sexual component, such violence still incorporates cultural imaginaries associated with embodied experiences that are gendered. » La torture, en tant que pratique qui prend le corps comme un lieu intense de domination, avait chevauché certaines constructions sociales traditionnelles associées à la féminité et qui ont été fonctionnelles afin d'assurer la place subordonnée des femmes dans la société pour les rendre déviantes par rapport à leurs ravisseurs. Ces constructions sociales avaient été d'après Sutton (2018) : la conception de la femme comme juste un corps ; l'attente des femmes d'être conscientes à l'excès de leurs corps ; la construction de la femme comme vulnérable ; l'association des femmes avec la monstrosité. En tant que produits des processus de formation de genre, ces constants dérivent d'une attention que Sutton (2018) a portée sur les exécutions (et les intentions) des ravisseurs des tactiques d'oppression des corps qui « Re-create and mobilize socially constructed notions of “the feminine”, gender scripts that sustain the social subordination of women. » Sutton (2018) a quand même remarqué que le féminin est un domaine contesté et que les techniques oppressives infligées dans les corps des détenu.e.s ont constitué en même temps les motivations de ceux et celles-ci pour pratiquer la résistance incorporée et la résilience.

2.1.1.2. Vers un procès spécifique contre les délits sexuels

Le rapport diffusé en 17 juillet 2019 du Bureau du Procureur chargé des crimes de lèse humanité a informé que des 226 sentences pour crimes contre l'humanité, uniquement le 12% a identifié les délits sexuels de manière autonome. Plus précisément, sur un total de 915 personnes condamnées en Argentine pour crimes de lèse humanité depuis 2006, uniquement 94 ont été responsabilisées pour les délits sexuels (51% pour abus sexuels, 46% pour viols et 3% pour avortements forcés) commis à l'encontre de 96 victimes. Pour ce qui concerne en revanche le procès spécifiquement centré contre les crimes sexuels dans l'ESMA (au moment de l'écriture de cette thèse²¹⁰) n'a pas encore eu lieu, alors que déjà en août 2011 le juge d'instruction Sergio Torres avait décidé d'ouvrir l'enquête préliminaire du procès pour délits sexuels soufferts par 18 détenues. Cette demande était venue de l'avocate et représentante du CELS Carolina Varsky. Le 2 juin 2011 cette avocate avait argumenté

²¹⁰ Le procès « ESMA délits sexuels » aurait dû commencer le 17 mars 2020 devant le Tribunal Oral Fédéral n°5 mais il a été suspendu probablement en raison des mesures de sécurité prise par le gouvernement argentin face à la pandémie de Covid-19.

pendant l'audience que les délits contre l'intégrité sexuelle (l'esclavage sexuel, les viols et l'obligation de maintenir des relations sexuelles stables avec les officiers) auxquels la plupart des détenu.e.s avaient été soumises étaient systématiques. La violence sexuelle soufferte par les détenu.e.s dans l'ESMA n'avait pas uniquement infligé un dommage grave physique et mental aux victimes d'après Varsky mais elle serait également à considérer – pour avoir été systématique et imposée comme une condition de vie – comme destructrice. Plus précisément, la destruction des personnes a été conceptualisée non pas comme une conséquence du délit sexuel (et notamment du viol) mais comme son objectif. Alors qu'un seul imputé (Jorge Eduardo Acosta) avait été jugé dans le méga-procès ESMA II comme auteur direct de viol (de Graciela García Romero) et que cependant la Chambre Fédérale avait par la suite signalé que ce crime devait être qualifié comme une imposition de tourments, Varsky a pu recueillir nombreux témoignages²¹¹ qui ont rendu compte de la systématisme de la violence sexuelle. Par exemple, Sara *Quica* Solarz de Osatinsky avait déclaré que le raccord (*enlace*) de la Préfecture Navale Argentine avec la Marine ayant opéré dans l'ESMA entre 1977 et 1981, Héctor Antonio *Gros Selva* ou *Daniel* Febres, l'avait amenée à San Miguel de Tucumán et il l'avait faite marcher dans la ville comme si elle était un trophée de guerre.

Dans le documentaire *Campo de batalla, cuerpo de mujer* (2013), Lewin a affirmé que la règle de la violence sexuelle dans l'ESMA n'était pas la violence physique. La violence sexuelle avait pris la forme dans ce CDD d'un (défini comme) mécanisme pervers qui avait beaucoup plus à voir avec l'abus sexuel qu'avec le viol. D'après cette ancienne détenue disparue (qui a témoigné de n'avoir souffert dans le cadre de sa captivité qu'une tentative d'abus sexuel de la part d'Acosta lorsqu'elle était dans le régime de liberté vigilée) la différence entre la violence sexuelle comme viol et la violence sexuelle comme abus réside dans le fait que la personne abusée sexuellement croit qu'en quelque sorte sa volonté était intervenue dans l'acte. Autrement dit, la détenue disparue sexuellement abusée croit d'avoir consenti à la relation sexuelle imposée par son ravisseur. Lewin a argumenté que dans l'ESMA, les ravisseurs avaient interprété de gagner le corps des veuves (de militants renommés notamment de Montoneros) comme une manière de gagner la guerre²¹². Elle a spécifié que les ravisseurs avaient *malinchisado* les militantes de Montoneros pour gagner une bataille *post-mortem* à leurs hommes. Malinche (ou Doña Marina) était née dans une riche famille aztèque qui l'avait cependant vendue comme une esclave en arrivant finalement, le 15 mai 1519, dans les mains de Hernán Cortés ensemble à 19 autres femmes. (Rappelée comme) maîtresse de Cortés, Malinche est passée à l'Histoire pour avoir joué un rôle de grande importance dans la conquête du Mexique

²¹¹ Parmi ces témoignages, Tessa (2011) a informé qu'il y avait (entre autres) celui de Carazo, Josefá Prada de Olivieri et Josefina Villaflor.

²¹² La seule référence explicite à l'image du camp de bataille pour dénoncer la violence sexuelle soufferte par les détenues disparues dans les CCD dans le documentaire *Campo de Batalla, Cuerpo de Mujer* est apparue dans le témoignage de Lewin.

notamment car elle a été qualifiée par les historien.ne.s comme une interprète majeure entre les espagnol.e.s et les indigènes ennemi.e.s des Aztèques. Proche à sa mort, Cortés avait organisé à Malinche (avec laquelle il avait eu un fils illégitime) un mariage avec l'espagnol Juan Jaramillo afin de lui offrir la liberté et une bonne position sociale. La plupart des récits sur la vie de Malinche – entre autres *El laberinto de la soledad* d'Octavio Paz - ont traité la réduction à esclavage de Malinche par Cortés comme une (présumée) histoire d'amour et ils l'ont accusée de trahison et de vente de la Patrie (alors qu'elle n'avait aucune Patrie à vendre). C'est en rappelant cette première traductrice-traîtresse du Nouvel Monde que le terme *malinchismo* est utilisé en Amérique Latine pour indiquer des actions contre la patrie et la culture d'appartenance (surtout lorsque ces actes apportent des bénéfices et des avantages personnels) ainsi qu'il décrit la personne qui s'ouvre à tout ce qui est d'origine étranger. Si les dilemmes sur quel type de fidélité et qui est-ce qui Malinche aurait trahi sont encore à nous jours ouverts, Navarrete (2013, 56) a noté que Malinche figure la double agentivité de la femme. La condition fourchue du sujet féminin se distinguerait par un pouvoir bi-discursif qui lui permettrait de transiter pour des espaces de pouvoir différents et qui constitue sa mémoire sur la base de sentiments simultanés d'intégration et de trahison du propre soi-même : un processus intérieur dual où cette femme trahi sa Nation en même temps qu'elle trahit elle-même. Les délatrices – a remarqué Navarrete – sont des femmes qui ont effectivement la capacité de dominer les deux langages de chaque bande politique et cela leur permet de se déplacer dans les deux scénarios et de construire un troisième espace donné par l'interférence discursive où elles-mêmes sont les sujets qui exercent le pouvoir.

Par rapport au terme employé par Lewin, il est intéressant de noter qu'afin de visibiliser l'esclavage sexuel pendant la dernière dictature avec l'argument du corps de la femme comme un camp de bataille à conquérir et à domestiquer, Taylor (1997) est remontée elle aussi à la conquête espagnole – même si de l'actuel territoire de la Nation Argentine - du XVI^{ème} siècle afin de mettre en exergue la double apparition de la métaphore de l'environnement comme une femme infidèle et intrépide qui hait et tue les hommes ainsi que de la figure de la *cautiva* (une épouse aimante et fidèle qui est volée de son mari par des indigènes féroces) ayant justifié l'expansion territoriale coloniale depuis son début : « In 1540, hungry, exhausted, and disillusioned by the lack of gold or silver, Spanish soldiers concluded that there was nothing for them in the Río de la Plata. Fearing they would abandon their mission, their commander convinced them to go on to Asunción by promising them another natural resource: “mujeres ardientes” or “hot” Guarani women. The political practice of using indigenous women-as-lure, however, was occluded by a new, and soon widespread, version of woman grabbing: the indigenous men were accused of stealing white women, an outrage that then justified the extermination of the indigenous population. » Tout en soulignant que l'oppression des femmes

(traitées comme des objets d'échange) par des hommes (se portant comme des sujets à même de faire des transactions et de déterminer *ce* qui est ou pas interchangeable) n'est pas une situation donnée par l'essence de celles-ci mais par le contexte relationnel dans lequel elles sont situées (RUBIN 1975), j'aimerais rappeler que les premières femmes systématiquement capturées pour gérer le Nouveau Monde, *las cautivas*, avaient été les corps des indigènes soit réduits à l'esclavage sexuel par les colons soit soumis à un contrôle croissant régi par ce qui deviendra le paradigme territorial hégémonique de la forme moderne d'État. L'historicité des catégories politiques de femme et territoire renvoie (dans ce type d'analyse) à des appropriations d'espaces qui concernent leurs administration, délimitation, classification, habitation, voire identification. Sous contrôle et marqués par l'idée de frontière, les territoires et les corps des femmes sont signés par la présence d'un sujet-administrateur qui trace sur elles une double subalternité raciale et sexuelle. Au sein du génocide que fut cette colonisation, les *indios* avaient créé un nouvel ordre de démarcation soit en transformant leur culture et en se regroupant dans des *tolderías* (des nouvelles souverainetés paraétatiques se figurant dans des campements) soit en entrant dans le métissage mis en place par les politiques de peuplement espagnoles. Si on a connu une argentinité comme un melting-pot de races (*crisol de razas*) – au sein de laquelle l'on a considéré, premièrement, que *les Argentin.e.s descendent des bateaux*²¹³ (d'Europe) –, moins souvent l'on a rappelé la violence et le sang versé par les politiques de métissage mises en œuvre par l'Espagne de l'Inquisition²¹⁴ qui, ensemble à l'épée avait fait entrer la croix pour que le *gaucho* avait pu naître. Si le projet politique espagnol (et des Unitaires argentin.e.s) se déroulait sous la consigne de civilisation *ou* barbarie, celle argentine, à la suite de l'Indépendance de 1810, fut plutôt civilisation *et* barbarie, dans une tentative de la part des Fédéraux de contrecarrer la (dite) civilisation pure de Buenos Aires (Unitaires)²¹⁵. Le métissage a été une hypothèse d'interprétation tant du devenir du continent latino-américain qu'une réalité empirique d'antagonismes et de violences. Les identités des *indio.a.s*, des métisses et des *gringo.a.s* (blanc.he.s) sont en large mesure définies par leur

²¹³ En suivant les analyses de Rita Segato, Laura Masson (2017, 25) a noté que « While Brazil has supported the ideal of *mestizaje* (a racial blend or mix) and the United States has fostered a mosaic of identifiable races coexisting as separate human groups on the same land, Argentina has advanced the notion of “ethnic terror” and “fear of diversity”, a homogenizing policing carried out by a Eurocentric elite situated in Buenos Aires, which controls the state institutions. »

²¹⁴ En 1492 était terminée la *Reconquista*, la Croisade interne qui avait duré 750 années et avait *purifié* l'Espagne des Musulman.e.s et des Juif.ve.s au profit des Catholiques ; en tant que « nostalgie des Européen.ne.s », l'Amérique avait été envisagée comme le Paradis Perdu où aurait pu régner l'ordre constitué et voulu par Dieu. L'obstacle à ce projet étaient les *indios* qu'il avait *fallu* donc convertir (ABADI et MILEO 2000).

²¹⁵ Historiquement, le XIX^{ème} siècle argentin fut l'époque du *caudillismo*. Les *caudillos*, d'orientation fédérale, étaient les chefs (ou les leaders militaires) des armées des Provinces qui combattaient à la fois entre elles et en particulier contre le centralisme des gouvernements de Buenos Aires. Pour ce qui concerne les guerres civiles entre les différents gouvernements provinciaux, on aimerait remarquer qu'elles se déroulaient principalement entre des *montoneras* et des *milicias*. Les *montoneras*, surgies pendant la guerre d'Indépendance contre l'Espagne, étaient des unités militaires irrégulières (en général des cavaleries de civil.e.s armés) d'extraction rurale conduites par un *caudillo* local qui combattaient les *milicias* des gouvernements provinciaux. En cas de victoire, les premières devenaient des *milicias rurales* et les secondes des *montoneras*, nom qui dériverait de la pratique de marcher en masses (*monton*) et de manière (supposément) désorganisée. La campagne du général Rosas (*Campaña de Rosas al Diesierto*) s'était déroulée entre 1833 et 1834 et avait fait 3'200 mort.e.s et 1'200 prisonnier.e.s parmi les indigènes. 1'000 prisonnier.e.s argentin.e.s furent libéré.e.s. Les propos de cette opération étaient, principalement, de soumettre les indigènes à la (dite) obéissance *criolla* et de mettre un fin aux *malones*.

mutuelle opposition sur le plan culturel-civilisateur qui structure la polarité entre natif.ve.s et Occidentaux.les, ainsi, toutes les identités sociales sont structurées par le fait colonial (MIGNOLO 2005). Le premier moment du métissage avait été organisé comme une violence et une ségrégation : il s'agissait d'un métissage de sang dont l'origine était le viol d'indigènes et/ou la transformation des femmes en objets d'échange non-réciproque entre communautés et colonisateurs. Ces abus avaient généré des êtres qui, sans un référent paternel, n'avaient ni une place dans la société espagnole ni dans celle indigène. C'étaient les femmes qui avaient dû recréer les conditions d'une survie (même si dure et violente, chargée de discrimination) : une série de normes de comportements collectifs, de rites et de mécanismes légitimes d'échange de biens (une nouvelle économie) qui, d'après Rivera Cusicanqui (in BRIGHENTI et GAGO 2013, 87), avaient constitué une troisième république faisant le pont entre la société espagnole et celle indigène. Cette liaison entre les natif.ve.s et les européen.ne.s - marquée par une double colonisation : culturelle et de genre - avait ensuite été érigée à idéologie officielle du métissage (le *crisol de razas* harmonieux, présenté comme un amalgame conciliateur) en faisant disparaître la résistance des corps violés ou le potentiel insurrectionnel du métissage. Finalement, j'aimerais rappeler que le premier corps de la Cité Lettrée construite par les lettrés politiques de la (dite) Génération de 1837 (FERNÁNDEZ DOMINGO et TABET 2013) comme une République libérale, civilisée, élitiste et blanche avait été *La Cautiva* (de Esteban Echeverría, 1837)²¹⁶ : le mythe fondateur de la Littérature nationale (et de l'État-Nation) ainsi que la réalité historique de la capture de blanches par des indigènes (DURAN 2014, LANDABURU 2000) ayant par la suite donné lieu à la responsabilité (ou rôle) des femmes blanches connue comme *marianismo*, à savoir l'imitation féminine de la souffrance et de la pureté des femmes (BARRANCOS

²¹⁶ Il est juste intéressant à noter, pour ce qui sera dit dans cette thèse par rapport au rôle du vêtement dans la construction de genre de la femme que le mythe de la *cautiva* était né dans l'ombre du deuxième homme d'Etat (*estadista*) Domingo Faustino Sarmiento qui, en voyageant couramment aux États-Unis, s'était engagé à faire de l'Argentine une copie de ce Nord qui aurait dû aboutir même mieux réussie. Sortir de la barbarie avait avant tout impliquer importer (280'000 immigrant.e.s européen.ne.s) et imposer (par l'École Normale dirigée par des Européen.ne.s) l'éducation Occidentale ainsi que la communication extra- et intra-nationale. Les femmes auraient dû jouer dans cette sécularisation un rôle moteur qui leur était octroyé en parallèle au culte de la mère vertueuse et de l'épouse fidèle et soigneuse qui portait avec lui l'idée de la faiblesse physique, intellectuelle et morale des femmes. Symboles par nature de l'excès de sentimentalisme, on leur avait attribué un noyau d'irrationalité presque infranchissable, d'instabilité constitutive et d'incapacité dans tout domaine en dehors de la procréation et de l'élevage (BARRANCOS 2007). Dans la construction de ce monologue d'*être ou pas des sauvages* qu'Echeverría avait tenu sur la *Cautiva*, le domaine féminisé de la mode était venu à jouer un rôle très important dans la définition de la culture et de la civilisation en termes de race, classe et genre ; après tout, c'était Sarmiento qui avait dit que le degré de civilisation d'un peuple peut être jugé par la position des femmes (BARRANCOS 2007). Son idée était que porter des vêtements de la civilisation étrangère, comme l'avait prouvé le cas des États-Unis, aurait accéléré l'infusion du progressisme en Argentine en éliminant la différence entre l'étranger.e et l'autochtone (l'homogénéisation socio-culturelle). La mode, en tant que manifestation identitaire et caractère national, avait fait des corps féminins les métaphores de l'identité culturelle argentine : censée élever et acheter, la femme éduquée urbaine était la charnière entre la civilisation morale-politique, la croissance démographique et l'activation du marché de l'Argentine. Apprendre la mode du bon goût s'inscrivait dans un processus historique basé sur l'idée d'une amélioration constante de l'être humain.e, divisé visiblement entre le féminin et le masculin (HALLSTEAD 2004). Le (dit) retard de l'Argentine émanait des zones domestiques (l'*Interior*) où la population était (décrite comme) souvent plus lâche par rapport aux codes vestimentaires (dits) civilisés et adoptait certains autres (dits) rétrogrades. En marchant avec des chaussures françaises universelles, l'unitaire Sarmiento avait délégitimé et rendu invisibles les conflits culturels, de classe et de race : d'après la Constitution de 1835, les droits fondamentaux étaient assurés à tout.e habitant.e de la Nation sans distinctions entre étranger.e.s et natif.ve.s (FOSANELLI 2000, 28).

et al. 2006, 17) à la base du culte de la mère ou de l'amour maternel²¹⁷. Les corps féminins disparus, blancs et victimisés dont le capital reproductif a été contaminé par le sang de la (dite) race inférieure et pour cela antérieure²¹⁸, troublaient la descendance (la blancheur argentine) lorsqu'elles (ré)apparaissent en portant en elles le potentiel de la trahison et de l'infidélité patriotique : l'enfant métisse sans-place et/ou la relation (faite passer pour) amoureuse avec l'ennemi de la *vraie* famille²¹⁹. La *captiva* sans-couleur devait alors devenir le lieu symbolique où l'on pouvait jouer et légitimer la grande destinée de la Patrie sans que l'on en pût écouter la souffrance : tortures et assassinats des indigènes, politiques de métissage, déterritorialisations et appropriations forcées de terres et des corps ainsi que la violence sexuelle sont à la base de ce que l'on connaît comme le corps de la Nation Argentine.

Dans la trajectoire testimoniale de Lewin²²⁰ l'ancienne détenue disparue Graciela *Negruta* García Romero est présentée comme une esclave sexuelle de l'ESMA notamment car son abuseur l'avait isolée de tout recours pour demander de l'aide : elle était dans le CCD seule et à la merci de son abuseur. García avait été d'après Lewin démonisée par Acosta. Celui-ci avait fait premièrement circuler des rumeurs sur García : elle était terrible, redoutable et grâce à elle la Colonne Nord de Montoneros était tombée trois fois. En lui octroyant (discursivement) une autorité dans le CCD, tou.te.s les détenu.e.s de l'ESMA avaient vu García comme une personne privilégiée, peu fiable et hostile. En d'autres termes, elle était isolée par ses *compañero.a.s* ; mais aussi car Acosta était arrivé à l'enfermer sous clé dans deux appartements pour plusieurs jours. Ce faisant, Acosta avait pu abuser sexuellement d'elle à chaque instant précis où il voulait. Militante de la Colonne de la Zone Nord de Montoneros séquestrée à ses 27 ans par le GT3.3.2 le 15 octobre 1976 et détenue dans l'ESMA, García s'était jusqu'à ce moment occupée d'interviewer les proches des détenu.e.s et systématiser toute l'information sur les détentions. Pour cela, García avait déjà connu une *compañera* libérée de l'ESMA. Pour avoir élaboré un rapport pouvant intéresser ses ravisseurs (elle l'avait vendu comme

²¹⁷ Le rôle de la femme, en Amérique Latine, a été largement influencé par l'image de la Vierge Marie symbolisant l'amour maternel pour l'espèce humaine. Le *marianismo* emphatise les qualités de la femme-mère comme un être moralement supérieur, fort spirituellement, source de la vie et infiniment capable d'humilité et de sacrifice. L'exaltation de la mère franchirait toute division de classe et de race: « As the giver of life, the mother is the center of the family – emotionally, ideologically, and psychologically. She is considered sacred, pure, and above all devoted to serving and defending her children against the patriarchy – the authoritarian father » (MALIN 1994, 191).

²¹⁸ Anibal Quijano (« Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina » in LANDER 2000, 2010-2011) a estimé que l'*indio* ne fut jamais Autre par rapport à l'Occident ; cette place était réservée à l'Orient (SAID 1978). Pour l'Europe, l'*indio* (comme le *negro*) n'était qu'un.e primitif.ve, c'est-à-dire un.e pré-européen.ne qui devait suivre une trajectoire (nourrie des théorisations cartésiennes) qui partait d'un corps-objet à l'état de nature (incapable de raisonner) pour culminer en Europe, à savoir la personnification de la raison-sujet. En tant que point final d'un parcours historique figé, l'européen se considérait le plus avancé de l'espèce humaine : exclusif porteur ainsi que créateur de la modernité.

²¹⁹ À titre d'exemple, voir le film tiré du conte de Jorge Luis Borge *Historia del guerrero y la cautiva* (Buenos Aires, El Aleph, 1949) d'Edgardo Cozarinsky, *Guerreros y cautivas* (Argentine, France et Suisse, 1994). Dans ce film, la femme française d'un colonel de la République Argentine essaie de civiliser une *cautiva* (française) qui finalement trahit les blanc.he.s et amène à la destruction du campement en Patagonie par les métisses (Mapuches) pendant la dernière étape de la Conquête du Désert (1878-1885).

²²⁰ L'expérience de captivité de García Romero est citée dans presque toutes les interviews concernant la violence sexuelle de Lewin. L'expérience de captivité de cette femme est narrée dans les détails dans le chapitre I « Un mundo perverso 1 », le chapitre VII « Un mundo perverso 2 », le chapitre XIII « Un mundo perverso 3 » et XVIII « Un mundo perverso 4 » de *Putas y guerrilleras* (2014).

contenant des informations classifiées sur eux) et après que ses tortionnaires lui avaient fait voir l'organigramme de l'organisation où elle militait, García avait essayé et réussi à négocier avec son (dit) officier interrogateur (son tortionnaire) Antonio *Rat* ou *Tonnerre* Pernías ce rapport – malgré que Pernías l'avait finalement qualifié comme non-important. García avait évité la *picana* (mais pas d'autres tortures) et, reçu le n°544 comme nouvelle identité, elle avait été transférée dans la *Capucha*. Après 30 jours, García avait été placée dans l'une des cellules (*camarotes*) ensemble d'abord à la détenue Nora Oppenheimer (ancienne étudiante de Droit du travail, militante dans les *villas* et de famille allemande juive avec laquelle García avait développé une communication très profonde) et puis avec Laura *Galicienne* ou *Pilar* Di Doménico (*visitée* par son responsable Francis Whamond). Dans cette cabine, García avait été à plusieurs reprises interrogée par Pernías. Si une nuit elle l'avait vu ivre l'observer pendant qu'elle dormait, une autre nuit il s'était assis à côté de son lit et il avait commencé à l'embrasser et à lui baisser sa tête vers son pénis. La résistance de García avait provoqué des discussions parmi les officiers en donnant finalement comme résultat le changement du ravisseur responsable de ses interrogatoires (devenus quotidiens) : Acosta. En janvier 1977, Acosta avait donné l'ordre aux gardiens de faire descendre García dans les *Jorges*. Après lui avoir offert une part de gâteau, il l'avait informée que le jour d'après les deux seraient allé.e.s quelque part. García avait espéré en vain que ses mensurations auraient pu fonctionner comme un bouclier contre le viol. En juillet 2007, García (connue également par son *alias* Graciela Bonpland) avait dénoncé pour délit de viol Acosta en constituant la première plainte dans la Capitale Fédérale pour ce délit²²¹. Deux ans après, dans le méga-procès ESMA II, Acosta avait été jugé pour ce délit de viol que le juge avait qualifié comme un délit autonome. Ce juge avait évalué le témoignage de García comme la preuve centrale pour l'attribution de la responsabilité et il l'avait nourri avec le reste des témoignages du procès qui mentionnaient la commission du crime de viol souffert directement ou indirectement par les détenu.e.s de ce CCD. Le juge avait reconnu qu'Acosta avait commis ce délit en forme réitérée notamment car García avait témoigné qu'en janvier 1977 elle avait été amenée deux fois par le responsable et cerveau de l'ESMA (supérieur dans la pratique au directeur de l'ESMA) dans un appartement au carrefour des rues Olleros et Libertador (quartier Belgrano de la Capitale Fédérale) que les officiers de l'ESMA utilisaient – en réservant préalablement leur tour - pour leurs (dits) rencontres sexuelles. Cet appartement, presque entièrement vide si n'était pour un lit double, était appelé par ces marins *Guadalcanal* en allusion au nom de la bataille navale héroïque des Alliés pendant la Seconde Guerre Mondiale (LEWIN et WORNAT 2014). Après avoir violé García, Acosta

²²¹ Des morceaux de témoignages émergés pendant les plaintes présentés au Tribunal Fédéral Criminel et Correctionnel de la Capitale Fédérale n°12 ont été publiés in BARBUTO 2008, 61-62.

l'avait ramenée dans l'ESMA²²². Cette détenue a par la suite noté qu'elle n'avait pu raconter de ce viol ni aux officiers (subordonnés à Acosta) ni aux autres détenu.e.s en raison du fait que dans l'ESMA l'on ne pouvait faire confiance à personne. García avait ajouté dans son témoignage, premièrement, que la détenue enceinte (encore aujourd'hui) disparue Inés Cobos – séquestrée à ses 22 ans en septembre 1976 et souffrante d'un (qualifié comme) délire religieux - lui avait confié à elle et à Marta Remedios *Peti Álvarez* d'avoir été elle aussi sexuellement abusée par Acosta (la visitant toutes les nuits). Deuxièmement, García a raconté qu'en novembre 1976 elle avait été amenée dans une *casa-quinta*²²³ avec plusieurs détenues et des officiers de l'ESMA. À cette occasion Acosta (in LEWIN et WORNAT 2014), en suggérant que les détenues et les officiers devaient *se choisir* entre eux et elles de manière à que chaque détenue correspondait à un marin, avait demandé d'abord aux officiers et ensuite aux détenues *Quel.le était le.a préféré.e.s ?* García avait été assignée à l'officier de renseignement et membre permanent de l'ESMA Miguel Angel *Dante García Velazco*²²⁴ avec lequel elle dû bavarder toute la journée avant d'être à nouveau menottée, encagoulée et enchaînée pour faire retour à l'ESMA. Finalement, García avait expliqué au tribunal qu'Acosta était obsédé avec sa sœur Susana par le fait d'être une étudiante et militante de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Buenos Aires. Acosta avait dit à García qu'il allait séquestrer sa sœur. Pendant 1977, Acosta avait amené Graciela García à *visiter* (pendant la nuit et sans préavis) sa famille qui ne savait pas depuis au moins 5 mois où elle était. Invité par le père à dîner et après avoir démontré de connaître déjà toute la famille, Acosta lui avait expliqué que son équipe spéciale s'était proposée de sauver des jeunes comme la militante de Montoneros Gabriela García et que la famille devait collaborer à cette *récupération*, voire contribuer à la *réhabilitation*. García avait ainsi dénoncé que par la menace de tuer les proches détenu.e.s, les familles avaient été elles aussi des objets de contrôle de la part des ravisseurs de l'ESMA. Dans son cas, García avait affirmé que ses parents avaient dû vendre leur maison et déménager (pour bloquer toute liaison entre elle et la *zurdita* Susana) et que sa sœur et avocate Emilia Marta avait dû commencer à travailler dans l'office notarial d'Ariel Sosa Moliné, un homme proche à l'amiral Massera. Après avoir été séquestrée par Acosta - qui lui avait

²²² L'avocate du CELS Daiana Fusca, en tant que représentante de la querelle contre Acosta pour délit sexuel, a pu affirmer (in LEWIN et WORNAT 2014) dans le tribunal que le genre comme construction historique montre que les relations de pouvoir entre hommes et femmes sont asymétriques ainsi que les femmes victimes de violence sexuelle – non uniquement pour ce qui concerne les crimes perpétrés pendant le terrorisme d'État mais également à nos jours – subissent un halo de suspicion. Il s'agit, plus précisément, d'une forme de stigmatisation des victimes qui par le fait d'orienter le regard sur ce que la femme avait fait (la séduction) ou avait cessé de faire (refuser ou résister) la transforme à la fois en accusée de trahison et en responsable des crimes qu'elle a subi. Ce détournement stigmatisant la victime de violence sexuelle de la part (entre autres) des fonctionnaire judiciaires et de leurs *compañero.a.s* de captivité et/ou de militance politique (tant révolutionnaire que des DH) a rendu en même temps invisible les structures de domination.

²²³ En Argentine, avec le terme *casa-quinta* l'on entend un type de propriété destinée généralement à passer les week-end ou des vacances car elle est située pas très loin des centres urbains. Elle est souvent composée par un ou plusieurs chalets situés au sein d'un grand jardin paysager où l'on trouve également une piscine, des espaces pour pratiquer du sport (tennis, football ou volley) et pour organiser des barbecues. Occasionnellement, dans ces structures il y a également des logements pour le personnel et des garages.

²²⁴ García Velazco, en se faisant passer par son jumeau Pablo Eduardo *Serra* ou *Sierra* ou *Jorge* ou *Juan* García Velazco (ou *Fernando Serra*) qui était un officier de renseignement du SIN, avait semé des doutes lors des procès contre lui (DANDAN 2013e).

communiqué la facilité d'entrer et la difficulté de sortir de l'ESMA -, Emilia Marta García avait commencé à signer des documents en tant que directrice de la société (phantasme) Will-Ri créée par Jorge Rádice (*alias* Héctor Ríos) et le capitaine de frégate à la retraite Francis Whamond (*alias* Federico Williams). L'avocate avait été impliquée dans la soustraction millionnaire de biens de Conrado Higinio Gómez ainsi que d'autres membres de sa société qui avaient été séquestrés en janvier 1977 dans l'ESMA et portés disparus. Ce fait est connu aujourd'hui comme l'affaire des propriétés de Chacras de Coria à Mendoza dont les nouveaux propriétaires étaient le fils et le frère de l'amiral Massera. Emilia Marta García, devenue une juge du tribunal du contentieux administratif, avait déjà été la protagoniste d'un grand scandale médiatique en 2006 : Lewin et Wornat (2014) ont indiqué que les journaux les plus progressistes l'avaient accusée de faire partie de l'apparat de corruption de Massera et le Conseil de la Magistrature avait ordonné un *Jurado de Enjuiciamiento*²²⁵.

L'expérience d'esclavage sexuel de Gabriela García Romero avait été amenée à procès initialement comme un délit de viol. Cependant, la Chambre Fédérale avait changé sa qualification en tourments, en marquant un recul ainsi qu'en compromettant ce que García, en tant que victime de violence sexuelle, avait exprimé dans sa dénonciation. Pour cela, ce délit a été ramené face à la Justice dans la méga-cause ESMA III avec l'espoir de produire une première condamnation pour ce type de délit dans l'ESMA. Il faut également noter que même s'il n'avait pas pu terminer car son unique imputé avait été trouvé mort dans sa cellule après avoir ingéré de l'arsénique quatre jours avant la lecture de la sentence, déjà dans le premier procès oral et public ayant concerné l'ESMA en 2007 contre notamment Febres, Solarz de Osatinsky avait témoigné sans être sollicitée par les juges d'avoir été amenée dans un hôtel et violée par Febres²²⁶. Febres était le responsable à la fois du *Secteur 4* (où l'on conduisait lesdits interrogatoires) et de la *Sardá de Chamorro*, à savoir la maternité clandestine qui avait fonctionné dans l'ESMA. Solarz, qui outre à travailler dans la *Pecera* avait accompagné au moins 14 détenues pendant leurs accouchements, avait également affirmé que c'était Febres qui achetait les layettes luxueuses pour chaque bébé, demandait aux mères d'écrire une lettre à leurs familles pour les charger d'élever leurs enfants jusqu'à leur retour et séparait les bébés de leurs mères pour les consigner aux familles *adoptives* des FFASA ou de leurs ami.e.s. Lewin et Wornat (2014) ont rendu compte que ce témoignage avait provoqué une fracture dans le silence de la violence sexuelle parmi les survivantes car la personnalité performée par Solarz dans l'ESMA était un mélange entre une mère vierge, une mère douloureuse et la Sainte Montonera. Ce témoignage les avait obligées

²²⁵ Le *Jurado de Enjuiciamiento* est en Argentine le tribunal à la charge des procès des membres du Pouvoir Judiciaire.

²²⁶ Malgré les 300 accusations reçues, Febres avait été poursuivi uniquement pour les cas de tourments contre Carlos Gregorio Lordkipanidse, Carlos García, Alfredo Julio Margari et Josefa Arminda Prada de Olivieri. Il faut noter que le cas de l'ancienne militante de la JP Prada, séquestrée le 21 décembre 1977 avec son partenaire (et mari actuel) Guillermo Olivieri, avait impliqué dans le cas de tourments également la souffrance d'un viol lorsqu'elle était enceinte de quatre mois dans l'ESMA. Cette ancienne détenue n'avait pourtant pu reconnaître ni le violeur ni aucun répresser qui avait opéré dans l'ESMA.

à se repositionner par rapport, premièrement, à la compréhension des relations sexuelles entre les détenues et le personnel de l'ESMA comme une forme de violence sexuelle et, secondairement, de la violence sexuelle comme un délit à dénoncer (ou pas). Même l'avocate Varsky a rappelé (in TESSA 2011) que son inquiétude était née lors du témoignage de violence sexuelle de Solarz car aucun.e opérateur.trice.s judiciaires n'avait su quoi faire. Le CELS avait donc commencé à travailler avec deux rescapées de ce CCD pour aménager un instrument pouvant servir comme une orientation (une expertise technique) pour les opérateur.trice.s judiciaires censé.e.s recueillir les déclarations des victimes de torture avec une perspective de genre²²⁷. C'était dans ce guide que le CELS (2012, 6) a remarqué l'importance de prendre en considération des critères différentiels du genre lorsque l'on conduit les interviews avec les témoin.e.s. Ces critères permettraient l'apparition de récits plus complets, l'analyse de l'impact différent d'une pratique, un processus ou une institution sur les femmes et les hommes ainsi que la forme dans laquelle les relations hiérarchiques entre ces deux genres se légitiment, se renforcent ou s'inversent.

En résumant, le processus de reconnaissance juridique de la violence sexuelle avait été stimulé et alimenté par les témoignages des survivant.e.s dans le cadre des procédures orales et publiques. Ces témoignages avaient été traduits dans des décisions interlocutoires²²⁸ qui admettaient ce type de violence comme un instrument répressif se révélant par la suite un apport très important pour la lutte contre la violence fondée sur les stéréotypes de genre. Il ne faut pas pourtant sous-estimer, au sujet du processus en cours de visibilisation de la violence sexuelle à niveau juridique, l'apport d'autres témoignages ayant eu des résonances majeures au sein des médias. C'était le cas par exemple de la mémoire de Silvia Suppo qui a été sujette à une diffusion particulière par l'irrésolution de son assassinat avec 8 poignardés le 20 mars 2010 par (les sicaires ?) Rodrigo Sosa et Rodolfo Cóceres, trois mois après avoir été l'accusatrice principale dans le procès pour délits de lèse humanité dans la Province de Santa Fe qui avait condamné l'ancien juge Víctor Hermes Brusa²²⁹. Suppo avait été séquestrée le 24 mai 1977 (lorsqu'elle n'avait que 17 ans) et détenue d'abord dans la Direction de Police de Rafaela, ensuite dans le Commissariat n°4 de Santa Fe et finalement dans le CCD connu comme « La Casita » de Santo Tomé jusqu'en juin 1977 quand elle avait été transférée dans le CCD

²²⁷ En suivant quant rapporté du CELS (2012, 1) par rapport à la manière de façonner ce guide, initialement il y eut des réunions en groupes où les victimes avaient pu raconter les difficultés de leur devenir témoins. L'idée était d'organiser les expériences de ces témoin.e.s et victimes afin d'écrire le document. Dans un deuxième moment, l'on avait discuté les manières à même de résoudre les obstacles en essayant de proposer des interventions qui pouvaient bénéficier le processus de Justice tout en préservant le droits fondamentaux des témoin.e.s par rapport à leur dignité et santé. Ensuite, le CELS avait consolidé un premier brouillon du texte avec les résultats de ses échanges avec les victimes ainsi qu'une revue détaillée de documents nationaux et internationaux liés à la thématique. Finalement, ce brouillon a été partagée avec les témoins.

²²⁸ Le Trésor de la Langue Française informatisé définit la décision interlocutoire comme suit : « Décision judiciaire par laquelle le Tribunal, sans statuer définitivement sur les prétentions des parties, admet toutefois le principe qui servira de base à sa décision et ordonne des mesures d'instruction (par exemple une expertise) propres à chiffrer le préjudice subi par l'une des parties. La décision interlocutoire, à la différence de la décision préparatoire, préjuge le fond. »

²²⁹ Pour plus de détails consulter le chapitre IX « Silvia Suppo : ¿un crimen perfecto ? » en *Putas y Guerrilleras* de Miriam Lewin et Olga Wornat (2014) ainsi que le vidéo-documentaire KUSCHNIR Paula, *Silvia*, Argentine, 2015.

de Santa Fe « La Garde d'Infanterie Renforcée » dirigé par le commissaire Juan Calixto Perizzoti et légalisée, en récupérant ainsi sa liberté à la fin de 1978. Avant de sa séquestration, Suppo avait assisté à celle de son fiancé Reinaldo *l'Allemand* Hattemer (assassiné) effectuée le 25 janvier 1977 par deux hommes de la Direction de la Police dont Bravo, qu'elle avait reconnu. Suppo avait tardé à décider d'entamer une vie en clandestinité, c'est-à-dire en dehors de Rafaela car, en suivant Lewin et Wornat (2014), celle-ci était une ville sourcière (*ratonera*) où tous les mécanismes d'occultation de domiciles et d'identités réelles - qui avaient fonctionné comme des protections dans les grandes villes parmi les activistes de Montoneros - étaient inutiles. Pendant son expérience de captivité, encagoulée et liée, Suppo avait été violée par trois hommes dans le CCD « La Casita ». Après quelques mois, elle avait noté l'absence de menstruations et elle avait demandé à ses ravisseur.se.s du CCD « GIR » de voir un médecin en leur racontant du viol. Après une première visite, le médecin lui avait dit qu'elle était enceinte et qu'il lui aurait pratiqué un avortement. La main droite de Perizzoti, la sergente-chef María Eva Aebi, avait dit à Suppo qu'il fallait *corriger l'erreur* (alors que la violence sexuelle dans ce CCD n'avait pas de tout été un erreur) et elle était convaincue que si elle se niait à pratiquer l'avortement, ses ravisseur.se.s l'auraient tuée. En se faisant passer pour sa sœur, Aebi avait accompagné Suppo dans une clinique avec deux autres hommes en civil dont l'un (Oscar Adolfo Farina) s'était fait passer pour son mari. Suite à l'avortement clandestin, Suppo avait été amenée au CCD « La Casita » pour une semaine afin de se récupérer. Cette ancienne militante de Montoneros et détenue disparue avait pu dénoncer depuis le 25 février 2005 jusqu'au 5 octobre 2009 au sein du Tribunal Oral de Santa Fe la violence sexuelle soufferte en contribuant à la condamnation de ses ravisseur.se.s ainsi qu'à faire en sorte que pour la première fois – avec les fondements de la sentence du 8 octobre 2018 du méga-procès Rafaela - l'avortement forcé a été jugé comme un délit de lèse humanité autonome (TIZZIANI 2018). Le 17 mai 2018, pendant l'audience publique du Congrès préalable à la votation pour la légalisation de l'Avortement volontaire, sûr et gratuit, le cas de Suppo a été mentionné par l'avocate et membre à la fois de H.I.J.O.S. de Santa Fe et du collectif NUM de Santa Fe Lucila Puyol²³⁰ afin de revendiquer le droit des femmes à décider de manière sûre de leurs corps, vies et libertés (MUNNÉ 2018). En ce sens, Sutton (2018) a noté que la notion de clandestinité

²³⁰ Puyol a été également la querellante dans le procès pour les crimes commis à Reconquista (dans le nord de la Province de Santa Fe), à savoir les attaques sexuelles contre Luisa et Griselda Pratto. Les deux sœurs Luisa (enceinte) et Griselda étaient les seules membres pas encore détenues disparues de la famille Pratto avec les deux enfants de Luisa. À ses 16 ans, Griselda Pratto avait été séquestrée le 5 février 1977 et détenue dans le CCD de la Brigade Aérienne n°3 de Reconquista dirigé par le capitaine et chef de renseignement de la Base Aérienne Danilo Alberto Sambuelli. Ici, le caporal-chef Estofaretti l'avait violée pour la première d'innombrables fois. Pratto avait été violée plusieurs fois en groupe : Arnaldo Neumann, Horacio Machuca, Estofaretti et Sambuelli l'avaient même obligée à manger de la matière fécale depuis les toilettes. Après 30 jours, Pratto avait été mise en liberté vigilée : Estofaretti et Carlos Nickisch continuaient à la violer en même temps qu'ils lui faisaient des pressions pour déménager de la ville jusqu'à ce qu'elle était partie pour Buenos Aires. Sa sœur Luisa, en revanche, avait été constamment « visitée » par les militaires : ils l'insultaient, l'agressaient et la violaient devant ses enfants. Avant de son accouchement, un couple s'était proposé de l'aider en terminant pour s'approprier de son fils dans l'hôpital. Luisa Pratto a récupéré son enfant après 32 ans. Pour plus de détails sur les expériences de captivité de Luisa et Griselda Pratto voir le chapitre X « Reconquista : una familia descuartizada » dans *Putas y Guerrilleras* de Lewin et Wornat (2014).

a été estimée pertinente pour penser les avortements contemporains en démocratie : « Specifically, I am referring to the hundreds of thousands of pregnant women forced into clandestinity each year in Argentina in order to have an abortion – to have a say on their reproductive bodies and life projects – in the context of abortion criminalization. [...] How is state violence implicated in producing hidden (women’s) bodies exposed to danger and which may be “killed” with impunity? I say “killed” instead of “die” because I consider these deaths not the result of benign neglect but a product of a violent law that helps produce these deaths. »

2.1.2. Le genre dans l’expérience de la violence sexuelle

Sutton (2018) a affirmé que le genre importe des questions concernant non uniquement la manière dont les détenu.e.s ont été perçu.e.s et traité.e.s dans les CCD mais également dans des termes de comment l’idéologie de genre et les identités de genre des ravisseur ont façonné leurs actions. Le genre n’est pas une essence que l’individu extériorise, une identité qui préexiste à l’acte de sa constitution. Le genre ne se donne pas *per se* mais il résulte d’une actualisation quotidienne impliquée dans des mécanismes de reproduction, négociation et résistance. Défini par Judith Butler ([1990] 2006) comme une fiction culturelle, le genre n’est pas un synonyme de la sexualité. La sexualité est l’un des lieux - une scène concrète de vie parmi d’autres - où l’on peut rendre le genre visible. S’il a à avoir avec l’identité de la personne, le genre n’est pas exactement ce qu’une personne est ou a. Le genre est un dispositif – une matrice – à travers lequel passent les corps qui se produisent et se normalisent généralement en masculins et féminins. En ce sens, le genre se fait et se défait continuellement. Ni l’anatomie ni le sexe existent en dehors de la culture. Si l’on ne peut pas fusionner la définition du genre avec ses expressions hétéronormatives (le féminin et le masculin), on peut quand même repérer des processus historiques de sédimentation de normes de genre qui ont produit des ensembles de styles corporels et de rôles à accomplir perçus comme naturels. Cela parce que la signification de genre est un processus réglementé qui s’effectue à travers la répétition et non pas un acte fondateur : en même temps que les normes s’imposent, elles sont occultées par la production d’effets essentialisant. Les corps apparaissent dans nos sociétés généralement et systématiquement (hétéronormativement) dans une relation binaire et hiérarchique l’un avec l’autre : la femme et l’homme. Ces normes qui régulent le sexe œuvrent d’une manière performative afin de constituer la matérialité des corps dans *la* différence sexuelle. La production de cette différence est contingente et elle a aussi un prix. Les mutations qui ne s’adaptent pas à ce binarisme lui appartiennent en tant qu’anormales en même temps qu’elles peuvent parfois déconstruire et dénaturer *la* différence sexuelle.

La Littérature a généralement utilisé les termes de militaires, policiers, geôliers, gendarmes et agents civils pour indiquer et souligner que la violence sexuelle perpétrée dans les CCD sous le régime

dictatorial du PRN tant contre les femmes que contre les hommes a été l'œuvre d'institutions et de personnes identifiées comme masculines selon la division hétéronormative plus du genre que du sexe. À ce sujet, il faut mentionner, d'un côté, la présence dans la Littérature de Mirta Graciela *Cuca* Antón, une policière opérant dans le CCD « D2 » de Córdoba et nommée pour son caractère extraordinaire d'avoir été une femme tortionnaire²³¹. De l'autre, la presque absence de l'affaire de Susana Leoni *Estela* ou *Piturra* ou *La Mince* Auad. Auad avait été la première femme en Argentine, en 2005, à avoir été détenue pour crimes de lèse humanité pendant la dernière dictature tout en générant des doutes sur comment la considérer : une militante d'une cellule de superficie du PRT-ERP repentie ou une agente du service de renseignement infiltrée dans le mouvement d'étudiant.e.s de l'Université Nationale de Tucumán ? Dans ce dilemme pour établir l'identité de la détenue disparue, la seconde option mentionnée – possible notamment car la SIDE et les systèmes de renseignement des trois FFAA avaient commencé à exploiter l'utilité des femmes espionnes depuis les années 1960 (D'ANTONIO 2018, 154) - entraînerait que la collaboratrice civile du groupe répressif n'aurait jamais été privée de liberté. Cela se corroborerait par le fait que ce type de personne avait bénéficié d'une liberté de mouvement dans les services de renseignement ainsi que par la supposition qu'elle tairait (et donc qu'elle connaîtrait) le destin des (vrai.e.s) disparu.e.s. Ces interpellations ont eu l'effet d'attribuer aux personnes - qui s'étaient déclarées comme des anciennes détenues disparues - une autorité dans l'apparat répressif qui, même après des années d'enquêtes, n'ont jamais pu être prouvées (OLGA RUIZ 2018). Auad avait été accusée par la mère d'un disparu, par deux gendarmes gardiens dans le CCD « El Arsenal Miguel de Azcuénaga » et par des survivant.e.s. Ces dernier.e.s ont déclaré devant la Justice d'avoir écouté des commentaires que cette femme avait collaboré dans l'application de la *picana* (confirmé par l'un des gendarmes) ainsi que de l'avoir vue dans des sessions de torture d'autres détenu.e.s où elle avait ri des vexations (TAIRE 2007). Après une année et demie de détention dans les Tribunaux Fédéraux de Tucumán, le Commissariat de la Femme et la Prison de Femmes de la Banda del Río Salí, Auad avait été remise en liberté en avril 2007 en raison de la révocation de 4 (sur 5) accusations : la Chambre Fédérale de Tucumán avait ordonné au juge fédéral Jorge Parache de réviser urgemment la privation de liberté soufferte par cette femme. Celui d'Auad a été le premier et le seul cas en Argentine de Procès pour la Vérité avec sentence condamnatrice à l'encontre de comportements d'un.e détenu.e disparu.e au sein d'un CCD, c'est-à-dire à avoir

²³¹ Antón était la seconde de la tortionnaire et instructrice du Service du renseignement Argentina *La Tante* Pereyra qui avait été exécutée en octobre 1975 par l'ERP (NOGUERA 2019, 279). La journaliste Ana Mariani a publié en 2008 avec l'édition Aguilar *La Cuca: Mirta Graciela Antón, la única mujer sentenciada a cadena perpetua por delitos de lesa humanidad*. Pour éviter tout malentendu, il faut préciser qu'Antón n'a pas été la seule femme à avoir pratiqué la torture pendant la dernière dictature.

transgressé la thèse (si bien conflictuelle) formulée par les organismes de DH *Qui entre comme une victime dans un CCD, sort comme une victime* (OLGA RUIZ 2018)²³².

Si les ravviseur.se.s ont été analysé.e.s dans l'académie dans leur rôle hétéro-masculin en ne générant aucune objection dans la Littérature, le rôle des femmes victimes de la répression pour des raisons politiques dans les CCD et les prisons a été étudié comme le résultat de processus apparemment contradictoires de masculinisation, déféminisation et féminisation ; alors que pour les hommes victimes l'on a parlé de féminisation et démasculinisation. Cette absence des femmes lorsqu'il s'était agi de penser à la participation à la répression du terrorisme d'État tient à voir avec la difficulté historique – tant théorique que pratique - du féminin à incarner l'exercice de la violence (GORZA 2017 ; OBERTI 2015) ainsi qu'au focus général des études académiques sur la répression clandestine des Forces Armées (Armée de terre, Marine et Aviation) et des corps de la Police lorsqu'il s'était agi de penser la dernière dictature argentine aux dépits d'autres institutions étatiques – comme par exemple les pénitenciers féminins où travaillaient des geôlières – ayant laissé en outre dans la pénombre le point de vue du PRN comme un régime de gouvernement. Paula Canelo, Marina Franco et Valeria Manzano (2016) ont remarqué que la dimension répressive de la dictature a récemment reçu de l'académie des impulsions nouvelles qui ont pu l'articuler avec d'autres logiques étatiques et ses acteurs. Le PRN n'est plus vu uniquement comme une machine destructrice mais également comme un producteur actif de politiques, sujets et pratiques nouvelles. Les transformations majeures des cadres analytiques ont concerné la temporalité et l'échelle spatiale pour penser la dimension répressive : la violence étatique a été étudiée dans des périodes qui excèdent celles strictement dictatoriales impliquant l'observation d'acteur.trice.s nouveaux.les comme les groupes para-

²³² En 2013, au cours du procès contre les crimes de lèse humanité commis dans ce CCD situé à Tañi Viejo (Province de Tucumán) et maintenu par la Compagnie d'Arsenaux n°5 dépendante de la V^{ème} Brigade d'Infanterie de Tucumán, Auad a soutenu qu'au moment de sa séquestration, le 14 avril 1976, elle était une étudiante de 23 ans à sa 4^{ème} année d'Architecture. Après avoir transférée du CCD fonctionnant dans l'École Universitaire d'Éducation Physique de l'Université Nationale de Tucumán, elle avait été transférée dans le CCD fonctionnant dans la Colonie de Mineur.e.s et connu comme « La Maison de Correction ». Torturée, elle avait dévoilé à ses ravisseurs l'identité et le domicile de son partenaire, l'étudiant d'Économie et militant du Groupe de Base Indépendant (lié au PRT-ERP) Osvaldo Pérez qui avait été finalement séquestré dans la Province du Chaco et amené d'abord au CCD « La Maison de Correction ». Le couple avait finalement composé le premier groupe de détenu.e.s qui avaient été transféré.e.s dans le CCD « Arsenal ». Des accusations similaires à celles d'Auad avaient été souffertes – en suivant l'analyse de María Olga Ruiz (2018) – également par l'ancien militant de Montoneros José Baravalle qui avait été séquestré dans le CCD ayant fonctionné au sein du Service de Renseignement de la Direction de l'Unité Régionale II de la Police de la Province de Santa Fe à Rosario. Signalé comme « collaborateur des appareils répressifs », Baravalle - lorsqu'il était rentré en Argentine pour assister aux funérailles de sa mère - avait été détenu (pour 6 mois) en 1984 ensemble à Ricardo Chomicki, lui aussi ancien militant de Montoneros accusé de collaboration à la capture et à l'application de tourments à d'autres détenu.e.s. Ces deux anciens détenus disparus n'ont jamais été interpellés par la Justice comme des « témoins », mais ils avaient été placés dès le début dans le côté des « ravisseurs ». Exilé en Italie, après 20 ans Baravalle avait été imputé pour « participation à la torture » ; face à la possibilité d'être encore une fois détenu, Baravalle s'était suicidé. Chomicki, en revanche, avait été détenu entre mars 2005 et septembre 2008 dans la délégation policière de la Police Fédérale de Rosario et dans la prison de haute sécurité de Marcos Paz à Buenos Aires dans le cadre du procès « Diaz Bessone » (ou méga-procès Agustín Feced, à savoir le Directeur du Service de Renseignement du II^{ème} Corps de la Police de la Province de Santa Fe entre 1976 et 1979) qui avait commencé en 2009. Chomicki a été acquitté en 2012, même si Familier.e.s de Détenu.e.s et Disparu.e.s pour des Raisons Politiques avait maintenu son accusation en sollicitant 25 ans de prison pour ce civil que cette organisation a considéré comme un « ravisseur de plus ». La « preuve irréfutable » de la proximité entre Chomicki et Feced avait été – pour les témoin.e.s accusateur.trice.s – le fait que le second avait été le parrain du mariage religieux du premier avec Nilda Folch (elle aussi détenue dans ce CCD) célébré par un prêtre de Zavalla (ami de Feced).

policiers, paramilitaires, les commandos de droites et les groupes syndicaux et elle a été étudiée dans des processus locaux, transnationaux et régionaux en abandonnant le regard traditionnel focalisé sur l'échelle nationale, *porteña* (Capitale Fédérale) ou *bonaerense* (Province de Buenos Aires). Ces déplacements ont engendré l'incorporation dans les analyses de domaines nouveaux de l'État *procesista* jusqu'à ce moment réduites aux études de civil.e.s centrées soit sur les attitudes et comportements sociaux expliquant les consentements octroyés à la dictature par les associations de quartier, les sociétés de développement, les petites organisations locales, etc. soit sur la participation concrète de civil.e.s dans la sphère gouvernementale (les ministres, les secrétaires, les assesseur.se.s, les ambassadeur.trice.s, les gouverneurs) ou sur la complicité ou la collaboration directe d'entreprises et des partis politiques avec la répression du PRN. Ces études ont donné lieu au concept de dictature civique-militaire très utilisé dans les discours académiques, politiques et journalistiques. Malgré ses potentiels politiques et juridiques, les deux manières *mainstream* dont ce terme a été utilisé ont tendu à renforcer, d'après Canelo (2016, 30-35), premièrement l'idée que pour entendre la dictature il était plus important d'étudier les civil.e.s (les personnes alliées ou les fonctionnaires civil.e.s) que les militaires. La primauté de cette idée a causé un vide de recherches sur les militaires (leurs trajectoires sociales, éducationnelles et professionnelles, les liens maintenus avec les générations militaires précédentes et leurs traditions politico-idéologiques, leurs espaces de socialisation et politisation, leurs décisions, ambitions et stratégies dans l'exercice du pouvoir et leurs conflits politiques internes) qui avaient assumé les plus hautes responsabilités gouvernementales et politiques pendant la dictature. La seconde lecture – nommée *économiste* - a interprété le PRN comme le simple bras armé des intérêts économiques d'une minorité privilégiée ou des grand.e.s agent.e.s économiques. En ce sens, l'objectif central du PRN d'imposer un nouvel modèle économique aurait causé la subordination ou le caractère accessoire de tout autre objectif (y compris politique et répressif) du PRN. Finalement, ces deux conceptions instrumentales de la dictature ont eu succès d'après Canelo (2016, 35) car leur simplicité – à rendre accessible le passé récent – a octroyé une productivité politique extraordinaire : elle a permis de construire des scénarios de conflit socio-politique clairs à travers lesquels assigner (et éviter) les responsabilités pour les coûts d'une expérience collective extrêmement traumatique.

Le manque de femmes dans le domaine militaire et policier a pu (implicitement) être soutenu car ce fut uniquement depuis 2007 que le développement de politiques publiques démocratisant les FFAA avec une perspective de genre et de DH avait commencé à couvrir un rôle important dans le secteur de la Défense argentine dirigé (depuis 2005 jusqu'à 2013) par Nilda Garré. Badaró (2010, 76-77) a rendu compte que les femmes militaires, en tant que (dites) femmes d'action, ont été depuis ce moment érigées à emblèmes de l'accès complet à la citoyenneté de toutes les Argentines. La

construction de la profession militaire comme un espace sexuellement mixte avait, d'après ce chercheur, mis en question le postulat culturel et institutionnel fortement enraciné de la relation naturalisée entre la masculinité et l'identité militaire. Ces cadettes ont menacé de redéfinir, de l'intérieur, les frontières symboliques et morales de l'institution militaire. En suivant Dora Barrancos (2015, 52), Garré avait saisi l'occasion – vu l'avilissement des FFAA comme protagoniste du terrorisme d'État depuis 1990 et le début de l'étatisation de la mémoire de la dernière dictature – pour ré-instruire les membres de chaque Force examinant les subjectivités et les dispositifs mentaux avec l'objectif central de transformer les attitudes et comportements en atténuant les réflexes patriarcaux et par-là garantir une intégration égalitaire des femmes dans une institution pensée historiquement comme un espace social masculin²³³. Entre 2007 et 2008, sous les recommandations du Conseil de Politiques de Genre composé par des militaires, des représentant.e.s d'organismes gouvernementaux (comme le Conseil National des Femmes et le Secrétariat des DH), des ONG (comme la Fondation pour l'Étude et la Recherche de la Femme et l'Institut d'Études Comparées en Sciences Pénales et Sociales) des féministes académiques comme Barrancos et Masson (2017, 30) ainsi que des féministes institutionnalisées et politiques²³⁴ -, le Ministère de la Défense a révoqué quatre lois qui régulaient la vie familiale des membres des FFAA : « The requirement of a superior's permission or authorization in order to marry; the prohibition of marriage between soldiers of different ranks; the obligation of military personnel to respond to inquiries regarding whether they were separated from their wives, if they had effectively separated, if they had initiated the divorce papers, and, if so, on what grounds; and the distinction among biological, adoptive, marital, and extramarital children. » Ces règlements nouveaux résumés par Masson (2017, 37) ont intensifié les changements du système sexe-genre présenté dix ans plus tôt avec l'ouverture du Collège Militaire de la Nation (l'académie des officier.e.s des FFAA) aux femmes et ils ont engendré une anxiété parmi les officiers les plus haut gradés exprimée dans les termes d'*Avoir à régler le problème des femmes* : « The incorporation of women into roles previously considered exclusively male, brought the institution and its masculine

²³³ En 2007, une équipe d'expert.e.s avait proposé deux initiatives convergentes pour entamer le chemin vers l'équité de genre. D'un côté avait été créé l'Observatoire de la Femme avec l'objectif de mapper ce qui se passait dans les établissements féminins (circonstances de violence sexuelle et familiale et traitements humiliants) et produire des statistiques et des enquêtes en même temps que l'on avait organisé une série de conférences destinées à rendre visible la participation des femmes dans l'histoire militaire et de résistance. De l'autre côté, Garré et l'équipe avaient créé le Conseil de Politiques de Genre pour le Domaine de la Défense que Masson (2017, 27-28) a défini comme une articulation de savoirs militants, engagements académiques et expériences personnelles : « The GPC serves as an adviser to the Ministry of Defense of the Republic of Argentina. For the formation of the GPC, the Ministry of Defense called upon servicewomen – officers and noncommissioned officers (NCOs) – from the three Armed Forces, representatives from non-governmental organizations (NGOs) related to the defense of women's rights, and representatives from other state organisms such as the National Secretary of Human Rights and the National Council of Women. The GPC drove reforms of regulations in the Armed Forces, which involved the female dress code; pregnancy, lactation, and maternity leave; the family model encouraged by the military to date; sexual discrimination and harassment; domestic violence; and female participation on commissions abroad, among others. » Entre plusieurs réformes mises en acte au cours de 2007 et 2008, il y a eu la création de Bureaux de Genre dans les différentes FFAA où, entre autres, l'on reçoit les dénonciations de violence sexuelle et l'on répond avec des protocoles prévus.

²³⁴ Il faut souligner que l'incorporation de femmes dans les FFAA n'avait jamais été véritablement une demande du mouvement féministe autonome (MASSON 2017).

identity to a place of crisis so much, so that many servicemen interpreted the inclusion of women as an “attempt to destroy the military.” The most common expression to refer to this conflict was “now they’ve stuck us with the women”, with “they” referring to the Ministry of Defense. In some cases, “women” were considered the doorway to homosexuality, which until 2008 was considered a “crime against military honor. » D’après Masson (2017, 38) l’exclusion interne pratiquée à l’encontre des cadettes (et des cadets ayant des relations avec elles) par la labélisation de cafards (par le fait d’être évaluées par les cadets blancs comme moches et avec la peau mate) a fonctionné comme un indice moral de la condition ambiguë des femmes militaires signifiant les risques à la fois de perte de prestige et de contamination morale (ayant historiquement défini l’identité militaire) non uniquement en termes de genre mais aussi et surtout en termes de race et de classe : « In the 1990s, after the defeat in the Falklands War and the end of the military dictatorship, the increasing loss of prestige of the military greatly decreased the number of aspiring officers, to the point where vacancies were unable to be filled. This affected the traditional selection mechanisms, and the opportunity to become an officer was opened to the social sectors that had previously been excluded. Many of the women admitted to the CMN come from these sectors. [...] They are not the women who had traditionally married the cadets of the CMN and who represented the officers’ access to the social spheres of the upper class, to which they did not belong. » Ainsi, les études de Masson ont mis en évidence que pour rendre compte de la consolidation des FFAA comme une élite bureaucratique de l’État et comme un symbole de la Nation il faut prendre en compte tant la matrice de genre que celles de race et classe. Barrancos (2015, 52) a rappelé que les femmes avaient eu accès à l’Institution militaire formellement entre 1980 et 1983 dans les Corps Professionnel au niveau de sous-officières et officières et qu’entre 2005 et 2011 – lorsque la modalité de recrutement du personnel militaire n’était plus celle obligatoire mais, depuis 2006, volontaire - elles avaient pu élargir leur participation dans le Corps Commande d’Officier.e.s, c’est-à-dire qu’elles avaient pu être formées pour participer au combat²³⁵. Masson (2010, 43) a détaillé que l’Armée de terre et l’Aviation avaient incorporé des officières au Corps Professionnel en 1982²³⁶ alors que la Marine l’avait déjà fait en 1981. De plus, la Marine avait inclus les sous-officières au Corps de Commande en 1980 ; l’Aviation l’avait fait en 1977 avec la création par la loi n°21.521 de la Police Aéronautique Navale. Ces membres de l’Aviation ont soutenu (in MASSON 2010, 43) que leur intégration avait été une stratégie du gouvernement afin de donner une

²³⁵ L’incorporation de femmes comme des soldates volontaires avait commencé pour l’Armée de terre en 1995, pour l’Aviation en 1996 et pour la Marine en 2002, alors que l’ouverture pour l’accès des femmes aux Corps Commande d’Officier.e.s date pour l’Armée de terre de 1997, pour l’Aviation de 2001 et pour la Marine de 2002 (MASSON 2010, 44). En 1997, le CMN avait permis l’accès aux femmes même si leurs étaient empêchés certaines cours comme infanterie et cavalerie (BARRANCOS 2015, 52). Actuellement, la Force Aérienne soutien un diplôme concernant le Genre.

²³⁶ Pour plus de détails sur l’expérience de l’une des femmes intégrées dans l’Armée de terre en 1982 voir le cas de l’analyste de système de l’Université de Belgrano entrée dans la Division Informatique du Corps Professionnel (ainsi que première femme à avoir atteint le degré de Générale de brigade le 7 octobre 2015) María Isabel Pansa voir MASSON et DOMINZAIN 2016.

image de modernisation de l'Argentine au public étranger arrivé dans ce pays pour le Mondial de Football de 1978. Natalia Casola (in D'ANTONIO 2018, 156) a remarqué qu'avant cette incorporation formelle des femmes comme des égales aux hommes dans l'institution militaire, il avait existé une participation féminine rendue très invisible vu qu'elle se fondait sur les rôles stéréotypés féminins liés aux tâches d'assistance ou de soin d'autrui et en particulier des (reconnus comme) hommes combattant pour la patrie. D'Antonio (2004) a soutenu que les femmes qui étaient insérées dans le domaine des FFAA n'étaient pas considérées comme des militaires mais comme des civiles, des volontaires et/ou des professionnelles. Outre à des figures féminines appartenant aux guerres d'Indépendance allant des *cautivas* à la coronelle Juana Azurduy promue à générale en 2009 *post mortem* et la capitaine et sergente majeure de cavalerie María Remedios del Valle²³⁷, j'ai constaté deux tentatives récentes d'inversion symbolique associant l'identité féminine à l'institution militaire auto-présentant les femmes comme liées - et pourtant à plusieurs reprises exclues - du statut militaire. Je considère les *veteranas* des Malouines et les *filles désobéissantes* des militaires ayant commis des crimes de lèse humanité pendant la dernière dictature comme deux irruptions dans la mémoire qui ont mis en évidence – si tenues ensemble – comment les relations de genre ont servi à consolider les officiers des FFAA comme une élite patriotique et homosociale en conformité à l'argumentation de Masson (2017, 35) : « The exclusion of women from the professional use of arms directly affects army members' career advancement, given that the institution only fully recognizes servicemen when they represent a family. Women were excluded as professionals and included as wives. The importance of heterosexual marriage to the military profession is evidenced by the fact that one of the most powerful cultural constructs of national collectivities is that a central reason for men to go war is for the protection of women and children. » Les *veteranas* se sont présentées récemment dans la mémoire comme des femmes ayant réalisés des tâches comme infirmières, instrumentistes, travailleuses de thérapie intensive et opératrices radio depuis le continent ou à bord d'un navire-hôpital pendant la guerre des Malouines. María Pozzio (2015, 141) a remarqué que la qualification de professionnelles avait concerné les infirmières universitaires et les spécialisées dans l'instrumentation chirurgicale qui en 1982 avaient participé à la guerre des Malouines²³⁸. Dans les

²³⁷ Le processus révolutionnaire contre les colons espagnol.e.s avait divisé les femmes (presque) argentines entre fédérales et unitaires. Celles-ci s'étaient engagées dans ces conflits politico-militaires soit dans leurs salons soit sur le terrain (BARRANCOS 2007). Parmi les femmes qui avaient participé aux Campagnes du désert du XIX^{ème} siècle, il avait eu les *fortineras* (*cuarteleras* ou *soldaderas*) : elles ne se limitaient pas à cuisiner et à laver les habits de leurs partenaires, mais pratiquaient des tâches militarisées. Habillées comme des soldats pour tromper les *indios*, elles s'occupaient des enterrements, de soigner les blessé.e.s et de sécuriser les quartiers militaires. Parmi les combattantes, le cas des *niñas de Ayohúma* a été le plus (ré)connu et, en particulier, la capitaine María Remedios del Valle, renommée Mère de la Patrie et *héroïne révolutionnaire en fin de vie*.

²³⁸ Des six instrumentistes envoyées à la guerre, il y en avait cinq qui avaient précédemment travaillé dans l'Hôpital Militaire Centrale (Silvia Barrera, Norma Navarro, María Marta Lemme et Cecilia Ricchieri) et une qui venait de Camp de Mai (María Angélica Sendes). Ces femmes n'ayant pas eu une formation militaire avaient dû partir le 8 juin 1982, c'est-à-dire le jour après l'arrivée de la communication militaire à l'hôpital ordonnant d'envoyer dix instrumentistes aux îles. Barrera (in PIGNATELLI 2020) a rappelé qu'elle avait coupé les cheveux et son père – un militaire à la retraite – lui avait donné un cours accéléré pour se mettre et s'enlever les bottes. L'Armée de terre avait donné à ces instrumentistes des vêtements masculins rappelés par Barrera comme inadéquats car très grands.

célébrations des vétérans de la guerre des Malouines, ces instrumentistes avaient été placées parmi les proches ou les organisations de DH jusqu'à 2012 lorsqu'elles ont pu participer à une parade militaire ensemble aux anciens combattants : la Présidence les a finalement reconnues comme des vétérans de guerre²³⁹. Un point tournant dans la visibilité de la présence de femmes dans la guerre des Malouines a été la publication par Bubok en 2014 du livre de l'historienne et travailleuse dans une base militaire Alicia Panero, *Mujeres Invisibles. Remoto Atlántico Sur, 1982*. Suite à sa lecture la sénatrice de la Rioja Aguirre de Soria a présenté en 2015 un projet de loi pour donner à ces vétérans une pension à vie, alors que Juan Parilla (2015) a informé que des femmes ayant participé à la guerre des Malouines ont été encouragées à raconter les abus, les coups et la violence psychologique qu'elles avaient souffert y compris la violence sexuelle. Les six femmes qui ont témoigné en 2015 d'avoir été abusées sexuellement, physiquement et psychologiquement par le lieutenant José Italia et le sous-officier José Vivanco étaient des jeunes (entre 17 et 21 ans) aspirantes et caporales entrées dans la Marine comme étudiantes d'infirmier et qui, au sein de l'École de Santé de l'Hôpital Naval de Port Belgrano dirigée par Ricardo Arieu, avaient soigné les soldats blessés pendant la guerre des Malouines. Claudia Patricia Lorenzini était entrée dans la Marine à ses 15 ans en 1981 dans le cadre d'un cours non traditionnel pour femme du V^{ème} année du lycée avec une expérience en infirmier dans le domaine civil ; elle avait voyagé depuis La Plata au sud de l'Argentine avec Nancy Susana Stancato²⁴⁰ et deux autres adolescentes. Lorenzini a raconté d'avoir souffert la violence sexuelle de la part d'Italia et de l'avoir confié à son camarade Marcela Baldiviezo. La circulation de cette histoire de violence sexuelle avait causé sa convocation de la part de ses supérieurs pour qu'elle en parlait. Cette rencontre avait terminé avec la confiscation de son journal intime et l'obligation de retourner à la vie civile – voire une rétrogradation ayant signifié l'expulsion de l'institution militaire – devant se présenter comme auto-infligée. Lorenzini avait dû signer un papier où elle affirmait qu'elle abdiquait à son devoir car sa mère lui manquait énormément. Elle

Barrera a de plus rappelé que la présence des instrumentistes dans le navire *Irizar* avait été mal reçue en conformité à l'idée que les femmes sur un navire de guerre au milieu de l'eau portent malheur (surtout après la récente coulée du navire Belgrano). Finalement, les instrumentistes avaient été placées dans un compartiment conçu pour aménager trois hommes au sein de l'un des navires les plus petits - où il y avait deux salles opératoires, une salle de thérapie intensive et 160 lits - qui était parti pour se situer dans la zone franche délimitée par la Croix Rouge. Au moment de descendre à terre à Port Argentin le 14 juin, Pozzio (2015) a remarqué que par le fait de ne pas avoir un grade militaire, les instrumentistes n'avaient pas pu être protégées par les conventions et les accords internationaux et pour cela les militaires anglais leur avaient dit qu'elles courraient le risque d'être prises comme prisonnières. Elles avaient dû rester dans le navire et continuer à travailler non uniquement comme instrumentistes mais aussi comme infirmières et aides-soignantes devant appliquer le triage pour l'énormité des soldats blessés. Lorsque le navire avait atteint Comodoro Rivadavia le 18 juin, les instrumentistes avaient pu débarquer à condition de signer un document de confidentialité avec lequel elles s'engageaient à ne pas parler de ce qu'elles avaient vu.

²³⁹ Selon Veronica Perera (2016) la première reconnaissance officielle leur était arrivée lors du 30^{ème} anniversaire depuis le Ministère de la Défense et en 2002 l'Armée de terre avait octroyé à Maza, Navarro et Barrera le Prix Femme.

²⁴⁰ Stancato avait été exclue de la Marine car elle avait vu vider par les marins des containers pleins de vêtements, cigarettes et bonbons qui avaient été données par les Argentins.e.s aux soldats en guerre et que les marins avaient estimé que dans les îles ces éléments n'étaient pas nécessaires. Arrivée sur le terrain de guerre, Stancato avait pu voir les soldats maigres et en états très mauvais ; elle avait commencé à protester entre les aspirant.e.s et les caporaux.les. Stancato avait été convoquée par le directeur Arieu qui l'avait accusée d'avoir trahi la patrie et il l'avait menacée de la fusiller et de faire disparaître ses parents (PARILLA 2015).

avait été menacée de ne pas raconter son histoire par les marins car ils l'avaient informée de savoir où ses proches vivaient et travaillaient et que le service de contre-renseignement l'aurait surveillée en permanence. Une autre vétérane qui a dénoncé la violence sexuelle et la maltraitance par ses supérieurs pendant la guerre des Malouines a été Alicia Mabel Reynoso (RODRÍGUEZ FREIRE 2020). Infirmière professionnelle, Reynoso était entrée à ses 22 ans, en janvier 1980, dans la Force Aérienne dans le cadre d'un projet pilote pour évaluer la performance des femmes dans les FFAA. Après deux ans, 14 infirmières militaires avaient été mobilisées de l'Hôpital Aéronautique Central de Pompeya à l'aéroport de Comodoro Rivadavia, où avait été installé l'hôpital de l'Aviation parmi lesquelles il y avait la caporale principale Reynoso. Terminée la guerre, Reynoso avait été destinée à l'Escadron de Cours Spéciaux fonctionnant dans l'École d'Aviation à Córdoba où elle avait été forcée par ses supérieurs à oublier son expérience de la guerre des Malouines. Cependant, depuis 2010 Reynoso a commencé à lutter pour la mémoire de ces 14 vétéranes. Elle a pris l'initiative de contacter ses anciennes camarades pour créer en 2013 la page Facebook nommée *Nosotras también estuvimos* - constituant ensuite le titre du documentaire de Federico Strifezzo (2020) où elle a été interviewée avec Estela Morales et Ana Masitto – et elle a publié le livre *Crónicas de un olvido. Mujeres enfermeras en la Guerra de Malvinas* (Buenos Aires, Tinta Libre) en 2018. Les vérités des mémoires de la dernière dictature des vétéranes m'amènent – afin d'accomplir mon but de construire un cadrage analytique où étudier la violence sexuelle perpétrée par le personnel masculin de l'ESMA à l'encontre des détenues disparues – à prendre en compte (au moins) un autre sujet historique touché par cette violence sexuelle : les épouses des ravisseurs. Cette figure, encore plus des filles désobéissantes, est apparue non uniquement dans la mémoire mais également dans la Justice comme premièrement une collaboratrice du terrorisme d'État en raison du fait qu'elle avait choisi et/ou aimé un être monstrueux. Le cas d'incrimination pour délits de lèse humanité d'Auad n'a donc pas été le seul à avoir impliqué des figures féminines de la répression. Au moment de juger les cas d'appropriation de mineur.e.s, parmi les accusé.e.s de crimes de lèse humanité étaient apparues des femmes en troublant le caractère totalement masculin de la répression du PRN. Il s'était agi premièrement des *apropriadoras* comme Inés Susana Colombo et Ana María Grimaldos²⁴¹, c'est-à-dire des épouses au sein de mariages militaires auxquels les FFAA avaient confié les bébé né.e.s en captivité dans les maternités clandestines de l'ESMA et de Camp de Mai²⁴². En 2012 avait eu lieu un procès qui avait établi la

²⁴¹ Grimaldos avait été la seule imputée du procès – conclu en 2015 – pour juger sa responsabilité dans l'appropriation de Javier Gonzalo Penino Viñas accouché dans l'ESMA par la dirigeante corporative de la SMATA de Mar del Plata et militante de Montoneros Cecilia Marina Viñas (séquestrée le 13 juillet 1977 lorsqu'elle était enceinte de 7 mois dans le CCD « Vesubio », puis dans celui de la « Base Navale » de Mar del Plata et finalement dans l'ESMA). L'époux de Grimaldos était le capitaine de vaisseau et membre du GT3.3.2 opérant dans l'ESMA Jorge Raúl Vildoza.

²⁴² En 2014 s'est conclu le procès connu avec le nom de Plan Systématique d'Appropriation de mineur.e.s II – Hôpital Militaire de Camp de Mai. Dans cet hôpital avait fonctionné dans le service d'Épidémiologie une maternité entre 1976 et 1978 où avaient eu lieu aux moins 17 accouchements clandestins. 9 parmi ces 17 détenues disparues ont été les victimes de ce procès alors que 5 les imputé.e.s.

responsabilité non uniquement de l'accapareuse Silvia Beatriz Molina (le mari décrit comme violent et pervers Angel Capitolino était mort à ce moment-ci) mais aussi de la médecine travaillant dans la Division de Santé la Police de Buenos Aires Nora Raquel Manacorda qui avait falsifié l'acte de naissance de Sebastián José²⁴³. Le Tribunal Oral Fédéral n°1 de La Plata a accusé ces deux femmes d'avoir été des complices du génocide. L'année d'après une autre figure féminine – lors du procès du cas de Federico Cagnola Pereyra, accouché en février 1978 dans l'ESMA par Liliana Carmen Pereyra qui avait été séquestrée enceinte de 5 mois le 5 octobre 1977 - s'était jointe aux femmes complices du terrorisme d'État, à savoir la livreuse (*entregadora*). En l'occurrence, la veuve du chef du CCD « Vesubio » (le lieutenant-colonel Guillermo Minucci) Inés Graciela Lugones avait consigné ce bébé né en captivité aux *apropiadores* Cristina Mariñelarena et José Ernesto Bacca.

D'Antonio (2004, 375) a été l'une des premier.e.s chercheur.se.s à avoir exploré au niveau académique la variété des niveaux de participations et de complicités des femmes dans la mise en place du terrorisme d'État concernant non uniquement les tortionnaires et les femmes impliquées dans le plan systématique de soustraction des bébés des détenues enceintes (*apropiadoras*, infirmières, obstétriciennes, juges et avocates) mais également les geôlières dans le système régulier des prisons féminines, les femmes qui étaient les épouses ou des partenaires romantiques des ravisseurs et qui ont supporté leur mission ainsi que les femmes qui ont fait carrière et qui ont aidé à consolider les fondements idéologiques du régime à travers des rencontres sociales avec les répresseurs et l'approbation publique de leur doctrine comme par exemple la diplomate Elena Holmberg et Marta Lynch : « The women associated in one way or another with the dictatorship were subject to the same categorization which cultural beliefs applied to women in general (being the weaker sex, being inherently suited to being careers and mothers, being suited to subordination to male tutelage and relegation to the domestic environment, being incompetent in the public sphere, etc.) ; they were also spoken by the regime when it subverted these same attributes with the aim of strengthening the mechanisms of repression (involvement in torture, the stealing of the belongings of the detainees/disappeared, identity theft etc.). However, these women wrote an uncomfortable page in history by embodying though a rationality and certain motivations, both the exercise of mutual repressive action together with men and specific power relations. In other words, these women understood how power could be used. » D'Antonio a observé que beaucoup de ces activités avaient contredit tant le discours sur le genre que la place que le PRN avait réservé aux femmes (la famille

Dans ce procès l'obstétricienne Luisa Yolanda Arroche de Sala García a été accusé d'avoir falsifié l'acte de naissance de Francisco Madariaga (accouché par Silvia Quintela Dallasta) ainsi qu'elle a témoigné d'avoir assisté les détenues enceintes.

²⁴³ En février 2006, Sebastián José a découvert à travers des Grands-mères de la Place de Mai d'avoir été accouché en mars 1978 par la militante de Montoneros Adriana Leonor Clara ou Mariana Tasca (séquestrée à ses 22 ans enceinte de 5 mois dans le CCD « La Crosse » entre le 7-10 décembre 1977 jusqu'à la fin de mars 1978) et que son père biologique était le lieutenant de Montoneros Gaspar Onofre Quinto o Manuel Casado (détenu, lui, dans l'ESMA).

comme sphère privée). Pourtant, elles avaient été acceptées pour des raisons utilitaristes ; elles avaient été considérées comme politiquement rentables. D'après cette chercheuse, la participation de ces femmes comme complices du PRN n'avait enlevé rien à l'empreinte d'ensemble machiste de la machine répressive car elles ne lui avaient pas opposé résistance. L'un des exemples fourni par cette chercheuse a été celui des doctresses qui - depuis leurs témoignages et les souvenirs de conversation apportées par les ancien.ne.s détenu.e.s - semblaient méconnaître que leurs patient.e.s étaient des détenu.e.s politiques et qu'elles étaient en train de travailler avec des tortionnaires. Au lieu d'affaiblir les souffrances comme le dirait le jurement éthique de leur profession, ces doctresses administraient les doses de torture et instruisaient les bourreaux quant aux limites des résistances des corps. Elles avaient cependant affirmé *a posteriori* de n'avoir accompli que leur mission professionnelle en rendant évident la nécessité d'ignorer et nier tant la situation des patient.e.s que les faits cruels et leur responsabilité. D'Antonio a remarqué que ces doctresses avaient abandonné leur rôle diligent, de soin, d'assistance et d'amour pour autrui qui se serait opposé à la dimension répressive du régime. En n'occupant ni la place du désaccord ni celle du refus, ces professionnelles avaient quand même exercé le contrôle et l'économie (médicale) des corps sous torture par l'inscription de la pathologie, l'anormalité et l'abjection. D'Antonio (2004, 383-384) a affirmé qu'en même temps qu'elles disputaient l'identité militaire masculine du régime ces femmes la servaient : « In this way, paradoxically, these women become doubly undesirable to the dominating males. Firstly because their occupation endowed them with the ability to perform the ultimate repressive task – the bestowing of life or death – and thus they could instill a touch of paranoia inasmuch as they could exceed the dominant male group. And secondly because they were able to exhibit characteristics which were diametrically opposed to the attributes assigned to their gender. »

2.1.2.1. La masculinisation de la féminité

Il est généralement reconnu dans l'académie et par les activistes de DH que l'objectif du PRN avait été d'éliminer les groupes et les organisations hautement politisées qui avaient fait des pressions (y compris armées) pour réaliser des transformations sociales radicales. Ce mouvement et ces organisations révolutionnaires ont été étudiées comme des espaces où avaient pu participer beaucoup de femmes et par-là développer leurs voix politiques et s'engager dans des activités jusqu'à ce moment interdites aux femmes ou, au moins, déstabilisant les normes traditionnelles de genre ou *la* différence sexuelle (SUTTON 2018). L'on a souligné par exemple les transgressions du code vestimentaire ainsi que des attentes sexuelles et reproductives par le fait de s'être engagées dans un type d'activisme à haut risque. Plus en particulier, les normes de genre traditionnelles ont été identifiées dans la politisation de la (dite) femme apolitique (et) conçue comme traditionnelle par le PRN : « From this perspective, being a woman *and* a political person was a contradiction in terms. »

(SUTTON 2018) La construction de cette femme bien ou bonne femme a été conçue dans l'académie comme remontant selon Manzano (2014) aux années 1950 et selon Taylor (1997) déjà à 1919, c'est-à-dire lors de la création de la Ligue des Mères des Familles. La perspective de genre de Taylor (1997) l'a amenée à analyser la figure de la guérillera argentine (et son mythification) en repérant dans le discours du PRN une distinction (considérée comme) traditionnelle entre la bonne et la mauvaise femme réaffirmant l'idée que la femme aurait été faite pour la maison, le soin des enfants et le (re)confort du mari : « Their program, not surprisingly, was reaffirmed by the media that carried interviews and reports on good women, those who were happiest in the home, looking after their children, those whose gravest concern was buying groceries at reasonable prize. [...] The bad woman – as historical subject – on the other hand was conceived as the obstacle to harmony; she (according to the scenario) activated the drama by being uncontrollable, by incarnating the birthplace of evil. Just as the military staged versions of itself on its heroic mission, the opposition was cast or created to fulfill its assigned role. One article, “Las Guerrilleras: La cruenta historia de la mujer en el terrorismo”, states the following: *Now we have to get the Argentines to understand that war is not peculiar to men. In the guerrilla, the woman is as or more important than the man. She serves as ideologue, she serves as a combatant, she infiltrates all spaces (even the most innocent, the most frivolous, the most banal), she seduces, lies, deforms, gets information, indoctrinates, “keeps a lookout”, and she defends herself by attacking the most permeable facets of human sensibility: the respect for pregnancy, maternity and natural feminine fragility. All this makes the war much, much more difficult. Of course, the problem make us wonder about its causes. The home, the parents. I would ask every couple with an adolescent daughter: What are you doing so that your daughter doesn't become a guerrillera.* » D'après Taylor (1997), la guérillera avait été définie par le PRN et ses allié.e.s comme, initialement, une adolescente seule et malheureuse ; ensuite, égarée par un mauvais homme, elle a été décrite comme désirant être comme lui pour finalement le dépasser complètement. Le résultat de cette transformation du féminin se caractérisait par la promiscuité (une femme qui avait – sexuellement – beaucoup d'hommes) et par l'utilisation de sa sexualité comme une arme de guerre. Ce féminin qualifiait l'être qui avait transformé (par une utilisation irresponsable de sa capacité de gestation et d'accouchement, voire sa maternité déviante) en des boucliers pour s'auto-protéger et qui revendiquait faussement qu'un homme l'avait violée en créant un conflit entre l'interrogateur et son chef. Taylor (1997) a argumenté que la déviance, associée au féminin, avait été construite comme monstrueuse et transformée par le PRN en un spectacle national. Cette chercheuse a rappelé que dans le Musée Historique Juan Carlos Leonetti (connu comme le Musée de – la victoire

contre le - Terrorisme²⁴⁴) de San Miguel de Tucuman avaient été exposés des matelas tâchés de sang, des pots contenant des parties de corps des « terroristes » tués et aussi des mannequins de taille réelle de « terroristes féminines ». Cette guérillière (selon le PRN) portant un uniforme vert avec une veste, un capuchon et des bottines – rendant floue la distinction entre homme et femme - a été analysée par Taylor comme un corps rejetant tous les traits féminins : « This is the very picture of the third sex, the “masculinized” woman that all the experts had been warning against. » La menace de disparition de la seule poésie qui pouvait encore exister dans un pays en crise – le charme du beau sexe – ou la virilisation de la femme avaient été déjà invoquée en Argentine dans les années 1920, selon Josefina Fernández et Daniel Hernández (in BARRANCOS et al. 2006, 142-143), dans la construction avant tout des féministes suffragistes argentines comme des femmes moches, vieilles, habillées pauvrement et pour cela menaçant la Nation²⁴⁵. Ces féministes se seraient engagées dans la lutte à partir d’une déception amoureuse. Abandonnées par leurs maris, ces femmes vivaient seules, ennuyées, anxieuses pour le demain, mangeant de la mauvaise nourriture et souffrant le froid. La frustration domestique apparaissait dans ce discours comme le secret occulte du discours égalitaire ennuyeux ; la manifestation publique de ces femmes était due à la perte de leur féminité et donc du bonheur féminin se trouvant dans la tranquillité et le recueillement de la maison. En ce sens, le problème féministe avait été réduit à un problème esthétique car la féministe était la femme qui ne se montrait pas comme un beau sexe. À ce beau sexe n’intéressait pas la politique et le domaine public. Karina Ramacciotti et Adriana Valobra (in BARRANCOS et al. 2006, 200), en étudiant le discours moral hégémonique dans le domaine médical en Argentine entre 1936 et 1954 concernant les relations érotiques et sexuelles entre des femmes (*tribadas* et *safistas* et homosexuelles) conçues comme pire des putes, ont remarqué que le plaisir expérimenté à travers le coïte était un autre antidote principal contre le féminisme, la haine à l’encontre des hommes, le célibat et le lesbianisme. Ces femmes – appartenant généralement à des classes ouvrières alors qu’il avait existé également (et au moins) un groupe de femmes *porteñas* de la classe haute réfugiées dans El Tigre et auto-nommées *betters*²⁴⁶ -

²⁴⁴ Ce musée de la victoire était montré aux presses internationales comme il avait été le cas pour *El Pais* où un colonel avait dit au journaliste Juan González Yuste (1982) que la subversion était l’attaque organisée à l’ordre créé par Dieu et que tout ce qui était contraire à cet ordre était subversif, à savoir la substitution du Christ par l’action démoniaque.

²⁴⁵ Fernández et Hernández (in BARRANCOS et al. 2006, 131) ont estimé que les sources d’expulsion/admission à travers lesquels l’on avait colloqué les bornes de la Nation avaient été de caractère moral. Les deux ont souligné comme le féminisme n’avait pas été le seul responsable du désordre du genre mais également la pauvreté et l’injustice qui avaient accompagné la modernisation de la société en déracinant les femmes de leurs maisons et en les jetant dans les ateliers et les usines. Ce faisant, le travail était conçu comme un élément qui à la fois détruisait le charme féminin et retirant la femme du lieu où elle était censée être. En ce sens, les politiques pour le salaire ouvrier – et notamment le salaire familial présenté comme la pierre angulaire à la fois de la doctrine sociale chrétienne et du programme d’action des femmes catholiques - avait été le résultat non uniquement des lois d’économie mais également des lois morales supérieures. Dans ce cadre, l’éducation de la femme dans le domaine de la maison (et donc le lien matrimonial et familial) avait été considérée comme la barrière principale à l’encontre des vices et de la corruption. L’idée à la base était que la femme sans mari et sans instruments pour se maintenir serait tombée aisément dans le vice et la prostitution organisant la distinction entre la femme du monde et la *compañera* de vie.

²⁴⁶ Carlos Figari et Florencia Gemetro (in BARRANCOS et al. 2006, 239) ont mis en exergue que la désignation des *betters*, plus qu’une identité, constituait une expérience collective articulée selon différents groupes d’appartenance en raison surtout de conditions socio-économiques et e réseaux d’amitié et de contacts. Les *betters* utilisaient des vêtements et des coiffures masculines en s’identifiant

étaient considérées comme perverses et asociales car leurs relations d'amour créaient la base pour la matérialisation d'une sexualité féminine qui n'étaient pas finalisées à la procréation. En ce sens, la masculinisation des femmes (nommées *tortilleras* ou *cazadoras*) avait été conçue comme confondant les rôles (dans l'acte sexuel) actif et passif, à savoir la seule manière de visualiser la rencontre sexuelle dans le cadre du pragmatisme patriotique du XX^{ème} siècle. Comme l'ont souligné Carlos Figari et Florencia Gemetro (in BARRANCOS et al. 2006, 235), ce pragmatisme entendait la Nation comme un corps soutenu dans des citoyen.ne.s moralement et physiquement sain.e.s et contenu.e.s sexuellement et reproductivement dans le domaine de la famille nucléaire.

Taylor (1997) a remarqué que depuis l'assassinat du général de brigade et premier chef de la Police Fédérale du PRN Cesáreo Ángel Cardozo de la part d'Ana María González²⁴⁷ (qui avait posé une bombe sous son lit le 18 juin 1976), la (figuration de la) guérillière avait assumé un caractère plus ambiguë. Cette camarade d'études de magistère à l'École Normale n°10 de la Capitale Fédérale de la fille de l'un planificateurs du coup d'État²⁴⁸ et militante de Montoneros – apparemment belle, innocente, une bonne lectrice, cinéphile et comédienne, avec des cheveux courts blonds et une personnalité forte, aimable, solidaire (bien que réservée) et rigoureuse dans l'étude et le travail comme enseignante d'anglais dans le Collège San Francisco de Lomas de San Isidro – avait rendu impossible l'utilisation de quelconque adjectif pour la qualifier d'après la revue *Gente* (solidaire à la « lutte contre la subversion » du PRN). Décrite par cette revue comme habillée avec un anorak rouge, des chaussettes blanches et surtout un pistolet à sa ceinture, l'image de cette guérillera avait informé le public d'après l'analyse de Taylor (1997) de se méfier de la femme phallique. Federico Lorenz (2017) a écrit que les échos de la bombe (avec un mécanisme horloger ordinaire) posée par la

avec les secteurs hauts de la société argentine. Pour ce qui concerne la relation entre les îles du Delta du Paraná et les sujets exerçants des genres et des sexualités différents pendant les années 1970 et 1980 voir INSAUSTI Santiago Joaquín, « Selva, plumas y desconche : Un análisis de las performances masculinas de la feminidad entre las locas del Tigre durante la década del ochenta », *Revista Latinoamericana de Estudios sobre Cuerpos, Emociones y Sociedad*, vol.3, n°7, décembre 2011-mars 2012, pp.29-42.

²⁴⁷ En suivant l'analyse de Roberto Lorenz (2017), González avait été une militante qui avait réussi à s'infiltrer dans l'un de ce que Montoneros avait considéré comme les centres de gravité de l'ennemi et réaliser un attentat s'inscrivant dans une logique politique. Il faut noter que 15 jours plus tôt, pour être liée à Montoneros (elle avait commencé entre 1971-1973 à accomplir des tâches d'alphabétisation dans la *villa* de La Cava et à fréquenter des groupes d'approfondissement du christianisme entêtés par son premier partenaire Rodolfo Casares), González avait été séquestrée, torturée et libérée. Est-ce que Cardozo connaissait la militance de González mais avait sous-estimé sa dangerosité ? Est-ce que quelqu'un au sein des FFAA lui avait occulté cette information qui lui aurait pu sauver la vie ? Avec l'excuse d'utiliser le téléphone parce qu'elle s'était disputée avec son partenaire et militant Sergio Gass (fils du sénateur radical Adolfo González Gass), González avait colloqué un engin explosif sous le double lit de Cardozo qui l'avait tué pendant la nuit (sa femme avait été blessée). En communiquant à *Chela* (son amie et fille du général) qu'elle ne se sentait pas bien, González avait salué le groupe d'étude et quitté l'appartement. Depuis ce moment, González était entrée en clandestinité et elle avait traitée comme un trophée tant pour Montoneros (une Sainte de la *Orga*) que pour le PRN (à séquestrer). Pourtant, l'on ne connaît ni la vie ni la mort (jamais déclarée) de cette militante survenue après quelques mois dans une maison clandestine après un échange de tirs avec les troupes de l'Armée de terre. En revanche, la photographie du cadavre de Cardozo situé au milieu des ruines de sa chambre (avec le toit taché de sang) était apparue sur plusieurs journaux et, plus tard, elle avait constitué une pièce maîtresse du livre *El terrorismo en la Argentina* édité en 1979 par le gouvernement militaire en réponse à la visite de la CIDH. Ses funérailles avaient constitué une exhibition des hauts pouvoirs des FFAA et de l'Église catholique.

²⁴⁸ Au cours de sa carrière, Cardozo (50 ans) s'était consolidé (d'abord aux États-Unis et ensuite au Chili) comme un officier d'État Mayor voué à la planification stratégique et à la formation de futurs officiers. Nommé à la fin de 1975 directeur de l'École Supérieure de Guerre, c'était lui qui avait rédigé l'Ordre de Bataille avec lequel les militaires avaient pris le pouvoir politique. Au sein des disputes internes à l'Armée de terre, Cardozo était un homme du (futur) ministre de l'Intérieur Albano Harguindeguy qui l'avait nommé chef de la Police Fédérale (LORENZ 2017).

personne publiquement la plus recherchée par le PRN n'ont pas encore terminé d'emphatiser l'inhumanité et la perfidie de cette militante – une jeune de classe moyenne-haute de San Isidro (une zone exclusive de la Province de Buenos Aires) - qui était entrée dans l'Histoire argentine avec l'image de la trahison (à la famille de sa meilleure amie *Chela* – trompée en toute bonne foi – qui lui avait fait confiance et l'avait traitée comme une membre de la famille et de la patrie). D'après Lorenz (2017), celui autour de González est un récit pervers qui la diabolise étant donné qu'elle avait été la protagoniste de l'un des faits de sang de Montoneros le plus médiatisé (des avis avec la photographie de cette assassine marxiste qui passaient à 16h, 20h et 23h sur les quatre chaînes télévisées depuis le 19 juin), questionné (Est-ce que González avait pensé à la possibilité que l'explosion aurait pu tuer les proches du policier ?) et soupçonné (Pour qui travaillait-elle ?) ; aussi parce que les membres de son organisation sont resté.e.s en silence pour longtemps en considérant qu'il ne valait pas la peine de fournir une version alternative à son histoire : une biographie, d'après cet historien, s'inscrivant dans les valeurs et les conditions de vie des militant.e.s révolutionnaires des années 1970. Si elle ne s'est pas référée explicitement au cas de González, Navarrete (2013, 45) a quand même fait noter que la mythification de la guérillère de la part du PRN soulignait la masculinisation péjorative de la femme en l'opposant en même temps à l'image de la traîtresse, c'est-à-dire à la femme qui utilisait ses attributs féminins d'innocence et de séduction pour tromper l'ennemi.e et obtenir des informations ou commettre des attentats. Calveiro ([1998] 2006, 58) a écrit que les militaires voyaient les militantes comme des femmes qui étalaient une énorme liberté sexuelle, qui étaient des mauvaises femmes au foyer, mères et épouses, qui étaient particulièrement cruelles et qui dans les relations de couple – établies généralement avec des hommes plus jeunes pour pouvoir les manipuler - elles étaient dominantes. Le PRN avait en ce sens fait circuler une construction oxymorique de la femme à même d'unir des caractères opposés (masculins et féminins) sans les concilier. Les deux figures de la guérillère, autrement dit, s'étaient influencées mutuellement maintenant les spécificités respectives et en créant ainsi une ambiguïté stable et équilibrée de signifiés. Synthèse de l'inconciliable, l'oxymore se prête à des interprétations nombreuses et divergentes sans pouvoir être réduit à une unité seule et stable. Pieraldo Rovatti (1998) a ainsi expliqué que le dispositif de l'oxymore se fonde sur la tension contemporaine de forces opposées qui gardent solide la structure linguistique, bien qu'elles n'empêchent pas qu'alternativement l'une prévale sur l'autre dans une constante oscillation créatrice de signifiés qui n'appartiennent ni à l'une ni à l'autre, mais uniquement à leur rencontre/conflit. Finalement, je considère qu'il est bien au cours de cette thèse de déplacer (ou du moins troubler) l'analyse d'un regard sur le corps de la guérillera en faisant de la place à des savoirs produits depuis les corps de ces mêmes guérilleras. Si les témoignages donnent la possibilité d'expliquer pour s'expliquer (pour réfléchir à qui l'on était, à la manière dont on agissait et pour quels

propos), alors ils devraient amener à des nouvelles prises de conscience transformant la propre identité y compris de genre. L'ancienne militante María (in OBERTI 2015, 270) a par exemple témoigné que ce fait qu'en plus que militantes et prolétarisées, elles étaient aussi des femmes est un savoir qu'elle a découvert récemment. Ce n'était pas que pendant sa militance il n'y avait pas une distinction entre femmes et hommes et qu'elle s'identifiait comme une femme ; plutôt, cette identification elle dit aujourd'hui de l'avoir perçue comme secondaire. Paola Martínez (2015, 4), en mettant en exergue l'altération des rôles assignés aux militantes, a estimé qu'*a posteriori*, chez les militantes, se seraient délégitimées les représentations naturalisées du féminin et du masculin. Cette chercheuse a aussi prévenu que par-delà le fait que l'idéal de militant.e réunissait des caractères *purement* masculins difficilement performables par les femmes, lire les témoignages à partir d'une masculinité blanche et hétérosexuelle comme l'agente rationnelle et d'autorégulation fait courir le risque de rendre invisible ou de dévaluer la manière d'agir de ces militantes qui ont des voix propres et leurs mots à dire. Rompre avec l'idée d'une société forcément homosociale signifie donc arrêter de penser les femmes comme des victimes de leur sexe et tirer un enseignement de l'idée que les catégories sexuelles ne sont pas immuables, anhistoriques ou asociales. Les corps féminisés sont des lieux où circule et s'inscrit une multiplicité de forces, d'oppressions, de négociations et de résistances.

2.1.2.2. Le double processus de dé-féminisation

Les récits des prisonnières recueillis par Norma Victoria Berti²⁴⁹ (2009, 78) ont témoigné l'ambiguïté perçue par les détenues elles-mêmes à l'heure d'incarner la catégorie militaire de « subversif » que l'auteure a expliqué avec l'hypothèse que l'identification avec une contrepartie féminine du « subversif » avait été faite en période postdictatoriale. D'après Berti, les détenues étaient des militantes qui dans leur lutte politique n'avaient jamais posé le problème de leur condition féminine ; de plus, certaines tendances féministes étaient vues avec méfiance et considérées comme réactionnaire car elles pouvaient provoquer des divisions et des contraposions fausses (ou secondaires) au sein du peuple opprimé, imaginé comme un bloque unique asexué. En ce sens, Berti (2009, 65) a cité des témoignages d'anciennes rescapées qui ont affirmé que pour les militaires, les « subversives » n'étaient ni des femmes ni des hommes, mais une catégorie non-humaine génériquement appelée « subversifs ». D'autres anciennes détenues ont en revanche raconté qu'elles s'étaient senties considérées par leurs ravisseurs comme des femmes irrationnelles, fanatiques, extrémistes dont la dangerosité, toutefois, se limitait à leur mauvais exemple dans la société car les véritables périls étaient les hommes estimés assez intelligents et rationnels pour avoir une idéologie et un rôle de leader. Calveiro ([1998] 2006) a estimé qu'en tant qu'ennemies mineures et plus faibles,

²⁴⁹ Aujourd'hui pédagogue, Berti avait été une militante politique jusqu'à sa séquestration en 1976 dans plusieurs CCD de Cordoba et sa détention dans les prisons Unité Pénitentiaire n°1 de Córdoba et de Villa Devoto de la Capitale Fédérale. Berti avait été libérée en 1979 et, suite à plusieurs menaces, elle avait dû s'exiler en Italie où elle vit actuellement.

elles étaient considérées comme moins responsables de leurs actes. De ce constat ont émergées dans la Littérature deux idées (connexes) orientant l'action répressive du terrorisme d'État. Premièrement, l'idée que les femmes avaient été mise en péril pour l'irresponsabilité de leurs partenaires et que les ravisseurs avaient pu apparaître pour cela comme des sauveurs, voire des protecteurs responsables de ce femmes peut-être plus aisément récupérables et réintégrables dans la société (MORENO 2000). Secondairement, l'idée que le rôle de la militante était fondamentalement celui d'une épouse réconfortant son mari guérilléro. Lewin et Wornat (2014) ont questionné l'image de la militante pour amour à savoir, la femme qui était devenue une militante uniquement car elle s'était rapprochée, conformée et adaptée par son sentiment amoureux à un homme dont la militance était considérée pure ou inaffectée par l'existence ou pas d'un sentiment d'amour vers une militante. Ces deux journalistes ont mis en exergue que les ravisseurs avaient, à plusieurs occasions, négocié avec les hommes la liberté presque immédiate des leurs *compañeras* en échange de leur collaboration, lorsque le couple était séquestré ensemble. En revanche, lorsque le séquestré était uniquement l'homme, les ravisseurs avaient proposé au militant détenu de leur *livrer sa* femme militante avec la promesse qu'ils l'auraient par la suite mise en liberté avec ses enfants. Dans ce cas, selon l'analyse de Lewin et Wornat (2014), le mari restait dans le CCD comme un otage, voire comme une garantie que l'épouse aurait quitté la militance en assumant le rôle classique de mère dédiée uniquement à l'éducation de ses enfants. D'après Lewin et Wornat (2014) cette pratique a montré que les militaires étaient incapables de comprendre l'engagement intense avec la militance des femmes. De ma part, j'aimerais questionner cette absence de reconnaissance politique des femmes avec une analyse dudit processus de récupération mis en place dans l'ESMA et sa relation avec le projet politique de l'amiral Massera. De plus, j'ai constaté que la célébration des couples amoureux de militant.e.s (présente également dans l'ouvrage des deux journalistes) a tendu à sous-estimer la politisation préalable des femmes avant de s'être insérées, généralement en couple, dans les organisations politico-militaires. Ce type de processus de minorisation (et invisibilisation) cristallisé dans la figure de la femme comme collaboratrice et complémentaire de l'homme (et non pas comme actrice politique et historique) est également visible dans l'optique et la pratique historique d'insertion de la femme dans l'institution militaire depuis son début, à savoir les épouses et les filles des militaires (MASSON 2010). Ces rôles très couteux que l'institution militaire a octroyé aux femmes, le collectif *Historias desobedientes* a réussi à les politiser en allant à questionner avant tout la coexistence de la violence et du sentiment d'amour dans les relations maintenues au sein d'une structure familiale idéale garantissant la disponibilité et la participation à plein temps (intégrale) féminine au nom d'une cause majeure. À partir de ses études sur le fonctionnement des prisons pendant la dictature, D'Antonio a octroyé à la Littérature un regard très intéressant pour lire le processus politique d'apparente (ou manifeste)

minorisation de dangerosité octroyée par le PRN aux détenues politiques par rapport aux détenus politiques. D'Antonio (2017, 46 et 48) a remarqué que la prison légale avait été déployée comme une négation de ce qui était occulté de la captivité et de la répression clandestine en même temps qu'elle avait terminé de fonctionner avec le critère orthopédique finalisé à réintégrer les détenu.e.s dans la société, à savoir à transformer - par le travail, le sport, les prières religieuses et un certain bien-être matériel et psychologique dans l'enfermement - les criminels en travailleurs respectueux de l'ordre et les criminelles dans des bonnes épouses et femmes au foyer. En ce sens, la sociologue a remarqué que dans les prisons pendant les années 1970 n'était plus disponible un espace pour la réhabilitation et la réforme des sujets caractérisé.e.s comme « subversif.ve.s », à savoir des prisonnier.e.s politiques sur lesquelles le personnel du Service Pénitentiaire Fédéral (homogénéisé idéologiquement avec les FFAA et ayant créé son propre service de renseignement avec le but de poursuivre l'ennemi.e intérieur.e, communiste et « subversif.ve ») s'était spécialisé afin de pratiquer un ensemble de stratégie de désubjectivation. J'estime que ce regard analytique a permis à D'Antonio de ne pas tomber dans le piège de reproduire les divisions créées par le système pénitentiaire de Devoto. En 1977, les prisonnières politiques avaient été divisées en trois groupes : Irrécupérables (ou en sécurité maximale), En cours de récupération et Récupérées (ou en régime de bénéfices). À travers les informations obtenues du travail de renseignement des gardiennes, du chapelain Hugo Mario Bellavigna et des spécialistes ainsi que de la censure des lettres, les fonctionnaires de la prison de Devoto avaient tracé des profils des prisonnières pour les classifier individuellement. Cette séparation s'était fondée sur une conception de dangerosité que les anciennes prisonnières (in BEGUÁN et al. 2006) ont dit en réalité dépendre de leur conduite par rapport au règlement et à la repentance des leurs idées politiques. Essentiellement, les géôlier.e.s proposaient aux prisonnières d'améliorer leurs conditions de vie et d'obtenir la liberté en échange de prendre leurs distances du reste des prisonnières et de se repentir des leurs idées politiques et trahir les *compañeras*. Dans ce cadre, les géôlier.e.s visaient à exaspérer les contrastes et les divergences politiques parmi les prisonnières de façon à isoler les (dites) pommes pourries ainsi qu'à saper la légitimité du système collectif mis en place par les prisonnières qui, à travers des déléguées, exigeaient des améliorations des conditions de captivité comme un droit constitutionnel et non pas comme des bénéfices individuels. En ce sens, l'ensemble des anciennes prisonnières politiques a soutenu que dans la prison elles avaient réussi à recréer des liens de solidarité entre elles (respectant les différences positions politiques) et à développer une série de stratégies collectives de résistance (notamment pour maintenir la cohésion intérieure les façonnant comme une subjectivité politique et collective) qu'elles ont défini comme (*la manière de*) survivre avec dignité (GUGLIELMUCCI 2007, 90 et 105). Cette stratégie de *divide et impera* du système pénitentiaire de Devoto s'était accrue en 1979 avec le décret n°780 qui avait d'après les prisonnières

politiques (in BEGUÁN et al. 2006) légalisé (et camouflé sous l'exigence d'améliorer les conditions de détention des prisonnières politiques) la constitution de dossiers de chaque prisonnière politique avec sa photographie, ses empreintes digitales et l'assignation à l'une des catégories entre Adaptable, Possiblement adaptable ou Difficilement adaptable par rapport à la conduite qui pouvait être à son tour Bonne, Discrète, Mauvaise et Horrible. Autrement dit, le comportement individuel des prisonnières était censé justifier le régime pénitentiaire individuel auquel elles étaient soumises. Ce décret avait également postulé que les prisonnières pouvaient présenter leurs demandes à l'autorité de manière individuelle et que les demandes collectives constituaient des infractions d'ordre disciplinaire. La mention des droits constitutionnels de la part des prisonnières dans les interrogatoires légalisés leur avait coûté la mention de Subversive et de Frustrée. Ces appellatifs étaient par la suite apparus dans les rapports que la prison avait passé aux juges lorsque les prisonnières politiques demandaient la liberté conditionnelle.

Le jeu de visibilisation et invisibilisation qui avait structuré la répression étatique avait, d'après D'Antonio (2017), une corrélation (et non pas une analogie stricte) avec la visibilisation et l'invisibilisation de genre qui avait opérée dans la répression de femmes et hommes détenu.e.s politiques. En l'occurrence, la détention politique féminine avait occupé le rôle le plus manifeste vu qu'elle avait été centralisée dans la prison de Villa Devoto²⁵⁰. Les prisonnières politiques (in BEGUÁN et al. 2006) ont affirmé que l'objectif politique du PRN était de disposer de leurs corps selon les nécessités politiques en les transformant, par conséquent, en otages. L'emplacement dans la Capitale Fédérale de cette unité pénitentiaire avait été choisi par le PRN afin d'octroyer une image de légalité aux pressions exercées par les organismes internationaux de DH et, en même temps, pour assurer la défaite des organisations révolutionnaires en se méritant finalement l'appellatif de prison vitrine. Cette vitrine était censée détourner l'attention – d'après ses anciennes prisonnières, dont le mot d'ordre résistant avait été de *Rompre la vitrine* (BEGUÁN et al. 2006) à travers plusieurs tentatives de dénonciations au sein et en dehors du pays (GUGLIELMUCCI 2007, 94) – des disparitions forcées et des exterminations des *compañero.a.s*. Cette concentration, d'après D'Antonio (2017, 47), avait mis en jeu la masculinité du régime lui-même car il les montrait en exhibant en même temps sa chevalerie et son indulgence. Les prisonniers politiques avaient en revanche souffert davantage l'occultation de la part de l'État car, d'un côté, ils étaient continuellement transférés d'une prison à l'autre avec l'objectif d'empêcher la création de liaisons de solidarité entre eux et, de l'autre,

²⁵⁰ Les prisonnières politiques d'Olmos (La Plata, Province de Buenos Aires), Villa Urquiza (Province de Tucumán), Buen Pastor (Santa Fe), Villa Gorriti (Province de Jujuy), Villa Las Rosas (Province de Salta), Alcadia (ou l'édifice de la mairie) de Resistencia (Province de Chaco), Alcadia de Femmes du commando de Police de Rosario, Institut de Réorganisation Social (Province de La Rioja), Polyclinique Alejandro Posada de Villa Sarmiento (Ramos Mejía, Province de Buenos Aires) etc. qui avaient été transférées depuis 1976 à la prison de Villa Devoto grâce au fait qu'elles étaient mises légalement sous la disposition du PEN. Cela avait signifié que le pouvoir exécutif national avait pu les maintenir en état d'arrestation sans aucun procès et les transférer dans quelconque prison du pays.

beaucoup de ceux-ci avaient été logés dans des pénitenciers situés très loin des villes les plus importantes de l'Argentine comme les prisons de Rawson (Province de Chubut, Patagonie) et de Resistencia (Province de Chaco, à la frontière avec le Brésil et le Paraguay). D'Antonio (2017, 46) a remarqué que la visibilité de la détention féminine et l'invisibilisation de la détention masculine avaient constitué une relation inversée par rapport aux rôles de genre que les militaires promouvaient dans leurs discours publics impliquant le confinement domestique des femmes et la liberté dans l'arène publique pour les hommes. D'Antonio (2017, 46) a étudié comment dans les mécanismes institutionnels répressifs le genre avait été le principal organisateur de la technologie disciplinaire. Pour ce qui a concerné les détenues, la sociologue a analysé des pratiques (dites) de déféminisation, de dé-maternité et de pathologisation de la sexualité. En remarquant que la vénération des mères pratiquée par le PRN s'opposait au traitement des femmes militantes dans les CCD étant donné qu'elles étaient d'abord transformées en disparues et ensuite privées de leurs enfants, D'Antonio a étudié comment la violence institutionnelle avait été mise au service de l'interférence du lien entre les prisonnières politiques et leurs enfants dans la vitrine où il avait existé un Pavillon des mères. Dans celui-ci, les détenues avaient pu rester avec leurs enfants jusqu'à deux ans, mais dans des conditions hygiéniques, d'alimentation et de santé très déplorables. Surpeuplé et toujours à la limite d'épidémies (des poux aux hépatites), dans ce pavillon il n'y avait ni de l'eau chaude ni des couverts et des matelas en bon état ; les enfants étaient presque toujours malades. Le processus de dé-maternité des prisonnières politiques avait été approfondi par le PRN lorsqu'en 1977, en suivant D'Antonio (2017, 49), l'on avait par décret obligé les mères à dire adieu à leurs enfants de six mois dans les cellules en les confiant aux proches – lorsqu'ils ou elles étaient présent.e.s – ou en les menaçant de les donner en adoption à des personnes inconnues ou à les laisser dans la *Casa Cuna* ou dans n'importe quelle autre institution hospitalière. Outre à augmenter la censure des lettres (parmi lesquelles il était fréquent l'élimination des dessins des enfants), ce décret avait également établi que les prisonnières politiques pouvaient recevoir des visites uniquement avec des documents adéquats prouvant les liens familiaux et qu'elles ne pouvaient voir leurs enfants dans la prison qu'en restant séparé.e.s par un vitre. Cela avait signifié qu'à la prisonnière politique pouvait être interdite la communication tant avec ses enfants (dont le contact physique, en raison de l'âge, étaient presque la seule forme de communication possible) qu'avec son partenaire soit car le couple n'était pas marié soit car il n'avait pas les papiers le démontrant. De cette analyse, D'Antonio a conclu que la technologie répressive avait articulé le pouvoir pénitentiaire et le pouvoir militaire pour amenuiser tout élément subjectivant des femmes en termes sexuels (d'après le discours du PRN). Cette stratégie de dé-féminisation des prisonnières politiques avait impliqué également l'interdiction aux prisonnières de réaliser des travaux (communément considérés comme) domestiques dans la prison

comme nettoyer, cuisiner ou coudre ainsi que la soumission à la nudité forcée, au rasage de cheveux, au porte de l'uniforme de prison et à l'interdiction d'utiliser des tissus absorbant le flux menstruel²⁵¹. En ce sens, la visibilité des prisonnières politiques avait, d'après cette chercheuse, concerné des subjectivités féminines abjectes (à savoir des détenues qui avaient abandonné leurs destins de genre). La stratégie de pathologisation de la sexualité des prisonnières politiques avait consisté, d'après D'Antonio, à annuler la rationalité féminine et à la réduire à une subjectivité à la fois anormale et « subversive ». Ce faisant, lorsque la technologie répressive sexualisait les prisonnières politiques, elle lui attribuait des caractéristiques que le discours militaire qualifiait comme malades et perturbées. Par l'interpellation des prisonnières politiques comme des folles, le PRN avait dégradé les prisonnières tant comme militantes (dépolitisées) que comme femmes (déféminisées, privées de leur maternité et/ou virilisées). Leur politisation ne pouvait pas être prise au sérieux : elles étaient conçues plus comme des folles que comme dangereuses. Antithèse du rôle sexuel féminin traditionnellement accepté de la mère, la Littérature analysant la violence sexuelle perpétrée à l'encontre des militantes détenues disparues dans les CCD a développé une réflexion sur l'insulte de pute²⁵². Sutton (2018) a affirmé que « A sexualized figure is invoked to represent a tainted femininity as well as to constitute the tortured women into a particular kind of enemy. [...] The enemy of the nation then was not just a generic “subversive” but the “bad woman” who transgressed the heteropatriarchal order. [...] These women were conceived as *double transgressors*. » D'après cette chercheuse, les femmes en captivité avaient été aisément labélisées comme des putes en raison de plusieurs comportements (insinués ou *confessés* pendant les interrogatoires et les tortures) qui avaient été traduits en termes d'immoralité sexuelle. En ce sens, des aspects de l'identité des détenues avaient pu servir pour mettre l'accent sur leur déviance sexuelle. Par exemple, Elisa Tokar (in SUTTON 2018) a rappelé que « I was able to tell them that I was living somewhere else, in a *pension* [...] So then they started to attack me, [saying] that I was a Montonera bitch, like all the Montonera bitches who live in boarding houses. »

2.1.2.3. La féminisation de la masculinité

Malgré le constat qu'il y avait eu dans le CCD des violations sexuelles dirigées également envers les hommes, je n'ai pas trouvé dans la Littérature spécifique sur la violence sexuelle perpétrée dans les CCD une production théorique et/ou critique pour l'analyser et l'interpréter en dehors du discours

²⁵¹ Pour plus de détails sur les conditions de détention dans la prison de Villa Devoto, consulter BEGUÁN Viviana, Blanca BECHER, Mirta CLARA, Silvia ECHARTE, Nora HILB et Alicia KOZAMEH (éd.), *Nosotras presas políticas. Obra Colectiva de 112 prisioneras políticas*, Buenos Aires, Éditions Nuestra América, 2006.

²⁵² Il faut spécifier que je traite ici l'insulte péjoratif de pute formulé par les ravisseurs à l'encontre des détenues disparues et non pas la violence étatique exercée contre les travailleuses du sexe pendant la dernière dictature argentine. Calveiro ([1998] 2006, 53) a écrit que les formes de violence du pouvoir du PRN franchissaient les limites spatiales des CCD. D'après Vasallo (2011, 22) c'était le cas des femmes dans les bordels, dans les maisons closes (renommées comme maisons du plaisir) et dans les roues où la dynamique de la terreur s'était reproduite dans l'échange entre prostituées et les autorités policières et juridiques. La journaliste a expliqué que ces cas ont des difficultés à être reconnus comme faisant partie du plan de répression illégale notamment pour ne pas être encadrés dans les séquestrations culminantes dans le délit de disparition forcée. Ces violences avaient cependant, d'après Vasallo, réactualisé le *continuum* de la violence sexuelle à l'encontre des femmes.

des ravisseurs, notamment car ce sont très peu les anciens détenus disparus dans les CCD qui ont dénoncé l'expérience de violence sexuelle soufferte à la première personne. Le silence sur le viol des hommes – ont estimé Vassallo et al. (2011) - a le mauvais effet de considérer la violence sexuelle et même la vulnérabilité comme des questions naturellement féminines ou comme si toute personne violée ou vulnérable (à protéger) doit être une femme. À ce sujet, Sutton (2018) a reconnu que « Men have also been victims of sexualized violence in the Argentine CDCs and elsewhere, but the meanings conveyed through such actions are not the same as when the violence is directed toward women. While sexual violence against women in armed contexts reproduces and magnifies the subordination that women as a group already experience in “normal” times, sexual violence against men is often a way to feminize men, making them feel like women. » L'idée est que la violence sexuelle à l'encontre des hommes a des implications matérielles et symboliques différentes de celle à l'encontre des femmes. Pour cette raison-ci, Sutton (2018) a considéré la production de la vulnérabilité dans les CCD comme une forme de féminisation : « These techniques (re)produced attributes associated with femininity in a patriarchal society, such as weakness, helplessness, and vulnerability. » Afin de faire face – sans prétendre d'articuler une manœuvre pour les substituer - au manque de témoignages, je fais recours premièrement aux études de D'Antonio autour de la (nommée) logique de genre démasculinisatrice contredisant la rhétorique publique autour de la masculinité des militaires et des pénitentiaires et pourtant travaillant au sein de la technologie de discipline finalisée explicitement à casser (*quebrar*) la subjectivité par la destruction idéologique et politique des prisonniers de Rawson²⁵³. D'après D'Antonio (2012, 152), le processus de désobjectivation mis en place contre les prisonnier.e.s politiques avait été construit sur les caractéristiques centrales du système sexe-genre (RUBIN 1975) qui avait opéré de manière différente pour les hommes et pour les femmes. Cette chercheuse a soutenu que la domination sexuelle n'avait pas été règlementée et qu'elle n'avait pas non plus fait partie des décrets secrets. Pourtant, elle a été décrite comme ayant été constituante de manière occulte et cohérente avec la logique d'autres

²⁵³ Depuis la moitié des années 1960, les prisons fédérales et provinciales avaient été refondées en se transformant comme des appareils de contrôle politique dirigé centralement à l'encontre des secteurs qui résistaient à l'ordre social comme la classe ouvrière, la jeunesse, les étudiant.e.s et des secteurs impliqués dans la lutte politico-militaire. Débora D'Antonio (2012, 143) a parlé d'un intérêt croissant des FFAA pour le système pénitentiaire qui avait terminé de transformer ses normes de traitement (légal et secrètes) des prisonniers. En ce sens, d'après la chercheuse le but de la prison n'était plus la captivité de personnes opérant dans le monde du délit commun, mais la persécution de l'activisme politique et social. Pour ce qui concerne en particulier la prison de Rawson, en août 1970, celle-ci avait été transformé dans un Institut de Sécurité et Resocialisation pour le traitement des condamnés de sécurité maximale. Sous le gouvernement du général Alejandro Lanusse (1971-1973), la moitié des prisonnier.e.s politiques du pays avaient été transférés et centralisés dans cette prison en la transformant dans la prison archétypique de prisonniers politiques. Lanusse avait émis un décret faisant que le contrôle opératif de la prison de Rawson était assumé par le Commando en Chef de l'Armée de terre. Depuis 1974, les prisonnier.e.s avaient été mis au fur et à mesure sous la disposition du Pouvoir Exécutif National et concentré.e.s depuis 1975, les femmes dans la prison de Devoto (Capitale Fédérale) et les hommes dans les prisons de Resistencia, Coronda, Sierra Chica, La Plata et Rawson. Deux mois avant le coup d'État, la prison de Rawson était déjà surpeuplée (il y avait un numéro de prisonniers supérieur à 300) et en mars 1976, il avait été posé sous l'autorité directe du domaine du V^{ème} Corps de l'Armée de terre. En ce sens, la prison avait commencé à faire partie du réseau répressif de l'aire de ce commando en contribuant notamment avec la séquestration de prisonniers politique. Pour plus de détails consulter l'ouvrage de D'ANTONIO Débora, *La prisión en los años 70 : historia, género y política*, Buenos Aires, Biblos, 2016.

pratiques répressives. D'Antonio (2012, 161) a opposé au caractère destructif de cette pratique, la résistance des prisonniers politiques à travers une organisation collective qui avait politisé le sexe et le genre pour faire face à l'autorité masculine et à ses modalités de satisfaction sexuelle. Le second groupe d'analyse auquel je fais recours pour étudier comment la morale sexuelle conservatrice s'était exprimée dans les politiques répressives et productives du PRN est la formation militaire. Déjà dans sa célèbre *Lettre ouverte d'un écrivain à la Junte Militaire* diffusée en mars 1977, Rodolfo Walsh avait informé que Floreal Avellaneda (un garçon de 14 ans) avait été torturé et violé avant d'être jeté dans un fleuve. Cette lettre avait précocement rendu visible que les officiers avaient exercé la violence sexuelle non uniquement à l'encontre des militant.e.s détenu.e.s dans les prisons (et disparu.e.s dans les CCD) mais aussi contre des soldats inférieurs tant en rang militaire qu'en classe sociale. Álvarez (2016, 41) a remarqué, en dépouillant les dossiers concernant les Délits contre l'honneur militaire selon le Code de Justice Militaire (à savoir : l'outrage public à la Nation, à ses symboles ou aux FFAA ; le délit de lâcheté associé à la fuite lors d'un affrontement ou à la provocation intentionnelle d'une fausse alarme et qui pouvait être pardonné uniquement par l'exécution d'un acte héroïque dépassant l'acte déshonorant ; le délit de mépris dans le cas où l'on refusait des diplômes d'honneur, nominations, etc. ; le délit de calomnier un autre militaire égal en rang ; délit d'homosexualité ; et tout autre acte malhonnête qui constitue un affront à un homme et qui baisse sa dignité²⁵⁴), que les dénonciations des jeunes recrues et des caporaux (*cabos*, le rang le plus bas au sein des sous-officiers) d'avoir été violés par leurs supérieurs (sous-officiers²⁵⁵) étaient inclus généralement dans la catégorie d'acte homosexuel (et parfois dans celles de corruption ou d'abus d'autorité, lorsque les crimes avaient impliqué des meneurs de 18 ans). Jazmín Lavintman et Álvarez (2019) ont noté que les soldats victimes de viol ayant dénoncé leurs supérieures étaient interrogés sur leur homosexualité supposée et ils avaient été ensuite généralement déliés de la Force à laquelle ils appartenaient (ils étaient, autrement dit, transférés ou mis hors service) sans qu'il y eût des condamnations des violeurs. En ce sens, les plaignants avaient été considérés comme les responsables du crime sexuel car les tribunaux militaires les avaient accusés de porter préjudice à l'honneur militaire. Ainsi, dans la catégorie de délit d'homosexualité étaient comprises à la fois les

²⁵⁴ En conformité à l'idée que l'institution militaire se différenciait du reste de la société, les FFAA avaient créé leur propre système de Justice. Malgré que les Conseils de Guerre avaient contribué à juger également les civil.e.s, cette expansion de la juridiction militaire n'avait pas concerné les Délits contre l'honneur militaire vu que les tribunaux militaires n'avaient pas étendu leurs procès aux civils en cas d'homosexualité (LAVINTMAN et ÁLVAREZ 2019). Depuis 1951, l'incorporation des Actes parmi les personnes du même sexe au sein de la figure de l'Honneur militaire du Code de Justice Militaire s'était donc transformée dans un outil des FFAA pour sanctionner la (dite) déviation sexuelle masculine. L'art.765 inclut dans le nouvel Code de Justice Militaire avec la sanction de la loi 14.029 informait que le militaire qui pratiquait des actes déshonnêtes avec une personne du même sexe dedans ou en dehors du domaine militaire était, si elle était un officier, dégradée et condamnée à prison ; si elle était un sous-officier, elle était condamnée avec prison mineure et destituée ; si elle était un soldat, elle était condamnée à prison mineure.

²⁵⁵ Il est ici important de noter que Lavintman et Álvarez (2019) n'ont pas rencontré dans leur recherche des cas de délits contre l'honneur perpétrés par des officiers. Cela pourrait être dû au fait que les officiers avaient, en conformité à la loi n°19.101 de 1971, leurs propres tribunaux d'honneur.

relations homosexuelles consenties et la violence homosexuelle. Lavintman et Álvarez (2019) ont souligné que la violence sexuelle était une pratique abusive fréquente dans la formation militaire, qu'elle était traversée par une dimension de classe et que (au moins un parmi) les soldats violés avaient parfois pu utiliser la rhétorique hétéronormative du PRN pathologisant et criminalisant l'homosexualité pour s'échapper de l'institution ; probablement car d'autres formes d'arrêter de servir (ou de se mettre à la disposition de) l'institution, dans le contexte du terrorisme d'État, avaient été évaluées par ces personnes comme plus dangereuses²⁵⁶. Les deux études de D'Antonio et de Lavintman et Álvarez ont ainsi mis en exergue qu'il n'y avait pas de cohérence entre le discours publique de genre familialiste (FILC 1997) et les pratiques de discipline qui étaient réalisées (au moins) dans les espaces de captivité (D'ANTONIO 2012, 141).

Pour ce qui concerne spécifiquement le contexte des CCD, la torture à l'encontre des hommes y compris la possibilité d'y survivre a été expliquée dès le début comme un acte de féminisation des corps des détenus disparus. La violence sexuelle à l'encontre des hommes a été décrite comme ayant pour finalité une destruction physique (en particulier de l'anus) et émotionnelle par le fait de leur montrer qu'ils sont (potentiellement) sans défenses²⁵⁷ (au sens de pénétrables) comme les femmes, les *maricas* et les *putos*²⁵⁸. Avec ce terme de féminisation, l'on a donc indiqué la transformation des corps des hommes en pénétrable, passifs, impuissants, dépendants et même violables par rapport à l'homme viril qui se prouverait comme tel par l'acte d'infliger de la douleur ; une pratique entendue comme la forme majeure du pouvoir masculinisant les corps. En mots de Jelin (2001, 103), la référence constante de la part des tortionnaires à la génitalité des détenus disparus avait été une manière de transformer les hommes dans des êtres inférieurs et, dans cet acte de féminisation, d'établir la virilité militaire. De même, Sutton (2018) a affirmé que « There is a relationality between

²⁵⁶ Ce fut le cas du marin Avalos (pseudonyme) qui avait eu plusieurs relations homosexuelles dans les toilettes de l'ESMA et il avait ajouté (stratégiquement) qu'il avait eu déjà des expériences homosexuelles autour de ses quatre ou cinq ans. Avalos avait été déclaré par le tribunal militaire comme inadapté au service. Pourtant, en décembre 1978, la Justice militaire avait déclaré sa détention préventive jusqu'à la sentence du Conseil de Guerre en mai 1980. Ce fut à cette occasion qu'Avalos avait dévoilé qu'il avait décidé de dire à son supérieur qu'il était homosexuel afin de terminer avec l'ESMA où ses supérieurs le faisaient toujours *bailar*, c'est-à-dire le punissaient pour le discipliner en le soumettant à des exercices physiques exténuantes à tout heure du jour.

²⁵⁷ Cretella et Venturoli (2010, 53) ont affirmé que le refoulement majeur de la culture occidentale ne concerne pas le corps féminin mais le corps masculin impuissant. Elles ont argumenté que ce corps-ci se caractérise par une androgynie révélant la grâce et la gentillesse *muliebre* que la représentation commune du corps masculin (invulnérable) cache. Ce n'est pas un hasard – elles ont continué – que ce qui a été considéré comme l'âge d'or a été relégué, ensemble au souvenir de la sexualité le distinguant, à une Arcadie idéale composée par des petits bergers et des scènes bucoliques. Ce refoulement a permis à la culture chrétienne, d'après ces chercheuses italiennes, d'aller vers la diabolisation du féminin.

²⁵⁸ Dans la Littérature il a été cité le témoignage de violence sexuelle du secrétaire général du guilda d'acteur.trice.s de Mendoza David Blanco - détenu disparu dans le CCD « D2 » de Mendoza – qui était mort d'un infarctus après 15 jours (LEWIN et WORNAT 2014). Le 18 juillet 1985, dans le Procès aux Juntas, Lewin avait témoigné qu'Oscar *Alberto* De Gregorio avait un « anus contre nature » et que le chef du groupe spécial opérant dans l'ESMA Jorge *Tigre* Acosta avait insisté pour que De Gregorio fusse soumis à une opération pour lui « enlever l'anus contre nature ». Malgré ses conditions très faibles en raison des tortures subies, De Gregorio avait été opéré à (probablement) l'Hôpital Naval par ensuite être colloqué dans l'Infirmerie de l'ESMA où il avait eu une infection. Malgré les appels aux gardiens de la part de certain.e.s détenu.e.s – y compris sa partenaire Rosario Quiroga -, De Gregorio était mort avant que le médecin ait pu le visiter. En conformité avec cette narration de la destruction du corps, Vassallo (et al. 2011, 126) ont mentionné le cas d'un jeune dirigeant cordobais détenu disparu dans le CCD « D2 » de Córdoba qui avait été violé avec un arme et ensuite transféré dans la prison de Sierra Chica (Province de Córdoba). Grâce à sa nationalité française et aux efforts de la mère, cet ancien détenu ayant demandé le droit d'option avait dû affronter une opération chirurgicale de reconstruction de l'anus.

the feminization of tortured bodies constructed as passive – whether they are men’s or women’s bodies – and the bolstering of an aggressive masculinity constituted as all-powerful, and that was central to how the militarized state operated. » Cela renvoi d’après cette chercheuse à une méthode clé de la déshumanisation et de la dégradation, à savoir à la construction (ou réduction) des détenu.e.s disparu.e.s comme *juste* des corps, traités comme des simples objets, grâce à l’imposition de la torture et de l’isolement aliénant les subjectivités, les désirs et les voix des propres corps : « According to feminist theorizing, the reduction of a person to the body or body parts is one important dimension of objectification. [...] Treating prisoners as just bodies meant that their subjectivity, feelings, desires, and biography were to be completely obliterated. » Malgré que cette réduction n’a pas été exclusivement une expérience féminine, Sutton (2018) a argumenté que « Being treated as *just* a body is reminiscent of long-standing cultural notions of femininity that conceive “women as body”. [...] We see this for example in mainstream and pornographic media that portray women as sexual objects, mere bodies for display, or bodies that can be harmed and violated at will. » J’aimerais noter que l’une des premières chercheuses à avoir argumenté l’existence de la matrice de genre dans l’expérience de souffrance par rapport à la dernière dictature argentine a été Jean Franco dans son article « Gender, Death and Resistance. Facing the ethical vacuum » publié en 1992. Par le travail sur des témoignages de rescapé.e.s aux dictatures du Cône Sud, Franco a estimé qu’il y eut une tendance à considérer nécessaire, pour survivre à la torture, la féminisation de la masculinité. Ce concept de féminisation, Franco l’a différencié de la (dite) féminisation de la résistance des Mères de la Place de Mai qu’elle a expliqué être liée tant à l’appropriation qu’à la transgression (leur irruption dans la sphère publique) d’un rôle limité jusqu’au là à la sphère domestique. La féminisation du *quebrado* s’était avéré d’après Franco à travers plusieurs pratiques qui n’étaient pas toutes directement liées au viol. Elle a estimé que les détenus disparus étaient féminisés car ils étaient mis dans une condition(-nement) où ils étaient ridiculisés et battus, où ils devaient constamment se soucier de leurs corps ainsi qu’ils avaient été amenés à se reconforter par des activités domestiques quotidiennes comme faire la lessive. Jelin (2002, 103) aussi a argumenté que les hommes avaient dû vivre comme des femmes dans les CCD en prenant conscience de leurs nécessités corporelles du moment où ils n’avaient pas pu mourir comme des hommes. Sutton (2018) a finalement rendu compte que cette forme de survie (ou féminisation) dans des conditions extrêmes de torture, nudité forcée, fatigue, maladie et préjudice des détenu.e.s disparu.e.s serait mieux de le concevoir par le prisme de l’hyper-conscience du corps. Ce concept se fonde sur une distinction entre les (dits) corps vécu et corps corporel : « The *lived body* – which is the medium through which we experience the world without constant awareness of or reflection about the body itself – [is different from] the *corporeal body*, which appears whenever a reaction or resistance arises to the primary performance of the lived-body. » Sutton (2018) a rappelé

que la torture et les tourments fixent le corps dans un présent perpétuel et que la préoccupation constante du corps interfère avec la capacité de planifier en impliquant un horizon réduit de sa propre existence. Cette obsession pour le corps, Sutton l'a considérée comme féminine en la liant à des études féministes menées dans des contextes (considérés) de paix qui ont constaté des milliers de manières dont les femmes sont encouragées à surveiller leurs corps, à monitorer leur apparence extérieure et à réguler leurs mouvements.

Dans son analyse sur les traitements répressifs et productifs de subjectivités dans la prison de Rawson, D'Antonio (2012, 154) a réfléchi à la dévastation du corps des prisonniers politiques, à la négation de la sociabilité masculine et à la sexualisation de la torture – les pratiques ayant constitué un processus non pas de féminisation mais de démasculinisation des prisonniers politiques - en partant de la notion de corps infatigables cognée par Manzano (2010) afin de rendre compte de l'évaluation que les militant.e.s des organisations révolutionnaires avaient de leurs propres corps. Cette notion se réfère à un type de corporalité célébrée par les organisations révolutionnaires politico-militaires dont la pratique politique – valorisant des standards masculins centrés dans les notions de résistance et de courage (plus que d'agressivité) - était centrée dans la forme physique et dans la résistance corporelle créées et maintenues par l'entraînement de type sportif et militaire. Manzano a mis en exergue que, dans ce cadre, la militance exhortait *l'homme nouveau* à s'abstenir d'utiliser – même socialement ou de manière expérimentale – les drogues avec l'argument que le.a bon.ne militant.e devait être toujours en alerte face à l'ennemi. D'Antonio (2017, 51) en a conclu que la représentation de la masculinité et la forme de la vivre était similaire pour les militaires et les militant.e.s. Les études sur les masculinités et la diversité sexuelle en Argentine (INSAUSTI et PERALTA 2018) ont soutenu de leur côté que pendant les années 1970 le concept de masculinité n'était pas très homogène. Même dans le domaine militaire qui avait fait de l'homosexualité un délit militaire punissable depuis 1951, la sexualité masculine était plutôt constituée par un ensemble hétérogène et diversifié de significations provenant de la Médecine, du Droit et de la Criminologie qui avaient historiquement créé le support théorique pour la répression étatique des pratiques homéotiques. En particulier, la Marine – et notamment le sous-groupe du personnel subalterne - n'avait pas été immunisée, d'après Máximo Javier Fernández (2018, 69), aux nouveaux savoirs de la Sexologie et de la Psychanalyse diffusés dans les médias massifs et aux savoirs contenus dans certaines publications sensationnalistes et populaires (d'auto-assistance, des livres de poche, revues pornographiques) reflétant la morale sexuelle des classes populaires viriles du début de XX^{ème} siècle. Entre autres études, Patricio Simonetto (2017, 17-18) a soutenu que le temps libre, les formes d'oisiveté et le temps urbain avaient été un lieu privilégié pour la formation de l'identité homosexuelle moderne. Le chercheur a noté que le phénomène de la migration (tant ultramarine qu'intérieure au pays) avait altéré les dispositions filiales et familiales

comme unités productives-affectives de contrôle. En ce sens, la migration octroyant aux jeunes tant une autonomie financière que du temps libre de la tutelle familiale avait accompagné la naissance (depuis au moins 1940) de l'identité homosexuelle comme une subjectivité différenciable d'autres pratiques sexuelles entre personnes du même sexe et dont les espaces de socialisation (produisant une véritable sous-culture homosexuelle) avaient été les toilettes publiques, les cafétérias, les gares et les bars. Alors qu'elles ne célébraient pas l'homosexualité, l'ensemble de ces publications sensationnalistes et populaires se référaient à l'homosexualité d'une manière ambiguë. Cette ambiguïté avait impulsé certains soldats à l'expérimentation homosexuelle en constituant celle-ci comme un domaine de production de savoir sur la sexualité au sein notamment de groupes homosociaux d'égaux rendant poreuses les frontières entre les domaines militaire et civil (D'ANTONIO et al. 2015, 21-42). En étudiant les sens et les savoirs sur le sexe entre les hommes et la sexualité masculine pendant les procès pour délits contre l'honneur militaire dans la Marine pendant 1960 et 1980, Fernández (2018) a soutenu que le succès des FFAA dans la construction d'une masculinité hégémonique était loin d'être une réalité²⁵⁹ ; plutôt qu'un discours articulé ou un dispositif bien enraciné, l'analyse de ces dossiers militaires a rendu une image plus équivoque et diffusée sur le contrôle de la sexualité masculine. Les savoirs sur la masculinité produits dans les procès militaires (mélangeant le discours médical, sexologique et populaire) n'arrivaient pas, autrement dit, à se constituer en une connaissance faisant autorité dans le contexte de montée de l'autoritarisme et de la répression politique. Fernández (2018, 56) a finalement souligné que le pari de la Littérature doit être aujourd'hui la problématisation de la translation directe de la répression politique à la répression sexuelle ou en clé de genre. En ce sens, affirmer - comme l'a fait Insausti (in D'ANTONIO 2015, 63-82) - que difficilement l'on peut soutenir que la diversité sexuelle avait été l'objet d'une politique répressive systématique pendant la dernière dictature²⁶⁰ n'exclut pas que le

²⁵⁹ L'enquête intérieure commençait depuis une dénonciation ou un suspect, après l'on nommait un juge du procès qui, à partir de l'instance de production de preuves, décidait sur la continuité ou pas du procès. Si l'avis était positif, l'on créait des tribunaux militaires, l'on désignait les avocats défenseurs et l'on interpellait les imputés et les témoins. Finalement, les membres devaient voter et annoncer la sentence finale (FERNÁNDEZ 2018, 54-55). Les délits qui avaient constitué l'homosexualité étaient sûrement les actes sexuels impliquant la pénétration anale ; d'autres relations qui généraient confusion même s'elles étaient détaillées comme actes sexuels étaient la masturbation mutuelle, le sexe oral, les attouchements et les caresses. Cela a signifié, d'après Fernández que la notion d'homosexualité qui avait prévalu était celle qui la définissait par rapport au choix d'objet de désir et non par rapport à l'inversion sexuelle (dominante dans la perspective médicale du début du XX^{ème} siècle).

²⁶⁰ *L'Apparition en vie* des disparus homosexuels (concernant non spécifiquement la période du régime dictatorial du PRN) est exigée tant dans les marches de l'orgueil que dans les colonnes des homosexuels et lesbiennes dans les mobilisations du 24 mars. La revendication des droits contre la répression et l'exclusion pour l'émancipation collective – et non pas des droits pour les libertés individuelles - constitue parmi les mouvements de la diversité sexuelle une particularité argentine et plus généralement latino-américaine. S'inscrivant dans les luttes contre la répression planifiée régionalement et territorialement attachée à un modèle économique d'État, ce mouvement a estimé que la répression et l'exclusion ne produisent pas seulement la pauvreté mais également la proscription politique. Les codes contraventionnels, les édits policiers et aujourd'hui également la loi des stupéfiants constituent des tentatives de l'État libéral et conservateur de désarticuler les formes d'organisation politique du mouvement LGBTI (DELFINO 2017). Alors qu'il n'existe pas de références dans les archives des organismes de DH comme CELS, SERPAJ et APDH, depuis environ 30 ans, dans l'imaginaire collectif des homosexuels s'est constituée l'hypothèse de la mise en œuvre d'un plan de persécution, séquestration et disparition forcée d'homosexuels et travestis de la part du PRN. Le journaliste Cristián Prieto qui travaille dans la Commission Provinciale pour la Mémoire - créée en 2000 pour enquêter les archives de la Direction de Renseignement de la Police de la Province de Buenos Aires fonctionnant entre 1956 et 1998 – a estimé que le mouvement de la dissidence sexuelle a entamé l'un

genre et la sexualité (et donc la violence sexuelle) avaient véhiculé de différentes façons les formes de la répression politique. En affirmant que bien que l'officialité militaire eût sanctionné moralement le manque de contrôle dudit instinct viril, la notion de masculinité sexuellement agressive et incontrôlable avait constitué la toile de fond car personne n'avait mis en discussion son existence. Il faudrait donc continuer à enquêter et à évaluer dans les détails les liens entre la répression politique et sexuelle.

Avec ce but, D'Antonio (2017, 52) a noté que le programme de démasculinisation ne s'était pas combiné explicitement (comme dans le cas de la déféminisation des prisonnières) la dé-paternité. Elle l'a expliqué par le fait que le régime pénitentiaire avait assumé que les hommes n'étaient pas concernés dans l'éducation des enfants car celle-ci était qualifiée comme propre du monde féminin. La dévastation du corps (tant dans sa dimension physique que mentale) des détenus de la prison de Rawson a été localisée cependant avant tout par D'Antonio (2012, 155) dans les multiples restrictions qui empêchaient le mouvement des détenus et les obligeaient à rester dans leurs cellules qui avaient causé des engourdissements, des inflammations ou des œdèmes aux membres inférieurs des corps des détenus ; dans l'alimentation réduite tant quantitativement que qualitativement qui était distribué dans la prison avait eu d'abord l'effet de diminuer notablement le poids corporel des détenus et leur masse musculaire à cause du manque de vitamines, protéines et minéraux et ensuite l'effet de dériver en malnutrition, trouble hormonaux, corps flasques et chute de cheveux ; dans l'insuffisance des soins médicaux couplée au fait que, pour se soigner, les détenus devaient se soumettre aux caprices de leurs geôliers qui avaient aggravé encore plus les effets sur les corps des détenus ; et, finalement, dans les expérimentations et l'utilisation abondante de médicaments psychotropes afin de *soigner* l'absence de perception soufferte par les détenus et ressortant de l'enfermement de longue durée dans des petites

des débats les plus intéressants de cette époque car il est en train de déconstruire le *Plus Jamais* (MANSILLA 2017). Cette déconstruction se fonderait sur des « preuves » récoltées dans une interview faite par Carlos Jáuregui au rabbin Marshall Meyer, membre intégrant de la CONADEP. Celui-ci avait affirmé qu'il y avait 400 disparus homosexuels, mais qu'à cause des pressions de l'Église, l'on avait décidé de ne pas publier cette information. Il y a donc le suspect, de la part de la communauté LGBTI qu'il existe d'autres chapitres du Plus Jamais. Dans cet archive déclassifié de plus de 4 millions de feuilles de la DIPBA, qui a été utilisé pour construire les procès de lèse humanité et éclaircir les histoires de persécution et d'espionnage des militant.e.s des années 1960-80, Insausti et Prieto ont trouvé en 2012 le mot homosexuel et ses synonymes (amoral sexuel et pédéraste passif ou actif) dans les registres de vigilance politique et idéologique de l'État pendant la période dictatoriale qui, sous la menace générique du communisme, dessinait les profils de tout ennemi potentiel à l'ordre social. Toutefois, Insausti (in D'ANTONIO 2015, 63-82) a noté que l'on n'a pas rencontré de références sur la persécution de personnes en raison de leurs identités sexuelles ou de genre. Insausti a remarqué (in D'ANTONIO 2015, 69) que dans les dernière 50 ans les rapports de renseignement élaborés dans la période démocratique (et notamment sous le gouvernement de Menem par rapport à la communauté trans) ont largement dépassé ceux élaborés pendant la période dictatoriale, où il n'a trouvé que 12 rapports dont son analyse a révélé que le mot d'homosexuel a été la plupart de fois utilisé comme une qualité marginale et circonstancielle à l'objectif principal de l'apparat répressif de l'État : le contrôle de la dissidence politique. Il a finalement soutenu que la dénonciation de la part de la société civile des habitudes et des orientations sexuelles dissidentes est à considérer comme un *modus operandi* quotidien. Des appels et même des financements étaient parfois octroyés aux familles – via en particulier les enseignant.e.s d'école et les membres de l'Église - pour éduquer les garçons qui se comportaient en dehors des canons hétéronormatifs à assumer leur rôle masculin. Il faut en fin noter que la conclusion d'Insausti s'est recoupée avec le témoignage de 2006 du militant du FLH Héctor Anabitarte qui a rappelé qu'Enrique Raab avait été séquestré avec son partenaire Daniel Girón et il avait disparu – alors que Girón avait été libéré la semaine d'après - car ce journaliste de *La Opinión* militait également dans le PRT-ERP et, plus particulièrement, il était le directeur de l'organe de diffusion *Nuevo Hombre* de cette organisation révolutionnaire. Anabitarte a qualifié l'homosexualité comme une circonstance aggravante se matérialisant notamment dans la spécificité de la torture à l'encontre des homosexuels.

pièces obscures, de la dépression, de l'anxiété, de l'insomnie ou des palpitations. Afin de les convertir en des êtres effrayés, méfiants et dociles par l'effet de la terreur (CALVEIRO [1998] 2006), les détenus avaient été soumis à des humiliations célébrées par des groupes de militaires à travers l'exposition de leurs corps blessés. D'Antonio (2012, 157) a remarqué que la prison n'était pas que la privation des hommes de leur force physique et de leur raison (à savoir des symboles clairs de la masculinité) mais encore la sexualisation de la torture. Lorsque les militaires séquestraient les détenus, pour les torturer il se dirigeaient dans la zone du corps où la culture fonde la masculinité, à savoir les génitaux. Avec des bâtons en gomme ou des poinçons d'acier, les militaires battaient directement les organes sexuels et reproducteurs des détenus en outrageant le masculin de ces corps. Selon les analyses de Vassallo (et al. 2011, 61), les récits des viols des hommes ont dévoilé le spectre de la peur de l'impuissance procréatrice, c'est-à-dire la castration de la capacité reproductive masculine par rapport à la perpétuation de l'espèce humaine concentrée dans la bonne utilisation du sperme et structurant le coïte comme un droit naturel. Dans leurs notes pour façonner une histoire de l'onanisme dans le cadre du contrôle de la morale sexuelle en Argentine, Marisa Miranda et Gustavo Vallejo (in BARRANCOS et al. 2006, 251) ont mis en exergue que l'une des plus importantes sources d'énergie régissant l'économie du corps étant dans l'homme le testicule qui produisait le sperme, à son tour défini comme l'arrière-plan radical et suprême de l'organisation humaine. Dans ce cadre, ses chercheur.se.s ont mis en exergue que la masturbation était considérée par la bourgeoisie une perte totalement inutile d'énergie, par l'Église catholique un péché et par la médecine une maladie. Les corps qui n'utilisaient pas bien leur sperme – c'est-à-dire leur capacité de générer une descendance – étaient regroupés dans les catégories de *feminoidismo* et *hypogénitalisme masculin* et depuis les années 1940 ils avaient été même criminalisés. La masturbation était, en fin de compte, considérée comme un péché multiple et collectif, voire un acte qui coupait la vie à une génération future ; les onanistes étaient construits comme des parricides puisque dans ce cadre éviter d'avoir un enfant s'équivalait à le tuer. On peut lire dans ce cadre le remarque D'Antonio (2012, 159) que dans la prison de Rawson était commun que les geôliers obligeaient par des ordres criés les prisonniers politiques à se masturber lorsqu'ils étaient punis dans les cachots et occultés de tout regard. D'après cette chercheuse, la jouissance du geôlier se présentait dans ces situations comme un pouvoir absolu (ou une prétention fantasmatique) de disposer et de contrôler totalement le corps de l'autre en raison de la distance hiérarchique abyssale entre les deux. En forçant la masturbation, les geôliers démasculinisaient à un point tel les prisonniers que leurs sexualités ne résulteraient plus menaçantes, du moment où ces ravisseurs ne se percevaient pas engagés dans des pratiques homéotiques. Outre à cette pratique répressive, D'Antonio (2012, 158) a noté que l'entrée à la prison de Rawson avait été constituée en un acte brutal délimitant une économie distributive du pouvoir

sexuel : les détenus nouveaux étaient déshabillés (et souvent ils devaient courir - parfois enchaînés - à travers les pavillons) et soumis à un examen des génitaux et de l'anus par le personnel du pénitencier médical ou de réquisition. Fouillés par les hommes du PRN, les anus des dits délinquants « subversifs » s'étaient transformés d'après D'Antonio (2012, 158) dans des lieux où l'on pouvait cacher des informations ou à défaut, depuis la perspective paranoïaque de l'institution, où l'on pouvait même occulter des munitions ou des informations vitales attendant à l'encontre du régime militaire. D'Antonio (2012, 158) a argumenté que la pénétration des prisonniers dans la torture de la part du pouvoir pénitencier militaire présentait un double objectif : il était possible de projeter la démasculinisation de la victime par la sodomisation pendant que les pénitenciers se constituaient comme des sujets à la fois institutionnels et sexuels. À ce sujet, D'Antonio (2012, 158) a signalé l'existence de récompenses pour les agents les plus dynamiques dans la « lutte contre la subversion » où d'après elle se délimitaient également la sexualité : les geôliers rivalisaient pour une masculinité préservée en qualité de pénétrateur sexuel n'entrant pas en conflit avec les modèles sociaux hétéronormatifs. Alors que tous les actions des geôliers ne peuvent pas être encadrées dans cette logique virile, hétéronormative, pénétrante et de viol, d'après D'Antonio (2012, 159) ces actes ou mandats de viol (où le pénis était sublimé par des instruments phalliques comme des manches à balai) servaient pour réaffirmer dans les prisons la reproduction de la masculinité des hommes du PRN où les victimes exhibaient le résultat de ces actes.

2.2. Un délit d'instance privée

Une fois établi que la violence sexuelle est un crime de lèse humanité, des problèmes se sont engendrés par rapport à la condition d'instance privée en ouvrant une autre sphère de discussion portant sur la tension entre l'impossibilité de parler des victimes encore vivantes – notamment car, outre aux problèmes liés à l'écoute sociojuridique, le silence des ancien.ne.s détenu.e.s sur la violence sexuelle perpétrée dans les CCD a été attribué aux sentiments (considérés comme) négatifs de culpabilité et de la honte ainsi qu'au retard (ou manque) de compréhension des victimes du processus de soumission qui avaient vécu en tant que « femmes » (LEWIN et WORNAT 2014) - et l'obligation de se rendre visibles comme victimes et témoin.e.s dans l'arène judiciaire et/ou sociale généralement appelée comme le devoir de la mémoire. Dans ce débat, le témoignage de violence sexuelle a été constituée comme un problème éthique et plus précisément comme un paradoxe : l'expérience de la dénonciation de violence sexuelle se fait avec l'objectif de (se) rendre justice mais elle a comme prix l'ostracisme social de la communauté. Il s'était agi, en résumé, de rendre compte des sentiments contradictoires que les victimes de délits sexuels ont éprouvé lors du processus de prise de décision de témoigner (ou pas) la violence sexuelle subie. Par exemple, Bacci et al. (2012a, 15) en partant du constat que nombreux témoignages ont révélé que l'instance d'accès au domaine public implique une

grande exposition, ont affirmé que la vulnérabilité de ces femmes a été rendue visible par leurs sentiments contradictoires : ces femmes désirent témoigner *mais* elles ne veulent pas être reconnues publiquement ; elles luttent pour l'accès à la Justice (et par-là à la reconnaissance étatique y compris sociale) *mais* au même moment où cela se produit elles en ont peur. Dans ce panorama paradoxal, le Code pénal avait établi l'exigence que la personne offensée sexuellement habilite le commencement de la cause judiciaire à ses art.71 et 72. L'instance privée est un instrument qui avait été conçu pour les procès de délits communs (où c'est l'État à devoir donner des garanties aux imputés) et non pas pour les procès de délits de lèse humanité commis par l'appareil étatique. Il est connu que, face à l'éventualité d'une tension entre les deux régimes juridiques, c'est l'obligation internationale de poursuivre ces délits au nom de la préservation des biens fondamentaux de l'humanité qui prime sur l'art.72, comme cela avait été reconfirmé dans l'arrêt Simón (ou Poblete) du 14 juin 2005 (in VASSALLO 2011, 249) : le devoir d'enquêter et sanctionner les responsables de violations des DH implique la prohibition de dicter toute législation qui a pour effet d'accorder l'impunité aux responsables d'actions de la gravité soulignée. Finalement, l'Argentine a (cependant) décidé de maintenir l'exigence d'instance privée pour les délits sexuels commis à l'encontre de détenues encore vivantes en établissant – avec la sentence de l'affaire Rocca Clement du 9 juillet 2009 – que la déclaration (uniquement dans la forme d'accusation ou de dénonciation) d'abus sexuels de la victime au cours d'un procès oral est suffisante pour être comprise comme une expression de volonté. L'instance privée a été en outre explicitement consacrée comme une prérogative à la faveur de la victime qui peut toujours la promouvoir ultérieurement. Sa seule exception admise se produit lorsque les victimes n'ont pas survécu à la captivité. Dans ces cas-ci, des troisièmes personnes peuvent dénoncer les délits sexuels et le Ministère Public peut en formuler une véritable accusation à soumettre à procès. Plus problématiques ont été les cas où les victimes de violence sexuelle sont mortes quelques temps après la récupération de leur liberté sans pourtant avoir manifesté la volonté de dénoncer l'agression. Le dilemme de ces cas réside dans l'interprétation du silence des victimes de violence sexuelle. Si avec l'instance privé le silence de la victime est un élément qui empêche l'État à procéder d'office, comment ne pas préjuger ce choix et ne pas endommager le sujet en son absence ? La Procure Générale de la Nation n'a pas pu résoudre clairement la doute sur le caractère véritable ou pas du choix du silence de cette victime. En l'occurrence, cet institution a tendu à ne pas le considérer comme une volonté effective en conformité à l'argument que pour longtemps la poursuite pénale de ces crimes avait été paralysée. La Procure n'a pas non plus pu méconnaître que l'administration de la Justice n'était pas encore en mesure d'assurer un traitement adéquat aux

personnes ayant souffert cette classe de délits²⁶¹ et pour cela ce document d'octobre 2011 avait été conclu par l'affirmation du devoir de l'État (et en particulier du Pouvoir Judiciaire) de garantir que toute victime ait l'information, la consultation et le soutien suffisants pour prendre sa décision de déclarer (ou pas) la violence sexuelle soufferte avec pleine liberté et connaissance des aspects impliqués.

Dans son analyse des témoignages sur la violence sexuelle perpétrée par les soldats à l'encontre des femmes (pour la plupart des jeunes quechua) recueillis par la Commission de Vérité et Réconciliation du Pérou²⁶², Kimberly Theidon a critiqué les stratégies d'enquête (dites) sensibles au genre en interrogeant comment ces commissions les ont incorporées dans leurs travaux en réitérant un certain sens commun qui est accusé d'avoir écarté à nouveau certains contenus des témoignages sur la violence masculine à l'encontre des femmes en situation de conflit. Si les Commissions de Vérité en Argentine des années 1980 et 1990 avaient privilégié une vérité neutre par rapport au genre et les critiques féministes s'étaient données comme objectif principal de démasquer cette perspective de la justice transitionnelle comme l'une privilégiant les hommes et leurs expériences et elles avaient cherché à la transformer avec l'aide de guides en matière de recueil de témoignages et d'ateliers de sensibilisation du personnel enquêtant pour *quebrar* (rompre) les silences (JELIN 2010, 558), j'ai voulu aborder également l'expérience péruvienne où la question des voix et des silences féminins sur les expériences de violence sexuelle a été intégrée dès le début et sous la pression des féministes dans la démarche d'une quête de Vérité, Mémoire et Justice (entendue comme un processus sélectif d'octroi du sens au passé) au niveau national. L'apport de l'analyse de Theidon (2013, 106) est central pour problématiser les dérives des (dites) bonnes intentions des politiques institutionnelles à l'encontre de silenciements des femmes : « The problem may be the sort of speech that commissions “commonsensically” seek. » En Argentine, l'Archive Orale de Mémoire Ouverte, tout en reconnaissant les potentiels effets positifs de l'actualisation de l'expérience dans la prise de parole publique propre au témoignage juridique²⁶³, a travaillé pour sa propre constitution en tant que lieu de

²⁶¹ La Procure Générale de la Nation a précisé que l'art.71 n'empêche pas la poursuite pénale des délits contre l'intégrité sexuelle en tant que parties constitutives d'une séquence plus amples de tourments. En ce sens, l'enquête de ces délits pourrait se faire si le juge considère que le délit sexuel a impliqué un autre délit qui n'exige pas l'instance privée ; dans ce cas, l'enquête et la preuve peuvent se référer uniquement aux aspects pertinents pour prouver le délit dont la poursuite ne dépend pas d'instance privée.

²⁶² La guerre intérieure entre les groupes de guérilla Parti Communiste - Sentier Lumineux et le Mouvement Révolutionnaire Túpac Amaru, les Rondes Campesinas (organisations communales de défense surgies de manière autonome qui ont privé la guérilla d'accès aux villages ruraux et donc à leur soutien logistique) et les Forces Armées qui avait provoqué environ 70'000 mort.e.s et disparu.e.s avait commencée en 1980. En 1992, avec l'arrestation d'Abimael Guzmán, l'État avait triomphé et le président Alberto Fujimori n'avait pas dû négocier la pacification avec la guérilla. Réélu en 1995, Fujimori avait renoncé à se représenter aux élections présidentielles de 2000 pour les accusations de corruption et il s'était enfui d'un pays dévasté notamment pour la population indigène. Le président par intérim Valentín Paniagua avait créé en 2001 la Commission pour la Vérité à laquelle le président successif, Alejandro Toledo, avait rajouté le mot Réconciliation (THEIDON 2007, 6-7). La CVR a constitué une narration en s'appelant à la création d'une « conscience historique » par la combinaison entre des enquêtes « objectives » quantitatives et des analyses qualitatives de témoignages.

²⁶³ Porte-parole de l'Archive Orale de Mémoire Ouverte, Vera Carnovale (et al. 2006, 13) a souligné que les organismes de DH ont toujours cru que l'instance judiciaire était à la fois nécessaire et pas suffisante. Ces organisations ont réalisé sans relâche des tâches qui – excédant la revendication - ont visé à éviter que le découplage entre le passé et le présent aurait pu condamner la communauté à continuer dans les mêmes modalités d'autoritarisme ayant marqué l'histoire argentine. En ce sens, l'inconfort social du souvenir ne

réception, garde et transmission des mémoires les questions de la nécessité de témoigner et des difficultés d'écouter en déplaçant la conception de ce que les Commissions de Vérité tant argentine que péruvienne ont désigné comme l'autorité du témoignage. Contrairement à l'écoute juridique détaillé dont le but est de garantir la vérité factuelle de l'énoncé, produire une épreuve, spécifier l'ampleur des dommages, indiquer où, qui et comment a été effectué et constituer des cas paradigmatiques pour montrer les méthodologies répressives organisés par l'État, la perspective des organismes de DH qui a été revendiquée par cette Archive s'est proposée d'écouter et valoriser la vitalité du témoignage, c'est-à-dire la capacité de reformuler publiquement (au sens que toute la société devrait écouter et se faire responsable) et politiquement l'exposé. Cette transformation s'avère par la rencontre d'interlocuteur.se.s à la fois soucie.e.s de questionner le passé et n'ayant pas la prétention de donner des réponses uniques et concluantes (probantes) aux interrogatifs. Mémoire Ouverte a développé un regard critique sur la pratique juridique de la citation pour témoigner que CLADEM n'avait pas remis en question dans son ouvrage *Grietas en el silencio* de 2011, malgré la référence à la fissure-rupture (*grieta*) conceptualisée par Jelin (2002, 35 et 68-69) comme à la fois un lieu et une temporalité ni chronologique ni linéaire où les subjectivités se manifestent (en éprouvant un sentiment de trahison de la mémoire identique-identitaire de l'expérience passée) et émergent (élaborent le trauma en mettant une distance entre le passé et le présent permettant de reconnaître la vie présente et les projets futurs) avec une force spéciale. Jelin (2002, 36) avait remarqué que le pouvoir des mots ne réside pas dans les mots en soi, mais dans l'autorité qu'elles représentent et dans les processus liés aux institutions qui les légitiment (BUTLER [1997] 2004). L'étude critique de la mémoire narrative doit dès lors impliquer une analyse des propriétés des narrateur.se.s et des institutions qui, en leur octroyant ou niant le pouvoir, les autorisent à prononcer ces mots-là. L'efficacité du discours performatif est finalement considérée par l'historienne comme proportionnel à l'autorité des personnes qui l'énoncent.

Publié en 2012 par Mémoire Ouverte, "*...Y nadie quería saber*". *Relatos sobre violencia contra las mujeres en el terrorismo de Estado en Argentina* de Bacci, Robles, Oberti et Skura a été le premier ouvrage de la Littérature traitant la violence sexuelle en époque dictatoriale à reconnaître que l'imposition et l'exigence de témoigner juridiquement ne respectent pas la nécessité de témoigner propre à la protagoniste du récit et à y travailler dessus²⁶⁴. Ces nécessités – les motivations différentes des victimes de témoigner – ont été comprises comme des éléments déclencheurs de formes plurielles de témoignages dépendants d'un espace d'écoute réceptive et aussi d'une temporalité propre qui

devrait pas se cristalliser dans un récit totalisant qui exclut la possibilité d'intégrer des narrations différentes mais il est au contraire estimé souhaitable de laisser ouverte la mémoire de façon à activer la prolifération de récits et les articulations biographiques.

²⁶⁴ Macón (2017a) a en revanche traité non pas les raisons mais les émotions impliquées dans la décision des victimes de témoigner (ou pas) juridiquement la violence sexuelle.

diffère du cadrage de la transition démocratique et des revendications judiciaires spécifiques à chaque époque. Une ancienne détenue disparue avait à ce sujet éclairci (in BALARDINI et al. 2011) qu'au début les survivant.e.s avaient parlé des *compañero.a.s* vu.e.s avec vie dans les CCD et qui cependant se sont révélé.e.s disparu.e.s ; après ce fût le temps de nommer les répresseurs qu'elles et ils avaient pu reconnaître ; maintenant il est temps de parler de chacun.e (et) de « nous ». Étant donné que le type de témoignage nécessaire n'avait pas pu être orienté pour longtemps à la reconstruction de subjectivités et d'identités – entendues comme violemment effacées - mais à la collecte d'épreuves permettant des verdicts, l'efficacité du témoignage devait rendre (un) compte de la position de victime (des témoin.e.s) en tant qu'objet de la répression et de l'humiliation soufferte. Malgré les bonnes intentions, dans ce cadre, le témoignage n'avait pas pu assumer – d'après les chercheur.se.s de l'Archive Orale - une forme à même de récupérer l'humanité ou la dignité niée sous le terrorisme d'État, à savoir un espace de rançon du sujet (CARNOVALE et al. 2006, 34). Je considère cet ouvrage - dont l'objectif a été d'étudier les sens et les portées multiples de l'expérience de la violence masculine à l'encontre des détenues disparues dans les CCD - comme un pivot dans cette Littérature pour avoir subverti les limites du dicible – tant dans la forme que dans le contenu – de l'expérience de cette violence (sur)vécue par les témoins grâce à l'avènement imprévu d'une nouvel sujet-victime qui a commencé à problématiser, par sa même position, le binarisme sous-jacent à la compréhension de la capacité d'agir en situations de violence extrême (autonomie/coercition, soit actif/passif) présente avant tout dans la sphère juridique. Cette étude m'a fourni aussi un certain espace pour questionner également le binarisme installé par une tradition féministe opposant, dans la conception de la capacité d'agir, la subversion et la subordination (ou la domination). Cette opposition – qui se trouve dans les théories féministes de la fausse conscience des années 1970-80 qui ont été, pour ce qui concerne l'analyse de la période dictatoriale, les instruments premiers pour étudier le mouvement des Mères de la Place de Mai comme des sujets féminins (et même féministes, malgré elles) résistantes et orgueilleuses²⁶⁵ (MACÓN 2017b) - se relève incapable de penser l'action des sujets qui

²⁶⁵ En suivant Macón (2017b, 206-208), le paradigme féministe soutenu dans l'idée de résistance a, parmi ses objectifs premiers, essayé de politiser la maternité pour renverser la conception patriarcale d'une maternité caractérisée par la passivité du non-choix (quelque chose qui simplement arrive aux femmes) et soutenue dans la logique de l'amour (comme un affect fondamental, homogène, universalisable et naturel) maternel qui alimente et protège sous le schéma de la proximité radicale. Dans *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir avait argumenté qu'il n'existe pas cet instinct maternel et elle a associé la maternité à des attitudes jusqu'à ce moment innombrables (l'anxiété de domination, la vengeance, l'insatisfaction, la mélancolie, la déception, la vanité, le masochisme et la rancune) pour concevoir comme condition de possibilité de la libération des femmes la possibilité d'évader au piège de la maternité. De Beauvoir, autrement dit, a permis de voir la maternité comme quelque chose de séparé de l'identité de femme. Depuis ce moment, le débat féministe sur la maternité comme libre choix des femmes a abordé le rôle des mères dans la construction d'une communauté politique future de femmes (Adrienne Rich, Nancy Chodorow, Sara Ruddick, Linda Gordon, Julia Kristeva, etc.). La maternité comme une instance de radicalisation politique avait été théorisée comme une manière de sortir de l'isolement et de la marginalisation de l'exercice du pouvoir en la transformant dans un événement politique à même d'obliger à revoir les limites entre le politique et le privé. Contre la matrice patriarcale déliant les femmes de toute possibilité d'exercice du pouvoir, le féminisme avait tendu à penser la capacité d'agir en des termes de pure capacité autonome d'action en se limitant tout au plus de penser l'agentivité associée à la résistance. Dans ce cadrage, les Mères de la Place de Mai ont été transformées dans le symbole de la résistance féminine contre la dernière dictature argentine où leur sortie de la sphère domestique et leur entrée dans le public (pour occuper, avant tout, la Place de Mai) a été analysée

habitent les normes sans faire preuve de pratiques oppositionnelles, émancipatoires et/ou héroïques, à savoir des sujets plus modestes animé.e.s par une logique de la reproduction sociale dont la capacité d’agir assume une forme dynamique s’actualisant et s’éprouvant dans les interactions sociales. C’est finalement dans un tel cadrage théorique que j’estime pouvoir considérer les différentes formes d’adhésion aux normes sociales, la participation active au maintien des rapports sociaux et les situations ambivalentes ayant fait partie de l’expérience d’esclavage sexuel des détenues disparues dans l’ESMA.

2.2.1. L’incitation à parler et les mémoires sensibles au genre

La CVR péruvienne s’était octroyée en 2002 le but d’écrire une narration nationale nouvelle c’est-à-dire plus inclusive par rapport aux groupes historiquement marginalisés pendant la construction de l’État-Nation, exprimant par-là l’optimisme qu’une démocratisation de l’histoire puisse exercer une influence positive sur l’avenir avec le slogan *Sans ton témoignage, la vérité ne sera pas complète. Femme péruvienne, viens donner ton témoignage*. Parmi ses objectifs, il y avait la recherche active et intense d’expériences de violence souffertes par les femmes afin de reconnaître que la violence politique avait eu un impact différentiel sur les hommes et les femmes ainsi que de pallier à la discrimination et à l’invisibilité d’un secteur de la population : le manque de voix des femmes (compris à partir d’un cadre qui les avait définies comme des victimes intentionnellement oubliées) avait été d’abord traité, d’après l’étude Theidon (2013, 105-106), comme un défi (*contre*) des femmes qui ne parlent pas et ensuite (*contre*) des femmes qui ne parlent pas d’elles-mêmes²⁶⁶. Malgré les chiffres recueillis, la violence sexuelle avait été, selon le Rapport Final de la CVR, le crime principal commis à l’encontre des femmes. Cette violence n’était plus pensée comme un effet collatéral mais elle avait été considérée pour la première fois dans un pays latino-américain comme une violation de DH et aussi, étant son caractère prouvé comme généralisé et systématique, comme un crime de lèse

en termes de résistance : la confrontation à une injustice extérieure avait impliqué la rupture de la frontière les ayant séparées jusqu’à leur naissance du public.

²⁶⁶ Malgré que les femmes parlent beaucoup (elles s’étaient présentées volontairement pour donner leur témoignages), la CVR avait noté qu’elles n’abordaient pas forcément (ou, plutôt, qu’elles avaient refusé de parler sur) la violence sexuelle à la première personne (en qualité de victimes) en privilégiant la troisième personne (en tant que témoins). C’est à partir de ce moment-là que la *Línea de género*, affirmant que les femmes (notamment lorsqu’elles étaient indigènes, monolingues, analphabètes et pauvres) n’avaient pas eu la possibilité de diffuser leurs histoires et leur perspective des événements, était apparue comme l’un des travaux de la CVR : « Women do not talk about themselves but rather focus on the suffering and harm done to loved ones has prompted a variety of “gender-sensitive” strategies aiming to capture women’s experience of violence—generally defined as rape and other forms of sexual violence. That women do not talk about rape is thus posed as the problem that a gender-sensitive approach is designed to resolve. [...] The Peruvian TRC was given a gender-neutral mandate, but feminists were successful in insisting the commission think about the importance of gender in their work. Drawing upon the earlier commissions in Guatemala and South Africa, they argued for proactive efforts to include women’s voices in the truth-seeking process. Thus the Peruvian TRC decided to include sexual crimes in its mandate because of the broad language used in the Supreme Decree, the importance of the topic, and “the need to recover the voices of women affected by such crimes”. » (THEIDON 2013, 106) Theidon a remarqué que la CVR n’avait pas reconnu la perspective de récupération de la mémoire historique propre des femmes quechua exprimant, par la mise en second plan des violences sexuelles subies, la division générique du travail émotionnel dans les communautés des Andes où la souffrance et le deuil sont des travaux féminins. Theidon (2007, 11) a affirmé que la mémoire a un genre car les femmes racontent la souffrance communale et l’impact quotidien de la guerre ; c’était pour cela que les femmes ont parlé avant tout à la troisième personne : en tant que survivantes, elles narraient avant tout ce qui était arrivé à leurs pères, maris, fil.le.s (les principales victimes mortelles et la plupart de disparu.e.s) ainsi qu’à leurs communautés. Elles racontaient les difficultés, dues au conflit, d’exercer le rôle de mère, d’épouse et de fille.

humanité (AVERSU JUÁREZ 2015, 55). Ces résultats avaient été possible grâce à l'intégration d'une perspective de genre dans la récupération de la Vérité et de la Mémoire qui avait rendu nécessaire une cueillette (dite) sensible de témoignages. Cette sensibilité correspondait à emphatiser les demandes concernant les cas de violence sexuelle. Les animatrices (*facilitadoras*), lors des interviews aux femmes, devaient assumer le silence initial comme ce qui caractérise une situation normale de témoignage de violence sexuelle et travailler de manière à créer un climat de confiance nécessaire et suffisant pour que les témoins auraient pu surmonter la peur, le sentiment de culpabilité et la honte *caractérisant* les effets de ces expériences limites (ré)victimisantes. Ce climat de confiance avait été orienté pour s'avérer fructueux pour le développement de narrations courageuses de « je » féminins (les femmes) et sexuellement victimisés au sein du cadre interprétatif des violations des DH avec un focus spécial sur l'intégrité physique que Jelin (2011, 566) a conçu comme problématique notamment car ce cadrage de l'expérience féminine de la violence (sexuelle) crée une tension entre le rapport à la première personne de la victime individuelle et le caractère plus totalisateur des mémoires des femmes. La suite préoccupante est, d'après l'historienne, la possibilité de renforcer avec cette narration les stéréotypes de genre qui placent les femmes (uniquement) dans le statut de victimes en réduisant au silence leurs potentiels et leurs rôles actifs dans la société. De cette manière-ci, les mémoires restent dans le domaine des expériences personnelles sans produire des transformations symboliques ou matérielles dans les relations de genre. Il est intéressant de noter que Jelin a, l'année après, changé d'avis sur cette question. De son côté, Theidon (2013, 117) a écrit que « These are troubling displays. By constructing these few women as courageous for speaking out, the implication is that only those women who choose a public forum to talk about rape are counted among the brave. Obscured are other forms of courage women practiced on a daily basis during the internal armed conflict and, importantly, other messages are also transmitted in the broadcasts of these public displays. The audience is told war stories replete with heroes and victims, a gendered dualism that is too familiar. » Par le fait que les interlocutrices assumaient que les témoins auraient dû rendre (un) compte des formes spécifiques de violence sexuelle à la première personne, elles n'arrivaient pas à accepter, respecter et écouter que ces femmes ne voulaient pas le faire, c'est-à-dire qu'elles avaient leurs propres raisons pour cadrer et orienter politiquement leurs mémoires. Cette attitude a été qualifiée par Theidon comme l'incitation au discours, et a attiré l'attention sur les positions multiples que les écouteur.trice (et les chercheur.se.s) peuvent prendre face aux sujets de ces narrations. Le résultat avait été, d'après Theidon, que cette perspective de genre perpétrait le binarisme entre l'homme-combattant et la femme-non-combattante (la victime) sous-jacente aux narratives héroïques de la mémoire par le fait de pratiquer une tendance à réduire l'histoire des femmes aux expériences de violence sexuelle, même si la plupart d'elles – assurant de s'être organisées sur la base de la

connaissance de leurs droits – affirmaient de ne pas vouloir s’en souvenir et insistaient en revanche à vouloir élargir et transformer le cadre narratif de leurs expériences par d’autres formulations de ce qu’elles avaient perçu et vécu comme des injustices systématiques, notamment socioéconomiques. Cela parce que la violence sexuelle n’est jamais un acte unique ou isolé, mais il fait partie d’un double *continuum* : la continuité des formes de la violence à l’encontre des femmes et la continuité temporelle de la violence sexuelle (avant, durant et après la guerre). Ces femmes quechua avaient montré ce que Theidon a appelé la spécialisation de genre de la mémoire : elles avaient décrit dans les détails leurs luttes en première ligne contre la violence politique jusqu’à ce moment-ci pour la propre survie et celles de leurs familles et communautés²⁶⁷. Les témoignages des femmes quechua se sont focalisées certes sur les aspects de la vie quotidienne pendant la guerre – étant donné que le temps subjectif des femmes était généralement organisé et lié aux tâches de reproduction et aux liaisons affectives (JELIN 2002, 108)²⁶⁸ - comme la CVR l’avait prévu, mais c’était le travail non-payé et sous-estimé (les activités de défense, même armée, de la communauté ainsi que le maintien de leurs propres maisons) et non pas la violence sexuelle qui avaient été narrées tant comme un coût énorme (une conséquence désastreuse) de la violence politique que comme un lieu d’un changement des rôles de genre²⁶⁹. Ce constat n’a pas amené Theidon à conclure que la violence sexuelle ou qu’une perspective de genre doivent être exclues de la construction de la mémoire du conflit intérieur péruvien. Au contraire, il lui a permis de travailler autrement avec son équipe de recherche et les femmes qui ont choisi de lui parler des viols²⁷⁰. Theidon a constaté que ces femmes insistaient beaucoup sur le contexte : les viols étaient toujours situés dans une dynamique sociale plus large touchant tant aux préconditions qui

²⁶⁷ « Women had much more to say. [...] Yes, the PTRC adopted a broad definition of sexual violence, including forms of abuse extending beyond rape. However, even a broad definition of sexual violence may result in a narrow definition of the gendered dimensions of war. In the thick description women provided, they narrated a broader set of truths about systemic injustice, the gross violations of their socioeconomic rights, and the futility of seeking justice from the legal systems that operated nationally and locally. [...] And, beyond the dangers that engulfed them, they have much to say about the actions they took in the face of those challenges. They also give us much to consider regarding commonsense notions of a gendered perspective on war. » (THEIDON 2013, 108)

²⁶⁸ À ce sujet, Jelin (2002, 108) a estimé que les hommes et les femmes développent des habilités différents pour mettre en mots la mémoire. Si les hommes sont enclins à synthétiser leurs expériences et à ne pas reconnaître que leurs points de vue ont changé le long du temps, les femmes tendent à se rappeler des événements avec plus de détails, à exprimer leurs sentiments (notamment leur vulnérabilité en tant qu’êtres sexuelles) et à se référer au domaine de l’intimité ainsi qu’aux relations personnalisées établies tant au sein de la famille qu’entre elles.

²⁶⁹ D’après Theidon (2013, 115), ces femmes avaient acquis plus de mobilité, de ressources et d’opportunité de leadership sans que ces responsabilités additionnelles fussent accompagnées d’une diminution des demandes s’appelant à leurs rôles de genre traditionnels. « Although survival may be “less dramatic” than armed struggle, an analysis of the domestic economy of war reveals the extent to which survival itself becomes a daily struggle. Living in caves for months, moving from one place to another on a daily basis, cooking and caring for children under harsh conditions—these women did not limit their protagonism to epic masculinist models. All women struggled—and some were armed. [...] In the context of civil conflict, one can only assume the random assembly of a group of women is unproblematic if women are first defined as peripheral to the conflict. By defining women as noncombatants—by assuming women are a homogeneous group of apolitical bystanders or victims—one has the illusion of yielding a group with shared interests based upon their identity as women. This is a questionable assumption in many cases, and certainly in Peru where an estimated 40 percent of Shining Path militants were women. »

²⁷⁰ « We spent months living in these communities, which may explain why some women sought us out to talk about their own experiences of rape and sexual violence. We never asked a woman if she had been raped. The question seemed ethically unacceptable given that we were not in the position to offer these women any form of justice or sustained counseling. The conversations have a common format: “Come back tomorrow.” Women needed time to prepare themselves to talk about this issue and to prepare an environment of complete privacy. None of these women had spoken before about having been raped, and each felt she had much to lose if her husband or children heard her » (THEIDON 2013, 118).

structuraient leurs vulnérabilités qu'aux efforts pour minimiser les dommages sur elles-mêmes et sur les gens dont elles étaient responsables. Les viols étaient racontés au sein de ce que la chercheuse a appelé des narratives féminines d'héroïsme. Dans ces narrations avait pu apparaître un lieu propre à la victime de viol, alors que ces sujets avaient expérimenté *plus que cela*. Finalement, cette étude concernant les expériences de violence de certaines femmes péruvienne a rappelé une fois de plus que le genre n'est pas uniquement un concept mais une dimension de l'expérience des sujets marquant les pratiques quotidiennes et les manières d'être et de vivre dans le monde (BACCI, OBERTI et SKURA 2012, 44) impliquant et excédant le domaine de la sexualité²⁷¹. Pour ce qui concerne le cas argentin, Victoria Daona (2013, 56) a remarqué que les témoignages des anciennes détenues disparues – formulés en dehors des interpellations, voire des possibilités et limites, du cadre juridique - ont configuré un espace discursif féminin au sein d'une trame dominée par les hommes non uniquement par rapport aux (dites) questions féminines mais également par rapport aux savoirs politiques et sociaux qu'elles ont nourris avec leurs expériences (inséparables de leur position sociale genrée) contenues dans leurs témoignages. Ces récits²⁷² ont articulé d'après la chercheuse une philosophie féminine - sinon féministe - qu'elle a défini comme une perspective qui n'a pas relégué les femmes dans le lieu des victimes de l'Histoire récente mais elle les a reconnues comme ses agentes. Cette narrative féminine concernant la période dictatoriale a donc constitué l'une des formes du *trabajo de la memoria* avec lequel les survivantes des CCD ont élaboré des signifiés symboliques du passé qui les ont mises en conflit avec d'autres *emprendedores de memoria* au sein de la sphère publique, car il n'existe jamais une seule mémoire mais des mémoires contre d'autres mémoires (JELIN 2002).

2.2.2. Les paradoxes de (ne pas) témoigner juridiquement la violence sexuelle

Les expériences extrêmes impliquent des difficultés à se transformer en témoignages personnelles et à faire en sorte que les personnes souffrantes sont reconnues comme des victimes à travers leur propre devenir témoins. En d'autres termes, le témoignage (de violence sexuelle) a été également et avant tout conçu comme une manière de gérer l'identité (féminine). Le débat sur la condition d'instance privée de la violence sexuelle avait tourné autour du constat qu'elle entraînait en tension avec

²⁷¹ Pour l'expérience argentine, voir l'interview collective publiée par *Página12* le 2 septembre 2016 avec le titre « Mucho más que víctimas » où Delia Galará (détenue entre le 27 janvier 1976 et avril 1983 d'abord dans les CCD de Córdoba « D2 » et « Camp de la Ribera » et ensuite dans les prisons de Devoto et Ezeiza) a expliqué que son expérience de la narration de violence sexuelle n'a pas concerné uniquement la possibilité d'en parler mais également et surtout la position, le type d'écoute de l'interlocuteur.trice et la possibilité d'être écoutée en ce qui avaient été les expériences multiples des femmes en captivité.

²⁷² Daona (2013) a considéré comme pionniers de la narrative féminine sur la dernière dictature argentine quatre textes : *Little School. Tale of disappearance and survival* de Alicia Partnoy (1985), *Mujeres Guerrilleras. La militancia de los setenta en el testimonio de sus protagonistas femeninas* de Marta Diana (1997), *Pájaros sin luz. Testimonio de mujeres de desaparecidos* de Naomi Ciollaro (1999) et *Ese Infierno. Conversaciones de cinco mujeres sobrevivientes de la ESMA* de Nilda Munú Actis Goretta, Cristina Aldini, Liliana Gardella, Miriam Lewin et Elisa Tokar (2001).

l'impossibilité de parler généralement perçue par les victimes ayant survécu à la violence sexuelle notamment lorsqu'il s'agit de parler dans un espace public, c'est-à-dire à partir d'une position qui augmente la vulnérabilité de la victime. La doctrine de la jurisprudence avait adopté cette instance qui courait le risque d'occulter les délits sexuels pour éviter le *strepitus fori*, c'est-à-dire la résonance possible de ce que l'on dit au cours du procès au sein de la société et qui a l'effet potentiel de surexposer les affecté.e.s sans que leur volonté d'apparaître (ou de ne pas apparaître) dans l'espace public soit prise en compte. En se fondant sur l'objectif d'éviter la revictimisation, cette instance prétend d'avoir constitué la victime comme le juge unique des préjugés que l'acte de l'enquête judiciaire pourrait lui entraîner. Le constat que les victimes de violence sexuelle sont réticentes à témoigner les événements passés a été interprété dans un premier temps par la Littérature comme une hésitation à même de rendre visible le paradoxe de l'expérience de la dénonciation de violence sexuelle : elle se fait avec l'objectif de (se) rendre justice mais elle a comme prix l'ostracisme social de la communauté (que ce soit la famille, les ami.e.s, le village, le lieu de travail ou tout autre lieu d'appartenance possible). Ce silence – qui dans le domaine judiciaire a été qualifié plus de l'ordre de l'interruption paternaliste des juges et des magistrats mus par la (dite) nécessité ou bonne intention de protéger la victime de violence sexuelle que du mutisme de celle-ci – avait été lu par Vassallo (2011, 18) comme une résistance pas de tout irrationnelle vu que la victime de délits sexuels continue à être un objet de suspicion, voire d'en être sa responsable. Une partie des féministes qui ont mis leur focus sur le sexuellement discriminant – plus que paradoxal – sentiment de culpabilité de la victime féminine de violence sexuelle, ont finalement (et généralement) argumenté qu'octroyer aux délits de violence sexuelle un traitement d'instance privée n'est rien d'autre que garantir que ce type de délit puisse passer inaperçu et laisser, voire faciliter, que celui-ci ne puisse pas transcender les limites du cercle familial. Cette exigence, accusée d'ignorer la revictimisation s'avérant principalement au sein des familles, aboutirait à défendre encore une fois l'honneur familial avant l'intégrité personnelle de la victime, réitérant et institutionnalisant l'idée que la violence sexuelle serait une offense privée. Cette condition d'instance privé s'avèrerait, d'après cette approche féministe, paternaliste car elle induirait la victime au silence en la forçant à affirmer qu'elle veut, alors qu'elle doit, se préserver de souffrances ultérieures. Comme l'avaient souligné également certaines associations de femmes italiennes à la fin de 1970²⁷³, reconnaître la violence sexuelle comme une infraction poursuivie

²⁷³ Je fais référence au cas italien pour la spécificité qui avait pris la thématique de l'autodétermination des femmes dans le système pénal concernant en particulier la réflexion sur l'instance privée des délits sexuels ainsi que la réflexion sur la possibilité (ou pas) d'admettre comme partie civile les associations et les mouvements dans une perspective critique de la représentation (BOIANI 2015). Ce débat avait opposé le féminisme de la différence et les femmes négociant avec des institutions (comme, par exemple, les partis politiques) qui avaient commencé à promouvoir des projets contre la violence masculine à l'égard des femmes (FECI et SCHETTINI 2017, 197-212) notamment depuis les délits du Circeo, de Cristina Simeoni et de Claudia Caputi de 1975-1976. La violence masculine à l'encontre des femmes, à partir de ce moment-là, n'était plus perçue en Italie comme un phénomène uniquement des classes les plus démunies (ou dites sans culture), concernant que des monstres et des malades mentaux ou découlant de trop d'amour. Au sein de cette prise de conscience, il y avait eu une confrontation entre deux dimensions culturelles différentes qui était devenue macroscopique

d'office aurait pu être un message symbolique puissant sur la gravité des crimes sexuels. Peut-on cependant concevoir le silence des victimes de violences sexuelle toujours et uniquement comme le signe d'un déni (les victimes refuseraient de conceptualiser le crime comme une violence sexuelle en se mentant à elles-mêmes) auquel s'opposer frontalement (dans l'acte de le casser), même au prix de passer outre, faire abstraction, ne pas écouter et ignorer le désir de la personne concernée à la première personne ? Le bien de la communauté peut-il faire abstraction de l'intérêt personnel ? Ne s'agirait-il d'un droit à la vérité exprimant la volonté de tout savoir au détriment de l'expérience de la victime ? Finalement, j'estime que le paternalisme (et même la pathologisation) s'avère lorsque l'État ou des personnes tierces obligent les survivant.e.s à la violence sexuelle à en parler *pour leur bien* et/ou *pour le bien de la communauté* alors qu'elles choisissent le silence. En étudiant les méta-non-témoignages des survivantes aux CCD qui ont autrement dit choisi de ne pas témoigner dans les tribunaux la violence sexuelle soufferte, Macón (2017a, 78) a constaté que « These women frequently accept the sexual dimension of the crimes they suffered, but hold a complex and nontraditional notion of political hope that may help not only to challenge the denial interpretation, but also to recast the distinction between the public and the private spheres. In their “meta-nontestimonies” some of these victims express their need, not to protect their privacy or forget such crimes, but to preserve themselves from the structure of any established narrative, being the one deployed by the judiciary, by Human Rights NGOs or by the media. » En suivant la philosophe, ce type de décision n'a pas été vécue par ces survivantes comme apolitique ; au contraire, elle peut s'entendre comme un énoncé public fondé sur la nécessité de regarder vers l'avenir qui - différemment de la narration progressiste de ces institutions abusant de la référence à la honte et à l'optimisme d'une fin heureuse -, en se référant certes au sentiment de culpabilité mais aussi à la joie, à l'anxiété (ou inquiétude) et à

(FECI et SCHETTINI 2017, 186). La radicalité du féminisme de la différence italienne – caractérisée par une recherche intense de subjectivité, authenticité et sexualité à travers la pratique de l'autoconscience – s'était structurée sur la (seule) pratique (possible) de négation extrême de quelconque type de rapport avec les lois (Libreria delle Donne di Milano 1987, 77) et pour cela avait jugé dangereuse la poursuivie d'office pour les femmes qui se sentaient en mesure de choisir de refuser la tutelle de l'État et de s'aplatir sur une définition de femme comme misérable (FECI et SCHETTINI 2017, 187). Au centre du débat sur l'instance privée, il y avait donc la critique à l'égard de la représentation des besoins et des intérêts des femmes par les institutions et notamment par le droit pénal : *est-ce que la peine dédommage les femmes ? Est-ce que les femmes doivent se fier aux mécanismes répressifs de l'État ?* Plongées dans ce doute, d'autres femmes - percevant le féminisme comme un mouvement hétérogène et déchiqueté où chacune avait le droit de s'exprimer – croyaient dans la possibilité d'expérimenter des nouveaux chemins pour s'autonomiser parmi lesquels la loi (Coordinamento milanese del Comitato per la raccolta delle firme, *500 firme contro la violenza sessuale. Firma anche tu*, Milano, 1979 in FECI et SCHETTINI 2017, 190). C'étaient les féministes des centres antiviolence (le premier avait été créé par l'occupation du Mouvement de Libération de la Femme – séparé en 1978 du Parti Radical en raison des expériences du *self-help* - du palais de rue du Governo Vecchio à Rome en 1976) qui avaient revendiqué finalement la possibilité de se constituer en partie civile dans les procès pour délits sexuels (ainsi que le procès à portes ouvertes – sauf volonté contraire de la victime -, les procès expéditifs, l'anonymat pour la victime, l'augmentation de la peine si le criminel est le conjoint, l'abolition du mariage pour réparer le viol), c'est-à-dire à jouer le déplacement du référent (le « nous », le sujet collectif) de l'intérêt social (BOIANO 2015 ; FECI et SCHETTINI 2017, 173-195). Malgré les différences avec le cas argentin, la connaissance de ce débat italien m'a aidé à façonner une perspective critique complexe sur le débat concernant le fait de considérer ou pas l'instance privée dans les délits sexuels ainsi que plus généralement sur le rapport entre justice féministe et institutions.

l'espoir²⁷⁴, a constitué un type d'agentivité politique que Macón a défini comme résilience pour la différencier notamment de la résistance héroïque²⁷⁵.

Les témoignages de violence sexuelle concernent tant les parcours qui amènent à en parler que les formes et les possibilités de les narrer ; la position depuis laquelle la personne en parle et le type d'écoute qu'elle arrive à créer avec ses interlocuteur.trice.s, à savoir les conditions de possibilité que les victimes de violence sexuelle sont écoutées et/ou crues. D'après CLADEM Argentina et INSGENAR ainsi que la membre du CELS Barbuto (2008, 58-59) et Cánaves (2011, 105), à la différence d'autres délits, les crimes de violence sexuelle sont spécifiques aussi par la conséquence (ou effet) sur la victime que - en plus du trauma expérimenté composé par le sentiment de culpabilité, l'insécurité, l'impuissance et l'angoisse - révéler ce qui lui est passé peut donner lieu à son mépris et dédain ainsi qu'à sa répudiation et rejet de la part de ses potentiel.le.s interlocuteur.se.s et notamment de la famille, des *compañero.a.s* et de la société. En ce sens, la victime de violence sexuelle craint le bannissement émotionnel et physique. Déjà en 2007, Longoni - dans sa recherche académique publiée avec le titre *Traiciones. La figura del traidor en los relatos acerca de los sobrevivientes de la represión* - avait argumenté que les abus dérivés des rencontres sexuels forcés entre les détenues et leurs ravisseurs (entendus comme une modalité commune de torture et soumission) notamment dans l'ESMA ont été traités depuis le début et à maintes reprises de façons scandaleuse, péjorative et sensationnaliste tant dans les livres témoignages que dans les articles et les show télévisés à contenu journalistiques. Par une orientation moraliste, les traîtresses se transforment en outre en putes notamment dans les romans-témoignage de Miguel Bonasso, Rolo Díez²⁷⁶ et d'Abel Posse. De même, Lewin et Wornat (2014) ont entamé leur livre avec le but de résinifier l'interrogation gênante (scandaleuse, péjorative et sensationnaliste) que le 24 mars – le jour où l'ESMA avait été convertie en espace pour la Mémoire - Mirtha Legrand avait posé à Lewin face à des centaines de milliers de personnes. Après avoir observé sa jolie coupe de cheveux, Legrand lui avait tiré dessus en demandant

²⁷⁴ Macón (2017a, 79-81) a rappelé que la joie, bien qu'elle soit communément perçue comme un affect naïf, peut être décrite comme le pouvoir d'affirmer et de vivre la vie. Elle se distingue du bonheur par le fait d'être libre d'une image organisée, vu que cette dernière constitue le sens de la vie : « Far from the stabilities of happiness, joy associated with disquiet and anxiety is capable of defining hope, characterized far from the certainties of progress and optimism. » Inspirée par l'ouvrage *Cruising Utopia: the Then and There of Queer Futurity* (2009) de José Esteban Muñoz, Macón (2017a, 93) a reconsidéré la dimension affective de l'espoir « What configures a complex conception of hope that is the sense of failure contained in the emotion of guilt confessed by some of our interviewees, which together with the feeling of joy as liberation from their being pure victims, helps to answer some open questions and to posit new one. »

²⁷⁵ Je transcris ici l'une des méta-non-témoignages recueillis par Macón (2017a, 79) : « I do not want to be a contender. I prefer to express myself through other means: talking the people I know, telling my story to my children and some day to my grandchildren, painting. Not because I consider this matter private, but on the contrary, because I believe that the power of small and modest events is more enduring than extraordinary moments such as the trials. I do not want to force myself to adopt heroic attitudes – such as “I faced my perpetrators and I was not afraid of them”. [...] I am opening up my past to new ways of feeling it every time. I do not want a happy ending. It is impossible. [...] The reward I get from other people is not justice, but certain joy in terms of feeling alive, confused but alive. »

²⁷⁶ Le militant de l'ERP Rolando Aurelio Díez Suárez exilé entre 1977 et 1993 d'abord entre l'Italie, la France et l'Espagne et ensuite au Mexique a demandé et répondu dans son premier livre de 1987 (considéré par lui-même plus comme un témoignage qu'un roman) *Los compañeros* quel était le processus, le mécanisme ou le conditionnement ayant pu produire comme résultat qu'une militante révolutionnaire tombait amoureuse d'un officier tortionnaire responsable de la mort de ses *compañeros*. La réponse de Díez était que cette militante était une pute, une traîtresse.

si c'était vrai qu'elle sortait avec *le Tigre* Acosta. Lewin avait répondu que malheureusement c'était vrai et qu'elle avait donné beaucoup de détails dans le livre *Ese Infierno* écrit avec les anciennes détenues disparues dans l'ESMA Nilda Munú Actis Goretta, Cristina Aldini, Liliana Gardella et Elisa Tokar et publié en 2001²⁷⁷. Lewin a par la suite spécifié que l'utilisation du verbe *sortir* incarnait la pensée de milliers de personnes qui auraient voulu demander elliptiquement si Lewin s'était sauvée par le fait d'avoir eu des relations sexuelles avec le chef du groupe spécial de l'ESMA. Lewin a affirmé que cette demande formulée depuis l'ingénuité informée de Legrand impliquait une condamnation qu'à ce moment-là elle n'avait pas su désarticuler en disant, par exemple, qu'elle n'avait pas eu des relations sexuelles avec Acosta mais qu'elle les aurait tenues pour sauver sa vie. Cette demande *Pourquoi tu t'étais sauvée ?* avait accompagné la réapparition avec vie de Lewin qui, cependant, a affirmé de ne pas connaître la réponse. À ce propos, la survivante Emilce Moler²⁷⁸ (in SUTTON 2018) a affirmé que « The question of why some people lived and others died should be directed toward repressors, who were the ones who made those decisions. » Même pour ce qui a concerné le domaine de la Justice, Bacci (et al. 2012a, 32) a reconnu que la violence à l'encontre des femmes avait impliqué un second niveau de punition défini comme moins visible et également offensif, à savoir la stigmatisation des femmes victimes de violence sexuelle sous la figure de la suspicion, de la délation et de la trahison. Alors que lors du Procès aux Juntas beaucoup d'ancien.ne.s détenu.e.s disparu.e.s avaient dû supporter les accusations de la part des avocats défenseurs des anciens commandants qui avaient essayé de déqualifier leur statut de témoin.e.s par le fait de préciser que ces victimes avaient participé (ou sympathisé) soit à des actes armés soit aux crimes de la dictature que ce Procès était en train de punir (et donc à même d'être accusé.e.s par la Justice), la revictimisation des survivantes avait comporté souvent et également une entrée moraliste dans leur vie sexuelle ainsi que dans leurs relations familiales surtout lorsqu'elles étaient devenues des mères avant ou pendant leur captivité²⁷⁹.

« It has been said [...] that its unwanted consequence [of testimonies about sexual violence] is that women end up feeling guilty. » Macón (2017a, 2-3 et 11-12) a remarqué que tout s'était passé dans le Procès aux Juntas comme si l'exposition aux affects contaminait la rationalité du juge et pour cela

²⁷⁷ Ce livre est le fruit de trois ans de rencontres et d'enregistrements hebdomadaires où ces cinq femmes s'étaient racontées et avaient questionné, à partir d'une expérience partagée, quelles étaient leurs sensations particulières lors de leurs détentions. Leurs mots avaient contrasté les représentations manichéennes des victimes de la violence étatique où il n'y avait que des héroïne.s et des traître.ses, en complexifiant la compréhension de la répression étatique (ou terrorisme d'État). Les descriptions de l'ESMA provenant de leurs souvenirs d'expériences de captivité de ces cinq femmes sont abordées dans le chapitre 5 de cette thèse.

²⁷⁸ Ancienne militante de l'UES-Montoneros, Moler avait été séquestrée à La Plata le 16 septembre 1976 dans le cadre de l'opération connue comme « La Nuit des Crayons » et détenues dans les CCD « Puit de Arana », Commissariat de Valentín Alsina et dans la Brigade d'Enquêtes de Quilmes. Le 21 janvier 1977 avait été mise sous la disposition du PEN dans la prison de Villa Devoto. Moler avait finalement dû subir un régime de liberté vigilé à Mar del Plata du 20 avril 1978 jusqu'à juillet 1979. Elle travaille aujourd'hui dans les organismes de DH.

²⁷⁹ C'est sur la base de ce constat que Lewin et Olga Wornat (2014) ont affirmé que les détenues disparues réapparues pour leur identité de femmes étaient associées à la promiscuité et pour leur identité de militant(e)s elles étaient considérées des traîtresses.

il fallait interrompre l'entier témoignage de violence sexuelle (et non pas uniquement l'interrogation des avocats défenseurs) pour l'économie cruellement optimiste du procès et la protection paternaliste de la victime : « Here, it is not just “a matter of not knowing” but instead of “not feeling” – or of not letting us be touched -. It is a tragic representation of disaffection as a strategy used to erase both our responsibility for [the victims] and our present historical accountability. [...] Affective detachment is not only morally wrong but also epistemologically incorrect. Detachment is, after all, a justification for not knowing. » Macón (2017a, 60) a soutenu qu'également dans le nouveau contexte des procès pour crimes de lèse humanité cette croyance que les témoignages de violence sexuelle érodent les moyens d'actions et détruisent l'identité des témoin.e.s a été maintenue par les académiques. Jelin (2012) a en effet argumenté le paradoxe de témoigner la violence sexuelle en affirmant que la reconstruction personnelle de la victime de violence sexuelle exige un espace propre d'intimité, un sentiment de honte et de protection de ses propres secrets *alors qu'en même temps la manière d'incarner la dénonciation implique un degré d'exposition publique du corps et de l'intimité qui contredit cette nécessité de protection*²⁸⁰. Jelin (2012, 347-348) s'est finalement prononcée à la faveur d'un silence comme faisant partie de l'histoire traditionnelle du témoignage de la violence sexuelle « Silences born out of fear, often and in many places; silences produces by a long story of domination; silences caused by the need to look after near and dear ones; silences as a personal choice and self-affirmation. [...] In our current society, in which the mass media is engaged in a “publicization” of private life via talk shows and reality shows that trivialize feeling and intimacy, the risk is run that testimonials fall into the trap of (excessive) exhibitionism and sensationalizing of the horrific. [...] In this context, in which we cannot rely on interpretative frameworks or alternative ethics, the exigency that “one must speak out and talk” presents us with dangers of which we must be aware. [...] The pressure to talk is exerted on women whose subjectivity is torn between a desire to expose the body in intimate detail before a social gaze (which can turn to sensationalizing the horrific) and the urgency to maintain or recuperate a humiliated intimacy, to be kept for themselves or shared with whomever they wish to do so, away from the cameras, away from the public gaze of mass exhibition. » La reconnaissance pour faire en sorte de ne pas violer le droit à la reconstruction de la victime de violence sexuelle au sens d'une préoccupation pour éviter les publicités et sauvegarder l'intégrité psychique et l'intimité de la victime, peut se rencontrer dans la formation du dossier

²⁸⁰ Plus précisément, Elizabeth Jelin (2012, 346-347) a écrit que « Personal memories of torture and incarceration are strongly marked by the centrality of the body. The possibility of incorporating them into the area of social memories presents victims with a paradox: the act of repression violated their privacy and intimacy, destroying the cultural division between public space and private experience. To overcome the void created by repression implies the possibility of elaborating a narrative memory of the experience, which is necessarily public in the sense that it must be shared and communicated to others, who will not be the “others” who tortured them nor anonymous “others”, but “others” who can, in principle, understand them and look after them. In order to be able to speak out, one needs a space of confidence, a space where being listened to is central. [...] How can we combine the need to construct a public narrative that at the same time permits the recuperation of intimacy and privacy? »

d'enquête pour – cependant - un procès séparée (n°10.828) de délits sexuels suite à la sentence du Tribunal Oral Fédéral n°5 de la Capitale Fédérale ayant jugé en 2011 les crimes de lèse humanité perpétrés dans le méga-procès ESMA II (DANDAN et GINZBERG 2011 ; TESSA 2011). Ce tribunal avait cherché de limiter l'accès à l'information des cas individuels qui, depuis ce moment, sont restés disponibles uniquement pour les parties impliquées dans le cas concret. En outre, le nom de la victime apparaît sous dénomination de *víctima reservada*. Le 7 mai 2015, ce tribunal a également décidé que tous les documents avec les détails des faits enquêtés dans chaque dossier peuvent être enquêtés uniquement dans le domaine du Tribunal et non pas à travers le système informatique où ils entrent donc sous la modalité « passer les documents à secret ».

En relisant Jelin dans le chapitre 3 intitulé « Shame as Will »²⁸¹ de son livre, Macón (2017a, 54-56) a remarqué que « It is as if the only possible consequence of the exposure of affects were its reification. As if respecting the strict boundaries between the public and the private spheres were the best strategy to avoid the commercial use of suffering in the way the media does. As if, also, the affective dimension were to be blamed for desubjetivation, instead of being a productive way of empowering agency. [...] The main problem with Jelin's argument is that it is based on a dualistic perspective on agency – as a mere capacity of action opposed to the passiveness of victimhood – on a dichotomy between public and private spheres, on a limited idea of body (as an antonym to language) and on a conception of emotions as being merely individualistic and opposed to the alleged rationality of the public sphere. » Macón (2014, 25) avait déjà auparavant noté que dans l'optique du stress posttraumatique était apparue l'idée que le témoignage de violence sexuelle - qui provoque indignation et dégoût dans le public – revictimise la personne blessée ; en redonnant vigueur au trauma, ce témoignage positionnerait les plaignantes dans une scène de viol renouvelé même si beaucoup de victimes de violence sexuelle ont qualifié l'acte de la témoigner juridiquement en public comme libérateur. Dans les procès pour la Vérité, beaucoup de femmes n'ont pas assumé uniquement le rôle de victime mais aussi – et avant tout – de plaignantes, à savoir des sujets de droits. C'est grâce à leur décision de dénoncer les crimes que la plupart de ces procès ont eu lieu. Et en particulier pour ce qui concerne les délits de violence sexuelle – dont la demande de la victime est nécessaire - les témoignages constituent une preuve clé afin de produire une sentence. Cet acte de témoignage a souvent impliqué deux autres dimensions de l'aspiration de justice de la part des survivantes outre que celle judiciaire – en suivant les définitions formulées par Sutton (2018). Premièrement, la justice

²⁸¹ Au sein de ce chapitre Cecilia Macón (2017a, 69) a traité « La thérapie de la honte » où la honte est abordée – à travers les analyses d'Eve Kosofsky Sedgwick 2003 et Elspeth Probyn 2010 - comme un affect impliqué dans le processus de compréhension de soi où l'identité se construit d'une manière non-essentialiste : « If shame constitutes identity performatively and emancipation does not have to be understood as the replacement of shame by pride, then agency is not contradictory to victimhood. Moreover, shame becomes a central affect in order to establish a movement from intimacy to the public for erasing the strict limits between these poles, thus helping us to define an empowered identity in a field defined by ambiguities. »

historique. Elle renvoie à l'aspiration de changer le pouvoir des répresseurs (et leurs sympathisant.e.s) de former le récit historique, en démontrant que non seulement les vainqueur.se.s peuvent écrire l'histoire. La seconde est la justice sociale ; elle se réfère aux conditions, pratiques et discours d'inégalité, exclusions e autoritarisme consolidés pendant le régime dictatorial et présentes encore aujourd'hui dans la société. Ces réalités ont été perçues comme antithétiques aux cultures démocratiques ; dans ce cas, il y a une véritable conscience que la violence sexuelle n'a pas disparu avec l'arrivée de la démocratie : « These current issues include persistent sexual violence, feminicides, the sexualization of women as a means to shatter their voices, and law enforcement and judiciary systems that have a long way to go in terms of shedding their authoritarian and patriarchal legacies. » D'après Sutton (2018) l'invocation de cette justice fait référence à une société plus inclusive et équitable où les personnes sont traitées avec la dignité que chaque être humain.e mérite. Cette espérance de justice sociale est donc inséparable de la campagne de sensibilisation de la violence sexuelle (ordinaire) du collectif (et mouvement associé) NUM qui a réuni dans une protestation massive et historique, le 3 juin 2015, les femmes contre le féminicide et d'autres formes de violence sexuelle et de genre. Du moment où d'après Macón (2017a, 36-37) il ne s'agit pas tant de redonner aux victimes de violence sexuelle la vie privée mais de changer ces les compréhensions de ces deux concepts, l'épistémologie choisie par la philosophe est la perspective *queer* : « While linear temporality favors a withdrawal into trauma due to the conflation of an unyielding pattern and the conflictive nature of the feelings involved, queer time opens up the possibility of exposing these contradictions and accepting the overlapping of different temporal strata as an alternative strategy to build communities across time. » Lorsque les victimes de crimes sexuels ont témoigné dans les procès de lèse humanité, elles ont exposé non uniquement leurs histoires mais aussi leurs corps : « And it is this exposure of the flesh through words that challenges the boundaries of what is considered private and what is considered public. [...] The trauma persists, but its paralyzing nature is utterly overcome. In fact, it is not just what women say that matters here – even considering the performative force of testimonies – but also what they do: by choosing to become complainants, they decide to expose their suffering through action. » (MACÓN 2017a, 65) Les témoignages sont performatifs et donc ils constituent à la fois les témoins et, au moins en partie, la scène et les normes du procès (les dynamiques de la mise-en-scène) en pouvant entraîner – par la logique de la transmission des affects – des changements dans la structure du pouvoir : « It is thanks to the presence of affects – and yes, of what is usually called “privacy” – that testimonies have powerful consequences in the public sphere. It is central to point out that interruption of affects in scenarios ruled by a different logic – such as the legal sphere, where the rational argumentative matrix is predominant – implies a radical transformation of the stage, imposing its performativity. » D'après Macón (2017a, 42 et 38) c'est la

visibilité de la douleur soufferte passée qui expose la dimension agentique (pouvant même se donner comme *empowering*) présente de la vulnérabilité (plutôt que du trauma) au-delà du dualisme : « The concept of vulnerability – actually inspired by the theory of trauma – focuses on the ways in which agency is altered – but not erased – by the impact of a specific fact. » Avec le concept de vulnérabilité comme condition de possibilité d'une rencontre éthique – développé par Butler ([2004] 2005) depuis une réflexion sur la responsabilité de la perte l'ayant amenée à considérer le deuil comme n'impliquant pas la restitution de la situation précédente la blessure mais plutôt comme un processus sans fin, voire une transformation continue et imprévisible – Macón (2017a, 55) a pu reconfigurer ce que l'on a communément entendu comme agentivité, survie et victimisation (*victimhood*) en pensant (entre autres) aux effets transformatifs de la honte comme sentiment contagieux (et sa logique d'introversion/extroversion): « I believe that even those affects considered as negative [...] can generate emancipatory results in an heterodox manner, through its exhibition in the public sphere. [...] It is then necessary to put aside the pathologization of so called negative feelings [...] in order to rethink standard conceptions of political and social activism. »

Aujourd'hui la victime se présente généralement comme une multiplicatrice de demandes de criminalisation. En suivant la logique de *Tout ce que l'on accorde au délinquant.e, on le prive à la victime*, la nouvelle victimologie promue l'image d'une victime innocente, passive et commune (GATTI 2017, 262). Ce phénomène serait l'une des conséquences des revendications d'un féminisme toujours plus bureaucratique qui a identifié la femme dans la victime (BROWN 1995) en annonçant ce que Gabriel Gatti (2017) a appelé les citoyen.ne.s-victimes. Macón (2017a, 48 et 50) a argumenté qu'au sein du cadrage des théories du genre (et notamment des *identity policies*), le concept de victimisation (*victimization*) a été analysé en opposition à celui d'agentivité - « The passiveness of the injury vis-à-vis the power of action » - en se fondant sur, d'un côté, un certain dédain des capacités transformatives des victimes et, de l'autre, sur une soumission à l'essentialisme : « Western feminism has developed a fetichization of agency which is, we believe, a pristine complement of the fetichization of the wound. » Une partie du féminisme de l'expérience juridique, en raisonnant à l'encontre du victimisme, a encouragé à nommer les victimes de violence sexuelle comme des survivantes (KELLY 1988). La complexité des survivantes réside d'après Macón (2017a, 2) dans leur condition paradoxale : « Surviving implies persisting in life but also having been forever damaged. » Pour cela, la rupture de l'identité expérimentée par les détenues disparues ayant survécu à la violence sexuelle dans les CCD ne peut être ni isolée ni éliminée comme la logique des réactions (reconnaissance, réparation, reconstruction, réadaptation, etc.) soutient afin de ramener la victime au sujet originel (le citoyen) mais elle doit être lue comme une participation de la victime à la catastrophe (la violence sexuelle) qu'elle a (sur)vécu. Macón (2017a, 65) a argumenté que la stratégie

traditionnelle pour survivre aux CCD – et immédiatement après – avait consisté à envisager soi-même comme un héros ou une héroïne, comme si la réponse à la victimisation (*victimhood*) était l'agence pure. Les réticences des victimes à conceptualiser leur expérience (notamment d'esclavage sexuel) depuis une perspective héroïque avait certes conduit à éprouver les sentiments de culpabilité et de honte mais le premier pour l'incapacité à surmonter leur état de victimes par l'héroïsme et le second pour n'être pas ce que les autres s'attendaient que ces personnes étaient. La décision de dénoncer la violence sexuelle des survivantes n'a jamais été ni facile ni tranchée notamment car, comme il a écrit Sutton (2018), « Even if testifying can also be empowering, it demands a significant investment of time, energy, and emotion. It can also involve a level of physical risk²⁸². » La manifestation de la volonté doit être conçue comme l'une des phases d'un chemin caractérisé par des sentiments contradictoires que les survivant.e.s à la violence sexuelle ont tracé (cf. témoignages in VASSALLO 2011, 244 et 252) et que de toute façon n'ont pas résolu (ou, en termes dialectiques, synthétisé) notamment lorsque l'expérience de la terreur (d'État) a été dite comme dans le cas de l'ancienne détenue disparue dans l'ESMA Liliana Gardella (in SUTTON 2018) des moments de confusion mélangeant des moments de torture avec des moments de calme relative : « But it gets all mixed up, that is, I can't tell you if everything started with a torture session or everything started sitting at a desk drinking *mate* at the naval base. I cannot remember, I cannot piece together the sequence. » La violence sexuelle avait pu se mettre en mots au moment où les personnes ont éprouvé un sentiment de confiance dérivant de la perception qu'elles auraient été écoutées et crues et non pas jugées. Cette décision a été généralement liée également à l'émergence d'une forte expectative de justice (hantée parfois aussi par un sentiment de vengeance) pour elle-même, ses *compañeras* et les générations futures qu'elles disent être le moteur les ayant poussées à déclarer la violence sexuelle même dans le cadre juridique.

Au sujet de l'instance privée, la féministe italienne Lia Cigarini (1995) avait argumenté que face à la répression et à la criminalisation d'existences féminisées où s'inscrit la violence masculine à l'encontre des femmes, il ne s'agit pas tant de revendiquer une propriété privée des corps mais de « vider » des espaces pour laisser la place à l'autonomie, à la possibilité de chacune de dessiner ses plans vitaux, c'est-à-dire aux désirs de transformer tant les liaisons que les communautés auxquelles chaque victime de violence sexuelle appartient. Écouter et ne pas pathologiser les silences des survivantes à la violence sexuelle, c'est rendre possible la centralité de leurs projets de vie. Il s'agit, autrement dit, de faire en sorte que les victimes puissent participer à leur vie à la première personne, ce qui se sépare de la logique de l'assistance aux victimes pour, en revanche, promouvoir leur

²⁸² Sutton a fait référence en particulier à la disparition forcée en 2006 de Jorge Julio López après avoir donné son témoignage clé dans le procès contre le chef des enquêtes de la Police de la Province de Buenos Aires (pendant la dernière dictature) Miguel Etchecolatz condamné à prison à vie. Voir également le cas de Silvia Suppo mentionné dans cette thèse.

autodétermination et leur libération. D'après les féministes du CELS, de Mémoire Ouverte et de la perspective féministe du tournant affectif, l'adoption de l'instance privée avait permis d'amplifier l'importance des témoignages « Not only in terms of the role they play as proof, but also because an indictment can only be issued if the complainant wishes it. » (MACÓN 2014, 25) Avec le terme d'écoute élargie, même Bacci (2017, 3-4) s'est référée à l'opportunité pour les témoin.e.s de recevoir une écoute solidaire de leurs souffrances de la part de la société en définissant la scène juridique non uniquement comme un espace où se rejoignent des voix et des formes de nommer la violence sexuelle différentes mais également comme une scène de responsabilité immense pour les personnes qui écoutent. Les scènes de justice ne sont plus vues - d'après cette chercheuse - comme des scènes de dénonciation (et, par conséquent, les témoignages ne sont plus réduits à la forme confessionnelle du témoignage), plutôt elles sont des scènes où l'on a établi un cadre social d'écoute et où l'on a légitimé tant les contenus comme les formes dans lesquelles il est possible de dire et de reconnaître le dommage social provoqué par la violence sexuelle systématique ayant eu des objectifs – toujours selon Bacci - de discipliner politiquement et socialement tant les victimes directes que la société toute entière. Les discours sur l'instance privée des délits sexuels avaient réaffirmé qu'il faudrait travailler avec l'objectif de rendre concrète la possibilité pour ces victimes d'accéder (ou pas) et de sortir (ou pas) en autonomie à et de la Justice.

2.2.3. La crédibilité des témoignages juridiques de la violence sexuelle

En conformité à la tradition juridique argentine, le délit sexuel avait été considéré principalement par les juges des Procès pour la Vérité comme un *delito de mano propia*, ce qui avait généré l'idée que les délits sexuels n'avaient eu lieu – au sein du terrorisme d'État - que comme des délits éventuels, isolés et/ou aléatoires. La typification d'un délit comme de sa propre main indique que son auteur.e l'a exécuté personnellement sans intermédiations (notamment car un devoir spéciale pèserait sur lui ou elle) en limitant ainsi la possibilité de la Justice de rendre compte de l'implication d'autres autorités et types de responsabilités pénales ; le reste des intervenant.e.s pourraient donc répondre à ce délit uniquement comme participant.e.s et non pas comme auteur.e.s médié.e.s ou coauteur.e.s. Malgré qu'il n'existe aucun devoir spécial qui pèserait sur le violeur et différemment des homicides et des tortures (attribuées par exemple à Jorge Rafael Videla sans qu'il eût touché une arme ou une *picana*), la violence sexuelle s'est juridiquement *mérité* cette caractéristique en tant que délit puisqu'à l'exécution de ces crimes pénaux a été associée l'intention de plaisir et de lascivité personnelle du violeur²⁸³. Alors que l'on n'avait jamais analysé si le tortionnaire jouissait ou pas dans l'acte pour le

²⁸³ Affirmer cela ne signifie pourtant pas que cet élément n'avait jamais existé. D'après Cristina Zurutuza (in VASSALLO 2011, 91), la violence sexuelle dans les CCD avait eu la qualité particulière d'exprimer la recherche d'un plaisir sexuel du violeur se caractérisant par une sensation de dominer et d'humilier la victime. Cette affirmation a été accompagnée par un témoignage indiquant que la pratique commune ainsi que la plus dégradante était d'écouter un ravisseur qui, observant les femmes pendant la torture, se masturbait en même temps que leurs collègues lui demandaient s'il avait déjà terminé.

condamner de délit de tourments, la Justice a souvent supposé que le délit sexuel se commet avec des objectifs ou des raisons à contenu libidinal qui peuvent être considérés uniquement individuellement : guidé par son désir, le violeur se définirait par la gratification de son propre instinct sexuel. Par-delà le fait que maintes d'analyses (même cliniques) ont démontré que les nécessités de l'acte de violence sexuelle concernent le pouvoir et sa manifestation à travers une conduite sexuelle (VASSALLO 2011, 265), Lewin et Wornat (2014) ont affirmé que l'on devrait qualifier comme délit l'acte qui affecte (au moins) un droit de la victime, peu importe ce qui arrive à l'auteur.e. Pour qu'il y ait délit (sexuel), il faudrait autrement dit que le crime repose dans l'affectation que la conduite criminelle produit dans la victime. Ce qui devrait être décisif pour en déterminer l'autorité, ce serait d'établir qui parmi les intervenant.e.s détenaient la maîtrise de l'acte et avaient influé.e.s effectivement sur sa configuration finale. En rappelant cela, les deux journalistes ont mis en exergue la place importante qui occupe le regard (et les intentions) des abuseurs sexuels dans la configuration de la scène de violence sexuelle en reléguant au second plan l'expérience de ce délit de la victime elle-même.

« I was blindfolded on the “grill”. It’s terrible. They can see me, but I can’t recognize them. » (FEITLOWITZ 1998, 171) Dans le cadre juridique, la dénonciation des tortures subies (parmi lesquelles d'avoir vécu encagoulé.e) n'était valide sans le jurement d'avoir vu ce que l'on avait ressenti, écouté et touché. Ce type de pragmatisme institutionnalisé empêchait d'écouter ces corps parlants. Ce fait avait contribué à créer et à alimenter une sorte de torturométrage²⁸⁴, dans le sens qu'on avait délimité quelles tortures étaient à dénoncer et quels sujets méritaient d'être reconnu.e.s par la loi comme ayant subi des tortures, notamment car dans un premier moment la parole n'était donnée qu'aux torturé.e.s. L'avocate Oberlin (in BACCI et al. 2012, 22) a expliqué que les juges et magistrats ne pouvaient accuser personne lorsque les témoin.e.s de délits sexuels ne connaissaient pas l'identité de l'agresseur, alors qu'il était devenu possible d'avancer les imputations pour délits de tourments présentant la même situation, à savoir la difficulté des ancien.ne.s détenu.e.s disparu.e.s témoin.e.s à identifier le tortionnaire qui leur avait par exemple appliqué la *picana*. À ce sujet il est important de savoir que les détenu.e.s dans les CCD étaient généralement encagoulé.e.s et que leurs ravisseurs utilisaient pour s'appeler entre eux des pseudos. Les féministes du CELS (in VASSALLO 2011, 254 et 263) - en se référant à ce que la Chambre d'Appellation de La Plata avait déjà défini

²⁸⁴ Le terme de torturométrage a été utilisé par l'uruguayenne Anahit Ahoronian Kharputlian (in DUMONT 2015, 107) pour souligner qu'« Il fallait éviter que, à l'écoute du rapport d'une camarade, une autre camarade ait l'impression que ce qui lui était arrivé à elle était peu de chose ; on ne peut pas mesurer et encore moins comparer les tortures subies. » Vassallo et al. (2011, 251) ont parlé d'un mécanisme similaire lorsqu'elle se sont référés au Guide de travail pour le recueil de témoignages (juridiques) aux victimes survivantes aux tortures de 2007 : en omettant de demander, les agent.e.s judiciaires ont été accusé.e.s d'avoir sélectionné la composante pénale de manière sexiste ; cette discrimination a empêché à la victime un accès effectif à la justice et par le fait de n'être pas des récepteur.se.s valides, ces agent.e.s ont éliminé l'expectative de justice des victimes. Cette sélectivité pénale sexiste peut se produire, à travers des actes législatifs, premièrement lorsque l'on identifie le bien juridique et les sujets à protéger, deuxièmement lorsque l'on procède à une seconde sélection des cas inclus dans le procès pénal, troisièmement lorsque l'on développe les pratiques judiciaires *de facto* (par exemple, lorsque l'on décide d'enquêter un délit et pas un autre).

dans le procès contre Etchecolatz entre mai et novembre 2006 comme une preuve diabolique – ont souligné que l'exigence de nombreux éléments de preuve pour les délits sexuels (tels qu'un.e témoin.e oculaire ou une expertise médicale) transformait l'injonction judiciaire en une paradoxe pour la Justice en raison de l'impossibilité de sa production conduisant à l'échec des investigations et obtenant l'effet d'impunité désiré par ses responsables. Cette difficulté à reconnaître juridiquement les délits sexuels soufferts – notamment pour ce qui concerne les personnes disparues et/ou assassinées – avait par conséquent ouvert la question de la preuve (ou de l'évidence) en mesure de fonder la sentence, voire la question de comment accréditer la matérialité du délit sexuel sans recourir à l'expertise et au contrôle médical. Sutton (2018), parmi les nombreuses manières des survivantes de vivre leurs témoignages, a mis en exergue le fardeau de produire des preuves incorporées des souffrances affrontées dans des contextes de procédures judiciaires, rapports de violations de DH et demandes de réparations des survivant.e.s : « The body of the survivors become literally the body of evidence that atrocious crimes have been committed. » La chercheuse a fourni, entre autres, l'exemple de l'ancienne détenue disparue dans le CCD « El Guerrero » Eublogia Rita Cordero de Garnica²⁸⁵ en pointant qu'elle « Seemed to worry that her body weight and appearance decades after her detention would be used to cast doubt on two aspects of her experience: (1) her having been imprisoned and (2) her commitment to the memory of human right abuses. The burden to produce embodied proof is then not limited to the past, but is also part of a perceived duty to remember. According to Rita, her slowing down her work affected her weight, which could then be taken as evidence either that she “forgot” or that the events she described had in fact never happened. The statement also evokes cultural associations between “excessive” body weight and character qualities such as laziness. » Autrement dit, Sutton (2018) a remarqué qu'il peut même être dangereux de se fonder excessivement sur le corps comme *la* mesure de la vérité des expériences du terrorisme d'État : « Her suffering could potentially be translated into “what a good time this girl had” ». Pour les habitant.e.s de ces corps, la vérité est une négociation beaucoup plus complexe que la validation apparemment transparente suggérée par *Vois pour toi-même* : « Survivors' narratives bring to the fore suffering bodies, whether visibly marked or not. Here the tension between bodies/selves emerges again. After all, it is not just “the body” per se that suffers but the whole embodied self. »

Dans les procès de lèse humanité, la crédibilité s'obtient en démontrant que le délit a été perpétré au sein d'une attaque générale ou systémique que l'on estime avoir par conséquent constitué et alimenté. En raison de la grande capacité du terrorisme d'État à avoir occulté presque toute évidence des crimes

²⁸⁵ Eublogia Rita Cordero de Garnica avait été séquestrée le 20 juin 1976 à Jujuy dans le cadre de l'opération connue comme « La Nuit du Blackout » : pendant cette semaine, une série de séquestrations de délégué.e.s et travailleur.se.s du syndicat de canne à sucre ainsi que d'étudiant.e.s s'était produite à l'aide de blackout dans les rues. En raison de la disparition de ses deux fils Miguel Angel et Domingo Horacio, Cordero – après une année de captivité – s'est incorporée dans la lutte des Mères de la Place de Mai (DANDAN 2015a).

commis, les déclarations des témoin.e.s ont été établies comme le moyen de preuve à privilégier. Cela également pour les délits sexuels vu que la Procure Générale Nationale avait considéré que, dans la plupart de cas, ils avaient eu lieu dans des espaces secrets (et donc ils n'avaient pas été généralement assistés par d'autres personnes) où la victime uniquement peut en donner un témoignage. En pareils cas, les témoin.e.s ont été qualifié.e.s comme nécessaires. Les sources principales afin d'établir ce cadre répressif (le terrorisme d'État) sont les coïncidences multiples qui apparaissent entre les témoignages. Ce critère accompli en même temps l'objectif stratégique d'éviter de soumettre les victimes à des nouvelles déclarations. Par-delà la preuve directe testimoniale ou documentaire - qui était rare à cause de l'incertitude sur l'identité des ravisseurs -, il y avait eu une requalification de la preuve circonstancielle, indiciaire et présomptive desquelles l'on avait concrétisé la possibilité de tirer des conclusions consistantes sur les faits²⁸⁶. L'analyse atomisée des preuves et des faits²⁸⁷, l'appréciation isolée d'un unique témoignage, l'exigence de certitude absolue ou de cohérence excessive du témoignage sont - ensemble à l'absence de dénombrement des crimes sexuels de la part des juges et des magistrat.e.s - des pratiques juridiques accusées de tendre à rendre invisible la souffrance causée par la violence sexuelle des ancien.ne.s détenu.e.s disparu.e.s.

Le détournement de la typification du délit sexuel comme *de mano propria* a eu lieu dans la sentence du méga-procès Vesubio II (terminé en décembre 2014). La magistrate Gabriela Sosti a réussi à élargir l'accusation de crimes sexuels et le Tribunal Oral avait condamné pour violence sexuelle, sans les identifier, les responsables immédiats et le chef de Renseignement de ce CCD (Gustavo Adolfo *Le Français* Cacivio) indépendamment d'avoir participé directement dans les faits. Alors qu'elle avait été reconnue depuis le premier moment par rapport aux délits d'appropriation de biens²⁸⁸, la responsabilité des supérieurs dans les délits sexuels commis par le personnel subalterne n'avait pas été jugée avec la motivation que la Justice n'avait pas pu prouver l'existence d'ordres spécifiques de commettre ces faits illicites, alors que l'existence d'ordres n'est pas une condition *sine qua non* pour que la responsabilité du haut commandement soit engagée. Dans le cas de Cacivio, la condamnation

²⁸⁶ Le niveau de preuve requis pour prouver les délits sexuels doit (ou, mieux, devrait) être, au maximum, le même niveau que la Justice a exigé pour accrédi-ter les privations illégitimes de liberté ou les tourments – sinon, l'on discrimine la violence sexuelle dans les procès de justiciabilité, c'est-à-dire dans l'accès à la justice des victimes de violence sexuelle. Dans le procès contre Molina pour viols réitérés (cité plus en haut dans la thèse), le président du Tribunal Oral Fédéral de La Plata avait établi que l'attitude du témoignage s'explique par la cohérence entre les déclarations successives, la coïncidence des circonstances manifestées par d'autres témoin.e.s et le contexte d'attaque systématique et généralisée à l'encontre de la population civile de la part des FFAA. Le système d'évaluation adopté, en outre, n'exige à aucun des délits de gravité extrême ni une quantité déterminée ni une qualité définie de preuves pour être accrédi-tes mais il réclame l'existence d'éléments de preuve suffisants établie depuis une motivation logique et raisonnée et soutenue dans les éléments testés dans les procès (VASSALLO 2011, 260).

²⁸⁷ L'analyse atomisée des faits (en contreposition à une évaluation globale de la preuve et des faits) a empêché ou entravé la considération de tous les éléments de preuve pertinents. Par exemple, les récits d'autres témoin.e.s référés au même CCD, à d'autres abus sexuels commis, à la conduite d'un imputé spécifique, etc.

²⁸⁸ Videla, Massera, Agosti et Viola avaient été condamnés déjà dans le Procès aux Juntas comme auteurs de délits de vol commis par le personnel subalterne bien que l'on n'eût pas pu prouver l'existence d'un ordre spécifique de commettre ces délits. La Justice avait estimé que dans l'ordre d'envoyer le personnel à des domiciles, la possibilité de l'appropriation systématique de biens avait été nécessairement prévue et acceptée.

a été attribuée à cause de sa responsabilité médiate car si une personne a été victime de violence sexuelle dans un CCD, toutes les personnes responsables de ce CCD doivent être considérées comme co-auteurs ou participantes nécessaires de cet acte de violence. La lutte pour concevoir la violence sexuelle comme un crime de lèse humanité avec l'aide de la jurisprudence internationale – en l'occurrence de la théorie de la responsabilité médiate - menée par les féministes du CELS (in BACCI et al. 2012a, 23) a donc permis de rendre manifeste le volet de l'acceptabilité sociale des délits sexuels (tant des accusateur.trice.s que des accusés) en allant à réarticuler le contexte répressif de la réalisation de ces crimes pour prendre en considération tou.te.s les acteur.trice.s ayant permis que la violence sexuelle se perpétrât impunément ainsi qu'habituellement. Elles ont premièrement démontré que l'agression sexuelle était prévue dans le marge de discrétion octroyés par les hauts militaires aux subordonnés pour le traitement des détenu.e.s. encadré dans l'ordre général de répression où le non-dit faisait également partie de la planification de la répression. Il faut noter que dans les CCD il n'y avait pas non plus eu les ordres formels de voler, endommager, extorquer, piller ou s'approprier et changer d'identités aux bébés ; cependant, les tribunaux ont considéré que ces crimes s'étaient avérés avec la connaissance de toute la machine opérant contre la « subversion ». Le système de clandestinité, finalement, avait garanti l'impunité des violeurs ayant commis des crimes sexuels dans les CCD d'autant plus que jusqu'à ce jour l'on ne connaît aucun élément d'où l'on pourrait tirer l'adoption d'un recours visant la non-répétition de ces crimes de la part des supérieurs. S'il y avait eu des cas où les hauts militaires avaient proposé à certaines détenu.e.s disparu.e.s de dénoncer la violence sexuelle subie de la part des sous-officiers, cela a été décrit comme faisant partie d'une parodie, voire de la (dite) perversité du fonctionnement des CCD (VASSALLO 2011, 132) ; de l'autre côté, si certaines détenues disparues ont témoigné qu'elles avaient dénoncé la violence sexuelle perpétrée par les geôliers à des hauts militaires et ceux-ci avaient par la suite décidé (ou pas) des punitions, ces recours s'inscrivaient dans une logique *perverse* de protection de la victime, voire dans un code moral régissant l'acceptabilité de la violence sexuelle en fonction du degré militaire de l'homme le plus à même d'exercer des actes de violence sexuelle à l'encontre des détenues. Cette perversité a existé (au moins) dans l'ESMA et elle est analysée en détail dans le chapitre 4 de cette thèse. À propos de ce CCD, après avoir généralement admis l'existence d'un permis tacite de la part des haut militaires à exercer la violence sexuelle à l'encontre des détenues disparues entendue comme crime de lèse humanité, Jelín²⁸⁹ a affirmé que ce qu'il est certain c'est que les généraux n'avaient pas donné des cours sur comment soumettre et violer ces femmes car les hommes l'avaient déjà appris dans leur vie quotidienne. Lewin et Wornat (2014) ont pourtant mis en évidence que dans certains

²⁸⁹ Cette affirmation j'ai pu l'écouter le jeudi 14 mars 2019 lors de l'inauguration de l'exposition temporaire *Ser mujer en la ESMA* dans le Musée Site de Mémoire ESMA.

cas il semblerait que les officiers et notamment les chefs de l'ESMA avaient encouragé et même ordonné à leur personnel de pratiquer la violence sexuelle à l'encontre de certaines détenues disparues. L'officier Raúl Scheller avait déclaré depuis la prison à un étudiant universitaire états-unien que, même s'il n'avait jamais entendu pourquoi, son supérieur et chef de ce CCD Acosta avait dit à ses subordonnés qu'ils devaient avoir des relations sexuelles avec les détenues disparues.

Du moment où la plupart d'ordres qui circulait dans les CCD ne semble pas (jusqu'à aujourd'hui) avoir eu une forme écrite, il faut prendre en compte les difficultés rencontrées lors d'identifier les chaînes des commandes. La recherche et l'ouverture des (appelés) Archives de la répression a été l'une des demandes persistantes du mouvement argentin des DH. Depuis la transition démocratique, la CONADEP avait déjà informé de l'existence d'un volume considérable de documentation qui avait été détruit ou qui était gardé caché par les auteurs des actes répressifs (BALE 2018). Cependant, les FFAA ont affirmé pendant plusieurs décennies que cette documentation n'existait pas ou qu'elle avait été détruite à la suite d'un décret de 1983 promulgué par l'ancien président Bignone ordonnant l'élimination de tout document se référant aux personnes détenues à la disposition du PEN. C'était uniquement en 2006²⁹⁰ que le Ministère de Défense avait officiellement ordonné l'ouverture et l'accès aux bases documentaires des FFAA pour l'obtention d'éléments liés aux enquêtes de violations massives des DH commises pendant la dernière dictature militaire. La connaissance de la structure opérative des FFAA pendant la dictature a eu un point tournant en 2010 lorsque le PEN a promulgué le décret n°4 censé déclasser du sceau de sécurité toute documentation et information liée à l'actionnement de ces Forces pendant 1976-1983 et de l'envoyer à l'Archive National de la Mémoire (BALE 2018 ; LETTIERI et AGOSTINI 2018 ; RISLER 2018). Dans ce cadre, le Ministère de la Défense, avec la Résolution n°308 du 2010, a créé pour chaque Force (Armée de terre, Marine et Aviation) des Équipes de Relèvement et d'Analyse Documentaire dans les Archives des FFAA dont deux rapports ont été incorporés dans le méga-procès ESMA III concernant également l'Aéronavale et permettant de prouver la position (le secteur) de tout accusé dans la structure criminelle du terrorisme d'État et notamment la participation des pilotes dans les « vols de la mort » car aucun.e disparu.e et/ou mort.e n'a pas pu revenir pour accuser personnellement ses assassins ; même s'il y eut des rares cas d'échec de vol comme par exemple celui de Lidia Batista (jusqu'à aujourd'hui disparue). La reconstruction des structures secrètes a prouvé que la Marine avait permis l'approvisionnement d'aéronefs pour lesdits vols de la mort (DANDAN 2015a). En s'ajoutant ainsi aux témoignages des rescapé.e.s (clefs pour avoir identifié les membres du GT3.3.2 comme le groupe

²⁹⁰ Jusqu'à ce moment-ci, c'est l'existence de manuels – des ordres catalogués comme secrets et illégaux - de l'Armées intitulés *Plan del Ejército. Operaciones contra elementos subversivos* (Règlement RC-9-1 de février et décembre 1976) porté par Adel Villas lors de son interrogatoire à la Chambre Fédérale de Bahía Blanca en 1987 et également les *Instrucciones para Operaciones de Seguridad* qui régulaient la façon d'agir des groupes opératifs (RE-10-51, le *Reglamento RC-5-1 del Ejército Argentino sobre Operaciones Sicológicas* (1968) et le *Batallón Inteligencia 601* que le domaine socio-culturel (plus que le judiciaire) avait pu connaître.

spécial de personnel opérant dans l'ESMA) et des victimes ainsi qu'aux évaluations élaborées par l'Équipe Argentine d'Anthropologie Médico-légale, la documentation administrative de ces archives (les procédures de Justice militaire mentionnant l'agir opératif et les modes d'organisation des groupes spéciaux, les listes des séparés des cours de l'ESMA, les rapports récapitulatifs mensuels du personnel naval supérieur des services de renseignements, les rapports annuels des unités, les archives de l'ancienne Direction du Renseignement de la Police de Buenos Aires, etc.) a acquis un rôle toujours plus prépondérant dans les procès en ouvrant une nouvelle perspective. Il faut en outre noter que la Direction Nationale de DH du Ministère de la Défense a localisé dans les archives des FFAA des décorations pour des (dits) actes de service aux personnes qui avaient participé à la répression illégale. De cette manière-ci beaucoup de ravisseurs ont pu être identifiés. En suivant Alejandra Dandan (2013c), c'est moins connu que beaucoup de noms sont apparus également lors de l'évaluation des réclamations administratives des militaires pour avoir souffert des traumatismes psychiatriques ou des demandes de leurs veuves qui voulaient être payées plus en raison du fait que leurs époux avaient souffert de maladies mortelles ou traumatiques provoquées par ces actes de service. Une autre source d'information pour reconstruire les rôles ont été les retraites et les commandes afin que les retraites étaient encadrées dans des catégories qui pouvaient couvrir plus d'argent dans les salaires et les pensions en raison (encore) d'actes de service. Dandan (2013d) a souligné que la Marine a continué à payer les pensions aux veuves après avoir reconnu une série de maladies souffertes par les ravisseurs encadrées comme des actes de service de la période 1976-1983.

2.2.4. L'autorité du témoignage historique de l'Archive Orale de Mémoire Ouverte

Si la première forme de témoignage à l'encontre des tentatives d'effacer les évidences visibles des crimes du PRN avait été la dénonciation, elle n'a pas été la seule forme pratique-discursive qui a donné preuve de déjouer les effets paralysants de la terreur en Argentine. Une grande partie d'études historiques et sociales traitant les expériences de violence sexuelle pendant les années 1960-80 s'est fondée sur des témoignages gravés sur des vidéos d'une durée qui varie entre une et cinq heures consultables depuis 2001 dans l'Archive Orale de l'association de DH Mémoire Ouverte²⁹¹. Malgré

²⁹¹ L'Archive Orale est le résultat d'un travail collectif de Dora Schwarzstein, Vera Carnovale, Federico Lorenz, Roberto Pittaluga, Pablo Palomino (historien.ne.s), Alejandra Naftal (muséologue), Alejandra Oberti, Claudia Bacci et Daniel Paradedda (sociologues), Susana Skura (anthropologue), Silvina Segundo et Nancy Lucero (productrices), Abelardo Cabrera, Virginia Croatto, Alejandro Esther, Omar Esther, Matías Iaccarino, Ignacio Masllorens, Pablo Pintor et Marcelo Rest (cameramen et camerawomen) ainsi que de la contribution spéciale de Elizabeth Jelin et Hilda Sabato (membres du Conseil Consultatif). Il a été conçu par Mémoire Ouverte – fondée en mars 2000 - comme un espace permettant non seulement aux chercheur.se.s mais également à la société civile de travailler la question de l'intelligibilité de la catastrophe (*Comment est-ce que le terrorisme d'Etat a été possible ?*) déclinée selon les plus vastes intérêts et désirs (CARNOVALE et al. 2006, 12).

ses potentiels limitations²⁹² -, cette source de données accessibles au public²⁹³ permet à l'ensemble de chercheur.se.s de ne pas solliciter et surcharger les survivant.e.s des CCD avec la tâche de raconter plusieurs fois leurs histoires traumatiques (SUTTON 2015) notamment car réactualiser ces expériences et y réfléchir dessus (en tant que victime et/ou témoin²⁹⁴) c'est toujours dur, même s'il peut ouvrir l'espace à des nouvelles instances de compréhension éthique et politique du terrorisme d'État comme un phénomène historique et aussi comme un concept (OBERTI et al. 2011, 8). Autrement dit, cette actualisation met toujours en jeu un nouvel ordre du récit ; ses nuances expriment ce repositionnement qui est constitutif de l'acte de témoigner (BACCI et al. 2012b, 36). L'objectif

²⁹² Sutton (2018) a raconté que « I made the decision to use those sources instead of conducting my own interviews. I did this to avoid potentially burdening women with the task of retelling a difficult story they might already have told multiple times, in order to serve my research agenda. [...] The] limitations [compared with conducting my own interviews] included the impossibility to follow up with questions, obtain clarification on particular aspects of the narrative, get a better sense of the context of enunciation, and more directly address my own research agenda. Additionally, interviewees might have been more willing to talk in confidential interviews about issues that they would rather not discuss in video-recorded testimonies for posteriority. » Par rapport au déroulement de sa recherche, cette chercheuse a précisé comment l'expérience de connaître ces femmes (alors qu'elles ne la connaissent pas) lui a permis de développer un sentiment de connexion qu'elle a préféré appeler "solidarité" plutôt qu'empathie en raison aussi de l'absence d'une interaction face à face : « They did not know I was listening to their words, or that I was moved by their stories, or that I was crying, feeling angry, or at times even laughing with them. Although a screen separated me from these women, I developed a sense of connection with them through active listening. I was receptive to their words and gestures, hearing their stories and experiencing diverse emotions, but with no possibility of a true bidirectional encounter. » Malgré cela et par le fait de s'être positionnée comme « a woman, an Argentine citizen, and a supporter of feminist and human rights causes », Sutton (2018) a pu décrire son approche comme une forme de recherche engagée.

²⁹³ Pour ce qui concerne les types d'accès à l'interview, elle peut avoir une disponibilité générale (même si la publication et/ou transcription totale du témoignage est prohibée et les citations doivent être textuelles et accompagnées par l'indication de la source), limitée, confidentielle (le témoignage n'est pas accessible) ou édité (l'interviewé.e demande la suppression d'une partie de son témoignage à la consultation publique) (OBERTI et al. 2011, 15). Les interviewé.e.s peuvent fournir, selon leurs désirs, des documents à annexer à leurs témoignages oraux. Ensemble à la production de témoignages, l'Archive Orale de Mémoire Ouverte a réalisé également d'autres activités concernant la transmission de la mémoire et la construction d'outils pour penser et documenter le passé récent argentin comme la publication de livres et de matériels éducatifs, l'édition de montages audiovisuels et multimédias, la mise en place d'expositions itinérantes et l'élaboration de documentaires. Étant donné que cette Archive est devenue un modèle pour la construction d'autres programmes dans le pays, elle a également organisé des consultations et des cours pour plusieurs institutions (par exemple, elle a collaboré avec l'Archive Provinciale de la Mémoire de Córdoba, le Musée de la Mémoire de Rosario et l'Université du Général Sarmiento). Dans le cadre de cette thèse, j'ai fait recours à CARNOVALE Vera, Federico LORENZ et Roberto PITTALUNGA (éd.), *Historia, memoria y fuentes orales*, Buenos Aires, Mémoire Ouverte/CeDInCI, 2006; OBERTI Alejandra, Laura PALOMINO et Susana SKURA, *Testimonio y archivo: metodología de memoria abierta*, Buenos Aires, Mémoire Ouverte, 2011; BACCI Claudia, María CAPURRO ROBLES, Alejandra OBERTI et Susana SKURA, "...Y nadie quería saber". *Relatos sobre violencia contra las mujeres en el terrorismo de Estado en Argentina*, Buenos Aires, Mémoire Ouverte, 2012. Finalement, la base de données de l'Archive a deux accès : l'on peut trouver les données complètes au sein du siège de Mémoire Ouverte mais seulement une partie de celles-ci sont disponibles sur sa page web en raison de la présence d'informations qualifiées comme « sensibles » (données personnelles et familiales, lieux de résidence, noms et données personnelles des camarades, etc.).

²⁹⁴ Dans un premier moment Mémoire Ouverte (in OBERTI et al. 2011, 9) avait décidé d'interviewer les affecté.e.s direct.e.s en donnant la priorité aux interviewé.e.s plus âgé.e.s ou avec des problèmes de santé (presque tou.te.s leaders ou fondateur.trice.s d'organismes de DH). Cependant, en outre, l'Archive avait décidé de se concentrer sur des thématiques et des problèmes qui avait voulu approfondir à travers des interviews plus spécifiques. De cette manière-ci, ont été incorporées au fur et à mesure des expériences du terrorisme d'État d'autres acteur.trice.s sociaux.les. Plus en particulier, la sélection des interviewé.e.s potentiel.le.s a répondu aux critères suivants : pertinence, urgence et ampleur (pour des questions éthiques, les voix des membres des FFAA et de ceux et celles ayant collaboré via les médias de communication ont été volontairement exclu.e.s). Les catégories des interviewé.e.s possibles ont été ciblées en pensant à la multiplicité de voix et d'expériences d'acteur.trice.s sociaux.les différent.e.s ainsi que aux plusieurs dimensions et pratiques à travers lesquelles la politique répressive du PRN avait été articulée. Par conséquent, ces catégories restent ouvertes et continuellement repensées et réélaborées au cours du travail permanent de construction de l'Archive. L'objectif de l'Archive, en ce sens, est de permettre l'accès à des perspectives diverses fournies par des acteur.trice.s différent.e.s sur les mêmes faits. Les catégories (qui, pour la plupart de fois, se chevauchent) ont été définies à partir, d'abord, des liaisons familiales avec les détenu.e.s disparu.e.s et/ou assassiné.e.s (Mères/Pères ; Grands-Mères/Grands-Pères ; Filles/Fils ; Partenaires ; Sœurs/Frères ; Autres familiales), ensuite des expériences personnelles vécues pendant la période antérieure au coup d'Etat et durant la dictature (Militant.e.s ; Survivant.e.s des CCD ; Détenu.e.s politiques ; Exilé.e.s et « Opcionado.a.s », c'est-à-dire les détenu.e.s politiques qui ont pu traiter « le droit d'option » ; Autres acteurs sociaux non-affecté.e.s directement par le terrorisme étatique même si leurs témoignages offrent des traces de celui-ci) et finalement des activités sociales et publiques, pendant et après la dictature (Intellectuel.le.s, artistes et professionnel.le.s ; Fonctionnaires argentin.e.s et étranger.ère.s ; Membres d'organisations politiques, syndicales, sociales et religieuses) (OBERTI et al. 2011, 46-47).

des témoignages composants l'Archive Orale – différents de ceux juridiques tant en termes de forme que de contenu et des dialogues qu'ils génèrent - est de documenter, étudier et interpréter les processus historiques du passé récent, de concourir à l'édification collective et intersubjective d'une mémoire sociale influençant la culture politique argentine et de promouvoir sa transmission aux générations futures²⁹⁵ en contribuant par-là à la construction de l'identité et de la consolidation de la coexistence démocratique (OBERTI et al. 2011, 5) ainsi qu'à la prévention de toute forme d'autoritarisme (CARNOVALE et al. 2006, 14). Si le terrorisme d'État n'est pas uniquement une question du passé et la mémoire a la vertu de le réinterpréter car avec elle le passé redevient encore et encore présent, indomptable (CARNOVALE et al. 2006, 11), alors le but de cette Archive – loin d'être un cumul de souvenirs d'expériences douloureuses et non accompagnées (le lieu commun de se souvenir de tout, peu importe les conséquences) comme les mémoires littérales de la terreur et notamment comme ce fut le cas du show de l'horreur - a été premièrement de permettre d'assumer que la constellation des travaux de la mémoire (JELIN 2002) multiples et divers montrent d'eux-mêmes la capacité réparatrice des expériences de violence politique (y compris sexuelle) (BACCI et al. 2012b, 37) car les récits ne se limitent pas et ne sont pas épuisés par les expériences traumatiques (BACCI et al. 2012a). Deuxièmement, ces réflexions sur quoi et comment demander (CARNOVALE et al. 2006, 29) ont amené l'Archive à revendiquer une mémoire spécifique contenue dans la politicalité de la coupe (l'orientation) donnée à la cueillette de témoignages exprimant les valeurs politiques et éthiques liées aux subjectivités des intervieweur.se.s, des interviewé.e.s²⁹⁶ et des chercheur.se.s qui ne sont pas uniquement considéré.e.s comme inséparables mais ils et elles sont également revendiqué.e.s comme des espoirs dans ce processus pluriel de recherche d'intelligibilités du terrorisme d'État se faisant par des narrations remémoratives en tant qu'exercices interprétatifs (CARNOVALE et al. 2006, 31). En rompant avec la perspective historiographique hégémonique nationale qui avait opéré une scission formelle entre histoire et politique (CARNOVALE et al. 2006, 28), les travaux et la sélection des témoignages constituant cette Archive comme un dispositif d'intelligibilité du passé dictatorial (CARNOVALE et al. 2006, 30) comprennent les dimensions

²⁹⁵ Sutton (2018) a remarqué à ce sujet que « Even if the older generation's first-hand experiences of "living history" provide essential perspectives, older people are not the only ones who have knowledge to share. In this vein, the transmission of memory is neither a one-way street, nor a dogmatic exercise of passing down a given knowledge. »

²⁹⁶ Pratiquement, lors d'une première rencontre l'intervieweur.se est censé.e recueillir des informations de l'interviewé.e pour modeler la forme du questionnaire. Cette première rencontre permet de caractériser les manières de narrer de l'interviewé.e afin que l'intervieweur.se puisse élaborer des demandes en accord avec la forme de remémorer du et de la témoin.e (OBERTI et al. 2011, 14). Ces questions doivent être simples, concises et ouvertes. Quant aux réponses, l'on devrait en général éviter qu'elles soient des simples affirmations ou négations. Alejandra Oberti (et al. 2001, 12) a en outre expliqué que la méthodologie de l'« interview narrative » articule des instruments de l'histoire de vie et de l'interview structurée. Elle n'est pas une conversation et elle ne peut pas se transformer dans un débat ou une discussion. Si, d'un côté, elle vise une écoute sans un contenu moral ou moralisé (l'intervieweur.se ne commente pas et ne donne pas de jugements de valeurs à ce qui dit l'interviewé.e), de l'autre, c'est très important que l'interviewé.e ne doit pas être forcé à répondre pour satisfaire l'intervieweur.se. L'enregistrement audiovisuel - où la forme et le contenu sont intimement liés pour favoriser la compréhension multidimensionnelle du message (BACCI et al. 2012a, 12) – peut être interrompu par l'interviewé.e lorsqu'il ou elle le considère nécessaire (CARNOVALE et al. 2006, 36). Chaque témoignage comporte un résumé écrit, des mots clés et d'autres descriptifs donnés par Mémoire Ouverte.

politique, idéologique et culturelle du terrorisme d'État, en couvrant également les conflits qui l'ont précédé. L'une des particularités des interview recueillies a été dès lors d'enquêter la formation politique, idéologique et religieuse (y bien compris le choix et la pratique de la lutte armée) des interviewé.e.s et leurs expériences personnelles dans des cadres familiaux et sociaux (CARNOVALE et al. 2006, 14). Comme l'a souligné Sutton (2018), dans les dénonciations des atrocités de la dictature, la notion d'innocence a été souvent invoquée. Elle a été appliquée notamment à des secteurs de la population comme les personnes qui n'étaient pas engagées dans les organisations politiques armées et les victimes très jeunes dont les écolier.e.s torturé.e.s et disparu.e.s. Sutton (2018) a remarqué que « In addition to children, women as a group are more likely than men to be places in the “innocent victim” category in the context of political violence, armed conflict and repression. » Avec le terme *womenandchildren* la sociologue s'est référée à l'infantilisation du groupe social de femmes et à leur assemblage aux groupes qui sont réputés nécessiter des protections spéciales : « This conflation is often based on women's association with noncombatant status, as opposed to adult men who are more likely assumed to be combatants/not innocent. Traditional gender stereotypes and general assumptions depicting women as apolitical, or as mere victims of violence, obscure women's participation in revolutionary movements and armed struggles around the world. » Les témoignages de Mémoire Ouverte des survivantes ont été en revanche des lieux fondamentaux pour les militantes (et les) détenues afin de réfléchir d'une manière critique à leurs engagements et à leurs manières de faire et de vivre la politique dans les organisations – entre autres – révolutionnaire armées (OBERTI 2015). Sutton (2018) a résumé ce type de contenu comme suit : « In the Memoria Abierta testimonies, some women offer a critique of the political organizations to which they belonged, including top-down authority structures, limited spaces to express dissent about certain decisions, increasing disconnection from the masses, the lack of women in the most senior leadership positions, and other sexist characteristics. [...] Some women who had been activists raise questions about the costs of a practice that demanded endless dedication and unconditional commitment. These costs included activists' personal exhaustion, lack of time to reflect upon their own activist practices or question the decisions of activists higher in the ranks, and a certain rigidity in their perspectives. » Troisièmement, ces vidéo-témoignages de l'Archive Orale de Mémoire Ouverte ont permis d'inclure la dimension affective de la mémoire dans l'Histoire en considérant que les expressions incorporées constituent des aspects intégrants du témoignage – c'est-à-dire tant la description que le sens des événements - car elles figurent l'actualité de certains faits du passé. L'acte de témoigner a été en effet à plusieurs reprises qualifié comme une manière de mettre le corps (*poner el cuerpo*)²⁹⁷. Sutton (2018)

²⁹⁷ Sutton (2018) a remarqué qu'en Argentine cette expression a été très utilisée dans les cercles des mouvements sociaux : « *Poner el cuerpo* has connotation associated with putting the body on the line or giving one's body and efforts to a cause. It entails a bodily

a affirmé que ce type de témoignage « Convey “affective memories” of a difficult piece of individual and social history. [...] Survivors’ embodied/affective presence has an impact on the understanding of events in ways that a written transcripts or disembodied voice may not fully accomplish. [...] This raises questions about the role of emotions in activism as well as their relation to activist embodiment and ethics. » Fondées sur leurs expériences d’activisme, plusieurs survivantes ont récupéré et révisée l’utopie de créer des sociétés plus équitables, même après les souffrances extrêmes vécues : « In listening to the testimonies of survivors, it becomes evident that the living memory of the seventies is a memory not only of tragedy but also of the ideals and commitments that inspired the lives, work, and activism of those targeted by state repression. [...] The testimonies] recalled the joy²⁹⁸, commitment, and dignity that young people’s activism embodied. [...] How might the passage through clandestine detention have affected practices of citizenship in the context of democracy? » Si l’actualisation de l’activisme pendant les années 1970 n’a pas constitué une réponse uniforme dans les témoignages, des aspects des rêves et des formes de connaissance (les projets collectifs d’engagement transformatif avec le monde) de la (dite) génération disparue ou *derrotada* ont été parfois retrouvées et projetées dans le futur. Sutton (2018) a écrit que « In various testimonies, we see that, through changing political and historical circumstances, survivors adapted to and adopted new ways of intervening in the political realm, trying to make a difference: in public office, through education, in the media, in sites of memory, as part of human right organizations, and through community and social welfare work, among others. » Différemment des idées et des pratiques de *faire la révolution* partagées dans le contexte national et régional des années 1960 et 1970, les tentatives des survivantes de *faire la différence* impliquent des interventions à plus petite échelle, à la fois plus modestes et plus précises, ainsi que soutenues par une capacité de maintenir une vision d’ouverture. Cette capacité se déplorerait dans l’effort idéologique démocratique de ne pas concevoir l’autre comme un.e ennemi.e mais comme un interlocuteur.se, dans la pratique de prendre comme point de départ de l’action l’amour pour l’autre et non pas la haine de l’autre ainsi que dans un refus d’entendre le future comme déjà décidé. Il s’agirait plutôt de s’engager dans des efforts activistes persistants et novateurs en concevant que des résultats différents sont toujours possibles en octroyant un poids important au dialogue g enuine, au respect pour les autres et à la coexistence en démocratie. Sutton (2018) a finalement repéré dans ces témoignages de Mémoire Ouverte une éthique de pers evrance et de solidarité (r e)orientant l’organisation collective.

investment in the actions in which one is partaking. For example, it could mean taking a physical risk, showing coherence between what is said and done, being present and involved in a task, and giving the whole self to a specific cause or endeavor. »

²⁹⁸ En le différenciant du bonheur, le sentiment de joie  prouv e dans l’engagement dans la politique révolutionnaire a été décrit par Sutton (2018) ainsi : « This was joy that broke away from traditional gender expectations: it was born in rebellion, sustained through solidarity, and expressed in actions that aimed to challenge the structural causes of unhappiness for large sector of the population. »

Les formes plurielles que la violence masculine à l'encontre des femmes a assumé pendant les années 1960 et 1980 sont contenues dans des nombreuses interviews uniques où les anciennes détenues ont souvent réfléchi, après des décennies des faits, aux effets de cette violence au présent ainsi que sur les démarches entreprises auparavant au sein d'autres institutions (judiciaire, familiale et sociales), tressant ainsi des expériences personnelles et collectives dans des lieux publics et privés caractérisées par des espaces et des temporalités différentes (BACCI et al. 2012a, 9). Cette Archive s'est proposée d'éviter la victimisation secondaire (entendue comme la réduction de la victime à un objet de la répression) par l'acquis d'une nouvelle conception de l'autorité du témoignage. Il est reconnu que le témoignage contient un aspect réparateur par le fait de situer les personnes interpellées comme des victimes dans la position d'agentes ; dans l'affaire judiciaire son mot-témoignage (volontaire) peut être la preuve qui condamne les victimaires et pour cela l'effet réparateur ne peut être considéré que comme potentiellement possible. Différemment, l'autorité n'est pas octroyée à un témoignage (historique, oral et gravé) par le fait de garantir la vérité factuelle de l'énoncé, mais elle est générée par la capacité de reformulation du sujet, voire par la vitalité du témoignage (BACCI et al. 2012b, 38). Avec une attitude réceptive (ou ouverte) tant des paroles que des silences et des gestes qui composent le témoignage – dont le format audiovisuel permet de montrer la relation entre la demande et la réponse, en entendant comme réponse tant ce qui est dit que la gestualité, la corporalité, le mouvement, le silence, les changements de ton, le volume ou la vitesse d'élocution (OBERTI et al. 2011, 8) –, ce type de témoignage historique produit et conservé dans cette Archive cherche à favoriser efficacement l'actualisation de l'expérience narrée²⁹⁹ (comprise comme toujours médiée par les langages et les cadres culturels interprétatifs - pluriels et conflictuels - qui, à leur tour, ont été compris comme les (pré)conditions du processus de formation des subjectivités) de façon à qu'*ait lieu* un discours qui n'a pas pu l'avoir, au sens qu'il pourrait ne pas avoir été. C'est en cela que réside le caractère contingent (par opposition au caractère nécessaire) du témoignage (BACCI et al. 2012b, 38). Le *compromiso* éthique³⁰⁰ de l'intervieweur.se avec l'interviewé.e est alors posé au-dessus de

²⁹⁹ La notion d'expérience à laquelle l'Archive Orale de Mémoire Ouverte s'est référée a été celle développée par Jelin (2002, 34 et 37) qui a constaté que dans le sens commun, l'expérience se réfère aux vécus - directs, immédiats, capturés subjectivement - de la réalité. Cependant, une réflexion sur le concept d'expérience indique que celle-ci ne dépend pas directement et linéairement de l'événement mais elle est médiatisée par le langage et par le cadrage culturel interprétatif dans lequel l'expérience s'exprime, se pense et se conceptualise. En résumé, l'expérience est vécue subjectivement et elle est culturellement partagée et partageable.

³⁰⁰ Ce terme se réfère à la conception de mémoire sociale de Jelin (2002, 2-3) qui a affirmé que la discussion sur la mémoire ne peut être faite que rarement depuis le dehors, à savoir sans engager (*comprometer*) la personne qui y participe et sans incorporer sa subjectivité, ses propres expériences, croyances, émotions ainsi que son engagement politique et civique. Plus en détail, cette historienne a conçu la mémoire comme un véritable travail afin de situer tant la personne qui se souvient que la société dans laquelle elle est située dans un lieu actif-productif en saisissant les deux comme des agent.e.s de transformations de soi-même et du monde. Si la Psychanalyse a abordé la mémoire de la violence extrême au prisme du travail du deuil, l'Histoire, d'après Jelin (2002, 14-16), devrait développer une manière spécifique d'incorporer la notion freudienne de travail élaboratif (*working-through*) en tirant un enseignement également du concept de cadres sociaux de la mémoire de Maurice Halbwachs qui – Jelin (2002, 21) a remarqué - n'avait pratiquement pas parlé de la relation entre la mémoire et la souffrance (ou le trauma). Du moment où les mémoires personnelles (uniques et singulières) sont toujours encadrées socialement, il faut reconnaître que ces cadres sociaux sont porteurs de la représentation générale de la société, de ses nécessités et de ses valeurs (une vision du monde). En ce sens, tant ce qui est rappelé que ce qui est oublié peut et doit être expliqué par rapport à ces codes culturels partagés qui ne sont pas donnés mais qu'ils doivent être compris comme des

l'objectif d'obtenir des informations et de les diffuser car ce qu'importe n'est pas uniquement l'information que l'on obtient mais également le comment elle est obtenue et ce que l'on fait avec cette information (OBERTI et al. 2011, 18). La solidarité de l'historien.ne avec l'interviewé.e se fonde dans l'idée que les témoignages sont nécessaires mais pas suffisants. Renvoyant à la conception du témoignage comme un devoir des survivant.e.s de Primo Levi, les historien.ne.s Carnovale, Lorenz et Roberto Pittalunga (2006, 37) ont estimé que la nécessité du témoignage et sa recherche doivent être poursuivis sans impliquer une imposition car tant les temps pour témoigner que les formes de le faire sont personnelles.

En créant un contexte où les témoin.e.s peuvent se resituer en tant qu'agent.e.s, narrateur.trice.s et survivant.e.s, le cadrage de l'Archive fait confiance – par le fait d'apprendre (se rendre à la fois compte et compétent) par la distanciation à adhérer (se compromettre éthiquement et accompagner jusqu'à la fin) le travail de mémoire³⁰¹ des témoin.e.s - aux émotions, aux réflexions faites à partir des corps et aux revendications politiques des témoignages. Finalement, les travaux de Mémoire Sociale et Histoire Récente devraient viser le respect tant des silences que des formes et des cadrages multiples que les victimes ont choisi de faire prendre aux propres témoignages en se différenciant de la formulation juridique du devoir de la mémoire constituée par la pratique de la citation à témoigner et aussi en pratiquant une distinction entre l'identification directe des interlocuteur.se.s dans la souffrance de la victime de l'empathie des chercheur.se.s envers sa souffrance ; cette empathie de l'historien.ne a été définie comme une responsabilité du soin de la victime qui est en train de remémorer devant lui ou elle (BACCI et al. 2012a, 48) ou une solidarité avec celle-ci (SUTTON 2018). Sutton (2018) a remarqué que dans les témoignages des victimes qui ont décidé de le faire publiquement sont impliquées des dimensions multiples : « From helping to process the trauma and obtaining justice to being “included in the conversation” about events directly relevant to their lives and the broader political society. [...] Survivors' willingness to testify has also been strongly associated with the hope that transmission of their experience would serve a meaningful purpose. The aspiration that it “be useful” (*que sirva*) appears in different testimonies. » Le devoir de la mémoire comme un témoignage *au nom des autres*, c'est-à-dire au nom des détenu.e.s tué.e.s ou encore à nos jours disparu.e.s, a rendu le témoignage comme un acte de responsabilité ou de dette : « Testimony

processus de construction : les mémoires sont toujours partagées car elles sont des produits d'interactions multiples d'acteur.trice.s sociaux.les disputant et négociants les significations du passé dans des scénarios différents, c'est-à-dire encadrées dans des cadres sociaux et dans des relations de pouvoir (JELIN 2002, 20-22). En couplant ces deux approches, Jelin a finalement proposé de prendre conscience que la répétition – afin de favoriser le travail, s'avérant toujours avec l'aide des autres, du sujet singulier en tant que, cette fois-ci, agent.e éthique et politique – doit être modifiée par l'interprétation (ou cadre social). Le travail d'interpréter (la construction au présent d'une distance critique du passé) est la condition de possibilité pour apprendre à se souvenir (pour structurer une liaison d'un sujet politique et éthique avec le passé) et pour cela il doit toujours veiller à un double péril : l'excès du passé et l'oubli sélectif, instrumentalisé et manipulé.

³⁰¹ Oberti (et al. 2011, 8) a remarqué que tant la transcription que l'édition des témoignages impliquent une interprétation, voire une médiation.

was invested with a moral dimension, construed as a way of being a face and a voice for the disappeared. In this sense, testimony was also conceived of as a “privilege”. » (SUTTON 2018) Les anciennes détenues disparues Alicia Partnoy et Nora Streilevich ont préféré indiquer cette dimension du témoignage comme un acte de parler, respectivement, *avec* et *sans* les détenu.e.s disparu.e.s et tué.e.s (SUTTON 2018) afin d’éviter le piège de la lacune du témoignage théorisée par Giorgio Agamben ([1998], 2016), c’est-à-dire l’idée que les survivant.e.s étaient des exceptions à (ce que l’on a considéré comme) la norme des CCD (l’emprisonnement, la torture et l’extermination) et que donc ces détenu.e.s réapparue.s ne pourraient pas réellement parler *pour* les autres, à savoir depuis la perspective des personnes qui avaient expérimenté *jusqu’au bout* le processus d’annihilation (entendu comme finalisant avec la mort). D’après Sutton (2018), « These ways of expressing voice, speaking for/with/without, complicate notions of victimization, reclaim the humanity of the “disappeared”, and assert forms of agency, solidarity, and resistance. [...] They also expressed how their own lives were transformed through contact with fellow captives. Gestures of solidarity, political speech, or funny personal characteristics were vividly recalled through concrete anecdotes. »

Conclusion à la Partie I

L’opération analytique majeure de *Y nadie quería saber* a été à mon avis le déplacement interprétatif de la violence sexuelle perpétrée dans les CCD. Celle-ci n’a plus été uniquement traitée comme un acte privé - ou, en tout cas, mené en secret par les ravisseurs à l’encontre des détenu.e.s – n’ayant eu que comme seul but l’annihilation personnelle ou la violation de la privacité des corps des victimes ; une compréhension qui avait généralement fait recours à la logique du (non-)consentement pour établir la présence et l’absence de la violence sexuelle. Le caractère public de la violence sexuelle perpétrée dans les CCD et dans les prisons pendant la dictature a été d’après Bacci, Oberti et Skura (2012a, 33) son élément central pour expliquer son objectif politique : la violence sexuelle avait été réalisée afin que les autres détenu.e.s l’écouaient et/ou la voyaient et que toute la société la craignait. En l’occurrence, Bacci, Oberti et Skura (2012a, 32) ont écrit que l’un des effets recherchés par les tortionnaires avec les viols systématiques et les réductions à l’esclavage sexuel des détenues avait été de générer une rupture des solidarités parmi les séquestré.e.s en leur niant (entre autres) leur caractère de victimes ; dans ce système d’imposition de la terreur, tou.te.s les séquestré.e.s avaient été absorbé.e.s dans une dynamique qui s’était fondamentalement appelée à empêcher les liens de soutien, consolation, protection, aide, collaboration et notamment de résistance. La résistance a été définie par Bacci, Oberti et Skura (2012a, 16) comme un ensemble de stratégies personnelles et collectives qui avaient permis aux survivantes des CCD de traverser la violence en atténuant d’une certaine façon les dommages et, dans une moindre mesure, en réussissant parfois à l’éviter. Ces

chercheuses ont précisé de ne s'être pas référées aux résistances physiques qui auraient pu être déployées par les survivantes face à la menace d'une ou plusieurs personnes, c'est-à-dire les attitudes que la doctrine légale considère généralement comme des preuves de l'acte sexuel forcé ; plutôt, elles ont travaillé pour porter à la connaissance sociale et historique les stratégies émotionnelles et psychologiques que certaines survivantes ont rappelé avec une actualité particulière et qu'elles ont intégré activement dans leurs récits. Parmi les formes de résistance, ces historiennes ont mis l'accent sur les gestes de solidarité réveillés par la menace de violence sexuelle dans les *compañero.a.s* de captivité et qui avaient, dans beaucoup de cas, atténué eux aussi les conséquences de cette violence. Cet accent a ouvert une manière nouvelle et potentiellement alternative (au suspect de consentement de la victime à l'agression sexuelle, annulant son statut de victime) de douter (ROVATTI 1994) de l'expérience de violence sexuelle par le fait d'affirmer que cette expérience avait constitué à la fois la rupture et la construction de solidarité au sein (des prisons plus que) des CCD.

Les circonstances de détention dans les CCD pendant la dernière dictature – à savoir le terrorisme d'État entendu comme un processus à la fois de dépersonnalisation et de rupture des liens solidaires parmi les détenu.e.s et au sein de la société - devraient forcer d'après ces chercheuses même la jurisprudence à adopter une nouvelle attitude quant à la condition de crédibilité des victimes de violence sexuelle. Bacci, Oberti et Skura ont argumenté qu'à la différence des marques sur le corps, l'écoute de cris et bruits par d'autres détenu.e.s disparu.e.s ont constitué une partie de la matérialité flagrante notamment du viol. Cette écoute devrait d'après elles être compris comme une forme de solidarité et de résistance à la réalisation socialement acceptée (et impunie) jusque-là de la violence sexuelle. Si le but de cette pratique répressive (dans le texte, le viol) était la rupture des liens de solidarité parmi les séquestré.e.s, l'écoute réceptif de la scène judiciaire aurait dû être transformé pour que cette solidarité - ayant existé malgré tout - aurait pu être prise en compte et valorisée. En termes plus générales, il me semble qu'il s'est agi de commencer à démanteler certains mythes du viol par le remarque que les victimes (affectées ou menacées) de violence sexuelle ne se limitent pas à subir passivement cette violence. Reconnu comme l'une des premières chercheuses de la violence sexuelle, l'états-unienne Susan Brownmiller (1975, 419) avait étudié comme l'un des mythes du viol l'idée (per)fusée que si une femme est en train d'être violée, c'est mieux qu'elle se relaxe et qu'elle cherche à l'apprécier. Ce *conseil* se fonde d'après cette féministe sur la prémisse que dans une rencontre sexuelle violente il n'y a pas de choix pour la victime. Ce mythe ne minimise pas uniquement l'agression physique du viol, mais il ridiculise également l'injure et il décourage la résistance pour garantir – toujours selon cette féministe - deux autres mythes du viol : l'inévitabilité du triomphe masculin et le principe (d'inspiration freudienne) que toute femme (masochiste) veut être violée, c'est-à-dire que les relations sexuelles seraient pour les femmes toujours des situations douloureuses

auxquelles elles se soumettraient passivement. D'après Bacci, Oberti et Skura, la résistance à la violence sexuelle avait pu être mise en place – plus ou moins efficacement - au niveau tant individuel que collectif notamment dans les prisons. La visibilisation de ces éléments d'agentivité (au sein d'une optique qui a déconstruit la résistance au sens de la préservation de l'honneur sexuel de la femme de et pour l'homme) ont permis à ces chercheuses d'affirmer que les témoignages de violence sexuelle ne s'épuisent pas dans l'expérience traumatique, mais ils l'excèdent en rendant compte d'agentivités qui n'avaient pas pu être valorisées dans une analyse qui - si bien qu'elle tienne en compte tant la violence sexuelle que les dérives culpabilisantes de son apparition dans une culture juridique masculine – rend les sujets affectées totalement passives au nom de la (dite) situation de coercition permanente. En l'occurrence, il faut préciser que dans le premier guide pour les opérateur.trice.s judiciaires au traitement des abus sexuels – les *Considérations sur le procès des abus sexuels commis dans le cadre du Terrorisme d'État* écrit en 2011 et rendu opérationnel en 2012 - l'on avait mis en évidence la nécessité de mettre sérieusement en doute tout consentement libre de la victime à l'acte sexuel supposé avec l'argument que ces victimes étaient en même temps des détenues soumises à torture et menaces, sans aucune possibilité d'entrevoir une aide légale et dans des conditions de danger permanent de leurs vie et intégrités physique et psychique y compris de leurs êtres cher.e.s³⁰². J'estime que le geste de détacher la question de l'expérience de violence sexuelle de la logique du consentement et la relire au sein d'un cadre répressif (le terrorisme d'État) entendu non uniquement en termes destructeurs (la rupture de la solidarité) mais aussi productifs (la construction d'une résistance se traduisant sur le plan collectif en solidarité) – c'est-à-dire donc la reconnaissance de l'une des formes de reproduction sociale - permet de faire un pas en direction de la visibilisation d'actions plus ou moins organisées des détenu.e.s disparu.e.s qui ne se réfèrent pas uniquement à la lutte des femmes contre l'inspection vaginale dans les prisons mais aussi à l'engagement de certaines détenues à se constituer en partenaires des militaires (*parejas de militares* a été le terme employé par Bacci et al. 2012a). Afin de garder le geste de ces chercheuses de déconstruire le binôme actif/passif sous-jacent à l'identité de victime, j'ai donc décidé d'utiliser le concept plus général, ample et complexe d'agentivité. Cela me permet d'affirmer non uniquement que l'agentivité peut se produire en l'absence d'un.e individu.e autonome (au sens de non-conditionné.e ou affecté.e) mais aussi que

³⁰² Dans ce cadre, six principes ont été stipulés pour les opérateur.trice.s judiciaires orientant les témoignages (juridiques) de violence sexuelle : la non-exigence de la corroboration par tierces personnes du témoignage de la victime pour accréditer le cas ; l'objection nécessaire face aux arguments de la défense orientés à signaler qu'il eut consentement de la victime au délit sexuel ; la nécessité de réaliser une audience préalable à huis clos afin de considérer la recevabilité (sa pertinence et crédibilité) de la preuve par laquelle l'imputé essaierait de démontrer le consentement de la victime au crime sexuel ; l'irrecevabilité de preuves autour de la vie sexuelle antérieure ou ultérieure de la victime ; la crédibilité du récit de la victime ne peut pas être considéré comme affecté par le désordre ou le stress posttraumatique dérivé du crime sexuel ou par le traitement psychologique pour l'affronter ; les manques de précision (principalement temporelles) ou les divergences mineures entre les déclarations des différent.e.s témoin.e.s sur un fait ou un ensemble de faits (y compris entre ce qui a été déclaré dans des moments divers par le.a même témoin.e) ne doivent pas être considérés comme dégradantes de l'évidence tant que l'essence du récit du fait se maintient inaltéré.

la capacité d'action est incorporée dans des relations de pouvoir spécifiques et qu'elle peut ou pas être dirigée au changement des hiérarchies sociales ou des structures de domination. C'est en effet problématique parler de résistance personnelle sans questionner explicitement le binôme opposition/adhésion que le concept de résistance réitère souvent. L'agentivité a en revanche l'avantage de permettre la cohabitation de ces deux dimensions de l'action tout en cassant la division nette entre la position passive et active de la victime. Les exemples de résistance fournis par Bacci, Oberti et Skura pour mettre en exergue que l'omnipotence du pouvoir oppresseur avait été mis en question par les détenues renvoient en effet à des oppositions *claires* (c'est-à-dire à des victimes qui agissent avec l'intention explicite d'éviter l'attaque, de déjouer et/ou d'empêcher l'accomplissement des intentions adversaires) à leurs ravisseurs ayant pour finalité la préservation de l'intégrité (sexuelle) de la personne au niveau individuel (la forme d'évasion personnelle et efficace de la scission entre la tête et le corps ou la stratégie de la non-résistance qui s'était résolue parfois dans la non-agression³⁰³) ou collectif comme dans le cas de liens de solidarité, d'aide et de soutien autour d'un cri général des détenu.e.s qui avaient interrompu, au moins temporairement, les intentions violentes des ravisseurs. Il est intéressant de noter que l'adhésion aux normes du CCD des détenu.e.s disparu.e.s a été – pour contrecarrer leur criminalisation - soit pathologisée soit transformée en résistance pour pouvoir être narrée. Par exemple, Sutton (2018), lors de la définition de sa conception de résistance³⁰⁴ où l'intention (volontaire ou involontaire) de l'acte (la maximisation des chances de survie) joue un rôle central, a explicité que « We should also consider the possibility that ostensibly compliant agency (e.g., following the rules) may be used as a means toward a resistant end (e.g., surviving and denouncing the conditions of captivity). » Mon intention d'analyse ne se traduit pas dans une méconnaissance de l'existence d'actes de solidarité ou, plus précisément, de construction de liens entre les détenu.e.s. Mon analyse cherche plutôt à montrer que l'étude de l'agentivité des détenu.e.s dans les CCD s'est focalisée presque uniquement dans cette direction en méconnaissant

³⁰³ Pour plus de détails sur comment « Women left, split, and performed the body/self, including through evasion, dissociation, and tactical performances of femininity and emotions » voir le sous-chapitre « Leaving, Splitting, and Performing the Body/Self » contenu dans le chapitre IV « Body, Survival, Resistance, and Memory » de Sutton (2018). Cette chercheuse a exploré des manières multiples des anciennes détenues disparues d'habiter et de déshabiter les configurations malléables du corps/moi en établissant des connexions « intercorporelles » avec les autres détenu.e.s. Son approche est très intéressante en raison du regard critique (féministe) sur le dualisme corps/esprit qui a hégémoniquement caractérisé la compréhension du « moi » en Occident ainsi que par le fait d'avoir mis en exergue la dimension politique (et non uniquement psychologique, biologique ou individuelle) de ces pratiques : « It is important to note that extreme forms of oppression, in tandem with cultural assumptions about the mind/body divide, can encourage dichotomous understanding of the self, at least temporarily. In such contexts, the splitting of the mind from the body and the person's ability to locate the self in the mind can function as a mechanism of survival. [...] Leaving the body, so to speak, is not a complete detachment of the self from the body but a move that relates to the human power of the imagination to produce alternate worlds. »

³⁰⁴ Sutton (2018) a utilisé « The term "resistance" as encompassing a variety of actions (visible or imperceptible; physical, verbal, or cognitive; individual or group-based) that were aimed at frustrating or disrupting the will of the captors, that purposely transgressed the norms of the camps, and/or that explicitly or implicitly countered the grip of the regime. Some of these actions were not necessarily recognized as transgressive by the captors, but still circumvented the rules and impositions of the camps. In fact, out of necessity, many of these actions had to be kept covert. Thus, a broad definition of resistance seems the most apt to characterize the range of oppositional and transgressive acts that detainees undertook. »

d'autres relations productives qui ont permis aux CCD de fonctionner en exploitant les différents capitaux des détenu.e.s par la violence – entre autres – sexuelle.

Malgré la reconnaissance de la nature dynamique de la résistance foucauldienne³⁰⁵, Macón (2017a, 83) a estimé que le concept de résilience lui semble être plus apte à donner compte de la suite (les conséquences, voire les manières de survivre des victimes de violence sexuelle) de l'expérience de la violence sexuelle aussi parce qu'il met l'accent sur la dimension affective (difficile à intégrer dans le paradigme de la résistance) et il permet de penser depuis une autre perspective des notions centrales comme l'antagonisme, l'émancipation et l'hégémonie : « It is not only the subversion of rules what is at stake here, not even just the way it encompasses a transformation of subjectivities, but also how the same logic of resistance has to be constantly revised. It means admitting that circumstances impose limitation and transform subjectivities, but also that such changes themselves redefine politics in unexpected ways that cannot be defined as emancipatory or oppressive *per se*. [...] Resistance, even in its more subtly revised versions, rests on a problematic notion of dichotomous interpretation of agency. If agency as resistance is the opposite of coercion, what mechanisms exist to recognize the relational nature of the subject? What is the framework behind the signaling of an autonomous western idea – supposedly exercised by western white women – that is presented as desirable for other women? Recognizing that agency always has limitations – one of the points considered in resilience – does not reduce its transformative potential, but rather revises it under a new paradigm. » De cette façon-ci, la philosophe a pris ses distances de l'idée générale de résistance. D'après elle, cette idée fait allusion d'une certaine manière à la préservation d'une certaine identité et d'objectifs déterminés considérés inaliénables face aux pressions du pouvoir : le but est de se raccrocher à une conception du monde et de soi-même comme une condition de possibilité de l'action transformatrice ; il s'agit, d'après Macón (2017b, 211) de la dichotomie classique entre pouvoir (domination ou coercition) et résistance héritière de la notion classique d'autonomie (moi/autre ; dedans/dehors) dont l'objectif est d'éviter sa propre transformation afin de réaliser la transformation du monde. Sa dimension spatiale indique qu'il s'agit également de résister à une intromission idéologique et de maintenir un certain espace préservé comme un point de départ afin d'habiliter l'action. C'est le cas lorsque la narration du terrorisme d'État comme dévastateur du monde relationnel des détenu.e.s (BERTI 2009) a exalté un noyau essentiellement humain-iste comme préservé au sein de la victime. Moi j'aimerais entendre la réflexion sur le sujet humain (et les interrogatifs sur la condition humaine) comme une transformation historique de l'engagement politico-militaire révolutionnaire des militant.e.s

³⁰⁵ D'après Foucault (1977), le pouvoir lui-même inclut ses propres résistances ; cette conception de la résistance n'implique pas uniquement l'opposition à l'oppression et la contestation aux normes établies et naturalisées mais également une dimension transformative, active et créative du pouvoir. Elle évoque la constitution de subjectivités nouvelles et se réfère à la fois aux failles au sein du pouvoir à même d'ouvrir aux possibilités d'agir et aux transformations des relations de pouvoir qui exhibent leur instabilité. En ce sens, la résistance est à la fois réactive et responsable d'ouvrir des processus de transformations constantes.

détenu.e.s pendant et après leur captivité – et en raison du contexte national et international (FRANCO 2008) – en un engagement politique dans la nouvelle lutte pour les DH y compris pour les droits des femmes comme sujets (critiques des) humain.e.s. De plus, j’aimerais comprendre le terrorisme d’État non uniquement par sa fonction destructive des relations sociales justement mises en place dans les CCD mais j’aimerais également mettre en évidence la production de relations interpersonnelles y compris celles définies comme perverses. Inspirée par le *conatus* spinozien ainsi que par le concept de dépossession théorisé par Butler et Athena Athanasiou (2013), Macón (2017a, 84 et 2017b, 215-216) a affirmé que sa conception de résilience (en tant que compétence et disposition) implique la possibilité de discuter des façons de survivre plastiquement et activement aux moments où les subjectivités sont questionnées de manière essentielle et elles se perçoivent comme précaires (et pas purement vulnérables, au sens de résignées totalement), à savoir incertaines (douteuses sur sa propre identité, comme condition de départ pour s’impliquer, s’engager et participer au monde) et poreuses³⁰⁶. Macón (2017a, 91) a donc précisé que le terme *plastiquement* ne renvoie pas à la simple adaptation ou imposition des circonstances mais à l’expérience de se laisser changer et modifier par celles-ci et devenir un sujet habilité à un type d’action (ayant parfois, même si pas nécessairement, le but de subvertir ces circonstances) qui n’est pas la résistance pure des héroïne.s (des sujets unitaires et souverains) mais la capacité d’articulation (contingente, poreuse et plastique) des sujets – pour suivre la pensée faible de Rovatti et Alessandro Dal Lago (1990) – modestes : « In resilience there is desire but also imagination, persistence but also multiplication, joy but not happiness, there is survival not as endurance but as sparkle. » Autrement dit, dans sa conception de l’agentivité, l’adhérence aux normes sociales et l’incertitude des subjectivités ne sont pas des variables qui nécessairement rendent impuissantes les sujets.

Les analyses des pratiques, liens et interactions au sein des captivités clandestines de l’ESMA tant de la CONADEP que de célèbres analystes politiques des CCD comme Calveiro ([1998] 2006) et Feierstein (in GATTI 2017b) ont insisté sur une notion de répression comme un dispositif de destruction de personnes, subjectivités, relations et projets politiques. Feld et Franco (2019, 2-3) ont alerté que l’existence d’autres formes complexes de répression – sans mettre en question ni les places des victimes et des bourreaux ni la destruction comme (l’un de ses) objectif(s) – obligent à considérer d’une manière plus large le phénomène répressif de détention clandestine en Argentine. Ces deux chercheuses ont proposé de prendre en considération des dynamiques et des mécanismes particuliers (même si pas exclusifs) - jusqu’à ce jours peu étudiés - de l’ESMA exprimant des formes plus complexes que le système répressif avait acquis. D’après elles, la répression et l’assujettissement des

³⁰⁶ La porosité des limites entre l’espace propre et l’espace étranger a été étudiée par Macón (2017a, 92-97) à travers une série de théories qui ont abordé la connaissance à partir du sens de toucher et d’être touché parmi lesquelles Eve Kosofsky Sedgwick, Jean-Luc Nancy, Jacques Derrida, Elizabeth Grosz et Donna Haraway.

détenu.e.s disparu.e.s avaient été mis au service d'autres questions apparemment indépendantes (ou extérieures) à la logique répressive *strictu sensu*. Elles ont suggéré d'analyser (entre autres) l'expérience dudit processus de récupération » des détenu.e.s mis en place par le GT3.3.2 comme l'une des conditions de possibilité pour que dans l'ESMA aient pu se développer (au moins) deux logiques de fonctionnement autres et interconnectées (avec des différences au cours du temps) à la logique répressive : la politique (le projet de l'amiral Massera) et l'économique (l'appropriation de biens). En arrivant à la conclusion que la notion de terrorisme d'État est insuffisante pour entendre la complexité de ce que la dernière dictature a(vait) créé en Argentine, Feld et Franco (2019, 4) ont argumenté que le régime répressif avait opéré non uniquement d'une manière destructrice³⁰⁷ mais également – y compris au sein de l'ESMA - comme un système producteur de politique, phénomènes sociaux, subjectivités nouvelles, liaisons, interactions et dynamiques transcendant la séquence immédiatement destructrice (séquestration-torture-réclusion/isolément-assassinat) que l'on a coutume d'associer aux CCD. Cette étude a été à mon avis très importante car elle a manifesté premièrement un manque de prise au sérieux de l'agentivité des détenu.e.s disparu.e.s à (re)construire des relations dans des situations limites par-delà le cadrage analytiquement opposant la solidarité à la méfiance entre les détenu.e.s et faisant généralement triompher le caractère résistant de la capacité d'agir des détenu.e.s. Ces chercheuses se sont approchées aux détenu.e.s disparu.e.s ayant accédé (dans le double sens : actif – avoir une entrée – et passif – consentir à l'intrusion, arrêter la résistance, être conforme) audit processus de récupération comme obligé.e.s à maintenir et à recréer leurs liaisons avec leurs ravisseurs.

J'estime finalement que l'ensemble de ce cadre théorique de la capacité d'agir me permet de ne pas tomber dans le piège de réitérer de manière acritique la division entre les bon.ne.s et les mauvais.es survivant.e.s. Dans ce binôme, les premier.e.s seraient des détenu.e.s qui avaient pu maintenir une intégrité en termes politiques et idéologiques, qui n'avaient pas délatté et qui s'étaient montré.e.s à la fois solidaires avec leurs *compañero.a.s* et courageux.ses et dignes face à leurs ravisseurs. Les second.e.s subjectivités de ce cadre, en revanche, auraient été (au moins soupçonné.e.s comme) des ancien.ne.s (faux.sses) militant.e.s qui auraient agi pour des intérêts égoïstes et individualistes. Ces personnes ont été accusées d'avoir sauvé leurs vies au prix de et sur le dos de leurs *compañero.a.s*. Cette division qui se manifeste au présent dans les conflits existants dans le champ (au sens bourdieusien) des témoin.e.s-survivant.e.s doit certainement être lue en continuité avec la définition des organisations politico-militaires révolutionnaires des bon.ne.s militant.e.s (les hommes

³⁰⁷ Feld et Franco (2019) ont en tout cas considéré que les dimensions politique et économique de l'exercice du pouvoir avaient été relativement autonomes car elles étaient indissociables de ce qu'elles ont appelé la matrice destructive principale, à savoir l'extermination de milliers de séquestré.e.s et la dévastation physique et émotionnelle des personnes qui avaient été maintenues en vie pendant la détention.

nouveaux) non uniquement en termes politiques mais aussi en termes morales. Dans le cas particulier de l'ESMA, l'une des multiples formes par lesquelles cette division entre mauvais.e et bon.ne détenu.e (ou militant.e) se réitère au présent est la ré-nomination de deux groupes de détenu.e.s disparu.e.s qui avaient interagi avec le groupe spécial opérant dans l'ESMA : le Ministaff et le Staff. Alors qu'il résulte difficile d'établir des frontières nettes entre ces deux groupes (à la différence par exemple de la frontière analytique séparant les détenu.e.s réduit.e.s au travail esclave du reste de détenu.e.s disparu.e.s), il est notoire que les détenu.e.s disparu.e.s ayant intégré le Staff ont été au fur et à mesure moins criminalisé.e.s ou pathologisé.e.s des membres du Ministaff. Cela s'avère à mon avis à cause de l'utilisation de certains instruments analytiques employés pour rendre compte – sans le faire réellement - des espaces occupés par les différents détenu.e.s disparu.e.s au sein et en dehors de l'ESMA. Comme l'ont noté Feld et Franco (2019), une analyse du fonctionnement des CCD nécessite d'une étude de la captivité qui, allant au-delà de la notion d'enfermement (ou isolement), permet de rendre compte de la circulation de personnes, objets et – j'ajoute – affects au sein et en dehors de l'ESMA ainsi que leurs orientations. La visibilisation de la multiplicité de subjectivités relationnelles qui avaient habité et façonné le CCD (et ses relations avec la société) permettrait en fin de compte de transformer historiquement et ontologiquement la catégorie même de *desaparecido.a.s* sur laquelle se fondent les revendications de DH en Argentine.

Introduction à la Partie II : La trajectoire politique des détenues disparues de Montoneros

En 1971, Juan Domingo Perón avait annoncé depuis l'étranger qu'en Argentine il y avait une *jeunesse merveilleuse* démontrant tous les jours, par des signaux indubitables, ses capacités et sa grandeur. Mónica Inés Bartolucci (2017, 12 et 17) s'est donnée le but de revoir cette fascination de la jeunesse formée dans l'idée du progrès individuel et dans la modernisation culturelle. Elle a étudié la conversion révolutionnaire de ces jeunes en mettant l'accent sur le monde des relations sociales formelles et informelles, c'est-à-dire en prenant en considération que la culture politique de l'époque, loin de résulter uniquement d'idées théoriques, était composée par des réalités incarnées dans des *compañero.a.s* d'école agressé.e.s par des nationalistes fanatiques, par des voisin.e.s détenu.e.s à cause de leurs affiliations péronistes ou par des affrontements familiaux. Cette manière de procéder lui a permis de complexifier l'hypothèse ancrée généralement dans la mémoire militante qui a proposé la filiation symbolique de ces fil.le.s d'une classe moyenne moderne né.e.s entre 1940 et 1960 avec les péronistes vaincu.e.s et opprimé.e.s par les gouvernements libéraux ou leur identification massive avec une tradition de lutte insurrectionnelle péroniste. Afin de franchir le schéma régi par les binômes vainqueur.se.s/vaincu.e.s ou pouvoir/résistance et affirmer que ce phénomène avait eu lieu grâce à des raisons (sociales et culturelles) et à des dynamiques collectives (où étaient intervenus des liens intra-générationnels et des stratégies rationnelles d'insertion dans des réseaux politiques) diverses, Bertolucci (2017, 18) a mis en exergue trois moments, entre 1958 et 1972, que la communauté militante – depuis l'espace géographique de Mar del Plata – avait traversé. Le premier temps elle l'a associé à une politisation via des pratiques communes et malléables teintées par des disputes locales entre nationalistes et libéraux.les de gauche. La deuxième période – concentrée dans l'été marquée par à la fois la campagne électorale de renouvellement des autorités provinciales et la peur de l'avancée communiste dans le continent (BERTOLUCCI 2017, 21) - s'était caractérisée par l'attrance pour le Leader proscrit ayant initié précocement certain.e.s de ces jeunes au chemin de la péronisation. Finalement, la troisième conjoncture l'auteur.e l'a reporté à l'option pour la radicalisation idéologique couplée (ou pas) au processus d'inclusion et d'entrée dans des organisations étudiantes, politico-militaires ou armées péronistes de gauche et/ou de droite. Cette étude est intéressante parce qu'elle est arrivée à rendre compte de la circulation des militant.e.s comme un élément central pour comprendre la culture politique (et les valeurs) de l'époque. Malgré qu'elle fût marquée par la présence massive d'éléments rhétoriques et idéologiques se manifestant avant tout avec des tons fortement polémiques et de refus, la culture politique (ou le climat d'idées en vigueur dans les domaines politiques) de cette époque s'était caractérisée par une discursivité vague et vide (RETA 2009, 1069) qui d'une certaine manière avait encouragé l'approchement et la liaison des

discours d'organisations différentes ainsi que la répétition de certains topiques, termes et événements comme la violence des opprimé.e.s, la société polarisée, la révolution, la libération nationale, le peuple, la revalorisation de la classe ouvrière et la lutte armée. Également pour cette raison-ci, Marina Alejandra Reta (2009, 1062) a remarqué que la militance dans une organisation (bien que spécifique) avait des frontières assez lâches et dynamiques qui avaient généré l'entrecroisement des trajectoires des militant.e.s, la naissance de liaisons personnelles indépendamment des organisations auxquelles ces militant.e.s participaient, les possibilités d'allers-retours d'un groupe à l'autre y compris la participation simultanée dans plusieurs organisations. La réticulation propre aux militances péronistes des années 1960 partageant des références tant culturelles - comme des films (*La hora de los hornos* ou *La Bataille d'Alger*) et des lectures (Mao, Guevara, Régis Debray, Lénine, Fanon) – que contextuelles (la caractéristique d'une militance sous dictature) avait finalement permis de passer aisément d'un espace à l'autre (universitaire, syndical, religieux, quartiers ouvriers ou *villas* d'urgence) en renforçant la solidarité parmi les pôles différents ou hétérogènes de la lutte pour la Libération Nationale. Si l'argument de la circulation des militant.e.s a permis de rendre compte du fait que des jeunes qui avaient entamé leurs itinéraires politiques au sein d'une organisation de droite avaient pu se transformer au cours du temps en des militant.e.s de l'un des groupes de gauche, il peut également être utilisé pour complexifier l'entendement de l'engagement des femmes avec l'époque de résistance révolutionnaire et leurs entrées dans Montoneros généralement rappelées dans la Littérature comme des entrées en couple (hétérosexuelles). La prise en considération de ladite nébuleuse organisationnelle (CUCCHETTI 2010) pour aborder la politisation et/ou la militarisation des femmes et des filles devenues péronistes révolutionnaires je l'ai conçue également comme une forme pour désarticuler la figure de la guérillera construite par le discours des FFASA traité en particulier dans la section du chapitre 2 de cette thèse intitulé *Le genre dans l'expérience de la violence sexuelle* et que je continue à analyser dans tout le chapitre 6.

Le but de cette deuxième partie de ma thèse est donc de rendre compte de la trajectoire politique collective des militantes de Montoneros qui avaient été détenues disparues (entre autres CCD) dans l'ESMA à partir du coup d'État du 24 mars 1976. Tout en nourrissant mon analyse avec des ouvrages biographiques concernant des expériences individuelles de militantes, mon but est pourtant de rendre compte du climat politique ayant affecté d'une manière à faire engager (à différents degrés) les femmes et les hommes dans l'organisation politico-militaire de Montoneros qui, à son tour, avait affecté le climat politique. En ce sens, je conçois les militant.e.s de Montoneros comme des subjectivités affectées et affectantes par leur contexte de naissance et d'action. Dans le chapitre 3 j'essaie de reconstruire le contexte ayant possibilité l'apparition en 1970, le toujours plus grand soutien populaire jusqu'à environ 1974 et la chute de popularité couplée à la répression paraétatique

culminant en terrorisme d'État à l'encontre de Montoneros s'étant originairement revendiquée comme une organisation politique-militaire péroniste révolutionnaire. Cet héritage revendiqué par Montoneros m'amène à reculer dans le temps mon analyse jusqu'au coup d'État de 1956 à l'encontre du deuxième gouvernement de Juan Perón et à l'émergence de la Résistance Péroniste au sein de laquelle étaient nées tant l'ensuite nommé péronisme de gauche que la jeunesse péroniste. La plupart des jeunes de Montoneros séquestré.e.s à leurs 15-30 ans pendant l'époque dictatoriale n'avaient eu donc que peu d'années pendant cette première période de proscription du péronisme. Ce fait a à plusieurs reprises conduit les chercheur.se.s à mépriser la (reformulation de la) tradition péroniste de Montoneros ainsi qu'à ignorer la (reformulation) de la tradition de la gauche (dont l'expression guérillera véritable n'aurait été faite que par le PRT-ERP) de cette organisation (peu reconnue comme étant et ayant formée) de cadres politiques et militaires généralement qualifiée comme catholique et, parfois, nationaliste. Bien que plusieurs Argentin.e.s pendant ma recherche m'ont prévenue qu'il n'aurait pas été facile pour une étrangère de comprendre le péronisme, dans mon chapitre 3 j'ai essayé de rendre compte de comment plusieurs traditions de pensées - péronisme, *gauchisme* (marxisme, trotskisme, maoïsme et surtout guévarisme), nationalisme et catholicisme - s'étaient affectées entre elles en caractérisant ce climat de l'époque toujours mentionné dans les témoignages des ancien.ne.s militant.e.s pour expliquer l'approchement (au moins) juvénile à la politique. Ainsi, plus que comprendre le péronisme en soi, ma thèse cherche à analyser la naissance d'une jeunesse dans la tradition militante péroniste (généralement appelée comme péronisme historique³⁰⁸) et le phénomène massif de péronisation ayant caractérisé la politisation des jeunes (avant tout universitaires) dans les années 1960 et 1970 provenant ou s'étant initié à la politique dans des familles, écoles ou associations se reconnaissant dans d'autres traditions que le péronisme. En narrant l'approchement, le protagonisme et l'éloignement de la Tendance Révolutionnaire Péroniste (entêtée finalement par Montoneros) au mouvement de Juan Perón, j'essaie de rendre compte de la socialisation y compris de la formation et des capitaux acquis par ces militant.e.s ayant revendiqué l'utopie du Socialisme Péroniste. Dans le chapitre 4, j'analyse ce processus d'acquisition de capitaux politiques, culturels, sociaux, symboliques et sexuels en me concentrant sur la politisation et socialisation des femmes ayant milité dans les fronts politiques et militaires de Montoneros. Si l'accent des études des groupes révolutionnaires politico-militaires a été généralement posé sur l'absence de leadership des femmes dans la RP et dans Montoneros, moi j'ai préféré mettre en exergue les manières dont les leaderships féminines s'étaient exprimées au sein de ces organisations sans pourtant méconnaître les mécanismes

³⁰⁸ Avec le terme de péronisme historique, classique ou originaire l'on se référerait aux secteurs syndicaux du péronisme qui avaient dans un premier moment amené et accompagné au pouvoir Juan Perón (1945-1955) et ensuite s'étaient transformés dans son principal soutien en résistant à la proscription, la prohibition et à la persécution politique des différents régimes (RETA 2009, 1063).

discriminants et les obstacles tant au sein de l'organisation de Montoneros et notamment de sa morale (sexuelle) révolutionnaire que dans la mémoire de la militance des années 1970.

Chapitre 3 : Montoneros

Depuis la chute du *Che* Guevara à La Higuera en Bolivie le 9 octobre 1967 considérée comme l'un des événements marquants la fin du projet guérillero dans la plupart de l'Amérique Latine, s'était opéré dans la gauche argentine un déplacement visible vers la pensée de Juan Perón. L'un des moteurs de ce mouvement avait été la transcription et diffusion de la part des organes de presse du Mouvement Révolutionnaire Péroniste qui, grâce à un réseau clandestin, avait permis la circulation de correspondance, enregistrements et livres tâchés de références au climat idéologique tiers-mondiste³⁰⁹ du Leader conçu initialement comme un véritable révolutionnaire socialiste à la hauteur du *Che* (OTERO 2018). Dans son ouvrage *La hora de los Pueblos* (1968), ce Général avait forgé la nouvelle obligation de la jeunesse péroniste radicalisée de défendre le futur et réaliser la libération du peuple en lui assignant un rôle dominant dans les transformations sociales en cours avec le concept de *trasvasamiento generacional*. D'après le Leader, le Mouvement Péroniste souffrait d'une dissociation entre les dirigeant.e.s et les masses impliquant le manque d'union et de solidarité. La seule solution au problème des dirigeant.e.s au sein du MP était, d'après lui, l'élimination - par quelque moyen que ce soit - des producteur.trice.s du Mal : les dirigeant.e.s décollé.e.s du peuple, voire manquant.e.s de l'honnêteté et de l'humilité indispensable. En faisant reculer dans un premier moment le rôle de la branche syndicale au sein de « son » mouvement, le Général avait écrit que la jeunesse était le meilleur instrument de régénération du Justicialisme en cassant définitivement et également le mythe des militaires héroïques (comme dirigeants) et l'attitude de la clique militaire (GASPARINI 1988, 43) par la définition de l'Armée de terre régulière comme une force d'occupation (RAIMUNDO 1998, 222) et non pas de libération. L'image de l'Argentine comme un pays occupé et de l'ennemi comme un envahisseur étaient communes pour qualifier la Résistance Péroniste déjà

³⁰⁹ Le tiers-mondisme avait été présenté comme une alternative à la division du monde entre Nord et Sud qui luttait contre toute forme de dépendance, directe ou indirecte, politique et économique ainsi que pour la défense de l'indépendance et de la souveraineté des peuples sans pourtant préfigurer un régime politique particulier. Le premier livre de Juan Perón avait été publié en 1967 avec le titre *Latinoamérica. Ahora o nunca*. Dans son analyse, Otero (2018) a éclairci la manière dont le Général avait qualifié tant le communisme que le capitalisme comme des impérialismes afin de réaffirmer son idée de la troisième position justicialiste et de l'intégrer à celle chrétienne du tiers monde, en la distinguant cependant du socialisme international dogmatique (le communisme). Cet argument avait été confirmé l'année suivante dans son deuxième livre, *La hora de los pueblos* où Juan Perón avait écrit que le justicialisme n'était qu'un socialisme national chrétien (synonyme de communauté, voire communautarisme) et que toute personne s'y opposant travaillait pour le communisme. En 1971, Octavio Getino et Fernando Pino Solanas (deux référents du groupe *Cine Liberación*) avaient réalisé deux documentaires probant les représentations révolutionnaires du Général : *Perón, la revolución justicialista* et *Actualización política y doctrinaria para la toma del poder* qui avaient été reproduit clandestinement au sein de syndicats et des unités basiques. Le concept de Tiers Monde avait été proposé par la NI (et utilisé jusqu'au début de 1970 lorsque l'analyse s'était réorientée, notamment dans Montoneros, sur le concept d'anti-impérialisme) afin de le distinguer du Deuxième Monde libéré soit par Washington soit par Moscou ainsi que pour rompre l'hégémonie conceptuelle des deux mondes de la Guerre Froide imposée aux intellectuel.le.s (OTERO 2013, 188). C'est à cet ensemble d'autodénominations que je me réfère quand j'utilise ce terme dans la thèse.

en 1955 où cette figure était condensée dans l'impérialisme britannique dont le bras armé en Argentine était le gouvernement de la Révolution Libératrice, les FFAA, l'oligarchie et les partis politiques traditionnels (GORZA 2017, 15). La participation informelle de la population civile en parallèle avec celle de l'Armée régulière et nationale étaient censés entraver et compliquer la domination du territoire de la part de l'envahisseur en coupant par exemple ses communications ou en le privant de ses sources d'approvisionnement. Cette manière d'envisager la Résistance – liée aux théories sur les stratégies de la guerre et aux références telles que les résistances aux nazismes et les fascismes européens dans le cadre de la Deuxième Guerre Mondiale et de la Guerre Civile Espagnole – renvoyait à une situation asymétrique parmi les forces participantes au conflit (GORZA 2017, 23). Ce fut cependant entre 1959 et 1960 – c'est-à-dire après à la Révolution cubaine - que des secteurs du péronisme qui s'étaient approchés au marxisme et aux expériences des processus de libération nationale dans le Tiers Monde avaient entamé à mettre en discussion la relation avec les militaires et notamment la stratégie du coup d'État pour réussir la mission du retour de l'exil forcé de Juan Perón (GORZA 2017, 17). À ce moment-là, autrement dit, la jeunesse avait commencé à poser sur la table de discussion la possibilité de créer une Armée populaire issue des rangs de la militance. La jeunesse devait développer une capacité mobilisatrice comme jamais. Toutefois, vu que la tâche d'épuration aurait dû être irrégulière et fragmentée, la *jeunesse merveilleuse* aurait dû être séparée de la fonction politique du péronisme censé pourtant l'appuyer efficacement. Se gardant détaché des conspirations putschistes caractérisant les révolutions militaires (RAIMUNDO 1998, 206), Juan Perón avait finalement affirmé que la guerre intégrale de libération (la guerre de guérilla du peuple) devait être accomplie par des formations spéciales (OTERO 2018). La différence entre l'avant-garde et les formations spéciales était que les secondes devaient être dissoutes lorsque le Leader le croyait convenant vu qu'elles auraient été créées pour agir dans une conjoncture et une finalité particulière à savoir comme un facteur de pression dans les négociations, alors que la première répondait à la nécessité de conduire – en tant que son aile gauche - le mouvement pour déplacer la bureaucratie et transformer le MP en un mouvement de libération nationale totale (POZZONI 2017, 128).

Ce changement de méthodologie de l'action politique était lié à une nouvelle compréhension et à une nouvelle époque où la domination avait assumé des formes différentes et si elle était qualifiée de puissante, elle n'était pas pourtant conçue comme invincible (PÉREZ 2018, 77). Les transformations escomptées au sein de la NI n'étaient pas conçues comme fiables exclusivement à une vision progressiste du devenir historique mais elles requéraient une intervention subjective, un forçage à même d'inaugurer un historicisme volontariste (OBERTI 2015, 19), c'est-à-dire la volonté de transformer pour toujours un monde d'injustice et d'humiliation. Plus particulièrement, les changements étaient conçus en termes de modifications profondes tant des structures et institutions

que de la conscience des sujets pouvant imaginer et incarner les projets révolutionnaires. Ces métamorphoses auraient dû impliquer la conversion en politique de la subjectivité ternie par la culture bourgeoise des militant.e.s (OBERTI 2015, 17) : la dernière et la plus importante ambition révolutionnaire – comme l’avait suggéré *el Che* (GUEVARA 1965) influencé par et rectifiant l’humanisme marxiste (CARNOVALE 2011, 186) – était de voir l’être humain.e libéré.e de son aliénation imposée par les relations capitalistes et impérialistes. En exaltant la portée presque illimitée de la volonté révolutionnaire, la pensée guévariste avait pu réaliser ces transformations étant donné que de l’action des hommes dépendait le rythme de l’Histoire. En ce sens, le socialisme n’arrivait pas seul, il fallait plutôt le faire jour par jour, inlassablement (CARNOVALE 2011, 192). Lors de son troisième Congrès en janvier 1969, la première Tendance Révolutionnaire Péroniste avait postulé qu’une avant-garde politico-militaire était nécessaire pour faire face à une dictature ayant annulé toute liberté. Par des actions de choc, ces avant-gardes péronistes auraient permis de faire réagir des grandes masses (OTERO 2019, 5) de façon à réaliser une véritable guerre du peuple. Il fallait prendre le pouvoir pour le peuple et, comme la première vague de la NI latino-américaine³¹⁰ l’avait enseigné, c’était impossible de le faire pacifiquement. L’idée de la TRP avait finalement été que la guerre des guérillas n’était pas incompatible (ou contradictoire) avec la lutte des masses ; au contraire, elle l’aurait élevée sur trois lignes de combats : l’appareil répressif de l’État bourgeois, l’idéologie bourgeoise enracinée dans le peuple et la morale bourgeoise individualiste (OBERTI 2015, 36). Renforcée par les succès de Tupamaros en Uruguay (GASPARINI 1988, 25), le 29 mai 1970 Montoneros avait annoncé la réussite de l’Opération *Pindapoy*, à savoir la séquestration du lieutenant général Pedro Eugenio Aramburu par la main de son Commando Juan José Valle en diffusant sur la

³¹⁰Avec le concept de vagues (*oleadas*) de violence révolutionnaire, Alberto Martín Álvarez et Eduardo Rey Tristán (2012) ont identifié les différents processus à caractère national comme appartenant à une unique vague révolutionnaire propre à la NI latino-américaine. Comme l’a expliqué également Ewald Cortina Orero (2017, 82), la vague révolutionnaire a expérimenté des phases de contradiction et d’expansion. Ces vagues (dans la vague) ont correspondu, d’après l’auteur, à trois processus de mobilisation particuliers. La première vague avait entamée en 1959 avec le triomphe de la révolution cubaine et terminée avec la mort en 1967 d’Ernesto Guevara en Bolivie. La deuxième, concernant la période allant de la fin de 1960 à la fin de 1970, avait eu comme sa géographie principale le Cône Sur (Chili, Uruguay et Argentine) et comme son scénario privilégié les zones urbaines. Finalement, la troisième étape, allant de la fin de 1970 jusqu’au 1996, avait eu les organisations politico-militaires centroaméricaines (Nicaragua, El Salvador et Guatemala) et andines (Colombie et Pérou) comme ses référentes principales. Parmi les caractéristiques de la NI latino-américaine, Martín Álvarez et Rey Tristán (2012) ont signalé les aspirations de transformation sociale à travers des nouvelles formes d’action (et notamment la violence révolutionnaire comme un élément central de la mobilisation), son opposition à la gauche traditionnelle, la primauté des groupes sociaux de provenance urbaine et formation universitaire et sa liaison avec les mouvements de libération du Tiers Monde. Par-delà le partage en vagues, cet encadrement historique permet d’aborder la question de la violence révolutionnaire en Argentine pendant les années 1970-1980 sans négliger son caractère international. En d’autres termes, l’on ne peut pas comprendre l’existence de la NI en Argentine et les pratiques de la violence révolutionnaire (notamment de Montoneros) ainsi que leurs légitimités si l’on oublie de prendre en compte dans l’analyse l’existence d’activités similaires et prolongées dans plusieurs pays qui partageaient non uniquement un espace géographique et culturel mais également un *ethos* révolutionnaire à même de franchir les frontières nationales et de générer des relations, des dynamiques et des liaisons significatives (en termes tant organiques qu’identitaires) parmi les différents groupes nationaux. Oublier le caractère international de l’exercice de la violence révolutionnaire en Argentine signifie également s’empêcher de traiter plusieurs expériences comme les participations des militant.e.s argentin.e.s dans les luttes dans d’autres pays (d’exil ou pas), les voyages et les entraînements politiques et/ou militaires dans d’autres territoires que celui national et aussi la traduction et la publication de textes, à savoir leur circulation et leur interprétation. Ces liaisons connues avec le nom d’expériences internationalistes, comme l’a remarqué Cortina Orero (2017, 83), ont été cruciales pour la transmission des pensées, stratégies de mobilisation, répertoires d’action et pratiques politiques.

radio *El Mundo* son premier communiqué. Délié depuis quelque temps des fronts de masse, le Groupe Fondateur de Montoneros avait déclaré que cet homme – représentant dans plusieurs secteurs du péronisme la Révolution Libératrice, le caractère antipéroniste et l’antipode de la militance populaire (CUCCHETTI 2008, 14 et 16) - était accusé par la Justice Populaire d’avoir trahi la Patrie et le peuple. Trois jours après la séquestration d’Aramburu, Emilio Ángel Maza et Fernando Luis Abal Medina (deux jeunes qui en 1955 avaient eu une dizaine d’années) avaient fusillé le général *gorille* dans la maison principale de la propriété rurale *La Celma* de la famille Ramus à Timote pour les exécutions du 9 juin 1956, pour revendiquer l’apparition du cadavre d’Evita et – en mots de Juan Gasparini (1988, 40-41) – pour mettre fin une fois pour toutes à la trajectoire latifundiste et de haine institutionnalisée dans le mouvement ouvrier incarnée par la volonté de ce personnage politique de subordonner le péronisme. Parmi les manières mal vues par Montoneros de rendre docile le péronisme il y avait sa démocratisation dans les urnes. Après dix jours de détentions, fausses pistes et intrigues, le général Alejandro Agustín Lanusse³¹¹ - même s’il n’avait pas bénéficié de l’appui de la totalité des commandants de l’Armée de terre - avait promu un coup d’État et il avait appelé le général Roberto Marcelo Levingston (à ce moment-là représentant argentin dans la Junte Interaméricaine de Défense de Washington) afin de lui offrir la présidence. Avec son second communiqué, Montoneros avait revendiqué – dans le dos de Juan Perón - sa propre inscription dans la tradition péroniste en estimant hériter la place de la jeunesse combattive née au sein de la RP au nom de l’officier qui avait dirigé la première tentative de faire retourner le Leader au pouvoir. Dans ce communiqué, Montoneros avait, premièrement, adhéré à la leadership du Général (souveraineté politique, indépendance économique et justice sociale) sans faire explicitement allusion au socialisme (OTERO 2018). Deuxièmement, ces jeunes s’étaient approprié.e.s du référent de la lutte dévouée contre la domination oligarco-capitaliste le plus en vogue du révisionnisme historiographique de l’Argentine authentique (une alternative à l’historiographie libérale, accusée d’avoir établi une Argentine fictive), les *montoneras* du XIX^{ème} siècle. L’assassinat d’Aramburu, une action hautement symbolique, avait fait gagner à Montoneros sa légitimité politique ainsi qu’une première sympathie ayant contribué à forger sa leadership parmi les groupes de guérillas du péronisme radicalisé. Cette leadership avait cependant été contestée par les groupes passés à la mémoire comme l’homogénéisé péronisme de droite.

³¹¹ Contrairement à l’exprimé par les communiqués, le gouvernement de Juan Carlos Onganía avait soupçonné qu’Alejandro Agustín Lanusse était le responsable de cet acte (LARRAQUY et CABALLERO 2000) alors que d’autres croyaient que l’assassinat avait été l’œuvre de factions internes aux FFAA en raison des manœuvres précédemment effectuées d’ouverture au péronisme (PÉREZ 2018, 37) par Aramburu à l’encontre d’Onganía (CUCCHETTI 2008). Le 8 juin 1970, le général Onganía avait été obligé à renoncer au gouvernement et le 13 juin l’on avait annoncé que le nouvel président était le général Roberto Marcelo Levingston. Pendant sa présidence les attentats, les séquestrations et les opérations militaires des organisations révolutionnaires de guérillas à l’encontre de la dictature et aux personnes qui l’appuyaient s’étaient multipliées (PÉREZ 2018, 38).

Les doutes sur l'existence d'une organisation nommée Montoneros avaient commencé à se dissiper le 1^{er} juillet 1970, après que 25 guérillero.a.s cordobais.e.s³¹² – divisé.e.s en quatre Commandos nommés Eva Perón, Commandant Uturnco, Général José de San Martín et 29 de Mai et identifié.e.s avec des bracelets bleu et blancs marqués par l'écrite *Montoneros* - avaient pris le contrôle de la centrale téléphonique, de la succursale locale de la Banque de Córdoba, du commissariat, de la poste et de la Municipalité de La Calera pendant une heure. Après avoir obligé les policiers incarcérés dans le commissariat à chanter *La marche péroniste* et avoir peint sur les murs du centre les écrites *Montoneros* et *Perón ou mort*, ces militant.e.s avaient laissé la ville dans un convoi de voitures en répandant des clous *miguelito*³¹³ et en diffusant *La marcha de los muchachos peronistas* depuis un haut-parleur. En dehors de Córdoba, l'une des voitures était tombée en panne et Luis Lozada et José Fierro avaient par la suite été blessés et détenus par la Police. Ayant obtenu des informations de ces détenus, les forces de sécurité avaient fait irruption dans la maison située dans le quartier Los Naranjos de la ville de Córdoba où se trouvaient les chef.fe.s de l'opération (LANUSSE [2005] 2007, 145). À la fin des tirs, Maza et Ignacio Vélez avaient été gravement blessés, alors que Soratti et Liprandi avaient été arrêté.e.s comme, après peu, Raúl Guzzo Conte Grand. La Police avait trouvé dans cette maison une nouvelle donnée qui lui avait permis de découvrir une bonne partie de la structure et du fonctionnement de Montoneros³¹⁴ : l'autorisation accordée par Norma Arrostito à Maza de conduire une Renault 4. Ce document, d'après l'expertise policière, avait été tapé avec la même machine à écrire des communiqués de la séquestration d'Aramburu. Le 6 juillet Maguid avait été détenu sur le lieu de travail et il avait balancé la *quinta* de Falsachi où il avait été réfugié pendant une semaine avec l'aide du Groupe Sabino. Sara Lucía Herrera Contreras avait reconnu le visage de Maza - mort le 8 juillet dans l'hôpital – comme appartenant à la personne à laquelle elle avait ouvert

³¹² En suivant la recherche de Lucas Lanusse ([2005] 2007, 145), à la prise de La Calera avaient participé uniquement des membres de la cellule de Córdoba du Groupe Fondateur de Montoneros (Emilio Maza, Ignacio Vélez, Cristina Liprandi de Vélez, Carlos Capuano Martínez, Susana Graciela La Grosse Lesgart, Luis Lozada, José Fierro et Alejandro Yofre) ainsi que des membres du Groupe Córdoba (Elvio Alberione, Mariano Pujada, Alberto Molina, Carlos Soratti Martínez, Osvaldo Suárez, Raúl Guzzo Conte Grand, Cecilio Salguero, Dinora Gebennini, Jorge Escribano, Jorge Mendé, María Lenor La *Viernamienne* ou *Marilor* Papaterra de Mendé, Hugo Barretta, Jesús María Luján et Manuel Lorenzo).

³¹³ Le clou *miguelito* est exposé dans la salle *Petites et grandes rébellions* de l'Espace pour la Mémoire La Perla de Córdoba (visité par moi-même le 26 septembre 2019) comme l'un des objets désobéissants représentant des stratégies conçues par les manifestant.e.s des années 1960 et 1970 afin de à la fois repousser la répression policière et diffuser leurs propositions politiques. Les qualités communes du *miguelito*, des billes (utilisées pour saboter le passage de la cavalerie étant donné que si un cheval y marchait dessus il pouvait tomber et empêcher l'avancé pendant la protestation), des *molotov*, du mégaphone alimenté par des batteries, de la ronéo et de la machine à écrire portative étaient d'être aisément transportables et passibles d'être occultées, voire de passer inaperçues. Concrètement, les « miguelito » étaient des pièces de fer sous forme d'étoile à pointes ou à lames qui étaient faits maison et disséminés sur le sol afin d'entraver le passage. La caractéristique principale spécifique à cet objet de lutte appelé *tribulus* dans la Rome Antique et utilisé également en Japon par les Samurais est qu'une fois tombé par terre, au moins l'une de ses pointes acérées s'élève toujours vers le haut. Cette appellation rendait hommage au Secrétaire Général du Mouvement de la Gauche Révolutionnaire chilienne Miguel Humberto Enriquez Espinosa qui avait utilisé ce type de clous dans des protestations contre le gouvernement du démocrate-chrétien Eduardo Frei Montalva en les popularisant comme des ressources pour percer les pneus des véhicules des forces de sécurité.

³¹⁴ Lanusse ([2005] 2007, 147) a affirmé que même si Montoneros n'était pas une organisation véritablement unifiée et coordonnée avec une présence dans plusieurs lieux du pays, les événements ayant succédé la prise de La Calera avaient mis en évidence le système de réseaux desquels ces groupes provenaient. Il a également ajouté que c'était grâce à ces réseaux-ci que Montoneros avait pu subsister dans des conditions extrêmement néfastes.

la porte de sa maison le 29 mai passé. Le prêtre tiers-mondiste Alberto Carbone avait été détenu en qualité de possesseur de la machine à écrire que Firmenich lui avait confié quelques jours avant. Il faut ajouter que dans la maison de Los Naranjos, la Police avait trouvé également un dossier contenant une liste de collaborateur.trice.s en code qui avait été rapidement déchiffrée (LANUSSE [2005] 2007, 145). Les jours suivants, après plus de 200 perquisitions, les forces de sécurité avaient détenu plusieurs personnes liées au Groupe de Córdoba de Montoneros : certaines avaient été libérées car la Police n'avait pas pu prouver leur liaison directe avec l'occupation de La Calera alors que d'autres avaient été détenues plusieurs mois même si elles n'avaient jamais participé à des actions armées. Environ 40 militant.e.s de ce groupe avaient dès lors décidé de passer à la clandestinité en se cachant dans la ville de Santa Fe grâce à l'aide de la cellule clandestine de cette Province et à son ample réseau préexistant à Montoneros – au sein duquel Lanusse ([2005] 2007, 148) a mentionné le réseau organisé par le prêtre Rubén Dri ayant déclenché le processus d'insertion dans Montoneros du Groupe Resistencia - qui avaient essayé de leur fournir des documents, de l'argent et des voitures et d'organiser les sorties de militant.e.s recherché.e.s vers plusieurs lieux du pays et éviter ainsi l'annihilation de l'organisation (LANUSSE [2005] 2007, 148). Étant donné le coût économique que la mise en œuvre de ce type d'aide comportait, un commando de la cellule clandestine de Santa Fe avait décidé de braquer l'Hôpital Italien de Santa Fe le 31 juin. Dans cette opération, les guérillero.a.s avaient abandonné par inadvertance un passeport qui avait permis à la Police d'arrêter plusieurs membres du Groupe Santa Fe (parmi lesquel.le.s il y avait Mario Ernest) sans pourtant s'apercevoir que ces personnes-ci faisaient partie de Montoneros (LANUSSE [2005] 2007, 147). Quant à l'exposition des membres du Groupe Fondateur de Buenos Aires – réfugié.e.s dans quelques maisons de Buenos Aires fournies par les FAP (PÉREZ 2018, 38) -, depuis la moitié de juillet 1970 dans les principales villes du pays, des panneaux demandaient la capture de Ramus, Abal Medina, Firmenich, Capuano Martínez et Arrostito pour la séquestration d'Aramburu (LANUSSE [2005] 2007, 146). Si le 16 juillet, la Police avait trouvé le cadavre d'Aramburu grâce aux témoignages de gens de la Province de Santa Fe qui avaient reconnu Firmenich et Ramus car ces deux s'étaient préalablement dédiés à l'achat et à la vente de propriétés à Santa Fe et les gains acquis avaient été transférés dans un camp de la localité de Timote (Province de Buenos Aires), le 27 juillet la Police avait également demandé publiquement la capture de José Sabino Navarro. Finalement, inspiré par la prise de La Calera de Montoneros ainsi que par l'occupation du 8 octobre 1969 par Tupamaros de la ville de Pando (à 30 km de Montevideo), le 30 juillet 1970 sept commandos d'environ 40 combattant.e.s (parmi lesquel.le.s il y avait Juan Julio *Iván* Roqué, Francisco *Paco* Urondo, Roberto Quieto, María Angélica Sabelli, Alberto Miguel Camps et Marcos Osatinsky) coordonnés par Carlos Enrique Olmedo (un étudiant de Philosophie et employé de l'entreprise Gillette ainsi qu'ami d'Eguren) avaient

occupé la ville de Garín au nord du Grand Buenos Aires entre 13h00 et 14h30 en concrétisant la première opération militaire publique des Forces Armées Révolutionnaires. Les FAR avaient recouvert cette ville de pamphlets et ses sigles. Avec cette Opération Gabriela, les FAR avaient envisagé non uniquement d'obtenir de l'argent (3'316'628 pesos argentins), des armements (sept pistolets, quatre revolvers, deux mitraillettes et des chargeurs) et des uniformes avec les plaquettes policières mais également de démontrer l'efficacité de la lutte armée, la faisabilité d'opérations d'occupation illicite et la vulnérabilité du régime militaire de Levingston.

Malgré les difficultés, Abal Medina avait décidé de continuer à travailler pour réorganiser Montoneros que Lanusse ([2005] 2007, 149) a défini être en ce moment constitué par des groupes originels (composés par des jeunes catholiques qui avaient décidé de prendre les armes en s'identifiant avec le péronisme) ayant façonné une sorte de fédération en transition vers une véritable organisation à caractère national. Le 1^{er} septembre 1970, Abal Medina avait participé à la reprise de l'activité de Montoneros (même si cette opération avait été faite passer pour un délit commun de cambriolage) avec un assaut à la succursale de Ramos Mejía de la Banque de Galice et de Buenos Aires (LANUSSE [2005] 2007, 147). Le chef de Montoneros avait également réalisé plusieurs rencontres avec des militant.e.s dans des appartements, des bars de la Capitale Fédérale et du Grand Buenos Aires y compris dans la pizzeria La Rueda de William C. Morris (Province de Buenos Aires) en l'occurrence avec Sabino Navarro et Luis Rodeiro. Célébré depuis ce moment-là comme le Jour du Montonero, le 7 septembre 1970 Ramus et Capuano Martínez étaient de garde dans deux voitures quand trois policiers en civil étaient entrés dans le bâtiment et un policier en uniforme s'était approché à Ramus qui avait commencé à tirer. En entendant les coups, même les policiers et les guérilleros qui étaient dans bar avaient commencé à tirer : Abal Medina était mort blessé, à Ramus était explosée dans les mains sa grenade, Sabino et Capuano Martínez s'étaient enfuis (l'un courant et l'autre avec la voiture) et Rodeiro avait été détenu (LANUSSE [2005] 2007, 148). La présence aux funérailles des premiers martyres de Montoneros (Maza, Abal Medina et Ramus) avait donné preuve d'une sympathie et d'un soutien qui avait concerné non seulement des organisations spécifiques (la Jeunesse Étudiante Catholique de Carlos Mugica, la Fédération des Groupes Intégristes de Córdoba³¹⁵, le Mouvement des Prêtres pour le Tiers Monde et les membres liées à la revue *Christianisme et*

³¹⁵ En suivant Ana Noguera (2019, 60-62), l'*Integralismo* était composé par des étudiant.e.s de l'Université Nationale de Córdoba et il s'était fait connaître notamment depuis la grève universitaire de 1966. L'Intégrisme avait en effet été l'acteur qui avait imposé la posture d'arrêt pour un temps indéterminé et il avait proposé la grève de faim commencée en août 1966 dans la paroisse universitaire *Cristo Obrero*. Cette église s'était transformée dans un espace de militance juvénile importante où l'on avait articulé la pensée postconciliaire, le péronisme et le marxisme et d'où il était né le Mouvement Universitaire Christ Ouvrier. Au sein de ce mouvement il y avait une aile qui avait priorisé le développement militaire depuis une conception foquiste. Ce groupe – composé entre autres par Emilio Maza, Fernando Abal Medina, Gustavo Ramus et Mario Firmenich - s'était lié d'abord à la revue *CyR* et aux Commandos Péronistes de Libération. Ensuite, après un voyage à Cuba, il avait rompu avec Juan García Elorrio à cause de son autoproclamation comme leader sans discussions préalables. L'autre aile du Mouvement pariait en revanche sur l'accroissement des divers fronts légaux en conformité avec une ligne de masses. C'était en 1969 qui était née le groupe péroniste Loyauté et Lutte formant, ensemble à d'autres groupes, le Péronisme de Base de Córdoba (qui n'est pas à confondre avec le Péronisme de Base des Forces Armées Péronistes).

Révolution) du monde des chrétien.ne.s radicalisé.e.s et péronisé.e.s d'où provenaient ces guérilleros mais aussi d'autres secteurs du MP (LANUSSE [2005] 2007, 159 en raison). Si le délégué de Juan Perón Jorge Daniel Paladino – flanqué par Lorenzo Miguel et Andrés Framini - avait tout de suite condamné face aux journalistes la séquestration et l'assassinat d'Aramburu et si dans un premier moment Gustavo Rearte (entre autres péronistes révolutionnaires) avait cru que ce meurtre devait être attribué à un conflit interne aux FFAA, la sympathie et l'enthousiasme pour Montoneros avaient été exprimés par des militant.e.s de la RP, des membres des JP, des dirigeant.e.s syndicaux.les et beaucoup d'ouvrier.e.s qui avaient jugé la mort infligée à Aramburu comme un acte de justice et ces jeunes guérilleros – ayant apporté une bouffée d'air frais dans un Mouvement tâché de trahisons et déloyautés - comme des victimes de la répression inhumaine. Au deuil pour la mort d'Abal Medina et Ramus avaient adhéré beaucoup d'entités (FAP, ALN, MNT, 62 Organisations, CGTA, Syndicats Universitaires de Droit et Argentin, Mouvement de la Reconquête Argentine et ARP) et des personnages politiques (comme Arturo Jauretche et le dirigeant syndical des Pâtes Miguel José Gazzera) dont une couronne de fleurs signée par Juan Domingo Perón (LANUSSE [2005] 2007, 161). Le concept de Socialisme National comme objectif politique et idéologie du MP selon Montoneros était apparu la première fois dans une interview publiée dans le n°26 (novembre-décembre 1970) de *CyR* titrée « Parlent les Montoneros ». En se qualifiant comme le bras armé du péronisme, Montoneros avait exprimé son intention de constituer une avant-garde armée (le Mouvement Armé Péroniste) garantissant l'accès au pouvoir des travailleur.se.s avec d'autres organisations. Le Socialisme National avait été par la suite qualifié comme l'encadrement socialiste (à savoir la suppression des relations capitalistes - de la propriété privée et des moyens de production – et la planification intégrale de l'économie par l'État révolutionnaire en accord avec les spécificités de la structure productive nationale) attaché et révérencieux à l'histoire et à la culture nationale, humaniste et chrétienne argentine, respectueuse avant tout de la personne humaine. Cette doctrine expliquant la nécessité d'une Armée de terre populaire rendant possible la nationalisation de l'économie, le contrôle ouvrier de la production et l'expropriation de l'oligarchie, des propriétaires terriens, de la bourgeoisie industrielle et des monopoles internationaux avait été présentée comme une création du général Perón alors que celui-ci n'avait jamais fait aucune référence au socialisme dans ces termes³¹⁶. Autrement dit, Juan Perón ne s'était jamais exprimé, malgré les sollicitations, ni sur la nationalisation ni sur l'expropriation ni sur la planification centralisée de l'économie (OTERO 2018). Le 26 juin 1971, c'est-à-dire la même année où Montoneros, FAL, FAP et FAR avaient organisé une attaque au pénitencier *Buen Pastor* du quartier de Sant Telmo de la Capitale Fédérale) pour libérer Amanda

³¹⁶ Le chemin national vers le socialisme (ou Socialisme National) invoqué par Juan Perón et diffusé en 1971 par le film *Actualización política y doctrinaria para la toma del poder* produit à Madrid par le Groupe Cinéma Libération ne concevait pas le péronisme comme une étape de passage vers le socialisme mais comme l'une parmi les formes du socialisme (RETA 2009, 1061).

Peralta (FAP), Ana María Solari (FAP), Ana María Papiol (FAL) et Lidia Marina Malud (FAL) constituant l'une des premières opérations conjointes des futures Organisations Armées Péronistes (GASPARINI 1988, 33), avait entamé également la période du renforcement organisationnel des sections régionales ainsi que de la création d'un Conseil National de Montoneros. Le premier Bulletin Interne titré *Montoneros. Ligne politico-militaire* avait fourni la stratégie et la tactique des organisations militaires et politiques car si Montoneros avait une structure, celle-ci comprenait également des nombreux noyaux de militances légales, à savoir syndicale, territoriale et estudiantine dont les liens avec la Direction Nationale n'avaient pas été totalement organiques (OBERTI 2015, 102 et 199). Par l'étude de témoignages d'anciennes militantes, Oberti (2015, 201-203) a remarqué que cette formation (entre plusieurs facteurs) explique la difficulté rencontrée par certain.e.s militant.e.s entré.e.s dans Montoneros depuis les groupes de quartiers et/ou syndicales lorsqu'il s'agit de définir aisément leur appartenance et adhésion (ou pas) à la lutte armée et aux exigences de la militance organique, uniforme et obéissante. Finalement, entre 1971 et 1972 Montoneros avait été reconnue par Juan Perón. Ce *principe* d'intégration dans le MP avait représenté pour Montoneros des avantages mais aussi des défis nouveaux et complexes car il résultait paradoxale l'aspiration d'essayer à la fois à s'accommoder dans ce mouvement et à son leader et à aspirer à être reconnue comme son avant-garde.

Rocío Otero (2018) a soutenu qu'alors que Juan Perón encadrait les actions de choc de Montoneros dans le chemin pour parvenir à gagner les élections (les Montoneros n'auraient eu dans le péronisme qu'un rôle tactique d'usure de l'ennemi.e et non pas politico-stratégique au sein du péronisme), Montoneros le dés-écoutait et projetait une image de soi-même comme une avant-garde armée d'un mouvement de libération se délinéant toujours plus précisément comme fondé dans le péronisme et ayant un objectif socialiste. Cette posture avait généré une tension entre le foquisme et le populisme qu'Oberti (2015, 198) a estimé constituer l'expression de la relation entre l'avant-gardisme de Montoneros et ses pratiques dans le mouvement des masses. D'après Calveiro ([2005] 2008), dans cette relation entre l'avant-garde et le mouvement des masses, le populisme avec son verticalisme et son paternalisme, plutôt que contrebalancer le foquisme, avait alimenté un type de lien utilitaire où les masses étaient conçues et traitées comme un groupe d'appui, une gare de triage³¹⁷, une force de frappe et un lieu de recrutement. Dans ce chapitre 3 (et ensuite dans le chapitre 4) j'essaie d'analyser les relations entre Montoneros et ses fronts politiques (où il y avait la plupart de femmes militantes) dans les différentes étapes historiques où les stratégies et l'organisation de Montoneros avaient changé. Dans ce chapitre 3, je me concentre sur l'étape d'émergence de Montoneros – comme une

³¹⁷ Littéralement, une gare de triage est une gare ferroviaire spécialisée où les wagons de marchandises isolés de leur rame initiale sont triés pour être incorporés dans de nouveaux trains de marchandises.

organisation clandestine - et l'approchement réciproque à des fronts politiques (semi)légaux jusqu'à son engagement réussi dans la campagne électorale à la faveur du Justicialisme et sa participation au gouvernement du péroniste Héctor Cámpora ayant impliqué également des tentatives d'institutionnalisation de cette organisation politique qui, bien qu'elle n'avait jamais abandonné sa structure militaire, avait proposé et mis en pratique des projets politiques démocratiques et populaires innovateurs. Grâce aux études (entre autres) de Grammático (2012), Oberti (2015) et Noguera (2019), l'on a pu mettre l'accent de l'analyse sur les actions (au lieu qu'uniquement sur la discipline et les ordres de la haute hiérarchie de Montoneros) des fronts de masse et de leurs membres ayant acquis des compétences politiques et des leadership politiques importantes dans cette relation qui s'était caractérisée par des adhésions très hétérogènes. Si l'adhésion ou pas des membres des fronts politiques a été généralement discutée dans l'académie par rapport à l'adhésion (sympathisante ou participante) à la lutte armée, dans cette thèse j'argumente que d'autres éléments avaient influencé le processus (hétérogène) d'adhésion (ou pas) des membres et des fronts politiques variés à Montoneros. Outre aux dissidences par rapport à des actions militaires de Montoneros (comme notamment l'assassinat de Rucci), j'aborde par exemple les différentes positions des jeunes péronistes par rapport à leur loyauté au Leader du MP ou le refus de Montoneros d'accepter dans ses files le FLH. Les expériences et les pratiques politiques développées par et dans ces fronts - et même dans *ses* fronts politiques sur lesquels la haute hiérarchie de Montoneros n'avait pas eu un contrôle total – sont analysées dans cette thèse par le concept de capitalisation, méconnaissance y compris rejet du travail politique (pour le cas de cette thèse avant tout, féministe) de la part de l'organisation. Ce chapitre 3 termine avec l'éloignement progressif de Montoneros de la structure bureaucratique du Justicialisme de Juan et Isabel Perón ; cette séparation avait coïncidé avec le développement du front politique de Montoneros composé uniquement par des femmes, à savoir le Groupement Evita que j'étudie dans les détails dans le chapitre 4.

3.1. La Jeunesse Péroniste avant Montoneros

Le débat sur l'utilisation révolutionnaire de la violence politique afin de modifier les relations de pouvoir était apparu dans la communauté politique argentine avant la Révolution cubaine (entamée en 1953, aboutie le 1^{er} janvier 1959 et déclarée socialiste en 1961) qui avait cependant représenté la réalisation la plus pleine de ce à quoi pratiquement toute la NI argentine avait aspiré : un nouvel système socialiste et antiimpérialiste (HILB [2005] 2009 ; LANUSSE ([2005] 2007, 40 ; CORTINA ORERO 2017, 82). Les premiers groupes de civiles³¹⁸ qui avaient soit tenté d'installer des foyers

³¹⁸ Il s'agit des premiers groupes de civiles qui intéressent l'utilisation de la violence politique des sujets politiques que ma thèse vise à aborder, à savoir les militantes de Montoneros. L'adjectif premier est utilisé ici pour exprimer le caractère (perçu comme) nouveau de la fréquence de l'utilisation de la violence de la part de la population civile depuis 1955 (GORZA 2017, 45) comme la saisie d'armes au moyen d'assauts aux arsenaux, le désarmement de policiers, l'assaut à des banques pour financer des opérations et des actes de

ruraux soit fait recours, dans le milieu urbain, à des pratiques passibles de générer des dommages matériels et/ou de mettre en danger leurs vies et/ou d'autrui employant des armes et des explosifs avec des objectifs politiques avaient émergé en Argentine depuis 1955, c'est-à-dire dans un contexte politique national marqué par le bombardement du 16 juin 1955 sur la Place de Mai depuis les avions de la Marine, quatre coups d'État militaires, la renonciation suivie par la décision de Juan Perón de s'exiler et les limitations de participation politique du péronisme – pour l'explicitier - sous la Révolution Libératrice (1955-1958), les gouvernements d'Arturo Frondizi (1958-1962), de José María Guido (1962-1963) et d'Arturo Umberto Illia (1963-1966) et la Révolution Argentine (1966-1973). Alors que les premières expériences de foyer de guérilla (rurale) péroniste dataient de 1959-1964, Javier Salcedo (2015a et 2015b) a affirmé que les analyses des intellectuel.le.s engagé.e.s proposant des formes supérieures de lutte armée pour la prise du pouvoir avaient émergé à la fin des années 1960, après le coup d'État de Juan Carlos Onganía en 1966. Aux origines de l'historiographie théorique révolutionnaire, il y a le messenger (de Juan Perón) John Williams Cooke historiquement lié à la naissance de la (première) JP comme entité politique régénératrice de la combattivité du péronisme (ACHA 2010)³¹⁹ et notamment l'un des pères fondateurs du péronisme de gauche. Réfugié dans la maison de l'historien José María Rosa jusqu'au 24 octobre 1955 lorsqu'il avait été détenu par l'Armée de terre dans le Pénitencier de Las Heras (SEOANE 2014), Cooke avait été désigné par Juan Perón en novembre 1956 comme son délégué et héritier en Argentine, à savoir le lien entre le Leader et la Résistance. Accompagné depuis ce moment d'Alicia Eguren, Cooke avait organisé

propagande armée dans les usines en situation de conflit syndical. La perception de cette nouveauté avait également concerné la participation visible des femmes dans la violence armée dans la RP.

³¹⁹ Omar Acha (2010) a reconstruit l'expérience du Mouvement de la Jeunesse Péroniste de la République Argentine (dirigé par Luis Priori Gordillo) et analysé ses objectifs en faisant recours également à son organe de presse *Lealtad*. La première réunion constitutive de cette première JP avait été réalisée à Buenos Aires en décembre 1951 alors que sa première assemblée nationale s'était déroulée entre le 25 et le 30 mars 1954. Le sociologue a remarqué que si cette entité composée par des jeunes hommes de classe moyenne (les jeunes femmes du péronisme étaient encartées au PPF) avait acquis une visibilité progressive grâce principalement au travail autour de la candidature à la vice-présidence de la Nation du président du Conseil Supérieur du Parti Péroniste Alberto Teisaire, sa structure organisationnelle vague et sa conception comme un bélier du péronisme, c'est-à-dire un organe d'action (et non pas une association avec des objectifs autonomes) lui avaient empêché d'être intégrée dans la bureaucratie (le schéma) du Parti Péroniste. Acha (2010, 10) a remarqué que le conflit qui avait opposé le catholicisme au péronisme depuis la fin de 1954 faisant des catholiques des infiltré.e.s du MP avait produit des ruptures dans la JP qui avait attiré beaucoup d'activistes catholique y compris de l'Association de jeunes de l'Action Catholique et de la Jeunesse Ouvrière Catholique. Finalement, la décision de Juan Perón de réorganiser en 1955 son noyau de collaborateur.trice.s immédiat.e.s avait altéré les réseaux d'affinité politique dans la JP car Teisaire avait été éliminé de sa charge et substitué par Alejandro Leloir dans la nouvelle Junte Consultative Nationale du Parti Péroniste (BOSOER 2012). La JP (notamment de la Capitale Fédérale) avait dû se recomposer dans la nouvelle (et ultime) étape de construction de la République qui à Buenos Aires était dirigée par le nouvel intervenant du péronisme John Williams Cooke en collaboration avec les Unités Basiques. D'après les analyses d'Acha (2010, 18-19), Cooke avait considéré nécessaire un retour à l'adhésion fondationnelle du peuple qui devait être réaffirmée à travers des concentrations publiques. Cependant, Cooke n'avait ni un réseau important de contacts politiques ni un groupe de cadres qu'il lui était nécessaire pour réaliser sa tâche. Face à la parcimonie de la structure institutionnelle partisane, il avait interpellé la JP en lui attribuant une visibilité nouvelle même si fugace. Ensemble à l'anarchiste espagnol Abraham Guillén, Cooke avait proposé un plan pour organiser les milices avec des forces provenant de la CGT, des deux branches du PP et de la JP qui cependant n'avait pas été approuvé par le Général et les autorités les plus élevées du PP. Malgré ce refus, Cooke avait annoncé qu'il aurait assumé personnellement la tâche de conduire le Commando de la JP. Le sociologue a finalement affirmé que malgré qu'il y eût des contacts en 1958 entre les jeunes péronistes et des membres de la « première » JP, la jeunesse du péronisme proscrit avait oublié sa devancière en la rappelant comme une expérience sans importance y compris manipulée par Teisaire. Pour plus de détails sur la première JP consulter Omar ACHA, *Los muchachos peronistas. Orígenes olvidados de la Juventud Peronista (1945-1955)*, Buenos Aires, Editorial Planeta, 2011.

depuis la prison de Río de Gallegos le Commando National Péroniste de la Capitale Fédérale, c'est-à-dire l'un des premiers groupes qui s'était attribué l'autorité pour organiser la Résistance (BOZZA 2001, 142). Composé entre autres par des membres nouveaux.les et vieux.ille.s de la JP, ce commando dirigé par César Marcos et Raúl Lagomarsino avait prétendu s'ériger en l'instance suprême de coordination des centaines de Commandos clandestins qui agissaient dans le pays constituant l'opposition dure au gouvernement dictatorial antipéroniste parmi lesquels il y eut le Commando de la Jeunesse Péroniste. La pensée de la lutte révolutionnaire et anticolonialiste comme libération nationale et sociale de Cooke s'était développé dans le contexte d'un processus de décolonisation dans des pays d'Afrique et d'Asie intensifié dans les années 1960 - face (souvent, même si pas uniquement) à l'effondrement du développementisme comme modèle pour atteindre l'industrialisation – et notamment à sa traduction en Amérique Latine avec la Révolution cubaine. Selon Ernesto Guevara (in POZZONI 2017, 7), la libération était une émancipation par rapport à un dénominateur intérieur et extérieur et, en même temps, une désaliénation, prise de conscience et réappropriation de la propre nature du peuple. Selon Mariana Pozzoni (2017, 5), les processus de décolonisation avaient été accompagnés par des révolutions nombreuses qui avaient provoqué des changements radicaux dans un monde caractérisé par le conflit entre deux modèles socio-économiques opposés : le capitalisme et le socialisme. Dans ce contexte, l'acquisition du statut de pays développé s'était transformé dans l'objectif primaire des pays nommés du tiers monde (l'ensemble des pays caractérisés par une position d'équidistance entre les blocs occidental et communiste) dont l'Amérique Latine faisait partie. Militant de la lutte d'indépendance de l'Algérie, Frantz Fanon ([1952] 2015) avait affirmé que l'Afrique et l'Amérique ne devaient pas reproduire une nouvelle Europe (progressiste) mais qu'il était nécessaire la formation d'une nouvelle peau, une nouvelle pensée et un nouvel homme. Au niveau international, les années 1960 avaient été marquées par les mouvements antiracistes, la révolution sexuelle et la libération féminine, la révolution culturelle chinoise, la discussion chinoise-soviétique autour du chemin (violent ou pacifique) pour faire la révolution aboutissant dans la crise du mouvement communiste international, les rébellions des pays satellites de l'Union Soviétique contre sa politique de domination autoritaire et les manifestations liant les ouvrier.e.s aux étudiant.e.s comme Tlatelolco au Mexique ou le Mai français. Le triomphe de la Révolution cubaine avait mis en discussion la question de l'engagement intellectuel et elle avait démontré que l'on pouvait atteindre le socialisme depuis un mouvement national. En Argentine, un rôle transformatif de premier plan dans les années 1960 l'avait eu en effet la classe moyenne intellectuelle de gauche qui s'étant engagée, d'après Oscar Terán (in CUCCHETTI 2010, 31), dans un processus d'auto-culpabilisation se reprochant l'éloignement par rapport aux secteurs populaires. Cette distance avait été interprétée comme la conséquence d'avoir rechassé le péronisme

pendant la décade précédente et de ne l'avoir pas compris comme un sentiment populaire. La classe moyenne et, concomitamment, la formation du projet politique péroniste se caractérisant par une tentative de consolider une liaison directe entre l'État et le peuple étaient apparues dans une période où l'élite envisageait le pays comme une société cosmopolite et sans minorités. Enrique Garguin (2009) a soutenu que la notion de classe moyenne s'était constituée, pendant la première moitié du XX^{ème} siècle, à partir de deux principes centraux de différenciation. Le premier, articulé principalement par l'opposition binaire entre peuple et oligarchie, avait distingué la classe moyenne de la bourgeoisie *terrateniente* ; le second, articulé principalement par des catégories raciales, l'avait opposée finalement à la classe ouvrière. Avec l'apparition politique du péronisme, l'enchevêtrement des visions de la société était devenu tripartite : masses populaires, classe moyenne et oligarchie. Aux yeux des élites bourgeoises, le seul peuple légitime duquel tirer la souveraineté populaire de l'État-Nation était composé par des travailleur.se.s respectueux.ses, éduqué.e.s, héritier.e.s des européen.ne.s, voire par des blanc.he.s de la ville (les *porteños*). Par l'identification avec ce peuple, ce secteur de la population avait pu se dissocier de l'oligarchie. Pourtant, ce processus avait posé ce secteur en conflit avec - et l'exposée au risque d'être assimilé à - une masse définie comme honteuse et barbare : il devait non uniquement se distinguer socialement et racialement de cette masse mais également l'éliminer du paysage politique pour s'assurer le monopole du peuple argentin. Le peuple, autrement dit, n'était pas perçu comme étant péroniste ; celui-là était défini comme le peuple de Juan Perón. Ainsi, la classe moyenne était apparue en opposition au mouvement politique des *cabecitas negras* construit autour du Général qui avait identifié le peuple avec la classe ouvrière – renommée la classe des humbles - en entravant le rôle médiateur des syndicats. L'opposition se jouait sur la race, car cette classe moyenne avait associé le peuple péroniste à la nouvelle migration interne à l'Argentine et le rôle de pont entre celles-ci et le Leader était recouvert au niveau national par les actions d'Eva Perón (1951) et au niveau local par celles des Unités Basiques.

Vers le milieu de 1960, tant la Pédagogie que la Sociologie et la Théorie de la modernisation – colloquant l'axe du problème des États-Nations sous-développés dans le développement technico-industriel - étaient entrées en crises et avaient créé l'espace pour le développement de la Théorie de la dépendance demandant la rupture avec l'impérialisme et la bourgeoisie nationale (POZZONI 2017, 12). En particulier, la naissante Sociologie s'était centrée sur l'explication du phénomène péroniste. Cette relation progressive avec le péronisme (et le domaine politique) comme objet de recherche scientifique-sociale avait ouvert la voie, d'après Humberto Cucchetti (2010, 30), à des engagements politiques y compris radicalisés au sein desquels les sociologues étaient apparue.e.s comme des intellectuel.le.s révolutionnaires engagé.e.s avec les changements politiques. Dans ce climat politiquement bouillonnant - où avait primé, selon Carnovale (2011, 250) un sentiment d'anxiétés

émancipatoires de types différents et une attitude contestataire - avait été finalement créé en 1964 la première Jeunesse Péroniste, à savoir un noyau de militance de jeunes rebelles d'où avaient surgi au cours des années plusieurs espaces d'action politique révolutionnaire toujours plus professionnelle comme les Forces Armées Péronistes, le Mouvement Révolutionnaire Péroniste, Garde de Fer et le Commando d'Organisation. L'ensemble de certitudes de ces jeunes rebelles s'étant engagé.e.s dans des formations intégrales militantes a été résumé par Carnovale (2011, 251) dans l'idée d'un système social essentiellement injuste fondé et soutenu sur une violence initiale couplée à la possibilité voisine et imminente de transformer le monde. Depuis la seconde moitié de 1960, d'autres noyaux militants avaient émergé en formant d'après Cucchetti (2010, 65) une vague d'incorporation dans le MP générationnelle (impliquant, autrement dit, des militant.e.s sans formation politique préalable) et parfois en rupture avec la filiation politique de leurs socialisations primaires. D'après Carnovale (2011, 252), le processus de transformation en cadres politiques et/ou militaires avait comporté le passage de l'irrévérence à la solennité, de la rébellion à la discipline et de l'amour libre à la morale sexuelle révolutionnaire. Si l'une des motivations de l'entrée dans la militance avait inclus les aspirations à une vie intime et sexuelle sans des restrictions majeures et des préjudices, il s'était avérée que l'avancée dans la professionnalisation des cadres politico-militaires avait impliqué un contrôle toujours plus accru des relations affectives et sexuelles entre les militant.e.s organisé.e.s en familles-cellules. Le constat de cette historienne me renvoie quand même à préciser que l'idée commune d'un mariage malheureux entre le féminisme (comme l'acteur politique généralement le plus associé à la question de la libération sexuelle) et la gauche marxiste (HARTMAN 1987) est superficielle (au moins) pour le cas argentin³²⁰. Le dilemme du dialogue entre le féminisme et la gauche doit être situé pour le cas argentin des années 1970 dans le contexte de modernisation pour comprendre leurs liaisons. Comme je viens d'affirmer, la NI avait cadré la modernisation dans un binarisme qui distinguait entre libération ou dépendance. La solution politique avait donc été de rejeter et de considérer la modernisation comme un paradigme qui aurait développé une société capitaliste et non pas son renversement. Conçu dans ce contexte comme une intromission de l'extérieur, le féminisme avait dû se confronter à un schéma d'intelligibilité qui considérait tant l'importation de biens que d'idées et de tendances culturelles euro-états-uniennes comme des impositions violentes pour soumettre des populations rendues ainsi subalternes afin d'empêcher le développement national. Le féminisme était alors largement considéré soit comme une mode (et non pas un mouvement politique) suspecte soit comme une forme bourgeoise (ou déviation) de la militance. La circonstance aggravante de la relation entre le féminisme et la gauche avait été d'après Karina Felitti (2008a) le débat sur le

³²⁰ Je renvoie à l'analyse du groupe féministe *Muchacha* du PST dans la première partie de cette thèse et à Trebisacce (2013a) pour une analyse du MOEF du FIP.

contrôle de la natalité. D'un côté, l'enjeu qui faisait consensus parmi les groupes féministes opposés aux gouvernements des Perón était la revendication de l'avortement et des contraceptifs au nom de l'autonomie de leurs corps. De l'autre, il s'était avéré que ces revendications s'effectuaient dans un contexte où des organisations internationales occidentales avaient décidé de récompenser économiquement toute politique de dénatalité en vue d'un supposé et prétendu développement socio-économique de l'appelé tiers monde. L'idée répandue était que les politiques impérialistes visaient à exterminer la population latino-américaine et par conséquent la contraception était une nouvelle forme d'impérialisme. Cette idée avait été promue (également) depuis 1974 par la consigne *Argentine Puissance* des Perón se fondant sur le dogme eugénique (qui n'avait pas abandonné l'Argentine depuis son Indépendance) que la taille de la population constituait un facteur géopolitique important : il fallait avoir beaucoup de bon.ne.s citoyen.ne.s pour entamer le développement économique et pour se protéger en cas d'agressions étrangères afin de réorganiser, unir et rendre forte la (Famille) Argentine. Dans une période de décroissance démographique et de peur de se retrouver avec un pays vide, l'État avait réaffirmé l'autonomie nationale par des politiques pro-natalistes³²¹ qui, plus que diminuer la mortalité ou encourager l'immigration dans le pays, proposaient d'augmenter le taux de natalité par l'interdiction de l'information sur les méthodes contraceptives ainsi que de les vendre dans des institutions dépendantes de l'État. L'autonomie nationale et l'autonomie des corps étaient entrées en conflit. Se trouvant enserrée (entre autres) dans ces prémisses, la gauche tant socialiste que péroniste avait cristallisé la méfiance envers les demandes des féministes sans même se rendre compte que par l'acte de les incorporer dans l'impérialisme culturel, elle était en train d'affirmer que le peuple jouait un rôle passif dans le processus de réception (sélection, lecture, traduction et mise en circulation) des idées. Les subjectivités descendues dans les rues contre le décret n°659 émis en 1974 pour revendiquer le droit des femmes et des hommes à disposer de leurs corps étaient les féministes et les homosexuels selon lesquel.le.s la révolution sexuelle - centrée sur la thématique des relations extra-matrimoniales et homosexuelles - était inséparable de la révolution sociale et politique contre le patron (capitaliste) machiste. À ce sujet, il est important de souligner que les militants homosexuels avaient formé d'un côté, sous l'élan du délégué syndical des Postes Argentines d'origine tucumane expulsé pour son orientation homosexuelle du PCA Héctor Anabitarte, le Groupe Nôtre Monde en 1967 alors que de l'autre côté des étudiants, écrivains, intellectuels – dont un rôle majeur l'avaient eu les étudiants de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'UBA Néstor Perlongher (futur poète, sociologue et anthropologue) et Sergio Pérez Álvarez (futur directeur d'une école maternelle de

³²¹ D'après Barrancos (2007) le troisième gouvernement des Perón avait été le premier gouvernement argentin à mettre en place des politiques pro-nataliste en poursuivant toute pratique anticonceptionnelle et punissant les personnes qui les réalisaient et/ou les diffusaient. Ce gouvernement offrait des incitations économiques à la maternité, subsidiait la présence féminine dans les maisons, surveillait les médecins obstétriciens, incitait la propagande pour encourager la procréation et il avait établi des déductions fiscales pour les enfants.

Lanús) - avait formé en 1970 le groupe Professionnels faisant circuler son matériel dans les guildes d'avocat.e.s, psychologues et psychiatres (SIMONETTO 2017, 74). En août 1971, ces deux groupes avaient convergé et formé dans la maison d'Avellaneda (la ville portuaire au sud de la Province de Buenos Aires), le Front de Libération Homosexuelle. La structure de ce collectif politique de dissidence sexuelle – où avaient coexisté des marxistes, des philo-péronistes, des chrétiens, des anarchistes, des ouvriers et des intellectuels sous des principes anticapitalistes, anti-patriarcales et antiimpérialistes (SIMONETTO 2017, 13) - était composée par plusieurs petits groupes organisés de manière horizontale et parmi lesquels le plus rappelé a été Éros. Éros était formé par des jeunes universitaires de gauche et anarchistes autonomisés du groupe Professionnel et dont le leader était Perlongher (surnommé *Rosa Luxemburg*), provenant du groupe trotskiste Parole Ouvrière. Le FLH avait des contacts avec des groupes internationaux comme l'*International Gay Rights Congress* réuni en Ecosse en 1974, la Communauté d'Orgueil Gay de Costa Rica, le FLH Mexicain, le Mouvement de Libération Homosexuelle italien, le Groupe Homosexuel espagnol et le *Greater Liberated Chicanos* aux États-Unis (SIMONETTO 2017, 45). Les actions de ce Front – centrées dans la zone métropolitaine de Buenos Aires et consistant en la production théorique, l'agitation et les manifestations notamment contre les édits policiers - visaient à promouvoir (y compris à travers les huit numéros de sa revue *Somos* éditée depuis la moitié de 1973 jusqu'à 1975³²²) un niveau de prise de conscience (*concientización*) au sein de la communauté homosexuelle³²³ argentine afin d'assumer cette identité sans honte et culpabilité et s'intégrer finalement à la révolution devant donc s'avérer par la libération de tous les homosexuels et les opprimé.e.s. Au niveau idéologique, Simonetto (2017, 28 et 42) a estimé que l'apport du FLH avait été (entre autres) la lecture croisée (ou mélangée) de la psychanalyse freudienne, le marxisme et les théories de libération du désir (considéré comme un domaine restreint par le capital qu'il fallait libérer dans le processus révolutionnaire), alors qu'au niveau organisationnel le Front exprimait l'unité d'un groupe hétérogène qui respectait l'autonomie de ses composants³²⁴ et visait à interpeller d'autres acteur.trice.s de la scène politique nationale (ou

³²² Avant la diffusion de *Somos* avait existé une autre revue publiée en juin 1973 et appelée *Homosexuales*. Cette expérience avait été dissoute à la suite de désaccords de l'article « Homosexualité masculine et machisme » affirmant que la position féminine assumée par certains homosexuels était le revers de la médaille du machisme (SIMONETTO 2017, 116). Pour ce qui concerne *Somos*, Simonetto (2017, 117) a rappelé que des 500 copies produites, certaines étaient envoyées au Brésil, Uruguay, Pérou, Mexique, États-Unis, Canada, France, Espagne, Italie, Royaume-Uni, Allemagne occidentale, Suisse, Cuba, Autriche, Hollande et Porto Rico. Simonetto (2017, 133) a également noté que malgré certaine signature de référents culturels (Bruno Frappat, Mabel, Maxo, Mab, Rodolfo Rivas, Rogelio Rivas, Francisco Blanco, López de Vega, Federico de Arcilla), la plupart des articles étaient anonymes pour éviter la répression étatique. Simonetto (2017, 154) a soutenu que l'apparition en public comme des acteurs politiques avait constitué un véritable débat pour la première génération d'activisme homosexuel notamment car celle-ci pouvait constituer la perte des liaisons familiales, le travail et même la violence physique.

³²³ J'utilise le terme homosexuel car le FLH avait employé ce terme-ci qui incluait (différemment de nos jours) le lesbianisme (inclut dans le FLH par le groupe Sappho), l'homosexualité masculine et le travestissement (SIMONETTO 2017, 137-138).

³²⁴ Au moment des élections de 1973, le FLH était composé par les groupes : Aube, Drapeau Noir (anarchiste), Catholiques homosexuels d'Argentine, Éros, Groupe Notre Monde, Parc, Professionnels, Psychanalyse, Sappho et Triangle Rose. Simonetto (2017, 43) a ajouté qu'au FLH avait participé également des référents culturels comme l'écrivain Manuel Puig, le critique culturel Alejandro España et le philosophe Juan José Sebreli (membre de Triangle Rose).

politisé.e.s). Par le fait de proposer une agenda politique basée dans la recherche de la libération sexuelle des individus à travers la révolution sociale (dont la seule leader aurait dû être la joie), plusieurs militants du FLH s'étaient approchés aux discours péronistes antiimpérialistes de Montoneros de façon à que ce Front avait participé à certaines actions organisées par la JP. En tant que collectif, le FLH avait participé aux manifestations d'Ezeiza en 1973 pour fêter le retour du péronisme au gouvernement en employant la figure d'Evita *Pour qu'au sein du peuple règne l'amour et l'égalité* (SIMONETTO 2017, 46). Cette espèce d'alliance avait pourtant duré très peu car les homosexuels avaient été conçus par les révolutionnaires (dits) politiques comme des déviants bourgeois et individualistes ainsi qu'absent de virilité. Cette absence de virilité avait été explicitement liée à leur caractère (dit) intrinsèque de délateurs, voire opposés au modèle de l'homme nouveau. Lorsque le général Osinde avait dénoncé une alliance entre la gauche, les drogués et les homosexuels à Ezeiza, la JP avait en effet répondu que sa militance n'était composée *Ni* (par des) *putes ni* (par des) *drogués* (car) *l'on est soldats de FAR et Montoneros* (FELITTI 2005). Malgré que Montoneros avait refusé de capitaliser ce savoir féministe, Simonetto (2017, 48) a rendu compte que lors de la marche à Buenos Aires à l'encontre du coup d'État au président chilien Salvador Allende, le FLH avait réussi à fraterniser (uniquement) avec l'anarchisme et le trotskisme ; en particulier, le PST de Nahuel Moreno. C'était en effet finalement le PST – et le groupe de militantes féministes du PST réunies en *Muchachas* - qui avait prêté l'un de ses locaux pour réaliser certaines des réunions du GPS participées également par des secteurs de l'UFA et du MLF³²⁵.

3.1.1. La Résistance Péroniste

La pluralité d'avant-gardes péronistes des années 1970, auto-nommées comme filles du peuple, s'étaient conçues comme le résultat d'une généalogie de luttes interprétées comme spontanées, instinctives, inorganiques, économiquement réduites, confuses, acéphales et amorcées par les bases ouvrières péronistes à partir des tentatives et de la réussite, le 16 septembre 1955, de renverser Juan Perón avec la Révolution Libératrice. En établissant la RP et ses actes éclairs comme point originel de la tradition combattive péroniste, ces avant-gardes avaient construit leurs propres mythes d'une lutte populaire péroniste en se disputant entre elles l'héritage légitime en termes (entre autres) de loyauté à Juan Perón. Dans ce cadre, la RP était devenue un modèle (symbole d'identité et stratégie de lutte) pour qualifier et légitimer sa propre action contre-hégémonique et (semi-)clandestine (OTERO 2019, 6) de laquelle il fallait cependant résoudre les problèmes. L'expérience de la RP – qui avait dès son début élargi les références de l'identité péroniste par-delà la proximité personnelle

³²⁵ Pour des raisons de sécurité, ces réunions (organisées oralement – mais sans l'utilisation du téléphone – chaque 15 jours) n'avaient pas pu se dérouler pour plus de trois fois dans le même lieu (SIMONETTO 2017, 80). Celle avec le féminisme avait été l'expérience de convergence la plus solide du FLH et son second espace, après Professionnels, de production et diffusion théorique.

avec Juan Perón et l'appartenance au Parti Péroniste³²⁶ - avait été présentée comme une (forme de) résistance et un embryon de guérilla populaire nationale. En effet, l'expérience de la RP avait renouvelé les pratiques de militance péroniste ainsi que ses modèles de représentativité et d'assignation de légitimité qui avait été refondés dans l'engagement dans la lutte pour le retour de Juan Perón. Ce changement avait ouvert la voie à une sorte de démocratisation du processus d'émergence de leadership au péronisme qui avait permis également la participation juvénile (CENTURIÓN 2008, 241). La RP avait été lue par ces organisations politico-militaires péronistes révolutionnaires comme inorganique et spontanée dans sa totalité, voire comme un processus de réorganisation du MP incomplet (GORZA 2017, 246) qu'elles s'étaient proposées de conclure en la rendant plus organique et plus disciplinée. Il s'était pourtant avéré que les tentatives de réorganisation du MP - tant syndicale que des branches politiques masculine et féminine (GORZA 2017) - de la part de la RP n'avaient présenté ni un caractère spontané au cours du temps ni l'absence (totale) d'organicité et d'objectifs stratégiques³²⁷.

Le général Eduardo Lonardi avait été le premier membre des FFAA à avoir adopté, le 16 septembre 1955, le rôle d'arbitre de la politique comme président chargé de réorganiser la scène politique post-péroniste dont l'un des dilemmes centraux avait été justement la collocation des secteurs populaires identifiés avec le péronisme dans le nouvel ordre démocratique à construire, étant donné que les classes dominantes (tant de la bourgeoisie agraire que de celle industrielle) avaient été empêchées par les mobilisations permanentes - du syndicalisme et du péronisme (LANUSSE 2005] 2007, 30) - à imposer un projet hégémonique (GORZA 2017, 7). En proclamant le peuple argentin comme ni vainqueur ni vaincu, le lonardisme – soucieux à ne pas radicaliser les masses pour les réconcilier avec l'Église catholique - avait proposé de coexister avec un péronisme dépuré de ses cadres politiques et syndicaux (dits) corrompu.e.s. Partageant presque uniquement le mépris à l'égard des valeurs du modèle de société que Juan Perón avait proposé, la Révolution Libératrice dans sa première courte étape avait créé, le 7 octobre 1955, une commission d'enquête dont l'objectif était la recherche d'irrégularités pendant le gouvernement péroniste et devant laquelle les ancien.ne.s fonctionnaires et dirigeant.e.s – qui ne pouvaient désormais plus occuper aucune charge politique - avaient dû comparaître. Entre la deuxième moitié d'octobre et la première moitié de novembre 1955, plusieurs

³²⁶ D'après Centurión (2008, 233), l'objectif du retour de Juan Perón de l'hétérogène RP (que la chercheuse a délimité temporellement entre 1955 et 1959) doit être compris comme un indicateur de la crise d'identité sociale et politique de la classe ouvrière, c'est-à-dire d'une crise ayant manifesté la nécessité de reformuler les termes d'appartenance au MP outre que la proximité personnelle avec Juan Perón et l'appartenance au PP. D'après cette chercheuse, dans ce processus de résistance les péronistes avaient construit des nouvelles significations de la militance péroniste en réponse à la distance du Leader : la lutte, le don de soi (*entrega*), la proximité authentique avec les bases et la leadership politique.

³²⁷ Gorza (2017, 247), plus qu'un symptôme d'incomplétude, a interprété les actes éclairés de la RP comme une avantage tactique correspondante au contexte, c'est-à-dire comme des modes efficaces de protestation dans le cadre d'une structure d'opportunités d'action restreinte ainsi que comme des produits d'une compréhension de la part des acteur.trice.s par rapport à leur propre art du possible en s'adaptant aux ressources internes dont ils et elles disposaient : des organisations faibles et manquantes tant de pouvoir que de ressources économiques.

péronistes avaient été emprisonné.e.s dans la Capitale Fédérale même s'il n'existe aucun registre officiel le témoignant³²⁸. Contre l'attitude conciliatoire ou intégrationniste (c'est-à-dire partisane d'une réabsorption graduelle du MP) du représentant du nationalisme catholique de droite, des petits groupes socialistes s'étaient rapidement soulevés en promouvant une révolution argentine dans la révolution à même de transcender l'étape historique passée - c'est-à-dire d'éradiquer les semilles des gouvernements (également nommés comme la tyrannie) de Juan Perón (ou le cancer péroniste) - pour faire pousser un régime démocratique. D'après la logique du *gorilismo*, cette transcendance était une dépéronisation totale de la Nation. Ce phénomène avait été finalement incarné par le général Eugenio Pedro Aramburu, à savoir le second président putschiste représentant tant la ligne dure que les secteurs libéraux de la Révolution Libératrice ensemble au vice-président Isaac Francisco del Ángel Rojas. Entre le 15 novembre 1955 et février 1958 la rééducation des militant.e.s et sympathisant.e.s du péronisme avait été très aiguë et violente : ce fut le commencement de l'étape d'intimidation, persécution et proscription du péronisme. Les tentatives d'annihiler l'idéologie et les sentiments apparentés au péronisme avaient, contrairement à l'espéré, fonctionné comme un facteur producteur de la naissance de la RP dont l'objectif la représentant avait été le retour de Juan Perón (CASTRONUOVO 2016, 50). La persécution avait été (contre son but) un élément générateur d'effets cohésifs à même de configurer le péronisme comme un lieu d'appartenance, voire comme une identité caractérisée par le sacrifice et l'abnégation : ces militant.e.s étaient littéralement en train de mourir pour la cause péroniste (RUFFINI 2016). Étant donné que la participation du péronisme dans les structures partisans était strictement interdite par la loi n°3.855 du 24 novembre 1955, les branches ayant structuré depuis 1947 le PP – le Parti Péroniste (masculin), la Confédération Générale du Travail et le Parti Péroniste Féminin – s'étaient gardées présentes en développant pour la première fois des pratiques non uniquement d'opposition à un gouvernement mais également clandestines. Ces pratiques avaient au fur et à mesure résinéfié l'identité péroniste. Outre à la persécution légale – qui dans la mémoire s'est condensée dans le décret n°4161 sanctionné en mars 1956 et ayant prohibé l'utilisation d'éléments d'affirmation de l'idéologie ou de la propagande (les symboles) péronistes comme certains mots, la marche *Los muchachos peronistas* et les discours de l'ancien président qui étaient interprétées comme des offenses au sentiment démocratique argentin (CASTRONUOVO 2016, 60) en générant cependant la sacralisation de la parole du leaders absent (SIGAL et VERÓN [1986] 2003) - suivie par des emprisonnements (que Barrancos (2017) a estimé monter à plus de 50'000 dans tout le pays entre 1955 et 1958 et dont au moins 10'000 avaient concerné des femmes) dans les prisons nationales utilisées depuis ce moment pour neutraliser la militance dissidente et

³²⁸ D'après Castronuovo (2016, 56-57) cette absence s'expliquerait par la tentative de Lonardi de parvenir à une harmonie sociale et d'éviter le mécontentement social.

réduire au silence les critiques au gouvernement, la Révolution Libératrice aidée par des groupes et des Commandos civils ayant appuyé le coup d'État (GONZÁLEZ JANZEN 1986, 53) avaient confisqué, détruit et liquidé les biens, les livres, les bustes, les monuments et les bâtiments liés au gouvernement péroniste (comme la fondation Eva Perón), substitué les noms des rues, places, villes et Provinces faisant allusion aux leaders ou au PP, volé le cadavre d'Eva Perón du bâtiment de la CGT³²⁹ ainsi qu'annulé à la fois le calendrier commémorant les dates significatives du péronisme et certaines de ses politiques concernant notamment le plan d'emploi.

Déclarée *intervenida*, la CGT était passée le 16 novembre 1955 sous le contrôle du capitaine Alberto Patrón Laplacette qui, après quelques jours, avait ordonné l'interventionnisme dans tous les syndicats avec le but de désarticuler les commissions internes aux lieux de travail et les corps des délégué.e.s. Le décret n°2.739 de février 1956 avait autorisé le patronat à éliminer les obstacles à la productivité en annonçant la restructuration du système des négociations collectives : les accords futurs sur les salaires auraient dû être soumis à la rationalisation du travail en faisant disparaître les conquêtes sociales des travailleur.se.s (CENTURIÓN 2008, 242). En avril 1956, le décret n°7107 avait permis d'exclure de toute activité syndicale les personnes (à savoir, les activistes péronistes et communistes) qui entre février 1952 et septembre 1955 avaient eu une position de leadership dans la CGT ou ses syndicats (CASTRONUOVO 2016, 57). Ces mesures légales avaient fait émerger l'organisation d'une pratique défensive ouvrière recourant à la grève, au sabotage industriel (généralement l'incendie) et à l'attentat contre les propriétés des patrons ainsi que des débats au sein de la gauche traditionnelle (les Partis Communiste et Socialiste) produisant des nouvelles lectures de la question péroniste. Cette Résistance ouvrière à la mise en œuvre du libéralisme avait porté au premier plan une nouvelle couche de dirigeant.e.s syndicaux.les (qui avaient pris la place vacante générée par la proscription de la génération antérieure au 1955) dont des péronistes (LANUSSE [2005] 2007, 32) constituant en septembre 1957 les 62 Organisations³³⁰. Ici, une jeunesse avait commencé à se faire remarquer : Augusto Vandor de l'Union Ouvrière Métallurgique, Gustavo Rearte de Savonnerie et Parfumerie, Jorge Di Pascuale de Pharmacie, Miguel Gazzera de Gastronomie, Amando Olmos de Santé et Sebastiano Borro de la Viande (PÉREZ 2018, 18). Si la structure la plus rapidement récupérée par les péronistes avait été le syndicalisme - le constituant en l'acteur et le secteur ayant eu le plus grand poids politique (et dans l'Histoire) tant dans la scène nationale que dans le (conflit au sein du) péronisme en raison de la subsistance apportée par les relations de parenté et de voisinage (outre qu'à

³²⁹ Le cadavre d'Eva Perón avait été séquestré le 23 novembre 1955 par une opération clandestine dirigée par le lieutenant-colonel Carlos Eugenio Moori Koenig. Elle avait été enterrée dans un cimetière en Italie sous le nom de Maria Maggi de Magistri par le colonel Héctor Cabanillas (GORZA 2017, 239).

³³⁰ Sur un total de 700 délégué.e.s seulement 20 étaient des femmes : 13 du syndicat de l'Industrie Textile (FONIVA), 2 tant pour Employé.e.s du Commerce que pour Travailleur.se.s Municipaux.les et une pour le syndicat du Vitre, Immeubles de Rente et Particuliers et Téléphonique (FOETRA) (GORZA 2017, 287).

celles tissées sur le lieux du travail) manquantes d'après Gorza (2017, 97) dans d'autres organisations péronistes -, l'illégalité du péronisme avait généré une variété d'initiatives comprenant des protestation individuelles et collectives, isolée et spontanées ainsi que des tentatives organisées de coups d'État, de reconstruction du dehors (les partis néopéronistes³³¹) et du dedans (tant de l'haute direction du PP que de ses secteurs informels de la militance de base³³²) des structures partisans ainsi que de planifications de guérillas rurales. Les pratiques de résistance s'étaient initialement caractérisées par la conviction que le retour de Juan Perón et la récupération du pouvoir étaient immédiates et que les groupes réussissant ces missions-ci auraient été incorporés dans le futur gouvernement (GORZA 2017, 107). Cette certitude avait changé durant le gouvernement développementiste de Frondizi (1958-1962) d'où un renouvellement – par-delà certaines continuités - des pratiques de la RP durée jusqu'à l'arrivée du péronisme au pouvoir étatique en 1973. En suivant l'affirmation de Lanusse ([2005] 2007, 31), l'histoire argentine avait été marqué entre 1955 et 1973 par la nécessité de réintégrer le péronisme au système politique. Du moment où la liaison entre Juan Perón et le péronisme ne s'était pas cassée, elle n'avait pu s'atteindre que lorsque tous les autres acteur.trice.s politiques avaient accepté le retour du Leader dans le système.

Déjà entamées les réactions des ouvrier.e.s dans plusieurs villes du pays, Juan Perón avait envoyé au cours des premiers mois du 1956 les *Directives générales pour tou.te.s les dirigeant.e.s péronistes* à Aurelia Gimeno de Herrera dans lesquelles il avait recommandé une ligne d'intransigeance absolue à ses acolytes locaux.les. L'idée que tout accord revenait à pactiser avec un système antipopulaire (CUCCHETTI 2010, 2) avait servi à décourager les ambitions personnelles des *caudillo.a.s* et à reconnaître Juan Perón comme le seul chef du MP (CENTURIÓN 2008, 250), c'est-à-dire le seul membre de la Direction Stratégique de la RP³³³. Quelques mois après, étaient arrivées les *Instructions Générales pour les dirigeant.e.s* à savoir le plan d'action pour structurer la Direction Tactique au

³³¹ César Tcach (*De la Revolución Libertadora al Cordobazo*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2012, p.68 in MARCILESE 2015, 2-3) a considéré comme néopéronistes les organisations dont les dirigeant.e.s avaient fondé leurs légitimités d'origine dans leurs appartenances à l'élite politique du péronisme historique et que dans les nouvelles circonstances ils et elles s'étaient délibérément mis.es en compétition avec le Leader exilé à travers l'emploi de ressources interdites à Juan Perón, à savoir la participation électorale et la distribution de moyens institutionnels de l'État. Il s'agit de partis comme l'Union Populaire existant dans plusieurs régions, le Mouvement Populaire Neuquino, Tres Banderas de Mendoza, Blanco de los Trabajadores de Jujuy, Justice Sociale de Tucumán et Laborista Nacional de Salta.

³³² Les structures informelles de base du péronisme étaient composées par des unités presque autonomes (des Unités Basiques, des bibliothèques, des clubs, des athénées, des sociétés de développement et des organisations diverses de la société civile) qui, sans interagir forcément au niveau horizontal entre elles ou répondre à la structure bureaucratique verticaliste des dirigeant.e.s politiques du Parti, faisaient partie du PP car dans les périodes électorales elles étaient mobilisées de même que les structures formelles (GORZA 2017, 95). L'existence de ces structures relativisait donc le pouvoir du même Juan Perón dans le PP. Depuis 1958 (sous le gouvernement d'Arturo Frondizi) ces Unités Basiques – qui pouvaient même fonctionner dans des maisons - avaient été nommées Centres d'Action Justicialiste et elles avaient constitué des importants lieux de socialisation et d'affiliation au péronisme, voire aux pratiques de résistance. La militance de base impliquait travail, temps, risque de répression et détention ainsi qu'argent qui était apporté tant par les militant.e.s de base que par les dirigeant.e.s à travers les quotas sociétaires et/ou des donations, tombolas, *asados*.

³³³ D'après les Directives de Juan Perón, la classe de lutte (censée provoquer clandestinement, individuellement ou collectivement le désordre nécessaire à accomplir la révolution sociale à travers des petits combats de grande importance tant dans la réalité que dans l'imaginaire du gouvernement) ne nécessitait ni la préparation ni l'organisation mais une grande leadership ainsi que les moyens afin d'arriver à l'action suivante : l'insurrection et la grève générale révolutionnaire (RAIMUNDO 1998, 203-204).

niveau local de la nouvelle née RP (OTERO 2019, 4). Au sein de cette armature politique interclassiste qui avait été la RP, les secteurs combattifs connus comme Commandos clandestins ou civils avaient été exaltés dans la consigne principale des *Instructions* du Commandant stratégique : la nécessité de maintenir les militant.e.s péronistes en état d'agitation sociale permanente à travers des petites actions censées user graduellement le régime dictatorial jusqu'à saper sa volonté de se maintenir au pouvoir (CASTRONUOVO 2016, 58)³³⁴. Alors qu'il n'existe pas une définition exacte de ces Commandos – pour la plupart - urbains, Gorza (2017, 10) les a décrits comme des nouvelles structures politiques sans (et malgré les plusieurs tentatives) une organisation centralisée. Même s'ils n'étaient pas étendus à toute la RP, la finalité de leurs actions – qui avaient fait ou pas usage de la violence - avait été la réorganisation politique du péronisme depuis la clandestinité (GORZA 2017, 69). Ces groupes disséminés dans le pays et composés par peu de personnes s'étaient distingués au sein de la RP pour avoir pratiqué aussi, avec le propos de modifier les relations de pouvoir, un emploi populaire de la violence en différenciant leurs pratiques violentes du traditionnel coup d'État. Rappelée par ses acteur.trice.s comme une utilisation responsable et mesurée (GORZA 2017, 49), cette violence avait rempli les pages de la presse de l'époque. Sa finalité (rappelée par ses participant.e.s) était d'entraver ou d'interrompre des activités favorables au gouvernement et ses allié.e.s de manière prudente à ne pas détruire le patrimoine national, casser les instruments de travail et mettre en danger la vie des personnes. Les ancien.ne.s membres des Commandos - dont les bases principales d'insertion avaient été entre 1955 et 1958 le secteur manufacturier, les quartiers et, en mesure mineure, la jeunesse (BOZZA 2011, 139) - ont rappelé les prohibitions d'intervenir dans les centres de santé, les églises et les ambassades ainsi que de réaliser des exactions, pillages et viols. Cette codification de l'emploi de la violence a(vait) concerné le souci de ne pas générer une propagande négative de la RP (GORZA 2017, 44). Aujourd'hui, la RP (définie le plus souvent par ses liens étroits avec les commissions internes des usines) tend à exclure d'elle-même les expériences de guérilla en assumant une autoreprésentation comme un terrorisme amateur et innocent (GORZA 2017, 54) condensé dans ce qu'on a reconnu qu'il était devenu son instrument de lutte principale (alors qu'il ne concernait que l'une des pratiques de résistance des Commandos) : les bombes (*caños*) artisanales de portée limitée (FERNÁNDEZ MOUJÁN 2009)³³⁵. Certain.e.s témoin.e.s ont même nié

³³⁴ Plus précisément, Juan Perón avait incité la résistance civile, le boycott économique et productif, la provocation d'un état de perturbation permanent via des arrêts de travail et des grèves, l'organisation clandestine du peuple pour laquelle les membres du PP, de la CGT et des syndicats dissouts auraient dû se constituer en un système cellulaire, la grève générale révolutionnaire pour terminer avec la dictature, la guerre de guérilla comme complément indispensable afin d'attaquer les forces militaires protégeant le gouvernement. Les actions spéciales que le Général avait recommandées étaient les pratiques de sabotage et d'intimidation des « gorilles » (CENTURIÓN 2008, 250-251).

³³⁵ Dans le vidéo-documentaire *Los Resistentes* d'Alejandro Fernández Mouján (2009), Di Leo a problématisé l'utilisation de la violence en reconnaissant sa négation habituelle pour ce qui concerne la « première RP » (1955-1959). Assumant la violence comme un facteur inhérent à la militance, Di Leo a en revanche fait de la résistance péroniste un phénomène qui s'était prolongé jusqu'au moins 1973, c'est-à-dire au moment où le péronisme était retourné à la tête du gouvernement.

que la RP avait appelé à la violence comme une méthode de lutte (GORZA 2017, 52) ainsi que d'autres – en identifiant la Résistance avec l'emploi de la violence, bien qu'inexpérimenté - ont peiné à assumer leur participation.

Historiquement, après que Cooke avait réussi à s'en fuir de la prison en mars 1957 avec Cámpora, Patricio Kelly et Jorge Antonio pour s'exiler au Chili et ensuite en Uruguay où il s'était marié avec Eguren le 14 novembre 1957, il avait eu lieu en décembre de cette année une première tentative de structuration politique du MP avec la création du Commando Tactique qui avait regroupé l'état-major du péronisme en Argentine provenant des secteurs syndicaux et politiques. En juin 1958, sur un total de 123 membres il n'y avait que 18 femmes³³⁶ dans ce Commando. Sa voix était représentée et diffusée par les revues *El Guerrillero* (1957-1958) dirigé par Marcos, Lagomarsino et Héctor Saavedra et *Línea Dura* (novembre 1957-novembre 1958) qui avait publié les décisions du Commando Tactique, les directives de Juan Perón et Cooke ainsi que des articles concernant les questions organisatrices du péronisme (GORZA 2017, 159). Si dans le staff de rédaction et de distribution de *El Guerrillero* avaient collaboré Carmen Hussein, Emi González, Mercedes Marcos et Ana María Lagomarsino, *Línea Dura* avait été créée par l'initiative de deux anciennes députées péronistes - dont l'une avait été Elena Fernícola -, dirigée et écrite (au 70%) par l'écrivaine de renom et membre du Commando Tactique María Granata³³⁷ ainsi qu'administrée par la chanteuse de tango Malena Legrand (GORZA 2017, 159). En vue des élections du 23 février 1958, les masses péronistes étaient devenues une véritable proie permettant de décider quel parti politique aurait pu gagner le pouvoir, étant donné que le capital des suffrages de Juan Perón s'élevait au 24,9% (SAENZ QUESADA 2016). Le Commando Tactique s'était, finalement, principalement occupé de gérer le pacte entre Juan Perón et Frondizi de l'Union Civique Radicale Intransigeante, c'est-à-dire le parti dont la disposition à s'approcher au péronisme³³⁸ l'avait distingué, au sein du radicalisme, de l'Union Civique Radicale du Peuple soutenant un antipéronisme optimiste, à savoir l'idée que le péronisme était destiné à disparaître (GORZA 2017, 8). Ce pacte stipulait l'appui du péronisme à la candidature présidentielle de Frondizi en échange de la promesse de celui-ci de permettre, entre autres, des élections libres dans les guildes, redonner la CGT aux ouvrier.e.s, rétablir le système de négociations

³³⁶ Seferina Rodríguez de Copa, Pierina Dealesi, Elena Fernícola, Hortensia García Marín, Ana Macri, María Granata, Celina Rodríguez de Martínez Paiva, Susana Valle, Edelmira Giúdice, Audelina Albóniga, Susana Farias, Matilde Arriet, Angélica Farisano, Ema Gemelli, María Lensi, Dora Julia G. de Morchio, Josefa Q. de Sánchez et Alicia Eguren (GORZA 2017, 108).

³³⁷ Granata avait été également l'une des membres de la commission administratrice du Syndicat Argentin d'Écrivain.e.s et elle avait aussi travaillé dans le Secrétariat de Presse et Diffusion. Cette trajectoire (outre à l'appui qu'elle avait octroyé au péronisme pendant ses premiers gouvernements) l'avait approchée au journaliste Ramón Prieto et à l'écrivain José María Castiñera de Dios (dans l'espace politico-culturel de réunion et échanges nommé Peña Eva Perón) qui étaient deux des membres du Commando Tactique avec lesquels Granata avait partagé le travail de publication de *Línea Dura* (GORZA 2017, 158).

³³⁸ L'UCRI avait constitué une alternative intégrant le péronisme aux autres forces du champ national qui se distancait à la fois de l'ancien Lonardi et de l'antinationaliste (ou libéral de droite) Aramburu, en restant ainsi sur la voie de la dépéronisation (mais) avec un caractère national, populaire et démocratique. Cette construction ne fut possible qu'en formalisant deux alliances : le rapprochement du conservateur populaire Vicente Solano Lima et précisément le pacte avec Juan Perón.

collectives et convoquer, après un peu de temps, à des élections nationales sans aucune proscription. Le péronisme avait commencé à se préparer pour agir à nouveau dans la politique (intégrationniste de Frondizi) par voie institutionnelle (GORZA 2017, 102). Le 22 mai 1958, le Congrès avait promulgué la loi d'amnistie n°14436 avec laquelle l'utilisation des symboles et la propagande de l'idéologie péroniste avaient été légalisées et les prisonnier.e.s politiques de la Révolution Libératrice libéré.e.s. Alors que le PP continuait à rester proscrit, cette loi avait habilité les dirigeant.e.s péronistes à occuper des charges politiques et syndicales (GORZA 2017, 108). Le processus de réorganisation du MP avait fluctué entre la recherche de stratégies pour pouvoir se présenter aux élections au sein d'alliances avec des partis néopéronistes ou avec le Parti Justicialiste - qui avaient lu et estimé nécessaire de profiter du commencement d'une période de légalité - et la stratégie (en tout cas hétérogène) du vote en blanc (MARCILESE 2015). À la différence de Cooke qui après des oscillations entre les deux pôles stratégiques avait fini pour militer en accord au pacte Perón-Frondizi, Eguren avait participé à la campagne pour voter en blanc en diffusant des messages radio adressés spécifiquement aux femmes (GORZA 2017, 106).

En août 1958 le Commando Tactique avait été dissout et remplacé par la Délégation Nationale composée par 16 délégué.e.s qui auraient dû représenter les trois commissions traditionnelles du péronisme : syndicale, politique et féminine. Il n'y eut pourtant que trois femmes (les anciennes législatrices et dirigeantes du PPF Ana Macri et Fernícola et la dirigeante d'un Commando de la RP Audelina Sofía Domínguez de Albóniga) contestées tant par les femmes que par les hommes péronistes les estimant ne pas représenter le mouvement (féminin et/ou résistant) péroniste (GORZA 2017, 109). Depuis Ciudad Trujillo, Juan Perón avait ordonné à la mi-août la formation de Commissions d'Inscriptions pour chaque branche du mouvement (syndicale, politique, de la résistance et féminine) afin de promouvoir l'élection des dirigeant.e.s et reconstruire le Parti (EHRLICH 2012, 168). En septembre, celui-ci avait informé Cooke qu'il s'était chargé d'écrire à Fernícola en lui ordonnant de se mettre en contact via le Brésil ou le Paraguay avec son délégué pour éliminer leurs conflits sous peine de l'expulser du MP par la Délégation (ce qui en effet s'était concrétisé en octobre 1959 pour indiscipline). À la fin de 1958, il y eut en effet une dispute entre les anciennes déléguées du PPF et Cooke qui avait prétendu intervenir (contrôler) verticalement dans la réorganisation féminine avec l'intention d'unifier toutes les branches du MP sous un seul Commando. Delia Parodi³³⁹ avait demandé au Général d'exempter la RF de la subordination à l'organisation tactique au sein de laquelle il y avait des femmes questionnables choisies par Eguren. Dans ce

³³⁹ Parodi avait écrit à Juan Perón une lettre signée aussi par les anciennes sénatrices nationales María Rosa Calviño de Gómez et Hilda Leonor Pineda de Molins, l'ancienne déléguée de Santiago del Estero Enriqueta Zurita de Maccor, l'ancienne déléguée de la province de Buenos Aires María Nélica Costa de Doce, l'ancienne déléguée de San Juan Haydée Merlo et les anciennes sous-déléguées María Elena Solari de Bruni et Eva Barrios (GORZA 2017, 112).

contexte, Fernícola avait organisé une tombola afin de collecter des fonds destinés à envoyer des déléguées à l'intérieur du pays censées réorganiser (de manière autonome) économiquement, socialement et politiquement le PPF étant donné que les authentiques femmes de la résistance ne se sentaient représentées par l'organe supérieur qui – comme lui avait rappelé le Général – disposait déjà de l'argent pour cette réorganisation. Dans ce débat, Cooke avait soutenu qu'Eguren n'avait jamais désiré réorganiser la RF et qu'elle n'avait pas rassemblé, rencontré ou entretenu de la correspondance avec des amies. Eguren, avait poursuivi Cooke, était en train d'organiser et diriger l'*Agirop* : un plan d'activités de propagande et d'agitations clandestines. Sa mission était d'introduire une cellule ou un.e délégué.e dans chaque usine ou Commando chargé de transmettre (*bajar*) les lignes directrices d'action à travers la distribution de tracts, pamphlets ou messages sur les murs. Pour l'éloigner de cette suspicion de faire partie de la direction de la réorganisation partisane (conviction, entre autre, de Marta Curone), Cooke avait fait noter qu'Eguren avait voyagé à Rio de Janeiro pour le rencontrer et s'éloigner de Buenos Aires où la Commission d'Inscription Féminine avait commencé à être formée (GORZA 2017, 113) et qui, d'après l'ancienne sénatrice et chanteuse de tango Juana Larrauri, semblait évoluer de manière positive même si elle avait exprimé des doutes à Juan Perón par rapport à l'arrivée de dirigeantes qui avaient auparavant fait défection. Le Général avait fait savoir à Larrauri que ce n'était pas le moment d'établir des qualifications, il fallait réorganiser la RF (depuis l'organe tactique) car sans celle-ci ne seraient restées que les structures clandestines de la RP, c'est-à-dire des structures inadaptées à la participation institutionnelle (GORZA 2017, 18). Les consignes d'agitations que la RF devait défendre selon le Leader étaient la dénonciation de la cherté de vie (exiger au gouvernement d'accomplir les engagements accordés lors du pacte), la réclamation de son retour en collaboration avec la campagne des 62 Organisations ainsi que la revendication violente du cadavre d'Eva Perón. Autrement dit, ces femmes devaient se subordonner à l'organe supérieur afin d'atteindre l'objectif de développer une organisation très soudée et disciplinée, unie dans la conception et dans l'action. Gorza a argumenté plus généralement qu'entre 1958 et 1962, les femmes péronistes avaient fait preuve de tentatives nombreuses et constantes pour réorganiser des structures différenciées hétéronormativement comme (par exemple) l'avaient été le PPF et les Unités Basiques féminines, c'est-à-dire des voies viables et connues d'accès (féminin) au pouvoir et des formes de faire la politique qui étaient dans le répertoire d'action (en général) péroniste et (en particulier) des femmes péronistes. Bien qu'aucune structure féminine partisane n'eût pas été consolidée jusqu'au 1966, Gorza (2017, 96-97 et 147) a estimé important d'expliquer les causes des échecs (les obstacles à l'incorporation des femmes dans les (ré)organisations, les institutions et les charges politiques ainsi que les difficultés de former des structures autonomes en raison de leur manque de qualification pour mobiliser les femmes) et mettre par conséquent en évidence les stratégies de maintien du pouvoir

masculin : les liens de fraternité entre les hommes du MP que ces femmes n'avaient pas réussi à rompre avec les liaisons de sororité qu'elles avaient tenté de mettre au service à l'exercice de leur leadership³⁴⁰.

En même temps que la RF était déqualifiée d'en haut et du bas par le MP, depuis 1959 le Général avait commencé à étudier les stratégies pour parvenir à additionner la jeunesse – y compris celle universitaire – à la cause de son retour au pays (FRIEDEMANN 2017a, 133) étant donné que Frondizi n'avait enlevé la proscription de la participation politique péroniste (et non pas de Juan Perón) jusqu'au 18 mars 1962 en l'occasion des élections provinciales qui avaient été vaincues (dans 10 des 14) par les péronistes. Les annulations - quelques jours avant - des possibilités de participer aux élections provinciales du PJ avaient reconfirmé la décision du nouvel Conseil Coordinateur et Superviseur du MP (ayant substitué la Délégation Nationale) d'adopter la stratégie du vote en blanc pour les élections législatives du 27 mars 1960 (MARCILESE 2015). Beaucoup de femmes péronistes – outre à la déléguée de la Junte Provinciale de Misiones et membre du CCSMP Curone et l'ancienne membre du Commando Tactique Hortensia *Lala* García Martín - avaient participé à cette campagne depuis les Centres d'Action Justicialiste (GORZA 2017, 115). Le vote en blanc s'était placé avant l'UCRP et l'UCRI et le gouvernement Frondizi avait appliqué le Plan de Commotion Interne de l'État pour réprimer une fois pour toutes le climat insurrectionnel alimenté par les grèves de 1959. Plusieurs dirigeant.e.s du CCSMP et des Juntas Provinciales avaient été emprisonné.e.s. Avec ces détentions, le secteur combattif avait perdu nombreux postes de travail, espaces et charges notamment dans le syndicalisme alors que les secteurs liés à l'UOM d'Augusto Vandor – ayant adopté la stratégie plus pragmatique et conciliatoire de frapper pour négocier (LANUSSE [2005] 2007, 33) - avaient pu accroître leurs pouvoirs au point d'obtenir le contrôle des 62 Organisations et de la CGT (PÉREZ 2018, 59). En effet, si des bonnes relations avec le gouvernement de Frondizi auraient pu permettre aux péronistes d'accéder à des charges publiques, la version du péronisme la plus tolérée par ce gouvernement avait été celle *sans Juan Perón* des partis néopéronistes qui lui aurait permis de le vaincre électoralement et/ou de démontrer la perte de la vigueur et l'oubli social et politique du vieux *caudillo* (PÉREZ 2018, 23). Finalement, au sein du syndicalisme, les secteurs intégrationnistes avaient de plus en plus sympathisé avec l'idée d'un syndicalisme comme colonne vertébrale d'un

³⁴⁰ En ayant remarqué l'inexistence de recherches s'étant occupées de suivre le développement du PPF et de la Fondation Eva Perón depuis 1955, Gorza (2017, 102) a essayé d'analyser le devenir de la réorganisation politique féminine en considérant les possibilités de participation institutionnelle et de réorganisation qui avaient été possibles sous les gouvernements qui s'étaient succédés de 1955 à 1966. Chaque gouvernement avait configuré des structures d'opportunités politiques différentes dans lesquelles le péronisme en général et les femmes péronistes en particulier avaient déployé leur propre répertoire de confrontation et articulé des stratégies d'organisation partisane, (semi-)clandestines et de superficie diverses qu'elle a considéré comme faisant partie des actions de la RP. Le terme de répertoire de confrontation (repris de la théorie de Charles Tilly) Gorza (2017, 145) l'a entendu comme une catégorie culturelle qui se réfère à l'ensemble de moyens dont un groupe dispose pour revendiquer ses exigences en se servant de ses connaissances et expériences précédentes. Toutefois - elle a ajouté – l'application d'un mode d'action particulier dépend des interprétations réalisées sur le contexte dans lequel il a lieu.

mouvement qui pouvait se passer de la figure de Juan Perón. Converti comme une simple consigne pour conserver l'appui des bases, Juan Perón avait par la suite dû se mettre en règle avec le toujours plus influent *le Loup Vandor* (PÉREZ 2018, 24-25). Cette logique pratique adoptée par beaucoup de dirigeant.e.s syndicaux.les et politiques avait engendré le rejet d'une minorité importante (LANUSSE [2005] 2007, 33) de la militance péroniste et de la classe ouvrière. Les opposant.e.s (auto-nommé.e.s comme dur.e.s) à cette manière (molle) de faire estimaient que la participation dans la négociation et l'engagement avec le pouvoir gouvernemental (c'est-à-dire tout type d'abandon à la confrontation avec les autorités) impliquait une reconnaissance du système et pour cela retardait et renvoyait dans un avenir vague les aspirations fondamentales de la lutte ouvrière et notamment le retour du Leader. Lanusse ([2005] 2007, 34) a souligné qu'à ce moment-ci, la position dure était plus un état d'esprit qu'une position politique articulée. Les dur.e.s jugeaient leurs adversaires en termes moraux en les accusant d'une série de vices auxquels il aurait fallu opposer les vertus (la fermeté, l'intransigeance et la loyauté) ayant caractérisé la RP. C'était donc au cours des années 1960 que ces militant.e.s avait politiquement formé ces vertus comme des chemins adéquats afin de dépuré le MP des traîtres.ses et de vaincre le régime excluant tant le péronisme que Juan Perón : l'insurrectionnisme et la lutte armée. Cela avait impliqué des tentatives de la part de Juan Perón d'appuyer (pour s'appuyer) avec sa loyauté et ses ordres stratégiques l'aile combattive dans un premier temps. Cependant, rendu à Madrid, Vandor avait mis pression à Juan Perón en le menaçant de lui retirer l'appui s'il n'aurait pas fait en sorte que l'UOM, les 62 Organisations et la coupole des syndicats hégémonisaient la reconstruction du MP (PÉREZ 2018, 25). En août 1963, Juan Perón avait désigné une Commission d'Intervention indépendante de la vandoriste (et nouvelle) CCS du PJ afin de réorganiser le Parti, le processus d'affiliation et les élections internes. Entêté par Framini, l'ancien délégué personnel de Juan Perón Rubén Sosa, Julio Antún et l'ancienne sénatrice nationale en 1954 Hilda Pineda de Molins, cette commission composée majoritairement par les secteurs durs du syndicalisme était censée former des commissions d'interventeur.se.s provinciaux.les devant désigner des délégué.e.s des sections responsables de l'affiliation et du recensement. Connue comme *Quadrumvirato*, les missions de cette commission étaient premièrement de rompre la structure officielle du vandorisme et l'hégémonie syndicale de l'UOM en réalisant des élections libres le 28 juin 1964 dans les syndicats (afin que les bases choisissent des nouveaux.les dirigeant.e.s) et secondairement de démocratiser la structure partisane pour promouvoir des nouvelles autorités pour le CCSPJ avec des mentalités révolutionnaires (GONZÁLEZ JANZEN 1986, 43). Curone avait écrit à Juan Perón que ce type d'élection commune et proportionnelle savait non uniquement l'autonomie des femmes (car la direction de la RF n'avait pas été élue uniquement par des femmes) mais également sa fonction de garante de l'équilibre entre les différentes branches du MP étant donné que la RF avait été fragmentée

entre les péronistes qui appuyaient Vandor (comme Parodi et Névida de Miguel) et ceux et celles qui s'étaient aligné.e.s avec Framini (GORZA 2017, 128). Cette offensive de Juan Perón avait atteint finalement une série de succès partiels qui avaient obligé Vandor à rétrocéder. En décembre 1963, celui-ci avait envoyé une délégation à Madrid offrant sa loyauté et obéissance, en s'engageant à contribuer activement dans l'Opération Retour. Portant, après peu temps, la bureaucratie vandoriste avait lancé la consigne d'*Être contre Perón pour sauver Perón*.

3.1.2. Les bandes de rue

Depuis la moitié de 1950, les bandes de rue – nommées, dans leur version violente *patotas*, les patrouilles – avaient constitué un type spécifique de socialité groupale participant de la visibilité croissante de jeunes hommes dans les lieux publics et notamment dans les coins de quartiers proches aux écoles et aux universités. Ces pratiques associatives s'étaient développées suite à la démocratisation du bien-être des gouvernements péronistes qui avaient impliqué pour beaucoup de jeunes des nouvelles expériences éducatives et de temps libre. Par le fait de connoter la ville bourgeoise, le carrefour Corrientes/Esmeralda avait été choisi par le future Commando de la JP de la Capitale Fédérale comme son espace principal de rencontre entre 1957 et 1958. Ce lieu - où s'était déroulé un processus d'affirmation d'une identité collective distinctive ainsi qu'articulée au péronisme, les jeunes péronistes - avait été significatif tant pour la dispute d'occupation de l'espace urbain avec l'oligarchie *porteña* que pour sa différenciation des scénarios de la RP syndicale, politique et féminine (EHRLICH 2012, 171). Rappelé comme un coin qui fit école, là-bas des jeunes entre 18 et 23 ans ressortissant.e.s de réseaux familiaux d'appartenance au péronisme s'étaient diplômé.e.s (ou avaient acquis leur propre place politique dans la grande famille péroniste) comme des agitateur.se.s en apprenant l'habileté de passer les rumeurs, voire de disputer plus que discuter avec les *gorilles* de la Fédération Juvenile Communiste et les aristocratiques Tacuara, vu que ces débats avaient terminé la plupart de fois par instaurer des batailles rangées. D'autres espaces privilégiés dans la Capitale Fédérale pour amorcer des discussions de rue avec leurs adversaires politiques aboutissant (ou même entamant) en tumultes, agitations et combats au corps à corps incluant l'utilisation d'armes étaient les trottoirs de la rue Florida et des avenues de Mai et Corrientes où se trouvaient respectivement les sièges des journaux *La Nación*, *La Prensa*, *La Razón* et *Clarín*. Selon les analyses de Laura Ehrlich (2012), l'appartenance au péronisme de ces premier.e.s jeunes péronistes découlait de l'avoir au moins l'un.e des parents qui avait soit exercé une fonction publique dans le péronisme historique soit participé ou été lié.e à la première tentative de coup d'État de la RP du 9 juin 1956 dirigé par les généraux Juan José Valle et Raúl Tanco rapidement réprimé

publiquement et clandestinement par la renommée Révolution *Fusiladora*³⁴¹. Ces disputes pour marquer la présence de la jeunesse péroniste dans le territoire avaient entamé généralement par l’affichage d’une photographie de Juan ou Eva Perón affirmant et performant une culture matérielle du péronisme que Gorza (2017, 211) a défini comme étant composée par des bustes, monuments, drapeaux et emblèmes convertis en objets de bataille entre péronistes et antipéronistes. Ces rituels de la jeunesse péroniste s’étaient nourris des pratiques pour maintenir vive la mémoire du péronisme (ayant servi en même temps pour avancer des revendications aux gouvernements et réaffirmer l’identité péroniste) entrées dans le répertoire d’action de la RP grâce à la réalisation – outre aux autels domestiques dans les maisons familiales - de messes et d’hommages civique à Eva Perón organisées par des femmes péronistes et ayant transformé tant certaines rues que des églises et les cimetières – avec l’aide de quelques prêtres bien ancré dans les communautés locales ayant (après avoir été) péronisé le domaine chrétien ouvertement antipéroniste - dans des tranchés politiques (GORZA 2017, 229-230). La conviction que la jeunesse avait occupé le devant de la ligne en participant avec son sang et sa liberté au MP et à la liberté nationale avait entraîné la nécessité et l’urgence de traduire cette mémoire dans l’organigramme et les hiérarchiques internes au MP où la Jeunesse n’était pas considérée comme une entité organisationnelle autonome et, de plus, la Résistance (ouvrière) lui réservait un traitement méfiant (EHRLICH 2012, 168) malgré que (ou justement car) les jeunes activistes du Commando National de Marcos et Lagomarsino avaient commencé à se lier avec les premiers syndicats combattifs comme celui de Pharmacie de Di Pascuale (qui avait pris très tôt des contacts avec Gustavo Adolfo *Coco* Rearte) ainsi qu’ils et elles avaient commencé à participer aux marches du silence pour commémorer les fusillades de juin 1956. Cucchetti (2010, 76) a affirmé que de cette manière-ci deux réseaux de relations de la RP avaient commencé à s’installer : la syndicale et la territoriale. Elles agissaient dans des régions urbaines avec une implantation forte du péronisme comme Mataderos et le Parti de La Matanza (Province de Buenos Aires). Entre août et septembre 1958, outre aux sections des Provinces de Santa Fe, Mendoza et Córdoba, le Bureau Exécutif (une *Mesa* qui n’était pas une Direction) de la JP de la Capitale Fédérale

³⁴¹ Le général Valle Juan José Valle avait été exécuté publiquement ensemble aux 17 autres militaires insurgés. Pour ce qui concerne la répression de cet action par la Révolution Libératrice, le journaliste Rodolfo Walsh avait dévoilé en 1957 dans sa célèbre publication *Operación Masacre* l’exécution clandestine de 18 civils péronistes à Lanús et à José León Suárez (Province de Buenos Aires) dont sept avaient survécu (Reinaldo Benavidez, Rogelio Díaz, Horacio Di Chiano, Norberto Gavino, Miguel Ángel Giunta, Juan Carlos Livraga et Julio Troxler). Cet ouvrage avait été financé par Marcelo Sánchez Sorondo, c’est-à-dire le premier directeur de la revue *Azul y Blanco* qui avait été l’un des premiers espaces à avoir articulé une critique de la Révolution Libératrice du général Aramburu. Ces intellectuels nationalistes catholiques de droite et antipéronistes tolérants (GALVÁN 2012b, 72) avaient problématisé les fusillades comme un retour dangereux et incompréhensible à un état pré-légal du politique par le fait d’avoir utilisé la loi martiale (permettant au gouvernement de fusiller sans accusation, procès et défense aux détenu.e.s) en temps de paix. Cette revue avait mis en circulation l’idée que cette Révolution antinationaliste, antipopulaire, autoritaire et dictatoriale était un faux simulacre de la légalité (visant à faire pénétrer les communistes dans les syndicats) qui s’opposait à la réalité (le peuple argentin, sa culture et son histoire comprenant également les ouvrier.e.s péronistes) à un moment où les partis socialistes (et notamment le Parti Socialiste Démocratique) avaient bien reçu la réaction gouvernementale en estimant que le régime démocratique devait être imposé. En 1962, ces intellectuels nationalistes avaient présenté – dans la nouvelle revue *2da República* – les bases péronistes comme le germe d’un mouvement national pouvant concrètement transformer la réalité politique (GALVÁN 2013).

et de la Grande Buenos Aires avait été créé avec son bulletin nommé *Trinchera de la Juventud Peronista* (1960-1962). Dans cette étape, les secrétariats avaient commencé à fonctionner comme une sorte de partage de pouvoir interne parmi les collectifs différents avec leurs référents. Ensemble à Jorge Rulli, Héctor Spina, Julio *Tuli* Ferrari, Alberto Brito Lima, Felipe Vallese et Envar *Cacho* El Kadri, Rearte avait été l'un.e des membres de cette *Mesa* Exécutive ainsi que le co-fondateur du premier groupe armé de la JP (rappelée comme) glorieuse, le Commando Juan José Valle constitué suite à l'assaut à une troupe de renforcement de l'Aéronautique de Ciudad Evita (La Matanza) au début 1960 auquel avaient participé également Vallese et Benito Abdal Rodríguez; tou.te.s les militant.e.s avaient été détenu.e.s dans le cadre du CONINTES jusqu'à l'amnistie de 1963. Critique de cette méthodologie foquiste importée de Cuba et estimée inefficace, le responsable du Secrétariat d'Organisation Brito Lima et son groupe (composé entre autre par Rubén Macchiavello, Pablo Flores et Domingo Paleo) s'était autonomisé du Commando de la JP et vers la moitié de 1961 il avait fondé le Commando d'Organisations de la JP – avec son organe de diffusion *Argentinos a la lucha* – pour adopter une ligne d'action et une politique organisationnelle orientée à l'insertion territoriale en fonction d'une stratégie insurrectionnelle des masses (DENADAY 2016, 4). Le CdO – dont les cadres dirigeant.e.s étaient environ 20 et les militant.e.s organiques ensemble aux auxiliaires, les adhérent.e.s et les allié.e.s comptaient environ une centaine et étaient d'origine majoritairement ouvrière et populaire même s'il y avait également certains secteurs provenant des collèges de classe moyenne des quartiers Belgrano et Villa Urquiza de la Capitale Fédérale (DENADAY 2016, 5 et 7) - s'était caractérisé par l'intensification du conflit contre les péronistes ayant revendiqué depuis *Trinchera* un tournant vers la gauche de la JP depuis une position nationaliste et catholique différente du nationalisme catholique de Tacuara en représentant en ce sens la continuité entre nationalisme et anticommunisme qui, pendant le premier gouvernement de Juan Perón, avait amené à une interpellation populiste et *tercersita* (CUCCHETTI 2010, 64). Vers 1965 et après plusieurs conflits avec la Police, les frères Andrés et Pedro de José Mario *Tito* Bevilacqua s'étaient incorporés en s'érigeant en pièces-clés de l'installation du CdO dans La Matanza, Morón et Mataderos (DENADAY 2016, 5), à savoir une organisation ayant une structure verticale de matrice militaire dirigée par un membre (Brito Lima) élu dans un congrès national, un État-Major et une division en sept chefferies (Presse, Organisation, Recrutement, Endoctrinement, Information, Finances et Opérations). Le directeur était censé choisir les responsables des unités tactiques municipales et des groupes Centre, Nord et Sud organisés de manière à confluer – selon la stratégie insurrectionnelle mettant l'accent sur les masses (et non pas sur l'avant-garde) - vers la Place de Mai où il aurait dû se produire le second 17 Octobre. La préparation du CdO pour l'accompagnement du peuple insurgé avait concerné également les Provinces de Catamarca, Chaco, Salta, La Rioja, Córdoba, Santa Fe et La Pampa. En

1964 l'activisme des Commandos était assez fort qu'ils avaient acquis un rôle spécial dans le péronisme comme Centurions en défense de la verticalité du commandement (DENADAY 2016, 8). Suite à l'ébranlement du Commando National Péroniste, un autre groupe s'était formé en 1962 dans la Capitale Fédérale : la Garde de Fer d'Alejandro *Galicien* Álvarez. GH était composée par des jeunes du Commando National lié.e.s aux syndicats (durs, de fer) et aux émeutes qui s'étaient formé avec la répression policière et l'appui de militant.e.s historiques du péronisme, du socialisme (comme Miguel Vacas) et du syndicalisme comme le dirigeant métallurgique (anti-vandoriste) d'origine anarchiste Héctor Tristán. Cucchetti (2010, 82) a défini la première GH comme un populisme déstabilisateur anti-oligarchique qui rechassant le label octroyé de trotskiste (même si certain.e.s de ses militant.e.s s'étaient formé.es dans des domaines intellectuels marxistes ou communistes) militait pour un péronisme défendant la politique en termes de bataille et en fonction des intérêts populaires (plus proche donc au maoïsme). Prenant comme standard la figure de Juan Perón et la consigne *Foi dans le commandement* (à savoir, la verticalité par rapport à la direction de Juan Perón), GH avait très tôt commencé à dénoncer l'existence de déloyautés au sein du MP et à concevoir l'institution électorale et les partis comme des mascarades du système libéral. Pour cela, GH avait également questionné le démo-libéralisme et critiqué les branches politiques et syndicales du PJ. En 1965, GH – dans laquelle étaient entré.e.s également des militant.e.s proches à la Jeunesse Universitaire Chrétienne et au Centre d'Étudiant.e.s National Antiimpérialiste - avait finalement déclaré le commencement de la lutte pour la dépuración du MP dont sa mission était la destruction de la trahison conçue comme le premier pas nécessaire pour atteindre les objectifs nationaux du péronisme. À la différence de Rearte³⁴² qui avait fondé la Jeunesse Révolutionnaire Péroniste - avec son organe de presse nommé *En Lucha* (PÉREZ 2018, 11) – avec l'intention de s'entraîner militairement et de tisser des liaisons avec Cuba et le projet de libération de l'Amérique Latine de Guevara, GH était restée déliée de la guérilla d'inspiration guévariste et rurale car elle pensait aux manières de concrétiser la guerre révolutionnaire en milieu urbain (CUCCHETTI 2010, 93).

L'organisation politique la plus connue à la fin des années 1950 dans la Province de Buenos Aires pour son style violent avait été le Mouvement Nationaliste Tacuara dont le nom faisait référence – d'après le révisionnisme historique - à un type de canne utilisée, au long du XIX^{ème} siècle, comme lance par les *gauchos* des *montoneras* de l'intérieur de l'Argentine. La *caña* avait symbolisé pour le MNT la puissance associée à la masculinité hétéronormative, la main forte d'un homme macho, le *caudillo criollo* qui avait donné son sang pour la terre argentine. Cette Patrie comme une terre de

³⁴² En juin 1961, de retour d'une rencontre avec John William Cooke et Alicia Eguren à Montevideo, Gustavo Rearte avait reçu de la part de la police neuf projectiles dans l'intestin dans le plein centre de la Capitale Fédérale. Rearte avait été hospitalisé d'urgence grâce à la pression solidaire des passant.e.s et à l'alerte diffusée par voie médiatique, avant d'être détenu dans le cadre du CONINTES jusqu'à l'amnistie de juillet 1963 du gouvernement Illia (PÉREZ 2018).

machos avait été en même temps représentée dans la presse du MNT³⁴³ comme un homme dépouillé de ses attributs virils : un homme trahi et impuissant face au capitalisme du régime démocratique incarné par la prostituée redoutable et comme un mari maltraité résultant de l'amour libre du collectivisme imaginé grâce à la figure terrifiante de la femme adultère. D'après les analyses d'Esteban Campos (2019), malgré que cette organisation n'avait pas été composée exclusivement par des hommes, le MNT avait fait irruption dans le scénario politique comme une fraternité d'hommes dont les affrontements avec les militant.e.s de gauche et les attentats antisémites avaient constitué un rituel de passage signifiant leur politisation dans un sens large : faire partie d'une organisation politique, passer à la vie adulte et conquérir une reconnaissance dans la sphère publique. L'obtention du carnet d'affilié.e au MNT avait signifié pour ces jeunes l'accès à une légion de militant.e.s nationalistes qui employait la violence comme un moyen pour faire de la politique et également comme un mécanisme de différenciation sexuelle (au sein et entre les deux genre que ses discours façonnaient) revendiquant la virilité comme un attribut masculin proprement nationaliste, c'est-à-dire comme une qualité symbolisant la Patrie elle-même. Les condamnations homophobes et les discrédits via des féminisations misogynes de ses ennemi.e.s avaient servi au MNT pour serrer ses rangs, discipliner sa manière de *poner el cuerpo*, consolider son identité collective et établir un modèle de camaraderie exemplaire qui s'opposait aux désordres politiques en les rencontrant notamment dans les déviations sexuelles condamnées et craintes comme des risques d'être castrés et/ou pénétrés. Dans un contexte de désillusion du projet de modernisation culturelle développementaliste de Frondizi perçu par le MNT comme une crise économique et surtout morale, la psychanalyse du juif Sigmund Freud était accusée par le MNT en 1962 de créer une méfiance envers la capacité de réaction spontanée du peuple argentin définie comme le caractère de la réaction virile nationale intrinsèque à sa posture (CAMPOS 2019). La crise perçue par ces jeunes nationalistes était la crise du patriotisme car les valeurs guerrières de l'indépendance avaient été (dites) remplacées par des petits droits et des libertés mesquines (CAMPOS 2017, 101). L'association à la construction de masculinités hégémoniques - dont la fonction est justement la cohésion d'une fraternité entre hommes - du discours politique du MNT ne le rend ni exceptionnel ni extravagant dans la culture politique argentine des années 1960 (CAMPOS 2019). À ce sujet, Omar Acha (2012) a étudié la sexologie dans l'œuvre de Juan José Hernández Arregui (l'un des référent.e.s du large spectre de la gauche nationale) en remarquant avant tout que la critique sexuelle de l'autre avait été utilisée tant par le péronisme que l'antipéronisme³⁴⁴.

³⁴³ Je fais référence à la presse de Tacuara analysée par Esteban Campos (2019) qui, allant de 1958 à 1964, a concerné le journal *Tacuara. Vocero de la Juventud Nacionalista* (dirigé d'abord par Joe Baxter et ensuite par Alberto Ignacio Ezcurra Urriburu) et le bulletin *Ofensiva* (dépendant du Département de Formation dirigé par Rodolfo Domínguez) du MNT ainsi que *Barricada* (dirigé par Alfredo Ossorio) et *Tacuara del manchón* (dirigé par Julio Ríos) des deux sections du MNRT.

³⁴⁴ Omar Acha (2012, 16) a remarqué que si qu'Ezequiel Martínez Estrada (*¿Qué es esto? Catilinaria*, Buenos Aires, Gure, 1956, p.290) avait qualifié les gratte-papiers péronistes comme des *maricones* (pédés) de la littérature. L'assignation d'ambiguïtés viriles aux ennemi.e.s idéologiques avait été utilisé également par Arturo Jauretche (*Filo, contrafilo y punta*, Buenos Aires, Pampa y Cielo, 1964,

Acha (2012, 5-8) a remarqué que Hernández Arregui a symbolisé la différence sexuelle afin d'ériger la classe ouvrière de l'intérieur de l'Argentine (alliée aux secteurs nationalisés de la classe moyenne et de l'Armée sous la conduite indiscutable de Juan Perón) comme le réservoir des traditions nationales (dérivées d'un héritage hispanique mélangée avec des caractères indigènes) à même de préparer la venue du national authentique (propre à la nationalité ibéro-américaine écourtée en 1810 par les révolutions libérales), c'est-à-dire la libération nationale définitive et le socialisme que les gouvernements péronistes avaient alimentés³⁴⁵.

Regroupant des jeunes conçu.e.s comme ayant des inquiétudes politiques et pour cela motivé.e.s à lutter contre la désinformation et les manques d'éducation, orientation et action concrète et immédiate (GALVÁN 2012a, 291), le MNT avait officiellement été créé en 1957 par des ancien.ne.s militant.e.s de familles patriciennes (même si avec un patrimoine modeste) *porteñas* de l'Union Nationaliste d'Élèves des Secondaires et de l'Alliance Libératrice Nationaliste³⁴⁶ (CAMPOS 2017, 104). Jusqu'à 1960, sa structure s'était fondée sur un Commando national (dont le chef était Alberto Ezcurra) Uriburu, un secrétaire général (Joe Baxter) et les sous-Commandos des secondaires, universitaire et politique (GALVÁN 2013). Prétendant.e.s continuer la tradition idéologique du nationalisme argentin de la première moitié du XX^{ème} siècle par l'action, la diffusion et la formation d'une aristocratie révolutionnaire capable de déclencher un processus insurrectionnel finalisé à instaurer un État national-syndicaliste de type corporatiste et catholique (GALVÁN 2013), les membres du MNT avaient commencé à peupler les cours des nationalistes catholiques au sein de l'Institut Historique Juan Manuel de Rosas où participaient également des péronistes. Entre septembre et octobre 1958, la spécificité de ces jeunes camarades et compatriotes avait été de casser les manifestations des organisations estudiantines qui défendaient l'enseignement laïque - comme la Fédération

p.45) qui lui avait répondu en l'appelant *manflorón* (travesti.e ou transsexuel.le), une espèce de *marica* intellectuelle. La méfiance par rapport à la classe moyenne était symbolisée dans la Femme Petite Bourgeoise y compris par Rodolfo Puiggrós (*Historia crítica de los partidos políticos argentinos*, Buenos Aires, Argumentos, 1956).

³⁴⁵ Dans la pensée d'Hernández Arregui, la différence sexuelle avait eu la fonction d'établir une distinction entre un champ positif et un autre négatif (ACHA 2012, 9-12): le nationalisme populaire et la population native de l'intérieur et ses costumes avaient été associées aux caractères virils, pénétrateurs et impénétrables alors que le féminin et l'androgynie pénétrables (car pénétrées) comme des sources de tromperies, de dangers et de décadence avaient été imputées comme des qualités de l'oligarchie (dont la virginité avait été cassée, étant donné qu'elle était vendue à l'impérialisme et jouissait de manière promiscue avec le pouvoir), de la classe urbaine tant ouvrière que moyenne euro-*tanguera* (voire sexuellement malheureuse, peu fiable et faible, en antithèse avec la virilité du *gaucho*) et de l'intellectualité antipéroniste *étrangérisante* incarnée avant tout par la revue *Sur* dirigée par Victoria Ocampo et représentante – ensemble à Jorge Luis Borges - de la livraison (*entrega*) de la pensée à l'étranger, voire de la pénétration et du viol extérieur de la culture européenne en Argentine à travers la ville portuaire. L'hypocrisie de cette littérature du colonialisme littéraire efféminé s'exprimait d'après Hernández Arregui dans sa sexualité coincée (*pacata*) et fausse, son érotisme morbide, ses fêtes du monstre, sa proximité avec la perversion, son sexe de confiserie évadée de la sexualité naturelle, pure, sainement œdipienne, ni efféminée ni contaminée avec des caractères pédérastiques de la classe ouvrière provinciale, à savoir l'épitomé de la bonne sexualité nationale (ACHA 2012, 17). Les petites-têtes noires étaient lues, finalement, comme des sujets nationaux, historiques, sexuels et socio-racialisés.

³⁴⁶ Née en 1937, l'ALN était une organisation nationaliste de droite polyclassiste, antisémite, anti-libériste, anticapitaliste et anti-communiste composée principalement par des jeunes. Son objectif politique était l'intégration des ouvrier.e.s au nationalisme (via un discours proclamant la justice sociale) et aspirait à l'instauration d'un État corporatif autoritaire. Réduite à un groupe de choc pendant les premiers gouvernements péronistes, l'ALN avait participé à la RP de manière dispersée et inorganique jusqu'à se réorganiser en 1973 avec le retour de Juan Perón en Argentine (GORZA 2017, 45) en prenant, d'après Ignacio González Janzen (1986, 27), deux chemins différents : l'un entêté par Juan Queraltó et proche à José López Rega et l'autre nettement opposé, dirigé par Patricio Kelly.

Universitaire de Buenos Aires et la Fédération Métropolitaine d'Étudiant.e.s des Secondaires (EHRlich 2012, 172) - en luttant pour une éducation catholique. Ce conflit social autour de l'université connu comme *Laique ou Libre* avait non uniquement rendu visible la possibilité (ou la menace) d'un contrôle de l'Église sur la société - étant donné l'existence de l'art.28 du décret n°6403 de 1955 qui autorisait les universités privées à émettre des titres officiels habilitant à la pratique professionnelle (BARRANCOS 2007) - mais il avait également généralisé, d'après Ehrlich (2012, 171-172) la pratique des revolvers et des bombes (ou la gymnastique de la rébellion estudiantine) des péronistes aux jeunes *gorilles*, laïques et libres. Il faut noter que les *tacuaras* n'avaient pas beaucoup de locaux à disposition pour se réunir : les membres se réunissaient généralement dans des bars et dans des galeries commerciales dans plusieurs quartiers de la Capitale Fédérale (GONZÁLEZ JANZEN 1986, 28). Pour cela, l'organisation de quartier avait constitué la forme la plus courante de groupement. Dans chaque zone un chef avait été au fur et à mesure mis en valeur par un groupe d'activistes qui l'entourait. En suivant Ignacio González Janzen (1986, 29), ces groupes avaient des caractéristiques différentes qui avaient évolués en formes de militance différente.

L'apaisement de la conflictualité autour de l'université Libre ou Laïque avait comporté une réduction des sympathisant.e.s et militant.e.s du MNT. Suite au lancement du processus d'élargissement social de ses bases politiques, dans le MNT avaient conflué des jeunes des classes moyenne et ouvrière péronistes. L'approchement – défini généralement opportuniste et massif par l'historiographie³⁴⁷ - du MNT au péronisme avait coïncidé avec la création du CCS du MP encouragé par Juan Perón à suivre la ligne du pacte avec Frondizi qui en décembre 1958 avait adopté le plan de Stabilisation et Développement afin de contrecarrer l'excès de couts de la production national (avec des licenciements massifs dans le secteur public). Le gouvernement avait, plus précisément, encouragé les investissements étrangers du grand capital international finalisés à apporter la technologie et l'infrastructure pour exploiter les ressources nationales (en particulier le pétrole) en acceptant des prêts avec la dureté de leurs conditions imposées par le Fond Monétaire International et la Banque Mondiale auxquelles l'Argentine s'était incorporée en 1956 (PÉREZ 2018, 20). En novembre 1958 et puis en janvier 1959, lors de la grève du secteur pétrolier à Mendoza d'abord et, ensuite, la prise de l'entreprise frigorifique étatique située dans le quartier Mataderos de la Capitale Fédérale Lisandro de la Torre (que le gouvernement avait privatisé et vendu à la Corporation Argentine de Producteurs de Viande), l'alliance entre le péronisme et Frondizi (et, par extension, l'espoir dans une résistance

³⁴⁷ Galván a développé une vision critique de l'historiographie du MNT. En soulignant la complexité de la relation entre ce groupe nationaliste (et ses scissions postérieures) avec le péronisme, l'auteure a estimé que Tacuara est à étudier comme l'un des nombreux cas d'identités politiques qui avaient été influencées par la prépondérance de la question péroniste. D'après la chercheuse, l'explication de la réorientation vers le péronisme de gauche de certain.e.s *tacuaristas* qui a mis l'accent sur la continuité (idéologico-politique) entre Tacuara et péronisme a commencé à fonctionner depuis le début du XXI^{ème} siècle comme une manière pour se débarrasser du discrédit et de la culpabilité publiques associées au fait d'avoir participé à une militance taxée de nazi-fasciste et hispaniste. Peu a été dit dans la mémoire en revanche par rapport aux « taches » d'homophobie et misogynie du MNT.

péroniste stratégiquement déployée par la voie électorale) s'était cassée pour une partie de la RP en raison des mesures répressives (bien que certaines instances de participation électorales étaient restées ouvertes avec restrictions) de son gouvernement (GORZA 2017, 103) adjectivé comme Sipahi (en référence aux cavaleries coloniales françaises et italiennes du XIX^{ème} et XX^{ème} siècles). Suite à la trahison de ce pacte qu'Eguren avait eu l'opportunité d'assister à Caracas (Venezuela), elle avait décidé de participer et fomenter l'insurrection au sein de la grève générale à temps indéterminée lancée par Les 62 Organisations en se liant – comme d'autres ouvrières syndicalistes - avec le Syndicat de Pharmacie et participée par des habitant.e.s des quartiers entre autres de Mataderos, Lugano, Villa Luro et Bajo Flores (NICANOFF et CASTELLANO 2004, 37-38). Elsa Mura, interviewée le 27 mai 2014 par Gorza (2017, 293), a rappelé que la prise du Frigorifique avait constitué une prise de conscience sur plusieurs plans. D'un côté, elle avait comporté un enseignement technique car ces femmes avaient appris à utiliser des frondes, voire à pouvoir affronter les policiers et les faire tomber des chevaux. De l'autre, cette occupation lui avait fait comprendre qu'elles ne pouvaient plus se limiter à pratiquer des actes éclairs et qu'elles devaient passer à des actions plus organisées et s'agglutiner à d'autres secteurs comme précisément le syndicat de Pharmacie et les groupes de la JP ainsi que resserrer des alliances et des relations de solidarités leur permettant de faire face au patronat, aux forces répressives et également à la bureaucratie syndicale. Cucchetti (2010, 77) a en effet noté que malgré que l'occupation du frigorifique avait signifié un recul – vu que les conditions de travail s'étaient faites plus défavorables et que Juan Perón avait retiré son aval tacite à la réorganisation péroniste dirigée par Cooke -, elle avait quand même et surtout représenté symboliquement l'héroïsme et le mysticisme des ouvrier.e.s péronistes. En ce sens, un troisième bagage de l'expérience estimé par ce sociologue comme typique dans les (futurs) subjectivités militantes constituées par les organisations de cadres était que les résultats politiques n'avaient pas une relation rationnelle avec les conséquences réelles (triomphe ou défaite) d'une activité mais avec l'exaltation du lien collectif qui se renforce parfois plus fortement dans des conditions d'adversité. En ce sens, infliger à l'adversaire une victoire qui coûtait cher avait pu être plus précieuse qu'une amélioration dans les positions de négociation.

Après avoir résisté avec les ouvrier.e.s, les *tacuaras* avaient commencé à revendiquer l'action des masses en s'intégrant au fur et à mesure dans les sièges des syndicats les plus combattifs (caoutchouc, textile et pharmacien) qui non uniquement dénonçaient la livraison des biens nationaux aux capitaux étrangers mais réclamaient aussi le retour de Juan Perón. Suite à cet événement, le MNT avait créé les Brigades Syndicales avec l'objectif explicite de récupérer les bases péronistes pour la cause nationale (GALVÁN 2013). Ces brigades agissaient comme des forces de choc dans l'occupation d'usines ou dans les grèves les plus conflictuelles avec Les 62 Organisations, tout en entretenant une

relation ambivalente avec le Leader péroniste (GALVÁN 2013). En fait, lorsqu'en 1961 Juan Perón avait offert à Ezcurra Urriburu la conduction de la JP, celui-ci avait refusé de se soumettre à la direction de ce Général en accord avec l'interprétation des intellectuel.le.s nationalistes catholiques de droite (s'étant exprimé dans les revues *Azul y Blanco* et, ensuite, *2da República*) que le MP constituait une partie imparfaite du nationalisme (GALVÁN 2013). Malgré les points de rencontre ayant facilité la transmission de valeurs, symboles, idées et pratiques militantes, l'amalgame entre le nationalisme conservateur et le péronisme avait provoqué des ruptures internes au MNT. En 1960 la radicalisation des positions d'ultra-droite et antisémite avait donné lieu à la Garde Restauratrice Nationaliste dirigée par Roberto Etchenique et Roberto Estrada dont le mentor idéologique ainsi que le raccord entre ces jeunes de droite nationaliste catholique et beaucoup de généraux était le jésuite Julio Meinvielle (GALVÁN 2013 ; GONZÁLEZ JANZEN 1986, 61). Cette organisation – à laquelle avaient participé également Julio Yessi et Felipe Romero (GONZÁLEZ JANZEN 1986, 35) - avait dénoncé le MNT d'avoir été conquis par le *fidelismo*, le trotskisme, l'athéisme (CAMPOS 2019), la maçonnerie et le judaïsme. González Janzen (1986, 29) a parlé de ce groupe comme étant le résultat de la transformation d'un groupement précédent nommé *Fortines*³⁴⁸. Cet auteur a détaillé que le prestige interne dépendait de la capacité de mobilisation, propagande et conflit. Autrement dit, la leadership d'après lui était disputé non pas sur le plan intellectuel mais en degrés de violence, même si cela ne signifie pas qu'ils n'existaient pas de cadres de la droite avec une haute formation intellectuelle. C'est de cette manière-ci que cet auteur a expliqué la prolifération d'attentats contre les institutions juives, les théâtres indépendants et les locaux suspectés d'abriter des activités gauchistes ainsi que la création par Ezcurra Urriburu de l'UNES dirigée par Juan Carlos Coria, Tincho Guevara Lynch et Bernardo Lasarte et du Syndicat Universitaire de Droit de la UBA. Le SUD – composé par environ 60 militant.e.s et 100 affilié.e.s – était devenu un groupe reconnu officiellement par les autorités universitaires qui au début des années 1970 avait composé l'un des piliers de la Concentration Nationale Universitaire, c'est-à-dire une organisme coordinateur de la droite péroniste dans les universités et pôle doctrinaire de l'UOM et la CGT ayant transformé la *guerre sainte* dénonçant la conspiration mondiale synarchique³⁴⁹ en *guerre sale*. González Janzen (1986, 31) a également noté que certains membres du MNT étaient entrés dans le Collège Militaire de la Nation et dans d'autres

³⁴⁸ Selon González Janzen (1986, 30), le *Fortín Recoleta* avait réuni un noyau sélectionné de fondateurs de Tacura comme Guillermo MalmGreen, Juan Carlos Lucero Smith, Mariano Grandin, Emilio Berra Alemán, Bernardo Lasarte, Alberto Gelly Cantilo, Eduardo Vocos et Juan Carlos Coria.

³⁴⁹ En suivant González Janzen (1986, 87-92), la synarchie avait été définie comme un organisme supranational gouvernant de manière occulte le monde entier. Il s'agissait d'une sorte de mafia ou maçonnerie unissant des forces apparemment opposées comme le communisme et le capitalisme. Son origine remonterait à la fin de la Seconde Guerre Mondiale où l'Union Soviétique, les États-Unis et la Grande Bretagne s'étaient unies dans une alliance suspecte pour combattre le Socialisme National. Le Péronisme de la Troisième Position avait en partie adopté ce discours en décrivant la synarchie comme une alliance secrète entre le capitalisme, le communisme, le sionisme et l'Église catholique.

institutions militaires et policières comme le chef des milices de GRN Pedro Lavaisse, devenu un officier d'Infanterie.

En 1961 un groupe des Brigades Syndicales avait fondé l'ouvertement péroniste Mouvement Nouvelle Argentine dirigée par Dardo Cabo, dont le père Armando était un dirigeant vandoriste de l'UOM qui en 1960 avait participé à la dernière tentative de coup d'État de la RP dirigé par le général Miguel Ángel Iñiguez à Rosario. Le MNA avait acquis une réputation non uniquement pour avoir organisé, le 13 août 1964, un attentat échoué ou un acte d'intimidation contre Frondizi (RUFFINI 2016) mais également et surtout pour les exploits (appuyés par l'UOM) de l'Opération Condor du 28 septembre 1966, à savoir la séquestration, la déviation forcée et l'atterrissage d'un avion d'*Aerolineas Argentinas* (qui de Buenos Aires aurait dû se diriger à Río Gallegos) à Port Stanley, rebaptisé Port Rivero en l'honneur du péon agricole de Concepción del Uruguay (Province d'Entre Ríos) qui se trouvait sur les Îles Malouines et avait fait preuve de résistance lorsque les Troupes Britanniques à bord du navire HMS *Clio* avaient occupé le 3 janvier 1833 ce territoire. En imitant ses *gesta* lors du jour que le général Onganía avait reçu avec honneurs le prince consort d'Angleterre Philippe d'Édimbourg, ces 16 jeunes³⁵⁰ dirigé.e.s par le couple Cabo et María Cristina Verrier avaient hissé sept drapeaux argentins et chanté l'hymne national. Face à leur proclamation de souveraineté, la Police locale et les civil.e.s armé.e.s les avaient expulsé.e.s dans la Terre du Feu où la dictature les avait accusé.e.s de privation de liberté et de détention d'armes. Tou.te.s les participant.e.s avaient été détenu.e.s pour une durée de 9 mois à 3 ans (selon les antécédents politiques)³⁵¹. Suite à cet événement, cette organisation avait été dissoute. Cabo et Andrés Castillo avaient alors formé en 1970 un nouvel groupement nommé Descamisados avec des militant.e.s provenant de la Démocratie Chrétienne comme Horacio Mendizábal, Norberto Habbeger et Oscar Di Gregorio. D'autres membres du MNA s'étaient lié.e.s à la droite nationaliste alliée avec le général Onganía et notamment à son

³⁵⁰ Alejandro Giovenco, Juan Carlos Rodríguez, Pedro Tursi, Aldo Omar Ramírez, Edgardo Salcedo, Ramón Sánchez, Edelmiro Navarro, Andrés Castillo, Juan Carlos Bovo, Víctor Chazarreta, Pedro Bernardini, Fernando Aguirre, Fernando Lizardo, Luis Caprara, Ricardo Ahe et Norberto Karasiewicz (PIGNATELLI 2018).

³⁵¹ En 1941, la réclamation de la souveraineté nationale sur ces îles avait commencé à faire partie des contenus obligatoires de l'école primaire entament une malouinisation du système scolaire à travers les disciplines d'Histoire et de Géographie. Toutes les cartes géographiques devaient en effet inclure depuis ce moment les Îles Malouines et l'Antarctide Argentine ainsi qu'être approuvée par l'Institut Géographique Militaire. En 1946, le premier gouvernement péroniste avait présenté à l'Assemblée générale des Nations Unies sa réserve de droits de souveraineté sur ces îles et il avait institué dans les écoles une semaine pour connaître, étudier et apprécier les Malouines. En 1951 avait eu lieu la première expédition scientifique à l'Antarctide Argentine dirigée par le colonel Hernán Pujato, auparavant agrégé militaire de l'ambassade argentine en Bolivie. Cette expédition avait construit le 21 mars la base San Martín dans la Baie de Marguerite, c'est-à-dire le premier établissement humain en dessous du cercle polaire antarctique et la première base scientifique argentine dans le territoire continental antarctique. Entre 1973 et 1975 le troisième gouvernement péroniste avait développé une politique d'État de forte présence dans ces îles. À travers la compagnie Lignes Aériennes De l'État dirigée par Forces Aériennes garantissant un vol par semaine entre le continent et Port Stanley (ré-rebaptisé « Port Argentin » en avril 1982), les bourses aux jeunes des îles pour étudier dans le continent, l'envoi de professeurs d'espagnol, l'arrivée de la compagnie étatique de communication postale, télégraphique et téléphonique ainsi que du Gaz d'État et du Gisement Pétrolifère d'État, l'Argentine avait construit les conditions pour la réalisation d'échanges commerciaux et culturelles. Le 30 novembre 1973, avec la Loi 20.561, l'Argentine avait établi le 10 juin comme le Jour de l'Affirmation des Droits Argentins sur les Malouines, les Îles et le Secteur Antarctique. Pour ce qui concerne les sept drapeaux, María Cristina Verrier (qui avait marié Dardo Cabo en prison) les avait gardés en les cachant jusqu'à ce qu'elle eût décidé de les consigner à la présidente Cristina Fernández de Kirchner. L'un d'entre eux est exposé dans le Musée Malouines et Îles de l'Atlantique Sud (visité le)

menteur, le colonel nationaliste catholique d'extrême droite antipéroniste Juan Francisco Guevara impliqué dans les activités des Coopérateurs Paroissiales du Christ Roi. Fondée en 1962 en Argentine, cette organisation avait accueilli le prêtre français Georges Grasset ayant encouragé en 1957, dans le cadre de la guerre d'Algérie, le soulèvement des *pieds noirs*. Grasset avait été le guide spirituel de l'Organisation de l'Armée Secrète (formée en décembre 1960 en Algérie) revendiquant la *guerre sale* française à l'encontre des nationalistes algériens et il s'était exilé dans l'Espagne franquiste avant de voyager à Buenos Aires avec le but de négocier l'immigration d'un groupe de *pieds noirs* expulsés d'Algérie et de diriger la revue *Verbo* (GONZÁLEZ JANZEN 1986, 56). Finalement, des militant.e.s du MNA avaient conflué dans le péronisme de droite comme Américo Rial (ancien collaborateur de Manuel Damiano dans le Syndicat de Presse ayant travaillé dans la revue *Las Bases* de José López Rega) et Alejandro Giovenco et *Titi* Castrofini qui étaient devenu.e.s des membres de garde de personnalités syndicales et politiques péronistes (GONZÁLEZ JANZEN 1986, 34 et 49). Si en 1971 Giovenco avait été chargé de la sécurité du siège du CN Justicialiste, en 1973 il s'était incorporé parmi les gardes (ou la *patota*) du Secrétaire Général de l'UOM Lorenzo Miguel qui en 1974 avaient participé dans des attentats contre les Unités Basiques de la TRP.

Une troisième scission de Tacuara s'était avérée à la fin de 1962, lorsque Baxer, José Luis Nell et Alfredo Ossorio avaient fondé le Mouvement National Révolutionnaire Tacuara. Cette organisation s'était rapprochée au péronisme à travers un nationalisme plus sécularisé, à savoir intéressé à l'émancipation économique et sociale du Tiers Monde et perméable à la culture de la gauche nationale - et en particulier à Jorge Abelardo Ramos (CAMPOS 2019) - qui les avaient amené.e.s à faire de la race native (les *cabecitas negras*) la dépositaire historique de la rébellion nationale, voire de la nationalité en opposition aux visages dangereux des Grosses femmes de l'oligarchie³⁵². Le MNRT s'était inspiré des causes et des méthodes de lutte propagées par la Révolution cubaine, la guerre d'Algérie et le nassérisme du monde arabe pour finalement élever la lutte armée comme un instrument nécessaire et privilégié pour instaurer une révolution nationale contre l'impérialisme et l'oligarchie et réaliser l'autonomie nationale (GALVÁN 2013). Ayant perdu ses sources de financements ainsi que la protection policière dans les commissariats en raison de sa séparation du MNT, ce mouvement s'était garanti l'indépendance économique en désarmant des gardes et en braquant des usines de fabrication d'armes et des sièges des FFASA qui avaient généralement cru – selon Larraquy et Cavallero (2000) et l'ancien *tacuara* Horacio Rossi (in PUENZO et BARONE 2002) - que ces actes étaient des œuvres de délinquant.e.s commun.e.s. La Police Fédérale était arrivée à la même conclusion lorsque, après une trentaine d'opératifs, le MNRT avait briqué environ 14'000'000 pesos

³⁵² Alberto REDRUEYO, « Lealtad al 17 », *Barricada del nacionalismo revolucionario. Órgano del Movimiento Nacionalista Revolucionario Tacuara*, n°2, novembre 1963, p.1 in CAMPOS 2019.

argentins (dont la numération avait été communiquée par la Police aux banques locales et de l'étranger par l'Interpol) du Polyclinique Bancaire situé dans le quartier Caballito de la Capitale Fédérale le 29 août 1963 en tuant deux employés et en blessant trois autres. D'après Gasparini (2006, 48) cet argent aurait servi à financer un plan pour faire retourner en Argentine Juan Perón et plus précisément pour acheter un navire à Bahía Blanca sur lequel le Général aurait dû rejoindre les îles Malouines et depuis celles-ci commencer la révolution. Il s'était pourtant avéré qu'en 1964, la Police française Sureté avait informé que des billets avaient été retrouvés dans un cabaret de Paris que les *tacuaras* Lorenzo et Gustavo Posse avaient dépensé lors de l'un des voyages conçus par le MNRT afin de blanchir les pesos volés en (100'000) dollars états-unis. Une fois capturé, Posse avait déclaré à la Police les détails de l'assaut ensemble aux noms de ses camarades. Le MNRT avait diffusé un communiqué par l'organe du péronisme révolutionnaire *Compañero* en assumant la responsabilité de l'assaut et en revendiquant la violence comme un instrument de la lutte politique. Ossorio (in PUENZO et BARONE 2002) a rappelé qu'à ce moment-là il était impossible de vivre avec le nom de *tacuara* : les détentions étaient systématiques, l'on sortait de la prison pour y rentrer. Si certain.e.s militant.e.s comme Nell avaient estimé qu'un.e révolutionnaire devait se déclarer à la fois coupable et prisonnier.e du régime (même si finalement avait réussi à rejoindre l'Uruguay et il s'était encadré d'abord dans la lutte des Tupamaros et ensuite en Montoneros), d'autres comme Baxter (même s'il n'avait pas participé directement à l'assaut du Polyclinique), Jorge Cataldo, Rubén Rodríguez, Jorge Caffatti, Alfredo Roca et Carlos Arbelos avaient choisi d'entrer dans la clandestinité. Après quelques mois, les membres du MNRT avaient déclaré la dissolution de l'organisation et leur incorporation au péronisme ; cas exceptionnel avait été Baxter qui était entré dans l'ERP. Gasparini (2006, 44) a remarqué que de retour de l'exil en Uruguay, Cataldo et Rodríguez avaient participé à la réunion fondationnelle de 1967 des FAP à laquelle s'étaient uni également Caffatti, Roca et Arbelos.

3.1.3. La guérilla péroniste

Gorza (2017, 17-19) a noté que tout en cohabitant avec la continuation d'autres pratiques de la RP, l'une des transformations majeures des Commandos avait concerné sa composition rassemblant principalement des jeunes et des étudiant.e.s³⁵³ ayant pris conscience que le retour de Juan Perón n'était pas imminent et qu'il fallait donc développer une organisation sur le long terme pour atteindre cet objectif. Ces combattant.e.s avaient souvent voyagé à Montevideo où l'on avait réalisé des

³⁵³ Gorza (2017, 19) a également remarqué que beaucoup des syndicalistes ayant intégré auparavant les Commandos s'étaient transformé.e.s en activistes clandestin.e.s à plein temps sans relation avec l'activité syndicale quotidienne ou en membres de groupes de choc au service des dirigeant.e.s syndicales qui avaient à leur tour commencé à adopter une attitude plus pragmatique par rapport à leur collaboration avec les activités clandestines. Gorza (2017, 70-71) a aussi noté que les personnes ayant participé aux Commandos ne l'avaient pas fait forcément de manière permanente. Par-delà les membres officiels, il y avait tant des personnes qui avaient été contactées pour réaliser des activités spécifiques dans une opération ponctuelle que des personnes qui - bien qu'elles n'y appartenaient pas *in toto*, c'est-à-dire ne connaissaient pas la totalité des activités de la cellule - étaient liées à cette structure par le fait de mener certaines actions de collaboration et/ou de développement de certaines tâches avec une certaine autonomie.

réunions pour décider la stratégie à employer (GORZA 2017, 77). Ici résidaient tant Eguren et Cooke qui – avec la collaboration d’Isidoro Gilbert et Ismael Viñas - avaient publié la revue *Soluciones populares para los problemas nacionales* (1959-1960) que Héctor l’Oiseau Villalón, un ancien militant de l’extrême droite péroniste entrée dans l’Alliance Libératrice dirigée par Kelly et fondateur en Brésil, depuis le coup d’État de 1955, d’une entreprise exportatrice-importatrice avec laquelle il avait financé des Commandos de la RP y compris leurs entraînements militaires et politiques à Cuba (SEOANE 2014). Organisé.e.s dans des cellules d’entre six et 11 personnes, des militant.e.s avaient décidé de dénoncer la rupture du pacte entre le péronisme et Frondizi par une série d’attentats organisés à l’occasion de l’anniversaire de la Révolution de Mai en 1960. Depuis cette date, Gorza (2017, 70-75) a estimé que l’action de la RP avait acquis des nouvelles caractéristiques : une augmentation du professionnalisme, la réalisation d’actions plus importantes tant au niveau de taille qu’en nombre, une amélioration des mécanismes de détonation par la création d’un circuit de fourniture de moyens pour la fabrication d’explosifs allant des Provinces de l’intérieur du pays à Buenos Aires et finalement une majeure participation, bien qu’en nette minorité par rapport aux hommes, de femmes – âgées de 21 à 49 ans (la plupart d’entre elles avoisinait la trentaine) - dans les cellules clandestines.

Entre octobre 1959 et la moitié de 1960, le Commando de la RP 17 d’Octobre (né en 1956 et lié.e.s au Commando National Péroniste) opérant entre les Provinces de Tucumán et Santiago del Estero conjointement avec des membres de l’organisation d’ouvrier.e.s de l’industrie sucrière avait décidé d’entreprendre une opération de guérilla avec les buts d’acquérir du prestige parmi les paysan.ne.s et de comprendre pratiquement si les dirigeant.e.s péronistes réfugié.e.s en Uruguay auraient décidé de leur donner leur appui. L’Armée de Libération Nationale du Mouvement Péroniste de Libération (mieux connu.e.s comme Uturuncos, c’est-à-dire hommes-tigres en quichua) avait commencé ses entraînements dans la ferme de Manuel Paz située à Chumillo (Province de Santiago del Estero) pour réaliser leur première action de guérilla d’envergure dont les idéologues avaient été Manuel Enrique Mena et le vétéran de la Guerre Civile Espagnole Abraham Guillén. Le 24 décembre 1959, 30 guérrillero.a.s dirigé.e.s par Félix Serravalle (*alias* Commandant Puma) et Felipe Genaro Carabajal (*alias* Commandant Alhaja) avaient réalisé l’occupation du quartier général de la Police de Frías (Province de Santiago del Estero). Pendant ces 20 minutes de siège, ces Uturuncos avaient pu voler tout l’armement et les munitions ainsi que démonter le matériel de communication de la Police. En même temps, Mena et Guillén étaient à Buenos Aires pour chercher du soutien qu’ils avaient reçu notamment d’Eguren. En tant qu’intermédiaire, Eguren avait mis en contact Mena avec différents groupes des JP des zones de San Martín et Pompeya. Ces militant.e.s avaient exprimé leur volonté de participer à la guérilla non seulement en organisant des groupes de soutien et en collectant de l’argent

mais également en partant à Tucumán pour s'unir à celle-ci. L'occupation de Frías avait eu une grande répercussion dans les journaux du pays qui avait cependant également comporté que beaucoup de guérillero.a.s avaient été identifié.e.s. Si Pedro Velardez avait été le premier à se livrer à la Police, les autres guérillero.a.s avait passé la semaine dans les localités d'Arcadia, Alpachiri et Alto Verde à expliquer les causes de leur insurrection ainsi que leur lutte pour le retour de Juan Perón jusqu'au 31 décembre, lorsque des mères des guérillero.a.s avaient envoyé un message-radio priant leurs fil.le.s de rentrer du mont. Il y eut beaucoup de détentions dans les deux mois qui avait suivi l'attaque et le climat de répression rendait difficile les actions du réseau d'appui (maisons sûres, nourriture et instruments) à Tucumán. Pourtant, Mena n'avait pas abandonné l'idée générale de créer un front guérillero permanent et l'idée particulière de former un troisième groupe avec la dizaine de militant.e.s des JP pour les faire monter au mont.

En avril 1960, Eguren et Cooke étaient parti.e.s à Cuba où le couple avait été installé dans l'hôtel Riviera de La Havane et il avait pu se mettre en contact avec plusieurs dirigeant.e.s latino-américain.e.s. Le couple s'était mis à la disposition des ordres de Guevara pour collaborer avec la révolution. Cooke s'était formé en septembre 1960 dans les opérations pour nettoyer l'Escambray (dans la zone centrale de Cuba) des milices cubaines contre-révolutionnaires, alors qu'Eguren avait accompli des missions de formation, entraînement, registre de renseignement dans un bureau bâti dans le Comité Central de la Révolution et journalisme pour la reconstruction des liaisons avec les jeunes révolutionnaires argentins. Afin de former les jeunes révolutionnaires argentin.e.s, Eguren avait été (elle aussi) formée par le dirigeant révolutionnaire cubain Ulises Estrada en tant que cadre politique censée appuyer logistique et politiquement la lutte de guérilla. C'était une formation pour connaître et contourner les FFASA, travailler clandestinement dans la ville et combattre (SEOANE 2014). Le couple avait de plus combattu dans le Bataillon IX^{ème} dirigé par Aragonés Navarro des Milices Nationales Révolutionnaires pendant l'invasion états-unienne dans la Baie des Cochons (ou Plage Girón) en avril 1961 avec le grade de capitaines de l'Armée révolutionnaire, découverte par le travail de renseignement de Rodolfo Walsh et Jorge Ricardo Masetti qui étaient en train de se former dans cette tâche avec des militant.e.s cubain.e.s (SEOANE 2014). Ces deux journalistes avaient créé à Cuba l'agence *Presse Latine*, destinée à contrer les effets de la propagande transnationale contraire à l'île et à présenter une vision de la réalité du point de vue des pays latino-américains (VINELLI 2000). En prenant en considération les changements contextuels où le péronisme avait collapsé ainsi que ses erreurs, sa dispersion et les limites d'un

péronisme entendu comme nationalisme bourgeois³⁵⁴, l'analyse de Cooke³⁵⁵ avait proposé une stratégie insurrectionnelle intransigeante de l'ordre politico-militaire autoalimentée par les puissants soulèvements des masses péronistes qui, en s'y intégrant, auraient fini pour la conduire. Cooke avait estimé que le MP devait accomplir un processus de renouvellement et d'actualisation idéologique - une transformation révolutionnaire de la doctrine de la Troisième Position et de son programme - où la révolution sociale était conçue comme nécessaire à la réalisation de la lutte pour la libération nationale, voire à la destruction des liaisons coloniales (BOZZA 2001, 155-156). La libération nationale et sociale étaient considérées comme deux instances indissociables, étant donné que dans un pays dépendant les classes dominantes natives étaient des alliées de l'impérialisme. La troisième position ne pouvait donc plus se permettre d'assimiler le monde impérialiste à celui socialiste pour les rejeter et revendiquer l'indépendance politique de l'Argentine, si l'on prenait en considération les réalités qui étaient en train de se faire Histoire : les peuples dominés du monde avaient conflué dans des formes différentes de socialisme qui devait par conséquent constituer l'horizon stratégique également du péronisme. Finalement, le péronisme devait se transformer dans la forme de socialisme de la réalité argentine en s'assumant comme une force de la gauche capable d'élaborer une théorie et un programme d'orientation socialiste afin de reconquérir le pouvoir (BOZZA 2001, 157). Autrement dit, le péronisme était considéré comme nécessaire mais pas suffisant pour accomplir les tâches révolutionnaires, à savoir une mobilisation populaire très vaste (à laquelle les bases prolétaires péronistes auraient dû octroyer un potentiel révolutionnaire), une grande politique de masses orientée par un programme à la fois inflexible dans le maintien de certains principes fondamentaux et suffisamment ample pour franchir les particularismes idéologiques des secteurs coïncidant avec des objectifs communs. L'insurrection générale (contre la bureaucratie syndicale péroniste) était devenue dans la pensée de Cooke la lutte contre l'envahisseur nord-américain à même de syntoniser les réalités nationale et latino-américaines, c'est-à-dire le *latinoamericanismo* ou l'intention de Guevara d'élargir la révolution au continent dont la stratégie était une somme de révolutions nationales. En résumant, Cooke et Eguren avaient affirmé que le seul nationalisme authentique était celui de la classe ouvrière qui cherche à se libérer de la servitude réelle, en le distinguant de la semi-colonie que le couple avait en revanche assimilée à l'oligarchie. La vision *movimentista* du péronisme devait primer sur celle

³⁵⁴ Les erreurs du péronisme nationaliste bourgeois étaient entre autres l'indéfinition de son programme par rapport aux facteurs de pouvoir qui l'avaient conditionné et finalement battu, la défection de la bourgeoisie de la coalition péroniste originelle et notamment l'attitude pusillanime, corrompue et complice d'amples secteurs de la direction péroniste (LANUSSE [2005] 2007, 35).

³⁵⁵ Les écrits indicatifs de la théorie politique de Cooke d'après Salcedo (2015a, 142) avaient été *El peronismo y el golpe de estado, informe a las bases* (1966), *La Revolución y el Peronismo* (1967) et le *Documento Interno Para Los Compañeros Peronistas* de l'ARP (juillet 1967). Eduardo Luis Duhalde a compilé les ouvrages de Cooke dans *Obras completas John William Cooke*, Buenos Aires, Colihue, 5 tomes, 2007-2011. Cooke avait continué à entretenir des échanges épistolaires avec Juan Perón depuis Cuba et Paris. Cooke lui avait écrit en octobre 1962 que Fidel Castro était disposé à l'accueillir et à le soutenir économiquement. D'après Bonasso (in CASTRO 2008), Cooke aurait aimé que le péronisme et la Révolution cubaine resserreraient des liens solides. Finalement, le nationaliste-populaire Juan Perón n'était jamais allé à Cuba, en préférant vivre dans l'Espagne de Francisco Franco.

partidista, car autrement le PJ aurait agi comme un frein dans la lutte contre l'oligarchie (POZZONI 2017, 14). La classe ouvrière péroniste se présentait alors tant comme un espace de construction d'une universalité émancipatrice que comme un lieu où un particularisme bourgeois et réactionnaire s'était enraciné. La révolution était finalement conçue non pas comme une imitation du modèle cubain, mais comme l'une des destinées possibles pour le péronisme étant donné deux de ses caractéristiques : la dimension transcendante et la capacité de récréation (MAZZEO 2016).

Ce père fondateur de la gauche péroniste, qui avait donné plusieurs conférences dans les universités du pays (FRIEDEMANN 2017a, 129), avait remarqué – comme d'autres intellectuel.le.s de l'époque tels qu'Hernández Arregui et Rodolfo Puiggrós - que la radicalisation politique argentine des années 1960 avait poussé les secteurs juvéniles à s'approcher et à redécouvrir le mouvement ouvrier et le péronisme en franchissant leurs anciennes positions antipéronistes notamment parmi les jeunes socialistes (BOZZA 2001, 156). Depuis le début de 1960, Cooke et d'autres membres de la RP comme Walsh avaient en effet instauré un dialogue avec le Parti Socialiste d'Avant-Garde (une scission nationale-populaire du PSA) via son organe de diffusion *CHE*. Cette revue – éditée entre octobre 1960 et avril 1961 – était dirigée par Pablo Giussani et Julia *Chiquita* Constenla (amie de Celia Guevara de la Serna, la mère d'Ernesto) et réunissait des intellectuel.le.s de plusieurs origines politiques comme Susana *Pirí* Lugones Aguirre, Joaquín *Quino* Lavado (créateur de *Mafalda* en 1964), Raúl *Copi* Damonte Botana, Francisco *Paco* Urondo, Lidia Ángela *Lili* Massaferro, David Viñas et Juan Carlos Portantiero (SEOANE 2014) dont la plupart avait fait partie du Mouvement de Libération Nationale – né le 21 juin 1960, composé par un groupe de jeunes universitaires qui s'étaient senti.e.s trahi.e.s par l'UCRI de Frondizi, par des militant.e.s du Parti Démocrate Progressiste, du PSA et du PCA et surtout par des militant.e.s indépendant.e.s (sans expérience organique précédente) et connu comme MaLeNa – producteur, traducteur et diffuseur d'une énormité de livres politiques (SEOANE 2014). La revue *CHE* était coordonnée depuis La Havane par Walsh et depuis Buenos Aires par Luis González O'Donnell. Les constats d'une nationalisation et d'une péronisation croissante et constante du milieu intellectuel et en particulier universitaire avaient généré un fort optimisme qui, à son tour, avait constitué sa massivité comme une preuve de la tendance insurrectionnelle en marche en Argentine (FRIEDEMANN 2017a, 134 et 138) : la prise d'une conscience nationale. En raison de la confiance que *le Che* avait en elle, Eguren avait fonctionné comme le lien clandestin pour beaucoup de militant.e.s entreprenant.e.s un processus proto-guérilléro (Bonasso in CASTRO 2008), c'est-à-dire pour s'entraîner à la lutte révolutionnaire à Cuba avec l'objectif de la traduire en Argentine notamment après le séjour de Guevara d'août 1961 en

Uruguay³⁵⁶ et en Argentine où il avait fait une visite brève au président Frondizi (ayant comporté des grandes protestations de la part des FFAA qui lui faisaient des pressions, entre autres, pour changer sa politique par rapport à Cuba). La qualité d'*enlance* avait rendu Eguren (politiquement) séduisante. Bellucci (2003) a écrit qu'elle disposait d'une séduction spéciale qui ne se soutenait pas dans sa beauté mais dans la force de son empreinte politique et de sa vocation de leadership. Eguren provoquait une attraction singulière pour beaucoup d'hommes et femmes péronistes. D'après cette féministe, Eguren représentait une photographie de son époque par son esthétique masculinisée, guerrière, dure avec les femmes qui n'entendaient pas le sens de l'action directe, camarade avec les *compañeros* qu'elle considérait ses interlocuteurs naturels et intolérante à l'égard des faiblesses. Eguren et Cooke étaient rentré.e.s à Montevideo (comme base pour se mettre en contact avec Buenos Aires) en 1963 lorsque un petit groupe entre six et 20 militant.e.s (étudiant.e.s de classe moyenne provenant pour la plupart de la gauche non-péroniste) dirigée par Masetti avaient entamé un foyer rurale guévariste (planifié également par Eguren) à Orán (Province de Salta) en même temps qu'Illia assumait la présidence de la Nation. Ce foyer avait été suivi par celui des Forces Armées de la Révolution Nationale dont le dirigeant le plus connu avait été Angel *le Basque* Bengochea, un trotskiste guévariste (leader d'une fraction de Parole Ouvrière) converti au péronisme en raison du constat de la persistance de la loyauté des ouvrier.e.s à la figure de Juan Perón même dans des conditions adverses. Bengochea avait depuis 1959 tissé des relations cordiales – malgré les différences théoriques – avec Cooke et Eguren qui avait été invitée au Congrès de ce Parti en août 1959 en soutenant – contrairement à Bengochea – qu'au moins une partie de la direction des 62 Organisations pouvait être traînée sur une position révolutionnaire (NICANOFF et CASTELLANO 2004, 42). Bengochea avait cultivé ses relations avec Eguren qui, au long de ces années, avait écrit plusieurs articles et essais et donné des conférences en générant une œuvre considérable et dispersée d'approchement des théories du domaine marxiste au péronisme (ALLENDE et DEL ZOTTO 2018, 230) en même temps qu'elle s'était transformée dans un pont pour établir des relations avec la Révolution cubaine pour un spectre ample du péronisme et de la gauche argentine qui aspirait à former le Front de Libération National. À travers sa médiation, le groupe de Bengochea avait pu se préparer militairement depuis juillet 1962 jusqu'à février 1963 à Cuba avec des militant.e.s – entre autres - universitaires, de la JP de Santa Fe, de l'Avant-Garde, des courants syndicalistes, d'Uturuncos et de la JP comme Rearte et El Kadri. Sergio Nicanoff et Axel Castellano (2004, 41-43 et 54-55) ont

³⁵⁶ Le 8 août 1961, Guevara, en tant que ministre de l'Industrie et président de la délégation cubaine, avait prononcé d'abord son Discours latino-américaniste dans la V^{ème} séance plénière du Conseil Interaméricain Économique et Social de l'OEA à Punta del Este (Uruguay) ; ensuite, il avait parlé aux (principalement) étudiant.e.s le 17 août dans le Grand amphithéâtre de l'Université de la République Orientale de l'Uruguay à Montevideo. Pour voir la registration et consulter la transcription de ce discours de Guevara, voir « El histórico discurso del Che en Punta del Este », *Cubadebate. Contra el Terrorismo Mediático*, le 9 août 2017 in <http://www.cubadebate.cu/noticias/2017/08/09/el-historico-discurso-del-che-en-punta-del-este-video/#.Xye26xMzbs0> (consulté le 3 août 2020).

rendu compte que le retard du début de l'école militaire, la méconnaissance par rapport à ce qui se serait passé dans le futur et l'hétérogénéité idéologique des 45 militant.e.s argentin.e.s (dont uniquement 21 avaient terminé la formation en raison du rigueur de l'entraînement³⁵⁷) avaient généré du malaise dans le groupe. En conformité à l'idée de la nécessité d'une révolution continentale empêchant l'isolement cubain et pour contrecarrer l'expérience commune de l'arrivée sur l'île de groupes latino-américains prétendant entamer la lutte armée chez eux mais après avoir tiré tout type de ressource ils n'avaient jamais poursuivi leurs engagements, Guevara avait affirmé que l'école politico-militaire (reproduisant les conditions de vie de la guérilla et incluant une étape théorique menée par un ancien général espagnol républicain) devait se conclure avec la formation d'une guérilla censée commencer la lutte dans les monts argentins. Face à cette déclaration, des militant.e.s avaient réagi soit en rechassant l'idée de s'inscrire tout de suite dans la lutte armée sans l'aval de Juan Perón soit ils et elles avaient soulevé des différences avec Guevara surgies de la connaissance du mouvement ouvrier et péroniste. Bengochea (in NICANOFF et CASTELLANO 2004, 56-58) avait en particulier estimé – sans atteindre un accord avec *le Che* - que le grand développement urbain, le poids social du prolétariat et le rôle de cohésion accompli par l'identité péroniste devait faire des grandes villes les scénarios de la lutte révolutionnaire en Argentine. Ce constat ne méconnaissait pourtant pas la viabilité d'une unité guérillera dans le mont et, en effet, ce groupe de Parole Ouvrière (dont les activistes de 25-30 ans provenaient ou avaient assumé l'identité péroniste et avaient précédemment milité dans l'Université de La Plata et dans la zone manufacturière de Berisso et Ensenada) avait accordé avec Guevara (et rompu avec le reste du Parti) le lancement de l'action guérillera dans la Province de Tucumán dans le cadre de l'Opération Andine (incluant le Nord de l'Argentine et le Sud de la Bolivie et du Pérou) entamée d'abord – pour ce qui concerne l'Argentine – par la petite Armée Guérillera du Peuple dirigée par le Commandant Second (à Guevara) Masetti – parti à la fin de 1961, sous la direction de Guevara, pour s'entraîner et aider la lutte de libération nationale algérienne (SEOANE 2014) - qui avaient été entraînée et formée dans des canaux différents du groupe de Parole Ouvrière en raison de la déception de Guevara de l'expérience du campement argentin. L'idée que le foyer de guérilla générerait avec son action ses propres conditions subjectives de développement, en agissant comme réacteur de conscience vers les masses populaires par son exemple n'avait pas fonctionné pour l'expérience de Salta détectée par la Gendarmerie. Masetti, laissé avec une blessure dans une jambe sur le mont, avait été porté disparu. Pour ce qui concerne la guérilla en Tucumán, son lancement avait été annulé – après des tentatives de développer un parti au sein de la Fédération Ouvrière de Tucumán de l'Industrie Sucrière dont des contacts avaient été tissés

³⁵⁷ María Seoane (2014) a raconté que dans les montagnes de l'Escambray (Province de Las Villas), les températures franchissaient les 45 degrés et les militant.e.s portaient 20kg de poids chacun.e ainsi que leur instructeur avait affirmé que dans cette zone la CIA avait débarqué des mercenaires qui attaquaient les paysan.ne.s, assassinaient les alphabétiseur.se.s et sabotaient les récoltes.

déjà depuis 1960 – suite à l’explosion le 21 juillet 1964 du bâtiment situé dans la rue Posadas n°1168 (dans le quartier Retiro de la Capitale Fédérale) où était situé - au département n°108 - le centre logistique de ces guérillero.a.s. Dans cette explosion, le noyau central des Forces Armées de la Révolution Nationales avait perdu la vie. Finalement, pendant cette (connue comme) longue année 1964, la CGT avait élaboré un Plan de Lutte économique (1963-1965) destinée à arrêter la possibilité de reformer la loi d’Associations Professionnelles qui avait affaibli le gouvernement d’Illia à travers sa deuxième étape (allant du 21 mai au 24 juin 1964) promue et organisée par Les 62 Organisations ainsi qu’activement participée par l’Union Ferroviaire et Lumière et Force (liés aux Syndicats Indépendants) : l’occupation massive au niveau national des principales fabriques argentines par des ouvrier.e.s salarié.e.s chargé.e.s directement de la gestion des machines ainsi que par des péons de la branche industrielle métallurgique et textile. Il s’était agi, autrement dit, de la prise de contrôle du territoire du capital industriel - le lieu où l’on réalisait la relation entre le capital et le travail salarié au sein du processus de (la grande) production de marchandises - et de la valorisation du capital. Ces occupations prétendaient remettre en question la direction (la chaîne de commandement) à l’intérieur de l’usine par la prise d’otages dont la plupart avaient personnifié le capital (propriétaires, personnels d’encadrement, d’administration, de sécurité et technique) en manifestant le conflit inter-bourgeois au sein des groupements syndicaux nationaux dont la forme avait été la dichotomie entre péronisme et antipéronisme (COTARELO et FERNÁNDEZ 1997, 12). Ce nouvel moyen de lutte avait été accompagné par l’occupation des facultés de plusieurs universités du pays de la part de péronistes, socialistes, communistes, trotskistes et intégristes devenant la seule alliance avec des sections de la petite-bourgeoise³⁵⁸.

Afin de contrecarrer les velléités de l’ancien sous-officier de la Marine Vandor et donc d’empêcher la consolidation d’un quelconque régime (civil ou militaire) s’établissant contre ou sans lui comme titulaire majeur du MP (LANUSSE [2005] 2007, 37), Juan Perón avait renvoyé son délégué personnel insurrectionnel Villalón à Montevideo en le chargeant de former un nouvel espace de lutte, après que celui-ci avait été constitué en la liaison politique et commerciale avec le régime révolutionnaire cubain, aux dépenses des gauchistes pro-cubain.e.s Eguren et Cooke. Avec l’aval de Juan Perón et possédant la licence du gouvernement de Fidel Castro pour importer en Europe et en Argentine les cigares cubains, Villalón était censé unifier les militant.e.s convoqué.e.s par Eguren et Cooke et utiliser cet argent pour soutenir Juan Perón et notamment son appareil politique en Espagne (SEOANE 2014). La liaison entre Juan Perón et Cuba avait été réduite à des affaires. Villalón avait reçu

³⁵⁸ La lutte de ces ouvrier.e.s avait été appuyé par plusieurs partis de gauche (PC, Parti Ouvrier Trotskiste, le Parti PS d’Avant-garde et le PS de la Gauche Nationale) à l’exclusion du PSA qui avait considéré que ces occupations auraient mis en danger l’unité de la centrale ouvrière. Aux manifestations du mouvement universitaire, le secteur du réformisme universitaire, les humanistes et les indépendant.e.s avaient décidé de ne pas participer (CORTELO et FERNÁNDEZ 1997).

séparément à Montevideo des leaders de la jeunesse la plus combattive : d'abord El Kadri ensuite Spina, Rulli, Troxler et finalement Rearte auquel il avait demandé de créer le Mouvement Péroniste Révolutionnaire (PÉREZ 2018, 59) dont l'autre dirigeant représentant la branche syndicale combattive était Di Pascuale. Si le premier avait promu la mobilisation populaire comme la lutte armée, le deuxième avait priorisé la récupération de l'apparat syndical. Ensemble à l'enregistrement de la voix de Juan Perón, Rearte avait diffusé la Déclaration de Principes du MPR (in PÉREZ 2018, 175-181) lors du premier congrès du peuple ouvrier d'Argentine, le 5 août 1964. À cette ligne dure et révolutionnaire du péronisme avaient répondu environ 2'000 délégué.e.s de groupes syndicalistes, péronistes, socialistes, foquistes et développementistes avec une forte présence de la jeunesse parmi laquelle il y eut la Jeunesse Révolutionnaire Péroniste de Rearte, la Jeunesse Révolutionnaire de Salta dirigée par Armando Jaime, la JP de La Plata, les Commandos Péronistes de Libération (qui avaient remplacé le Commando Camilo Torres), le Groupe Sabino Navarro, le Mouvement Athénéeiste de Santa Fe et le Groupe Reconquête (SALCEDO 2015B). Avec ce document, le MPR avait déclaré que le péronisme – né le 17 octobre 1945 de l'acte de rébellion de la classe ouvrière contre les forces réactionnaires et antihistoriques - était un mouvement révolutionnaire désormais mûr et rattaché à toutes les grandes révolutions de l'humanité et surtout celles finalisées à la construction populaire d'une Amérique Latine libre de l'exploitation impérialiste et de l'oppression des minorités privilégiées locales. Le MPR avait plus précisément considéré que le processus révolutionnaire de libération nationale avait entamé en Argentine sous la direction du général Perón en interprétant au sein de ses gouvernements des manifestations concrètes de la lutte antiimpérialiste, de la reconquête de l'autodétermination nationale ainsi que de l'incitation à la souveraineté populaire à travers la mobilisation des masses et la construction planifiée de la nouvelle Argentine au service du peuple. Le MPR avait estimé que ce processus révolutionnaire avait été interrompu par le *golpe* réactionnaire de 1955. Par conséquent, d'un côté la tâche de la libération était restée inachevée et, de l'autre, une période interrompue d'oppression et humiliation du peuple avait entamé. L'action transformatrice incitée par Juan Perón avait rencontré son plus grand obstacle dans le manque de développement d'une ligne politique et d'une structure révolutionnaire nationale à même de représenter le rôle de connexion entre Juan Perón et le peuple. Un rôle – avait spécifié le MPR – autrefois accompli si extraordinairement par la même Evita qui avait plaidé activement en faveur de la construction de milices ouvrières armées. L'analyse du MPR avait déclaré que la faiblesse du MP résidait dans la sous-estimation de cette tâche de raccord (y compris dans le domaine de la défense armée de peuple) ayant néfastement permis la production d'un siège (*cerco*) du Gouvernement populaire péroniste par la bourgeoisie contre-révolutionnaire capitularde à l'impérialisme. Cette idéologie antinationale avait pu pénétrer grâce à la complicité de la bureaucratie conciliatrice qui avait et était encore en train de

négocier tant le MP que son chef Juan Perón avec l'oligarchie et l'impérialisme en capitalisant à son profit et avantage la force des masses comme il s'était avéré dans la fausse option électorale de 1958. La participation institutionnelle y compris au frauduleux (s'il n'était pas proscrit ou annulé) jeu *electoralero* du système de gouvernement réactionnaire (à savoir les prétentions de convertir le MP dans un parti politique, de plus, libéral) avait été interprété par le MPR comme une trahison vile à l'égard du peuple et de la Patrie ainsi qu'une négation de l'essence révolutionnaire du péronisme et une tentative de plus de dévier et compliquer le chemin du MP et le retour de Juan Perón. L'essence révolutionnaire du péronisme était cependant encore vive et visible d'après le MPR dans les bases essentielles du MP et plus précisément dans leur refus de s'intégrer à la bataille électorale. La répudiation politique des bases vers ceux et celles qui passaient des et aux marchés électoraux avait été lue par le MPR comme un acte de justice notamment car elle était le fruit du dur processus de lutte qui avait accentué la prise de conscience de leur rôle historique : la classe ouvrière avait été conçue comme la seule capable de conduire le processus révolutionnaire *et* de traîner après elle les secteurs qui n'acceptait pas de compromis. Avec cette déclaration, le MPR avait reconnu le processus de lutte populaire (sa mémoire) en estimant essentiel de revendiquer les héroïnes, les martyres et toutes les actions ayant jalonné la résistance du peuple à l'armée d'occupation en héritant également la tradition des *montoneras gauchas*. Ces personnalités auraient dû être traitées comme des exemples et des inspirations permanentes pour la poursuite de l'action révolutionnaire à laquelle il fallait désormais donner une structure nationale ou une direction centralisée, hautement représentative des bases et permettant de pénétrer profondément dans les contradictions de la société. Cela car le régime avait été déchiffré comme en décomposition, c'est-à-dire faible car non uniquement il ne représentait que 200 familles privilégiées (alors qu'ils et elles étaient des millions) mais également car il était en train de recourir à des violences manifestes contre la majorité populaire comme la répression, la fraude et la proscription électorale. Finalement, le MPR avait déclaré que la méthode suprême de l'action politique (pouvant pénétrer dans ces contradictions) était la lutte armée : à chaque militant.e du peuple tombé.e, le MPR avait décidé - sous conseil de Juan Perón - de faire tomber cinq de ses adversaires. Dans ce document, Rearte avait spécifié que les tâches pour construire cet instrument révolutionnaire (la lutte armée) se confondaient avec les tâches finalisées à mettre en œuvre le processus de libération nationale. D'après lui, l'objectif primordial de l'action devait être la mobilisation totale du peuple : chaque homme (et femme) aurait dû se transformer en militant(e). Après ces déclarations et affirmations, dans ce document publié pour la première fois dans le n°59 de la revue et porte-parole du MPR *Compañero* dirigée par Mario Valotta, Rearte avait dressé un Décalogue révolutionnaire stipulant la nationalisation de tous les secteurs-clé de l'économie (sous-sol, énergie, sidérurgie, services publics, banques, commerce extérieur, monopoles, entreprises

étrangères et notamment les contrats pétroliers) pour récupérer la souveraineté ; une réforme agraire supprimant le latifundium, la rente foncière et toute forme d'intermédiation parasitaire par l'expropriation sans compensation des terres et des entreprises (production, transport, stockage et commercialisation) de l'oligarchie *terrateniente* ; la confiscation des groupes monopolistiques, financiers, industriels et commerciaux de la bourgeoisie antinationale totalement ou partiellement dépendante de l'impérialisme ; l'abolition du secret commercial et des formes sociétales anonymes, l'interdiction d'exporter directement ou indirectement les capitaux et le contrôle ouvrier de la production ; la planification intégrale de l'économie par l'État devant également étendre les réseaux de transports et de communication ; une réforme urbaine expropriant les sites utilisés à but lucratif afin de réaliser le principe selon lequel le logement – entendu comme bien social et non plus comme activité rentable - doit être cultivé par les personnes qui l'habitent ; une dignification de l'ouvrier(e) et du peuple en éliminant totalement l'exploitation de l'homme (et la femme) par l'homme (et la femme) et en socialisant la médecine car la santé devrait arrêter d'être un privilège d'une minorité ; une politique éducative intégrale en créant des instruments à même de faciliter le développement complet de la capacité créatrice du peuple à tous les niveaux (culturel, artistique, scientifique et technique) et impliquant l'alphabétisation et le sport ; une politique internationale souveraine défendant activement le principe d'autodétermination des peuples et luttant à l'encontre de la discrimination exclusive au sein des organismes internationaux ; une solidarité et un appui actif à tous les peuples du monde luttant contre l'impérialisme et le colonialisme en s'engageant dans une action commune pour revendiquer les territoires d'Amérique Latine usurpés par les grandes puissances colonialistes : Malouines, Porto Rico, Guyanes, Canal de Panamá, Guantanamo et Antilles.

D'après Ernesto Daniel Pérez (2018, 65), Rearte avait déjà compris l'existence d'un double jeu de la part de Juan Perón mais il avait estimé que sa figure était indispensable pour l'accroissement du mouvement. Pour cela Rearte avait ignoré les trahisons du même Juan Perón comme certaines parmi les politiques de son deuxième gouvernement qui avaient favorisé le grand capital ainsi que le choix (réitéré) de s'exiler dans des pays – Panamá, Venezuela, République Dominicaine et notamment Espagne – qui n'étaient pas inclinés à développer des mouvements de libération. Face aux troupes d'une armée (conçue) d'occupation, le MPR en tant que front politique s'était engagé à construire une Armée du peuple qui ensemble aux Milices ouvrières auraient dû entamer la lutte armée à l'encontre des groupes et classes dominantes locales et impérialistes. Le fruit de cette décision avait été la création d'un dispositif armée clandestin dans la Capitale Fédérale et dans la Grande Buenos Aires connu comme les Forces Armées Péronistes qui avaient été dirigées par le militant de la JP Rulli et intégrées par des militant.e.s provenant.e.s de la RP, du Mouvement de la JP, de l'ARP, du MNRT et du MSTM. Les FAP avaient été censées mettre en place des opérations en mesure

d'harceler le régime. En convergeant avec les agitations syndicales, le but était celui de créer le climat insurrectionnel qui aurait contribué à déclencher le retour de Juan Perón en Argentine. Dans ce contexte, Nell, Baxter, Rulli, Gaétan et d'autres jeunes avaient voyagé de Montevideo à Genève pour rencontrer le délégué de Perón Villalón avant d'arriver en Chine où ces militant.e.s avaient concrétisé l'objectif de s'instruire dans la guerre révolutionnaire pour réaliser le retour de Juan Perón. Après avoir visité des zones reculées et des musées personnels et familiaux d'armes construites avec les matériaux des chemins de fer, ces jeunes avaient suivi la Longue Marche de l'Armée de libération chinoise du Japon en Manchourie et avaient fréquenté à Pékin l'Académie pour les cadet.te.s étranger.e.s de l'Armée populaire de libération ; un entraînement théorique (autour de Mao Tse Toung) et pratique. Au retour de la Chine, le politique et diplomate Baxter ensemble à d'autres membres de l'ancien MNRT s'étaient installé.e.s à Montevideo avec l'idée de mettre sur pied une base opérationnelle leur permettant de travailler sur l'Argentine.

Sans trop s'engager, Framini avait maintenu des relations avec le MPR - pour lequel avaient sympathisé également Curone, Nélide Matteo, Josefina Testa, Leticia Merlo et Diana Pareja de la Circonscription n°18 du PJ de la Capitale Fédérale - qu'il avait pourtant cassé en acceptant le chemin pacifique et conciliateur lorsque Juan Perón avait désavoué tant le MPR que Villalón. Celui-ci avait été détenu (GORZA 2017, 128) et sa place de délégué personnel de Juan Perón l'avait occupée Alberto José Iturbe. Le retrait de l'aval de Juan Perón avait comporté une baisse importante dans la réception de la deuxième convocation en 1965 du MPR : uniquement 118 délégué.e.s avaient répondu. Cela parce que, premièrement, en janvier 1965 avait échoué outre qu'aux tentatives de réorganiser le Parti pour contrecarrer l'influence de Vandor (le *Quadrivirato* combattif avait été remplacé par un *Heptavirato* vandoriste) également l'Opération Retour de Juan Perón. Deuxièmement car une fracture au sein des 62 Organisations s'était produite avec la création à la fois des 62 Organisations *de Pie Junto a Perón* entêtée par le secrétaire de la CGT José Alonso et de 18 syndicats anti-vandoristes alignés derrière à Isabel Perón qui avait voyagé d'abord en mai 1965 au Paraguay pour recevoir les délégations argentines - y compris la féminine présidée par Celina Rodríguez de Martínez Paiva (GORZA 2017, 130) - et ensuite, en octobre 1965, en Argentine accompagnée par les cadres historiques de la jeunesse, le MNA et certains dirigeants syndicaux forgés dans la RP. Le 22 décembre 1965, Juan Perón avait créé la Délégation du Commando Supérieur Péroniste présidée par Isabel Martínez de Perón et composée par des représentant.e.s des différentes branches du MP y compris les secteurs juvéniles et militaires (GORZA 2017, 130), alors qu'en janvier 1966, en pleine lutte de résistance des vietnamiens à l'encontre des États-Unis et avec Guevara en Bolivie, le couple Eguren-Cooke avait entêté la délégation argentine (composée par des militant.e.s du péronisme révolutionnaire, du communisme et de la gauche socialiste) de la Conférence

Tricontinentale organisée à La Havane et de laquelle était née l'Organisation Latino-américaine de Solidarité, un organisme de coordination des partis et mouvements révolutionnaire du continent (SEOANE 2014). Juan Perón n'était pas présent, mais en décembre 1966 il avait décidé de remplacer Iturbe par le major Bernardo Albarte.

Dans le groupe de militant.e.s passé.e.s d'une sorte de trotskisme-guévariste à un péronisme par conviction (et non pas dans le forme de l'entrisme comme ce fut le cas du groupe de Nahuel Moreno qui, après avoir accepté l'identité politique péroniste des ouvrier.e.s sans pourtant se fondre dans cette idéologie, avait abandonné le péronisme en 1964 pour se fusionner avec le FRIP des frères Santucho) il y avait Juan Carlos Bardoneschi, à savoir l'un des survivant.e.s à l'explosion de la rue Posadas et le fondateur du groupe Encadrement de la JP promoteur d'une loyauté à Juan Perón objective et doctrinaire (DENADAY 2013, 171). Plus connu postérieurement comme *Demetrios* (en raison du personnalisme du plus haute cadre de l'université, Demetrio Tarazi), ce groupe – dont le dirigeant avait donc vécu une expérience foquiste échouée et traumatique – s'était proclamé antiguérilla en s'inscrivant entre les secteurs du péronisme orthodoxe antimarxistes car d'après lui le peuple ne se trompait pas lorsqu'il choisissait un leader³⁵⁹. Différemment de l'Encadrement de la JP, l'Action Révolutionnaire Péroniste fondée par Eguren et Cooke à la fin de 1963 – ayant l'objectif de regrouper et de débattre de manière critique avec plusieurs organisations péronistes de base marginalisées de la structure officielle du MP afin de fondre le péronisme avec le guévarisme - prétendait installer une rupture (ou un saut) par rapport à l'expérience des gouvernements péronistes (DENADAY 2013, 187). L'ARP – formée par des militant.e.s de PO, de la Fédération Universitaire de Córdoba dirigée par Abraham Kozak et des jeunes militant.e.s dissident.e.s du PCA (comme le militant de la Faculté de Droit de l'UBA Roberto Quieto, Lila Pastoriza et Antonio Caparrós) connu.e.s comme La Fraction et ayant fondé le groupe de transit (pour son existence brève de 1963 à 1964) Avant-Garde Révolutionnaire dont l'un des dirigeant.e.s principaux.les avait été Portantiero (GONZÁLEZ CANOSA 2012, 50) - avait commencé à intégrer ainsi qu'à développer ses fronts syndical, étudiant et de quartier afin de former des cadres pour la lutte révolutionnaire tant militairement que dans l'élaboration de documents pour falsifier les identités (SEOANE 2014). En 1965, même l'ancienne militante de la Fédération Juvenile Communiste Norma Arrostito – une fille de quartier de classe moyenne, diplômée comme enseignante mais travaillant comme secrétaire de la crèche privée Arc-en-ciel (du quartier Nord de la Capitale Fédérale) et mariée, depuis décembre 1964, avec Rubén Roitvan – était entrée dans l'ARP par des contacts avec Eguren et Cooke procurés par le péroniste,

³⁵⁹ Comme ce fut le cas du peuple allemand lorsqu'il avait choisi comme son leader Adolf Hitler en rejetant par-là les options d'être un peuple soit soviétique soit anglais. Pour plus d'informations sur le groupe Encadrement de la JP voir GIANELLA Carlos, Susana SHANAHAN et Alfredo MASON, *La vida es Perón. Historia del Encuadramiento de la Juventud Peronista*, Buenos Aires, Biblos, 2012.

membre d'abord du MNT (et ensuite de la CGT des Argentin.e.s) Raúl Roa (SAIDON 2012). Arrostito et Roitvan avaient pris progressivement leurs distances du PCA pour s'approcher au péronisme. Ce mouvement dissident avait concerné plusieurs militant.e.s de la FJC qui, en décembre 1966, avait été sujette à une rupture interne à cause moins de l'idée de s'approcher au péronisme (bien que déjà existante) et plus par l'idée (et l'organisation) d'un voyage à Cuba pour s'entraîner et participer à des projets dirigés par Guevara d'environ 15 parmi les militant.e.s de la FJC ayant eu une trajectoire considérable dans le PCA ainsi qu'une grande force mobilisatrice. Entêté.e.s par Alfredo Helman, parmi ces militant.e.s renommé.e.s il y avait la responsable de l'Organisation de *Muchachas Argentines* (dépendant de l'UMA) dans la FJC de Tucumán Sara Solarz et son mari, le responsable de l'organisation du PCA dans la Province de Tucumán Marcos Osatinsky (qui avait déjà réalisé une formation militaire dans l'Union Soviétique ordonnée par le PCA) ; les dirigeant.e.s détaché.e.s de la FJC Alejo Levenson, Marcelo Kurlat et Mercedes Inés Carazo dans la Faculté de Sciences Exactes de l'UBA, Jorge Gadano dans la Faculté de Droit et Alfredo Moles et Alicia Gillone dans la Faculté de Médecine (GONZÁLEZ CANOSA 2012, 69-70). Même si elle fréquentait (pour militer) déjà en 1964 la Faculté de Sciences Naturelles de l'UBA, Saidon (2012) a estimé que la première expérience d'action d'Arrostito avait été le soutien (facilitation du matériel, dénonciations, distribution de tracts, etc.) à la grève des portuaires (dirigé.e.s par Eustaquio Tolosa) qui avaient occupé en août 1966 la CGT en signe de protestation contre le gouvernement militaire d'Onganía. Ici, Arrostito avait connu le nationaliste catholique Fernando Abal Medina avec lequel elle s'était accouplée au début de 1967, lorsque Roitvan était rentré de son voyage à Cuba de six mois en 1966 avec l'ARP. Amanda Peralta (future fondatrice des FAP et survivante de Taco Ralo) était dans l'ARP la responsable de ces deux participant.e.s à la création de l'organisation de guérilla urbaine Montoneros qui avaient auparavant fréquenté également le groupe de travail social chrétien tiers-mondistes dans le quartier Villa Pueyrredón de la Capitale Fédérale ainsi que Juan García Elorrio du groupe politique formé autour de la revue *Cristianismo y Revolución*. Finalement, Arrostito, Abal Medina, Emilio Maza et Gustavo Ramus avaient voyagé entre 1966 et 1967 à Cuba pour recevoir une formation militaire avec un autre groupe de l'ARP composé par Francisco Alonso, Raimundo Villafior et Néstor Verdinelli (membres, ensuite, des FAP) ; ici, les quatre membres des Commandos Camilo Torres et futurs fondateurs de Montoneros avaient rompu avec Elorrio. La conception de la lutte armée comme une stratégie de guerre populaire s'était donc faite toujours plus présente suite aux nouvelles indépendances de la jeunesse péroniste de l'apparat syndical (marquant depuis ce moment son caractère anti-vandoriste et loyal à Juan Perón) et des jeunes communistes du PCA ainsi qu'à l'instauration depuis le 28 juin 1966 de la dictature auto-nommée Révolution Argentine et dirigée au nom des FFAA initialement par le général retiré ultraconservateur et catholique Onganía. La particularité de ce régime militaire

avait été de ne pas établir un retour à l'ordre constitutionnel, mais de se déclarer comme l'agent d'une révolution nationale dont le contenu basique avait été la modernisation par voie autoritaire et par étapes (sans annoncer des temps prédéfinis). L'échec en 1966 du MPR comme initiative d'unir, organiser et diriger un processus unique à niveau national avait néanmoins poussé des militant.e.s de l'ARP, de la Jeunesse Révolutionnaire Péroniste de Rearte, du (nommé) Groupe des cinq de La Plata, de la section argentine de l'Armée de Libération Nationale fondée par Guevara en 1964 et des deux groupes ensemble auxquels les membres de l'ELN avaient fondé en 1970 les FAR – l'un dirigé par Carlos Olmedo (qui, avec Oscar Terán, publiait depuis 1965 sur la revue communiste *La Rosa Blindanda* des articles – entre autres - de Guevara, Cooke et Régis Debray) et intégré entre autres par le dirigeant du Syndicat de Presse Eduardo Jozami, Lila Pastoriza et Antonio Caparrós et l'autre dirigé par Arturo Lewinger et participé par Elida Aída et Humberto D'Ippólito, Eva Gruszka, Roberto Pampillo et Luis Piriz (provenant du Mouvement de Gauche Révolutionnaire-Praxis fondé en 1955, dirigé par Silvio Frondizi et plus particulièrement de sa scission de 1964 nommée Troisième Mouvement Historique)³⁶⁰ - à rejoindre Cuba pendant l'été de 1967 pour recevoir une instruction militaire et une formation politique et idéologique (PÉREZ 2018, 69). C'était (entre autres³⁶¹) Eguren qui avait organisé l'arrière-garde d'appui à Guevara, rentré du Congo en 1966 et installé en Bolivie, avec l'idée de mettre en place le processus censé transformer la Cordillère des Andes en la Sierra Maestra d'Amérique (SEOANE 2014). Entre 1966 et 1967, une centaine d'Argentin.e.s provenant d'origines politico-idéologiques diverses (trotskisme, communisme, péronisme, catholicisme radicalisé) et ayant dans la plupart de cas une militance préalable importante dans les domaines universitaire, syndical et partisan s'étaient donc formé.e.s militairement à Cuba et plus précisément dans la zone de Pinar del Río et dans les montagnes de l'Escambray (GONZÁLEZ CANOSA 2012, 99). Il faut noter qu'une bonne partie des groupes s'étaient croisés à Cuba (dans la formation ou dans des réunions de regroupement des Argentin.e.s au début de 1967). Alors que l'élément commun (sauf pour le groupe de Rearte dont l'objectif central était la lutte pour le retour de Juan Perón), l'élément unificateur de ces groupes – d'après González Canosa (2012, 104) - était la possibilité de s'intégrer dans un mouvement guérillero dirigé par Guevara. Laura Alcoba (2012) a raconté dans *Les Passages de l'Anne C.* le voyage de ses parents (appartenant.e.s au Groupe des cinq de La Plata) entamé – à

³⁶⁰ Il faut préciser que non pas tou.te.s les militant.e.s de ces groupes avaient voyagé à Cuba et non pas tout.e.s ceux et celles qui avaient voyagé étaient finalement entré.e.s dans les FAR. González Canosa (2012, 102) a écrit que Quieto et Olmedo étaient par exemple restés en Argentine pour élargir leurs groupes et qu'ils avaient réalisé des entraînements rudimentaires de la tactique de guérilla rurale. González Canosa (2012, 71) a rendu compte qu'après la mort de Guevara, dans le groupe d'Olmedo – en raison de ses contacts familiaux, de travail et de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'UBA ainsi que du Collège National de Buenos Aires – s'étaient intégré.e.s environ 40 militant.e.s (futur.e.s des FAR) comme : Osvaldo Olmedo, le couple Juan Pablo Maestre et Mirta Missetich, Eusebio Maestre, María Antonia Berger, Teresa Meschiatti et un groupe de jeunes militant.e.s comme Alberto Camps, Raquel Liliana Gelin, Leonardo et Jorge Adjiman, María Angélica Sabelli, Isabel, Carlos et Liliana Goldemberg, Sergio Paz Berlin, Pilar Calveiro, Horacio Campiglia, Alcira Campiglia, Claudia Urondo et María Adelaida Viña.

³⁶¹ González Canosa (2012, 100) a argumenté que les liens des militant.e.s pour réaliser l'entraînement militaire à Cuba étaient Luis Stamponi (survivant des FARN), Agustín Canello, Marcelo Verd et Ciro Bustos (de l'EGP), Caparrós et Cooke.

l'insu de leurs parents – au début de septembre 1966 car, pour rejoindre Cuba, ces futur.e.s combattant.e.s argentin.e.s avaient dû voler d'abord de Buenos Aires à Paris, ensuite de Paris à Prague et finalement de Prague à La Havane. Ces détours servaient pour éliminer leurs traces. Pour le retour, neuf combattant.e.s avaient volé d'abord de La Havane à Prague, ensuite de Prague à Gênes et, avec le bateau *Anna C.* ils et elles avaient finalement fait retour vers la fin de mai 1968 à Buenos Aires via le Brésil.

La chute de Guevara dans les mains de l'Armée bolivienne le 9 octobre 1967 avait laissé en général les groupes sans un projet politique claire ainsi qu'elle avait, en particulier, interrompu le projet de l'ELN qui avait été pourtant relancé sous la direction de Guido Alvaro *Inti* Peredo Leigh, à savoir l'un des ancien.ne.s combattant.e.s bolivien.ne.s de *el Che*. En juillet 1968, l'ELN avait ainsi été réorganisé avec le but de contribuer au développement de la guérilla en Bolivie et de créer les conditions pour l'installation d'un foyer de guérilla dans le pays et notamment dans les Provinces de Tucumán, Salta et Jujuy³⁶². Cette armée avait été composée par plusieurs militant.e.s entraîné.e.s à Cuba formant huit Colonnes dont trois s'étaient finalement fondue dans la Régional de Buenos Aires des nouvelles FAR (dirigée par Olmedo, Quieto et Osatinsky) qui, après un processus de discussion interne, avait décidé d'adopter les drapeaux du péronisme révolutionnaire (POZZONI 2017, 15) : la n°2 dirigée par Olmedo, la n°3 par Osatinsky et la n°8 par Lewinger³⁶³. Les autres régionales des FAR avaient été composées par le groupe de Córdoba (provenant des Commandos de Résistance Santiago Pamipillón et le Commando Universitaire de Combat Organisé) dirigé par Juan Julio *Iván* Roqué, le groupe de La Plata et le groupe de Tucumán participé entre autres par Martín Gras (GONZÁLEZ CANOSA 2012, 120-122). La mort de Guevara avait convaincu les jeunes révolutionnaires argentin.e.s (à l'exception, en principe, de l'ELN) que, dans les pays où la plupart de la population était concentrée dans les villes, il convenait que les opérations de la guérilla commençaient ici pour se projeter postérieurement dans le domaine rural (POZZONI 2017, 16). L'expérience de Cuba avait rapproché la JRP non uniquement au marxisme comme idéologie et au foquisme comme méthodologie (popularisé entre 1966 et 1968) mais également à l'ARP d'Eguren et Cooke et à des groupes politique d'origine syndicale comme la nouvelle née Confédération Générale du Travail des Argentin.e.s ainsi que d'origine chrétienne comme *CyR* (PÉREZ 2018, 70). Après la

³⁶² Selon González Canosa (2012, 107-111), l'ELN n'avait réalisé que des actions de propagande armée qu'elle a défini comme le développement d'actions politico-militaires qui, en vertu de l'absence de victimes et le choix précis de son objectif politique, étaient capables de générer du consensus dans la population en mettant en évidence en même temps la viabilité de la lutte armée et la vulnérabilité de l'ennemi. En ce sens, l'action la plus réussie avait été l'incendie simultané de 13 supermarchés Minimax, le 26 juin 1969, lors de la visite au pays (commandée par le président des États-Unis Richard Nixon) de Nelson Rockefeller (propriétaire de la chaîne). L'ELN s'était finalement dissoute au début de 1970 en raison de la répression de la guérilla bolivienne (à laquelle Cuba avait retiré son appui) ainsi que de l'assassinat de Peredo en septembre 1969.

³⁶³ La Colonne n°1 était formée par le groupe de l'EGP et des FARN ; la n°4 était dirigé par Verd et composée par des militant.e.s de Córdoba et de La Plata provenant de scissions du PSA ; la n°5 était formée par un groupe d'orientation trotskiste et dirigée par Tito Drago ; en la n°6 avaient milité entre autres Rubén Cerdas et Manuel Negrín ; et la n°7 était dirigée par Baxter (GONZÁLEZ CANOSA 2012, 106).

mort de Cooke le 19 septembre 1968, Eguren avait commencé à travailler comme éditrice tant de la revue *Con Todo* (1968-1969) – ayant élaboré le document connu comme *Stratégies et Tactiques Révolutionnaires* qui avait été présenté en janvier 1969 au Congrès Fondateur de la (première) Tendence Révolutionnaire Péroniste réalisé à Córdoba où les secteurs les plus radicalisés du péronisme s'étaient réunis (BELLUCCI 2003) – que dans *CyR* (1966-1971), à savoir un espace théorique ayant concilié, dans le monde laïque, le catholicisme avec le marxisme ainsi qu'ayant adhéré au péronisme et opté pour la violence, conçue comme la seule voie considérée efficace pour faire la révolution (LANUSSE [2005] 2007, 52). Dans cette revue avaient écrit, entre autres, Eduardo Galeano, Cooke, Raimundo Ongaro et le théologien Rubén Dri (SEOANE 2014).

Le prêtre, philosophe et théologien péruvien Gustavo Gutiérrez avait fait de la théologie de la libération une réflexion critique de la réalité historique de la pauvreté et des pauvres qui, en Amérique Latine, souffraient une situation d'injustice et d'exploitation en même temps qu'ils et elles étaient profondément croyant.e.s. Pour cela, l'Église devait contribuer à ce problème à travers la parole de Dieu et l'action pastorale posée comme au-dessus de la doctrine. Avec l'élan du Concile Vatican II, entre 1962 et 1965, l'Église catholique (déjà présente dans l'espace politique en Argentine depuis 1930 sous la forme d'une doctrine – le catholicisme - substitute du nationalisme et organisé en des réseaux de militantisme intégral dont la mission était la christianisation de la société y compris politique) avait en effet expérimenté une transformation majeure qui l'avait portée à s'impliquer toujours plus dans les problèmes temporels. Cette *église comme peuple de Dieu* avait cessé de considérer la misère comme un état naturel pour la comprendre comme la conséquence des actions des classes aisées et des gouvernements. Identifiée avec les pauvres, elle avait également arrêté de privilégier la charité comme un moyen pour combattre la pauvreté en réclamant une solution chez les véritables coupables et en s'engageant également, dans des rares cas, dans la lutte armée révolutionnaire. La consigne *Option pour les pauvres* avait signifié d'après Cucchetti (2010, 36) de faire sortir l'Église des sacristies ou de sortir du domaine du sacré pour pénétrer dans le monde social, c'est-à-dire une forme de combattre la modernité libérale et de chercher le salut au sein du monde (et non pas dans les sacristies). En 1968, les évêques latino-américains postconciliaires s'étaient réunis dans la Conférence de l'Épiscopat de Medellín où ils avaient exprimé des concepts connexes à l'*aggiornamento* de l'Église comme la libération de l'homme, salut et libération ainsi que grâce et pastorale libératrices (POZZONI 2017, 8). Les prêtres ayant appuyé la recherche de la libération nationale et s'étant engagés à solutionner la situation de misère et pauvreté en Argentine avaient rejoint le Mouvement des Prêtres du Tiers Monde (1967-1976). Le MSTM avait réussi à convoquer presque le 10% du clergé national identifié politiquement avec le péronisme et ses postulats socialistes, même si depuis une perspective qui n'était pas nourri d'une lecture ni systématique ni

exhaustive du marxisme (POZZONI 2017, 8). Parmi ce courant, il y avait une section qui acceptait l'insurrection révolutionnaire et l'utilisation de la violence dans les situations de tyrannie évidente et prolongée qui portait atteinte tant aux DH qu'au bien commun des pays. Cette tendance en général (et pas uniquement armée) n'avait pas été acceptée par les alliés (ou bloc civil conservateur) du gouvernement militaire d'Onganía qui avait promis au peuple sa liberté en trois temps : économique, social et finalement politique, à savoir lorsque la Révolution Argentine aurait résolu les deux questions précédentes considérées comme les plus préoccupantes. Le projet développementiste s'étant manifesté comme un échec en Argentine, ce général retiré avait dirigé la modernisation du pays à travers un régime autoritaire qui avait proposé la rationalisation de l'économie sans renier complètement les principes ayant soutenu le modèle économique précédent comme par exemple la promotion de l'investissement du grand capital international (POZZONI 2017, 9). En raison de l'aversion au gouvernement d'Illia qui avait promu la loi d'Associations Professionnelles avec le but de donner la parole aux minorités syndicales ayant à leur tour occupé des nombreuses usines, la leadership syndicale péroniste (ou vandoriste) avait consenti au coup d'État ainsi qu'elle avait contribué à créer des groupes armés toujours plus puissants (GONZÁLEZ JANZEN 1986, 45). Onganía avait pourtant annulé les contrats collectifs de travail, gelé les salaires, réduits le personnel et, face à l'énorme protestation du public, réprimé et serré tous les canaux de représentation syndicales et donc le pouvoir de négociation de tout syndicat. Après la renonciation de la Commission Directrice, la normalisation de la centrale syndicale avait été confiée à une commission d'une vingtaine de membres partagés entre la tendance collaborationniste (les participationnistes et les vandoristes) et la ligne dure qui avait finalement réussi à s'imposer et à se renommer CGT des Argentins.e.s. Avec une puissance en particulier dans l'intérieur du pays, la CGTA avait été dirigée par le secrétaire général des travailleurs.se.s graphiques Raimundo José Ongaro et intégrée entre autres par Rearte, Di Pascuale et Agustín Tosco de la section de Córdoba du syndicat Lumière et Force et appartenant également au Front Antiimpérialiste pour le Socialisme ayant uni marxisme et classisme (PÉREZ 2018, 128). Avec le *Programme du Premier Mai* rédigé par Walsh (sur commande de Juan Perón) prononcé le 1^{er} mai 1968 par Ongaro et Tosco dans le Sport Club de Córdoba, la CGTA avait exprimé une rupture avec la colonne vertébrale de la bureaucratie syndicale péroniste qui s'était réorganisée dans la CGT (de la rue) Azopardo dirigée par le meunier Vicente Roqué. En s'éloignant des revendications uniquement économiques de la CGT et des 62 Organisations, la CGTA – avec le *Semanario de la CGT* dirigé par Walsh - avait assumé une position politique classiste en se déliant ainsi de la logique de la conciliation des classes sans pour autant mentionner la violence en termes de lutte armée (PÉREZ 2018, 83). L'adoption d'une posture alternativiste à contenu socialiste et anticapitaliste l'avait amenée à critiquer également la possibilité de se concilier avec les organisations patronales,

c'est-à-dire une caractéristique du *movimentismo* (PÉREZ 2018, 33). Cela n'avait pourtant pas empêché la CGTA d'appeler différents secteurs de la classe moyenne à s'associer à la lutte des classes ouvrières (FRIEDEMANN 2017b, 6). Tant des groupes catholiques que de la gauche y compris péroniste s'étaient en l'occurrence sentis interpellés.

3.1.4. La première Tendance Révolutionnaire Péroniste

En juillet et août 1968, la JRP avait convoqué deux congrès (clandestins) afin de rendre effective l'unité de la gauche péroniste (tant la branche révolutionnaire que la branche réformiste) en privilégiant la stratégie. Autrement dit, il fallait faire primer la pensée à long terme sur la tactique, entendue comme un ensemble d'actions disparates visant chacune un effet immédiat et négligeant un plan pour le futur (PÉREZ 2018, 73). Du congrès d'août était née la Tendance Révolutionnaire Péroniste composée par la JRP, l'ARP, le Mouvement de la JP d'Alberte, les militant.e.s de la JP de différentes Provinces et le groupe de *CyR*. La revue *Con Todo* - dirigée par Alberte, aide de camp du général Perón en 1954 et son représentant personnel entre 1968-1969 - avait été son organe de diffusion pendant 1968 et 1969 (ROCIO 2018). Alors que le réformiste MPR avait décidé en août 1968 de ne pas faire partie de la foquiste TRP et malgré la tentative infructueuse du foyer rural (pour réaliser un entraînement militaire) des FAP à Taco Ralo (Province de Tucumán) dirigée par El Kadri, Carlos Caride, Verdinelli et Peralta (GASPARINI 2006, 68) et assisté logistiquement par Eguren et Cooke (SEOANE 2014), en janvier 1969 il avait quand même convoqué un troisième congrès (clandestin) à Córdoba qui pour des raisons de méfiances (la JRP soupçonnait que des militant.e.s du MPR collaboraient avec la Police Fédérale et les Services de Renseignement) ainsi que d'augmentation de la répression (beaucoup de militant.e.s de la TRP avaient été détenu.e.s) n'avait pas uniquement été peu participé mais il avait également marqué la dissolution de cette première TRP (PÉREZ 2018, 72). Malgré cela, Pérez (2018, 72) a soutenu que le Document sorti de la TRP en 1969 et rédigé par Alberte (in PÉREZ 2018, 181-192) avait fourni les schémas des idéologies et des actions à d'autres futures organisations politico-militaires agissant principalement dans les espaces urbains comme les nouvelles FAP, Descamisados, Montoneros, FAR et aussi le Mouvement Révolutionnaire-17 Octobre³⁶⁴ où avait quand même primé la militance politique et syndicale depuis les quartiers pour

³⁶⁴ Fondé en octobre 1969 par Rearte (à ce moment en prison) après la dissolution de la JRP et lancée par Toto Franco, le MR-17 – doué des organes de presse *Octubre* et *En lucha* - était composé principalement par des (jeunes) provenant.e.s de familles ouvrières péronistes ayant antérieurement milité dans la JRP ou dans les Forces Armées de Libération (dont les membres provenaient des scissions du Parti Communiste Révolutionnaire d'extraction maoïste). Seoane (2014) a indiqué que dans cette organisation avaient milité également El Kadri et Caride. Pérez (2018, 90) a expliqué que le MR-17 avait pris ses distances du *movimentismo* et du *foquismo* et il s'était penché sur l'approfondissement idéologique, c'est-à-dire l'agitation politique avant d'entreprendre des actions armées. Ainsi, la priorité était pour ce groupe le travail dans les quartiers ouvriers, les syndicats et les Unités Basiques notamment dans des zones du Grand Buenos Aires (et surtout La Matanza) et pour cela ses membres étaient organisé.e.s de manière fédérative en commandos manufacturiers. Avec l'élection présidentielle de Cámpora de mars 1973, le MR-17 avait obtenu huit conseiller.e.s dont six dans l'agglomération de Buenos Aires. La projection nationale du MR-17 avait été acquise, en suivant Pérez (2018, 85) en mai 1975, lorsque ce groupe (opérant désormais en clandestinité et ayant arrêté d'interpréter le péronisme comme révolutionnaire dans son essence) avait fusionné avec l'ouvrier et paysan Front Révolutionnaire Péroniste-Armée de Libération du Nord (et puis) Nationale dirigé par Armando Jaime et Juan Carlos Salomón (créé en 1966 après la rupture du MPR et opérant principalement dans les Provinces

arriver en étapes successives – et non pas parallèles – à la lutte armée (PÉREZ 2018, 94). Dans ce document, Alberte (au nom de la TRP) avait résumé et déclaré l’objectif du congrès : exprimer *sa propre opinion* sur la stratégie et la tactique révolutionnaire nécessaires à atteindre le seul objectif stratégique recevable, à savoir la prise du pouvoir pour et par le Peuple censée imposer et créer l’État Socialiste-Péroniste à même de réaliser la grandeur de la Patrie et le bonheur du Peuple. La stratégie envisagée était la guerre prolongée au sein du pays ainsi que le combat solidaire avec tous les peuples du Tiers Monde luttant pour la libération et en particulier avec les pays latino-américains liés par l’histoire, la culture, la langue, la région et le destin de famine et misère que l’impérialisme *yanqui* voulait leur imposer. Parmi les déclarations de ce document, la première avait estimé que désormais la stratégie colonialiste disposait de majeurs et différents moyens par rapport au début du XX^{ème} siècle. Elle était une stratégie mondiale douée d’énergie atomique, projectiles balistiques intercontinentaux, idéologies politiques universalistes et marchés nationaux dépendants des ceux globaux. Cette stratégie de domination planétaire des démocraties occidentales ne se limitait plus à une diplomatie canonnière mais elle tendait, avec la collaboration des oligarchies et bourgeoisies natives, à se démilitariser en se caractérisant jour après jour comme économique, culturelle et politique, c’est-à-dire elle tendait à s’exercer en paix et liberté par des pactes de dépendance pour rendre juridiquement plus facile l’envoi d’instruments de répression et de massacre ainsi que de formation de cadres militaire pour réprimer les peuples *in loco*³⁶⁵. La politique de neutralité de la (dite) bureaucratie soviétique par rapport à Cuba, au Saint Domingue et au Vietnam (voire à des peuples qui étaient en train de chercher leurs libérations) et sa coexistence pacifique avec les ennemi.e.s avaient été interprétées comme une grande trahison (partagée également par les PC prosoviétiques) car cette politique de livraison (*entrega*) facilitait les victoires à la fois de l’impérialisme envahisseur et des oligarchies natives *golpistas* assassines de la démocratie vraie. En Argentine, les partis étaient dissouts, la Constitution abolie, les droits populaires bafoués (les prisons

de Salta, Jujuy et Santiago del Estero et avec des ramifications – progressivement - dans celles de Tucumán, Formosa, Córdoba, Santa Fe et Buenos Aires) en formant le Front Révolutionnaire-17. En suivant Pérez (2018, 121), cette fusion aurait dû idéalement comprendre également les FAP-PB et la Colonne Sabino Navarro avec le but d’unir tout le péronisme (considéré) révolutionnaire et qui avait notamment des conflits avec la superbe des jeunes montoneros de classe moyenne. Le FR-17 s’était finalement divisé au début de 1977 : les militant.e.s s’étaient pour la plupart exilé.e.s depuis le Brésil pour arriver en Europe comme réfugié.e.s politiques. Ces militant.e.s avaient par la suite dénoncé – depuis notamment Madrid – les crimes de la dictature argentine sur la publication des ouvrier.e.s et syndicaliste argentin.e.s en exil nommée *Resumen de la actualidad*. Une réunion à Madrid en juillet 1981 avait mis fin au FR-17.

³⁶⁵ D’après son document de janvier 1969 de la TRP, la nouvelle stratégie coloniale-impérialiste se servait premièrement d’une propagande orchestrée par les agences de presse subsidiées par les mêmes gouvernements des grandes puissances, des séries télévisées et du cinéma visant à formuler une politique de prestige de l’impérialisme *yanqui* dont le but réel était en revanche de distraire les masses de leurs objectifs politiques de classe. Les nouvelles formes de cette stratégie incluaient également l’apport de capitaux à travers des investissements directs, des crédits, des emprunts ou d’autres moyens de contrôle économique ; le chantage nucléaire contre les nations libérées du joug économique ; la guerre conventionnelle flagrante et ouverte - comme le débarquement des Marines – contre les pays sous-développés qui dénonçaient le pacte colonial. Alberte avait écrit que si cette domination moderne, plus humaine et démocratique parvenait à stipuler - avec la collaboration des oligarchies et bourgeoisies native - des traités économiques, commerciaux ou de concession pour exploiter les richesses naturelles et les peuples originaires alors elle n’était plus forcée à faire recours aux armées, à bombarder, tuer et brûler avec le napalm les peuples néo-colonisés économiquement vulnérables (in PÉREZ 2018, 181-182).

étaient pleines de détenu.e.s politiques) et les universités et les syndicats avaient été intervenus : comment était-il possible qu'aucune tentative de guerre civile ne s'était levée contre la politique de la faim ? L'absence de résistance et la passivité d'animaux domestiques s'expliquait selon la TRP par le fait que les partis ne représentaient pas le peuple qui, même s'il n'était pas une masse informe sans conscience, se trouvait sans des conducteur.trice.s révolutionnaires doué.e.s d'un sens héroïque de la vie. La TRP avait remarqué que la démocratie en Amérique Latine était d'une utilité limitée étant donné que le suffrage universel apportait moins de président.e.s que les FFAA. Face à ce panorama, Alberto avait affirmé qu'il n'y avait pas d'alternative pour détruire le *statu quo* que suivre les exemples à la fois des peuples du Tiers Monde ayant entamé des guerres de décolonisation et des classes ouvrières qui étaient entrées en guerre contre les bourgeoisies exploiteuses : l'heure était venue d'armer les idées, c'est-à-dire de se doter d'un bon instrument politique pour la politique internationale des Nations et pour la politique des classes. Avec une bonne stratégie (celle de la guerre prolongée), il ne fallait pas craindre les FFAA car pour vaincre une guerre révolutionnaire, il n'était pas nécessaire de détruire totalement – d'un point de vue militaire – ces forces adversaires mais il fallait gagner les masses populaires. L'on avait dès lors besoin de dirigeant.e.s populaires qui devaient devenir des hommes (et des femmes) d'action (en opposition aux politicien.ne.s et aux syndicalistes spectateur.trice.s, lâches, opportunistes et traîtres.ses) doué.e.s de plus de morale, de la meilleure politique et de la plus grande capacité de durée. Avec ces éléments, tôt ou tard le peuple était sûr qu'il aurait gagné. Pour cela, la TRP a déclaré comme indispensable de redoubler le travail politique et la préparation idéologique, organisationnelle et militaire des futur.e.s combattant.e.s révolutionnaires. Ces trois qualités cités étaient à peu près présentes, selon l'expliqué du document, dans le péronisme grâce à la politique judicieuse de Juan Perón, à l'œuvre, à l'action et à l'exemple d'Eva Perón ainsi qu'aux *compañero.a.s* qui avaient perdu leurs vies dans la croisade. L'heure était venue que la TRP ajoutait les ingrédients manquants : une minorité armée du peuple devait initialement agir avec l'objectif de produire des événements politico-militaires à même de faire - peu à peu - réagir et participer à la lutte armée les grandes masses en obtenant finalement l'incorporation du peuple à une armée, le Peuple en Armes. L'idée était donc que les avant-gardes armées péronistes unies dans la stratégie – même si décentralisées initialement, chacune agissant en accord aux possibilités et aux caractéristiques de chaque région du pays - se transformaient au fur et à mesure en l'Armée du Peuple (l'étape supérieure de la guerre) douée d'une direction centralisée et hautement représentative (du peuple). La prétention de réaliser la guerre de guérilla sans l'appui de la population était conçue comme une manière d'aller chercher délibérément la défaite. Cette guérilla des masses était finalement interprétée comme une stratégie fluide de guerre révolutionnaire dont les principes fondamentaux à prendre en compte étaient la surprise, la mobilité, l'économie et la coordination des

efforts, l'initiative et la simplicité. Les batailles considérées comme les plus importantes étaient très brèves. Celles-ci devaient servir pour se doter des armements aux dépens de l'ennemi.e ainsi qu'être réalisées dans l'arrière-garde de façon à que le peuple devenait favorable à l'Armée Populaire et contraire à l'Armée d'occupation. La TRP avaient rechassé ainsi le stigma de foquisme en revisitant celui adopté par le PRT³⁶⁶ dont les principes de base étaient que l'avant-garde créait d'elle-même le mouvement et l'action prédominait sur la théorie. Guevara s'était en effet inspiré de la pensée de Vladimir Ilitch Lénine³⁶⁷ lorsqu'il avait établi qu'il ne fallait pas toujours attendre que toutes les conditions pour la révolution étaient remplies. Carnovale (2014) a expliqué que « Le foquisme liait au sort des armes la réalisation d'une histoire inexorable : en créant les conditions subjectives, l'action armée était le moteur de la constitution d'un sujet collectif, d'un peuple pour soi qui, en éveillant sa conscience, pouvait assumer sa mission historique. De cette promesse et de ce lien émergeaient non seulement la conviction que la guerre de guérillas est d'essence politique et que, de ce fait, on ne peut opposer le politique et le militaire, mais aussi la conviction de la dimension fondamentalement émancipatrice de la violence exercée ; une violence qui ouvrait les portes d'un avenir orienté vers la construction de l'homme nouveau. »

Le 30 juin 1969, Vador avait été assassiné dans le cadre de l'Opération Judas par un groupe de huit militant.e.s révolutionnaire de gauche (l'ERP l'avait assumé le 7 février 1971) probablement péroniste (MRA ou CGTA), alors qu'Alonso avait été assassiné le 10 septembre 1970 par le Commando Montonero Emilio Maza de l'Armée Nationale Révolutionnaire (réclamant en même temps comme propre l'assassinat de Vador). Ongaro avait été accusé du meurtre de Vador et détenu, même si ensuite amnistié – ensemble à Tosco – par Onganía à la fin de 1969. Le *Semanario CGT* avait été fermé par Onganía le 4 juillet 1969, même si Walsh et Susana Piri Lugones avaient

³⁶⁶ Dans le IV^{ème} Congrès du PRT de 1968, Oberti (2015, 237) a souligné qu'aucun groupe n'avait rechassé explicitement l'idée de la prise des armes. Les points de discussion avaient concerné en revanche l'opportunité, le moment et l'endroit où développer la lutte armée. Le PRT avait finalement créé l'ERP lors du V^{ème} Congrès de 1970. Pour une analyse détaillée des manières dont le PRT-ERP avait réinventé les traditions (marxiste, léniniste, guévariste, maoïste, trotskiste et même catholique) dans lesquelles cette organisation révolutionnaire armée s'était inscrite consulter VEZZETTI 2009 et CARNOVALE 2011.

³⁶⁷ L'idée d'avant-garde révolutionnaire puisait ses racines dans les débats de la social-démocratie internationale du début du XX^{ème} siècle, lorsque Vladimir Ilitch Lénine (dans *Que faire ? Les questions brûlantes de notre mouvement*) avait proposé de combattre les courants économicistes avec la formation d'un parti de révolutionnaires professionnels (le Parti Communiste) assurant l'« unité de la volonté », c'est-à-dire la « volonté de la classe » où les volontés individuelles auraient disparu au profit de la volonté du Parti. D'après Lénine, les conditions objectives de la classe ouvrière faisaient qu'elle s'organisait plus facilement que d'autres classes. Cependant, ses revendications n'avaient qu'un caractère « immédiat » et n'arrivaient pas à planifier des objectifs et des stratégies politiques (le « chemin nécessaire ») pour la prise du pouvoir. Le sujet historique révolutionnaire manquait par conséquent d'une conscience politique. Pour franchir les limites corporatistes, les ouvrier.e.s nécessitait l'apport de certains éléments de l'intellectualité bourgeoise censée, autrement dit, élaborer la « science révolutionnaire » et l'offrir au prolétariat à travers la dénonciation politique et l'organisation de sa lutte (CARNOVALE 2011, 230). Le Parti était dès lors conçu comme un espace de confluence entre les ouvrier.e.s les plus « avancé.e.s » et l'intellectualité révolutionnaire. Les membres de cette avant-garde du prolétariat auraient dû faire de l'activité révolutionnaire leur profession et constituer une organisation « pas très étendue », clandestine, forte, centralisée, autonome de ses bases. En d'autres termes, le Parti devait exercer constamment une action de guide, d'éducation et de politisation des masses (CARNOVALE 2011, 231). Selon l'analyse de Pilar Calveiro ([2005] 2008, 70), du moment où le PRT n'admettait pas la possibilité que les masses ouvrières auraient pu élaborer des idéologies indépendantes, le péronisme était nécessairement une variante de la bourgeoisie déformant les vêtements classistes et révolutionnaires d'autant plus qu'il était à la fois polyclassiste et engagé avec, voire corrompu par, les partis bourgeois.

continué à l'éditer clandestinement depuis El Tigre (Province de Buenos Aires) jusqu'à février 1970. Si le trésorier de Vandor, Lorenzo Miguel, avait assumé la direction de l'UOM et du syndicalisme péroniste officiel, le secrétaire de la Presse de Vandor, José Ignacio Rucci, avait dirigé le Secrétariat Général de la CGT en 1970 outre qu'avoir été un grand promoteur tant d'une police (à savoir une force de choc orientée à affronter et à éliminer la TRP) que de la diffusion intellectuelle (droitiste) par la prolifération de revues (dont *El Caudillo* dirigé par Felipe Romero, fondateur de la maison d'édition RO.CA associé au général Ramón Camps qui publiera pendant la dictature *El poder en la sombra*) au sein du péronisme. D'après González Janzen (1986, 46), ces deux dirigeants avaient recomposé la relation de la bureaucratie avec Juan Perón. Entré dans les FAP lors de l'été de 1971, Walsh – autodidacte en cryptographie - avait découvert, en suivant Seoane (2014), dans un téléviseur dysfonctionnel qu'à travers les fréquences les plus hautes l'on pouvait écouter les transmissions des services de sécurité et intercepter ainsi les communications radio de la Police Fédérale. Walsh avait monté un réseau d'écoutes afin d'obtenir des informations pour empêcher les séquestrations des militant.e.s, prévoir les opérations et secourir les *compañero.a.s* détenu.e.s. Les informations avaient été généralement cachées dans des paquets de cigarettes laissés sur la rue, dans des emplacements antérieurement désignés. Cette équipe de renseignement des FAP – à laquelle avait participé Lugones, son partenaire Carlos Alberto *Ernesto* ou *Tito* Collarini Vierno et Horacio Verbitsky – s'était également engagée à chercher des informations pour découvrir où était le cadavre d'Evita Perón, sur lequel Walsh avait déjà écrit en 1965 dans le texte *Esa Mujer* et qui était réapparu le 4 octobre 1971 à Madrid. Walsh avait finalement participé ensemble à Urondo à la séquestration du cadavre d'Aramburu dans le cimetière de la Recoleta (Capitale Fédérale) pour exiger au gouvernement d'Isabel Perón le rapatriement d'Evita. C'était finalement par l'initiative de cette dernière que le corps d'Evita était retourné à Buenos Aires, entouré par une parade de militaires, le 11 novembre 1974. Ce même jour était réapparu également le cadavre d'Aramburu. Isabel Perón avait disposé que le cadavre de la Porte-Drapeau des Humbles devait reposer ensemble à celui de Juan Perón dans une chapelle ardente dans la résidence présidentielle d'Olivos. Ce sera le PRN qui ordonnera la remise à la famille Duarte du cadavre qui, depuis octobre 1976, réside dans le Cimetière de la Recoleta (GRAMMÁTICO 2012, 84). Il est finalement intéressant de noter que la participation à l'équipe de renseignement n'avait pas exclu la militance dans les quartiers populaires et les *villas* notamment de Lugones et Collarini dans la Zone Nord de la Grande Buenos Aires ensemble à des militant.e.s des FAR comme la sociologue et partenaire de Camps (à ce moment détenu dans la prison de Rawson ensemble aux principaux.les dirigeant.e.s des organisations révolutionnaires) María Rosa Pargas, voire dans le cadre du PHPC. À la suite de cette expérience des FAP, Verbitsky s'était tout de suite enrôlé dans Montoneros, suivi par Walsh, Collarini et Lugones (passée par les FAR). Ce groupe avait

continué à travailler ensemble dans le renseignement ; Seoane (2014) a affirmé que les informations de la SIDE et du Commando Radioélectrique de la Police Fédérale récoltées avaient par la suite nourri le livre *Ezeiza* de Verbitsky publié en 1985 par la maison d'édition Contrapunto.

3.1.5. La péronisation des universitaires

Lors du coup d'État du 1955, le mouvement d'étudiant.e.s argentin était essentiellement antipéroniste (ses organisations se partageaient entre réformistes, humanistes et intégristes) et la discrimination idéologique (institutionnalisée par les gouvernements) avait empêché aux péronistes de se présenter aux concours de sélection du personnel enseignant. Depuis 1965, à côté du Mouvement d'Orientation Réformiste communiste et du radical Frange Demeure, des groupes universitaires revendiquant la tradition et/ou l'appartenance péroniste avaient émergé comme la Fédération Universitaire de la Révolution Nationale (liée au MPR) née en 1966 pour articuler la JP de La Plata avec le mouvement d'étudiant.e.s universitaires et le Courant Étudiant Nationaliste Populaire de l'Université de Buenos Aires qui faisait partie de la Fédération Argentine Nationale d'Étudiant.e.s Péronistes. Cette dernière avait essayé d'articuler les différents groupes péronistes qui étaient en train d'apparaître tant dans les facultés nationales que catholiques et privées comme le petit Intégrisme d'où étaient ressortis beaucoup de dirigeant.e.s et militant.e.s de Montoneros. Ensemble au groupe Humanisme de Buenos Aires, Intégrisme avait formé l'Union Nationale des Étudiant.e.s. La plupart de petits groupes universitaires péronistes émergés depuis 1966 avaient finalement conflué dans la Jeunesse Universitaire Péroniste créée en avril 1973 sous la direction de Montoneros. Il faut également mentionner que la droite péroniste avait également occupé des espaces universitaires notamment avec le CdO et la CNU de La Plata qui depuis 1973 avaient participé ensemble à la Triple A à la persécution des groupes des gauches y compris péronistes. Dans ce contexte s'était inscrit également le groupe Encadrement – s'exprimant dans sa revue théorique-politique *Boletín de Difusión Interna* - qui, en rejetant la guérilla malgré l'origine marxiste et trotskiste de ses militant.e.s, considérait que c'était le peuple (péroniste) à conditionner les dirigeant.e.s et à caractériser le lien leader-masses et c'était les secteurs moyens (notamment les universitaires, le coin néocolonial signalant la pénétration d'idées et catégories analytiques antagoniques au développement de la Nation) à être les aliéné.e.s. Cette aliénation ne résultait pas en la contradiction entre la bourgeoisie et le prolétariat mais – en suivant la cosmovision de Juan Perón – entre les peuples (identifiées avec les Nations) et les empires. Denaday (2013, 176) a souligné que la particularité de la conviction de s'identifier (plus que la conversion) au péronisme de ce groupe avait été la construction d'une loyauté objective et doctrinaire à Juan Perón. Ce chercheur a mis en exergue - à partir de l'adhésion du marin (entre 1947 et 1968) Luis Filgueira Otamedi (formé dans un collège anglais, puis dans le Collège National de Buenos Aires et enfin dans l'École Navale ou, autrement dit, formé dans le libéralisme pur) à Encadrement

advenue par liaisons d'amitié et sans se sentir un péroniste de cœur - que cette organisation de cadres, s'entendant comme un instrument tactique de Juan Perón, ne considérait pas la loyauté comme un problème de subjectivité idéologique mais surtout de pratique politique objective.

J'ai décidé d'aborder la péronisation des universitaires à travers l'expérience du Front Étudiant National en raison tant de son importance en termes de quantité de membres que par sa pensée-pratique de péronisation à fort contenu sentimental, résumée dans la consigne *Apprendre à aimer Juan Perón* distinguée et même opposée au montonérisme. La péronisation avait été un processus de construction (se faire) et/ou de révélation (se découvrir) d'identité(s) péroniste(s) expérimenté plus en particulier par des secteurs de classe moyenne intellectuels, professionnels et universitaires qui - n'ayant auparavant pas participé au péronisme historique - avaient ressenti la nécessité de s'approcher à ce mouvement national par des stratégies de transformation sociale différentes selon les courants idéologiques, les trajectoires, les expériences, les origines sociales et les degrés d'engagement de chacun.e. En un mot, il fallait à la fois étudier et se joindre (*sumarse*, se rallier) au processus historique de lutte de « notre » peuple, c'est-à-dire à la lutte populaire du mouvement ouvrier dont la forme d'expression en Argentine était (en train de se comprendre comme) le péronisme. En raison des origines socio-politiques et culturelles davantage reconnues à l'époque, l'autocritique par rapport aux positions de classe (moyenne et/ou haute) et d'idéologie (antipéronisme) abritées dans le passé avait occupé un rôle central parmi les discours et les pratiques des secteurs qui avaient décidé de participer activement, construire et appartenir à un collectif ample nommé Front National depuis leur militance dans des espaces de convergence où l'on croyait justement possible de réduire au second plan l'individualité (ou le sens individuel) de leurs actions pour les assumer (et s'assumer) comme (faisant) une partie du développement du mouvement (RETA 2009, 1070). En ce sens, il faut remarquer que le spectre de transformation des subjectivités (révolutionnaires) péronisées – si on entend la péronisation comme une espace de construction de la subjectivité - dépassait le simple espace des encadrements institutionnelles (considérées comme réformistes, ultragauchistes, libérales et/ou abstraites) d'où l'on provenait et où l'on militait pour déboucher sur une forme spécifique d'appartenance double : l'individuelle (universitaire, professionnelle ou intellectuelle) et la communautaire (l'être humain.e argentin.e connecté.e avec les masses) au sein de laquelle la première était censée se dissoudre (soumettre) pour réaliser la transformation-libération des intellectuel.le.s argentin.e.s en argentin.e.s intellectuel.le.s³⁶⁸. L'ampleur de ces expériences – parmi lesquelles il y

³⁶⁸ À titre d'exemple, dans la troisième édition sortie en 1966 de *Los profetas del odio* (1957) et ayant eu un grand impact dans les secteurs universitaires et intellectuels argentins, Arturo Jauretche avait écrit que les étudiant.e.s se libéraient de leur encadrement passé (notamment la Fédération Universitaire de Buenos Aires) lorsqu'elles et ils entamaient à se sentir des êtres humain.e.s, des fil.le.s, des frères et des sœurs avant que des étudiant.e ou des membres du secteur magistral. La libération serait finalement venue lorsque les intellectuel.le.s percevaient qu'ils et elles n'étaient pas la civilisation contre la barbarie mais une partie d'une société réelle qu'on leur avait présentée jusqu'à ce moment comme barbare (FRIEDEMANN 2017a, 131).

avait eu la construction d'avant-gardes mais pas seulement - a constitué la péronisation comme un phénomène faisant partie des processus partagés des années 1960-1970 lorsqu'on comprend ces années comme une époque, à savoir un bloc avec de l'épaisseur historique ayant possibilité des croyances, discours et pratiques sociales porteuses de sens³⁶⁹. La péronisation avait été vécue et lue par ses contemporain.e.s (FRIEDEMANN 2017a, 138) comme une rupture générationnelle significative ayant permis d'écarter ce que l'on considérait comme vieux pour notamment incarner le nouveau : une nouvelle université, une nouvelle gauche et un homme nouveau. La mise en pratique de nouvelles formes d'émancipation humaine étaient conçues comme à même d'ouvrir les portes d'un futur où il aurait régné la liberté, la plénitude et l'accomplissement (CARNOVALE 2011, 188) et, comme l'a écrit Friedemann (2017b, 18), tout ce que l'on héritait apparaissait comme obsolète, sujet à révision et objet d'examen devant être soumis à des tests. La particularité du FEN (qui s'était intégrée au début de 1972 à la péroniste historique GH en composant l'Organisation Unique du Transvasement Générationnel) était son objectif de se constituer en arrière-garde. Ce but a été rappelé par ses militant.e.s comme ayant ses origines dans une rencontre en 1967 avec Juan Perón des gardien.ne.s Alejandro Álvarez, Fabio Bellomo, Susana Lamas et le dirigeant de la Jeunesse Radicale Carlos Suárez invité notamment pour exprimer l'intention de GH d'élargir le réseau péroniste (ses bases de recrutement) et de comprendre comment mener à bien l'insurrection armée. Cucchetti (2010, 99-100) a rendu compte que dans cette réunion Juan Perón leur avait dit que de ce groupe il ne nécessitait pas la lutte armée mais qu'il devait être stratégiquement l'arrière-garde du mouvement, à savoir la structure environnementale, l'eau pour les poissons. Ces militant.e.s devaient alors se former comme des cadres du territoire, créer et se situer dans l'espace stratégique (l'eau, les quartiers) pour le retour de Juan Perón : il fallait prendre contact avec le peuple et l'organiser en militant.e.s doué.e.s de vocation populaire. Afin de créer ce climat d'appui pour que le Leader revenait, GH avait renoncé à la militance spontanéiste (ou un vitalisme désormais conçu comme erroné, inutile et dépourvu de politique) pour organiser méthodiquement (avec discipline et hiérarchie de fonctionnement) des groupes militant.e.s en termes de formation de cadres politiques futur.e.s avec l'École de Cadres de GH où l'on lisait la littérature nationale (et notamment la doctrine péroniste) et dans le territoire. Cette dernière et principale formation avait impliqué le recrutement dans les tissus sociaux de quartier devant être constitués au nom d'implanter le péronisme, le consolider et générer un appui social à la lutte exigeant le retour de Juan Perón. Travailler dans les quartiers de toute la

³⁶⁹ En suivant Reta (2009, 1069), avec le terme d'époque l'on fait référence à la densité de faits et de perceptions du monde, à la construction d'un climat d'idées et d'une production et circulation de discours partagés qui dans les années 1960 et 1970 en Argentine étaient proches aux consignes du péronisme. Cela avait encouragé des processus d'identification avec le péronisme qui pourtant l'excédaient en puisant leurs racines dans un contexte généralisé – ou, pour utiliser le terme de Raymond Williams contenu dans son *Marxism and Literature* (Presses Universitaires Oxford, 1977), une structure de sentiments - d'optimisme par rapport aux possibilités de transformation sociales et politiques.

Capitale Fédérale, de la Grande Buenos Aires et de certaines villes de l'intérieur du pays avait concrètement signifié pour ces militant.e.s de faire du porte à porte avec les enregistrements des dernières directives de Juan Perón et d'organiser des réunions de quartiers (desquels ils et elles savaient quels étaient les maisons péronistes, les bars, les politicien.ne.s, les organisations sociales, les conflits, etc.). Ce faisant, ces militant.e.s avaient appris, en l'exerçant au quotidien, la négociation, la prononciation de discours en public, la persuasion pragmatique et doctrinaire et la mise en relation des intérêts dans des espaces formels et informels du pouvoir. L'objectif général était l'insertion dans le territoire (l'ancrage social) pour atteindre l'unité tant de conception que d'action de l'ensemble des unités militantes de combat territorialisées ou, autrement dit, de se constituer en l'instrument de synthèse de l'expérience militante péroniste de chaque quartier. Cucchetti (2010, 102) a écrit que la militance dans cette organisation politico-militaire (au sens d'avoir une structure militaire sans cependant avoir ni un bras armé ni une revendication de guerre insurrectionnelle ainsi que d'être régie par une pensée stratégique et tactique évaluant qui était l'ennemi.e et donc conçue comme une milice à disposition du péronisme) avaient impliqué et exigé un travail politique intégral auquel ces auxiliaires du Général devaient adhérer avec un sentiment profond connoté de dévouement et discipline notamment car la création de l'arrière-garde environnementale (un type d'insertion et ancrage dans le territoire) était faite (et légitimée) au nom du MP. En ce sens, la mission de ce noyau de l'authenticité péroniste était la construction du principe de loyauté (à Juan Perón). Si le Règlement du Front Principal (in CUCCHETTI 2010, 104) avait affirmé qu'il fallait organiser solidairement les familles gagnées dans un réseau indestructible car ses noyaux étaient la relation cœur à cœur entre un.e péroniste et l'autre, des ancien.ne.s militant.e.s (in CUCCHETTI 2010, 142) ont rappelé que le bouclier protecteur à l'encontre de la dimension émotionnelle était l'exigence très forte de l'auto-formation, voire du développement de la vocation à lire, écouter et étudier Juan Perón. En ce sens, d'après Cucchetti (2010, 143), la formation des gardien.ne.s de la révolution péroniste incluait un axe de disciplines intellectuelles rationnelles qui immunisaient toute attitude irrationnelle ou suivisme fanatique de la violence de l'ennemi.e, à savoir l'infiltrée, traîtresse et élitiste Montoneros. Ce fut pourtant uniquement en 1973, d'après Cucchetti (2010, 149), que la désormais OUTG avait questionné clairement l'idée d'un socialisme national, à savoir dans un contexte caractérisé par le conflit ouvert entre Juan Perón et la TRP ayant comporté une ré-péronisation des personnes qui avaient finalement décidé d'opter pour la loyauté au Leader.

Pour comprendre le processus de rapprochement entre les ouvrier.e.s et les étudiant.e.s (et, au sein de cette relation, l'approchement entre la gauche réformiste et le péronisme) célébré par le mythe du

*Cordobazo*³⁷⁰ comme le symbole de la radicalisation politique des années 1960 et 1970, il faut rappeler que l'*Onganiato* avait opéré dans les universités par des intrusions policières censées expulser tant des étudiant.e.s que des enseignant.e.s qui persévéraient à agir politiquement alors que les activités politiques, notamment des Centres d'Étudiant.e.s considérés par le gouvernement comme des bastions du communisme, avaient été prohibés dans tout le pays (RETA 2009, 1061). D'une grande importance avait été la Nuit de longues bâtonnets³⁷¹ du 29 juillet 1966 lorsque la Police Fédérale avait réprimé les occupant.e.s de cinq facultés de l'UBA (avec une violence poussée dans les Sciences Exactes et Naturelles et Philosophie et Lettres) qui s'étaient prononcé à l'encontre de la décision du gouvernement militaire d'annuler l'autonomie universitaire du pouvoir politique et le régime de cogestion tripartite entre étudiant.e.s, enseignant.e.s et diplômé.e.s garanties (jusqu'à ce jours) par la Réforme Universitaire. En réponse aux répressions dans les Universités était né - parmi d'autres expériences de politisation de la culture - le FEN qui avait aussi une organisation au niveau secondaire appelée Groupe National d'Élèves des Secondaires. Le FEN était une fédération de groupes universitaires (ancrés à Buenos Aires, Rosario, Santa Fe, Córdoba, Mar del Plata et Mendoza) dont le référent principal était l'étudiant de Sociologie de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'UBA et ancien représentant de la Jeunesse Socialiste et, ensuite, du Parti Socialiste d'Avant-Garde Roberto Grabois. Tout en s'identifiant avec le marxiste, le FEN s'était déclaré péroniste depuis 1966 en devenant, trois ans après, la plus grande et reconnue organisation au sein du mouvement universitaire au niveau national (RETA 2009, 1060). Revendiquant son origine (en tant que secteur et non pas comme classe) universitaire ainsi que son indépendance de tout appareil politique, le FEN avait prôné la rupture avec l'institution universitaire en tant qu'instrument de reproduction des classes et du système de privilège, de manipulation des aspirations sociales ainsi que secteur le plus exposé aux influences idéologiques car situé en dehors du système productif. De cette rupture systémique et

³⁷⁰ Le 28 mai 1969, le syndicalisme combatif s'était allié avec le mouvement étudiant dans le célèbre soulèvement populaire urbain contre la dictature connu comme *Cordobazo* - et suivi par une série de manifestations estudiantines à Corrientes (*Correntinazo*), Rosario (*Rosariazo*) et Mendoza (*Mendozazo*) – ayant entamé un processus de radicalisation politique que la NI avait lu comme la certitude de la volonté révolutionnaire et la venue de l'heure du chemin de l'émancipation pour l'Argentine (CARNOVALE 2015, 130). Cette révolte n'avait pas seulement obligé les militaires à imposer l'état de siège et à envoyer à Córdoba les FFAA pour reprendre la ville, mais elle avait également constitué le début d'une propagation de pratiques protestataires créant au fur et à mesure un syndicalisme classiste (exigeant la rupture avec le FMI, l'expropriation des monopoles, l'élimination de la dette étrangère et le contrôle des usines par les ouvrier.e.s), des groupes révolutionnaires armés et des mouvements universitaires et professionnels révolutionnaires sympathisant ou pas pour la lutte armée.

³⁷¹ D'après Maria Alejandra Reta (2009, 1075-1079 et 1083), la Nuit de longues bâtonnets avait cassé le mythe réformiste de la République des Étudiant.e.s fortement accusé depuis ce moment d'éloigner la condition d'étudiant.e (*l'estudiantato* était l'appellatif utilisé pour nommer la jeunesse universitaire de la classe moyenne éclairée historiquement antipéroniste et la différencier de la jeunesse ouvrière péroniste qui était définie comme agissant dans le réel, c'est-à-dire dans le scénario de la Résistance) de la possibilité réelle de communiquer et d'agir avec la classe ouvrière en général. Du moment où la condition d'étudiant.e.s pouvait être conçue comme à la fois une condition transitoire et préparatoire (renvoyant à un projet conflictuel avec ce que l'on va devenir dans le futur : des reproducteur.trice.s de la culture et généralement des professionnel.le.s libéraux.les, des technicien.ne.s et des chercheur.se.s de l'intelligentsia bourgeoise) et un statut spécial et indéterminé (jouissant d'une certaine indépendance politico-idéologique du système capitaliste du moment où les étudiant.e.s ne se concevaient pas comme des travailleur.se.s dépendants de cette culture petite-bourgeoise qui autrement dit ne leur donnait pas de quoi manger), la jeunesse activement engagée dans la militance avait pu rechasser ouvertement la société de leurs parents et affirmer de désirer que l'Université arrêât d'être le bastion du conservatisme pour devenir le foyer d'un radicalisme révolutionnaire.

institutionnelle que le monde adulte prétendait conserver immuable, ce groupe juvénile avait imaginé la naissance d'une université pour le peuple où - entre autres - les étudiant.e.s (où la présence des classes ouvrières aurait dû augmenter) auraient été des sujets actif.ve.s et engagé.e.s non uniquement dans les gouvernements académiques mais également et surtout dans les luttes populaires en transit vers le Socialisme National. Dans cette cosmovision, la nouvelle jeunesse universitaire de classe moyenne possédait le don de changer le monde par l'action de rejouer son propre rôle dans le scénario de son existence (RETA 2009, 1080-1081).

Comme le montre l'exemple du FEN composé par des ancien.ne.s militant.es du socialisme et du communisme, après plus d'une dizaine d'années de politiques de dépéronisation avait eu lieu une pluralité d'expériences de radicalisation idéologique et/ou politique de personnalités formées dans la gauche antipéroniste qui - à partir de la fragmentation de la gauche traditionnelle et de la convergence du marxisme avec d'autres traditions de pensées comme le nationalisme, l'humanisme, l'existentialisme et le catholicisme ainsi que de la victoire de la révolution cubaine (FRIEDMANN 2017, 116) - s'étaient approchées au péronisme en interprétant ses nécessités, ses sentiments et son degré de conscience (définie comme) réelle pour le comprendre, l'appuyer et/ou même s'y intégrer dans le marque plus général de rendre opérative sa propre volonté de se lier avec (ou faire partie) des luttes menées dans plusieurs secteurs de la société et apporter sa propre contribution à ce processus de nationalisation, politisation et mobilisation croissant vers la libération sociale de la Patrie. Les idées rattachées aux personnes ayant vécu et nommé ce phénomène de péronisation pendant les années 1966 et 1973 étaient qu'une politisation majeure s'obtenait d'une action indissociable de la politique et de la réalité nationale et que cette nationalisation³⁷² impliquait la compréhension de la trajectoire, l'ampleur et la profondeur de la lutte du MP (RETA 2009 ; FRIEDEMANN 2017a). Abordée en tant que catégorie indigène, Sergio Friedemann (2017a) a argumenté que la péronisation avait été montrée premièrement comme une variable explicative par les pères fondateurs (Cooke, Hernández Arregui, Arturo Jauretche et Rodolfo Puiggrós) de la gauche péroniste, c'est-à-dire un champ politico-intellectuel composé par des membres du MP qui avaient incorporé dans leurs productions des concepts propres à la tradition marxiste et au tiers-mondisme en vue de doter le péronisme de théories révolutionnaires. Incarnant tant la péronisation des gauches que le tournant gauchiste du péronisme, ce.tte.s intellectuel.le.s, qui avaient abrité des domaines différents bien que

³⁷² Friedemann (2017a, 126) a précisé que si parfois les termes de nationalisation et péronisation avaient été utilisés comme des synonymes, la notion de nationalisation avait permis à certain.e.s intellectuel.le.s et politicien.ne.s (généralement des péronistes âgé.e.s) de rendre compte d'un processus de transformation idéologique observée dans la jeunesse universitaire et dans les secteurs de gauche qui n'avait pas nécessairement abouti à l'adhésion au péronisme. En particulier d'après Cárdenas la nationalisation était un fait irréversible qui contenait et excédait la péronisation car la prise de conscience nationale n'impliquait pas nécessairement une incorporation au péronisme (FRIEDEMANN 2017a, 127). Hernández Arregui (ancien professeur péroniste expulsé de sa chair en 1955) avait quant à lui parlé (en 1972) de nationalisation de la classe moyenne et d'irruption du péronisme comme deux parties d'un même processus de passage vers la prise de conscience nationale (FRIEDEMANN 2017a, 130).

liés à celui universitaire, avaient exercé un rôle formatif de la jeunesse péroniste pendant les années 1960 et 1970. Parmi les expériences ayant contribué à l'articulation d'éléments de la tradition de la gauche avec l'identité péroniste transformant (au moins) idéologiquement la jeunesse universitaire³⁷³, il y avait eu les (nommées par ses étudiant.e.s) Chaires Nationales (rendant par cette appellation les autres cours étrangers et/ou antinationaux) de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'UBA ayant fonctionnées de 1967 à 1971 (FRIEDEMANN 2017b, 7) et dont les réunions s'étaient déroulées dans le siège de la CGTA. Ces Chaires étaient nées dans le parcours de Sociologie par l'initiative de deux représentants du catholicisme rénovateur ayant occupé deux des postes laissés vacants par les nombreuses renonciations d'enseignant.e.s indigné.e.s pour les violations de l'autonomie universitaire et de la liberté académique de la dictature militaire d'Onganía. Le titulaire de la chair de Sociologie Systématique et d'Introduction à la Sociologie Justino O'Farrell ainsi que celui d'Histoire Sociale Latino-Américaine Gonzalo Cárdenas avaient commencé à introduire dans leurs cours - sous requête des sociologues participant.e.s - une bibliographie de penseur.se.s argentin.e.s, latino-américanistes, tiers-mondistes (Mao Tse Tong, Ho Chi Minh, Fidel Castro, Juan Perón, Frantz Fanon) et marxistes créant des débats autour d'une espèce de marxisme nationaliste ou de nationalisme marxiste (FRIEDEMANN 2017b, 9) dont l'objectif était l'étude des savoirs populaires habituellement dévalorisés voire supprimés des programmes universitaires. Cette expérience avait franchi le domaine de la Sociologie étant donné que d'autres espaces de formation avaient été créés dans les parcours d'Anthropologie, Philosophie, Droit et Architecture, bien qu'il se fût généralement agi de séminaires facultatifs ou de cours extrascolaires. L'expansion s'était réalisée également car les enseignant.e.s de ces Chaires³⁷⁴ avaient à la fois reçu des invitations dans d'autres Universités du pays (comme l'Université Nationale du Nord-Est) et créé deux revues ayant fonctionné comme des caisses de résonance des messages élaborés dans les Chaires Nationales. La première était *Envido*

³⁷³ Il s'agit d'expériences où, plus généralement, les étudiant.e.s avaient participé à des groupes d'étude où l'on pouvait lire des auteur.e.s que l'on n'étudiait pas dans les facultés et écouter des enseignant.e.s qui ne donnaient pas de cours dans les Universités. Si face à la violation de l'autonomie universitaire les membres des futures Chaires Nationales avaient opté pour maintenir leurs postes de travail en argumentant que le domaine universitaire n'était pas une île démocratique mais il faisait partie de la réalité (répressive et proscrivant tant le péronisme que le communisme et le socialisme) du pays duquel il ne fallait pas justement s'isoler (FRIEDEMANN 2017b, 8), une autre expérience significative de péronisation avait été incarnée par le groupe de scientifiques réuni.e.s autour de la figure de Rolando García, c'est-à-dire l'ancien doyen de la Faculté de Sciences Exactes (1957-1966) qui suite au vécu de la Nuit des longues bâtonnets avait dirigé la renonciation du 75% d'enseignant.e.s de cette faculté et il s'était exilé à Genève (Suisse). Il faut noter que les espaces laissés vides par les enseignant.e.s qui avaient été licencié.e.s ou qui avaient décidé de renoncer à leurs postes avaient été principalement couverts par des enseignant.e.s de l'Université Catholique Argentine. Parmi ceux et celles-ci il y en avait qui appuyaient la dictature militaire d'Onganía. Cependant, il faut rappeler que le milieu des catholiques intellectuel.le.s était à ce moment-ci traversé par le processus de renouvellement et radicalisation postconciliaire. Au niveau de chiffres, l'on a compté le départ en exil d'environ 300 professeur.se.s universitaires argentin.e.s (FRIEDEMANN 2017b, 8). Depuis l'exil, García avait été l'un des protagonistes du processus de péronisation arrivant même à rencontrer Juan Perón qui lui avait finalement attribué la présidence du Conseil Technologique du MNJ.

³⁷⁴ Parmi les sociologues des Chaires Nationales il y avait Roberto Carri, Pablo Franco, Fernando Álvarez, Pedro Krotsch, Jorge Carpio, Alcira Argumedo, Enrique Pecoraro, Susana Checa, Ernesto Villanueva, Néstor Momeño et Horacio González. Ressortant du parcours de Philosophie il y avait Norberto Wilner, Gunnar Olsson et notamment Amelia Podetti et Guillermina Farmendia qui avaient organisé en 1968 le Séminaire de la Pensée Argentine. Depuis la Faculté d'Anthropologie s'étaient joints aux Chaires Nationales Ricardo Álvarez et Guillermo Gutiérrez (FRIEDEMANN 2017b, 9).

(dont l'on a compté dix numéros entre juin 1970 et novembre 1973) dirigée par Arturo Armada et Miguel Hurst. Ici avaient écrit principalement des personnalités qui étaient en train de formuler des appropriations marxistes dans le contexte du Concile Vatican II en faisant écho également au langage de Juan Perón. Cette revue a été reconnue par Friedemann (2017b, 10) comme l'une des expressions de la gauche péroniste *movimentista* proche, depuis 1970, à Montoneros et qu'ensuite s'étaient intégrés à sa première scission *movimentista*, la JP-Loyauté. La seconde, dirigée par Guillermo Guitérrez (12 numéros de novembre 1968 à mars 1973) et appelée *Antropología 3er Mundo* était en revanche plus proche au basisme des FAP et du Péronisme de Base car elle proposait une alternative indépendante comprise comme plus marxiste de la première et qui donc qualifiait la première comme plus péroniste. Outre à ces deux organes, dans les années 1970 les professeurs de Philosophie Ana et Amalia Podetti avaient organisé le projet intellectuel tiers-mondiste du Centre d'Étudiant.e.s National Antiimpérialiste (d'origine marxiste) depuis la revue *Hechos e Ideas* d'où l'on avait critiqué le sens d'être marxiste en Argentine et qui avait constitué l'espace d'expression intellectuelle (également) de GH. Ces deux intellectuelles avaient en effet participé à la fondation en 1971 de l'Organisation Universitaire Péroniste, à savoir le groupe universitaire de GH. En août de cette même année, dans le cadre de sa première visite à Juan Perón, Grabois avait pu se mettre en contact avec Tristán l'informant qu'il fallait développer une jeunesse politique différente de la jeunesse combattive et que GH – alliée avec des groupes de l'Action Catholique et de l'Intégrisme pas insérés dans Montoneros - était en train de s'occuper de cela. Ainsi, selon Cucchetti (2010, 127-128) Grabois et Álvarez avaient établi une relation à la fin de 1971 au sein de laquelle ils avaient organisé un séminaire pour l'Unité Nationale réalisé finalement entre février et mars 1972 dans un couvent de Castelar (Morón, Province de Buenos Aires) et amenant à la fondation de l'OUTG.

S'inscrivant dans l'émergence de nouvelles formations culturelles, participant de la rupture avec la dépendance, le colonialisme et l'impérialisme dans le domaine culturel et embrassant à sa manière la décolonisation pédagogique, le FEN avait soulevé la nécessité de questionner le regard européiste typique des universités et de l'intellectualité argentines. En recourant aux termes d'académisme et de scientisme positiviste³⁷⁵, le FEN avait accusé (les prémisses sur lesquelles se fondaient) ses

³⁷⁵ Trois représentant.e.s célèbres argentins.e.s de la critique au scientisme avaient été le chimiste intéressé par les sciences sociales Oscar Varsavsky, la philosophe Amelia Podetti (militante depuis 1971 dans GH qui avait en 1973 fondé la Troisième époque de la revue d'origines radicales *Hechos e Ideas*) et Rolando García qui, en septembre 1971, avait publié sur le n°12 de la revue *Ciencia Nueva* un article intitulé « Mesa Redonda: ¿Qué posibilidades tiene el desarrollo científico en la Argentina hoy? » où il avait affirmé que la science était un pouvoir trop grand et un facteur trop décisif dans la société pour que l'on pouvait se permettre le luxe d'être des chercheurs.se.s pur.e.s sans aucune responsabilité sociale (FRIEDEMANN 2017b, 4). En créant des groupes d'études interdisciplinaires en Amérique Latine, ces chercheurs.se.s avaient développé des réflexions critiques autour des normes qui régissaient le développement des sciences en questionnant son rôle de production de vérités objectives, neutres et apolitiques. Leur aspiration était la création d'une science et d'une technologie réellement libres des contraintes économiques et culturelles. L'on avait dénoncé la subordination des recherches académiques aux possibilités de financements provenant d'organismes internationaux comme étant l'un des mécanismes établissant comme prioritaires des recherches qui favorisaient les intérêts de l'élite mondiale impérialiste (états-unienne et européenne) et renforçaient la dépendance du Tiers Monde. La science et la technologie devaient être, d'or en avant, considérées comme des ressources que le pays devait mettre à la disposition du peuple argentin et latino-américain afin de modifier leurs conditions de vie et

institutions culturelles d'avoir emmené les subjectivités élitistes (qu'elles performaient) à l'incompréhension de la spécificité du péronisme, compris en revanche comme l'expression de la majorité populaire (RETA 2009, 1073). Dans ses autocritiques (au sens de lectures critiques de la position assumée dans le passé par le mouvement étudiant en relation au péronisme), le FEN était arrivé à la conclusion qu'au nom du prolétariat platonique et abstrait décrit dans les livres de Marx, Engels et Lénine, les intellectuel.le.s gauchistes argentin.e.s s'étaient rendu.e.s incapables de reconnaître le prolétariat réel, grossier, impur et impoli et par conséquent ils et elles étaient inermes face à leur propre réalité, éloignée des problèmes des êtres humain.e.s commun.e.s. Les intellectuel.le.s de la gauche traditionnelle (censé.e.s apporter la rationalité scientifique aux masses populaires irrationnelles) étaient l'une des expressions de ces êtres que le FEN avait façonné (pour façonner soi-même) à la fois comme séparé.e.s de la réalité et pénétré.e.s par l'impérialisme desquel.le.s le peuple aurait dû se méfier. Régie par un système politique au service des intérêts impérialistes et réprimant tant par l'aliénation que par la répression toujours plus sanglante les demandes de la majorité nationale, l'Argentine – lue par le FEN comme un pays subordonné et dépendant tant économiquement que culturellement³⁷⁶ – devait trouver sa propre orientation dans l'éducation, la recherche et la culture pour construire une science au service de son peuple. Il fallait mettre sur pied une université alternative, populaire et nationale qui s'occupait de penser les problèmes et la réalité du pays non pas par des schémas importés mais par une voie autonome devant nécessairement passer par la reconnaissance des nécessités et des intérêts du peuple. La lutte sur le plan universitaire devait emmener à l'affaiblissement des liaisons de dépendance de la Patrie toute entière. En rechassant pour eux et elles-mêmes quelconque type de position avant-gardiste, la plupart des militant.e.s du FEN avait de plus argumenté qu'il ne fallait pas changer la tête de la classe ouvrière pour s'unir avec elle. Plutôt, pour s'engager dans la lutte populaire et nationale, les étudiant.e.s et les intellectuel.le.s du peuple auraient dû humblement se laisser transformer par le péronisme en l'accompagnant et en l'acceptant tel qu'il était (RAMA 2009, 1088). Uniquement de cette manière-ci les universitaires auraient pu obtenir les éléments transformateurs à même de rompre avec la conformité de(puis) la réalité colonisée que les universités les destinaient traditionnellement

résoudre leurs problèmes spécifiques. Afin d'accéder aux problèmes du peuple, la critique à l'académisme - s'inspirait de la pédagogie de la libération dont le référent principal avait été Paulo Freire – avait permis d'argumenter que la connaissance de la réalité et des faits sociaux devait provenir du peuple lui-même. La compréhension de la liaison avec le peuple comme une source de connaissance avait impliqué la nécessité d'effectuer des transformations concernant non uniquement les contenus à étudier mais également les pratiques d'enseignements et les systèmes d'évaluations des éduqué.e.s.

³⁷⁶ Comme l'a noté Sergio Friedemann (2017a, 131), dans l'introduction à la troisième édition de 1966 de son livre *Los profetas del odio* (1957), Arturo Jauretche – en faisant recours au concept d'influence marxiste et gramscienne de « superstructure culturelle » - avait écrit que la structure matérielle d'un pays dépendait correspondait à une superstructure destinée à empêcher la connaissance de cette dépendance. Cet obstacle, Jauretche l'avait appelé plus précisément colonialisme mental ainsi que colonisation pédagogique. Ce dernier terme - récupéré du philosophe et pédagogue allemand « impérialiste » Eduard Spranger - avait été introduit en Argentine pour la première fois par Jorge Abelardo Ramos afin de dénoncer (en 1954) la dévastation spirituelle des nouvelles générations intellectuelles et notamment de la jeunesse universitaire qui assimilait les pires caractéristiques d'une culture antinationale.

(consciemment ou inconsciemment) à conserver. Ainsi, pour le FEN l'humilité était une vertu tant individuelle que collective par rapport à la sensibilité sociale vers les opprimé.e.s. Plus concrètement, la manière envisagée par le FEN de s'incorporer au péronisme était organique : pour accomplir le processus de péronisation, les étudiant.e.s auraient dû être disposé.e.s à se dé-péroniser voire à s'auto-dissoudre pour grossir le mouvement verticaliste par rapport à la figure du Leader. Le FEN avait ainsi décidé de légitimer son entrée dans le péronisme par l'idée et la pratique de la conversion impliquant la soumission indiscutable à la parole de Juan Perón et, par conséquent, en renonçant à formuler quelconque projet alternatif (RAMA 2009, 1089).

Si déjà depuis 1970, le FEN avait développé – comme sa propre forme de recherche d'une insertion légitime dans le péronisme – un travail de masses en créant le Mouvement de Bases Péronistes, c'était avec sa soumission au début de 1972 à GH et la création de l'OUTG dont le chef était Álvarez (même si les militant.e.s du FEN était quantitativement majeur.e.s) que les militant.e.s du FEN, selon Cucchetti (2010, 167), avaient ressenti à la fois de s'être péronisé.e.s viscéralement et profondément et d'avoir pu acquérir un rôle actif et légitime dans le péronisme de Juan Perón. Ce saut qualitatif de la militance du FEN provenait donc de sa rencontre avec la pureté du péronisme de la GH (composée par des péronistes historiques et de la RP) et du début de la militance en dehors des facultés marquant autrement dit le passage de la compréhension (depuis l'étude et ses catégories étrangères au sentiment péroniste, à savoir à la relation de Juan Perón avec les gens) de la loyauté vers Juan Perón à sa mise en pratique politique dans le territoire. Le contact avec les ancien.ne.s péronistes consistait dans l'écoute de leurs récits (en particulier la vie de Juan et Eva Perón racontée par des anciennes infirmières et/ou des vieilles femmes de la RP et de la RF) pour se faire des dépositaires de ces connaissances et pouvoir penser de la même manière dont le peuple pensait. De cette manière-ci l'on apprenait à aimer Juan Perón, à devenir péronistes et à s'intégrer par-là à l'Argentine avec l'objectif ultime de travailler sans cesse pour faire retourner heureux le peuple (le but de la Justice Sociale selon le Justicialisme) souffrant (ANCHOU 2007). De plus que le Front des Cadres et à côté de la militance dans les quartiers du Front Principal (ou Territorial), l'Arme Féminine avait réuni toutes les femmes de l'OUTG (pour initiative d'Álvarez) dans une structure parallèle avec l'objectif d'affilier (au sens de mobiliser) les femmes des quartiers au péronisme et ensuite organiser des réunions pour engager d'autres personnes. Angeles Ancho (2007, 8) a noté que les militantes avaient exprimé dans un premier temps un refus à s'encadrer dans cet espace spécifiquement féminin car elles ne voulaient pas être traitées différemment des hommes. Dans l'OUTG, les militantes (constituant un tiers de la totalité des membres) avaient eu accès à des niveaux de direction intermédiaire et, parfois, haute qui impliquaient des responsabilités grandes tant pour la quantité de militant.e.s desquel.le.s elles étaient responsables que pour l'extension du territoire desquel.le.s elles étaient chargées. Catalina (in

ANCHOU 2007, 9) a soutenu que dans la Capitale Fédérale il y eut à un certain moment plus de Cheffes de Commando que des hommes et que les femmes avaient pu accéder au rang de Cheffe également dans la Direction et dans la Direction Nationale. Dans cette organisation, les militantes avaient appris à générer et à administrer leurs propres ressources, à parler avec des personnes des quartiers, des femmes de la CGT, de la RF du PJ ainsi que des gouverneurs et des maires, à organiser des gens et des activités dans les quartiers de manière autonome, à s'occuper du transport pour les grandes mobilisations et surtout à être créatives et négociatrices dans des situations difficiles car dans les quartiers il y avait des femmes qui ne voulait rien savoir et d'autres qui venait d'une militance déjà solide et qui se disputaient avec le *puntero del barrio*³⁷⁷. Du moment où, en 1973, l'OUTG comptait environ 25'000 cadres politiques et pouvait mobiliser environ 250'000 personnes, Cucchetti (2010, 265-273) a remarqué que la construction de ce pouvoir territorial avait signifié en même temps l'accumulation d'un capital politique qui était devenu, notamment en postdictature, une reconnaissance légitime dans les structures partisans du péronisme.

3.2. L'approche au Mouvement Péroniste

Les liaisons de Montoneros avec des groupes péronistes de superficie (leur ayant apporté avant tout leur même existence par l'appui social) dépendaient des contacts et des insertions conséquentes que cette organisation parvenait à réaliser. En suivant l'enquête de Larraquy et Caballero (2000), le leader du groupe Jeunesses Argentines pour l'Émancipation Nationale, Rodolfo *le Fou* Galimberti était apparu pour la première fois dans une revue politique le 24 février 1970. *Panorama* (où son *compañero* Jorge Raventos avait commencé à travailler dans la rédaction composée par Juan Gelmán, Hugo Gambini, Ernesto Schoo et Osvaldo Soriano) avait publié sa photo et un article titré « Entre Perón et *el Che*, où va le nationalisme ». En août de la même année, la revue *Análisis* avait diffusé un autre article sur le leader de JAEN et un autre encore était apparu sur le *Daily Telegraph*. Montoneros avait finalement cherché d'établir un contact avec lui. Le premier et le deuxième contact entre Montoneros et Galimberti s'étaient avérés à travers Carlos *Pingulis* Hobert, un étudiant de l'Université du Salvador et travailleur dans les *villas* qui avait milité dans la Jeunesse Ouvrière Catholique dirigée par José Sabino Navarro. L'organisation de Montoneros nécessitait pour sa survie la couverture politique de ses actions par un groupe public reconnu dans plusieurs domaines. JAEN lui servait pour instaurer sa présence dans les Facultés (où personne ne la connaissait encore), pour s'approvisionner d'armes et financements et également pour ouvrir des dialogues avec les dirigeant.e.s des groupes péronistes y compris Juan Perón lui-même.

³⁷⁷ En Argentine, le *puntero del barrio* fonctionne dans les quartiers populaires comme une appendice du pouvoir politique.

Galimberti est passé à l'histoire récente argentine comme l'une de ses figures les plus controversées. Né le 5 mai 1947 et grandi à San Antonio de Padua (Province de Buenos Aires), il avait appris à ses cinq ans tant à manier des pistolets qu'à critiquer l'historiographie libérale en vue de connaître l'histoire réelle du pays grâce aux enseignements de son père péroniste nationaliste qui avait commencé et abandonné une carrière dans la Marine pour finalement travailler dans la Banque de Londres. Ernesto Galimberti avait mis sur pied une bibliothèque personnelle accumulant une littérature reconstruisant intégralement le passé historique des figures oubliées par les libéraux : San Martín, Juan Manuel de Rosas, les *caudillos*, les *montoneras* du XIX^{ème} siècle et finalement Juan Perón. Chez lui, Don Ernesto avait accueilli des historien.ne.s, des écrivain.e.s dilettantes et des gens d'intérêts culturels vastes revendiquant la ligne du révisionnisme historique. Par l'intermédiaire d'un ami de son frère, Galimberti avait eu son premier contact avec le MNT de la Zone Ouest dont le chef était Horacio *le Gros* Naya. Celui-ci avait coordonné une brigade de choc d'environ 15 personnes d'âges et d'idées variées à laquelle Galimberti s'était intégré au début de 1960. En 1961, ce jeune de 14 ans était entré dans le syndicat de La Matanza dirigé par le métallurgique Abdala Baluch. S'opposant à la ligne des péronistes *sans Perón* de Vandor, ce syndicat avait participé à une grève promue par Les 62 Organisations à l'encontre du gouvernement de Frondizi. Galimberti avait fait partie de l'une des troupes d'agitateur.e.s qui avait fait éclater une bombe Molotov contre un autobus garé à Ituzaingó (Province de Buenos Aires). Cette participation lui avait octroyé une première renommée. Cette année, suite à la provocation et à l'agression sanglante d'un groupe de la FJC, Galimberti avait été détenu pour sa première fois. Par la décision du Tribunal des Mineur.e.s, il avait été interné dans l'Institut Luis Agote qui avait constitué une première rupture avec sa famille d'origine. Connu comme la maison de redressement, dans ce lieu étaient regroupé.e.s des enfants orphelin.e.s et/ou pauvres, des adolescent.e.s ayant commis des délits et des *tacuaristas* impliqués dans des bagarres contre les juif.ve.s et les communistes. Sorti en juin 1962, Galimberti avait vécu avec sa tante à Merlo (Province de Buenos Aires) et fréquenté l'Institut Domingo Faustino Sarmiento de San Antonio de Padua où, nommé Président de Conférences du Club du Collège, il avait organisé des débats avec des historien.ne.s réformistes comme le rosiste Norberto D'Atri, le péroniste Juan Unamuno et l'ultranationaliste Luis Sevasco. Grâce à sa première copine Virginia *Moni* Trimarco, Galimberti avait connu le colonel Domingo Trimarco (qui, à la fin de 1963, avait participé à la répression de la guérilla à Salta) lui ayant offert sa première arme importante, une Malincher 7.63. En 1964, lorsque Juan Perón avait essayé de rentrer en Argentine, Galimberti s'était joint à la procession qui allait jusqu'à Luján (Province de Buenos Aires) organisée par la CdO. Obtenu son diplôme collégial de commerce, il avait commencé à fréquenter les appels du Commando de la JP pour le Retour de Perón (basé à Morón et composé par Rulli, Luis Torreta, Rearte, El Kadri et Brito

Lima), la cellule de sous-officiers de la Centrale d'Opérations de la Résistance (une organisation qui en décembre 1960 avait essayé de renverser par un coup d'État Frondizi en occupant un Régiment à Rosario) ainsi que les conférences de l'École de Conduite Supérieure Péroniste dirigée par le militaire et secrétaire de Bernardo Albarte, Héctor Flores. Galimberti avait entamé à donner dans cette École des cours de formation technique et, en 1965, il s'était inscrit à la Faculté de Droit. À la suite du coup d'État du général Onganía, Galimberti avait décidé de fonder, en mars 1967, sa propre organisation (JAEN) avec les professeurs Augusto Pérez Lindo et D'Atri, les ancien.ne.s élèves de l'Institut Sarmiento María Cristina Álvarez Noble, Omar *Coco* Estela et Vasco Mauriño, le cousin de *Moni* Mario Izzola ainsi que les camarade du MNT Dippi Hafford et Vasco Othacehé. Cette même année, Galimberti avait obtenu un emploi comme membre de la Commission de Restructuration Académique de l'Université du Salvador censé sélectionner la bibliographie de plusieurs disciplines. De cette position, Galimberti et ses camarades avaient convaincu Martha Roldán, Ernesto Jauretche, Daniel Golberg, Juan Carlos Sánchez, Roberto *Beto* Ahumada, Carlos Grosso (qui après peu de temps avait tissé une relation politique avec les anciens lieutenants péronistes de l'Armée de terre Francisco Julián Licastro et José Luis Fernández Valoni) et Raventos (un cadre de JAEN avec beaucoup d'expérience et formation théorique qui avait abandonné le groupe en mars 1971) à se joindre JAEN. JAEN avait un groupe scientifique nommé Groupe d'Études Latino-Américains, un Front 17 Octobre dans la Faculté de Droit dont Galimberti était le leader et, par la suite également un Commando Général Juan José Valle dans la Faculté de Philosophie et Lettres dirigée (toujours) par Galimberti et Roldán. JAEN avait aussi un organe de presse nommé *Émancipation*. Galimberti avait connu l'avocat nationaliste révolutionnaire Eduardo Luis Duhalde lors d'une conférence du sociologue Roberto Carri qui - abandonné le PCA pour s'approcher au péronisme - était en train d'étudier la conformation des syndicats avec une perspective académique. Après avoir publié l'apologie d'un brigand qui volait aux riches et distribuait l'argent dans les villas du Chaco (*Isidoro Velázquez, formas prerrevolucionarias de la violencia*), Carri - qui s'était incorporé peu après dans JAEN - était devenu l'un des professeurs les plus célèbres parmi les Chaires Nationales et le Bloc de Professeur.se.s Péronistes de Sociologie. JAEN avait participé aux premières agitations de rue de la CGTA. Après la première tension entre les leaders Galimberti et Raventos avec le catholique Grosso (écrivain de *L'Église et le Mouvement National* ressorti du GRULA qui avait été ensuite expulsé de JAEN en mars 1970 en amenant avec soi tant les contacts avec l'Armée de terre - Licastro et Valoni - qu'une bonne partie des militant.e.s de l'Université du Salvador avec lesquel.le.s il avait formé les Commandos Technologiques) s'étant avérée sur le terrain du foquisme rural (les premiers soutenaient qu'il ne menait à rien, étant donné qu'en Argentine il n'y avait pas de paysan.ne.s), le 25 juin 1969 Galimberti avait été détenu par la Police dans le cadre de l'occupation de la Faculté en répudiation à la visite en Argentine de Nelson

Rockefeller. Dans la prison de Villa Devoto, ce jeune de 22 ans avait pu tisser des relations avec des militant.e.s provenant.e.s d'autres expériences politiques. Pourtant, pour avoir été l'un des premiers prisonniers remis en liberté, il avait également été soupçonné d'être un mochar et même d'être (un infiltré) des Services de Renseignement. Depuis 1969, Galimberti avait commencé à travailler comme employé dans *Veraz*, c'est-à-dire un système composé par une base de données qui informait sur la capacité économique (crédits et solvabilité) et rentabilité des commerces pour en vendre les dossiers. De cette position, Galimberti avait pu connaître des entrepreneurs qui avaient financé la professionnalisation des meilleur.e.s cadres de JAEN et notamment de sa leadership. Selon Larraquy et Caballero (2000), ses financiers avaient été entre autres l'entrepreneur métallurgique César Cao Saravia, le magnat du pétrole *Tito* Darracht (proche aux FFAA) et l'exposant de l'oligarchie Diego Muniz Barreto qui jouissait toutefois d'une forte influence sur les courants nationalistes de l'Armée de terre en raison de son opposition au secteur libéral entêté par Lanusse. Muniz Barreto avait présenté Galimberti à des militaires de la SIDE, à des dirigeants agricoles du mouvement Champ Uni, à des entrepreneurs nationaux et à d'autres personnalités célèbres de l'élite économique et sociale. En même temps, dans ce début de 1970, Álvarez avait recueilli l'adhésion de 12 cadres de JAEN autour du mécontentement de la direction de Galimberti : il croyait que JAEN devait définir une position plus orthodoxe, de gauche (abandonner les relations avec la bourgeoisie) et repousser la violence armée. Il avait dès lors fondé la Force pour l'Organisation Révolutionnaire Péroniste basée dans la Faculté et dans deux fronts de quartiers (Saavedra et Munro).

Au début de 1971, Juan Perón avait sollicité un rendez-vous avec Galimberti. D'après l'enquête de Larraquy et Caballero (2000), dans cette rencontre le Général avait chargé le leader de JAEN – qui partageait l'espace juvénile péroniste avec le FEN-MBP de Graboïs, la GH d'Álvarez, le CdO de Brito Lima, l'Encadrement de la Jeunesse de Néstor *Demetrio* Ortiz (secrétaire privé également de Paladino, mal voulu par ce groupe mais accepté comme une manœuvre de Juan Perón), le MPR dirigé par les frères Jorge et Miguel Francisco Lizaso et le Groupement Péroniste de Base-17 Octobre de Dardo Cabo (GRAMMÁTICO 2012, 19) - d'organiser la jeunesse péroniste. Lors de cette visite madrilène Galimberti avait informé le Leader que Montoneros avait à ce moment-là les combattant.e.s les plus préparé.e.s ainsi qu'elle était disposée à se subordonner au MP. Ensuite, en se transformant dans la figure publique médiatrice entre les guérillero.a.s et le Conducteur Stratégique en exil, Galimberti avait consigné au Général une première lettre de Montoneros. Cette organisation avait donc forcé Juan Perón à établir une communication personnalisée avec elle en lui écrivant d'avoir à l'esprit une stratégie claire pour faire en sorte que le peuple prenait le pouvoir et instaurait le Socialisme National dans le futur : la guerre révolutionnaire totale, nationale et prolongée comme le pilier fondamental et le moteur du péronisme. La méthode à suivre était d'après Montoneros la

guerre de guérillas urbaine et rurale (OTERO 2018). À cette lettre, le Général avait répondu que l'option de gagner les élections devait faire partie de la lutte intégrale et que depuis la guerre des guérillas (entendue comme un moyen) l'on ne pouvait pas dériver mécaniquement des objectifs politiques, alors qu'elle aurait certes servi à affaiblir l'ennemi (OTERO 2018). En mars 1971, Galimberti avait connu le n°2 de Montoneros, Firmenich, qui lui avait renouvelé sa requête de faire en sorte que les groupes de superficie appuyassent les actions armées de Montoneros. Malgré les doutes soulevés sur sa figure au sein de Montoneros, Galimberti avait réussi à faire écouter en avril 1971 la première cassette enregistrée par cette organisation dans une plénière péroniste organisée dans un hangar de Santa Rosa de Calamuchita (Province de Córdoba). Galimberti – ensemble à Jauretche, Roldán, Ahumada et Herrera - avait voyagé à l'intérieur du pays avec le but de nouer des contacts régionaux et d'organiser les groupes juvéniles péronistes dispersés.

En avril 1971, Montoneros avait exprimé les motivations l'ayant amené à occuper La Calera. En suivant Noguera (2019, 64), Montoneros avait affirmé qu'avec cette opération armée le groupe n'avait pas uniquement récupéré des armes et de l'argent ; cette opération avait également servi pour démontrer que l'organisation existait dans tout le pays et qu'elle était capable de faire avancer la guérilla urbaine dans l'intérieur. Par conséquent, l'occupation de La Calera témoignait que les opérations militaires d'envergure étaient possibles et que l'ennemi était vulnérable. À cette époque, Montoneros avait une structure politico-militaire conjointe, c'est-à-dire que tout confluaient dans une seule organisation nationale. Au début, Montoneros s'était érigée sur la base des Unités Basiques de Combat qui depuis mai 1973 avaient été renommées comme Unités Basiques de Direction. Chaque UBC était composée par quatre ou cinq combattant.e.s et agissait dans un espace géographique délimité (*Partido*, Municipalité ou Zone) en réalisant des opérations armées. Face à la nécessité inéluctable de créer un pont, une connexion, un niveau intermédiaire entre les organisations armées et les organisations de base (Document 1972 in LANUSSE [2005] 2007, 182), depuis 1971 chaque UBC – dont les membres étaient désigné.e.s comme des officier.e.s (beaucoup desquel.le.s étaient clandestin.e.s ou semi-légaux.les selon s'ils et elles étaient recherchés par la Police) – avait maintenu sous ses ordres l'une des Unités Basiques Révolutionnaires composées par des aspirant.e.s. Disséminées dans plusieurs zones du pays, les UBR se chargeaient des activités politiques territoriales, au sein des syndicats, des centres d'étudiant.e.s et d'autres espaces d'activation politique. Chaque membre d'une UBR était censé « avoir » un front de masses, un syndicat ou une organisation universitaire ou de quartier. C'était la stratégie de Montoneros pour parvenir à l'objectif ultime de se constituer en dirigeant.e.s du mouvement des masses. Les UBR n'étaient pas un appareil de superficie, mais une force au sein de Montoneros soumise au même fonctionnement cellulaire, compartimenté et divisé en zones géographiques comme les UBC. Selon ce principe de compartimentation, chaque

militant.e connaissait uniquement l'information indispensable pour bouger dans l'organisation. Noguera (2019, 66) a noté que *de facto* la curiosité – demander et enquêter trop par rapport à une personne ou une action particulière – était non uniquement mal vue mais aussi sanctionnée. L'occultation des histoires personnelles concernait des raisons de sécurité tant par rapport à la société en général qu'aux *compañero.a.s* de militance afin de protéger soi-même, les proches et les ami.e.s. Dans la même manière l'on avait postulé l'exigence de choisir un nom de guerre qui transformait l'identité originale en un.e personnage nouveau.lle engagé.e avec l'*Orga* et ses membres. Dans ce.tte nouveau.lle personnage émergeaient des pratiques et des représentations – avec des règles et des préceptes moraux – différentes de la vie antérieure. La liaison avec une organisation politico-militaire avait nécessairement impliqué une rupture et une transformation presque totale dans les habitudes de vie. Parmi les anecdotes de la vie quotidienne des militant.e.s clandestin.e.s cités par Noguera (2019, 92-93) il y a les pratiques de dormir habillé.e.s pendant beaucoup des années, de se réveiller choqué.e.s au milieu de la nuit pour quelconque type de bruit, de se promener dans les rues en mirant tout le temps autour de soi-même et de parler bas. Une autre pratique pour occulter l'identité et se constituer en un personnage était le *minuto*. Le, littéralement, minute consistait à préparer avec le ou la *compañera* une histoire de leur relation dans le cas où la Police les soumettait à un interrogatoire de routine : d'où les deux venaient, où allaient, comment s'étaient connu.e.s. Cela servait pour faire en sorte que les deux répondaient exactement de la même manière. Basée sur le roman (publié en 2004) homonyme de l'ancienne étudiante du Collège National de Buenos Aires ayant participé à la fondation de l'Union d'Étudiant.e.s Secondaires Gaby Meik, le film *Sinfonía para Ana* (2017) de Virna Molina et Ernesto Ardito a mis en exergue que le *minuto* le plus commun était celui de deux petit.e.s ami.e.s qui allaient au cinéma. Finalement, l'on peut estimer que la clandestinité avait été conçue par Montoneros comme une condition indispensable à la formation des cellules. La différence était que la clandestinité des UBR était qualifiée comme ouverte (LANUSSE [2005] 2007, 182). En suivant Noguera (2019, 65), cela avait signifié que la plupart des militant.e.s des UBR continuaient à être inséré.e.s dans les bases d'où elles et ils provenaient pour pouvoir accomplir leur mission stratégique de cadres moyens ou dirigeant.e.s tactiques de la mobilisation populaire notamment car ces membres n'avaient pas été lié.e.s à la guérilla. Plus concrètement, les UBR étaient composé par des personnes qui militaient dans les usines, les quartiers et les universités. Comme l'a souligné Lanusse ([2005] 2007, 183), la mise en place des UBR n'avait pas signifié pour Montoneros l'abandon de l'idée que la lutte armée était sa tâche principale et que les combattant.e.s devaient diriger stratégiquement l'ensemble ; au contraire, Montoneros avaient soutenu que la direction stratégique de la guerre révolutionnaire devait être entre les mains des militant.e.s qui développaient la forme principale de lutte. Ces personnes-ci étaient donc estimé.e.s comme ayant la plus grande

clarté stratégique et portant le plus grand poids de la guerre. L'organisation de Montoneros était dès le début fortement pyramidale et sa direction était centralisée dans l'apparat militaire : les chef.fe.s de chaque UBC constituaient les Colonnes, les chef.fe.s de Colonne formaient les Régionales (Buenos Aires, Córdoba, Littoral, Nord-ouest, Nord-est et la centre-occidentale Cuyo) et les chef.fe.s de Régionale composaient le Conseil National.

Face à un panorama qui menaçait le système de domination sociale de ses allié.e.s, les FFAA avaient cherché à réorienter - depuis le *Viborazo*³⁷⁸ - l'agitation sociale et politique du pays à travers un plan de transition culminant dans le transfert du gouvernement aux forces civiles. D'après Grammatico (2012, 21), cette décision avait impliqué une révision générale du comportement politique habituel depuis 1955 des FFAA : l'inclusion du péronisme était conçue comme inévitable pour résoudre la crise politique. En raison de ses connexions avec les classes dominantes et les forces politiques du pays, le général Alejandro Agustín Lanusse avait été mis à la tête de ce processus de transition et d'ouverture politique le 22 mars 1971. Ce processus avait impliqué, entre autres, la réhabilitation des partis politiques, la suppression des sanctions aux syndicats et l'offre à Juan Perón non uniquement de fermer ses procédures judiciaires mais également de lui restituer le cadavre d'Evita (LARRAQUY et CABALLERO 2000). Face aux difficultés à dialoguer directement avec le Général, Lanusse s'était approché à Jorge Paladino, à savoir le délégué personnel de Juan Perón censé établir des liaisons avec le gouvernement militaire et les forces politiques restantes. Afin d'éviter un saut dans le vide, les militaires lui avaient imposé de respecter certaines conditions : une sortie honorable pour les FFAA, une candidature à sa convenance et l'obtention de la part des forces politiques majoritaires d'une condamnation aux actions de guérillas (GRAMMÁTICO 2012, 22). Dessinée par le ministre de l'Intérieur, le radical Arturo Mor Roig (assassiné par Montoneros le 15 juillet 1974), la proposition du gouvernement avait établi qu'il fallait élire un gouvernement de transition (ou de consolidation) censé transférer le pouvoir à un nouveau gouvernement né au sein d'un jeu démocratique sans entraves. Le Grand Accord National n'avait pourtant pas généré le consensus espéré. Les OAP (à savoir FAP, Montoneros, Descamisados et FAR) avaient considéré – comme Juan Perón – que le GAN était un piège de la dictature orientée à désactiver la spirale de radicalisation et à éviter la rencontre entre le mécontentement social et politique (POZZONI 2017, 34). Également la plupart de forces politiques – réunies depuis novembre 1970 dans la (davantage) péroniste et radicale *Hora del Pueblo* (une coalition de partis dont l'objectif avait été d'exercer de la pression sur les autorités

³⁷⁸ Le 12 mars 1971, la CGT avait déclaré une grève massive qui s'opposait à l'intervenant militaire de la Province de Córdoba appartenant à la Révolution Argentine José Camilo Uriburu. Cette grève s'était transformée en une insurrection générale (manifestations, barricades, feux, incendies, pillages, affrontements entre ouvrier.e.s-étudiant.e.s contre les Polices provinciale et fédérale) qui avait pris le contrôle d'environ 500 blocs de la ville de Córdoba. Ce terme, *viborazo*, faisait allusion à la promesse faite par le gouverneur conservateur au président Roberto Marcelo Levingston : couper la tête à la vipère communiste (LARRAQUY et CABALLERO 2000). Ce soulèvement populaire, auquel avait participé également la jeunesse, avait contribué à obliger la Junte des Commandants à expulser Levingston de la Casa Rosada et à le remplacer par Alejandro Agustín Lanusse, le 26 mars 1971.

militaires afin qu'elles convoquassent des élections démocratiques) et dans la gauchiste *Encuentro de los Argentinos* (composée par les groupes partisans de gauche exclus de l'Heure du Peuple comme le PCA) – qu'une partie des FFAA (une rébellion avait même été organisée par des officiers nationalistes et développementistes en octobre 1971 dans les Régiments de Cavalerie Blindée d'Azul et d'Olavarría) suspectaient que le GAN représentait le moyen grâce auquel l'actuel gouvernement prétendait accéder à la présidence constitutionnelle (POZZONI 2017, 18-23).

Le 9 novembre 1971, le Général avait nommé comme son délégué personnel en Argentine, en substituant Paladino, le plus loyal entre ses loyaux, Héctor Cámpora (BOSOER 2012). Grammatico (2012, 24) a mis en exergue que la figure de ce dernier délégué personnel s'était transformé en un obstacle pour le déploiement du processus de normalisation des branches traditionnelles du MP ainsi qu'il avait généré des résistances parmi l'hétérogène JP à cause de la prédisposition de Paladino à dialoguer avec le gouvernement. Cette attitude avait rendu soupçonnable sa loyauté et son obéissance au Leader³⁷⁹. La désignation de Cámpora avait pourtant irrité plusieurs dirigeant.e.s antipéroniste (le gouvernement militaire et les membres non justicialistes de l'Heure du Peuple) et péronistes : non uniquement les secteurs lié.e.s à Paladino mais également certains des durs comme la *Mesa de Travesamiento Generacional* fondée entre la fin de 1971 et le début de 1972 et composée par les groupes des jeunes péronistes. Face au panorama défavorable pour son nouvel délégué Cámpora, le Leader avait décidé d'envoyer, du 7 décembre 1971 à mars 1972, son épouse Isabel Perón dans une mission politique dont la devise était *Unité, Solidarité et Organisation* (GRAMMÁTICO 2012, 27-28). Accompagnée par José Lopez Rega et sa secrétaire privée Victoria Llorente, Isabel Perón avait été chargée d'éliminer toute influence du paladinisme au sein du MP, encourager le processus d'affiliations massives, récupérer les dirigeants néopéronistes, présenter l'organe officiel de presse du péronisme *Las Bases* dirigé par López Rega et réorganiser la RF au sein de laquelle il y avait des divergences entre la direction de Juanita Larrauri et les adhérentes à Paladino. Le 8 novembre 1971, un groupe de femmes dirigées par la paladiniste Haydée Pesce (et avec l'appui de gardes du corps répondants tant à Paladino qu'au dirigeant de l'UOM Miguel) avait décidé et réussi à occuper pour trois jours le siège du CS en exigeant la restitution de son référent politique et l'expulsion de Larrauri, accusée de désertion péroniste et incompétence de direction (GRAMMÁTICO 2012, 28). Le 11 novembre 1971, la dirigeante Norma Kennedy³⁸⁰ avec certain.e.s membres du CdO avaient décidé de

³⁷⁹ Grammatico (2012, 24) a estimé que depuis la fin de 1971, les attributions politiques de Paladino avaient souffert des réductions importantes tant dans le domaine syndical (au profit de Rucci que Juan Perón avait chargé de restructurer Les 62 Organisations) que dans celui féminin dirigé à ce moment-là par Larrauri. Parmi les secteurs combattifs du péronisme s'opposant aux secteurs paladinites il y avait le FEN, la GH, l'OP-17 Octobre, la Coordination Rebelle dirigée par Alberte et JAEN (RETA 2009, 1063).

³⁸⁰ Malgré sa présence nominale dans la Littérature notamment parmi les responsables dudit Massacre d'Ezeiza, je n'ai pas trouvé beaucoup d'informations historiques sur cette militante née dans la Province d'Entre Ríos en 1933 au sein d'une famille radicale d'origine irlandaise (de la part du père) qui avait participé à la résistance contre le coup d'État d'Uriburu du 6 septembre 1930 et notamment à l'occupation de La Paz. Récemment, Eduardo Anguita et Daniel Cecchini (2019a) ont rendu compte du fait qu'elle s'était engagée dans la militance communiste pendant les premières présidences de Juan Perón et qu'elle avait été détenue pour la première

recupérer violemment le bâtiment (DENADAY 2016, 12). Finalement, Isabel Perón avait inauguré en décembre le nouveau siège d'Ayacucho 273 de la RF bénie par Mugica. Le 5 janvier 1972, deux bombes avaient explosé dans le local en causant des dommages matériels importants et en mettant en doute la capacité d'Isabel Perón à restaurer la paix et l'harmonie au sein du MP et de ses leaders³⁸¹. Le changement de stratégie du Général afin de concrétiser une sortie électorale sans aucun contrôle militaire de la dictature qui le présentasse comme la seule possibilité de surmonter la crise traversant la société s'était exprimée dans la désignation comme représentant juvénile – ensemble au responsable de l'actualisation doctrinaire Licastro – de Galimberti. En tant que connexion entre la coupole de Montoneros et les masses, Licastro devait représenter la volonté de la jeunesse d'accompagner le processus électoral à condition de l'existence de garanties pour le péronisme ; en cas contraire, c'est-à-dire en cas de coup d'État, il devait représenter (vu son passé dans l'Armée de terre) la militarisation du peuple contre-*golpista* pro-péroniste (POZZONI 2017, 38). En décembre 1971, Galimberti avait réussi à former le Conseil National Réorganisateur de la JP en planifiant le processus d'unification - dont Juan Perón l'avait chargé – qui n'avait pas été exempt de tensions. Au détriment de la Table de Transvasement Générationnel (et notamment de GH et de la plupart du FEN qui avaient donc décidé de mettre en œuvre l'Unité, à savoir l'OUTG représentant le renforcement politique d'une préalable coopération afin de former la jeunesse pour la politique en conformité à la normalisation du PJ), l'auto-nommée JP-Radicalisée s'était octroyée la tâche de transformer le mouvement (péroniste) dans une tendance ou une alternative révolutionnaire en générant des dissensions internes quant au rôle non uniquement de la lutte armée mais également de Juan Perón dans le projet de libération national censé en tout cas actualiser et faire aller plus loin le péronisme. Daniela Slipak (2011, 95) a affirmé que la dénomination de TRP était née en janvier 1972 lors du CS Provisoire de la JP où deux lignes avaient été délimitées : l'une appuyait la lutte armée foquiste (TRP) et l'autre la rejetait (OUTG, Encadrement et CdO³⁸²). En raison de l'évolution des différentes

fois en 1954, ensemble à un groupe d'étudiant.e.s de Droit. Déçue par la Révolution Libératrice, elle s'était incorporée en 1956 au Commando National de la RP dirigé par Marcos et elle avait participé à des assauts à des entreprises privées dont celui à la Fabrique du Pain Argentine suite auquel elle avait été détenue. En 1962, Kennedy était entrée dans la JP de Gustavo Rearte et elle avait fait partie des militant.e.s qui avaient voyagé à Cuba pour recevoir un entraînement militaire. À ce moment-ci, Kennedy avait formé un couple avec Alberto Rearte (frère de Gustavo) qui eut après peu un enfant que les deux avaient nommé Felipe en l'honneur de Vallese, un militant péroniste séquestré et fait disparaître en août 1962. Dans sa brève expérience cubaine (vu que le gouvernement de Castro aurait invité la partie du groupe des militant.e.s encadrée dans la droite de la RP à laquelle Kennedy aurait fait partie), Kennedy avait connu le capitaine retiré de l'Armée de terre Ciro Ahumada, alors qu'à son retour elle se serait mise en contact avec le fondateur de la CdO Brito Lima.

³⁸¹ Dans son séjour, Isabel Perón avait présidé une plénière de Les 62 Organisations, dialogué avec les dirigeant.e.s de la Rencontre Nationale des Argentins.e.s, signé un mémorial exigeant la liberté des prisonnier.e.s politiques ainsi que visité plusieurs unités basiques (GRAMMÁTICO 2012, 32).

³⁸² Denaday (2016, 13) a affirmé qu'à travers JAEN, le CdO avait établi pour quelques mois une société conjoncturelle avec Montoneros et il avait décidé ensuite d'abandonner le CS Provisoire de la JP. La divergence entre Montoneros et le CdO s'ancrait à la fois dans les consignes Patrie Socialiste (pour la première) et Patrie Péroniste (pour le second) et dans les chants *Direction, Direction, Montoneros et Perón* et *Direction, Direction, uniquement avec Perón*. Denaday (2016, 14) a soutenu qu'également les facteurs de classe et d'âge – le CdO était notamment étranger au domaine universitaire – avaient contribué au désaccord des *lumpens* du CdO avec Montoneros qui avait choisi des jeunes universitaires provenant de l'antipéronisme comme dirigeants de la JP.

organisations la composant, la TRP avait été progressivement identifiée avec Montoneros : au début de 1971 le secteur des obscur.e.s des FAP (qui avaient rejeté le rapprochement au marxisme du secteur des éclairé.e.s) s'était fusionné dans Montoneros et Descamisados à son tour conflué dans Montoneros à la fin de 1972 suivi.e.s le 12 octobre 1973 par les FAR et finalement en juin 1974 par le secteur des FAP-17 né autour de El Kadri (et en opposition aux FAP-Commando National dirigé par Raimundo Villaflor) et dirigé par Caride (POZZONI 2015, 34-35). Il faut noter que la Direction Nationale de Montoneros avaient imposé la condition d'incorporation fragmentée des dissident.e.s des FAP et de Descamisados par crainte des chefs de Montoneros de perdre le contrôle sur la structure vu l'avantage numérique notamment des ancien.ne.s militant.e.s des FAP (POZZONI 2017, 107).

Du moment où le Général avait parié sur le chemin électoral avec le lancement en février 1972 du Front Civic de Libération Nationale - défini comme hétérogène pour sa constitution (péronisme, Mouvement d'Intégration et Développement, conservatisme populaire et d'autres forces politiques mineures) mais homogène pour sa finalité d'obliger la dictature à normaliser la situation institutionnelle par des élections libres sans limitations -, les groupes débattant sur la potentialité révolutionnaire du péronisme avaient assumé deux grandes postures. La première posture soutenait l'appui à la sortie électorale en l'interprétant comme un pas tactique au sein du processus révolutionnaire, alors que la seconde (minoritaire) avait décidé de rester éloignée des institutions bureaucratiques en appelant au vote en blanc (POZZONI 2017, 34). Ces deux postures s'étaient divisées en trois positions : les *movimientistas* – qui, en posant l'accent sur le caractère national de la révolution, croyaient dans le caractère révolutionnaire tant du péronisme que de Juan Perón et pour cela ils et elles avaient relégué au second plan les différences internes. Au sein des *movimientistas*, les *tendencistas* (prédominant.e.s) soutenaient l'existence d'objectifs stratégiques inconciliables des secteurs différents du péronisme, mais ils et elles reconnaissaient sa potentialité révolutionnaire et appelaient au combat en se considérant comme l'aile gauche du MP (POZZONI 2017, xxviii). Finalement, les *alternativistas* avaient décidé de maintenir l'identité péroniste tout en excluant la possibilité de partager un espace politique avec les bureaucraties syndicales et politiques du péronisme ; ils et elles se considéraient ainsi comme constituant l'alternative indépendante pour la classe ouvrière. Cette dernière position s'était développée en particulier dans les prisons, lieux principaux de lectures d'ouvrages marxistes et anarchistes et d'échanges d'idées et discussions entre les militant.e.s de groupes différents (parmi lesquel.le.s il y avait les participant.e.s de Taco Ralo) où entraient mais aussi sortaient des documents. Détenus entre 1964 et mai 1971, Villaflor et Jorge Caffatti avaient introduit l'idée d'homogénéiser idéologiquement les FAP et proposer l'autonomie et l'hégémonie de la classe ouvrière dans le processus de libération en dehors des structures formelles du MP (POZZONI 2017, 34). Ce Processus d'Homogénéisation Politique Compulsive (déroulé entre

septembre 1971 et septembre 1972) avait divisé la FAP nationale ou illuminée (par le marxisme) comme Villaflor, María Elsa Martínez et Enrique Ardeti ; les obscures comme Peralta (*movimentistas*) qui, plus proches à la doctrine péroniste, avaient rejoint les rangs de Descamisados et Montoneros et les ultra-*alternativistas* de Caffatti (GASPARINI 2006, 70-71). Après une proposition échouée des groupes de Villaflor et Caffatti - aidés par Eguren (SEOANE 2014) - de construire une alternative indépendante avec les FAR, les FAP avaient décidé de dissoudre les OAP à cause du manque des coïncidences politiques entre les groupes, des faiblesses idéologiques de Montoneros et de l'opportunisme des FAR. Les FAP n'avaient pas participé au processus électoral, même si elles étaient restées incluses dans la TRP (POZZONI 2017, 36). Étroitement lié aux FAP, le PB avait adopté la consigne *Ni coup d'État ni élections. Révolution* et il avait soutenu que la lutte était orientée à l'organisation indépendante de la classe ouvrière et du peuple exploité en refusant de devenir l'aile gauche de la bureaucratie et de la bourgeoisie.

Outre à permettre une multitude de conceptions du Leader du MP, la structure organisationnelle des groupes de la TRP avait permis la coexistence de niveaux divers à la fois d'engagement avec la communauté militante et de connaissances. La participation à la TRP comprenait en effet des cadres de la structure politique et militaire nationale, des responsables des fronts de masse qui étaient des membres même s'ils et elles ne formaient pas la direction nationale de la JP ou de Montoneros, des militant.e.s de superficie qui n'occupaient aucune charge hiérarchique, des adhérent.e.s (militant.e.s avec moins de 18 ans) ou des collaborateur.trice.s qui étaient conçu.e.s comme des personnes de confiance ayant connaissance des opérations (et parfois y ayant participé) sans répondre à un encadrement formel et des personnes provenant de maisons péronistes et s'étant insérées très tôt dans la structure partisane du Justicialisme (POZZONI 2017, 31-32). Cette diversité de l'expérience de la TRP reflétait les chemins particuliers de chaque militant.e pour arriver au péronisme. D'après Pozzoni (2017, xxxi), au sein de Montoneros, le processus pour arriver au Socialisme National avait fait coexister un discours *movimentista* avec une proposition organisationnelle plus dure qui tendait à la militarisation progressive de l'organisation (*militarista*). Cette organisation politico-militaire avait adopté une double logique pensant tant la voie politique que celle armée en s'inscrivant dans la stratégie révolutionnaire de la guerre totale (la destruction de l'État capitaliste et son Armée), nationale (la recherche de l'émancipation de la domination étrangère) et prolongée (la fin était la formation d'une Armée populaire impliquant temps et développement). Dans ce schéma, le *movimentismo* n'avait pas impliqué la supposition que tou.te.s les péronistes étaient égaux.les, mais il admettait des rôles différents et il situait l'ennemi.e premier.e à l'extérieur du MP, à l'exception des dirigeant.e.s syndicaux.les traîtres.ses. En ce sens, selon Pozzoni (2017, xxxix) la participation électorale de ces jeunes n'avait pas signifié un éloignement de l'objectif révolutionnaire (et de la lutte

armée) mais une forme de plus de l'atteindre, par l'occupation d'espaces de pouvoir, bien qu'il faut noter que même au sein de Montoneros des militant.e.s avaient essayé de prévenir l'erreur de considérer Juan Perón comme un leader socialiste à la hauteur de Guevara. Diffusé vers la moitié de 1972, le *Document Vert* écrit par Luis Rodeiro (2006) était la synthèse d'un débat autocritique produit dans une prison dans la Province de Córdoba (et qui avait postérieurement circulé également dans la prison de Resistencia) par un groupe de militant.e.s de Montoneros ayant participé à l'occupation de La Calera qui affirmait que l'organisation surestimait l'autorité stratégique de Juan Perón, idéalisait la classe, le Mouvement et la lutte armée, voulait se substituer au peuple (en se situant dans le centre de gravité de la révolution), minimisait le rôle joué par la bureaucratie, méprisait le travail de base politique (notamment avec la classe ouvrière dispersée dans sa multitude, inorganique et dans les mains des directions réformistes et claudicantes) et utilisait de manière opportuniste le caractère *movimentista* (vu qu'en réalité elle était foquiste et donc petite-bourgeoise, dominante de la classe ouvrière) car les armes devraient être acceptées uniquement lorsqu'elles se combinent avec une militance de superficie. Ce Document affirmait que Juan Perón n'était ni le stratège ou tacticien des forces armées révolutionnaires ni l'avant-garde qui marchait à la tête du processus de libération (OTERO 2018) et que Montoneros avait fait une analyse simpliste, générique et spontanéiste du péronisme. D'après Slipak (2018, 144), ce fut la négative de la Direction Nationale de Montoneros de discuter cette autocritique ainsi que de la faire disparaître (la Direction avait entre autres expulsé des militant.e.s des JP-Régionales qui avaient accueilli sympathiquement le *Document Vert*) qui avait contribué à élargir l'espace ayant créé la première dissidence *alternativista* de Montonero de la Colonne José Sabino Navarro (milieu 1974-1975) composée entre autres par Ignacio Vélez, Carlos Soratti, Luis Losada, Jorge Cottone, Antonio Riestra, Carlos Figueroa, José Fierro et Rodeiro. Appartenant à la TRP et s'exprimant (de manière camouflée) depuis juillet jusqu'à septembre 1974 dans la revue *Puro Pueblo*, cette dissidence - présente dans les espaces syndicales, universitaires et de quartier de Córdoba (avec le groupe Péronisme Descamisado), de Rosario et en moindre mesure de Tucumán et de Buenos Aires - avait questionné l'*alternativismo* pur en même temps qu'elle n'avait jamais perçu Montoneros comme une adversaire. Bien qu'elle n'avait pas abandonné l'idée d'un circuit armée, c'étaient les chef.fe.s de l'espace politique – et non pas les groupes clandestins comme en Montoneros – à prendre les décisions d'ensemble. Ce changement organisationnel avait été conçu en 1972 comme un saut qualitatif fruit du processus de masses. Cette dissidence (jamais reconnue par Montoneros) avait cru que l'ouverture électorale devait faire entamer une étape avant tout politique, alternative toutefois aux institutions libérales-démocratiques. Ces militant.e.s n'avaient donc pas participé aux réunions que Juan Perón avait réalisé avec les secteurs juvéniles, même s'ils et elles avaient appuyé la candidature du FREJULI tant en mars qu'en septembre 1973 (SLIPAK 2018, 146).

Suite à l'émanation de la clause prescriptive du 25 août 1972, Galimberti avait été nommé le 9 juin 1972 secrétaire de la nouvelle JP-Régionales, c'est-à-dire une (formellement) quatrième branche du péronisme de Juan Perón qui avait assumé, au sein de la configuration des relations de pouvoir internes au MP, un tiers de sa représentation en se substituant à et en faisant en quelque sorte disparaître³⁸³ la RF aux cris de *Cámpora au gouvernement, Perón au pouvoir* censée être ré-institutionnalisée et disciplinée par Isabel Perón. Grammatico (2012, 29) a étudié cette forme d'insignifiance de la RF au sein de la tactique employée pour atteindre l'unité définitive des péronistes qui était passé, également dans cette force, par l'incorporation de représentantes de la JP³⁸⁴ jusqu'à ce moment formée par des groupes d'influences zonale ou régionale. Dans le cadre de sa mission, Isabel Perón avait présidé, le 14 décembre 1971, le Second Congrès National de la RF ayant réuni dans la Salle Bleu du Club Boca Juniors plus de 2'000 déléguées du pays et auquel Pesce et ses acolytes n'avaient pas pu participer. D'après l'analyse de Grammatico (2012, 30-31), la participation des déléguées de la JP avait été la nouvelle caractéristique de l'événement qui avait performé une brèche par rapport tant à la réunion qu'aux personnalités de la RF entre une dimension calme et une autre révolutionnaire. Si ni l'une ni l'autre n'avaient présenté aucune lecture politique de la situation des femmes (les résultats obtenus et/ou les déficits à surmonter)³⁸⁵, les jeunes révolutionnaires avaient annoncé leurs réserves quant à la sortie démocratique en raison de la présence de traîtres. ses au sein du MP. Finalement, si elles avaient proposé la prise du pouvoir, sa remise à Juan Perón ainsi que l'approfondissement de la révolution péroniste en appuyant explicitement les formations spéciales comme leurs avant-gardes révolutionnaires et en insistant sur le rôle privilégié de la Jeunesse en ce nouvel moment politique, elles ne s'étaient toutefois pas prononcées ni clairement ni précisément sur le rôle qui aurait dû jouer la RF. En ligne avec sa stratégie incluant les secteurs juvéniles durs dans le MNJ pour modifier, émousser et discréditer certaines attitudes politiques qui entravaient le processus

³⁸³ Oberti (2015, 100 et 103) a expliqué cette disparition comme l'un des effets de l'union entre la jeunesse et le syndicalisme péroniste dans le jeu électoral. La chercheuse a également soulevé l'importance de ce fait étant donné qu'à cette époque la participation féminine dans le péronisme était en train de se massifier sans que ce phénomène se fût exprimé dans la structure du MP en changeant par-là sa tendance, notamment des années 1940 et 1950, à reconnaître la citoyenneté féminine. Étant donné que les fronts de lutte au sein desquels Montoneros avait prétendu développer son travail principal (c'est-à-dire l'articulation entre les fronts de masse et l'Organisation) était le syndical, l'universitaire et celui des quartiers, les femmes (comme catégorie politique) n'avaient pas été présentées initialement, d'après cette historienne, comme un secteur spécifique du peuple que l'avant-garde devait guider dans la construction de milices populaires. Comme l'a étudié Grammatico (2012), cela s'était avéré avec la formation de l'AE.

³⁸⁴ Même si (pas totalement) démentie par le cours de l'histoire, il avait (quand même) commencé à circuler la rumeur que la fille du général Juan José Valle et organisatrice de l'un des premiers groupes juvéniles de la RP, Susana Valle, aurait été mise à la direction de la RF qui, *de facto*, avait assumé la même Larrauri ayant déclaré que la mission des femmes de cette branche était d'accomplir l'ordre du Leader du *trasvasamiento generacional* et que sur un total de cinq membres dans la Junte Métropolitaine de cette branche, trois appartenaient à la Jeunesse (*Las Bases*, vol.1, n°2, le 20 novembre 1973 in GRAMMÁTICO 2012, 29).

³⁸⁵ Dans le discours de clôture du Second Congrès National de la RF, Isabel Perón avait fait appel à la figure d'Evita afin de renforcer sa proposition d'unité de toutes les femmes du MJ en citant également une partie du discours délivré en 1949 par la Porte-drapeau des Humbles autour de la Fondation du PPF. Grammatico (2012, 31) a noté que cette citation avait rendu compte de l'invariabilité de la pensée péroniste autour des relations entre hommes et femmes ainsi que des conditions les habilitant à participer politiquement, c'est-à-dire la justification de la présence d'une manière d'agir politique des femmes séparées des hommes. Si d'un côté les femmes avaient été interpellées par la porte-parole du Perón(isme) comme des sujets politiques à partir de leur condition de mères et d'épouses, de l'autre côté Isabel Perón avait proposé dans ce discours de former des Commissions d'Étude sur la Femme censées enquêter la femme ouvrière, la femme et sa culture, la santé féminine, les droits légaux de la femme et la femme au foyer.

de ré-institutionnalisation que Juan Perón avait prévu (notamment les membres de la jeunesse opposé.e.s à s'accorder avec le GAN), le Leader avait également nommé, en novembre 1972, Juan Manuel Abal Medina³⁸⁶ comme le Secrétaire Général du MNJ en traduisant ainsi dans le CS la politique du transvasement générationnel (POZZONI 2017, 24). Grammatico (2012, 24-26) a souligné que l'avancée de la Jeunesse dans l'estime politique du Leader avait correspondu à un recul de celle confiée à la Branche Syndicale à laquelle le Général avait attribué un lieu mineur premièrement dans sa stratégie pour affaiblir la dictature militaire et par la suite dans celle pour gagner les élections, alors que (ou, justement, parce que) depuis 1955 les dirigeant.e.s syndicaux.les avaient augmenté leur pouvoir en représentant les travailleur.se.s dans leurs double condition d'ouvrier.e.s et de péronistes en s'éloignant de la leadership du Général. Seoane (2014) a noté qu'en parallèle à la nomination d'Abal Medina, Eguren avait été convoquée pour s'intégrer comme conseillère politique de l'Association Syndicale d'Avocat.e.s composée par (entre autres) les avocat.e.s travaillant pour la défense des détenu.e.s politiques péronistes et de gauche Rodolfo Ortega Peña et Duhalde. Ces militant.e.s des FAP-PB avaient fondé la revue *Militancia Peronista para la Liberación* dans laquelle avait travaillé Eguren en cherchant de promouvoir la confluence des organisations révolutionnaires et notamment FAP et ERP.

3.3. Le protagonisme dans le Mouvement Péroniste

Après plusieurs négociations Galimberti avait réussi à concrétiser l'action d'unité des jeunes péronistes d'où était ressortie la nouvelle et hégémonique JP-Régionales ayant constitué une structure territoriale plutôt homogène dans le pays, même si son développement avait varié en accord aux caractéristiques des localités différentes. En général cette organisation était plus importante dans les villes ayant des centres universitaires et des usines (POZZONI 2017, 40). Sept juridictions géographiques nommées Régionales³⁸⁷ avaient donc été créées afin de partager le territoire national avec le propos de rompre avec le centralisme de Buenos Aires expérimenté dans les FAP (GRAMMÁTICO 2012, 48). À la tête de chacune, il y avait un chef régional censé élaborer les documents de discussion et organiser le travail militant en accord aux nécessités générales de l'organisation politique et des particularités de la zone. La plus haute autorité du front était la Table ronde Exécutive ou Nationale qui était composée par les chef.fe.s de chaque Régionale, à savoir la

³⁸⁶ Juan Manuel Abal Medina n'était pas encarté à Montoneros mais il était quand même le frère de Fernando. Karin Grammatico (2012, 19) a estimé que le poids de son nom, sa jeunesse et ses contacts personnels et politiques avaient influé dans sa désignation.

³⁸⁷ La I^{ère} Régionale s'occupait de la Capital Fédérale, le Grand Buenos Aires, les Provinces de Buenos Aires et La Pampa et le responsable était Juan Carlos Gullo ; la II^{ème} (Littoral) des Provinces de Santa Fe et d'Entre Ríos était dirigée par Jorge Obeid ; la III^{ème} (Centre) des Provinces de Córdoba, Santiago del Estero et La Rioja entêtée par Miguel Angel Mosse ; la IV^{ème} (Nord-Est) des Provinces du Chaco, Corrientes, Formosa et Misiones dont le responsable était Guillermo Amarilla ; la V^{ème} (Nord-Ouest) des Provinces de Catamarca, Tucumán, Salta et Jujuy dirigée par Ismael Salame ; la VI^{ème} (Cuyo) des Provinces de Mendoza, San Juan et San Luis était entêtée par Luis Orellana et la VII^{ème} (Patagonie) des Provinces de Neuquén, Río Negro, Chubut, Santa Cruz et du Territoire National Terre du Feu et Îles Malouines par Hernán Ossorio (GRAMMÁTICO 2012, 21 ; POZZONI 2017, 27).

plus haute responsabilité qu'un.e militant.e aurait pu atteindre dans le cadre de la politique de masse. La hiérarchisation de ce front (comme pour tous les autres créés postérieurement) prévoyait des responsables pour chaque Province faisant partie de l'une des Régionales, des responsables de secteur (c'est-à-dire l'unité tirée du partage de chaque Province) et des responsables d'un coin ou d'un quartier spécifique au sein des secteurs (GRAMMÁTICO 2012, 72). Les *Mesas* se réunissaient mensuellement pour comprendre les résultats obtenus dans les différentes Régionales, analyser les obstacles et préparer les travaux futurs. En raison de l'adhésion (même si parfois conditionnelle et stratégique car fondée plus dans le désir d'unir les forces que dans une coïncidence idéologique) des militant.e.s des JP à Montoneros, la JP-Régionales était devenu le premier front politique dont Montoneros avait pu s'appuyer, influencer et diriger pour développer une activité politique de masse (NOGUERA 2019, 133). Pour cette raison-ci, des représentant.e.s du Conseil de Montoneros participaient également à ces Tables rondes. Grammatico (2012, 47) a en outre souligné que l'adoption de ce modèle d'organisation par les autres fronts répondait à la nécessité de Montoneros de maintenir une liaison facilitée avec ceux-ci et de se garantir par-là un contrôle détaillé – bien que pas toujours obtenu - sur les activités. Montoneros était finalement devenue elle aussi une organisation structurée – avec ses UBR faisant de connexion entre les UBC et les fronts de masse - en Régionales³⁸⁸ et Colonnes. À la fin de 1972, Montoneros avait décidé, en raison de la complexité administrative atteinte, de créer une Direction Nationale permanente différenciée du Conseil National (composé par les responsables des Régionales). Cette CN avait été initialement composée par Firmenich, Hobert et Roberto Perdiá.

En empêchant les candidatures à la fois de Lanusse et de Juan Perón, le gouvernement avait annoncé en juillet 1972 que les militaires ayant occupé des fonctions dans l'Armée jusqu'au 25 août 1972 ainsi que les personnes ne pouvant pas démontrer de résider dans le pays avant cette date ne pouvaient pas se présenter comme des candidat.e.s. Finalement, Lanusse avait annoncé la célébration des élections générales pour le 11 mars 1973 et l'assomption du gouvernement élu pour le 25 mai. Les mouvements et les partis politiques avaient commencé à se préparer en renouvelant leurs structures et leurs prosélytismes. Dans cette étape, Montoneros - qui entre la fin de 1972 et le début de 1973 avait traversé un processus nommé par ses militant.e.s comme engraissement (FRIEDEMANN 2017a, 125) - s'était engagée dans un ensemble de travaux politiques : la mobilisation prosélytiste pour l'élection présidentielle de *l'Oncle Cámpora*³⁸⁹ mais aussi pour les gouverneurs des Provinces,

³⁸⁸ Il s'agit des mêmes Régionales de la JP. À chaque Régionale de Montoneros était censée correspondre une régionale de ses branches politiques. Les différences remarquées par Karin Grammatico (2012, 47) avaient concerné, premièrement, la I^{ère} Régionale qui depuis la moitié de 1974 ne comprenait que les zones de la Capitale Fédérale et du Grand Buenos Aires (les provinces de Buenos Aires et La Pampa avaient été incluses dans la VII^{ème} Régionale). Secondairement, la chercheuse a souligné qu'il n'y avait pas toujours des représentant.e.s pour toutes les zones (c'est, par exemple, le cas de l'AE).

³⁸⁹ Le PRT-ERP s'était auto-exclu des élections car il concevait la guerre populaire comme une lutte entre les subalternes (une alliance entre les paysan.ne.s et les étudiant.e.s) et l'hégémonie impérialiste et ses allié.e.s nationaux.les pour instaurer le socialisme. Cette

l'élaboration de projets d'intervention politique dans des domaines comme la santé, logement, économie et université ainsi que les militances de quartiers, universitaire et syndicale. Cela avait impliqué la formation de groupes politique-techniques liés à la JP et à la campagne pour le retour de Juan Perón dont un avait déjà été une réalité dans le MP, à savoir les Commandos Technologiques Péronistes formés entre la fin de 1970 et le début de 1971 autour de deux lieutenants retirés de l'Armée de terre qui s'était approchés au péronisme après le *Cordobazo*, Licastro et Valoni ainsi que le mentionné plus en haut Grosso ayant milité dans JAEN. Ces groupes – réunissant des ancien.ne.s militant.e.s du FEN et du Groupe Péroniste 29 de Mai qui s'étaient occupé.e.s d'élaborer le *Bulletin d'Information Péroniste* publié dans *Primera Plana* - avaient répondu au conseil du *Che*³⁹⁰ que les militant.e.s révolutionnaires d'Amérique Latine devaient se préparer pour être les premier.e.s à être disposé.e.s à se sacrifier, les premier.e.s dans le travail et dans l'étude ainsi que les premier.e.s à défendre le pays tant avec l'exercice des armes qu'avec la construction depuis le travail et la préparation des nouveaux.les cadres techniques pour accélérer le développement. Ainsi, le 16 avril 1972, plus de 200 scientifiques, techniques et artistes de toute l'Argentine s'étaient réuni.e.s à Santa Fe dans la Première Journée Nationale de Science et Politique du Transvasement Générationnel afin de délimiter les programmes des organes d'études et de planification du MNJ.

La toujours plus large interpellation de la jeunesse à se professionnaliser de la part de différents secteurs de la gauche péroniste afin d'élaborer des documents pouvant se traduire en propositions politiques possibles d'être appliquées si le péronisme accédait au pouvoir s'était traduite aussi dans la création du Conseil Technologique Péroniste du MNJ qui avait été confié par Juan Perón à Rolando García. Ce Conseil avait été chargé d'élaborer des projets de gouvernement qui servaient de base à des élaborations postérieures dans différents domaines (industrie, énergie, logement, économie, investissements étrangers, santé, intégration latino-américaine et université) et son objectif était la construction d'une société permettant la libération de l'homme (et la femme) opprimé(e) et conduisant à la construction du Socialisme National et de la grandeur de la Nation. Ainsi, cet organisme considérait que l'étape de transition vers le Socialisme National se caractérisait par la participation populaire dans les décisions politiques de l'État et la transformation de la structure productive. Il estimait également que la contradiction entre dépendance et libération ne pouvait pas être franchie au sein du système capitaliste. Des membres de ce Conseil avaient par la suite occupé des postes importants dans les universités nationales et dans les ministères de la Province de Buenos Aires. Un troisième type de groupe de travail professionnel avaient été les Équipes Politiques-

organisation considérait que les élections étaient l'une parmi les formes institutionnalisées contre-insurrectionnelles, bourgeoises et démocratiques dictées, entre autres, par les États-Unis, voire contraires aux intérêts populaires.

³⁹⁰ Le texte de Guevara auquel a fait référence Pozzoni (2017, 46) est le « Discurso pronunciado en la conmemoración del segundo aniversario de la integración de las organizaciones juveniles » prononcé le 20 octobre 1962.

Techniques de la JP organisées en 1972, coordonnées par des jeunes de la TRP et présentées officiellement avec ce nom en avril 1973. En suivant Pozzoni (2017, 48), ces équipes étaient composées par des professionnel.le.s de domaines différents (art, santé, logement, économie et relations étrangères) qui essayaient de donner des réponses à des problèmes variés de manière à contribuer à la reconstruction politique, économique et sociale de l'Argentine. Son objectif principal était la formation de cadres politiques qualifié.e.s qui auraient pu s'insérer dans le gouvernement afin d'opérer d'ici les changements espérés. Certains des projets élaborés avaient été publiés sur la revue *Envido* comme par exemple l'intégration de la politique de logement dans le cadre plus général du plan national de reconstruction afin de substituer l'existence des *villas* avec un service étatique de logement digne ainsi que la transformation des universités. Pour ces dernières, leur formation devait inclure les domaines technique-scientifique (pour rompre avec la dépendance culturelle), productive (pour que les étudiant.e.s pouvaient s'incorporer au travail social) et politique-doctrinaire (pour insérer les étudiant.e.s dans l'activité politique du peuple en promouvant leur conscientisation, mobilisation et organisation) ainsi que son accès devait être libre dans tous les niveaux tant pour les étudiant.e.s que pour les enseignant.e.s n'appartenant pas au corps enseignant.

Depuis septembre 1972, les jeunesses de la TRP avaient joué un rôle déterminant dans la campagne *Lutte et il Revient* pour le retour au pays de Juan Perón qui finalement avait séjourné dans la maison de la rue Gaspar Campos à Vicente López (Province de Buenos Aires) du 17 novembre à la moitié du décembre 1972. Otero (2018) a signalé que Juan Perón avait insisté sur la nécessité d'une transformation, pour la période démocratique, de la clandestine Montoneros que juste entre le 22 et le 23 octobre avait essayé de faire sauter les installations du groupe industriel allemand Alfred Krupp à Ampascachi (Province de Salta) ; l'échec de cette opération avait provoqué la détention et la torture de (entre autres) Felipe Burgos, María Cristina Villafañe, Tulio Valenzuela, Marta María Morandi de Cicarello (*alias* Magdalena Ferreira), Elías Urís (*alias* Alfredo de las Heras) et Santiago Álvarez (ESCOTORIN 2017, 103). Après la performance faillite d'Isabel Perón de l'année précédente, le Général avait invité la JP-Montoneros à occuper le rôle d'Evita, c'est-à-dire à recopier les activités de la Fondation Eva Perón dont l'une des fonctions concrétisant la nouvelle ère péroniste avait été – ensemble à l'école (l'Union des Élèves des Secondaires et la Confédération Générale Universitaire) et à l'associationnisme sportif – de contenir et réorienter la conflictualité juvénile masculine notamment car elle avait été conçue comme due aux fléaux de l'Argentine passée (ACHA 2010, 2). Afin de réaliser le transvasement générationnel de la direction de l'organisation péroniste, Montoneros devait d'après le Leader abandonner la violence révolutionnaire, étant donné que la dictature avait été suffisamment affaiblie. En effet, l'idée que Juan Perón retournait définitivement en Argentine et qu'il fallait se préparer pour gouverner s'était fortifiée dans les organisations de

superficie de Montoneros. Pozzoni (2017, 108) a soutenu que si la position de la TRP était d'enterrer et non pas de remettre les armes, l'idée dominante était d'arrêter d'opérer militairement et de se dédier au travail politique dans les quartiers, les usines et les différents groupes de base. En même temps, la tentative de fuite de masse de 116 prisonnier.e.s politiques de la prison de Rawson du 15 août 1972 - qualifiée à la fois comme un succès et un massacre³⁹¹ - avait fait comprendre à Montoneros et FAR les effets positifs qu'auraient pu déclencher l'avant-garde armée. Cette évasion qui avait uni ces deux organisations politico-militaires avec l'ERP dans une action et une stratégie commune avait été transformée en un événement héroïque de grande audience populaire où plusieurs types de relations entre les jeunes péronistes, socialistes et les pas encore politisé.e.s avaient pu avoir lieu (GARCIA CASTRO 2006). En effet, si Juan Perón avait proposé sa version du rôle d'Evita comme auxiliaire non-politique du Leader charismatique, la JP-Montoneros avait déjà réalisé des efforts symboliques pour construire des images et des représentations du péronisme dont Evita avait joué toujours plus le rôle du premier antécédent à la TRP³⁹² (en tendant en même temps à écarter de la mémoire le rôle des syndicats). Représentée comme une précoce agitatrice sociale et devenue l'organisatrice derrière la journée emblématique du péronisme conclue avec la libération du Général, Evita avait également été la personne qui avait formulé un (supposé) projet de création de milices ouvrières pour défendre le gouvernement péroniste. Dans le MP, Evita avait joué historiquement le rôle de pont entre les masses et son dirigeant non uniquement en matière d'assistance sociale mais également comme la première représentante de la mystique révolutionnaire et combattive perçu par la JP comme excédant le justicialisme. Evita, la Cheffe Spirituelle qui n'avait jamais trahi ni son peuple ni Juan Perón avait

³⁹¹ Ricardo Reiné Haidar (FAR) avait affirmé que « Même si du point de vue des objectifs fixés, l'opération avait échoué, dès lors que notre objectif était de libérer cent dix camarades et qu'on en récupère six... eh bien... nous considérons quand même que l'opération était un succès. [Pour Alberto Miguel Camps des FAR l'opération avait réussi car ils avaient montré « Le fait de frapper fortement l'ennemi, dans le sens de démontrer la capacité militaire des organisations armées »] D'où le climat de fête. Mais il y avait cette ombre sur notre sort. Concrètement, ce qu'on considérait comme perspective immédiate, c'était la prison et la torture. » (GARCIA CASTRO 2006) C'était le « Comité de fuite » - composé par Mario Roberto Santucho (PRT-ERP), Marcos Osatinsky (FAR), Fernando Vaca Narvaja (Montoneros), Roberto Quieto (FAR), Enrique Gorriarán Merlo (PRT-ERP) et Domingo Menna (PRT-ERP) - qui aurait dû (et avait) « ouvert les danses » en imitant la célèbre fuite des Tupamaros uruguayen.ne.s du 6 septembre 1971 de la prison de Punta Carretas. Le groupe des six fut le seul qui était arrivé, après avoir tué le gardien Juan Gregorio Valenzuela, à monter sur la Ford Falcon l'amenant à l'aéroport de Trelew. Ils avaient organisé un voyage, sur un avion séquestré, vers le Chili de Salvador Allende et du Mouvement de la Gauche Révolutionnaire (MIR). Là, ils avaient pu demander l'asile politique et avoir un sauf-conduit d'Allende pour se réfugier à Cuba. Les six « prioritaires » avaient fait partir l'avion et le « groupe des 19 » avait été ainsi bloqué dans l'aéroport de Trelew. Ce groupe n'avait trouvé autre solution que celle préétablie de négocier sa survie avec les militaires en présence de journalistes et d'autorités judiciaires lors d'une conférence de presse. Il avait demandé de retourner dans la prison de Rawson. L'Armée avait pourtant occupé la zone et le président Alejandro Agustín Lanusse avait fait pression, sur la base d'un traité d'extradition signé en 1933, à Allende pour récupérer les six fugitifs. Allende soutenait que « L'extradition ne vaut pas lorsque les délits imputés sont politiques ». Malgré que les leaders avaient réclamé au ministre de l'Intérieur argentin, le radical Arturo Mor Roig, le respect des droits humains pour les prisonniers politiques, le 22 août, à la Base Navale Almirante Zar, les 19 détenu.e.s avaient été réveillés.e.s à 3h30, mis.e.s début en formant un rang, obligés.e.s à regarder par terre et finalement fusillés.e.s par une patrouille de la Marine. Les militant.e.s qui étaient tombés.e.s par terre sans mourir avaient été soit (ré)tués.e.s soit amenés.e.s à l'infirmerie sans réellement « bénéficier » des soins médicaux (GARCIA CASTRO 2006).

³⁹² La représentation révolutionnaire d'Evita n'aurait pas été possible sans l'articulation de sa légende noire qui l'avait placée symboliquement au centre d'une bataille entre valeurs politiques nationales ayant développé une véritable et nouvelle branche de la Littérature qui avait fait entrer le sujet péroniste national-populaire dans la Cité lettrée avec ses fantaisies de pouvoir social. Comme l'a écrit John Kraniuskas (2002, 300), l'interpellation de la voix d'Evita, qu'elle était vive ou morte, produisait et disséminait des émotions qui étaient remises à l'État, en organisant une performance politique péroniste qui avait complètement transformé le domaine politique argentin : avec Evita, les sentiments subjectifs avaient été transformés dans des forces organisatrices, en affects politiques.

donné les instructions pour être des boucliers protecteurs de Juan Perón et méfier des FFAA (dans *Mon message*) ainsi que pour jouer le rôle de pont entre le peuple et le Leader (dans la *Raison de ma vie*) en développant une sorte de doctrine de l'amour loyal. En tant que Porte-Drapeau des Humbles, Evita avait rappelé au peuple que la dignité d'une vie petite comme la sienne – c'est-à-dire les vertus de la modestie et de la pudeur - résidait dans une double tâche : la lutte pour les droits de son peuple et être les yeux de Juan Perón. Elle avait ajouté que pour servir le peuple il fallait être disposé.e.s à tout, même à mourir (PERÓN 1952, 6). À l'opposé de l'indifférence caractérisant la race des oligarchies et des impérialistes traîtres.ses du peuple, María Eva Duarde de Perón avait encouragé les femmes de son peuple à être des fanatiques, c'est-à-dire des militantes aptes à l'emploi et honnêtes, comme elle l'était malgré les reproches de son mari. Cet amour pour la cause du peuple (qui était conçu comme étant politiquement péroniste même si pas encore tou.te.s ses membres s'étaient découvert.e.s comme tel.le.s) était l'arme invincible des gens douées d'un cœur, le lieu des idéaux. L'important, pour les péronistes, c'était d'éprouver des affects et cela ne comportait pas forcément, dans la race du peuple vaillant, une distinction rationnelle et précise entre l'amour et la haine ou entre la vie et la mort. Le message d'Eva Perón (1952, 6) affirmait que le fanatisme qui transformait la vie dans un mourir permanent et héroïque était le seul chemin de la vie pour vaincre la mort ; en donnant la vie pour le Leader et « son » peuple, elle s'était gagnée le droit de vivre avec ces deux éternellement. Si l'expérience historique du peuple devait être le point de départ pour la tâche révolutionnaire alors l'avant-garde du MP avait décidé de se confier à sa *compañera* inoubliable³⁹³ et la femme la plus péroniste de Juan Perón lui-même afin d'annoncer une nouvelle étape de la lutte péroniste amorcée en 1955 (OTERO 2019, 8). Commencée au début de 1973 et terminée le 11 mars avec les élections générales (dont les résultats n'avaient rendus publics que le 30 mars), la campagne électorale en faveur du *movimentista* Front Justicialiste de Libération (dont les représentant.e.s venait de tout le spectre idéologique) dans laquelle Montoneros s'était engagée avait renforcé ses pratiques politiques non armées. L'engagement à faveur tant de la formule présidentielle Cámpora-Vicente Solano Lima que de celle de la Province de Buenos Aires Oscar Bidegain-Victorio Calabró ne lui avait pas fait reléguer au second plan la définition socialiste de la Patrie souhaitée par cette organisation (SALAS 2007), c'est-à-dire l'idée que le péronisme devait représenter la tendance révolutionnaire et anticapitaliste garantissant non pas l'harmonie sociale mais la justice sociale et la libération de l'Argentine de l'emprise de l'impérialisme (GRAMMÁTICO 2012, 34). Pozzoni (2017, 55) a de plus remarqué que l'apport de massivité et de mobilisation extraordinaire de la TRP au FREJULI avait comporté, outre à la participation dans les événements organisés dans les différents districts,

³⁹³ Evita avait été définie comme une *compañera inolvidable* dans la chanson *Memoria de los basurales (El Aramburazo)* contenue dans *La Cantata Montonera*.

l’affichage de panneaux et la diffusion de pamphlet également des négociations avec la bureaucratie syndicale dont l’utilisation des armes n’avait pas été exempte. Par le choix d’apparaître dans les institutions péronistes avec la forme (principalement) des fronts de masse, le double objectif de Montoneros était l’insertion dans le champ populaire et la lutte contre les secteurs du péronisme orthodoxe (souhaitant la fin de la lutte insurrectionnelle) à travers l’occupation, la récupération et le contrôle d’espaces du MNJ ainsi que la mise en place d’initiatives dans ceux-ci (GRAMMÁTICO 2012, 35). Les dirigeant.e.s des groupes de superficie avaient considéré l’expansion territoriale comme un instrument fondamental pour l’endoctrinement des bases en vue d’une incorporation future à la lutte pour l’établissement du Socialisme National (POZZONI 2017, 69). La stratégie d’occuper les espaces pour devenir – dans le cadre du transvasement générationnel de la direction et notamment en vue de la mort du vieux Juan Perón – les successeur.se.s (plus que les héritier.e.s comme s’étaient défini.e.s, par opposition à la TRP, les membres de l’OUTG se considérant comme un parti au sein du PJ conforme à l’organisation, la doctrine et la politique historique du MP loyal à Juan Perón et, en même temps, contraires au parti) du MP avait impliqué également celui gouvernemental. Après la large victoire électorale du FREJULI, en avril 1973, Montoneros avait consigné dans l’un de ses rencontres à Rome avec Juan Perón un organigramme d’environ 300 candidat.e.s pour occuper des postes différents de gouvernement (national et provinciaux) comprenant des militant.e.s et des personnes proches à la TRP (GASPARINI 1988, 50 ; POZZONI 2017, 39). En outre, dans le contexte d’assomption des fonctions des autorités provinciales, la TRP – mais aussi l’ensemble des groupes de la droite péroniste - avait entamé un processus d’occupation d’hôpitaux, communes, universités, écoles secondaires, usines et autres établissements publics dans tout le pays afin de mettre fin à l’exploitation privée de ces espaces et récupérer le contenu social, culturel et populaire. À ces occupations avaient été invitées des autorités politiques nationales et provinciales car leur finalité était la récupération de l’administration de ces organismes pour la communauté. L’image d’*Evita Montonera* avait donc permis à la TRP de rompre non pas avec la leadership de Juan Perón quant plutôt avec la Démocratie Intégrée de la Patrie Péroniste. Le mythe rouge d’Evita avait fait partie de l’actualisation d’une doctrine qui avait oublié non uniquement les lignes se souciant de la libération du parti militaire et de l’impérialisme *yanqui* mais également l’esprit combattif-intransigeant pour ne parler que de reconstruction nationale en termes conciliateurs à travers l’imposition de l’ordre, de la démobilisation, de la verticalité et de l’orthodoxie doctrinaire (TOCHO 2018, 125). La TRP avaient finalement commencé à formuler la théorie de l’encerclement (ou du siège) depuis le 25 mai 1973³⁹⁴.

³⁹⁴ Déjà le 4 octobre 1971, Eguren, éditrice à ce moment-ci de la revue *Nuevo Hombre* (1971-1974) et travaillant pour la diffusion de la *Correspondencia Perón-Cooke* de 1972, avait publié sa *Charte ouverte au Général Perón* où elle avait affirmé explicitement que l’énorme distance temporelle et spatiale, entravant la cohabitation avec son peuple, rendait impossible au Général exilé dans l’Espagne franquiste d’avoir une vision exacte du processus national. Après les morts en conflit armé de Sabino Navarro (en juillet 1971) et Olmedo (le 3 novembre 1971) auxquels elle était liée, la dirigeante de l’ARP s’était séparée de Montoneros (depuis ce moment dirigé

D'après cette théorie, les intentions politiques du Leader continuaient à être révolutionnaires mais, du moment où il était vieux et pas encore retourné définitivement au pays, il était empêché d'avoir une connaissance fidèle de la réalité du peuple (OBERTI 2015, 104 ; TOCHO 2018, 127). La JP avait nié l'authenticité des paroles de ce faux, mais présent, Juan Perón au motif qu'il souffrait l'arnaque des personnes l'entourant. Ce cercle droitiste l'assiégeant s'incarnait avant tout dans la bureaucratie syndicaliste y compris dans la personne de López Rega, à savoir le Ministre du Bien-Être Social, le plus péroniste des ministères ou le ministère du peuple. Cet encadrement – auquel appartenait également Isabel Perón, Rucci et Miguel - bloquait au lieu de faciliter (comme l'avait fait Evita) le dialogue direct entre le véritable, mais absent, Juan Perón et son peuple. La scission des contradictions de Juan Perón avait causé au fur et à mesure sa duplication de façon à que la TRP avait pu s'inscrire dans une tradition historique péroniste d'attente de Juan Perón (c'est-à-dire dans la RP) malgré que, le 20 juin 1973, le Général avait définitivement et physiquement fait retour au pays (SLIPAK 2011, 101). D'après Cucchetti (2010, 47) cette théorie avait été le résultat d'une longue période de non-décision de Juan Perón au cours de laquelle il avait évité que le péronisme aurait pu se réduire à un programme concret ou à une médiation (politique, syndicale ou armée) spécifique répondant clairement à la demande *qu'est-ce que le péronisme ?*

Le *Printemps camporiste* avait été perçu non uniquement comme le triomphe du péronisme mais également comme la victoire de la gauche péroniste et des groupes du péronisme révolutionnaire (OTERO 2019, 7). Pour avoir joué un rôle prépondérant dans la victoire des élections, la TRP avait gagné un évident support populaire, une autonomie relative, un certain pouvoir institutionnel et une nouvelle légitimité politique. En tant que branche du MNJ, la JP avait eu à sa disposition le 25% des charges politiques du gouvernement que cependant elle n'avait pas réussi à couvrir. D'après Grammatico (2012, 34), le refus à s'insérer massivement dans les institutions étatiques ne découlait pas de l'absence de cadres politiques mais des contradictions que cette situation avait générée au sein de militant.e.s qui n'appréciaient pas tou.te.s la démocratie bourgeoise. À ce moment, la TRP incluait les organisations de guérilla péronistes, leurs groupements de superficie - à savoir, les JP-Régionales, l'UES, la Jeunesse Ouvrière Péroniste, la JUP, le Mouvement des habitant.e.s des *villas* Péronistes³⁹⁵,

par Firmenich) et approchée – en tant que représentante du Front Révolutionnaire Péroniste-17 Octobre – à la direction du Front Antiimpérialiste et pour le Socialisme créé en 1972 par Santucho et dont le leader était Agustín Tosco. Elle avait appuyé la grève de faim d'environ 100 prisonniers politiques dans la prison de Devoto parmi lesquels il y avait Mario Santucho et Gorriarán Merlo du PRT-ERP, Quieto des FAR et Fernando Vaca Narvaja de Montoneros (SEOANE 2014). En même temps qu'Eguren convoquait une rébellion dans toutes les prisons du pays, ces détenus avaient été transférés dans la prison de sécurité maximale de Rawson.

³⁹⁵ La branche d'étudiant.e.s du péronisme de gauche UES s'était organisée le 19 avril 1973 grâce à l'engagement d'étudiant.e.s du Collège National de Buenos Aires ainsi que des Collèges Pellegrini et Avellaneda ayant des relations avec Montoneros. Certain.e.s de ces élèves avaient été envoyé.e.s dans plusieurs zones de l'agglomération de Buenos Aires. Sa lutte principale et réussie avait été l'élimination de la loi De la Torre qui prohibait l'agrégation libre des élèves. Depuis juin 1973 avaient pu proliférer les centres d'élèves dans les écoles. Toujours en avril 1973 avait commencé à fonctionner la JTP revendiquant la promotion d'une loi d'amnistie pour les prisonnier.e.s politiques, la nationalisation des usines, banques et commerce extérieur, la participation ouvrière dans la direction des usines et le contrôle ouvrier de la production et l'opposition. En août la JTP avait organisé la Première Rencontre Nationale à Río de Ceballos (Province de Córdoba) sous la consigne *Transvasement syndical pour le socialisme national* et en avril 1974 le Premier

l'ETP de la JP, le PB lié aux FAP-17 Octobre et le Groupement Evita de la RF du MJ - et des figures du syndicalisme combattif favorables à la lutte armée et opposées aux secteurs de la bureaucratie syndicale contrôlant les structures traditionnelles du MNJ. La CGT et Les 62 Organisations avaient été qualifiées comme antirévolutionnaires en raison du fait que leurs pratiques de conduite ne se fondaient pas dans la mobilisation et la lutte populaire combattive (la RP) mais dans les ambitions personnelles conciliantes. Ces *participacionistas* étaient accusé.e.s de mal hériter la leadership de Juan Perón car ils et elles avaient volontairement et rapidement négocié en tant qu'intermédiaires avec l'ennemi leur pouvoir en trahissant le Général, son peuple authentique et les ouvrier.e.s desquel.le.s ils et elles avaient capitalisé la rébellion (SLIPAK 2011, 98-99). L'intransigeance était présentée, autrement dit, comme une caractéristique primaire afin que le peuple ouvrier se sentait représenté par ses dirigeant.e.s. Si l'intransigeance, avait été mise au service de l'unité de la TRP, Pozzoni (2017, xxvi) a remarqué que les différences idéologiques (*movimentismo*, *tendencialismo* et *alternativismo*) entre les membres des groupes péronistes de gauche, c'est-à-dire la tension de former une TRP comme un mouvement (voie politique) ou comme une avant-garde (chemin armé), s'étaient manifestées abruptement dans les critiques et dans les dissidences au fil du temps. L'*intransigentismo* avait été ainsi perçu par certain.e.s péronistes comme occultant une attitude rebelle envers Juan Perón, à savoir une relation d'autonomie par rapport à l'espace d'appartenance plus ample d'où l'on disait émaner leur propre autorité. Du dehors et du dedans le péronisme, l'on avait tâché l'intransigeance comme une déviation sectaire caractérisée par l'isolement, politiquement entendu comme l'absence d'un ancrage réel (ou de contacts avec les bases) des organisations révolutionnaires (CUCCHETTI 2010, 74). Il est intéressant de noter que cette critique à Montoneros, par la bouche des militant.e.s de l'OUTG, se soutenait entre autres sur un sens radical de la militance qui méprisait et dégradait les militant.e.s devenu.e.s fonctionnaires soutenant les idéaux démocratiques au détriment des loyautés organisationnelles ; en ce sens Julio Bárbaro (in CUCCHETTI 2010, 215) a commenté qu'être député.e n'octroyait pas du prestige car dans la culture de l'époque ce qu'il était important était d'être un.e militant.e révolutionnaire vu que le pouvoir était (conçu comme) au sein des organisations. Pozzoni (2017, 84) a de plus remarqué qu'il est très difficile de préciser la quantité des charges

Congrès National à Buenos Aires avec le lancement de la JTP de La Plata, Berisso-Ensenada et Mar del Plata. Pozzoni (2017, 68) a affirmé que, malgré sa présence notamment dans les Association de Travailleur.se.s de l'État de Córdoba, Rosario et Misiones, la JTP n'avait jamais eu une influence véritable sur les ouvrier.e.s industriel.le.s. La JUP avait en revanche réalisé son Premier Congrès National le 7 septembre 1973 dans la Faculté de Droit de l'Université de Buenos Aires depuis laquelle s'était constituée la *Mesa* de Commande de la Direction Nationale de la JP composée par un.e représentant.e de chaque Régionale. Son objectif avait été l'incorporation des étudiant.e.s dans la lutte en défense du gouvernement populaire et elle comptait avec l'adhésion du MSTM et de la Commission Unificatrice des Villas. Finalement, le MVP avait organisé son Premier Congrès National entre le 20 et le 21 octobre 1973 dans le siège de l'Université Nationale du Littoral de Santa Fe. Son but était l'organisation et la mobilisation des *villero.a.s* afin d'appuyer, défendre et contrôler le Gouvernement Populaire, éliminer le chômage et l'exploitation, obtenir l'expropriation des terres où les *villas* étaient situées, éliminer les bénéficiés des entreprises capitalistes et construire ses propres logements pour créer des postes de travail dans les *villas*. Grammatico (2012, 35) a souligné que, à différence des autres fronts politiques, celui-ci ne s'était pas structuré en régionales, mais il avait formé un Conseil Provisoire composé par 11 districts.

attribuées à la jeunesse en raison du fait qu'un.e même représentant.e pouvait appartenir à plus d'une branche du MNJ et qu'il n'y avait pas de registres sur la composition des listes. En tout cas, la Patrie Socialiste avait quand même pu se concrétiser par la désignation de quelques un.e.s de ses membres et sympathisant.e.s : huit sièges dans la Chambre basse, les ministères de Relations Extérieures (Juan Carlos Puig), Éducation (Jorge Taiana) et Intérieur (Esteban Righi) et les gouverneurs des Provinces considérées *montoneras* de Formosa, Córdoba³⁹⁶ (Ricardo Obregón Cano et son vice, le syndicaliste péroniste Atilio López), Santa Cruz (Jorge Copernic), Salta³⁹⁷ (Miguel Ragone), Mendoza (Alberto Martínez Baca) et Buenos Aires. Bidegain avait notamment tout de suite annoncé le lancement du chemin vers la libération (plus que la reconstruction) de la Province de Buenos Aires s'avérant concrètement dans le domaine de la formation où l'on avait mis en œuvre une pédagogie de la libération pour franchir la dépendance. Les exemples de l'UBA, renommée Université Nationale et Populaire de Buenos Aires et dont le recteur avait été Puiggrós³⁹⁸ et du Collège National de Buenos

³⁹⁶ Noguera (2019, 145-146 et 158-161) a affirmé que la JP et Montoneros avaient eu accès à l'administration publique provinciale de Córdoba spécialement dans le Ministère de Développement Social et d'Économie. Dirigés par des militant.e.s de Montoneros, ces deux ministères avaient été des espaces centraux pour projeter des politiques publiques vers la communauté. Un autre espace important mentionné par cette chercheuse a été la Campagne de Réactivation Éducative des Adultes pour la Reconstruction promue depuis la Direction Nationale d'Éducation d'Adultes et finalisée à éliminer l'analphabétisme et à éviter la désertion scolaire en suivant la méthodologie de Paulo Freire. Le 28 février 1974, le soulèvement policier connu comme le *Navarrazo* (en raison de la direction de l'ancien chef de la Police, le lieutenant-colonel Antonio Domingo Navarro) avait bloqué le développement de ce projet par la fermeture des centres d'alphabétisation et la persécution de ses participant.e.s. La Province de Córdoba avait été officiellement intervenue le 1^{er} mars 1974 par Duillo Brunello (jusqu'à 7 septembre 1974) et par le brigadier retiré Raúl Oscar Lacabanne. En septembre 1975, Italo Lúder avait retiré Lacabanne et désigné le général et Commandant du III^{ème} Corps de l'Armée de terre Luciano Benjamín Menéndez.

³⁹⁷ Dans la Province de Salta, les groupes de la JP s'étaient nucléés en 1972 autour de la Liste Verte du PJ dirigée par Miguel Ragone en utilisant les espaces politiques de représentations sociales – les Unités Basiques – que ce parti lui avait fourni. Le 11 mars 1973 avait vaincu la formule pour le gouvernement de la Province Ragone-Olivio Ríos avec le 60,43% des votes et le 25 mai beaucoup de péronistes révolutionnaires avaient occupé des postes dans le gouvernement comme par exemple Felipe Burgos (Directeur général de promotion de la sécurité). De son côté, la JP-Régionale V (liée en particulier à Ragone et au maire de Salta, Héctor Gerardo Bavio) avait entrepris une série d'occupations de bâtiments publics et privés pendant les premiers jours (ESCOTORIN 2007, 130-131) et ensuite elle avait collaboré avec l'État dans des actions sociales comme par exemple la campagne de nettoyage des murs et des rues de la ville de Salta, les cuisines populaires, peinture des écoles, construction de logements et d'autres opérations solidaires (ESCOTORIN 2007, 145). En particulier, Bavio avait été très réceptif par rapport à aux propositions de la JP-Régionale V dont les plus rappelées avaient été, premièrement, l'Opération Loyauté de novembre 1973 mise en place ensemble à la Municipalité de Salta et comptant environ 100 militant.e.s et ouvrier.e.s municipaux.les. Cette opération d'une durée de neuf jours avait consisté à nettoyer le canal Ouest et s'était conclue avec une caravane de la JP et de Montoneros allant jusqu'à la Maison du Gouvernement. La seconde était l'Opération de reconstruction de Martín Miguel de Güemes de janvier 1974 avec la participation de 400 militant.e.s volontaires des Régionales de l'UES (dont le délégué de la Province de Salta était Arturo Álvarez) ainsi que des JP-Régionales et la JUP (ESCOTORIN 2007, 177-179). La particularité de ces deux opérations avait résidé dans leur date de réalisation, à savoir après l'assassinat de Rucci qui avait comporté des pressions des syndicalistes et des jeunes péronistes orthodoxes exigeant la renonciation du « communiste » (pour avoir notamment célébré le 22 août les funérailles d'Ana María Villareal de Santucho, assassinée dans le massacre de Trelew) Ragone. Celles-ci étaient arrivées à occuper la Maison du Gouvernement pour 15 heures (ESCOTORIN 2007, 167). Avec l'assaut à la base militaire d'Azul de la part de l'ERP, les oppositeur.trice.s à Ragone avaient commencé une campagne systématique d'agression au gouvernement provincial, accusé d'être lié à l'extrême gauche par des infiltré.e.s dans l'administration publique jusqu'à ce que le 23 novembre 1974, la présidente Isabel Perón avait ordonné l'intervention des trois pouvoirs provinciaux avec José Alejandro Mosquera en démantelant notamment les organisations populaires et révolutionnaires (ESCOTORIN 2007, 261). Ragone avait été finalement séquestré le 11 mars 1976 et assassiné par la Triple A. Pour plus de détails voir TORELLO 2008.

³⁹⁸ Une fois gagnées les élections, une effective volonté politique d'incorporer les secteurs juvéniles de la TRP avait eu lieu (entre autres domaines) dans la planification et l'exécution de politiques universitaires ayant entamé, d'après les recherches de Friedemann (2017a et 2017b), une réforme avec la participation de la JUP qui s'était caractérisée par la convergence d'éléments de traditions différentes allant du premier péronisme au nationalisme, en passant par la gauche, le réformisme, le tiers-mondisme, le christianisme et les philosophies et pédagogies de la libération. En remarquant que les ancien.ne.s membres des Chaires Nationales s'étaient réintégré.e.s dans l'institution universitaire non plus par des pratiques marginales ou contestataires mais en tant qu'enseignant.e.s, chercheur.se.s et gérant.e.s institutionnelles de la nouvelle Université Nationale et Populaire de Buenos Aires, Friedemann (2017b, 17) a conclu sa recherche en affirmant que 1973 avait été une année où certain.e.s propositions et postulats que la TRP avait soutenu au long de la décennie antérieure (et notamment l'idée de mettre les institutions au service d'un processus plus ample, le MP) avaient rencontré et accepté la possibilité de s'institutionnaliser. Dans le contexte de répression et violence paratataïque croissante qui avait

Aires dirigé par Raúl Aragón³⁹⁹ sont les plus connus. Pozzoni (2017, 79) a plus en général remarqué, au niveau général, l'incorporation de la semaine d'Amérique Latine (8-11 octobre) dans les établissements d'enseignement primaire et secondaire, la prohibition de désigner avec des mots étrangers les écoles privées, l'élaboration de manuels et textes nouveaux et la réalisation de cours de spécialisation pour enseigner l'histoire latino-américaine. Ce gouverneur, entre mai et juin 1973 s'était encerclé d'une série de collaborateurs. trice.s estimé.e.s comme controversé.e.s tant par le vice-gouverneur Calabró que par les fonctionnaires péronistes de la droite en raison de leurs filiation avec la gauche péroniste comme Rolando García (responsable du Conseil Provincial de Développement), Floreal Ferrara (ministre du Bien-Être Social), Guillermo Gallo Mendoza (ministre des Affaires Agraires), Alberto González (ministre des Travaux Publics), Alcira Argumedo (ministre de l'Éducation), Leandro Maisonnave (secrétaire général du gouvernement) et Troxler (sous-chef de la Police). Pozzoni (2017, 66) a finalement remarqué que le travail de base préalable dans les quartiers, les universités et les guildes ou syndicats proches à la CGTA avait octroyé aux militant.e.s de la TRP une expérience territoriale productrice de savoirs qui avaient été transférés à l'État, même si entre août et octobre 1973 ces fonctionnaires avaient été révoqué.e.s en empêchant *de facto* le développement de beaucoup d'initiatives. En particulier, l'assassinat de Rucci et sa vengeance (l'assassinat du dirigeant de l'Athénée Evita de la JP et professeur de la Faculté de Sciences Exactes de l'UBA Eric Grimberg) avaient amené à un niveau extrême le conflit de la branche syndicale alliée

suivi la mort du vieux Juan Perón de septembre 1974, le gouvernement de la présidente Isabel Perón avait entamé, d'après les recherches de Friedemann (2017b, 16), une contre-réforme universitaire par la désignation du nouvel ministre national de l'Éducation (substituant Jorge Alberto Taiana) Oscar Ivanishevich. Celui-ci était intervenu dans la gestion de l'Université de Buenos Aires en nommant comme son nouveau recteur le fasciste Alberto Ottalagano qui avait à son tour entrepris une série de mesures à l'encontre de la voie tiers-mondiste pour la Patrie Socialiste afin de restaurer le chemin de la Troisième Position pour la Patrie Grande.

³⁹⁹ Considéré historiquement comme un lieu de prestige, le Collège de Buenos Aires s'était transformé pendant la Révolution Argentine dans l'une des expressions de l'autorité, de l'ordre militaire et de la discipline patibulaire ainsi que, en même temps, de la militance juvénile en raison notamment de la fondation du Front de Lutte des Secondaires avec d'autres secteurs de la gauche. Une centaine d'élèves avaient commencé à questionner leur propre formation idéologique libérale – tant en termes de contenu que de forme – de façon à lier les luttes des élèves au cadre du mouvement ouvrier à l'encontre de la dictature et acquérir une conscience nationale. Ce groupe avait progressivement abandonné l'étude des textes de Karl Marx pour interpréter dans les détails Juan Perón, en raison du fait que le péronisme (et non pas le marxisme) était l'idéologie la plus proche au peuple. Symboles de la répression dans le collège, six guérites vitrées de surveillance des élèves avaient fait exploser dans le cadre du retour de Juan Perón en novembre 1972, un événement qui avait fait sentir les élèves jumelé.e.s (*hermanado.a.s*) avec le peuple. Les « jeunes qui savaient » des groupes d'études – en l'occurrence Claudio *Barbetta* Slemenson et Eduardo Horacio *la Poux/ la Tavelure (el Roña)* Beckerman – s'étaient transformés en des dirigeants des masses en contribuant finalement le 20 avril 1973 à créer l'UES. Ce fut dans ce contexte que Raúl Aragón avait été choisi comme directeur du Collège. Celui-ci avait conçu la jeunesse comme l'actrice qui avait ouvert le chemin de la révolution et pour cela il continuait à promouvoir la militance. Outre à avoir aboli l'utilisation des uniformes et établi la liberté de choisir la largesse des cheveux et des jupes, Aragón avait créé la Table ronde de travail pour la Reconstruction Nationale afin que les élèves pouvaient discuter comment l'éducation devait se dérouler dans le Collège. L'on avait discuté de la discipline, des plans d'études et des formes d'évaluation ainsi que l'on avait aboli l'examen d'entrée. Après la mort de Juan Perón en 1974, les élèves s'étaient organisé.e.s et avaient organisé une longue occupation du Collège pour défendre leur directeur. Cependant, 60 militaires avaient fait irruption en attaquant les élèves. Cette même nuit, Beckerman avait été séquestré dans un bar et fusillé dans les décharges de Quilmes. Aragón avait permis l'organisation de la veillée dans le Collège. En septembre 1974, le Collège avait été intervenu et les élèves s'étaient engagé.e.s dans une militance toujours plus clandestin. Considéré comme un foyer de la subversion, la répression à l'encontre des élèves par la Triple A s'était accrue et Montoneros avait établi que la formation pour devenir des militant.e.s révolutionnaires passait uniquement par la prolétarianisation. Autrement dit, ces élèves devaient abandonner ce Collège pour militer dans des écoles plus populaires (ARDITO et MOLINA 2014). Pour plus de détails sur l'histoire récente du Collège National de Buenos Aires voir GARAÑO Santiago et Werner PERTOT, *La Otra Juventud. Militancia y represión en el Colegio Nacional de Buenos Aires (1971-1986)*, Buenos Aires, Éditions Biblios, 2002. Pour un témoignage de la militance dans l'UES de Avellaneda dirigée par Beckerman voir Robles (2005).

(officiellement depuis l'acte convoqué dans le Stade du chemin de fer de l'Ouest du 16 novembre 1973 pour exalter les valeurs de la verticalité comme condition essentielle du MP) à la jeunesse péroniste de droite (Jeunesse Syndicale Péroniste, CdO et CNU) et de centre-gauche (Encadrement et OUTG, à l'exclusion de sa section FEN-OUP) – englobées comme une partie de la nouvelle Jeunesse Péroniste de la République Argentine - envers les jeunes de la TRP soutenu par le Document Réserve (qui avait eu quand même une large diffusion) déclarant la guerre contre les groupes marxistes et la punition maximale (l'expulsion) pour les politicien.ne.s qui montraient un manque de collaboration dans cette lutte et participaient ou toléraient des actes favorables à cet.te ennemi.e (DENADAY 2013, 183 ; POZZONI 2017, 87 et 94-95).

Fortifiée d'un côté par l'amnistie à 800 de ses prisonnier.e.s politiques (accompagnée par la destruction des dossiers qui auraient pu compromettre les militant.e.s avec des antécédents pénaux au niveau politique) ainsi que par la politique antirépressive poursuivie tant par Cámpora (assignant un rôle démocratique et populaire aux FFAA) que par le ministre de l'Intérieur responsable de la Police Fédérale, la TRP avait donc pris quelques coups lors de la réorganisation du MNJ. Ce réaménagement avait comporté les suspensions – suite aux procès assistés par Juan Perón et menés par Kennedy, Alberto Campos et Manuel Damiano répondant au lieutenant-colonel Jorge Manuel Osinde – d'Abal Medina le 8 mars 1973 et de Galimberti – ayant appelé à la formation de milices populaires une dizaine de jours avant - le 29 avril 1973. Au lieu de désigner un nouvel secrétaire général du MNJ, Juan Perón avait nommé une Table Exécutive composée par des représentant.e.s de chaque branche : Humberto Marearena (politique), Rucci (syndicale), Silvana Roth (féminine) et Julio Yessi (jeunesse). López-Rega était le ministre national du Bien-Être Social et depuis l'Économie, José Ber Gelbard était en train de mettre en œuvre le plan conjoint de la Confédération Générale Économique et de la CGT nommé *Acte de Compromis National pour la Reconstruction*, connu plus communément comme Pacte Social entre ouvrier.e.s, entrepreneur.se.s et État pour contrôler les prix et les salaires ainsi que pour améliorer la participation des chômeur.se.s dans la distribution du produit intérieur brut (POZZONI 2017, 76). Malgré cela, l'étape définie par Montoneros comme la Reconstruction Nationale (le premier temps du processus de Libération Nationale et Sociale) avait entamée avec la finalité première de promouvoir le développement et la souveraineté nationale, c'est-à-dire le dialogue (et participation) direct entre le gouvernement et son peuple. Fernanda Tocho (2018, 124-125) a mis en exergue qu'en réalisant une lecture politique de la nouvelle conjoncture, l'articulation entre les espaces institutionnels et les groupes de superficie de Montoneros avait généré depuis avril 1973 des formes nouvelles et variées d'encadrer le travail institutionnel visant à élargir les modalités de participation des secteurs populaires dans la gestion publique et à organiser et construire un pouvoir politique territorial avec les bases notamment dans la

Province de Buenos Aires⁴⁰⁰. La nationalisation et la socialisation des pouvoirs politique (de l'État), économique, culturel et technologique s'était manifestée dans cette Province avec la réalisation du Parlement Agraire des Paysans, la création de la Commission Exécutive de Réponse Immédiate (aux demandes d'infrastructures des secteurs les plus pauvres), la signature de conventions de travail entre les établissements du gouvernement et les universités (Université Technologique Nationale, Université Provinciale de Mar del Plata, Université Nationale de La Plata et Université National du Sud) pour chercher des solutions aux problèmes de logement, mettre en place des politiques de développement touristique et fomenter l'enquête scientifique pour l'exploitation des ressources nationales, les tentatives d'établir un système unique de santé assurant l'accès égalitaire de la population aux services de santé et la création de comités de quartiers de consommateur.trice.s composés par des jeunes avec le but d'assurer le contrôle des prix établis par le gouvernement national. Ces initiatives politiques avaient été conçues comme un chemin possible et nécessaire (excédant les actions armées) pour mettre en pratique les objectifs révolutionnaires dans le cadre du gouvernement populaire. En ce sens, les projets élaborés par la TRP et promus depuis les ministères rendaient compte de la capacité d'action de la gauche péroniste et du péronisme de gauche qui avait donc transcendé la simple occupation d'espaces de pouvoir (POZZONI 2017, 178). Parmi les plusieurs politiques d'alliance et de solidarité de la TRP avec des secteurs institutionnels, Tocho a mis en évidence celle avec le secteur démocratiquement ouvert et national-populiste du V^{ème} Corps de l'Armée de terre (situé à Bahía Blanca) entêté par les colonels Juan Cesio et Carlos Dalla Tea et par le jeune général Jorge Raúl Carcago. Avec ces figures incarnant le professionnalisme engagé émergé après l'échec du GAN et intentionnées à supprimer l'hégémonie de la Doctrine de Sécurité Nationale dans les FFAA pour développer une politique des frontières contre l'ennemi extérieur impérialiste, la TRP avait même envisagé la conformation d'un Front de Libération Nationale renouvelant par-là les relations politico-militaires des dernières décades⁴⁰¹. Tocho (2018, 129) a expliqué que la ligne idéologique de Montoneros avait pleinement habilité la possibilité et

⁴⁰⁰ Pour plus de détails des différentes manières où Montoneros avait aidé à canaliser les demandes des leurs bases territoriales dans les ministères des Affaires Agraires, Travaux Publics, Bien-Être Social, Économie et Éducation et dans la Législature de la Province de Buenos Aires consulter Pozzoni (2017, 69-91).

⁴⁰¹ Dans le Bulletin Interne n°1 de Montoneros de mai 1973 (section 3.2.3.2 Notre plan d'attaque in TOCHO 2018, 129) et parmi d'autres formes d'organisation politico-militaire de masses avait été présentée la construction d'une Armée de terre régulière du FLN à partir des secteurs militaires adhérant au FLN et de la formation idéologique pour le Mouvement de Libération Nationale des officier.e.s jeunes (jusqu'au rang de capitaine), sous-officiers et troupes en plus que l'organisation des milices populaires avec la préparation d'une structure de combat et d'une structure logistique d'appui et de maintien. Tocho (2018, 130-132) a remarqué que parmi les membres de la TRP l'on avait largement discuté les expériences internationales des Généraux des Armées de terre qui avaient entêté des gouvernements radicalement réformateurs comme ceux de Gamal Abdel el-Nasser en Égypte, Juan José Torres en Bolivie, Omar Torrijos à Panama et notamment Juan Velasco Alvarado en Pérou. Il faut noter que le général Carcago avait d'abord participé à la répression tant du *Cordobazo* (en tant que Chef de la IV^{ème} Brigade d'Infanterie Aéroportée) que de l'attaque de Montoneros à La Calera avant de développer une défiance par rapport au pouvoir politique de López Rega l'ayant amené (ensemble à son entourage) à établir une alliance entre l'Armée de terre et la JP avec l'objectif d'assurer l'avenir de la Nation en évitant que le pays précipitasse – après la mort de Juan Perón – dans le chaos. L'horizon stratégique à moyen terme face au spectre d'un vide du pouvoir avait donc été la sortie à la péruvienne, c'est-à-dire l'établissement d'une ligne militaire axée sur l'anti-impérialisme et la défense nationale et latino-américaine contre l'avancée du capital monopolistique étranger dont la concrétisation majeure a été l'Opération Dorrego.

l'importance d'établir des accords et des alliances avec d'autres acteur.trice.s et d'autres secteurs identifiés avec l'objectif de la libération afin d'élargir la base sociale et politique du FLN car elle définissait comme la contradiction principale l'affrontement non pas entre la Bourgeoisie et le Prolétariat (comme l'avait fait le PRT-ERP) mais entre l'Empire (dépendance) ou la Nation (libération). Pour cela, sa conception d'un FLN agissant dans le processus de lutte anti-impérialiste était polyclassiste même si la leadership aurait dû appartenir à la classe humble du peuple.

3.4. L'éloignement du Mouvement National Justicialiste

Éloignées de la Commission Pro-retour (composée par des figures de l'orthodoxie justicialiste⁴⁰² et censée organiser la sécurité de l'accueil du Général), Montoneros et FAR, en exprimant la volonté de vaincre Ezeiza et notamment la dispute pour la conquête de l'estrade où Juan Perón aurait dû parler à son peuple, s'étaient figurés la rentrée définitive du Leader comme une occasion excellente pour récupérer leur position, voire pour rompre le siège droitiste en démontrant (à Juan Perón) que les bases les reconnaissaient comme l'avant-garde du MP. La grande manifestation organisée à l'aéroport d'Ezeiza imaginée comme une fête s'était révélée un massacre⁴⁰³. Les 365 blessé.e.s (parmi lesquel.le.s Nell qui avait été atteint de paralysie à cause d'une balle et il s'était suicidé l'année d'après) et les 13 mort.e.s (sur un total de plus de trois millions de participant.e.s) avaient été l'œuvre de l'Alliance Anticomuniste Argentine⁴⁰⁴ (SLIPAK 2011, 95) étant donné que López Rega avait chargé son ami fidèle, lieutenant-colonel en congé et fonctionnaire du Ministère du Bien-Être Social

⁴⁰² Osinde, Rucci, Miguel, López Rega, Brito Lima, Miguel Ángel Iñiguez, Giovenco et Ciro Ahumada (GASPARINI 1988, 59).

⁴⁰³ La Littérature de l'Histoire Récente a généralement conçu cet épisode comme le début du conflit violent entre les secteurs du péronisme (OTERO 2018) et pour cela elle s'est référée à un massacre, même si les mort.e.s et les blessé.e.s avaient été contenu.e.s par rapport à d'autres massacres ayant eu lieu dans cette époque argentine. Santucho avait organisé une conférence de presse pour accuser Osinde et López Rega qui, entre autres, avait décidé cette date favorable parue dans son livre *Astrologie ésotérique. Secrets dévoilés* (1962). De son côté, *El Descamisado* avait enquêté dans cinq numéros les mystères de ce massacre (SLIPAK 2011, 95).

⁴⁰⁴ Résultante d'un pacte entre les groupes – ou forces de choc - de la droite nationaliste et/ou péroniste, la Triple A avait fait sa première apparition publique le 23 novembre 1973 avec l'explosion d'une voiture qui avait failli tuer le sénateur national de Chubut (UCR) et avocat des 19 fugitif.ve.s de Rawson, Hipólito Solari Yrigoyen. Si López Rega est aujourd'hui le visage visible de la Triple A, cette organisation – après l'assassinat de Rucci le 25 septembre 1973 - était dirigée également par le chef de la Police Fédérale, entraîné à l'École de Panamá, Alberto Villar accompagné par différents officiers dont le commissaire Luis Margaride. Désigné par López Rega comme sous-chef de la Police Fédérale, Margaride avait dirigé en 1974 la Coordination Fédérale. En l'occurrence, Gasparini (1988, 59) a identifié comme responsables du massacre d'Ezeiza les bandes de la JSP de Rucci, de la CdO de Lima, du Secrétariat du Sport et Tourisme du Ministère du Bien-Être Social, de l'Alliance Nationaliste et du Commando d'Orientation Révolutionnaire. De son côté, les études de Zangarini (2018) ont souligné les efforts de López Rega pour collecter pendant l'exil madrilène des tueur.se.s à gage expert.e.s dans la répression contre les luttes insurrectionnelles. Le chercheur a remarqué que López Rega avait cultivé des relations avec des exposant.e.s de la CIA et notamment avec Robert Hill qui, en 1954, avait participé au coup d'État contre Jacopo Arbenz au Guatemala. Cet ambassadeur états-unien en Espagne lui aurait présenté le chef de l'escadron de la mort guatémaltèque Nouvelle Organisation Anticomuniste, Máximo Zepeda (GONZÁLEZ JANZEN 1986, 93). Zangarini (2018) a par la suite mis en évidence les rapports de López Rega avec le militant fasciste italien Stefano Delle Chiaie qui, après la tentative du Golpe (du prince Valerio) Borghese en 1970 (auquel avaient participé des membres de la P2), s'était enfui à Madrid. González Janzen (1986, 15) a parlé à ce sujet d'une Unité Spéciale de la Triple A que López Rega avait créé à la fin de septembre 1973 par un réseau de contacts qu'il avait créé à Madrid avec l'OAS, la CIA, les militant.e.s franquistes et les groupes fascistes (*Nuovo Ordine, Ordine Nero* et *Avanguardia Nazionale*) et de la P2 italiens. Cette Unité Spéciale était dirigée par le sous-commissaire et chef de la Brigade de Délits Fédéraux de la Police Fédérale Juan Ramón Morales, avait commis les assassinats des victimes les plus renommées. Selon González Janzen (1986, 20), avec le coup d'État, la Triple A avait été adoptée par les militaires : le général et directeur de la SIDE Otto Paladino avait incorporé à l'organisme les éléments para-policiers et droitistes qui étaient restés sans emploi ; l'Armée de terre était même arrivée à leur conférer des degrés militaires honoraires en les recrutant dans les groupes spéciaux et dans le Bataillon de Renseignement n°601.

dans le Secrétariat de Sport Jorge Manuel Osinde de substituer les forces de l'ordre assignées à la manifestation avec des activistes syndicales (entêtés par Rucci et Miguel), des bandes d'extrême droite (regroupées par Damiano, Luis Rubeo, Brito Lima, Yessi, Romero, Eduardo Auguste et José Miguel Tarquini) et d'anciens officiers de l'Armée de terre (GONZALEZ JANZEN 1986, 13). Cette police interne avaient fait chuter avec des coups de feu les colonnes de la TRP dirigées par Firmenich et Hobert (Montoneros), Quieto et Roqué (FAR) et Galimberti (JP) (GASPARINI 1988, 57). Le jour d'après, Juan Perón (qui pour des raisons de sécurité avait atterri à l'aéroport de Morón) non seulement n'avait pas condamné, depuis la résidence présidentielle d'été Quinta de Olivos, la tragédie (ou la conspiration) qu'il avait quand même attribué au gauchisme en culpabilisant ainsi les victimes, mais il avait également affirmé que les mobilisations devaient s'achever (BUFANO 2005) car toutes les forces politiques et le peuple auraient dû collaborer sans distinction de drapeau pour retourner à l'ordre constitutionnel qui était présenté comme la seule garantie de Liberté et Justice. Alors que dans la TRP avait ressurgi la première grande discussion autour de la nécessité exprimée par la CN de Montoneros de former des milices populaires en démocratie en signalant l'impossibilité de faire exister au sein du (nouvel) péronisme la gauche et la droite, Juan Perón défendait la politique d'unification nationale (ou de la conciliation obligatoire) pour reconstruire un noyau dur de pouvoir en mesure de rétablir l'ordre légal, la fondation d'une Communauté Organisée (Syndicats, FFAA et JP), d'une Démocratie Intégrée qui devait aller vers la modernisation et la coopération avec les corporations les plus puissantes et répudier le mariage avec tout impérialisme et notamment le communisme. L'affirmation de Juan Perón que toute personne altérante la sécurité se transformait en l'ennemi.e commune n'avait pas été réfléchi.e par Montoneros qui, optant pour la militarisation, avait commencé à organiser des pratiques d'entraînement militaire périodiques et à enseigner l'ordre serré aux militant.e.s des UBR jusqu'à ce moment lié.e.s fondamentalement aux activités de superficie. Pozzoni (2017, 112-113) a noté que dans le cadre de cette militarisation étaient apparus les auto-attentats, à savoir des planifications d'opérations de la part de Montoneros à l'encontre des membres de « ses » groupes de superficie. Ces auto-attentats auraient été conçu par la CN comme faisant partie d'une stratégie défensive permettant de renforcer ses bases d'appui par le fait de leur octroyer une image de victimes face à certains secteurs de la population. La manière dont Montoneros avait transformé la fête du retour de Juan Perón et le choix de la militarisation avait soulevé des demandes au sein de l'organisation auxquelles la CN avait répondu avec le Gros Document (*Mamotreto*) dont les premiers fragments avaient commencé à circuler de manière palatine et irrégulière entre fin juillet et début août 1973 et, ensuite, entre janvier et février 1974. Alors que l'on n'a pas rencontré des copies du *Mamotreto* et l'on ne connaît pas ses auteur.trice.s, Pozzoni (2017, 113) l'a défini comme un document en cours d'élaboration de la part des référent.e.s principaux.les des FAR et de

Montoneros et que les chefs avaient décidé de faire circuler du haut au bas de la hiérarchie de l'Organisation (*baisser*, pour utiliser le jargon de la militance) dans les domaines de formation politique. Sur la base de cette Bible s'était par la suite formalisée la fusion de FAR et Montoneros le jour où le Leader était arrivé à la présidence, le 12 octobre 1973. Dans le *Mamotreto*, la future CN unifiée avait assumé ouvertement l'existence de contradictions avec Juan Perón, elle avait pris les distances par rapport à des éléments de la doctrine péroniste et elle avait reconnu l'inévitabilité d'une future rupture. D'après Pozzoni (2017, 117) ce document avait galvanisé et approfondi la discussion entamée le 20 juin 1973 entre certains secteurs de la militance – et surtout dans les fronts de masses - qui avaient pensé que la continuation des actions armées pouvait mettre en danger la continuité du gouvernement et, par voie de conséquence, la continuité du processus révolutionnaire dans son ensemble. La chercheuse a souligné qu'à cette époque, des militant.e.s étaient même arrivé.e.s à casser les schémas de compartimentation en commençant à partager avec d'autres *compañero.a.s* les aspects où ils et elles divergeaient avec l'*Orga*. Le document avait été lu complètement par les membres de la direction des Colonnes et des UBC ; suite à sa discussion, des extraits étaient *baissés* aux UBR qui à son tour *baissait* une autre partie encore plus réduite aux adhérent.e.s. Pozzoni (2017, 118) a en réalité mis en exergue que ce document n'était pas parvenu à être discuté dans un large éventail de la militance soit car il n'avait pas été lu soit car il n'avait pas été *baissé*.

Le 8 juin 1973, le gouvernement national, la CGT et la CGE avaient signé le Pacte Social. Cet accord avait établi une augmentation de 20% des salaires, la suspension - pour la durée de deux ans - des commissions paritaires et le gel des prix de tous les biens (GRAMMÁTICO 2012, 81). Cette politique économique nécessitait d'une forte discipline sociale fondée sur le contrôle de la population et notamment du secteur ouvrier pour accomplir la consigne *Argentine Puissance* s'articulant dans les Vingt Vérités du péronisme (BUFANO 2005). Ces Vérités étaient une manière de définir les péronistes véritables et elles avaient servi pour identifier les déviations idéologiques. Avec ces postulats, l'on avait établi que les péronistes travaillaient pour le MP ayant une doctrine (ou un âme) politique, économique et sociale spécifique, à savoir le justicialisme, et que les cercles ou les *caudillos* qui utilisaient le nom de ce mouvement essentiellement populaire et finalisé à l'unité nationale (et non pas à la lutte) étaient *de facto* antipopulaires et donc pas péronistes. Le syndicat n'avait pas uniquement perdu la capacité d'influer sur les salaires mais il était également dans une situation défavorable et asymétrique par rapport aux entrepreneur.se.s qui avaient en revanche obtenu du Leader la capacité de décider sur l'inversion et la production (GRAMMÁTICO 2012, 81). Le 26 juin 1973, les membres de l'EPT d'Économie de la JP avaient publié une première évaluation de ce Pacte en le considérant comme un projet gradualiste qui ne conduisait pas au Socialisme National car il ne prévoyait aucun processus d'accumulation socialiste, c'est-à-dire un élargissement du domaine

étatique par la nationalisation des secteurs monopolistiques stratégiques et d'une politique distributive beaucoup plus énergique. À la fin de 1973, cet EPT avait rechassé le Pacte Social car il ne constituait pas un instrument de libération vu que la classe ouvrière n'était ni représentée légitimement dans l'accord ni la déterminante dans la politique d'alliance (POZZONI 2017, 77). Après deux mois, (même) Firmenich avait soutenu dans un acte dans la cours d'Atlanta la nécessité de rompre avec le Pacte Social⁴⁰⁵.

Le trop charismatique *Oncle Cámpora* avait été induit à renoncer à son gouvernement que Juan Perón avait qualifié comme indécis et imprécis ou plus explicitement infiltré par le marxisme. Après cinq jours de cette renonciation forcée qui avait été perçue par la TRP comme un *golpe* adressé au pouvoir de mobilisation et d'action politique qu'elle était en train d'exercer au sein du gouvernement (TOCHO 2018, 125), Juan Perón avait accepté de se candidater à la présidence. Le gouvernement de Cámpora avait exclu de ses jeux une bonne partie de personnalités politiques de la droite, ce qui contrevenait aux promesses préalables de Juan Perón à un autre secteur de la société. En février 1973, le maçon fonctionnaire de la Radiotélévision Italienne Giancarlo Elia Valori avait présenté, dans une rencontre à l'Hôtel Excelsior de Rome, Licio Gelli à López Rega qui, après peu de temps, avait reçu la carte P2 n°591 (ZANGARINI 2018). Entre février et juillet 1973, les tâches de Gelli avaient consisté à assurer les relations entre le Grand Orient d'Italie et la Grande Loge d'Argentine (dont l'un.e des exposant.e.s de premier plan était le médecin César De La Vega, après peu propriétaire de la carte n°590 de la P2) ainsi qu'à se faire l'intermédiaire entre ces deux associations et le couple Perón-López Rega au sein de l'Opération Gianoglio. Cette opération, ayant procédé par degrés, s'occupait de mener une campagne de sensibilisation politique de l'élite argentine. Gelli était censé de convaincre la maçonnerie argentine et la frange militaire la plus hostile à Juan Perón – comme le chef de l'Armée de l'air Osvaldo Cacciatore et le général anticommuniste et antipéroniste Carlos Guillermo *l'Oisillon* Suárez Mason devenu en 1972 la plus haute autorité des Services de Renseignement de l'Armée de terre⁴⁰⁶ - que le retour du Général était une bonne idée tant pour le pays que pour elles-mêmes (ZANGARINI 2018). En tant qu'intermédiaire de Juan Perón, Gelli leur

⁴⁰⁵ D'après l'ancien militant de (comme il s'est défini) la TRP (séquestré le 10 janvier 1977 et détenu disparu dans l'ESMA jusqu'au décembre de la même année) Gasparini (1988, 53), FAR et Montoneros avaient commis l'erreur de fustiger par le refus ce plan sans offrir aucun projet alternatif réel (constructif et crédible) mais en démontrant quotidiennement l'impossibilité de son accomplissement par la critique de l'infidélité de Juan Perón au programme politique voté. Gasparini (1988, 54) a vu la défaite de la révolution de la part de ces organisations dans leur attitude intransigeante, c'est-à-dire dans leur manière anti-institutionnelle d'exprimer leur désaccord politique. Celle-ci a été lue comme régie par la logique de tout pourrir et comme n'ayant eu l'effet que de confondre un peuple aspirant - après la proscription et la semi-légalité du péronisme - à vivre pleinement dans les institutions avec un Juan Perón que la TRP avait finalement transformé en un Vieux méchant. D'après Gasparini (1988, 54), Montoneros avait commis l'erreur de surévaluer son accumulation de pouvoir et en particulier de ne pas comprendre – par la recherche de la collision frontale avec Juan Perón pour la représentativité des masses - d'où venait sa force mobilisatrice et son appui social.

⁴⁰⁶ Suárez Mason avait par la suite joué un rôle de premier plan dans l'Opération Indépendance et, avec le coup d'État de 1976, il avait commandé le 1^{er} Corps de l'Armée de terre. Sous sa juridiction ils avaient fonctionné les CCD « Automoteurs Orletti », « Puit de Banfield », « La Cacha » et « Le Olympe » dirigés par le chef de la Police de la Province de Buenos Aires Ramón Camps. Sous le contrôle de Mason avait opéré également le Bataillon de Renseignement n°601 de l'Armée de terre.

avait promis des postes de pouvoir en l'échange du retour et de la présence du PJ aux élections. Le 29 août 1973, le Grand Maître de la loge argentine De La Vega (nommé d'abord sous-secrétaire du Ministère du Bien-Être Social et ensuite ambassadeur de l'UNESCO à Paris) avait envoyé une lettre à Gelli (doué par le gouvernement de Cámpora du passeport diplomatique n°001847 en tant que Délégué en mission spéciale) signalant une liste de huit noms (inscrits à la P2) à assurer dans le prochain gouvernement des Perón parmi lesquels il y avait Federico Barttfeld (agent du consulat argentin à Hambourg), Hipolito Barreiro (ambassadeur en Libéria) et Guillermo De La Plaza (ambassadeur en Uruguay) qui, en raison de ses bonnes connexions avec les FFAA, avait été après peu de temps l'interlocuteur privilégié de la présidente Isabel Perón face aux commandants en chef (CORIGLIANO 2007, 61). Le 1^{er} juin 1973 un accord entre Cámpora et De La Vega avait été célébré dans la Place Italie du quartier Palermo de la Capitale Fédérale sous l'égide de Gelli qui le 18 octobre 1973 avait été honoré par Juan Perón avec la Grande Croix du Libérateur Saint Martín. Le 4 juillet 1973, Raúl Lastiri - marié en deuxièmes noces avec Norma López Rega et membre de la P2 avec la carte n°621 – avait assumé une présidence de transition typique des post-guerres civiles (Ezeiza) jusqu'à l'assomption de la présidence (planifiée pour le vendredi 13 et changée par la volonté de *Chabela* et *Lopecito* pour le 12 octobre) à la suite des élections fixées pour le 23 septembre. Alors que Lastiri, simple et loyal, s'était transformé en l'un des hommes de confiance majeur de Juan Perón, la consigne de la TRP *Perón ou mort* unissait, en la performant, la division entre les orthodoxes pour la Patrie Péroniste et les infiltré.e.s marxistes pour la Patrie Socialiste (MAROTTE 2011).

Malgré les continuelles répudiations publiques, le 21 juillet 1973 Juan Perón avait accepté de rencontrer (uniquement) une petite délégation de la JP (Miguel Francisco Lizaso, Juan Carlos Añón, Roberto Ahumada et Juan Carlos Dante Gullo) suivis par 800 manifestant.e.s intentionné.e.s à rompre l'encadrement droitiste séparant le Leader de son peuple dans la résidence de Gaspar Campos. Dans ce rendez-vous l'on avait convenu d'établir un contact permanent et sans intermédiaires entre la JP et le Leader. Après quelques heures, l'agence nationale de presse TELAM avait communiqué qu'il y aurait eu un filtre dans leurs échanges, une extension organique de Juan Perón : López Rega (GASPARINI 1988, 61). L'image allumée d'une Evita oratrice pauvre et exploitée avec ses cheveux blonds détachés avait immédiatement émergée dans la presse de la JP accompagnée par des slogans réinterprétant sa voix d'outre-tombe : *Le péronisme sera révolutionnaire ou ne sera pas*. L'évocation de la figure d'Evita comme inconditionnellement loyale à la parole du Leader et porte-parole du peuple avait permis à l'ensemble de la JP-Montoneros de s'auto-adjudiquer comme le sujet de la phrase prophétique de la Porte Drapeau des Humbles : *Je reviendrai, je serai des millions*. Comme l'a remarqué Oberti (2015, 106) en se référant au n°10 de *El Descamisado* (la publication du 24 juillet 1973 survenue après la réunion et contenant l'article « La JP a retrouvé Perón. Le cercle du sorcier

López Rega a été cassé » ainsi qu'un « Supplément spécial sur Evita »), c'étaient ces jeunes disposé.e.s à donner leur vie à la fois pour Juan Perón et pour le peuple (assimilés) les millions qui revenaient en la réincarnant ensemble à ses attributs. Pourtant, le 29 juillet López Rega avait nommé Yessi à la tête de la branche juvénile du CS du MNJ, c'est-à-dire la *Jota Perra* (ou JP de la République Argentine) qui avait constitué le projet d'une JP contraire à la TRP (GASPARINI 1988, 61) comme la JSP de Rucci l'avait été pour la JTP (créée pour produire le transvasement syndical pour le Socialisme National) et la revue *El Caudillo* dirigée par Romero l'avait été pour la revue *Militancia*, symbole de la tentative d'union entre les traditions du péronisme et de la gauche (SEOANE 2014). Ensemble à cette mesure, des nombreuses dénonciations et persécutions d'infiltrations marxistes au sein du gouvernement, du Parti et du Mouvement et notamment dans les cinq gouvernorats sympathisant avec la TRP avaient été suivies par des renonciations isolant et affaiblissant la représentativité de la TRP dans les organes officiels du MNJ⁴⁰⁷. Pour cette raison-ci, Tocho (2018, 128) a estimé qu'à ce moment-là la TRP avait commencé à ressortir les limites de sa capacité mobilisatrice – en dehors des structures institutionnelles et formelles – comme réponse immédiate pour contrer les assauts de l'orthodoxie politico-syndicale et du Leader lui-même. D'après Pozzoni (2017, 94) les renonciations et la continuité de l'occupation de charges institutionnelles par les membres de la TRP ne peut pas se comprendre en faisant abstraction de l'impact sur celle-ci de l'assassinat de Rucci deux jours après le triomphe du FREJULI de septembre 1973 caractérisant le type de militarisation promu par la CN de Montoneros⁴⁰⁸.

Le 4 août 1973, au sein du Congrès National du Justicialisme, le FREJULI avait lancé la formule Perón-Perón. Personne n'avait questionné le nom du vieux et malade Général. Les disputes avaient été sur le nom qui aurait dû l'accompagner dans la formule électorale présidentielle, c'est-à-dire sur le successeur d'un péronisme forcément sans Juan Perón⁴⁰⁹. Même si cela ne leur avait pas empêché

⁴⁰⁷ Tocho (2018, 126) a affirmé que depuis le début d'août 1973 – c'est-à-dire déjà quelques mois avant la promulgation de la Loi des Associations Professionnelles, de la Loi de Substituabilité et de la Réforme du Code Pénale fortement résistée par la TRP - le climat de crise institutionnelle était arrivé à un point tel que des fonctionnaires importants de la Province de Buenos Aires comme Ferrara, Troxler, García, Maisonnave et Puiggrós avaient décidé de renoncer à leurs charges et, dans la plupart de cas, de s'exiler à la suite des menaces reçues par la Triple A.

⁴⁰⁸ Même si aucun groupe avait reconnu formellement la responsabilité de l'attentat contre Rucci, celle-ci avait été octroyée finalement à Montoneros. La plupart des jeunes (y compris ceux et celles encarté.e.s à Montoneros) avait cru qu'il s'était agi d'une action de la CIA, jusqu'à ce qu'ils et elles avaient commencé à être informé.e.s de la responsabilité de l'organisation. D'après Pozzoni (2017, 123), cet assassinat avait signifié le suicide politique et l'isolement de Montoneros car la figure de Rucci comptait avec une reconnaissance vaste au sein des bases ouvrières péronistes.

⁴⁰⁹ D'après sa seule biographie, Isabel Perón s'était proposée elle-même à Juan Perón comme vice-présidente avec l'argument d'avoir été la seule personne à ne l'avoir jamais trahi (SAENZ QUESADA 2016). Les militantes pour les droits des femmes, comme Margot Boulton de Bottome, estimaient que même si elles désiraient que la charge de la vice-présidence fût occupée par une femme, elles n'aimaient pas particulièrement Isabel Perón car elle n'était pas perçue comme qualifiée pour cette charge (HALPERIN 2009). Juan Perón s'était limité à proclamer, le 10 août 1973, que même si la proposition d'une femme à cette haute charge politique pouvait paraître bizarre en Argentine, le monde avait déjà donné preuve de la capacité de femmes à occuper le rôle de gouvernantes et notamment en Israël avec Golda Meir et en Inde avec Indira Gandhi (*La Nación* du 6-10 août 1973 in SAENZ QUESADA 2016). La TRP aurait bien aimé voir se concrétiser le couple politique Juan Perón-Cámpora que la droite péroniste avait fortement rejeté. Ensuite, elle avait adhéré à la formule Juan Perón-Balbín (UCR) qui avait été supportée en particulier par le chef de l'Armée de terre Carcagno mais rejetée, encore une fois, par le péronisme orthodoxe politique et syndical.

de développer leur propre prosélytisme à la faveur de ce binôme, la JP-Montoneros avait été exclue de l'organisation de cette seconde campagne électorale confiée en revanche à la direction syndicale entêtée par le secrétaire de la CGT et leader des 62 Organisations Rucci (GRAMMÁTICO 2012, 36). Dans la rue, les Montoneros avaient délimité leur position suite à la désignation d'Isabel Perón comme candidate à la vice-présidence. Cette organisation avait affirmé que ce n'était pas Martínez comme la compagne du Leader qu'elle mettait en doute mais Martínez comme l'un des instruments réactionnaires et bureaucrates qui l'entouraient : Lastiri, López Rega, Osinde, Rucci, Miguel, Kennedy. En conclusion : *No rompan más las bolas, Evita hay una sola*. (SAENZ QUESADA 2016) Cet autre Juan Perón isabéliste prenait des décisions imprévisibles, irrationnelles et néfastes. Par conséquent, les leaders de Montoneros s'étaient positionnés comme les gardien.ne.s et le garant.e.s de l'hégémonie prolétaire dans le gouvernement (OTERO 2018) dans un climat régional progressivement occupé par les militaires. Le renversement du socialisme de Salvador Allende par le général Augusto Pinochet le 11 septembre 1973 avait en effet provoqué une vague d'indignation en Argentine y compris parmi les partis politiques et le gouvernement de Lastiri qui avait déclaré le deuil national pour cette mort. Le Cône Sud avait été défini comme un continent militairement occupé (ZANGARINI 2018) en raison de l'absence - militairement induite - d'institutions démocratiques : au Paraguay le dictateur Alfredo Stroessner commandait depuis le *golpe* du 1954 ; le Brésil, depuis le renversement du gouvernement démocratiquement élu de João Goulart en 1964, était dirigé par la junte militaire de Humberto de Alencar Castelo Branco ; avec le coup d'État de 1971 contre le général Juan José Torres Gonzales, la Bolivie était restée sous le régime anticommuniste du général Hugo Banzer Suarez jusqu'au 1978 et le président uruguayen Juan María Bordaberry s'était allié en 1973 avec les militaires afin d'éliminer le Mouvement de Libération National d'inspiration marxiste-léniniste des Tupamaros. Peu de jours après le meurtre d'Allende, défini par *La Opinión* comme l'expression la plus radicalisée du péronisme et (se prétendant) un courant interne à la RF (dirigée à ce moment par la députée nationale, membre du CSJ et alliée de la direction syndicale péroniste et d'autres groupes de la droite péroniste Silvana Rota) le front de masse politique d'envergure nationale⁴¹⁰ de Montoneros AE avait été présenté sur la Place Once et rendu opérationnel le 19 septembre 1973, à savoir lors de la manifestation de clôture de la campagne *Pour Perón Président* organisée par les JP-Régionales (GRAMMÁTICO 2012, 13-14 et 37). Deux jours après la victoire

⁴¹⁰ L'AE, connectée avec la direction de Montoneros, avait été structurée en Régionales en suivant le modèle inauguré par la JP en 1972, c'est-à-dire qu'à chaque Régionale de Montoneros correspondait une Régionale de sa branche politique. Lors de la célébration de son Premier Congrès National du 3 février 1974 à Córdoba (participé par environ 250 femmes), l'AE comptait six Régionales. La seule zone où elle n'avait pas obtenu de représentation était la patagonique (GRAMMÁTICO 2012, 47). La Table ronde Nationale était composée par Adriana Lesgart (I^{ère} Régionale), Helena de Leonardo (II^{ème} Régionale), María L. Jordán (III^{ème} Régionale), María del Carmen Figuerado (IV^{ème} Régionale), María Cristina Barrionuevo (V^{ème} Régionale) et Marta Roldán (VI^{ème} Régionale) et toujours participée par quelques représentants (masculins, car il n'y avait jamais eue une représentante féminine) de la direction de Montoneros. Grammatico (2012, 49) a rapporté que les personnalités les plus habituelles étaient Marcos Osatinsky, Roberto Quieto et Roberto Perdiá.

électorale du couple des Perón, le 25 septembre 1973, Rucci avait été assassiné. Si tant Lastiri que Lanusse avaient condamné ce meurtre, l'organisation Montoneros s'était auto-proclamée la seule représentante du vrai MP. Le jour d'après, sur le n°19 de *El Descamisado*, Montoneros avait constitué son agenda de travail pour l'avenir : la lutte anti-impérialiste et la réorganisation du MP avec Juan Perón au pouvoir consistant à renforcer le travail légal, les campagnes d'affiliation massive et les congrès. González Janzen (1986, 47) a affirmé qu'après la mort de Rucci, López Rega avait assumé la direction de la fédération droitiste sans aucune dispute avec Miguel même si ses troupes étaient restées actives et au service de la police interne séquestrant, torturant, assassinant les anciens et les nouveaux. Les activistes des gauches. Cet auteur a soutenu que l'UOM avait à ce moment-ci plus de ressources économiques de la CGT et elle avait recruté des tireurs et des mercenaires liés aux corps policiers ainsi que militant.e.s d'extrême droite provenant du MNT (GR, MNA, Alliance et CNU). À la fin de 1973, l'UOM avait une petite armée qui, d'après l'un de ses chefs et gardien de Miguel, Giovenco, était forte comme un bataillon d'Infanterie. Pozzoni a argumenté qu'une partie de la TRP – ayant postérieurement participé à la dissidence *movimentista* de Montoneros culminant dans la création de la JP-Loyauté – avait considéré le meurtre de Rucci comme une erreur importante et que certain.e.s membres des Unités Basiques avaient exprimé le mécontent par rapport à la direction qui était en train de prendre Montoneros au sujet de que l'existence d'un gouvernement populaire ne justifiait pas le maintien de l'apparat militaire. Pozzoni (2017, 127-128) a remarqué que certain.e.s de ces militant.e.s s'étaient éloigné.e.s tout de suite de l'organisation alors que d'autres étaient entré.e.s dans un stade d'approfondissement des doutes. Entre la fin d'octobre et le début de novembre 1973, l'Unité Basique « Ramón Cesaris » (située dans le quartier Villa Pueyrredón de la Capitale Fédérale) avait organisé une plénière dans la Faculté de Sciences Économiques de l'UBA où les membres avaient exprimé leur appui et accompagnement au processus (d'unification) entamé avec le retour de Juan Perón au gouvernement. En même temps, Montoneros avait fait circuler le document *Conversation de la CN face aux groupes des fronts* où elle avait réalisé une autocritique de la théorie de l'encerclement en affirmant l'existence à la fois d'une contradiction idéologique de la révolutionnaire Montoneros avec l'évolutionniste Juan Perón (ou le justicialisme) et d'une coïncidence avec son projet stratégique antiimpérialiste. Dans ce document, Montoneros avait avancé l'inévitabilité d'une fracture proximale dans le MP et qu'il fallait mettre à profit ce moment pour accumuler les forces sur trois points : la représentation politique, l'organisation des masses et le pouvoir militaire. Suite à l'assassinat de Rucci, cependant, les gouverneurs avaient déjà tenu une réunion convoquée par le ministre de l'Intérieur Bernito Llabí où l'on avait émis des directives sévères pour mener la guerre contre les groupes marxistes. C'était dans ce contexte d'adoption officielle du processus de dépuration idéologique que les gouverneurs avaient été accusés par les

secteurs syndicales (généralement représentés dans les vice-gouvernorats) et expulsé au fur et à mesure de leurs charges. Autrement dit, l'assassinat de Rucci avait coïncidé avec le début de la perte de la représentation politique de Montoneros tant dans les bases que dans les institutions. Avec la création de la JP-Loyauté, Montoneros avait finalement et formellement perdu une bonne partie de ses cadres politiques les plus formé.e.s, avec le plus d'expérience et reconnaissance populaire.

Au motif d'un second moment de circulation du *Mamotreto* entre janvier et février 1974, les référents de Montoneros avaient décidé de convoquer une réunion de cadres dans un bureau de la Capitale Fédérale à laquelle avaient participé des personnes liées aux Chaires Nationales et aux ETP de la JP. Selon Pozzoni (2017, 119) ces assistant.e.s avaient été probablement choisi.e.s car la CN pensait que ces personnes, pour leurs formations théoriques marxistes, pouvaient réaliser des apports en termes d'idées politiques. Cet apport était la nécessité de mener une discussion partant des bases et arrivant à la CN pour définir la stratégie à suivre. Cette position n'avait cependant pas été prise en compte par la CN qui avait décidé de s'emparer, à travers de Jorge Bernetti, de deux numéros de la revue *Envido*. Cela avait provoqué l'éloignement de beaucoup de membres de ce projet éditorial qui (à l'exclusion de Bernetti) s'étaient par la suite approché.e.s à des degrés divers à l'expérience de la JP-Loyauté. Celle-ci avait critiqué le *Mamotreto* et Montoneros pour la lecture politique superficielle, teintée d'un marxisme vulgaire préconisant un schéma d'avant-garde éclairée de pseudo-intellectuel.le.s à la marge de la leadership de Juan Perón et aliéné de la réalité. Par-delà la discussion idéologique, ce qui avait pesé le plus sur l'ensemble de la militance était le fait politique que les représentant.e.s de Montoneros questionnaient Juan Perón en général et en particulier. Le Leader, tout en critiquant leurs pressions (l'*apresuramiento* discordant avec l'évolution lente par laquelle, selon le justicialisme, l'ensemble du peuple devait s'intégrer à la vie nationale), avait en effet à plusieurs reprises essayé d'unifier – voire réorienter – les secteurs juvéniles du FREJULI au sein du MNJ avec notamment les réunions du jeudi (à partir de la fin de 1974), mais Montoneros avaient refusé en se méritant ainsi le qualificatif d'avant-garde extrémiste, superbe, militariste (en opposition à *movimentista*), dépolitisatrice, déperonisatrice et donc antipopulaire. Pozzoni (2017, 135) a remarqué que malgré son provocateur (à partir duquel l'Histoire Récente a généralement interprété que l'appel à la pacification de Juan Perón s'était soutenu plus sur l'expulsion des ennemi.e.s violent.e.s que sur la capacité d'harmonisation de l'ensemble), le Leader avait essayé jusqu'au dernier moment – bien que sans succès – à obtenir la subordination et l'alignement des désobéissant.e.s et donc à les persuader d'en finir avec la lutte armée. L'on peut affirmer en effet que, dans le cadre de ces rencontres avec Juan Perón, une partie de la TRP avait finalement convenu de suivre le Leader. L'Association Ouvrière Textile-Jeunesse Péroniste de Combat de Moreno (Province de Buenos Aires) – ayant par la suite rejoint la JP-Loyauté – avait produit un document critiquant la

représentativité excessive de Montoneros par rapport à la volonté populaire qui n'était pas d'accord à retirer si vite l'appui au Leader pour lequel le peuple avait lutté longtemps jusqu'à la victoire et il était conforme à la reconstruction nationale justicialiste et à la défense du gouvernement populaire. L'argument d'un isolement profond de Montoneros par rapport à la population était apparu également dans une réunion d'entre 40 et 50 cadres de la TRP convoqué par Montoneros le jour après la chute de Bidegain. Ici, la sous-secrétaire de la Culture de la Province de Buenos Aires Argumedo avait affirmé que la TRP avait perdu cette Province à cause d'inconsciences et d'erreurs brutales politiques. À la fin de mars 1974, Montoneros avaient expulsé la (considérée) antirévolutionnaire Argumedo de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'UBA et de l'Institut d'Études *Manuel Ugarte* (POZZONI 2017, 168). 40 délégué.e.s dissident.e.s de groupes divers des JP-Régionales I, II, IV et VIII s'étaient approché.e.s aux réunions du jeudi comme, entre autres, le référent national du MVP Vidal *Negro* Giménez (membre des FAP obscures et puis, depuis Montoneros, il avait lancé avec Mugica le MVP dans le quartier Bas Belgrano de la Capitale Fédérale) et beaucoup de référent.e.s du MSTM. Le 3 février 1974, dans le club sportif Baradero avait été organisé un Congrès où l'on avait rédigé un document de rupture avec Montoneros et la JP-Régionale en raison de leur projet aux marges de la stratégie de Juan Perón. Les principaux référents intentionnés à récupérer la JP pour le seul Leader élu par le peuple était le prêtre ouvrier Jorge *Vieux* Galli (lié au MVP et ayant formé beaucoup de militant.e.s de la Zone Nord-Est de la JP-Régionale I), Eduardo *Negro* Moreno (membre fondateur des FAP et, ensuite, responsable d'une UBC de Montoneros de la Zone Ouest de la Grande Buenos Aires) et Patricio Jeanmaire (immigré suisse membre de la TRP) ayant entamé un tour dans l'intérieur du pays afin de rechercher un bon nombre d'adhésions pour rendre possible la fracture. La Colonne José Gervasio Artigas de Montoneros dirigée par Galli avait annoncé son éloignement de l'*Orga*. Depuis la localité de Moreno (constituant la Zone Nord-Est de la JP-Régional I) au moins 16 Unités Basiques avaient durement critiqué la CN. Le représentant de la JP-Régional II Jorge Obeid – suivi par les députés provinciaux Domingo Pochettino et Juan Lucero - avait renoncé à sa charge car les Régionales ne se trouvaient pas sur la bonne voie (le péronisme loyal à Juan Perón), alors que Giménez avait été expulsé du MVP pour déviation idéologique. Depuis le Sud de la Grande Buenos Aires avaient adhéré les militant.e.s lié.e.s au couple Nell et Lucía Cullen (lié à son tour à Mugica) et 40 de dissident.e.s de La Plata nucléé.e.s autour de Carlos Negri. Le 14 mars 1974 la JP-Loyauté avait été officiellement formée avec un communiqué dirigé au Peuple Péroniste titré *La direction de Montoneros est Perón* et signé comme Montoneros-Soldats de Perón. Ici, la CN avait été critiqué – selon Pozzoni (2017, 138) - pour sa perte de perspective par rapport au lieu assigné aux jeunes en qualité de cadres auxiliaires de la direction stratégique. Cette rupture avait eu des répercussions dans les fronts de superficie de Montoneros où des secteurs qualifiés comme loyaux avaient commencé à

s'organiser (POZZONI 2017, 157-165). Des membres de JUP et JTP, en méconnaissant leurs directions nationales, s'étaient réunis le 12 mai 1974 et avaient constitué l'Organisation de Groupes Péronistes. Le 28 avril 1974 avait été réalisé le Premier Congrès Régional de la JP-Loyauté dans la Faculté de Sciences Économiques de l'UBA participé par environ 400 délégué.e.s et adhérent.e.s par les député.e.s nationaux.les juvéniles du FREJULI qui n'avaient pas renoncé à leurs postes et les prêtres *villeros* du MSTM (POZZONI 2017, 160). La CN de la JP-Régionales s'était réunie à Santa Fe pour restructurer la Régionale II en l'absence des chefs des Régionales VII et VIII où plusieurs zones s'étaient déclarées loyales à Juan Perón. Pozzoni (2017, 165) a remarqué que les mécanismes privilégiés par la CN de Montoneros pour faire face aux différents suscités dans les militant.e.s à la suite de cette rupture avait été l'envoi d'intervenant.euse.s et la restauration des UBC afin d'éviter que les questionnements et les critiques s'étendaient à l'ensemble de l'organisation. Cela s'était concrétisé par le changement de responsable, la dissolution d'un espace déterminé et le remplacement d'un nouvel ou la proposition de promotion au sein de la structure organisationnelle et le conséquent transfert du ou de la militante dans une autre Province généralement très isolée de sa zone de travail quotidienne. Parmi les mesures les plus communes à l'encontre des militant.e.s qui décidaient de rompre avec l'organisation, il y avait le désarmement, la surveillance (avec le but d'éviter le contact avec d'autres militant.e.s qui auraient pu rejoindre la dissidence), la confrontation armée (y compris la colocation de bombes et, peut-être, la séquestration dans la prison du peuple) et la condamnation de trahison qui impliquait la peine de mort (POZZONI 2017, 167). C'était finalement par l'intimidation que la CN de Montoneros avait essayé de garder sous contrôle les militant.e.s les plus contestataires. Pozzoni (2017, 170) a également rendu compte de l'existence de situations où les militant.e.s avaient rechassé le militarisme croissant de Montoneros mais ils et elles avaient décidé de rester pour rendre hommage aux *compañero.a.s* mort.e.s pour la cause révolutionnaire et/ou même car ils et elles n'avaient pas vu la possibilité de sortir de la structure sans mettre en danger leurs propres survies. De même Carnovale (2011, 222) a argumenté que beaucoup de militant.e.s avaient continué à agir encadré.e dans les organisations malgré que certaines de leurs émotions (comme la douleur et la peur) étaient entrées en conflit avec la forme qui avait pris leur engagement. L'historienne a expliqué qu'ils et elles avaient persisté premièrement car, d'un point de vue subjectif, abandonner l'identité collective impliquait nécessairement une nouvelle solitude assimilable à la perte de sens existentiel offert par cette identité militante. Deuxièmement, les militant.e.s concerné.e.s par des demandes de capture ou qui étaient fiché.e.s pour avoir participé à des opérations ponctuelles avaient considéré que l'espace plus sûr était celui de l'organisation. Troisièmement, les militant.e.s avaient estimé qu'ils et elles étaient en marche de l'homme nouveau et que cet exemple aurait incité d'autres personnes à les suivre. Quatrièmement, ces militant.e.s – très discipliné.e.s - avaient juré de

continuer à militer en adoptant un type d'engagement vers les *compañero.a.s* mort.e.s en combat que l'auteure a nommé comme liaison totale, engagement plein (ou intégrale) ou pacte de sang. Finalement, Montoneros n'avait pas prévu une autre solution, outre à celle de continuer à être encadré.e, pour survivre. Pozzoni (2017, 171) a quand même noté que le retrait de Montoneros avait été moins complexe pour les militant.e.s qui n'étaient pas totalement décollé.e.s des gens et de la réalité car ils et elles avaient maintenu une double vie (travailleur.se et militant.e clandestin.e) et disposaient d'un travail, de revenus propres ou des proches disposé.e.s à les aider économiquement. En ce sens, le processus de professionnalisation des militant.e.s avait approfondi leur isolement social et leur plus grande dépendance de la structure militaire (CUCCHETTI 2010, 57). En tout cas, le caractère intégral de la militance avait fait en sorte que la rupture avec Montoneros avait été toujours dure car cette organisation était pour les militant.e.s une grande famille où ils et elles avaient investi leur formation et déposé leurs espoirs de changement, leur argent, leurs *compañero.a.s* (mort.e.s) et leur propre identité. Il est également vrai que, avec l'augmentation de la répression et le conséquent démembrement des réseaux liant les membres entre eux et elles, beaucoup de militant.e.s de Montoneros avait décidé de s'exiler sans l'aval de l'organisation. Une bonne partie de ces personnes avaient finalement repris les contacts en l'exil avec l'organisation et s'y étaient réintégré.e.s.

Chapitre 4 : La formation politico-militaire des militantes

La mémoire de la peine de mort de certain.e.s militant.e.s révolutionnaires dissident.e.s décrétée par leur propres organisations politico-militaires d'appartenance a soulevé dans la gauche argentine, avec l'arrivée du XXI^{ème} siècle, un débat public basé sur une prise de conscience générale qu'une mémoire de la défaite de la militance révolutionnaire armée articulée sur la question des détournements de la ligne politique originale n'était plus suffisante et pertinente pour l'analyser, étant donné que les exécutions avaient constitué des pratiques révolutionnaires acceptées et normalisées depuis les premières expériences du foyer insurrectionnel dans le pays. La théorie de la déviation a plus précisément analysé le phénomène de la Justice Révolutionnaire dans Montoneros en relation aux codes punitifs et les châtiments disciplinaires de plusieurs degrés appliqués par cette organisation à ses membres ainsi que publicisés. Ce changement a été associé à l'avancement du militarisme, à l'extension de la bureaucratisation, à la substitution de la politique pour l'action armée et la conversion de Montoneros en un parti de cadres de type léniniste. La responsabilité de cette transformation a été traditionnellement associée à l'idée que la plus haute hiérarchie de Montoneros était la responsable exclusive de la perversion (supposée) d'une certaine identité originaire en ayant finalement argumenté l'existence de ce changement par : le passage d'une stratégie foquistes à la

construction d'une structure politico-militaire, l'augmentation des actions armées et la domination progressive de certains types de leaderships. Contrairement à cette thèse, Slipak (2013) a soutenu que l'obéissance, le sacrifice militant et l'acceptation verticale de la ligne officielle n'avaient pas été des caractéristiques exclusives des derniers temps de Montoneros, mais des schémas originaires présents dans toutes les étapes d'existence de cette organisation. En prenant les distances de ces deux positions analytiques, Fernández-Barrio (2017, 49) a noté que le noyau de l'analyse a toujours été posé dans les caractéristiques internes de Montoneros et son évolution diachronique, en ignorant l'ampleur de la menace croissante que l'ennemi – exerçant un pouvoir répressif depuis l'apparat étatique - avait représenté. D'après cet auteur, la Justice Révolutionnaire de Montoneros avait donc porté sur des procès à l'encontre de ses militant.e.s qui avaient varié en contenus et intensités selon les défis spécifiques imposés par le contexte de répression étatique et de la vie clandestine ; en ce sens, il a soutenu qu'il est impossible d'expliquer comment Montoneros était arrivée et avait pu fusiller ses membres sans prendre en compte le scénario de menace croissante propre au terrorisme d'État et les risques quotidiens propres à la clandestinité. Pour ce qui concerne dans le spécifique l'apparition de la peine de mort par fusillade dans la Justice Révolutionnaire de Montoneros, Fernández-Barrio (2017, 53) a noté que son application – constituant un élément inédit et différentiel – avait daté de la fin de 1974 et que plus de la moitié de la quinzaine de condamnations⁴¹¹ avaient été dictées contre des militant.e.s qui avaient auparavant été séquestré.e.s et torturé.e.s par les forces répressives de l'État. D'après cet auteur, la diffusion exemplative des procès avait installé une notion nouvelle dans l'imaginaire militant : Montoneros était disposée à sacrifier la vie des militant.e.s qui auraient fait défection. Finalement, d'après lui, la recrudescence disciplinaire doit être interprétée en fonction de l'augmentation de la répression (para)étatique et de l'obsession de Montoneros pour les délations ou défections possibles de militant.e.s *quebrado.a.s*. Dans la troisième partie de ce chapitre je traite le cas le plus diffusé par Montoneros et par la mémoire de la militance des années 1970, à savoir la condamnation à mort de Roberto Quieto qui me permet de discuter la Justice Révolutionnaire de Montoneros en allant toucher également sa morale (sexuelle) révolutionnaire. Je rappelle également que dans le premier chapitre de cette thèse j'ai discuté le cas de Hilda Gerardini, c'est-à-dire l'épouse de Federico Ramón Ibañez (séquestré dans l'ESMA le 9 décembre 1976) ayant *négocié* pour la sauver Marcelo Kurlat, ainsi que le cas d'Oswaldo Lenti exécuté en avril 1977.

⁴¹¹ Fernández-Barrio (2017) a signalé les cas de l'exécution de Fernando Haymal le 6 septembre 1975 dans la Province de Córdoba pour avoir causé par sa délation et trahison la mort de Marcos Osatinsky ; le cas de Carlos Guillermo Roth qui avait été détenu le 9 janvier 1976 dans le Département d'Informations de la Police de Córdoba et condamné à mort, même si l'exécution avait finalement été réalisée par ses ravisseurs ; le cas du dirigeant de la JP-Loyauté Pedro et de son frère Carlos Sabao (probablement) tués par Montoneros car suspectés de collaborer avec des groupes para-policiers liés à l'interventeur fédéral de Córdoba, Lacabanne ; et le cas des exécutions du dirigeant de la JP-Córdoba José Antonio Orueta et de José Luis Morel Schmidt.

Une fois posée dans la sphère publique la question de la responsabilité directe de ces morts de et par la main de la militance ayant choisi la lutte armée, un *destape* d'interprétations de la violence révolutionnaire a eu lieu couplé à des remises en question (plus ou moins) complexes de la subjectivité et des idéaux des militant.e.s des années 1960-1980 desquels les participant.e.s se sont dés-identifié.e.s de façons différentes. Face à l'indécidabilité de qualifier la violence révolutionnaire comme un moyen (toujours) assassin et/ou (dans certaines conditions) légitime, la question autour de quels étaient les idéaux révolutionnaires - la violence révolutionnaire comme une décision politique contingente et une *praxis* que l'on avait incarné, voire à laquelle l'on avait adhéré - est apparue derrière la narrative de la défaite de la NI en cassant son cadrage habituel ayant eu jusqu'à ce jour la fonction de préserver, protéger, voire sauver l'intégrité d'un projet politique originaire et idéal pas questionné sinon pour avoir été mal appliqué et développé. C'est dans ce cadre que la trahison (y compris la dissidence) à la discipline révolutionnaire interne (les valeurs de l'époque) a commencé à être traitée comme un lieu et un point de départ pour développer des lectures critiques de l'idéologie révolutionnaire et notamment de l'ethos héroïque des organisations⁴¹². Finalement, la lutte contre la morale bourgeoise individualiste et compétitive au sein des groupes révolutionnaires politico-militaires argentins des années 1970-80 a récemment été étudiée comme une pratique ayant impliqué la construction d'une nouvelle morale révolutionnaire entendue comme une étape de transition vers une morale socialiste future (CARNOVALE 2011 ; OBERTI 2015). Il s'était agi de l'érection dudit homme nouveau (l'homme émancipé et anticipé du futur socialiste) comme modèle idéal, source de valeurs, canon de conduite d'où l'on tirait les mandats collectifs incontournables que les membres des avant-gardes étaient obligé.e.s à incarner (non pas au sens d'émuler mais comme des impératifs d'*être*) en se rendant par-là des exemples pour les masses. En assumant la tâche d'accomplir des actes exemplaires (qui, littéralement, servaient d'exemple en tant que moteurs idéologiques de la révolution), les membres des avant-gardes faisaient (supposément) avancer le plus rapidement possible les masses vers leur libération. Dans son étude sur la discipline interne au PRT-ERP, Carnovale (2011, 223) a mis l'accent sur deux mots : morale et totalité. La discipline partisane de cette organisation avait supposé une conduite irréprochable de la part de ses militant.e.s. Elle découlait d'un mélange d'idéologie, valeurs morales et pratiques sociales devant être exercées d'une manière qui touchait presque à l'ascétisme, c'est-à-dire à la conquête d'une perfection mystique où l'âme, l'esprit ou l'essence des meilleur.e.s militant.e.s aurait été capable de franchir le monde

⁴¹² Nofal (2009, 136), en étudiant les témoignages sur la lutte armée en postdictature, a remarqué que la victoire et la défaite sont à entendre comme des positions discursives établissant des cadres généraux de sens sur un passé qui a continué à être héroïque. Le discours de la défaite a pu cependant, d'après l'auteure, ouvrir la possibilité de sortir de la logique militaire de l'héroïne.s vs. anti-héroïne.s car les voix de la zone grise ont installé le vide et la solitude des survivant.e.s faces aux expériences collectives des militant.e.s. Dans ce cadre, le.a traître.sse a commencé à apparaître comme le personnage qui dit ouvertement la vérité connue par tou.te.s les militant.e.s: les nombreuses victoires énoncées dans plusieurs rapports de guerre n'étaient que des fictions construites par (notamment) la CN de Montoneros.

humain et la chair. Parmi ses attitudes révolutionnaires il y avait le traitement égalitaire entre les sexes. Si Oberti (2015, 209) a remarqué que le mal des inégalités entre les sexes n'était jamais apparu avec la même indignation des autres mandats de conduites de la propédeutique⁴¹³, Noguera (2019, 21) a constaté que les pratiques liées à la performativité de l'homme nouveau avaient interpellé tant les femmes comme les hommes en transformant – non sans tensions et contradictions – non uniquement les expériences de sociabilité entre les sexes mais également les représentations du monde par rapport au genre et à la politique. D'après Noguera (2019, 22) le résultat de ce processus complexe et contradictoire avait été l'articulation (pas toujours harmonieuse) entre des nouvelles conceptions de féminités avec la persistance de stéréotypes et d'attitudes de genre traditionnelles. Dans ce chapitre j'essaie de rendre compte de comment des femmes avaient reçu (activement) leur formation politique et militaire dans les organisations révolutionnaires ainsi que comment des femmes avaient formé politiquement et militairement des autres militant.e.s au cours des années 1960 et 1970. Cela me permet de complexifier la thèse généralement répandue de l'absence de leadership des femmes dans les organisations politico-militaires dont les arguments tendent à critiquer la construction de l'incapacité (entre autres) politique des femmes sans véritablement mettre en exergue comment elle avait été expérimentée. En ce sens, l'étude d'Oberti a opéré à mon avis un déplacement important (de l'analyse) du *déficit* propre aux femmes (militantes) allant du discours officiel de la CN de Montoneros et du Parti du PRT-ERP à comment les femmes s'étaient ressenties déficitaires dans la militance dans ces organisations. Ce type de récit était déjà apparu en 1996 avec la publication de *Mujeres Guerrilleras. La militancia de los setenta en el testimonio de sus protagonistas femininas*. Il me semble intéressant de mettre en exergue l'une des réflexions de Diana ([1996] 1997, 22) développée du constat que le nom générique de guérilleras avait été discuté et rechassé par toutes ses interviewées vu qu'elles le considéraient comme un appellatif se référant exclusivement à des faits armés, voire à une unique dimension de leur engagement politique. Parmi les hommes interviewés, Ruben Dri (in DIANA [1996] 1997, 395) a estimé que lorsque l'on a parlé de guérilla l'on a entendu un type de lutte dont la seule chose importante était le foyer de guérilla et dont les guerrillero.a.s héroïques étaient les personnes faisant la révolution ; pour cela, cet ancien à la fois prêtre et militant a estimé que le concept le plus approprié serait celui de lutte armée car avec ce terme l'on a entendu l'une des formes de la lutte populaire. D'après Dri, les personnes qui s'étaient engagées dans la lutte armée, avant d'être guerrillero.a.s ou soldat.e.s, étaient des sujets politiques et les organisations auxquelles elles appartenaient n'étaient pas des armées mais des organisations politico-militaires. De son côté, Diana a noté que du point de vue sémantique, le mot de militante est plus

⁴¹³ Par propédeutique Oberti (2015, 209) a entendu l'ensemble de notions dont l'apprentissage avait eu une valeur préparatoire à la discipline de la révolution d'après les directions des organisations.

correct de guérillera car non uniquement il y avait des membres des organisations politico-militaires qui n'avaient pas participé aux actions armées mais également car, en parlant de militantes, l'on arrive à impliquer dans leur mémoire toutes les activités ayant composé leurs trajectoires politiques. Cette réflexion n'a pourtant pas empêché à Diana ([1996] 1997, 23) de remarquer, premièrement, que ce qui avait défini la dangerosité de ces militantes, au moment d'être réprimées, n'était pas ce qu'elles avaient fait concrètement mais leur appartenance à une organisation qui accomplissait des actions militaires ; secondairement, Diana ([1996] 1997, 24) a discuté (ce que j'ai défini dans la première partie de cette thèse comme) le mythe de la guérillera, à savoir le fait que ces militantes ont été communément localisées et rappelées avant tout comme des guérilleras : de cette manière-ci, a écrit l'auteure, les guérilleras sont passées à la mémoire fondamentalement comme des héroïnes ou des délinquantes (ou - j'ajoute – des traîtresses). Dans les deux cas, selon Diana, l'on a perdu également la dimension personnelle, car ces femmes étaient des personnes avec leurs propres histoires, peurs et amours. Il est intéressant de noter que Diana a sélectionné des témoignages pour constituer son ouvrage qui ont ouvert, multiplié et rendu hétérogène les héritages des dites guérilleras des années 1970, définies comme des femmes engagées dans un défi magnifique : être des femmes différentes. Des exemples ont été des femmes devenues militantes des DH lors de la fin de la dictature qui s'étaient engagées dans l'occupation partielle de La Tablada et ont reconnu les militantes des années 1970 comme des modèles d'engagement politique ou les filles des militantes des années 1970 comme Inés (dans le chapitre « Ainsi elles sont rappelées » in DIANA [1996] 1997, 275-397) qui a réfléchi à l'héritage de certaines pratiques et valeurs du modèle de femme non-soumise au sein du couple hétérosexuel acquis de la relation socio-affective avec sa mère-militante. Un discours similaire peut être rencontré dans l'ouvrage *Aparecida* de Marta Dillon (2015) qui a réussi à valoriser (sans héroïser) l'expérience de maternité différente des militantes des années 1970 et le passage de valeurs et pratiques révolutionnaires à travers la mémoire affective et corporelle et la relation mère-fille (celle entre elle et sa mère ainsi que celle entre elle et sa fille). Si en rappelant les femmes de Montoneros Perdía (in DIANA [1996] 1997, 378) a affirmé qu'il faudrait sauver (de la mémoire de la *derrota* de la militance des années 1970) le comportement héroïque de beaucoup de *compañeras* anonymes, à savoir l'apport qu'elles ont laissé à la réalisation d'une culture plus digne et respectueuse de la condition féminine (impliquant une certaine obligation à signaler les capacités habituellement ignorées, méprisées ou niées des femmes comme le courage, l'engagement, la capacité théorique et l'efficace technique), Diana ([1996] 1997, 417), dans le « Bilan » de son travail de recherche entravé (même si pas paralysé) par la peur, la méfiance et l'incertitude de ses interviewées a affirmé qu'au fur et à mesure que l'écriture avançait, elle a ressenti une admiration et une solidarité de genre face à la force féminine ancestrale pour se recomposer des coups et des défaites de l'histoire, pour aller,

malgré tout, de l'avant en maintenant leurs idéaux et en continuant à chercher les réponses aux interrogatifs que cette partie de leurs vies leur a laissé. Pour cela, Diana ([1996] 1997, 439) a demandé si sera-t-il possible de changer cette image terrible de vies humaines perdues, sacrifiées et marginalisées qui se trouvent comme le corollaire éternel de l'histoire ?

Oberti a argumenté que la subjectivation de la guérillera (entendue par l'auteure comme, avant tout, le résultat d'un double processus de militarisation et masculinisation du corps féminin) par rapport au modèle de l'homme nouveau avait constitué des tensions défaisant mais aussi refaisant une différence sexuelle féminine inférieure (ou manquante par rapport) au masculin. Oberti (2015, 225) a par exemple analysé les témoignages de certaines combattantes autour d'opérations de guérilla de grande envergure en mettant en exergue non uniquement le déficit féminin au sens d'assignation de tâches considérées de moindre responsabilité mais également des lacunes (un déficit féminin expérimenté à la première personne) concernant la préparation militaire (et donc engendrant une plus grande exposition ou danger de vie) afin de rendre visible la réalité dilemmatique d'une militance qui se prétendait proche du peuple et qu'en même temps devait s'occulter (être clandestine) ainsi que le déficit de (ou perçu par) une jeune femme armée ayant fait l'expérience malheureuse d'assassiner sans le souhaiter un Sergent de la Police Fédérale (représentant plus généralement le regard masculin) ne pouvant pas croire à sa menace (c'est-à-dire à ses capacités et intentions de tirer pour tuer) lors d'une opération de désarme où elle était la responsable militairement et politiquement préparée⁴¹⁴. De cette manière-ci, Oberti (2015, 242) a abordé le déficit des femmes dans la sphère politique comme un obstacle latent se réitérant dans l'unification des femmes à partir de certaines caractéristiques physiques et/ou morales. Avec le but de déplacer le discours officiel de Montoneros sur les femmes, je commence à mettre en exergue comment et quand les organisations politico-militaires révolutionnaires avaient commencé à convoquer explicitement les femmes comme un groupe social y compris incapable politiquement ou particulièrement aliéné. Ensuite, je rends compte de comment ces femmes étaient entrées effectivement et en particulier dans Montoneros, c'est-à-dire en mettant en lumière les circuits (et capitaux) socio-affectifs, culturels et professionnels de ces femmes excédant l'image que l'interpellation du discours de l'*Orga* avait façonné d'elles. Ce premier sous-chapitre termine avec l'étude du front de masses féminin voulu par la CN de Montoneros et intégré uniquement par des femmes. Le but est de donner un exemple concret de comment avait pu fonctionner le lien entre Montoneros et les masses (féminines) en prenant en considération la

⁴¹⁴ D'après le témoignage recueilli et analysé par Alejandra Oberti (2015, 226-233), cette militante de Montoneros a réfléchi en tant que sujet ayant infligé la mort à partir des raisons qui d'après elle avaient porté le Sargent, lors d'une opération de désarme, à réagir. L'ancienne guérillera a ainsi fourni une narration rendant compte de comment elle s'était regardée à travers les yeux du policier en se reconnaissant comme une jeune femme qui était hors de sa place notamment car cet interlocuteur masculin n'avait pas (d'après elle) reconnu et pris au sérieux son acte performatif (le cri : *alto*). La prétention de vérité et de véracité de l'actrice d'avoir l'intention et la capacité d'accomplir la (menace) d'assassinat avait été démentie par son propre corps jeune et féminin.

complexité des hiérarchies de cette organisation ainsi que la complexité propre au travail de base dans les quartiers. Ce travail politique avait certes permis à la CN de Montoneros d'accumuler des capitaux (surtout) humains qui avaient été quand même réparties au sein de la hiérarchie, si l'on prend en considération l'acquisition et la création de nouveaux savoirs et compétences des militant.e.s de l'AE et des femmes de quartier participantes ou bénéficiant des activités de ce front. La constitution et la manière dont les femmes avaient fait fonctionner ce front avait mis dans certains cas en crise la valeur de l'égalité entre les sexes comme attitude révolutionnaire et notamment ouvrière, partagée comme un idéal par au moins les militant.e.s mais n'ayant pas pu toujours être corroborée (par les participantes de l'AE) dans la réalité. En ce sens, le travail de politisation des femmes dans ces fronts avait impliqué un type de conscientisation politique dont Grammatico (2012) a trouvé des similitudes avec les pratiques féministes d'autoconscience des années 1970.

Dans le deuxième sous-chapitre je cherche à mettre en exergue des manières différentes dont aux militantes avaient été ré- ou méconnues des leadership (ou capital symbolique) au sein du MP depuis l'époque de la RP jusqu'à l'entrée en clandestinité de Montoneros. En ce sens, je rends compte de la formation militaire mais aussi du rôle de la combattante dans la mystique et dans la mémoire révolutionnaire des organisations revendiquant la lutte armée. Le caractère nouveau de l'utilisation de la violence politique par des groupes civiles a entraîné Gorza (2017, 45) à étudier le processus de socialisation d'hommes et de femmes de la RP. Alors qu'il a été largement reconnu que la différence hétérosexuelle constituant le féminin et le masculin opère dans les pratiques de violence, cela n'a été problématisé que rarement dans les analyses concernant la militance politico-militaire qui ont ainsi fini pour réitérer d'un côté l'association naturalisée entre l'identité masculine, le port (obligé ou volontaire) des armes et le tribut de sang, c'est-à-dire la disposition à combattre jusqu'à la mort (donner la vie) pour défendre la Patrie, et de l'autre côté l'essentialisation du caractère pacifique et maternel (donner la vie) de la femme dont l'expérience de la violence ne consisterait qu'à la subir. Gorza a remarqué que l'apprentissage de l'utilisation populaire de la violence politique – le positionnement de bombes d'abord de fabrication artisanale et ensuite d'explosifs toujours plus sophistiqués couplés à des pratiques comme des assauts, attentats, coups d'État et finalement la guérilla - avait eu lieu principalement par un processus de transmission de connaissances de vieux militant.e.s anarchiques, communistes, trotskistes ainsi que d'ancien.ne.s combattant.e.s républicain.e.s de la Guerre Civile Espagnole, de dirigeant.e.s, militaires et policiers péronistes (ou sympathisants) retirés et des membres de l'ALN à des militant.e.s pour la plupart jeunes qui faisaient partie des Commandos de la RP. Pour ce qui concerne spécifiquement la Province de Córdoba, Noguera (2019, 119) a noté que l'un des principaux espaces de socialisation et activation politique du groupe originaire de Montoneros de Córdoba avait été le Lycée Militaire « Général Paz » où ces

jeunes hommes avaient établi des liaisons d'amitié qui s'étaient transformées en liens de *compañerismo* et de militance une fois diplômés. Le Service Militaire Obligatoire octroyé par l'État - et auquel les femmes n'étaient pas admises – avait constitué une autre forme d'apprentissage à porter les armes ainsi qu'un espace à partir duquel les organisations politico-militaires avaient mené des actions de récupération d'armements et occupation de casernes (NOGUERA 2019, 120). Pour ce qui avait concerné spécifiquement Montoneros, Perdía (in DIANA [1996] 1997, 377) a rappelé qu'il y avait eu des *compañero.a.s* qui avaient été à La Havane et ils et elles avaient reçu une formation militaire lorsque Guevara était en Bolivie ; pourtant, il a souligné que Montoneros n'avait jamais eu une politique de capacitation organique des cadres à La Havane. La formation militaire – il a poursuivi – s'était déroulée dans des milliers de lieux différents : l'on profitait de tout endroit estimé adapté (monts, canyons, champs et même des appartements). Il y avait des cours formels de niveau majeur et d'autres cours plus simples. Par exemple, Robles (2005, 59) a rendu compte d'un campement militaire organisé par le dirigeant de 19 ans de l'UES Beckerman à Benavídez (Province de Buenos Aires) en conformité au désir de ces jeunes militant.e.s de s'encadrer militairement, voire de devenir des cadres intégraux ou politico-militaires. Pour pouvoir participer, Robles avait dû mentir à sa famille. Elle a rappelé d'avoir appris l'ordre serré, des aspects de l'entraînement militaire voués à réaliser des routines physiques différentes et à manipuler des bâtons à but défensif. D'après Perdía, il n'y avait eu aucune différence de formation entre les femmes et les hommes : au contraire – il a estimé – elles avaient une volonté très ferme d'éviter des allègements dans ce type de pratique ; la norme était qu'elles s'engageaient dans un sur-effort pour accomplir leur capacitation.

La dimension probablement la plus choquante socialement et historiquement au sein du caractère nouveau de l'utilisation de la violence politique est que cet élément constitutif de la masculinité qui traditionnellement exclut, en la différenciant par opposition, la féminité de l'exercice de la violence avait été en revanche incorporée par certain.e.s femmes depuis 1959 (GORZA 2017, 70) et, en large mesure, depuis 1970 (DIANA [1996] 1997). C'est important de rappeler que ces femmes (péronistes) n'avaient été convoquées à participer à la politique comme des citoyennes qu'en 1947 et que depuis 1949 elles avaient eu principalement une militance autonome dans le PPF (CENTURIÓN 2008). La situation de clandestinité avait incité les femmes à s'engager dans des actions violentes conjointes avec des hommes où la division socio-sexuée du travail et la socialisation hétéronormative avait été réarticulée de manière plus (dans la stratégie du coup d'État) ou moins (dans les structures politico-militaires des commandos) claire dans les manières différenciées de participation politique des hommes et des femmes. Dans ses études sur la participation des femmes à la RP, Gorza (2017, 46) a remarqué que si l'utilisation de la violence a présenté un caractère problématique inéluctable tant pour les hommes que pour les femmes en raison du risque qu'elle avait imposé et des implications

morales qui les avaient traversé.e.s, cela a été plus visible dans les mémoires des femmes péronistes à cause de la relation d'incompatibilité avec les rôles associés au féminin dans les discours sociaux dominants⁴¹⁵. Gorza (2017, 54 et 57-58) a signalé que la reconnaissance de l'utilisation de la violence de la part des femmes a été exceptionnelle à cause de l'expérience fort traumatique que ces pratiques ont engendrée en elles. Les femmes (que cette chercheuse a identifié comme) de la RP ont généralement niée ou ne se sont pas reconnues comme ayant fait partie du processus de la résistance en signalant que leur participation dans le péronisme était passée, la plupart de fois, par d'autres espaces et structures que les Commandos, à savoir le quartier, la famille, l'Unité Basique de quartier, les syndicats et/ou la CGT locale. Cependant, dans son étude finalisée à rendre visible l'existence des pratiques étatiques de persécution et de détention de la part de la Révolution Libératrice, Sabrina Castronuovo (2016, 58) a compté que 86 femmes qui s'identifiaient avec le péronisme avaient été conduites dans des unités carcérales (seulement) de Buenos Aires pour avoir mis en action les directives d'agitation sociale de Juan Perón entre le 16 septembre 1955 et le 1^{er} mai 1958. Parmi celles-ci, il y avait Eguren qui, mise dans un camion de l'Armée de terre et amenée au siège du SIN pour être interrogée et torturée avec la *picana* pour savoir où était caché Cooke (SEOANE 2014) ainsi que (et surtout) pour décourager son activité politique intense. Après quelques jours, Eguren avait été détenue dans la prison des femmes d'abord de la rue Humberto I de la Capitale Fédérale et ensuite de Lisandro Olmos située à 9 km de La Plata (Province de Buenos Aires) pour deux ans. Seoane (2014) a rapporté qu'Eguren avait subi une série d'humiliation de la part des sœurs du Bon Pasteur qui avaient inclus la contamination de la nourriture lui ayant produit des maladies gastro-intestinales réitérées. Rebelle aux perquisitions et pour cela punie, Eguren avait également essayé à organiser des groupes de femmes de la RP (GORZA 2017, 106) ainsi qu'elle avait connu l'ancienne députée nationale élue en 1951 Ana Carmen Macri qui avait dormi à côté d'elle en prison. Seoane (2014) a soutenu que la stratège politique et conspiratrice talentueuse Eguren avait dirigé un groupe de femmes qui n'étaient pas péronistes mais qu'elle avait fait emprisonner (en écrivant leurs noms sur un papier qu'elle aurait confié à son père lors d'une visite dans la prison en sachant qu'il aurait dû passer la perquisition) pour pouvoir leur donner les directives une fois remises en liberté. Malgré le caractère

⁴¹⁵ Le travail d'Anabella Evangelina Gorza (2017) est unique dans son genre pour avoir interrogé l'agentivité des femmes au sein de la RP comme des sujets historiques. Cela a comporté une redéfinition de la Résistance (Péroniste) elle-même, voire des pratiques qui ont débordé les activités syndicales et les actions armées où les femmes avaient fait l'expérience des mécanismes d'exclusion propre aux logiques de socialisation masculines qui dominaient les domaines syndical et militaire. Gorza a ainsi soutenu que la sous-représentation et la collaboration aux tâches menées par des hommes ne sont pas des catégories analytiques adaptées à prendre en considération les activités journalistiques, la réorganisation des structures politico-partisanes du PPF et les manifestations publiques à haut contenu symbolique (notamment les hommages à Eva Perón) lancées et interprétées par les femmes péronistes. Des mémoires autobiographiques témoignant la présence des femmes dans la RP sont : Marta CURONE, *Al servicio de la causa* ; Olga HAMMAR, *Tozudamente*, Buenos Aires, Intermedia, 2009 ; Anna MACRI, *Mi biografía política*, Buenos Aires, Instituto Nacional de Investigaciones Históricas Eva Perón, 2006.

plus ou moins douteux de cette affirmation, il est certain que la RF avait contesté à Juan Perón l’alignement politique illégitime de la RF aux idées politiques de Cooke et Eguren.

Dans son analyse de la militance politico-militaire dans Montoneros et PRT-ERP des femmes dans la Province de Córdoba, Noguera (2019, 292) a – différemment de Gorza (2017) et Oberti (2015) – constaté que dans les témoignages des femmes ayant participé au front militaire il n’y a pas une conflictualité majeure par rapport à la mention de l’utilisation des armes. La chercheuse a quand même noté que certaines anciennes combattantes ont reconnu que les femmes manquaient d’expérience dans la gestion des armes alors que les hommes avaient franchi ce problème plus aisément en raison de leur capacitation soit dans le Service Militaire soit dans le Lycée Militaire. Pour les femmes (et également pour certains hommes) cette difficulté initiale avait été compensée avec des pratiques de tir, armer, désarmer et nettoyer les armes et des préparations physiques pour leur utilisation. Au cours de cette mise en scène, les combattantes avaient rompu avec l’état culturel d’infériorité physique pour se faire identiques – dans cet aspect – aux hommes en conformité au projet de constitution d’un futur collectif égalitaire. Cela avait comporté des souffrances et des joies en particulier car cette rupture a été perçue (in NOGUERA 2019, 294) comme une transformation importante de la subjectivité et de l’agentivité leur ayant permis l’accès à un plus grand degré d’autonomie par rapport aux normes sur leurs fonctions sociales. Les prix de cet impératif de se faire fortes avaient été les engagements dans des efforts constants pour démontrer leur capacité de dureté et de rigidité. La pression à se dépouiller d’une supposée fragilité essentielle et à se démontrer comme des êtres à la hauteur des circonstances révolutionnaires avait généralement amenée les combattantes à n’exprimer pas leur faiblesses (de caractère non essentialisant comme celles ayant découlé de mauvaises préparations militaires et de la surcharge de travail). Ces comportements avaient été parfois perçus comme une parodie de la masculinité. Ainsi, si l’on considère les opérations armées comme des performances, la capacitation et l’exercice de la violence des femmes avaient fondu des attitudes (considérées socialement et performées comme) masculines avec des corps (considérés et performés comme) féminins en générant plusieurs formes de masculinités féminines indiquées par une militante de Montoneros (in NOGUERA 2019, 295) avec le concept de *touch* féminin. Cette touche se percevait dans l’empreinte féminine qui adoucissait les activités et attitudes politico-militaires – y compris l’exercice de la leadership – considérées comme (trop) dures et identifiées comme masculines pures.

4.1. La politisation des femmes

Dans un contexte de transformations profondes des formes d’organiser la vie quotidienne, les relations familiales et les coutumes sexuels (COSSE 2010), en Argentine l’on avait commencé à considérer que les femmes et les hommes devaient avoir le même degré de participation dans tous les

processus de la société et surtout dans le processus de libération ou du double changement de la structure institutionnelle et subjective. Diana ([1996] 1997, 423) a à ce sujet rappelé que par leur position générationnelle, les militantes étaient les filles des femmes qui avaient pu voter, au moins massivement, en Argentine : si les mères avaient étrenné ce droit, c'était donc aux filles – au aux femmes déjà « libérées » - d'en profiter, de l'analyser et de le critiquer. Tant des femmes comme des hommes de différentes militances étaient en effet convaincu.e.s que l'on pouvait, dans le contexte dictatorial dans lequel ils et elles vivaient, mettre un terme à l'autoritarisme, aux proscriptions, à l'injustice sociale et à l'exploitation par l'utilisation de la violence révolutionnaire (OBERTI 2015, 13). En ce sens, la violence n'était pas seulement un moyen à utiliser pour transformer les institutions mais également une pratique (politique) performative constituant la matérialité des corps et des identités des militant.e.s y compris de la différence sexuelle (OBERTI 2015, 26).

Dès le début, les organisations politico-militaires révolutionnaires avaient questionné le *déficit* spécifique aux femmes. Selon les analyses d'Oberti (2015, 73-78), le PRT-ERP s'était par exemple soucié (avec le Bulletin Interne n°4 d'avril 1973 réédité dans le n°64 de l'année suivante) d'appeler les femmes à s'insérer dans le processus révolutionnaire en raison du constat de la rareté de femmes ouvrières dans ses rangs (même si la présence de femmes militantes était déjà à cette époque importante). Bien que le Programme de l'ERP de 1972 n'avait pas inclus dans ses points aucune revendication des femmes, la proposition survenue l'année suivante était d'éditer un prospectus intitulé *L'ERP aux femmes argentines* afin d'ouvrir dans toutes les sections régionales et zonales un nouvel front spécifique avec des militantes comme responsables censées travailler avec les mères et les sœurs des membres de l'Organisation non tant pour les incorporer au Parti quant pour l'influence qu'elles avaient sur la famille. Les femmes auraient dû acquérir une conscience révolutionnaire étant donné qu'elles ne l'avaient pas en raison de l'oppression de laquelle elles étaient des victimes. La situation de soumission des femmes au sein de la société capitaliste avait été thématiquée par l'ERP comme spécifiquement plus profonde par rapport aux hommes. La raison était que la propagande bourgeoise et ses coutumes avaient influencé plus les femmes que les hommes (Bulletin Interne n°4 in OBERTI 2015, 79). En plus d'avoir noté que ce prospectus n'avait jamais été publié, Oberti (2015, 81) a remarqué que ces êtres différentes - caractérisées par l'apolitisme, l'anticommunisme et l'attachement à la famille - étaient conçues d'ordinaire comme des éléments clé de la reproduction idéologique au sein de la famille (à son tour comprise comme l'espace primaire de la reproduction de l'idéologie) qui freinaient l'activité et favorisaient sans cesse l'ennemi.e. Pour renverser cette tendance et intégrer véritablement les femmes à la militance, le PRT-ERP avait donc jugé nécessaire des années de travail patient, quotidien, légal, prudent et sans dérives de gauche afin de les sensibiliser, renforcer leur esprit révolutionnaire et les faire progresser vers la conscience de classe. Le mandat de prolétarianisation avait

ainsi conçu les femmes comme un objet privilégié de sorte à les mettre dans une situation paradoxale (OBERTI 2015, 94). Différemment du PRT-ERP, l'identité féminine péroniste (articulée en particulier autour de l'expérience de l'AE) impliquait déjà la condition de travailleuse en plus que celles de mère et d'épouse. Les revendications des femmes péronistes touchaient à la protection socialisée de la maternité et de l'enfance comme la condition nécessaire pour qu'elles auraient pu se réaliser dans l'espace extra-domestique grâce au travail rémunéré et/ou à la militance pour reconstruire et libérer la Patrie. Les femmes péronistes avaient les mêmes droits et les mêmes devoirs envers leur peuple que les hommes et leur condition de classe les avait positionnées comme les antagonistes des femmes de l'oligarchie (parmi lesquelles il y avait les féministes) définies comme des êtres frivoles et superficielles qui ne s'occupaient que d'elles-mêmes (OBERTI 2015, 109 ; PERÓN 1951). Pour cette raison-ci, beaucoup de militantes anxieuses de participer à la vie publique avaient ressenti la conviction profonde que le discours féministe des années 1970 s'exprimant autour du slogan *Le personnel est politique* (à savoir la critique de la conception bourgeoise postulant que la vie quotidienne, domestique et affective était un champ différencié de la vie sociale) n'était pas nécessaire pour atteindre la libération (OBERTI 2015, 180-181).

Afin de contrecarrer et d'invalider cette mise en pratique latente de l'idée d'incapacité féminine performant une différence hiérarchisée entre deux sexes et/ou genres, les militantes ont rappelé d'avoir fait des efforts – entre autres - pour se masculiniser, à savoir pour se montrer et agir comme des hommes en essayant d'éliminer une différence sexuelle vécue comme un obstacle à l'accomplissement du traitement égalitaire. Les militantes avaient tendu à imiter les formes de s'habiller, parler et agir – jusqu'au plus petits détails – des militants pour ne pas faire la différence. Ainsi, le travail extraordinaire sur et entrepris par des femmes pour les et se rendre des combattantes révolutionnaires (des corps à même de porter des uniformes, des sacs et des armes ainsi que de monter des campements) avait en même temps contenu la promesse d'une position de parité avec leurs *compañeros* (censés respecter sans discrimination et faire confiance aux *compañeras* qui avait plus d'expérience et compétence politico-militante, à savoir leurs responsables) mais aussi, d'après Oberti (2015, 191-192), une réinstallation de ces nouvelles femmes dans un nouvelle domesticité (ou l'espace domestique de la nouvelle famille révolutionnaire) rendu invisible et scindée de la sphère politique de la création. Cela parce que, d'après Oberti (2015, 88 et 90), les attributs applaudis des militantes par les Organisations étaient généralement les domestiques au-dessus des militaires. Afin de contrecarrer (déclasser et opposer à celles masculines) les doutes sur les capacités féminines de combat ainsi que sur celles de supporter les conditions de vie révolutionnaires, l'ERP avait par exemple mis en évidence la contribution des femmes au sein des maisons opérationnelles à améliorer l'ordre, la qualité de la nourriture, le nettoyage, l'hygiène générale, la rudesse du langage ainsi que

leur instinct à noter un *compañero* préoccupé ou déprimé pour finalement le consoler et l'aider. Si d'un côté la réussite de l'incorporation des femmes avait permis aux guérilleros d'avoir une vie bonne et confortable (OBERTI 2015, 89), de l'autre, cette même qualité de la jeune guérillère de remonter le moral masculin - couplée cette fois-ci à la valeur de l'apparence physique du genre féminin, voire de sa *buena presencia* - avait été placée au service de la révolution afin d'assurer l'appui et l'amour de tout le peuple (OBERTI 2015, 91). Cette forme de leadership – historiquement incarnée dans le péronisme en Eva Perón - je l'étudie dans les détails dans le deuxième sous-chapitre, c'est-à-dire après avoir rendu compte de l'expérience de l'AE et donc de la manière concrète dont les femmes y ayant participé s'étaient capacités politiquement en développant une conscience critique par rapport à la réalité sociale et politique dans laquelle elles vivaient et militaient.

4.1.1. Le décalage entre la convocation et les entrées des femmes dans Montoneros

Tant les femmes comme les hommes étaient convoqué.e.s par Montoneros et par le PRT-ERP à s'insérer dans l'activité politique, les partis et les Armées par un principe universaliste général (il fallait faire de tout.e citoyen.ne un.e combattant.e et les femmes étaient comprises comme faisant partie du peuple) et d'égalité de genres résumé théoriquement et pratiquement dans la figure de l'homme nouveau et, en même temps, par un appel à imiter des images prédéterminées d'autres femmes révolutionnaires : les combattantes vietnamiennes et cubaines avant tout par le PRT-ERP et Eva Perón par Montoneros. Alors qu'il est très difficile de préciser la proportion de femmes ayant participé à ces organisations car il n'y avait pas de registres, Oberti (2015, 28) a affirmé que depuis la fin des années 1960, le nombre de militantes avait augmenté en devenant finalement remarquable. Cette historienne a indiqué qu'en 1975, le pourcentage de femmes militantes dans le PRT-ERP était le 40% (sans une relation directe avec la distribution géographique, de classe, de front de travail et notamment de hiérarchie), alors que dans Montoneros le 30%. Sans compter les fronts de masses et les sympathisant.e.s, elle a estimé à titre indicatif une totalité de 4'000 guérilleras. Oberti (2015, 154 et 182) a affirmé que cette participation politique avait impliqué pour les femmes de sortir des lieux traditionnellement assignés à la féminité (comme les tâches traditionnelles domestiques et la maternité) entendus comme des options d'exclusion afin d'acquérir des nouveaux talents militaires et politiques ainsi que des nouvelles positions militarisées, prolétarisées et/ou péronisées leur ayant permis de participer à la construction du futur argentin. Inspirée par ce constat, ma thèse veut mettre en évidence le décalage existant entre l'expérience des militances féminines dans Montoneros et la manière dont les discours diffusés officiellement par les organisations politico-militaires révolutionnaires avaient dépeint leurs militantes et, plus en général, les femmes (comme catégorie sociale). En effet, ces organisations s'étaient discursivement et spécifiquement adressées aux femmes

avant tout pour des raisons instrumentales estimées profitables pour l'avancement du processus révolutionnaire. Oberti (2015, 78-79) a par exemple remarqué que le modèle de la femme vietnamienne signalait ce qu'il fallait s'attendre des femmes pour vaincre la guerre du peuple. Les femmes étaient comprises comme ayant un attribut propre pas étranger aux mandats régnants de la société traditionnelle capitaliste : une grande influence sur la famille. Par conséquent, il fallait les incorporer pour utiliser, voire capitaliser et orienter cette qualité essentielle à stimuler et encourager le peuple (les hommes mûres et jeunes) à s'engager et continuer l'activité révolutionnaire. C'était en ce sens-ci que les femmes – comme constituant une catégorie sociale homogène - avaient été conçues comme nécessaires pour atteindre l'étape de la généralisation de la guerre révolutionnaire. En plus d'assurer que les hommes allaient au front, une autre tâche spécifique aux femmes était de former les générations à venir. Le soin des enfants, des personnes âgées et des blessé.e.s ainsi que la garantie de l'économie les constituait en une arrière-garde parfaite. Étant donné que la révolution exigeait un grand esprit de sacrifice, privations et abnégation, l'altruisme (considéré comme) propre des femmes – qui s'exprimerait comme serré dans les relations familiales – aurait pu constituer un allié puissant notamment d'après l'ERP (OBERTI 2015, 84). L'amour sans limites consacré par les femmes à leurs enfants et à leurs maris (auxquels elles penseraient généralement plus qu'à elles-mêmes) aurait dû être élargi à l'échelle de la société. Uniquement au prix de s'occuper des masses comme elles s'étaient jusque-là souciées de leurs enfants, les cadres féminins auraient pu obtenir la montée du mouvement des femmes (*Estrella Roja* n°32, 1974 in OBERTI 2015, 85). Finalement, bien que ce Parti avait prévu que l'intégration des femmes au processus révolutionnaire aurait été plus lente et difficile (que celle des hommes), le courage et l'audace des femmes honnêtes, progressistes, patriotes et révolutionnaires se distinguait dans leurs participations tant dans les organisations de masses qu'au combat d'avant-garde (OBERTI 2015, 86).

Il est bien de noter que les femmes (en tant que catégorie sociale) n'avaient pas été interpellées uniquement depuis leurs positions d'épouses et/ou mères mais également pour leur dite bonne présence, notamment lorsque les organisations s'adressaient aux plus jeunes. En ce sens, les organisations politico-militaires révolutionnaires étaient tout simplement filles d'un (des plusieurs) temps qui avait couplé la beauté féminine au processus de libération (ou type de discours national) pour attirer des adeptes. Depuis 1960, les images publicitaires promouvaient en particulier la conquête sexuelle de la femme moderne comme une dimension de la beauté féminine (MARGUILIS 2007). La passion pour les femmes est certainement un enjeu central dans les imaginaires nationaux et nationalistes, d'autant plus que, comme l'a affirmé Sutton (2010), « The slogan about Argentine women as the most beautiful in the world evokes this transnational imaginary at the same time that it claims a top position in a global, racialized, hierarchy of beauty. Argentine women's physical

appearance is celebrated with nationalistic pride, as a unique national treasure, even as the country's global standing in others matters is shaky. In that way, Argentine women are pressured to exhibit a particularly bountiful amount of idealized attributes. » Ledit beau sexe a historiquement été profondément investi et contrôlé par le pouvoir afin de maintenir strictement figé l'idéal de Femme (ou de Patrie), alors que l'on sait bien que les femmes en chair et en os et leurs habitus sont tout l'inverse de stables, exactement car personne ne peut incarner parfaitement un idéal (BUTLER [1990] 2006). Le contrôle organisé sur la *bonne présence* des femmes sont des pratiques qui produisent et reproduisent des formes particulières de réalisation (*embodiment*) du féminin, elles distinguent les femmes des hommes et créent des distinctions au sein des femmes elles-mêmes : « These norms not only dictate how women's bodies should look, but how women ought to behave, think and feel [...and often] have served to perpetuate women's subordination by restricting women's mobility, harming their health, negatively affecting their self-esteem and self-image. [...] "Being a woman is hard", particularly for poor and socially marginalized women [because] women who cross the borders of class (like a working-class woman adopting features of upper-class femininity) may be perceived as impostors or as being out of place. » (SUTTON 2010, 64-65 et 74) Même dans les revues se proclamant à l'encontre de la (double) morale sexuelle traditionnelle, l'on avait donc abusé de cette beauté qui avait été mise au service de la libération, de l'indépendance et de la réalisation personnelle de chaque femme (BURKART 2012, 8). Les femmes représentées étaient décrites et érigées physiquement dans le modèle de la femme libérée par les rédacteur.trice.s qui mettaient en note leurs goûts et leurs ambitions professionnelles. Si la beauté était prouvée par les photographies, les autres qualités (notamment) intellectuelles restaient douteuses. La modernité avait commencé à exploiter la révolution féminine (BARRANCOS 2007) et sexuelle (COSSE 2010) pour augmenter les ventes. Les publicités, plus généralement, avaient selon Paula Judith Marguilis (2007) contribué à sensibiliser le public à l'idée que le corps est une construction historique dont la dimension symbolique se trouverait au croisement entre l'action individuelle et sociale. Ce changement de pensée comportant la visibilisation du sujet féminin comme un sujet de désir s'était inséré jusqu'à dans les entités traditionnelles comme *Para Ti*, la revue centrée sur la défense des valeurs de la famille traditionnelle et de la morale catholique des Argentin.e.s⁴¹⁶. Pour ce qui avait concerné les organisations politico-militaires, Oberti (2015, 93 et 120) a rendu compte que le discours triomphaliste impliqué dans la morale de combat des organisations armées révolutionnaires avait (ré)produit la différence de genre

⁴¹⁶ Marguilis (2007) a mis en exergue cette transformation de sensibilité à travers une reconstruction des mécanismes d'antagonisme et de conciliation entre l'idéologie traditionaliste de la revue censée enseigner à la femme à être femme et le marché avide de l'actualité. Le corps féminin proposé par *Para Ti* s'habillait, mettait en pratique des recettes de cuisine, se dédiait à la vie familiale et devait se sentir féminin dans tous les domaines de la vie. Le type de corporalité proposé coïncidait avec l'image de la mère (ou de la future mère) dont la sensualité avait été neutralisée. L'invisibilité de la sexualité comme désir et jouissance du corps féminin de *Para Ti* entraînait en contraste avec les corporalités plus dynamiques, desserrées et sensuelles (cheveux détachés et/ou mouillés, yeux serrés, bouches ouvertes, regard direct dans la caméra, doigts dans la bouche, etc.) du monde de la publicité.

à travers (entre autres) l'image idéalisée de la guérillera belle et sereine. La guérillera belle et sereine (qu'il faut à mon avis situer comme un élément propre à la reconstruction du mythe rouge d'Evita de la part de Montoneros) a été étudiée par l'historienne comme une figure féminine censée remonter le moral tant des combattants que du peuple et entrant en tension avec la possibilité de reconnaître les militantes réelles à égalité avec les hommes. En tant que vertus estimées comme propres au genre féminin, la beauté et la sérénité avaient été présentées comme assurant l'admiration, l'amour et l'appui de la population nécessaire au triomphe de la révolution malgré les diverses gênes que ce modèle de femme moderne (contesté ouvertement et/ou discrètement dans certains autres espaces de la militance) avait provoqué aux militantes qualifiées comme les filles d'Evita. Face à la préoccupation des guérilleras d'être mal perçues par la population en raison de leur sexe féminin, des lettres avaient été publiées par exemple sur *Estrella Roja* afin de mettre en exergue, en revanche, l'admiration du peuple pour les guérilleras disposées à réaliser n'importe quel effort et sacrifice pour contribuer à la conquête du bonheur du peuple. En particulier, l'on avait soutenu que le peuple idéalisait ces femmes en les concevant comme des êtres pleines de vertus (de leur genre) : belles, sereines, agiles, confiantes en elles-mêmes (*de paso seguro y firme*), douées de force et prestance et capables de grandes actions courageuses et héroïques (OBERTI 2015, 91).

Par-delà les discours officiels des organisations politico-militaires révolutionnaires, dans la pratique, les femmes s'étaient généralement insérées dans les organisations politico-militaires depuis les universités, ce qui avait parfois impliqué l'abandon des études et souvent celui de leurs maisons paternelles de classe moyenne pour se diriger vers une nouvelle famille qu'Oberti (2015, 47) a constaté avoir été métaphorisée comme une famille ressortant de la fusion entre les militant.e.s et le peuple. Cette fusion se produisait lorsque les fil.le.s abandonnaient leurs vies préalables bourgeoises pour s'engager pleinement à la construction de l'homme nouveau. Cette décision de vie (OBERTI 2015, 133) - présentée comme un pas ultérieur (et nommé comme encadrement par Montoneros) au fur et à mesure que l'engagement poussait – avait impliqué également l'assomption de l'interdiction de fréquenter les pubs, les clubs, les quartiers (moyens-hauts) d'origine et également les plages. Les militant.e.s devaient rompre avec beaucoup de relations personnelles, voire d'espaces de sociabilité et d'affectivité en raison du manque de temps, de problèmes de sécurité et/ou de l'impossibilité de partager avec ces autres personnes des aspects de la vie politique (OBERTI 2015, 156). Embrasser la militance (l'amour pour la cause) représentait une nouvelle forme passionnelle d'être en rapport avec le monde et ses pair.e.s (OBERTI 2015, 129) : les militant.e.s assumaient une nouvelle identité associée à l'organisation (des nouveaux noms, états civils, formes de s'habiller) et les liaisons entre ses membres se renforçaient par des rituels et des symboles spécifiques qui marquaient cette appartenance (OBERTI 2015, 134). Le désir de tout laisser tomber au sens

participant de rompre avec tout impliqué dans l'expérience de séparation de sa propre famille - et notamment de sa mère (COSSE 2014) - pour commencer à se dédier exclusivement à se transformer en une révolutionnaire a été rappelé par des anciennes militantes comme concernant également la révélation (une illumination produisant des changements subjectifs profonds) d'une manière subversive de pratiquer la sexualité révoltant les coutumes et les relations entre les genres. Celle-ci a été entendue comme une proposition alternative de manière de vivre liée à l'option armée ainsi que comme un élément du climat culturel influençant et poussant vers le fleuve sauvage de la militance, c'est-à-dire un germe de l'époque où la politique apparaissait comme une option incontournable, le seul choix possible (OBERTI 2015, 139-149). Ce n'était pas un hasard qu'une bonne partie de militantes s'étaient approchées et/ou encadrées à ces organisations en couple, parfois pour suivre les partenaires (peu de combattants ont témoigné de s'être incorporés pour cheminer la décision de la partenaire) mais pas uniquement. Si Oberti (2015, 145) a noté qu'il y a dans les témoignages une forte présence de l'amour dans les motivations personnelles des femmes, il s'était également avéré - surtout dans la classe ouvrière - que les décisions des femmes d'adhérer à la guérilla n'avaient pas été acceptées par leurs copains ou époux en provoquant la rupture du couple ou, dans le cas contraire, la renonciation (ou, par effet d'anticipation, la non considération) des femmes d'y participer.

Similairement à Robles (2005, 37), Alejandra (pseudonyme in DIANA [1996] 1997, 28) a rappelé d'avoir commencé à militer ensemble à son partenaire dans le groupe d'étudiant.e.s de Montoneros. Pour ce faire, il fallait trouver un lien qui pouvait et voulait organiser un rendez-vous avec des militant.e.s de Montoneros. Ces liens étaient des proches, des ami.e.s ou des connaissances. À ce sujet, le témoignage du militant de la gauche péroniste Luis Bruchstein (in DIANA [1996] 1997, 288-294) est intéressant car il a argumenté non uniquement la question de la différence temporelle du processus d'encadrement des militant.e.s dans les organisations politico-militaires selon le contexte politique (social et géographique) qui a séparé la génération des militant.e.s avant et après 1972 mais également le rôle des membres de la famille à agglutiner (ou pas) ses proches. En l'occurrence, Bruchstein n'avait pas voulu exercer son influence de frère majeur pour incorporer ses sœurs Aída Leonora et Irene Mónica (décrites comme manquantes d'expérience et donc d'un esprit critique politique et caractérisées comme ayant une idée mystique et fanatique tant du processus politique qu'elles étaient en train de vivre - la révolution - que de leurs leaders) à la militance - malgré l'insistance de ses *compañeros* à le faire, vu que l'on voyait comme bonne y compris comme fondamentale l'intégration des frères, sœurs, parents et proches à son organisation politico-militaire. Dans le cas de Robles (2005, 38-39), l'*engance* avait été un élève, *Pinguin*, du collège masculin Pío XII trouvé par son premier partenaire Luis, étudiant de la Faculté de Droit de l'UBA et laissé à la fin de 1975 car - en suivant Robles (2005, 67 et 82 *ma traduction*) - la militance l'avait amenée à d'autres

engagements, géographies et amours : « En partie, mon attraction pour [*l'Italien*] avait été signée par le danger croissant qui nous entourait et par l'idée de protection qui pouvait émaner d'un type qui savait traverser les épreuves de la vie [...] Je suppose que j'ai cherché un homme qui s'occupait de moi. » Le rendez-vous avait eu lieu dans un bar en Avellaneda en février 1974 avec une militante dure et avec des qualités de dirigeante nommée *la Os* qui, après avoir débattu sur des questions de la situation politique, l'avait invitée à sa première réunion où elles avaient décidé que Robles aurait dû se présenter comme *María*. Robles avait commencé à militer dans l'UES d'Avellaneda⁴¹⁷ qui n'avait pas à ce moment-ci beaucoup de militant.e.s et dont le chef était Eduardo Horacio *la Poux / la Tavelure (el Roña)* Beckerman ; plus précisément elle lisait dans le Centre d'Étudiant.e.s de la UTN Dri, Hernández Arregui et Cooke, préparait et diffusait des tracts et des documents, fumait (des cigarettes, car la consommation d'autres drogues était mal vue et même motivation, comme dans le cas de l'un de son *compañeros* – *Balú* – d'expulsion de l'organisation étant donné qu'elle était accusée de rendre stupides voire d'empêcher les militant.e.s d'avoir une attitude critique sur les relations de pouvoir outre que d'affaiblir les capacités opérationnelles et/ou militaires), jouait aux cartes et préparait des Molotov pour des marches ou des actions de rue. Du moment où Robles (2005, 40) ne fréquentait pas une école étatique, Montoneros l'avait déplacée dans un domaine nouvel : les écoles techniques d'où sortaient les ouvrier.e.s argentin.e.s également nommés par Montoneros comme les travailleur.se.s de la révolution imminente ou, pour citer la témoin.e, des jeunes hommes moins sophistiqués et intellectuels de « nos » partenaires (les garçons du collège Pío XII) qui passaient beaucoup de temps à parler de femmes. Finalement, Robles (2005, 68) était devenue une militante organique au début de 1975, lorsqu'elle avait commencé la Faculté de Lettres dans une Université traversée par des conflits (armés) entre les groupes de droite et de gauche, même si Robles (2005, 68) l'avait rapidement abandonnée en novembre 1975 car outre aux interventions d'Ottalagano dans l'UBA et de Raúl Sánchez Abelenda dans sa Faculté, l'obstacle véritable avait été le regard que ses *compañero.a.s* avaient développé sur son choix. Du moment où sa Faculté n'était pas considérée comme prioritaire ou simplement utile pour l'action révolutionnaire par la militance, sa responsable lui avait suggéré d'opter pour une activité territoriale dans une structure militaire. Elle lui avait donné un temps pour se décider, en plaçant dans l'UES de Lanús cette jeune militante de 19 ans jusqu'à décembre 1975. Robles (2005, 75) a rappelé que son attitude de remettre en question et de vouloir discuter les décisions, les contenus et les méthodologies politiques (malgré qu'elle eût toujours terminé par accepter de manière subordonnée tant les tâches assignées que les sanctions) lui avaient causé des problèmes, parmi lesquels celui de ne pas réussir à monter (dans la hiérarchie). Par exemple,

⁴¹⁷ Sur l'UES voir le chapitre 3 de cette thèse. La Zone Sud était divisée en Sud 1 – Avellaneda, Lanús et Lomas de Zamorra – et Sud 2 incluant Bernal, Quilmes et Berazategui qui était dirigée par une militante surnommée *la Naine*.

en septembre 1975, Robles (2005, 75) avait été détenue pour 15 jours par ordre de son responsable *Pocho* et chez un *compañero* appelé *le Singe* avec le but de promouvoir sa réflexion et autocritique conséquente. De son côté, Alejandra a spécifié que la première étape de militance n'impliquait pas l'*appartenance* à l'Organisation : c'était plutôt une étape-filtre où la personne devait attendre d'être (ou pas) promue et entamer ainsi sa militance organique et son ascension. Alejandra a dénoncé d'avoir vécu ici sa première discrimination pour sa condition féminine : si le couple était en train de militer sur un pied d'égalité (mêmes tâches et même degré d'engagement), son partenaire avait été promu avant d'elle. Elle l'avait découvert par hasard car, en suivant les normes de réserve imposées (*tabicamento*), son partenaire ne le lui avait pas communiqué. Ces normes établissaient des relations hiérarchiques entre les militant.e.s en raison du déséquilibre des informations personnelles à disposition de son interlocuteur.trice : la personne qui avait des informations sur l'autre (c'est-à-dire la personne la plus occultée) était la seule à pouvoir se mettre en contact et à décider ainsi les rythmes de la relation. En conformité à cette règle, le silence de son partenaire Alejandra (in DIANA [1996] 1997, 29) l'a estimé comme naturel (ou pas reprochable) en même temps qu'elle avait eu l'audace de demander les raisons de cette discrimination de promotion à la responsable des deux. Cette militante lui avait finalement répondu que pour le fait d'être un homme, son partenaire était plus libre qu'elle : il pouvait notamment dormir en dehors de chez lui et donc l'Organisation pouvait disposer de lui totalement à toute heure du jour et de la nuit (alors qu'il y avait des entraves socio-culturels, voire morales, à obtenir cette disposition totale des femmes). Ainsi, l'homme du couple avait généralement un statu plus haut de la femme dans la hiérarchie des organisations, même si parfois pour des raisons de sécurité, la partenaire d'un militant ayant des fonctions importantes était promue aux dépens d'autres militantes se croyant dignes - pour d'autres raisons - de monter dans la hiérarchie. Ce problème du couple révolutionnaire avait engendré des accusations de népotisme⁴¹⁸ en remettant explicitement en cause le verticalisme des organisations par la composition (estimée comme) discrétionnaire et politiquement arbitraire. L'accusation de népotisme avait mis en évidence le fait que les femmes arrivées au sommet du pouvoir (où l'on produisait la théorie et l'on élaborait la politique à court et à long terme) étaient presque toujours des épouses des leaders, à savoir des jeunes femmes qui avaient abandonné la maison de leurs autorités parentales. Le népotisme ne peut cependant rendre compte à lui-seul de la concentration de femmes dans la base et dans les niveaux intermédiaires censées accomplir le travail social.

⁴¹⁸ Le cas probablement le plus discuté a concerné l'organisation de la leadership de Roberto Santucho par la désignation de proches et ami.e.s dans différents postes de haute responsabilité dans la structure du PRT. En juillet 1975, dans le Comité Central Élargi « Vietnam Libéré », l'on avait nommé sa seconde épouse Delfino ainsi que son frère Oscar Asdrúbal Santucho comme des membres du Comité Exécutif. Finalement, le Comité Central de mars 1976 avait désigné son frère Julio Santucho comme l'un de ses membres (IAZZETTA 2015, 25). Pour des témoignages autour de la militance de la famille Santucho voir Diana ([1996] 1997, 308-374).

À cause du centralisme démocratique de Montoneros - qui aurait dû garantir la liberté des membres de discuter et de débattre les décisions politiques ainsi que de les voter à la majorité pour ensuite les respecter garantissant par-là également l'unité d'action -, la militance de base ne pouvaient pas participer aux décisions et à la production politique-idéologique (le travail politique et de propagande). Ses soucis politiques propres à ce rang de militance (où s'étaient exprimées majoritairement les militantes) étaient donc systématiquement mis à côté⁴¹⁹. Contrairement aux dirigeant.e.s et aux cadres intermédiaires (c'est-à-dire les militant.e.s professionnel.le.s) qui étaient généralement soutenu.e.s économiquement par l'appelée allocation militante, les militant.e.s de base - outre qu'à participer aux fronts de masse et aux réunions - devaient occuper leur temps avec le travail rémunéré. Celui-ci était difficile à trouver (généralement on le cherchait dans les petits annonces ou à travers des proches, ami.e.s ou connaissances) et à garder en raison de l'activité politique et de la clandestinité ainsi que du devoir de respecter les ordres de déplacements assignés d'en haut (ROBLES 2005, 115-116). Cette dernière obéissance - ayant provoqué d'après Oberti (2015, 158) des profonds déséquilibres subjectifs - avait établi et fait accepter une relation entre la vie quotidienne et la militance particulière comme l'idée et la sensation qu'il n'y avait pas de vie privée et que les tâches domestiques étaient à la charge des femmes. Malgré cela, la dénonciation du népotisme est intéressant à mon avis avant tout pour interroger l'imaginaire des couples des militant.e.s révolutionnaires présent dans la structuration de la mémoire de la dernière dictature argentine concernant le fonctionnement de la violence sexuelle dans les CCD. En suivant Bellucci (2003), le couple hétérosexuel (tant ouvert comme serré) avec des implications politiques rompant des coutumes traditionnelles était devenu un statut d'engagement par excellence affectif, politique et culturel. Cette féministe a rendu compte de l'émergence, depuis les années 1960, d'une pluralité d'icônes de grande envergure qui avaient été transformées en paradigmes de l'engagement militant en se référant notamment à la relation entamée en 1955 - à cause du péronisme - entre Eguren et Cooke comme à une anticipation de l'un des modèles du couple activiste des années 1970 caractérisé par le partage de la vie et de la militance. Rappelée comme froide, calculatrice, amante passionnelle, rebelle, séduisante et masculine, cette mère divorcée et combattante aurait vécu sa nouvelle vie avec *le Gros Cooke* accidentellement, entre la légalité, la prison et la clandestinité avec des lettres d'amours et de révolution. Sa figure - a poursuit Bellucci (2003) - a constitué un lieu confus d'émotions (certain.e.s en ont fait une sainte et d'autres une hérétique) qui s'était caractérisé par la perte de son histoire personnelle et politique avant et après son contact avec son partenaire mort de cancer le 21 août 1968. Depuis la publication de Bellucci (2003), Eguren a commencé à être

⁴¹⁹ Il ne s'agit pas de critiquer les entraves des militantes aux postes de décision selon l'idée que s'il y aurait eu des femmes à même d'exprimer leurs propres idées, elles auraient empêché ladite déviation militariste des organisations révolutionnaire. Il s'agit plutôt d'étudier les rapports de pouvoir où la leadership politique et/ou militaire féminine avait pu (ou pas) s'exprimer et être reconnue.

transformée dans l'un des symboles de la signification de la lutte pour l'égalité de genre et l'affirmation de la femme (combattante) comme un sujet politique pendant les années 1970 (JOZAMI 2013). Il faut pourtant noter que cette figure a été mobilisée principalement dans le spectre de l'égalisation des rôles du couple de militant.e.s révolutionnaires au sein duquel Eguren est apparue comme une femme exceptionnelle. Cette exceptionnalité s'est (pourtant) maintenue jusqu'à ce jour - si l'on suit les remarques de Santiago Allende et Nicolás Del Zotto (2018) - par des rares notes biographiques⁴²⁰ qui lui ont fait jouer un rôle subordonné dans l'histoire de la militance révolutionnaire de 1955 jusqu'à 26 janvier 1977, c'est-à-dire lorsqu'Eguren avait été détenue et disparue dans l'ESMA. De sa détention l'on sait qu'elle avait été installée dans l'une des niches de la *Capucha* - à côté d'Ana María Martí -, qu'à cause des tortures elle avait souffert de douleurs terribles aux jambes enchaînées, que plus d'une fois elle avait exclamé que les marins avaient accompli un désastre car ce qu'elle voyait était un génocide et qu'elle avait été assassinée en avril 1977 à ses 52 ans (SEOANE 2014). En d'autres termes, lorsqu'Eguren est apparue politiquement et publiquement, elle l'a fait principalement comme une *compañera* « de »⁴²¹.

Noguera (2019, 101) a remarqué que si bien beaucoup de femmes étaient entrées dans ces organisations en couple, elles étaient auparavant passées par des espaces d'activation divers (assemblées, actes, réunions, marches) et de sociabilité (autour de la famille et/ou amitiés) leur permettant de se penser comme une partie d'un mouvement générationnel qui les avait convoquées à l'action politique. Elles étaient donc arrivées à la militance mues par le désir de chercher leurs

⁴²⁰ Entre la fin des années 1980 et le début des années 1990, deux intellectuelles liées à la production d'études de genre - Claudia Korol et Bellucci - avaient composé des premières notes bibliographiques d'Eguren : Korol dans le cadre d'une biographie de Guevara (*El Che y los argentinos*, Buenos Aires, Éditions Dialéctica, 1988) et Bellucci avec un article (« Alicia Eguren y el peronismo contestatario », *Todo es historia*, vol.25, n°288, juin 1991, pp.41-45) annonçant un livre sur Eguren qui n'a pas (à ce jour) encore été publié. Dans le domaine de la gauche, Roberto Baschetti a diffusé une fiche concernant Eguren dans son site web (où l'ancien militant rappelle le militant.e.s du péronisme révolutionnaire un.e par un.e) et Horacio Tarcus l'a insérée dans son *Diccionario biográfico de la izquierda argentina*. Miguel Mazzeo – chercheur depuis la fin de 1990 de la pensée de Cooke – a publié dans son dernier livre (*El Hereje. Apuntes sobre John William Cooke*, Buenos Aires, El Colectivo, 2016) un chapitre biographique sur Eguren. Finalement, un documentaire *Alicia & John, el peronismo olvidado* a été produit par Carlos Castro et diffusé en Argentine en 2008. Pour ce qui concerne en revanche les encore plus rares publications où Eguren apparaît comme protagoniste, il faut mentionner le livre de journalisme d'investigation avec une perspective de genre de Seoane (*Bravas. Alicia Eguren de Cooke y Susana Piri Lugones. Dos mujeres para una pasión argentina*, Buenos Aires, Sudamericana, 2014) et l'article de Del Zotto et Ruiz Díaz « Viva la patria revolucionaria : Alicia Eguren en Nuevo Hombre » (in *Nuevo Hombre : edición facsmiliar*, Buenos Aires, Ediciones Biblioteca Nacional, 2015, pp.41-45). Depuis octobre 2017, l'archive documentaire Alicia Eguren et John William Cooke du Département d'Archives de la Bibliothèque Nationale Mariano Moreno a été ouvert au public. Cette archive a maintenu l'unité des documents, en se considérant une archive Eguren-Cooke. Cette décision a été prise avec l'argument de l'impossibilité de distinguer clairement le.a producteur.trice des documents donnés par le fil et seul héritier d'Eguren, Pedro Gustavo Catella, ainsi que par le militant péroniste et ami intime d'Eguren Carlos Lafforgue. Eguren avait réussi à cacher les cendres de Cooke - déposées dans la crypte familiale de Juan Manuel Abal Medina en 2006 par Juan Carlos Álvarez et finalement dispersées dans la fleuve de la Plata en septembre 2014 (MEYER 2014b) - et ses manuscrits ainsi que les lettres que les deux s'étaient envoyé.e.s.

⁴²¹ Mazzeo (2016) a entamé ses « Notes » en affirmant qu'*Alicia* n'avait jamais réussi à passer inaperçue. Ensuite, il a décidé de rappeler que la *compagne de Cooke* était appelée péjorativement la *Cookskaya* (en allusion à la compagne de Vladimir Illich Lénine, Nadiesha Krupskaja) pour finalement (prétendre de) la réhabiliter en écrivant que le couple ne respectait pas les modes conjugales de l'époque car la leur était une relation d'hérétiques, voire d'excentriques. La relation (dite) jamais subalterne consolidée dans la clandestinité aurait fait d'Eguren et Cooke les analogues des français.es Beauvoir et Sartre. La personnalité dite beaucoup moins ascétique et beaucoup plus sensuelle d'Eguren l'aurait mise en compétition avec les femmes militantes de la politique bourgeoise du péronisme. Ses dits gestes sévères et son rappelé comme caractère inflexible (dont l'on a précisé qu'ils sont généralement associés au masculin), l'auraient en revanche distinguée parmi les militantes de gauche des années 1970.

identifications politiques et leurs lignes idéologiques en conformité au concept de nébuleuse organisationnelle cogné par Cucchetti (2010, 15-16) afin de réfléchir sur la sociabilité juvénile et notamment sur le militantisme et la prolifération d'organisations de militance (sans des stricts rattachements à des partis) des années 1960 et 1970. D'après ce chercheur, cette nébuleuse s'était exprimée dans la circulation d'acteur.trice.s individuel.le.s, d'organisations et de représentations. Cette circulation a mené Cucchetti à questionner avant tout l'utilisation spontanée de certains clivages politiques depuis un point de vue indistinctement partisan pour comprendre la militance des années 1960-1970 dont la modalité politique principale avait été l'organisation de cadres. Cette modalité de participation politique s'était ouverte, d'après Cucchetti (2010, 27), avec les nouvelles manière extra-institutionnelles de faire la politique surgies avec la construction d'un mouvement intégral catholique argentin (renforcé par la crise du libéralisme dans les années 1930, lié aux FFAA où le christianisme fonctionnait comme discours nationaliste de substitution et voué à christianiser la société par la pénétration de la société – partis, syndicats, militaire, quartiers, universités, etc. – au nom des croyances religieuses) ainsi qu'avec la proscription du péronisme et ayant impliqué tant des péronistes que des non-péronistes. Les oppositions droite/gauche, révolutionnaire/réactionnaire et péroniste/antipéroniste ont rendu invisibles, pour ce sociologue, une énormité de circuits politiques utilisant des options plus complexes pour agir politiquement, à savoir des modalités de participations politiques canalisées dans des groupes qui ne peuvent pas être définis comme des partis même si l'objectif de construire ou prendre le pouvoir politique était central. L'organisation avait acquis un statut central (intégral) dans la vie de ses membres qui étaient conçu.e.s – par la même organisation – comme des militant.e.s qui depuis leurs propres formations organisationnelles auraient été, dans un futur, des leaders ou des dirigeant.e.s. La porosité des frontières entre ces groupes a été, d'après Cucchetti (2010, 61), avertie dans les trajectoires organisationnelles et individuelles qui partageaient non uniquement le communément appelé climat de l'époque mais également les mêmes réseaux de socialité. En ce sens, il s'agit d'une circulation ample et étendue à la fois d'idées (le problème de la violence, la volonté de transformer le monde, la relation avec Juan Perón, le sens du sacrifice, l'intégrisme exigé par la politique et l'importance hautement relative de la démocratie) et d'acteur.trice.s et d'organisations qui avaient marqué un proto-moment de réciprocity, contacts et trajectoires. Tant Bartolucci (2017) que Pozzoni (2017) ont remarqué, depuis l'étude de trajectoires militantes dans les zones respectivement de Mar del Plata et de la Province de Buenos Aires, que cette sociabilité juvénile d'encadrement à la militance a fait référence tant à l'existence de contacts labiles et fluides parmi les différentes organisations militantes qu'à une recherche de s'impliquer dans la politique de jeunes qui pouvaient ou pas avoir déjà des convictions politiques définies. D'après Pozzoni (2017, 30) le choix pour l'une ou l'autre organisation avait obéi principalement au hasard

des contacts. Ce hasard a concerné, d'après un militant de Montoneros (Eduardo in NOGUERA 2019, 94-95), également le processus de péronisation dont le moteur principal avait été un esprit de participation politique et intellectuelle. D'après Eduardo, l'option pour le péronisme de beaucoup de militant.e.s Montoneros n'était pas survenue pour continuer ou se différencier d'une tradition familiale, mais à cause du tissu de relations qui s'étaient formées au fur et à mesure dans les universités et les communautés chrétiennes de base ainsi qu'à cause de l'approchement aux secteurs populaires. Ce constant n'a pas signifié, d'après Noguera (2019, 105), que la distance plus radicale entre les générations de parents et de fil.le.s caractérisant l'époque de modernisation argentine n'avait pas habilité l'émergence d'une vie alternative ou une contre-culture juvénile (exprimée entre autres dans la musique, les vêtements, les pratiques de sociabilité entre paires, les changements dans la sexualité et les transformations dans les familles), mais qu'il est impossible de tracer de manière linéaire les origines politico-familiales et le choix et l'incorporation postérieure dans les groupes d'appartenance autres à la famille. C'était finalement dans cette recherche politisante stimulée par le climat de l'époque (politique, culturel et social) de ruptures où la militance s'était progressivement transformée dans une forme de vie que les filles avaient trouvé et changé leurs partenaires (ANDÚJAR 2009, 29). Ces espaces étaient les écoles y compris (ou surtout) catholiques, le voyage des diplômé.e.s de jeunes d'environ 17 ans (ROBLES 2005, 55), les universités, les quartiers, les secteurs de l'Église tiers-mondiste comme la cathédrale de Resistencia où avait milité le prêtre qui avait abandonné l'habit pour entrer dans Montoneros Ruben Dri (in DIANA [1996] 1997, 391-397), les *villas* où travaillaient également les nonnes des congrégations féminines et religieuses qui, sous l'élan du Concile Vatican II, avaient commencé à supprimer leur clôture et se mettre en contact avec le peuple péroniste (ANDÚJAR 2009, 51-62) et les campements de travail organisés (une fois par an, d'une durée d'un mois) dans le Grand Chaco⁴²² depuis la moitié des années 1960 entre autres par la Jeunesse Universitaire Catholique et la Jeunesse Estudiantine Catholique liée à l'assesseur du Collège National de Buenos Aires, Carlos Mugica. Ce type de campement, organisé depuis 1964 par le prêtre jésuite Ignacio *Macuca* Llorens à Mendoza, s'était nationalisé en 1966 et il avait continué jusqu'à 1972 dans le nord de Santa Fe, Neuquén, Cutral Có, Cipolletti, General Roca, Salta, Santiago del Estero et Catamarca (NOGUERA 2019, 91). Mugica estimait que les étudiant.e.s devaient connaître

⁴²² Situé aux marges de l'Argentine, le Grand Chaco Argentin (comprenant les Provinces du Chaco, Formosa, nord-est de Santiago del Estero, nord de Santa Fe et sud-est de Salta et de Tucumán) avait été soumis au cours des années à des politiques différentes d'insertion productive à partir de ses ressources naturelles : si depuis la fin de XIX^{ème} siècle l'on avait exploité le quebracho et le tanin extrait (outre qu'à la luzerne cultivée et le bétail ovin et caprin), à partir de 1920 l'on avait incorporé la cultivation de coton qui était devenue hégémonique. En suivant José Martín Bageneta (2014, 2), chacune de ces étapes avait signifié l'avancement dans l'occupation de l'espace – une avancée continue sur une frontière imaginaire du territoire pour l'incorporer à la production – car si avec le cycle forestier l'on avait colonisé le sud-est du Chaco, pendant le cycle cotonnier le centre et le sud-ouest aussi avaient été emparés par les moyens et les grands producteurs. Malgré la crise du coton générée par l'apparition de la fibre synthétique et l'application d'une conception développementaliste de l'État qui avait cessé d'intervenir et de réguler le marché après le renversement de Juan Perón en 1955, la superficie agricole dans cette région avait continué à augmenter entre 1960 et 1974 vu que les producteur.trice.s avaient capitalisé leurs terrain par d'autres cultivations comme le tournesol, le sorgho et le blé.

à fond ce qu'il signifiait être un travailleur.se.s de l'Intérieur de l'Argentine, c'est-à-dire l'Argentine profonde véritablement et sincèrement catholique (CUCCHETTI 2010, 36). En 1966, ensemble à 13 autres étudiant.e.s, Abal Medina, Firmenich et Daleo (ayant déjà le titre d'enseignante) étaient parti.e.s comme missionnaires évangéliques dans la petite localité de Tartagal (Province de Santa Fe) afin de prêcher et travailler avec les pauvres dans cette zone décimée par *La Forestal* (DIANA [1996] 1997, 244)⁴²³. Cosse (in ABRAMOWSKI et CANEVARO 2017, 36) a noté que l'ascétisme chrétien avait marqué la quotidienneté partagée et cependant cela n'avait pas empêché à ces jeunes de profiter des nuits de guitare et de flirts, même si les relations suivaient les styles paroissiaux et les règles de fiançailles formalisées. Par exemple, Daleo avait été amoureuse pendant des années d'un autre activiste chrétien, Jorge ; cependant, lorsqu'elle avait écouté sa déclaration amoureuse, elle lui avait répondu qu'elle devait penser si accepter d'être sa copine et elle lui avait offert sa joue pour le dire au revoir. Quant à Jorge, il lui avait demandé de maintenir au secret leurs fiançailles jusqu'à ce que le couple trouvait la bonne manière pour informer de cela sa mère. Suite à l'expérience de campement et le coup d'État d'Onganía, Daleo s'était éloignée de la Faculté de Philosophie et Lettres où elle était inscrite en Sociologie pour entrer à l'Université de El Salvador, travailler dans la librairie Hachette et continuer à rester en contact avec le Mouvement Familier Chrétien. D'après Cosse (2010, 147), ce mouvement était une réalité plus autonome de l'Église que l'Action Catholique. Dans les années 1950, son but avait été la promotion du mariage chrétien et la spiritualité conjugale à travers l'intensification de la vie communautaire et l'apostolat familial. En 1968, les président.e.s nationaux.les Domingo et Matilde Quarracino avaient réussi à plier l'organisation à la Théologie de la Libération. Cela avait comporté d'un côté un décentrement du mariage de la communauté familiale qui avait acquis un sens en fonction du social et, de l'autre, une ouverture aux problèmes des classes populaires et des jeunes. Cosse (2010, 150) a soutenu qu'il y eut ainsi une reformulation depuis le catholicisme du couple sexo-affectif qui affirmait la valeur de l'autonomie (sans pourtant méconnaître l'existence d'un ordre transcendant), décrétait que la liberté, la conscience et la responsabilité devaient confluer dans l'amour et rechassait l'infidélité conçue comme une expression de la morale bourgeoise. Ainsi, le mariage témoignait l'union personnelle des conjoint.e.s qui devaient éduquer leurs enfants pour l'avènement d'un monde meilleur. En 1967, ensemble à son partenaire *le Maigre* – ainsi qu'avec Abal Medina, Arrostito, Ramos, Firmenich - Daleo avait formé en 1967 un groupe politique d'une trentaine de militant.e.s (tou.te.s mineur.e.s de 25 ans) qui, en se séparant de Mugica

⁴²³ Née en 1872, cette entreprise anglaise était arrivée à être la première productrice au niveau mondial de tanin (extrait du 90% des bois de quebracho). Elle avait fondé presque 40 villages, 30 usines, 400 km de voies ferrées et des ports et possédait sa propre force policière connue avec le nom de « *los cardenales* ». Depuis 1919, les syndicats de travailleur.se.s de cette entreprise avaient entamé une série de protestations (notamment à l'encontre de licenciements massifs) qui s'était conclue le 29 janvier 1921 avec la révolte ouvrière finale, à savoir la tentative de prise des fabriques situées à Villa Ana et Villa Guillermina. Ce soulèvement s'était avéré un massacre. La répression de la Gendarmerie volante avait torturé, violé et assassiné environ 500 personnes. En novembre 1922, *La Forestal* avait rouvert ses usines pour ne les fermer – ensemble aux villages - qu'en 1960, lorsque la zone était devenue désertique.

en raison de l'indisponibilité de ce dernier à promouvoir l'action armée, réalisait des distributions de tracts et des actions de propagande et distribuait la revue *CyR*. Le Commando Camilo Torres⁴²⁴ honorait en effet ce prêtre mort en combat à l'encontre des militaires colombiens. Ce groupe – formé par la plupart de jeunes ayant réalisé du travail social-chrétien dans la Ville Pueyrredón de la Capitale Fédérale (SAIDON 2012) et dissout un an et demi après et dont certain.e.s de ses militant.e.s avait par la suite formé un autre groupe, les Commandos Péronistes de Libération, dont l'objectif était de créer un foyer de guérilla (ABRAMOWSKI et CANEVARO 2017, 36) - assistait à des réunions sur l'Histoire Nationale données par Cárdenas, Hernández Arregui et Cooke. Alors qu'Arrostito (ayant entre 1965 et début de 1967 milité avec son mari Rubén Roitvan dans l'ARP) de 26 ans et son nouvel partenaire (connu dans l'ARP lorsqu'il avait 19 ans et – selon sa responsable Peralta in SAIDON 2012 – il était très inexpert, enfant et amoureux) Abal Medina⁴²⁵ avait entrepris un voyage de formation militaire, entre 1967 et 1968, à Cuba à travers Eguren pour participer à la première convocation internationale de l'OLAS à La Havane (créée avec le but de coordonner la lutte antiimpérialiste sur une échelle continentale) de laquelle le couple s'était dissociée pour créer ce qui était devenue Montoneros, Daleo (in DIANA [1996] 1997, 248) - qui avait voyagé au Chili pour réaliser un cours d'alphabétisation avec Paulo Freire – avait été expulsé le 16 novembre 1968 du groupe pour avoir mis en question la direction. Avec d'autres militant.e.s expulsé.e.s et des personnes nouvelles que chacun.e avait connu, Daleo avait formé un groupe de la JP où elle avait milité tout au long de 1969 jusqu'à ce qu'elle avait été détenue pour 15 jours pour acte illicite de distribution de tracts. Un problème familial avait obligé son partenaire à se transférer à Santiago del Estero : soit l'on milite en couple soit l'on ne milite pas – il lui avait dit. Daleo avait arrêté de militer jusqu'à la fin de 1972, à savoir lorsqu'elle avait rompu sa relation amoureuse. En 1973, Daleo était entrée dans une JP-Montoneros du quartier Parque Patricios de la Capitale Fédérale et elle avait travaillé dans un programme d'alphabétisation promu par le ministre Taiana.

Tout comme Oberti, Noguera (2019, 101) a affirmé que l'université avait été pour les femmes le pont principal d'où beaucoup d'entre elles s'étaient approchées à la militance révolutionnaire. Il est

⁴²⁴ Camilo Torres était un prêtre colombien qui en 1965 avait quitté le ministère en estimant qu'il fallait défendre la révolution violente en accord avec l'idée que les minorités ne cèdent aisément leurs privilèges. En pratiquant son désir d'aider les prochain.e.s efficacement – ce qu'il avait appelé l'amour efficace - il avait participé à la guérilla de l'Armée de Libération Nationale. En février 1966, il était mort en combat (LANUSSE [2005] 2007, 52). Pour ce qui concerne le Commando Camilo Torres argentin comme l'un des groupes ayant par la suite formé Montoneros, Daleo (in DIANA [1996] 1997, 246) a rappelé que le 1^{er} de mai 1967, lors d'une messe organisée par la Fédération des Circuits Catholiques des Ouvrier.e.s et célébrée par le cardinal Antonio Caggiano, Elorrio avait essayé de lire un tract signé par le Commando Camilo Torres inaugurant ainsi publiquement son activité politique. Pour cet action avaient été détenu.e.s Abal Medina et Casiana Josefina Ahumada de Leloir.

⁴²⁵ Juan Manuel Abal Medina (in CASTRO 2008) a rappelé qu'Eguren, lors de la grève au frigorifique avait recherché différents groupes de jeunes disposé.e.s à appuyer cette conjoncture. Les frères Abal Medina avaient été déjà invités à cette époque dans une maison à Avellaneda (Province de Buenos Aires) où elle lui avait présenté Cooke qui, après quelques jours, avait été désautorisé publiquement tant par le nouvel CCSMP que par Juan Perón lui-même : ils l'avaient labélisé de fou, terroriste et communiste. Saidon (2012) a également rappelé qu'après le voyage à Cuba d'Arrostito et Abal Medina, les deux avaient rompu avec García Elorrio, lui aussi rattaché à ce moment-là à l'ARP.

remarquable qu'en 1950, l'Argentine avait occupé la IX^{ème} place en termes de femmes inscrites dans des instituts d'enseignement supérieur alors qu'en 1970 elle avait occupé la première avec Costa Rica et Panamá (NOGUERA 2019, 114). Les étudiantes s'étaient insérées dans les fronts divers (militaire, syndical, étudiant, de quartier) proposés au sein des universités publiques et privées notamment des facultés les plus agitées et révolutionnaires comme les humanistes (Philosophie et Lettres, Beaux-Arts, Psychologie, Droit, Histoire, Sciences de l'Éducation et Service Social). Il faut noter que pendant les années 1970, il était assez commun tant la fluidité entre les parcours universitaires dans les sciences dures et faibles que la double carrière ainsi que le statut de travailleur.se-étudiant.e car l'incorporation des militant.e.s dans une activité productive était bien vue. Noguera (2019, 123) a remarqué que les emplois domestiques en noir – outre à l'enseignement, l'infirmerie et les travaux d'administrations de bureaux public et privés (peu étaient des ouvrières) - avaient été les options de travail de plusieurs militantes qui outre à étudier pouvaient également avoir des fil.le.s et, en conformité à la notion d'extension universitaire pour sortir de l'île universitaire, militer ou vivre dans des quartiers populaires selon la double idée qu'il fallait se socialiser avec les problèmes du peuple et redonner au peuple les bénéfices dérivés de l'accès à l'éducation supérieure gratuite. L'objectif du travail de ces militantes avec généralement plusieurs encadrements (JP, JUP et finalement l'AE) dans les quartiers était la génération d'organisation face aux problèmes de santé, éducation et logement et la fomentation des, appelé.e.s, leaders naturel.le.s (ou référentes de quartier) où beaucoup avaient été des femmes ayant historiquement accompli la fonction de garantes de ressources (collecte et distribution) fondamentales pour préserver la vie et donner continuité à leurs communautés d'appartenance (NOGUERA 2019, 157). Noguera (2019, 116) a soutenu que la formation universitaire avait répondu à des désirs individuels mais que la militance avait influé dans cette décision. En particulier, l'on priorisait des domaines disciplinaires en fonction du travail et du projet politique. Il s'était également passé que du haut des organisations, l'immatriculation dans une faculté précise leur était ordonnée avec le but de maintenir ou développer des groupes et cellules politiques. Formées dans ces espaces, les filles avaient commencé à contester leurs parents non uniquement en termes politico-idéologiques mais également un modèle de domesticité conçu comme traditionnel et duquel elles – en tant que nouvelle génération – voulaient prendre des distances et se différencier non pas forcément pour l'abandonner vu que l'une des tâches révolutionnaires était d'essayer de produire un changement dans les familles d'origine. Autrement dit, les militant.e.s étaient censé.e.s – tant dans Montoneros que dans le PRT-ERP – travailler politiquement avec leurs familles pour les insérer dans le processus révolutionnaire. Elles servaient notamment au moment de la chute d'un.e militant.e : la famille originaire (ayant souvent appuyé l'action militante des enfants, c'est-à-dire la participation politique par-delà le choix du groupe politique) était conçue comme l'alliée et le noyau des relations

les plus importantes et les plus durables. Les détentions des militant.e.s avaient en effet au fur et à mesure accéléré et concrétisé ce travail politique entre les jeunes et les parents s'étant organisé autour de visites dans les prisons des proches des détenu.e.s militant.e.s et des tentatives d'amélioration des conditions de détention. Ce travail conjoint s'était matérialisé dans les Commissions de Solidarité et dans la *Commission de Proches des Détenu.e.s Politiques, Étudiant.e.s et Syndicats* parues également dans l'ouvrage de Diana ([1996] 1997, 17), amie et camarade du Collège Normal Alejandro Carbó de Córdoba de la militante de Montoneros disparue en 1979 Adriana *Patricia* Lesgart après avoir organisé un circuit de témoignages contre les violations de DH à présenter devant la CIDH. L'auteure a rappelé qu'après le massacre de Trelew du 22 août 1972 où la sœur Susana de Lesgart avait été tuée, *Patricia* – étudiante universitaire de Sciences de l'Éducation - avait adhéré à la ligne seconde de Montoneros qui considérait les *compañero.a.s* détenu.e.s non pas comme perdu.e.s mais comme encore des militant.e.s devant être pris.es en charge par l'Organisation juridiquement, personnellement (essentiellement les contacts avec leurs familles) et politiquement (la continuation de la discussion politique avec ces *compañero.a.s*). Ce ne fut qu'à la fin de 1972 que Montoneros avait développé une structure organique d'assistance à ses détenu.e.s garantissant un service de communication permanent entre ses prisonnier.e.s et l'Organisation. Cette structure avait été dissoute en 1973 avec l'arrivée du péronisme au gouvernement et Lesgart – en couple avec Héctor *Juan* Talbot Wright - avait finalement participé à la fondation de l'AE du Centre de la Capitale Fédérale.

Il a été en tout cas certain pour les militantes qui avaient changé de Province d'origine (pour des motivations antérieures d'étude et travail ou pour des ordres liés directement à la militance conformément à l'objectif de créer les conditions pour développer nationalement l'organisation, pour garantir la formation de nouveaux.les membres et pour reformer des cellules) que la distance de leurs parents leur avait permis d'agir plus librement la quotidienneté de leurs vies, leurs militances et leurs sexualités. Cette expérience leur avait permis de se penser avec une plus grande autonomie par rapport à leurs fonctions sociales. Cette position différente a été généralement considérée en termes d'un processus d'acquisition de pouvoir leur permettant de ne pas se sentir inférieures aux hommes tout en pouvant localiser leur *machismo* notamment dans les traitements différents selon le sexe. La coexistence entre les sentiments de discrimination et d'*empoderamiento* a été expliquée par certaines militantes (in NOGUERA 2019, 140) par la présence du machisme et l'absence de justification de celui-ci ayant notamment caractérisé la morale (sexuelle) révolutionnaire. Noguera (2019, 102-103) a rendu compte que la mémoire de certains militants de Montoneros a façonné une manière d'expliquer l'entrées des femmes dans la politique et l'organisation après 1973 comme « par voie vaginale ». Cette forme d'entrer a marqué une différence entre les premières militantes qualifiées comme convaincue (politiquement) et autonomes et les secondes entrées massivement – lors de la

période d'engraissement de Montoneros - et (donc) non pas pour conviction mais pour la reproduction (sexuelle) d'idéologies. Martín (in NOGUERA 2019, 104), en rappelant qu'à cette époque les militants parlaient de « captage vaginal », a rendu compte de l'utilisation du sexe comme moyen pour recruter des militantes dans une organisation et l'utilisation de la beauté de celles-ci pour accrocher et faire engager les hommes – surtout les ouvriers – dans la militance. En ce sens, la sexualité avait été mise au service – entre autres dans cette forme - de la pratique politique et cela n'avait été possible que par les militantes plus grandes. Noguera (2019, 144) a en effet également remarqué que les militantes de longue date se sont considérées comme les initiatrices d'un processus de sexualité plus libre grâce à l'utilisation de la pilule contraceptive (les différenciant de leurs mères). Elles ont quand même remarqué que les militantes plus jeunes avaient vécu une libéralisation sexuelle majeure.

4.1.2. Le Groupement Evita

L'utilisation sélective de certains attributs liés à l'image d'Eva Perón avait légitimé, stimulé et limité la participation politique féminine péroniste. Sur le n°19 de *El Descamisado*, Oberti (2015, 107) a mis en exergue que Montoneros avait annoncé l'officialisation de son front féminin⁴²⁶, l'AE, en soulignant qu'une pensée d'Eva en était à son guide : l'objectif de racheter la femme, à savoir la tâche de conduire les femmes péronistes au travail politique. La fonction principale de ce front était d'organiser politiquement les femmes péronistes principalement des secteurs populaires et de développer pour et avec celles-ci une tâche sociale visant à améliorer les conditions de vie de leurs familles et de leurs environnements (GRAMMÁTICO 2012, 14). Les femmes devaient s'organiser séparément en tant que femmes car elles n'avaient pas le même niveau de conscience et d'activité politique que les hommes. Cela était *évident* par la réalité (à transformer) qu'il y avait davantage d'hommes dans le travail actif. Ce déficit de femmes dans l'activité politique - lié à leur moindre éducation et formation par rapport aux hommes - avait été lu comme la conséquence de la surcharge de travail que les femmes du peuple étaient censées accomplir dans leurs vies et notamment de la somme du travail salarié avec les obligations d'épouse et de mère : le travail domestique et l'éducation des enfants. La quantité de tâches que ces femmes devaient exécuter quotidiennement ne laissaient pas de temps pour lire, participer aux unités basiques et apprendre comment s'organiser pour adhérer au processus révolutionnaire (OBERTI 2015, 108). Les tâches politico-sociales proposées pour les femmes affiliées étaient conçues comme étant relatives au bonheur du peuple, à la défense des droits de la femme et des enfants ainsi qu'à exiger le rapatriement des dépouilles d'Eva Perón (OBERTI

⁴²⁶ Un groupement similaire avait été expérimenté également par le PRT-ERP. L'ouverture d'un front de masse destiné au travail politique avec des femmes de l'ERP, en avril 1973, était due à l'augmentation de la militance féminine. Le 40% des membres de l'ERP étaient des femmes, entre 20-30 ans, de secteurs urbains ou ruraux à dépendance de l'insertion régionale du Parti. Par l'insistance d'un groupe de militantes, l'ERP avait constitué formellement le *Frente de Mujeres* qui avait fonctionné seulement dans deux régionales comme une expérience pilote (GRAMMÁTICO 2005, 27). Noguera (2019, 246-254) a analysé le Front des Femmes à Córdoba alors que Laura Pasquali (« Narrar desde el propio género. La militancia de mujeres en la guerrilla marxista en Argentina », XI^{ème} Journées Inter-écoles, Université Nationale de Tucumán, 2007) celui du Chaco et de la région du Nord-Est de l'Argentine.

2015, 43). Cette dernière tâche était liée à la réalisation de la promesse-pensée de la Patronne Spirituelle et Martyre du Travail de rester – vive ou morte – ensemble à ses *descamisado.a.s* pour lutter et détruire la race des oligarques, des bradeur.se.s de la Patrie et des marchand.e.s exploitant.e.s du peuple. Concrètement, il s’agissait de se soucier des garderies et du soutien scolaire, du contrôle des prix, des vaccins, des dispensaires, de l’eau, des installations sanitaires de base, des tâches communautaires d’hygiène et d’assainissement des quartiers y compris des arrangements et de l’aide dans les écoles (connues comme des opérations de reconstruction), d’organisation de colonies de vacances d’été pour les enfants à faible ressources, de spectacles pour enfants et de festivals, de l’alphabétisation des adultes ainsi que de l’assistance aux enfants et aux femmes enceintes (GRAMMÁTICO 2012, 76-77 ; OBERTI 2015, 112)⁴²⁷. Oberti (2015, 43) a remarqué que, même si plus rares, d’autres tâches avaient été la revendication pour le salaire des femmes au foyer et, dans une encore mineure mesure, celle pour l’égalité salariale entre hommes et femmes. En tout cas, a affirmé Grammatico (2012, 84 et 86), l’AE avait toujours souligné que ses activités étaient des travaux politiques. D’après ses analyses, les activités de l’AE surgissaient des inquiétudes des femmes du quartier qui s’approchaient aux (et, dans certains cas, avaient même mis à dispositions pour des réunions leurs maisons transformées en) Unités Basiques à la recherche de solutions à des problèmes variés qui entravaient la bonne marche de leur quotidienneté et de celle de leurs familles. Ces consultations étaient traduites en demandes devant les autorités ou en actions comprises et réalisées au nom et au sein de l’AE comme parties intégrantes de la Reconstruction Nationale incarnée par le gouvernement justicialiste. Appelées également conversations et entendues comme des zones médianes entre la vie publique et la vie privée, Grammatico (2012, 93) a souligné que la mise en dynamique propre à ces rencontres (en tant que moyens) avait donné lieu à des processus d’apprentissage politique. Parmi les capacités acquises, la chercheuse a insisté sur la prise de parole en public des femmes tant des quartiers que des dirigeantes⁴²⁸ ainsi que sur leurs capacités – abouties ou pas - de faire monter à la superficie les inconvénients de leurs vies quotidiennes, les questions sur les traitements reçus, les harcèlements sexuels et leurs désirs et aspirations à voix haute de façon à que ces thématiques avaient pu circuler, être échangées, même partagées et – dans quelques cas -

⁴²⁷ La participation aux activités – et notamment aux colonies de vacance pendant l’été de 1973-1974 très fréquentées – ne nécessitait pas l’adhésion des mères à l’AE (GRAMMÁTICO 2012, 51). Grammatico (2012, 77) a souligné que les opérations de reconstruction avaient été organisées le plus souvent en collaboration avec d’autres fronts (la JP, la UES et/ou le MVP). L’une des œuvres les plus importantes auxquelles l’AE avait participé fut la construction d’un jardin d’enfants dans la zone Eva Perón. Cette structure avait été pensée par l’étudiante de Philosophie et Lettre de l’UBA, hôtesse, mannequin et militante de la JP Marianne Erize Tisseau (*La Montonera* de la chanson de Joan Manuel Serrat qu’elle avait connu pendant un voyage en Europe à l’occasion du Mai Français). Ce jardin avait pourtant eu une courte vie car il avait été démoli dans le cadre de l’éradication de la *villa* (GRAMMÁTICO 2012, 78). L’AE avait appuyé les locataires de la Capital Fédérale et les ouvrier.e.s de l’Union de Transports Automoteur à résister aux expulsions.

⁴²⁸ Parmi les témoignages que Grammatico a décidé de citer, il y a celle de Cristina Barrionuevo qui a rappelé d’avoir développé des habilités oratoires propre d’une leader charismatique ainsi que celle de la dirigeante Nina Burgo traitant de la manière dont Simona Gómez avait appris à porter plainte d’une usine à l’autre de Grand Bourg en assumant la leadership de la contestation pour exiger le petit-déjeuner (une tasse de lait) dans les écoles.

organisées⁴²⁹. C'est de cette manière-ci que Grammatico (2012, 85 et 94) a analysé le processus de politisation des attitudes et pratiques des femmes des quartiers et des *villas* qui s'étaient approchées à Montoneros et qui avaient participé aux propositions de l'AE pour finalement soutenir la thèse que cette forme de politisation – rendue possible par et dans l'espace de l'AE - avait permis de revoir et questionner de façon embryonnaire plusieurs dimensions des vies des femmes (y compris des jeunes militantes) jusque-là pensées et vécues comme naturelles en faisant débarquer dans le domaine politique des nouvelles significations, valeurs, pratiques et relations. Cette analyse permet par conséquent de rendre compte d'une manière complexe de tisser des liens entre le peuple et l'avant-garde de Montoneros – y compris par-delà une évaluation en termes de succès et échecs - à l'aube de la décision imminente d'entrer en clandestinité en regardant cette relation-ci tant au sein d'un front politique (l'AE) qu'entre la CN et les fronts dans son ensemble.

Divisée en Régionales, l'AE avait développé sa politique, dans certains cas, à partir d'un travail déjà existant dans les quartiers populaires où la présence de groupes politiques et sociaux (y compris péronistes) datait de plusieurs années. L'AE-Régionale III dirigée par Leticia Jordán avait eu des contacts dans la ville de Córdoba avec la Coordination d'Unités Basiques Féminines qui était liée à la TRP (déjà avant l'ouverture électorale) et déliée de la RF. Dans cette Coordination avaient conflué les nouvelles et les vieilles militantes péronistes de la RP (comme *Gogo Montes* et *Luisa Montaldo*) en lançant son propre programme politique et en désignant ses commissions consultatives. Noguera (2019, 176-188) a remarqué que cette Coordination et l'AE avaient été deux instances organisationnelles différentes bien qu'idéologiquement proches pour ce qui concerne le lieu politique de la femme péroniste dans le processus de libération national, la loyauté à Juan Perón et la dénonciation de la bureaucratisation de la RF qu'elles voulaient occuper depuis l'intérieur⁴³⁰. Différente avait été l'installation de l'AE dans la Zone Eva Perón composée par les quartiers *Inmigrantes*, *Güemes*, *YPF*, *Comunicaciones*, *Laprida* et *Saldía* (aujourd'hui *Villa 31 de Retiro*). Dans cette dernière *villa* organisée et à majorité péroniste avait été destinée la déléguée de l'AE pour la zone de la Capitale Fédérale *Patricia Astelarra*, c'est-à-dire une dirigeante estudiantine se dédiant complètement à la militance depuis 1970 (GRAMMÁTICO 2012, 51). *Astelarra* – entrée dans

⁴²⁹ C'est très intéressant le chapitre final de l'analyse de Grammatico (2012, 112-115) intitulé « Sédiments de l'expérience » avec lequel la chercheuse s'est éloignée d'une tradition qui a tendu à rendre compte de la militance révolutionnaire en termes de succès et échecs des expériences sur plusieurs échelles. Dans ce chapitre, Grammatico (2012, 115) a mis en évidence les manières dont les militantes avaient elles-mêmes essayé de capitaliser leur travail politique dans l'AE et à questionner certaines situations instituées comme naturelles en les façonnant comme politiques. Parmi ces femmes, la chercheuse a souligné qu'au fur et à mesure *Burgo*, *Dinora Gebennini*, *Barrionuevo* et *Sanz* ont tissé des liens avec le féminisme et/ou des mouvements de femmes et/ou des questions notamment de la violence familiale. Assidue participante des ENM et dirigeante d'ateliers avec les femmes de *Fuerte Apache*, *Astelarra* avait même essayé en 2003, avec un groupe d'anciennes militantes de Montoneros, à créer un groupe récupérant l'expérience de l'AE.

⁴³⁰ Suite à la fermeture de la part du CSJ des Unités Basiques liées à la TRP, la Coordination d'Unités Basiques Féminines Péronistes avait participé à l'acte organisée par l'AE le 4 novembre 1973 et elle s'était fusionnée à l'AE avec l'objectif d'unir les forces. Depuis ce moment, elle s'était appelé AE de la CUBFP même si ses militantes n'étaient pas encadrées dans Montoneros ; elles étaient des alliées politiques. Noguera (2019, 195) a constaté que beaucoup des militantes vieilles s'étaient depuis 1974 éloignées de l'organisation car elles ne partageaient pas la militarisation croissante et la décision d'abandonner les fronts légaux pour construire une Armée.

Montoneros en 1973 - avait préalablement travaillé pour constituer des liaisons non uniquement avec le club juvénile d'où était ressortie la JP (elle avait fondé l'Unité Basique « 17 d'Octobre ») en contact avec Descamisados, PB et Montoneros, mais également avec le Club des Mères⁴³¹ en écoutant leurs demandes, troubles et aspirations ainsi qu'en apprenant leur expérience politique développée pendant la RP et en se faisant par-là péroniste (vu qu'Astelarra provenait d'une famille de classe moyenne-haute et professionnelle). Pour cette raison-ci, l'AE avait été perçue tant par la déléguée que par ces membres comme la continuation du travail militant. L'AE - comprise ici comme une invention de Montoneros - renvoyait plutôt au résultat d'une décision politique de la CN qui avait réussi à capitaliser et à (ré)dynamiser (pour lui donner une orientation politique en accord avec sa lutte pour le Socialisme National) toute une série de travaux impliquant la participation de groupes de femmes agissant depuis longtemps dans leurs quartiers (GRAMMÁTICO 2012, 54). La reconnaissance et la canalisation de ces expériences de travail social comme politiques avait permis à certaines de ses agentes de monter dans leur rôle comme dirigeantes et/ou d'acquérir des nouvelles responsabilités et capacités⁴³² alors que la sensation initiale avait été, pour la plupart de militantes de Montoneros, très différente. Provenant pour la plupart de la classe moyenne et/ou haute urbaine, ayant effectué des études secondaires et/ou universitaires et/ou des expériences dans le marché du travail formel, certaines militantes de Montoneros avaient eu des difficultés à se mettre en relation avec les femmes qui s'étaient approchées aux Unités Basiques de l'AE⁴³³. Ensemble aux distances socio-économiques et culturelles entre ces responsables et les femmes des secteurs populaires, le peu d'engagement à inciter et encourager la croissance de l'AE de plusieurs déléguées ont été - d'après Grammatico (2012, 72) - les limites principales au développement des activités de l'AE.

Les décisions concernant la destinée des cadres de Montoneros étaient prises par la CN. Dans le cas de l'AE, si la majorité provenait de la JP-Régionales (et quelques-unes de la JUP et de la JTP), dans ce groupe avait conflué presque la moitié de jeunes femmes de Montoneros dont la plupart avait

⁴³¹ Le Club de Mères avait été fondé en 1912 par un groupe de femmes de classe haute dont le but avait été la lutte pour la diffusion d'activités hygiéniques afin d'améliorer la santé des enfants.

⁴³² Cette thèse de Grammatico (2012, 54-55) est découlée des interviews également avec Fátima Cabrera travaillant à Comunicaciones et avec Nina Burgo qui, au moment de l'assignation de la tâche de former une unité de l'AE, était responsable du Partido de General Sarmiento (Nord-ouest du Grand Buenos Aires). La chercheuse a également remarqué que ce type de situation - à savoir l'acquisition d'une signification et d'une qualification politique du travail social permettant de tisser des relations avec d'autres groupes et personnalités (péronistes) pour s'organiser en tant que péronistes - a été observée dans le fonctionnement d'autres fronts de masses comme le MVP et la JTP qui avait été créée par Montoneros en capitalisant le travail syndical préexistant pour contester notamment le contrôle ouvrier de la CGT.

⁴³³ Les expériences de vie auxquelles les responsables de l'AE avaient dû faire face contrastaient sur plusieurs points avec leurs histoires de vie. Dans le cas par exemple de Marta Álvarez, militante de l'AE dans le quartier Once de la Capitale Fédérale et grandie dans une famille nucléaire composée par sa mère, son père et sa sœur mineure, Grammatico (2012, 59) a mis en exergue que sa rencontre avec des jeunes filles de 14 ans enceintes sans savoir « de qui », des prostituées, des femmes battues et des mères abandonnées par les partenaires devant élever leurs enfants toutes seules avait été une expérience très forte. Álvarez (Archive Orale de Mémoire Ouverte, le 4 juin 2007 in GRAMMÁTICO 2012, 60) a rappelé qu'elle ne savait pas comment leur rendre accessible le message de Montoneros ; la militante se sentait ridicule à parler de Libération Nationale et du projet de l'organisation à une femme qui avait cinq enfants, vivait dans un *conventillo* et ne savait pas qui était le père du dernier enfant : qu'est-ce qu'elle pouvait lui enseigner de la faim, de la soumission, de l'abus, si elle savait déjà tout cela ?

avoué - comme la responsable de l'actuel Front des Femmes du Mouvement Evita, Susana Sanz (in ANDUJAR 2005, 498) - qu'au moins dans un premier moment elles avaient ressenti l'assimilation à ce front comme une dévalorisation de leur tâche militante en conformité (mais pas uniquement) à la *Ligne Politique-Militaire* de Montoneros diffusée à la fin de 1971 concevant la participation dans les structures partisans comme une méthode révolutionnaire secondaire de pair avec d'autres actes revendicatifs comme la grève, la prise d'usines et facultés, les combats de rue, les manifestations et les événements insurrectionnels. Parmi les militantes de Montoneros, il y avait le préjugé que les revendications des femmes populaires étaient des demandes à basse densité politique (GRAMMÁTICO 2012, 59). Bien que, comme l'a remarqué Tocho (2018, 123), la ligne de Montoneros avait créé entre 1973 et 1974 une position tactique pour gagner des espaces légaux afin de contribuer d'ici au projet stratégique du changement des structures, la plupart de ses militantes avait ressenti non uniquement que travailler avec des femmes n'était pas la même chose que travailler avec des hommes - étant donné que le monde était des hommes (Marta Álvarez in GRAMMÁTICO 2012, 57) - mais également que par le fait d'être passées du (ou aspirer au) contrôle d'un quartier entier à un travail juste avec les femmes (généralement de ce même quartier), elles avaient perdu (potentiellement) du pouvoir. Certaines avaient vécu ce passage comme une punition ou une destitution (la retraite de responsabilités supérieures durement méritées ou l'entrave à leur acquisition) et même comme une forme de discrimination (*Pourquoi les femmes à part ?*) en raison du fait - tant d'après Oberti (2015, 112) que d'après Grammatico (2012, 56) - qu'elles n'y étaient pas entrées de leur propre volonté mais par obéissance aux indications de la CN. Si d'un côté, comme l'a écrit Oberti (2015, 115), des femmes qui s'étaient déjà identifiées dans la militance - au sens universel - de Montoneros avaient finalement été forcées à assumer une particularité avec laquelle elles ne s'identifiaient pas nécessairement, c'est-à-dire l'identité de mère et épouse que le péronisme d'Eva et Juan Perón avait octroyée aux femmes péronistes⁴³⁴ et avec laquelle en tant que dirigeantes

⁴³⁴ Celui des femmes avait été un secteur identifié, d'après Oberti (2015, 144), non pas par des attributs perçus comme sortis d'une choix et ayant une histoire politique péroniste (la JP s'était définie par sa militance dans les quartiers, la JUP et la JTP par leurs activités et les *villeros* par la modification de leurs espaces vitaux) mais par le sexe féminin défini et imposé en tant qu'essence et dont la politisation renvoyait à un univers militant - le féminisme - historiquement rejeté par le péronisme lui-même. Indépendamment des bonnes intentions de Montoneros, Oberti (2015, 115) a remarqué que les femmes comme sujet politique avaient été définie ethnocentriquement à travers une particularité les différenciant du sujet universel. D'après les études de Karin Grammatico (2012, 64), les femmes étaient interpellées dans le discours politique public de l'AE à partir de leurs fonctions maternelles et domestiques en même temps que celui-ci avait exprimé les limitations que ces fonctions imposaient au développement politique féminin. Ces deux fonctions étaient réaffirmées, valorisées et recouvertes d'une nouvelle dimension : les femmes faisaient de la politique à travers leurs conditions d'épouses, mères et/ou femmes au foyer. Grammatico (2012, 65) a finalement soutenu que cet élément résiduel et en vigueur du péronisme des années 1940 (à savoir l'identité politique de femme fondée dans sa condition d'épouse et mère) s'était heurté avec les attentes personnelles des dirigeantes de l'AE par rapport à leur rôle dans Montoneros ainsi qu'avec leurs croyances par rapport aux voies principales à travers lesquelles la lutte révolutionnaire aurait dû transiter. Montoneros avait privilégié une lecture de la réalité où l'accent avait été mis sur un conflit entendu comme dérivé des relations économiques et sociales (mais) qui n'ait - comme l'a écrit Grammatico (2012, 69-70) - la possibilité de s'y approcher à partir d'une évaluation (ou valorisation) des problèmes concernant la situation (économique et sociale) des femmes et notamment les relations entre celles-ci et les hommes qui s'était pourtant avérée dans l'agir particulier de l'AE. La combinaison entre la lutte universelle et la particularité des femmes s'était exprimée dans Montoneros avant tout, d'après cette chercheuse, dans la condition de mère même lorsque l'on reconnaissait d'autres aspects de leurs participations.

politiques étaient entrées dans une certaine contradiction (GRAMMÁTICO 2012, 119), de l'autre, comme l'a remarqué Grammatico (2012, 58), la visibilité qui comportait l'entrée sur la scène politique publique avait dans certains cas soulevé des préoccupations. L'exposition dans les superficies du politique n'était pas le destin le plus désiré pour un.e combattant.e révolutionnaire. Inattendue, l'apparition progressive d'images fortes de femmes péronistes - comme des dirigeantes réelles de quartiers qui revendiquaient et contrôlaient ce territoire outre que leurs maisons où elles, en tant que *dueñas* pouvaient garder les affiches, les matériaux et les personnes - avait été possible car la particularité de l'AE était d'avoir développé un travail dans lequel les bénéficiaires étaient tant les femmes populaires que les militantes de Montoneros (OBERTI 2015, 113). Le travail politique de (ou la politisation effectuée par) l'AE consistait également à se regarder soi-même en tant que femme ayant des frustrations et à repenser sa place au sein de la société comme un objectif superposé aux objectifs généraux de Montoneros (OBERTI 2015, 114). En complexifiant la thèse ayant permis à Calveiro ([2005] 2008) de dénoncer le verticalisme et le paternalisme de (la CN de) Montoneros, à savoir celle du lien utilitaire entre ses cadres et les masses que (l'activité de) Montoneros aurait traité (en les rendant passives) comme groupes d'appui et gare de triage afin d'accumuler ses propres forces, Grammatico a posé son regard d'analyse tant sur la manière participante dont les personnes du peuple s'étaient approchées pour constituer un front politique qui, à son tour et grâce aux conditions de politisations octroyées par l'espace séparé (de seules femmes) et partagé avec Montoneros, avait pris en même temps des distances de l'orientation politique (jamais totalisante et finie mais toujours contestée et en construction) en développant une critique (embryonnaire) du paternalisme touchant à la fois aux positions des femmes dans la maison et dans la politique. Pour utiliser les mots de Grammatico (2012, 85), le travail de politisation de l'AE ayant créé des liens entre les dirigeantes de Montoneros et les femmes des quartiers avait agi sur la conscience féminine qui à son tour était (faiblement) intervenue sur (au sens d'un défaire-faire) le lien (critique) entre les militantes de Montoneros et la CN⁴³⁵. Autrement dit, à distance de 40 ans, cette chercheuse a abordé la capitalisation du travail politique de Montoneros en percevant des similitudes entre les groupes de *concienciación* féministes de la Capitale Fédérale des années 1970 et les réunions politiques de l'AE⁴³⁶. En tant que pratique politique, le dialogue et l'écoute lors des réunions étaient des éléments

⁴³⁵ Grammatico (2012, 94 et 98) a remarqué que les changements expérimentés au sein de l'AE n'avaient pas été suffisants pour que ce groupe était parvenu à proposer avec succès un appel pour revoir le lieu des femmes dans Montoneros ou pour récupérer (ou capitaliser) les questions (les travaux politiques) apprises autour des femmes et de la politique, c'est-à-dire leurs potentialités et leurs contraintes. Il semblerait donc que Montoneros n'avait pas su capitaliser cette manière (*a posteriori* qualifiée comme féministe) de faire la politique.

⁴³⁶ Au niveau de son quartier, Sanz a rappelé (pendant les journées organisées le 15 et le 16 octobre 2004 au Musée Roca où l'on avait discuté les expériences politiques des femmes pendant les années 1970) avoir été dans un groupe féminin qui avait développé une nouvelle vision d'être femme et militante sans pourtant pouvoir affirmer que toutes les femmes de l'AE qu'elle avait rencontrées lors des rassemblements nationaux la voyaient de cette manière-ci. Pour beaucoup de camarades, c'était un front de travail comme aurait pu l'être la JTP, un lieu où l'on militait (in ANDUJAR 2005, 499). Face aux difficultés qu'il y avait à travailler quotidiennement avec - voire, à s'approcher à - les femmes du quartier Usinas de San Rafael (province de Mendoza), cette dirigeante avait pris l'initiative

fondamentaux pour que les femmes aient pu commencer à questionner leurs rôles et leurs places dans la société en l'absence des hommes. Dans ces espaces, les femmes avaient découvert que leurs situations et questions personnelles n'étaient pas si particulières comme elles le pensaient et elles avaient pu les transformer en affaires politiques – en discriminations, subordinations et lésions d'autonomie - méritant d'être traités par le groupe (GRAMMÁTICO 2012, 73 et 94).

Avec la formation de l'AE, Montoneros n'avait pas accompli une tentative de s'aligner à la RF - composée du même numéro de représentantes au CS du MNJ des autres deux sections du péronisme et d'où dépendait le reste des autorités partisans - qui était en revanche jugée trop bureaucratisée et politiquement éloignée par rapport aux intérêts véritables des femmes et du peuple péroniste : *Mujeres son las nuestras, mujeres montoneras, las demás están de muestra*. Grammatico (2012, 17) a analysé la frontière séparant les vraies femmes (porteuses des valeurs nécessaires pour être considérées comme des femmes authentiques péronistes) de celles de la RF - censée être l'héritière du PPF d'Eva Perón - accusées d'avoir assumé une réalité (et une visibilité) d'échantillonnage⁴³⁷. L'insertion politique de Montoneros dans cette branche unissant officiellement les femmes péronistes a été expliquée par Grammatico (2012, 38) comme étant une nécessité afin de concrétiser l'ambition majeure de désarticuler, contrôler et hégémoniser cet espace politiquement et symboliquement puissant au sein du MP qui était à ce moment tourné à droite. En ayant d'abord souligné la grandeur de la tâche de divulgation de ce front par Montoneros, la chercheuse a étudié les contenus des matériaux distribués qui rendaient compte de la place historique des femmes organisées dans la généalogie du péronisme et surtout du travail inlassable d'Eva Perón plus pour donner sa vie que – toujours d'après Grammatico (2012, 70) – pour le travail de dynamisation de la campagne pour le suffrage féminin et pour douer les femmes péronistes d'une organisation partisane. Avec l'intention de récupérer cette tradition pouvant renforcer ses racines péronistes, Montoneros avaient dénoncé tant la longue léthargie politique de la (conduction droitiste de la) RF depuis la mort d'Eva en 1952 que sa non-représentativité pour finalement annoncer - avec sa volonté d'y introduire plus d'action

d'intervenir (contrôler) dans des domaines jusque-là invisibles et étranger à l'orientation et à l'espace politique de Montoneros. Grammatico (2012, 89) a noté que Sanz avait par-là acquis des compétences (inconnues) de direction ainsi qu'elle avait mis en pratique une nouvelle manière d'entendre la politique en introduisant des modifications axées notamment à éviter que la politique elle-même pût être vue comme un entrave aux travaux domestiques par les femmes du quartier. Afin de favoriser la participation féminine et dynamiser le front, elle avait décidé de raccourcir la durée des réunions et d'en déplacer les horaires de façon à que les femmes intéressées pouvaient rentrer chez elles avant le crépuscule. En outre, Sanz (in GRAMMÁTICO 2012, 87) a témoigné que cet espace de l'AE avait été utilisé pour discuter les problèmes personnels qui interpellaient des situations (jusque-là acceptées comme naturelles) questionnant la frontière entre le public et le privé : les maris qui leur empêchait de fréquenter les Unités Basiques, la difficulté d'être célibataire mais aussi d'être mariée lorsque par exemple le mari se présentait à la maison avec d'autres femmes ou quand il exerçait contre elles des violences verbales et/ou physiques. Comme exemple pour rendre compte de la manière dont le personnel avait commencé à modeler l'agenda politique de l'AE, Sanz (in GRAMMÁTICO 2012, 90) a rappelé qu'une femme lui avait demandé de citer le mari qui la battait. Habilitée à intervenir (diriger) par le fait de la concevoir comme une question politique, la dirigeante avait convoqué cette clef de voûte de la JP (convaincu que chez lui personne n'aurait pu se mêler car c'était une question personnelle) pour lui rappeler que personne n'avait le droit de battre personne et que si cela s'avérait à nouveau, elle aurait convoqué une réunion de toute l'Unité Basique.

⁴³⁷ Les déléguées de la RF, succédées entre 1958 et 1973, étaient Delia Degliuomini de Parodi, Mabel di Leo de Lerner, Juanita Larrauri et Silvana Rota (GRAMMÁTICO 2012, 17).

directe pour rendre réel le projet stratégique de son conducteur Juan Perón d'en faire une organisation vive et latente⁴³⁸ - sa renaissance avec la fondation de l'AE. La décision de Montoneros d'ouvrir l'AE avait concerné, d'après Grammatico (2012, 40), le poids de l'histoire péroniste car cette organisation avait finalement valorisé le PPF et l'action sociale d'Evita en tant qu'éléments et expériences distinguant le péronisme des autres forces politiques argentines. Cependant, au sein du MNJ, la RF n'avait jamais reconnu la parasitaire AE. Après l'assassinat de Rucci, Susana Rota avait explicité à certaines de ces déléguées, le 30 septembre 1973, que ce groupe n'avait et n'aurait jamais fait partie de la RF (GRAMMÁTICO 2012, 44). Le 1^{er} octobre 1973 le CS avait signé un Document Réservé présenté par Juan Perón dans lequel il avait officialisé le mandat de dépuración idéologique avec, entre autres, une Directive stipulant le commencement d'un état de guerre permanent contre l'infiltration marxiste soufferte par le MNJ (TOCHO 2018, 127). Afin d'assurer le contrôle de la droite politico-syndicale des structures du MP, dans l'art.5, le CS avait annoncé qu'il fallait organiser dans tout district un système de renseignement lié à un futur Conseil de Sécurité National. Avec ces mandements, le CS avait ordonné de fermer tous les athénées, groupements et Unités Basiques qui n'étaient pas reconnues officiellement par leurs branches politiques respectives en rendant *de facto* illégal tout travail politique et social de la TRP (TOCHO 2018, 126). Tocho (2018, 136) a parlé d'une pression particulière sur l'AE afin de la désarticuler de la RF à laquelle appartenait également Kennedy. Grammatico (2012, 44) a ajouté que le CS avait par la suite décidé de fermer toute Unité Basique féminine de façon à éviter la diffusion de celles fondées par l'AE⁴³⁹ ainsi qu'il avait prohibé le fonctionnement des Unités Basiques mixtes opérantes avant.

Le 12 octobre 1973, la revue *Así* titrait « L'amour est arrivé au gouvernement » et Cámpora avait été désigné comme ambassadeur au Mexique. Juan Perón avait assumé la présidence à 78 ans et Isabel Perón la vice-présidence. C'était la première fois qu'un mariage gouvernait le pays. La tâche principale d'Isabel Perón était de s'occuper de la Croisade de Solidarité Justicialiste, une entité censée suivre les pas de la Fondation Eva Perón et qui s'était avérée le siège d'activités illégales et de corruption⁴⁴⁰. Malgré la répudiation explicite de la part de ce couple de Perón, l'AE avait continué à se présenter comme une partie de la RF y compris le 3 novembre 1973 lorsque ce groupe avait organisé son hommage à la Mère Péroniste. Les environ 20'000 femmes convoquées (GRAMMÁTICO 2012, 51) avaient écouté, dans le stade du Luna Park de la Capitale Fédérale, les

⁴³⁸ Grammatico (2012, 41-43) a noté qu'afin de rendre légitime son intention de faire partie de la RF, l'AE s'était appelée à la parole de Juan Perón lui-même dans toutes les interventions publiques de ses déléguées. En particulier, le discours cité avait été prononcé par le Leader aux déléguées du MP, le 27 août 1973, connu comme *Perón convoca a la mujer* où il avait expliqué le rôle passif et moins engagé des femmes péronistes pendant la période de la Résistance et la nécessité de les réorganiser plus activement.

⁴³⁹ Grammatico (2012, 51) a rapporté que dans les seuls premiers trois mois d'activité, l'AE avait réussi à contrôler 300 Unités Basiques de la Capitale Fédérale et de la Grande Buenos Aires.

⁴⁴⁰ Isabel Perón aurait dû également présider les sessions du Sénat (cependant, elle ne l'avait fait qu'une fois, le 14 décembre 1973). Outre à la Croisade de Solidarité Justicialiste, la vice-présidente avait accueilli les gouverneurs étrangers ainsi qu'elle avait voyagé - en particulier en Italie et au Vatican - pour résoudre les rapports du péronisme avec l'Église catholique (SAENZ QUESADA 2016).

discours des dirigeantes Lidia Ángela *Lili* ou *Pepa* Massafarro⁴⁴¹, Luisa Montaldo et Diana Alac, de l'architecte, mannequin et mère élevant seule ses deux enfants Elba *Chunchuna* Villafañe, de la dirigeante péroniste historique Haydée *la Tante Tota* Cirullo de Carnaghi ainsi que d'un groupe de mères de membres d'organisations politico-militaires mort.e.s par la main des FFAA pendant la Révolution Argentine. Grammático (2012, 66) a noté que la dirigeante Massafarro était elle-même la représentation de la mère péroniste à honorer. La perte de son fils aîné Manuel *Manolo* Belloni à la suite de l'opération du 8 mars 1971 finalisée à voler le coffre du Club San Fernando avait suscitée dans Massafarro un processus de radicalisation politique nourri également par son invitation à parler lors de la cérémonie d'hommage à Manolo dans la Faculté de Philosophie et Lettres de l'UBA. En prenant la parole comme une mère ayant perdu son enfant duquel – bien qu'elle dît ne savoir rien de la politique - elle était fière, dans cette occasion Massafarro (in GRAMMÁTICO 2012, 67) avait appelé les jeunes à dialoguer et à ne pas laisser de côté leurs parents car la lutte de leurs enfants était aussi la leur. Entrée dans un groupe des FAR en 1972 en tant que mère de 45 ans et avec l'aide de son ami (ensuite, partenaire) et cadre Francisco *Paco* Urondo (lui aussi avait suivi les pas militants de sa fille Claudia), cette dirigeante de l'AE avait exhorté les mères à remplir le lieu socio-politique laissé vide par leurs fil.le.s militant.e.s mort.e.s car – comme il était écrit dans *El Descamisado* du 6 novembre 1973 (in GRAMMÁTICO 2012, 70) – dans tout.e chuté.e et torturé.e il y avait une mère ayant édifiée cette conscience par le transmission de l'amour envers Evita et ayant par-là permis la croissance et la lutte du péronisme dont justement cette Mère en était à l'origine⁴⁴².

Le 8 novembre 1973, le Général avait informé, au sein de la CGT, que la menace de destruction du péronisme venait des *gorilles* du dehors mais aussi de la zizanie - assimilée à la trahison - au sein du mouvement visant à l'absorber et à le diviser (GASPARINI 1988, 65). Parmi les responsables de cette dernière, il y avait le général à la tête de l'Armée de terre Carcagno (ensemble à ses 4'000 soldats dont la plupart étaient des conscrits et des officiers du I^{er} Corps) qui avait mis en place suite aux inondations du centre-ouest de cette Province gouvernée par Oscar Bidegain – depuis le 4 octobre 1973 - l'Opération Dorrego avec 800-1'000 militant.e.s appartenant à la JP-Régionale 1 (dont Juan Carlos Dante Gullo et Juan Carlos Añón comme représentants à la fois de la JP et de Montoneros), des fonctionnaires de l'exécutif de Buenos Aires enrôlé.e.s dans Montoneros⁴⁴³ ainsi que, pour la

⁴⁴¹ La journaliste, actrice et ensuite militante des FAR Massafarro avait constitué, d'après Seoane (2014), une triade amicale avec les journalistes Julia *Chiquita* Constenla et Susana *Piri* Lugones. Massafarro avait eu une relation d'amour tumultueuse avec Francisco *Paco* Urondo. Devenue militante de Montoneros, elle s'était finalement exilée à Rome avec son partenaire Juan Gelmán en militant au sein de la RF du MPM. Morte en 2001 pour maladie, Laura Giussani a publié en 2005 le livre *Buscada. Lili Massafarro : de los dorados años cincuenta a la militancia montonera* (Buenos Aires, Normas).

⁴⁴² Comme l'a noté Grammático (2012, 70-71), il faut se rappeler qu'un nombre important des membres de Montoneros et de FAR avaient grandi dans des familles antipéronistes desquelles ils et elles n'avaient certainement pas appris à rendre hommage et à suivre l'exemple d'Eva Perón.

⁴⁴³ En suivant Tocho (2018, 133-134), le Conseiller privé du Gouvernement Norberto Habbeger, le Sous-secrétaire des Affaires Municipales Ernesto Jauretche, le Sous-secrétaire de la Culture Alejandro Mayol et le Sous-secrétaire des Affaires Agraires Alejandro Peyrou qui, ensemble au ministre du Gouvernement Manuel Urriza, avaient conformé en août 1973 une Commission Interministérielle

première fois dans une action conjointe concrétisant l'objectif de la reconstruction nationale, des membres des autres sept JP-Régionales⁴⁴⁴. Cette opération avait accéléré d'après Tocho (2018, 136) les tensions avec les secteurs de l'orthodoxie ainsi qu'avec Juan Perón lui-même qui avait décidé de ne pas assister à la manifestation de clôture organisée à 25 de Mayo (Province de Buenos Aires). En conformité avec l'interprétation de cette opération par le CS comme un affront direct aux dispositions du Document Réservé, le Leader n'avait pas uniquement nié des promotions aux membres des FFAA disposés à dialoguer avec la JP mais il avait également signé la mise à retraite de Carcagno, accusé le colonel Cesio d'appartenir à l'ERP et donc d'avoir infiltré l'Armée de terre ainsi que trouvé des prétextes pour commencer à se libérer également de Bidegain dont la place avait été occupée, le 24 janvier 1974, par le vice-gouverneur syndicaliste Victorio Calabró⁴⁴⁵. En novembre 1973, concomitamment à l'élimination physique des ennemi.e.s par des groupes d'extrême droite comme la CdO, la CNU et la Triple A⁴⁴⁶, la loi n°20615 du Régime légal des Associations Professionnelles de Travailleur.se.s avait été sanctionnée en rétablissant l'hégémonie du syndicalisme traditionnel (regroupé dans Les 62 Organisations et la CGT) au détriment des courants alternatifs comme le *classisme* par le fait d'avoir octroyé uniquement au premier le rôle d'interlocuteur face au gouvernement et aux entrepreneur.se.s (GRAMMÁTICO 2012, 81). Lorsque la CGT était devenue la colonne vertébrale du péronisme, l'AE s'était opposée à cette Loi par la formation de Commissions de femmes au foyer qui s'étaient données d'abord la tâche d'observer l'accomplissement du contrôle des prix promis par le Pacte Social. Elles avaient dénoncé le non-respect des prix des tenues et du matériel scolaire ainsi que la pénurie en affirmant qu'aucun Pacte Social justifiait la faim, le froid, la maladie et la mort de leurs fil.le.s (GRAMMÁTICO 2012, 82-83).

Si Montoneros avaient essayé de collaborer avec une partie des FFAA, la Compagnie des Héros de Trelew (renforcée) de l'ERP avait symboliquement repris ses armes dans la guerre du peuple, le 19 janvier 1974, attaquant le Régiment de Cavalerie et des Tireurs Blindés C-10 à Azul. L'opération

pour la Zone d'Émergence. Dans cette opération, le Ministère de Travaux Publics avait fourni des ressources professionnelles, techniques et matérielles en collaborant également avec le Ministère d'Affaires Agraires afin d'élaborer un diagnostic sur les conditions du sol et sur l'utilisation de l'eau ainsi qu'avec le Ministère du Bien-Être Social afin de conformer des coopératives, de construire des logements et de mettre en place des services médicales, odontologiques et de vaccination finalisés à l'isolement de l'ennemi impérialiste contenu également dans son nominatif en tant qu'acte (en même temps) de revendication. Pour plus de détails sur l'Opération Dorrego voir le Documentaire du Programme Jeunes et Mémoire pour la Commission Provinciale pour la Mémoire *¿Codo a codo? Operativo Dorrego*, La Plata, 2007.

⁴⁴⁴ Tocho (2018, 132 et 135) a mis en exergue que l'Opération Dorrego avait été formellement présentée comme une idée de Bidegain de convoquer conjointement l'Armée de terre et les Jeunesses Politiques à participer aux tâches de reconstruction. Cependant, plusieurs témoignages des participant.e.s ont affirmé qu'elle avait été planifiée par la JP avec l'État-Major. L'appel à participer avait été réalisé par la CN de Montoneros et par les Responsables de la JP jusqu'à toutes les sept Régionales du pays.

⁴⁴⁵ Pozzoni (2017,) a noté que la plupart de formules des pouvoirs exécutifs provinciaux avaient inclus un gouverneur lié à la TRP et un vice appartenant à la branche syndicale du MNJ. Pour ce qui concerne le mandat de Calabró, Pozzoni (2017, 88) a remarqué qu'il n'y avait pas eu de modifications substantielles dans les lignes des politiques publiques malgré le changement de climat politique et le remplacement des membres gouvernant la Province de Buenos Aires.

⁴⁴⁶ Les 73 crimes comptés comme perpétrés par la Triple A en 1973 avaient baissés à 50 en 1974 et s'étaient élevés à 359 en 1975 (GRAMMÁTICO 2012, 101). Il faut aussi rappeler que la Triple A avait éliminé également des militant.e.s de la droite parfois suite à des discussions et des différences et parfois pour des suspects sur leur loyauté. Ces crimes avaient été attribués à ladite subversion marxiste en créant aussi des communiqués de guérillér.a.s faux pour occulter les auteurs (GONZÁLEZ JANZEN 1986, 132).

correspondait au devoir des soldat.e.s argentin.e.s : tourner les armes de l'État bourgeois contre elles car, différemment de l'idée de la TRP que l'institutionnel et le révolutionnaire n'étaient pas des éléments mutuellement exclusifs, il n'y avait pas une troisième position entre les exploitant.e.s et les prolétaires exploité.e.s (ERP 1974b, 2). Avec l'objectif de voler une grande quantité d'armes, cette action avait signifié le début d'un saut qualitatif de l'ERP et d'une nouvelle phase : le choc ouvert contre les FFAA ennemies, c'est-à-dire l'attaque dans leurs bastions lorsqu'elles n'étaient pas préparées (ERP 1974a, 2). L'offensive de la centaine de révolutionnaires avait été un échec : même pas un fusil n'avait été volé⁴⁴⁷. Juan Perón avait octroyé une partie de la culpabilité à Bidegain qui avait été obligé de renoncer à son poste le 22 janvier 1974. Le Général avait qualifié les membres de l'opération comme des psychopathes et des terroristes qu'il fallait annihiler et exterminer un.e par un.e (BRASLAVSKI 2009) en contribuant à ouvrir par-là la discussion législative pour approuver le projet de modifications de la normative pénale en vigueur que lui-même avait envoyé au Parlement. En décembre 1973, tant les gouvernements des Provinces que celui national avaient en effet signé l'*Acte d'engagement de la sécurité nationale* qui avait établi la création d'un Conseil de Sécurité Nationale avec lequel l'on aurait pu éradiquer définitivement tout type d'action délinquante organisée de la République Argentine (GRAMMÁTICO 2012, 76). Le Général avait également proposé un nouvel Code Pénal impliquant des peines plus sévères des gouvernements des FFAA précédents aux activités des guérillas ainsi que des répressions plus fortes aux grèves considérées illégales. Huit législateurs de la JP⁴⁴⁸ s'étaient manifestés contraires à cette réforme et, le 24 janvier 1974, avaient décidé d'abandonner leurs fonctions électives (GRAMMÁTICO 2012, 100).

4.2. Les leaderships des filles d'Evita

Si l'ERP avait depuis toujours déclaré que la révolution de Juan Perón était au service de la bourgeoisie et avait établi en mars 1974 un foyer de guérilla rural dans la Province de Tucumán en diffusant la consigne que *La Triple A étaient les trois Armées*, Firmenich de Montoneros avait finalement explicitement rejeté la politique de concertation du gouvernement des Perón dans le stade d'Atlanta le 11 mars 1974, à savoir lors de la célébration de l'anniversaire du triomphe électoral de Cámpora qui avait été interprétée comme une tactique de plus au sein d'une stratégie de guerre

⁴⁴⁷ La bataille, commencée pendant la nuit, avait duré 12 heures, pendant lesquelles les révolutionnaires, habillé.e.s d'uniformes vertes et de casquettes de l'Armée de terre, avaient assassiné la recrue militaire Daniel González, le chef du Régiment et colonel Camilo Arturo Gay ainsi que sa femme Hilda Irma Casaux. Ces combattant.e.s avaient séquestré le lieutenant-colonel Jorge Ibarzábal (qui avait été tué 10 mois plus tard) et blessé avec un coup de feu le lieutenant Alejandro Carullo. L'on ne sait pas combien de révolutionnaires avaient perdu leurs vies ; au moins, 22 avaient été détenu.e.s.

⁴⁴⁸ Les députés appartenant à la JP qui avaient abandonné leurs fonctions électives étaient : Armando Croatto, Santiago Díaz Ortiz, Jorge Glellel, Aníbal Iturrieta, Carlos Kunkel, Diego Muñoz Barreto, Roberto Vidaña et Rodolfo Vittar. Karin Grammatico (2012, 99) a remarqué que trois des remplaçants appartenaient à Montoneros : Leonardo Bettanin (qui avait par la suite renoncé à sa charge de député national du FREJULI en septembre de la même année), Miguel Domingo Zavala Rodríguez (son bureau juridique de Mar del Plata avait été réquisitionné et perquisitionné par la Police de la province de Buenos Aires sans aucun ordre juridique le 10 mai 1974) et Rodolfo Ortega Peña (assassiné le 31 juillet 1974 par la Triple A).

intégrale afin de vaincre la dictature et mettre en œuvre le processus de Libération National et Social (GRAMMÁTICO 2012, 102). Le n°1 de Montoneros avait décrété que les trahisons majeures avaient été accomplies dans le terrain de l'économie et de la politique. Il avait communiqué d'abord qu'il fallait rompre le Pacte Social et en faire un autre ; ensuite, il fallait condamner la dépuración idéologique la repérant tant dans le harcèlement sur les gouverneurs sympathisants de la TRP que dans l'agir des forces policières devenues le bras armé de la bureaucratie syndicale. Flanqué sur scène par Arrostito – apparue en public pour la première fois et décrite, le lendemain, par *El Descamisado* (in SAIDON 2012) comme l'image la plus réussie des filles d'Eva, la *compañera* qui se situe à côté de l'homme et partage avec lui tous les aspects de la militance - Firmenich avait annoncé la nouvelle tâche principale confiée par la CN à l'AE : le rapatriement des restes d'Eva Perón. Afin d'atteindre cet objectif, une Commission Nationale exécutive avait été créée de façon à représenter l'expérience du MP depuis le 17 octobre 1945 à leurs jours⁴⁴⁹ ainsi que – entre mai et juin 1974 - des Commissions Provinciales Pro-Rapatriement des dépouilles d'Evita, des assemblées dans les quartiers et dans les Unités Basiques censées diffuser la proposition et le lancement d'une campagne pour recueillir des signatures et demander à Juan Perón de rendre effectif le retour du corps d'Evita dans le pays (GRAMMÁTICO 2012, 83). Cet effort extrême de bâtir un *evitismo montonero* finalisé à renforcer la position de l'organisation au sein du MP en cherchant de récupérer l'initiative aux dépens de la direction syndicale péroniste et ses allié.e.s politiques avait été reçu par le gouvernement avec la fermeture, le 8 avril 1974, de *El Descamisado* dirigée par Dardo Cabo et d'autres mesures violentes comme des menaces, des attentats et des meurtres. Si Montoneros avait réussi à remplacer son organe de presse – au moins pour six numéros - avec *El peronista para la Liberación Nacional* dirigé par Miguel Lizaso (GRAMMÁTICO 2012, 100), d'autres de ces espaces d'action avaient dû fermer comme l'Unité Basique Athénée Evita située dans le quartier Belgrano de la Capitale Fédérale ou de La Cañada de Quilmes (GRAMMÁTICO 2012, 104). Le 26 avril 1974 la jeune militante de l'AE María Liliana Ivanoff avait été séquestrée, violée et assassinée à Monte Grande (Province de Buenos Aires) par des membres de la CdO lorsqu'elle était en train d'afficher des inscriptions incitant la participation à l'acte du 1^{er} mai dans la Place de Mai où Montoneros – ou les stupides imberbes, comme les avait appelé.e.s Juan Perón⁴⁵⁰ - avait rompu publiquement avec le Leader en précisant que c'était le peuple qui avait décidé de s'en aller (SLIPAK 2011, 100) après le couronnement par

⁴⁴⁹ Les membres de cette Commission étaient Adriana Lesgart, Marta de Mendé (veuve du Ministre des Affaires Techniques du premier et deuxième gouvernement de Juan Perón), Inés López (infirmière et amie d'Eva Perón), Amelia de Lizaso (épouse du dirigeant péroniste de la zone nord Pedro dont le fils Carlos avait été l'un parmi les fusillés du Massacre de José León Suarez en 1956), Nélida Gitrón de Razzetti (veuve du dirigeant péroniste de Santa Fe assassiné le 11 octobre 1973 par la droite péroniste) ainsi que les trois dirigeants historiques du péronisme combattif Framini, Borro et Armando Cabo (GRAMMÁTICO 2012, 83-84).

⁴⁵⁰ Le discours de Juan Perón du 1^{er} mai 1974 peut être écouté (<https://www.youtube.com/watch?v=C40-ChOgaxA>) ou lu (<http://www.elortiba.org/1mayo74.html>) sur internet (consultés le 21 février 2016). Pour ce qui concerne en revanche la violence exercée à l'encontre de María Liliana Ivanoff, un peloton de Montoneros avait exécuté, en décembre 1974, le conseiller de Monte Grande Rubén Domenico pour sa participation directe dans l'assassinat d'Ivanoff (GRAMMÁTICO 2012, 107).

Isabel Perón de la représentante du syndicat des Travaux Sanitaires María Cristina Fernandez comme Reine du Travail (GRAMMÁTICO 2012, 105). Orgueilleuse de sa non-conformité et laissant des espaces vides visibles, Montoneros s'était retirée de la place en hurlant *Si celui-ci n'est pas le peuple, où est-il ? Conformité, Général, les conformes sont les gorilles, le peuple va se battre !* Finalement, grâce à la signature de Juan Perón du Décret n°1732, le Conseil de Sécurité National présidé par le ministre de l'Intérieur et composé par les membres du gouvernement, les gouverneurs et les représentants des FFAA avait été fondé le 13 mai 1974 (GASPARINI 1988, 64), c'est-à-dire deux jours après l'assassinat de la part de la Triple A de Mugica. Mugica était réapparu publiquement depuis sa retraite du Ministère du Bien-Être Social (où il avait travaillé entre mai et décembre 1973 à la faveur des demandes des *villeros*) de López Rega pour protester contre la mort du *villero* péroniste Alberto Chejolán (MADRIOFFO et GODRILLO 1999). Celui-ci avait été assassiné pendant la marche de protestation contre les politiques d'éradication forcée menées par ce ministère. L'assassinat de Mugica avait été dans un premier temps attribué à Montoneros en raison du fait que ce prêtre s'était exprimé à l'encontre du militarisme de cette organisation qui était en train de répondre à sa dissidence (contraire à poursuivre la voie armée) avec des intimidations (POZZONI 2017, 169). Mécontent.e.s de la rupture avec Juan Perón et privilégiant une position *movimientista* à la *militarista* de Montoneros, entre le 30 et 50% des militant.e.s - notamment des cadres doué.e.s de formations et trajectoires politiques importantes (provenant pour la plupart des FAP ayant vécu et rechassé le PHPC au nom de la loyauté à la doctrine péroniste et s'étant pour cela incorporé.e.s dans Montoneros ainsi que d'expériences politiques comme les Chaires Nationales, les EPT de la JP, la revue *Envido* et les ministères et secrétariat du gouvernement de la Province de Buenos Aires et national) et étroitement lié.e.s et/ou référent.e.s indiscuté.e.s des (et selon) les fronts de masses - avait décidé d'abandonner cette organisation et former la JP-Loyauté. La JP-Loyauté était une organisation politique (même si elle n'excluait pas l'utilisation des armes s'il s'avérait nécessaire) prétendant être moins bureaucratique et verticaliste de Montoneros (paradoxalement, vu l'extrême verticalisme imposé par l'appui inconditionnel à la direction et à la leadership de Juan Perón) et tisser des relations avec le syndicalisme (POZZONI 2017, xxxviii). Manquante d'un propre programme politique à même de former une structure unifiée, son activité avait été essentiellement la mise en discussion de l'idéologie et aussi de la discipline de Montoneros. L'excessive horizontalité de la discussion en assemblée entre tou.te.s avait terminé pour ne rien résoudre notamment car ces loyaux.les étaient quand même divisé.e.s sur les options de promotion d'une organisation politique ou politique-militaire. Cela avait comporté que son identité avait été la défense de la loyauté à Juan Perón et à son projet à l'encontre des traîtres.ses, à savoir la TRP. Autrement dit, la JP-Loyauté ne s'était pas identifiée avec un projet politique véritable lui permettant de traduire concrètement sa troisième position : ses membres se

présentaient comme des cadres auxiliaires occupant l'espace de loyauté (concrètement, l'espace politique-journalistique où l'aile gauche occultait une proposition indépendante de sa direction et l'aile droite occultait en revanche la révolution stimulée par le Leader) que lui avait ouvert Juan Perón, le seul (conçu comme) à même d'orienter vers un horizon stratégique commun les projets politiques des *pressé.e.s* et des *retardataires* faisant partie du même mouvement national (POZZONI 2017, 152). Loyauté et trahison sont deux mots à grand contenu axiologique dans le péronisme à la fois antagoniques et complémentaires. Cette tradition voit la naissance de la loyauté le 17 octobre 1945, lorsque les masses ouvrières avaient sauvé le colonel Juan Perón de la prison de Martín García et l'avaient proclamé leur leader populaire à condition qu'il défendît et développât les transformations que ce militaire avait commencé depuis le Secrétariat de Travail (BOSOER 2012). Après l'élection de Juan Perón, le 17 Octobre avait été rebaptisé comme le Jour de la Loyauté. L'instauration de ce rituel avait permis de revivre, voire de renouveler, le moment de fondation du péronisme, à savoir le pacte scellé entre Juan Perón et son peuple donnant lieu, justement, à la loyauté. En ce sens, l'idée de loyauté était associée à la reconnaissance populaire d'un Leader qui avait assumé la représentation des ouvrier.e.s en élargissant leur participation politique et en consacrant leurs droits sociaux et leur dignité. La loyauté à Juan Perón fonctionnait comme une vertu fondamentale au péronisme qui habilitait la confiance aveugle dans la personne qui avait au cœur d'abord la Patrie, ensuite le Mouvement et après les Hommes. Le.a péroniste s'opposait par-là aux traîtres.se.s identifié.e.s comme oligarques, vendeur.se.s de la Patrie ou exploitant.e.s de la classe ouvrière. Ces personnes-ci avaient été tant les secteurs militaires et politiques ouvertement opposés à Juan Perón que les péronistes soupçonné.e.s soit de tirer des profits personnels du MP soit de négocier au nom du péronisme le pouvoir sans l'aval de Juan Perón. La JP-Loyauté avait en effet soutenu que la continuation de la violence de la TRP en démocratie favorisait l'impérialisme car elle minait les bases du gouvernement, générait le contexte pour une nouvelle aventure putschiste et éloignait les masses du processus de libération. Si l'objectif était le retour aux bases, la consolidation de ses organisations et la rencontre avec les cadres péronistes, alors la JP-Loyauté devait se constituer en un pont de liaison entre le projet de Juan Perón et le peuple.

Sur *El Peronista para la Liberación Nacional* du 21 mai 1974 était apparu un article titré « Les batailles d'Evita. À la tête des *descamisados* » où, comme l'a noté Oberti (2015, 115-117), bien que les éléments centraux de la loyauté et de l'amour pour Perón étaient (encore) présents⁴⁵¹, l'évocation d'Evita l'avait positionnée comme la pièce maîtresse de la formation du péronisme du 17 Octobre 1945, c'est-à-dire un événement où les masses péronistes (supposément) ensemble à Evita s'étaient

⁴⁵¹ Dans son analyse de *El Descamisado*, Slipak (2011, 100) a remarqué que malgré les critiques reçues par Juan Perón, la revue ne s'était pas opposée à lui et elle n'avait jamais abandonné son nom, même s'il est certain qu'elle avait réalisé des questionnements en se différenciant avant tout des dirigeant.e.s syndicaux.les.

organisées et avaient lutté face à l'absence de Juan Perón pour donner vie à la révolution jusqu'à la victoire finale. Cette manière de s'agréger - découverte en sauvant la vraie histoire d'Eva Perón - avait été élevée à la seule formule à même d'assurer la continuité du processus révolutionnaire et avait fait d'Evita une source d'énergie révolutionnaire alimentant le peuple, Juan Perón et Montoneros et que l'orthodoxie péroniste était en train de fausser. Evita, autrement dit, était d'après Montoneros beaucoup plus qu'une femme belle qui aidait les pauvres et idolâtrait Juan Perón ; elle était avant tout une figure combattante, l'essence révolutionnaire du péronisme ainsi que si elle aurait été encore vivante, elle aurait été forcément *montonera*. Comme l'a remarqué Oberti (2015, 119), la relecture que Montoneros avait fait d'Evita avait impliqué l'élimination des traces les plus conservatrices de son discours et notamment de sa lutte à l'encontre des (idées et projets) féministes finalisée à réinsérer les femmes dans la domesticité et la maternité. La figure de l'Evita Capitaine belle, jeune, souriante et révolutionnaire avait été utilisée comme le modèle et le guide de la militance de Montoneros, le symbole de l'énergie et de l'anticipation du futur. Elle avait été révoquée par les mots de Juan Perón lui-même (un extrait autobiographique contenu dans *Del poder al exilio* de 1958 in OBERTI 2015, 118) comme la femme qui l'avait conquis et subjugué par ses mots et par les valeurs de sa voix, de son regard et de sa détermination.

Le 29 juin 1974, Juan Perón, même s'il avait affirmé que son héritier était le peuple, avait délégué son mandat présidentiel à María Estela *Isabel* Martínez de Perón qui était devenue la première femme au monde à atteindre la responsabilité la plus grande d'une République. Le 1^{er} juillet, en noir, elle avait annoncé la mort du premier général argentin décédé dans l'exercice de sa présidence. Santucho avait estimé qu'avec la mort du leader de la bourgeoisie, la classe ouvrière aurait pu devenir finalement indépendante. Firmenich avait dénoncé la préparation d'un *golpe de palacio* du *Sorcier* López Rega et du vandorisme syndical. Un secteur de la JP-Loyauté était passé à défendre inconditionnellement Isabel Perón comme la successeuse incontestée du Leader en généralisant la consigne *Isabel direction* même si cette position n'était pas partagée par l'ensemble de ces dissident.e.s. Depuis la revue *Movimiento*, ce secteur avait essayé de contribuer à renforcer la figure d'Isabel Perón en la situant dans la position d'héritière de la direction du mouvement (POZZONI 2017, 156). Pour ce qui concerne l'OUTG - qui jusqu'à ce moment s'était présentée comme la protagoniste de la politique du transvasement générationnel de la direction du MNJ en opposition au transvasement idéologique de la TRP - la mort de Juan Perón avait porté le dirigeant Álvarez à déclarer sa dissolution indiscutée au nom d'une logique de loyauté au péronisme et (*a posteriori*) de protection à l'encontre des conflits avec le *lopezreguismo* et les persécutions politiques. En tout cas, cette dissolution avait laissé ses militant.e.s, d'après Cucchetti (2010, 179), avec la sensation que l'on pouvait faire davantage, se constituer dans (l')une (des) expression(s) du péronisme et occuper plus de protagonisme dans l'État.

Ainsi, la mort de Juan Perón avait été vécue par beaucoup de militant.e.s de l'OUTG comme un moment d'ouverture d'autres formes d'expériences faisant poursuivre les liaisons personnelles et politiques⁴⁵² comme la participation en groupes, instituts, réseaux territoriaux et unités de gouvernement. Cucchetti (2010, 195) a finalement rendu compte qu'au moment où le péronisme insurrectionnel avait commencé à polariser la scène politique, les réseaux restants de l'OUTG – pilotées toujours par Álvarez – avaient parié fortement pour préserver la figure d'Isabel Perón comme la directrice stratégique du MNJ (voulue par Juan Perón) en participant dans les instances de défense du gouvernement - à savoir les Groupes Verticalistes et les Tables de Travail – et en diffusant la consigne *Perón vit, Evita vit, Isabel vainc* (également) dans la revue *Hechos e Ideas*. Même la CGT avait décrété une grève nationale en proclamant sa loyauté à Isabel Perón et la classe politique s'était exprimée dans la consigne *Tou.te.s ensemble à Isabel*. Malgré cet appui, la légalité, la légitimité et notamment les capacités politiques d'Isabel Perón avaient été finalement mises en question par presque l'entière société. Si légalement elle était la seule héritière personnelle du Leader représentant à la fois la continuité idéologique du péronisme orthodoxe et la seule garantie du système institutionnel (*Isabel ou le chaos*), la main exécutrice de Juan Perón était pourtant arrivée à la première magistrature en l'absence d'alternatives de succession. Le pouvoir de Juan Perón était exercé – a écrit María Celeste Napal (2014, 155) - comme un attribut personnel. Ce fait n'était pas étranger à Isabel Perón qui avait posé une demande de renonciation à la présidence. En l'absence d'un accord sur un.e autre candidat.e, cette requête avait été rejetée sans que la présidente fût la bienvenue en politique. Les questions soulevées par sa présence au sommet de la politique institutionnelle allaient de la dénomination (Président ou Présidente) à la possibilité d'avoir une femme commandante des FFAA. Isabel Perón avait été imaginée comme un corps étranger au pays qui produisait des dysfonctionnements du corps social : un corps anormal. On a estimé que López Rega – le marionnettiste de la politique argentine - avait une influence totale sur elle. La Présidente n'était pas uniquement perçue comme ayant des relations trop intimes avec le *Sorcier*, mais l'on a dit que celui-ci était *de facto* le gouverneur du pays. Femme dominée et dominante, Isabel Perón avait été progressivement perçue comme ayant déserté la cause de Juan Perón (OTERO 2019, 9)⁴⁵³.

4.2.1. Les leaderships féminines dans la Résistance Péroniste

Les femmes avaient massivement rejoint le PPF grâce à la sanction de la loi n°13010 de 1947 qui leur avait permis l'accès à la citoyenneté politique. La création du PPF avait coïncidé avec l'adoption

⁴⁵² Cucchetti (2010, 192) a parlé d'une filiation spirituelle afin de rendre compte de la composante magico-religieuse du groupe.

⁴⁵³ Alors qu'Isabel Perón ajustait sa maternité en faisant ou pas des distinctions partisans, *Chabela* n'était pas perçue comme la mère du peuple comme l'était Evita. Elle n'avait pas non plus été perçue comme la bonne épouse du Leader, malgré que grâce à cette position elle avait eu à la fois le privilège d'entrer dans la doctrine justicialiste pure et l'accès aux conseils de Juan Perón. Autrement dit ces deux expériences politiques - qu'elle avait tenté d'utiliser pour légitimer son gouvernement en se faisant source d'autorité – ne lui avaient octroyé la légitimité gouvernementale.

de la dénomination de Mouvement pour le péronisme qui finalement avait été composé par trois branches autonomes représentées dans le CS : deux structures politiques avec l'appellatif de Parti (l'espace représentatif de la bureaucratie au pouvoir du MP, à savoir le PP masculin et le PPF) et la branche syndicale (la CGT) qui était par conséquent restée en dehors du Parti mais dedans le MP (GORZA 2017, 100). Le PPF n'avait pas été la première expérience en Argentine d'organisation différenciée par le système sexe-genre. Depuis la fin du XIX^{ème} siècle, des femmes universitaires avaient commencé à militer pour les droits et la protection des femmes en créant le Parti Féministe National⁴⁵⁴. Celui-ci était né grâce à Julieta Lanteri en 1919 qui collaborait avec le journal *Nuestra Causa* : l'objectif était d'obtenir le suffrage féminin. Ce fut le premier parti à affirmer l'importance d'un activisme exclusivement féminin - seulement les anarchistes (MAÑA 2010) avaient jusqu'alors milité de cette manière-ci - et il avait disparu en 1932 avec la mort de sa fondatrice (MARTINEZ PRADO 2012, 28). Ces femmes-ci avaient été pourtant déshumanisées par Eva Perón qui avait défini les féministes par leur attitude insensible face à la souffrance du peuple par-delà donc leur appartenance de classe sociale. Les *descamisadas* s'opposaient en même temps aux femmes de l'aristocratie et de la bourgeoisie qui n'appartenaient pas au peuple car elles avaient une vie frivole, vide et sans objectifs. La mort en juin 1952 de la représentante Eva Perón avait eu des conséquences importantes pour le développement du PPF qui a été qualifié par Gorza (2017, 101) comme un parti verticaliste et peu bureaucraté qui n'avait cultivé aucune forme de démocratie interne et dont les décisions étaient centralisées dans la Première Dame. C'était elle qui avait choisi ses *muchachas* non pas selon leur classe sociale mais selon leur amour pour la cause : ces péronistes devaient avoir le grand idéal de la Patrie, Juan Perón comme leur seul Leader et servir les ordres d'Evita comme leur seule aspiration politique⁴⁵⁵. Eva Perón avait créé le PPF en réalisant avant tout un recensement de femmes péronistes couvrant tout le territoire national. Elle avait sélectionné personnellement 23 responsables de l'organisation pour lancer le PPF en ouvrant les premières Unités Basiques exclusives aux femmes. Ces déléguées recenseuses (des missionnaires de la doctrine péroniste qui devaient être jeunes, sans aucune expérience politique préalable, extrêmement actives et reconnues pour leur affinité au péronisme) étaient envoyées dans toutes les provinces du pays. Afin d'éviter la formation de *caudillas*, les dirigeantes devaient manquer d'enracinement territorial en ne pouvant pas

⁴⁵⁴ D'autres organismes (proto)féministes ayant précédé le péronisme dans la lutte pour le suffrage féminin avaient été l'Association Pro-Droits de la Femme – fondée en 1919 par la présidente était la libérale Elvira Rawson et à laquelle avaient participé Alfonsina Storni, Emma Day, Adelia Di Carlo, Alfredo Palacios (PS), Rogelio Araya et Enrique Barroetaveña (UCR) – ainsi que l'Union Féministe Nationale et le Comité Pro-Droit du Suffrage Féminin de la médecine française et socialiste Alicia Moreau. Même si par reflet avec le syndicat d'ouvriers socialistes les femmes avaient créé l'Union Syndicale Féminine, le Centre Socialiste Féminin fondé en 1902 avait eu un parcours plus important dans la société, au point qu'il n'était pas inhabituel d'utiliser comme synonymes féminisme et socialisme, d'autant plus que Moreau était l'une des intellectuelles socialistes valorisant le rôle de l'éducation dans la formation des citoyen.ne.s en termes égalitaristes (BARRANCOS 2007).

⁴⁵⁵ Ces requis étaient contenus dans la Circulaire n°1 du Mouvement Péroniste Féminin (MARTINEZ PRADO 2012, 43). L'amie et collaboratrice d'Eva, Delia Parodi avait affirmé qu'Evita leur avait fait signer des lettres sur lesquelles il y avait des expressions de déloyauté envers le Parti que la Présidente utilisait comme des menaces (DUJOVNE ORTIZ 1996, 281).

faire de la politique dans leurs Provinces d'origine (GORZA 2017, 104). Ayant comporté la dissolution de tout (autre) groupe de femmes péronistes et l'organisation en Unités Basiques Syndicales (pour les ouvrières) et Ordinaires (pour les femmes au foyer, les domestiques et les travailleuses rurales), le PPF était conçu comme un espace patriotique d'appui au PP et où l'on s'occupait de l'aide social. Comme l'a remarqué Calvera (1990, 28), en substituant les anciens Comités (lieux d'aide et d'action sociale), le PPF avait fait en sorte que les Unités Basiques étaient les nerfs et le sang du MP. Le PPF était donc un lieu hautement contradictoire car il exhibait les traits les plus conservateurs des conceptions sur la femme en même temps qu'on lui demandait la plus haute loyauté (politique) au Général. Ces femmes devaient être disposées à travailler jour et nuit et à respecter les règles morales : fanatisme et aptitude à l'emploi étaient les caractéristiques des déléguées qui avaient finalement été chargées, avec leurs sous-déléguées, de recruter des nouvelles sympathisantes ainsi que de trouver secrètement des personnalités féminines, passionnelles et obéissantes, à même de devenir des députées.

Dans *La Raison de ma vie* a été décrite la péronisation de la migrée à Buenos Aires depuis l'intérieur de l'Argentine Eva Perón advenue notamment par un mariage d'amour. J'appelle l'épistémologie de péronisation décrite dans ce livre comme une doctrine de l'amour loyal à Juan Perón. Ce processus de subjectivation avait comme prémisse une hiérarchie entre les bonnes et les mauvaises (qualifiées comme masculinisées et féministes) femmes qui avaient façonné la question féminine⁴⁵⁶. Les féministes étaient peintes comme des femmes qui ne respectaient pas la double morale hétérosexuelle et qui menaçaient (la virilité de Juan Perón et par extension) le peuple en destituant, entre autres institutions, la famille. Loin d'être une typique conservatrice des rôles assignés aux femmes à son époque, il est bien de noter qu'Eva Perón avait avant tout façonné un nouveau modèle d'épouse que l'on pourrait appeler comme l'épouse politique en affirmant qu'elle préférerait être Evita avant d'être l'épouse du Président si l'on disait Evita pour calmer certaines douleurs dans certaines maisons de sa Patrie. Cette nouvelle catégorie visiblement politique de femme s'était construite en relation à une transformation de la conception du Président. Juan Perón n'était pas un président comme les autres,

⁴⁵⁶ Le problème féminin qu'Eva Perón voulait solutionner à travers l'aide social était l'élévation des femmes à la culture générale, c'est-à-dire à l'utilisation de l'indépendance économique et du progrès technique sans qu'elles perdissent leur merveilleuse condition de femme. D'après Eva Perón, les femmes qui ne savaient pas bien choisir leur travail (ou sans indépendance économique) devenaient des femmes de la délinquance et des prostituées. Troublée par sa conviction qu'une femme dans le politique (ou dans la rue) était une femme sans maison (ni mère ni épouse), Eva Perón s'était proposée de façonner le PPF comme une maison et des Unités Basiques comme des familles. L'idée était de donner à la maison un prestige qu'elle n'avait jamais connu, c'est-à-dire d'élever la culture féminine, dignifier le travail et humaniser son économie en lui donnant une certaine indépendance individuelle minimale. Seulement comme cela, la femme aurait pu se préparer à être épouse et mère de la même manière qu'elle aurait pu se préparer à être une dactylographe. L'action dans l'espace politique des femmes se justifiait ainsi par une question naturalisée : si l'homme pouvait vivre exclusivement pour soi-même, la femme non-masculinisée vivait pour l'action sociale. Cela se serait prouvé par une différence essentielle de l'action : l'homme agissait sur les autres, alors que les vraies femmes agissaient pour les autres, car le bonheur d'une femme ne serait pas son bonheur, mais celui des autres. L'action sociale était quelque chose que les femmes avaient dans le sang ; servir les autres était leur destin et leur vocation et cela était considérée comme une action sociale. Pour plus de détails sur le rapport entre féminisme et péronisme voir l'ouvrage édité par Estela Díaz, *Feminismo y Peronismo. Reflexiones históricas y actuales de una articulación negada*, Buenos Aires, Colihue, 2019.

mais le conducteur des Argentin.e.s et le peuple lui-même. Eva Perón avait dû par conséquent doubler sa tâche : elle était quelques fois l'épouse politique de Juan Perón-homme (*Señora*) et la plupart du temps la mère du peuple de Juan Perón-peuple (Evita). Malgré le fait que les syndicalistes les plus féroces n'aimaient pas cette femme qu'ils avaient considérée comme frivole, avide et manipulatrice, Evita s'était constituée comme l'intermédiaire qui avait permis de traduire son amour pour Juan Perón dans l'amour pour l'État (le sentiment national). En incarnant plus le peuple soumis au Leader qu'une femme à égalité socio-politique avec son mari, la Madame devait le partager avec un peuple qui primait politiquement sur elle notamment car la cause (ou l'amour) collective était plus importante de la personnelle. La manière qu'elle avait trouvée pour s'en sortir activement était de créer une véritable famille politique heureuse. Celui qui bénéficiait le plus de cette famille était (pourtant) Juan Perón. Son pouvoir politique s'exprimait par la virilité de son statut de général (vaillant, habile et courageux) couplée à une puissance sexuelle⁴⁵⁷ mise en exergue par la figure (devenue) *hermosa* de la blonde Evita. Ce couple s'était publicisé dans les posters et les parades comme un couple hollywoodien en mesure de séduire et fasciner leur audience : *Evita et Perón, un seul cœur*. Mouchoirs, cendriers et boîtes d'allumettes avaient été gravés avec l'image de ce couple : *Perón réalise, Eva donne la dignité !* Si Juan Perón ne représentait pas la normalité de l'homme de famille mais la superpuissance de la virilité militaire (*Le pénis de Perón est plus grand qu'un jambon*) Evita se présentait comme l'adoratrice de son compagnon qui était, sans nul doute, un héros à l'instar de Colombe, Napoléon et Saint Martín. En octroyant la tâche de se soucier et d'éduquer aimablement le volet le plus démuné du peuple à Evita, Juan Perón avait pu garder intactes ses qualités militaires et viriles tout en étant félicité pour son humanité. Le PPF, prolongation de la Fondation Eva Perón, a été conçu comme la politisation du modèle de la famille qui avait surgi en Europe avec la révolution sentimentale entre les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles : un parti (ou une famille) fondé sur l'union hétérosexuelle légitime et indissoluble, sur l'exaltation de l'amour et le libre choix du couple en mesure de constituer l'espace légitime de la reproduction et de la sexualité ainsi que sur la relation étroite entre parents et enfants dont la maison avait constitué le symbole de l'intimité affective tout en préservant des différences hiérarchiques d'âge et genre⁴⁵⁸. La compatibilité *évitienne* entre les

⁴⁵⁷ Comme l'a écrit Taylor (1997), en dépit de l'image du couple hollywoodien, la sexualité de Juan Perón avait été objet de spéculation au sein de la population. Par-delà des interrogatifs sur sa fertilité ou stérilité (certain.e.s ont affirmé qu'il n'avait pas eu d'enfants, alors que certain.e.s autres ont soutenu de l'être et/ou que Eva et/ou Isabel Perón avaient subi des interruptions de grossesse), le Leader avait été accusé après la mort d'Eva Perón de passer beaucoup de temps dans les UES pour regarder les filles. Il y avait, de plus, une fille de 13 ans de l'UES, Nelly Rivas, qui avait habité chez lui.

⁴⁵⁸ Dans ce modèle, la complémentarité du couple avait impliqué d'après Cosse (2008, 68) un mariage fondé dans l'amour, la valorisation mutuelle des partenaires, l'égalité et la satisfaction sexuelle ainsi que l'installation du couple dans une maison indépendante. La stabilité et le bien-être du mariage pour amour résidaient dans la collaboration harmonique entre un homme qui gagnait le pain et une femme au foyer : la centralité du mariage de la famille moderne, caractérisant la pédagogie amoureuse des mélodrames (en particulier, du radio-théâtre romantique), privilégiait le droit au bonheur personnel sur les obligations familiales. Ce modèle avait ouvert un champ de tensions entre l'ascension (ou la chute sociale) par l'amour et la nécessité de négocier avec le père la convenance socio-économique et morale du mariage, celui-ci ayant un droit de veto ainsi que le pouvoir de promouvoir certain.e.s candidat.e.s sur d'autres. On argumentait, en particulier, que la différence des positions et des attentes sociales aurait porté à un mariage

valeurs domestiques et l'action publique (nommée comme sociale et non pas comme politique) des femmes s'explique car les qualités politiques (et donc leurs statuts socio-politiques) des femmes devaient continuer à résulter inférieures à celles des hommes même à parité de droits et d'orientation politique, c'est-à-dire au sein du péronisme. Au sein de cette doctrine de l'amour (loyal à Juan Perón) devant former une unité d'esprit politique (l'homme y arrivant par son intelligence alors que la femme par son sentiment naturalisé d'amour⁴⁵⁹), l'infériorisation de la femme a été mise en discussion dans les années 1960-1970 en générant un *compañerismo* où l'unité politique entre hommes et femmes aurait dû concerner également l'action en termes paritaires. Il est important de mentionner que dans l'épistémologie politique péroniste, Eva Perón avait éliminé les (nommés) sacrifices (voire les également nommés comme servitude ou travail forcé) découlant de la structuration politico-culturelle de l'amour au sein du couple (la double morale hétérosexuelle) que les féministes avaient depuis longtemps et continué à dénoncer dans les années 1970 à travers le MLF et l'UFA⁴⁶⁰.

4.2.1.1. Les femmes péronistes aux origines de la RP

En janvier 1954, une nouvelle Charte Organique avait modifié le MP en remplaçant la qualification de Parti du PPF par Branche Féminine. Cette réforme avait essayé à rationaliser, bureaucratiser, systématiser et dynamiser sa structure en créant des secrétariats, un Conseil Consultatif et un Tribunal de Discipline car cette organisation ne disposait pas d'organismes clairs d'organisation politique et de promotion de dirigeantes. Delia Parodi avait été élue comme Secrétaire par un groupe de législatrices sélectionnées par Juan Perón. Cependant, l'autorité de cette femme n'avait pas été reconnue comme légitime par les militantes de base (GORZA 2017, 102). Lors du coup d'État de 1955, la RF était donc plongée dans une crise structurelle. En outre, elle avait souffert – à cause de sa proscription et de son organisation antérieure – l'exil, l'abandon de l'activité politique et la détention d'une bonne partie de ses membres. Bien que beaucoup de dirigeantes étaient rentrées dans leurs Provinces d'origine en provoquant à la fois la fermeture de beaucoup d'Unités Basiques et le

malheureux notamment si c'était l'homme qui occupait une position sociale inférieure à la femme : l'alliance de classe et d'ethnie (endogamie) – malgré qu'elle avait été sous-estimée dans les mélodrames de la culture populaire promouvant l'argentinité comme *crisol de razas* – était une composante importante dans le choix libre du mariage et avait organisé une méfiance structurelle envers les immigré.e.s de l'intérieur de l'Argentine dont on supposait une instrumentalisation du mariage comme une forme d'intégration à la réalité urbaine et à l'accès à des nouveaux secteurs sociaux. Le mariage entre Eva et Juan Perón représentait l'exception amoureuse la plus réussie dans un monde où un bon choix matrimonial requérait l'amour (très différent de l'attraction et de l'amourette), une affinité sociale, culturelle et ethnique ainsi que la capacité de garantir les mandats domestiques du mariage légitime, le bien-être économique, la division des rôles et l'idéal nucléaire (COSSE 2008, 74).

⁴⁵⁹ En suivant *La raison de ma vie*, Juan et Eva Perón s'étaient trouvés engagé.e.s dans le même désir politique mais de façon différente selon deux (prétendument) natures diverses et complémentaires : lui en comprenant bien ce qu'il voulait faire, elle pour le sentiment ; lui avec l'intelligence, elle avec le cœur ; lui préparé pour la lutte, elle disposée à tout sans rien savoir ; lui cultivé et elle simple ; lui énorme et elle petite ; lui l'enseignant et elle l'élève ; lui la figure et elle l'ombre ; lui sûr de soi-même et elle uniquement sûre de lui.

⁴⁶⁰ D'après Eva Perón (1951), la profession qui satisfaisait le plus la femme était la profession de la maison pour autant qu'à la maison il y avait l'amour. En effet, l'épouse du Président ne méconnaissait pas le fait que la mère de famille était une profession qui n'était pas récompensée par un salaire et qui n'avait pas de limites d'horaires de travail. Cela ne constituait pourtant pas un problème s'il y avait l'amour et une petite indépendance économique. C'étaient ces manques qui la rendaient un travail forcé, un service gratuit en échange de douleur et de sacrifices. Le premier objectif d'un mouvement féminin, d'après elle, était donc la maison : il fallait convaincre les femmes à faire bien les femmes et à faire en sorte qu'elles n'aspirent pas à se transformer en hommes.

retour à la réclusion dans la vie familiale de plusieurs péronistes, Gorza (2017, 105) a souligné que les sous-déléguées – qui avaient travaillé majoritairement dans leurs propres villes, villages, quartiers et maisons – avaient réussi à garder informellement des contacts ainsi qu’à maintenir certaines leaderships en canalisant des activités de résistance comme des graffiti et des mobilisations éclairées réunissant des femmes adultes (ayant antérieurement milité soit dans des Unités Basiques soit dans d’autres structures du péronisme) avec leurs fil.le.s (enfants et adolescent.e.s) et voisin.e.s de quartier. Afin de détailler les réorganisations et actions de la RF pendant la RP que j’ai commencé à mentionner dans le chapitre 3 de cette thèse, il est bien de souligner que Gorza (2017, 263) a démontré que la participation des femmes péronistes à la RP n’avait pas tant consisté en une prolongation de leurs rôles conjugales et maternels quant plutôt en une réactualisation de leur socialisation politique préalable. L’adaptation de la militance péroniste féminine au nouveau contexte post-1955 avait marqué la vie des anciennes militantes interviewées par Gorza (2017, 264) dont l’adhésion avait constitué une rupture non pas générationnelle mais avec leurs militances précédentes, présentées comme des manières naturelles de s’investir et de développer tant la politique que l’activité sociale. L’entrée dans la nouvelle militance avait impliqué d’après celles-ci un degré plus élevé d’engagement étant donné que leurs prises de décisions avaient affecté brusquement non uniquement leurs vies individuelles (elles – comme les militants - avaient dû changer leurs manières d’habiter le temps et l’espace) mais également les vies des personnes qui dépendaient d’elles. Si la participation politique avait impliqué des sacrifices de nature différente pour les militant.e.s, Gorza (2017, 274) a noté que parmi les préoccupations les gestions de la maternité, de la conjugalité et de la domesticité (l’éducation et le soin des enfants, des relations de couple et des proches malades) avait été largement évoquée par les anciennes femmes de la RP alors que très rarement par leurs *compañeros* dont les narrations ont fait transparaître des expériences de la RP indépendantes de la vie domestique sauf que pour l’évocation des cuisines des maisons des familles ouvrières décorées comme des fortins du RP⁴⁶¹. Cette disparité a été rencontrée aussi dans Montoneros : les qualités paternelles et conjugales de ces militants avaient (et ont) été rarement mentionnées et surtout ils ont été sujets à beaucoup moins de reproches – internes et externes à l’organisation politico-militaire - par rapport à la manière dont ils avaient concilié leur activité politique avec leur vie privée. En ce sens, l’on pourrait dire, en suivant la distinction entre militante et guérillera de Diana ([1996] 1997), que les femmes ont tendu à se rappeler elles-mêmes plus comme des militantes alors que les hommes comme des combattants.

⁴⁶¹ Gorza (2017, 262) a problématisé l’image recourant dans les récits de mémoire qui a fait des cuisines des maisons des familles ouvrières les espaces de socialisation principaux de la RP. La chercheuse a affirmé que cette image s’était popularisée depuis le discours tenu par César Marcos disponible in Roberto BASCHETTI, *Militantes del peronismo uno por uno*, <http://www.robertobaschetti.com/biografia/m/52.html> (consulté le 18 juillet 2019) et in FERNÁNDEZ MOUJÁN 2009.

Beaucoup de femmes ayant eu une politisation dans le péronisme historique avaient assumé les rôles de raccords (*enlaces*) entre les militant.e.s de la RP⁴⁶², de journalistes et de courrières des messages (*buzón*) - y compris de Juan Perón - qu'elles transmettaient dans les organisations familiale et de quartier ainsi que de prestataires de domiciles. Leurs maisons s'étaient transformées en des espaces de réunions, fabrication d'explosifs, conservation et nettoyage des armes et du matériel de propagande. Parfois avec leurs enfants, ces femmes s'étaient engagées à réaliser les déplacements d'un lieu à l'autre des combattant.e.s civil.e.s et militaires qu'elles avaient hébergés (avant et après les tentatives de prise des casernes) en simulant des balades en famille. L'apport brave de ces femmes avait été essentiel pour le processus de résistance - y compris pour le déroulement de la tentative du coup d'État de juin 1956⁴⁶³ - alors qu'il est apparu difficile d'en démontrer l'indispensabilité, le risque et le caractère promoteur, l'initiative, la politisation et les objectifs propres aux femmes à l'heure d'avoir participé aux actions de la RP. Ces femmes - qui avaient été dans la plupart des cas liées aux UES, PPF, CAJ ou, plus rarement, aux syndicats - ont été généralement imaginées comme des auxiliaires qui avaient pallié à leur déficience politique grâce à un amour (ou une foi) péroniste s'étant exprimée dans leurs fidélité, abnégation et discrétion d'un travail exécuté avec une grande responsabilité et honnêteté. Du même avis, Centurión (2008, 244-245) a remarqué que les images sur la participation des femmes dans la lutte pour le retour de Juan Perón ont été plus fréquemment produites par des hommes qui ont précisément qualifié l'intervention féminine en termes de collaboration, soutien, appui logistique, accompagnement et suivi (alors qu'elles avaient occupé aussi des lieux de décision) en mentionnant toujours leur inexpérience politique en dépit du fait que, lors du commencement de la RP, cette immaturité avait été une condition partagée avec les hommes. Ces résistantes ont été (et parfois se sont) représentées comme des collaboratrices des tâches des et voulues par des hommes, d'après Gorza (2017, 68-69), en raison de leur rareté, marginalisation, dégradation, désocialisation et forclusion de l'exercice de la violence populaire dans les Commandos exercée généralement dans les usines et notamment de leur exclusion totale des tentatives du coup d'État de la RP. En expliquant que l'enrôlement de civil.e.s était fait, au moins dans la Province de Buenos Aires, dans une large mesure sur la base des structures syndicales fondées dans des relations de socialisation hautement virilisées des *compañeros* valorisant la respectabilité et l'honorabilité

⁴⁶² Centurión (2008, 244) a qualifié le rôle de raccord de femmes (comme Delia Vennini, María Elena Márquez, Alicia Ferrari, Nefer Rossello et Elvira Bazán) comme fondamental pour la constitution de la RP.

⁴⁶³ Gorza (2017) a souligné les participations au soulèvement de juin 1956 de femmes formées dans l'École d'Infirmierie pendant le gouvernement péroniste dans le domaine de la santé voué à soigner les possibles blessé.e.s, de trois jeunes de l'UES et d'une déléguée recenseuse du PPF qui avaient collecté des fonds et des vivres (à travers la vente de jouets et de marchandises) pour les prisonnier.e.s politiques et leurs familles qu'elles avaient par la suite visité en leur apportant du support affectif et de la nourriture ainsi qu'en faisant entrer et sortir des messages. Pour plus d'informations consulter le livre dirigé par Karina Inés Ramacciotti, *Historias de la enfermería en Argentina. Pasado y presente de una profesión*, Buenos Aires, Éditions de l'Université Nationale de José C. Paz, 2020 ainsi que le vidéo-documentaire de Marcelo Goyeneche, *Las enfermeras de Evita* (Argentine, 2015) avec des infirmières ayant étudié en 1948 dans l'École de la Fondation Eva Perón.

masculine associée au devoir patriarcal de soutenir économiquement sa *compañera* (et ses enfants) ainsi qu'à une forte autorité politique⁴⁶⁴, Gorza (2017, 285) a parlé d'une double exclusion des femmes car si les civils avaient occupé un niveau de décision inférieur par rapport aux militaires dans les stratégies du coup d'État, ces derniers avaient dans certains cas cassé la hiérarchie entre ces deux masculinités en délivrant des armes à ceux qui n'avaient pas encore été socialisés à l'équipement militaire mais ils n'avaient pas brisé l'ordre hiérarchique avec les femmes car (censées être) des *femmes*. Constatée la discrimination sexuelle exercée à l'encontre des femmes péronistes au moment de (ne pas) incarner ce qui a(vait) été considéré comme le rôle de premier plan dans la résistance, Centurión (2008, 245) a problématisé l'appellatif de Tante qui a été utilisé dans la mémoire pour évoquer les femmes qui *collaboraient* à la RP afin de dénoncer la disparition de plusieurs formes de participation et subjectivités féminines construites en relation à l'activité politique et cependant homogénéisées précisément dans deux femmes (Mary Agüero et Hortensia Lala García Martín) stéréotypées, simplifiées et prise comme le modèle de participation du sexe féminin. D'après Centurión (2008, 245), la figure de la Tante a renvoyé à l'image d'une femme qui, bien que célibataire et sans fil.le.s (lire : elle n'avait rien à perdre), était porteuse d'une féminité protectrice et généreuse destinée à satisfaire les caprices de ses neveux sans remettre trop en question leurs raisons. Les Tantes qu'elle a pu récupérer dans les mémoires des anciens jeunes résistants péronistes ont été rappelées affectivement comme des dames simples sans aucune connaissance politique qu'elles palliaient cependant avec un grand sentiment de loyauté au péronisme les rendant intrinsèquement altruistes, absentes d'ambitions personnelles et désintéressées à occuper des charges politiques. Gorza (2017, 261) a argumenté que les femmes qui avaient participé à la RP n'étaient pas toutes appelées comme Tantes par leurs *compañero.a.s* de militance car cet appellatif n'avait été appliqué qu'à des femmes spécifiques avec un âge avancé et une trajectoire dans le péronisme qui avaient obtenu un certain crédit. Leur visibilité était le fruit de leur engagement et participation insistante et continue, une forme de leadership que les femmes avaient pu atteindre uniquement en résolvant l'incompatibilité entre l'engagement politique et le mandat de maternité. L'aménagement de cette incompatibilité avait pris plusieurs formes peu orthodoxes qui avaient consisté soit à impliquer leurs enfants dans la militance soit à déléguer cette responsabilité à des proches ou à des ami.e.s soit à décider de ne pas en avoir. Gorza (2017, 284) a également remarqué à ce sujet que ses interviewées ont rendu compte

⁴⁶⁴ Le terme *compañero* n'était pas utilisé de manière extensive aux femmes par les ouvriers qui avaient l'habitude à la fois de se référer à leurs épouses comme « nos *compañeras* » et aux personnes de genre masculin à côté desquelles ils travaillaient comme « les *compañeros* » (GORZA 2017, 288). En se penchant sur la figure du syndicaliste tel qu'il a été narrée par des anciennes femmes de la RP, Gorza (2017, 291) a remarqué qu'elle a émergé comme une source d'autorité presque toujours masculine (un partenaire, un mari, un père ou plus généralement *los muchachos sindicalistas*) ayant une idée claire sur la politique. La chercheuse a expliqué que cette autorité s'était également nourrie du conflit historique entre les deux partis – « les politiques » radicaux.les rénovateur.trice.s et les « travaillistes » - ayant constitué le premier gouvernement péroniste et qui s'était prolongée pendant la RP dans la grande répudiation de la direction partisane dont ces femmes interviewées avait estimé qui n'avait rien fait face au coup d'État alors que les syndicalistes avaient maintenu leur attitude combattive pour défendre l'ouvrier.e, le.a pauvre et les personnes en état de nécessité.

de la perte de grossesses provoquées par le rythme de vie accéléré et risqué de la militance. Cette mémoire des Tantes peut être à mon avis être lue comme l'une des actualisations de la doctrine de l'amour loyal (renforcée par la figure de la Renonciation historique⁴⁶⁵) d'Eva Perón, voire une lecture de l'action péroniste féminine comme un maternalisme politique transformé en l'occurrence en un *tanteisme* et, en même temps, toujours contesté dans la mémoire. Le sentiment de loyauté au péronisme des femmes d'âge mûre participant à la RP est en effet réapparu dans les souvenirs d'anciennes militantes de la RP interviewées par Gorza (2017, 241) en rendant compte de la réalisation de tâches autres que d'appui et de simulation de la part de femmes péronistes. Elles les ont rappelées comme des femmes ayant fait partie de la RF du MP qui avaient inventé, organisé et participé à des manifestations éclaires pour rendre hommage à Eva Perón et qui, plus généralement, avaient agi politiquement dans leurs familles et dans leurs quartiers comme des agglutinateuses des actions de la RP en attirant notamment des militant.e.s plus jeunes (tant péroniste que à péroniser) dans un contexte où régnaient la prohibition du droit de réunion et d'émissions de discours publics sur la voie publique (GORZA 2017, 252). Gorza (2017, 264) a remarqué que les témoignages des anciennes femmes de la RP ont mis en évidence une forme de faire la politique où la famille entière partageait les espaces de participation. De la même manière dont elles avaient accompagné l'activité politique des adultes de leur cercle familial, pendant les années de la RP ces femmes avaient répété l'expérience en impliquant à différents degrés leurs enfants dans la militance, c'est-à-dire en évaluant et assumant les risques que cela comportait pour elles et pour leurs petit.e.s. Ehrlich (2012, 160-161 et 164) a par exemple noté que les réunions des familles qui pleuraient les assassinés de la Révolution Libératrice et qui, dans la plupart de cas, étaient des familles persécutées (ayant autrement dit une

⁴⁶⁵ Convaincue que l'ami Domingo Mercante était en réalité un traître, il semblerait qu'Eva Perón avait poussé son mari à douter de la loyauté du candidat à la vice-présidence et gouverneur de Buenos Aires jusqu'au 1952, lorsqu'il avait été substitué par Carlos Vicente Aloé. Evita se serait rendue compte également d'un complot pour éliminer Mercante au profit d'Alberto Teisseire, qu'elle avait par la suite accusé en sous-estimant le silence de Juan Perón qui avait en même temps supprimé l'article constitutionnel empêchant la réélection présidentielle. En l'absence de Mercante, les syndicats avaient demandé au Général d'accepter sa re-candidature avec la formule de la Patrie Perón-Eva Perón que le Leader n'avait ni acceptée ni réfutée. Le 22 août 1951, les deux auraient dû déposer leurs candidatures. Ce jour-là, Juan Perón avait proclamé sa candidature, alors qu'Evita, dans un monologue, avait affirmé que tout ce qu'elle était, avait, faisait, fera, pensait et possédait ne lui appartenait pas car c'était de Juan Perón. Elle avait affirmé que le Général était la Patrie, il était tout, et que tout le monde était à une distance sidérale du Leader de la nationalité. Pour conclure, Juan Perón avait dit que du moment où les péronistes travaillaient pour le peuple, il n'y aurait pas dû avoir de disputes sur la succession. Le peuple avait pourtant dévoilé l'opposition des FFAA (absentes) à l'élection d'Evita et il avait demandé explicitement à cette femme d'être vice-présidente. L'insistance du peuple l'avait obligée à prendre la parole. Soudainement, un dialogue entre son cœur et son peuple s'était entamé : elle leur demandait quatre jours pour réfléchir, alors que la foule réclamaient sa décision en temps réel. Pour cela, elle l'avait priée de ne lui faire pas faire ce qu'elle n'avait jamais voulu, à savoir trahir Juan Perón. Si le Leader était déjà au gouvernement, le poste de vice-président ne serait pour elle qu'un honneur dû à une position politique, alors qu'elle aspirait à un autre type d'honneur, celui de l'affect des humbles de ma Patrie. Le 31 août 1951, par la chaîne de radio nationale, Evita avait communiqué sa décision irrévocable, libre et autonome, car venue de son cœur : la Renonciation historique à l'honneur que sa Patrie aurait aimé lui conférer. La raison était que de cette manière-ci les anti-patries n'auraient plus pu affirmer que tout ce qu'elle avait fait était guidé par des ambitions personnelles mesquines et égoïstes. Sa seule ambition était de se faire rappeler comme la femme à côté de Perón. María Sofía Vassallo (2009) a estimé que le leadership charismatique, comme l'exerçait Juan Perón, requérait sa centralité dans l'exercice du pouvoir : Evita ne pouvait pas l'éroder ; accepter équivalait à le trahir. Le Leader avait remerciée Evita par une Grande Médaille Extraordinaire, le 10 septembre : elle était devenue l'image même du sacrifice. Le 17 octobre, les syndicats avaient dédié la journée à sa Renonciation : *Le peuple le chante déjà, Evita est une Sainte*. Perón avait finalement décidé que le vice-président aurait dû être le radical antipéroniste Horenio Quijano qui était cependant mort de cancer avant de pouvoir assumer sa charge, le 11 novembre 1951. Le seul resté au gouvernement était Juan Perón jusqu'en 1954, lorsque fut élu à la vice-présidence Tessaire.

trajectoire notoire dans le péronisme) avaient constitué le premier lieu de rencontre entre les fil.le.s de péronistes. Transformées progressivement en commémorations, ces réunions familiales avaient constitué un espace d'apprentissage de valeurs, sens et affects également pour les nouveaux.lles arrivant.e.s dans le péronisme. D'après les analyses de cette chercheuse, la proximité aux affecté.e.s pour la répression – et non uniquement l'héritage familial – avait fonctionné parmi ces jeunes comme un capital social initial qui pouvait être investi et multiplié dans la construction de nouveaux réseaux. En ce sens, la participation aux actions commémoratives des dates consacrées à honorer les héro.ïne.s de la lutte du peuple comme le 1^{er} mai, le 7 mai (naissance d'Eva Perón), le 9 juin, le 26 juillet (mort d'Eva Perón), le 16 septembre, le 8 ou le 17 octobre, avaient constitué non uniquement des espaces où la jeunesse avait pu s'accrocher (*engancharse*) au MP et s'élaborer au fur et à mesure un (premier) rôle au sein du MP mais également façonner une première mémoire et éthos de la militance péroniste résistante ou révolutionnaire. Gorza (2017, 105) s'est consacrée elle-aussi à approfondir la capacité d'adhésion de ces femmes âgées (auparavant) liées à Eva Perón qui par leur habilité à tisser des relations informelles (maternité, amitié, amour, parenté, voisinage, etc.) étaient parvenues à affilier d'autres jeunes femmes et hommes à la RP et à les organiser avant tout dans des familles et dans les quartiers. Gorza (2017, 267) a pu constater que les relations avec le Commando Tactique de ces structures organisationnelles avaient été secondaires. Cette pratique de réunir et remembrer les personnes dont les femmes avaient eu une socialisation antérieure (tant dans la famille que dans les Unités Basiques féminines et le PPF) avait dans certains cas été formalisée au fur et à mesure. En particulier la modalité d'intervention des missionnaires qui avaient rendu hommage et réclamé la restitution du cadavre d'Eva Perón⁴⁶⁶. Finalement, Gorza (2017, 204) a fait émerger la participation des femmes péronistes – en particulier celles organisées en comité pour revendiquer le cadavre d'Eva - comme des sujets tant politiques et historiques que de l'historiographie pour le fait

⁴⁶⁶ Les manifestations de deuil pour Eva Perón avaient commencé même avant sa mort le 26 juillet 1952 lors de la prise de connaissance publique de sa maladie. Depuis 1953 et jusqu'à mai 1955, les messes, les offrandes, les prières et les hommages civiques à Eva Perón avaient duré une semaine entière et ils s'étaient achevés le 26 juillet avec une messe principale dans la basilique de Saint François de Buenos Aires (étant donné qu'Eva Perón était liée à cet ordre religieux depuis 1947) et une concentration au carrefour Moreno/9 de Julio où avait eu lieu en août 1951 la Réunion Publique (*Cabildo Abierto*) du Justicialisme où Evita avait renoncé à la candidature présidentielle publiquement demandée par la direction de la CGT. Depuis cette renonciation, Eva Perón avait été nommée Sainte Evita, le Congrès l'avait déclarée Cheffe Spirituelle de la Nation et des espaces publics, des villes et la Province de La Pampa avaient reçus son prénom. Une fois concentré.e.s à ce carrefour et passé un minute de silence à 20h25 (l'heure de sa mort), les péronistes commençaient une marche aux flambeaux allant jusqu'au bâtiment de la CGT (situé dans la rue Azopardo 800) où reposaient les restes d'Eva Perón. En même temps, sur le bâtiment du Ministère des Œuvres Publiques des lumières écrivaient son prénom. Les manifestations de deuil pour Eva Perón pendant les années de la RP s'étaient en revanche basées dans la pose de fleurs sur les lieux où auparavant il y avait eu des éléments rappelant la Première Dame (comme un buste, une plaque, un monument ou un bâtiment public) par des groupes de femmes des quartiers, par certaines femmes qui avaient été des membres des Unités Basiques féminines et par des infirmières. Parmi ces femmes-ci il y en avait eues aussi certaines qui avaient cachés et conservé chez elles quelques-uns de ces objets (GORZA 2017, 216). Outre à ces femmes péronistes *anonymes*, les anciennes législatrices et les dirigeantes nationales et locales du PPF avaient participé tant à l'organisation des hommages civils qu'aux demandes aux églises pour célébrer des messes pour rappeler Eva Perón. Gorza (2017, 241) a noté que peu de temps après le coup d'État de 1955, Juan Perón avait chargé l'avocate, ancienne déléguée recenseuse de la province de Córdoba et membre en 1954 du Conseil Supérieur du PPF Elsa Chamorro Alamán de réclamer les restes d'Eva Perón en la nommant dépositaire du cadavre. Juan Perón avec donc entendu que les réclamations du cadavre d'Eva Perón étaient des tâches qui incombaient spécifiquement aux femmes du Parti, étant donné qu'elles avaient organisées ces hommages pendant son deuxième gouvernement.

d'avoir décidé, organisé et amplement participé à des pratiques culturelles et hautement symboliques au cours desquelles elles avaient tenté, dès le début de la RP, de constituer une mémoire populaire du passé récent (le gouvernement péroniste) et de la transmettre au sein du péronisme (la RP). Ces pratiques de mémoire avaient été transformées dans des pratiques de résistance dont la RP mixte avait disposé déjà depuis 1958, c'est-à-dire lorsque certains actes d'hommage entêtés par des femmes étaient apparus comme organisés par le Commando Tactique, les syndicats, les partis néopéronistes et par des groupes de la JP (GORZA 2017, 238).

La leadership d'Evita n'avait pas été uniquement construite par les femmes péronistes et utilisée au sein du MP pour façonner un discours mémoriel et identitaire permettant l'existence et le développement de la RP. D'après les études de Castronuovo (2016, 59) les femmes péronistes emprisonnées entre la moitié de septembre 1955 et mai 1958 avaient correspondu à deux profils : les militantes de base et les anciennes législatrices péronistes⁴⁶⁷. Les premières, Castronuovo (2016, 61 et 69) les a définies comme des militantes appartenant au secteur ouvrier qui avaient développé un comportement similaire à celui des hommes et pour cela la législation appliquée - pour des raisons de sécurité - avait été la même. La manière de manifester de ces sujettes menaçantes avait pris les formes de sabotages dans leurs lieux de travail, rébellions publiques et participations à des espionnages et conspirations à l'encontre du gouvernement⁴⁶⁸. Les durées de leurs détentions étaient disparates et elles avaient varié tant selon l'infraction que selon leurs histoires personnelles, c'est-à-dire selon la dangerosité qu'elles avaient impliqué et représenté par le gouvernement. Le second groupe de femmes péronistes détenues par la Révolution Libératrice était lui aussi composé par des militantes de la RP, mais Castronuovo (2016, 64) a décidé de le traiter séparément en raison de l'attention particulière que le gouvernement avait octroyé à la cause des 17 anciennes législatrices péronistes, détenues le 3 mai 1957 dans l'Unité Pénitentiaire n°8 d'Olmos pour avoir violé l'art.227 du Code pénal dans le cadre de la cause à l'encontre d'ancien.ne.s Sénateur.trice.s et Député.e.s Provinciales du régime déchu. Considérées comme des traîtresses de la Patrie pour avoir participé activement à la politique gouvernementale du péronisme en qualité de fonctionnaires, ces femmes avaient été considérées plus dangereuses et menaçantes pour les objectifs des autorités antipéronistes que les militantes de base même si la plupart d'entre elles n'avaient été libérées qu'une dizaine de jours plus tard sous caution juratoire. Elles avaient donc été obligées à ne pas s'enfuir du pays et à

⁴⁶⁷ Dans son étude, Centurión (2008, 260) a privilégié une distinction entre les femmes de la RP ou bruyantes (comme Eguren, Norma Kennedy et la *Tante* García Martín) et les détenues vieilles, hiérarques ou modérées (comme Parodi et Larrauri) pour accentuer les divergences politico-stratégiques et identitaires ayant traversé la militance péroniste féminine.

⁴⁶⁸ Ce groupe de prisonnières politiques avaient été accusées d'infraction du décret n°4161 (22 femmes sur 86), du décret n°2413 qui sanctionnait depuis le 6 décembre 1955 les personnes qui agitaient les masses ouvrières afin de préserver la tranquillité publique et la liberté de travail (2 cas explicites) et du décret n°1301 punissant depuis février 1956 les personnes promouvant ou généralisant désordres ou tumultes dans des lieux publics ou privés. Dans plusieurs cas, le délit n'avait pas été spécifié et la seule indication retrouvée par Sabrina Castronuovo (2016, 61) a été qu'elles avaient été détenues à la disposition du PEN.

rester à la disposition de la Justice en cas d'appel. Pour ce qui concerne les anciennes législatrices restées détenues comme Macri et Parodi pendant toute la durée de la Révolution Libératrice - voire libérée par l'amnistie du gouvernement de Frondizi en 1958 -, Castronuovo (2016, 66) a remarqué que leurs détentions s'étaient caractérisées par plusieurs transferts dans différentes unités carcérales alors que dans le cas des détenues communes cela n'était pas habituel. Castronuovo (2016, 67) a expliqué ce traitement comme une forme répressive exercée par les autorités antipéronistes afin d'empêcher la naissance d'une leadership féminine au sein de la RP en raison du précédent qui avait constitué, dans le péronisme, Eva Perón⁴⁶⁹. Différemment des militantes de base, les vies sociales et politiques de ces anciennes législatrices péronistes (personnalités qui, autrement dit, avaient eu des contacts avec Eva Perón) avaient été étudiées dans des dossiers avec des suppléments où il y avait décrit en détail leurs relations familiales, les données sur leurs proches et leurs copains habituels, leurs charges publiques ainsi que des listes de personnes pouvant rendre compte de leurs conduites. Alors que le Parti n'avait pas été l'acteur avec le poids politique majeur au sein de la RP, Gorza (2017, 92) a remarqué que les femmes péronistes n'avaient jamais abandonné ni les réclamations pour la levée de sa prescription ni la considération que la participation par voie électorale était une manière légitime d'action politique. Il y avait eu en effet des actrices qui s'étaient lancées parallèlement dans des formes conventionnelles (électorales) et nouvelles (semi- et clandestines) de lutte pour l'accès au pouvoir.

4.2.1.2. Les détenues du Plan de Commotion Interne de l'État

Si le savant de l'histoire mondiale de la torture Osvaldo Bayer (in DIANA [1996] 1997, 388) a soutenu que jusqu'aux années 1970 les vexations des guérilleras urbaines⁴⁷⁰ par les autorités étaient à la fois rares (les autorités d'après Bayer réprimaient les hommes et invitaient les femmes à se retirer) et traditionnelles (c'est-à-dire les moyens de répression politique des hommes) en même temps qu'elles n'avaient pas impliqué ni le viol ni la torture, Gorza (2017, 85) a remarqué que les femmes ayant participé à la RP entre 1960 et 1964 avaient été souvent pénalisées d'une manière qui n'était pas en accord avec les tâches qu'elles avaient effectivement réalisées. D'après cette chercheuse, la raison de cette punition excessive est à lire dans le caractère symbolique que l'action féminine prétendait développer, à savoir la mise en question du profil patriotique – le discrédit public - des FFAA. Gorza (2017, 86) et Centurión (2008) ont mis en évidence que la punition de ces militantes

⁴⁶⁹ Centurión (2008, 238-239) a elle aussi remarqué qu'il ne faudrait pas sous-estimer l'image (idéalisée) produite par le péronisme des femmes péronistes, c'est-à-dire des femmes travailleuses protagonistes du processus politique du péronisme (tant pour ce qui concernait la journée du 17 Octobre que sur le lieu du travail) qui avaient, d'après Eva Perón, donné preuve de leur majeure abnégation par rapport aux hommes ainsi que loyauté par rapport à Juan Perón.

⁴⁷⁰ Bayer (in DIANA [1996] 1997, 388) a localisé les rudiments de la guérilla urbaine en Argentine dans le conflit entre les anarchistes et l'État dans les années 1920, à savoir les luttes ouvrières en Patagonie. Plus en particulier, Bayer a soutenu que dans cette lutte les militants anarchistes n'avaient pas permis aux militantes d'utiliser les armes ; la mission de ces femmes était la protection des activistes, à savoir le partage de la vie et de l'amour ayant comporté leur transformation en des oasis (mères et amatrices) où calmer la soif et soigner les blessures.

péronistes avait dévoilé les efforts antipéronistes de ne pas les traiter comme des détenues *politiques* alors qu'elles l'avaient revendiqué en démontrant leur auto-identification comme militantes ainsi qu'un haut niveau de conscience politique⁴⁷¹. Généralement séparées des militantes de la FJC, les femmes de la RP avaient été emprisonnées ensemble aux détenues communes dans les prisons de Santa Rosa (Province de La Pampa), d'Olmos et de Neuquén ainsi que dans le Centre Correctionnel de Femmes d'Humberto I^{er} dans la Capitale Fédérale géré par les nonnes de l'Ordre du Bon Pasteur accusées d'avoir soumis les détenues à une discipline stricte ayant comporté les obligations de se lever de *trop* bonne heure, d'écouter la messe, de ne pas parler ni lors du petit-déjeuner ni dans leurs cellules et de leur avoir prohibé l'accès aux livres, aux journaux et à la musique du tango (GORZA 2017, 84). Depuis le journal communiste *Nuestra Palabra* ainsi que depuis des organisations (internationales comme la Commission de Proches de Détenu.e.s, la Ligue Argentine pour les DH, la RF du PJ et l'Union des Femmes de l'Argentine (créée en 1947 par le PC en réponse au PPF péroniste) la Fédération Démocratique Internationale de Femmes (créée en 1945 à Paris) et les partis politiques mobilisés pour libérer ces femmes ou, au moins, pour améliorer les conditions de leurs incarcérations, l'on avait dénoncé l'immoralité de ces détentions (à l'encontre de la moralité des religieuses) : ces *compañeras* avaient été forcées à vivre loin de leurs familles (y compris de leurs enfants) pour être condamnées à cohabiter dans des conditions déplorables (outre au froid, à la poussière et au poux) avec des prostituées et des délinquantes dites dangereuses, homicides et amoraux. L'on avait par exemple détaillé que l'une d'entre ces détenues communes avait tué sa mère et commis des actes d'immoralités avec une autre femme (GORZA 2017, 82-84). Grâce aux traces repérée dans les rapports des Conseil de Guerre (dans le cadre du plan CONINTES) et aux témoignages oraux, Gorza (2017, 76) a pu quand même rendre compte de la participation de 16 femmes aux vols d'armes, argent, voitures, radio et documents (à falsifier). Autrement dit, la nouvelle orientation politique des Commandos depuis les premières années de 1960 s'était avérée aussi par l'apport de femmes en qualité tant de (rares) dirigeantes de cellules que comme courrières et raccords entre les militant.e.s. Bien que Gorza (2017, 77) n'a pas pu détecter si ces femmes avaient colloqué des bombes, elle a pu quand même confirmer une étroite relation entre celles-ci et les explosifs et les armes. Si d'un côté ces militantes avaient participé aux vols (qui avaient impliqué l'emploi d'armes), elles avaient de l'autre côté prêté leurs domiciles pour le déroulement de réunions où s'étaient avérées tant la consolidation de contacts que l'échange d'armes et d'explosifs entre les différentes cellules. En outre,

⁴⁷¹ Castonuovo (2016, 61-62) a remarqué que parmi les cas de détention de femmes péronistes entre septembre 1955 et mai 1958 il n'y avait eu qu'une seule apparition explicite de la dénomination de détenues politiques en référence notamment à un groupe de quatre femmes de La Plata accusées de conspirer pour commettre rébellion. Centurión (2008, 248) a mentionné le cas d'une travailleuse de l'administration virée par son « consentement à servir le régime » qui, après avoir participé au soulèvement de juin 1956, avait été détenue pour « vérification des antécédents » en devenant – d'après ses souvenirs – la « première détenue pour politique ». Cette femme avait été transférée à la prison du Bon Pasteur où elle s'était refusé de boire et de manger en signe de protestation pour ces conditions de logement au motif qu'elle n'était pas une détenue commune mais une prisonnière politique.

ces militantes avaient pris le risque de transporter non uniquement des lettres, plans, messages, directives, matériaux de propagande et l'argent d'un côté à l'autre et même en dehors du pays mais également des armes, du matériel inflammable et des explosifs. Elles avaient conduit des véhicules volés amenant les militants sur les théâtres des opérations - dont elles avaient parfois dessiné les plans – ainsi qu'elles étaient les responsables de les aider à s'échapper. Si huit parmi les 16 militantes avaient participé dans les cellules ensemble à leurs partenaires (investit généralement de plus de responsabilités), il faut également noter que la plupart d'entre elles avaient des filiations politiques en dehors de ces structures (syndicats, CAJ, PPF et JP). Cela signifie qu'uniquement une partie de leur militance avait concerné les actions armées et que la participation féminine aux actions violentes n'avait pas signifié l'abandon d'autres pratiques de superficie.

Parmi ces pratiques politiques de superficie, Curone avait dirigé le bulletin interne *Conquista* de la Circonscription n°18 de la Capitale Fédérale – sympathisant avec le MPR - composée par un groupe de femmes ayant participé pendant le gouvernement péroniste dans ses structures juvéniles. Elles étaient, autrement dit, des femmes avec une longue trajectoire dans le MP sans pourtant avoir occupé des postes dans la direction partisane. Avec ce bulletin, ce groupe avait convoqué les femmes péronistes de la circonscription du quartier de Palermo à faire partie de la réorganisation partisane du péronisme entamé en août 1963 ainsi qu'à participer dans le Parti Féminin (GORZA 2017, 170) en délivrant aussi des cours de formation politique (y compris de l'art oratoire). Leur objectif était de construire un noyau féminin fort dans leur circonscription qui les auraient habilitées à participer de manière organisée aux élections internes de 1964 et accéder finalement à la conduction au sein du PJ en essayant de vaincre de cette manière-ci les stratégies mises en œuvre par les branches masculines finalisées à leur empêcher l'accès aux postes de direction. Il s'agissait principalement de différentes manières de semer le chaos pour les diviser (GORZA 2019, 199). Il faut noter que le nom choisi pour le bulletin interne avait constitué en soi une double stratégie de légitimation de leur voix car, premièrement, l'organe officiel du PPF publié pendant les derniers mois du gouvernement péroniste s'appelait précisément *Conquista*. De plus, ces femmes avaient essayé de se légitimer en dénonçant la destruction de la *conquête* d'Eva Perón – à savoir le PPF – qui avait dignifié les femmes, c'est-à-dire les avait élevées à un plan d'égalité avec les hommes et considérées dans leurs valeur réelle en leur ayant octroyé des fonctions importantes (GORZA 2017, 195). En suivant l'étude de Gorza (2017, 167), la particularité de ce journal était qu'il était fait dans sa totalité pour une femme (Curone) ainsi qu'il s'adressait spécifiquement à un public féminin avec un objectif politique touchant uniquement les femmes péronistes (et non pas les femmes du peuple) et qu'il s'opposait - non pas au gouvernement mais - aux branches masculines au sein du péronisme tout en se distanciant de la sectorisation des féministes (*Conquista*, n°3, le 20 février 1964 in GORZA 2017, 198). La mission

révolutionnaire que ce bulletin partisan de la RF s'était octroyée concernait précisément la revalorisation du lieu des femmes dans le péronisme en accord avec les aspirations (participation et organisation politique) féminines (*Conquista*, n°1, le 20 décembre 1963 in GORZA 2017, 194). Alors que dans les idées l'unification des femmes péroniste aurait dû se faire par l'initiative des femmes (et non pas par la promotion des dirigeants politiques), *Conquista* avait dû faire recours aux leaders péronistes comme des figures d'autorité pour légitimer leur prétention d'intervenir dans le processus de réorganisation partisane (GORZA 2017, 199).

Finalement, il est bien également de mentionner qu'en juin 1965, la RF avait formé une Commission de Solidarité avec les Détenu.e.s Politiques et Syndicaux.les dirigée par une commission composée par Parodi, les législatrices nationales de 1965 Nélida Calviño, Nélida Sarmiento, Teresa Riande, Rosaura Isla et les conseillères municipales María Esther Vargas et Eva Barrios (GORZA 2017, 141). Participée par des déléguées de toutes les circonscriptions de la Capitale Fédérale, cette Commission avait prévu des sous-commissions de travail et établi cinq points de base : aliments, médecines, vêtements, livres et visites spéciales. Ces femmes s'étaient également occupées de l'assistance juridique et de la gestion des transferts des détenu.e.s dans les pavillons spéciaux des prisonnier.e.s politiques.

4.2.2. Le militarisme de Montoneros

Entre juillet et août 1974, la Triple A - qui avait la fonction d'éliminer les ennemi.e.s du gouvernement sans compromettre les FFAA - avait commis un assassinat chaque 19 heures : les cadavres, traversés par des coups de feu, étaient laissés en exposition sur les rues (CALVEIRO 2008, 43). Le 9 août 1974, 47 membres âgé.e.s entre le 18 et 22 ans de la Compagnie du Mont Ramón Rosa Jiménez avaient envisagé d'attaquer l'Usine Militaire de Poudre et Explosifs de Villa María (Province de Córdoba) et le Régiment d'Infanterie Aérotransportée n°17 à San Fernando del Valle de Catamarca ; après trois jours s'était produit un massacre à 3 km de l'Église de Capilla del Rosario à Piedra Blanca (Province de Córdoba)⁴⁷². Cette expérience, comme l'a remarqué Oberti (2015, 216), a été rappelée comme l'une parmi les actions de guérilla les plus intenses physiquement et les plus dévastatrices dans ses effets pour les participant.e.s. Dans cette expérience avaient participé peu de femmes, bien que certaines y étaient liées pour leurs travaux d'appui logistique, de raccord, de messagères censées faciliter l'échange d'informations, de communications et des matériels de

⁴⁷² Leur dénonciation de la part de deux cyclistes de passage avait engendré un premier combat qui avait fait deux morts parmi les combattant.e.s du PRT-ERP et trois blessé.e.s dont deux étaient des policiers. La retraite ordonnée, les combattant.e.s s'étaient dispersé.e.s. Quelques-un.e.s avaient été capturé.e.s, des autres s'étaient enfui.e.s à Tucumán et un groupe de 16 avait campé au village Piedra Blanca où, le 12 août, s'était produit le massacre. L'accusation avait entamé en 2004 suite à la demande des organismes de DDHH de Catamarca et de Córdoba pour connaître l'identité des NN enterré.e.s dans le cimetière local. À la fin de juin 2013, lors d'un procès duré cinq mois, avait témoigné José Gambarella, un soldat qui avait vu le premier *caído* avec les bras levés (*Página12* 2013) et avait aidé à transporter les corps fusillé.e.s – resté.e.s sur la route plusieurs heures, et même pour le jour suivant (DANDAN 2013b). Carlos Eduardo del Valle Carrizo Salvadores, Mario Nakagama et Jorge Ezequiel Acosta ont été condamnés à prison perpétuelle pour le massacre, en octobre 2013.

l'Organisation, d'approvisionnement des combattant.e.s montant à la montagne et de soutien des maisons opérationnelles⁴⁷³. Seoane (2014) a affirmé qu'avec cette opération, l'ERP avait commencé à se structurer comme une armée régulière dans la clandestinité et elle s'était engagée à créer une usine d'armes clandestines répondant à une Junte Coordinatrice Révolutionnaire composé par beaucoup de militant.e.s exilé.e.s de Tupamaros, du MIR chilien et de l'ELN bolivien. Entre septembre et décembre 1974 - après un mois de l'assassinat du Chef de la Police Fédérale Alberto Villar et la séquestration de la part de Montoneros du cadavre d'Aramburu pour exiger le rapatriement des restes d'Eva Perón (encore à Madrid) au gouvernement d'Isabel Perón ayant à son tour déclaré, le 6 novembre 1974, l'état de siège dans tout le pays avec l'objectif d'arrêter la guérilla - s'était entamée l'époque des Représailles : le PRT-ERP avait assassiné neuf militaires et - conçue comme un excès injustifiable - la fille de trois ans Maria Cristina d'Humberto Antonio Viola⁴⁷⁴. Alors que certain.e.s combattant.e.s avaient tenté de justifier l'action en argumentant que Viola appartenait à la SIDE et qu'il avait utilisé sa fille comme bouclier, le Parti avait assumé sa responsabilité en décidant de suspendre les opérations judiciaires étant donné qu'il ne s'était pas agi d'un accident mais d'une erreur opérationnelle : les conditions n'avaient pas été les bonnes pour réaliser la Justice (IAZZETTA 2017, 553-554). De son côté, en considérant le gouvernement de la présidente péroniste comme n'étant plus démocratique car il avait perdu ses composantes populaires ainsi qu'il était devenu un allié de l'impérialisme et avait transformé leurs locaux publics dans des pièges à souris (GRAMMÁTICO 2012, 108), Firmenich - accompagné par Lesgart (AE), Dante Gullo (JP), Juan Pablo Ventura (JUP) et Enrique Juarez (JTP) - avait annoncé dans une conférence de presse secrète (le 6 septembre 1974, dans un local de la JP de la Capitale Fédérale) le retour à la clandestinité et à la pratique armée de Montoneros. Beaucoup de dirigeant.e.s des fronts de masse avaient appris cette nouveauté à partir de la presse ou, en tout cas, ils et elles ne se l'attendaient pas. Grammatico (2012, 109) a rapporté que la confusion avait généré de l'incertitude par rapport aux situations des fronts et de ses membres. Malgré que ces militant.e.s étaient les plus exposé.e.s en raison de leurs engagements publics dans la direction de masses, la CN avait considéré leurs devenirs comme des détails à régler dans un second temps. En condamnant - d'après Calveiro ([2005] 2008, 83) - à mort ses organisations de base territoriales, syndicales, estudiantines et féminine, Montoneros avait déclaré le début d'une nouvelle étape de résistance successive à la stratégie *movimentista* et nécessaire pour entreprendre une guerre populaire totale contre les intérêts monopolistiques nationaux et étrangers et un

⁴⁷³ Oberti (2015, 217) a analysé le récit de soi de Clara S., c'est-à-dire une femme ayant décidé de monter au mont dont l'entraînement n'avait été que le maniement de base des armes. Elle ne connaissait pas le lieu, ne savait pas en quoi consistait « être » dans le mont et elle n'avait pas un équipement adéquat étant donné qu'en relation à sa préparation, Clara S. a mis en exergue un problème de chaussures résolu uniquement lorsque, arrivée au mont, on lui avait dit que tou.te.s les combattant.e.s devaient utiliser des espadrilles pour ne pas laisser de traces.

⁴⁷⁴ Les autres militaires assassinés avaient été Jorge Oscar Grassi, Luis Roberto Brzic, Jaime Gimeno, Ciro Ahumada, Juan Carlos Gambandé, José Franciso Gardon, Néstor Horacio Lopez, Roberto Eduardo Carabaja et Miguel Angel Paiva.

gouvernement dominé par l'extrême droite : la Défense Stratégique des forces de Libération. Cette étape, présentée comme un repli stratégique visant à protéger ses propres forces - grâce à la clandestinité qui aurait dû théoriquement être la condition la plus adaptée pour recevoir le moindre dommage possible de l'adversaire et pour agir militairement de façon à confondre et à démoraliser les forces contraires - avait prévu le réarrangement des fronts politiques et de leurs membres devant affronter, en conformité aux ordres de la CN, des situations douloureuses allant de l'obligation de laisser la militance dans leur propre territoire à devoir abandonner leurs maisons et se séparer de leurs partenaires, familles et fil.le.s (GRAMMÁTICO 2012, 110). Malgré que cette décision eût soulevé plusieurs discussions et désaccords par rapport à la ligne, aucune mesure de révision n'avait été adoptée par la CN. Grammático (2012, 110) a soutenu que la non-conformité et le mécontentement régnant des militant.e.s s'était finalement traduit en acceptation, du moment où aucune fracture de cette organisation ni de démissions numériquement importantes ne s'étaient pas suivies. Du même avis a été Robles (2005, 14) – socialisée dans les valeurs (austérité, honnêteté, charité, amour et dévouement à l'autre et justice) catholiques et ayant commencé à militer en 1971 à ses 15 ans dans un groupe à Avellaneda (Province de Buenos Aires) lié au prêtre du MSTM Roberto Toledo et dans les *villas* avec son professeur du collège Joaquín Carregal (où elle réalisait des tâches de soutien scolaire et de campagne de santé l'ayant convertie en péroniste révolutionnaire) avant d'entrer en février 1974 dans l'un des domaines de la TRP, l'UES – qui dans son ouvrage *Perejiles. Los otros Montoneros* a voulu revendiquer la militance active bien que difficile des jeunes cadres militant.e.s de base de Montoneros passé.e.s généralement à l'histoire récente argentine comme des idiot.e.s aisément manipulables ou des *jetones* (des cartes à jeter, de basse gamme, sans importance) envoyés à la mort par la CN. Robles (2005, 16) a estimé que ces deux visions ont dépouillé de discernement et volonté les *perejiles* qu'elle a défini comme la base la moins formée et informée des organisations politico-militaires qui, malgré qu'elle ne décidait pas les actions car ces militant.e.s (méconnu.e.s par presque tout le monde) étaient les destinataires des ordres, se sentait autant protagoniste et indispensable comme n'importe quel.le chef.fe.

Afin d'éviter l'annihilation, accumuler les forces militaires et préparer l'offensive généralisée contre l'impérialisme et ses allié.e.s nationaux.les considéré.e.s comme militairement supérieur.e.s (OTERO 2019, 9-10), Montoneros avait créé un réseau organisant les activistes et les regroupant dans des Milices avec des fonctions paramilitaires (composée par des milicien.ne.s assigné.e.s fondamentalement à des tâches politiques bien qu'elles pouvaient inclure des actions militaires considérées comme mineures) et dans des Sections de Combat Militaire Spécialisées. Celles-ci étaient les pelotons de combats composés par des combattant.e.s clandestin.e.s et dédié.e.s exclusivement à l'action militaire qui faisaient partie d'une structure majeure nommée Colonne. Cette réorganisation

censée sauvegarder la vie des militant.e.s, affaiblir l'avancée de l'extrême droite et préparer de manière efficace une future offensive avait comporté l'introduction de grades (parmi les pelotons) de commandant.e.s, capitaines, officier.e.s, milicien.ne.s et aspirant.e.s, c'est-à-dire les germes d'une Armée de terre *montonera*. Probablement, la plus grande contradiction (dénoncée) au sein de Montoneros avait été l'annonce d'un repli par son passage à une campagne d'actions militaires incluant l'assaut aux commissariats, détachements et garnisons militaires (où Montoneros avait pu se procurer des armes), la séquestration d'entrepreneur.se.s (pour bénéficier de rançons en argent à employer pour l'acquisition d'immeubles et sites où faire fonctionner des prisons du peuple, des maisons opérationnelles, des atelier de fabrication d'armes, des imprimeries et des installations d'entraînement militaire), la pose d'explosifs dans des lieux représentant les intérêts impérialistes et, finalement, les morts de représailles, de vengeance ou exécutions, c'est-à-dire l'élimination physique d'ennemi.e.s accusé.e.s d'actes concrets à l'encontre de membres de leur organisation (GRAMMÁTICO 2012, 107). La décision du repli des actions de Montoneros avait concerné la retraite – bien qu'elle n'eût pas été automatique (GRAMMÁTICO 2012, 111) – de celles réalisées par ses fronts politiques. Si la JP, la JUP et la JTP avaient essayé de se maintenir en superficie (GRAMMÁTICO 2012, 108), l'AE s'était dissoute presque en coïncidence avec son annonce en raison de la suspension des journées de travail, de la fermeture des Unités Basiques et des crimes contre ses militantes. Dans cette transformation où l'organisation avait privilégié la dimension militaire du conflit politique (par notamment les premières formulations de l'Armée Montonera), Montoneros – sans abandonner le côté électoral du conflit politique - avait également décidé de créer en 1975 un nouvel parti politique de masse pour rivaliser avec le PJ qu'il avait appelé le Parti Péroniste Authentique et une nouvelle revue appelée *Informaciones* dont le premier numéro était sorti avec le coup d'État, le 24 mars 1976. Dans ce cadre, Montoneros avait finalement essayé de disputer le monopole de la force de l'État en réalisant beaucoup d'opérations armées dont l'occupation du Régiment d'Infanterie de Mont n°29 à Formosa en octobre 1975. Pourtant, d'après Confino (2018, 11), tant la stratégie de l'organisation que le contexte répressif avaient contribué à l'isolement politique progressif de Montoneros. En ce sens, au moment du coup d'État du 24 mars 1976, Montoneros avait déjà été durement réprimée et elle avait commencée à être engloutie dans un processus de perte d'influence qui ne s'était stoppée que jusqu'à sa désarticulation totale comme force politique en 1980.

4.2.2.1. Les militantes dans les opérations armées

La participation de femmes péronistes dans les opérations armées de résistance aux gouvernement antipéronistes était déjà une réalité dans les Commandos de la RP. Par exemple, pendant la nuit du

soulèvement de 1956 Mabel Di Leo⁴⁷⁵, à ses 15 ans, avait été à l'Aeroparque de Buenos Aires avec un militaire en étant consciente – comme la plupart des anciennes militantes de la RP - de transgresser le rôle que l'on s'attendait de son genre féminin (GORZA 2017, 279). Elle avait porté sur soi une arme car en cas de contrôle par des forces de l'ordre, il était moins probable que celles-ci auraient révisé une fille (GORZA 2017, 62). L'on ne s'attendait généralement et idéalement pas, autrement dit, qu'une jeune femme pouvait être engagée avec la politique et participer à des actes illégaux, violents ou subversifs (GORZA 2017, 89). L'utilisation de déguisements, camouflages et représentations consolidées de la condition féminine impliquant - comme dans ce cas - l'appellation à la pudeur, l'apolitisme, la bonté, la naïveté et la fragilité avaient servi pour contourner et moquer l'adversaire sans pourtant épuiser toutes les formes de participation à la RP des femmes. Les femmes péronistes – a expliqué Gorza (2017, 62) – avaient pris d'elles-mêmes l'initiative de participer ainsi qu'elles avaient été convoquées par les directions les plus variées à partir de ce qu'elles savaient faire, c'est-à-dire leurs répertoires d'actions⁴⁷⁶. Cela avait correspondu généralement (même si pas uniquement) à des activités liées aux structures familiales et de quartier, c'est-à-dire à l'espace domestique où une bonne partie de l'activité politique de la RP avait été replacée depuis 1955.

Pour ce qui concerne les cellules sexuellement mixtes de Montoneros, les opérations armées avaient consisté, premièrement, dans des rares occupations de localités et commissariats, des attaques (en colloquant des bombes ou utilisant des armes à feu) à des symboles du pouvoir impérialiste (comme des entreprises, des Régiments et des maisons desdit.e.s bureaucrates et du personnel hiérarchique des grandes industries) ainsi que des séquestrations et des exécutions (généralement des dirigeant.e.s d'entreprises et des ambassadeur.trice.s d'autres pays en Argentine et puis du personnel des FFASA) finalisées à la propagande politique. La production de ces événements était censée encourager la lutte populaire, en démontrant que les organisations armées pouvaient produire des grands coups à l'ennemi.e. Deuxièmement – et plus communément – Montoneros avait réalisé des désarmements des policier.e.s (pour obtenir des armes et des uniformes), des expropriations de polycopies, machines à écrire et documents (pour la presse clandestine), des vols aux banques et des emprunts de voitures, vêtements et perruques à utiliser dans les opérations. Ces opérations armées avaient servi pour apporter l'infrastructure de l'organisation et, en même temps, pour entraîner les militant.e.s à la révolution. Troisièmement, les militant.e.s s'étaient engagées dans des actes éclairs comme des

⁴⁷⁵ Fille d'un policier péroniste qui avait renoncé à son poste suite au coup d'État et participé au soulèvement de juin 1956, Di Leo était entrée dans les années 1950 dans la RP via la JP de Vicente López liée aux frères Lizaso ainsi qu'elle avait été déléguée, depuis 1959, d'une Unité Basique de quartier de la RF à San Fernando. Ensemble à son copain Bernardo Alberto (délégué de Juan Perón entre 1967 et 1968), Di Leo avait eu une participation très active en collaboration avec la CGTA et la TRP pendant les années 1970 (GORZA 2017, 271).

⁴⁷⁶ Dans les *Directives Générales pour tou.te.s les dirigeant.e.s péronistes* de janvier 1956, Juan Perón avait signalé qu'également les femmes devaient s'organiser politiquement. Si dans toute maison devait fonctionner une unité basique, d'après le Leader les femmes péronistes auraient dû également se maintenir à la fois orientées par les dirigeantes de la RF du PP et connectées avec les autres forces du MP (GORZA 2017, 104).

graffitis (*pintadas*) et la répartition de pamphlets finalisées à l'agitation politique notamment dans les lieux de travail, les universités et les quartiers. Même s'il avait été plus commun pour l'ERP⁴⁷⁷, des opérations armées d'expropriation des (nommées) entreprises monopolistiques avaient été organisées afin de répartir les biens de première nécessité (lait, viande, sucre, aliments, jeux, matériaux scolaires, chaussures, matelas, etc.) dans les quartiers populaires. Finalement, des opérations avaient été mise en place pour libérer les *compañero.a.s* des prisons allant de la négociation avec les autorités (y compris des membres des FFASA) à la planification de fuites comme il avait été le cas pour entre autres le Bon Pasteur de Córdoba. Le *Buen Pastor* était un centre correctionnel de femmes et mineur.e.s cogéré par des religieuses et le Service Pénitentiaire de Córdoba. Suite à l'arrivée de l'interventeur et brigadier Lacabanne et pendant la dictature du PRN, ce pénitencier avait fonctionné comme un lieu de réclusion de détenues (également) politiques. En 2005, cette prison installée dans le quartier Nouvelle Córdoba a été démolie et transformée dans un complexe gastronomique, culturel et récréatif par le gouvernement de José Manuel De La Sota. Lors de l'inauguration du 4 août 2007 de la Promenade du Bon Pasteur, des anciennes détenues politiques ont organisé une contraction qui a été par la suite diffusée dans le documentaire *Buen Pastor. Una fuga de mujeres* coproduit par le *Cine El Calefón* et le Groupe d'Anciennes Prisonnières Politiques du Bon Pasteur en 2010. Ce documentaire a mis en évidence comment la récupération de cet espace de la Mémoire a comporté la destruction des histoires, des pratiques et des vécus - dedans et en dehors du pénitencier – de ces détenues membres d'organisations politico-militaires révolutionnaires. Leur narration articulée dans le documentaire a tourné autour de la démolition de la fenêtre par laquelle 26 détenues politiques s'étaient enfuies le 24 mai 1975. Ces détenues ont rappelé d'avoir maintenu des contacts par petites lettres avec leurs *compañero.a.s* du dehors grâce à l'aide de proches et d'avocat.e.s en même temps qu'elles étaient engagées dans une grève de la faim depuis une vingtaine de jours (NOGUERA 2019, 290). Elles leur communiquaient toutes les données de l'intérieur du pénitencier concernant les forces répressives. La direction du PRT-ERP avait décidé le plan de fuite en mobilisant plus de 200 personnes dans des opérations de distraction afin que la Police se concentrait dans des endroits éloignés de la prison. Les détenues du PRT-ERP avaient informé les détenues d'autres organisations révolutionnaires (Montoneros et FAL) en les invitant à participer à cette sortie de prison qui n'était pas envisagée comme un retour chez elles mais comme la possibilité de continuer à militer. Dans la plupart de cas, ces femmes étaient parties en dehors de la Province de Córdoba. Certaines avaient été par la suite ré-détenues et neuf d'entre elles assassinées et/ou disparues (Ana María Liendo, Rosa

⁴⁷⁷ Ana Noguera (2019, 278) a compté 50 actions d'expropriation et répartition des cellules de l'ERP dans la Province de Córdoba dans la période allant de 1970 à 1975.

Novillo, Norma Nilda Melani, Susana Cristina Ávila, Alicia Raquel D'Ambra, Ana Vilma Moreno, Helena Maria Harriague, Zulma Rosario Ataydes et Sonia Alicia Blesa)⁴⁷⁸.

Pour organiser l'ensemble de ces opérations armées (la logistique), il était nécessaire un grand travail de renseignement, administration des ressources économiques et organisation des ressources humaines. Noguera (2019, 282) a noté qu'en particulier dans le PRT-ERP, ces tâches avaient été réalisées par plusieurs militantes ayant occupé des hautes charges dans la structure militaire comme la Responsable nationale de contre-espionnage et lieutenant Nélida *Pola Augier*⁴⁷⁹, la Cheffe du personnel dans l'État-Major de l'ERP et lieutenant Silvia *Inés Gatto* et les militantes de la Section d'Analyses de Renseignement et sergentes *Piojo* et *Luisa*. Manuel Gaggero (in DIANA [1996] 1997, 303-304) a également rappelé que sa sœur Susana avait été incorporée comme responsable de Solidarité au début de 1976 dans le Comité Central, à savoir le corps délibératif qui prenait les décisions pour le long terme (à la différence du Comité Exécutif qui s'occupait de la politique à court terme) et constituait avec le Bureau Politique et le Comité Exécutif la coupole de pouvoir du PRT-ERP. La seule autre femme qui avait participé au Comité Central avait été la responsable de Propagande et seconde épouse de Santucho (divorcée, pour divergences politiques, de Luis Ortolani avec lequel elle eût un fils), Liliana Delfino. Si les hommes et les femmes avaient été convoqué.e.s les deux à participer aux opérations armées et cela avait produit – à première vue – une disparition de la féminité des militant.e.s, toutes les analyses ayant traité la militance armée révolutionnaire féminine en Argentine ont rendu compte que la féminité avait (cependant) elle aussi été utilisée comme un instrument pour augmenter les chances de succès de certaines de ces opérations. À ce sujet, Alejandra (pseudonyme in DIANA [1996] 1997) a affirmé que le climat militaire, d'un côté, réprimait les instincts et les émotions de tout le monde en rendant (entre autres) asexuel.le.s les militant.e.s et, en même temps, il assimilait les femmes à un modèle de comportement construit depuis le masculin. D'après les souvenirs d'une ancienne militante de Córdoba du PRT (in DIANA [1996] 1997, 163), ce modèle avait donné lieu, dans la femme militante, à un sentiment de compétitivité avec l'homme qui n'était pas finalisé à être meilleure de lui mais à pouvoir l'égaliser et à faire en sorte que personne ne pouvait pas l'accuser d'être faible. Similairement à l'analyse de Noguera sur le *touch* féminin des combattantes, Diana ([1996] 1997, 164) avait déjà sélectionné dans

⁴⁷⁸ Lors de mon séjour dans la ville Córdoba pendant le mois de septembre 2019, j'ai eu l'occasion de visiter les installations de l'Archive Provinciale de la Mémoire dans la zone où avait fonctionné la prison du Buen Pastor : les colonnes de *Marcas para recordar* (24 mai 2009), l'une parmi les plusieurs interventions urbaines développées dans le cadre du méga-procès La Perla-La Ribera-D2 sur le terrorisme d'État à Córdoba à savoir les Abres de la vie (plantés entre le 30 novembre 2012 et le 22 novembre 2013) et des carreaux en mémoire de toutes les femmes combattantes, détenues et disparues qui avaient été là-bas. Ces derniers carreaux ont été placés en juillet 2011 lorsque l'Archive et la Commission Provinciale de la Mémoire ont signalisé la prison du Bon Pasteur comme un espace de la mémoire en plaçant également une grille appartenant à l'ancienne prison et déclarée comme un symbole aussi de cette fuite mémorable.

⁴⁷⁹ Un témoignage d'Augier peut être consulté in Diana ([1996] 1997, 86-105). En 2009, Augier a diffusé à travers la Revue Sudestada son propre ouvrage biographique intitulé *Los jardines del cielo. Experiencias de una guerrillera*.

ses interviews avec des anciennes militantes un style féminin pour contourner des situations difficiles en rendant compte, par exemple, de comment la *Negrita* (une ancienne militante de Córdoba appartenant au ERP « 22 août ») s'en était sortie d'un contrôle de la Police de son carnet de conduire falsifié en argumentant qu'elle avait eu peur de réaliser l'examen et que si son mari l'aurait su, il l'aurait tuée. Elena (une autre ancienne militante de Córdoba du PRT-ERP in DIANA [1996] 1997, 166) a cru qu'il y avait une sous-estimation par rapport à la condition féminine des militantes leur ayant parfois permis de réaliser des opérations plus aisément que leurs *compañeros* comme par exemple la levée (une sorte de prêt forcé) des voitures : il était question de mettre une mini-jupe et une blouse provocatrice, et tout le monde tombait. De cette manière-ci, Elena a rappelé que les femmes pouvaient *faire* quatre ou cinq voitures par nuit. Cette ancienne militante a également estimé très intéressante la réaction produite dans les hommes (tenus en otage) : si certains devenaient agressifs, la plupart d'entre eux se surprenaient en demandant comment avait-il été possible qu'une jeune si jolie participât dans ce type d'affaires (politico-militaires).

Felitti (2010) a remarqué que si la modernisation et le féminisme passaient par les revues de la mode⁴⁸⁰, l'autoritarisme et l'éthos révolutionnaire s'en étaient formellement éloignés. La séparation entre la mode et la révolution socialiste était codifiée (il y avait par exemple l'obligation de porter l'uniforme lors des réunions) et interprétée comme une renonciation au style de vie bourgeois caractérisant la subjectivité révolutionnaire. Noguera (2019, 302) a remarqué que l'utilisation de vêtements simples et pratiques (par rapport aux situations de danger) était apparue comme la meilleure option pour construire une image austère, sobre et à la manière du peuple. Expressions à la fois de la façon révolutionnaire de s'habiller et de la moderne mode unisexe, les militantes adhérentes esthétiquement au projet politique portaient les cheveux courts, allongeaient (ou pas) les (mini)jupes ou les changeaient par l'uniforme des militant.e.s (jeans et chemise d'homme, généralement vert olive ou céleste) en fonction de l'espace fréquenté. D'après Felitti (2010), les militantes suivaient un mandat d'éloignement au dictat de la mode en même temps que les organisations politico-militaires révolutionnaires leur demandaient d'exalter dans des cas ponctuels leur sexualité avec le porte de talons et de minijupes comme des manœuvres de distraction pendant les opérations surtout, dans Montoneros, après 1973. Les constructions et représentations socio-culturelles hétéronormatives de la féminité associée aux présomptions d'innocence, de fragilité et d'ignorance différenciant la militante dudit sexe fort (par le fait de faire primer les stéréotypes d'apoliticité de certaines figures féminines) avaient donc été utilisées par les organisations politico-militaires comme une couverture

⁴⁸⁰ L'intérêt du domaine de la mode consiste dans le fait que les vêtements peuvent être compris comme des ensembles de pratiques corporelles matérialisées et susceptibles de changement. Le vêtement (y compris la nudité) est un système permettant la communication, une manière d'incorporer et performer des symboles sensoriels (politiques, économiques, culturels, etc.) et, également, l'un des éléments structurant la division entre nature et culture. Ainsi, contrôler les manières et les significations de s'habiller était une façon de produire tant les corps des personnes que le corps social et, également, les visions du monde (LEONE 2010).

efficace pour réaliser des opérations clandestines. La mère avec le bébé, la prostituée séductrice, la partenaire innocente et la professionnelle féminine (notamment l'infirmière et l'enseignante) étaient des personnages joués (et jouant la sous-estimation sociale à l'encontre des femmes) dans les opérations armées pour ne pas soulever des soupçons ou pour éviter des contrôles des FFASA, dans les moments de surveiller les cibles, de générer des distractions, de favoriser l'accès aux lieux et de transporter informations, documentations, argent et armes (NOGUERA 2019, 297-299). Cela n'a pas signifié pour autant que la participation féminine était réduite à fonctionner comme une façade ou que les femmes avaient été considérées uniquement comme des auxiliaires. Il signifie plutôt que la modernité sexuelle dans les groupes armés était filtrée par une éthique du sacrifice : donner la vie pour la cause du peuple était mettre l'intime et le quotidien, les loisirs et les plaisirs (ce que la bourgeoisie appelait la vie privée) au service des objectifs révolutionnaires.

En suivant Oberti (2015, 49), le *Manuel du Milicien* (ou *d'instructions des milices montoneras*) produit en 1975 et révisé en 1977 était un document avec lequel Montoneros avait cherché à la fois à former – pour les intégrer systématiquement - ses cadres de niveau armé et non armé par l'homogénéisation de la ligne politico-idéologique et à améliorer leur entraînement au volet militaire de la militance. En septembre 1975, selon cette historienne, un Officier Supérieur et un Officier Mayor⁴⁸¹ avaient développé un guide pour les instructeur.trice.s au sein d'un programme prétendant incorporer massivement les militant.e.s au mouvement et à l'Armée de terre de Montoneros. Ce programme avait spécifié qu'il fallait réfléchir à la manière de faire participer les militant.e.s du niveau non armé (le militantisme des groupes de base) aux actions armées de taille plus réduite afin que ces personnes s'incorporassent progressivement aux tâches (estimées) de plus grande importance. En promouvant l'entraînement et la participation à la militance armée comme une exigence à prendre en compte au moment de distribuer les responsabilités et les postes, la CN avait pu insérer des méthodes de violence croissante dans la lutte des masses (OBERTI 2015, 51-52). Le plan des cours de formation fournis par Montoneros et analysé par Oberti (2015, 50) incluait outre à la distribution du temps, la quantité de participant.e.s et les éléments matériels nécessaires, également les règles de fonctionnement spécifiant les thématiques de cette formation qui comprenaient la connaissance et l'utilisation d'armements, la réalité politique nationale et internationale, la structure organisationnelle, la politique partisane ainsi que la discipline (militaire) censée modeler les conduites et les actions corporelles. Robles (2005, 90) – qui avait fait l'expérience de cette formation militaire lors de son encadrement dans Montoneros – a ajouté qu'une autre question importante de sa formation militaire avait été l'apprentissage pour prendre des décisions rapidement. L'objectif était

⁴⁸¹ Vinelli (2000, 41) a informé que certain.e.s chercheur.se.s ont reconnu comme les auteur.trice.s de ce manuel l'Officier second Rodolfo Walsh et le sous-commandant Oscar Sourd De Gregorio alors que d'autres – comme d'Argento ([2013] 2014, 138) - ont affirmé que ce manuel avait été écrit par Julio Roqué.

de travailler simultanément sur la conscience (contenu du cours) et sur les habitudes (répétitions) afin que les comportements de la discipline militaire s'incorporassent naturellement à la pratique interne de chaque militant.e (OBERTI 2015, 51). Ainsi, les militant.e.s devaient quotidiennement dédier du temps, pour des raisons de sécurité, à leurs exercices physiques ainsi qu'à maintenir en bon état leurs armes. Robles (2005, 104) a rappelé que ce fut dans la maison de Matilde – une militante de 60 ans qui avait prêté sa maison aux couples militantes errantes – qu'elle avait appris à soigner son arme reçue après son initiation comme cadre. Cette initiation consistait à participer directement ou à *faire la rétention* (surveillance) d'une opération : généralement il s'agissait de vols de plaques de Ford Falcon numérotées C700000 et B1700000, c'est-à-dire indiquant que le véhicule était nouveau et localisé dans la Capitale Fédérale ou de la Province de Buenos Aires. Afin d'assumer des positions de majeure responsabilité dans Montoneros, il fallait donc développer un engagement à la fois politique et militaire. Oberti (2015, 214) a remarqué que les femmes avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour être à la hauteur de ces circonstances, en montrant leur volonté et leur intérêt pour les armes. Malgré qu'en général les militantes de Montoneros ont assumé leurs engagements et leurs participations dans la lutte armée (harcèlements, exécutions, sabotages économiques, embuscades tendues aux unités de l'Armée de terre, occupation de populations) en se reconnaissant comme des parties des organisations, leurs récits sur l'exercice effectif de la violence n'ont pas été fréquents. Oberti (2015, 133-134) a souligné que l'option des armes (la militance comme décision de participer à la guérilla) est apparue généralement dans les témoignages des anciennes combattantes de Montoneros et de l'ERP comme médiée par une série de décisions prises dans un contexte, de plus, où la frontière entre la militance légale et illégale était floue en raison de la proscription du péronisme et des interruptions des gouvernements constitutionnels. La première décision de s'engager dans la militance - motivée par la découverte de l'injustice sociale thématifiée soit en relation aux coups d'État soit aux expériences de contact avec la pauvreté (OBERTI 2015, 145) - a été souvent rappelée comme innocente au sens à la fois d'ignorance et d'illusion des pratiques de l'activisme actif. Malgré les différences d'origine familiale, classe sociale, situation économique, âge et les cercles des relations, les récits du rapprochement ont renvoyé souvent à la militance ouverte et (perçue comme appartenant à l'imaginaire du) légale dans des organisations de superficie (en opposition à celles clandestines). Au fur et à mesure, la croissance de l'engagement politique a été exprimée comme nécessitant d'un encadrement impliquant des pondérations sur comment et où poursuivre à militer, ce qui avait touché également à des questions identitaires comme le désir de rompre avec le vieux et avoir par exemple des relations sexuelles *clandestines* en tant que l'un des modes de rébellion délibéré lié au choix de vie (clandestine) de la lutte armée (OBERTI 2015, 144). La lutte armée (l'entrée en clandestinité et l'exercice effectif de la violence soit à la première personne soit comme partagée par proximité)

s'était finalement figurée comme l'une parmi un répertoire de possibilités de militance ainsi que comme une dérivation de choix préalables de la militance comme forme de vie.

La demande de militance à plein temps et sans temps de respiration était présentée unie avec l'exigence de se subordonner aux ordres et aux mandats de l'Organisation. Même Carnovale (2011, 205) a affirmé par rapport au PRT-ERP que son pratique partisane entière reposait sur l'idée du devoir, c'est-à-dire sur un ensemble d'impératifs postulés comme indispensables pour les révolutionnaires. Carnovale a quand même souligné que ces impératifs constituant le modèle idéal du et de la révolutionnaire avaient été appropriés et internalisés avec différents niveaux de solennité, exigence et dramatisme. L'historienne a remarqué que dans certaines circonstances et notamment sur le plan expérientiel s'étaient engendrés des types et de degrés variés de contradictions et de conflictualités avec les modèles de conduite imposés depuis la normative collective. L'obéissance avait constitué une vertu qui avait même porté à des situations absurdes et à des tâches (des mandats) impossibles à accomplir et à respecter. L'attitude à laquelle tant le PRT-ERP que Montoneros avaient aspiré était l'intransigeance (soit l'on triomphait soit l'on mourrait). La conviction ferme dans l'idéologie adoptée par ces organisations s'était traduite dans la volonté d'immobiliser les esprits au milieu de la tempête. Sur la carte, l'on ne pouvait pas se permettre de penser ou d'agir diversement car les déviations et les transgressions du programme fixé, de la ligne de conduite établie et des règles imposées n'étaient (généralement) pas tolérées ou, en tout cas, pas primées. Les militant.e.s qui montraient une plus grande capacité de suivre sans renvoi les instructions faisaient preuve d'un majeur engagement en étant récomposé.e.s avec la possibilité d'assumer des plus grandes responsabilités et d'occuper des postes plus élevés dans la hiérarchie (OBERTI 2015, 203). La seule réadaptation autorisée était la radicalisation optimiste et rectiligne (un pas en avant diminuant la distance) jusqu'au progrès défendant, actant et renforçant – c'est-à-dire s'approchant par comparaison et amélioration - l'anticipation du même modèle de progrès. Il fallait, autrement dit, assumer la conduite politico-militaire révolutionnaire et laisser de côté ses propres convictions (dont les plus citées dans les témoignages des anciennes militantes ont été l'opposition chrétienne à l'utilisation des armes et la séparation de la famille d'origine) et les aspects de sa propre personnalité qui, malgré que les avaient très probablement porté.e.s à militer, étaient arrivées à être considérées comme des freins à la réussite du devenir du et de la meilleure militante. Cet idéal était assimilé, d'après les analyses d'Oberti (2015, 209), au combattant (et non pas au stratège politique) et incarné dans la pratique par les haut.e.s dirigeant.e.s (*máximo dirigente*) porteur.se.s de la vérité révolutionnaire. La hiérarchie exprimée par des catégories (sympathisant.e.s, militant.e.s, combattant.e.s, aspirant.e.s) et des grades militaires (officier.e.s et commandants), autrement dit, s'était développées comme une forme de *poiesis* à partir du plus grand et du plus petit rapprochement de chaque engagé.e.s avec la

révolution à l'idéal proposé en fonction de ce que l'on devait s'attendre de son rôle. Les plus éloigné.e.s, en raison de l'inflexibilité de cette structure de sens, étaient labélisé.e.s comme des déviationnistes ou directement des traîtres.ses (OBERTI 2015, 213).

Parmi les attitudes rechassées, Oberti (2015, 204) a mis en exergue l'esprit rebelle et anticonformiste en le situant (pour l'étudier) dans les femmes ayant choisi d'adhérer à la militance armée. D'après l'historienne, la rébellion avait eu pour celles-ci un sens ample et profonde étant donné que la participation politique - et notamment leur militarisation - avait également impliqué la rupture avec plusieurs modèles féminins des générations précédentes⁴⁸². Contrairement aux indications d'Evita dans *La raison de ma vie*, les anciennes combattantes ont témoigné d'avoir cherché et vécu un traitement paritaire avec les hommes grâce à la masculinisation - une théâtralisation parodique de la masculinité questionnant le statut culturel de l'infériorité physique féminine et transformant les femmes en fugitives de leurs propres corps - impliquée dans le processus de militarisation de leurs propres corps ni préparés ni habitués à faire fonctionner des armes avec les tailles et les poids qu'elles avaient. Oberti (2015, 204) a noté que cette transformation en guérillère avait été rappelée par les anciennes combattantes à la fois avec humeur et amertume. Une tension, autrement dit, qui a été interprétée par l'historienne comme exprimant les limites et les contraintes des dites filles d'Evita à accomplir pleinement ce que Montoneros s'attendait de l'homme nouveau. Bien que la militance eût permis aux femmes d'accéder au monde masculin et puissant (c'est-à-dire : malgré les entraînements militaires, les participations dans les opérations, le développement de capacités politiques brillantes, le choix de n'avoir pas d'enfants ou les efforts pour démontrer la même force physique que celle des hommes), les militantes avaient - selon cette historienne - toujours manqué de quelque chose pour atteindre des postes de responsabilité et de direction. Autrement dit, malgré l'apparition de fissures au sein de la matrice de genre hétéronormative, Oberti (2015, 2010) a signalé que les pratiques de la militance masculinisée avaient intégré productivement les résistances aux mécanismes de reproduction de ce genre comme la différence féminine. Cela avait été possible en raison du fait que le genre n'est pas passivement inscrit sur les corps et donné une fois pour toutes, mais il nécessite son actualisation sans cesse et dans tous les domaines de la vie pour exister. Finalement, Oberti (2015, 207) a argumenté que la militarisation du politique, si ne l'avait pas inhibée, avait quand même limité la contribution des femmes au processus révolutionnaire, étant donné que leur participation avait toujours été considérée comme partielle. L'historienne a reconnu que les combattantes avaient occupé un lieu toujours plus inconfortable au fur et à mesure que l'Organisation – au sein de laquelle le

⁴⁸² Il est peut-être nécessaire d'indiquer que le terme de génération ne répond pas uniquement à un critère biologique d'âge mais il faut situer les sujets dans un espace social pour considérer qu'ils et elles sont exposé.e.s en même temps à des événements et à des influences. Autrement dit, la génération peut partager une expérience sociale et historique et pour cela elle peut être considérée comme à même de former une identité commune et collective (NOGUERA 2019, 86).

militaire était construit à l'image de l'homme (nouveau) et plus en particulier du *Che* Guevara - avait décidé de fermer la militance superficielle. Cette marginalité des militantes - teinte de faiblesse idéologique et/ou physique - les ayant renvoyées aux tâches considérées comme subordonnées avait coexisté avec la perception – exprimée par Calveiro (in AMADO 2006) - que les militantes avaient été plus critiques avec la ligne officielle, les directions et les hiérarchies internes de l'Organisation. Grâce à cette position, elles étaient plus aiguës pour percevoir que la force cohésive principale de l'Organisation était la morale du combattant et non pas l'idéologie (OBERTI 2015, 209). D'après Calveiro, les femmes avaient été finalement en condition de développer des majeures capacités politiques par le fait d'être – qu'elles le voulaient ou pas - moins disciplinées que les hommes et pour cela immédiatement placées dans la catégorie de dissident.e.s.

4.2.2.2. L'évitisme de Montoneros et la leadership de Norma Arrostito

Avec le passage à la clandestinité, Montoneros était formée territorialement par une Zone Fédérale qui avait plusieurs Secrétariats (Finances, Logistique, Service de Documentation, etc.) répondants directement à la CN, par cinq Colonnes qui couvraient tout le territoire de la Capitale Fédérale et de la Province de Buenos Aires et par les Régionales qui commandaient sur les différentes Provinces. Le pouvoir politique de la CN était fondé – en suivant Larraquy (2019) – sur quatre piliers : l'argent, les armes, les identités et la *potestas* d'intervenir dans les Colonnes et de transférer ses cadres les plus critiques comme l'une des formules du contrôle disciplinaire. Les Colonnes dépendaient de la CN qui leur *baissait* l'argent, les armes (qui devaient être retournées à la Section Logistique après chaque opération) et les documents, c'est-à-dire les identités fausses (le Service de Documentation de la Zone Fédérale) pour pouvoir opérer dans leurs territoires respectifs. En suivant Larraquy et Caballero (2000), vers la moitié de 1974, la nécessité d'un débat interne à Montoneros avait été soulevée par Galimberti qui avait accusé Firmenich d'être isolé des forces que cependant il prétendait diriger. D'après Galimberti, Firmenich avait perdu la connaissance territoriale car il vivait renfermé pour assurer ses conditions de sécurité. Secrétaire militaire de la Colonne Nord, Galimberti avait ainsi réclamé la décentralisation du pouvoir de la CN et, par conséquent, une plus grande autonomie opérative des Colonnes dans leurs propres territoires. Son intérêt majeur était l'autonomisation des Colonnes. Elles devaient pouvoir gérer leurs propres argent et armes ainsi que décider leurs pratiques politiques et militaires en fonction des nécessités locales dans lesquelles elles opéraient. Après la séquestration en septembre 1974 des frères Jorge et Juan Born⁴⁸³ pour laquelle Montoneros avait exigé une rançon de 60 millions de dollars états-uniens et la distribution de nourriture dans les quartiers populaires, la Colonne Nord avait réclamé à la CN la distribution de cet argent pour créer

⁴⁸³ Argentino ([2013] 2014, 20) a affirmé que les séquestrations des entrepreneurs Jorge Born et Enrique Metz avaient rapporté à Montoneros 70 millions de dollars états-uniens avec lesquels l'on avait pu financer la plupart de ses mouvements et actions futures.

sa propre infrastructure où elle aurait pu replier ses cadres vu qu'ils et elles ne pouvaient plus agir publiquement dans les *villas*, les quartiers, les usines et les universités. En guise d'une première réponse, la revue *La Causa Peronista* (dirigée par Galimberti) avait publié une interview à deux parmi les militant.e.s de Montoneros qui avaient participé à la séquestration du général Aramburu à la fin de mai 1970 comme principale et dernière actualité intitulée « Mario Firmenich et Norma Arrostito racontent comment Aramburu est mort ». Dans cet article, les deux guérillero.a.s avaient reconstruit dans les détails cet événement fondateur de l'organisation. Leandro Diego Basanta Crespo et Bacci - dans leur analyse concernant la construction de la figure d'Arrostito dans la militance politique, sa participation dans Montoneros et les limites que cette organisation politico-militaire lui avait imposé - ont mis en exergue que cet article a(vait) mythifié Arrostito en la faisant passer pour une leader indiscutable au sein de Montoneros. Basanta Crespo et Bacci (2013, 91) ont rendu compte que *la Gaby* a été rappelée par les militant.e.s l'ayant connue personnellement comme une militante plus d'intelligence d'action que de théorie (elle ne parlait pas de marxisme tout le temps comme les militants de la CN) et de profil bas (le rares mots prononcés se caractérisaient par une grande détermination) ; sa personnalité a été dite absente de superbe et marquée par une grande humilité : sa simplicité se reflétait dans sa manière de s'habiller et dans sa vie quotidienne qu'elle vivait avec beaucoup de sentiments et affectivité. Malgré que ces qualités avaient été valorisées lorsqu'elles avaient été incarnées par les *compañeros*, l'absence d'autoritarisme en Arrostito a été lue par certain.e.s de ses connaissances (in SAIDON 2012) comme le signe du manque de leadership. Ainsi Basanta Crespo et Bacci (2013, 95) se sont demandé.e.s si Arrostito était réellement une leader indiscutable au sein de Montoneros ou si, au contraire, l'on avait généré une conception de leadership autour de sa figure mythique et emblématique qui n'avait pas eu un parallélisme avec le rôle *véritable* qu'elle avait accompli au sein de l'organisation. Dans l'argumentation de ces deux chercheur.se.s, l'article « Mario Firmenich et Norma Arrostito racontent comment Aramburu est mort » a été central pour observer le rôle qui avait occupé *la Veuve* (même par-delà de l'opération Pindapoy⁴⁸⁴): Arrostito avait été la couturière pour modeler l'uniforme à son *compañero* Abal Medina (le premier n°1 de Montoneros, tué le 7 septembre 1970 en combat), elle avait accompagné (elle était montée sur l'une des voitures) et fait la guette dans la rue où vivait Aramburu avec un pistolet et une perruque blonde, un habit élégant et un peu de maquillage. Similairement, Oberti (2015, 215) a estimé que le rôle dévolu à Arrostito dans l'acte fondateur de Montoneros avait été limité et narré depuis des éléments

⁴⁸⁴ Il est donc nécessaire de rappeler qu'Arrostito avait reçu à Cuba une formation militaire et qu'elle avait participé à des assauts et à des vols différents (entre autres) censés accumuler les matériaux pour réaliser l'Opération Pindapoy (SAIDON 2012). Son amie Canizo (in SAIDON 2012) a estimé que dans le petit groupe de Buenos Aires, Arrostito avait une grande incidence dans les décisions politico-idéologiques, techniques, pratiques et de sécurité. Arrostito avait eu également une formation dans les mesures de sécurité et dans les explosifs avant Cuba et elle était une très bonne tireuse. Les deux s'entraînaient quotidiennement dans le polygone de San Lorenzo (Province de Buenos Aires) et elles pratiquaient karaté dans un club sportif du quartier Belgrano de la Capitale Fédérale.

remettant immédiatement à l'univers féminin traditionnel. D'après l'historienne, la présence d'Arrostito dans cette narration avait eu la fonction de mettre en exergue que les femmes avaient été présentes dans l'Organisation depuis le début. Il est en même temps intéressant de noter que dans cette interview, Arrostito avait affirmé qu'au moment de cette opération fondatrice, Montoneros comptait 12 personnes entre celles militant à Buenos Aires (dont le leader était Abal Medina) et celles opérant à Córdoba (dirigé par Maza). Lanusse a estimé que cette thèse du groupe armée minuscule avait été installée par Montoneros probablement avec l'intention de mettre en évidence sa veine héroïque ainsi que pour légitimer la (réduite) CN par rapport à, en particulier, l'Organisation et, en général, au MP. Ce qui d'après Lanusse ([2005] 2007, 23) serait certain c'est que ce mythe fondateur a suggéré l'image d'un petit groupe idéologiquement homogène (où primait la rigidité de l'ascétisme chrétien) incubé en dehors des grands processus politiques et sociales du pays et implanté en Argentine d'en haut et de l'extérieur⁴⁸⁵. Quel était le rôle de *bronze* (ou leadership indiscutable) joué par *la Veuve* Arrostito, c'est-à-dire une leadership tant indiscutable quant paradoxale vu qu'elle a été rendue publique au moment où *la Gaby* avait commencé à occuper des positions toujours plus basses dans la hiérarchie de Montoneros ?

Suite à cette publication, *La Causa Peronista* avait été fermée pour apologie de délit par le gouvernement d'Isabel Perón et à sa place était né le nouvel organe clandestin de presse *Evita Montonera* (dirigé initialement par Enrique Walker jusqu'à sa séquestration en juillet 1976 et ensuite supervisée par la CN) où Montoneros avait expliqué, en décembre 1974, les étapes successives de la désormais entamée guerre intégrale. Le premier stade était le retrait stratégique et la résistance qui avait dû consister à harceler l'ennemi et à réorganiser le MP à travers un parti politique composé par l'aile la plus dialoguiste de Montoneros représentée par sa CN, les dirigeants sectoriels (comme Perdía, Galimberti et Dri) et un groupe d'intellectuel.le.s en empathie avec le péronisme de gauche et militant.e.s dans Montoneros (comme Gelmán, Bonasso, Puiggrós et Oesterheld) : le Péronisme Authentique. Avec le but de se présenter aux élections en 1977⁴⁸⁶ et de se transformer en Mouvement, dans ce parti - créé officiellement lors du second anniversaire du triomphe de Cámpora, le 11 mars 1975 – les membres les plus engagé.e.s avaient été les anciens gouverneurs Bidegain, Martínez Baca, Cepernic et Obregón Cano et des dirigeant.e.s syndicaux historiques du péronisme combattif comme

⁴⁸⁵ Lanusse a estimé que ce mythe fondateur de Montoneros a été reproduit dans *Soldados de Perón. Los Montoneros* (Buenos Aires, Grijalbo, 1987) de Richard Gillespie défini comme une référence académique (presque) obligée si l'on veut parler de Montoneros. Plus précisément, Lanusse ([2005] 2007, 20) a écrit que la grande erreur du politologue anglais a consisté dans le fait d'avoir écarté implicitement la possibilité que la naissance de Montoneros avait été un processus de nature collective. Ce faisant, c'est-à-dire en partant de l'hypothèse des 12 fondateur.trice.s, Gillespie a mis en circulation l'idée que Montoneros n'étaient pas fondamentalement une organisation péroniste (naïf.ve.s), mais que ses membres provenaient avant tout du nationalisme de droite (sur la base d'une militance douteuse en Tacuara de Fernando Abal Medina et de Carlos Gustavo Ramus) et du monde catholique (un petit groupe de jeunes imprégné.e.s de mysticisme irrationnel).

⁴⁸⁶ Il faut noter que celle-ci avait été la première fois que le péronisme révolutionnaire ou combattif avait proposé dans sa stratégie politique de participer aux élections avec un parti péroniste en dehors de la structure du PJ (WILD 2016, 918).

Di Pasquale, Borro, Aguirre, Lizaso, Framini et Cabo et des dissident.e.s de la UOM (le Groupe Métallurgique du Péronisme Authentique) entêtés par Juan Carlos Quiroga. Ce parti – qui avait essayé de récupérer les origines du PJ de 1945 et les principes du nationalisme populaire (WILD 2016) - était apparu dans 16 districts électoraux et avait atteint 600'000 affiliations selon les données de son Premier Congrès National du 16 novembre à Córdoba nommé « Perón-Evita ». Bien que le PA ne se fût présenté que dans les comices de la Province de Misiones (ensemble au parti local Troisième Position) où il n'avait obtenu que le 5%, Wild (2016, 918) a estimé que ce parti avait continué à croître tant quantitativement que qualitativement : de Groupe il était passé à Junte Promotrice en mars 1975⁴⁸⁷ pour arriver finalement à s'affirmer en août 1975 comme MPA. Après l'enlèvement du terme péroniste de son nom en raison d'une décision judiciaire, le 23 décembre 1975, ce parti avait été prohibé par Isabel Perón ensemble à son organe de presse *El Auténtico*, lancé le 17 septembre 1975 et dirigé par Miguel Zavala Rodríguez. Diffusé une fois chaque 15 jours pour un total de huit numéros, *El Auténtico* aspirait à s'approcher au modèle du journal *La Opinión* et avait dénoncé tant les politiques du ministre de l'Économie Antonio Cafiero que l'une des premières pertes de ce Parti, à savoir la disparition forcée du membre de la branche juvénile du CS du MPA (ancien dirigeant de l'UES), Claudio Alberto Slemenson à San Miguel de Tucumán. Grammatico (2012, 111) a noté finalement que l'AE avait eu dans la RF du MPA une sorte d'épilogue par le fait d'avoir été capable de récupérer son bagage politique tant en termes d'organisation que de cadres. Chargée de l'organisation de ce Parti dans la ville de Mendoza, Sanz ensemble à Diana Alac avaient fait partie de l'équipe de direction de cette branche composée également par Delia Castelazzi et René Chávez⁴⁸⁸. La deuxième étape annoncée par Montoneros était la préparation de la Contre-offensive populaire et la continuation de la résistance jusqu'à sa réalisation (troisième étape) (OTERO 2019, 9-10). De cette époque, la militante de base Robles (2005, 93) a rappelé son aspiration à devenir comme l'une des combattantes – converties en boussoles et symboles - qui l'inspiraient dans ses lectures des histoires de Montoneros : Gelín, María Angélica *Petite* Sabelli, Lesgart, Mazzaferro, María Antonia Berger et notamment Arrostito. Dans ses termes, Robles – qu'à ce moment-ci avait quitté sa maison et errait d'un maison à l'autre (les maisons de ce *pèlerinage résidentiel* étaient trouvées soit par elle soit par son partenaire, l'aspirant de Montoneros *l'Italien* jusqu'en juillet 1976, lorsqu'il avait décidé d'abandonner l'organisation) voulait devenir une personne qui pouvait représenter ce qu'Evita avait signifié pour tout le peuple péroniste : une lumière dans le cœur des humbles et la voix des pauvres, des marginalisé.e.s et des humilié.e.s. Ce désir avait été massivement rendu public le lendemain de

⁴⁸⁷ La Junte Promotrice Nationale du PPA était composée par Framini et Dante Viel (Capitale Fédérale) ; Bidegain, Zavala Rodríguez, Norberto Habegger, Armando Cabo et Arnaldo Lizaso (Province de Buenos Aires) ; Cepernic et Antonio Lombardich (Province de Córdoba) ; Felipe Gallardo (Province de Chaco) ; Mario Aguirre (Province de Santa Fe) ; Gerardo Bavio (Province de Salta) ; Alberto Martínez Baca (Province de Mendoza) ; Ismael Salame (Province de Tucumán).

⁴⁸⁸ Le Parti Authentique s'était intégré au Mouvement Péroniste Montoneros fondé à Rome le 20 avril 1977.

l'acte d'Atlanta du 11 mars 1974 par *El Descamisado* (in SAIDON 2012) qui avait commenté la première apparition publique d'Arrostito en affirmant qu'avec la naissance des armes organisées, la femme péroniste avait lutté pour obtenir sa place, en franchissant les préjugés et les schémas faux. *El Descamisado* avait poursuivi en soutenant que la femme péroniste voulait combattre et pour cela elle combattait : si le péronisme avait pu générer une *compañera* comme Evita, une organisation péroniste ne pouvait qu'accueillir en son sein les *compañeras* ; Eva Perón avait crié à l'Histoire le défi révolutionnaire de la femme du peuple et ce drapeau l'avaient récupéré les *compañeras* comme Hilda Guerrero de Molina, Lesgart et Sabelli. C'était cela qui avait représenté, d'après *El Descamisado*, Arrostito – l'image la plus réussie des filles d'Evita - lorsqu'elle était plantée (*clavada*) au centre de la scène (pour peu de seconds et sans prononcer ni un mot) et, disposée à s'émotionner, elle avait levé son bras en se rencontrant avec les masses après quatre ans de travail sourd et souterrain. Concrètement, ce travail occulté renvoyait à son éloignement de la planification politique de Montoneros depuis la mort de son partenaire Abal Medina. Pendant ce temps, Arrostito avait souffert de dépression. D'après Saidon (2012) elle se sentait très seule et plus précisément isolée, vu qu'elle ne pouvait pas prendre contact avec personne et personne ne voulait pas prendre contact avec elle. En ce sens, Arrostito n'avait pas souffert uniquement la perte de son partenaire, mais elle avait payé également le prix de la solitude pour des raisons de sécurité collective : elle était la militante la plus recherchée du pays et pour cela elle avait été contrainte (par Montoneros) à disparaître de la circulation encore plus que ses *compañeros* car sa condition féminine l'aurait rendue plus identifiable pour les forces répressives. Ainsi, personne (y compris ses êtres aimé.e.s et sa famille) ne voulait prendre contact avec elle, même si des militant.e.s avaient pu la voir dans la Zone Sur marcher toute seule. Saidon (2012) a rendu compte qu'Arrostito avait été hébergée pour des mois dits d'invisibilité absolue, après les funérailles d'Abal Medina, dans des maisons de militant.e.s de la RP et d'autres organisations. Le câlin montonero que le peuple avait finalement donné à la *clavada* (à la fois plantée et baisée) Arrostito avait *clavado* le temps car il avait signifié, selon quant rapporté par *El Descamisado*, d'embrasser Abal Medina, Martínez et Ramus et venger Lizaso, Valle, Cogorno et Ibazeta. En ce sens, plus que militante en soi, Arrostito était considérée comme *la Veuve* d'Abal Medina, c'est-à-dire la *compañera* capable d'accompagner le grand leader dans la lutte. Autrement dit, la même signification symbolique et politique d'Arrostito contrariait au moins en partie ses propres valeurs vu que son amie et militante d'abord dans l'Association d'Étudiant.e.s Secondaires de l'Action Catholique et ensuite dans la JUC (ou Mouvement Universitaire Populaire) d'Abal Medina, CyR, ARP et finalement dans Montoneros (de manière inorganique, voire pour des sujets ponctuels de renseignement ou de sécurité), Antonia Canizo (in SAIDON 2012), a rappelé qu'Arrostito avait toujours manifesté une position très critique par rapport au rôle d'Eva Perón dans

la relation avec Juan Perón. Plus en particulier, Arrostito critiquait le langage de la femme soumise à l'homme qu'elle aime dans *La raison de ma vie*. En effet, la première fois qu'Arrostito avait pris la parole en public – d'après *La Causa Peronista* du 30 juillet 1974 – dans un acte à Mendoza, réalisé pour se souvenir de l'anniversaire de la mort d'Eva Perón, Arrostito avait spécifié qu'une fois mort le Leader, c'était fini également tout type de verticalité au sein du MP. En contemporaine avec cet acte, Basanta Crespo et Bacci (2013, 101) ont noté que Quieto était en train de réaliser un acte à La Plata (Province de Buenos Aires) et que *La Causa Peronista* du 30 juillet 1974 avait consacré un autre article où ce militant avait été présenté comme un membre de la CN, alors qu'Arrostito n'avait été définie que comme une membre de Montoneros. Sa montée dans la hiérarchie de Montoneros à *leader indiscutable* était arrivée, comme je l'ai mentionné plus en haut, le 3 septembre 1974 dans *La Causa Peronista* lorsqu'elle avait été interviewée pour raconter l'assassinat d'Aramburu. Basanta Crespo et Bacci (2013, 102) ont spécifié que cette (irréelle même si affichée) promotion était arrivée dans une année où Arrostito avait été très critique par rapport aux politiques menées par Montoneros ; c'était elle qui avait demandé, d'après Canizo (in SAIDON 2012), une licence pour prendre ses distances de la CN en même temps qu'elle savait que pour survivre, elle ne pouvait pas abandonner l'organisation. Pour cela, dans la clandestinité elle avait continué à travailler dans des tâches de renseignement ainsi qu'à participer à des opérations s'occupant notamment d'explosifs, sa spécialisation apprise à Cuba. Malgré la représentation mythique que Montoneros avait (fait) de sa personne (un symbole – plus qu'une *compañera* – de la militance), ces chercheur.se.s ont noté qu'Arrostito n'avait eu ni le poids ni le pouvoir de décision pour modifier l'orientation politique de Montoneros de ce moment. Saidon (2012) a de son côté noté qu'Arrostito avait suivi la militance dans la Colonne Sud comme responsable de militant.e.s inférieur.e.s et, en descendant toujours plus de hiérarchie jusqu'à ce qu'elle avait obtenu le poste de Secrétaire de l'Organisation. Par-delà sa position formelle, pour tou.te.s les militant.e.s, Arrostito continuait à être une *bronze* y compris dans l'ESMA où elle avait été détenue suite à son (diffusé par les médias comme) *abattement* à Lomas de Zamorra par la Marine, le 2 décembre 1976, et malgré qu'elle eusse ingéré trois pastilles de cyanure. Vu que la politique de la CN n'avait pas changé d'orientation au cours du temps, Galimberti avait commencé à parler de la réalisation d'un Congrès Montonero ayant la faculté d'approuver ou de rechasser la légitimité de la CN afin de permettre l'expression des réclamations de bas en haut. En effet, alors que dans toute l'organisation la forme principale de prise de décision était le consensus des membres, la CN fonctionnait avec un système de votation intérieure réduit aux officier.e.s supérieur.e.s, major.e.s, premier.e.s et second.e.s de Montoneros avec l'argument que leur ancienneté leur octroyait une connaissance plus achevée des contradictions existantes (LARRAQUY 2019). En l'attente de la création de ce congrès, la CN – en suivant un principe de centralisation (ou ce que l'on

a localisé comme un processus de transformation léniniste de l'organisation politico-militaire fédérative en Parti, Armée et Mouvement (SALAS 2007 ; CONFINO 2018, 57) - avait décidé d'effectuer plusieurs interventions dans la Colonne Nord en transférant les cadres rebelles dans d'autres territoires et en nommant des nouveaux.lles chef.fe.s-interventeur.trice.s censé.e.s contenir ou neutraliser les réclamations⁴⁸⁹. Le groupe dont Galimberti était le leader avait discuté s'il fallait renoncer à Montoneros avec un document, s'il était mieux de replier ses cadres à l'intérieur ou à l'extérieur du pays ou si continuer à militer dans Montoneros et accepter le commandement de la CN malgré les différences. Ces militant.e.s avaient finalement présenté un plan de repli de nombreux.ses ouvrier.e.s et militant.e.s syndicaux.les qui appartenaient à Montoneros, mais la CN avait rechassé la proposition en argumentant que les militant.e.s devaient se réfugier dans le peuple ; pour cela, la CN avait également qualifié cette demande comme « appareil-liste » (*aparatista*) vu qu'elle essayait de se prévaloir de l'infrastructure de Montoneros pour éluder la répression (CONFINO 2018, 58). Certain.e.s des militant.e.s de la Colonne Nord – mais aussi, même si en mesure mineure, des Colonnes Sud, de La Plata et Ouest -, après avoir recherché une plus grande autonomie dans la gestion des ressources ainsi qu'avoir contesté l'exposition à laquelle étaient soumis.e.s les militant.e.s depuis le retour à la clandestinité, avaient décidé de s'exiler du pays en forme inorganique, c'est-à-dire sans autorisation de Montoneros. Parmi ces environ 5'000 déserteur.trice.s (Gregorio Goyo Levenson et Perdía in ROBLES 2005, 118), certain.e.s avaient abandonné l'organisation pour toujours et certain.e.s autres avaient demandé d'être réintégré.e.s pendant leurs exils. En forme de représailles à la Colonne Nord, la CN avait empêché ou avait tardé à fournir les documents et les armes aux militant.e.s restant.e.s de façon à qu'ils et elles avaient été *resté.e.s exposé.e.s* pour survivre pendant la répression illégale qui avait commencé à s'endurcir notablement pendant le gouvernement d'Isabel Perón. Ayant finalement réussi à militer dans l'un des pelotons de la Colonne Sud, Robles (2005, 118) a écrit que si les séquestrations et les meurtres nombreux des *compañero.a.s* avaient rendu très difficile le fonctionnement de l'organisation en accélérant la nécessité d'infrastructure sûre pour ses cadres, Montoneros avait cherché son renforcement à travers l'endurcissement de l'esprit révolutionnaire de ses militant.e.s, à savoir la posture morale de ses cadres fondamentalement politiques. Cette ancienne militante a rappelé que la CN, après avoir reçu les listes de la part des Colonnes du budget (s'élevant à des millions de pesos argentins) nécessaire à protéger les militant.e.s organiques et l'avoir estimé trop haut pour être financé (et plus précisément pour continuer à faire de la politique) avait commencé à réguler les maisons opérationnelles. Dans le climat de 1975, Robles a écrit qu'il était visible que les couples étaient en train de vivre un moment de pression pour la situation

⁴⁸⁹ Finalement, la CN avait décidé en août 1976 d'interdire la réalisation du Congrès avec l'argument que la répression militaire rendait impossible la participation de ses membres. De plus,

politique et pour la vie clandestine. En concret, les couples militants continuaient à se faire et défaire. Dans ce contexte, la CN avait estimé que cette instabilité des couples mettait en danger toujours plus la sécurité des *compañero.a.s* ; ainsi, elle avait ordonné que les couple nouveaux devaient vivre une étape de fiançailles de six mois avant d'entamer une cohabitation. Robles a commenté que six mois était un temps très long pour se connaître dans ces conditions vertigineuses de vie en l'occurrence car six mois n'avait même pas été le temps de vie qui était resté à beaucoup des militant.e.s. Pour son cas, Robles a rendu compte que son couple avait dû céder sa maison et sa cohabitation pour collaborer avec la vie d'autres *compañero.a.s* (pour casualité ou pas) officier.e.s et leurs familles. Outre qu'à un coût affectif, cette nouvelle normative avait impliqué pour elle (dans ses termes) l'abandon absolu : elle avait dû laisser sa maison, militer dans un lieu où elle ne connaissait personne, se séparer de son *compañero* et être laissée à son sort. Elle avait dû trouver un travail rémunéré et continuer à pratiquer mécaniquement la discipline militante incluant l'exercice physique (la routine de courir dans une piste en plein air à Lomas de Zamorra) et la pratique de tir. Des *compañero.a.s* (connu.e.s ou pas) allaient la chercher pendant la nuit à des arrêts de bus et l'amenaient – encagoulée - à des refuges sans qu'elle pouvait savoir si ces endroits étaient ou pas des refuges à proprement parler. Pendant le jour, elle participait à desdits rendez-vous étanches et à des réunions en plein air. Celles-ci étaient des rencontres figées qui étaient établies parmi les membres d'un domaine afin de réaliser le contrôle de la sécurité du groupe et de s'échanger les nouvelles, les matériaux de discussion (entre autres *Evita Montonera*), les adhésifs de propagande à afficher dans les métros, les bus ou les toilettes des bars et la presse et la propagande, à savoir ce qui était considéré comme le point de contact entre Montoneros et le peuple péroniste. Ces rencontres ne se déroulaient généralement pas dans un lieu précis : les militant.e.s marchaient au long des rues dans des quartiers oubliés et pas fréquentés sans savoir où l'une ou l'autre habitait. Dans ces réunions de rue, Robles (2005, 124) a indiqué que l'on transmettait les directives politiques et l'on définissait le cours des actions finalisées – même pendant l'époque dictatoriale – à renforcer l'équipement et l'infrastructure, c'est-à-dire des opérations pour récupérer des armes et pour attaquer l'ennemi.e où il et elle était. Finalement, le couple de Robles avait pu commencer à cohabiter dans sa maison à Banfield en juillet 1976, c'est-à-dire après le coup d'État. L'ancienne militante a rappelé que les militant.e.s à la recherche de refuges avaient privé le couple de son temps personnel. En outre, en raison du manque de refuges et lieux pour préserver ce qui *bougeait* l'organisation, aux deux était incombée la responsabilité d'occulter pendant des mois une grande quantité d'armes dans leur placard (sans une dissimulation véritable) et non pas dans un *embute*⁴⁹⁰, à savoir un endroit projeté pour cacher des armes ou des documents importants (sous le sol ou dedans les murs) vigilé généralement par un couple mariée modèle (censée être épargnée de

⁴⁹⁰ Pour une description détaillée de l'*embute* voir les chapitres 6 et 7 d'ALCOBA 2007.

tout soupçon) habitant dans une maison opérationnelle. Autrement dit, la maison de Robles n'était pas en règle avec les normes de sécurité – n'était pas un refuge à proprement parler – d'autant plus que l'on n'avait pas pu concevoir un plan de fuite en cas de perquisition vu que ce bâtiment n'était pas doué de voies d'évasion. Malgré qu'elle fût consciente qu'il n'y avait pas de possibilité de s'en sortir vive si une situation similaire se serait produite, Robles (2005, 128) dormait avec l'une des armes sous l'oreiller avec la prétention de se défendre. Ainsi, lorsque Montoneros avait racheté le butin, elle s'était ressentie encore plus sans défenses ; cette peur avait alimenté celle de marcher pour les rues et être dénoncée (*marcada*) comme une militante par d'autres personnes (voisin.e.s, employeur.se.s ou connaissances militant.e.s ou pas) aux FFASA, celle de se trouver dans l'un desdits rendez-vous empoisonnés (organisés par les groupes des FFASA à travers ou pas des militant.e.s séquestré.e.s), celle de participer à une opération et ne pas savoir si elle aurait pu rentrer chez soi et celle de perdre le contact précaire resté avec les *compañero.a.s* qui, en effet, s'était concrétisée lorsque son responsable *le Chat* avait déserté (et il avait été remplacé par Alberto *Gervasio* Camps). Robles (2005, 137) a expliqué que le sien était l'un des rares pelotons qui avait continué à fonctionner en forme complète au sein du système organique de Montoneros mais qu'il avait quand même fallu parfois organiser des rendez-vous avec les *compañero.a.s* délié.e.s (y compris elle-même) qui, en même temps, avaient développé des critiques à la CN. Robles a rappelé qu'on leur avait finalement autorisé une réunion (à laquelle elle était arrivée encagoulée) avec un militant de niveau majeur avec un sac noir sur la tête (probablement un responsable de la Colonne Sud) dont la tâche avait été de désarmer leurs arguments et contenir la critique. D'après Robles, on leur avait offert un espace pour la discussion mais pas pour résoudre le débat par la méthode du consensus. Finalement, en février 1977, Montoneros avait destiné l'infrastructure (une maison de Lanús), le personnel et ses ressources économiques (non pas pour protéger les militant.e.s mais) pour juger les opinions politiques de trois militant.e.s dont elle-même : les doutes par rapport à la politique concernant une militarisation perçue comme antagonique à la construction d'une politique populaire vu que l'action militaire était perçue comme en train d'éloigner (par rejet et méfiance), selon ces militant.e.s, les gens de Montoneros ; d'autant plus qu'il n'y avait eu, selon ces militant.e.s, aucune réaction populaire face à la dictature. Dans ce Procès Révolutionnaire, l'on avait analysé son degré de loyauté au projet (ROBLES 2005, 140).

Alors que l'analyse critique de la CN de la part de Larraquy et Caballero (2000) a mis en scène le conflit (sexuel) entre Galimberti et Firmenich pour le corps d'Arrostito⁴⁹¹, Cosse (2019, 826) en a

⁴⁹¹ Larraquy et Caballero (2000) ont soutenu que pendant une rencontre conflictuelle avec Firmenich, Galimberti lui avait fait savoir que lui aussi comme le n°1 de Montoneros maintenait une relation sexuelle avec *la Veuve* Arrostito. Firmenich lui aurait prétendument répondu que du moment où Galimberti n'était pas clandestin comme lui, sa relation (sexuelle) avec Arrostito la mettait en danger (lire : la masculinité de Galimberti n'était pas protectrice). Larraquy et Caballero (2000) ont finalement prétendu savoir les goûts et les opinions d'Arrostito en soutenant qu'elle n'était pas dégoûtée par Galimberti même si elle était critique par rapport à sa personnalité

fourni une analyse dont le genre a été traité à la fois comme un élément constitutif des relations sociales fondé dans la différence qui a distingué les sexes (c'est-à-dire une forme primaire des relations signifiantes de pouvoir) et comme un champ – au sens bourdieusien – où et à travers lequel s'articule le pouvoir. Plus précisément, Cosse (2019, 830) a d'abord analysé l'autoreprésentation de Montoneros dont le nom se référait aux forces populaires d'extraction rurale, dirigées par des *caudillos* locaux dans le XIX^{ème} siècle et reconnues par leurs actions rapides, risquées et exigeantes tant du courage que de l'intelligence. La direction collégiale et fréquemment rotative (selon les changements de forces internes et les morts des militant.e.s dans les opérations) de Montoneros n'avait pas uniquement représenté, d'après Cosse (2019, 831), l'accord de cette organisation avec la tradition péroniste qui exigeait de reconnaître la seule leadership charismatique de Juan Perón. La figure collective de la direction de Montoneros avait permis à cette organisation également de revenir sur le héros masculin, anonyme et concerté, de la RP ainsi que la composition collective du peuple dans les marches de rue avec des drapeaux et les *bombos*. En effet, si dans l'acte d'Atlanta, d'après *El Descamisado*, Arrostito était la fille la plus réussie d'Evita, les autres militants sur le scénario (Quieto, Firmenich, Vaca Narvaja et Haidar) avaient été identifiés comme les fils de la résistance (SAIDON 2012). Les images offertes de la CN par cette revue rendaient compte, d'après Cosse, de sa condition collective et virile ; la présence d'Arrostito n'avait donc fait que ressortir, d'après elle, le jeu de confraternité virile propre aux organisations politico-militaires révolutionnaires. Cosse (2019, 832) a analysé ce jeu en notant que ces groupes avaient intronisé (utilisé et construit) une perception des militant.e.s liée à leur virilité, c'est-à-dire fondée dans une logique de conservation et augmentation de l'honneur associé aux manifestations de la valeur physique et aux conquêtes sexuelles, conçues comme des actes héroïques et des exploits qui les glorifiaient. En effet, les témoignages d'ancien.ne.s militant.e.s observés par la sociologue (ainsi que pour la déjà mentionnée Oberti) ont rendu compte du fait que le maniement des armes, la réalisation d'actions risquées et l'occupation de positions de pouvoir produisait et étaient des signes indicateurs du *respect*. Cosse (2019, 833) a noté que les armes, les promotions et les tâches risquées alimentaient l'estime et la confiance en soi et la valorisation des semblables et des filles, *compañeras*, partenaires possibles ou amours circonstanciels. Surmonter ces situations (peindre des graffitis, distribuer des tracts, poser des explosifs, réaliser des occupations ou des séquestrations, etc.) faisait partie du respect que l'on gagnait, montrait et méritait. Alors que toutes ces actions viriles liées à la puissance sexuelle et au courage physique de l'homme nouveau ont été analysées presque uniquement comme s'étant

de petit-bourgeois sans morale de groupe et qui ne se souciait que de sa figure personnelle. Pour ce qui avait concerné la décision de Galimberti d'avoir des relations sexuelles avec sa supérieure, les deux journalistes ont *fait savoir* qu'il le faisait car il avait la sensation que c'était la seule manière d'accéder aux secrets de l'organisation. Une narration similaire de la sexualité d'Arrostito a été publiée en 2003 également dans le roman *El Pepe Firmenich* de Jorge Nedich. Dans le chapitre 6 de cette thèse je m'engage finalement dans une analyse de la rumeur sur une Arrostito maîtresse du directeur de l'ESMA, Rubén Jacinto Chamorro.

complètement opposées au modèle de la masculinité domestique, Cosse (2019, 835) a estimé que l'on se tromperait à rendre compte de la masculinité guérillera si l'on ne considère pas également le poids d'une matrice sensible, tendre et émotive.

4.2.3. Le gouvernement d'Isabel Perón

Le 5 février 1975, le PEN avait émis le décret secret n°261 signé par Isabel Perón pour autoriser l'Armée de terre à réprimer le foyer de guérilla rural organisé par l'ERP visant à créer des territoires libérés (la *Tucumania*) ainsi que les luttes à l'encontre de la fermeture des *Ingenios* de sucre (où Hilda Guerrero de Molina, militante de la Fédération Ouvrière de Tucumán de l'Industrie Sucrière assassinée en 1967, avait joué un rôle de premier plan), des cheminot.te.s de Tafi Viejo et du domaine de la formation dans la Province de Tucumán sans aucune opposition des partis politiques. L'Opération Indépendance - dirigée d'abord par le général Acdel Vilas et ensuite par le général Antonio Domingo Bussi - avait entamé la pratique systématique d'une nouvelle modalité répressive avec un ensemble de techniques *ad hoc* qui tournait autour d'une figure centrale : le centre clandestin de détention et de disparition de personnes comme méthodologie de la répression (CALVEIRO 2005, 43). Avec l'Opération Indépendance, les FFAA s'étaient incorporées pour la première fois depuis mai 1973 de façon organique dans la défense de l'ordre intérieur et avaient commencé à disputer le monopole de la mort à la Triple A de López Rega qui avait été accusé par le chef péroniste de l'Armée Leandro Enrique Anaya (ayant remplacé Carcagno) de n'utiliser les fonds du Ministère du Bien-Être Social que pour les campagnes électorales – en diminuant les salaires des vrais soldats – et par les antipéronistes (comme Jorge Rafael Videla) qui n'étaient pas d'accord avec son idée que le nouveau chef de l'Armée de terre devait appartenir au secteur nationaliste-péroniste. Cette expérience pilote de militarisation de la totalité de la vie tucumane avait en effet impliqué la participation du Bien-Être Social et du Secrétariat de Presse et Diffusion dans les tâches d'actions civique et psychologique coordonnées par l'Armée de terre, de construction du premier CCD « Petite École de Famaillá »⁴⁹² et de la méthodologie de séquestration-disparition-torture. Selon Escortin (2007, 273-274), ce projet

⁴⁹² L'École primaire Diego de Rojas avait été bâtie entre 1972 et 1974, bien qu'elle n'eût été inaugurée comme établissement éducatif qu'en 1978. Depuis février 1975 (et jusqu'au moins au coup d'État), ses installations avaient été utilisées comme CCD. Dans ce CCD avaient été détenu.e.s disparu.e.s environ 200 personnes séquestré.e.s qui avaient été soumises à la torture et dans la plupart des cas, elles avaient été assassinées ou faite disparaître. La « Petite École de Famaillá » avait fonctionné également comme siège du commando d'opérations des membres des FFASA qui, sous les ordres de l'Armée de terre et le contrôle de la V^{ème} Brigade d'Infanterie de San Miguel de Tucumán (dirigée par le général Acdel Vilas), avaient réalisé la répression illégale dans toute la Province. Après le coup d'État, ce commandement avait été transféré dans l'ancien *Ingenio* (à savoir, un dispositif destiné à la fabrication du sucre) Nueva Baviera. Dans la Province de Tucumán, la répression illégale avait été organisée à travers le fonctionnement articulé de presque 100 CCD qui avaient opéré dans le quartier général de la Police de Tucumán, la Brigade de Recherche et la Compagnie des Arsenaux « Miguel de Azucénaga » ; dans les commissariats de Famaillá et Monteros ; dans les anciens *Ingenios* Nueva Baviera, Lules, Santa Lucia, Chimenea de Caspinachango, Conventillos de Fronterita et Fronterita ; dans des établissements éducatifs comme l'École Générale Lavalle (Famaillá), l'École d'Éducation Physique de l'Université National de Tucumán. Il faut noter que dans la zone sud de la Province de Tucumán, l'Armée de terre, la Gendarmerie Nationale et les Polices Fédérale et Provinciale avaient occupé et contrôlé de manière permanente le territoire et ses frontières. Entre le 5 mai 2016 et le 15 septembre 2017 a eu lieu la première partie du méga-processus Opérations Indépendance ayant jugé 14 personnes pour violations de droits humains à l'encontre de 270 victimes. Pour plus de détails consulter SCHELLEMBERG 2012 et CAMPS 2019.

avait été par la suite appliquée dans la Province de Santa Fe avec l'Opération Serpente Rouge du Paraná, à savoir l'occupation de Villa Constitución et les 150 détentions du 20 mars 1975 suivies par une mobilisation populaire nommée *El Villazo* pendant 60 jours et incluant l'occupation de la part des ouvrier.e.s des usines Metcon (de Ford), Acindar (récupérée par la Police le 29 mars) et Marathon ; ces deux dernières usines faisant partie du groupe économique présidé par José Alfredo Martínez de Hoz. Cette grève - déclarée illégale par le Ministère du Travail - en défense de la démocratie syndicale avait suscité l'intérêt du PRT-ERP qui avait proposé aux syndicats rebelles de former ensemble un front démocratique anti-impérialiste. Différemment d'Escortin, María Saenz Quesada (2016) a noté que la répression de Villa Constitución avait été réalisée par la Police et elle avait contribué à la destitution du chef de l'Armée de terre de la part d'Isabel Perón et à la nomination, le 13 mai 1975, d'Alberto Numa Laplane. Le professionneliste Laplane (estimant que les FFAA ne devaient pas entrer dans les affaires politiques) avait finalement essayé de se détacher de l'image de López-Rega (auquel l'amiral Massera l'avait associé) en ordonnant entre autres la désarticulation d'une garde parallèle qui fonctionnait dans la *Quinta* présidentielle d'Olivos aux ordres du ministre du Bien-Être Social.

Sur le plan économique, le 2 juin 1975, Isabel Perón avait élu un nouveau ministre d'Économie, l'ingénieur et ami de López Rega, Celestino Rodrigo. En dévaluant la monnaie, Rodrigo expliquait qu'il fallait redonner vitalité aux exportations traditionnelles de l'Argentine. Le résultat avait été l'augmentation, voire le doublement, des tarifs de tous les services à l'intérieur du pays : une politique du *choc*. Ce *Rodriguazo* – ou, d'après le leader du PRT-ERP qui avait proposé au radical Alfonsín l'idée d'une Assemblée Constituante, une situation révolutionnaire avec la possibilité d'une sortie démo-libérale à même de libérer les détenu.e.s politiques – avait correspondu à la première fois qu'un gouvernement péroniste mettait en pratique un libéralisme pur. Le climat de protestations – au cours duquel Isabel Perón avait recherché protection chez l'amiral Massera – s'était articulé autour du slogan *Isabel, courage ! Vire le sorcier !* La Présidente avait tenu plusieurs réunions avec la CGT dont l'un des représentants, Adalberto Wimer, lui avait expliqué que les personnes dans les places lui témoignaient leur loyauté en même temps qu'elles lui indiquaient de ne plus pouvoir tolérer cette situation. La CGT avait demandé formellement à la *compañera Presidente*, le 28 de juin, la renonciation de Rodrigo et de López Rega. Même les FFAA, et en particulier Massera, avaient formulé son désir d'éloigner ce dernier du pouvoir. Le 29 juin, Isabel Perón avait appliqué l'économie de guerre pour reconstruire la Nation. Les syndicats avaient convoqué la première grève générale contre un gouvernement péroniste pour dénoncer l'utilisation discrétionnaire du pouvoir, le 7 et 8 juillet – la même date où le Sénat, suite à une analyse de la loi d'acéphalie, avait élu comme président intérimaire, contrairement à la volonté de la Présidente mais conformément à celle de Lastiri, le

radical incorporé au péronisme Ítalo Argentino Luder. Sur le plan personnel, le *Rodriguazo* s'était traduit en une crise de nerfs de la Présidente qui avait décidé de partir, avec le Raspoutine *criollo*, à Olivos. Le colonel Sosa Molina avait reçu l'ordre de désarmer les gardes de la résidence comme le premier pas de l'Opération de Sauvetage de la Présidente. Les réclamations pour que López Rega quittait le pays ne cessaient pas et poussèrent Isabel Perón à effectuer un dernier acte d'amitié : lui octroyer la charge d'ambassadeur plénipotentiaire ainsi que l'avion présidentiel pour s'envoler à Rio de Janeiro⁴⁹³. Le départ de son homme de confiance avait coïncidé avec sa destruction physique : la Présidente souffrait, en plus de problèmes gastro-intestinaux et de colites-ulcéreuse, d'anorexie depuis longtemps sans jamais bénéficier de soins adaptés. Malgré cette faiblesse qui l'avait contrainte à abandonner la Maison Rosée entre le 21 juillet et le 5 août, elle avait décidé de désigner six nouveaux ministres pour renforcer son gouvernement : Angel Robledo (Affaires Étrangères), Antonio Cafiero (Économie), Pedro José Arrighi (Éducation), Carlos Ruckauf (Travail), Carlos Emery (Bien-Être Social) et, en même temps que l'on parlait d'une alliance nécessaire entre les FFAA et les syndicats, la Présidente avait inséré dans le gouvernement également le colonel Vicente Damasco comme ministre de l'Intérieur. Le fait qu'un militaire gouvernait avec la Présidente avait suscité une crise interne à l'Armée opposant les légalistes - qui aspiraient à laisser à Isabel Perón un rôle purement protocolaire, *la garante de la légalité*, dans le gouvernement - aux *golpistas*. Cette crise n'avait été résolue qu'avec la désignation (plus ou moins forcée), le 14 août 1975, de l'antipéroniste Videla comme Commandant en chef ensemble à son chef d'État-Major Roberto Viola, au colonel Carlos Alberto Martínez en charge de la Direction II^{ème} de Renseignement de l'Armée de terre et le colonel Alberto Alfredo Valín depuis la direction du Bataillon de Renseignement de l'Armée de terre n°601. Après avoir investigué contre le Triple A, Videla avait promu une politique d'unification de sa Force et il s'était allié avec l'Assemblée Permanente des Entités Corporatives d'Entrepreneur.se.s promue par Martínez de Hoz et réunissant les grand.e.s exportateur.trice.s et propriétaires foncier.e.s. En suivant Seoane (2014), le moteur idéologique de ces civil.e.s était le Groupe dirigé par Jaime Perriau qui était à son tour lié à Videla via les généraux Santiago Omar Rivero et Carlos Suárez Mason. C'était avec la collaboration de Rivero et Suárez Mason – outre qu'à Luciano Benjamin Menéndez, Diego Urricarret, Osvaldo Azpitarte, Oscar Gallino, Luciano Jáuregui et Cardozo – que Videla avait élaboré l'Ordre de Bataille, découvert par la CN à travers de Walsh qui avait à son tour obtenu l'information depuis le général Laplane (LARRAQUY et CABALLERO 2000).

⁴⁹³ Depuis 1976, José López Rega s'était réfugié à Gland (dans le Canton Vaud de la Suisse) jusqu'à ce qu'un photographe ne l'ait découvert en 1982. López Rega avait été appelé à procès pour avoir falsifié des documents, ainsi que pour avoir résidé illégalement en Suisse, mais cet appel avait été annulé. López Rega avait pris l'occasion pour s'enfuir entre les Bahamas et Miami, où il avait été attrapé par l'FBI et extradé en Argentine (GASPARINI 2003).

À cause de sa mauvaise santé et de l'insomnie dont Isabel Perón souffrait, le 13 septembre 1975, cette *mujer desanimada* était partie à Ascochinga avec l'amie Nélide Demarco et les épouses des commandants (Raquel Hartridge de Videla, Lía Gonzalez de Fautario et Delia Vieyra de Massera), alors que leurs maris se retrouvaient chaque semaine pour parler du *golpe*. Au sein de la société, on disait que le problème le plus grand de la Présidente était son intégrité psychique : Isabel Perón souffrait de dépression au point que le médecin Pedro Eladio Vázquez lui avait interdit de lire la presse. Isabel avait ingéré une quantité énorme de pilules : stimulants pour les périodes de décadence ainsi que calmants et tranquillisants pour faire face à ses crises névrotiques. En 1975, son nouveau médecin, Aldo Calviño, lui avait diagnostiqué une intoxication médicamenteuse. Illia avait été le premier à demander une renonciation patriotique à la Présidente en affirmant dans *La Opinion* du 21 août 1975 (in SAENZ QUESADA 2016) que le Congrès doit élire, dans les files du péronisme, l'homme qui remplace la femme. Du même avis avaient été le Parti Démocrate et le Parti Authentique. La Présidente s'était absentée du gouvernement du 13 septembre au 17 octobre, en laissant son pouvoir au président provisoire du Sénat Italo Luder. Alors que l'idée qu'elle ne serait plus rentrée s'était répandue, Luder avait renouvelé les Ministères en destituant, entre autres, Damasco. Le 6 octobre 1975, Luder avait signé les trois décrets connus comme d'Annihilation de la Subversion (n°2770, n°2771 et n°2772) et rappelés par Videla (in *Cambio16*, 2012 in RISLER 2018, 79-80) comme les décrets qui avaient octroyé aux FFAA le pouvoir et les compétences pour développer leur plan de travail ainsi qu'une licence pour tuer. Ces décrets, autrement dit, avaient mis la répression illégale entre les mains des FFAA en portant à la disparition du Triple A ou à sa transformation dans des groupes spéciaux (*grupos de tareas*) pendant la dictature. Le décret n°2770 avait régulé la formation du Conseil de Sécurité Intérieure présidé par le.a Président.e de la Nation et chargé de diriger à niveau national ladite lutte contre la subversion. Si d'un côté ce Conseil devait être composé par tous les ministres du PEN et les commandants généraux des FFAA, ce décret avait stipulé de l'autre côté que le.a Président.e devait être appuyé.e par un Conseil de Défense – formé par l'État Mayor Conjoint, les FFAA, les Polices et les Services Pénitentiaires Fédéraux et Provinciaux⁴⁹⁴, le Secrétariat d'Information Publique et le SIDE - entêté par le ministre de la Défense et ayant la responsabilité à la fois de coordonner ladite lutte antissubversive et de conduire les actions des FFASA afin de préserver l'ordre et la sécurité des biens, des personnes et de l'État (RISLER 2018, 80-81). Les actions coordonnées par le Conseil de Défense étaient censées dissuader l'appui à la « subversion » dans la population, l'encourager face à ses propres opérations et orienter l'opinion publique à prendre conscience que la « subversion » était une ennemie indigne de la Patrie.

⁴⁹⁴ Le Décret n°2771 avait en outre établi que le Conseil de Défense, à travers du Ministère de l'Intérieur, devait souscrire des accords avec les gouvernements provinciaux pour mettre sous son contrôle les forces policières et les services pénitentiaires (RISLER 2018, 80).

En octobre 1975, après l'attaque de Montoneros à Formosa connue comme Opération Première (étant donné qu'elle était la première fois que les péronistes étaient entré.e.s en combat avec les FFAA), l'Armée de terre avait diffusé la Directive du Commandant Général de l'Armée de terre n°404 « Lutte contre la subversion » à travers laquelle elle s'octroyait la responsabilité primaire de la direction de la lutte et mettait en œuvre les mesures et les actions prévues dans la Directive n°1. Dans cette directive l'on avait spécifié que les opérations de ladite lutte contre la subversion aspiraient à diminuer les actions « subversives » ici à la fin de 1975 et à les transformer dans un problème de nature policière avant la fin de 1976 (RISLER 2018, 100). Pour ce faire, la Directive avait précisé qu'il ne fallait pas agir par réaction mais il était nécessaire d'assumer l'initiative par des opératifs militaires et de sécurité ainsi que des actions civiques et de contacts officiels. Julia Risler (2018, 82) a expliqué que dans cette phase-ci les activités de renseignement avaient occupé le rôle primaire : elles avaient permis la collecte et l'analyse d'informations qui avait servi comme la base pour réaliser des opérations d'actions psychologique. En d'autres termes, dans cette Directive, l'on avait abandonné la catégorie de guérilla (qui s'était limitée depuis ce moment à ne désigner que les actions d'insurrection, définie comme des soulèvements publics contre les autorités qui exercent le pouvoir légal ou *de facto*) et la « subversion » avait été désormais définie comme un bouleversement de l'ordre public incluant le domaine moral. Risler (2018, 100-101) a souligné le caractère vaste et diffus de la « subversion » qui d'après la conception des FFASA portait sur toute action clandestine ou ouverte, insidieuse ou violente qui visait l'altération ou la destruction des principes morales et des structures qui étaient censées former la vie d'un peuple. L'objectif des actions de la « subversion » - d'extrême droite ou de gauche – était la conquête du pouvoir total amenant à la modification ou substitution complète et violente de l'ordre existant avec des arguments comme le nationalisme, l'antiimpérialisme, la frustration politique, la xénophobie, les grandes disparités socio-économiques de la population et l'opportunisme. Défini.e comme autre, étrange ou étranger.e menaçant.e l'ordre existant, l'ennemi.e – qui n'était plus conceptualisé.e uniquement à partir de sa participation dans des organisations guérillères - devait être soit discipliné.e soit éliminé.e.

En décevant son peuple pour le Jour de la Loyauté, Isabel Perón était rentrée à Buenos Aires le 17 octobre 1975 : d'après Massera, le corps de la Présidente était disputé entre les FFAA et un groupe de sénateur.trice.s et député.e.s anti-verticalistes en s'accordant sur le fait que le groupe qui arrivait à la chasser était légitimé à gouverner le pays (Julio Bárbaro in SAENZ QUESADA 2016). Si l'administration gouvernementale était fragmentée, les tâches du PEN et le pouvoir militaire s'étaient mêlées. Les faiblesses physique et politique de la Présidente (elle était notamment sous le coup d'une enquête d'un Groupe de Travail composé par des radicaux.les et des péronistes dissident.e.s pour avoir utilisé de l'argent public pour des fins personnels) avaient été exploitées par les militaires. Par

un show de muscles, les FFAA avaient essayé de capter la sympathie de la population. Elles se présentaient les plus aptes à refonder (et donc à réorganiser) ce gouvernement malade présenté comme impossible à réanimer. Le prestigieux général Benjamín Ratenbach avait argumenté que si le péronisme était la seule alternative vaillante au communisme (l'argument isabéliste), il fallait néanmoins se libérer d'Isabel Perón à cause de l'incapacité congénitale des femmes d'être au gouvernement. Isabel Perón était la femme terrifiante qui aurait condamné à mort l'Argentine si son gouvernement poursuivait, malgré le fait qu'elle avait annoncé des futures élections pour le 17 octobre 1976. Il y avait un accord général au sein de la société avec le discours suivant des FFAA : il fallait éliminer cette femme menaçante, constamment malade, pour protéger femmes et enfants et rétablir l'harmonie au sein de la Grande Famille Argentine où deux groupements extrémistes – la guérilla et la Triple A - exerçaient irrationnellement la violence, voire ils créaient le chaos et le désordre étatique politique, économique et culturel. L'actrice étatique censée posséder le monopole d'une violence rationnelle, légitime et contrôlée était les FFAA. Cette théorie du vide du pouvoir avait été également proposée par les grands médias comme *Clarín*, *La Nación*, *La Razón* et même le *Buenos Aires Herald*, le journal qui avait été ensuite le plus critique à l'égard de la dictature. Seoane (2014) a écrit que ces journaux avaient propagé une image des dirigeant.e.s politiques paralysé.e.s, sans ressources pour faire face à la crise et à la recherche d'avantages personnels, voire les responsables du chaos. En décembre 1975, l'Opération Aries avait été organisée et la Présidente avait été accusée d'être entourée par un cercle aulique que personne n'a élu et qu'elle était donc divorcée de la réalité du pays (SAENZ QUESADA 2016). Entre décembre 1975 et février 1976 un nombre important de syndicats avaient en effet pris eux aussi les distances de la Présidente en lui demandant de démissionner et, le 23 décembre 1975, l'ERP avait lancé l'attaque au Bataillon d'Arsenaux n°601 Domingo Viejo Bueno dans le Mont Chingolo (Lanús, Province de Buenos Aires), malgré que les dirigeant.e.s avaient suspecté que l'Armée de terre avait reçu des informations à travers de l'espion Jesús Ramés Ranier (SEOANE 2014). Cette opération s'était avérée la défaite la plus sanglante de la guérilla urbaine en Argentine : plus de 40 guérillero.a.s, cinq militaires (dont trois effectuant leur service militaire) et une quantité imprécisée de civil.e.s étaient mort.e.s. Le jour après l'assaut, le Parti Authentique et sa revue *El Auténtico* avaient été proscrit. Une semaine après, Montoneros avait perdu également l'un de ses chefs, Roberto Quieto. Malgré cela, tant pour Montoneros que pour le PRT-ERP, le coup d'État imminent aurait généré une guerre civile ouverte au sein de laquelle la résistance armée devait essayer d'obtenir des zones libérées dans le territoire afin d'être reconnue internationalement comme des forces belligérantes. Cette reconnaissance aurait impliqué l'obligation des FFAA de respecter la Convention de Genève sur le traitement des détenu.e.s politiques, même si les FFAA n'étaient pas à proprement dit en train de prendre des prisonnier.e.s vif.ve.s. Une tentative

concrète avait été la participation de délégué.e.s tant de Montoneros (Massaferro et Gelmán) que du PRT-ERP au Tribunal Bertrand Russel II^{ème} en octobre 1975 à Paris s'occupant d'enquêter et dénoncer la répression étatique dans les pays latino-américains notamment du Chili et du Brésil⁴⁹⁵. Bien si échouée dans son objectif, cette participation avait poussé ce Tribunal à ouvrir immédiatement une enquête pour établir l'ampleur de la responsabilité du gouvernement d'Isabel Perón. Ce type d'enquête était en train de se développer également au sein du pays notamment avec la formation de l'Assemblée Permanente pour les DH formée par Alfonsín, Alicia Moreau de Justo, Alfredo Bravo, Héctor Agosti, José Míguez Bonino, Adolfo Pérez Esquivel et l'évêque Carlos Gattinoni. Malgré les tentatives de la Présidente de créer des alliances avec les militaires, Videla et Massera lui avaient écrit une lettre pour qu'elle renonçât paisiblement au pouvoir. Cela avait (prétendument) permis aux FFAA de conserver l'image de garante des institutions démocratiques défiée cependant par le soulèvement de l'Aéronautique. La Présidente avait répondu (in SAENZ QUESADA 2016) que pour la faire sortir de la Maison Rosée, les FFAA auraient dû utiliser la force physique car renoncer équivalait à trahir l'héritage que Juan Perón lui avait laissé. À moitié février l'Assemblée Permanente des Entités Corporatives d'Entrepreneur.se.s avait réalisé une grève entrepreneuriale totale et le 24 mars 1976 Isabel Perón avait été détenue par les FFAA.

4.3. La morale (sexuelle) révolutionnaire

La construction de l'homme nouveau avait supposé le développement d'une nouvelle morale et une nouvelle manière de vivre : des formes différentes de se mettre en relation avec les parents, les partenaires et les fil.le.s. Noguera (2019, 326) a affirmé que ce modèle de l'homme nouveau avait exigé l'honnêteté, la fraternité, l'humilité et la solidarité - à savoir la nécessité de penser en fonction d'un.e autre collectif.ve (le peuple, les ouvrier.e.s) – s'ajoutant à des questions liées à la sureté, au fonctionnement des maisons opérationnelles et à la nécessité de maintenir une certaine harmonie parmi les membres. Pour cela, l'on avait jugé négativement les personnes qui avaient des sentiments d'individualité et qui agissaient en fonction de leurs convenances. Cet idéal avait alors impliqué un travail quotidien pour construire une identité collective où tout le monde devait laisser de côté ses ambitions et nécessités personnelles. La lutte à l'encontre de la morale bourgeoise individualiste et pour la création d'une nouvelle morale révolutionnaire collective à travers les pratiques sociales

⁴⁹⁵ En tant que prolongation du Tribunal Russell I^{er} (créé par l'anglais Bertrand Russell pour enquêter les crimes commis par les troupes états-uniennes au Vietnam), le Tribunal Russel II^{ème} avait été fondé et présidé par Lelio Basso en novembre 1973 en recueillant et en élargissant une demande du comité unitaire des brésilien.ne.s en exil à Santiago pour faire face à la question des violations des DH, de l'utilisation de la répression et de la torture sous les régimes dictatoriaux de l'Amérique Centrale et du Sud. Le Tribunal avait donné lieu à trois séances. Dans le livre reproduisant la bande dessinée faite circuler en juin 1975 au Mexique par Julio Cortázar (2006) afin de diffuser les informations sur la répression étatique (et dont l'argent recueilli avait été destiné à financer le Tribunal Russel II^{ème}) titré *Fantomas contra los vampiros multinacionales*, il y a les lettres contenant l'invitation de Basso à Cortázar pour faire partie du Comité Exécutif du Tribunal dont la première session s'était déroulée entre le 30 mars et le 5 avril 1974 à Rome, la deuxième entre le 11 et le 18 janvier 1975 à Bruxelles et la troisième entre le 10 et le 18 janvier 1976 à Rome.

prolétaires-péronistes et prolétarisantes-péronisantes avait été menée donc également sur le terrain de la vie quotidienne, la consommation, les couples, l'amour, l'éducation des enfants et la sexualité. Ces thématiques étaient discutées et analysées dans les réunions de cellule que Noguera (2019, 325) a défini comme des lieux de critique et autocritique où les militant.e.s établissaient les attitudes politiques et personnelles à considérer comme correctes ou incorrectes sur la base des lignes morales que l'organisation considérait appropriées et désirables pour ses membres. Afin de construire une nouvelle moralité de la sexualité et de la famille, les révolutionnaires auraient dû former des couples ou des familles militantes, c'est-à-dire ayant pour axe – ou au cœur – l'activité révolutionnaire (OBERTI 2015, 40). Le couple, en tant qu'instrument révolutionnaire, était censé s'intégrer à la vie (au processus révolutionnaire). En assumant la fonction reproductrice de l'ordre social que la famille avait déjà dans la société capitaliste, le couple devait - pour se transformer en révolutionnaire - être intégré au regard des priorités et des valeurs de l'ensemble de l'Organisation, de la classe ouvrière et du peuple car cette unité familiale avait été conçue comme la cellule basique non uniquement de l'activité politico-militaire de l'Organisation mais également d'un style de vie représentant la transition adéquate au futur style de vie socialiste. D'après Oberti (2015, 49) la conception de comment auraient dû être les militant.e.s révolutionnaires dans leurs vies privées (la politisation de la vie quotidienne et des relations personnelles, ou plutôt leur militarisation, étant donné que les militant.e.s avaient dû se faire des combattant.e.s) n'avait pas impliqué la revalorisation des espaces privés et de leurs logiques mais, au contraire, la subordination de celles-ci à la politique politico-militaire. Pour cette raison, Oberti (2015, 54) a affirmé que l'exigence d'engagement sans relâche ayant fusionné la vie privée et la vie politique avait incorporé la logique de la guerre également dans les relations personnelles y compris en termes d'extraire des corps tout ce que les organisations s'attendaient qu'ils pussent donner (OBERTI 2015, 245).

Différemment du PRT-ERP⁴⁹⁶, Montoneros n'avait pas formulé un texte spécifique pour définir précisément ses conceptions de couple et/ou de famille même si celles-ci avaient constitué l'espace privilégié où déployer le processus révolutionnaire. Perdía (in DIANA [1996] 1997, 375) a affirmé

⁴⁹⁶ La révolution sexuelle avait été définie par le PRT-ERP comme une fausse révolution que la morale bourgeoise aurait inventée en investissant les concepts bourgeois traditionnels sur la famille, le couple et l'amour. Les études de Diana ([1996] 1997), Carnovale (2008), Cosse (2014), Oberti (2015) et Noguera (2019) ont porté notamment sur le manuel pratique d'initiation à la militance de lecture obligée ainsi que code normatif évaluant la performance des militant.e.s par rapport à l'idéal de l'engagement intégral dans la militance que proposait *Moral y proletarización* signé par Julio Parra (pseudonyme de Luis Ortolani) et publié dans *La Gaviota Blindada* (cette revue avait été réalisée par les détenu.e.s de Rawson) en 1972. Ce manuel théorique expliquait comment combattre radicalement l'individualisme et la morale bourgeoise. En ne se limitait pas à proposer aux combattant.e.s censé.e.s constituer l'avant-garde prolétaire la prolétarisation pour s'approcher et acquérir les pratiques du peuple et de la classe ouvrière (la morale prolétaire), ce manuel discutait également des problèmes de la vie quotidienne dans les maisons opérationnelles en finissant pour réguler la vie du couple, la famille et l'éducation des enfants. En 2010, Ortolani avait affirmé (in OBERTI 2015, 34) que dans ces maisons pas tou.te.s les militant.e.s étaient en couple et qu'il fallait donc mesurer les relations, à savoir il avait fallu établir des normes de cohabitation et de comportement. Oberti (2015, 40) a noté que, rapidement, le couple et la famille avaient été transformées par l'ERP dans un seul et identique corps en l'absence, autrement dit, d'aucun passage entre l'un et l'autre. Cette condensation de ces éléments signalait, d'après l'historienne, que le lieu de la sexualité était la famille.

que la maison des militant.e.s de Montoneros était en même temps leur base opérationnelle : chaque maison était une mini-armée avec des normes de sécurité et instructions précises qu'il fallait accomplir quotidiennement et plus encore lorsque l'on soupçonnait que la maison avait été identifiée ou pouvait souffrir une perquisition. Cet ancien chef de Montoneros a ajouté que beaucoup de fois, après une opération, la presse commentait des cas d'enfants retrouvé.e.s, par exemple, sous un matelas. Cela n'était pas une casualité - il a rappelé – car aux enfants l'on enseignait quoi faire dans les cas de perquisition : chacun.e avait son lieu préfixé pour se protéger des tirs (sous le lit, à l'intérieur d'un placard ou dans une toilette) et les enfants les plus grand.e.s étaient chargé.e.s de protéger les plus petit.e.s et de veiller à ce qu'ils et elles occupaient les lieux assignés (voir également ALCOBA 2007, ÁVILA 2011 et ROBLES 2013). Si Lenci (2008) a affirmé que Montoneros avait élaboré des codes normatifs ayant pour centre de sa préoccupation la promulgation de règles disciplinaires internes conçues comme des schémas de justice révolutionnaire (comme les *Dispositions sur la Justice Pénale Révolutionnaire* de 1972 et le *Code de Justice Pénale Révolutionnaire* de 1975), Oberti (2015, 42) a trouvé les références à la famille de Montoneros (également) dans les articles produits pour un large public concernant le travail de masse (et notamment l'AE), dans le journal destiné au secteurs populaire *Noticias*⁴⁹⁷ (dirigé par Bonasso et participé entre autres par Gelman, Walsh, Urondo, Verbitsky, Pablo Giussani et Zelman Michelini) et dans des articles destinés directement à ses membres. Dans *Evita Montonera* (la revue de l'étape clandestine consacrée à promouvoir la formation politique et idéologique des cadres ainsi qu'à la communication entre les militant.e.s) et notamment dans les lettres dirigées par (ou adressées aux) militant.e.s à (ou par) leurs partenaires, proches et ami.e.s, Oberti (2015, 45) a constaté l'apparition de nombreuses indications autour de l'importance des familles militantes et de la maison comme à la fois un lieu de confinement (limitation, retenue et modération) et la représentation spatiale de la famille elle-même. Alors que les familles révolutionnaires étaient composées par des membres (les militant.e.s) qui partageaient tou.te.s la vie et les vicissitudes de la guerre du peuple, les maisons habitées par les familles du peuple péroniste constituaient quand même l'arrière-garde urbaine c'est-à-dire les lieux où l'Armée révolutionnaire clandestine pouvait se replier, comme le témoignait la consigne *A la lata, al latero, les maisons péronistes sont des fortins de Montoneros* (OBERTI 2015, 45). Ce refrain se référait au travail territorial et à la valeur octroyée au militantisme de base qui avait réalisé Montoneros et qui lui avait fourni une forte insertion dans les quartiers où il y avait des Unités Basiques. D'après l'analyse d'Oberti (2015, 46), ce discours avait transformé les maisons péronistes dans la

⁴⁹⁷ Dans la rubrique de *Noticias* titrée « Nouvelles pour toute la famille », Oberti (2015, 44) a remarqué que Montoneros avait publié des recettes, des jeux pour enfants, des instructions pour faciliter les tâches domestiques, des guides pour réaliser des économies d'argent sur les achats quotidiens et des histoires moralisantes pour enfants. Ce journal avait été fermé en août 1974, après huit mois d'existence et 267 numéros.

représentation spatiale de la famille placée au service de la révolution ce qui confirmait à son tour les liaisons, l'amour et l'appui constant et croissant de la population. Finalement, la pratique politique avait promu une conception de famille élargie, différente de la famille nucléaire traditionnelle. Ces familles révolutionnaires étaient généralement composées par des jeunes qui partageaient une vision du monde et des objectifs politiques-idéologiques se mélangeant avec les personnels. La rupture culturelle et spatiale avec les familles d'origines avaient généré des relations très étroites par les pair.e.s – rappelés.e.s (in NOGUERA 2019, 328) comme - caractérisés.e.s par la solidarité, la confiance et le *compañerismo* entre les membres de l'organisation. En ce sens, d'après Noguera (2019, 329), la construction collective d'un espace d'égaux.les ou d'une société en miniature avait remplacé la famille et les ami.e.s dans les espaces de socialisation et dans la vie quotidienne.

La pratique de cohabitation élargie s'était produite dans les maisons opérationnelles. Ces maisons avaient plusieurs fonctions : outre à être le logement (permanent ou transitoire) d'un ensemble de militant.e.s, elles étaient des espaces utilisés pour faire des réunions, garder les armes et le matériel de lecture, maintenir prisonnier.e.s les ennemi.e.s du peuple, installer les imprimeries ou des sections liées au fonctionnement de l'apparat de l'organisation comme la Propagande ou la Documentation. Certaines maisons opérationnelles étaient transitoires, voire installées pour développer des actions spécifiques. En février 2020, j'ai pu visiter à La Plata (Province de Buenos Aires) le musée de la Mémoire géré par l'Association Anahí, c'est-à-dire la Maison Mariani-Teruggi. Depuis 1975 dans cette maison opérationnelle avaient vécu Diana Esmeralda *Didi* Teruggi et Daniel *Posky*, *Cacho*, *Rocha* ou *Esteban* Mariani avec leur fille Clara Anahí. Afin de cacher l'imprimerie (ses bruits et ses odeurs) d'*Evita Montonera* fonctionnant dans l'arrière de la maison et à laquelle l'on accédait par un mécanisme occulte sophistiqué, ces militant.e.s avaient mis en place une entreprise familiale de conserves de lapins marinés. Le 24 novembre 1976, cette maison – au sein de laquelle se trouvaient Mariani, sa fille, Daniel Mendiburu Eliçabe, Roberto César Porfidio, Juan Carlos Peiris et Alberto Oscar Bossio - avait été attaquée par la Police. Tou.te.s les militant.e.s ont été assassinés.e.s, la seule personne ayant survécu était Clara Anahí, de 3 mois, qui est (cependant) jusqu'à ce jour considérée comme disparue. Le livre de Laura Alcoba, *Manèges. Petite histoire argentine* (2007) a raconté la vie quotidienne dans cette maison opérationnelle du point de vue de la fille qu'elle était lorsqu'elle avait vécu là-bas⁴⁹⁸. À ce moment, son père était en prison (jusqu'à août 1981), alors que sa mère – ayant rencontré dans la maison de Teruggi-Mariani une protection. Noguera (2019, 342) a à ce sujet rappelé que très peu de militant.e.s avaient maintenu une même maison de manière permanente pendant le temps de leurs participations politiques. Chaque déménagement (dû soit à des ordres de

⁴⁹⁸ Alcoba (2012) était née en 1968 à La Havane (Cuba) – malgré qu'elle eût été enregistrée comme née en Argentine – lorsque ses parents étaient en train de se former politico-militairement. En 1976, sa mère s'était exilée en France, alors qu'elle était restée avec ses grands-parents maternels jusqu'à 1979, lorsqu'elle l'avait rejointe à Paris.

transfert de la part de la CN soit pour des raisons de sécurité évaluées singulièrement) avait signifié l'octroi d'une couverture à la maison, la meubler et l'arranger ainsi que la recherche d'une crèche ou d'une école dans la zone pour les enfants et du travail. Du moment où la famille ne pouvait pas – pour la plupart de fois – se montrer ensemble, les membres faisaient des roulements pour sortir (participer à des réunions, faire les courses ou se promener). Lorsque les enfants étaient assez grand.e.s, ils et elles étaient censé.e.s apprendre le *minuto*, à savoir une histoire fausse inventée et répétée de la famille pour ne pas générer des soupçons dans le quartier (ALCOBA 2007 et ÁVILA 2011). Ainsi, les enfants devaient maintenir une double vie en devant soigner leurs apparences et rester le plus *normaux*.les possible. Les enfants se promenaient avec leurs parents dans les parcs et participaient à des fêtes d'anniversaires ainsi qu'à d'autres activités pour qu'ils et elles se mêlaient à leurs paires de façon à faire profil bas. Cela ne s'était pas passé sans tensions, notamment lorsqu'il s'agissait d'interagir avec les habitant.e.s des quartiers populaires et des *villas* où la question de la classe sociale différente était impossible de cacher. Ce type de tension a été mis en exergue, entre autres, par Albertina Carri dans *Los Rubios* (2003), à savoir (ses parents nommé.e.s dans le quartier comme) Les Blondes.

Selon les témoignages des anciennes militantes (in NOGUERA 2019, 329), dans les maisons opérationnelles tout était théoriquement partagé – y compris les tâches domestiques – entre les membres, à savoir des hommes, des femmes et des fil.le.s (de sang ou des *compañero.a.s*). Il est quand même important de souligner que non pas tou.te.s les militant.e.s vivaient dans des maisons opérationnelles. Il y avait des couples qui résidaient dans leurs propres maisons dans des quartiers et des *villas* de villes et villages différents. Noguera (2019, 334) a noté – pour la géographie de Córdoba - que plusieurs couples avaient continué à reproduire les modèles de domesticité traditionnelles, alors que d'autres avaient mis en place certains déplacements de rôles pour l'accomplissement des activités quotidiennes au sein des maisons. Si théoriquement il était juste que les *compañeros* accomplissaient les tâches traditionnellement assignées aux femmes comme sortir à faire les courses, rester à la maison pour soigner les enfants et balayer le trottoir, dans la pratique ces comportements agissaient comme des marqueurs de l'appartenance de la jeune famille – résidante tant dans leur propre maison que dans une maison opérationnelle - à une organisation révolutionnaire. Ainsi, (entre autres) les raisons de sécurité avaient renforcé la reproduction de la division sexuelle traditionnelle du travail domestique et d'élevage, même si les processus de changement socio-culturel dans ce domaine avaient interpellé toute la société argentine depuis la fin des années 1960.

Au début du XXI^{ème} siècle, des chercheuses ont en effet commencé à questionner à travers des épistémologies féministes combien la génération des jeunes militant.e.s inspiré.e.s par le modèle de l'homme nouveau avaient été révolutionnaires dans la vie privée, en particulier par rapport au lieu de la femme (moderne) et de la sexualité. Il y a consensus sur le fait qu'en participant activement à la

lutte armée, la combattante avait rompu avec l'image traditionnelle de la femme. Même si la plupart des anciennes militantes a affirmé plus tard que l'égalité sexuelle dans les organisations n'était autre chose que rassembler aux hommes, elles ont en même temps rappelé que militer avait avant tout signifié un grand défi : être des femmes différentes (DIANA 1996, 32-33). Pour ce qui concerne la sexualité, Cosse (2019, 486) a noté que les discussions sur les transformations dans l'amour, la sexualité et les mandats de genre depuis 1960 avaient dépassé le domaine de la gauche et qu'elles n'étaient même pas restreintes à une contre-culture. Pour cela, Cosse (2010) a étudié les redéfinitions et les conflits sur les valeurs familiales au croisement entre les constructions médiatiques, les normes juridiques, l'intervention de plusieurs acteur.trice.s comme l'Église et les psychologues et les expériences des sujets. Ces recherches l'ont amenée à qualifier la révolution sexuelle des années 1970 en Argentine comme un ensemble de changements contradictoires et discrètes marqués par des différences de genre et de classe. Finalement, Cosse (2014) a continué ses recherches en se réorientant pour comprendre le rôle de la sexualité dans les organisations armées en fonction d'une histoire sociale du politique. Pour ce faire, elle a situé au centre de sa problématique la connexion entre le politique et la sexualité, entendues comme deux dimensions du processus historique des années 1970. Elle a analysé la sexualité comme attraction, différence sexuée et comme arme de lutte et elle a formulé l'hypothèse que l'emphase que les organisations et les études sur celles-ci avaient mis sur les normes de discipline a empêché d'observer qu'à l'arrière du moralisme chrétien, des dynamiques concrètes des couples et des amoureux.ses excédant les normes avaient existé. D'après Cosse (2019, 487), au sein des organisations politico-militaires, la sexualité avait été vécue et pratiquée de manière hétérogènes et cela avait dépendu de la position que chaque militant.e avait au sein de l'organisation, des réseaux de sociabilité (voire les espaces socio-culturels de provenance ou de vie) et des dynamiques groupales de celle-ci. Malgré le fait que la sociabilité était certainement liée à la classe sociale d'appartenance, cette chercheuse a souligné que cette sociabilité politique avait été dans certaines occasions une entité en elle-même du moment où elle mettait en relation des sujets d'extractions sociales différentes. Finalement, Cosse (2019, 488) a façonné les pratiques de la sexualité des années 1970 comme un élément qui lui a permis d'affirmer que les militant.e.s n'étaient pas isolé.e.s de la société argentine, en même temps que leur expérience particulière les rendait des sujets singulier.e.s.

4.3.1. L'homme nouveau

Hugo Vezzetti (2009) a mis en évidence que la figure de l'homme nouveau propre aux organisations politico-militaires révolutionnaires des années 1970 en Argentine se reconnaissait dans des traditions et des inscriptions politico-culturelles différentes qui coulaient leurs racines dans le christianisme (l'homme régénéré et né à nouveau suite au baptême annonçant une nouvelle humanité) et dans sa

ré-symbolisation sécularisée réalisée par les révolutions modernes caractérisées par la certitude que l'homme pouvait changer l'être humain. L'homme nouveau se référait donc à l'objectif de régénération humaine exigeant la destruction du vieux : l'exercice d'une violence purificatrice. D'après Carnovale (2011, 184), l'homme nouveau était une figure à la fois de frontière (entre le temps présent et le futur, entre la vie et la mort, entre le corps individuel et collectif et entre le guerrier et l'ascète) et d'horizon : un guide, une promesse et une impossibilité marquant un changement qualitatif par rapport à un (vieux) passé qu'il nommait pour le franchir. Inspirée de la Révolution cubaine, l'émancipation de l'homme nouveau était la libération de son aliénation imposée par les relations capitalistes à travers une éducation globale accélérée grâce à l'existence de modèles qui étaient prêts à se sacrifier en fonction du renouveau, de l'avant-poste. L'amour pour l'humanité devait être transformé dans des actes concrets qui servaient comme des exemples. L'icône mythique était Ernesto Guevara. Son image s'était renforcée avec la circulation de ses photographies après sa mort en combat. Le *Che* était le guérillero héroïque qui avait fait sienne l'anxiété de la libération des peuples. Il luttait avec l'intention de détruire un ordre injuste et de colloquer quelque chose de nouveau remplaçant le vieux. Sa conduite morale – tout comme celles idéologique et pratique - se caractérisait par une austérité résultante des conditions de la guerre et d'un (auto)contrôle rigide empêchant quelconque type d'excès et visant la conquête de la perfection : les guérillero.a.s devaient se transformer en ascètes (CARNOVALE 2011, 190). Étant donné que, selon cette appropriation révolutionnaire de l'humanisme marxiste – qui concevait que les pratiques sociales déterminaient le sujet et sa conscience, de plus d'avoir rendu la classe ouvrière le sujet de la mission héroïque de libérer l'être humain.e et inaugurer un humanisme plein (la grandeur humble de l'être humain.e) - il était nécessaire de désintégrer la propre personnalité individualiste et la réintégrer, voire la reconstruire sur les axes vertueux (parmi lesquels l'humilité, conçue comme propre au prolétariat et/ou au péronisme, se démarquait) qualifiés comme révolutionnaires (CARNOVALE 2011, 186 ; OBERTI 2015, 37). Les maux de l'individualisme qualifiés comme des vices petits-bourgeois – c'est-à-dire les transgressions évaluées et/ou jugées selon leurs gravités par les responsables, la CN de Montoneros ou le Parti du PRT-ERP en tant que commissaires moraux au moment des confessions des militant.e.s sur leurs propres déviations de la ligne (OBERTI 2015, 161) - étaient verbalisés de manière multiforme : subjectivisme, autosuffisance, recherche de prestige, esprit de clique, libéralisme et crainte pour soi-même. Comme l'a noté Oberti (2015, 37-38), ce raisonnement était circulaire⁴⁹⁹. La constitution de l'homme nouveau qui cherchait à valoriser le caractère social du

⁴⁹⁹ En suivant Oberti (2015, 37), au sein du PRT-ERP les ouvrier.e.s en chair et os avaient été compris.es comme ayant été hégémonisé.e.s par les idées bourgeoises en raison du fait que ces personnes travaillaient dans une société capitaliste. L'on avait ainsi estimé qu'elles nécessitaient d'une avant-garde à même de vaincre leur individualisme bourgeois. En même temps, ces ouvrier.e.s étaient mythifié.e.s comme les porteur.se.s des valeurs et des pratiques sociales révolutionnaires.

travail (et non pas celui de la propriété privée des marchandises) passait par l'internalisation de normes - via des pratiques hautement ritualisées - produisant les caractéristiques personnelles correctes, à savoir les vertus prolétaires et/ou péronistes authentiques attribuées à la classe ouvrière (et/ou péroniste) et qui présentant des résonances aux vertus chrétiennes-bourgeoises (humilité, modestie, esprit de sacrifice, simplicité, patience, générosité, amour du et de la prochaine, discipliné et silencieux au sens de parler peu et faire beaucoup), de la tradition de la gauche (ouverture d'esprit et désir d'apprendre) et héroïques (décision, ténacité, obstination). Ces pratiques essayant de résoudre la distance entre la voie révolutionnaire et la classe ouvrières ayant reçu les noms de prolétarisation⁵⁰⁰ au sein du PRT-ERP et de péronisation au sein de la pluralité des groupes conflués dans Montoneros servaient aux militant.e.s qui venaient des secteurs étrangers à la classe prolétaire (la classes moyenne et/ou haute ainsi que le secteur des femmes) afin de leur assurer un rôle actif dans le processus révolutionnaire de libération nationale (OBERTI 2015, 39).

L'idée optimiste du progrès propre à l'avant-garde impliquait la nécessité de provoquer les événements. Au sein de cette conception linéaire et progressive du temps, la vitesse et la sensation d'urgence omniprésentes dans les pratiques et les discours des organisations armées avaient matérialisé une réalité où l'homme nouveau ressentait que quelque chose était en train d'arriver et que donc le temps était un bien rare et précieux que les militant.e.s ne pouvaient pas perdre (OBERTI 2015, 197). Chaque minute devait être utilisé en faveur du processus amenant à la victoire révolutionnaire (à la construction du Parti et/ou de l'Armée révolutionnaire dont les actions auraient dû produire à leur tour une politisation dans le mouvement des masses) et chaque sujet révolutionnaire devait réaliser une série de tâches s'enchaînant et se superposant vertigineusement l'une après et sur l'autre au long de toute la journée, sept jours par semaine, sans répit. Oberti (2015, 195) a parlé de la grande quantité d'activités disparates et de l'urgence péremptoire de les exécuter pour expliquer la nécessité de chaque sujet de transformer son temps et son rythme de vie dans un dispositif utile à la préparation et à l'avancement vers le triomphe. Ce dispositif, l'historienne l'a résumé comme un cocktail d'obligations (se réunir, étudier, discuter, divulguer les idées du parti et capter le plus de militant.e.s possibles) et de discipline (travailler toute la journée et avoir toujours de l'énergie à

⁵⁰⁰ Carnovale (2011, 229) a défini la prolétarisation selon le PRT-ERP comme la pratique d'aller vers le peuple (pas réellement réussi), comme l'une des stratégies pour se positionner face au MP et comme un mécanisme permettant de discipliner les militant.e.s. L'historienne a remarqué que le mandat de prolétarisation était né au sein de l'Internationale Communiste et il s'était élargi aux mouvements trotskystes et maoïstes en France et Brésil en 1960. Des exemples de prolétarisation du PRT-ERP étaient le travail dans des usines, le déménagement dans les *villas* de militant.e.s provenant des classes pas ouvrières et la prohibition de la consommation de biens culturels stigmatisés comme bourgeois. En 1974, le PRT avait dû faire face au problème de sa composition sociale, vu qu'uniquement le 30% de ses militant.e.s étaient des ouvrier.e.s d'industrie ; la prolétarisation avait ainsi eu l'objectif de se constituer dans une stratégie de captage et conscientisation de ces ouvrier.e.s, même si Carnovale (2011, 245) a noté que cette pratique avait persisté au cours du temps elle s'était avérée indispensable pour la construction des militant.e.s : la prolétarisation avait été l'une des formes qui avait assumé le mandat du Parti de sacrifice, une manière de reconnaître et valoriser les militant.e.s (un lieu de promotions et punitions) et – en raison de sa dimension pénible et peu attractive – un lieu d'acceptation de la dimension pédagogique et disciplinaire de la pratique punitive. En effet, l'une des manières du Parti pour punir les militant.e.s était de les envoyer à se prolétariser.

revendre). Ne pas satisfaire une tâche ou ne pas être là où l'on était interpellé.e impliquait la trahison des idéaux révolutionnaires notamment lorsqu'il s'agissait de militant.e.s provenant.e.s des secteurs moyens et intellectuels. Chaque manquement était évalué - par les responsables de chaque militant.e.s dans des réunions hebdomadaires - ou autocritiqué - en se comparant à ligne contenue dans les bulletins, dans les livres qu'ils et elles étaient obligé.e.s de lire ou dans d'autres types de matériaux internes *baissés* - comme une déviation petite-bourgeoise, voire un signe d'une faiblesse idéologique pouvant indiquer une attitude pessimiste déviant ou trahissant le progrès⁵⁰¹. En raison du fait que les lignes *baissées* étaient (plus) étudiées (qu'analysées, discutées et interrogées) et comprises par les militant.e.s, Carnovale (2011, 226) a affirmé que l'imposition de la discipline doit être pensée comme étroitement entrelacée avec une acceptation (souvent résignée) de la part de l'ensemble de la militance et/ou avec une internalisation et appropriation enthousiaste tant des valeurs qu'elles exprimaient que de leur indispensabilité politico-pratique. Il est finalement indispensable de noter que le mérite et la reconnaissance collective des pair.e.s et des responsables véhiculaient la promotion (ou l'avancée vers la perfection) comportant l'assignation de niveaux majeurs de responsabilités (et exigences) positionnant le.a militant.e à la hauteur de la nécessité historique. Tout comportement pouvant mettre en question la CN avait été découragé par plusieurs formes de dégradation. Ces dynamiques homogénéisantes et de discipline de la militance étaient - d'après Carnovale (2011, 228) - contenues dans le modèle de l'homme nouveau, à savoir une personne qui faisait beaucoup et parlait peu (ne questionnait et débattait pas).

4.3.1.1. Le traître

Le 28 décembre 1975, le fondateur des FAR et l'un des responsables de la fusion du 12 octobre 1973 entre cette organisation et Montoneros, Roberto Quieto, avait été séquestré à San Isidro (Province de Buenos Aires) par un groupe de civils armés qui l'avait consigné en secret au 1^{er} Corps de l'Armée de terre (REATI 2015, 264). Soldat exemplaire, dirigeant inlassable, personne aimée, respectée ainsi qu'estimée sympathique, aimante de la famille et affectueuse (PASTORIZA 2006), Quieto avait été le responsable de l'appareil militaire de Montoneros et son n°2 jusqu'à ce qu'il avait demandé - selon les mémoires de quelques-un.e.s - de s'éloigner de la CN pour des problèmes familiaux (OBERTI 2015, 70) et/ou de différences politiques avec la CN. Au lieu de permettre son éloignement de Montoneros, la CN - composée par Firmenich, Perdía, Raúl Yager et Horacio Mendizábal - aurait dégradé Quieto au n°3 de la chaîne de commandement (Gasparini in PASTORIZA 2006). En suivant Pozzoni (2017, 89-90), le juin argentin de 1975 avait été caractérisé par l'affrontement entre un secteur verticaliste qui appuyait la direction d'Isabel Perón et un autre secteur dirigé par le gouverneur

⁵⁰¹ Oberti (2015, 197) a remarqué qu'en dépit des origines sociales et du lieu où l'on accomplissait la militance, celle-ci a été rappelée comme une tâche permanente sans un instant pour se reposer et sans la possibilité de se prendre un mouvement pour réfléchir.

de la Province de Buenos Aires, Victorio Calabró, qui la rechassait. Une série d'événements avait contribué à exacerber la crise de verticalité qui avait caractérisé le MNJ après la mort du Leader, parmi lesquelles le renforcement du mécontentement syndical. Cette insatisfaction avait entamé avec l'exclusion de la CGT des obsèques de Juan Perón et du rapatriement des restes d'Evita et elle s'était aggravée avec les mesures économiques prises par le ministre de l'Économie Rodrigo en juin 1975. La branche syndicaliste péroniste s'était en outre fracturée lorsque Miguel avait opéré un virage dans son attitude et il avait commencé à déclarer publiquement son appui à Isabel Perón à travers Les 62 Organisations, alors que Calabró s'était maintenu dans une position d'intransigeance. Depuis juillet 1975, l'activité législative était restée pratiquement paralysée et les actions politiques avaient donné lieu à un scénario de luttes entre les adhérent.e.s loyaux.les à Isabel Perón et au verticalisme et ses opposant.e.s agglomérés autour de Calabró. Un mois avant le passage à la clandestinité de Montoneros, Quieto avait manifesté publiquement que, mort Juan Perón, il n'existait plus de verticalité. Malgré cette consonance avec la CN, au cours de 1975, parmi les leaders de Montoneros s'était créé un dilemme. En effet, Quieto avait proposé de renforcer l'opposition civile au gouvernement d'Isabel Perón et de faire en sorte d'anticiper les élections dans le but d'éviter le coup d'État. Quieto avait opté pour faire prévaloir l'activité politique sur celle militaire et plus particulièrement, il avait rencontré à plusieurs reprises Calabró. Cette proposition avait échoué dans le CS de Montoneros d'octobre 1975.

Alicia Testai avait raconté à la CN - installée à Córdoba - que son mari avait été séquestré sur une plage lors d'une visite à sa famille qu'il ne voyait pas depuis longtemps. Immédiatement, tant la famille que Montoneros avaient dénoncé la séquestration de Quieto en exigeant la légalisation de sa détention. Cependant, les autorités démocratiques avaient nié son arrestation et la presse avait (dés)informé que cette disparition était l'œuvre de Montoneros. À Buenos Aires plusieurs actions publiques (graffiti, manifestations, etc.) avaient réclamé la mise en liberté du *Negro* (REATI 2015, 265-266). L'argument - le Ce n'est pas sans raison (*Por algo será*) - que les disparitions et les assassinats étaient le résultat de combats internes à la gauche était l'un des mécanismes de désinformations caractéristique de l'exercice du pouvoir de disparition au niveau (inter)national de l'Organisation Condor, c'est-à-dire l'un des instruments créés dans le cadre de la Doctrine de Sécurité Nationale dans les Amériques. Formalisée le 25 novembre 1975 à Santiago du Chili⁵⁰² (SCHINDEL

⁵⁰² On fait parfois remonter la naissance de l'Organisation Condor au coup d'État du général Augusto Pinochet en collaboration avec le couple états-uniens Nixon-Kissinger contre l'Union Populaire de Salvador Allende, le 11 septembre 1973. La date ici considérée revêt en revanche à la réunion réalisée à Santiago du Chili entre les chefs des services de renseignement militaires d'Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Paraguay et Uruguay, même s'il faut noter que d'autres opérations de collaboration internationale à la répression des exilé.e.s politiques avaient déjà été mises en place (comme, par exemple, l'Opération Colombo ou le « Cas des 119 » entre 1974 et 1975). Le travail d'agence propre à l'Organisation Condor promu par le chef de la DINA Manuel Contreras était organisé en trois phases. Il s'agissait d'abord d'établir, chacun dans son propre pays, une banque de données sur les supposé.e.s « subversif.ve.s ». Deuxièmement, l'on effectuait des opérations conjointes contre les opposant.e.s résidant.e.s dans la « Zone Condor » (enlèvements de « subversif.ve.s étranger.e.s » pour les renvoyer à la répression du pays d'origine ou pour les faire disparaître *sur place*). Finalement,

2003), la particularité de cette coordination répressive (RISLER 2018, 58) régionale (qui avait toutefois acquis dans chaque pays ses particularités, alliances et conflits) résidait dans l'extraterritorialité des FFAA finalisée à poursuivre illégalement les opposant.e.s sans entraves juridiques ou longues procédures d'extradition internationales (ZANGARINI 2018). Suite à cette publication et à une réunion tant secrète quant infructueuse entre Perdía et le général et chef de la Police Fédérale Albano Harguindeguy pour essayer de négocier la libération de Quieto en échange d'argent, une autre version avait commencé à circuler parmi Montoneros : Quieto était en train de *chanter*. Ce verbe signifiait que Quieto non uniquement avait parlé sous torture mais qu'il était également en train de collaborer avec ses ravisseurs du moment où beaucoup de militant.e.s avaient, après peu de temps, disparu⁵⁰³. Chanter, autrement dit, revoyait à l'action de dévoiler l'emplacement des locaux où l'organisation politico-militaire avait caché ses armes et ses matériaux ainsi qu'à cafarder les maisons opérationnelles, les rendez-vous et donc ses *compañero.a.s*. La campagne publique précédemment commencée pour demander son apparition avait terminé. La CN avait annoncé, cinq jours après sa disparition, le début de son Procès Révolutionnaire. L'accusation de non-conformité au devoir révolutionnaire par sa chute dans les mains de l'ennemi avait provoqué sa dégradation. En outre, le 9 janvier ce détenu disparu avait été accusé de délits de trahison et de délation par le nouvel Code de Justice Pénale Révolutionnaire. Le Tribunal Révolutionnaire de Montoneros s'était prononcé finalement sur sa condamnation : dégradation et mort à appliquer avec mode et occasion à déterminer (PASTORIZA 2006, 13-14). Quieto avait rompu une règle de sécurité de la vie en clandestinité (indiscipliné) pour des intérêts personnels (libériste et individualiste petit-bourgeois), c'est-à-dire pour des nécessités affectives qu'il avait égoïstement mis au premier plan par rapport au devoir révolutionnaire et pour cette raison, en vue également de son grade, Montoneros avait estimé nécessaire de le condamner à mort. Comme l'a remarqué Oberti (2015, 66-68), si la discipline et l'encadrement devaient se montrer abruptement, accablement et brutalement c'était parce que l'adhésion aux aspects les plus rigides de la militance n'était pas inconditionnelle. Les normes et les disciplines étaient exhibées partout où elles devaient agir, c'est-à-dire là où les

il y avait une coordination pour développer des actions en dehors de la Zone Condor comme le Centre Pilote de Paris. Les organisations membres de cette Organisation étaient : la DINA chilienne, la OCOA uruguayenne, les services de renseignement paraguayens et brésiliens, la P2, l'*Ordine Nuovo* et l'*Avanguardia Nazionale* italiennes, l'*Organisation de l'Armée Secrète* française, des groupes espagnols fascistes, des groupes cubains anticastristes et le Triple A, substituée en 1976 par la SIDE. Ces groupes étaient en contact entre eux grâce à l'installation états-unienne dans la zone du Canal de Panamá de l'École des Amériques mais ils s'étaient réunis également à Buenos Aires en février 1974 et en Uruguay en 1975. En ce sens, les États-Unis avaient joué le rôle d'inspirateurs (notamment les agent.e.s fédéraux, les des services secrets de la CIA et du FBI), financiers et conseillers techniques de la répression (formation médicale, instructions sur la fabrication de bombes, etc.) mis en acte avec l'Organisation Condor (ZANGARINI 2018). Les nommées « Archives de la terreur » découverts dans la caserne de Lambaré (périphérie d'Asunción) le 14 septembre 1992 par l'activiste détenu au Paraguay Martin Almada ont rendu compte de 50'000 homicides, 30'000 disparitions et environ 400'000 détentions au sein de cette Organisation.

⁵⁰³ Les toujours plus nombreuses séquestrations suivies par les assassinats après la mort de Quieto avaient été le fruit de l'Opération Moncholos du Commando Libérateurs d'Amérique, c'est-à-dire de la section de Córdoba de la Triple A qui avait opéré depuis la moitié de 1975 jusqu'au coup d'État (RATTI 2007).

militant.e.s mêmes les justifiaient en croyant dans l'indispensabilité de leur application. L'attention portée sur le fait que les transgressions, les infractions et l'indiscipline par rapport à la conduite révolutionnaire s'étaient propagées d'une manière plus ou moins ouverte parmi les militant.e.s (y compris les militant.e.s soutenant le verticalisme) a conduit Oberti à affirmer que la construction de la subjectivité révolutionnaire - malgré le caractère performatif que les documents politiques des organisations avaient eu sur les militant.e.s - n'avait pas été un processus homogène. En ce sens, l'historienne a réactualisé le cadrage de la trahison afin d'y relire comment certains militant.e.s avaient produit des lectures dissemblables, déplacées, contradictoires et troublantes de la réalité.

Du moment où la mémoire de Quieto avait été particulièrement silencieuse, l'ancienne militante de Montoneros et détenue disparue dans l'ESMA Lila Victoria Pastoriza a décidé en 2006 de s'en occuper⁵⁰⁴. Rappelé avant tout comme un traître, Quieto dévoilerait - selon l'analyse de Pastoriza - que l'idéologie de Montoneros était strictement liée à une interprétation particulière du cycle de la chute : séquestration de militant.e.s vivant.e.s par les FFASA, torture, délation et nouvelles séquestrations. C'était de cette manière-ci que cette organisation politico-militaire s'était expliquée le chemin d'extermination et de disparition de ses membres. L'expérience de la violence extrême dans les CCD a été, en d'autres termes, principalement imaginée par rapport à la conviction que la torture (la soumission d'un corps) est une technique efficace afin d'obtenir des informations objectivement précieuses car utiles, c'est-à-dire un moyen à même de garantir la victoire des tortionnaires. Définie comme aseptique, froide, efficace ou impersonnelle, la torture a été présentée comme alimentant et maintenant les CCD. Dans ce cadrage, la torture a été auto-légitimée par le fait même de légitimer (expliquer pour s'expliquer) la continuité des séquestrations, des tortures et des assassinats de personnes. Cette définition de la torture comme moyen efficace et garant de la victoire du tortionnaire a été en même temps présentée comme un processus de (dé)formation – et plus particulièrement de brisement - des sujets révolutionnaire torturé.e.s nommés *quebrado.a.s*. Ce terme est donc le résultat d'un imaginaire réduisant les expériences de torture dans les CCD à deux uniques scénarios possibles : soit les militant.e.s parlaient (collaboraient avec les tortionnaires et par conséquent s'opposaient à l'Organisation) soit les révolutionnaires faisaient (une ultérieure) preuve de résistance (à la fuite et/ou au suicide) par l'acte de ne pas parler. Ainsi, la résistance renvoyait à une opposition frontale à ses propres ennemi.e.s sans aucun type de négociation. Publié dans la revue *Lucha Armada en la Argentina*, cette étude de Pastoriza a rejoint l'ensemble de débats sur qu'est-ce que et comment l'on devrait hériter la militance de 1960-1980 et ses valeurs révolutionnaires ?

⁵⁰⁴ Si l'on ne peut pas présenter une généalogie complète, l'on a pu constater que depuis cette date la condamnation de Roberto Quieto a été évoquée dans la plupart de réflexions concernant la formation des subjectivités révolutionnaires dans Montoneros. Pour ce qui concerne une étude bibliographique, en 2011 la journaliste Alejandra Vignollés a publié à Buenos Aires dans *Sudamericana* l'ouvrage *Doble condena. La verdadera historia de Roberto Quieto. Secuestro por los militares y acusado de traición por los montoneros*.

Entamant la rupture d'un pacte de silence de la gauche, c'est-à-dire de son attitude de considérer toute problématisation inappropriée, mal formulée ou même dangereuse (TAURUS 2010, 41), le philosophe Oscar Del Barco s'était enrôlé dans un groupe d'intellectuel.le.s (parmi lesquel.le.s Calveiro) qui avait estimé nécessaire d'enquêter les causes endogènes de la défaite du projet politique révolutionnaire. La question posée était la défaite des organisations armées ayant atteint une contradiction infranchissable entre leurs moyens (donner la mort) et leurs fins (la révolution comme le commencement d'une nouvelle humanité, une manière de donner la vie)⁵⁰⁵. La volonté de transcender cette contradiction par les intellectuel.le.s de la gauche s'est inscrite dans une autocritique collective tendant à reconnaître que les gauches révolutionnaires armées avaient, en formulant leur stratégie, sous-estimé les institutions et les valeurs démocratiques en optant pour une malheureuse déviation militariste sous le gouvernement des Perón entamée par le haut des Directions. Le recadrage de la *derrota* caractérisée comme politique et éthique avait qualifié les discours d'avant comme n'expliquant que la dimension militaire de la défaite des organisations armées en réactivant une distinction douteuse (CARNOVALE 2015) entre le caractère politique et militaire notamment de Montoneros (CALVEIRO [2005] 2008). L'historiographie traitant de la violence révolutionnaire argentine (NOFAL 2009, JELIN 2013, OBERTI 2015) reconnaît que l'autocritique face au bilan dramatique de militant.e.s mort.e.s et disparu.e.s exigée par l'ensemble des membres des organisations révolutionnaires sur leurs conceptions idéologiques avait jusqu'aux premières années 2000 généralement abouti au pardon et à la déjudiciarisation des suspecté.e.s d'avoir été infiltré.e.s par les FFAA et desdit.e.s déviationnistes internistes (*desviacionistas internistas*). Ces discours ont été analysés comme expliquant la défaite de la NI en mentionnant certains erreurs tactiques et stratégiques de perception de Montoneros quant aux dispositions de ses propres forces militaires et politiques et de celles des FFAA en mettant en exergue l'échec d'avoir enrôlé (à cause d'exigences militaires) des jeunes combattant.e.s qui ont été jugé.e.s *a posteriori* pour la plupart comme des inexpert.e.s. Les déviations militaristes ont été donc conçues comme dérivant d'un volontarisme exacerbé de Montoneros. Outre à l'adhésion volontaire de soldats à une Armée, avec le terme de volontarisme l'on indique également une vision de la vie et un comportement qui confère une grande

⁵⁰⁵ Cette polémique avait été déclenchée car Del Barco - ému par le témoignage de Héctor Juvé traitant l'exécution de deux *compañeros* en 1964 de la main de l'Armée Guérillera du Peuple comme ayant été des crimes (de lèse humanité) impunis et donc encore en vigueur - avait diffusé en décembre 2004 son *mea culpa* à travers un cri condamnant tout le monde (ROZITCHNER 2006). Le témoignage de Héctor Juvé avait été recueilli par Héctor Schmucler et publié sur la revue *La Intemperie* entre octobre (n°15) et novembre (n°16) 2004 avec le titre « La guerrilla del Che en Salta, 40 años después. Testimonio de Héctor Juvé ». Les exécutions d'Adolfo Rotblat et de Bernardo Groswald avaient été commandées par le *Comandante Segundo* Jorge Ricardo Masetti, chef du foyer guévariste installé à Salta et que Del Barco avait supporté en tant que membre du réseau urbain tissé par la rédaction de la revue *Pasado y presente* ensemble à José Aricó et Héctor Schmucler (KARCZMARCZYK 2008). Le témoignage de Juvé ainsi que la charte de Del Barco et la polémique provoquée ont été publiés dans le livre *No matar. Sobre la responsabilidad*, Córdoba, Del Cyclope y Universidad Nacional de Córdoba, 2007. Un recueil d'articles autour du débat connu comme *Tu ne tueras point* a été réalisé par le philosophe Tomás Abraham dans le site internet : <https://laempresadevivir.wordpress.com/jornadas-debate-no-mataras-indices-de-la-biblioteca-de-consulta/> (consulté le 8 novembre 2018).

importance à la volonté et à l'action. Dans ce cadre, la volonté se caractérise par une direction vers un certain but, c'est-à-dire par une interprétation politique de la réalité présente qui façonne une vision en même temps du passé et du futur. Centrée sur le final tragique de l'expérience de mort des militant.e.s, la référence au volontarisme avait commencé à tordre sinon à effacer la dimension intentionnelle de la participation politique contenue notamment dans la référence au climat de l'époque, c'est-à-dire à l'expérience d'enrôlement ou adhésion volontaire – ou le pacte, pour citer le terme employé par León Rozitchner (2006) - des jeunes combattant.e.s. Cette air révolutionnaire à laquelle les ancien.ne.s militant.e.s ont fait référence pour expliquer leur *être pris.e.s* (affecté.e.s et affectant.e.s) dans la participation politico-militaire a été entendue par Del Barco comme rien d'autre qu'une excuse et une empoignade simplement justificatrice (découlant d'une ancienne croyance en l'existence de déterminations historiques) à des crimes qu'il fallait sinon juger en tout cas en assumer la responsabilité : tuer c'est tuer ; à ce point-ci les idéaux n'auraient aucune importance. L'orientation exacerbée (au limite de l'endurance et de la tolérance) du volontarisme de Montoneros a été dénotée comme un fatalisme (un comportement qui se résigne passivement au cours des événements - y compris les disparitions et les décès de ses militant.e.s - sans entreprendre aucune action concrète⁵⁰⁶) et/ou un utopisme (la formulation d'un plan politico-militaire qui, malgré que ne collasse pas avec la réalité, avait été cependant proposée comme un idéal et modèle) de Montoneros. Dans ce cadre, la volonté - en particulier des dirigeant.e.s - a été présentée comme ayant prévalu sur l'intellect en qualifiant tendanciellement comme délirante l'action armée des organisations révolutionnaires et par conséquent l'expérience de la militance des années, en particulier, 1974-1980. En la qualifiant comme une folie et/ou une tragédie (REATI 2015, 263) l'on a cependant négligé que cette militance avait impliqué un désir ayant pleinement engagé la vie quotidienne de ses acteur.trice.s (OBERTI 2015, 55). En l'accusant d'avoir pris sa propre volonté comme le fondement dernier de la réalité, Del Barco a réduit l'engagement politique et affectif (*compromiso*) des membres de Montoneros à une erreur dramatique d'appréciation politique fondée d'un côté dans une méconnaissance de la réalité socio-économique de l'Argentine et de l'autre dans une mauvaise conception idéologique (léniniste et guévariste) de la politique, (mal)entendue depuis des mots adressés aux combattant.e.s de la guérilla argentine et attribués à Guevara. En l'occurrence, le *Che* aurait affirmé que la seule certitude des combattant.e.s était la mort et que leurs vies, comprises comme prêtées, étaient incompatibles avec la préservation de la vie.

⁵⁰⁶ Calveiro ([2005] 2008) a par exemple qualifié de fataliste tant la CN de Montoneros face au coup d'État (l'attitude de ne pas modifier le cours des événements car elle avait considéré comme inutile toute action de contraste) que les militant.e.s considéré.e.s plus prêt.e.s à mourir (l'attitude de se résigner à – plus qu'à accepter – la mort comme leur sort) qu'à survivre. Cette interprétation de la volonté (militaire) exacerbée (la volonté de se constituer comme une Armée régulière) avait posé l'Organisation comme une actrice qui en exerçant la violence comme moyen était en même temps responsable d'avoir aggravé la violence (et la douleur) subie par le peuple et en particulier par ses militant.e.s en la portant à une limite extrême et en générant par-là un état de rancune et de ressentiment que la politologue a continué à étudier dans la mémoire corporelle.

4.3.1.2. Le pacte, la dette et la promesse : l'engagement et la solidarité révolutionnaire

Soucieuse de ne pas décontextualiser l'interprétation de la réalité de Montoneros, la Littérature concernant la militance révolutionnaire armée des années 1960 et 1980 a développé récemment une critique complexe du triomphalisme découlant de l'éthique combattive et intransigeante⁵⁰⁷ s'exprimant dans la devise révolutionnaire *Patrie ou Mort*⁵⁰⁸ ayant impliqué, entre autres, une tendance à exagérer l'importance des résultats militaires en les présentant avec une exaltation et jubilation guerrière au prix de passer sous silence les difficultés que la guérilla avait présentées (OBERTI 2015, 92). Le problème du triomphalisme (la question de l'incapacité des militant.e.s à penser l'échec des projets politiques révolutionnaires et l'énigme de la persistance à réaliser des actions armées isolées répudiées par la même population que les groupes armés disaient représenter) devrait être étudiée, d'après Longoni (2007, 162-163), au sein du culte de la combattivité, du courage, de l'audace, de la bravoure, du risque et de la virilité de Montoneros. Cette chercheuse a estimé que d'après ce culte, il fallait sacrifier sa propre vie pour le corps majeur de la révolution. Les morts des militant.e.s étaient ainsi conçues comme une source de légitimation et une force de convocation à même d'alimenter la vie de la révolution car, en suivant Guevara (in CARNOVALE 2011, 195), dans la révolution vraie soit l'on triomphait soit l'on mourrait. Ainsi, la mort octroyait un sens de vérité à une révolution en cours qui, pour triompher, exigeait le sacrifice de ses fil.le.s (considéré.e.s comme) meilleur.e.s (justement car ils et elles étaient mortes dans cette manière-ci). Le culte à l'héroïsme et l'exaltation de la mort (rédemptrice) en combat étaient les résultats d'une articulation, d'après Carnovale (2011, 199), de l'éthique sacrificielle (ordonnant de laisser tout pour affronter les

⁵⁰⁷ La question du triomphalisme a été étudiée dans la Littérature de l'Histoire Récente argentine soit en relation à la culture révolutionnaire des années 1960-1980 soit en relation à l'organisation formelle de la structure de Montoneros qui ne peut pas arriver à elle seule à rendre compte de l'expérience subjective de cette expérience politique complexe. Parmi ce dernier groupe d'analyses politiques, Calveiro ([2005] 2008, 102) a par exemple expliqué que l'impératif politique *La seule vérité est la réalité* (caractérisant le pragmatisme de Montoneros) avait manifesté une douteuse référence à la réalité comme si elle n'était pas multiforme. La réalité *montonera* correspondait d'après Calveiro ([2005] 2008, 110 et 124) à l'évolution historique du triomphe inexorable faisant que chaque situation était forcément favorable à ses fins stratégiques. D'après l'auteure, cette attitude triomphaliste n'avait pas permis d'analyser sérieusement la possibilité de l'échec et des erreurs qui étaient toujours conçues comme des déviations correctes de l'étape amenant à la victoire. La politologue a tiré ces conclusions de la déclaration de Firmenich, publiée en 1977 dans *L'Espresso*, que les Montoneros n'avaient rien fait pour empêcher le *golpe* car celui-ci faisait partie de la lutte interne au MP. Ce leader avait poursuivi en déclarant que Montoneros avait par contre fait ses calculs de guerre en se préparant à supporter, pendant la première année, un nombre de pertes humaines non inférieures à 1500 (GARCIA MARQUEZ 1977). D'après Calveiro, l'erreur majeur de Montoneros avait été sa militarisation politique (et donc l'entrée en clandestinité) pendant le gouvernement démocratique d'Isabel Perón. Les études de Carnovale ont constitué une objection importante à ce type d'analyse politique de la violence révolutionnaire. L'historienne a reproché à la politologue d'avoir sous-estimé la nécessité d'approfondir la thèse avancée par les ancien.ne.s combattant.e.s du climat de l'époque afin d'expliquer la défaite de la NI et en particulier de la lutte armée. En prenant au sérieux ce climat comme politique, culturel, idéologique et également émotionnel sur une triple échelle nationale, latino-américaine et globale, Carnovale (2014) a remarqué qu'« En fin de compte, la volonté de bâtir une armée populaire qui réunirait les mêmes caractéristiques qu'une armée régulière, ainsi que l'identification de l'adversaire à l'ennemi absolu, deux phénomènes identifiés par Calveiro comme respectivement la cause et la caractéristique de la militarisation des organisations révolutionnaires, ont formé le noyau originel de l'imaginaire des années 1970. Il s'est agi là d'une tentative de mettre en pratique les enseignements tirés de la théorie de la guerre révolutionnaire. La promesse guévariste était un gage de réussite. » Ce climat d'escalade de violence sans retour était ancré dans les mots, les symboles, les images, les directives et les tâches propre de cette culture accélérée, accélérant et optimiste traversée par la figure de la guerre qui avait finalement occupé un lieu décisif dans le processus de construction identitaire des organisations politico-militaires révolutionnaires.

⁵⁰⁸ La devise du PRT-ERP était, similairement à Montoneros, *A vaincre ou à mourir*.

ennemi.e.s) avec le mandat combattant (s'opposant à toute forme de céder et d'abandonner la lutte). L'achèvement moral des guérillero.a.s (le modèle ayant des fonctions de mobilisation et de pédagogie du mythe révolutionnaire) était, autrement dit, donner la vie avec honneur en combat sans se rendre vif.ve. En ce sens, les figures de l'héroïne.s et du et de la martyre (de la tradition chrétienne) s'étaient (con)fondues dans l'imaginaire collectif de l'organisation. La vie, en tant qu'offrande maximale, octroyait l'entrée dans l'immortalité (CARNOVALE 2011, 204). Les idées qu'il existait une satisfaction supérieure à celle de sa propre vie et qu'il y avait un triomphe final qui valait plus que les vies individuelles avaient permis à la mort de se dépouiller du sentiment que généralement elle suscite : celle d'être un coût excessif. La mort des militant.e.s était devenue un coût accepté et non pas indifférent. Alors que ce constat a généralement débouché sur l'idée que l'engagement dans la militance comportait la dévalorisation de la vie⁵⁰⁹, Longoni (2007, 17 et 123) a en revanche voulu mettre en exergue la place dissidente des survivant.e.s parmi l'ensemble des militant.e.s. Entendu.e.s comme des personnes ayant préservé leurs vies et qui n'étaient ni vainqueur.se.s ni mort.e.s, les survivant.e.s aux CCD n'avaient pu entrer dans cette logique ou culture révolutionnaire que comme des héroïnes brisé.e.s et donc des traîtres.ses baissant la morale de combat. Cette identité avait effacé leur condition de victime⁵¹⁰. De son côté, Carnovale (2011, 205) a en revanche traité l'étendue et les limites des mandats de l'organisation (en particulier du PRT-ERP, mais je considère qu'elles peuvent être prises en considération également pour Montoneros) à partir des expériences matérielles, émotionnelles et individuelles des ancien.ne.s militant.e.s qui avaient généré différents types et degrés de contradictions et conflictualités avec les modèles. L'historienne a par exemple rendu compte que les doutes et les peurs avaient coexisté avec le mandat héroïque et téméraire de l'homme nouveau, en mettant en question l'idée que parmi les combattant.e.s régnait l'absence totale de la peur de la mort (sienne ou des proches). Les domaines où ce mandat avait produit le plus de tensions et de résistances avait été la torture (la peur de ne pas résister et parler) et notamment la maternité : est-ce que les militant.e.s étaient disposé.e.s à tout abandonner y compris les enfants (comme l'exemple du *Che*) ? Les articles « La conduite révolutionnaire » et « Procès révolutionnaire de Roberto Quieto » du n°12 d'*Evita Montonera* ainsi que « L'héroïsme et l'individualisme dans les guerres populaires de libération » (comprenant également un document titré « La méprisable lignée des traîtres, délateurs et déserteurs ») diffusés par Montoneros en février-mars 1976 avaient expliqué avec un langage condamatoire et intransigeant (REATI 2015, 267) la décision forte et ferme de condamner Quieto

⁵⁰⁹ Cette idée s'est représenté également dans les jugements *a posteriori* de formes de vie militantes comme la prolétarianisation, le déclassement et la vie en clandestinité en comportant une critique supplémentaire aux mères militantes pour avoir négligé les besoins élémentaires de leurs enfants.

⁵¹⁰ Ce type de critique du triomphalisme a été faite remonter à Rodolfo Walsh qui avait prévenu Montoneros en affirmant que l'attitude triomphaliste l'aurait amenée inexorablement à l'isolation. Plus spécifiquement, Walsh avait souligné que la position intransigeante de Montoneros face à la torture était irréaliste, étant donné qu'une centaine de camarades héroïques avaient démontré que la torture n'était pas supportable (REATI 2015, 267).

en rassurant d'abord les Argentin.e.s que la défaite militaire soufferte par le peuple avec la détention et la trahison de Quieto ressortait d'un comportement individuel (au sens d'individualiste) et étranger à l'attitude de la guerre révolutionnaire. Montoneros avait affirmé que la combativité et l'héroïsme - à la hauteur des chefs guérilleros mythiques Olmedo et Sabino Navarro tombés en combattant - étaient les comportements (vertueux) normaux de ses cadres. Les guérillero.a.s qui avaient donné leurs vies en combat avaient en effet incarné les vertus révolutionnaire et leurs mémoires fonctionnaient au sein de Montoneros comme des modèles pour discipliner tant au niveau personnel que collectif (CARNOVALE 2011, 204). Quieto avait dès lors été soumis à procès à cause d'une pluralité de violations du devoir révolutionnaire, à savoir un ensemble de codes et normes tournées vers l'intérieur de l'organisation afin que la CN pouvait intervenir, réguler et assurer via notamment les Tribunaux de Justice Populaire que les vies privées de tou.te.s les militant.e.s étaient mises au service de la révolution (OBERTI 2015, 61). Quieto - désarmé, sans gardes du corps et en compagnie de nombreux.ses proches - avait premièrement augmenté la possibilité d'être rencontré par les ennemi.e.s avec lesquel.le.s il partageait le territoire. Secondairement, il n'avait ébauché aucune tentative crédible de résistance (par-delà l'absence d'armes, il n'avait pas essayé de s'en fuir) en se comportant passivement. L'héroïsme reposait ainsi tant sur le don de la vie des militant.e.s (le sacrifice offert à la marche qui accélérât l'Histoire) que sur la témérité guerrière. Carnovale (2014) a remarqué que « Cette morale ne pouvait que dicter des commandements aux implications tragiques : l'éthique sacrificielle s'articulait avec l'impératif combattant. Le militant tombé est érigé en héros dont la mort glorieuse pousse les autres à se joindre à cette guerre révolutionnaire dont le triomphe imminent ne fait nul doute. Le héros montre une voie à suivre, électrise les volontés, enseigne par son exemple. La célébration de la mort au champ d'honneur renforce les liens symboliques [capables de transcender la vie et la mort] du groupe et renouvelle le pacte de sang des compagnons, pacte qui est tout à la fois dette et promesse. » L'engagement de sang des organisations révolutionnaires politico-militaires avait conçu - étant donnée l'attitude intransigeante - la renonciation à combattre comme une trahison à la mémoire des martyr.e.s qui avaient déjà péri (REATI 2015, 283). À travers le mandat que *le sang versé ne sera pas négocié*, les organisations politico-militaire révolutionnaires avaient structuré la fraternité (un type de solidarité et d'engagement) parmi les combattant.e.s. Cet engagement avait assumé le poids d'une dette de tou.te.s et chacun.e avec le.a *compañero.a* et avec la cause (pour laquelle le.a *compañero.a* était mort.e) ainsi qu'il garantissait que, si c'était le cas, son sang ne coulait en vain. Pour cela, Carnovale (2011, 263) a argumenté que le *compromiso* était un système codifié de conduite qui régissait la vie entière des militant.e.s y compris dans leurs intimités. La mise en opposition entre la forme de vie du Quieto *quebrado* qui avait laissé que la vie affective interrompait le flux de la guerre (OBERTI 2015, 67) et celle normale, héroïque et exemplaire des

militant.e.s mort.e.s en combat avait désillusionné et terrorisé les militant.e.s. Après tout - a écrit Pastoriza (2006) - chacun.e se demandait si l'on aurait pu résister à la torture sans *chanter* et appartenir en réalité ou en puissance à la minorité insignifiante de traîtres.ses, mouchard.e.s et transfuges de l'*Orga* dont la peine était pour tout le monde la même : le dédain et l'exécution (REATI 2015, 267). Pastoriza (2006, 3) a souligné qu'en réponse au massacre de militant.e.s suivant temporellement la disparition Quieto, Firmenich avait localisé le problème en demandant comment avait-il été possible que celui qui aurait dû être l'homme nouveau eusse pu chanter sous torture. La solution était que l'on ne pouvait pas admettre la délation car les combattant.e.s qui tombaient n'auraient dû en aucun cas et moment passer de l'autre côté, trahir, se convertir en des ennemi.e.s de l'Organisation. L'attitude militante acceptée était pleine ou intégrale, c'est-à-dire qu'il fallait toujours et sans relâche être des militant.e, dans tout acte et toute circonstance. Comme l'a écrit Oberti (2015, 244), toute la vie était déterminée par l'appartenance à l'Organisation et par conséquent les militant.e.s devaient performer des attitudes spécifiques même dans la détention. Supporter la torture était l'une des formes d'assumer pleinement la militance. Depuis 1975, la délation avait été normée par Montoneros - dans son Code de Justice Pénale Révolutionnaire visant à restructurer intérieurement l'organisation via des règles disciplinaires et punitives (OBERTI 2015, 61) - comme le véritable oxyde à même de détruire une organisation clandestine (BADENES et MIGUEL 2007, 10), alors que cela n'avait pas été présent avant dans les Dispositions sur la Justice Pénale Révolutionnaire de 1972. Oberti (2015, 61) a remarqué que ces codes de justice avaient fonctionné d'après un mécanisme d'imitation (*parecer para ser*) des contenus les plus durs de la justice étatique (comme, par exemple, le code militaire et la législation d'exception), de sorte que la Justice Révolutionnaire s'était confondue avec la discipline interne en renforçant la capacité punitive et le verticalisme de l'Organisation. En 1982, Richard Gillespie avait à ce sujet argumenté dans son ouvrage *Soldados de Perón. Los Montoneros* qu'en Algérie les détenu.e.s avaient articulé l'objectif plus réaliste de ne résister à la torture que pour deux jours – et non pas jusqu'à la mort - de façon à que les bases connues par les prisonnier.e.s politiques auraient pu être évacuées (REATI 2015, 268). De-là, l'on a critiqué l'exigence imposée aux combattant.e.s professionnel.le.s des principales guérillas argentines d'adopter un comportement surhumain – démenti, en tout cas, par la même adoption de la pastille de cyanure. Face à la reconnaissance implicite de l'existence de limites à la résistance physique à la torture ou de la propre impuissance à continuer la lutte du peuple, la CN avait en effet établi l'ordre de continuer à lutter en portant avec soi une pastille de cyanure pour ne pas s'offrir vif.ve.s - ou à proprement parler pour se suicider - dans le cas où il résultait impossible de s'enfuir. Le système de la pastille de cyanure a été interprété *a posteriori* – de même que les exécutions des militant.e.s – comme une condamnation à mort des militant.e.s de la part de la CN (REATI 2015, 269) en même

temps qu'il a été analysé comme une réintroduction dans la politique de Montoneros de la condition humaine de ses combattant.e.s. La nécessité de cette pastille présupposait que même les plus grand.e.s combattant.e.s auraient pu tomber dans les mauvaises mains et ne respecter plus les exigences de la subjectivité révolutionnaire. Comme j'ai déjà mentionné, avant 1972 la première ligne politique de Montoneros considérait les *compañero.a.s* détenu.e.s comme perdu.e.s ; suite au massacre de Trelew et notamment au durcissement des conditions de détention des prisonnier.e.s politiques, la seconde ligne – soutenue entre autres par Lesgart – avait travaillé de sorte à créer une structure organique d'assistance à ses membres détenu.e.s en conformité à l'idée que ces *compañero.a.s* étaient encore des militant.e.s devant être pris.es en charge par l'Organisation juridiquement, personnellement et politiquement. Si en 1973 – c'est-à-dire avec l'assomption de Cámpora – cette structure s'était dissoute, depuis 1975 les militant.e.s détenu.e.s avaient commencé à être conçu.e.s par la CN (également) comme des dommages à l'encontre de l'Organisation. La présomption de torture – comme le Tribunal Révolutionnaire l'avait déjà affirmé quelques mois avant la séquestration de Quieto, lors de la première condamnation à mort amplement diffusée par *Evita Montonera* à l'encontre du délateur Fernando Haymal⁵¹¹ – ne pouvait pas constituer une circonstance atténuante car le comportement révolutionnaire unique était de ne pas se rendre vivant.e.s, résister jusqu'à s'échapper ou mourir dans la tentative de fuite. Montoneros avait, en d'autres termes, estimé que la torture était tout à fait supportable en raison du fait qu'il ne s'agissait pas d'un problème de résistance physique mais de sécurité idéologique (REATI 2015, 268). *A posteriori* Montoneros a été par conséquent culpabilisé d'avoir sous-estimé la douleur physique et psychologique de l'expérience de la torture ainsi que d'avoir traduit politiquement les corps souffrants des militant.e.s en leurs propres ennemi.e.s⁵¹². En rappelant que dans une organisation politico-militaire révolutionnaire les mandats étaient sans appel – la torture se supporte, personne ne parle ; un.e dirigeant.e se fait tuer, mais il et elle se tait – Pastoriza (2006, 10) a poursuivi qu'avec cette logique il n'y avait aucune autre possibilité pour les militant.e.s que de se travailler comme les plus dur.e.s des soldat.e.s de cette guerre, avec une discipline de fer, sans dérapages.

⁵¹¹ Reati (2015, 268) a noté que dans le chapitre « Tuez le traître » contenu dans *¡Viva la sangre! Córdoba antes del golpe : capital de la revolución, foco de las guerrillas y laboratorio de la dictadura* (Buenos Aires, Sudamericana, 2013), Ceferino Reato a raconté que la Police avait torturé l'étudiant de 26 ans Haymal pour 96 heures jusqu'à ce qu'il avait livré une maison opérationnelle de Montoneros. Pas informé.e.s de la chute d'Haymal, le dirigeant Osatinsky et d'autres militant.e.s avaient été arrêté.e.s dans cette maison. Le Tribunal Révolutionnaire avait affirmé à cette occasion que résister à la torture pendant presque quatre jours n'aurait pas constitué une circonstance atténuante. Suite à la libération de Haymal, deux *compañeros* l'avaient séquestré et exécuté dans la Province de Córdoba le 6 septembre 1975, dix jours après la sentence l'ayant accusé d'avoir causé la torture contre dix *compañeros* et la mort d'Osatinsky.

⁵¹² De l'argument que Montoneros n'avait pas acceptée la possibilité que la douleur faisait sortir les combattant.e.s de leurs gonds, Calveiro ([2005] 2008) est arrivée jusqu'à affirmer que la bataille entre les hégémonies de Montoneros et des FFAA, au fur et à mesure que les années avaient découlé, n'existait plus réellement. D'après la politologue, la situation argentine n'était perçue, au final, par Montoneros que comme une lutte militaire entre deux Armées. Par cet argument de l'imitation, elle a conclu que la seule hégémonie qui régnait était la discipline militaire.

La conception de la délation du PRT-ERP était similaire à celle de Montoneros. D'après cette organisation, céder à la torture était considéré comme une faiblesse petite-bourgeoise. Un.e vrai.e révolutionnaire était inébranlable, indéfectible, sans faille : perfectionniste dans chacune de ses actions. Cette idée avait été d'après Longoni (2007, 131) réarticulée dans les rumeurs circulant au sein des cercles militants et signalant qu'il n'y avait pas de survivant.e.s – ou mieux : des collaborateur.trice.s - de l'ERP car ses membres étaient plus fort.e.s au niveau idéologique des Montoneros. Noguera (2019, 229) a expliqué que la force de l'idéologie s'était constituée comme une caractéristique différenciant le PRT-ERP de Montoneros car la première organisation s'était vue impossibilitée au long des années 1970 à constituer un mouvement politique ample dans l'illégalité. Ainsi, si l'organisation péroniste de Montoneros avait converti les Unités Basiques dans les centres d'où projeter les activités dans le territoire, le PRT-ERP avait en revanche cherché l'encadrement dans le Parti des personnes qui appuyaient les activités de leur organisation. Cette intégration supposait une formation pratique et théorique dans les Écoles de cadres. La mort des militant.e.s de l'ERP avait été expliqué par leur idéologie forte, restée intouchée – inamovible, inflexible, inaltérée, intransigeante, sans compromis - par les FFASA. Le massacre de ses membres expliquait par conséquent la meilleure résistance à la torture de ses combattant.e.s. Ainsi cadrée, la résistance renvoyait au fait d'éviter la délation et non pas – a remarqué Longoni - à demeurer en vie. En critiquant la logique binaire qui articulait la conception de résistance de l'ERP, c'est-à-dire parler vs. se taire sous torture, Longoni a essayé de rendre acceptable l'attitude de collaborer à différents degrés de certain.e.s militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s dans les CCD avec les FFASA. En réactualisant la figure des traîtres.ses, elle l'a résinifiée pour rendre compte des stratégies de résilience liées à la survie comme une nouvelle manière de rendre compte de la pluralité des pratiques de résistance des détenu.e.s disparu.e.s dans les CCD. En ce sens, la conceptualisation de la résistance de la chercheuse n'a pas désarticulé (même si elle l'a remarqué) le second argument réaffirmant la (supérieure) héroïcité des combattant.e.s de l'ERP : étant donné que même les ennemi.e.s les avaient reconnu.e.s comme impossibles à plier (irrécupérables), les combattant.e.s de l'ERP n'avaient par conséquent pas pu susciter dans les répresseurs l'idée de les destiner à travailler politiquement pour et/ou avec leurs ravisseurs. Cette rumeur n'a pas réactivé uniquement l'idée que la survie des militant.e.s doit s'expliquer par la collaboration avec leurs répresseurs mais elle empêche de comprendre les manières et les raisons de l'existence de (au moins un des) plans politiques spécifiques capitalisant à travers la torture la connaissance et l'expérience politique de certain.e.s militant.e.s Montoneros dans – pour ce qui concerne ma thèse - l'ESMA. Cette logique héroïque – partagée officiellement tant par Montoneros que par le PRT-ERP – a de plus organisé la prise de parole et l'audibilité des dénonciations des survivant.e.s aux CCD pendant la période dictatoriale où les rarissimes fuites de

militant.e.s des CCD avaient été célébrée dans les organes de presse de Montoneros destinées à dénoncer les violations des DH pendant la dictature alors que la dénonciation d'un processus de récupération de militant.e.s Montoneros avait terrifié au sens de dégoûté l'Organisation à laquelle ces détenu.e.s se sentaient d'appartenir et qu'ils et elles étaient pourtant expulsé.e.s.

4.3.2. La femme nouvelle

Les années 1970 s'étaient caractérisées d'après Trebisacce (in D'ANTONIO 2015, 44) entre autres par des relations sexo-affectives modernes accompagnées par un *boom* de discours (pseudo)scientifiques autour de la sexualité surtout féminine. Par rapport à l'ancien paradigme domestique de la sexualité, le nouvel paradigme moderne rechassait les mandats qui avaient organisés jusque-là les unions entre hommes et femmes en substituant le (dit) devoir du couple pour l'amour authentique. En produisant une rupture générationnelle, les couples des jeunes devaient se fonder à travers l'accord des deux parties et non plus par des ordres collectifs supérieurs, à savoir familiaux. En étudiant les règles de séduction et des fiançailles dans la Buenos Aires des années 1960, c'est-à-dire les conventions utilisées pour exprimer l'attraction, s'approcher à l'autre, établir une relation et s'engager affectivement, Cosse (2010, 25) a elle aussi soutenu qu'il y avait eu une intention de la part des jeunes de se différencier du modèle hérité de leurs parents dont les règles des fiançailles (des années 1950) s'étaient caractérisées par la cristallisation des bases de l'idéal matrimonial, familial et sexuel. Cosse (2010, 40) a soutenu qu'il n'avait pas existé une seule forme de contester l'ordre établi par le mariage indissoluble mais deux schémas de séduction et fréquentation : la reconfiguration des conventions instituées (par le fait d'accepter un flirt plus rapide, le système de rendez-vous et la flexibilisation des fiançailles) et l'institution de règles nouvelles de comportement qui, légitimées par la spontanéité, supposaient un lien plus contingent et dissocié du mariage. Cosse (2010, 31) a, en résumé, étudié la transformation du sens social de la pratique du flirt jusqu'à ce moment entendue comme une étape provisoire orientée au mariage uni pour l'amour conjugal et l'affection (*cariño*) pour les enfants (incarnant eux et elles aussi l'idéal domestique et reflétant ainsi la prospérité et l'harmonie familiale : les enfants devaient être scolarisé.e.s, soigné.e.s et aimé.e.s par les parents) qui avait été soutenue par les politiques familistes (ou d'amélioration des conditions de la vie familiale des personnes ayant vécu jusqu'au là en dehors de cet ordre) des gouvernements péronistes. Le processus de modernisation et d'ampliation du pouvoir de l'État avait plus précisément amené les gouvernements péronistes, d'après Cosse (2006, 36), à faire confiance dans le potentiel de la famille pour créer l'intégration sociale à travers les valeurs éthiques et morales qui auraient dû assurer le développement, la stabilité et la cohésion de la Nation estimée en crise, voire menacée par le travail des femmes, l'affaiblissement de l'autorité patriarcale, l'atomisation des liaisons familiales, les changements des mœurs sociales, les problématiques des secteurs urbains nouveaux et surtout le rejet

du mandat de la maternité par les femmes. À ce moment-ci, la plus grande faute qui pouvait commettre une femme – a écrit Cosse (2006, 85) – résidait dans l'abandon des fil.le.s. Pour ce qui concernait le problème de l'augmentation de la filiation illégitime, elle avait été conçue comme correspondante à l'émigration de femmes ouvrières et employées domestiques de l'intérieur de l'Argentine à Buenos Aires dont la plupart étaient (devenues) des mères célibataires.

Les politiques péronistes ayant transformé les critères de responsabilité et de décences des secteurs moyens dans un contexte d'ascension matérielle et symbolique des secteurs populaires (le processus de dignification) avaient été le divorce, la réglementation de la prostitution et notamment la reconnaissance des fil.le.s illégitimes naturel.le.s (né.e.s d'un couple censé se marier), adultérin.e.s ou incestueux.se.s⁵¹³ couplée à la nouvelle loi d'adoption et à la modification du statut des femmes célibataires désormais intégrées dans la norme de la famille nucléaire entre autres par la création de maisons de transit offertes aux mères célibataires (dites) héroïques et pauvres pour abandonner la vie passée mauvaise et entrer dans un vie nouvelle considérée comme bonne. Autrement dit, l'image de la mère illégitime était celle d'une femme qui avait souffert l'abandon, la tromperie et/ou la maltraitance du père sur ses enfants sans renoncer à être une mère malgré tout ; cette image dévoilait en même temps le refus socio-culturel de penser la possibilité de l'adultère féminin ou de la subsomption de l'amour filial à l'amour passionnel. Cosse (2006, 37) a ainsi estimé que le processus de dignification péroniste ayant impliqué la démocratisation de la lignée familiale s'était caractérisée par des efforts pour transformer les mères célibataires en femmes mariées devant la loi de l'État et de Dieu et par l'intervention (ou la médiation) d'Evita. Si les pères illégitimes avaient commencé à représenter le pouvoir masculin, la soumission de la femme et le non-respect des devoirs paternels, en même temps l'on avait entamé à penser des pères substituts ou adoptifs, c'est-à-dire une paternité comme une relation fondée dans l'affect et la vie commune médiée par l'amour véritable de la mère (COSSE 2006, 99). Autrement dit, depuis une perspective naturalisante de la famille, le péronisme avait introduit l'idée des liaisons filiales comme des relations socialement construites (COSSE 2006, 100). La domesticité avait donc été finalement conçue comme une conquête pour les secteurs populaires et les comportements dits déviés avaient été traités avec une perspective marquée par la compassion, la compréhension et l'empathie envers les humbles cassant la dureté des préjugés sociaux (même si renforçant – comme dans le cas des mères célibataires – l'image de la faiblesse

⁵¹³ Il faut noter qu'un.e chaque trois enfants était inscrit en 1940 comme illégitime ; la filiation illégitime constituait un comportement de la population argentine (COSSE 2006, 28). D'après Cosse (2006, 21 et 25-26), ces changements n'avaient pas impliqué une rupture avec le modèle fondé dans le mariage heureux avec des fil.le.s, c'est-à-dire le modèle de famille nucléaire (tant moderne, avec peu d'enfants, que catholique, avec nombreux.ses enfants) où le mariage était le jalon fondant la famille, dans la mesure où il octroyait la légitimité aux fil.le.s. il fonctionnait comme modèle réglementaire des relations de consanguinité, il définissait les formes de la respectabilité familiale et les modes de transmission du patrimoine outre à établir la différence de rôles entre hommes et femmes. Au contraire, l'on avait offert aux secteurs populaires cet horizon de bonheur domestique notamment car jusqu'à ce moment-ci il existait une variété de formes de vie familiales et de critères différents pour les distinguer.

féminine). En ce sens, Cosse (2006, 58) a affirmé que le péronisme avait signifié, pour les personnes qui l'avaient appuyé, une légitimation de leurs formes de vie et, pour les personnes qui s'y opposaient, une contestation de ces formes. (Avant tou.te.s) Eva Perón avait incarné la violation de la correction et de la respectabilité de la domesticité des secteurs moyens, à savoir la pureté sexuelle, la division (hétéro)sexuelle des rôles sociales, la maternité naturelle féminine et la légitimité de ses origines filiales. En dénonçant la duplicité de la morale catholique de l'oligarchie⁵¹⁴, Evita, outre à un salaire meilleur et à un bien-être mayeur, avait promis une morale renouvelée où l'on assurait aux travailleur.se.s, aux humbles et aux déshérité.e.s le droit au bonheur et la fin des humiliations (l'aide sociale se distinguant de la bienfaisance des élites). Il ne s'était pas uniquement agi de redistribuer des ressources économiques mais également des biens spirituels (le respect, la considération et la reconnaissance sociale) : l'horizon de bonheur du justicialisme était la vie domestique décente et respectable. Ainsi, le péronisme avait insaturé un ordre politique qui garantissait que l'homme gagnait un salaire avec lequel il aurait pu maintenir sa famille, que la femme accomplissait les tâches domestiques et de contrôle des dépenses de la vie (par la gestion des revenus économiques de la maison et, s'il était nécessaire, par sa collaboration avec un revenu supplémentaire), que les enfants étaient éduqué.e.s et que la famille accédait à des plans pour avoir un logement et atteindre ainsi les conditions pour pouvoir le transformer en une maison confortable (COSSE 2006, 61). Dans cette recherche du bonheur ou dignification des humbles, l'amour avait été présenté (surtout dans les mélodrames) comme un sentiment égalisateur des êtres humain.e.s capable de rompre avec les hiérarchies sociales (COSSE 2006, 69). Fondé dans la nature et la cohabitation commune, l'amour féminin était domestiqué, ne pouvant pas être séparé de l'amour filial. Cosse (2006, 112) a en effet remarqué qu'avec le péronisme, la sensibilité envers l'enfance s'était résinifiée. L'on avait associé davantage l'enfance et le futur par une vision des enfants comme les ressources humaines de la Nation ; le bien-être des enfants était ainsi associé au développement du pays et au but ultime des actions les plus variées de l'État. Par la consigne *Les enfants sont les seul.e.s privilégié.e.s*, le péronisme avait renforcé la notion de société égalitaire et il s'était représenté comme le dépassement de la politique discriminatoire en matière d'enfance par des politiques de démocratisation (fondées dans l'accès à la récréation, au vestimentaire et aux jouets) qui avaient instauré une relation directe entre les enfants et le couple présidentiel sans l'intermédiation des parents (COSSE 2006, 113). De cette manière-ci, Cosse (2006, 114) a soutenu que le péronisme – tout en concevant la société comme une union de familles et non pas d'individus - avait cherché à créer la loyauté des nouvelles

⁵¹⁴ En suivant Cosse (2006, 156), l'égalité de droits des classes de filiation différentes avaient constitué un attentat contre la famille car légitimait ce que l'élite catholique considérait illicite : les unions sexuelles concubines, adultérines et incestueuses.

générations en rendant possible la dénonciation de la part des enfants des pères antipéronistes en renversant l'autorité patriarcale.

Contrairement à l'égalisation de la dignité (ou le processus de démocratisation sociale) du premier et second gouvernements péronistes, le désir de réalisation des jeunes femmes des années 1960 s'était caractérisé par un discrédit de la condition de la femme au foyer. Le modèle renouvelé de la femme moderne - à savoir la jeune libérée - avait en effet exigé, d'après Cosse (in ANDÚJAR 2009, 182), que le travail féminin était la norme, au moins jusqu'à l'arrivée du ou de la première fille ; même Doña Petrona, en réponse à la professionnalisation des femmes de classe moyenne (et à la crise économique), avait commencé à présenter dans les années 1970 des recettes idéales pour économiser le temps et l'argent (ANDÚJAR 2009, 182 191). Si en raison de cette nouvelle femme le mariage avait commencé à devoir contempler les aspirations de chaque membre du couple et notamment de la femme, pour ce qui concerne les fiançailles, Cosse a noté des changements concernant avant tout la géographie des rencontres. Si auparavant les flirts naissaient (généralement) dans des fêtes organisées dans des maisons privées, le décentrement de la sociabilité féminine de la maison à l'espace public (promu par l'entrée massive dans les universités et le marché du travail des femmes) avait donné lieu à une nouvelle institution : le rendez-vous ou la sortie (se promener, aller au cinéma, boire un verre, etc.). Ces sorties - impliquant temps, argent et conditions familiales qui n'étaient pas à la portée de tou.te.s - permettaient aux deux personnes de parler de leurs goûts, approfondir leur lien, évaluer leurs sentiments et essayer de faire tomber l'autre amoureux.se par des regards. Au sein de cette pratique, le bisou - dont la femme pouvait légitimement prendre l'initiative au moins depuis 1974 - était le sceau du début du romance ainsi qu'un signe provoquant le désir de l'autre ; se serrer la main, s'embrasser et se caresser étaient des comportements considérés comme communs dans les premiers moments de la relation. Cosse (2010, 53) a repérée la mutation majeure des fiançailles des années 1960 dans la signification sociale d'avoir un rendez-vous. D'après la sociologue, l'innovation n'avait eu tant à voir avec la dynamique de la rencontre quant plutôt dans le fait que les sorties n'impliquaient plus un engagement affectif ou un intérêt du couple de formaliser leur relation sexo-affective. En termes de pratiques et valeurs, Cosse (2010, 56) a soutenu que ces jeunes avaient critiqué cette formalité et fait de la spontanéité (dite également naturalité) l'élément central des nouvelles liaisons de couple. Cosse (2010, 59) a quand même précisé qu'uniquement la beauté (de la personne dudit sexe opposé) pouvait surmonter la spontanéité. Cela avait également signifié que les conventions et les stratégies de séduction devaient rester voilées ou du moins devaient éviter les moyens les plus fréquents et explicites : les jeunes des années 1960 estimaient qu'il n'avait existé aucune technique de conquête amoureuse et qu'il suffisait de se montrer comme l'on était. La valorisation de l'authenticité était liée à d'autres valeurs comme la capacité d'écouter et entendre

l'autre ou l'habilité pour maintenir des conversations amusantes et intelligentes. En ce sens, la sociologue a remarqué que les jeunes intellectuel.le.s étaient prétendument à l'avant-garde de la spontanéité. Alors que le Code civil le permettait dans le cas des mineur.e.s, les stratégies d'intervention des parents dans cette étape de développement (ou pas) de sentiments amoureux (ayant par conséquent rendu acceptable des relations circonstanciées) et l'établissement de leur part de certaines exigences et conditions sur le.a partenaire des fil.le.s contredisaient les bases de l'amour romantique qui imposait le choix (dit) libre et spontané du et de la partenaire. Si auparavant les dilemmes sur le libre arbitre étaient apparus dans les institutions de la fuite (appelée également séquestration) jusqu'à ce que les parents acceptassent le mariage et de la demande en mariage, Cosse (2010, 38 et 65) a soutenu que la pratique de refus du contrôle de la part des parents sur leurs relations sexo-affectives s'était manifestée dans la revendication et la pratique d'un droit des partenaires à l'intimité pour se connaître mutuellement. Le fait social intéressant et paradoxal, d'après l'auteure, était que cette idée qui contrariait initialement les conventions instituées avait par la suite été légitimée en défense du mariage étant donné que l'idée moderne socialement partagée affirmait qu'une rigidité mineure amenait les partenaires à réaliser ce choix de s'épouser de manière correcte. Autrement dit, ce droit à l'intimité - conçu comme la pratique nécessaire à tester l'amour des deux personnes et les transformer en une seule - avait servi pour faire l'expérience de la quotidienneté dans ses situations variées en même temps qu'il avait renforcé les attentes subjectives que les partenaires dépostaient dans les fiançailles résultantes en une pluralité de formes d'intimités et d'engagements de durées différentes.

Cette transformation du paradigme sexuel domestique des années 1950, Cosse (2010, 71) l'a appelée comme une révolution sexuelle discrète dont la nouveauté avait été l'acceptation du sexe entre des jeunes célibataires et ayant donc impliqué une certaine perte de la valeur morale de la virginité (ou l'inexpérience sexuelle) féminine. Cette association entre la décence et la pureté sexuelle des femmes célibataires était l'un des piliers du double standard d'une morale sexuelle se caractérisant par des règles de comportement (sexuel) distinctes pour et en deux genres (masculin et féminin). Cette distinction - entre la virginité (ou l'obligation d'incapacité sexuelle) féminine et l'initiation sexuelle précoce masculine - était associée à une supposée différence de natures entre des femme (pures et passives) et des hommes (instinctifs et actifs) censés s'initier à la sexualité précocement. Ayant progressivement substituée la dote explicitement économique, la virginité féminine était une grande valeur devant assurer que la femme se saurait *bien tenue*. En ce sens, la virginité était une exigence de l'idéal féminin fondé dans le mariage, la formation d'une maison et la maternité qui articulait un schéma binomial opposant les femmes pures (sans expérience sexuelle) aux femmes pécheresses (avec de l'expérience sexuelle). La concrétisation de cet idéal féminin dépendait du contrôle du désir

sexuel ou, au moins, des attitudes qui le balançaient. Cosse (2010, 73) a également souligné que la réalisation de cet idéal féminin nécessitait de certaines conditions économiques et sociales pour bien encaisser dans les institutions de fiançailles et de mariage et que les représentations des déviations de cet idéal étaient fréquemment associées aux femmes des classes populaires (la *milonguita* et la couturière ayant pris la mauvaise décision). Le fait de ne pas avoir des relations sexuelles pré-matrimoniales laissait supposer qu'une femme n'aurait pas eu tendance à commettre l'adultère, en évitant la dégénération de la race et en confirmant la centralité de la famille comme pilier de l'organisation sociale établie par la loi du Mariage Civil de 1888 qui avait autorisé (entre autres) le divorce *no vincular*, à savoir la séparation sans interruption du mariage⁵¹⁵ (RAMACCIOTTI 2014, 58). Jusqu'à la moitié du XX^{ème} siècle, une unique relation extra-conjugale faisait d'une femme mariée une adultère, une lascive ou une prostituée, alors que c'était (perçu comme) normal pour un homme d'en maintenir plusieurs : « Under that model, female infidelity was not tolerate, as an adulterous wife represented a serious threat to patriarchy, challenging the phallic power of the male and, with it, patrilineal descent and inheritance. [...] Under Argentina's 1922 criminal code – still in force in the 1960s – a husband was only considered adulterous if he kept a mistress or was found with another woman in the bed he shared with his wife, but for a wife it was enough to have had a casual encounter with another man. » (COSSE 2014, 415-416) La décence des jeunes femmes était associée à leur inexpérience sexuelle et l'identité des femmes était basée dans leurs conditions de filles, épouses et mères. Pour les hommes, en revanche, la première étape vers la maturité masculine (le passage décisif entre l'enfance et la jeunesse) était liée au développement et à l'expérimentation sexuelle avant qu'à leur réalisation professionnelle couplée à la capacité pour construire et soutenir une famille (COSSE 2006, 40-41). L'initiation sexuelle des garçons s'était historiquement avérée en Argentine dans la forme d'un rituel collectif : des groupes de cinq ou six jeunes hommes attendaient, entre les pressions et l'appui du groupe, les services d'une prostituée (COSSE 2010, 78). Il est bien de noter que cet ordre se fondait sur le principe que les hommes avaient une prédisposition naturelle à la séduction et à la dissociation entre l'amour et la sexualité (COSSE 2010, 80). L'opposition entre une morale sexuelle des élites et une morale sexuelle populaire était surgie pour la première fois en 1930, lorsque l'on avait dénoncé les abus sexuels des domestiques de la part des garçons et de leurs pères, responsables de garantir l'initiation sexuelle correcte de leurs fils. Afin de dénoncer la double morale sexuelle en opposant l'oligarchie aux humbles, ce discours-ci avait été repris par le péronisme qui avait en même temps appuyé la réouverture des bordels pour la nécessité de garantir l'hétéronormativité sociale (COSSE 2010, 79). Finalement, les seules raisons qui permettaient la

⁵¹⁵ La forme de divorce permise jusqu'à 1954 était la (dite) séparation des corps, c'est-à-dire une distanciation personnelle entre les époux. ses qui étaient obligé.e.s de respecter les droits et les obligations du mariage, en étant exonéré.e.s uniquement de l'obligation de vivre dans la même maison.

séparation du couple sexo-affectif étaient l'adultère, l'attentat à la vie et l'abandon, même si c'était courant pour les Argentin.e.s d'aller au Mexique ou en Uruguay pour divorcer et/ou se remarier. Ce divorce à l'étranger n'était pas reconnu légalement par les autorités argentines mais il permettait une sorte de reconnaissance populaire n'échappant cependant pas complètement aux préjugés contre les divorcé.e.s les mirant comme des êtres échoué.e.s. Par le sentiment de honte, ce regard renforçait le mandat matrimonial du couple de rester ensemble jusqu'à la mort ainsi que la respectabilité féminine de n'avoir de l'expérience sexuelle que celle finalisée au bonheur et à la virilité du mari.

Le modèle de la jeune femme moderne (ou *señorita idilio*) des années 1950 – à savoir une fille à la mode, intéressée au sexe (dit) opposé, qui utilisait les pantalons et aimait danser le *twist* (COSSE 2010, 33) – avait été reformulée vers la moitié des années 1960 par la revue *Claudia* (fondée en 1957) qui présentait une femme moderne caractérisée par la consommation, le goût esthétique et des intérêts culturels et aussi érotiques. Le modèle de la jeune libérée était, autrement dit et d'après Cosse (in ANDÚJAR 2009, 172), devenu contradictoire par rapport à l'idéal de la domesticité : il s'était radicalisé en s'associant toujours plus avec les adjectifs d'indépendante, rebelle et émancipée et en définissant le sens commun d'une nouvelle génération. Parmi les secteurs de l'avant-garde, au mandat d'étudier et de travailler (incarnant la promesse et le désir d'autres destins à la seule maternité) s'était joint à l'imposition de rompre avec lesdits tabous sexuels. Pour ce qui avait concerné en particulier les désirs communs des jeunes femmes, Cosse (in ANDÚJAR 2009, 174) a repéré les désirs d'être des femmes indépendantes économiquement, sexuellement attractives et capables de se réaliser en dehors de la maison, c'est-à-dire à la recherche de réalisations professionnelles, intellectuelles et artistiques. Ces désirs s'étaient reflétés dans des pratiques sociales comme aller s'acheter elles seules les contraceptifs sans la honte d'assumer qu'elles avaient des relations sexuelles et exprimer qu'elles étaient douées d'une conscience claire de leurs droits et positions ; ces femmes affirmaient que la femme en Argentine pensait, produisait et créait. Cette révolution sexuelle des années 1960 a été qualifiée par Cosse comme discrète car les limitations de cette transformation avaient été d'après la sociologue les continuités de la centralité du schéma hétérosexuel, des inégalités entre les genres et de l'importance de l'affectivité au sein, voire unie à la sexualité. Autrement dit, les rencontres sexuelles pré-matrimoniales - tout en faisant reculer la valeur de l'inexpérience sexuelle féminine par rapport à d'autres questions comme l'importance de l'âge, le caractère de la relation, les problèmes d'une grossesse possible, la véridicité des sentiments et l'effectivité de son propre choix (COSSE 2010, 92) - étaient conçues soit comme une preuve pour arriver au mariage soit comme une expression d'amour soit comme une partie de courtoisie. Le côté révolutionnaire consistait dans le fait que la sexualité n'était plus considérée uniquement en fonction de sa puissance reproductive mais elle avait commencé à être pensée comme une source de plaisirs et de réalisation du couple. En concret, les

changements avaient concerné une perception nouvelle (plus psychologique que morale) de la masturbation (elle ne générait des préoccupations que si elle se transformait dans une attitude permanente ou si elle était vécue avec la culpabilité) et les contacts homoérotiques (ne devant constituer qu'une phase transitoire) en l'adolescence ainsi que les idées sur le scénario idéal de l'initiation sexuelle. Pour ce dernier cas, la Psychanalyse avait discrédité, d'après Cosse (2010, 98), le recours à la prostitution pour l'initiation sexuelle masculine. Celle-ci était accusée de provoquer dans les hommes la dissociation entre la tendresse et le désir ; l'agressivité sexuelle des hommes sexuellement initiés par des travailleuses du sexe aurait rendu frigides leurs épouses. L'on avait également affirmé – toujours d'après cette sociologue – que c'était le recours à la prostitution qui produisait dans l'adolescent une dépréciation de l'image féminine, qui lui faisait dévaloriser l'acte sexuel et qui ne lui permettait pas de reconnaître les femmes comme des êtres avec des droits et des nécessités sexuelles (en l'incitant ainsi à l'exploitation humaine) ; le recours à la prostitution aurait de plus incarné la prétention des hommes d'avoir des relations sexuelles sans responsabilité ni engagement. La virginité devait donc être *perdue consciemment* pour signifier un acte libre d'amour tant pour les femmes que pour les hommes (COSSE 2010, 94). C'est en effet ici que Cosse (2010, 101) a localisé l'une des limitations de la révolution sexuelle : les relations sexuelles en dehors du mariage étaient, dans le climat de l'époque, acceptée avant tout dans le cadre de la préparation au mariage du couple affectif qui n'était pas à proprement dit entré en crise (comme l'avait soutenu l'Église à ce moment-là). Cosse (2010, 131) a soutenu que ce que dans le climat de l'époque était entré en crise n'était pas la validité du mariage mais *un* modèle conjugal : le modèle domestique fondé dans une relation de complémentarité entre femme et homme avec des iniquités. L'engagement personnel et social de mariage était valorisé et considéré comme une garantie du sérieux de la relation du couple qui permettait de progresser dans l'intimité sexuelle. Si la compatibilité sexuelle était devenue centrale pour assurer le bonheur conjugal et l'harmonie familiale, la présence du sentiment d'amour du couple avait plus que tout autre élément légitimé l'avoir lieu des relations sexuelles (et donc l'expérience sexuelle féminine). Pour cela, faire du sexe (ou mieux : faire l'amour) était devenu avant tout un acte de volonté⁵¹⁶.

Ce nouvel ordre hétéro-sexo-affectif - nommé par Cosse (2010, 132) *compañerismo* - avait également exigé la parité (entre homme et femme) dans le plaisir, à savoir le développement d'une sexualité jouissante tant masculine que féminine. Si le modèle du mariage domestique s'attendait que la femme se transformasse en la reine de la maison et l'homme en son chef, les attentes du *compañerismo*

⁵¹⁶ Cosse (2010, 107) a précisé que le sexe dans le processus de flirt était moins accepté dans la société (le climat de l'époque) notamment lorsqu'il était dissocié de l'amour ainsi qu'il était moins représenté dans les médias. Les relations sexuelles occasionnelles résultantes de l'abandon à une impulsion avaient une légitimation notamment dans (et en tant qu'associées à) les circuits d'artistes, intellectuel.le.s et journalistes.

étaient des relations assez authentiques, désinhibées et profondes pour permettre la réalisation (entendue comme une croissance personnelle y compris politique) de l'une dans l'autre : dans ses représentations confluaient l'union, le don de soi et l'entendement subjectif et mutuel y compris dans le domaine sexuel. Trebisacce (in D'ANTONIO 2015, 45) a pour cela remarqué que la sexualité ne représentait plus la consommation du mariage mais plutôt un espace d'exploration et de rencontre entre des pairs ; les problèmes sexuels du couple étaient donc et finalement liés à des problèmes sentimentaux en particulier car la relation exigeait le soin, la responsabilité et le respect pour l'individualité de l'autre. Dans cet espace s'était jouée également l'affirmation de la virilité masculine : Cosse (2010, 108) a soutenu que la reconfiguration de la perception de la virilité avait commencé à être mesurée non uniquement pour la capacité de conquête masculine des femmes mais également pour sa capacité et habileté de satisfaire sexuellement le couple. Ainsi, la vérité de la sexualité était liée au problème de l'obtention du plaisir (notamment féminin) et à la découverte des moyens pour sa réalisation et maximisation dans une vie sexuelle estimée mûre et saine. Dans les revues la femme moderne était alors présentée comme une être libérée socialement et sexuellement, douée de la capacité d'afficher un rôle actif dans la recherche de son plaisir. Les jeunes femmes étaient encouragées non uniquement à être des simples mères mais également à se concentrer pour avoir, d'après les discours psychologiques des orgasmes vaginaux et selon les discours de la sexologie, des multi-orgasmes, néanmoins conduits par les hommes. D'après Trebisacce (in D'ANTONIO 2015, 50), la parité entre hommes et femmes était définie par une complémentarité sexuelle renforçant l'hétérosexualité obligatoire vu que, d'un côté, elle était immédiatement associée à ladite intégrité génitale et à l'épanouissement (ou plénitude) orgasmique. De l'autre côté, la bonne vie sexuelle comportait une intégration psychophysique totale résultante d'une rencontre de génitalités complémentaires faisant de la famille une institution (sexuelle) basique : un vagin comme organe pénétrable et un pénis comme organe pénétrant. Les féministes et les militants homosexuels des années 1970 avaient critiqué cette définition du plaisir sexuel et du couple sexo-affectif. Le plaisir sexuel devait, d'après ces acteur.trice.s politiques, être délié de la pratique de la pénétration du pénis dans le vagin : la dévalorisation (et pathologisation) du clitoris était conçue comme le résultat du même système qui niait le plaisir du sexe anal entre hommes. Cette revendication avait été à la base du Groupe de Politique Sexuelle ayant proposé un renouvellement de la (double) morale sexuelle en dé-pathologisant leurs sexualités et en re-territorisant les zones érogènes par une critique radicale à la famille dont tant les féministes (qui, pour la plupart, étaient des divorcées) que les homosexuelles (la plupart écartés ou considérés comme des malades et amenés chez des médecins) avaient vécu des expériences malheureuses. Le nouvel mappage des corps désirants d'autres corps avait comporté une critique à ladite fidélité compulsive du modèle de couple (hétéro)sexo-affective avant tout car sans

un partenaire les femmes auraient dû se considérer privées (dans le cadrage de ces discours sociaux) de leur plaisir et liberté sexuelle en même temps que ce mandat de fidélité menaçait les possibilités desdits *flâneurs* homosexuels d'obtenir des amants occasionnels. Avec le but d'interpeller les secteurs de la gauche politisée, le GPS avait diffusé en 1974 des articles comme « Le préjugé contre l'effémination : une conception machiste » et « Plus que Cuba. Des raisons pour lesquelles nous ne pouvons plus nous taire » où Reinaldo Arenas avait questionné la stratégie foquiste à partir dudit fétichisme guérilléro esquissant la figure du militant viril ainsi que le rapport « La morale sexuelle en Argentine » où (probablement) Perlongher avait analysé les traditions et les transformations de la morale sexuelle en Argentine en dénonçant la consolidation d'un système de croyances hispano-chrétien (ladite civilisation) régulant les relations de filiation par un processus de construction de sujets reproductif.ve.s (du capital humain) vidé.e.s de (ou en vidant) leurs dimensions corporelles érotiques (SIMONETTO 2017, 91). Finalement, la plus connue des productions théoriques du GPS a été le manifeste « Sexe et révolution ». Ici le GPS avait conceptualisé le système capitaliste comme une machinerie de production d'être humain.e.s au service du système de domination (SIMONETTO 2017, 89). La matrice productive imposée par les relations de capital-travail était considérée comme reproduite par la famille, renommée comme un noyau-usine d'êtres sociaux.les (SIMONETTO 2017, 92). La famille était donc interprétée comme la base du système socio-économique et un espace constituant une microsociété où l'homme détenait le pouvoir économique-coercitif, la femme était l'objet-machine de production et l'enfant le produit-marchandise. L'accumulation primitive avait été localisé dans la relation homme-femme, à savoir la relation hétérosexuelle où ledit *macho* confirmait sa domination sur la féminité chosifiée au moyen d'un coïte et d'une pénétration comme acte du monopole masculin du plaisir. Le GPS avait considéré le *macho* comme le policier de la microsociété familiale ; pour cela, le *macho* condensait l'horreur et le contrôle (en tant qu'arête ténébreux) de l'État bourgeois par le fait de maintenir ses structure morales (SIMONETTO 2017, 94).

4.3.2.1. L'amour conjugal révolutionnaire

La CN de Montoneros avait affirmé que l'autrefois merveilleux Quieto avait pu survivre en tant que chef dans l'organisation uniquement car elle ne savait pas que les rencontres de ce combattant avec sa famille n'étaient pas clandestins (OBERTI 2015, 67). La CN ne s'était pas rendue compte à temps que Quieto était un individualiste, un traître en puissance (REATI 2015, 267). À l'opposé du stéréotype du dirigeant fanatique, froid, dur et insensible, Testai avait défini Quieto comme un type incroyablement affectueux, toujours de bonne humeur, pacifique, contraire aux disputes et, finalement, très attentionné et tendre avec ses deux fil.le.s, Paola de dix ans et Guido de six (REATI 2015). Cosse (2010, 178) a rappelé que la paternité avait été une dimension essentielle de la construction de l'identité masculine dans les années 1930 et 1940 mais qu'uniquement dans le

scénario contemporain les jeunes pères de classe moyenne ont accepté de soigner leurs enfants d'une manière significative. À cette époque, en particulier, l'abandon du père s'était transformé dans un sujet récurrent des diagnostics sur les problèmes des enfants et des jeunes (notamment des secteurs populaires⁵¹⁷). Le père était censé octroyer à ses fil.le.s une image forte, protectrice et conseillère d'orientation qui leur servait de modèle pour, entre autres, incorporer la division de genre dominante. Depuis les années 1960 et en conformité à la révolution sexuelle discrète ayant actualisé – par le *compañerismo* – la valeur de la famille (hétérosexuelle et stable) affective, le temps du père, son attention et son engagement dans certaines tâches de soin sélectionnées en conformité à la différence de rôles avec la femme-épouse-mère étaient nécessaires pour créer une liaison affective avec l'enfant se caractérisant par l'affectivité, la confiance et le respect. D'après Cosse (2010, 182), la fonction de l'autorité du père démocratique, informel, compréhensif et participatif était d'aider ses enfants à grandir en acceptant qu'ils et elles avaient une personnalité différente de la leur et qu'ils et elles auraient par conséquent dû choisir leur propre destinée. Pour ce qui concerne Quieto en tant que (avant tout) militant, il est intéressant de noter que son affectuosité indiquée par Testai n'entraîne pas en conflit avec la configuration viril guérillera qui d'après Cosse (2019) avait connecté le courage, le sacrifice et la tendresse avec une importance politique centrale. Cet idéal de masculinité Cosse (2019, 825) l'a étudié à partir de l'offensive idéologique de l'ultra-droite péroniste pour contester sur le plan symbolique les (subjectivités des membres des) organisations politico-militaires révolutionnaires, c'est-à-dire pour disputer la mystique populaire et combattive et essayer d'enlever à la *jeunesse merveilleuse* sa légitimité. En présentant son groupe comme l'expression combattive et aguerrie du péronisme et des classes populaires, la revue *El Caudillo* (liée à la Triple A) avait en effet indiqué que la virilité guérillera – entendue comme une construction de masculinité propre et particulière à la gauche armée – avait atteint une signification énorme dans l'été de 1974 ; pour cela, la revue avait commencé à la déqualifier en termes de genre, classe et âge, en se construisant une voix d'homme mûr (adulte) agressif et populaire défendant Juan Perón (COSSE 2019, 838). L'importance politique et symbolique de la masculinité révolutionnaire était donc telle que l'ultra-droite péroniste dirigée par López-Rega et composée par des membres en activités ou retirés des forces répressives avait nécessité de la dénigrer dans le cadre de l'offensive des commandos paramilitaires dont la formation était encouragée : les militant.e.s de Montoneros étaient conçu.e.s comme des faibles, des arrogant.e.s de classe moyenne et des jeunes immoraux.les. Cette attribution à Montoneros de qualités étrangères à la tradition péroniste avait fait partie des stratégies alimentant non uniquement l'identité de Montoneros comme une force infiltrée au sein de péronisme mais également l'identité politique

⁵¹⁷ Cela avait transformé les pères des classes les plus humbles dans des irresponsables qui méconnaissaient les devoirs émanés de la procréation (COSSE 2010, 1978).

propre à la Triple A. Dans *El Caudillo*, l'Argentine était présentée comme une femme face à laquelle se seraient définies les forces confrontées : si lesdits *précipités* (nommés également comme marxistes) aspiraient (d'après la revue) à violer l'Argentine, lesdits *retardataires* (ou le capitalisme exploiteur) voulaient la conserver vierge ; d'après *El Caudillo* l'Argentine devait en revanche décider ce qu'elle voulait à travers le peuple. De cette manière-ci, la revue se présentait comme respectueuse de la liberté féminine en même temps qu'elle subsumait à l'intervention du peuple et du Leader sa propre capacité de choisir. Autrement dit, d'après Cosse (2019, 839), ces figures masculines, à cause de leur virilité, étaient présentées comme les seules à même de *satisfaire* l'Argentine féminisée, menacée et dont le désir était teint de connotations sexuelles. En même temps que la Triple A s'identifiait dans sa capacité d'initier sexuellement une femme vierge susceptible d'être violée, l'ultra-droite péroniste déqualifiait la (capacité de violer de la) guérilla en la définissant comme une *loquita* (un terme utilisé pour se référer en même temps à une femme avec de l'expérience sexuelle, une travailleuse du sexe et un homosexuel) à la fois indigne de la condition humaine et aux antipodes du *macho* viril capable de réaliser la pénétration (COSSE 2019, 839). Comme j'ai déjà mentionné dans cette thèse, en parallèle aux attaques à sa virilité, Montoneros avait refusé l'incorporation du FLN dans ses rangs ainsi qu'elle avait renforcé son moralisme. D'après Cosse (2019, 845), cela avait montré les limites de l'utopie de l'homme nouveau et révélé une gauche piégée dans la stratégie de son adversaire conservateur. Cela ne signifie pas pourtant que le modèle de masculinité était le même pour l'ultra-droite péroniste et pour Montoneros. Alors qu'un trait caractéristique de ses actions (viriles) était d'être liées à la puissance sexuelle et au courage physique de l'homme nouveau, Cosse (2019, 835) a estimé que l'on se tromperait à rendre compte de la masculinité guérillera sans considérer également le poids d'une matrice sensible, tendre et émotive. Plus précisément, la sociologue a écrit que ces traces émotionnelles – si on les considère comme des compositions qui mêlaient les sentiments et le domaine politique – avaient été des clés car elles avaient justement distingué les organisations politico-militaires de celles avec lesquelles elles s'étaient heurtées. La circulation de la sensibilité (ou la vision et l'identité d'aimables) des militant.e.s révolutionnaires s'incarnait dans la figure solidaire, engagée, simple, bonne et affective du *Che* qui avait affirmé qu'il fallait s'endurcir sans perdre jamais la tendresse. Le caractère sacrificiel de Guevara renvoyait à la notion chrétienne qui représentait un acte d'amour – de fraternité - avec ses semblables qui à son tour l'aimaient ; sa figure avait symbolisé une forme d'amour qui n'était pas galvanisée d'après Cosse (2019, 386) par les objectifs reproductifs de la famille bourgeoise. En résumant, la mystique d'une vie intense et risquée coexistait dans l'homme nouveau avec la capacité de s'attendrir (un sentiment socialement associé au féminin) et lutter pour une utopie politique exaltée par l'amour, le don de soi rédempteur pour toute l'humanité. Finalement, *El Caudillo* avait transformé cette tendresse en lâcheté

et conçu les militants de la confrérie comme efféminés en supposant que se présenter comme *macho*, mûr et de classe populaire lui aurait octroyé des bénéfices politiques.

Testai aimait Quieto même si elle ne partageait pas ses idées politiques ; elle n'avait jamais voulu entrer dans Montoneros et vivait à Buenos Aires, malgré les incitations. Pour cela, la CN avait (auto)empêché à Quieto, lorsque la répression s'était renforcée, de vivre avec sa famille pour des raisons (affichées) de sécurité⁵¹⁸. Carnovale (2011, 266) a mis en exergue que l'homme nouveau était censé.e se constituer dans chaque acte et décision y compris à la maison, à savoir un petit espace où la morale de la société bourgeoise aurait dû céder la place – obligatoirement – aux normes égalitaires de la société socialiste. Lieu où les militant.e.s étaient sous le regard permanent de leurs *compañero.a.s*, la quotidienneté de la maison était conçue en même temps comme le seul espace où pouvait régner la complicité sincère. Ici les militant.e.s avaient partagé leurs routines, idées, morale et secrets. La cohabitation avait ouvert la voie aux affects, désirs et proximités des corps : les militant.e.s avaient pu commencer à être ami.e.s, partenaires, frères ou sœurs, tantes ou oncles. Cette sociabilité affective endogamique était renforcée par les normes de sécurité car, entre autres, il était plus difficile de balancer – pour des raisons d'affects, plus que d'idéologie – un.e *compañero.a* avec le et laquelle l'on avait une relation harmonique et positive comme l'on supposait devaient être les liens familiaux. En réfléchissant sur les pressions endogames de Montoneros, même Oberti (2015, 56-57) a estimé que l'affectivité de la vie quotidienne était nécessaire aux organisations révolutionnaires armées afin de mettre les corps au service de la révolution. L'historienne l'a définie comme une affectivité déterminée par la militance s'érigeant en une pédagogie à l'encontre de l'individualisme bourgeois. Dans le cas de l'amour conjugal, l'aide morale (fourni via une lettre d'un mari à son épouse) était de contrôler l'esprit et les affects négatifs, en particulier la tristesse éprouvée à cause de la séparation consécutive à la décision du partenaire d'entrer dans la clandestinité. Cet autocontrôle des affects aurait rendu la partenaire une grande *compañera* capable de comprendre les sentiments et les idées de son partenaire militant. Autrement dit, le contrôle de la tristesse pour la séparation (assumée comme une erreur individualiste personnel) avait été exposée comme une pratique socialisatrice pour surmonter l'individualisme, voire pour se dépasser soi-même. Comme l'ont témoigné des anciennes militantes, l'injonction de cette attitude avait été de plus en plus dure à être performée lorsque la souffrance concernait la perte de partenaires déclinée non uniquement en tant que résultat de disparitions ou d'assassinats mais également comme le résultat du choix du partenaire d'entrer en clandestinité et d'abandonner la partenaire avec ses enfants (DI TELLA 1994 et ROQUE 2004) ainsi que le fruit d'une impossibilité de discuter les problèmes de couple dans la même maison à cause de la prédilection de la super-militance du *compañero* (CARNOVALE 2008). Felitti

⁵¹⁸ Les pressions endogames de Montoneros ont été rendues manifestes également dans le film de *Sinfonia para Ana* (2017).

(2010, 92) est arrivée jusqu'à affirmer que la grande absente de l'*Orga* était l'affectivité car elle est apparue dans les témoignages comme constamment réprimée par la morale auto-imposée et par le verticalisme ultérieur des organisations. Comme image explicative de la définie comme suspension de la vie privée pour que la militance devenait la seule dimension de la vie, la chercheuse a donné celle des hôtels à l'heure. Ces symboles de la révolution sexuelle avaient été repeuplés par des militant.e.s qui cherchaient une cachette et non pas un lieu pour donner libre cours à la passion.

Reati (2015, 265) a remarqué que la situation d'isolement affectif avait empiré lorsque Quieto avait été contraint de ne visiter sa famille que sporadiquement. Cette souffrance était liée au fait que les couples avaient été un aspect fondamental de la guérilla rurale et urbaine et, devant être subordonnées à la politique militaire, ils étaient devenus strictement contrôlés et organisés. En raison de la double spécificité de la femme d'être la plus grande influenceuse des membres de la famille et la plus grande influencée par la société capitaliste, bourgeoise et individualiste (opprimée par la classe, les coutumes et la morale) qui l'avait faite sa cible principale pour ce qui concernait l'éducation et la propagande, certains couples avaient été obligés à la séparation par la Direction de l'ERP mais des pressions avaient été exercées en ce sens également dans Montoneros. Les femmes irrécupérables étaient suspectées de boycotter la militance de leurs partenaires en même temps que c'étaient ces organisations qu'en valorisant par exemple l'ouvrier (le rendant un type d'homme séduisant) avaient promu des romans interclasses cassant ou rendant infidèles des couples prolétaires réels. Cosse (2014, 434), en se référant aux fronts de masse de Montoneros, a expliqué que « The working-class women in turn opposed their partners' engaging in political work because they were afraid that female militants would seduce them and take them away from their families. » Il est intéressant de noter que l'ERP n'avait jamais formulé l'hypothèse d'un même cas, sexuellement inversé, de séparation forcée.

Oberti (2015, 80) a expliqué cette situation par le fait que les femmes étaient généralement comprises par l'ERP comme un secteur politiquement arriéré (sans une conscience de classe) dont les objectifs n'excédaient pas leurs propres préoccupations immédiates. Cela pouvait être noté, d'après le ton paternaliste et reprochant des hommes de l'ERP, en regardant le manque de travail révolutionnaire *sur* la plupart de femmes salariées et de femmes au foyer qui s'étaient limitées à problématiser, conformément à et uniquement en raison de leurs propres carences et lacunes (des besoins élémentaires), l'augmentation du coût de la vie, les bas salaires et la santé relevant des situations particulières de leurs quartiers. Cet univers de problèmes avait été défini par le PRT-ERP comme spécifique aux femmes (OBERTI 2015, 82) en laissant dans l'obscurité, de plus, d'autres questions que les femmes étaient en train de discuter comme le travail domestique non-partagé, la sexualité, la reproduction, la contraception et la violence sexuelle (OBERTI 2015, 83).

D'après les souvenirs de Vassallo (in ANDÚJAR 2009, 26), les termes de fiancé.e (*novio.a*) et d'époux.se (*marido* et *esposa*) avaient pratiquement disparu du vocabulaire des militant.e.s et ils avaient été substitués par celui de (« mon » et « ma ») *compañero.a*. Les couples militants désiraient vivre ensemble et donc aspiraient à partager les responsabilités tant économiques que militantes ainsi que les décisions concernant l'organisation du quotidien. Face à la matérialisation de questions comme où aller vivre, qui soignait les enfants et qui pouvait participer aux réunions ou aux opérations, l'énonciation abstraite de la famille avait dû se matérialiser dans des discours, des technologies sociales, des épistémologies et des pratiques critiques de la vie quotidienne réglant ces aspects concrets de la vie en commun. Si au sein des cellules autonomes, composées par environ cinq combattant.e.s, il y avait une campagne pour faire en sorte que les hommes s'engageassent dans les tâches domestiques et malgré que dans les réunions l'on avait discuté que les hommes devaient faire la vaisselle, aider (les femmes) à faire les lits ainsi qu'assumer les enfants comme une tâche conjointe à partager (avec les mères), les témoignages des anciennes militantes ont mis cependant en exergue qu'il était difficile que la prise en charge du quotidien était partagée en raison d'une attitude qui, bien que rendue invisible, sous-estimait et minimisait les femmes par rapport à leurs possibilités d'assumer des responsabilités cruciales en leur soustrayant une partie de leur agentivité (OBERTI 2015, 192). L'ancienne militante de Montoneros Marta Álvarez a par exemple rappelé (in OBERTI 2015, 190-191) que si deux réunions se superposaient et il fallait s'occuper des enfants, c'était la *compañera* qui restait à la maison sauf dans les cas où elle avait un rôle beaucoup plus élevé dans la hiérarchie. Ainsi, d'après Álvarez il ne s'agissait pas tant d'un partage sexué mais d'une question de rangs politico-militaires. Pourtant, à hiérarchie égale de militance, malgré les discussions et indépendamment de la condition de mère de la militante, aux hommes étaient généralement assignées les tâches politico-militaires considérées nécessitant plus de responsabilité que celles dites subalternes - comme les tâches domestiques - tendanciellement adjugées aux femmes. Si les tâches de nettoyage de la maison ont été rappelées comme plutôt partagées entre les sexes, l'élevage des enfants avait été perçu comme désavantageux pour les femmes qui aspiraient à être promues au sein de l'organisation. Une ancienne militante de Montoneros (in DIANA [1996] 1997, 20) a expliqué qu'à cause de la résistance masculine à pratiquer l'égalisation des sexes, c'est-à-dire à concevoir le soin des enfants comme une tâche politique, dans l'organisation avait prévalu le principe pratique que les femmes auraient dû s'occuper des enfants. Pour cela les combattantes se sentaient d'être interpellées par l'organisation à performer un double rôle (celui féminin - comprenant le rôle de mère - et celui militant.e) qui avait créé des fortes tensions au sein de leur subjectivité révolutionnaire. Si certaines avaient décidé d'abandonner la militance pour être des mères à plein temps, d'autres avaient renoncé à avoir des enfants à cause du plus de danger qu'impliquait les avoir dans la militance clandestinité. Pour éviter d'être

tâchées de petites-bourgeoises si elles songeaient à embaucher des tier.ce.s pour s'occuper de leurs enfants afin d'avoir assez de temps pour leur militance, une bonne partie de couples avait laissé les fil.le.s à des proches ou des ami.e.s non lié.e.s. à la militance. Entravées par leurs choix politiques d'accomplir lesdits mandats maternels (aller aux réunions des mères de l'école, jouer avec les enfants, les bien nourrir et habiller, etc.) certaines militantes ont été étiquetées par cette ancienne militante (in DIANA [1996] 1996, 21) comme le groupe de mères qui avait perdu de vue leurs enfants. La négligence de ces femmes a été expliquée comme comprenant également le reproche pour s'être dédiées à sa propre formation théorique ou pour avoir privilégié la prolétarianisation ou le déclassement, c'est-à-dire la rupture avec sa structure familiale générant la possibilité d'essayer à se détacher (se défaire) de sa situation de classe en allant à travailler dans des usines ou à vivre dans des quartiers populaires et démunis et réduire au minimum tout ce que l'on considérait comme consumériste pour s'insérer dans la vie des classes ouvrières (FRIEDEMANN 2017, 19). Le choix de la femme, mère et militante de ce style de vie a été interprété comme une décision égoïste ayant limité (sacrifié) la vie de ses enfants pour l'aligner à la vie privative des classes sociales les plus pauvres. À ce sujet de la pratique de prolétarianisation, il faut finalement noter qu'elle avait également joué généralement contre la forme de vie sexuellement égalisée des militantes car le réaménagement de la division sexuelle du travail se différenciait de la forme de vie des quartiers humbles et générait une visibilité pas souhaitée. Cela rend évident l'échec de la prolétarianisation comme une pratique de rapprochement (par identification) aux classes populaires et comme une forme d'émancipation des militant.e.s. Si d'un côté cette situation montrait que les ouvrier.e.s (péronistes) n'incarnait pas réellement les valeurs révolutionnaires comme le prétendaient les organisations politico-militaires, la CN, de l'autre côté, avait estimé que la pratique de l'égalisation des sexes comportait des problèmes de sécurité pour les combattant.e.s vivant en clandestinité et les avait ainsi encouragé.e.s à accepter et reproduire la violence de genre. Les problèmes de sécurité étaient donc en réalité des problèmes d'idéologie politique concernant tant les relations de pouvoir femme-homme que le fait (lui aussi ignoré) que c'étaient (également) les humbles eux et elles-mêmes qui dénonçaient aux FFASA les militant.e.s.

4.3.2.3. Infidélité et adultère

Lorsque Firmenich avait visité Daleo pour lui demander de l'aide pour constituer une organisation politico-militaire à la fin des années 1960, il lui avait expliqué que dans celle-ci l'on ne pouvait pas tolérer des complications pour des raisons amoureuses car l'homme nouveau n'aurait pas dû être irresponsable dans les rapports de couple. Plus en particulier, il avait spécifié que les membres de l'organisation n'auraient pas dû se marier ou se séparer *comme ça, comme ils et elles veulent* entre eux et elles. Cette valorisation de la fidélité était d'après Cosse (in ABRAMOWSKI et CANEVARO 2017, 36) consubstantielle à l'ascétisme chrétien des groupes dits originaires de Montoneros. Cosse

(in ABRAMOWSKI et CANEVARO 2017, 37) a de plus noté que cette appréciation de la fidélité se liait à la tradition péroniste assumée par Montoneros car la loyauté avait été une notion vertébrale du péronisme depuis ses origines. La loyauté, en tant que valeur morale, avait structuré les relations interpersonnelles entre les péronistes et leur Leader ainsi qu'elle avait été un élément quotidien de l'action politique péroniste au point que ce sentiment avait terminé pour être canonisé. Le concept de loyauté assumait son sens dans le cadre d'un discours dichotomique opposant le Bien au Mal ainsi que le nous populaire à l'autre oligarque. Finalement, cette sociologue a estimé que Montoneros – en concevant la loyauté comme une notion substantive de la relation entre les liaisons sentimentales et les devoirs politiques - avait valorisé depuis le début le contrôle des passions sexuelles ainsi qu'elle avait habilité le scrutin des dilemmes sentimentaux de ses dirigeant.e.s et elle avait favorisé la rigidité normative. Il faut quand même remarquer que si les militant.e.s du noyau fondateur de Montoneros s'étaient caractérisé.e.s par la rigidité de la moral ascétique, d'autres groupes – provenant de traditions idéologiques différentes – ayant par la suite conflué dans Montoneros avaient des visions différentes par rapport aux relations sexuelles et amoureuses. Cosse (in ABRAMOWSKI et CANEVARO 2017, 38) a en effet soutenu que l'accroissement de (l'hétérogénéité culturelle et sociale de) l'organisation – notamment l'augmentation de la proportion de jeunes, femmes et travailleurs ainsi que des régions – sous le gouvernement de Cámpora avait potentialisé les conflits et les différences politiques entre les militant.e.s y compris par rapport à la morale sexuelle et les sens régissant leurs conduites. Cosse (in ABRAMOWSKI et CANEVARO 2017, 39) a également noté que les conflits amoureux pour infidélité ou triangle amoureux où étaient impliquées des personnes du même sexe avaient dû être particulièrement rendu au silence ; en revanche, les conflits ayant impliqué des couples hétérosexuels avaient été exposés constamment à partir de situations amoureuses différentes (maris avec des relations extra-matrimoniales tolérées par les épouses, femmes qui avaient des aventures sentimentales avec un *compañero* différent de leur partenaire, *affaires* passionnels d'une nuit, etc.) difficiles de classer sous des étiquettes prototypes : la tromperie n'était généralement pas préméditée mais elle était le résultat labile et contingent de vies sentimentales vertigineuses.

Alejandra (pseudonyme in DIANA [1996] 1997, 32) a rappelé que dans la militance avaient eu lieu des situations que pour lesdites jalousies traditionnelles auraient été insupportables. De ce type de situation, la plus courante avait été celle de passer la nuit avec un.e *compañero.a* qui n'était pas le.a partenaire dans un auberge transitoire afin de sortir à l'aube pour distribuer des tracts dans les usines. Alejandra a estimé que l'expérience de dormir habillé.e.s avec un.e *compañero.a* avait d'un côté enseigné à ces jeunes que dormir avec quelqu'un.e pouvait signifier exactement de dormir avec quelqu'un.e et, de l'autre côté, que ce type d'exercices avaient rendu asexuel.le.s les militant.e.s. Cosse (in ABRAMOWSKI et CANEVARO 2017, 29) a commenté qu'Alejandra, comme d'autres

jeunes femmes pendant les années 1970, désirait vivre intensément l'amour, mais la lutte politique et militaire avait redéfini la signification de l'érotisme et de l'attraction sexuelle. Alors que le PRT-ERP l'avait déjà fait avec un ton pédagogique finalisé à persuader les comportements des militant.e.s, à partir de 1974 il y eut de nombreux problèmes de couple dus notamment à des situations où l'un.e des partenaires avait décidé d'arrêter ou de s'éloigner de la militance ou où l'un.e était en prison ou encore où les deux avaient des responsabilités différentes. Ces situations avaient généralement inclus la séparation physique du couple pendant la quotidienneté. J'aimerais rappeler que Montoneros avait suivi pour son organisation intérieure le principe de la compartimentation en adoptant une structure cellulaire ; pour des raisons de sécurité et d'efficacité de fonctionnement, les unités autonomes connaissaient le minimum indispensable de la structure générale et elles étaient localisées dans des maisons opérationnelles. Si beaucoup de couples s'étaient formés au sein de ces cellules autonomes, les mêmes règles de sécurité qui exigeaient le maintien du secret par rapport à toute information privée avaient facilité le maintien (notamment pour les couples dont les deux partenaires avaient des responsabilités différentes) de dites relations doubles, un terme d'après Cosse (in ABRAMOWSKI et CANEVARO 2017, 40) lié à la notion de double morale ainsi qu'au monde de l'espionnage, voire de la mystique de la vie clandestine avec ses secrets et défis à la quotidienneté bourgeoise. Généralement, ces cas d'infidélité se découvraient lorsque le.a militant.e était séquestré.e ou emprisonné.e.s. Ces séparations avaient donc comporté une augmentation des cas d'infidélité qui étaient généralement confessés (ou faits publics) par les militant.e.s impliqué.e.s eux et elles-mêmes afin de régler le conflit et rencontrer une réparation. Cosse (in ABRAMOWSKI et CANEVARO 2017, 41) a spécifié que les manières de traiter la discussion et de prendre des mesures avaient été initialement très variables. Fréquemment, ces infidélités étaient examinées premièrement dans la cellule de base, dans le cadre du système des critiques et autocritiques que, dans la logique verticaliste, pouvait conduire à l'intervention de l'organisme hiérarchique supérieur (même si cela ne s'était pas toujours avéré). Dans les deux cas, il se pouvait que les interventions de l'organisation (de la cellule ou des organismes plus hauts) n'impliquassent pas une sanction mais l'ouverture de conversations ou négociations situées dans une zone liminale entre les formalités d'une organisation verticale et les négociations autorégulatrices des groupes juvéniles de pair.e.s. Ces expériences ont montré le décalage d'avec l'affichage (dans les documents) de sa morale sexuelle révolutionnaire, généralement questionnée par les militant.e.s car considérée arriérée pour défendre la monogamie. L'étape qui a suivi celle de croissance et expansion de Montoneros avait impliqué une nouvelle vague d'augmentation d'infidélités qui avait amené cette fois-ci les dirigeant.e.s de Montoneros à décider

de les régler judiciairement⁵¹⁹ dans le cadre du renforcement général des normes de sécurité (de la vie quotidienne) ayant eu lieu après la capture de Quieto. C'était donc dans ce contexte de répression, militarisation et désarticulation des organisations politico-militaires croissant que l'association directe entre fidélité amoureuse et loyauté politique avait atteint sa plus haute expression selon Cosse (in ABRAMOWSKI et CANEVARO 2017, 30). La CN de Montoneros s'était érigée en commissaire morale, selon la militante de Montoneros Susana Ure dont le premier partenaire Hugo Klein (avec lequel elle avait eu une fille née après sa mort) avait été assassiné par la Triple A en juin 1975 et le second, *el Gaucho* Martín, est encore disparu depuis décembre 1976⁵²⁰. Si jusqu'à ce moment-ci c'étaient les militant.e.s qui décidaient de se marier ou pas par civil et/ou par l'Église et avec des motivations très diverses allant de l'amour à la croyance ou comme forme de cacher leurs actions (pour changer, par exemple, de nom), depuis décembre 1975, la CN avait premièrement établi que les militant.e.s devaient se marier pour l'organisation, dans une sorte – en suivant Noguera (2019, 340) – d'État parallèle, avant de se marier formellement. Deuxièmement, l'art.16 du Code de Justice Pénale Révolutionnaire de Montoneros promulgué en 1975 avait été dédié aux relations de couple en signalant que les militant.e.s ayant des relations sexuelles en dehors du couple hétérosexuel constitué se rendaient coupables du délit de déloyauté. Les impliqué.e.s étaient condamné.e.s pour ce délit y compris si elles étaient des personnes qui n'était pas engagé.e.s préalablement dans un couple (OBERTI 2015, 61). L'infidélité avait commencé à être punie sévèrement en raison de questions concernant la sécurité, l'esprit (ou humour) du combattant et les conflits intérieurs que ce comportement aurait pu produire entre les membres tant concerné.e.s directement qu'indirectement. L'infidélité devait donc être conçue par (l'hétérogène) Montoneros comme un type de relation qui cassait l'harmonie au sein des maisons opérationnelles et aussi comme un comportement personnel indiquant une faiblesse idéologique (OBERTI 2015, 62) entrant en contradiction avec la subjectivité révolutionnaire. En tant que comportement propre à la morale établie, la fidélité dans un couple était un problème de toute l'Organisation qui devait être exposé à travers la confession, c'est-à-dire via la mise en commun de la transgression commise entre les militant.e.s (OBERTI 2015, 161). Pour cela, Montoneros avait estimé qu'il était nécessaire d'intervenir (ordonner et sanctionner) par un code dans

⁵¹⁹ Oberti (2015, 61) a argumenté l'existence d'une distinction du ton pédagogique entre le PRT-ERP (persuasif) et Montoneros (judiciaire) reflétant la différence des sources d'études entre les deux organisations. La différence, à mon avis, peut être établie uniquement car Montoneros n'avait pas produit un manuel équivalent à *Moral y proletarización*. En suivant Isabella Cosse (2014), déjà à la fin des années 1960 il était clair que les dirigeant.e.s des deux organisations révolutionnaires devaient être des exemples de la morale sexuelle.

⁵²⁰ Avec le terme de commissaire morale, Ure a fait référence au cas de demi-infidélité de son partenaire – plus qu'à son égard – à l'encontre de la CN. Son partenaire lui avait dit clairement qu'entre elle et l'organisation, il aurait toujours choisi la seconde. En citant les mots d'Ure (in OBERTI 2015, 160-162), son partenaire avait quitté sa maîtresse car il avait estimé que cette infidélité lui aurait coûté beaucoup non tant par rapport de sa partenaire mais plutôt par rapport à l'*Orga*. Ce serait la femme quittée qui, prise par la rage, avait raconté l'infidélité à son responsable défini comme une moine sans habit. Son partenaire avait donc dû-et-choisi (alors qu'Ure lui avait demandé de ne pas le faire car il s'agissait d'un fait privé ne concernant pas d'après elle l'idéologie) de confesser l'infidélité pour être évalué et puni. Son partenaire avait été rétrogradé : la CN lui avait enlevé l'allocation mensuelle (équivalente à un salaire d'ouvrier) et l'arme en l'obligeant ainsi à aller à travailler.

les relations de couple en mettant en lumière les traits subjectifs contre lesquels les militant.e.s devaient combattre afin de créer l'homme nouveau et en insérant l'infidélité comme un moteur radicalisant l'attitude individualiste, libérale et bourgeoise (OBERTI 2015, 63). Plus précisément, l'avocat et commandant de Montoneros Horacio *Hernán* Mendizábal avait parlé (in DOMINGO 1978) de la nécessité de l'accomplissement strict d'une morale de la fidélité globale face à laquelle il fallait être intransigeant.e.s. La fidélité était perçue comme un principe général d'intégration et d'inclusion qui n'admettait aucune discrimination. Le concept utilisé pour cette vertu révolutionnaire était la volonté de monogamie, à savoir une vertu caractérisant la morale bourgeoise dans les relations sexuelles traduite sur le plan de la loyauté et de la dévotion à la lutte politique. L'idée était – différemment à quand exprimé par Ure - que si un.e militant.e était infidèle à « son » ou « sa » *compañero.a* (intime), alors il ou elle aurait pu également être infidèle à l'Armée de terre populaire (ses *compañero.a.s* au sens collectif incarnant le projet révolutionnaire). À la rigueur de la volonté de monogamie, Montoneros avait estimé que si le militant décidait d'abandonner l'organisation même sa copine militante aurait dû le suivre. Ainsi, pour cette raison, la *compañera* n'aurait pas pu être promue dans l'organisation ; il fallait la faire sortir de celle-ci. Érigée pourtant comme un impératif censé participer à la théorie de l'égalisation entre les droits et les opportunités des hommes et des femmes, la particularité de cette volonté - qualifiant l'amour comme un affect vertueux - était qu'elle prétendait formellement d'égaliser l'attitude masculine à celle prétendument féminine afin de mettre un terme à la double morale sexuelle bourgeoise. La volonté de monogamie était une attitude que le sujet révolutionnaire pouvait (et devait) acquérir par un travail de destruction au sein de soi-même (une violence créatrice de la subjectivité révolutionnaire) de l'hypocrisie bourgeoise identifiée comme la cause de l'appauvrissement érotique. La séparation et la distinction (*ὑποκρίνω*) entre le caractère sexuel et celui amoureux (non tant argumentée par rapport à la relation entre hommes et femmes quant au sein du même homme nouveau) était perçue comme une attitude inauthentique, c'est-à-dire la simulation (*ὑπόκρισις*) d'une vertu (l'amour), voire des bonnes raisons, dispositions et affects, pour gagner la sympathie (érotique) d'une personne tout en la trompant. La condamnation violente aux conventions et impostures sociales bourgeoises labellisées comme hypocrites, ambiguës, fausses et trompeuses était censée créer l'humilité - la modestie authentique et réelle -, l'honnêteté, la franchise et la sincérité de l'homme nouveau dont l'agir s'opposait à la pratique d'utiliser des relations pour en tirer des avantages et des profits personnels. Cette humilité était perçue comme une qualité merveilleuse des gens qui savaient tout donner sans rien demander, à savoir des militant.e.s qui se rendaient entièrement à une cause en même temps qu'ils et elles essayaient de ne se faire pas noter comme, notamment, les militantes qui avaient parcouru le pays entier afin de créer les contacts nécessaires en risquant la vie et qui avaient réalisé toutes les tâches y compris celles abandonnées par

la Direction. Loin des libertés individuelles, autrement dit, la révolution exigeait un don de soi complet des sujets à la cause collective et la soumission du domaine sentimental à la lutte révolutionnaire (ABRAMOWSKI et CANEVARO 2017, 43).

L'infidélité peut finalement être lue également comme une désobéissance à la morale sexuelle qui, par-delà sa répression formelle de la part de l'organisation, peut en même temps représenter l'un des signes de la révolution sexuelle présente dans le climat de l'époque qui avait traversé l'Argentine entre les années 1960 et 1970. Les militant.e.s étaient des jeunes qui étaient en train de découvrir simultanément le désir sexuel et la lutte révolutionnaire : ils et elles avaient assumé des positions différentes face à la morale sexuelle qui s'étaient traduites en aptitudes, positions, appréciations et styles de relations différentes (ABRAMOWSKI et CANEVARO 2017, 44) ; en particulier, les conditions même des vies des militant.e.s (la clandestinité, la lutte armée, le risque de la vie) avaient favorisé les dynamiques de liaisons rapides, contingentes et flexibles dans une conjoncture politique, collective et personnelle vertigineuse, intense et émotionnellement exigeante. À ce sujet, Noguera (2019, 346) a rappelé que s'était faite plus extensive dans les milieux de classe moyenne l'idée d'amour libre, entendue comme une manière d'abandonner l'image romantique d'un seul amour pour toute la vie. Le couplage entre d'un côté la libéralisation des relations, où il était permis que les hommes et notamment les femmes - censées jusqu'à ce moment-ci tomber amoureuses dans la passivité interrompue uniquement par un coup de téléphone émotionnant ou une fuite furtive en attente de la rencontre avec l'être aimé (ANDÚJAR 2009, 154) - prenaient l'initiative, et de l'autre côté le caractère étourdissant de l'époque ayant rendu les couples instables avait rendu fréquent de voir les mêmes personnes renouveler constamment ses relations amoureuses (même si toujours avec des personnes ayant la même orientation idéologique). Les sanctions concernant l'infidélité, l'adultère ou la séparation du couple appliquées à l'encontre des militant.e.s différaient dans leur application tant selon le degré de responsabilité que selon le sexe des militant.e.s. Noguera (2019, 354) a affirmé que pour les cadres de la Direction ou les cadres intermédiaires (à l'exclusion des leaders suprêmes), la punition pouvait arriver jusqu'à la dégradation pour un temps ; ensuite, ils et elles retournaient généralement à occuper leurs postes en raison du fait que ces militant.e.s étaient considéré.e.s comme essentiel.le.s pour le bon fonctionnement de l'organisation. Différents témoignages ont affirmé (in NOGUERA 2019, 354) que le châtiment des femmes était plus sévère par rapport à celui appliqué aux hommes en conformité avec une solidarité masculine.

4.3.2.4. La maternité en clandestinité

D'après Cosse (2010, 162), le mandat maternel avait été écarté des questionnements du modèle féminin de la révolution sexuelle des années 1960, à l'exclusion du discours féministe dénonçant la responsabilisation des femmes à reproduire la force de travail dans la famille comme faisant partie

de la reproduction du système capitaliste. Néanmoins, la sociologue a soutenu que les significations attribuées aux devoirs et à l'expérience maternelle n'étaient pas restées intactes. En effet, la maternité s'était transformée dans une responsabilité encore plus complexe, exigeante et conflictuelle pour les femmes enceintes dont la mission sociale était désormais celle de garantir le développement physique, spirituel et moral des travailleur.se.s et citoyen.ne.s futur.e.s en se souciant de leur équilibre psychologique, leur autonomie (ou individualité) et leurs maturité affective. En opposition à la mère sacrifiée, l'enfant (pour être sain.e, intégré.e et heureux.se) avait commencé à nécessiter une mère équilibrée et satisfaite qui entretenait avec lui ou elle une relation éducatrice fondée dans le dialogue, la vérité et le respect. Si le PRT-ERP avait politisé le mandat maternel par le modèle de la mère vietnamienne armée, Montoneros avait développé le modèle cubain de maternité qui déléguaux institutions le soin des enfants. En particulier l'AE avait travaillé pour réaliser des garderies dans les quartiers. Ainsi, il est important de rappeler que dans Montoneros si la natalité avait été dans un premier temps (entre 1966 et 1970) découragée – avec l'argument qu'hommes et femmes devaient se dédier entièrement à la militance (SAIDON 2012) - et ensuite encouragée vu que la nouvelle idée - exprimée par la militante de Montoneros Susana Brardinelli mariée avec le dirigeant Armando Croatto assassiné par les FFAA en 1979 (in OBERTI 2015, 164) – affirmait que plus il y avait d'enfants mieux il était pour continuer la lutte révolutionnaire.

Comme l'a remarqué Oberti (2015, 165), malgré qu'à cette époque les méthodes contraceptifs avaient atteint une forte insertion culturelle et que les très jeunes militantes avaient souvent à la fois un niveau d'instruction secondaire ou supérieur et ressortaient de secteurs disposant de ressources économiques, leurs maternités s'étaient multipliées. Cela ne signifie pas pourtant qu'il n'avait pas existé des femmes ayant privilégié la militance et la participation politique qui, face à une grossesse, avaient décidé de l'interrompre (NOGUERA 2019, 366). La plupart des maternités avaient été décidées consciemment par ces femmes qui avaient en même temps décidé de mener une vie militante en acceptant toutes ses conséquences. La maternité comme la paternité avaient été, dans les années 1970, présentées comme un devoir militant qui ne contredisait pas l'exigence d'un engagement sans relâche et une remise totale à la cause révolutionnaire. D'après Oberti (2015, 166) il n'y avait pas de raisons, dans Montoneros, pour n'avoir pas d'enfants et beaucoup pour en avoir. Avant tout, avec l'argument que Montoneros était en train de construire une nouvelle société, cette organisation avait estimé qu'il fallait garantir qu'il y avait des gens en mesure de continuer ce projet. L'idée de la révolution associée au nouveau était apparue dans l'illusion d'une double naissance : celle d'enfants et celle d'une société future de laquelle les hommes nouveaux de demain (exprimant un idéal de transcendance) avaient été transformé.e.s en réassurance (OBERTI 2015, 179-180). Le processus révolutionnaire était conçu comme une lutte de générations (OBERTI 2015, 164) et l'absence des parents, le risque de leurs vies

et de celles des enfants étaient considérés comme un sacrifice également dans l'intérêt (commun) des enfants (à vivre dans un monde meilleur). Pour cela, Oberti (2015, 167) a affirmé que la naturalisation de la violence vécue et exercée couplée à la notion de sacrifice avait donné lieu à des modes de subjectivation où l'engagement avec la révolution excédait n'importe quelle idée de soin de soi-même. L'historienne en a conclu que l'effacement de soi-même dans le collectif et, dans le cas où survenait la mort, la survie (de soi au sein) du collectif étaient apparus comme le seul mandat possible si l'on aurait voulu être fidèles à l'idéologie révolutionnaire. Cela parce que, en suivant Noguera (2019, 355), il avait existé dans les circuits militants un changement de la conception par rapport à la relation entre parents-militant.e.s et enfants-militant.e.s. D'après cette chercheuse, il ne s'agissait pas d'un lien individuel fondé dans la famille nucléaire traditionnelle : les enfants n'étaient pas pensé.e.s comme des propriétés privées des parents, mais ils et elles étaient des enfants du peuple, fil.le.s de la révolution. En ce sens, le type d'éducation qu'ils et elles avaient reçu était plus socialisée : les enfants partageaient et/ou cohabitaient avec plus de personnes que leurs seuls parents.

L'organicité de la militance avait fait en sorte que la solidification des liaisons au sein des couples hétérosexuelles s'obtenait grâce au partage de la militance ainsi qu'à la décision d'avoir des enfants (OBERTI 2015, 180). D'après Vassallo (in ANDÚJAR 2009, 26), c'est indubitable que, d'une manière tactique ou explicite, le couple constitué par un homme et une femme était, dans la conception militante qui l'idéalisait et l'encourageait, une cellule basique de l'affect, du sexe et de l'action politique. L'endogamie ayant caractérisé Montoneros a été critiqué *a posteriori* comme un signal de son cloisonnement par rapport au peuple et notamment aux classes humbles. Cependant, une seconde incitation pour choisir la maternité et la paternité présentée comme étant en conciliation avec le quotidien militant était donnée par l'idée que les militantes faisaient partie du peuple et que donc il fallait avoir des enfants comme tout le monde. D'après l'ancienne dirigeante de la Colonne Nord et de l'AE de Montoneros Graciela Iturraspe (in OBERTI 2015, 166) – qui avait choisi de continuer à militer après sa détention de 1975 (simultanée à celle du mari, durée pour lui huit ans) qu'elle avait passée enceinte dans la Coordination Fédérale et dans la prison de Devoto -, cette motivation avait été une erreur grave faisant partie de la *derrota* car les militantes ne vivaient pas comme l'ensemble du peuple. Il n'y avait pas de lieux sûres (des refuges) dans leurs vies : ni des maisons ni des routes ni des hôpitaux. Noguera (2019, 273-275) a noté qu'outre aux (rares) actions finalisée à la propagande (comme par exemple l'occupation de La Calera) et à l'énorme quantité de vols, Montoneros avait organisé des opérations armées avec le but de former des infrastructures de santé comprenant des cliniques pour les blessé.e.s et des salles d'opération clandestines et

d'accouchement⁵²¹. Cependant, Oberti (2015, 174) a remarqué que les règles et les normes de cohabitation des organisations politico-militaires révolutionnaires n'avaient pas prévu réellement l'accompagnement des femmes en situation extrême d'accouchement, alors que pour les opérations politico-militaires ces organisations avaient mis en place des scénographies permettant aux militantes de passer inaperçues et de circuler dans l'espace publics. Par le fait qu'en tant que pratique sociale la maternité avait nécessairement impliqué une différence de genre entre les militantes (car uniquement les femmes avaient porté et accouché les enfants en clandestinité), cette historienne a vu dans la (presqu'inexistante) organisation et soutien des femmes enceintes un lieu de discrimination de genre. La gestation et l'accouchement ont été rappelées (in OBERTI 2015, 170) en effet par certaines anciennes militantes comme un horreur, un enfer, un choc physique et émotif voire une expérience traumatique à la limite du tolérable en raison de la situation de danger aggravée par la solitude et l'accélération des temps découlant du type de (non) prise en charge de la maternité par Montoneros. La solitude des (futurs) parturientes était le résultat de la rupture, la fragmentation et/ou la fragilisation des liens avec leurs réseaux familiaux d'origines – dû, certes, à la répression mais encouragée également par l'organisation en raison de la construction de la subjectivité révolutionnaire – et l'échec de Montoneros à s'ériger en véritables support en termes d'affect et de soin des (futurs) mères militantes, c'est-à-dire la promesse brisée de la construction d'un noyau d'une société libérée future où le domestique et la vie quotidienne n'auraient pas dû être conçues et organisées comme un champ différencié de la vie sociale. Comme l'a écrit Oberti (2015, 172-173), les sujets de la détresse, de l'abandon et de l'impuissance (et non pas de la construction de l'homme nouveau de demain, de la socialisation de la maternité ou du soin collectif des enfants) qui ont émergé dans les témoignages des militantes parturientes en clandestinité – qui, entre autres, ont évoqué le même ensemble d'images mises en lumière par les militantes ayant accouché dans les CCD – étaient liés à l'absence au moment de l'accouchement du partenaire, d'un.e proche, voire du collectif. Finalement, la famille bourgeoise n'avait pas été remplacée par Montoneros qui, pour ce qui concernait la dimension de l'accouchement au sein de la tâche révolutionnaire de la maternité, avait même fait recours aux services de l'État répressif. La thèse d'Oberti (2015, 181) de la conception instrumentale du quotidien auparavant analysée comme une politisation le subordonnant à la politique révolutionnaire s'était présentée, dans les situations de gestation et d'accouchement qui ne savaient pas être aisément subordonnées, comme une autre forme de naturalisation de la division bourgeoise des sphères politique et domestique par le fait que ces femmes étaient mises de côté, écartées et délaissées de l'organisation de façon à ne pas l'affecter, la perturber et la gêner.

⁵²¹ Ana Noguera (2019, 275) a donné l'exemple de l'assaut de Montoneros du 15 septembre 1971 à une droguerie de Córdoba et, deux mois après, le vol d'instruments chirurgicaux et gynécologiques dans la Clinique Richieri exécuté par le Commando Emilio Maza.

Face au risque de perdre leurs vies, les militant.e.s de Montoneros avaient mis en place un engagement entre les militant.e.s pour s'assurer que tou.te.s les enfants continuaient à vivre dans la lutte révolutionnaire. Les militant.e.s en vie devaient se prendre soin des enfants des couples tombés comme une tâche faisant partie de « La célébration de la mort au champ d'honneur [qui] renfor[çait] les liens symboliques du groupe et renouvel[ait] le pacte de sang des compagnons, pacte qui est tout à la fois dette et promesse. Liés par cette dette et épousant cette promesse, les jeunes révolutionnaires argentins prirent le chemin de ce qu'ils croyaient être la confrontation finale entre les forces de l'histoire et celles de la réaction. » (CARNOVALE 2014) En l'absence de cette promesse n'auraient pu être acceptées ni la lutte armée ni le système de la pastille de cyanure ni le (postérieurement ressenti comme) abandon (malgré le désiré par Montoneros) des enfants à la solidarité (dans la pratique) des *compañeras* et/ou aux familles d'origine. Ce dernier acte avait comporté des changements de la relation mère-enfant comme par exemple le passage de l'allaitement à la communication épistolaire par laquelle les militant.e.s avaient généralement essayé de prolonger outre la liaison affective également l'éducation idéologique de leurs enfants. Noguera (2019, 365) a constaté que l'insistance par rapport à la continuité de la pratique militante dans les enfants ainsi que l'image du sacrifice individuel (l'absence y compris la mort des parents) en fonction du projet révolutionnaire collectif (le bonheur du peuple et donc d'autres milliers d'enfants) sont à lire en accord à une notion de lutte prolongée régie par la conception de fil.le.s pour la révolution. Cette notion a été mise en discussion – plus en pratique qu'en mots – au fur et à mesure que la répression avait augmentée car le fait de mettre en danger ses propres enfants avait généré des conflits particulièrement dans les militantes. Ce fut donc dans la pratique que la militance et la maternité étaient entrées dans une profonde contradiction que chacune avait résolu – en suivant Noguera (2019, 367) – individuellement. À ce sujet, Vassallo (in ANDÚJAR 2009, 19) a noté que l'avoir confié les fil.le.s aux soins d'autres *compañero.a.s* selon l'idée qu'il devaient grandir dans un environnement et avec des valeurs révolutionnaire s'était transformé dans un facteur de rejet familial et social lorsque les anciennes cadres de Montoneros étaient retournées à la vie civile. Autrement dit, elles avaient été accusées aussi par les mêmes personnes qui célébraient l'héroïsme des hommes révolutionnaires (c'est-à-dire les pères de ces mêmes enfants) d'avoir abandonné leurs fil.le.s. Une tension entre le sentiment d'abandon des parents et de gratitude pour l'expérience extraordinaire d'enfance des (fil.le.s) des militantes est perceptible également dans les témoignages des enfants ayant participé à l'expression probablement la plus réussie de soin partagé (*crianza compartida*) de Montoneros, à savoir la création de deux garderies à La Havane.

Conclusion à la Partie II

Dans cette deuxième partie de ma thèse j'ai essayé de tracer l'histoire de la formation politique et militaire de Montoneros jusqu'au coup d'État du 24 mars 1976 tant au niveau collectif qu'individuel, à savoir de l'organisation politico-militaire et de ses militant.e.s. Un regard particulier a été posé sur les manières différentes de reconnaître ou pas aux militantes des leaderships, en termes de capitaux politiques, culturels, sociaux et symbolique, au sein du MP depuis l'époque de la RP. Les études des témoignages des anciennes militantes des années 1960 et 1970 (DIANA [1996] 1997 ; ANDÚJAR et al. 2009; COSSE 2010 ; GRAMMÁTICO 2012; OBERTI 2015 ; GORZA 2017 ; NOGUERA 2019) ont contribué à approfondir, à réorganiser et à permettre de s'éloigner des études concernant ledit échec de la politique, de la violence et des valeurs révolutionnaires de la gauche pendant les années 1960-1980. En approfondissant la compréhension binomiale de la valeur centrale du péronisme révolutionnaire, à savoir la loyauté vs. la trahison, j'ai essayé de mettre en exergue la complexité et les transformations du plan politique de Montoneros en rendant compte des expériences de discipline et de dissidence variées vécues par les militantes au cours de leur construction d'un lien engagé affecté mais aussi affectant, voire participant en général au climat de l'époque et en particulier à l'organisation politico-militaire de Montoneros. Comme j'ai argumenté dans la première partie de cette thèse, l'herméneutique de la *derrota* a nourri entre autres l'analyse de la violence sexuelle perpétrée à l'encontre des femmes considérées comme des (anciennes) militantes de Montoneros détenues disparues dans l'ESMA (voir par exemple HEKER [1996], 2012 et REATI 2006). Selon Confino (2018, 22) cette herméneutique de la défaite a été composée par des études qui ont fait du résultat du projet politique révolutionnaire de Montoneros (sa désarticulation) un principe explicatif efficient de la trajectoire de l'organisation. Ce chercheur a en outre noté que ces études se sont montrées limitées dans le traitement historique de l'organisation et des expériences des militant.e.s de Montoneros pendant la dernière époque dictatoriale : les études académiques autour de Montoneros se sont d'après lui à la fois arrêtées (chronologiquement) au coup d'État de mars 1976 et concentrées à analyser cette organisation dans le schéma de la militarisation qui, si bien fonctionnel pour expliquer le sens historique de la décennie de Montoneros, a laissé aux marges de sa compréhension la contingence historique. Finalement, Confino (2018, 27) a affirmé que tout se passe dans ces études comme si la période de la dernière dictature militaire avait hébergé uniquement l'abandon des idéaux révolutionnaires et (parfois) l'adoption des idéaux démocratiques. De son côté, Rodrigo Tizon González (2018, 14) a fait noter qu'entre les dernières années du XX^{ème} siècle et les premières du XXI^{ème} les romans-témoignages produits par les survivant.e.s aux CCD se sont multipliés sans pourtant adopter des éléments pour s'approcher historiquement à la trajectoire des survivant.e.s dans le terrain de la lutte politique (y compris, d'après lui, de la dénonciation des

violations des DH)⁵²² et que peu d'études académiques ont été réalisées autour de la figure des survivant.e.s des CCD. La reconnue comme fondatrice des études sur la survie aux CCD a été Longoni (2007) qui a analysé le phénomène de l'association requérante entre la figure des traîtres.ses et des survivant.e.s dans l'imaginaire de la militance de 1960-1970. Le soupçon autour des raisons des survies (plus que des sorties) des CCD ont été expliquées par cette chercheuse par une dépolitisation de la subjectivité des militant.e.s détenu.e.s : ces personnes avaient été séquestrées car elles étaient des activistes politiques et elles auraient été libérées car elles avaient collaboré avec leurs ravisseurs contre leurs ancien.ne.s *compañero.a.s* de militance pour des raisons donc de survie personnelle et (supposément) apolitique. Cette idée, dans le contexte démocratique de découverte au niveau de la Justice de la répression étatique, a partagé le champ des figures de la survie des CCD d'abord en témoin.e et en collaborateur.trice et ensuite en victime (y compris victimes de violence sexuelle). D'après Tizon González (2018, 26) – et en ligne à mon argumentation présentée dans la première partie de cette thèse - peu a été l'espace créé pour penser les survivant.e.s aux CCD comme des acteur.trice.s politiques avec des caractéristiques spécifiques au sein non uniquement du domaine de la dénonciation humanitaire mais aussi (j'ajoute à l'analyse de Tizon González) comme des militant.e.s ayant participé aux Contre-offensives (CONFINO 2018) et au projet politique de l'amiral Massera.

Ainsi, afin d'arriver à ma dernière partie de la thèse où j'aborde les expériences de violence sexuelle vécues par des survivantes de Montoneros détenues disparues dans l'ESMA, dans cette deuxième partie de ma thèse j'ai essayé à restituer le renouvellement des coordonnées interprétatives de l'histoire de Montoneros opéré très récemment par une perspective de genre émergée au sein de l'Histoire Récente Argentine. Ce groupe d'études a en particulier analysé l'engagement politico-militaire (le *compromiso* avec l'époque) révolutionnaire à travers la prise en considération de la morale révolutionnaire exprimant les valeurs incarnées et donc les pratiques de l'homme nouveau ou des êtres humain.e.s de la patrie (ou utopie) socialiste future (ou anticipée). Ici, la militarisation de Montoneros a été abordée non plus comme un choix irrationnel provoqué par une déviation (la perte – ou la trahison - des sens et intentions politiques originales) ou par une transformation imitative ou mimétique avec d'autres acteur.trice.s politiques de la période (et notamment les FFAA) – mais comme un processus tendant à l'homogénéisation de désirs, attentes et opinions politiques reconnues comme hétérogènes (y compris dans le domaine sexuel) des militant.e.s au sein de l'Argentine, à

⁵²² D'après Tizon González (2018, 23), ces livres – réalisés parfois en collaboration avec des journalistes – n'ont pas réfléchi spécifiquement sur la condition des survivant.e.s ni sur la construction historique de cette figure ni sur la défaite postérieure à leur libération. Plutôt, ils se sont concentrés – avec un ton de dénonciation - sur la reconstruction d'aspects liés à l'expérience de captivité : la description des atrocités vécues pendant la séquestration, les identités des détenu.e.s et des leurs ravisseurs, la dynamique quotidienne des CCD et les effets de l'expérience de disparition sur la subjectivité de ceux et celles qui l'avaient traversés.

savoir dans un moment d'incrémentation de la répression étatique⁵²³. Cette homogénéisation de la nébuleuse organisationnelle (CUCCHETTI 2010, 15-16) – ou canalisation de la sociabilité juvénile des années 1960 et 1980 estimée comme nécessaire pour l'Organisation afin de se préserver en tant qu'unité politique collective - avait été, au niveau individuel, à la fois résistée (à différents degrés) par les militant.e.s et (généralement) acceptée et nourrie en raison avant tout d'un engagement moral (où la valeur centrale était la loyauté) et affectif avec les *compañero.a.s*. Carnovale (2014) a parlé d'un pacte de sang des compagnons qui était tout à la fois dette et promesse : *le sang versé ne sera pas négocié*. Les militant.e.s qui ne respectaient pas le mandat étatique avaient été accusé.e.s – toujours plus durement au fur et à mesure que la répression étatique évoluait qualitativement et quantitativement - d'individualisme et de trahison pour le fait de préférer soi-même à la cause collective. Ce pacte et dette (ou engagement) avait impliqué outre à la promesse de continuer la révolution pour ne pas rendre les mort.e.s insignifiantes ou son propre engagement passé (la parole donnée) une mensonge également la promesse de s'occuper des fil.le.s des *compañero.a.s* absent.e.s pour des raisons politiques ou car détenu.e.s, décédé.e.s ou disparu.e.s. Alors que des études ont été faites sur les discriminations de genre que la gestion de la maternité dans et par une organisation se prétendant une microsociété socialiste pratiquant l'égalité entre hommes et femmes avait en revanche comporté, l'expression la plus réussie de soin partagé ou de socialisation de la parenté de Montoneros - à savoir la création de deux garderies à La Havane - n'a pas encore été étudiée au niveau académique. Cette expérience avait représenté une manière dont Montoneros avait assumé les responsabilités et les coûts d'une pratique de soin mise en place par des militantes jusqu'à ce moment-ci informellement pour faire face à la tension qui avait généré l'encouragement de l'organisation à générer les enfants de la révolution avec l'exigence de mobilité et de temps devant être dédié à d'autres tâches politico-militaires estimées (supposément) comme plus risquées (peindre des graffitis, distribuer des tracts, poser des explosifs, réaliser des occupations ou des séquestrations, etc.) et gagner le respect et l'admiration des autres ainsi que la confiance en soi dans le camp de la militance, voire la possibilité d'être promu dans la hiérarchie interne (leadership) de Montoneros. Dans ces garderies de La Havane avaient été logé les fil.le.s des militant.e.s de Montoneros exilé.e.s qui avaient décidé de participer aux deux Contre-offensives populaires, à savoir les deux opérations politico-militaires de respectivement 1979 et 1980 ayant suscité les critiques majeures depuis l'intérieur et l'extérieur de l'organisation notamment car 83 sur un total de 130 participant.e.s avaient été séquestré.e.s,

⁵²³ D'après Confino (2018, 27), la mise en évidence de l'hétérogénéité des expériences qui avaient confluées dans la conformation de Montoneros ont rendu plus complexes certains principes herméneutiques qui régissaient les études de cette organisation et qui prétendaient expliquer sa trajectoire comme, par exemple, la détermination classiste de ses dirigeant.e.s, le pragmatisme politico-idéologique de Montoneros et son incapacité à dialoguer avec la classe ouvrière. Il faut souligner que la totalité des analyses de Montoneros avec une perspective de genre n'ont pas abordé dans son corpus central la période de la dernière dictature argentine.

assassiné.e.s et fait.e.s disparaître par les FFASA⁵²⁴. Autrement dit, les Contre-offensives ont symbolisé plus que l'organisation répressive ou les crimes de lèse humanité perpétrés par le PRN⁵²⁵, la défaite de Montoneros comme une *folie* des commandants de cette organisation, comme un *suicide* (GASPARINI 1988) ou un homicide de la part de la CN de ses propres militant.e.s qui avaient réussi à se réfugier à l'étranger en raison de sa mauvaise analyse de la réalité politique (généralement expliquée car la CN l'avait élaborée en dehors de l'Argentine) par laquelle elle aurait obligé et/ou trompé les militant.e.s sur les conditions répressives véritables en Argentine à adhérer à la Contre-offensive. Si l'on a même estimé que les Contre-offensives avaient été mises en place (par la seule volonté) de la CN pour favoriser le plan politique de l'amiral Massera, c'était car les infiltrations militaires au sein de l'organisation ont été expliquées en faisant de Firmenich sinon le premier, en tout cas un espion et collaborateur du PRN. En 2003, Argento ([2013] 2014, 130) a rappelé que le juge fédéral Claudio Bonadio avait utilisé les rapports du Bataillon de Renseignement n°601 comme une partie fondamentale du procès n°6859 qui avait enquêté la séquestration et la disparition de 18 militant.e.s de Montoneros dont la seule survivante avait été la Secrétaire Technique de Montoneros à Cuba (chargée des dossiers, des archives et de la publication et distribution des bulletins internes) ainsi que la coordinatrice de la première garderie de La Havane Silvia Tolchinsky. Tolchinsky était rentrée en Argentine en mars 1980 en vue de la seconde Contre-offensive prévue pour septembre : elle avait été séquestrée par le GT3.3 à la frontière argentine-chilienne (lorsqu'elle était en train de faire retour à Cuba) et détenue disparue dans l'ESMA jusqu'à sa libération vigilée et son exil en Israël, quand la démocratie avait déjà commencé (ARGENTO [2013] 2014, 155). Dans le cadre du procès avaient été détenus 40 militaires (y compris le général Leopoldo Fortunato Galtieri) ainsi que Perdía et Vaca Narvaja. Ensemble à celle de Firmenich (exilé en Espagne), Bonadio avaient enquêté la responsabilité de ces commandants révolutionnaires pour la disparition de 13 militant.e.s subordonné.e.s qui étaient rentré.e.s en Argentine au début de 1980. En particulier, le juge avait considéré qu'ils étaient accusables pour avoir créé un risque spécial et pour n'avoir pas pris des précautions pour éviter les séquestrations des FFAA⁵²⁶. S'il est vrai que même pendant sa réalisation, la Contre-offensive avait été répudiée par la plupart des acteur.trice.s politiques comme les centrales

⁵²⁴ Il est bien de noter que même pendant sa réalisation, cette stratégie de Montoneros avait été répudiée par la plupart des acteur.trice.s politiques (comme les centrales syndicales et les partis politiques) qui avaient condamné la persistance des actions militaires de cette organisation (CONFINO 2019).

⁵²⁵ Suite au travail d'enquête et aux pressions de certain.e.s fil.le.s de participant.e.s rentré.e.s en Argentine pour les Contre-offensives, l'affaire judiciaire « Contraofensiva » (au sein de méga-procès qui s'occupe des crimes commis dans le CCD « Camp de Mai ») avait été élevée à procès oral le 21 septembre 2015 et il avait été installé le 3 février 2016 dans le Tribunal Oral Fédéral de San Martín n°1. Depuis le 26 mars 2019, le Tribunal Oral Fédéral n°4 de San Martín (Province de Buenos Aires) est en train de s'occuper des séquestrations, assassinats et disparitions de militant.e.s de Montoneros commis par les FFASA pendant la fin de 1978 et la moitié de 1980 et notamment par la Section d'Opérations Spéciales qui dépendait directement du Commando d'Instituts Militaire de Camp de Mai dirigé par Cristino Nicolaidis. Pour consulter une chronique des jours du Procès voir <https://juiciocontraofensiva.blogspot.com/> (consulté le 2 septembre 2020).

⁵²⁶ Finalement, la Chambre Fédérale a révoqué l'ordre de ces trois détentions.

syndicales et les partis politiques qui avaient condamné la persistance des actions militaires de Montoneros, les données autour de la Contre-offensive récoltées par les services de renseignement du PRN provenaient, selon Confino (2018, 145), des infiltrations multiples du personnel militaire et des séquestrations – au sein et en dehors de l'Argentine – suivies par les tortures contre les militant.e.s détenu.e.s. Autrement dit, ce qu'il faudrait juger c'est la répression étatique argentine organisée avec un projet et une structure de renseignement qui avait dépassé la souveraineté de (au moins) Paraguay, Pérou, Bolivie, Brésil et Espagne et (ce qui est le sujet d'analyse de la prochaine partie de cette thèse) et l'instance des CCD.

Comment est-ce que l'on a pu comprendre la double condition de militant.e.s et victimes de la violence étatique des sujets qui avaient participé à la Contre-offensive ? Après avoir affirmé que cette opération est encore aujourd'hui un tabou au sein de l'Histoire Récente Argentine ainsi qu'un sujet très contesté dans la mémoire des ancien.ne.s militant.e.s, Confino (2018, 15) a analysé cette opération comme le retour organisé en Argentine de Montoneros ayant suivi son exil organisé entre la fin de 1976 et 1977, à savoir une opération décidée par le Conseil National de Montoneros pour préserver ses militant.e.s avec une hiérarchie majeure et/ou une trajectoire longue au sein de l'organisation en (leur) habilitant la sortie organique du pays. Le Repli à l'étranger (au sein de l'étape de Retraite Stratégique) avait été une alternative que l'organisation avait envisagé uniquement au dernier moment. La sortie de ce peu de militant.e.s de l'Argentine avait été décidée par les représentant.e.s du collectif de Montoneros car elle représentait, dans ce moment de haute répression étatique, la stratégie estimée la plus faisable pour faire survivre l'organisation et plus précisément la stratégie meilleure pour que l'organisation aurait pu continuer son opposition au gouvernement dictatorial. L'exil montonero a donc été entendu par Confino (2018, 33) non uniquement comme une conséquence de la méthodologie du terrorisme d'État mis en place par le PRN mais également comme une étape de résignification et surtout de transnationalisation des pratiques politiques de Montoneros et des personnes qui entre 1979 et 1980 avaient décidé de participer ou pas aux Contre-offensives⁵²⁷. Toute comme la sortie de l'Argentine, la rentrée décidée en octobre 1978 à Cuba et ratifiée à Rome par la structure de Montoneros doit être alors conçue comme une décision militante ayant une dimension collective : la Contre-offensive avait été une stratégie possible dans la ligne de développement de Montoneros inscrite dans ses répertoires politiques antécédents ainsi que dans

⁵²⁷ Alors que la plupart d'études concernant l'exil pendant l'époque dudit terrorisme d'État en Argentine se sont centrées sur les transformations subjectives et souffertes par les militant.e.s *desterrado.a.s* et en particulier sur la relation entre l'exil et le développement de la politique humanitaire (une conception d'exil, autrement dit, comme effet répressif), Confino (2018, 33) a traité l'exil comme un espace de redéfinition de l'action collective. L'auteur a précisé que cela ne signifie pas qu'il faut méconnaître l'exil forcé comme l'un des effets du terrorisme d'État, mais plutôt qu'il faut le rendre plus complexe à la lumière de son développement historique effectif.

l'histoire politique du pays et de la région⁵²⁸ (les conceptions idéologiques, les pratiques et les expériences politiques de l'organisation et de ses membres). Confino (2018, 12) a noté qu'avec son déplacement, Montoneros avait opéré une redéfinition géographique et symbolique de l'activité politique ayant provoqué une réorganisation des loyautés en son sein, voire une nouvelle sociabilité construite à l'étranger. Selon Confino (2018, 76-78), le fait de rentrer en Argentine pendant la dictature avait été conçu par les militant.e.s encadré.e.s organiquement dans Montoneros comme la condition fondamentale pour le soutien de la loyauté (le mandat étique signifiant l'engagement) militante avec Montoneros, alors qu'il n'avait pas été ainsi pour tou.te.s les militant.e.s des groupes de superficie sans préparation militaire et avec une formation politique non-armée. Ces dernier.e.s avaient généralement participé à la construction du tissu de solidarité et de dénonciation des violations à l'encontre des DH du PRN depuis plusieurs commissions et comités légales apparus depuis 1974. Ces structures étaient entrées en tensions avec l'arrivée de la CN et sa logique politico-militaire : Confino (2018, 63) a donné l'exemple de la séparation des deux structures politiques de solidarité principales au Mexique – la Commission Argentine de Solidarité entêtée par Noé Jitrik, Esteban Righi et Portantiero et le Comité de Solidarité avec le Peuple Argentin dirigé par Obregón Cano et Puiggrós – motivée par le désaccord ou accord de la continuité de la stratégie politico-militaire de Montoneros et sa tentative d'hégémoniser cette structure et l'utiliser pour ses propres fins. En particulier la CN, en même temps qu'elle offrait des aides monétaires conditionnées pour les activités à ces organismes de solidarité et dénonciation, avait commencé à diffuser l'idée que tou.te.s les militant.e.s (péronistes ou pas) qui vivaient à l'étranger devaient réaliser la Contre-offensive (CONFINO 2018, 106). Si dans les premières années d'exil l'idée générale avait été qu'uniquement les militant.e.s avec une préparation militaire seraient rentré.e.s (et, en effet, l'avaient fait à plusieurs reprises en voyageant – au moins - entre le Mexique et l'Argentine), avec l'instauration de la CN à l'étranger, la perception était que toute personne désireuse de retourner en Argentine était dans les conditions de le faire. Un bon nombre de militant.e.s des organisations de superficie (surtout de UES et JUP) qui n'avaient jamais fait partie de la structure militaire de Montoneros (en particulier car la répression étatique avait provoqué leur déliement de l'Organisation) avaient finalement décidé de répondre à l'appel pour le retour organisé en Argentine en se mêlant aux militant.e.s qui avaient eu une large trajectoire politique au sein de cette organisation. L'entraînement commun pour la Contre-offensive avait été, d'après Confino (2018, 83), la pratique avec laquelle Montoneros avait essayé de réparer les liaisons fragmentées entre ses militant.e.s et l'Organisation ainsi que la manière dont elle avait cherché à égaliser les compétences différentes propres aux trajectoires politiques diverses des militant.e.s qui

⁵²⁸ Confino (2018, 13) a remarqué les similitudes de l'opération de rentrée de Montoneros avec l'Opération Retour du MIR chilien entre 1978 et 1982 dont le but était de s'opposer à la dictature d'Agusto Pinochet.

se trouvaient à l'étranger. Le plan initial de la Contre-offensive avait donc prévu une stratégie en trois phases qui auraient pu s'élargir à cinq dans le cas où le résultat obtenu aurait été favorable : Concentration, Approximation, Attaque, Consolidation et Exploitation (CONFINO 2018, 106).

Les endroits étrangers du développement politique le plus grand de Montoneros avaient été Mexico et Madrid. Depuis ces deux villes, à partir de la fin de 1978, l'on avait diffusé (pas trop) secrètement la convocation pour participer à la Contre-offensive dans les Amériques (Canada, Mexique, Panamá, Nicaragua, Venezuela, Bolivie, Pérou et Cuba) et en Europe (Espagne, Suisse, France⁵²⁹, Italie et Suède). Dans une réunion ayant eu lieu dans le siège du PC espagnol à Madrid en février 1979⁵³⁰, la haute hiérarchie de Montoneros avait communiqué aux *compañero.a.s* péronistes ainsi que aux compatriotes argentin.e.s exilé.e.s en Europe qu'il y avait des possibilités de s'insérer dans des usines, *villas* et d'autres secteurs en Argentine pour répliquer un plan de propagande et d'actions de guérilla (principalement des interférences des programmes avec les plus hauts taux d'audience avec une bande annonçant la présence de Montoneros en Argentine suivies et accompagnées par des attentats à des figures importantes qui symbolisaient le pillage à l'économie argentine et la répression) à même de stimuler une résistance sociale plus ample. Le pronostique était une plus grande conflictualité syndicale pour 1979 couplée à la nécessité d'intervention dans la scène politique nationale de Montoneros, à savoir une organisation politico-militaire déclarée morte deux ans avant par le PRN (CONFINO 2019). Gloria *Cristina* Cantelero a témoigné (in CONFINO 2018, 144) que dans la réunion personnalisée et privée qu'elle avait tenu avec son responsable de recrutement (Jorge Lewinger), celui-ci lui avait communiqué que les militant.e.s devaient rentrer en Argentine car Montoneros était en train de disparaître, voire qu'elle cessait d'exister non pas pour les séquestrations et disparitions de ses membres mais plutôt pour l'absence de politique et d'actions nationales (ou, autrement dit, pour ses difficultés croissantes à continuer son projet en Argentine) vu que le poids politique de Montoneros relevait à ce moment-là principalement de l'étranger. Ainsi, selon Confino (2018, 144), il était devenu nécessaire de mettre en danger les vies des militant.e.s pour sauvegarder la vie de l'organisation : la conception de la victoire révolutionnaire, alors, allait au-delà des résultats à court terme de la Contre-offensive.

D'après Confino (2018, 130), tant le sentiment de culpabilité pour les *compañero.a.s* séquestré.e.s et assassiné.e.s par le PRN que le désir de continuer l'expérience militante collective (et non pas la conviction d'un triomphe à court terme) avaient réhabilité un discours militant ayant encouragé des personnes qui avaient interrompu leur militance pendant l'exil à accepter les dispositions

⁵²⁹ Franco (2008, 151) a analysé la convocation à la Contre-offensive réalisée par Montoneros dans les dehors de Paris en mai 1979 en affirmant qu'elle avait suscité des réactions différentes. Franco (2008, 153) a en outre noté que malgré que les témoignages ont indiqué le secret sur cette opération – et en effet les militant.e.s qui n'avaient pas appartenu à Montoneros à Paris avaient apparemment méconnu leurs participations -, les publications internes et les documents publics du Parti avaient réalisé une convocation ouverte en français.

⁵³⁰ La modalité d'incorporation à la Contre-offensive avait été plus organique au Mexique qu'à Madrid, d'après Confino (2018, 147).

révolutionnaires qui s'étaient condensées dans l'expérience qui favorisait et récréait Montoneros : l'incorporation dans l'opération de retour organisé. Le processus d'incorporation commençait avec la remise d'un billet dans une boîte avec les données personnelles des volontaires suivie par un rendez-vous personnel du ou de la militant.e avec l'un.e des recruteur.se.s où le.a premier.e rendait compte des motivations le.a poussant à participer à la Contre-offensive. Confino (2018, 146) a noté que les participant.e.s ayant une trajectoire de détention et ayant pu bénéficier du droit d'option pour s'exiler avaient été soumis.es à un examen pour savoir s'ils et elles étaient en train de collaborer avec le PRN⁵³¹. Pour ce qui avait concerné en revanche le lien entre les participant.e.s non-organiques à la Contre-offensive et Montoneros, Confino (2018, 151) a rendu compte qu'il a été qualifié comme ponctuel. Autrement dit, l'alignement (ou la soumission et la loyauté à la direction de Montoneros) avait été conçue – de façon innovante - comme une liaison à temps déterminée : lorsque terminait la Contre-offensive, ces militant.e.s auraient pu (et ils et elles l'avaient fait) revoir leur lien avec l'organisation. Si le plan avait prévu que des petites cellules (sans communication entre elles) de deux ou trois militant.e.s devaient entrer en Argentine clandestinement par bateau, avion ou voiture avec les matériels des opérations, la coupole avait décidé que les militant.e.s devaient interrompre la communication avec leurs familles ainsi qu'ils et elles ne pouvaient pas rentrer en Argentine avec leurs enfants (à l'exclusion des fil.le.s du couple Mendizábal et Sara Ernesta *María (Estrada)* ou *Carmen Zermoglio* rentré.e.s avec le couple de Juan Daniel Zverko et Carmen *Vilma* Courtaux et représenté dans le film de ÁVILA 2011), vu que l'on savait que les FFASA les attrapaient pour extraire des données à leurs parents, les torturaient y compris s'en appropriaient (ARGENTO [2013] 2014, 15). En Espagne, Mexique, Nicaragua et Israël⁵³² avaient déjà fonctionné des garderies de Montoneros. C'étaient des maisons à la charge de militant.e.s qui s'occupaient des fil.le.s de tout.e militant.e.s de Montonero et notamment de ceux et celles qui devaient travailler, voyager pour réaliser des actions ou se former politiquement pour la Contre-offensive notamment en Espagne avant de partir, en mars 1979, pour recevoir leur formation militaire d'environ 90 jours au Liban et en Syrie et donc bien s'incorporer dans l'un des trois groupes des Troupes Spéciales d'Infanterie ayant opéré en Argentine entre septembre et novembre 1979⁵³³. Argento ([2013] 2014, 27) a plus en particulier noté

⁵³¹ Confino (2018, 147) a précisé que d'environ 300 militant.e.s de Montoneros qui avaient eu accès à l'option, plus de 60 étaient rentré.e.s de l'étranger en suivant les directives de la CN.

⁵³² En retraçant l'expérience d'exil de l'ancienne militante de Montoneros Nora Patrich, Argento ([2013] 2014, 100-102) a affirmé qu'il y avait en Israël un groupe composé par des veuves militantes de Montoneros et du PRT-ERP qui s'était occupé, entre autres, de dénoncer les violations de DH commises par le PRN en Argentine. Du moment où Patrich s'était aperçue que pour beaucoup de femmes étrangères était difficile de travailler et en même temps de s'occuper des enfants, elle avait ouvert dans son appartement une petite garderie où elle s'était occupée d'enfants de plusieurs nationalités jusqu'à ce qu'elle s'exilât en Espagne avec ses enfants. Patrich avait ensuite participé aux garderies en Espagne et à Cuba. Au moment de s'exiler au Mexique et finalement au Canada où elle était devenue une artiste, Patrich avait amené à vivre avec soi et ses fil.le.s biologiques d'autres enfants institutionnalisés qu'elle avait grandi comme s'ils et elles étaient les sien.ne.s (ARGENTO [2013] 2014, 149).

⁵³³ La relation entre Montoneros et les OLP a été traitée par le journaliste Pablo Robledo dans son livre romancé *Montoneros y Palestina. De la revolución a la dictadura* (Buenos Aires, Planeta, 2018) à partir des voyages au Moyen Orient (Le Caire, Alger, Damas et Bierut) du journaliste et officier de Renseignement de Montoneros Walsh (qui, entre le 12 et le 19 juin 1974 avait publié

que pendant le mois vécu dans la garderie en Espagne, les enfants des militant.e.s impliqué.e.s dans l'entraînement pour la Contre-offensive avaient été amené.e.s chaque dimanche à visiter leurs parents dans une maison dite fermée à Collado Villalba, dans la Sierra de Guadarrama. Selon Confino (2018, 135), le dimanche était le seul jour libre de l'ensemble des entraînements qui avaient fonctionné comme un dispositif homogénéisateur et de discipline des militant.e.s. Ce dispositif était concentré sur la restitution de l'histoire, des valeurs et du style de vie de Montoneros pour les personnes qui n'avaient pas fait l'expérience de la lutte politico-militaire au sein de cette organisation et celles qui (même si antiquement avaient fait partie de Montoneros), en raison de leur détention dans des prisons ou des CCD ou de l'exil, étaient restées pour longtemps aux marges de cette résistance. Alors que la formation reçue était à contenu politique et d'après Argento ([2013] 2014, 47) avait impliqué la lecture du *Manuel du Milicien* écrit (probablement) par le militant Julio Iván ou Lino ou Mateo Roqué en 1975 et en tout cas révisé en 1977, dans la maison de Collado Villalba les participant.e.s à la Contre-offensive avaient appris l'ordre serré, à savoir une structure de comportements militarisés analogue à une caserne militaire qui avait servi à faire intérioriser les règles de conduite régissant Montoneros (et que beaucoup méconnaissaient) ainsi que son imaginaire. Adolfo Bergerot (in CONFINO 2018, 152) a témoigné que le traitement de Montoneros était très formel : les militant.e.s – qui (généralement) ne se connaissaient pas entre eux et elles – recevaient des consignes et l'ordre du jour ; tout était compartimenté ; il y avait l'horaire pour la lecture, pour se baigner, pour manger, pour les exercices physiques et pour évoquer lesdit.e.s martyr.e.s de la cause. En ce sens, Confino (2018, 153 et 157) a noté à la fois que la conception militaire ayant imprégné la pratique politique de Montoneros n'avait pas forcément impliqué l'expérience de la pratique armée et que l'expérience de Montoneros s'était constituée dans les espaces de formation de ses militant.e.s simultanément en

sept article dans *Noticias* titrés « La révolution palestinienne ») et d'autres *compañero.a.s* (avec le personnage d'Adriana le journaliste a essayé de synthétiser l'expérience des militantes) avec l'intention d'évaluer le lieu occupé par Montoneros comme une organisation politico-militaire dans le monde. Selon ce journaliste, l'OLP et Montoneros avaient été les organisations politico-militaires plus grandes dans les années 1970. Confino (2018, 138) a de son côté précisé que les militant.e.s recruté.e.s en Europe étaient passé.e.s par Madrid et avaient reçu leur formation militaire au Moyen Orient pour ensuite s'intégrer aux trois groupes des TEI, alors que les militant.e.s recruté.e.s à Mexico avaient fait partie dans leur totalité des groupes d'agitation qui s'étaient entraîné.e.s à Cuernavaca. D'après Confino (2018, 149), malgré que les relations avec Al Fatah (la direction à ce moment-là de l'OLP) datassent de 1973, Montoneros ne les avait rendues publiques qu'en 1978, après une réunion à Beyrouth (Liban) entre Firmenich, Vaca Narvaja et Yasser Arafat. En particulier, Mendizábal avait donné une conférence de presse à Beyrouth – diffusée par la revue espagnole *Cambio16* – sur l'accord entre Montoneros et l'OLP en septembre 1978. Dans le cadre d'un accord politique plus large qui incluait la coopération dans des questions de documentation, logistique et armes, Al Fatah avait mis à disposition également des camps d'entraînement avec ses instructeurs et des armes soviétiques alors que Montoneros avait installé une usine d'explosifs plastiques ainsi qu'elle avait fourni un technicien chimique chargé de la diriger. Confino (2018,161) a signalé que depuis la conférence, les Forces israéliennes avaient bombardé le Liban avec le but d'attaquer l'usine d'explosif sans pourtant y réussir ainsi qu'elles avaient collaboré avec le PRN afin de livrer des informations sur les Montoneros au Moyen Orient. Pour ce qui avait concerné la formation, Confino (2018, 159) a précisé qu'Al Fatah s'était occupée de la formation théorique des militant.e.s de Montoneros concernant la reconnaissance des armes en même temps qu'elle avait fourni la logistique nécessaire pour la réalisation de l'entraînement. Le contexte de guerre avait servi outre qu'à occuper également à familiariser les militant.e.s de Montoneros à porter et à utiliser les armes, à dormir et à manger en conditions précaires et à sentir la rigidité qui impliquait une situation de guerre. Pour ce qui concerne les groupes, ce chercheur a rendu compte que le responsable des TEI I (entraîné à Saïda, Liban, et chargé de l'opération contre Klein) était Manuel López, le responsable des TEI II (entraîné à Damour, Liban, et chargé de l'opération contre Alemann) avait été d'abord Osvaldo Miguel Olmedo et ensuite Angel Galicien Manuel García Pérez et le responsable des TEI III (entraîné à Damas, Syrie, et chargé de l'opération contre Soldati) était Héctor Chacho Allocatti.

mythe et archétype vu qu'elle recréait le passé pour se projeter dans le futur. Finalement, Confino (2018, 160) a remarqué qu'il y avait eu des lieux où le dispositif homogénéisateur (ou l'entraînement à l'engagement intégral) n'avait pas pu opérer ; ce qui avait rendu l'auto-construction du corps militarisé une discipline à la fois non-totalisante et non-égalisante. Représentée comme une prouesse technique inadaptée à être apprise (au moins en si peu de temps), la capacité militaire était très liée aux expériences passées des militant.e.s qui continuaient à être perçues comme générant des différences. Ces trajectoires politiques différenciées comprenaient également, d'après Cantelero (in CONFINO 2018, 160), la socialisation sportive différenciée en hommes et femmes et, selon le chef des Troupes Spéciales d'Agitation-Sud Víctor Hugo Beto Díaz (in CONFINO 2018, 160), aussi la connaissance du territoire de l'Argentine dictatoriale. Ces incapacités militaires avaient soulevé dans l'ancien militant de la JUP Bergerot (in CONFINO 2018, 163) la critique que la préparation militaire éloignait les militant.e.s (et leurs actions prétendument populaires) du reste de la société argentine, alors que l'absence de séquestrations, disparitions et assassinat dans les TEA-Sud avait mis en exergue l'importance du savoir-faire accumulé par ces combattant.e.s qui avaient (déjà) milité dans l'Argentine dictatoriale jusqu'à 1978. Finalement, d'après Confino (2018, 210), la capacité de savoir abandonner – plus pour nécessité que pour choix - l'infrastructure fournie par Montoneros (y compris les cassettes enregistrées par Firmenich pour en produire des nouvelles centrées sur les conflits des usines, voire sur la résistance concrète à la dictature) avait permis aux TEA-Sud de mieux se camoufler dans le territoire.

La CN avait décidé d'amplifier l'expérience des garderies de Montoneros et créer ainsi une garderie unique, plus grande, mieux équipée et destinée aux fil.le.s des participant.e.s aux Contre-offensives à La Havane, c'est-à-dire dans le lieu où Montoneros avait une structure, depuis deux ans, considérée comme sûre notamment car Cuba contrôlait les entrées et les sorties, conservait l'argent de Montoneros dans ses banques et fournissait un appui logistique gouvernemental à sa révolution (ARGENTO [2013] 2014, 25). Argento ([2013] 2014, 67) a précisé que le numéro d'enfants d'entre six mois et dix ans de la garderie de Siboney était 21 mais qu'il augmentait à chaque fois que les dirigeant.e.s de Montoneros (y compris les commandants) avaient une mission en Argentine ou dans un autre pays. Si la réalisation de la garderie – entendue par Montoneros comme une partie de son projet politique et de résistance - avait pu compter avec le travail de la cheffe du bureau de Fidel Castro, Celia Sánchez, considérée comme la marraine s'occupant des fil.le.s de plusieurs mouvements de libération comme celui chilien⁵³⁴, elle n'avait pas été décidée sans discussions. Confino (2018, 192) a rendu compte par exemple que l'ancien membre du Secrétariat de Relations Extérieures du

⁵³⁴ En 1978, les militant.e.s chilien.ne.s du MIR avaient organisé le Projet Maisons à travers lequel une vingtaine d'adultes – appelé.e.s Parents Sociaux – s'étaient occupé.e.s de 60 enfants (ARGENTO [2013] 2014, 28).

MPM en Afrique et l'un des chefs d'un groupe des TEA I Regino *Gerardo* González – marié avec María Consuelo Castaño Blanco qui n'appartenait pas à Montoneros - avait manifesté pour la première fois son désaccord politique avec la CN autour du problème d'incorporer la famille au processus révolutionnaire. González avait soutenu que les enfants ne devaient avoir rien à faire avec les opérations et pour cela il ne voulait pas laisser ses filles (Delia Teresa de cinq ans, Eva Judith de quatre et Mariana de trois) dans la garderie du Parti Montonero comme l'organisation l'avait ordonné. Ce désaccord avait par la suite – lorsque González s'était opposé ouvertement à Mendizábal par rapport à la surexposition des vies des militant.e.s des TEA et à la non-efficacité de leurs actions – été classifié par la CN comme la preuve que l'accord (la loyauté) des militant.e.s devait être total avec Montoneros. Le désaccord à la manière de gérer la vie de couple (se garder marié avec une femme non-militante) et familiale d'avec et selon Montoneros répondait – comme l'on a vu dans ce chapitre avec la gestion des infidélités parmi les couples de militant.e.s par l'organisation - à une série de déviations personnelles qui pouvait culminer en une trahison criminelle à Montoneros. Confino (2018, 192-194) a donc remarqué que la garderie n'avait pas uniquement représenté la manière de sauver les enfants de la répression étatique mais elle avait symbolisé la militance totale, l'engagement plein avec l'époque révolutionnaire de Montoneros.

Les responsables de la première garderie de Siboney avaient été Cristina Pfluger et Héctor *Pancho* Dragoevich qui avaient voyagé à Cuba avec dix enfants (y compris les leur) depuis Madrid. Un autre groupe de 12 enfants (arrivé.e.s à la garderie après un mois des premier.e.s) avait été réuni pour voyager à La Havane avec le couple Edgardo Binstock et Mónica Susana *Lucía* Pinus⁵³⁵ à Cuernavaca, c'est-à-dire la base où Montoneros avait concentré la préparation – dans des périodes d'entraînements plus floues que celles de Madrid – des groupes des TEA entre 1979 et 1980⁵³⁶. En suivant Argento ([2013] 2014, 51), les responsables jouaient au football, se déguisaient et entretenaient les enfants dans la maison de Siboney comme si elle était une famille de vacances même si aux enfants avait été prohibé de jouer et parler avec les voisin.e.s ainsi que de sortir si ce n'était que pour aller à l'école ou à des récréations organisées à la plage. Parfois arrivaient à la maison des personnes liées au gouvernement cubain et notamment le médecin Martín Valdés accompagné par une psychologue de l'hôpital Pédiatrique Universitaire du Centre de La Havane qui avait conseillé

⁵³⁵ La sociologue et militante de la JUP-Montoneros de la Zone Ouest de la Grande Buenos Aires Pinus était la cousine de la militante Silvia Tolchinsky dont le frère était l'officier majeur Bernardo Daniel Tolchinsky (séquestré à San Justo pensant la Contre-offensive de 1979) et l'ancien mari était Miguel *Chufu* Villarreal. L'ancien militant de superficie de la Zone Ouest de la Grande Buenos Aires Binstock - qui avait perdu les contacts avec Montoneros en 1977 à cause de la répression étatique - avait essayé de se reliait avec l'organisation à travers d'abord Villarreal (qui avait pourtant été séquestré par la Marine le 8 juillet 1978 et détenu dans l'ESMA) et ensuite à Tolchinsky qui depuis Israël s'était transférée au Mexique et était devenue finalement la secrétaire de Firmenich dans le bureau de la rue Première de La Havane ainsi que coordinatrice de la garderie de Siboney de 1979. Binstock avait donc voyagé au Mexique et il s'était incorporé là à la structure (clandestine) de Montoneros (CONFINO 2018, 86). Les enfants du couple Anita et Miguel Francisco avaient voyagé à Cuba.

⁵³⁶ Les TEA I étaient entrées en Argentine entre janvier et février 1979 ; les TEA II en mai 1979, les TEA-Sud en juin 1979. Selon Confino (2018, 182), chaque groupe était composé par 12 militant.e.s et divisé en pelotons de trois ou quatre membres chacun.

que chaque enfant devait avoir une petite boîte personnelle pour conserver ses propres souvenirs et ne pas souffrir dans le futur – lorsqu'ils et elles auraient quitté la garderie et plus en général Cuba – d'un vide et/ou d'un sentiment de solitude extrême (en particulier dans les cas de mort des parents). Malgré le fait que les premières nuits n'avaient pas été faciles pour ces enfants qui souffraient de cauchemars, allergies, troubles respiratoires et des maladies provoquées par le changement de nourriture ou par des piqûres d'insectes, Argento ([2013] 2014) a rendu compte de la manière dont Montoneros avait organisé la garderie pour générer un espace de solidarité. Ici, l'expérience de partage était le résultat d'une négociation acceptée à différents degrés entre les besoins d'individualité et de collectivité de chaque enfant. Par exemple, les vêtements – selon la culture politique de Montoneros – devaient être peu tant pour les adultes que pour les enfants qui parfois les partageaient entre eux et elles. L'exception au partage l'avait constitué l'habit de fête de l'anniversaire de chacun.e car outre aux fêtes patriotiques (y compris la Journée Montoneros) l'on avait décidé qu'une fois par mois l'on fêtait les anniversaires des enfants. Du moment où, après un temps de leur arrivée, les enfants avaient été inscrit.e.s aux écoles cubaines selon leur âge, en particulier les plus grand.e.s allaient à l'école avec l'uniforme de shorts ou jupe bordeaux, chemise, béret et un foulard rouge ou bleu indiquant l'âge scolaire. Si la CN avait ordonné aux responsables de porter l'uniforme de Montoneros, Argento ([2013] 2014, 56) a affirmé que les militantes avaient fermement refusé cet ordre face aux commandants dans leurs bureaux de la rue Première de La Havane. D'après Argento ([2013] 2014, 58), dans la garderie les enfants ne respectaient pas la hiérarchie militaire des adultes et ils et elles appelaient tou.te.s les dirigeant.e.s comme Oncles et Tantes. Pourtant, le fils de Firmenich Mario Javier (in ARGENTO [2013] 2014, 198) – en conformité à mon analyse de la figure de la tante comme une figure de la mémoire déqualifiant la leadership des militantes péronistes - a rappelé que les enfants (ou, au moins, lui) regardaient les dirigeants (définis comme sérieux et infusant respect) avec beaucoup d'admiration alors que les militantes étaient d'après lui plus comme des tantes au sens de les gâter, de leur faire plaisir.

Au début de 1980, Susana Brardinelli de Croatto – qui venait de perdre son mari rentré en Argentine pour la Contre-offensive - avait voyagé à Cuba avec ses propres enfants (dont Virginia qui a produit en 2015 le film-documentaire *La Guardería*) afin de remplacer ses *compañero.a.s* dans la tâche de s'occuper des enfants de la seconde garderie de La Havane qui avait continué pour un temps dans la maison de Siboney et ensuite avait été transférée dans la rue 14. En effet, Pfluger et Dragoevich étaient partis au Mexique avec leurs deux enfants, alors que Binstock était parti en premier à Rio de Janeiro pour attendre Horacio Domingo *Petrus* Campiglia (ou *Jorge Pinero*) et Pinus (ou *María Cristina Aguirre de Prinssot*) et constituer une base analogue à celle que Montoneros avait également au Pérou où – selon les rapports des FFAA (in ARGENTO [2013] 2014, 160) – Montoneros était en

train d'étudier la viabilité d'un attentat contre Videla. Campiglia et Pinus avaient été séquestré.e.s par des militaires brésiliens le 12 mars 1980 dans l'aéroport Galeão de Río de Janeiro ; consigné.e.s au Bataillon de Renseignement n°601 de l'Armée de terre, les deux avaient été détenu.e.s dans le CCD « Camp de Mai » à l'insu de la CN de Montoneros jusqu'à ce que Binstock avait volé au Mexique pour les informer. Dans l'entretemps, la jeune militante Estela Cereseto (en couple avec l'ancien responsable maxime de la Colonne Sud de la Province de Buenos Aires, coordinateur de Presse et Diffusion de Montoneros depuis le Mexique et ensuite membre de la CN Eduardo Daniel *le Carlón* Pereira Rossi qui était rentré en Argentine avec la Contre-offensive de 1980 en tant que officier supérieur et Second Commandant de Montoneros) auparavant détenue avait utilisé le droit d'option pour voyager à Cuba et se convertir en une responsable de la garderie. La troisième responsable de la seconde garderie avait été Nora Patrich ou la *Tante Teresa* qui était arrivée à La Havane veuve de l'ancien responsable de la JUP-Montoneros Horacio *le Bébé* ou *Tarzan* Marchi – tué en combat à Rosario au début de mars 1977 - avec ses deux enfants Nicolás et Laurita après son exil en Israël et Espagne. Le seul homme responsable de cette seconde garderie avait été Hugo Fucek, militant de Montoneros qui, délié de l'Organisation, avait décidé au début de 1977 de s'en fuir à Paris où une nonne (qui avait quitté l'habit pour avoir une relation avec lui dans la Zone Sud de la Grande Buenos Aires au début des années 1970) l'avait attendu. Outre à avoir obtenu l'asile politique avec son identité vraie, Fucek n'avait jamais pensé d'assumer les tâches de parenté ou d'avoir des relations avec des enfants. Il a ainsi rappelé (in ARGENTO ([2013], 2014, 104) que dans la garderie où il était connu comme *la Tante Haricot*, il avait appris qu'il pouvait être un père en changeant l'uniforme de Montoneros avec des vêtements de Patrich (avec laquelle il avait formé un couple) et en se transformant ainsi dans l'unique (rappelé comme) travesti de Montoneros. Tout en essayant de suivre l'ordre de les traiter de manière égale, l'on avait décidé de distribuer – vu que la maison de Miramar était plus grande de celle de Siboney - les enfants dans les chambres selon les critères de sexe et âge. Le traitement égalitaire entre les enfants était difficile au niveau expérientiel car, premièrement des enfants avaient des grand.e.s frères et/ou sœurs qui s'occupaient d'eux et/ou elles (même si les responsables avaient prohibé aux aîné.e.s de réaliser des traitements préférentiels envers leurs petit.e.s frères et/ou sœurs). Secondairement, il y avait des enfants qui pouvaient voir quotidiennement leurs parents ainsi que passer des moments intimes familiaux-restreints. Dans ces relations familiales élargies, la relation entre les enfants et leurs parents rentré.e.s en Argentine consistait principalement dans l'envoi de photographies et lettres (sans les adultes et sans des références de lieu) qui avaient été généralement brûlées par les parents pour des raisons de sécurité alors que les enfants les conservaient dans leurs boîtes personnelles et/ou les affichaient sur un tableau noir situé à l'entrée de la garderie. À Firmenich (qui avait un fils - *el Bichi* - enfermé dans un monastère et qui ne connaissait

ni son père ni sa mère María Elpidia *la Negrita* Martínez Agüero détenue - enceinte de Mario Javier - d'abord illégalement par la Police Fédérale et ensuite légalement dans la Prison de Villa Devoto de la Capitale Fédérale jusqu'à décembre 1981), en revanche, avaient été consignées les images de chacun.e des enfants de la garderie prises par le photographe officiel du groupe Zverko qui s'occupait (entre autres) des photographies pour la documentation et la presse de Montoneros ensemble à sa partenaire Courtaux dans un bureau du même bâtiment (sur la rue Première de La Havane) que le gouvernement cubain avait mis à la disposition des Montoneros exilé.e.s ou de passage. Finalement, la dernière norme ayant régulé ou limité la croissance partagée en faveur de la famille nucléaire citée par Argento ([2013] 2014, 160) avait été celle qui avait établi que le membre de la famille biologique le plus proche était chargé.e de la mission douloureuse de communiquer les décès ou les séquestrations et disparitions des parents biologiques au moment du retour (ou pas) sur l'île pour récupérer les enfants et continuer chacun.e sa propre enfance dans un autre pays ou en Argentine au début des années 1980. Tout en estimant qu'il faudrait développer les recherches entamées par Argento et Croatto, les expériences et les avènements de ces enfants dépassent les buts de cette thèse qui se conclue avec une troisième partie dédiée à la détention des militantes de Montoneros dans l'ESMA.

Introduction à la Partie III : La violence sexuelle perpétrée à l'encontre des militantes de Montoneros détenues disparues dans le circuit répressif et productif de l'ESMA

Le système de disparition forcée de personnes instauré en Argentine par le PRN s'était fondé sur le fonctionnement de plusieurs CCD (entre 360 et 500) disséminés dans tout le pays. La Littérature de l'Histoire Récente a généralement reconnu que le CCD avait rendu possible l'exercice de la torture pour un temps indéfini afin d'obtenir de la part des détenu.e.s disparu.e.s des informations qui avaient pu être utilisées pour détruire les organisations révolutionnaires et leurs militant.e.s. Occultées à la connaissance publique, les personnes séquestrées avaient été par conséquent surexposées à la vulnérabilité par rapport à leurs ravisseurs et notamment car le CCD avait permis de réaliser les éliminations clandestines des détenu.e.s disparu.e.s en occultant leurs cadavres afin de chercher d'éviter tout type de dénonciation internationale et de demande d'explication publique sur qui, pourquoi et comment ces personnes avaient été assassinées. Comme l'a noté Feld (2010, 42 et 2019-2020), la notion de disparition était née de ce manque d'informations et d'explications des proches, collègues et *compañero.a.s* de militance des *desaparecido.a*. Du moment où pour le dehors des CCD les personnes séquestrées étaient absentes, il avait été très difficile de douer la catégorie de disparu.e.s de matérialité et de l'ancrer à un imaginaire spatial. Le CCD ayant fonctionné au sein de l'École de Sous-officiers Mécanique de la Marine - où l'on a calculé que presque 5'000 personnes y étaient passées et qu'uniquement 201 y avaient survécu⁵³⁷ - a été généralement traité comme l'un des symboles de l'autoritarisme et de la répression criminelle coordonnée pendant les années 1970 et 1980 entre les dictatures de l'Amérique Latine impliquant les délits de privation illégale de la liberté, tourments, vols de bébés né.e.s en captivité et extermination de détenu.e.s disparu.e.s jeté.e.s vif.ve.s dans la mer pendant lesdits vols de la mort. Même si les CCD ayant opéré en Argentine avaient eu un but et un agissement commun ainsi qu'une activité interconnectée, il est bien de souligner que chaque CCD avait eu sa propre dynamique de fonctionnement où s'étaient définies les liaisons entre

⁵³⁷ J'ai décidé d'utiliser le terme centre clandestin de détention (CCD) car c'est la notion forgée par la CONADEP. Il faut quand même noter que récemment l'on a créé dans le domaine des DH la notion de centre clandestin de détention, torture et extermination (CCDTyE) avec laquelle l'on s'est référé souvent au système clandestin de répression ayant fonctionné dans l'ESMA (FELD 2019-2020). Les estimations sur la quantité de disparu.e.s, séquestré.e.s et assassiné.e.s dans chaque CCD proviennent des reconstructions réalisées au cours du temps par les organisations de DH ainsi que dans les procès juridiques, c'est-à-dire des ancien.ne.s détenu.e.s disparu.e.s qui y ont témoigné. Cela signifie que ce n'est pas facile de calculer car pas tou.te.s les détenu.e.s disparu.e.s ont témoigné et parmi ceux et celles qui l'ont fait il y en a certain.e.s qui n'ont pas pu assurer le lieu précis où ils ou elles avaient été enfermés.e.s. Il n'existe pas, autrement dit, une source officielle car les responsables des disparitions forcées des personnes se sont nié.e.s jusqu'à ce jour de donner des informations. Feld (2010, 23) a noté que les oscillations des chiffres mettent en évidence l'importance symbolique de cette indétermination qui est le produit du système qui a fait disparaître les personnes et les traces de l'activité répressive. La plupart des données exposées dans cette thèse proviennent du Musée Site de Mémoire ESMA qui s'est référé aux informations contenues dans la CONADEP ayant recueilli (entre autres) 201 témoignages de survivant.e.s de l'ESMA. Finalement, j'aimerais mentionner que le Musée Site de Mémoire ESMA- que j'ai visité à plusieurs reprises en mars 2019 - a été créé le 24 mars 2004. Sa gestion est à la charge du gouvernement national, du gouvernement de la ville de Buenos Aires et d'organismes de DH.

séquestré.e.s et ravisseurs, le type de violence (y compris sexuelle) exercée dans chaque lieu, les critères de sélection pour assassiner certaines personnes et pas d'autres, les manières de libérer des détenu.e.s disparu.e.s et les utilisations de l'espace (FELD 2019-2020). Le CCD en activité au sein de l'ESMA avait donc eu une série de fonctionnements et de dynamiques particulières ayant acquis un développement et une autonomie importante. Cela ne signifie pas que ses agissements lui avaient été exclusifs ; d'après Feld et Franco (2019, 2) ils peuvent très probablement être observés dans d'autres espaces de captivité argentins sur une échelle mineure. Afin de rendre compte des espaces d'action tant des ravisseurs que des détenu.e.s disparu.e.s ainsi que de la vie quotidienne au sein de l'ESMA, dans cette troisième partie de la thèse j'étudie le gouvernement du PRN et certaines de ses politiques avec un regard qui aspire à excéder le volet uniquement répressif de ce régime dictatorial (généralement expliqué par le but des FFAA de rétablir l'ordre politique perturbé par la violence politique, le chaos économique et la mauvaise administration du dernier gouvernement péroniste) pour mettre en évidence son caractère politique productif. Autrement dit, j'estime que l'on ne peut pas comprendre la répression étatique du PRN – généralement nommée comme terrorisme d'État – si l'on ne prend pas en compte la question politique du Procès, à savoir ses objectifs politiques et ses ambitions dont notamment celle d'ouvrir un nouvel cycle historique et refonder l'Argentine. Selon Canelo (2016, 226), contrairement à la plupart des analyses du PRN, ses objectifs politiques avaient été définis en forme indépendante et autonome des objectifs économiques⁵³⁸. D'après cette chercheuse, les FFAA n'avaient pas agi de manière subordonnée aux civil.e.s mais, au contraire, elles avaient été l'actrice prédominante. En effet, les résultats des politiques économiques avaient été perçus par les trois Forces comme un obstacle véritable à la réalisation des objectifs politiques du PRN ; de plus, selon Canelo (2016, 230) il y avait eu beaucoup de fronts d'opposition interne qui avaient eu la capacité décisive pour bloquer des objectifs explicites du plan économique de José Alfredo Martínez de Hoz liés au contrôle de l'inflation et aux réductions de l'apparat étatique et des dépenses publiques. Du discours « Le rôle des Entrepreneurs et des FFAA à l'heure actuelle » résulte la perception (au moins) de l'amiral Massera (1979, 41 ; ma traduction) d'une relation dialectique entre les rôles (ou postures de vie) des entrepreneur.se.s et des FFAA dans la marche de la renaissance du pays : « Les hommes des FFAA ont élu une profession dont l'objectif n'est pas la rentabilité » alors que ce n'était pas le cas de ce secteur contre lequel les FFAA avaient vanté leur dit prestige universel du désintéret. D'après Massera (1979, 106 et 108 ; ma traduction), l'économie devait se subordonner à la politique et ces deux à la morale : « Si c'était vrai que la politique est subordonnée à l'économie – comme le soutiennent les myopes de bonne et mauvaise foi – il suffirait de corriger

⁵³⁸ Selon Uriarte (1991), ni Videla ni Massera ni Agosti avaient initialement eu des capacités et/ou des intérêts de formuler des plans économiques propres. Le seul militaire qui avait exprimé des réticences à la nomination de Martínez de Hoz comme ministre d'Économie avait été, d'après ce journaliste, le général Viola qui avait proposé comme ministre l'économiste Lorenzo Sigaut.

les déviations économiques pour solutionner les conflits politiques, et nous tou.te.s savons que ce n'est pas le cas. [...] Uniquement le pouvoir politique est capable de terminer avec un état industriel et un état commerçant que l'on dirait paresser depuis plusieurs décennies dans son rôle démesuré d'entrepreneur, au détriment de son rôle véritable et essentiel de dirigeant. C'est pourquoi mon insistance à déployer dans toute sa dimension le PRN, car le Processus est, fondamentalement, l'instrument pour changer les points de vue, pour modifier les accents erronés où l'on débat l'effort, pour recréer un pays politique à la lumière de conceptions modernes, claires et efficaces. [...] Nous devons clarifier que l'union nationale doit être une volonté ferme, car nous ne travaillons pas pour être uni.e.s, mais nous travaillons car nous sommes uni.e.s. » D'après Canelo (2016, 44), l'inauguration du nouvel cycle historique de la part du PRN devait avant tout permettre de clore l'alternance persistante entre les gouvernements civils et militaires ayant caractérisé l'Argentine, en tirant des leçons des défaites des dictatures argentines précédentes et des expériences dictatoriales contemporaines dont la chilienne et l'uruguayenne étamées en 1973. Pour ce faire, le PRN avait établi qu'il fallait réaliser une action ferme sur deux niveaux : le socio-économique (avec principalement la politique économique) et le politique avec les deux grands objectifs de vaincre militairement ladite subversion et de concevoir une direction politique (un mouvement sinon un parti officiel) qui était à même de traduire sur le plan électoral et institutionnel les valeurs du PRN. Pour ce qui concerne le premier objectif, il faut noter que le rôle de ladite lutte antisubversive – dont ladite victoire avait impliqué l'extermination massive de presque tout type d'opposition – avait été fondamental dans la structure des tâches du PRN car elle avait été la ressource principale à la fois de la légitimité face à la société et de la cohésion des FFAA. De cette manière-ci, la lutte contre ladite subversion avait politiquement configuré le consensus antisubversif qui avait été alimenté par les enseignements desdites guerres antisubversives déroulées en Algérie et en Indochine par l'Armée française, par la Doctrine de Sécurité Nationale et par l'idée forgée entre 1962 et 1963 d'un bloc de militaires argentins (dits colorés et en opposition auxdits bleus) que les péronistes et lesdits subversif.ve.s étaient deux faces d'une même médaille. Plus particulièrement, Canelo (2016, 45-46) a détaillé que le consensus antisubversif avait impliqué une identité de conception autour à, au moins, trois questions. Premièrement, une conception commune sur la nature de la guerre où les FFAA étaient impliquées. Cette conception – nourrie par une culture politique de l'époque concevant la violence comme légitime pour résoudre les différences politiques - supposait qu'il s'agissait d'une guerre totale entre les FFAA et les ennemi.e.s subversif.ve.s en même temps qu'elle impliquait toute la société argentine. Deuxièmement, une acceptation des méthodes dites à la fois exceptionnelles et nécessaires pour vaincre cette guerre. Plus précisément, la criminalité de ces méthodes politiques les avait transformées en des actes de service sacrificiels des FFAA en offrande à la société argentine.

Troisièmement, la promotion d'une construction héroïque de la légitimité sur deux plans. D'un côté, au niveau institutionnel, la légitimité était gagnée par le bon militaire (concernant tant les subordonnés qui accomplissaient les ordres que les chefs qui les dispensaient) exhibant son esprit combattif et son adhésion sans réserve au dogme patriotique. De l'autre côté, sur le plan social, la légitimité devait être obtenue par une société reconnaissant les FFAA avant tout comme composées par des héros sacrifiés et vainqueurs d'une dite guerre sale. En ce sens, la victoire de la guerre contre ladite subversion avait été à la fois l'attribut principal possédé par les militaires dans le scénario politique et sa garantie d'impunité. Le second grand objectif politique permettant d'inaugurer un nouveau cycle historique avait donc consisté à traduire la victoire militaire en succès politique. Canelo (2016, 47) a affirmé que le politique – et non pas le militaire – avait été conçu par le PRN comme le plan où l'on jouait le succès ou la défaite de l'expérience refondatrice de l'Argentine. Cette chercheuse a affirmé que la question politique du PRN avait compris trois propos fondamentaux étroitement liés entre eux. Premièrement, la naissance d'héritier.e.s politiques exprimant les valeurs du PRN. Cette nouvelle leadership politique aurait dû substituer la direction populiste partisane et syndicale argentine présentée comme décadente avec un gouvernement dits des meilleur.e.s. Deuxièmement, le PRN avait proposé l'institutionnalisation de la présence des FFAA dans le gouvernement (un Quatrième Pouvoir ou un Pouvoir Corrégidor) par une réforme constitutionnelle en légalisant ainsi leur rôle d'arbitres politiques légitimes. Troisièmement, le PRN avait essayé de contrôler *et* promouvoir le consensus social et la participation des Argentin.e.s. Canelo (2016, 47-48) a en particulier noté que l'espace autorisé par l'exercice de la micropolitique du PRN avait été avant tout le niveau municipal car il n'assurait pas uniquement un contrôle capillaire de la société (homologue au contrôle que les FFAA avaient déployé sur le territoire national) mais l'échelle réduite de la municipalité avait également rendu cet espace adéquat à l'exercice d'une citoyenneté communale, apolitique et locale et à la formation de dirigeant.e.s à la fois héritier.e.s des valeurs du PRN et proches aux problèmes quotidiens des gens. En outre, la municipalité avait été conçue – grâce à l'exemple dictatorial chilien - comme un laboratoire pour tester le futur des élections locales devant entamer par ce niveau (suivi par les élections provinciales et finalement la nationale) et rendre possible aux FFAA une sortie politique. Cette remarque de Canelo a réorienté la manière dominante d'analyser l'organisation politique du PRN qui a été généralement expliquée en se référant à un plan répressif à deux faces afin de rendre compte du maintien des structures officielles et de la création, (estimée) en parallèle, d'un système de répression clandestin organisé en groupes cellulaires. De-là il a émergé l'idée que d'un côté il y aurait eu une répression légale et visible qui avait puni les opposant.e.s considéré.e.s comme récupérables et de l'autre, une répression illégale et invisible (clandestine) consistant dans la séquence de séquestration, torture et assassinat desdit.e.s

subversif.ve.s irrécupérables dans les CCD. Risler (2018, 78) a noté que dans ses tentatives d'identifier la légitimité avec la légalité (finalisées à justifier la légalité illégale de ses actions militaires, politiques, économiques et psychosociales), le PRN avait nécessité une reconnaissance et une acceptation de la part de la citoyenneté car la légitimation de ce régime militaire (assurant l'exercice continué du pouvoir) ne peut pas être pensée uniquement depuis des stratégies et des schémas juridico-institutionnels. Outre à la stratégie d'administrer la mort depuis ladite lutte contre la subversion (c'est-à-dire les manières à travers lesquelles le régime avait exercé systématiquement la coercition sur les corps par ledit terrorisme d'État), le PRN avait déployé des stratégies de gérer la vie en créant des politiques culturelles, éducatives et communicationnelles, à savoir un ensemble de techniques et d'instruments convoquant la population (tant civile que militaire) à participer et atteignant son appui et l'adhésion sociale – selon Risler (2018, 24) - par la régulation de ses attitudes, valeurs et comportements. D'après cette chercheuse, cette politique systématique et nationale - peu étudiée jusqu'à ce jour - du régime (qu'elle a traité comme une technologie de gouvernement de la population contenant un ensemble de techniques, procédures et savoirs orientés à influencer les esprits sociaux afin de conduire les émotions, imposer des comportements et modeler des attitudes et des valeurs) avait été orientée à réguler l'opinion publique et à discipliner la société afin d'éliminer quelconque type d'altération considérée comme une menace pour le *statu quo*. Je partage donc finalement l'idée de Risler et de Canelo que l'affirmation que le terrorisme d'État avait été mis en place sur la société civile avec le but d'annuler sa participation du scénario social doit être conçue comme une demi-vérité.

Pour étudier la relation entre la société et le régime dictatorial⁵³⁹, Laura Luciani (2009, 9) a souligné qu'il est important d'entendre comment les attitudes face au PRN s'étaient transformées au cours du temps. La chercheuse a estimé que ce type d'étude permet de comprendre comment les régimes autoritaires maintiennent une certaine part d'appui social qui n'est pas éternel mais plutôt inconstant, même si existant. Il s'agit, autrement dit, de réfléchir au problème de la légitimité et du consensus ainsi que de la résistance pendant les expériences répressives où les concepts même de consensus et de résistance réunissent et estompent des ensembles de pratiques, attitudes et comportements qui vont au-delà de l'appui fervent et de l'opposition frontale à un régime. Entendre dans un sens large le consensus et la résistance signifie alors qu'il faut considérer des comportements comme la résignation, l'apathie, l'obéissance volontaire aux normatives, l'indifférence, le désaccord passif et la prise de distance des citoyen.ne.s, c'est-à-dire des positionnements peu définissables, des actions

⁵³⁹ L'idée que les FFAA étaient revenue à imposer l'ordre comme l'avaient fait dans d'autres occasions a été l'un des éléments qui a permis à la communauté scientifique d'entendre pourquoi la société argentine ne s'était pas positionnée en faveur du maintien des institutions démocratiques et de la constitutionnalité (au moins) les jours après le coup d'État. D'après Luciani (2009, 17-18) l'on ne peut pas considérer cet élément comme le seul facteur explicatif d'autant plus si l'on conçoit la société comme un tout abstrait et homogène et donc sans considérer les motivations en accord à la classe sociale, le genre, la diversité générationnelle ou régionale, etc.

auxquelles l'on ne peut pas octroyer des connotations strictes et des attitudes qui ne peuvent pas coïncider avec des sens universels. Du moment où les intentions subjectives sont généralement peu identifiables, tant le consensus que la résistance doivent être comprises dans les cadres où elles s'étaient construites. Luciani (2009, 3) a cru qu'il faudrait premièrement entendre les mécanismes à travers lesquels le PRN cherchait à articuler sa propre légitimité. Autrement dit, il faudrait analyser comment le PRN s'était approprié d'instruments symboliques et matériels pour le maintien de son pouvoir. Deuxièmement, il est important d'examiner quel type de consensus avait recherché le régime, à savoir quels étaient les types de comportements et d'attitudes qu'il favorisait. Troisièmement, il est impératif de se rappeler que l'adhésion, la participation et l'appui – par-delà les formes adoptées – se construisent et redéfinissent selon les conjonctures spécifiques, car les attitudes et les comportements sont des pratiques historiques et sociales jamais complètement individuelle et elles se réalisent dans un tissu de relations intersubjectives dans un moment donné. Luciani (2009, 17) a rappelé que bien qu'il soit possible de rencontrer des personnes dont les attitudes sont généralement les mêmes dans des domaines différents, il est plus commun entendre que les personnes agissent, parlent et se comportent dans des rôles différents selon les espaces et les personnes avec lesquelles elles interagissent. Le consensus est, de plus, une construction qui a principalement à voir avec ce que l'on rend visible à l'autre. Pour cela, Luciani (2009, 21) a estimé que le consensus social ne peut pas se proposer comme un mode d'identification g n ine avec le régime mais plutôt comme des stratégies d'adaptation diverses et multiples à la conjoncture que les sujets vivent quotidiennement et les façons de celles-ci sont interpr t es socialement. Alors que la plupart d'analyses du consensus s'est focalis e sur les manières dont l'adhésion au PRN s'était construite (de manière unidirectionnelle) du haut par la manipulation, la contrainte et la terreur, il est impossible d'après Luciani (2009, 3-7) de considérer l'utilisation de l'apparat coercitif comme le seul moyen du maintien du pouvoir. D'autre part, il ne faut pas non plus considérer le consensus comme une expression spontan e ; il est plutôt le résultat d'une relation de pouvoir. En ce sens, la construction du consensus implique l'étude des façons dont les objectifs du PRN avaient coïncidé, dans des conjonctures donn es, avec les attentes sociales générales. Cela signifie que l'on ne nécessite pas une coïncidence pleine ou une adhésion g n ine au régime pour avoir du consensus. En l'occurrence, Luciani (2009, 17) a affirmé que l'adhésion aux valeurs proclam es par le PRN avait été plutôt une attitude flexible et oscillante entre l'acceptation et le dissentiment et qu'elle avait impliqué plus l'obéissance aux normes que l'appui fervent au régime. En conclusion, d'après Luciani (2009, 9), les FFAA, à la recherche –plus d'une adhésion tacite des citoyen.ne.s que de leur appui explicite et massif (comme c'est le cas de la stratégie de la mobilisation populaire), avaient assuré qu'elles étaient en train d'inaugurer une nouvelle étape dans l'Histoire argentine par la restitution des valeurs

essentielles impliquant la vigueur de la morale chrétienne, la tradition nationale et la dignité de l'être argentin.e ainsi que la sécurité nationale et la mise en place durable de l'ordre juridique, social et politique considérés comme perdus. Ladite guerre sale ou lutte contre la subversion qu'elles avaient été forcées à entreprendre pour le retour de la liberté de l'Argentine provenait d'un refus et d'une rupture avec le cercle vicieux que ce passé avait impliqué et qui entretenait une relation de proximité expérientielle des citoyen.ne.s et notamment d'une bonne partie de la classe moyenne : le vide politique, les divisions politiques conflictuelles, le désordre, le chaos, la corruption, la spéculation, la diffamation, la stagnation, la crise économique, la violence politique et le manque de contrôle de l'administration publique sur l'espace urbain (comme les problèmes liés aux poubelles, les nuisances sonores, ledit dérapage de la jeunesse, etc.) qui avaient été vécues comme ayant détruit (la vie quotidienne dans) le pays⁵⁴⁰. Le discours du PRN ainsi que des médias l'appuyant contenait également la promesse d'un avenir prometteur associé à la refondation de l'Argentine et dans lequel la participation (l'engagement dans le présent) de la population était nécessaire. Ce serment avait été résumé dans la consigne *Gagner le futur* (RISLER 2018, 192 et 196). La construction du futur – et, en particulier, du progrès, du bien-être et de la paix - impliquait d'après le PRN la foi, le temps et l'effort de tou.te.s les hommes et les femmes de bonne volonté qui habitaient l'Argentine (RISLER 2018, 198). D'après le PRN, la Constitution, le travail, la liberté, l'amour et le pays étaient pour tou.te.s, à savoir pour les personnes qui s'étaient engagées à construire l'Argentine petit à petit tous les jours, pour celles qui avaient une famille et la défendaient et pour celles qui ressentaient comme sienne la grande famille argentine ; en un mot, pour les personnes dites amies qui luttaient contre les ennemi.e.s défini.e.s en termes de bouleversement de l'ordre : non uniquement les membres des organisations de guérilla ou lesdit.e.s (plus confusément) subversif.ve.s, mais également les personnes corrompues, les délinquantes, les fraudeuses fiscales et celles qui conspiraient à l'encontre de citoyen.ne.s qui voulaient un pays meilleur (RISLER 2018, 200). Dans ce cadre, avaient eu lieu plusieurs types de stigmatisations. Par exemple, pour ce qui avait concerné ladite subversion, le PRN avait diffusé des courts métrages de propagande, des livres et des brochures qui avaient fait circuler des informations sur l'action de l'ennemi.e (RISLER 2018, 224).

Dans la première partie du chapitre 5 j'analyse la manière dont le PRN avait divisé le territoire national avec le but politique de rendre plus efficace son contrôle sur la population, vaincre militairement ladite subversion et gagner le support de la société qu'il avait finalement encouragée à participer à la vie sociale et politique du pays. Comme l'a soutenu entre autres Canelo (2016, 48-49),

⁵⁴⁰ Les médias de communication avaient traduit la contraposition entre passé et présent à travers l'emploi du binôme Hier/ Aujourd'hui ainsi qu'ils avaient mis en évidence l'idée que l'Aujourd'hui impliquait toujours une amélioration en relation au passé (RISLER 2018, 193). Cette idée avait été ré-performée également par les entreprises qui avaient transféré leurs succès au régime en mettant en avant le changement, le progrès et leur accord avec le PRN (RISLER 2018, 194).

pour résoudre la question politique, le PRN s'était lancé dans l'opération très difficile de construire un consensus intérieur dans un contexte où primait en revanche un conflit politique féroce entre trois fractions militaires dont les limites avaient été floues même si relativement stables au cours du temps. Une première fraction avait été qualifiée comme Dure car elle avait été composée par des généraux qui avaient occupé des postes clés de la structure répressive du PRN comme les Commandants des Corps de l'Armée de terre Carlos Guillermo Suárez Mason (I^{er} Corps), Ramón Genaro Díaz Bessone (II^{ème} Corps), Luciano Benjamín Menéndez (III^{ème} Corps), Santiago Omar Riveros (Instituts Militaires) et René Osvaldo Azpitarte (V^{ème} Corps), les Commandants II^{èmes} et les Chefs d'État Mayor de ces chefs, les généraux Acdel Vilas, Fernando Santiago, Carlos Dalla Tea et Jorge Olivera Rovere, le général et Chef de la Police de la Province de Buenos Aires Ramón Camps et le gouverneur de cette Province, le général à la retraite Ibérico Manuel Saint Jean ainsi que les hautes sphères de la Force Aérienne. L'identité et le pouvoir de ces généraux anticommunistes, antipéronistes et antipolitiques également connus comme les *Messieurs de la guerre* résidaient dans leurs responsabilités répressives. Pour cela, ils avaient défendu férocelement ladite lutte antissubversive comme un objectif exclusif du PRN en mettant en exergue le caractère souverain de l'expérience autoritaire et en rechassant tout rapprochement à quelconque des partis politiques – et surtout celui péroniste - qu'ils avaient responsabilisés du chaos argentin. Ces militaires croyaient de devoir envisager la fondation d'une Nouvelle République liée aux principes politiques fondamentales des traditions idéologiques nationalistes et corporatistes. D'après Canelo (2016, 78), ce corporatisme – présenté dans le *Projet National* de Bessone, une fois devenu ministre de Planification, et appuyé par d'autres Durs à travers un document réservé écrit par le Secrétaire Général de l'Armée de terre Olivera Rovere (subordonné direct de Suárez Mason) en mai 1977 et titré *Plan de la Nouvelle République* (CANELO 2016, 81-87) – s'était caractérisé par le mépris de la représentation politique partisane qui aurait dû être remplacée par la représentation (canaux du consensus et de la participation de la société) desdites entités intermédiaires tant de l'ordre civil (famille, associations, institutions et entités sociales) que de l'ordre politique (communes, départements, municipalités, Provinces et régions). Les Messieurs de la guerre étaient donc fortement opposés aux Politcards de l'Armée de terre - pour la plupart des membres de la Promotion 76 du Collège Militaire et fonctionnaires importants du PRN comme Roberto Viola, Antonio Domingo Bussi, Reynaldo Bignone, Horacio Tomás Liendo, José Rogelio Villarreal et Antonio Vaquero – qui avaient estimé que les organisations syndicales et les partis politiques pouvaient être des interlocuteurs précieux notamment car ladite lutte antissubversive, en tant qu'unique ressource de légitimation, était conçue comme insuffisante et dangereuse. Sur le côté économique, selon Canelo (2016, 50), tant les Politcards que les Durs avaient adhéré à l'étatisme, au développementisme et au corporatisme. Plus précisément, les

premiers défendaient l'intervention économique étatique et le renforcement de l'industrie de guerre stratégique pour le développement et la défense nationale. Par conséquent, ces deux fractions s'étaient généralement opposées aux propos de la politique économique libérale de la fraction militaire dite Modérée jugée par les Durs comme antiétatique et privatisatrice et par les Politicards comme peu compatible avec les objectifs politiques du PRN. Parmi les Modérés du PRN il y avait les généraux Jorge Rafael Videla, Alberto Harguindeguy et Leopoldo Fortunato Galtieri et le civil et ministre d'Économie entre 1976 et 1981 Martínez de Hoz, à savoir les membres du PRN avec les plus hautes fonctions de la structure gouvernementale et militaire. Ces hauts fonctionnaires partageaient outre à la réforme économique libérale, la ferveur pour ladite lutte antissubversive et l'idée de créer un Mouvement d'Opinion Nationale pour accomplir le but de créer une sortie politique. Canelo (2016, 52) a affirmé que le trait plus remarquable de ces Modérés n'avait pas été la cohérence idéologique mais leur permanence extraordinaire dans les postes occupés et le double rôle qu'ils avaient accompli au sein du gouvernement militaire : modérer le conflit interne entre les Durs et les Politicards et exprimer le seul projet consistant de la dictature articulant ladite lutte antissubversive avec la réforme économique libérale. Du même avis a été Risler (2018, 96 et 98) qui a estimé que le désaccord principal au sein des FFAA avait concerné la lutte entre libéraux et nationalistes pour la mise en place d'un nouvel modèle économique. Ce différend s'était d'après elle finalement aplani en faveur d'une droite libérale technocratique (unie par l'anti-populisme et la conscience que le péronisme n'était plus une barrière de confinement mais une porte d'entrée pour ladite subversion et l'infiltration idéologique) dirigés par Martínez de Hoz qui avaient appliqué un modèle orienté à l'ouverture de l'économie à la concurrence extérieure, à la libéralisation du marché des capitaux (à travers la réforme financière) et à la maîtrise de l'inflation. Toujours d'après Risler (2018, 99), le point consensuel principal au sein des FFAA avait été la définition de l'ennemi et l'objectif d'anéantir la subversion. À travers l'étude de la politique du zonage pour mieux gouverner l'Argentine, je traite l'utilisation (et complexification) du conflit interne du PRN opéré par la Marine où l'amiral Massera, dont il est connu qu'il avait des aspirations présidentielles, avait essayé de construire sa propre leadership en arrivant à confronter ouvertement (toujours au sein de sa stratégie politique) la définition du PRN tant de l'ennemi que de son anéantissement (entre autres) en organisant depuis l'ESMA un groupe de militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s sous un régime de captivité dit de récupération comme l'une des bases pour préparer sa version du MON qui aurait dû l'amener à futur à la présidence. Canelo (2016, 53), Borrelli (2008) et Uriarte (1991) ont en effet affirmé que la Marine de Massera, dédiée à atteindre ses propres objectifs institutionnels au détriment des autres FFAA par l'approfondissement des conflits internes à l'Armée de terre ainsi qu'en exerçant une forte critique à la politique économique des Modérés, s'était transformée dans l'un des principaux foyers d'instabilité

du gouvernement. Bien que rarement, la Littérature a noté que les *Chevaliers de la Mer* avaient mis à profit et incrémenté l'inédite importance de la Marine que la distribution tripartite du pouvoir étatique lui avait octroyé. En mettant l'accent sur le but de conquérir des espaces politiques, cette Littérature a généralement noté que la Marine de Massera avait essayé de bloquer le pouvoir de l'Armée de terre par tous les moyens y compris par le CCD qu'elle avait construit dans l'ESMA. La troisième partie du chapitre 5 je l'ai donc organisée d'une façon à rendre compte tant du Casino des Officiers - comme l'on a généralement entendu la spatialité enfermée du CCD opérant dans ce territoire et que moi j'aborde en étages - que dudit dehors de ce CCD qui comprenait et excédait le terrain vaste de propriété de la Marine. Concentrer mon regard en dehors du Casino des Officier me permet avant tout d'écouter les témoignages des militantes de Montoneros détenues disparues qui avaient dénoncé leurs captivités dans l'ESMA (ayant compris leurs expériences de *sortir avec leurs ravisseurs*) et d'entamer à assumer une position critique par rapport à l'entendement de la détention dans les CCD comme, uniquement, un enfermement. En tant que forme de répression étatique, la captivité dans les CCD a été réduite – par le concept de terrorisme d'État – à une condition statique et complètement inerte : les personnes étaient entrées de force (par la séquestration) dans les CCD et, après la soumission à des tortures finalisées à les détruire personnellement et collectivement (au sens d'éliminer tant la culture transgressive que les liaisons solidaires ayant caractérisées l'époque de la fin des années 1960 et du début des années 1980 et parmi lesquelles il y avait également les organisations politico-militaires), elles n'avaient généralement pas pu sortir car les FFASA les avaient assassinées. Si au début de ce chapitre j'essaye donc de rendre compte de ladite lutte antissubversive comme l'un des objectifs politiques du PRN et raison avant tout politique et symbolique (même si des séquestrations pour des raisons économiques et/ou vindicatives personnelles avaient eu lieu) des entrées dans les CCD des personnes séquestrées⁵⁴¹, dans la troisième partie j'aborde le circuit répressif de la Marine dans la Zone Nord de la Grande Buenos Aires composé, outre à l'ESMA, par plusieurs *casas-quintas*. Cela me permet, dans le chapitre 6, d'enrichir l'analyse de la dynamique socio-spatiale de l'ESMA que je l'étudie par rapport à d'autres lieux où des détenu.e.s disparu.e.s – notamment ceux et celles qui avaient eu accès audit processus de récupération mis en place par le groupe spécial opérant dans le CCD de l'ESMA connu comme GT3.3.2 - avaient circulé : le Centre Pilote de Paris, les Ministères de Relations Extérieures et Culture et de Bien-Être Social, les bureaux de presse de Massera, les organisations de DH au sein et en dehors de l'Argentine infiltrées par le GT3.3.2, les agences immobilières du GT3.3.2, les appels téléphoniques et les visites des détenu.e.s disparu.e.s chez leurs proches, les tours en voiture des

⁵⁴¹ Une limite de ma thèse concerne l'étude approfondie en particulier du territoire entourant l'ESMA et comprenant plus particulièrement les voisin.e.s du CCD, les passant.e.s et le personnel assigné à d'autres zones du site.

détenu.e.s disparu.e.s escorté.e.s par leurs ravisseurs dans les rues de la Capitale Fédérale et lesdites sorties de loisir (restaurants, discothèques, hôtels, *casas-quintas*, boutiques, bar, villes étrangères) des détenu.e.s disparu.e.s ou en liberté vigilée avec ou pas leurs ravisseurs. Ma recherche ne peut pas - pour des raisons d'espace, temps et informations - atteindre tous les espaces où les détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA avaient circulé pendant leurs captivités. En ce sens, une limite importante de mon analyse sur la circulation des détenu.e.s disparu.e.s de l'ESMA concerne la nécessité d'une étude plus approfondie et ponctuelle sur les déplacements des détenu.e.s disparu.e.s depuis des commissariats - utilisés comme des dépôts temporaires des personnes séquestré.e.s - ou des logements loués à des particulier.e.s par les FFASA et transformées en maisons opérationnelles disséminées dans la Capitale Fédérale pour rendre plus massives la répression étatique et l'ESMA (GIACOBBE 2019), entre les CCD de la Marine et l'ESMA et entre les CCD gérés par d'autres FFASA et l'ESMA. Dans le cas de détenues disparues enceintes, ces déplacements ont été expliqués car dans l'ESMA le personnel du CCD avait mis en place une sorte de maternité clandestine. D'autres détenu.e.s disparu.e.s ont expliqué leurs passages d'un ou plusieurs CCD à l'ESMA pour des raisons impliquant soit les informations qu'ils ou elles auraient pu donner sous torture pour bénéficier aux actes répressifs des groupes spéciaux opérant dans l'ESMA soit le prestige acquis par chacune (ou au sein de l'une) des FFASA (par rapport aux autres corps) de garder en otage – comme une trophée de guerre – un.e militant.e estimé.e important.e. J'aborde ces trois explications de la circulation des détenu.e.s disparu.e.s⁵⁴² en les lisant en même temps toujours par rapport au discours ou processus de visibilisation et dénonciation des violations aux DH et notamment de la violence sexuelle perpétrées par les ravisseurs à l'encontre des détenu.e.s disparu.e.s. Ainsi, avant d'entamer cette partie finale de la thèse où j'expose ma propre analyse politique des dénonciations de la violence sexuelle dans l'ESMA, j'aimerais revenir avec un petit résumé sur les résultats analytiques de la première partie de la thèse. Ici, j'ai remarqué que la dénonciation de la violence sexuelle au sein du discours de DH (y compris dans ses formes académiques) s'est concentrée avant tout sur la question du vol des bébé couplé à l'assassinat de leurs mères détenues disparues (avec l'argument du butin de guerre) et sur le

⁵⁴² Une autre raison que j'ai rencontrée pour expliquer les entrées et les sorties des détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA a concerné le manque d'infrastructure spécifique y compris la désarticulation d'autres CCD. Pour aborder ce phénomène de la circulation, il est nécessaire un mappage qui rend compte des temporalités, des spatialités et des gestions des différents CCD des FFASA, leurs conflits et leurs collaborations ponctuelles. L'ancien militant du PRT-ERP et caporal de l'Aviation détenu disparu le 15 juillet 1977 et actuel coordinateur du Site de Mémoire de (600, rue) Virrey Cevallos (dans le quartier Montserrat de la Capitale Fédérale) Osvaldo López a expliqué que ce CCD – où étaient passé environ 100 détenu.e.s disparu.e.s - était géré par un groupe spécial du Service de Renseignement de la Force Aérienne Argentine. Tout en mettant en exergue que les locataires ne pouvaient pas modifier les propriétés sans le consentement des propriétaires, López (in GIACOBBE 2019) a remarqué que la maison de Cevallos avait été préparée comme un CCD grâce à la réalisation d'une plateforme pour habiller le garage et interconnecter tous les étages (vu que le bâtiment était constitué par des logements indépendants). Ce CCD avait commencé à fonctionner en 1977 et sa désarticulation avait daté de la fuite nocturne de López après une dizaine de jours de sa détention. López (in GIACOBBE 2019) a affirmé que tant la Régionale de Renseignement de Buenos Aires que le groupe spécial de Virrey Cevallos (connectées entre autres entre elles) avaient un espace de torture dans l'ESMA. Il a également noté que les séquestré.e.s de Virrey Cevallos avaient même passé un certain temps dans l'ESMA avant d'être transféré.e.s de nouveau à la Force Aérienne.

continuum de violence sexuelle (avec l'argument du corps féminin comme un champ de bataille) dans le cadre de l'enfermement. Cette perspective de genre a sans doute contribué à transformer la façon dont l'on avait initialement compris le traitement des détenues disparues au sein du CCD de l'ESMA, à savoir leurs expériences de captivités traduites dans le domaine de la Justice dans les concepts juridiques de tourment et torture ; pourtant, dans sa bataille pour rendre visibles les expériences de violence sexuelle souffertes et dénoncées par les anciennes militantes détenues disparues, elle est restée coincée à mon avis dans la perspective répressive des FFASA (le point de vue ou le camp – au sens bourdieusien – dans et selon lequel bougeaient les ravisseurs unis dans ladite lutte contre la subversion) où le traitement – les dynamiques relationnelles entre ravisseurs et détenu.e.s disparu.e.s – a été organisée selon le principe de la territorialisation de la répression. Afin d'analyser la répression politique *et* de genre (c'est-à-dire des sujets captifs identifiés comme femmes *et* militantes) la Littérature (que j'ai analysé) a en effet fait recours à l'argument des corps féminisés et politisés comme un champ de bataille que des hommes de bandes opposés et compétitives ont visé à conquérir et à domestiquer, voire à célébrer et à exposer comme des trophées de guerre pour se célébrer eux-mêmes et affirmer et accroître leur autorité. Dans ce cadrage, la domestication ou féminisation des détenu.e.s disparu.e.s a été conçue comme une tendance à s'identifier dans (les désirs, aspirations, valeurs de) ses propres ravisseurs et donc comme une forme de colonisation de soi-même et une impossibilité, plus qu'une entrave – pour suivre l'idée de Lonzi ([1970] 2017) - à développer en liberté, voire de manière autonome si bien relationnelle, un soi-même (pour cela) authentique. Cette identification des détenues disparues avec leurs ravisseurs a été à la fois soutenue et niée dans la Littérature (et en particulier par LEWIN et WORNAT 2014) dont le but était de rendre visible la violence sexuelle dans l'ESMA en s'appelant, respectivement, au syndrome de Stockholm et à la réduction à esclavage sexuel comme les visages cachés dudit suspect de collaboration et/ou trahison (où l'identification idéologique des militantes détenues disparues serait prouvée ou démentie par l'existence ou pas du sentiment d'amour dans le couple formé par une détenue disparue et l'un de ses ravisseurs) que le GT3.3.2 avait fait circuler dans l'ESMA et qui s'était par la suite prolongé en dehors de ce CCD, jusqu'à nos jours. Comme je l'ai déjà remarqué, cette perspective présente un problème par rapport à son traitement de la question de l'amour dans les CCD. En l'occurrence, elle a fait valoir que l'on peut comprendre comme des relations amoureuses uniquement celles qui ont lieu quand les personnes impliquées partagent ou pratiquent (à différents degrés) la même idéologie, valeurs et pratiques politiques. Cette compréhension-ci est réductive car elle ne prend pas en compte qu'un modèle de sociabilité hétérosexuelle : le *compañerismo* analysé dans la partie II de cette thèse. De plus, cette vision pourrait même terminer pour légitimer que s'il y eut des contacts sexuels consentants et/ou amoureux, ceux-ci auraient forcément impliqué une conversion idéologique de la

détenue disparue (malléable) à la faveur du militaire (sculpteur). Je rappelle que celle-ci avait été une idée significative et socialement partagée du discours du PRN pendant les années 1970 pour expliquer le phénomène de politisation radicale des femmes et que j'ai déconstruit dans le chapitre 4. Pour essayer de construire un chemin à même d'aborder les témoignages de violence sexuelle des militantes de Montoneros détenues disparues et essayer de démanteler la structure dudit suspect de collaboration j'ai décidé de commencer à mettre en doute la pertinence du concept de zone grise pour penser la captivité de ces militantes péronistes qu'outre à avoir été des victimes de violence sexuelle avaient plus largement eu accès audit processus de récupération. Ce faisant, je soulève le dilemme de la condition paradoxale (de l'analyse) du traitement à la fois inhumain et préférentiel, voire de la captivité privilégiée de ces détenues disparues entendue comme résultante des relations perverses qu'elles avaient eu avec leurs ravisseurs dans et en dehors de l'ESMA.

Chapitre 5 : Le terrorisme d'État à travers l'École Mécanique de la Marine

La lutte contre la subversion du PRN puisait ses racines idéologiques tant dans la Doctrine de la Guerre Révolutionnaire (ou Doctrine de la Contre-insurrection) développée par l'Armée française après son expérience dans les processus de décolonisation en Indochine (1946-1954) et en Algérie (1954-1962) que dans la Doctrine de la Sécurité Nationale des États-Unis. En 1957, le gouvernement militaire argentin avait plus en particulier adopté la Doctrine de la Guerre Révolutionnaire, c'est-à-dire une théorie de la lutte contre ladite subversion élaborée par les militaires français depuis leurs expériences dans les guerres colonialistes. En suivant Risler (2018, 46), cette Doctrine avait obtenu une grande acceptation car une bonne partie des militaires argentins avaient interprété le conflit entre péronisme et antipéronisme comme une version locale du conflit entre le communisme et l'anticommunisme. Entre 1958 et 1962, des échanges entre les Armées française et argentine avaient eu lieu avec d'un côté l'envoi de militaires argentins dans un centre d'entraînement pour ladite guerre antesubversive créé par le ministre français de la Défense Jacques Chaban-Delmas (ROBIN 2003) et de l'autre l'invitation de militaires français pour enseigner les méthodes antesubversives dans l'École Supérieure de Guerre de l'Armée de terre⁵⁴³. Entre 1959 et 1960, une mission militaire française permanente avait été installée dans le 12^{ème} étage du siège de l'État Mayor de l'Armée de terre - alors que les assesseurs militaires états-uniens avaient occupé, jusqu'au 2009, le 13^{ème} étage (RISLER

⁵⁴³ En suivant les panneaux situés dans le Musée Site de Mémoire ESMA, les techniques de la guerre contre-révolutionnaire avaient été enseignées également dans l'École de Guerre Navale de la Marine (un institut de formation pour les officiers) où des parties du film *La Bataille d'Alger* (1966) de Gillo Pontecorvo (montrant l'armée colonialiste française déjouant l'organisation du Front de Libération Algérien à travers la séquestration, la torture et la disparition de personnes) avaient été projetées.

2018, 47) – avec le double but d’apporter de l’assistance technique aux FFAA et d’entamer à concrétiser le désir de resserrer les liaisons d’amitié et de coopération entre ces deux pays. Deux instructeurs sont cités dans la Littérature concernant les études sur les sources de la doctrine de guerre adoptée par le PRN : le général Paul Aussaresses et le colonel Roger Trinquier. Ces deux militaires avaient enseigné les méthodes antissubversives en Argentine depuis l’époque de la guerre en Algérie, puis dans les écoles militaires états-uniennes et ensuite dans le centre de formation de Manaus regroupant au Brésil les officiers latino-américains. Trinquier avait élaboré la première doctrine de la lutte contre ladite subversion qui avait été publiée en 1963 à Buenos Aires par la maison d’édition Rioplatense avec le titre *La guerra moderna*. Ce livre avait été l’un des manuels les plus populaires de la contre-guérilla au sein de l’Armée de terre argentine. En suivant Risler (2018, 47), Trinquier avait défini la subversion comme un ensemble d’actions de toutes sortes (politiques, économiques, psychologiques, armées, etc.) qui visaient à la fois la prise du pouvoir et le remplacement d’un système établi par un autre. Dans cette nouvelle conception de la guerre - caractérisée comme moderne, totale ou en conflit permanent - avait émergé l’idée d’un.e ennemi.e difficile à localiser car il ou elle était mêlé.e dans la population. C’était ainsi difficile de définir l’ennemi.e car aucune frontière matérielle ne les séparait des ami.e.s. La limite entre les ami.e.s et les ennemi.e.s traversait la Nation, le peuple y compris une même famille. Ce fait d’être caché.e dans la population avait figuré l’ennemi.e comme une menace permanente pour le maintien de l’ordre intérieur (la sécurité) constituant la préoccupation majeure de la politique de la Défense Nationale. Substituant le 13 mars 1960 la Doctrine de Défense Nationale du premier gouvernement de Juan Perón⁵⁴⁴, le Plan CONINTES adopté par le gouvernement de Frondizi avait été la première application argentine des idées de la Doctrine de Guerre Révolutionnaire française. Le respect de ce plan avait signifié plus concrètement la déclaration d’illégalité de toute grève ou manifestation, la militarisation des centres et des villes principales du pays et l’autorisation des FFAA à réaliser des perquisitions et des détentions sans respecter les normes constitutionnelles. Jusqu’au 13 mars 1960, les activités considérées comme terroristes avaient été enquêtées par la Police et jugées par la justice ordinaire ; depuis cette date et jusqu’au 1^{er} août 1961, le décret n°2638 avait en revanche soumis les Polices provinciales et de la Capitale Fédérale à l’autorité des FFAA, le pays avait été divisé en zones de défense à l’encontre de ladite subversion (un type de délit différencié du délit commun) et, avec

⁵⁴⁴ En suivant Risler (2018, 48), jusqu’à l’arrivée de Juan Perón au gouvernement la politique de la Défense Nationale était définie par le cadre légal de la Constitution Nationale et les lois militaires n°3318 « Organisation de l’Armée de la République » et n°4031 « Organisation de l’Armée Nationale ». Si en 1941 la Direction Générale de Fabrications Militaires avait été créée avec l’objectif premier de fournir aux FFASA du matériel de guerre et de logistique, en 1948 avait été réglemantée par la loi de Défense n°13234 « Organisation de la Nation en temps de guerre » la première loi de défense de l’Argentine qui se fondait, plus précisément, sur l’hypothèse de conflits possibles avec les pays frontaliers : la Doctrine de la Défense Nationale.

le décret n°2639, le gouvernement avait créé des Conseils de Guerre⁵⁴⁵ chargés de juger les accusé.e.s d'activités subversives (GORZA 2017, 79). Ces accusé.e.s avaient finalement gagné leurs libertés avec l'amnistie du 12 septembre 1963 sous le gouvernement d'Illia. Ces mesures liées au concept de l'ennemi.e intérieur.e, outre au fait d'avoir entamé à accroître le rôle des FFAA dans le maintien de la sécurité intérieure, avaient institutionnalisé l'idée que l'ennemi.e se camouflait et se fondait dans les masses avec l'aide de la population elle-même (CASTRONUOVO 2016).

L'obtention d'information par un système d'espionnage (toujours plus organisé) censé connaître la structure organisatrice de l'ennemi.e intérieur.e avait été transformée au fur et à mesure dans un problème fondamental en Argentine à la même époque où, d'un côté, la politique étrangère des États-Unis se caractérisait par le déploiement d'une stratégie de contention mondiale (RISLER 2018, 52) interprétant tout conflit avec une perspective planétaire hantée par les avances des Soviétiques dans l'élargissement de ses zones d'influence (l'infiltration de ses agent.e.s dans les pays les intéressant, voire la pénétration dans la population d'idéologies étrangères provenant du bloc soviétique et communiste) visant la subversion des pouvoirs institués et l'instauration du communisme (GORZA 2017, 80). De l'autre côté, l'expérience militaire française provenant des processus de décolonisation et de la guerre révolutionnaire avait construit un regard sur la population comme une menace pour l'ordre intérieur en raison de son appui possible aux luttes de libération et donc aussi comme un moyen d'expansion de l'insurrection (RISLER 2018, 61). Si d'une part Castronuovo (2016, 63) a rendu compte de la très probable existence d'un appareil de renseignement policier déjà en septembre 1955 à travers lequel la Révolution Libératrice avait enquêté et poursuivi les péronistes jusqu'à en assurer leur détention, Risler (2018, 49) a rappelé d'autre part que l'année 1956 avait constitué un nœud gordien pour la structuration de l'appareil de renseignement argentin car l'on avait créé les agences étatiques provinciales comme la Centrale de Renseignement de la Police de la Province de Buenos Aires, le Département d'Informations de la Police de la Province de Córdoba⁵⁴⁶ ainsi qu'un

⁵⁴⁵ En Argentine, les régimes répressifs s'étaient souciés d'encadrer leurs actions dans la légalité. Les Conseils de Guerre ordinaires étaient régulés par le Code de Justice Militaire (établi dans l'art.29 de la Constitution Nationale et créé par la loi n°14.029 en juillet 1951) et ils étaient mis en œuvre par les tribunaux et les autorités militaires que ce même Code déterminait. Les premiers remontent à la suite du soulèvement de juin 1956 entêté par le Général Juan José Valle contre le gouvernement du Général Pedro Eugenio Aramburu. Ces informations ont été tirées de l'Archive Provinciale de la Mémoire de Córdoba que j'ai visité en septembre 2019.

⁵⁴⁶ Dans le Département d'Informations de la Police de la Province de Córdoba avait fonctionné une brigade anti-guerrillero.a.s. Cette division spéciale « D-2 » avait été créée pour poursuivre et réprimer les délits généralement définis comme Subversion. Déjà depuis 1940, ces bâtiments de la Police avaient servi comme des espaces de détention et persécution de militant.e.s politiques. Depuis 1974, le D-2 était devenu le nœud central entre la Police et les FFAA permettant d'exécuter la répression illégale. Dans cet espace au centre de la ville de Córdoba transformé en Archive Provinciale de la Mémoire (à savoir, un Espace de la Mémoire et une Archive conservant des documents liés à l'actionner dudit terrorisme d'État et à la lutte en défense des DH dans la Province de Córdoba comme des livres prohibés par la dictature, des publications journalistiques, des disques, des brochures, etc. allant de la période du Plan CONINTES à 2007) il est à ce jour exposé - grâce à une préalable travail de sélection parmi les plus de 4000 Livres de Garde (*Libros de Guardia*) collectées lors d'enquêtes réalisées entre 2008 et 2013 pour récupérer des documents auprès plusieurs services étatiques comme le Service Pénitencier - un registre des poursuites pénales effectuées de façon massive et systématique par l'État dans le cadre de la persécution politique et idéologique mise en place à Córdoba pendant les années 1960 et 1970. Le « Registre d'Extrémistes » composé par des milliers de photographies prises de face et de profil à des personnes par la Police de la Province de Córdoba (dont il faut rappeler que parmi ses membres, certains avaient participé au Commande Libérateurs d'Amérique et à la Triple A) témoigne de la production prolifique et efficace de documents destinés à être partagés parmi les différentes forces de sécurité (ladite Communauté

système de coordination à niveau national, à savoir le Secrétariat de Renseignement de l'État. Depuis le début des années 1960, la répression de la gauche et des groupes les plus radicaux en Amérique Latine engagés dans la guerre de guérilla (donc également les péronistes) avait commencé à être exercée sous le parapluie moins de la Doctrine de la Guerre Révolutionnaire et toujours plus de la Doctrine de Sécurité Nationale⁵⁴⁷ en vertu de laquelle la sécurité régionale ou continentale (en tant que somme des sécurités intérieures de chaque pays) avait été transformée dans une prolongation de la sécurité nationale des États-Unis grâce aussi à une grande quantité d'argent que ces dernières avaient délivré pour le développement de programmes d'assistance militaire (entraînements dans des instituts différents, missions de conseil et d'assistance aux officiers, rencontres formatifs, crédits et accords bilatéraux pour l'achat de matériaux militaires) depuis la Révolution Cubaine⁵⁴⁸ (SAN JULIAN 2017, 117) ainsi que des plans de développement local et de lutte à l'encontre de la pauvreté dont le cas paradigmatique avait été le programme d'aide économique, politique et social mis en place en Amérique Latine entre 1961 et 1970 et nommé Alliance pour le Progrès-Sécurité des biens, des personnes, de l'État et développement. Les FFAA avaient adhéré à la Doctrine de Sécurité Nationale en 1962 en définissant tant la subversion (tout projet politique concernant le justicialisme, le socialisme, le communisme et/ou le marxisme) que le concept de guerre intérieure (ou combat contre l'ennemi.e interne) à intérêt international. Les conflits nationaux et régionaux étaient lus à la lumière du grand conflit entre l'Occident et le Monde Socialiste en ignorant le fait que les luttes nationales n'étaient pas forcément orientées à construire des pays alignés au bloc communiste (CALVEIRO 2006, 365). Non content de la décision du président Illia de ne pas intervenir dans l'invasion nord-américaine de Saint-Domingue entamée le 28 avril 1965 et terminée en septembre 1966 (Opération

Informative) afin de réaliser la persécution politique et idéologique (en même temps que cette documentation était occultée aux proches, ami.e.s et proches qui cherchaient des informations sur les personnes séquestré.e.s et – pour cela - disparu.e.s). Une fois photographié.e.s, des dossiers étaient créés par la Police sur ces détenu.e.s rendant (un) compte de leurs antécédents personnels, familiaux et professionnels. Ces dossiers étaient complétés par des données obtenues à travers des interrogatoires cruels nommés Déclarations. Avec ce travail réalisé dans le D2 (qui, avec le début du PRN avait commencé à être utilisé comme une partie du circuit répressif de CCD), la Police Fédérale élaborait des « Dossiers d'Identité ». Le 15 juin 1977, le D-2 avait été transféré dans la rue Vélez Sarsfield 748 où fonctionnait le commissariat n°10 et, à la fin de 1980, une partie de celui-ci avait été déménagé dans la rue Mariano Moreno 222. Depuis 1980 et jusqu'à la fin de son fonctionnement en 1983, le D-2 avait continué à exister avec un nouvel nom : Direction Générale de Renseignement.

⁵⁴⁷ Risler (2018, 52-53) a noté qu'en 1964 l'Argentine avait signé un accord avec la France qui avait facilité l'établissement dans le pays de militaires français liés à la guerre d'Algérie et à l'OAS. Exclues des Forces Armées françaises et obligés à l'exil, le fondateur de la Triple A López Rega les avait personnellement invités dans les années 1970 (GONZÁLEZ JANZEN 1986). Malgré cet accord, la chercheuse a affirmé que depuis la moitié des années 1960, la Doctrine de Sécurité Nationale était devenue le guide en matière doctrinaire pour les militaires latino-américains. Elle a aussi rappelé que si bien il y avait une filiation idéologique entre cette doctrine états-unienne et celles des armées latino-américaines, celle-ci ne peut pas être interprétée comme une transposition mécanique.

⁵⁴⁸ Il faut préciser que le processus de création d'une défense du continent américain n'avait pas entamé dans les années 1960. Parmi les différentes institutions qui avaient émergé déjà dans les années 1940, il faut mentionner le Traité Interaméricain d'Assistance Réciproque de 1948 qui, dans son art.3, spécifiait que face à une attaque armée contre un État américain les parties contractantes se compromettaient à aider l'État affecté. Signé par Juan Perón en 1950, ce traité clé pour l'unification américaine en termes de politique militaire avait impliqué l'intégration des institutions militaires latino-américaines dans un bloc militaire dirigé par les États-Unis et orienté à consolider la paix et la sécurité internationale et interaméricaine face à des invasions ou à des attaques armées ainsi que ses relations d'amitié et de bon voisinage.

Power Pack)⁵⁴⁹ ainsi qu'en se constituant en l'entité légitime à occuper le vide de pouvoir laissé par une classe dirigeante divisée et absente (MARTÍNEZ 2017) face au fort climat de conflictualité social, les FFAA entêtées par le général Onganía et soutenues par des secteurs conservateur.trice.s chrétien.ne.s et les développementalistes lié.e.s aux multinationales avaient organisé un coup d'État qui avait finalement permis aux plans économiques dirigés par le Fond Monétaire International et la Banque Mondiale ainsi qu'à la Doctrine de Sécurité Nationale de s'installer en Argentine. Le général avec plein pouvoirs élu par la trinité divine avait développé le premier projet politique, culturel, économique et social des FFAA qui tentait de normaliser le pays sans avoir recours aux institutions politiques traditionnelles. Onganía avait réalisé la première tentative d'institutionnaliser les FFAA comme un Quatrième Pouvoir - non uniquement arbitre et correcteur des autres pouvoirs constitutionnels mais aussi dirigeant du système politique – en subvertissant le principe de subordination militaire au pouvoir civil⁵⁵⁰ (SAN JULIAN 2017, 119). Les officiers militaires avaient été envoyés à l'École des Amériques de Fort Gulick à Panamá⁵⁵¹ où ils avaient renforcé l'idéologie anticommuniste. Ces pratiques, enseignées à plus de 64'000 soldats et policiers de Chili, Guatemala, Argentine, Pérou, Uruguay, Nicaragua, El Salvador, Mexique et Honduras étaient les seules estimées en mesure de maintenir la sécurité intérieure et l'ordre du système. À la traditionnelle lutte armée s'était ainsi associée la lutte idéologique dans laquelle la population civile nationale avait été considérée à la fois comme une cible et un objectif de l'action militaire et le territoire national avait été transformé dans un champ de bataille. Les militaires, autrement dit, avait commencé à considérer que l'insurrection des groupes ennemis pouvait réussir uniquement s'ils pouvaient compter avec l'appui de la population (RISLER 2018, 62). Toute la population, par conséquent, aurait dû être sous le contrôle des FFAA en même temps qu'elle avait été transformée en un instrument de ses actions pour gagner la guerre. Les actions pour contrôler la conscience populaire étaient avant tout l'infiltration, le sabotage, le harcèlement et les actions psychologiques et civiques (SAN JULIAN 2017, 121). L'obtention d'information était conçue comme un pièce maîtresse de la stratégie militaire, un apport nécessaire pour identifier et localiser lesdits éléments subversifs de la société et ensuite les déstabiliser définitivement en les isolant pour les rendre extrêmement vulnérables à l'action offensive. Cette vulnérabilisation devait se concrétiser à travers une pression constante,

⁵⁴⁹ La majorité de l'Organisation des États Américains (institution créée en 1948) avait appuyé, suite à une première intervention unilatérale états-uniennes dictée par le président Lyndon Johnson, l'*Operación Limpieza* afin d'éviter une « deuxième Cuba » - c'est-à-dire le gouvernement de Juan Bosch du Parti Révolutionnaire Dominicain - dans les Caraïbes. Les forces états-uniennes (42'000 marines) avaient été progressivement substituées par la nouvelle Force Interaméricaine de la Paix, le 23 mars 1965 qui avait envoyé des troupes depuis le Honduras, le Paraguay, le Nicaragua, la Costa Rica et El Salvador. La FIP – qui avait été dissoute en 1967 – avait été également appuyée par le Chili, le Pérou, le Mexique, l'Uruguay et l'Équateur.

⁵⁵⁰ La Doctrine de Sécurité Nationale octroyait deux caractéristiques aux FFAA : l'indépendance des pouvoirs constitutionnels et le rôle (auto-attribué) de procureur, juge et exécuter de quelconque gouvernement élu par les citoyen.ne.s (MARTÍNEZ 2017).

⁵⁵¹ Le Centre d'Entraînement Latino-Américain de l'Armée des États-Unis avait été créée en 1946 à Panamá. Géré par le Département de la Défense des États-Unis, il avait été renommé en 1963 École des Amériques. En 1984, cette École avait été transférée en Géorgie (États-Unis) et depuis 2001 elle est connue comme Institut de Coopération pour la Sécurité Hémisphérique (RISLER 2018, 54).

l'affaiblissement total d'appui (intérieur et extérieur) aux organismes (dits) subversifs et une augmentation d'appui (intérieur et extérieur) aux opérations militaires. Cela aurait limité considérablement la liberté d'action des dit.e.s subversif.ve.s et amplifié celle des militaires.

Avec le coup d'État du 24 mars 1976, les FFAA – gardiennes de l'ordre intérieur et agentes politiques du futur développement du pays - avaient mis en place une version locale de la répression la condensant dans des règlements, directives et plans dont la plupart étaient secrets, confidentiels ou réservés. Plus en particulier, pour ce qui concerne la répression de l'activité politique⁵⁵², la Junte Militaire – composée par les chefs des trois FFAA - avait premièrement dicté le décret n°6 avec lequel elle l'avait suspendue (y compris pour les partis politiques) tant au niveau national que provincial et municipal (CANELO 2016, 53). Ensuite, en juin 1976, trois autres lois avaient été dictées : le décret-loi du Pouvoir Exécutif National (le cabinet ou gouvernement ministériel situé en dessous de la Junte Militaire) n°21323 qui disposait que toute activité politique était suspendue sous la menace de répression et la loi n°21322 (complétée ensuite par la loi n°21325) qui dissolvait et/ou déclarait illégales, outre aux groupes armés, également beaucoup d'organisations politiques, syndicales et étudiantes (comme le PST). Canelo (2016, 54) a noté qu'en 1977 le PRN avait cependant promulgué la loi n°21699 qui prorogait les mandats des autorités partisans en reconnaissant la survie des organisations politiques, de leurs autorités et structures. Cela parce que, d'après l'auteure, le PRN avait appris des dictatures argentines précédentes les risques d'interdire totalement l'activité politique dans la société. Ainsi, des portes ouvertes pour la préservation de certains espaces politiques avaient existé au sein desquelles le PRN avait pu à la fois contrôler et promouvoir la participation et le consensus social. Finalement, Risler a remarqué que le PRN avait étayé sa lutte contre ladite subversion par des décrets et des lois mais aussi par des actions de communication et des coordinations interarmées dans l'exécution d'opérations de renseignement finalisées à construire une Communauté Informatrice sous la conduction centralisée de la SIDE. La SIDE dépendait directement du PEN et son activité était régulée par le décret-loi « S » (secret) n°20195 émis le 28 février 1973 sous le gouvernement du général Lanusse (RISLER 2018, 135). Organisme technique (et non répressif) intégré à la Centrale Nationale de Renseignement, composé de personnel militaire et civil ainsi que dirigé par un officier supérieur des FFAA désigné par le PEN, ses missions étaient la réalisation d'activités informatives et la production de Renseignement d'État pour la Sécurité Nationale. Pendant la dictature, les responsables de la SIDE avaient été les généraux de division Carlos Alberto Martínez en 1976 et Carlos Enrique Laidlaw en 1977. La SIDE était censée produire

⁵⁵² D'autres politiques du PRN avaient affecté l'activité professionnelle et syndicale : les lois n°21260, 21261 et 21263 avaient établi le licenciement massif de travailleur.se.s pour des raisons de sécurité, suspendu le droit à la grève et annulé tout droit en faveur des membres de comités ou conseils directeurs. Pour ce qui concerne l'activité étudiante, le mouvement universitaire avait été soumis à la loi n°21276 qui avait interdit toute activité assumant des formes d'endoctrinement, propagande, prosélytisme ou agitation à caractère politique ou corporatif, enseignant, étudiant ou pas-enseignant (CANELO 2016, 54).

quotidiennement des rapports sur la presse graphique en regroupant les nouvelles en Favorables et Défavorables à la gestion du gouvernement tant provenant de l'étranger à travers la Douane que celles qui circulaient au sein du pays à travers l'Entreprise Nationale de la Poste et Télégraphes. Ces rapports étaient envoyés au PEN, aux ministres de Planification, Intérieur, Affaires Étrangères, Justice, Défense, Économie et Culture et Éducation, aux FFAA, au Secrétariat d'Information Publique et au maire de la Capitale Fédérale (RISLER 2018, 158). En outre, ensemble à la Police Fédérale, la SIDE était chargée de répondre aux commandes d'antécédents des personnes détenues ou des personnes desquelles les domaines engagés avec le maintien de la sécurité nationale et intérieure (Secrétariat de l'Information Publique, le PEN et le Ministère de l'Intérieur) nécessitaient d'informations de renseignement (RISLER 2018, 159).

5.1. Le zonage du Processus de Réorganisation Nationale

Après le coup d'État, le commandant en chef de l'Armée de terre Videla avait reformulé partiellement la Directive n°404 « Lutte contre la subversion » de 1975 à travers l'*Ordre Partiel 405* et le *Plan de l'Armée de terre (contributeur au Plan de Sécurité Nationale)* qui avaient redéfini les zones prioritaires et le type de développement de la répression. Celle-ci avait été exercée avec une planification centralisée (le lieutenant général de l'Armée de terre et son État Mayor produisaient des directives suffisamment laxistes sur les objectifs généraux de la répression) et une forme d'exécution décentralisée qui avait impliqué la territorialisation de la répression. L'on avait établi un zonage militaire basé sur un carroyage du territoire ainsi que l'on avait fait valoir la subordination opérative des Polices aux FFAA. Le territoire national avait été divisé en cinq Zones de Défense subdivisées à leur tour en Sous-zones et Régions (*Áreas*) dirigées par un commandant de l'Armée de terre (un général de division) à même de décider la manière de réprimer dans son territoire. À la Marine et à l'Aviation – qui avaient formellement des fonctions secondaires, à savoir d'appui à l'Armée de terre - avaient été accordées une juridiction (autorité ou compétence) spéciale de procédure répressive pour chacune, c'est-à-dire deux sous-divisions territoriales appelées Régions de Défense où elles opéraient de manière autonome en se coordonnant. Si l'Aviation avait opéré avant tout dans la Zone Ouest de la Grande Buenos Aires, la juridiction de la Marine avait compris la mer, les fleuves navigables, ses rivières, les zones portuaires et les zones territoriales environnantes les bases et les établissements sur terre. Différemment de l'Armée de terre, le schéma organisationnel de la Marine s'était fondé sur les régions environnantes à ses infrastructures et à l'eau en tant que son élément naturel d'action. Les commandes, les organismes et les dépendances de la Marine avait été établies – afin de combattre ladite subversion - comme une seule Zone de Défense (BERRAGAN et ZAPATA 2015, 5). Certain.e.s chercheur.se.s comme Slatman (2012, 5) ont estimé qu'une autre particularité de la planification de la répression du PRN avait été la spécialisation pour chaque Force dans la répression

des différentes organisations révolutionnaires. Dans les grandes lignes, elle a affirmé que la Marine et la Force Aérienne avaient opéré à l'encontre des groupes d'origines péronistes alors que l'Armée de terre s'était occupée de réprimer majoritairement le mouvement ouvrier organisé (les organismes syndicaux et les groupes de base) ainsi que les organisations d'origine marxiste.

Ces estimations des chercheur.se.s sont le résultat du fait que – en suivant Stella Segado (in Bertoia et Dandan 2020) - les environ 1'500 documents rencontrés dans une salle fermée du sous-sol du Bâtiment Condor (le siège de la Force Aérienne dans la Capitale Fédérale) en 2014 ne concernaient pas la planification de Renseignement et d'Opérations mais uniquement les décisions politiques du PRN ou lesdits Plans Secrets de l'Armée de terre et de la Marine. Dans le cadre de l'audience n°37 du Procès de la Contre-offensive de juin 2020, l'ancienne directrice nationale de DH et du Droit International Humanitaire du Ministère de Défense a expliqué le fonctionnement du Renseignement du PRN. Elle a rendu compte que les Actes Secrets s'étaient inscrits dans une instance supérieure nommée Centrale Nationale de Renseignement et dépendante de la SIDE, intégrée à son tour par des militaires. Intégrée par des militaires, la SIDE – dont les charges supérieures étaient de l'Armée de terre - était un organe qui contribuait à la prise de décisions pour la sécurité intérieure et extérieure de l'Argentine ; les chefs de Département ou de Section de la SIDE avaient donc pu être des personnes retirées des FFAA ou des sous-officiers en activité. Inconnue jusqu'à ces jours, la CNI était dirigée par le secrétaire de la SIDE et intégrée par le Chef de Renseignement de l'État-Major Interarmées des FFAA et par les Chefs de Renseignement de chaque FFASA, à savoir des responsables du Secrétariat du Renseignement de l'Armée de terre, du Secrétariat de Renseignement Naval, Secrétariat de Renseignement de la Force Aérienne et du Secrétariat de Renseignement de la Police. La CNI, autrement dit, avait constitué le Bureau de Direction Politique du Renseignement : le lieu où l'on avait formulé les demandes politiques qui devaient être répondues avec la recherche et la collecte d'informations ou l'endroit où l'on avait planifié en termes politiques les exigences et les objectifs généraux de haute priorité de l'État. Ainsi, d'après Segado (in BERTOIA et DANDAN 2020), la CNI faisait partie du système répressif car elle avait formulé la Doctrine Nationale de Renseignement (spécialisée en Contre-espionnage pour s'opposer au Renseignement de l'adversaire et neutraliser sens plans) et elle avait une liaison fonctionnelle-technique avec les organismes de renseignement organisés hiérarchiquement. Le Plan Stratégique National élaboré par la CNI avait donc été adapté par le Renseignement Stratégique Militaire des FFAA et baissé au Renseignement Stratégique Opérationnel qui agissait – dans le cas de l'Armée de terre - à travers des Unités ou Détachements de Renseignement (ayant opéré dans les emplacements où elles étaient assises) et du Bataillon de Renseignement n°601, à savoir le seul moyen technique de Renseignement de l'Armée de terre ainsi que la ressource d'appui au Commandant en chef de l'Armée de terre ; le Bataillon 601 avait opéré

en particulier à échelle nationale, dans les zones assignées par le Commandant en chef de l'Armée de terre. En dessous du Renseignement Stratégique Opérationnel, il y avait le Renseignement appelé d'abord de Combat et, après 1977, Tactique ou Section d'Opérations Spéciales. La SOE fonctionnait au sein des Instituts Militaires et elle était donc intégrée par des étudiants avec beaucoup d'expérience dans le domaine opératif. Segado (in BERTOIA et DANDAN 2020) a expliqué les tâches et les actions du cycle de renseignement que la planification du CNI mettait en place, en notant qu'elles se répliquaient dans toutes les structures hiérarchiquement inférieures : recherche et collecte d'informations (dont les sources étaient tant ouvertes – comme les moyens de communication – que fermées, voire obtenues à travers des Opérations Spéciales de Renseignement de la bouche d'infiltré.e.s, collaborateur.trice.s payé.e.s, confident.e.s et détenu.e.s disparu.e.s torturé.e.s), traitement (c'est-à-dire interprétation et analyse des données avec un système de valeurs qui classifiait les informations et les sources selon la fiabilité et la véracité) et diffusion ou transmission de l'élaboration de plusieurs documents comme les rapports de renseignement et opérations ou les documents d'interrogatoire. Outre à avoir noté que les hauts dirigeant.e.s s'étaient occupée avant tout de la planification et de la recherche et collecte d'information car c'étaient les tâches estimées octroyant une plus grande importance, Segado (in BERTOIA et DANDAN 2020) a également mis en exergue que le regard judiciaire est généralement posé sur les personnes qui étaient sorties à chercher des informations et non pas sur celles qui avaient pensé, interprété et octroyé un sens nouvel aux objectifs politiques.

Malgré les tentatives d'harmonisation, il s'était pourtant avéré que l'une des caractéristiques de l'histoire politique de la dernière dictature militaire en Argentine avait été l'utilisation des informations collectées par les services de Renseignement pour s'affaiblir entre les Forces et au sein même de chaque Force. Très mentionnées – même si pas toujours étudiées – ont été les disputes entêtées par la Marine de Massera à l'encontre à la fois de l'Armée de terre et du SIN. Suite à la promulgation de la Directive n°1 « Lutte contre la subversion » du 22 octobre 1975 par le Conseil de Défense (intégré par le ministre de la Défense et par les commandants généraux des FFAA), l'amiral et commandant en chef de la Marine Massera avait émis en octobre la Directive Antisubversive *COAR 1/75 « S »* avec laquelle il avait annoncé que la mission de sa Force était d'opérer contre lesdites organisations subversives dedans mais aussi en dehors de sa juridiction. Pour ce faire, il fallait actualiser un réaménagement du fonctionnement de toutes les ressources humaines et logistique pour atteindre l'objectif d'annihiler ladite subversion. Massera avait institué le Commandement des Opérations Navales – situé dans la Base Navale de Port Belgrano, dirigé par le vice-amiral Luis María Mandía (puis par Antonio Vañek, Julio Antonio Torti et Pedro Santamaría) et dépendant jusqu'au 1^{er} juin 1978 du commandant en chef de la Marine et ensuite du chef de l'État-Major Général de la

Marine - afin de produire un Plan Stratégique Opérationnel connu depuis le 21 novembre 1975 comme *PLACINTARA/75*. Avec huit annexes, ce *Plan de Capacités Internes de la Marine* avait défini l'organisation du Renseignement, les conceptions d'Opérations et de l'Action Stratégique, les juridictions, les questions juridiques, le personnel, la logistique et les communications qui incombaient à l'action répressive de la Marine. Ce plan avait également établi ses objectifs : restituer les valeurs essentielles qui constituent le fondement de la direction de l'État, en particulier dans le sens moral, adéquation et efficacité dans la fonction publique ; sanctionner les coupables de la corruption administrative ; promouvoir le développement harmonique de la vie nationale (RAMIREZ et MERBILHAA 2018, 36). Finalement, la Force Armée Navale avait mis en place une structure opérative fondée sur 11 Équipes Spéciales (*Fuerzas de Tareas*) auxquelles avaient été assignés des bâtiments, des circonscriptions territoriales et des missions spécifiques, à savoir l'exécution d'opérations offensives, défensives et/ou spéciales contre l'opposant.e dit.e subversif.ve dans les zones de responsabilité navale ou dans celles où l'on ordonnait. Ana Julia Ramírez et Margarita Merbilháa (2018, 36-37) ont remarqué que le *PLACINTARA/75* avait spécifié l'administration, le contrôle et le logement des détenu.e.s disparu.e.s dans des dépendances propres de la Marine - y compris dans des unités de la Préfecture Navale Argentine - et dans des endroits reculés, la capacitation de l'opinion publique extérieure, le renseignement sur l'opposant.e intérieur, la contre-infiltration et la contrinformation, la conquête et l'occupation de zones et objectifs et l'attaque terrestre aux forces régulières et irrégulières desdit.e.s opposant.e.s subversif.ve.s. Ivonne Barragán et Ana Belén Zapata (2015, 4) ont remarqué que ce plan avait établi 11 zones d'intérêt principal (les régions de Punta Alta-Bahía Blanca⁵⁵³, Capital Fédérale-Grand Buenos Aires, Zárate, Port Belgrano, Ensenada-Berisso⁵⁵⁴, Mar del Plata, Trelew-Rawson-Port Madryn, Ushuaia-Río Gallegos-Río Grande, Verónica et Points du Littoral et routiers) et qu'il considérait l'utilité et la nécessité d'une ample liberté d'action et d'initiative régionale ; dans la pratique, cela avait impliqué une discrétion énorme dans le fonctionnement des dispositifs répressifs de la Marine.

⁵⁵³ En suivant Barragán et Zapata (2015), en août 1968, Bahía Blanca avait été déclarée comme le premier pôle de croissance provinciale avec l'objectif de décentraliser l'activité économique et générer des travaux et des plans facilitant le développement. Des tractations et des projets avaient émergé pour construire la Pétrochimique de Bahía Blanca dont la construction avait entamé en 1973 et elle avait été inaugurée en 1977. Les FT avec siège dans la zone de Punta Alta-Bahía Blanca étaient la FT n°1 « Flotte de la Mer » appartenant à la Base Navale de Port Belgrano, la FT n°2 « Forces d'appui Amphibie » correspondant aux dépendances de la Préfecture Navale Argentine de Bahía Blanca et de Punta Alta ainsi qu'à la Préfecture Zone Atlantique du Nord et à la Préfecture de Bahía Blanca ainsi que la FT n°9 « Réserves Terrestres » (comprenant le Bataillon de Commande de la Brigade d'Infanterie de Marine n°1) et la FT n°10 « Réserve Aéronavale » (comprenant les groupes spéciaux de la Base Aéronavale « Commandant Espora » et l'Atelier Aéronaval Central). Cette région était d'intérêt d'après ces chercheuses notamment car cette zone incombait à la Base Navale de Port Belgrano, l'un des plus importants établissements de la Marine situé sous le contrôle opérationnel du CON et du CONA.

⁵⁵⁴ Barragán et Zapata (2015, 7) ont remarqué que le processus d'industrialisation par substitution d'importation entamé en 1930 avait réservé des lieux de privilège pour les FFAA dans la structure de gestion de l'État et dans la construction d'un complexe industriel militaire diversifié. La plupart des entreprises de ce complexe avait été contrôlé par la Direction Générale des Fabrications Militaires administrée par l'Armée de terre. Dans la région de Berisso-Ensenada avaient été placées deux entreprises sous la direction des FFAA : la Fabrique Militaire d'Acide Sulfurique de la DGFM et le Chantier Río Santiago (producteur navale militaire stratégique pour la défense et diversifiée) de la Marine de Guerre.

Les FT étaient composées par les désagrégés (et censés coopérer par leurs responsables) Groupes Spéciaux (*Grupos de Tareas*) divisés à leur tour en Unités Spéciales (*Unidades de Tareas*) et Éléments Spéciaux (*Elementos de Tareas*). Ainsi, les ordres de l'action répressive de la Marine dépendaient d'une chaîne de commandement : d'abord de la CNI, ensuite du commandant en chef de la Marine, puis du COOP et finalement des commandants de chaque FT. Sous le contrôle et la dépendance du COOP, les FT opératives avaient ainsi été superposées à la structure administrative permanente de la Marine notamment car elles fonctionnaient au sein de ces Unités dont les commandants devaient coordonner l'utilisation des ressources pour que les deux structures puissent fonctionner tout en faisant primer les nécessités opératives à celles administratives. En particulier, étaient subordonnées administrativement au COOP les commandements des trois composantes du pouvoir naval et des zones navales : le Commandement Naval (dont le commandant était à la charge de la FT1) fournissant des navires et du personnel aux FT, le Commandement d'Aviation Navale (dont le commandant était à la charge de la FT10) d'où les FT ont pu se doter d'avions, hélicoptères et pilotes, le Commandement d'Infanterie de la Marine Navale (dont le commandant était à la charge de la FT9) les assortissant de personnel, fantassins et ressources pour le combat au sol, le Commandement Zone Navale Australe Navale (dont le commandant était à la charge de la FT8), le Commandement Zone Navale Fluviale Navale (dont le commandant était à la charge de la FT11) et le Commandement Zone Navale Atlantique⁵⁵⁵. Il est intéressant de noter dès à présent qu'avec la Résolution du Commandant en Chef de la Marine n°155 du 7 mars 1978, Massera avait créé 13 Régions Navales avec le but d'assurer la présence de la Marine non uniquement au long du littoral maritime et fluvial mais également dans tout le territoire de la Nation. Autrement dit, le commandant en chef de la Force Navale avait considéré que pour favoriser la réalisation des objectifs du PRN, il convenait d'assurer l'intégration pleine de la Marine avec l'Armée de terre et la Force Aérienne ainsi qu'avec les Gouvernements provinciaux et municipales et les forces vivantes (MINISTÈRE DE DÉFENSE 2015, 342). S'ils existent des études (au moins) sur la FT5 (ou « Groupement Río

⁵⁵⁵ Le commandant de la Force d'Appui Amphibie dirigeait la FT2 ; la FT4 était dirigée par le Préfet National Naval ; et le chef de la Base Aéronavale « Amiral Zaar » dirigeait la FT7 (MINISTÈRE DE DÉFENSE 2015, 341).

Santiago »)⁵⁵⁶ dont le commandant était le directeur de l'École Navale Militaire et sur la FT6⁵⁵⁷ dirigée par le commandant de la Force des Sous-Marins, la plus analysée des FT a été certainement la n°3. D'après le *PLACINTARA/75*, la mission de la FT3 était l'activité offensive contre lesdit.e.s ennemi.e.s subversif.ve.s. Dirigée par le chef de la Direction d'Opérations de l'Etat Mayor Général de la Marine (rapportant à la COOP), les 12 GT composant la FT3⁵⁵⁸ étaient situés dans différents bâtiments (y compris des maisons, villas, bureaux et propriétés) de la Marine dans la Capitale Fédérale et dans la Province de Buenos Aires. Pour cette raison-ci, elle était également nommée « Groupement Buenos Aires ». Outre à la Direction d'Opérations, le *PLACINTARA/75* avait établi que la Direction de Renseignement de l'État-Major Général de la Marine devait être l'organe de renseignement (à même de conseiller le commandant en chef de la Marine) de la FT3 où se trouvaient deux zones d'intérêt avec leurs agences de collecte respectives qui devaient produire des rapports trimestriels pour le COOP avec copie à la JEIN : Zárate-Campana (dont l'agence était la Division de Contre-renseignement de l'Arsenal d'Artillerie de Marine Zárate à laquelle étaient subordonnées les écoles et les détachements de la Préfecture Nationale Navale) et Capitale Fédérale-Grande Buenos Aires (dont l'agence était la JEIN à laquelle étaient subordonnées le Service de Renseignement de la Préfecture Navale Argentine et les Divisions de Contre-renseignement de la Base Aéronavale Ezeiza, de la Direction Militaire de la Marine et de l'ESMA). Située dans une zone d'haute circulation et

⁵⁵⁶ Dirigée par José Néstor Estévez (directeur de l'École Navale) en 1976, par Juan Carlos Herzberg (directeur du Lycée Naval) en 1977, Ramón González (directeur du Lycée Naval) en 1978 et par Alberto César Barbich (directeur d'École Navale) en 1979, la FT5 était la responsable de la direction et du contrôle du circuit répressif de la zone de Berisso, Ensenada, City Bell et d'autres villes dans la zone de La Plata. Plus précisément, la FT5 avait compris les dépendances et le personnel de l'École Navale Militaire Río Santiago, le Lycée Naval « Amiral Brown », l'Hôpital Naval Río Santiago, le Bataillon d'Infanterie de la Marine n°3 « Amiral Eleazar Videla », le Centre d'Incorporation et Formation de Conscrits d'Infanterie de la Marine et la Préfecture ou Sous-préfecture Navale de La Plata et elle avait la juridiction également sur certains établissements étatiques comme le Chantier Naval Río Santiago, la distillerie YPF dans le Dock Central, la zone portuaire et les aérodromes de Berisso et Ensenada. La FT5 s'était caractérisée pour avoir réprimé le monde du travail de ces municipalités et notamment les travailleur.se.s (60%) des usines du Chantier Río Santiago (l'établissement manufacturier avec le plus grand nombre de disparu.e.s de l'Argentine), la Propulsive Sidérurgique, la Distillerie de l'entreprise étatique Gisements Pétrolifères Fiscaux (YPF), le frigorifique *Swift*, la Pétrochimique Générale Mosconi et l'entreprise métallurgique *Ipako* et les militant.e.s (40%) notamment de la JUP de la Faculté d'Humanités (et plus en particulier de Psychologie). Les GT de la FT5 avaient réalisé des opérations ensemble à d'autres FFASA ainsi qu'aux bandes répressives paraétatiques comme la Triple A et la CNU. Ses victimes étaient transférées dans beaucoup de cas dans des CCD de l'Armée de terre et de la Police comme « La Cacha » (assigné au Détachement de Renseignement n°101 de l'Armée de terre), « Le puits d'Arana » et surtout le Circuit Camps. Pour avoir des détails sur le fonctionnement et les histoires des assassiné.e.s et détenu.e.s disparu.e.s du CCD « BIM 3 » dans le quartier El Dique à Ensenada consulter RAMIREZ et MERBILHAA 2018, alors que pour des analyses sur le cas de l'entreprise étatique sous la direction de la Marine Chantier Río Santiago voir BARRAGÁN 2015.

⁵⁵⁷ En tant que siège du Commandement de la Force de Sous-marins, la Base Navale de Mar del Plata était l'une des composantes dépendantes du COOP où fonctionnait la FT6 de la Marine à Mar del Plata composée par la Force des Sous-marins, le Groupement Plongeurs Tactiques et le Groupement Commandes Amphibiens ainsi que les ressources humaines et matérielles de l'École des Sous-marins, de l'École Anti-sous-marins, l'École de plongée, l'École de Sous-officiers d'Infanterie de la Marine, les Préfectures Navales de Mar del Plata et de Quequén, la Sous-préfecture General Lavalle. Dans la BNMP, le bâtiment de l'APBT avait été le siège principal de l'activité clandestine, même si d'autres espaces du circuit de la Sous-zone 15 avaient été utilisés et en particulier l'ESIM. Les détenu.e.s – qui circulaient en permanence entre la BNMP et l'ESIM – étaient soumis.e.s à un régime ininterrompu de torture, tourments et viols même s'il s'agissait de femmes enceintes. Certaines de celles-ci avaient été déplacées temporairement à l'ESMA pour accoucher et être interrogées (BARRAGÁN 2018). La FT6 jouissait d'autonomie pour les décisions quant à la circulation et au destin de « ses » détenu.e.s.

⁵⁵⁸ Le Bataillon de Sécurité du siège du Commandement Général de la Marine ; la Base Aéronavale d'Ezeiza ; l'École de Sous-officiers de Mécanique de la Marine ; l'Arsenal d'Artillerie de la Marine de Zárate ; les Stations (*Apostaderos*) Navales de Buenos Aires et de San Fernando ; l'École Nationale de Navigation ; l'Arsenal Naval Azopardo et les Bases Navales de Port Belgrano (d'où dépendaient les CCD « Buque General San Martín » et « Chalet de la Junta Nacional de Granos ») et de Mar del Plata.

visibilité, voire au centre de la vie quotidienne de la ville de Buenos Aires (à côté de l'Aeroparque, de la ligne de train Belgrano Nord, des écoles Raggio et du stade des River Plate), et composée par environ 5'000 étudiants en plus d'officiers, sous-officiers, personnel civil et conscrits, l'École de Sous-officiers de Mécanique de la Marine avait été le siège du GT3.3 également connu comme *La patota* (littéralement, La patrouille). Si initialement ce GT aurait dû dépendre du SIN - dépendant de la JEIN - dont le chef entre le 25 janvier 1974 et le 8 février 1977 avait été Lorenzo de Montmollin, Uriarte (1991) a affirmé que Massera se méfiait de ce capitaine de vaisseau et après quelques mois le GT avait commencé à grandir et à se détacher du SIN.

L'ESMA avait officiellement la mission administrative de former militairement, intellectuellement, moralement et physiquement à la profession Navale et répondait à la Direction d'Instruction Navale. Le directeur de l'ESMA avait été de 1976 jusqu'à 1979 le capitaine de vaisseau (puis contre-amiral) Rubén Jacinto *le Dauphin* ou *Maximum* Chamorro. Celui-ci avait été également le commandant, depuis juin 1976⁵⁵⁹, du GT3.3 à cause de la double structure – administrative (éducative) et opérative (de combat) – de la Marine et de l'ESMA elle-même. Le GT3.3 avait été divisée en UT3.3.1 - dédiée à des activités défensives de sa zone dans la Capitale Fédérale (Avenue Congreso, Avenue de los Constituyentes, Avenue General Paz et le fleuve de la Plata) - et en UT3.3.2 qui, en se dédiant à des activités offensives, opérait en dehors des limites attribuées et par conséquent elle n'avait pas une zone géographique assignée. Lorsque la UT3.3.2 opérait en dehors des limites défensives assignées, elle devait demander l'autorisation à la Direction de la Zone I, c'est-à-dire au Commandement du I^{er} Corps de l'Armée de terre entêté par le général Guillermo Suárez Mason, proche à Massera. Les développements du GT3.3 – notamment son processus d'autonomisation de l'organigramme tant administratif qu'opératif de la Marine lié à l'essor et à la crise du projet politique de Massera - avait fait en sorte que les limites entre le GT3.3 et l'UT3.3.2 s'étaient progressivement diluées. C'est pour cela courante l'identification du groupe spécial le plus grand ayant opéré dans l'ESMA comme GT3.3.2. Si originairement l'UT3.3.2 (connue également comme *Selenio* et basée dans le Casino des Officiers) était composée par une douzaine d'officiers et une partie de ses financements provenait des bénéficiaires qui fournissait les vols des biens (électrodomestiques, meubles, livres et argent) pendant les opérations de séquestration (FELD et FRANCO 2019, 15), le (déjà) GT3.3.2 avait atteint une cinquantaine de membres avec l'augmentation de ce type d'activités au sein et même en dehors de l'Argentine. Slatman (2012) a en effet enregistré que les premières activités extraterritoriales du terrorisme d'État argentin avaient eu lieu pendant l'autonomisation du GT3.3.2. Avec ce terme, cette chercheuse a catalogué cinq types d'activités de la répression étatique en dehors

⁵⁵⁹ Initialement, le chef du GT3.3 avait été le sous-directeur de l'ESMA et capitaine de corvette Salvio Olegario *Capital* Menéndez jusqu'à ce qu'il avait été gravement blessé dans un échange de coups de feu en juin 1976 pendant lequel le lieutenant de frégate Jorge Omar Mayol avait sauvé la vue du reste du GT en se jetant sur une grenade qui l'avait tué (URIARTE 1991).

de l'Argentine : les opérations de collecte d'informations pour la rédaction de rapports de Renseignement sur les activistes argentin.e.s à l'étranger ; les opérations de rapatriement forcé des exilé.e.s séquestré.e.s (dont la plupart étaient des militant.e.s ou des ancien.ne.s militant.e.s de Montoneros) en dehors du pays ; les opérations pour chercher à assassiner des dirigeant.e.s de Montoneros à l'étranger ; et les opérations d'action psychologique avec l'objectif de discréditer les exilé.e.s et principalement Montoneros. Cette chercheuse a également souligné la rareté d'activités extraterritoriales, dans cette première période du PRN, de la part du SIN en n'énumérant que deux rapatriements forcés participés par le chef d'Opérations du SIN, Luis *Abdala* D'Imperio : celui de Carlos Alberto Maguid, ancien photographe de Canal 11 marié avec la sœur d'Arrostito et militant de Montoneros qui s'était désaffiliée en s'exilant à Lima (Pérou) où il avait été capturé le 12 avril 1977 pour être détenu à l'ESMA (GASPARINI 1988, 40) ; et celui de la SIDE de trois militant.e.s de Montoneros (Dora Marta Landi, Alejandro José Logoluso et José Nell) séquestré.e.s par la Police technique paraguayenne ensemble à deux militants uruguayens (Gustavo Edison Insaurralde et Rodolfo Santana Scotto) le 29 mars 1977 et qui avaient été transféré.e.s le 16 mai 1977 sur un avion de Massera piloté par D'Imperio depuis le Paraguay à un CCD qui (probablement) ne correspondait pas à la Marine.

Outre à un Commandement (entêté par le directeur de l'ESMA), le GT3.3.2 était composée par un État-Major (avec un chef) concertant à son tour quatre préfectures (Renseignement, Opérations, Logistique et Personnel) avec leurs chefs d'État-Major du GT3.3 associés. Renseignement - dirigé par le lieutenant de frégate Jorge *le Tigre*, Santiago ou Aníbal Acosta, et composé par des officiers de renseignement - s'occupait de la collecte d'informations sur les personnes à détenir, de la réalisation d'interrogatoires (voire, des tortures) et de la décision sur le destin des séquestré.e.s desquel.le.s ce domaine était également censé s'en prendre en charge pendant leur détention. Depuis 1977, ce secteur avait géré ledit processus de récupération. Dans l'un des affiches du Musée Site de Mémoire ESMA, il y a écrit que parfois Renseignement planifiait des opérations de séquestration avec les informations obtenues pendant les sessions de torture. La deuxième préfecture était Opérations - dirigée par le capitaine de vaisseau Jorge Raúl *Gastón* Vildoza - dont la tâche principale était, avec les informations reçues de Renseignement, l'exécution des séquestrations de personnes (et de biens) qui avait comporté également l'étude - en coordination avec d'autres forces répressives - des zones où *las patotas* auraient mis en place le crime de kidnapper. Les opérations étaient généralement réalisées sur la voie publique. Pour chaque séquestration l'on montait une colonne, à savoir un groupe d'environ dix personnes distribuées dans trois voitures tant volées par le GT3.3.2 (notamment par les membres de la Police Fédérale qui se présentaient aux propriétaires comme des *guerrilleros*) que celles des détenu.e.s disparu.e.s volées dans des opérations précédentes et dont les

caractéristiques et les documents avaient été altérées dans les ateliers de l'ESMA ; parfois il y avait également des ambulances dans le cas où il fallait maintenir en vie les séquestré.e.s et les soumettre rapidement à des interrogatoires. Dans la première voiture il y avait le groupe de *chupe* chargé de capturer le.a séquestré.e après l'avoir localisé.e géographiquement, alors que dans les autres deux voitures il y avait le groupe de renforcement chargé de contenir à travers des cris, des menaces et même des agressions physiques tout élément (y compris des personnes) qui cherchaient à défendre la personne à séquestrer. Plus particulièrement, Uriarte (1991) a noté qu'Opérations était divisée en deux groupes : les patrouilles en uniforme (composées par un officier et un sous-officier - les deux armés avec un pistolet et une mitrailleuse - ainsi que par deux chefs marins avec des fusils FAL et huit conscrits qui utilisaient des camions verts sans inscriptions externes précédés par des patrouilleurs de la Police Fédérale) et les patrouilles en civil. Ces dernières opéraient de manière irrégulière en utilisant des voitures Ford Falco, Torino, Opel K 180, Falcon Rural et Chevrolet. Ces patrouilles ne comptaient pas de conscrits mais d'un officier, un sous-officier et des caporaux de l'ESMA armés avec des revolvers, grenades à main, fusils 30-30 à lunette, fusils FAL avec une visée télescopique infrarouge, fusils Ithaca et pistolets-mitrailleurs. Le chef du groupe opérationnel était chargé de se mettre en contact avec le 1^{er} Corps de l'Armée (Suárez Mason) ou avec le Chef de la Sous-zone Capitale Fédérale des GT (le colonel Roberto Rowaldes) afin de solliciter ladite zone libre pour opérer. Ce dernier était censé informer, via une ligne interne de communication, le commissariat de la Police avec juridiction dans la Zone afin de se garder aux marges de l'événement. La troisième aire était Logistique (avec la double direction de l'officier Carlos José *Lion* Pazo entre janvier 1977-1978 et le lieutenant de frégate, comptable et homme de confiance de Massera - Jorge Carlos *Ruger* ou *Gabriel Rádice*) d'où provenaient les armements, les véhicules et tout le nécessaire pour effectuer les opérations de séquestration. Les membres de cette zone-ci – les sous-officiers appelé.e.s *Pedro* et les élèves de l'ESMA appelé.e.s *Verts* - étaient chargés également de tout ce qui concernait l'infrastructure pour le maintien du CCD, d'administrer les finances de l'unité et les biens volés aux détenu.e.s disparu.e.s ainsi que de coordonner les tâches des séquestré.e.s obligé.e.s à réaliser des travaux de maintenance tant au sein qu'en dehors du CCD : dans les maisons opérationnelles, dans lesdits satellites ou annexes de l'ESMA et dans les maisons saccagées qui étaient réparées pour être ensuite vendues. De manière complémentaire, cette section s'était chargée d'organiser la production de documentation apocryphe pour les opérations comme les documents des voitures et d'opérations immobilière. Finalement, il y avait le domaine du Personnel, responsable du contrôle des détenu.e.s au sein de l'ESMA, de l'administration et le recrutement du propre personnel. Il est bien de spécifier que depuis 1976, pour ordre du COOP, l'Infanterie avait arrêté de fournir le personnel de sécurité à l'ESMA qui l'avait donc recruté de l'École elle-même et d'autres lieux dans la forme de commissions.

Le Ministère de la Défense (2015, 358) a rendu compte qu'une commission impliquait le transfert temporaire d'un groupe d'officiers et/ou sous-officiers ou de personnel individuel qui devaient se subordonner à la chaîne de commandement du destin auquel ils étaient envoyés pour accomplir des tâches. L'aire de Personnel du GT3.3.2 fournissait donc des conseils pour choisir les personnes les mieux préparées pour occuper les différentes charges. Plus en particulier, le CCD au sein de l'ESMA avait disposé d'un groupe opérationnel permanent et un nombre important de personnel rotatif. Le premier groupe avait été composé par des officiers et des sous-officiers de la Marine mais aussi par des membres de la Préfecture Navale, de la Police Fédérale et du Service Pénitentiaire. Ces personnes étaient conçues comme *passées au GT*, à savoir elles avaient cessé d'exercer leurs fonctions dans des lieux spécifiques de l'institution pour passer à les accomplir en forme permanente et exclusive dans le GT3.3.2 (CADHU 1979). Le personnel rotatif provenait en revanche uniquement de la Marine et il restait dans l'ESMA environ deux mois. La Marine avait ainsi réussi à faire participer presque tous ses membres à (ce qu'ils avaient nommé comme) la guerre sale, en envoyant la plupart de ses cadres à l'ESMA. Cela lui avait garanti l'adhésion postérieure aux méthodes illégales de ladite lutte antiterroriste de l'ensemble de sa Force. Uriarte (1991) a rappelé que le GT3.3.2 avaient inclus chaotiquement des officiers, sous-officiers, officiers extérieurs à la Marine en activité ou retirés, des policiers en activités ou retirés et des civil.e.s. Le journaliste a également estimé qu'à cette époque le pouvoir territorial déterminait le pouvoir réel : un lieutenant de vaisseau qui agissait dans un GT pouvait avoir plus d'importance qu'un capitaine de vaisseau confiné à des activités bureaucratiques. Autrement dit, dans le cadrage de la territorialisation de la répression et au sein plus en particulier de la manière de réprimer des FFASA, l'autorité et la compétence étaient reconnues avant tout à Renseignement et à Opérations ; par conséquent, l'auteur a entendu que le prestige des membres du GT3.3.2 s'organisait autour de la quantité et la qualité tant des séquestré.e.s (les trophées de guerre) que de l'information (et donc les délateur.trice.s). Finalement, Uriarte (1991) a remarqué que la sélection du personnel militaire lié aux GT3.3.2 était erratique en termes de grade et de position car tout le corps d'officier n'avait ni pu ni voulu accepter d'être destiné à ce type de guerre spéciale contre ladite subversion. L'un de ces cas avait été le capitaine de frégate Jorge Félix Búsico assigné à l'ESMA entre 1976 et janvier 1977 qui, dans le cadre du Procès aux Juntas Militaires, avait témoigné (in RUIZ GUIÑAZÚ 1998) d'avoir communiqué à Chamorro son désaccord avec la méthodologie – sous couverture – de ladite lutte antiterroriste.

Alors que le méga-procès ESMA II a permis de détailler la première époque du CCD⁵⁶⁰, Dandan (2015c) a estimé qu'en raison de l'énorme quantité de faits, victimes et accusé.e.s inclus.es dans le

⁵⁶⁰ Ce deuxième procès avait unifié trois parties du méga-procès ESMA : la partie appelée « Témoignages A » (des enquêtes menées pendant la décennie de 1980 référée aux crimes commis à l'encontre de 79 victimes), celle nommée « Témoignages B » (connue comme « le procès aux sœurs françaises » ou « le procès de l'Église Santa Cruz » où l'on a enquêté entre autres les homicides d'Alice

méga-procès ESMA III, l'on a pu faire la lumière de toute la temporalité du CCD y compris ce qu'elle a appelé l'ESMA de la JEIN car 24 imputés appartenaient ou avaient été inscrits au JEIN ou au SIN⁵⁶¹. D'après Dandan (2015c), ce personnel avait changé les temps et les objectifs par rapport à ce qu'ils avaient appelé la lutte contre la subversion du GT3.3. Cette seconde étape du CCD ayant fonctionné au sein de l'ESMA avait coïncidé non uniquement avec le passage à la retraite de Massera en septembre 1978 et à l'assomption d'Armando Lambruschini comme commandant en chef de la Marine mais également avec la substitution du directeur de l'ESMA Chamorro à la fin de 1978 par José Antonio (ou Ricardo) *Jinete* Supisiche (ou Supisich), à l'incorporation progressive de certains membres clé du GT3.3.2 dans la nouvelle structure de Renseignement à la fin de 1978 (comme Ricardo Miguel *Sérpico* Cavallo, Juan Carlos *Enfant* Rolón et Raúl Enrique *Mariano* ou *Penguin* Scheller) ou à leur substitution par des officiers provenant de la JEIN (intégrés dans l'ESMA sous la forme d'agrégés JEIN) et à, finalement, la sortie de l'ESMA des principaux responsables et gestionnaires du GT3.3.2 comme notamment le chef de Renseignement Acosta le 1^{er} septembre 1978 (MINISTÈRE DE DÉFENSE 2015, 360). D'après Dandan (2015c), le changement majeur sous le nouvel chef du GT D'Imperio avait été la transformation du domaine d'Opérations - sous la direction du capitaine de frégate Adolfo (Miguel) *Palito*, *Jerónimo*, *Chiche*, *Libstein Solía*, *Guillermo Ribes* ou *Rubén Pellegrino* Donda (Tigel) - en Renseignement Tactique. Après l'affirmation d'avoir été assigné entre 1978 et 1980 à la Division de Cérémonial, Surveillance et Sécurité de l'ESMA qui dépendait du Département Général de l'ESMA et qui, en suivant Dandan (2015c), était un camouflage institutionnel pour nourrir de ressources humaines et logistiques les groupes opérationnels, Donda avait ajouté que l'ESMA était un détachement utilisé par d'autres Forces car elle avait l'infrastructure. Les groupes opérationnels - qui jusqu'à ce moment s'étaient occupés de la séquestration des militant.e.s au sein de l'Argentine – avaient beaucoup d'informations sur lesdit.e.s terroristes et ils étaient passé à renforcer la détection de cadres notamment de Montoneros à l'étranger. Alors que jusqu'à 1979 – c'est-à-dire l'année de la réalisation de la première des deux Contre-offensives de Montoneros - la JEIN avait été censée collecter les informations au sein du pays, cette nouvelle équipe avait commencé à travailler en dehors de l'Argentine en contrôlant desdits lieux stratégiques comme les frontières (notamment au nord du pays et au Brésil), les cargaisons et les aéroports internationaux. D'après Donda (in DANDAN 2015c), ces contrôles n'étaient finalisés qu'à rechercher des explosifs.

Domon, Léonie Duquet et les fondatrices des Mères de Place de Mai) et la dite « Témoignages C » (notoire comme le « procès Walsh » car l'on a enquêté la disparition du journaliste et écrivain Rodolfo Walsh). Dans ce procès le Tribunal Oral Fédéral n°5 de la Capitale Fédérale a poursuivi les privations illégitimes de liberté (les séquestrations), les tortures, les homicides et les vols commis contre 86 victimes dont 28 étaient encore disparues. 16 membres de la Marine avait été condamnés et 2 acquittés.

⁵⁶¹ Le méga-procès « ESMA Unifié » avait inclut tous les faits enquêtés depuis la réouverture des enquêtes judiciaire en 2003 et qui avait été rangés selon l'année où les crimes avaient été commis (1976, 1977, 1978, 1979 et 1980). Il y eut également une enquête associée ayant réuni les cas desdits vols de la mort. Au lieu de les juger séparément, toutes ces tranches avaient été regroupées dans un seul procès ayant (initialement 68 et au moment de la prononciation de la sentence) 54 imputés, 789 victimes et 830 témoin.e.s.

Finalement, il est bien de noter qu'une partie de l'État-Major du GT3.3.2 avait été envoyée dans des lieux stratégiques du monde en 1979 en qualité surtout d'attachés navals. Si au début de 1979, le GT3.3.2. avait établi une siége à La Paz (Bolivie) à la charge du lieutenant de frégate Miguel Ángel Manuel Benazzi Berisso (ensuite, entre 1981 et 1982, chef de Renseignement du GT) où l'on avait aidé à planifier et à entraîner les militaires et les policiers pour le coup d'État de Luis García Meza du 17 juillet 1980 dans ce pays (et pendant lequel plus d'une centaine de militant.e.s et dirigeant.e.s politiques avaient été fait.e.s disparaître et/ou assassiné.e.s comme le leader socialiste Marcelo Quiroga Santa Cruz lors de l'assaut à la Centrale Ouvrière Bolivienne où était en train de se dérouler une réunion du Comité de la Défense de la Démocratie), après avoir organisé (avec, entre autres, Pernía et González) des cours de Lutte Antisubversive dans l'École Supérieure de Guerre Navale au sein desquels avaient participé des militaires provenant entre autres d'Uruguay, Paraguay, Bolivie, Brésil, Guatemala et Nicaragua (ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 66), Acosta et Perrén avaient été envoyés en Espagne de septembre 1979 jusqu'à 1980 et en 1981 en Afrique du Sud. Ici Acosta avait travaillé comme assesseur dans la Lutte contre-insurrectionnelle. Vildoza et le capitaine (promu à lieutenant) de frégate du domaine de la Logistique du GT3.3.2 Néstor Omar Norberto ou Faucon Savio avaient été en revanche destinés depuis juin 1979 à la Commission Navale en Europe. Alfredo Ignacio Ange blond ou de la mort Astiz (après avoir opéré comme infiltré dans les organismes de solidarité en France) et Chamorro avaient été transférés au Corps Diplomatique Naval de l'Afrique du Sud depuis respectivement le 8 mai 1979 et le 7 juin 1979. Ces militaires s'étaient installés dans des missions diplomatiques en qualité de conseillers techniques, informateurs (ils faisaient des inventaires permanents des ressources matérielles et morales de l'étranger) et représentants (généralement) de la Marine nationale à l'étranger lors des événements, visites ou stages d'officiers. En octobre 1981, le journaliste sud-africain William Saunderson-Mayer avait dénoncé la présence d'Astiz dans deux articles publiés sur le journal *Sunday Tribune* en le liant à la disparition forcée d'environ 4'000 Argentin.e.s dans l'ESMA. En 1983, l'Association des Mères de la Place de Mai (1999, 102) avait fait noter que cela avait provoqué l'interpellation d'Astiz dans le parlement sud-africain et que le gouvernement argentin avait décidé de retirer cet officier de la Marine de ce pays pour éviter la publicisation de ces faits.

5.1.1. La dispute entre l'Armée de terre et la Marine

En suivant Uriarte (1991), la Marine argentine avait toujours regardé l'Armée de terre avec mépris car elle la considérait – au moins en partie - responsable du caractère populiste de l'Argentine. Ce journaliste – qui avait travaillé (entre autres) dans la rédaction de *Convicción*, le journal ayant appuyé la candidature de l'amiral Massera comme possible sortie démocratique du PRN – a écrit que l'imaginaire de la Marine était traditionnellement élitiste, conservateur, aristocratisant et serré. Cette

Force s'était caractérisée d'un côté par une identification forte avec la Grande Bretagne et son ancien style de *fairplay*, chevalerie, galanterie, discrétion et bonnes manières. De l'autre côté, le style de défendre la Patrie des marins - ayant des noms d'immigrants de la deuxième et/ou troisième génération, c'est-à-dire européens - s'était distingué des autres Forces, d'après Uriarte, par sa vocation d'intégrité programmatique absolue et son désir de se mettre à la distance des immigrants plus récents ayant notamment la couleur de la peau foncée comme avait été le cas du *Negro* Massera né à Paraná (Province d'Entre Ríos) le 19 octobre 1925. En suivant Uriarte (1991), Massera était le troisième fils d'Emilio Faustino Massera (ingénieur et fils d'immigré.e.s suisses) et Emilia Padula (femme au foyer) ; plus précisément, l'amiral avait un grand frère et trois sœurs mineures (ASSOCIATION MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 16). La famille, d'haut niveau culturel, s'était transférée en 1927 à La Plata (Province de Buenos Aires). Uriarte a décrit le jeune Massera comme un passionné des mathématiques et de la poésie qui avait été forcé par son père à entrer à l'École Navale Militaire à ses 17 ans, le 19 janvier 1942. Le journaliste l'a caractérisé comme un marin pas classique entre autres pour sa peau olivâtre qui pourtant - il a écrit - ne dégénérait pas dans la couleur des *morocho*s de la Province ou des *cabecitas negras* (qui avaient eu accès, grâce au péronisme, à l'Armée de terre mais pas, selon Uriarte, à la Marine) d'où le surnom *Negro* provient ; dans la biographie de Massera de l'Association des Mères de la Place de Mai (1999, 20 et 22 ; ma traduction), l'on a affirmé que « Dans son adolescence il était si moche que les femmes ne le trouvait attirant et lui, il n'avait aucune raison pour s'intéresser aux femmes. [...] Dans le Collège National, [Massera] avait honte de son aspect. Il se sentait une *cabecita negra*. Les femmes ne le remarquaient pas et cela lui semblait logique. Toutefois, lorsqu'il était devenu un cadet, lorsqu'il rentrait chez lui, il avait pu constater que beaucoup de filles des meilleures conditions sociales tombaient amoureuses de son uniforme. Massera n'était pas attiré par les femmes et, devant l'obligation d'avoir une copine, il s'était réjoui de savoir que l'uniforme facilitait les choses. À un bal du Jockey Club de La Plata, lorsqu'il était sur le point de finir l'École Navale, il avait connu Delia Esther Vieyra. [...] Delia, surnommée *Lily*, était tellement myope que depuis loin elle n'avait pu que remarquer l'uniforme blanche, le chapeau et le sabre. Delia était - d'après tout le monde - tellement stupide pour comprendre que *el Negro* était davantage grossier et ridicule d'elle-même. »

Historiquement, la Marine - une force qui comptait la moitié de la taille de l'Armée de terre - avait constitué l'ensemble des forces qui avaient essayé d'entraver la prise du pouvoir du colonel Perón. Pour ce faire, Uriarte (1991) a estimé que la Marine avait utilisé sa tactique traditionnelle : elle avait cherché à diviser la structure de l'Armée de terre et à se transformer par-là en l'actrice décisive de la bataille interne militaire. Deux ont été les moments repérés par Uriarte (1991) où cette stratégie avait triomphé. Premièrement, l'auteur a écrit que la Révolution Libératrice avait trouvé une porte-parole

programmatisé parfait dans la Marine : l'amiral Isaac Francisco Rojas. Le futur vice-président de cette dictature s'était vite converti en le leader charismatique de la classe moyenne suite aux soulèvements de juin 1955 de la Marine (le bombardement de la flotte de la mer à Mar del Plata, l'encerclement du port de Buenos Aires par des navires avec la menace de bombarder la Capitale Fédérale et l'ultimatum à Juan Perón pour quitter le pouvoir sous la menace de détruire la raffinerie de pétrole de La Plata suivi par le bombardement en Place de Mai) et la fusillade illégale de groupe de civils et militaires péronistes en 1956. La seconde intervention où la Marine s'était démarquée comme une auxiliaire politique était entre septembre 1962 et avril 1963 lorsque l'Armée de terre était divisée entre une fraction bleue (encline à un engagement en faveur du péronisme – même si sans Perón - et d'un gouvernement sortant d'un pacte corporatiste avec une tutelle militaire) et une fraction colorée (promouvant un antipéronisme intransigeant qui combinait le rejet de Juan Perón avec la volonté de mettre au pouvoir gouvernemental une coalition antipéroniste et libériste de partis civils). À cette occasion, la Marine avait bombardé des colonnes blindées du secteur bleu entêté par le général Onganía. Finalement, réprimée par le colonel Lanusse ainsi que par les autorités civiles de l'État, le pouvoir naval avait subi un déclin relatif⁵⁶² au moment où la lutte contre le communisme était devenue la priorité idéologique. La Marine n'avait pas uniquement souffert des réductions de budget et la limitation de ses forces dans deux lignes-clé (l'aviation navale et les forces de débarquement, l'Infanterie de la Marine) mais également la haine de la population vers une Marine de Guerre qui avait répété la même erreur des fusillades illégales de 1956 avec la tuerie de 19 combattants.e.s de l'ERP, Montoneros et FAR le 22 août 1972 dans la base aéronavale « Vice-amiral Marcos Zar ». Une vague d'attentats sans précédents contre le personnel de la Marine impliqué dans la massacre de Trelew (comme les contre-amiraux E. Berisso et Hermes Quijada) avait eu lieu (ARRUTI 2004). L'État-Major de la Marine avait répondu en constituant une Compagnie spéciale basée dans l'ESMA destinée à protéger les maisons de ses chefs principaux. Cette Unité de Combat Opérative comptait environ 200 hommes qui avaient été finalement divisés en plusieurs GT, chacun avec un officier responsable de décider la séquestration de l'un des 300 gauchistes qui paraissaient dans une liste. D'après Uriarte (1991), les marins jugeaient leurs collègues militaires comme des fascistes en estimant que la démocratie devait être un modèle abstrait où l'Armée de terre n'aurait pas dû avoir un rôle important. Cela avait signifié que les marins avaient été historiquement engagés à l'encontre des chefs militaires charismatiques. En général, ils avaient défendu le vieux modèle d'une Argentine

⁵⁶² Uriarte (1991) a fait noter qu'en réponse à la peur de la croissance de pouvoir de la Marine brésilienne, le rééquipement naval – entamé en 1966 avec l'achat de matériaux de guerre aux États-Unis, en Grande Bretagne et en Allemagne – s'était accéléré en 1970 après la chute du général Onganía lorsque l'amiral Pedro Gnavi était à la tête de cette Force. En raison des lieux d'achat, Uriarte a expliqué que le pouvoir naval argentin avait pu s'orienter uniquement en trois directions : l'interception de navires soviétiques et d'Europe orientale qui entreprenaient des opérations d'espionnage et de pêche illégale dans les côtes argentines ; la spéculation d'une Organisation du Traité de l'Atlantique du Sud ; et les opérations de répression intérieure.

purement exportatrice de matières premières et pour cela elle s'était alliée avec les secteurs sociaux proches à cette perspective. Pourtant, en vue de la rentrée en Argentine de Juan Perón du 17 novembre 1972, une bonne partie de la compagnie de l'ESMA sous les ordres de Julio César Urien, s'était soulevée la nuit du 16 novembre afin de garantir la sécurité personnelle du Leader et lui permettre d'accéder au peuple contre les 400 hommes de l'Armée de terre encerclant l'Aéroport International d'Ezeiza. La dictature avait en effet prohibé aux citoyen.ne.s de se rendre à recevoir Juan Perón. Dans le documentaire *Los Marineros del Pueblo* de Carlos Pico et Miguel Curci (2009), Urien a raconté que cette rébellion d'une partie de la Marine ne peut pas être comprise si l'on ne prend pas en considération l'histoire politique et sociale que l'on vivait en Argentine et dans le monde en 1972 et qui avait traversé donc également les FFAA. Le *Cordobazo* a été rappelé comme l'un des événements qui avait poussé un groupe de jeunes officiers de la Marine à discuter la position politique de cette institution et donc la formation (répressive) qu'ils étaient en train de recevoir et d'appliquer. En effet, la Marine avait participé à la répression de ce soulèvement populaire. Urien a en particulier rappelé, premièrement, que la Marine avait commencé à former ses membres à ladite lutte antisubversive : d'un côté, les aspirants de la Promotion 100 (entrés dans l'École Navale Militaire de la Fleuve Santiago en 1968 et diplômés en 1971) avaient participé à un cours antisubversif très dur dans la Terre du Feu qui avait inclut également la souffrance de tortures et, de l'autre côté, la Marine avait créé le groupe Altération de l'Ordre Public composé par des marins qui, avec une formation militaire spécialisée, devaient s'entraîner dans le combat à l'encontre des masses en allant à réprimer les usines en grève. Urien a noté qu'à cette époque, un sous-officier d'Infanterie de la Marine ne s'imaginait pas que pour défendre la Patrie il devait agir comme un policier ou devenir un réprimeur des masses. Cette manière de défendre la Patrie était entrée d'après lui en conflit avec les idéaux de la consolidation démocratique. Deuxièmement, il a mentionné que la seule forme que ces marins avaient eu de savoir ce qui se passait en dehors de leur institution était la prise de contact avec les syndicalistes péronistes (connus pendant les entraînements répressifs), les militant.e.s et les prêtres tiers-mondistes. Le chef du groupe composé par des membres de l'Infanterie de la Marine (Urien) ensemble à l'aspirant Mario Galli, à savoir le chef – avec le lieutenant de vaisseau Juan Carlos Lebrón – d'un groupe de marins appartenant à la Flotte de la Mer, avaient décidé de tisser une relation avec la nouvelle organisation politico-militaire JP-Montoneros et pour cela ils s'étaient convaincus de la nécessité du retour du général Perón. Urien a rappelé que la grande différence sociale entre les officiers et les sous-officiers de la Marine s'était manifestée au moment d'adhérer à une Marine de Guerre intentionnée à se démocratiser, se refusant d'agir comme une armée d'occupation et, par conséquent, à se détacher de la répression à l'encontre de la population au sein de laquelle ils étaient désormais censés se former. Urien a rappelé que les six bataillons que ce groupe avait pu former

avaient compté 40 jeunes caporaux outre aux 20 officiers de la Promotion 100 qui s'était donc divisée du groupe piloté par le capitaine de frégate Astiz, intégré par le capitaine de corvette Cavallo, le lieutenant de frégate Alberto Eduardo *le Chat* González Menotti et les capitaines de vaisseau Carlos Guillermo Suárez Mason (fils) et Rodolfo Oscar *le Gros Tomás*, *Dogor* ou *Luciano* Cionchi et disposé à réprimer et à les réprimer en raison de la peur des amiraux d'une *montonérisation* de leurs cadres avec l'aide de la Police Fédérale. Cette nuit du 16 novembre 1972, Urien avait été détenu dans le Casino des Officiers en même temps qu'environ 200 marins rebelles avaient réussi à laisser l'ESMA avec des camions, des patrouilles et des autobus pour occuper la place centrale de Lomas de Zamorra (Province de Buenos Aires) et s'unir supposément avec les colonnes de Montoneros ; pourtant, la personne qui avait fait fonction de contact était une espionne de l'Aéronautique et aucun.e militant.e n'était apparu.e. Ce fut en revanche l'Armée de terre à se présenter sur la place. Certains des marins s'étaient enfuis, alors que les autres s'étaient rendus pour éviter un massacre. Avec le temps, tous les officiers, sous-officiers et conscrits directement ou indirectement impliqués dans le soulèvement avaient été détenus dans l'Institut Pénal de Magdalena (Province de Buenos Aires) jusqu'en mai 1973, c'est-à-dire jusqu'à l'amnistie de Cámpora. Massera avait demandé la dégradation militaire de tous ces marins à Juan Perón qui avait cependant refusé ; ce fut Isabel Perón qui avait accompli ce désir avec le décret n°231 du 24 juillet 1974. Entre temps, Galli, Lebrón, Urien et le conscrit Juan Domingo *le Gaucho* Tejerina s'étaient intégrés à Montoneros. Parmi les tâches militantes, Urien et Lebrón avaient collaboré à la réalisation du *Manuel du Milicien* de Montoneros⁵⁶³. Urien avait été détenu de 1975 à 1982, Lebrón avait été assassiné en 1976 à Tucumán et le militant de la Colonne Nord de Montoneros Galli – qui avait été un informant de l'ANCLA – avait été séquestré par le SIN. Selon Canelo (2016, 236), les organisations militaires argentines avaient eu depuis toujours une relation conflictuelle avec la politique civile. Premièrement car les FFAA se pensaient elles-mêmes comme des institutions (vouées au sacrifice, à l'intérêt général, à la vérité et à l'honnêteté) non-politiques, vu que la politique (et en particulier partisane) était généralement considérée comme l'empire de l'égoïsme, des intérêts particuliers, de la mesquinerie, de la corruption et de la démagogie, à savoir la source de la crise argentine insoluble. Deuxièmement car dans la profession militaire l'on ne devait pas développer des capacités essentiellement politiques pour négocier ou parvenir à des consensus, vu que dans les FFAA soit l'on commandait soit l'on obéissait. C'était pour cela que, d'après cette chercheuse, les différences idéologiques et politiques étaient devenues très dangereuses. Au sein du monde militaires, ces divergences s'étaient généralement développées dans des canaux informels comme des sectes ou des cliques internes organisées autour de leaders. Par conséquent, les solidarités politiques militaires s'étaient souvent construites en superposition avec des espaces

⁵⁶³ Voir chapitre 4 de cette thèse.

d'appartenance professionnelle ou éducative sans fins politiques comme les Promotions, les destins professionnels et les liaisons familiales. Canelo a remarqué que dans les cas où les différences politiques n'avaient pas pu être traitées, elles s'étaient transformées en des menaces véritables pour l'institution comme ce fut le cas du soulèvement de l'ESMA récemment analysé. Pour ce qu'il était de Massera, Uriarte (1991) a écrit que lorsqu'il était entré à l'École Navale Militaire, la coutume dictait que les cadets navals du premier an étaient traités sauvagement par ceux du deuxième (lesdits Pères) et protégés à distance par ceux du troisième (appelés Grands-Pères). D'après l'Association des Mères de la Place de Mai (1999, 21) les châtiments soufferts par le cadet Massera lui avaient enseigné celle qu'elle a défini comme la leçon la plus importante de la formation militaire : celui qui puni le plus est également celui qui peut atteindre le plus de pouvoir. Selon Uriarte (1991), cette situation propice pour l'organisation d'équipes, loyautés et bandes sous la forme de loges et sectes (ayant chacune ses propres raisons, consignes, propos et devises) enseignait aux cadets (en dehors du plan d'études) à penser en termes d'alliés, ennemis, défenseurs et défendus. La loge (minoritaire au sein de la Marine) à laquelle Massera s'était incorporé – ensemble à Lambruschini et Vañek - s'auto-nommait Les Luthériens et son propos était, d'après Uriarte (1991), de changer l'importance de l'extrême rigueur physique de l'éducation pour une augmentation des châtiments tant en termes de quantité que d'intensité et de facilité à les donner. Après quelques années, cette loge dont le leader était le capitaine de vaisseau Félix Federico Fitte avait fusionné avec une autre : l'ensemble, appelé Omnia, avait proposé d'après Uriarte (1991) un parcours éducatif intermédiaire entre la sévérité des peines et celle de la rigueur. À cette loge avaient appartenu des personnalités comme le capitaine de vaisseau (promu à contre-amiral) Carlos Alfredo Vaihinger et le capitaine (membre d'Infanterie de la Marine, expert en Renseignement et opérateur de la relation Massera avec le syndicalisme) Guillermo Argüedas qui avaient par la suite intégré le haut commandement naval dirigé par Massera, diplômé comme aspirant en 1946, à savoir l'année où le général de l'Armée de terre Perón avait obtenu la maîtrise des FFAA, l'adoration du peuple et le respect international. Selon Uriarte (1991), Massera avait rêvé depuis ce moment d'occuper la place de Juan Perón et pour ce faire, d'après le journaliste, il avait avant tout dû se marier pour monter aux FFAA sa stabilité émotionnelle ainsi que pour monter et/ou confirmer son poste dans l'échelle sociale. Massera – qui était déjà propriétaire d'un nombre important de maisons situées à La Plata et dans la Capitale Fédérale - s'était finalement épousé avec Vieyra, la fille d'un notaire riche et membre du Jockey Club de La Plata (Province de Buenos Aires). Pendant 1955, Massera avait été l'un des assistants du ministre de la Marine Aníbal Olivieri ; ensuite, pendant l'époque de Rojas, il était devenu l'assistant principal de l'amiral Gastón Clement. Selon Uriarte (1991), ce fut avec Clement que Massera avait commencé à apprendre à faire la politique et à se mettre en relation avec les politicien.ne.s en se transformant en un militaire

atypique à même de négocier et dialoguer. Pendant la première moitié des années 1960, Massera avait travaillé dans le SIN comme professeur, auteur de textes et lecteur de la presse. Selon Uriarte (1991), Massera avait été introduit dans le domaine des journalistes par un vieux correspondant naval du journal *Crítica* appelé Buby Stalshmit qui lui avait donné l'opportunité de comprendre que la manipulation militaire de la presse était presque inévitable et que les journalistes n'auraient pas pu être capables uniquement de le promouvoir en public et de lui procurer en privé des contacts mais ils et elles auraient pu également construire la lecture de la réalité à partir de rumeurs. En 1961, d'après Uriarte (1991), l'un des principaux opérateurs politiques de Massera (l'officier odontologue De la Serna) lui avait présenté le journaliste, poète et écrivain Hugo Ezequiel Lezama qui avait à cette époque-ci des hautes responsabilités dans le distributeur des revues de la Maison d'Éditions Atlántida ainsi que Jorge Lozano – décrit par Uriarte (1991) comme un libéral extrêmement intelligent et directeur de plusieurs revues – et le correspondant militaire du journal *Clarín* Brunet Merlin. En outre, Uriarte (1991) a noté que Massera avait (déjà) fréquenté assidûment les rédactions des journaux *La Razón*, *La Prensa* et *La Nación* en construisant ici une partie de son appareil de relations civiles qu'ensuite il avait mis à travailler en faveur de son projet politique. Outre aux journalistes, Massera avait également des contacts parmi les péronistes – et en particulier d'abord avec Luis Sobrino Aranda et le neurochirurgien Raúl Matera et ensuite avec Lorenzo Miguel, l'avocat et ministre de Défense sous Cámpora Angel Federico Robledo et Lastiri – et avec la loge italienne Propagande 2 à laquelle il était inscrit ensemble à (entre autres) les généraux Perón, Viola et Suárez Mason. Depuis la moitié de 1971, le commandant général de la Marine Pedro Gnavi s'était aperçu que des capitaines de vaisseau dirigés par (le camarade de loge et de Promotion de Massera) Fitte étaient en train d'organiser des réunions où ils mettaient en discussion la direction de cet amiral antipéroniste. Gnavi avait donc utilisé Massera pour affaiblir le pouvoir de Fitte dans la Marine (sans que la loge des Luthiers eût pu penser qu'il s'était agi d'une attaque contre elle) en le rendant en 1972 le délégué de la Marine dans la Commission Conseillère du Plan Politique devant penser le processus d'institutionnalisation ou de transition voulu par le général Lanusse. Finalement, le 11 mars 1973, Cámpora et Solana étaient arrivés au pouvoir gouvernemental et ils avaient choisis comme commandants en chef des trois FFAA le général de division Jorge Raúl Carcagno - qui était resté au fil du temps sans appui au sein de sa Force ainsi que du gouvernement des Perón l'ayant substitué le 19 décembre 1973 par Leandro Enrique Anaya⁵⁶⁴ –, l'amiral Professionnaliste Carlos Álvarez et le brigadier général Héctor Luis Fautario. En décembre 1973, Álvarez avait été mis à la retraite et le contre-amiral Massera de 49 ans avait assumé son poste en ordonnant la retraite, selon Uriarte (1991), de dizaines d'officiers pour mettre dans des postes clefs des hommes de confiance notamment de la

⁵⁶⁴ Voir le chapitre 3 de cette thèse.

loge des Luthériens et appliquer un nouvel système de châtiments rigide pour les hauts fonctionnaires de la Marine. Après la mort de Juan Perón du 1^{er} juillet 1974, Anaya, Massera et Fautario s'étaient mis d'accord pour appuyer la succession institutionnelle d'Isabel Perón. Selon Uriarte (1991), la stratégie de Massera avait consisté à s'approcher à la fois au cercle entourant Isabel Perón et à l'Armée de terre. Si d'un côté les hauts officiers navals avaient commencé à participer à tous les actes publics de l'Armée de terre, le 30 juillet 1974 Lastiri avait proposé la promotion à amiral de Massera qui par conséquent avait acquis le même degré militaire des deux autres commandants en chef des FFAA. Pourtant, depuis 1975, les relations de Massera avec le gouvernement – et notamment avec López-Rega - avaient commencé à se détériorer, selon Uriarte (1991), alors que celles avec l'Armée de terre s'étaient renforcées au point que la Marine avait décidé d'envoyer des petites et presque secrètes dotations d'Infanterie de la Marine (premièrement en qualité d'observateurs et auxiliaires logistiques et de renseignement et ensuite comme des combattants pleins) à Tucumán dans le cadre de l'Opération Indépendance dirigée par le général péroniste de droite Acdel Vilas. Uriarte (1991) a affirmé que Massera avait commencé à agir comme à la fois le coordinateur de l'opinion militaire et le gestionnaire actif de l'exigence de renonciation de López-Rega au gouvernement face à Isabel Perón. Le contact et le soutien de Videla à la promotion de commandant en chef de l'Armée de terre devant la Présidente s'étaient réalisés au moment où Isabel Perón avait désigné comme ministre de l'Intérieur le colonel en activité Vicente Damasco ; fait qui avait stimulé une crise interne à l'Armée de terre. À ce moment-là, Massera aurait dit à la Présidente que le seul général que les militaires auraient accepté comme commandant de l'Armée de terre était Videla, présenté en outre comme dépourvu d'aspirations politiques ; comme successeur de Damasco avait finalement assumé Robledo, le 16 septembre 1975. Si un mois après avaient commencé les travaux d'installation du premier GT dans l'ESMA, Uriarte (1991) a soutenu qu'en novembre 1975 l'engagement de Massera dans l'Opération Indépendance était arrivé au sommet en confirmant ainsi la subversion de l'idéologie isolationniste et navaliste de la Marine. Sur cette ligne, il avait également déclaré à la presse que le 20 novembre était la Journée de l'Infanterie de la Marine (URIARTE 1991). Pour cela, au sein de la Marine, l'amiral Massera avait des opposants plus orthodoxes (et contraires à l'engagement de leur commandant en chef avec le péronisme) comme, selon Uriarte (1991), les contre-amiraux Luis María Mendía (titulaire de la Préfecture Navale entre décembre 1973 et janvier 1975 ; succédé par le contre-amiral Manuel Jacinto García Tallada) et Horacio Justo Gómez Beret qui lui avaient reproché le personnalisme. Finalement, tant Mendía que Beret étaient passés à la retraite et le capitaine de vaisseau (devenu ensuite contre-amiral) Enrique Montemayor – ancien suiveur de Beret – avait été nommé au poste du chef du créé *ad hoc* par Massera Cabinet d'Affaires Spéciaux installé depuis 1976 dans le Bâtiment Liberté, à savoir le siège de la Marine située dans le quartier de Retiro de la Capitale

Fédérale. Dans ce Bâtiment Liberté avaient eu lieu, au début de 1976, les réunions où des délégués des trois FFAA (ayant formé à leur tour des Équipes de Compatibilité Inter-Forces ayant opéré comme des courroies de transmission avec les chefs d'État-Major et les commandants) avaient planifié le coup d'État notamment car, d'après Uriarte (1991), la Marine constituait à ce moment-là le lieu le plus innocent. S'il a été reconnu (CORIGLIANO 2007, 62) que l'amiral Massera avait finalement réussi à écarter sa Force de son profil traditionnel apolitique et professionnaliste en lui procurant un rôle protagoniste dans la politique tant répressive que extérieure argentine (l'amiral s'était en effet très tôt préoccupé pour des thématiques propres au domaine du Ministère des Affaires Extérieures dont les conflits avec le Chili pour le canal de Beagle et la prétention de ce pays d'une projection antarctique) pendant sa carrière dans le PRN, il est moins reconnu son projet politique national que d'après Uriarte (1991) avait commencé à être développé non uniquement en relation au GT3.3.2 situé dans l'ESMA mais également dans le Cabinet d'Affaires Spéciaux dont ce GT avait été, d'après le journaliste, le bras armé. Uriarte (1991) a noté que la structuration du Cabinet et du haut commandement naval s'était divisé en degrés de fidélité à Massera : au plus haut niveau il y avait lesdits (par le journaliste) Inconditionnels comme le capitaine de vaisseau José Luis Segade (membres du Cabinet d'Affaires Spéciaux et responsable de l'organisation des contacts politiques de Massera), le capitaine de vaisseau promu à contre-amiral Horacio Zaratiegui, Montemayor, le capitaine de vaisseau (ensuite contre-amiral) et secrétaire général de la Marine Humberto Barbuzzi et le membre du Cabinet Aldo Fernández (chef de la Maison Militaire depuis la fin de 1975 et responsable de l'organisation de contacts ecclésiastiques de Massera). Ensuite, il y avait lesdits (par le journaliste) Loyaux : les capitaines de vaisseaux promus à amiraux Argüedas (membres du Cabinet d'Affaires Spéciaux et responsable de l'organisation des contacts syndicaux de Massera), Vaihinger, Ramón Arosa et Emilio Ossés. Selon Uriarte (1991), l'organigramme du bras armé de ce Cabinet avait été constitué par Chamorro, Vildoza et Acosta dans les postes principaux de commandement et par leurs subordonnés : les lieutenants de vaisseaux Pernía, Perrén et Rolón ; les lieutenants de frégate Schelling, Astiz, Donda et Rádice ; l'État-Major de l'Armée de terre Juan Carlos Coronel ; les sous-officiers de la Marine et les membres de la Préfecture Navale et de la Police Fédérale.

5.1.2. La répartition du pouvoir politique

Sous le sommet de la Junte Militaire, le PEN et la Commission du Conseil Législatif créée le 14 avril 1976 après la dissolution du Congrès de la Nation avaient assumé une grande importance au sein du projet politique de réorganisation nationale⁵⁶⁵ revendiquant avant tout l'urgence de ramener un

⁵⁶⁵ Les responsabilités et les obligations du Pouvoir exécutif (partagées entre le Président de la Nation et la Junte Militaire) et de la CAL avaient été spécifiées par la Junte Militaire dans les *Documents Basiques* constitués par l'*Acta établissant le propos et les objectifs basiques pour le Processus de Réorganisation Nationale*, la *Proclama*, les *Bases pour l'intervention des Forces Armées dans le processus national* et le *Statut pour le Procès de Réorganisation National*. Risler (2018, 83) a également précisé que la Constitution

équilibre social et la nécessité d'entreprendre des manœuvres économiques fortes (et changer donc les lois économiques principales ayant régi le marché en Argentine). Les trois objectifs de la dernière dictature militaire institutionnelle avaient été d'après Risler (2018, 12) : terminer avec le désordre, éradiquer les vices et transformer définitivement les bases de la société argentine. Bien que la propagande du PRN prétendait montrer une image cohésive des FFAA promouvant un projet national qui dépassait les intérêts sectoriels, les conflits internes avaient été plusieurs. Canelo (2016, 120) a expliqué que ladite compatibilité inter et intra Forces avait été considérée par les militaires du PRN comme une garantie pour minimiser les effets de la balkanisation du pouvoir et de la fragmentation politique profonde du front militaire. Uriarte (1991) a de son côté commenté que les FFAA avaient instauré une sorte de centralisme démocratique militaire *sui generis* en autorisant la liberté de discussion entre les Forces mais, en même temps, en imposant une unité d'action absolue. Au moment de la prise du pouvoir, les trois FFAA avaient donc effectué des accords parmi lesquels il y avait la division tripartite du pouvoir impliquant au niveau légal l'assignation du 33% des espaces de gestion des responsabilités étatiques et gouvernementales à chaque Force. Selon Canelo (2016, 231), cette règle conçue pour libérer les tensions internes avait pourtant compliqué l'articulation de consensus clefs pour atteindre avec succès les objectifs politiques du PRN. Pour ce qui concerne la Présidence de la Nation, l'on avait en revanche établi qu'un dit Quatrième Homme en aurait dû être investi. Celui-ci aurait dû constituer un élément pour faire apparaître le système de gouvernement comme semi-républicain où un Président (un homme qui ne pouvait pas être un officier actif) aurait dû répondre à une Junte Militaire composée à son tour par un membre de chaque Force. Finalement, une autre méthode employée pour chercher à stabiliser, par l'union, les FFAA avaient été lesdits officiers-liens (*enlace*), à savoir la base de la CAL. La CAL était l'organe du PRN censé intervenir dans la formation et sanction des lois ainsi que, surtout, interpréter ladite opinion conjointe des FFAA, la transmettre au PEN et contrôler sa mise en pratique par l'appareil militaire et la Junte Militaire. Intégrées par neuf officiers supérieurs (trois pour chaque FFAA), Canelo (2016, 120) a expliqué qu'au sein de la CAL fonctionnaient huit sous-commissions de travail (une pour chaque ministère national), chacune composée par entre quatre et six militaires de rang moyen. Le contre-amiral Vañek avait été désigné par la Junte Militaire comme le premier Président de la CAL, alors que les Représentants respectivement de l'Aviation et de l'Armée de terre avaient été le brigadier Pablo Apella et le général Eduardo Crespi. Outre à légiférer, la fonction majeure de la CAL avait été de recueillir l'opinion militaire conjointe sur les normes futures du PRN, à savoir l'espace où le Président avait pu connaître la pensée des FFAA sur ses objectifs politiques. La CAL était ainsi censée analyser en premier les

de 1853 avait été subordonnée aux postulats établis dans le *Statut* et dans les *Actas* et les fonctionnaires du Pouvoir Judiciaire avaient dû prêter serment d'obéissance aux *Documentos Básicos*.

projets politiques et juger s'ils avaient ou pas une (dite) Transcendance Significative. Finalement, il faut constater que malgré ces accords, dans la pratique l'Armée de terre avaient obtenu une place politique plus importante dans le PRN non uniquement pour ce qui concernait les domaines Opérationnels et de Renseignement (liés à la dimension répressive du PRN)⁵⁶⁶ mais également dans la désignation des gouverneurs provinciaux et dans les Présidences de la Nation et de la Junte Militaire, à savoir deux directions assignées pendant toute la période dictatoriale à l'Armée de terre ainsi qu'initialement occupées par un seul homme de cette Force, Videla (RISLER 2018, 96). L'Armée de terre avait en effet ignoré l'accord sur le Quatrième Homme jusqu'à la moitié de 1978 lorsque le général Roberto Viola était devenu le commandant en chef de l'Armée de terre et Videla avait assumé ce rôle. Pour ce qui concerne les pouvoirs exécutifs provinciaux, Canelo (2016, 58) a noté qu'après le coup d'État tous les gouverneurs provinciaux du gouvernement renversé d'Isabel Perón avaient été remplacés par des intervenants militaires appartenant presque entièrement à l'Armée de terre. Après peu de temps, l'Armée de terre avait obtenu la moitié (12) gouvernorats (dirigés généralement par des officiers retirés) ; l'autre moitié avait été partagée entre la Marine (cinq gouvernorats outre au Territoire National de la Terre du Feu) et l'Aviation (cinq gouvernorats outre à la Municipalité de la Ville de Buenos Aires).

Canelo (2016, 56) a expliqué que pendant la dictature il y avait eu un ensemble de services gouvernementaux clefs qui s'étaient occupés de la gestion de ladite question politique du PRN. La plus importante avait été d'après elle la Junte Militaire, suivie par d'autres organes dans le domaine de la Présidence de la Nation : le Ministère de l'Intérieur (le seul ministère qui avait été occupé pendant toute la durée de la dictature par un groupe homogène de l'Infanterie de l'Armée de terre ressorti de la Promotion 76 du CMN) dirigé par le général Harguindeguy (puis par Liendo, Alfredo Saint Jean et Llamil Reston) et dont les fonctions étaient à la fois politiques et répressives (CANELO 2016, 176-177); le Ministère de Planification dirigé jusqu'à la fin de 1978 par le général appartenant à la fraction des Durs Ramón Genaro Díaz Bessone⁵⁶⁷ et chargé de rédiger le premier plan politique institutionnel du régime que cet ancien commandant du II^{ème} Corps de l'Armée de terre (responsable des CCD dans les Provinces de Santa Fe, Entre Ríos, Corrientes, Chaco, Formosa et Misiones) avait nommé *Projet National* et consigné à la Junte Militaire au début de 1977 (CANELO 2016, 73-77) ; et les Secrétariats de la Présidence (Général ; d'Information Publique ; de Planification et Culture ;

⁵⁶⁶ Avec la publication en décembre 1976 du nouvel règlement de l'Armée de terre *Opérations contre les éléments subversifs*, l'on avait réaffirmé la responsabilité primaire de l'Armée de terre dans la conduction des opératifs et du renseignement dans tout le territoire national ainsi que la subordination des autres FFASA à son contrôle opérationnel (RISLER 2018, 84).

⁵⁶⁷ Le Ministère de Planification avait été créé en septembre 1976. Dans cet organisme composé par deux Secrétariats (Planification et Projet National) et neuf Sous-secrétariats avaient travaillé environ 600 personnes dont la plupart étaient des civil.e.s et des officiers retirés. Ce ministère avait été dégradé en octobre 1978 en un Secrétariat de la Présidence (CANELO 2016, 72) en causant ainsi une perte importante du pouvoir politique de la fraction des Durs de l'Armée de terre. Bessone avait en effet présenté sa renonciation et demandé le passage à la retraite militaire en décembre 1978.

et la SIDE). Dans ces trois organismes orientés vers l'activité politique avait prédominé – non par hasard – l'Armée de terre qui possédait une primauté claire par rapport à ses Forces alliées ; cela ne signifie pourtant pas qu'il avait été inexistante, également dans les ministères (comme dans les cabinets, les médias de diffusion et les interventions dans les syndicats), une certaine répartition de pouvoir entre les Forces dans la forme notamment des délégués militaires observateurs censés garantir ladite incorruptibilité du système (URIARTE 1991). La Force de terre était la plus nombreuse (62%) et pour cela, elle possédait la plus grande quantité d'effectifs en activité et à la retraite par rapport à la Marine (25%) et à l'Aviation (12%). En outre, l'Armée de terre était la Force la plus ancienne et celle qui possédait la plus grande expérience politique acquise notamment par l'exercice à plusieurs reprises du pouvoir gouvernemental depuis 1930 (CANELO 2016, 57). Ainsi, si dans la Junte Militaire et la CAL⁵⁶⁸ les militaires avaient (plus ou moins) accompli la règle basique du partage tripartite du pouvoir, l'Armée de terre avait prévalu dans le domaine du Pouvoir Exécutif tant National que Provincial grâce également au déjà mentionné Secrétariat Général de la Présidence⁵⁶⁹ entêté en 1976 par le général Politiste de l'Armée de terre José Rogelio Villareal. Étant donné que les projets politiques des Durs (le *Projet National* et le *Plan Nouvelle République*) n'avaient pas créé un consensus au sein de la Junte Militaire si n'était que pour le constat qu'il ne proposait pas véritablement ni un programme de gouvernement ni un plan d'action politique (CANELO 2016, 92), les membres du Secrétariat Général de la Présidence avaient formulé leur propre proposition politique en novembre 1977 dans un document réservé titré *Plan d'Action Politique de la Proposition d'Union Nationale* et rédigé par l'avocat de Córdoba ainsi que directeur du Sous-secrétariat Général, Ricardo Yofre qui avait à son tour des relations étroites avec le président de l'UCR Ricardo Balbín (CANELO 2016, 93-96). Différemment des Durs qui prévoyaient l'accomplissement de la fondation de la Nouvelle République (ou la sortie politique) autour de l'année 2000, les Politicards avaient soutenu que les FFAA devaient se légitimer dans un délai de deux ou trois ans. Pour ce faire, il fallait (entre autres) réorganiser et renouveler les partis préexistants et intégrer les civil.e.s dans la gestion du gouvernement. Autrement dit, selon les Politicards, il était nécessaire que le gouvernement militaire assurât un dialogue avec des civil.e.s. En concret, ce secteur

⁵⁶⁸ Second organe le plus militarisé du PRN (après la Junte Militaire), la CAL était nécessaire et spécifique aux objectifs refondateurs de l'Argentine du PRN. Il est bien de souligner que le fonctionnement au sein de la CAL avait répondu à une double direction : les fonctionnaires répondaient en même temps au Président de la Nation et au commandant en chef de leur propre Force ou à son chef immédiatement supérieur. Dans l'histoire du PRN, il s'était avéré que l'une des caractéristiques de ces fonctionnaires avait été la primauté de la loyauté à leur propre FFAA d'appartenance. Pour plus d'informations sur le fonctionnement de la CAL voir le documentaire *C.A.L. El Congreso en Dictadura* produit par le Collectif Alambre en 2016.

⁵⁶⁹ Le Secrétariat Général de la Présidence était l'instrument du président pour contrôler ses ministres et la dépendance du PEN chargée des liaisons avec la CAL. Il était composée par quatre Sous-secrétariat : Général (s'étant occupé de rédiger les discours et les messages publics de Videla et ayant eu une ingérence dans la désignation des maires, des fonctionnaires du niveau universitaire et des ambassadeurs) dirigé par un civil (Yofre) ; Relations Institutionnelles dirigé par le colonel Miguel Alfredo Gil ; Légal et Technique dirigé par le commodore José Miret nommé en outre en 1978 comme directeur du nouvel Secrétariat de Planification ; et Affaires Administratives dirigé par le capitaine de vaisseau José Guillermo Dickson (CANELO 2016, 61-62).

avait proposé que le dialogue devait être dirigé par le Président de la Nation sur le plan des idées générales et par les ministres, les gouverneurs et les maires sur le plan (dit) inférieur de la participation effective. Les Politicards avaient donc prévenu l'importance de sélectionner correctement les interlocuteur.trice.s, vu que choisir des individus isolé.e.s aurait pu quitter la légitimité au dialogue et que sélectionner des leaders de secteurs ou partis impliquait l'octroi de représentativité et participation à certaines organisations de la société civile au détriment d'autres. Canelo (2016, 177) a soutenu que tant le Président Videla (par lesdits déjeuneurs du mercredi avec des gens représentatives de la société comme des écrivains – Jorge Luis Borges, Ernesto Sabato et Leonardo Castellani -, des personnalités de la culture, des intellectuel.le.s et des spécialistes de domaines différents) que le Secrétariat Général de la Présidence de la Nation s'était informellement occupé de maintenir des contacts permanents et réservés avec des nombreux dirigeants politiques de l'UCR (Balbín, Eduardo Angeloz, Fernando De la Rúa, Antonio Tróccoli, Miguel Zavala Ortiz et Raúl Alfonsín), du Mouvement d'Intégration et Développement (Arturo Frondizi, Rogelio Frigerio et Oscar Camillón), du Parti Fédéral (Francisco Manrique), du Parti Socialiste Démocratique (Américo Ghioldi désigné par Videla comme ambassadeur du Portugal et écrivain du document réservé du 22 décembre 1977 titré *Plan de Réforme Politique Institutionnelle. Et d'accord entre les FFAA et les Partis Politiques en faveur d'une étape de sécurité, stabilité, cohabitation, progrès et paix*), de la Démocratie Progressiste (Rafael Martínez Raymonda et Alberto Natale) et d'autres petits partis du centre et de la droite que le PRN avait promu par l'octroi de charges politiques (ambassadeurs, gouverneurs ou conseillers) et de recours étatiques exceptionnels dans les respectives Provinces et Municipalités afin de les présenter comme desdites créatures du PRN⁵⁷⁰. Canelo (2016, 64 et 98) a constaté qu'en même temps que des représentants des Durs (les généraux Vilas, Olivera Rovere, Azpitarte, Díaz Bessone, Menéndez, Maradona, Santiago, Suarez Mason et Riveros) étaient passés à la retraite entre 1977 et 1979, le PRN avait habilité la colonisation de ses sphères les plus hautes par des dirigeants politiques considérés comme idéologiquement pas dangereuses et électoralement viables car l'une des espérances politiques du PRN avait été la préparation d'une force politique capable de vaincre électoralement le péronisme et changer ainsi en permanence la société argentine. Le péronisme était, dans le discours du PRN, le premier responsable du chaos et de la destruction, de la corruption et de la démagogie, qui ravageaient l'Argentine. Pour cela, Canelo (2016, 65) a écrit que les contacts du régime militaire avec les hautes dirigeant.e.s du PJ avaient été moins fréquents de ceux que le PRN avait maintenu avec le reste des dirigeant.e.s de la politique traditionnelle. En particulier, il faut noter que dans la Littérature les relations entre les péronistes et les militaires du

⁵⁷⁰ Voir le chapitre 6 de cette thèse.

PRN sont apparues presque uniquement en référence au plan politique de l'amiral Massera estimé généralement délié et même opposé aux objectifs politiques du PRN.

Comme les autres deux Forces militaires, entre les premiers mois de 1977 et la moitié du 1978 la Marine avait été invitée à produire – après l'échec du *Projet National* – un premier plan politique devant accomplir la première étape du processus de compatibilité intra-Force. La discussion des trois plans politiques partiels de chaque Force aurait donc dû être effectuée (pour accomplir l'étape du processus de compatibilité inter-Forces) au sein de la Junte Militaire censée finalement produire le plan politique définitif à présenter à l'opinion publique. Canelo (2016, 121) a écrit que la Marine avait été la première institution à avoir conclu en octobre 1977 son plan titré *Considérations sur le processus d'institutionnalisation et le MON*, vu qu'en 1977 l'amiral Massera avait réussi à transformer cette Force en une structure d'appui à sa future candidature présidentielle. Dans ce document (in CANELO 2016, 122-126), les marins avaient indiqué que le problème le plus grand du PRN était la situation de l'économie nationale. Selon la Marine, les conditions socio-économiques de la population devaient être améliorées par le PRN afin d'atteindre – avec les instruments indispensables de l'action psychologique et de la publicité aux actions du gouvernement - l'adhésion et l'appui de la citoyenneté pour la conformation d'un mouvement civique ou un parti politique du PRN qui d'après les amiraux ne devait pas surgir des organisations politiques existantes (et notamment pas du péronisme et du radicalisme, estimés comme ayant des profils idéologiques incompatibles avec les valeurs du PRN) mais il devait être totalement nouveau car le PRN ne devait que s'hériter soi-même. Canelo (2016, 140) a soutenu qu'à la différence de la conception du MON de l'Armée de terre (qui le pensait comme un mouvement civique-militaire), la Marine concevait ce mouvement et/ou parti futur comme une force qui pouvait projeter l'amiral Massera dans la scène politique nationale. Cette chercheuse a également noté qu'en août 1981, au moment du lancement de son propre mouvement politique, Massera avait suivi plusieurs directives de ce plan de la Marine : le Mouvement National pour le Changement avait été en effet intégré par des militaires, des anciens fonctionnaires du PRN, des entrepreneurs et des dirigeants politiques dont notamment Alfredo Vezza, un ancien dirigeant du MID incorporé au massérisme, qui avait été également l'éditeur responsable du journal bimensuel *Cambio para una democracia social* publié entre 1981 et 1982 ensemble à Víctor Lapegna, le dirigeant du Parti Communiste Révolutionnaire jusqu'à la fin des années 1960 converti en 1970 au catholicisme et à la militance dans GH. Toujours par rapport à la situation socio-économique et notamment à la politique des salaires bas, la Marine – qui était en train de diriger le Ministère des Relations Extérieures par le vice-amiral Oscar Antonio Montes (membre aussi du GT3.3.2) – avait également recommandé de minimiser les interférences extranationales car l'Argentine était en train de faire face à une campagne internationale l'accusant de violations de DH

et qui aurait pu conduire à l'adoption de mesures de pression de type politique-économique de la part d'organismes internationaux, de pays dirigés depuis janvier 1977 par les États-Unis de James Earl Carter, dudit sionisme international et du Vatican. Avec le but de donner le coup fatal à Videla (et son allié Martínez de Hoz), vers la fin de 1977, la Marine – ensemble à l'Aviation – outre à avoir attisé la critique à la politique économique du PRN qui avait commencé à être affichée sur la scène politique avait également commencé à exercer des pressions pour séparer les charges du Président de la Nation et de Président de la Junte Militaire et désigner un Quatrième Homme du PRN. Finalement, le 28 et le 29 avril 1978 avait eu lieu une série de réunions des commandants des trois FFAA dans le Bâtiment Cóndor. Représentée par les généraux de division Viola, Urricariet, Suárez Mason, Riveros, Menéndez, Laidlaw, Galtieri, Harguindeguy et Vaquero, l'Armée de terre avait proposé Videla comme le seul candidat pour occuper le PEN. Si la Marine s'était opposée, l'Aviation avait exprimé son accord pour maintenir la cohésion des FFAA mais avait exercé des pressions pour redéfinir les schémas de sélection des autres hauts fonctionnaires (ministres, gouverneurs et ambassadeurs). Le 2 mai 1978, la Junte Militaire avait premièrement désigné Videla comme le Président de la Nation jusqu'au 29 mars 1981 à condition qu'il devait passer à la retraite militaire et donc également cesser d'occuper le poste de commandant en chef de l'Armée de terre ; deuxièmement, elle avait décidé que Massera aurait dû abandonner son poste en septembre 1978 en faveur de l'amiral Lambruschini et le général de brigade Agosti le sien en janvier 1979 en faveur du brigadier Omar Graffigna ; troisièmement, la Junte Militaire avait décidé de se centraliser et de concentrer plus de pouvoir politique au détriment de la figure présidentielle. Ce processus terminé en janvier 1979 avait comporté initialement une dispute du pouvoir politique entre la Junte Militaire et le PEN et finalement un immobilisme de ladite question politique de la part du gouvernement. Désormais en dehors de celui-ci, Massera s'était en effet lancé dans la politique professionnelle en critiquant féroce le plan économique de la dictature en parallèle au front syndical, alors que le général Villarreal et son équipe Politicarde avaient renoncé le 1^{er} décembre 1978 à leurs postes au sein du Secrétariat Général de la Présidence en marquant, d'après Canelo (2016, 152), le premier pas vers le déclin de ladite question politique de la dictature. Comme j'analyse plus en particulier dans le chapitre 6, depuis août 1979, l'agenda de la Junte Militaire avait été déplacée entièrement vers les préparatifs de la visite en Argentine de la CIDH de l'OEA de septembre 1979. Viola, Lambruschini et Graffigna avaient repris à discuter ladite question politique en présentant finalement dans le Congrès de la Nation, le 19 décembre 1979, les *Bases Politiques des FFAA pour le PRN*. Selon Canelo (2016, 166), ce document secret avait dévoilé les deux grandes lignes de la dynamique des décisions politiques qui avaient accompagnées le PRN jusqu'à sa fin : l'adoption d'une stratégie d'immobilisme politique (où le seul objectif de ladite question politique initiale que la Junte Militaire se niait à abandonner était

l'institutionnalisation du pouvoir militaire) et la non-révision (ou la non-négociation avec les civil.e.s) des activités réalisées par les FFAA dans le cadre de la lutte contre ladite subversion. Plus en particulier, Canelo (2016, 169-171) a noté que dans le connu comme Dialogue politique entre les (ou des) civil.e.s avec le Ministère de l'Intérieur annoncé par le président Videla pendant les premiers jours de mars 1980, le PRN avait décidé de subordonner ses objectifs politiques de refondation de la société à l'obtention d'une acceptation explicite des civil.e.s des activités réalisées dans le cadre de ladite lutte contre le terrorisme. Canelo (2016, 177) a écrit que c'était donc dans l'instance du dialogue que les FFAA avaient espéré d'obtenir publiquement et explicitement l'engagement des civil.e.s sur la non-révision des crimes de l'État *procesista* : le premier contact institutionnel public avec les civil.e.s (ou activité politique) conduit par le Ministère de l'Intérieur avait en effet comme son fondement (et prémisses exclusive et non-négociable) une dite coïncidence avec les idées basiques du PRN. Accompagné par une Commission Politique composée par la Junte Militaire, les Secrétariats Généraux des trois Forces, une Équipe de compatibilité inter-Forces, des assistants et un délégué militaire pour chaque FFAA, du 26 mars 1980 jusqu'à 1981, Harguindeguy avait tenu des réunions (dont le contenu avait été partiellement diffusé par la presse) avec des dirigeant.e.s de secteurs entrepreneurial, syndical, civil, universitaire et politique généralement à titre individuel. Canelo (2016, 180) a soutenu que les interlocuteur.se.s public.que.s avaient été presque les mêmes qui avaient en 1977 tenu des contacts informels avec les membres du Secrétariat Général de la Présidence : l'UCR de Balbín, d'autres radicaux comme De la Rúa et Frondizi, des dirigeant.e.s de partis de centre-droite et le courant anti-verticaliste du péronisme (Matera, Parodi, Iturbe, Enrique Osella Muñoz et Rodolfo Tecera del Franco) ayant suggéré au PRN la nécessité de donner des réponses valides au groupe (et non pas à la société toute entière) des proches des détenu.e.s et disparu.e.s.

Dans l'entretemps, entre septembre et le 3 octobre 1980, la Junte Militaire avait discuté la désignation du successeur de Videla à la Présidence de la Nation qui avait porté sur le Politicard Viola, malgré l'opposition de la Marine et de certains des Durs comme Menéndez et Suárez Mason qui avaient aspiré d'après Canelo (2016, 187) à cette charge. Ayant assumé en mars 1981, Viola avait été considéré comme le seul à même de garantir une succession harmonique qui n'interrompait pas à la fois le chaîne des commandements et ladite modération dans l'exercice du pouvoir. Pourtant, Viola avait déclaré le commencement d'une étape nouvelle du gouvernement militaire finalisée à rencontrer une sortie politique pour le PRN à travers le rapprochement et l'octroi d'espaces de gouvernement à des dirigeant.e.s politiques, syndicaux.les et d'entreprises. Ainsi, des membres de partis politiques nationaux et provinciaux avaient été désigné comme les premiers gouverneurs civils du PRN, comme conseillers politiques du Président et comme ministres. En l'occurrence, Viola avait élargi les portefeuilles ministériels de huit à 13 et il avait assigné leurs directions pour la plupart à des civils

(Économie, Culture et Éducation, Justice, Agriculture et Élevage, Industrie et Mines, Commerce et Intérêts Maritimes et Relations Extérieures et Culte) et les restants étaient divisés équitablement entre l'Armée de terre (Intérieur et Travaux et Services Publics), la Marine (Action Sociale et Défense) et l'Aviation (Santé Publique et Travail). En juillet 1981, Viola et le ministre de l'Intérieur Liendo avaient essayé d'entamer une seconde étape du dialogue politique avec les civil.e.s mais avant même qu'elle put commencer, (au moins) deux fronts politiques (le militaire et les partis politiques traditionnels) s'y étaient opposés. Le front le plus défavorable à Viola avait été la Junte Militaire qui avait mis en place, d'après Canelo (2016, 191-195), une véritable campagne d'opposition alimentée par l'augmentation de ses contrôles institutionnels qui avaient considérablement limité la marge d'action et l'autorité du Président (entre autres) par notamment l'*Orientación Complementaria n°2 des Bases Instrumentales pour l'Action Politique*. Dans ce document secret, la Junte Militaire avait répété que le véritable héritier du PRN aurait dû être le MON en raison du manque d'identification de la citoyenneté avec les postulats et les dirigeant.e.s de la plupart des organisations politiques existantes. Autrement dit, les politicien.ne.s convoqué.e.s par Viola manquaient de légitimité selon la Junte Militaire car ils et elles n'étaient pas productif.ve.s pour la formation du MON. En particulier, la Junte Militaire avait considéré que le MON pouvait être intégré par les membres de l'UCR ainsi que par – éventuellement - les secteurs modérés du PJ à titre individuel. Le problème cependant avait été que le gouvernement de Viola avait convoqué au dialogue les dirigeant.e.s comme des représentants de parti (en reconnaissant donc aux partis mêmes la représentativité) y compris de l'ensemble du péronisme dont le secteur le plus radical avait ouvertement contesté la non-révision de ladite lutte antissubversive. Viola avait en effet promis que dans le processus de rétablissement de la démocratie, le péronisme aurait pu (selon la volonté et la direction de ses militant.e.s) se structurer et participer activement à la vie publique nationale. Malgré l'existence de ce rapprochement, la première force politique invitée à dialoguer avait été l'UCR à travers son vice-président Carlos Contín, vu que Balbín était très malade (il était mort en septembre 1981). Canelo (2016, 191 et 196) a remarqué que l'UCR avait vu Viola comme un interlocuteur peu convenant notamment car elle comme les autres partis savaient que la Junte Militaire n'accompagnait pas son projet d'ouverture et que la figure véritablement dominante du PRN était désormais Galtieri. Ainsi, malgré l'appui de certain.e.s dirigeant.e.s de partis provinciaux (comme le Mouvement Populaire de Jujuy dirigé par María Cristina Guzmán qui avait commencé à travailler pour fournir un appui civil au PRN) principalement réunis dans la Force Fédéraliste Populaire (BORELLI 2008, 123), les dirigeants des cinq partis politiques majoritaires (UCR, PJ, MID, PI et Démocratie Chrétienne) s'étaient tournés vers une position d'opposition en conformant l'Assemblée Multipartite qui le 28 août 1981 avait publié la *Convocation au pays* où elle avait défini ses objectifs programmatiques dont, entre autres, le retour à

l'état de droit et la normalisation immédiate et effective de l'activité politique, syndicale, entrepreneuriale, étudiante et culturelle. Canelo (2016, 191) a noté que dans ce document l'on avait rendu au silence les réclamations de la fraction plus intransigeante de la Multipartite - composée par le PI et la Démocratie Chrétienne - sur les disparu.e.s et l'on n'avait pas mis en question le statut des FFAA victorieuses sur ladite subversion dans ladite guerre interne, à savoir la garantie de légitimation sociale des FFAA et de son impunité pour les crimes commis. Le coup fatal au gouvernement Politicard de Viola était arrivé au moment de la reconstitution de la Junte Militaire intégrée par l'amiral Anaya, le général Galtieri et le brigadier Lami Dozo l'11 décembre 1981. Selon Canelo, ce dernier avait déjà proposé en 1978 - dans le plan politique institutionnel de l'Aviation - la reconquête des Îles Malouines, alors que d'après Borrelli (2008, 144) le précurseur principal de cette initiative avait été Anaya qui avait ordonné secrètement le 15 décembre 1981 au vice-amiral Juan José Lombardo la préparation d'un plan de débarquement argentin dans ces îles. D'après ce chercheur, Anaya avait été chargé en 1977 par Massera de planifier un débarquement hypothétique dans les Malouines afin d'entraver les projets de Videla. Alors que cette commande avait été abandonnée, Borrelli (2008, 140) a affirmé qu'Anaya avait pris comme sienne la question des Malouines et, lorsqu'il en eut l'opportunité, il avait négocié ledit Pacte Sinistre avec Galtieri, à savoir son appui en échange de son assurance à envahir les Malouines. La Junte Militaire avait donc organisé – entre le 9 novembre et l'11 décembre 1981 - un coup de Palais contre Viola qui, malade, avait même dû déléguer provisoirement sa présidence, le 20 novembre 1981, à son ministre de l'Intérieur Liendo. Borelli (2008, 121) a quand même spécifié que la décision de le démettre de ses fonctions n'avait pas été prise pour des raisons cliniques, mais pour des motivations politiques. Outre à les déjà citées, il faut mentionner que l'absence de légitimité politique avait été le résultat également des politiques économiques du nouvel ministre Lorenzo Sigaut et notamment la dévaluation de plus du 30% du peso argentin ayant provoqué la course au dollar états-uniens des épargnant.e.s, la critique à l'économie d'état inefficace et corrompue de la part du secteur social réuni autour de Martínez de Hoz et le lancement, en août 1981, du Mouvement National pour le Changement – la base pour le futur Parti pour la Démocratie Sociale – de Massera. Borelli (2008, 126) a soutenu que Massera était en train de se constituer comme la force pouvant contraster – au sein de l'opposition à Viola - l'avancée droitiste de Galtieri soutenue par la Marine. En ce sens, les nécessités politiques de Massera l'avaient amené en 1981 à entrer définitivement en collision avec son ancienne Force impossibilitée à maintenir la candidature de Massera comme son projet institutionnel vu que ce dernier avait commencé à critiquer – outre au volet économique – également la politique du PRN. La stratégie de Massera avait été, d'après Borelli (2008, 126), celle d'appuyer les partis traditionnels dans la recherche du retour démocratique en l'obligeant donc à exhiber un discours républicain. Massera avait rendu public son

accord avec la Multipartite en septembre 1981, à savoir un mois après la prohibition de la part du gouvernement de la revue dont il était propriétaire - *Changement pour une démocratie sociale* – suivi par une arrestation de dix jours dans la Base Navale d'Azopardo (Azul, Province de Buenos Aires) sanctionnée, à la demande de Galtieri, par Lambruschini (en raison de ses critiques au gouvernement de Viola). Avec ses discours manifestant des nuances social-démocratiques, Massera – dont l'on avait dévoilé en mai 1981 à Rome son appartenance à la P2 - avait essayé de se situer comme le futur sauveur du pays face à ladite implosion imminente du PRN. En effet, si à la fin de 1981 la monnaie nationale avait perdu l'80% de sa valeur, la société civile avait caractérisé le gouvernement de Viola comme asphyxiant et inefficace, impuissant à résoudre les problèmes économiques et sans capacités politiques pour gouverner le pays. D'après Borelli (2008, 124), le gouvernement de Viola avait souffert de la part de la presse la même sorte que celui d'Isabel Perón : estimé incapable d'exercer l'autorité légitime (estimée comme provenant de la force capable d'imposer un ordre social pyramidal et hiérarchique), il avait été déclaré comme immature, devastateur et suicide.

Tout en conservant les charges de commandant en chef de l'Armée de terre et de membre de la Junte Militaire, le fort et autoritaire Galtieri avait assumé le 22 décembre 1981 la Présidence de la Nation, après avoir accompli une dépuración de l'Armée de terre. Une autre étape du PRN avait par conséquent commencé d'après Canelo (2016, 197), à savoir la recherche de restauration de ses bases originaires : le MON, la guerre (des Malouines) et la réforme économique libérale. Selon Borelli (2008, 133), l'image d'homme d'armes et de forte personnalité de Galtieri avait fonctionné politiquement non pas comme promesse d'élections futures mais comme le dirigeant des FFAA à même de renouveler la foi dans le gouvernement militaire et montrer qu'il y avait quelqu'un qui gouvernait véritablement en Argentine. Galtieri avait colloqué des civil.e.s dans plusieurs gouvernorats provinciaux, dans son cabinet et dans les entreprises étatiques ainsi qu'il était souvent apparu dans les espaces quotidiens des Argentin.e.s pour parler avec lesdites gens communes. Au niveau économique, Galtieri avait désigné Roberto Alemann comme son ministre d'Économie qui avait essayé de réduire définitivement la capacité d'intervention de l'État dans l'économie. Selon Borelli (2008, 139), cela avait été reçu positivement par les centres financiers mondiaux et négativement par les secteurs à la fois militaire corporatif (liés aux usines d'État) et syndical qui le 30 mars 1982 avait réalisé dans la Capitale Fédérale la manifestation (une grève) la plus grande depuis le début du PRN et que le gouvernement avait brutalement réprimé. Autour de cette date, Borelli (2008, 140) a estimé qu'avec l'aide de la presse nationale (qualifiée comme sensationnaliste, chauviniste, manipulatrice de l'information, triomphaliste, sur-estimatrice des nouvelles favorables pour l'Argentine et patriotique), le PRN avait installé dans l'opinion publique le conflit austral pour un accident dans la Géorgie du Sud où des opérateurs civils argentins dirigés par l'homme d'affaires

Constantino Davidoff étaient débarqués sans l'autorisation britannique et ils avaient brandi le drapeau national ; suite à l'envoi de marins britanniques, le PRN avait fait parvenir sur ces îles un groupe de militaire de l'Infanterie de la Marine dirigé par Astiz. L'idée exprimée était qu'au niveau géopolitique, la récupération des Malouines aurait pu avoir des répercussions favorables également dans les discussions sur le canal du Beagle et du Traité de l'Atlantique du Sud que l'Occident allait remettre sur l'agenda politique en raison de l'acquisition d'une position de force. Au niveau idéologique, la presse – comme par exemple *Convicción* – avait soutenu qu'il était inacceptable pour un pays avec des racines occidentales pures et vainqueur de ladite subversion de rester positionné dans le bloc des pays du Tiers Monde ou Pays Non-Alignés dont Cuba et le Nicaragua sandiniste. En ce sens, Borelli (2008, 147) a soutenu que dans cette logique il n'y avait pas de contradiction entre les actions d'entrer en guerre avec la Grande Bretagne (l'un des piliers de l'Occident) et de solliciter une attitude plus occidentale au PRN et notamment aux FFAA (dites) modernes et professionnelles. Cette idée était en particulier l'un des piliers du massérisme, c'est-à-dire l'idéologie avec laquelle l'amiral Massera (1979, 137 ; ma traduction) avait essayé de stimuler l'enthousiasme de la population (civile et militaire, nationale et internationale) pour sa candidature présidentielle en l'occurrence dans un discours du 31 mai 1977 face au président libéral de la Colombie, Alfonso López Michelsen : « Nous assistons à une coïncidence historique peu commune ; nous assistons à l'entrecroisement de deux décadences : celle de l'Empire d'Orient et celle de l'Empire d'Occident. Et au milieu de ce tourbillon, nôtre Amérique jeune, celle qui n'a pas encore joué aucun rôle décisif dans l'histoire universelle, attend le moment de se montrer comme la plus riche réserve de l'esprit. La Colombie et l'Argentine, ensemble aux Nations sœurs, savent que s'approche inexorablement l'instant critique où nous devons nous lancer à récupérer pour le monde, l'esprit perdu. [...] Cela signifie que l'heure est venue de mettre en œuvre le Pouvoir de l'Esprit. [...] Nous croyons que l'esprit d'Occident – qu'aujourd'hui ne suppose plus une connotation géographique mais une attitude de l'âme – doit être sauvé de son exil, et doit retourner à revigorer l'intelligence, la volonté, la capacité de travail et l'instinct créateur. Pour raisonner en termes de personnes, pas de masses ; pour savoir exprimer le désaccord en paix ; pour ne pas sacrifier l'homme réel en vue d'une humanité utopique ; pour affronter un futur plein d'énigmes vitaux, il faut l'esprit d'Occident. Nous les Argentin.e.s croyons que nôtre Amérique est en mesure de diriger cette renaissance et respecter, ainsi, un destin de grandeur beaucoup de fois remis à plus tard. [...] Occident réside en nous. On n'a plus qu'à le chercher et l'offrir au monde. » Finalement, le 2 avril 1982, le PRN avait annoncé la récupération des Malouines en la présentant comme une renaissance nationale à même (supposément) d'oublier la décadence, la désunion et l'isolement international de l'Argentine, alors que le Conseil de Sécurité des Nations Unies avait sanctionné la Résolution n°502 avec laquelle il demandait la retraite immédiate des

troupes argentines des Malouines et les négociations postérieures avec le secrétaire d'État de l'administration de Reagan Alexander Haig et la Communauté Européenne avait décidé des sanctions économiques à l'encontre de l'Argentine considérée comme un pays agresseur. Selon Borelli (2008, 141), les FFAA s'étaient engagées dans la récupération armée des Malouines sur la base de certitudes politiques qui s'étaient finalement dévoilées erronées : l'idée que la voie de la négociation (traditionnelle dans la diplomatie argentine) n'aurait pas conduit à une récupération éventuelle de la souveraineté sur les Malouines et qu'il fallait négocier depuis une position de force ; la croyance que ces îles n'étaient pas stratégiques pour la Grande Bretagne qui, par conséquent, ne serait pas entrée en guerre contre l'Argentine ; la prévision que les États-Unis se seraient déclarés neutres dans le conflit pour ne pas sacrifier l'aide des militaires argentins dans la répression des mouvements révolutionnaires de gauche dans l'Amérique Centrale⁵⁷¹ (ou que depuis cette neutralité les États-Unis auraient trouvé une solution pacifique au conflit). Pourtant, le 30 avril 1982, les États-Unis de Ronald Reagan avaient rendu public la fin des négociations et leur appui à la Grande Bretagne par l'imposition de sanctions économiques et militaires à l'Argentine en tournant ainsi le dos à la solidarité du Traité Interaméricain d'Assistance Réciproque (convoqué par le PRN le 20 avril 1982) et à l'OEA qui avait approuvé les déclarations favorables à la réclamation de la souveraineté (ou nationalisme territorialiste) de l'Argentine le 28 avril 1982. Le 25 avril la Grande Bretagne avait récupéré par la force la Géorgie du Sud ; le 1^{er} mai 1982, la guerre par voie aérienne et marine autour des Malouines/Falkland avait entamé ; le 21 mai 1982 les militaires anglais envoyés par la première ministre Margaret Thatcher avaient envahi ces îles ; et le 14 juin 1982 l'Argentine s'était rendue. Le prix de la guerre des Malouines avait été dévastateur selon Canelo (2016, 199) : premièrement en raison des pertes de vies humaines et matérielles ; deuxièmement pour l'image professionnelle des FFAA car le conflit avait montré sa situation désastreuse en termes de modernisation, approvisionnement, technologie et gestion à la fois de son métier spécifique et des troupes, vu que dans beaucoup de cas elles avaient été soumises à des traitements définis comme inhumains et dégradants. La phase d'après-guerre s'était caractérisée par une énormité de conflits qui avaient porté le gouvernement militaire à sa décomposition : le 22 juin 1982, la Marine et l'Aviation s'étaient même déliées de la direction politique du gouvernement militaire jusqu'au 21 septembre 1982. L'Armée de terre avait ainsi désigné le dernier président du PRN, le Politicard et général retiré Reynaldo Bignone qui avait rapidement annoncé l'institutionnalisation constitutionnelle du pays non plus tard de mars 1984 ; alors que la Junte Militaire - composée par le général Cristino Nicolaidis, l'amiral Rubén Franco et le brigadier Augusto Hughes – avait dû commencer le processus d'enquête des erreurs commis pendant la guerre des Malouines. Comme j'ai détaillé dans le premier chapitre de

⁵⁷¹ Voir le chapitre 6 de cette thèse.

cette thèse, en octobre 1982 un groupe de proches de détenu.e.s avait réalisé une présentation en Justice en exigeant une investigation de l'inhumation d'environ 400 personnes non identifiées dans le cimetière de Grand Bourg (General Sarmiento, Province de Buenos Aires). Cette dénonciation avait eu une forte répercussion médiatique (grâce entre autres au CELS) et elle avait été suivie par une douzaine de présentations similaires. L'11 novembre 1982, la Junte Militaire avait annoncé par la radio et la télévision les *Lignes pour la Concertation Économique, Politique et Sociale* que les dirigeant.e.s de la Multipartite avaient rejeté en convoquant une mobilisation nationale de tous les secteurs. Le 25 novembre 1982 avait eu lieu la Marche pour la Vie, le 6 décembre 1982 la grève générale des deux CGT (Azopardo et Brésil) et le 16 décembre 1982 la Marche de la Multipartite qui avait été violemment réprimée. Selon Canelo (2016, 208), les politicien.ne.s aspiraient à des solutions rapides du PRN afin d'éviter d'hériter dans le gouvernement constitutionnel le problème terrible des disparu.e.s. Cette chercheuse a expliqué que la Multipartite avait proposée au gouvernement militaire comme solution d'établir des niveaux de responsabilité de la répression, de clôturer le plus vite possible le problème des disparu.e.s et de se dépurer elles-mêmes (s'auto-juger). La Junte Militaire n'avait pas pourtant négocié avec les politicien.ne.s - qui étaient tou.te.s d'accord sur la nécessité que le gouvernement militaire devaient informer sur les disparu.e.s, enquêter la dette extérieure et rédiger un rapport sur la guerre des Malouines - en répondant avec un document secret nommé *Orientation pour l'Action de Gouvernement février 1983 - janvier 1984* révélant (in CANELO 2016, 209) la décision d'une campagne gouvernementale d'agitation de ladite menace subversive (*rebrote subversivo*). Plus précisément, la Junte Militaire avait prévu de maintenir les moyens opérationnels en condition de reprendre l'offensive totalement ou partialement, de contrer ladite action négative des médias de communication sociale sur les FFAA et le gouvernement et de réaliser un emploi plus efficace et agressif de l'action psychologique. En avril 1983, la Junte Militaire avait approuvé le *Document final de la Junte Militaire sur la guerre contre la subversion et le terrorisme* et l'*Acta Institutionnelle* où les (détenu.e.s) disparu.e.s avaient été présenté.e.s comme une conséquence de la manière d'opérer des terroristes et qu'il fallait les considérer mort.e.s ; de plus, l'on avait nié l'existence des CCD. Ces documents avaient représenté – en mots de la Junte Militaire (in CANELO 2016, 212-213) – tout ce que les FFAA pouvaient faire connaître à la Nation sur les résultats et les conséquences de ladite guerre contre la subversion et le terrorisme et qu'uniquement le jugement historique aurait pu déterminer avec exactitude à qui incombait la responsabilité directe des méthodes injustes ou des mortes innocentes. Le 22 septembre 1983, en pleine campagne électorale, la Junte Militaire avait promulgué la loi n°22.924 de Pacification Nationale ou de Poursuite d'Activités Terroristes et Subversives ayant soulevé une répudiation publique générale alimentant les revendications des organismes de DH *Apparition en vie et Justice et Punition*, à savoir l'option

politique évitant la sortie négociée des militaires avec les partis politiques et les syndicats à même d'octroyer l'impunité aux ravisseurs (BORRELLI 2008, 181). Finalement, le 24 novembre 1983, l'*Acta pour la Dissolution de la Junte Militaire* avait été signée.

5.2. Les péronistes dans la zone grise

En janvier 1977, le gouvernement du PRN avait présenté sa première proposition politique officielle titrée *Bases pour l'intervention des FFAA dans le processus national* (in CANELO 2016, 70). Ici, le PRN avait caractérisé la situation du pays antécédente au coup d'État avec les mots suivants : mauvaise gestion, chaos administratif, vénalité et une classe ouvrière hors de la voie mais pas tournée vers le marxisme. La décision d'interrompre l'ordre institutionnel se justifiait car les FFAA avaient comme leur objectif l'instauration d'une démocratie véritable définie comme : authentiquement représentative ; avec plein respect des principes républicains traditionnels argentins (les valeurs nationales et la morale chrétienne) ; avec un fédéralisme authentique et effectif ; fondée et soutenue par des courants d'opinion nationaux amples ; rendue urgente pour la grandeur du pays et le bien commun ; basée dans une société unie, organisée et solidaire ; et avec une économie vigoureuse permettant le plein accomplissement individuel et social (RISLER 2018, 84). L'un des grands objectifs politiques du PRN, outre à vaincre militairement la subversion, avait été donc la refondation (et non simplement la correction) de la politique et pour cela, en avril 1977, Videla avait annoncé la fin du temps du silence, l'ouverture du dialogue avec la civilité et l'élaboration d'une Proposition d'Union Nationale, à savoir la force politique désirée par le PRN : le MON. Plus précisément, avec la Directive n°504 *Continuation de l'offensive contre la subversion pendant la période 1977/78*, le Commandant en Chef de l'Armée de terre avait spécifié (une fois de plus) que l'Armée de terre avait la mission de conduire avec une responsabilité primaire les opérations contre ladite subversion dans tout domaine national, de coordonner les actions dans l'effort de renseignement de la Communauté Informatrice contre ladite subversion et de conduire le système de communication social pour l'appui de ladite lutte contre la subversion. Afin d'atteindre ce dernier objectif, cette directive avait explicité que l'Armée de terre devait non uniquement développer l'action militaire (des opérations militaires et de sécurité) mais elle était censée également réaliser une Communauté Sociale (RISLER 2018, 20). Pour ce faire, Canelo (2016, 101) a rappelé que le Secrétariat Général de la Présidence avait continué à cultiver des liens informels et réservés avec des civil.e.s qui, d'après la chercheuse, avaient exercé une véritable didactique politique sur les FFAA et en particulier sur l'Armée de terre. Les dénominateurs communs de ces référent.e.s intellectuel.le.s et conseiller.e.s de la dictature militaire avaient été, d'après Canelo (2016, 102), l'antipéronisme viscéral et la vocation pour institutionnaliser la domination des élites pour contrôler les turbulences du système politique argentin. L'un des conseillers plus influents du PRN avait été le disciple du philosophe espagnol José Ortega y Gasset,

professeur universitaire et avocat – outre que ministre de la Justice pendant la Révolution Argentine et ami de Martínez de Hoz - Jaime Perriau. D'après Canelo (2016, 109-117), autour de Perriau s'étaient articulées deux des plus grandes usines civiques-militaires du PRN : la Société d'Études et Action Citoyenne (une loge de plus de 1'000 membres qui conseillait la dictature en rédigeant les plans d'action politique et culturelle grâce aux financements d'entrepreneur.se.s et banquier.e.s) et le Club Azcuénaga (un noyau informel d'intellectuel.le.s, politicien.ne.s, militaires, banquier.e.s, entrepreneur.se.s industriel.le.s et agraires, avocat.e.s et économistes d'orientation libérale-conservatrice) dirigé également par le général, ami de Videla, spécialiste en Renseignement et ambassadeur argentin du Chili (de 1976 à 1981) Hugo Mario Miatello. En avril 1978, Perriau avait élaboré un document réservé titré *Proposition Politique de Jaime Perriau pour le PRN* qui avait essayé de traiter la préoccupation fondamentale des FFAA : la nécessité d'assurer ladite victoire sur la subversion et la traduire en des conquêtes politiques organiques. Ici, l'on avait affirmé que les deux plus grands dangers de la sortie politique du PRN (ou livraison du pouvoir étatique aux civil.e.s) étaient la grande probabilité que la société nationale et internationale questionnait sévèrement les méthodes employées par les FFAA afin de triompher sur ladite subversion et la renaissance du péronisme. Pour cela, il aurait fallu créer un nouvel grand mouvement politique national qui parvenait à vaincre (pour la première fois) le péronisme dans des élections libres et régulières. Cet objectif pouvait être atteint d'après ce plan uniquement si le PRN mettait en œuvre un programme d'éducation vaste applicable dans tout domaine (l'éducation formelle, les médias de communication, la culture, les Instituts Militaires, etc.) et censée refonder lesdites élites politiques courageuses.

Pour ce qui avait concerné spécifiquement la Marine, Uriarte (1991) a soutenu que Massera avait déduit de son expérience politique que l'Argentine était irrémédiablement péroniste et que pour arriver au sommet d'un pouvoir politique légitime – qui ne se serait interrompu pour le mécontentement interne ou pour les rotations périodiques de chaque Force – il fallait s'approcher au péronisme. Selon le journaliste, Massera avait plus spécifiquement déduit deux règles pratiques pour les opérations militaires notamment de l'ESMA. Premièrement, il aurait été nécessaire de créer un lot de survivant.e.s petit, mais plus grand de ceux des CCD de l'Armée de terre et de l'Aviation. Secondairement, ce lot aurait dû être recruté parmi les Montoneros détenu.e.s disparu.e.s car ces militant.e.s politiques auraient été vu.e.s comme plus nationaux.les que les militant.e.s du PRT-ERP dont l'ordre – selon Uriarte (1991) – avait été de les tuer immédiatement après l'obtention d'informations possibles. Ce biographe de Massera a poursuivi en arguant que ces deux instructions étaient difficiles de soutenir avec des arguments véritables car Massera avait déjà suggéré que la réticence de l'Armée de terre à remettre la Capitale Fédérale à la Marine avait un lien avec les sympathies enterrées de cette première Force envers les Montoneros depuis l'époque de l'Opération

Dorrego. Cependant, Uriarte (1991) a affirmé que Massera avait justifié face à ses hommes ses deux décisions pour desdites raisons de renseignement (pour obtenir, en d'autres termes, à la fois l'information et la collaboration) ainsi que pour le caractère humaniste et libéral des officiers navals par rapport à ses collègues de terre définis (toujours selon le journaliste) comme barbares et cruels. Finalement, Uriarte (1991) a soutenu que cette dernière déclaration n'était pas totalement insensée vu que les ordres dans l'Armées de terre étaient plus sauvages que dans la Marine et que cette différence avait tendu à se refléter inconsciemment dans les procédures de répression diverses. Dans la première partie de cette thèse, j'ai argumenté que cette distinction renvoyant à une formation des officiers de la Marine comme des gentlemen ou Chevaliers de la Mer avait été utilisé pour discréditer les dénonciations des anciennes détenues disparues dans l'ESMA de violence sexuelle et notamment celles qualifiées par les témoins comme perverses, par les (défenseurs des) répresseurs comme des relations sexuelles consentantes (et notamment avec amour) et par le domaine juridique comme cohabitation, syndrome de Stockholm et/ou esclavage sexuel. Autrement dit, la différenciation de formation entre les hauts fonctionnaires de la Marine et de l'Armée de terre a été utilisée par les marins dans (entre autres) les procès contre les délits de lèse humanité pour s'assurer – avec un consensus social large - l'impunité de leur engagement dans ladite lutte contre la subversion. Finalement, je peux affirmer que du point de vue de la violence sexuelle perpétrée à l'encontre de certaines détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA, les marins arrivent encore aujourd'hui à obtenir d'une bonne partie de la société ce que Canelo (2016) a appelé le consensus antisubversif. Et cela parce qu'ils ont rendu – grâce nécessairement au support de la structure misogyne de la société (BUTLER [1997] 2004) – très difficile la prise de parole à ces anciennes militantes.

S'il est certain que la Marine de Massera avait eu des conflits avec l'Armée de terre, cela ne signifie pas que cette première Force n'avait pas établi des alliances avec la seconde. Il est en effet connu que Massera avait fait valoir l'idée d'une ligne dure et intransigeante de la Marine de Guerre pour essayer d'agir comme la balance des conflits internes à l'Armée de terre en appuyant (généralement) le secteur des Durs afin de contrer les plans d'ouverture de Viola et le dialogisme de Videla (c'est-à-dire des formes de sortie politique de la dictature militaire qui ne le plaçaient pas comme un protagoniste) et gagner du temps pour développer son projet politique. Borelli (2008, 29) a en particulier soutenu que pendant ses années dans la Junte Militaire, Massera avait créé cette opportunité (le rôle de balance) pour l'historiquement faible Marine en approfondissant les divergences entre les Modérés et les Durs afin de tirer des profits personnels pour son projet politique naissant. Selon ce chercheur, la stratégie d'opposition de Massera à l'encontre du gouvernement du PRN avait eu un côté public et un côté clandestin ayant impliqué des séquestrations, assassinats et disparitions de personnages publiques et politiques qui d'une certaine manière avaient interféré dans

les machinations politiques de l'amiral et avaient fini pour nuire l'image du gouvernement de Videla. J'étudie en détail dans le chapitre 6 le cas de la disparition forcée de la nièce de Lanusse et diplomate qui avait travaillé dans le Centre Pilote de Paris, Elena Holmberg. Deux des exemples du fonctionnement de l'alliance promue par la Marine envers les Durs de l'Armée de terre donnés par Uriarte (1991) ont été la désignation des ambassadeur.trice.s et les attaques contre la figure de Lanusse, à savoir le militaire qui avait livré l'Argentine à ladite subversion. Uriarte (1991) a expliqué que suite à la décision pratique du gouverneur de la Province de Buenos Aires Saint Jean (appartenant au secteur des Durs) de substituer tous les maires civil.e.s des villages et villes petites de la Province de Buenos Aires ayant exercé dans le gouvernement d'Isabel Perón par des commissaires policiers retirés et en activité, des idéologues d'extrême droite et des politiciens apparentés (contrairement à la décision théorique de les conserver pour créer un premier pont d'accord entre civil.e.s et militaires), les Politicards Villareal et Yofre avaient proposé de désigner des politicien.ne.s civil.e.s traditionnel.le.s de tendances politiques diverses aux postes d'ambassadeur.trice.s du PRN. Selon Uriarte (1991), Villareal et Yofre avaient créé une liste de noms et de destins incluant des politiciens comme les radicaux Héctor Hidalgo Solá (ambassadeur au Venezuela entre 1976 et 1977), Rubén Víctor Manuel Blanco (ambassadeur argentin dans le Saint-Siège) et l'entrepreneur Arnaldo Tomás Musich (ambassadeur aux États-Unis en 1976), le péroniste Hipólito Jesús Paz et l'avocat qui avait participé au bombardement de la Place de Mai Luis María de Pablo Pardo (ambassadeur en Suisse), alors que Liendo avait proposé le développementiste Camillón (ambassadeur au Brésil entre 1976 et mars 1981, puis ministre des Relations Extérieures jusqu'à décembre 1981). Videla avait accepté l'idée, selon ce journaliste, sur la base de deux arguments. Premièrement, ces désignations auraient aidé à améliorer l'image du gouvernement du PRN à l'étranger où des dénonciations de violations des DH avaient commencées à circuler. Secondairement, cela aurait permis de confirmer son image interne de militaire équilibré, démocratique et prudent. Ainsi, selon Uriarte (1991), Videla avait élevé cette idée à discuter au sein de la Junte Militaire où Massera avait exercé une opposition dure à tout politicien proposé par le président avec la motivation que le PRN ne pouvait pas octroyer le rang d'ambassadeur aux mêmes personnes qui représentaient le passé argentin de corruption, médiocrité et décadence. Cependant, d'après Uriarte (1991) et malgré que Massera s'était opposé face aux Durs à la désignation de – par exemple - Camillón, une fois que ce dernier avait assumé la charge (avec l'approbation de Videla et Agosti) l'amiral – à travers son opérateur politique, le contre-amiral Eduardo René Fracassi⁵⁷² - lui avait communiqué en privé que ce fut la Marine à l'avoir proposé.

⁵⁷² Pendant 1976, Fracassi avait également été le Commandant d'Infanterie de Marine et donc le responsable du CCD « Bataillon d'Infanterie de Marine n°3 » (ou « BIM 3 ») qui avait fonctionné dans ce Bataillon à Ensenada (Province de Buenos Aires). Entre février 1977 et février 1978, Fracassi avait occupé le poste de Chef d'Infanterie de Marine de l'État-Major Général Naval ; alors qu'entre février et septembre 1978 il avait été le Secrétaire Général Naval.

Finalement, les Politicards avaient réussi à faire en sorte qu'au moins dix des ambassadeurs étaient des radicaux en passant par-dessus de la Marine et de l'opinion du ministre des Relations Extérieures, le contre-amiral César Alfredo Guzzetti. Pris le coup, Massera avait quand même trouvé d'autres stratégies pour essayer d'étendre son espace de représentation diplomatique et le nier à Videla. Selon Uriarte (1991), Massera s'était opposé à beaucoup de voyages à l'étranger du président en affirmant que les destinations choisies étaient pleines d'infiltrations marxistes et cela ne convenait pas au PRN. Cependant, parmi ses nombreuses visites à l'étranger où il avait acheté des armements et il avait développé sa propre campagne de relations publiques censées le publiciser comme l'homme émergeant du pouvoir politique argentin, l'amiral avait voyagé dans la République Socialiste de Roumanie. Ici, Massera (1979, 139-141 ; ma traduction) avait même affirmé que les deux pays appartenaient à la même famille d'origine latine et qu'en raison de l'attitude de l'âme fervent pour la grandeur et méprisant l'esprit de mesquinerie de Nicolae Ceausescu, l'Argentine et la Roumanie avaient beaucoup à se donner réciproquement par-delà l'économie et le commerce et notamment la communication des hommes de laquelle il était résulté que « Le principe fondateur [d'un État-Nation], la cause initiale, ne peut être autre chose que la justice. L'objectif ne doit être l'atteinte de la paix ; l'objectif doit être l'atteinte de la justice, et la paix sera, alors, une conséquence stable. » L'approchement de Massera à l'idéologie social-démocrate – et donc à une appropriation particulière des valeurs de la liberté (y compris de la liberté des discriminations), de la justice sociale (entendue comme à la fois égalité face à la loi et équité socio-économique et culturelle) et de la solidarité (devant amener à l'unité et à un sens de compassion par rapport aux plus démunis en raison d'injustices et inégalités) – avait comporté selon Uriarte (1991) des conflits en particulier avec l'ambassadeur argentin au Venezuela, un pays gouverné (depuis mars 1974 jusqu'à mars 1979) par Carlos Andrés Pérez Rodríguez de l'Action Démocratique, à savoir un importante filiale social-démocratique de l'Internationale Socialiste⁵⁷³. D'après Uriarte (1991), les aspirations politiques de Solá ainsi que son rôle de contact avec Venezuela qu'il exerçait pour Videla et Viola avaient été perçues par Massera comme lui volant de l'espace politique et lui fermant une voie importante d'accès à des réseaux internationaux économiques et politiques avec lesquels il pensait qu'il aurait pu se mettre profitablement en relation dans l'avenir. Si, selon Uriarte (1991), parmi les pays que Massera avait le plus visité (l'Italie et la Roumanie), il y avait également le Venezuela, l'amiral s'était opposé sans succès aux voyages du Président du PRN dans ce pays en raison du fait que le Venezuela avait été un siège important pour à la fois les organismes qui avaient dénoncé la répression de la dictature militaire

⁵⁷³ Mario Ayala (2019, 471) a précisé que Pérez avait décidé de reconnaître le gouvernement argentin produit par le coup d'État et de maintenir des relations diplomatiques et consulaires, en restant silencieux sur l'interruption du gouvernement institutionnel. Ainsi, à l'encontre de l'opinion de son parti, Pérez avait décidé de continuer la politique de conciliation vers les dictatures militaires de l'Amérique Latine commencée par son antécédent, le social-chrétien Rafael Caldera (1969-1974).

et Montoneros. Finalement, Massera – qui avait postérieurement nié d’avoir des informations sur le destin de Solá – aurait d’après Uriarte (1991) ordonné de le séquestrer, le détenir dans l’ESMA et le faire disparaître à l’occasion du retour dans la Capitale Fédérale de l’ambassadeur pour le mariage de sa fille. Avec cette opération, Massera aurait voulu montrer à la société nationale et internationale que Videla ne pouvait pas garantir la sécurité de ses propres ambassadeurs : le nouvel ambassadeur argentin au Venezuela avait été le membre de la loge P2 Carlos Federico Barttfeld qui s’était occupé de la vente illégale d’armes d’abord en tant qu’ambassadeur argentin en Allemagne (entre 1975 et 1976) et successivement, entre 1989 et 1994, en Yougoslavie⁵⁷⁴. Après avoir rappelé que tant Massera que Suárez Mason étaient inscrits à la P2, Zangarini (2018) a remarqué que la répression du PRN n’avait pas soulevé un scandale en Italie dans sa contemporanéité en argumentant que la désinformation et le silence concernant les crimes perpétrés par le PRN dans la presse italienne étaient l’œuvre de l’alliance entre la hiérarchie militaire argentine et cette loge⁵⁷⁵. Ces liaisons entre des marins (soutenant le projet de Massera), des Durs de l’Armée de terre et la P2 ont été analysées par le chercheur en termes de vente d’armements produits par l’entreprise *Selenia* (dirigée par le membre de la P2 Michele Principe et contrôlée par l’Institut pour la Reconstruction Italienne) de la part du chef d’État Mayor de la Marine italienne Giovanni Torrisi (également inscrit à la P2) ainsi que par un focus sur deux acteurs civils - Umberto Ortolani et Roberto Calvi⁵⁷⁶ – qui, en raison de leurs appartenance à la P2 et à leur positionnements influents au carrefour entre les domaines vaticanes,

⁵⁷⁴ Barttfeld avait été accusé en 1996 – ensemble à Menem, Camillón et le membre du GOEA Estrada - pour la vente illégale d’armes fabriquées par l’Entreprise Militaire de Río Tercero (Argentine) à l’Équateur (pour la Guerre du Cenepa contre le Pérou), à la Croatie et à la Bosnie-Herzégovine (pour les Guerres Yougoslavies).

⁵⁷⁵ Le vice-consul italien en Argentine Enrico Calamai (qui entre mars 1976 et mai 1977 avait tenu cachées des personnes menacées de séquestration dans le grenier du Consulat Italien ainsi qu’organisé leur départ pour l’Italie en passant par l’Uruguay) et le conseiller d’ambassade Bernardino Osio (qui, jusqu’au 1978, avait caché des détenu.e.s disparu.e.s dans la structure de l’ambassade) avaient dénoncé au gouvernement italien la question des disparu.e.s italien.ne.s en Argentine face à laquelle ce dernier semblait n’avoir pas pris des mesures. D’autres dénonciations en Italie de la répression dictatoriale en Argentine ont été repéré par Zangarini (2018) dans la presse et notamment dans les articles, entre autres, de Giangiacomo Foà (pour le *Corriere della Sera* entre 1976 et 1977, à savoir jusqu’à l’arrivée du directeur Franco Di Bella le 30 octobre 1977 qui avait prohibé de parler de ladite situation argentine), de Saverio Tutino (pour *La Repubblica*), Maurizio Chierici, Franco Recanatesi et Italo Moretti. Pour réaffirmer que le gouvernement italien connaissait la situation de répression argentine, le chercheur a mentionné les voyages en Italie organisés par Gelli de l’amiral Massera en 1977 (dont le but ultime était une visite du chantier naval de la Oto Melara à La Spezia où il avait acheté 6 milliards de dollars en armements) et les rapports commerciaux et les visites courtoises du ministre de l’Économie Martínez de Hoz entre 1976 et 1978. En particulier, Giulio Andreotti avait accordé de rencontrer (pour ne pas soulever des scandales) en privé, le 24 octobre 1977, Massera uniquement en échange de 18 laissez-passer pour des détenu.e.s disparu.e.s italien.ne.s parmi lesquel.le.s il y avait le fils d’un dirigeant de la FIAT que le président de la République italienne Giovanni Leone avait à cœur.

⁵⁷⁶ Ortolani a été rappelé par Zangarini (2018) pour sa proximité avec le monseigneur et archevêque états-unien à la tête de l’Institut pour les œuvres de religion de 1971 à 1989, Paul Casimir Marcinkus ainsi que pour avoir été le président de l’Agence journalistique Italie et de la Fédération Mondiale de la Presse Italienne à l’Étranger, pour avoir contrôlé la Banque d’Investissements Sud-Américains et la Banque Continentale et pour avoir dirigé trois journaux pour les Italien.ne.s en Amérique Latine, à savoir le *Corriere degli Italiani* (Argentine), *La Hora de Italia* (Uruguay) et *Il Giornale d’Italia* (Brésil). Calvi a été en revanche remémoré comme la personne qui avait, à travers la Cisalpine Overseas Bank (une société qu’il avait fondé en collaboration avec Michele Sindona et le monseigneur Marcinkus), acheté le 5% du BAFISUD ainsi que la personne qui avait transféré en Amérique Latine la banque privée catholique italienne Banco Ambrosiano (au Nicaragua, Pérou, Argentine et Brésil) dont le IOR était le propriétaire de l’82% des quotas. En suivant un fil de cet écheveau, c’est-à-dire les financements accordés par la BANFISUD d’Ortolani et par le Banco Ambrosiano de Calvi pour l’achat de la Maison d’Édition Abril (ayant environ 15 millions de lecteur.trice.s et 337 titres) en Argentine, le *Corriere della Sera* et les déjà cités trois journaux adressés aux Italien.ne.s en Argentine, Uruguay et Brésil de la part de Rizzoli, Zagardini a fait savoir que Rizzoli avait fusionné avec la plus importante entreprise argentine de papier, la « Celulosa Argentina ». Cette fusion avait donné naissance à « Crea – Celulosa Rizzoli Empresas Asociadas », un groupe fondé *ad hoc* pour s’appropriation de la presse concernant ladite situation argentine.

financiers et de la presse ont résulté des pièces clés pour permettre à ces militaires de faire circuler leur caisse noire, leurs financements occultes et l'argent recyclé d'activités criminelles ainsi qu'à ne pas diffuser une image criminelle du PRN bénéficiant tant aux répresseurs Durs qu'à Massera.

Pour ce qui avait concerné les aspirations de révision historique de la figure du général Lanusse voulue par les Durs de l'Armée de terre, Uriarte (1991) a soutenu que Massera était le seul militaire de la Junte Militaire à avoir des contacts avec cet ancien président en même temps qu'il s'était transformé dans l'un des promoteurs les plus agressifs de son éradication du scénario politique. Entre le 13 et le 14 mai 1976, le GT3.3.2 – camouflé d'après Verbitsky (2005) avec des uniformes de l'Armée de terre - avait en effet séquestré un groupe de catéchistes du MVP qui étaient à la fois des proches de militaires, diplomates, ancien.ne.s ministres et hommes d'Église comme Mónica Mignone (la fille du ministre d'Éducation du gouvernement de Lanusse et futur fondateur du CELS, Emilio Fermín Mignone), María Marta Vázquez Ocampo (la fille du ministre-conseiller dans l'Ambassade argentine au Mexique, José María Vázquez, et de la future présidente de la Fédération Latino-américaine de Associations de Proches de Détenu.e.s Disparu.e.s ainsi que fondatrice des Mères de Place de Mai-LF, Marta Vázquez) et son mari César Amadeo Lugones. Cette opération avait porté la Marine à en organiser une autre plus massive le 23 mai (ayant impliqué, selon Uriarte (1991), une centaine de militaires de l'Infanterie de la Marine) dans la *villa* situé dans la Zone Sud du quartier Flores de la Capitale Fédérale où avaient été détenu.e.s huit catéchistes dont l'ancienne nonne Mónica Quinteiro (qui était la fille du capitaine de vaisseau à la retraite Oscar Quinteiro ainsi que la cousine de l'épouse d'Acosta) et les prêtres jésuites Francisco Jalics et Orlando Yorio⁵⁷⁷. Yorio était fils d'un militaire et un membre de la Compagnie de Jésus (entêtée par l'actuel Pape François Bergoglio) auquel le cardinal-archevêque Juan Carlos Aramburu avait révoqué l'autorisation à célébrer la messe sans fournir des justifications (VERBITSKY 2005). Étant donné que la juridiction de ces deux opérations était partagée entre le 1^{er} Corps de l'Armée de terre et la Marine, les Mignone et les Vázquez avaient cherché des informations chez Massera (qui avait nié la séquestration et l'assassinat dans l'ESMA notamment de Mignone et Quinteiro) et chez le second de Suárez Mason qui les avait reçus avec un pistolet sur le bureau. Selon Uriarte (1991), le colonel Roberto Rualdés leur avait dit qu'il tenait emprisonné.e.s au moins 33 fil.le.s de militaires en manifestant ainsi que le 1^{er} Corps était en train de s'autonomiser par rapport au gouvernement, les cercles influents de la société et les FFAA. D'après Uriarte (1991), par son alliance avec les Durs de l'Armée de terre (à l'exclusion de Menéndez qui ne voyait pas de bon œil l'amiral, selon le journaliste), Massera avait commencé à saboter délibérément toute allusion d'ouverture politique qui provenait du cercle présidentiel en même temps

⁵⁷⁷ Ces deux prêtres avaient été détenus disparus dans la *casa-quinta* de Don Torcuato que j'analyse dans la dernière partie de ce chapitre.

qu'il tenait (plus ou moins) en secret (ou, clandestinement) des réunions avec des dirigeants radicaux (comme, selon le journaliste, Balbín et Alfonsín), communistes (comme Jesús Mira), syndicaux péronistes ainsi qu'avec la presse étrangère et les proches des victimes de la répression étatique. En ce sens, selon Uriarte (1991), grâce aux contacts avec la société civile, Massera avait également commencé à jouer le rôle de l'homme d'État du PRN avec lequel l'on pouvait parler ou, plus précisément, l'intellectuel sophistiqué du régime militaire auquel les civil.e.s pouvaient accéder pour obtenir des informations qu'il disait être confidentielles (pour justifier sa dite impossibilité de les confirmer en public). Le fait que Massera affichait sa disposition à parler – en particulier des détentions clandestines – n'avait pourtant pas impliqué qu'il fournissait des informations réelles. Selon Uriarte (1991), cet amiral tendait à éviter que la culpabilité de la répression tombât sur la Marine et il essayait à l'orienter vers l'Armée de terre. Une fois qu'il était passé à la retraite, selon Borrelli (2008, 30), Massera avait assumé publiquement son rôle explicite de déstabilisation du régime en lui formulant des critiques directes et radicales. D'après cet auteur, son éloignement de la Junte Militaire avait coïncidé avec des objectifs politiques nouveaux dont notamment ceux de revigorer les liaisons avec plusieurs personnalités du péronisme (des dirigeant.e.s politiques, syndicaux.les et de Montoneros) et de tendre un réseau de contacts vastes tant nationaux que internationaux (pour lesquels il avait utilisé son appartenance à la P2). Ce chercheur a noté que cette attitude publique nouvelle de Massera caractérisée en particulier par une forte critique à la politique économique de Martínez de Hoz - que l'auteur a conçu comme installée dans sa stratégie de séduction du péronisme - avait eu (au moins) des effets sur ses relations avec le domaine militaire. D'un côté, il a précisé que son successeur au front de la Marine, Lambruschini, avait accepté au début l'influence de Massera, mais qu'en 1979 il avait commencé à se différencier car Massera et ses intentions et critiques politiques au PRN lui procurait des problèmes institutionnels. De l'autre côté, les Durs avaient commencé à voir en Massera un ennemi en raison plus de sa position d'ouverture et de conciliation politique que pour son rapprochement pragmatique au péronisme. Outre à l'antipéronisme, Massera avait apparemment trahi – par rapport aux Durs - le pacte de silence sur les détenu.e.s disparu.e.s vu qu'il avait essayé de diffuser une liste dont il disait que c'était Videla à avoir prohibé jusqu'à ce moment-là de l'exhiber.

5.2.1. Les dirigeant.e.s politiques et syndicaux.les péronistes

D'après Risler (2018, 190-191), l'élosion des médias de communication nationaux d'expressions comme *Coup d'État* et *Dictature militaire* ainsi que l'utilisation de propositions comme *L'exercice du pouvoir de la Junte Militaire* ou *La mise en place d'un nouveau gouvernement* avaient représenté tant la volonté d'ignorer l'exceptionnalité de l'interruption institutionnelle que l'une des premières formes de consensus des secteurs civils – en l'occurrence des médias de communication - au PRN.

La prise du pouvoir des FFAA avait en effet été présentée par les médias comme un retour à la normalité. Cette normalité avait été construite comme suspendue pendant (au moins) le dernier gouvernement péroniste. Plus en particulier, le coup d'État avait été figuré comme l'assomption d'un devoir des FFAA qui, de manière responsable, étaient venues en aide au pays. Outre à la presse nationale, le coup d'État avait été reçu positivement par beaucoup d'institutions et de secteurs sociaux qui avaient manifesté leur appui – à des degrés et moments divers - à la dictature comme l'Église catholique, les secteurs économiques (qui avaient vu d'un bon œil la nécessité d'une nouvelle politique économique et le contrôle sur les secteurs ouvriers) et les membres de partis politiques considérant la nécessité du coup d'État face à la crise du cadre institutionnel et de leur représentativité (LUCIANI 2009, 8). Borelli (2008, 23) a soutenu que depuis juin 1975, la sensation que la société argentine était non-gouvernée (ou indisciplinée) et régnait le chaos s'était intensifiée toujours plus à cause de l'échec du syndicalisme verticaliste pour les mesures de Rodrigo, la désarticulation des alliances des forces politiques composant le front au gouvernement (le FREJULI) et le non-respect de l'engagement des partis d'opposition (comme l'UCR et l'Alliance Populaire Révolutionnaire) à exercer une opposition loyale et respecter le républicanisme démocratique qui consacrait la Constitution Nationale. Dans le discours du PRN, le péronisme était donc présenté comme le premier responsable du chaos et de la destruction, de la création d'un secteur productif inefficace caractérisé par l'alliance entre la classe ouvrière et la bourgeoisie nationale, de la corruption et de la démagogie qui ravageaient l'Argentine. Selon Borelli (2008, 18) et Risler (2018, 97), les militaires estimaient que les causes principales de la crise de la Communauté Sociale et politique résidaient dans la forme dans laquelle l'État (étiqueté comme) populiste, faible et inefficace du premier péronisme s'était mis en relation avec la société argentine depuis 1946. Cette relation aurait favorisé la formation de sujets politiques avec un activisme social qui avait altéré le fonctionnement institutionnel et plus spécifiquement avait causé un vide de pouvoir terrible. Ainsi, d'un côté, le plein emploi, l'arbitrage étatique et la redistribution de l'État-providence pendant le péronisme avaient été interprétés comme les causes principales de la désobéissance sociale, de la violence dite subversive et, plus généralement, d'une société civile indomptée, excessivement mobilisée et politisée. En ce sens, la chute du gouvernement d'Isabel Perón aurait dû signifier la dissolution définitive des espérances de la société civile d'établir un gouvernement populaire et démocratique au sens de propulseur de l'élargissement des droits politiques, sociales et économiques. De l'autre côté, la démagogie péroniste était accusée de corruption et pour cela la plupart des dirigeants péronistes avaient été, après le coup d'État, détenus et soumis à procès y compris l'ancienne présidente, accusée d'avoir utilisé une partie de l'argent public pour payer des dettes personnelles. Isabel Perón avait donc été séquestrée le 24 mars 1976 et détenue et surveillée par 300 gendarmes dans une dépendance de l'Armée de terre

isolée au Sud de l'Argentine : El Messidor de Neuquén. Selon Uriarte (1991), Massera avait essayé de s'approcher à l'ancienne présidente pour des raisons politiques liées à son projet personnel à travers l'ambassadeur du Vatican en Argentine. C'était le capitaine de vaisseau Aldo Fernández qui avait organisé les matchs de tennis du samedi matin dans la résidence de l'ambassadeur d'Allemagne entre Pio Laghi et Massera. Par ce nonce apostolique, Massera aurait envoyé à l'ancienne présidente des fleurs et des messages pour soulager sa captivité et se forger une image de militaire gentleman pouvant par la suite lui résulter utile afin d'accomplir ses propres objectifs de pouvoir. Finalement, le 30 octobre 1976, Isabel Perón avait été transférée à la Base Navale « Juan Bautista Azopardo » à Azul (Province de Buenos Aires) sous la protection de Massera qui allait la visiter pour s'assurer qu'elle allait bien. Selon Sáenz Quesada (2016), Massera était ainsi arrivé à administrer à sa manière le destin de l'ancienne présidente. Selon Uriarte (1991), Massera avait réussi à se charger de la détention de l'ancienne présidente en faisant du chantage à l'Armée de terre. À cette époque, le SIN avait, d'après le journaliste, découvert un cas de corruption qui impliquait des officiers supérieurs de l'Armée de terre y compris Videla. Afin d'éviter la diffusion du cas qui aurait endommagé l'image incorruptible de l'Armée de terre et fait émerger la Marine comme la Force véritablement incorruptible, Videla aurait demandé à Massera ce qu'il voulait en échange du silence. Celui-ci lui aurait répondu : Isabel Perón. En même temps qu'elle était en train d'être jugée pour trois affaires ayant transformé sa détention en prison préventive en raison notamment de l'accusation d'exercice abusif du principe d'autorité avec lequel l'on dégrade le pouvoir de l'État (SÁENZ QUESADA 2016), Isabel Perón avait – suite à la sortie de Massera de la Junte Militaire - été transférée en octobre 1978 à sa *casa-quinta* de San Vicente (même si Videla avait affirmé qu'elle aurait bien pu être détenue à Villa Devoto ou dans la prison d'Olmos) sous le commandement de l'Armée de terre pour plus de cinq ans⁵⁷⁸. Ce fut le châtement le plus long souffert par un président argentin. Le 9 juillet 1981, sous la Junte Militaire présidée par Viola, le juge fédéral Pedro Narvaiz avait unifié les peines auxquelles Isabel Perón avait été condamnée : du moment où elle avait déjà accompli deux tiers de la condamnation, elle avait été remise en liberté et autorisée à s'installer à Madrid.

Très peu étudiée dans la Littérature concernant la dernière dictature argentine, le journaliste Román Lejtman (2011) est donc la seule source me permettant d'avoir des informations sur l'expérience de

⁵⁷⁸ Depuis juin 1977, le docteur Julio Isaac Arriola – un jeune professionnel qui avait collaboré avec Aníbal Demarco dans le Ministère du Bien-Être Social (l'un des rares membres du cabinet qui n'avait pas été détenu par la dictature militaire) – était devenu l'avocat défenseur d'Isabel Perón. Pendant qu'elle était détenue, la Commission Nationale de Responsabilité Patrimoniale avait transféré à l'État la *casa-quinta* de Porte de Fer, la maison de la rue Gaspar Campos, celle de la rue Madero à Vicente López et deux dépôts à terme dans la Banque de Santander. En revanche, avaient été épargnées la *casa-quinta* de San Vicente et les décorations de Juan Perón dont l'acquisition avait été accréditée. Le juge fédéral Nino Tulio García Moritán avait jugé Isabel Perón dans l'affaire de la Croisade de la Solidarité ensemble à José et Norma López-Rega, Duilio Brunello, Lastiri et Rodrigo traitant une série de chèques payés avec les fonds de cette entité mais qui n'avaient rien à voir avec la bienfaisance : l'arrangement du bâtiment de la Maison Rosée, les dépenses de voyage de la JP, etc. Le juge fédéral Sarmiento avait en revanche jugé Isabel Perón et ses collaborateurs du Secrétariat Technique (Julio González et Luis Caballero) pour délit de détournement de fonds et lui avait assigné la prison préventive le 27 avril 1978 (SÁENZ QUESADA 2016).

la connue comme Prison des V.I.P. où 33 figures traditionnelles du péronisme partisan et syndical d'entre 1973 et 1976 avaient été détenues pour une durée variable allant de quelques jours jusqu'à neuf mois. Cette Prison V.I.P. était plus précisément un navire de croisière avec des installations de luxe (comme un bar ample, une piscine, des cabines, des suites et une grande salle à manger) amarré dans le chantier naval de Port Madero (Capitale Fédérale) que la Marine avait transformé pour l'occasion en une prison qu'elle avait appelée « 33 Orientaux » probablement en honneur à la bataille dirigée par Antonio Lavalleja et Manuel Oribe en 1825 pour incorporer le territoire de l'ancienne Bande Orientale (aujourd'hui regroupant l'Uruguay et le Rio Grande do Sul brésilien) aux Provinces Unies du Río de la Plata contre l'Empire Brésilien. Arrêté le 24 mars 1976 dans la Résidence des Gouverneurs de La Rioja par la Police Provinciale et l'Armée de terre dans le cadre de l'Opération Bourse, le gouverneur provincial entre 1973 et 1976 Carlos Saúl Menem Akil avait été détenu trois jours dans le Régiment n°15 d'Infanterie avant d'être transféré dans le bateau-prison « 33 Orientaux » avec d'autres fonctionnaires des gouvernements péronistes (et surtout d'Isabel Perón) comme le ministre d'Économie entre 1975 et 1976 et ambassadeur argentin face au Saint-Siège en 1976 Antonio Cafiero, le secrétaire de Presse et Diffusion en 1976 Osvaldo Papaleo (dont la sœur Lidia était mariée avec David Gravier, connu comme *le banquier de Montoneros*), le secrétaire et le sous-chef privés de la Présidence de la Nation entre 1974 et 1976 José Javier Cornejo Solá et Pedro Antonio D'Attoli, le secrétaire technique de la Présidence de la Nation entre 1974 et 1976 Julio González, le secrétaire de Coordination et Programmation Économique entre 1975 et 1976 Guido Di Tella et son frère, le sociologue Torcuato Di Tella, le ministre d'Éducation entre 1975 et 1976 Pedro José Arrighi, le ministre de Travail entre 1975 et 1976 Miguel Unamuno, le député national du PJ entre 1973 et 1976 Juan Gabriel Labaké, le gouverneur provincial du Chaco Deolindo Felipe Bittel entre 1973 et 1976, le président en 1973 Raúl Lastiri et l'épouse Norma López Rega, le secrétaire de Sport et Tourisme ainsi que médecin personnel d'Isabel Perón Pedro Eladio Vázquez, les syndicalistes Jorge Triaca, Diego Ibañez et Lorenzo Miguel et les militant.e.s de la Jeunesse Julio Yessi et Norma Kennedy⁵⁷⁹. Selon les témoignage recueillies par Lejtman (2011), ces péronistes avaient été détenu.e.s dans les cabines du navire soit singulièrement soit en couple. La qualification de traitement V.I.P. ou préférentiel de ces détenu.e.s a découlée du fait que les marins avaient établi que ces détenu.e.s devaient dormir singulièrement ou en petits groupes de deux ou trois dans les cabines du navire ; que pour le petit-déjeuner, le déjeuner et le dîner ces détenu.e.s devaient manger ensemble dans un grand salon où il était également permis pendant le jour de lire, faire de la gymnastique, jouer à des jeux de

⁵⁷⁹ Après un mois de détention sur le navire « 33 Orientaux », Kennedy avait été transférée à la prison de Villa Devoto en avril ou mai 1976. Anguita et Cecchini (2019a) ont affirmé qu'une fois libérée, la vie politique de Kennedy avait pratiquement terminé : cette ancienne militante ne serait apparue qu'en télévision dans les années 1990 en tant qu'opposante, depuis le péronisme orthodoxe, à Menem. Morte le 20 juin 2017, Kennedy avait également été la plaignante pour le procès au lieutenant-colonel Aldo Rico qu'elle avait accusé d'être le responsable de la disparition forcée de sa sœur Delia.

société et regarder la télévision ; que les détenu.e.s pouvaient aller aux toilettes - certes accompagné.e.s par un gardien mais - lorsqu'ils et elles l'estimaient nécessaire ; et que ces personnes - habillées avec leurs propres vêtements - avaient à disposition trois minutes chaque jours pour se baigner. Labaké (in LEJTMAN 2011) a affirmé qu'au fil du temps, les conditions de captivité avaient améliorées encore plus : les détenu.e.s pouvaient désormais monter sur le pont pour respirer de l'aire fraîche pendant la nuit et pour profiter du soleil dominical ; en outre, des visites des proches avaient été permises. Si d'après les souvenirs de Papaleo (in LEJTMAN 2011) il y avait des autres détenu.e.s torturé.e.s dans le navire car il rappelle des cris, le travail de renseignement naval sur ces ancien.ne.s fonctionnaires et leaders politiques et syndicaux péronistes avait été effectué par d'autres types d'interrogatoires. D'après Vázquez (in LEJTMAN 2011), Massera avait visité les syndicalistes péronistes et notamment Triaca (qui avait après peu de la supposée visite disparu du bateau-prison) et Miguel (qui serait sorti du navire-prison pour aller manger au restaurant avec Massera) avec le but – d'après D'Attoli (in LEJTMAN 2011) – de capter des référent.e.s du péronisme pour créer son propre parti. Selon les souvenirs de Cafiero (in LEJTMAN 2011), l'activité de renseignement des marins avait été plus subtile et indirecte : le commandant du bateau (surnommé par les détenu.e.s *Pesant*) invitait trois ou quatre fois par semaine des détenu.e.s à boire du whisky dans sa cabine pour les soumettre à des interrogatoires (définis comme) aimables sur le pays, l'économie et la société. À Menem (in LEJTMAN 2011) l'on avait demandé des instructions pour éviter une attaque potentielle des guérillero.a.s. En outre, à Labaké (in LEJTMAN 2011) des jeunes de la Marine lui avaient dit – dans l'une des discussions politiques qui se généraient pendant les activités partagées (les moments de repas et de loisir) - que le péronisme était fini et que dès maintenant il avait commencé une nouvelle étape historique où l'actrice politique principale était les FFAA. Autrement dit, d'après celui-ci la Marine aspirait à convaincre les dirigeant.e.s traditionnel.le.s du péronisme que les FFAA n'étaient pas intentionnées à passer le pouvoir aux organisations politiques déjà existantes (et surtout pas au péronisme) et qu'il pouvait être souhaitable pour eux et/ou elles de se joindre à la structure politique qui aurait dû amener Massera à la présidence. Cet ancien détenu est convaincu que dans le navire s'étaient créées des alliances entre des péronistes et les militaires et notamment avec le commandant en chef de la Marine, vu que d'après lui beaucoup de dirigeant.e.s péronistes avaient été postérieurement délégué.e.s du parti de Massera et correspondant.e.s de son journal depuis la retraite de celui-ci comme par exemple Unamuno et Ibañez. Ces deux, ensemble à l'anti-verticaliste péroniste, avocat et député de Santa Fe Luis Sobrino Aranda ont été appelé comme des agglutinateurs de péronistes au massérisme (URIARTE 1991 ; ASSOCIATION MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 9). Exilé d'abord à Madrid et ensuite à Paris, l'ancien député péroniste pour la Capitale Fédérale Raúl Bajczman – poursuivi par la Triple A et dont l'épouse Cristina Carlino avait milité dans la

Commission de Proches de Détenu.e.s Politiques Étudiant.e.s et Syndicaux.les et elle craignait pour sa vie – a témoigné (in ANGUITA et CECCHINI 2019) d’avoir commencé à collaborer avec Massera grâce à l’invitation à une première réunion, organisé par Sobrino Aranda dans un hôtel de Madrid, entre Massera et des députés péronistes⁵⁸⁰. Tout en ne se définissant pas comme un massériste, Bajczman a affirmé qu’il avait collaboré au projet de Massera car cet amiral avait le pouvoir et lui, il se croyait capable de le conseiller et de lui montrer une sortie politique pour essayer de sauver des vies ainsi que pour encaisser sa propre pension. En particulier, Bajczman a dit qu’en tant qu’ancien député il avait pu organiser à Massera des réunions avec des parlementaires et des fonctionnaires de gouvernements européens ; en même temps, il avait essayé de faire en sorte que ces dialogues aidaient à atteindre la libération de certain.e.s détenu.e.s. D’après Bajczman, son engagement avec la diffusion du projet politique de Massera – c’est-à-dire faire rencontrer l’amiral avec des politicien.ne.s européen.ne.s ayant le pouvoir de demander la liberté de certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s et notamment ceux et celles qui avaient la nationalité du pays en question - avait été en même temps une stratégie pour essayer de freiner la répression du PRN. Cela avait pourtant d’après lui concrètement fonctionné uniquement lorsqu’il avait organisé à Massera une visite en Israël ; en revanche, lorsqu’il avait accompagné Massera à visiter, le 8 novembre 1978, le président français (du 27 mai 1974 au 21 mai 1981) Valéry Marie René Georges Giscard D’Estaing et des fonctionnaires de son gouvernement, Bajczman a rappelé que si publiquement la politique française disait de revendiquer les DH, dans les réunions avec Massera ces politicien.ne.s réclamaient des intérêts pour des entreprises françaises et notamment l’extension du réseau souterrain. À ce sujet, Franco (2008, 256) a noté que ce fut en particulier pendant la guerre des Malouines qu’un aspect de la politique gouvernementale française avait suscité des forts débats publics et tensions internationales : la vente d’armes à l’Argentine. L’historienne a dit que la France avait maintenu avec l’Argentine des accords commerciaux pour la vente de matériel de guerre et l’envoi de personnel spécialisé qui ne s’étaient pas modifiés avec le coup d’État de 1976 ; au contraire, en 1979 les deux pays avaient signé un important contrat d’exportation française d’armements. Ce fut uniquement le 7 avril 1982 – c’est-à-dire cinq jours après le débarquement dans les îles Malouines – que Mitterrand avait décrété l’embargo et donc la suspension des exportations françaises de quelconque type de matériel de guerre en Argentine mais non pas le retour des techniciens français des entreprises Dassault, SNECMA et Thomson-CSF installées dans le pays depuis novembre 1981. Franco (2008, 257) a finalement noté qu’outre à l’hypocrisie ou au double jeu (de prêcher la doctrine humanitaire et de vendre les armements), l’Argentine avait accusé le gouvernement français d’avoir fourni aux Forces Armées

⁵⁸⁰ D’après Yofre (2007) ces députés étaient : Sobrino Aranda, les deux (parmi les huit démissionnaires) députés du péronisme révolutionnaire Santiago Díaz Ortiz et Rodolfo Vittar, Julio Bárbaro et Bajczman. Anguita et Cecchini (2019) n’ont indiqué aucune référence temporelle de la rencontre ; en revanche, Yofre (2007) a indiqué comme date de la réunion le 26 octobre 1977.

Anglaises de l'information technique sur le fonctionnement des armes déjà vendues à l'Argentine. Finalement, pour revenir au documentaire de Lejtman, il s'est conclu avec l'information qu'en août 1977, les détenu.e.s restant.e.s sur le bateau qui avaient été inclus.es dans l'*Acta Institucional* avaient été transporté.e.s en hélicoptère à l'Unité Pénitentiaire n°28 de Magdalena alors que les autres dans le pavillon n°35 de la prison de Villa Devoto et ensuite, pour certains (comme Papaleo et Cafiero), dans la prison de Caseros jusqu'à leur libération. Finalement, selon Lejtman (2011), le navire-prison « 33 Orientaux » a été le second lieu à l'ESMA où la Marine de Massera avait pu exploiter l'intelligence, les connaissances, les informations et les formations des détenu.e.s péronistes pour commencer à construire son propre projet politique.

5.2.2. Le massérisme entre les ancien.ne.s militant.e.s de l'OUTG et *Convicción*

Cucchetti (2010, 224) a avoué que lors de la réalisation de sa recherche sur le militantisme dans l'OUTG, les liaisons entre des ancien.ne.s membres de cette organisation politico-militaire - ayant la mission de former des cadres politiques comme des réserves disponibles pour le péronisme – et la Marine dirigée par Massera avaient présenté un dilemme. L'existence de ce pacte entre Massera et, en particulier, GH a été dénoncé notamment par Verbitsky (2005). Cucchetti (2010, 225) a constaté que si en termes générales le récit a tendu à universaliser la portée dudit pacte avec le massérisme et il a été expliqué comme une sorte de refondation de l'activité politique de ces militant.e.s, il faudrait quand même et avant tout considérer qu'au moment du coup d'État les réseaux de ce groupe étaient existants même si dans un processus de grande dispersion. Les militant.e.s de l'ancienne OUTG avaient en effet formé des petits groupes territorialement différenciés qui opéraient en accord aux affinités construites particulièrement et non pas selon un critère organique centralisé. De plus, il faut noter que l'ensemble des militant.e.s n'avait pas échappé à la séquestration pendant l'époque dictatoriale, même si les cas avaient été très peu par rapport aux autres organisations politico-militaires péronistes. Cucchetti (2010, 235) a finalement repéré une méta-division de ces ancien.ne.s militant.e.s entre ceux et celles proches au leader Álvarez et les autres en remarquant que dans le premier groupe avaient eu lieu des négociations avec les groupes militaires ainsi qu'un fort rapprochement à l'empreinte catholique. Álvarez – détenu disparu par la main de la Police car estimé être un célèbre militant de Montoneros, réapparu et forcé à l'exil depuis le début de 1977 jusqu'à la moitié de 1978 en Uruguay, États-Unis et différentes villes européennes - a expliqué (in CUCCHETTI 2010, 225) que le rapprochement à Massera remontait au gouvernement de Cámpora lorsque, à travers le capitaine de vaisseau à la retraite Carlos Bruzzone (père de deux militants de l'OUTG et négociateur pour la réapparition d'Álvarez) Massera avait décidé de rencontrer Álvarez afin de s'informer sur sa possibilité de s'approcher à Juan Perón. Toujours d'après Álvarez, la

postérieure promotion militaire de Massera de la part de Juan Perón avait agi pour l'OUTG (dont le centre de référence était dans la Capitale Fédérale, surtout pour ce qui concerne les ancien.ne.s militant.e.s de GH) comme un élément à même de légitimer la continuation de leur relation activée au début de la dictature. Plus en particulier, Álvarez (in CUCCHETTI 2010, 226) avait lu la dictature comme une guerre au sein des FFAA où les péronistes n'étaient que des appendices. Cette guerre avait dans son début opposé l'Armée de terre (supposément) alliée avec Montoneros et la Marine qui pouvait donc fonctionner comme un bouclier pour l'OUTG. Autrement dit, le pacte avec Massera a été expliqué selon l'hypothèse de la nécessité d'une protection des militant.e.s face à l'intensification de la répression à l'encontre des péronistes par les FFASA et notamment l'Armée de terre.

La stratégie de survie à la répression dictatoriale – soutenue par une seconde hypothèse de l'existence d'une liste avec les noms de tou.te.s les militant.e.s à faire disparaître où il y avait des erreurs incluant des personnes n'ayant eu rien à voir avec la guérilla comme le corroborait le cas d'Álvarez - a justifié également⁵⁸¹ la décoration du 25 novembre 1977 de Massera avec un Doctorat *Honoris Causa* dans une discipline récemment créée et appelée Problèmes Internationaux de l'Espace Océanique R.P. Yves de la Briere S.J. de la part du directeur et ancien militant de l'OUP (la branche universitaire de GH) Francisco Piñón de l'Université du Salvador comme, autrement dit, une manière d'acheter la Marine. L'Université du Salvador était à ce moment administrée par une fondation composée par des intellectuel.le.s d'origine catholique ayant milité dans les verticalistes GH et puis OUTG grâce à la gestion du transfert de la direction de la part du Provincial Jésuite en Argentine Jorge Bergoglio (TORRES 2017). Au moment d'octroyer le titre de professeur à Massera, Piñón (in CUCCHETTI 2010, 227) avait salué l'apport universitaire d'intégrer la conscience d'un territoire maritime à l'idée de territoire terrestre en octroyant la parole à l'amiral. Massera (1979, 83-91) avait donc profité de l'occasion pour expliquer que le problème générationnel de l'époque n'était pas la rébellion des jeunes mais leur indifférence, voire leur transformation en sectes secrètes célébrant la musique et la mode avec une indifférence totale (leur pacifisme) car, en cherchant des identifications toujours horizontales, ils et elles méprisaient toute relation verticale. Angela (in CUCCHETTI 2010, 228) a rappelé que dans les réunions avec des gens de Massera l'on avait discuté la possible projection dans l'horizon politique du massérisme à partir du constat de la disponibilité d'un électorat péroniste existant dans un moment où le péronisme était proscrit et Juan Perón était mort. Cette ancienne

⁵⁸¹ Humberto Cucchetti (2010, 234), en étudiant plus spécifiquement les groupes d'ancien.ne.s militant.e.s de l'OUTG de Mendoza, a remarqué que la nécessité de protection et l'existence d'une liste ont été deux hypothèses principales pour expliquer la négociation de ceux et celles-ci avec les FFAA et notamment avec l'Armée de terre. Pour ce faire, ces ancien.ne.s militant.e.s ont rappelé d'avoir réactivé des liens qu'eux et elles-mêmes ou des ami.e.s avaient avec des membres des FFAA. La négociation avait impliqué la différenciation de cette jeunesse politique avec la jeunesse de la guérilla et notamment la mise à disposition de la première de façonner une liste avec les membres de la seconde. Cette négociation n'avait pas garanti la non-séquestration de la part des FFAA de ces ancien.ne.s militant.e.s péronistes ; la négociation avait plutôt garanti que dans les cas de séquestration les militaires alliés se seraient engagés dans des tentatives de négociation pour la libération avec la force les ayant séquestré.e.s.

militante de l'OUTG a rappelé que ce projet était très naïf d'un point de vue politique et que cela l'avait surprise notamment car l'équipe de Massera avaient le pouvoir et l'argent volé mais elle n'avait aucune idée de comment faire la politique. C'était justement cela que Massera avait demandé aux ancien.ne.s militant.e.s de l'OUTG dont au moins trois – selon Gabriel (in CUCCHETTI 2010, 231) – étaient allé.e.s plus loin dans cette relation avec la Marine en finissant pour faire partie de la structure de blanchiment de biens des détenu.e.s disparu.e.s. Afin de reconnaître le lien entre le massérisme et la militance politique des ancien.ne.s membres de l'OUTG sans tomber à la fois dans la condamnation morale et dans l'innocence de l'hypothèse de la pure stratégie de protection de tou.te.s ces militant.e.s, Cucchetti (2010, 237) a avancé l'hypothèse que les négociations des groupes proches à Álvarez avec la Marine leur avaient également permis de constituer un parapluie leur permettant de continuer certaines activités politiques. L'une de ces activités était la production et la diffusion de la revue *Trinchera de la Juventud Peronista* dont l'édition de juillet 1980 était titré *L'Argentine marche ?* Cucchetti (2010, 238) a constaté que le contenu avait reflété une attitude d'opposition à certains secteurs du gouvernement - et notamment au libéralisme incarné par Videla et son ministre de l'Économie - et une exaltation de la leadership d'Isabel Perón. D'après Cucchetti (2010, 239), l'expérience politique de Massera avait donc constitué pour ces péronistes un horizon de sens perdu à cause de la mort de Juan Perón, du contexte dictatorial empêchant la réunification du péronisme et le sentiment de menace et de rupture dans le mouvement national. Cucchetti (2010, 240) a estimé que même si aujourd'hui le parti Pour la Démocratie Sociale de Massera est lu comme un pauvre remplaçant d'un populisme mobilisateur, il avait pu en réalité avoir été interprété à son époque comme un projet destiné à occuper une vacance. Pour valider cette thèse, dans le chapitre VII « Le péronisme ne peut pas perdre », Cucchetti (2010, 243-284) a étudié le document de 1982 écrit par Álvarez, signé par d'autres dirigeants justicialistes (Roberto Ares, Benito Llambí, Unamuno, Manuel Anchorena, Antonio Guerrero, Daniel Androgué, Fabio Bellomo, Carlos Ferré, Lorenzo Gatica, Mario Gurioli et Andrés Framini) et titré *À tou.te.s les Argentin.e.s de bonne volonté: proposition justicialiste pour contribuer à la solution de la crise que nous afflige*. Produit avec l'intention de capter les votes de l'électorat péroniste dans un contexte de réouverture de l'activité partisane (et donc marqué par l'ambition des militant.e.s d'obtenir le pouvoir politique avec des candidat.e.s de son propre parti), dans ce document avait émergé l'idée de la Démocratie Sociale verticaliste en conformité avec la Communauté Organisée de Juan Perón et en opposition à la démocratie formelle (libérale) de l'*alfonsinismo*. Cucchetti (2010, 243-248) a remarqué que le protagonisme d'Álvarez avait été à cette époque important en raison, entre autres, de la moindre répression subie par son organisation pendant la dictature qui cependant ne s'était re-institutionnalisée dans le Justicialisme ni comme ligne interne ni comme faction ni comme école. Contraire à la Multipartite, il avait même

essayé en 1982 – avec le document *Unté des Combattant.e.s pour la Patrie* et la Commission de Gestion et Raccord – de franchir les vieux antagonismes au sein du péronisme y compris avec certain.e.s militant.e.s de Montoneros afin de constituer un centre moral et politique du Justicialisme. Finalement, depuis l'expérience de formation politique de l'OUTG avaient pu ressortir des opérateur.trice.s tant du Renouveau Péroniste (comme José Luis Manzano et Roberto Grabois) dirigé par Cafiero et cohabitant avec les radicaux.les grâce à l'introduction dans le péronisme de la dichotomie démocratie/dictature que de l'orthodoxie péroniste convertie au catholicisme comme le noyau lié à Álvarez ayant fondé l'Ordre de Marie (à laquelle avaient appartenu tant Galimberti que l'ancien leader de Tacuara Ezcurra Uriburu) et finalement, en 1993, le Parti de la Solidarité avec l'intention de refonder le Mouvement National. Ce Parti d'Álvarez avait fait partie du Front du Pays Solidaire (ensemble au Front Grand de Carlos *Chacho* Álvarez et PAIS de José Bordón) s'opposant au *menemismo* jusqu'à la réélection de Menem.

Celle de Cucchetti est l'une des rares études que j'ai rencontrée dans la Littérature de l'Histoire Récente de l'Argentine à avoir pris au sérieux le projet politique de Massera, même si elle n'a pas été la seule. Comme je l'ai déjà annoncé dans cette thèse, Borrelli (2008) a également abordé cette thématique dans sa recherche sur l'histoire et la politique éditoriale du journal *Convicción*, connu dans les chuchotements comme Le journal de Massera même si d'après l'auteur il serait plus correct de l'entendre comme une presse du PRN. Cela parce que les deux mentors avec lesquels le journal avait eu des relations étroites au cours de son existence – allant d'août 1978 à octobre 1983 – avaient été à la fois la Marine et Massera qui, comme je l'ai expliqué dans la première partie de ce chapitre 5, avaient eu des objectifs politiques d'abord similaires et ensuite différents. Selon Borelli (2008, 187), *Convicción* était né comme un projet soutenu par la Marine à même de justifier et de renforcer les intérêts de cette Force au sein du gouvernement fondateur et modernisateur du PRN ainsi qu'il avait fonctionné comme une première plateforme journalistique pour promouvoir la future candidature présidentielle de Massera. Ensuite, en 1981, Massera avait lancé le journal bimensuel *Cambio para una democracia social* que j'aborde dans le chapitre 6. Il est intéressant de noter que même si la Marine – en tant que membre de la Junte Militaire – avait contrôlé d'autres médias de masse qui appartenaient à l'État national comme le Canal 13 de la télévision étatique, plusieurs radios et certaines revues (BORRELLI 2008, 44), *Convicción* avait été le seul quotidien avec une diffusion massive qui avait été créé en liaison avec un secteur des FFAA pour appuyer son projet politique au sein du PRN et donc influencer dans la prise de décisions collectives en tant qu'acteur politique (BORELLI 2008, 35-39). En même temps, Borrelli (2008, 12) a soutenu que ce quotidien avait eu également des objectifs de type journalistique qui d'après lui n'étaient pas directement liés aux intérêts et/ou aux valeurs de ses créateurs militaires. En ce sens, selon le chercheur, outre à avoir

constitué un espace de relation avec la Marine et avec Massera, *Convicción* avait été également un espace intellectuel progressiste qui avait su assembler des sections de bon niveau journalistique à une époque où beaucoup de publications étaient contraintes par le climat d'autoritarisme et l'autocensure découlant de la situation politique. Comme je l'ai remarqué dans le chapitre 1 de cette thèse au moment d'illustrer l'apparition dans ce quotidien d'articles revendiquant l'élargissement des droits des femmes et la dénonciation des violences à l'encontre de celles-ci⁵⁸², Borrelli (2008, 48) a développé une étude sur l'engagement des journalistes dans *Convicción* en rendant compte d'une multitude d'intérêts qui n'avaient pas concerné l'adhésion convaincue au PRN (comme l'obtention d'un bon salaire, la possibilité d'exercer sa profession et les bénéfices de travailler à l'abri de la Marine notamment pour ceux et celles qui avaient des passés dans la militance de gauche ou des présents dans l'activité syndicale) malgré que la plupart d'entre eux et elles était à connaissance du lien entre le quotidien et l'amiral Massera. Par-delà les questions de complicité, il est clair que cette équipe d'intellectuel.le.s (tout comme l'octroi du titre de Docteur *Honoris Causa* à Massera) - habilitée à exercer un ton enseignant⁵⁸³ à même d'influer légitimement sur les décisions de la vie politique - avait permis d'octroyer à la Marine et à Massera des capitaux intellectuel et politique. Massera (1979, 23) avait parlé à plusieurs reprises de ce qu'il avait défini comme la dialectique entre le Pouvoir Politique et le Pouvoir Informatif dans le cadre d'une préoccupation (émergée dans presque tout discours tenu face à des journalistes, des universitaires locaux.les et étranger.e.s et des publicitaires) pour la révolution politique qui aurait pu être engendrée à cause des médias électroniques d'information massive. Selon l'amiral Massera (1979, 26-27), cette conquête de la part de l'homme des médias techniques de communication aurait pu faciliter la confusion et les tergiversations et pour cela, il avait rappelé que les Pouvoirs Politique et Informatif – ayant en commun le défi du futur de l'Argentine – avaient la responsabilité commune d'éduquer l'âme de l'homme et de la femme (en tant que personnes uniques, irremplaçables et irrépétibles devant Dieu ; en contraposition à la massification de l'individu voulu par lesdit.e.s matérialistes qui intronisaient un dieu-destruction ou un dieu-argent) dans un moment où éduquer était l'instrument principal de la défense de la civilisation Occidentale⁵⁸⁴. Massera (1979, 74 ; ma traduction) avait plus précisément

⁵⁸² J'aimerais remarquer que le discours progressiste concernant l'élargissement des droits aux femmes n'était pas apparu uniquement dans *Convicción* mais également dans des discours politiques de Massera (1979, 53-55) et notamment au moment de l'inauguration du premier Lycée Naval Féminin. J'étudie dans le chapitre 6 plus en détail cette question et notamment sa liaison avec la manière dont la Marine de Massera avait essayé de se distinguer desdits soldats cruels et barbares de l'Armée de terre, un argument qui a été (et il est encore aujourd'hui) utilisé par des anciens officiers de la Marine afin d'invalider les expériences de violence sexuelle vécues par les détenu.e.s disparu.e.s dans le CCD de l'ESMA.

⁵⁸³ Selon Borrelli (2008, 84), le journal s'était en effet situé comme un acteur qui transcendait tant les civil.e.s que les militaires et, depuis cette position de savoir, il avait à la fois censuré les projets politiques qu'il considérait irrecevables et conseillé sur les décisions politiques pertinentes. Assumant le rôle enseignant, *Convicción* avait pu développer une position de critique modérée contre les aspects instrumentaux du régime militaire (la plupart de fois ironiquement) mais en se protégeant de ne pas réaliser des objections profondes sur les bases de soutien de la dictature.

⁵⁸⁴ Dans son discours devant une délégation de journalistes de l'Intérieur de l'Argentine par la suite titré « Le protagoniste c'est l'homme », Massera (1979, 66 ; ma traduction) avait affirmé que « Le journalisme est Pouvoir Informatif en tant qu'il est

expliqué au secteur des publicitaires – en tant que générateur de messages massifs imprégnant la mémoire sociale – qu’il avait contracté un engagement avec la communauté car « Aujourd’hui la publicité est devenue partie de l’information, jusqu’au point que l’esprit social reçoit quotidiennement une avalanche de données sur comment il doit se comporter pour répondre à l’image qu’on lui propose comme modèle de vie. » Pour argumenter cet engagement avec la Communauté Sociale, Massera avait développé un discours de l’histoire des dites conquêtes intellectuelles, scientifiques, artistiques et techniques (de Galilée vers l’invention de l’imprimerie qui aurait d’après lui enlevé l’homme de la culture orale et provoqué la naissance de la culture visuelle alphabétique) devant finalement prouver que l’homme (et non pas la Terre) était à considérer comme l’axe biologique (et non pas géographique) de la Création. Selon Massera (1979, 71), au cours de ce cycle large de conquêtes fondant l’anthropocentrisme, des valeurs authentiques, objectives et primordiales s’étaient consolidées comme notamment la Vérité et l’Être ; cependant, l’arrivée des médias électroniques de communication avait provoqué la mort de la culture alphabétique en ouvrant des chemins qui semblaient reculer : si la radio avait fait retourner l’homme à la culture orale, la télévision lui aurait provoqué un choc pour avoir ouvert une nouvelle époque où les civilisations orale et visuelle s’étaient unies dans une synthèse explosive. Selon Massera (1979, 72) – lecteur de *La révolution technétronique* de Zbigniew Brzezinski – les bouleversements majeurs apportés par ce changement étaient le raccourcissement des distances, l’annulation de la lenteur et donc l’instantanéité des communications. Le problème contemporain à et d’après Massera (1979, 75) était que la culture visuelle était en train d’ouvrir une nouvelle étape culturelle où le protagoniste n’était plus l’homme mais – en général - l’image entendue comme une projection de l’homme ou – en particulier – la publicité comme une entité autonome exerçant un Pouvoir à la fois Enseignant et de Persuasion sans limites : « L’image se rend indépendante du modèle humain et progressivement commence à être elle-même le modèle social. L’homme va cesser d’être le maître souverain de lui-même et il va se subordonner aux canons figés par les images. L’homme ne pense désormais plus à être lui-même mais à être comme l’image de lui. Dans cette dialectique folle, où l’image ne se préoccupe plus de refléter strictement le modèle-homme, se produit un décalage avec l’authentique, et c’est l’homme qui fait des efforts pour réparer à cette infidélité, en se transformant lui-même dans le reflet docile de la Déesse-image, qui n’est plus un miroir, mais le sujet protagoniste. Imperceptiblement nous sommes ainsi en train d’entrer dans une nouvelle morale. L’éthique qui se maniait avec des paramètres absolus

inéluçtablement engagé avec la réalité des faits ; et il est Pouvoir Politique dans la mesure où, à partir de l’information, il peut provoquer la génération de faits nouveaux ; cependant, il est également Pouvoir Enseignant car de sa façon de percevoir, interpréter ou induire les faits descendra sans doute une conséquence morale à l’échelle collective. Et dans le cas des journaux de l’Intérieur, nous devons ajouter une responsabilité de plus. Ils constituent un véritable Pouvoir Fédéral, car au sein de l’équilibre délicat avec lequel ils alimentent le sens de totalité, en même temps qu’ils défendent les riches identités locales, est en train de palpiter l’appétence suprême d’un destin de la Nation pour les Provinces, à même de renverser, au cours du temps, le magnétisme absorbant de Buenos Aires. »

et objectifs est envahie par des valeurs relatives et, donc, subjectives. Dans cet ordre changeant et flexible, il est fréquent que la vérité soit moins importante que le vraisemblable ; que la liberté soit supplantée par la libération, et que le bien et le mal soient remplacés par ‘ce qui va bien’ et ‘ce qui va mal’. » (MASSERA 1979, 73 ; ma traduction)⁵⁸⁵ Massera avait donc attribué la responsabilité du succès ou de l'échec du PRN aux journalistes et aux publicitaires (appelé.e.s également comme les anticorps intelligents naturels contre les idéologues – matérialistes - du nihilisme, voire de la destruction de la spiritualité de l'homme) qui étaient censé.e.s exprimer des images publiques et surtout former l'opinion publique (ou la Communauté Sociale) par des modèles sociaux qui devaient s'éloigner de celle qu'il avait considéré comme la plus destructive et séductrice des hégémonies : la médiocrité. D'après Massera (1979, 89), la valeur (ouvrant à l'encontre de la Création) de la médiocrité n'était pas liée à l'incommunication (dénoncée par des secteurs sociaux dans la forme de la censure et la fermeture de lieux publics et politiques de discussion y compris des médias de communication de la part du PRN) mais à l'excès de communication provoqué par l'explosion des médias électroniques massifs qui étaient en train d'amener tout le monde à commettre l'erreur de confondre l'information et la connaissance (ayant les deux abandonné la recherche de la Vérité pour affirmer l'existence de vérités relatives) avec la sagesse, définie par Massera (1979, 90) comme la source la plus solide de prestige et d'autorité des adultes. En l'occurrence, Massera (1979, 116) – toujours avec une approche dialectique fondée dans des binômes garantissant la solidité tant de l'Être que de la Vérité (destruction/création ; mort/vie ; chaos/autorité ; facilité/effort ; privilège/responsabilité ; corruption/mérite ; médiocrité/sagesse et grandeur ; masse/homme ; fanatisme/enthousiasme ou ferveur fanatique des idéaux/ferveur intelligent des idées) – avait déjà analysé la particularité de celle qu'il a appelé la distance traditionnelle entre les générations et qu'en Argentine était devenue un désaccord total. Indifférent.e.s au monde des adultes, les jeunes s'étaient constitué.e.s d'après l'amiral en une secte secrète (même si aux yeux de tou.te.s) qui célébrait sa propre mort et destruction (avec l'amour libertin et la consommation de drogues) et celle des autres (avec l'engagement dans la lutte armée). Massera (1979, 90) était cependant intentionné à récupérer pour ces hommes et femmes de l'Occident – qui étaient défini.e.s comme désorienté.e.s et mélancoliques mais aussi comme dynamiques et créateur.trice.s – la validité d'idées fondamentales et immuables qui auraient permis à ces jeunes – en particulier universitaires – de s'enthousiasmer

⁵⁸⁵ J'ai estimé intéressant de citer cette large partie du discours philosophique sur la Création (ou projet politique de refondation de l'Argentine) de Massera car – comme l'on comprend mieux avec la lecture du chapitre 6 de cette thèse – elle résonne avec et m'amène à ne pas oublier de prendre en considération le contexte (contemporain au discours cité) de l'ESMA où le GT3.3.2 au service du projet politique de l'amiral était en train de développer sur des ancien.ne.s militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s ledit processus de récupération que d'après Risler (2018) peut être entendu comme l'une des actions psychologiques et civiques développées au sein du PRN par la Marine de Massera. Ce discours de la dialectique *enloquecedora* de Massera semble en particulier raconter l'expérience subjective vécue et témoignée par des disparu.e.s dans l'ESMA inséré.e.s dans ledit processus de récupération où ces militant.e.s détenu.e.s de Montoneros s'étaient transformé.e.s en des personnages en accord avec des images censées exprimer des modèles sociaux conformes (d'après eux et elles) aux valeurs de leurs ravisseurs.

avec le pays, vu que d'après l'amiral la République Argentine ne leur avait jamais permis de *bien* s'incorporer dans ses structures. D'après l'amiral, les institutions n'étaient pas préparées pour bien canaliser l'énergie des jeunes et la rendre profitable à une Argentine comme il se l'imaginait ; le problème majeur de l'engagement politique préalable de la jeunesse (que j'ai étudié dans les détails dans la partie II de cette thèse) était sa critique (à la fois théorique et pratique) à la verticalité et à l'exercice de l'autorité dans plusieurs institutions démocratiques (famille, université, syndicat, parti politique, système électoral ; charges administratives, etc.). En particulier, Massera (1979, 99 et 102 ; ma traduction) avait soutenu que les Argentin.e.s rationnel.le.s devaient apprendre à exprimer leur désaccord en paix sans se rebeller aux autorités et en faisant preuve d'une discipline (du silence) en accord avec une conscience morale capable de dépasser les intérêts sectoriels pour s'engager avec ceux collectifs (en conformité à un modèle de communauté pyramidale, construite verticalement par le haut) : « Si je demande à chacun.e quels ont été les facteurs primordiaux de la progressive décomposition de notre pays comme Nation organisée, je suis sûr que la plupart d'entre vous [membres de la Confédération d'Associations Rurales de Buenos Aires et La Pampa qui avaient été incité.e.s à ne pas payer un impôt] dirait la faillite de l'autorité comme la cause initiale. Pour cela, il devient un peu incompréhensible que CARBAP ait compromis le principe d'autorité, puisque, vu la maturité intellectuelle et morale de ses membres, personne ne pouvait ignorer que ce genre d'attitudes ouvrent les portes de l'anarchie, une anarchie qui était déjà arrivée une fois jusqu'aux seuils du pouvoir en provoquant à l'Argentine beaucoup de douleur et de mésaventure. [...] Prenons tou.te.s garde. Le pouvoir aussi doit être mesuré ; car nous ne devons pas oublier que, bien que la plupart des citoyen.ne.s soit en train d'offrir le sacrifice de leur patience et leur silence, il y a des voix qui réclament des solutions immédiates par le biais d'élections prématurées ou d'un conducteur providentiel, comme si en Argentine étaient restées des forces pour des fautes nouvelles. [...] Allons-nous nous contenter de la médiocrité ? D'un ordre vide de vie intelligente ? D'un pays où l'objectif le plus haut est de faire de bonnes affaires ? D'un pays qu'il n'est pas capable de nous faire tomber amoureux.ses de lui ? Voulons-nous un pays de spéculateur.trice.s ou un pays de créateur.trice.s ? Voulons-nous l'apathie ou l'enthousiasme ? » Dans son discours de juillet 1978 devant les jeunes de la Fédération de la Jeune Chambre de l'Argentine – c'est-à-dire une fédération censée créer des leaders meilleur.e.s pour des sociétés meilleures – dans la Province de Mendoza, Massera (1979, 115 ; ma traduction) avait affirmé que « Nous sommes un peuple d'insatisfait.e.s car nous sommes un peuple de non-conformistes » et qu'il était venu le temps pour l'Argentine de créer une société intelligente à même de générer des maîtres et éviter ainsi de répéter le type de croissance morale orpheline précédente : « Nous avons grandi au milieu de quelque chose de pire que le silence, nous avons été formé.e.s et nous nous sommes développé.e.s endormi.e.s à cause du ronronnement du

facilisme et de la médiocrité qui a inondé le pays depuis la dernière décade du siècle passé. » (MASSERA 1979, 118 ; ma traduction). Afin de stimuler dans la citoyenneté un sens de grandeur, Massera (1979, 50 ; ma traduction) avait décidé qu'il fallait agir dans celle qu'il a défini comme une véritable guerre mondiale ayant comme son champ de bataille préféré l'esprit de l'homme : « Nous devons reconquérir l'Occident. Cependant, qu'est-ce que c'est l'Occident ? Personne ne le cherche sur la carte. L'Occident est aujourd'hui une attitude de l'âme qui n'est désormais plus ancrée à aucune géographie. L'Occident est l'homme qui réalise la dignité essentielle de la vie ; L'Occident est la liberté de penser et de faire ; L'Occident est le respect à l'honneur, au travail, au talent ; cependant, L'Occident est aussi l'amour, l'espoir et la miséricorde. Et comme l'Occident gît en nous, nous le dévoilons à la lumière du jour car nous voulons un pays de personnes, et non pas de masses. [...] Nous voulons un pays où *seulement Dieu* est plus important que l'homme. » Massera (1979, 51) avait ainsi annoncé que l'Argentine – avec tous les hommes et femmes de bonne volonté - allait mettre un terme à la mentalité perdante, fatalement résignée et conformiste par l'acquisition de (ou formation, éducation à) l'esprit de conquête, combattif, agressif, autoritaire, vital et républicain : « Nous devons secourir la République de trop d'outrages et chagrins et montrer au monde – y compris aux Nations les plus puissantes – l'énergie miraculeuse qui contient le peuple, *capable de bouger pour une foi*. [...] Ici a terminé la décadence. Pour [réaliser] cette conquête, les FFAA interpellent tout le monde. Toutefois, nous appelons *tout particulièrement* les jeunes car nous croyons que les jeunes [...] sont en train d'attendre un défi. Nous voulons savoir ce que les jeunes ont à donner au pays. Nous voulons savoir si les jeunes sont capables de canaliser tout leur dynamisme en un sens constructif. Nous voulons savoir si les jeunes sont prêt.e.s à l'héroïsme quotidien, à l'héroïsme anonyme, à l'héroïsme d'être en faveur de la vie. » (MASSERA 1979, 51 ; ma traduction) Ainsi, Massera (1979, 61) avait soutenu que « Pour savoir quoi faire [pour le futur de l'Argentine], il fallait d'abord savoir en quoi croire » en évitant ainsi de s'engager (comme autrefois) en des chemins mauvais et faire en sorte que *cette fois-ci l'Argentine gagnera* : « Nous croyons que, pour réorganiser le pays, il faut commencer avec un examen de conscience et réorganiser nos propres attitudes, car personne n'a le droit à diriger ou à participer à une expérience aussi véritablement natale comme celle-ci sans avoir révisé de manière critique ses habitudes précédentes par rapport à la Nation. [...] Nous croyons que les mésaventures du passé arrêterons de peser dans le présent uniquement si nous parvenons à nous passionner nous tou.te.s de la tâche de faire le pays à nouveau, à partir des valeurs historiques et morales que nous avons déjà. » Dans ce discours prononcé en 1977 à l'occasion dudit repas de camaraderie célébrant l'anniversaire de l'Indépendance de l'Argentine, Massera avait donc énuméré tout ce en quoi les

Argentins devaient croire pour pouvoir participer au PRN⁵⁸⁶. Outre à avoir précisé que le sens de grandeur (auquel devaient être formés tous les Argentins) devait s'exprimer également dans la politique extérieure⁵⁸⁷ pour que l'Argentine pouvait finalement intervenir dans l'Histoire Universelle et accomplir sa destinée de Nation libre, grande et souveraine (en rechassant les juges étrangers des décisions internes) et que la renaissance économique ne pouvait se produire que comme une partie et une conséquence d'un changement de mentalité, Massera (1979, 64 ; ma traduction) avait dit croire en deux dimensions de la vocation humaniste du PRN particulières : premièrement, à « L'incorporation de la femme aux commandements actifs du pays, en se procurant à elle-même l'espace culturel et politique auquel elle a droit pour son intelligence et sa sensibilité ; secondairement, l'amiral avait dit croire dans le fait qu'également « Les personnes qui se sont trompées et ensuite repenties ont une place dans l'Argentine que nous rêvons, et également pour celles-ci nous sommes en train de fonder à nouveau la Patrie, dont l'expression est le Projet National. »

Si dans la première étape de *Convicción*, Massera était estimé comme l'option politique meilleure pour la Marine de façon à que les intérêts des deux aient (plus ou moins) coïncidé, lorsque cet amiral avait commencé à travailler pour sa candidature en dehors du gouvernement du PRN - en accroissant ses diatribes contre le régime dictatorial militaire jusqu'à ce que la Junte Militaire n'eût pas plus le tolérer - *Convicción* s'était retrouvé au sein d'un conflit d'intérêts et il n'avait plus pu maintenir une attitude pendulaire. Si les éditeurs qui avaient publié à Caracas en février 1979 un recueil de discours de l'amiral Massera (1979, 12 ; ma traduction) titré *El camino a la democracia* avaient essayé de montrer que « Massera est aujourd'hui, retiré et en jeu, l'homme politique le plus important d'Argentine, car il n'est pas sujet à usure, car il est le seul homme avec une personnalité de leader qui est apparu dans ce pays dans les dernières années et car il possède une culture hors du commun dans le domaine politique », depuis la fin de 1980 *Convicción* avait décidé de ne pas s'aligner avec le choix de Massera de s'éloigner du régime. Ses distances avaient publiquement commencé à être déclarées à quelques minutes de sa transformation en un citoyen ordinaire. Massera (1979, 130) avait tracé un bilan de son travail au sein de la Junte Militaire. Il avait premièrement déclaré d'être en général satisfait, car les FFASA avec la collaboration de la population avaient pratiquement atteint la victoire contre le fléau du terrorisme et instauré un certain climat d'ordre, hiérarchisation et respect qui étaient d'après lui indispensables à tout succès important. Secondairement, l'amiral était passé aux critiques contre le PRN qui avaient concerné, outre à la déjà

⁵⁸⁶ Dans un discours que Massera (1979, 65 ; ma traduction) avait tenu face à une délégation de journalistes de l'Intérieur de l'Argentine, il avait affirmé que « L'homme nécessite des stimulus, des idées claires et des objectifs précis. Les lui donner est une responsabilité du Gouvernement et de tous les dirigeants de la société. »

⁵⁸⁷ Voir comme exemple (outre à l'incitation à faire la guerre pour le Canal de Beagle et les Malouines) le discours de Massera (1979, 79-81) prononcé vers la fin de septembre 1977 lorsqu'une flotte de pêcheurs russes et bulgares étaient entrés dans les eaux argentines.

mentionnée question économique, également la nécessité d'établir un système éducatif adapté aux nécessités du pays : la proposition de Massera (1979, 132) était de faire émerger une jeunesse généreuse, idéaliste, saine, imaginative, désireuse de perfectionnement et encadrée uniquement par une liberté responsable. Cette jeunesse aurait dû être utilisée comme un moteur à même de générer un climat de création culturelle moderne à même de changer les structures de la République et respecter le destin de grandeur de l'Argentine, à savoir sa résurgence dans la scène mondiale. Selon Borelli (2008, 188), au fur et à mesure que les projets de l'ancien amiral perdaient pertinence à cause de ses propres faiblesses et inconsistances, *Convicción* s'était distancié définitivement de Massera en renforçant sa fidélité au PRN. C'est donc finalement pour cela que ce chercheur a soutenu que *Convicción* avait tenu une relation plus étroite avec la Marine qu'avec Massera car le lien avec la première – concernant tant une communion idéologique et d'intérêts que sa dépendance financière⁵⁸⁸ – était vital pour la continuité du quotidien en tant qu'entrepreneuriat journalistique ou organe de presse. Cela expliquerait également pourquoi l'histoire de *Convicción* avait terminé avec la perte de l'opportunité de refondation de l'Argentine du PRN survenue avec la fin de la guerre des Malouines. En même temps, il faut rappeler que Massera avait été condamné à prison préventive le 23 juin 1983 par le juge Oscar Salvi pour occultation ou destruction d'éléments de preuve de la disparition de l'entrepreneur importateur de papier Fernando Branca (LARREA 2020) que l'amiral avait connu grâce à l'épouse du premier, Martha Rodríguez McCormack (divorcée de l'entrepreneur César Blanquier) qui était la sœur mineure de Cristina Rodríguez McCormack (épousée avec le diplomate argentin Luis Raúl Clarasó De la Vega) avec laquelle l'amiral avait eu pendant 1975 des relations intimes définies par la presse et par Uriarte (1991) comme amoureuses et sexuelles⁵⁸⁹. Selon Uriarte (1991), à la fin de septembre 1976, Branca avait demandé à Martha Rodríguez McCormack d'intercéder avec Massera pour que celui-ci l'aidait – avec l'ami personnel et assistant des questions financières de Massera, le notaire Natalio Hoczman - à débloquer 1'600'000 dollars états-uniens déposés dans la Banque Centrale, où dans la direction travaillait le contre-amiral Andrés Corvas.

⁵⁸⁸ Borelli (2008, 53) a quand même mentionné que Lezama avait affirmé que les financements de *Convicción* ne provenaient pas directement de la Marine mais que celle-ci et Massera avaient recherché des capitaux dans des entreprises italiennes comme Olivetti, Macri et FIAT qui étaient liées à la loge Propagande 2. Selon Lezama, la subvention du journal de la part de ces entreprises s'expliquerait car Massera avait représenté le projet politique de la Propagande 2 en Argentine en assurant tant les bases idéologiques de cette loge que ses business. Borelli (2008, 53) a affirmé que même si l'on accepte cette hypothèse, il ne fait aucun doute que la Marine elle-même avait participé aussi avec ses propres financements.

⁵⁸⁹ En juillet 1977, la mère de Branca avait formulé une demande de *Habeas Corpus* et pour cela cette disparition avait commencé à être transformée en un affaire judiciaire. Le 10 novembre 1981, Guillermo Patricio Kelly s'était présenté spontanément devant le juge de l'affaire Pedro C. De Narváiz pour réaliser une dénonciation contre Massera en affirmant que Branca avait été exécuté et jeté à l'eau. Une autre personne qui avait dénoncé publiquement (y compris à la télévision) Massera pour la disparition forcée de Branca avait été, selon l'Association des Mères de la Place de Mai (1999, 163), Gregorio Dupont, c'est-à-dire l'ami de Holmberg séquestrée en 1978 par le GT3.3.2 et dont le cadavre était apparu dans la Fleuve Luján (Tigre, Province de Buenos Aires). Au moment de sa (première) dénonciation, Massera était au Brésil. Suite à la renonciation du juge Narváiz, l'affaire était passé au juge Salvi et Massera avait été détenu préventivement dans la prison navale de San Fernando. Ce procès contre Massera avait duré jusqu'à 1985, c'est-à-dire après la fin de la dictature du PRN et après qu'il avait été condamné dans le Procès aux Juntas Militaires. La fille de l'entrepreneur disparu, Victoria Branca a récemment publié le livre *¿Qué pasó con mi padre ? El caso Branca contado por su hija*, Buenos Aires, Éditions B, 2020.

Selon Uriarte, pour le remercier de la réussite de l'opération ainsi que pour manifester son intérêt à continuer à faire des affaires avec la Marine, Branca avait régalaré 40'000 dollars à Hocsman et accepté la relation sexuelle et amoureuse que l'épouse avait entamé avec Massera. Selon Uriarte (1991), Branca et Massera avaient finalement essayé d'installer une société financière ou une banque, un projet économique duquel Martha Rodríguez McCormack avait été exclue. À l'occasion d'un litige avec son mari, cette femme aurait menacé de mort le mari en lui communiquant qu'elle allait référer à l'amiral que Branca était en train de le tromper avec une affaire. Finalement, après quelques temps, Massera avait invité Branca pour une excursion sur son yacht. Sur la rue pour arriver au port, Branca avait été séquestré – selon Uriarte (1991) – par le lieutenant de frégate Jorge *Ruger* ou *Gabriel Rádice* et le capitaine de vaisseau Eduardo Osvaldo Invierno le 28 avril 1977 ; Massera avait donné un coup de téléphone à l'assistant de Branca pour savoir pourquoi son chef lui avait posé un lapin. D'après Uriarte (1991), la disparition forcée de Branca avait été le résultat de l'extension des principes des opérations de séquestration et de détention clandestine de la part du GT3.3.2 au-delà du domaine de ladite lutte contre la subversion notamment car, avec le cas connu comme Charca de Coria⁵⁹⁰, dans l'ESMA avaient commencé à être détenu.e.s des membres de la bourgeoisie pour des raisons – selon ce journaliste - d'enrichissement personnel de l'amiral et ses ami.e.s. Avec cet argent, Massera aurait acheté des terrains, des voitures, des chevaux de course, des costumes sur mesure, des réfrigérateurs du dernier cri et des cadeaux pour ses proches ainsi qu'il avait financé beaucoup de fêtes, apéritifs et diners à base d'homard.

En tenant donc en compte que *Convicción* avait pu maintenir son indépendance par rapport à la vie politique de Massera, Borelli (2008, 80) a affirmé qu'entre 1978 et 1980 ce journal avait quand même décidé d'octroyer à Massera un espace privilégié (notamment dans la section appelée Information Nationale) ainsi qu'il avait fait passer ses discours comme s'ils étaient ceux d'un homme d'État avec des vastes horizons politiques. Cela car, au niveau idéologique, ce quotidien s'était identifié avec les contenus du discours politique massériste et notamment la légitimité du coup d'État de 1976, la lutte contre ladite subversion (non uniquement comme nécessaire à la survie de la société argentine mais également comme source de grandeur de celle-ci), les critiques à Martínez de Hoz et à Videla, l'alimentation des divisions au sein de l'Armée de terre (en ligne avec les intérêts de Massera), la promotion du destin de grandeur de l'Argentine (concernant en particulier le conflit argentin-chilien pour la question du Canal du Beagle et la souveraineté des Malouines) au sein duquel la conscience nationale maritime avait acquis un rôle toujours plus important, le soutien à la mise en place d'industries nationales modernes⁵⁹¹ et d'une subjectivité dite libérale au sens de croire en la liberté,

⁵⁹⁰ Voir le chapitre 6 de cette thèse.

⁵⁹¹ Tout comme il avait fait avec les journalistes et les publicitaires, Massera (1979, 42-43 ; ma traduction) avait responsabilisé du succès (économique) du PRN les entrepreneur.se.s censé.e.s réinvestir leurs gains personnels pour élargir l'apparat productif de la

le droit, la justice, la solidarité, le respect à la dissidence, voire en la démocratie définie comme mûre. Cette démocratie dure, forte et vigoureuse était présentée dans *Convicción* (in BORRELLI 2008, 69) en contraposition aux démocraties dites suicides, à savoir la forme qui aurait développé la société argentine si l'on aurait ouvert le processus électoral trop précocement (comme étaient en revanche en train de programmer Videla et Viola). Ainsi, tant *Convicción* que Massera avaient défini la société comme une adolescente nécessitant d'une étape de discipline stricte et d'autorité fondée dans la force estimée à son tour comme étant régénératrice. En ce sens, ladite intervention ou interruption militaire (au lieu d'usurpation du pouvoir par un coup d'État) était présentée comme un bénéfice pour l'arrivée de la démocratie saine qui n'était pas celle des masses mais celle des élites gouvernantes grâce aux FFAA qui, représentées comme les seules exclues des problèmes nationales (c'est-à-dire de l'interaction du contexte politique, social et culturel – ou climat de l'époque – sur l'affaiblissement des institutions)⁵⁹², avaient et étaient encore en train d'accomplir leur devoir de salvation, la lutte contre ladite subversion. Cette communion d'intérêts du journal avec Massera s'était matérialisée dans la figure du poète, écrivain, anglophile, antipéroniste et antimarxiste Lezama, à savoir le directeur du quotidien ainsi que l'un des idéologues principaux du projet politique de Massera qu'il connaissait depuis les années 1960. Le vice-directeur et chef de la section Internationale de *Convicción* était en revanche le journaliste nationaliste provenant de l'intégrisme catholique du cercle du père Meinvielle, Mariano Montemayor. Selon Borrelli (2008, 50) Montemayor avait participé aux tentatives d'intégrer le péronisme proscrit dans les files d'un mouvement national et pour cela s'était approché à Massera, vu que celui-ci avait proposé l'inclusion du péronisme dans son projet. Selon Borrelli (2008, 45), Massera et Lezama avaient développé une relation personnelle et politique profonde et en juin 1976, le premier avait convoqué le second pour participer à son projet politique en lui offrant d'écrire ses discours. Pour cela, l'auteur a affirmé que Lezama n'était pas un simple Pasquin informatif de la Marine, mais il était un véritable convaincu tant du projet politique que des qualités personnelles de l'amiral pour se transformer en un leader politique ; cela jusqu'à la révélation publique des méfaits de Massera qui avaient généré des différences personnelles entre les deux et poussé Lezama à se distancer de l'ancien amiral définitivement. Il est bien de souligner que ces méfaits allaient par-delà les crimes de lèse humanité pour des raisons publiques vu que Lezama était informé de ce qui se passait dans l'ESMA et, malgré cela, il avait revendiqué publiquement la répression illégale. De plus, selon Borrelli (2008, 31 et 62) dans *Convicción* avaient été publiés des

société : « Le profit, qui individuellement est un objectif, du point de vue national se transforme en l'instrument idéal pour générer la croissance du matériel de production, le perfectionnement technologique et l'utilisation meilleure des ressources humaines et naturelles. Et pourquoi tout cela ? Pour soulever le niveau de vie du présent et assurer le futur. [...] Nous croyons dans une société où l'effort, la capacité et les mérites soient les chemins du succès, mais attention, le succès n'est pas uniquement une récompense ; le succès est également une responsabilité écrasante avec les autres qui n'ont pas pu atteindre le succès. »

⁵⁹² La critique à cette perception des FFAA d'elles-mêmes comme exclues des affaires politiques nationales je la traite en relation au soulèvement des marins dans l'ESMA de 1972, dans le chapitre 6 de cette thèse.

articles écrits par des membres dudit Ministaff de l'ESMA, alors que (au moins⁵⁹³) deux détenus disparus – les militants de la Colonne Nord de Montoneros Carlos García et Alfredo Margari – avaient travaillé dans le cadre dudit processus de récupération dans l'imprimerie qui éditait ce quotidien (située à 289, rue Hornos dans la Capitale Fédérale) jusqu'en mars 1981. Borrelli (2008, 62) a finalement remarqué que la rémunération de García et Margari leur était soustraite lorsqu'ils rentraient à l'ESMA et que des photographies de l'archive de *Noticias* (installé dans le Casino des Officiers) étaient apparues dans *Convicción*. Ainsi, les supra-cités méfaits devraient faire référence très probablement à la répercussion qui avait eu l'affaire Branca sur l'image publique de Massera. Outre à la publication en juin 1983 d'*Informe bajo llave* de Lynch⁵⁹⁴, l'Association des Mères de la Place de Mai (1999, 149) a rappelé qu'à cette époque les magazines people du domaine du spectacle décrivaient les beuveries de Massera et ses camarades d'affaires politiques et économiques entourés par des actrices et des show-girls. Cette image publique de Massera a (probablement) poussé son biographe Uriarte (1991, 50) à affirmer que le pouvoir de l'amiral s'était exprimé en termes machistes⁵⁹⁵ car pour se performer une bonne image tant au sein des FFAA que de la société (inter)nationale - comme l'était et l'avait fait Juan Perón - il avait fait levier sur des femmes célèbres, en suscitant – en mots de ce journaliste - l'envie de la moitié de la population masculine de la Capitale Fédérale et un ferment d'admiration rancunière pour des nombreux. Pour le prouver, le journaliste a fait savoir que Massera était sorti d'abord avec le mannequin publicitaire et actrice Graciela Alfano, ensuite avec l'épouse de Branca et finalement avec Lynch. Il me semble finalement intéressant de souligner que la preuve de la (présumée) relation amoureuse entre la Miss Sept Jours de 1971 Alfano et Massera n'était devenue publique que le 23 mars 2006 suite à l'ouverture des archives secrets de la DINA (le service de renseignement chilien) concernant le conflit du Beagles⁵⁹⁶ et ce ne fut qu'après la mort de l'amiral, survenue le 8 novembre 2010, que cette liaison sexuelle avait acquis le statut

⁵⁹³ Daleo et Castillo (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 174) ont soutenu qu'également le militant de Montoneros détenu disparu Daniel Lastra avait travaillé dans les ateliers graphiques où l'on imprimait, outre à *La Gaceta Marinera* et à la revue *Estado Mayor de la Opinión Pública* (dirigée par Jorge Vago García), *Convicción*.

⁵⁹⁴ Voir le chapitre 1 de cette thèse.

⁵⁹⁵ L'utilisation du terme *macho* a été critiqué par Andrea Cornwall et Nancy Lindserne (*Dislocating Masculinity. Comparative Ethnographies*, Londres, 1994, 16 in ZAPATA GALINDO 2001, 238) car il a des connotations multiples et ambivalentes qui dépendent des conditions sociales et culturelles. En Argentine, avec ce terme, l'on entend à la fois l'association entre virilité, force et pouvoir et/ou la générosité-autocontrôle-séduction. Il y a, autrement dit, différents paradigmes de comportement (ou constructions de masculinités) qui sont contenus dans le terme de *macho* qui ne sont pas toujours cohérents. Ce terme ne représenterait donc pas une forme de masculinité mais une construction d'une série d'éléments qui peuvent être, entre eux, opposés ou contradictoires.

⁵⁹⁶ Le 24 novembre 1978, pendant que l'Argentine et le Chili étaient sur le point d'entrer en guerre, Enrique Arancibia Clavel (un espion chilien) avait été séquestré chez lui par la SIDE. Dans le double fond de son armoire, une archive d'opérations accomplies par le renseignement chilien en Argentine avait été découvert. D'après la reconstruction du journaliste Ricardo Ragendorfer (2018), l'un des documents avait été donné par un membre du GT3.3.2 de l'Armée de terre aux Marins qui avaient réagi en massacrant les doigts d'Arancibia Clavel au marteau. Ce document rapportait qu'Alfano - la Miss Beauté Panaméricaine devenue dans les années 1970 l'un des visages de prédilection de *Gente* et *Para Ti* ainsi que le visage placardé des cigarettes *Jockey Club* - était la maîtresse de Massera depuis six mois et qu'elle avait reçu de la part du commandant en chef de la Marine des cadeaux coûteux parmi lesquels des fourrures, des bijoux et un appartement. Ce fut lors du procès à Arancibia Clavel - ordonné en 1996 par la juge María Romilda Servini de Cubría pour l'assassinat du général chilien Carlos Prats à Buenos Aires et condamné en 2004 - que la relation entre Massera et Alfano avait émergé. Arancibia Clavel a été assassiné en 2010, après sa libération en 2007.

d'affaire grâce à une polémique médiatique couplée à une forte indignation sociétale⁵⁹⁷. À cette occasion, le membre de H.I.J.O.S Carlos Pisoni et le militant de l'AEDD Carlos Lorkipanidse (in BULLETTINI 2011) avaient essayé d'insérer les mots de la (labélisée comme) maîtresse d'un génocidaire dans la recherche de la Vérité et Mémoire du mouvement des DH en soutenant qu'Alfano aurait dû savoir ou avoir écouté beaucoup d'informations pouvant aider à rompre le pacte de silence de l'institution militaire et/ou encourager d'autres personnalités à le faire. Du même avis a été Feierstein (in BULLETTINI 2011) qui a commenté qu'il aurait été intéressant de demander à Alfaro – et à travers de celle-ci, à toute la société – quels étaient les effets dans son présent que la cohabitation passée avec le crime avait laissé dans sa vie notamment car cette demande n'est pas légitime au niveau juridique alors qu'elle l'est au niveau médiatique. L'avocat des procès de lèse humanité Rodolfo Yanzón (in BULLETTINI 2011) avait en effet affirmé que l'on peut enquêter dans la vie d'Alfaro uniquement par rapport à des supposées propriétés ou biens des disparu.e.s qu'elle aurait reçus de la part de Massera; le fait d'avoir eu des relations sexuelles avec lui – par-delà le dégoût que cela lui a provoqué – ne lui dit rien en termes juridiques. Contrairement à l'enrichissement illégal, coucher avec une personne – ce qui avait signifié d'approcher Massera avant tout (ou après tout) comme un être humain au-delà (ou en deçà) du fait qu'il était un assassin – a été présenté comme un droit. Sur le plan des sujets de droit sexuellement consentant.e.s, autrement dit, tant Massera qu'Alfano mériteraient d'être traité.e.s comme tout.e être humain.e et par conséquent la (supposée) relation de complicité ne pouvait exister qu'en démontrant qu'Alfano s'était appropriée (voire, avait reçu) de biens volés aux détenu.e.s disparu.e.s. Pour cela, le procureur fédéral Luis Comparatore avait présenté le 24 août 2011 une plainte de sa propre initiative (*ex officio*) confiée d'abord au juge fédéral Claudio Bonadío et ensuite à Julián Ercolini pour vérifier le témoignage de Gabriela Biasi⁵⁹⁸, les documents

⁵⁹⁷ À la fin d'août 2011, dans une interview avec la journaliste Cecilia Ruffa (pour le programme télévisé *Desayuno Americano*) autour des rumeurs de cette liaison, Alfano avait affirmé qu'elle était une femme adulte et que lorsqu'elle avait atteint ses 21 ans, elle avait eu des relations sexuelles avec les personnes qu'elles voulaient sans s'assumer la responsabilité de ce que ces personnes-ci avaient fait car si l'on sort avec un homme riche l'on ne sort pourtant pas avec l'argent, si l'on sort avec un homme jeune l'on ne sort pas avec son âge et donc si l'on sort avec un génocidaire l'on ne sort pas avec 30'000 disparu.e.s. Le jour d'après, le journaliste d'*Intruso* Luis Ventura (in *La Capital* 2011) avait, lors du programme *La cornisa* de Luis Majul, accusé Alfano non seulement d'avoir bénéficié économiquement de ce *romance* - et par conséquent des biens volés aux détenu.e.s disparu.e.s - mais également d'avoir été une informatrice de Massera. Suite aux attaques du second procureur médiatique Jorge Rial (il avait diffusé la même interview modifiée de façon à que le visage d'Alfano se substituait à celui de Massera), l'actrice avait déclaré au sein du monde du spectacle (défini in ESPINOZA 2011 comme) frivole et couche sociale des courtisan.e.s de la bourgeoisie qu'elle (in *La Voz del Interior* 2011) « Ni l'admettait ni ne l'admettait pas » en revendiquant par-là une propriété sur ses relations intimes et un droit de ne pas être forcée à en parler par une campagne médiatique qui n'avait pas réussi à lui infliger la peur. Quelques jours plus tard, elle avait affirmé (in *Página 12* 2011a) que maintenir secrètes ses relations était son droit en tant que femme. Face au constant d'une journaliste qu'il faut avoir des tripes pour coucher avec un génocidaire, dans l'espace médiatique l'on avait commencé à rendre ambigu son courage, c'est-à-dire son pouvoir de séduction. *Desayuno Americano*, le 22 août 2011, s'était engagé à déchiffrer le langage corporel de deux vidéo-interview d'Alfano. Répudiée publiquement, Alfaro avait passé 16 mois sans travailler avant que son affaire eût été clôturée sans procès, étant donné que les témoignages à ses défaveurs n'avaient pas pu être constatés. L'affaire n°10.657 – instruite par Bonadío du Tribunal National Criminel et Fédéral n°11 – avait attesté qu'il n'y avait rien qui aurait pu salir son nom car aucune liaison n'avait été corroborée entre sa personne et la dernière dictature militaire.

⁵⁹⁸ La belle-fille de Rafael Biasi - un ancien garde du corps de Massera – avait assuré dans une émission télévisée d'avoir écouté des gardes affirmer d'avoir été chargées par l'amiral d'aller chercher Alfano pour que les deux pouvait faire des achats ensemble. Peuvent les gardes alors être considérées comme des complices ? Voir l'analyse de l'ouvrage de Lynch dans le chapitre 1 de cette thèse.

de la DINA et les enregistrements télévisés, radiophoniques et graphiques où l'actrice aurait dit d'avoir usé des biens appropriés des détenu.e.s disparu.e.s. Le traitement juridique de l'affaire avait dévoilé la cécité du système juridique à rendre compte de l'expérience complexe des relations sexuelles, alors qu'Alfano (in *La Voz del Interior* 2011) avait pu soulever le dilemme de si l'épouse ou la maîtresse d'un assassin de la dernière dictature n'avait pas dû avoir des relations sexuelles avec lui, si elle avait dû divorcer et si elle avait dû ne plus le voir pour ne pas être considérée comme une complice imputable de crimes de lèse humanité.

5.2.3. Les Montoneros dans l'ESMA

La militarisation du système pénitentiaire, entamée dans les années 1960, s'était clairement montrée lors de l'adoption de la loi de Sécurité Nationale du 28 septembre 1974 (ratifiée par la Junte Militaire en 1976) qui prévoyait des peines pour lesdites activités subversives sous la compétence de la Justice Fédérale ainsi que lors de la déclaration d'état de siège de la présidente Isabel Perón ; une décision qui avait habilité la détention et la mise sous la surveillance du PEN des transgresseur.se.s aux restrictions des droits civils. Cette prérogative étatique - maintenue en vigueur jusqu'au 28 octobre 1983 - avait signifié que ces personnes étaient détenues sans qu'il n'y eût aucune obligation à les soumettre à un procès judiciaire. Cela avait permis de redistribuer les détenu.e.s, en positionnant les hommes – et les faisant tourner - dans les prisons dites de sécurité maximale et en concentrant les environs 1200 prisonnières politiques dans l'Unité Pénitentiaire n°2 du quartier Villa Devoto de la Capitale Fédérale. Bacci et al. (2012, 36) ont remarqué que cette concentration des prisonnières avait renforcé la résistance et la militance depuis la prison en même temps qu'elle avait transformé la prison de Devoto en une vitrine que le PRN avait utilisé pour montrer la situation (supposée) de l'ensemble des détenu.e.s politiques tant au niveau national qu'international. Il est commun dans l'Histoire Récente de reconnaître que l'épine dorsale de l'activité répressive s'était pourtant déplacée – depuis le coup d'État du 24 mars 1976 - de la détention et l'emprisonnement dans les prisons au système de disparition forcée des personnes, c'est-à-dire à la séquestration et la détention illégale dans les CCD des personnes qualifiées pour la plupart comme subversives. Si dans une prison commune existent généralement des grilles qui séparent les détenu.e.s de leurs ravisseurs, l'une des principales caractéristiques du fonctionnement du CCD mis en place au sein de l'ESMA avait été l'inexistence de ce type de frontière. Cela a généralement conduit les chercheur.se.s à recourir dans leur analyses académiques dudit terrorisme d'État au concept de zone grise développé plus par les travaux - contestés par Ruth Leys (2007), Judith Revel (2016) et Gatti (2017a et b), entre autres - d'Agamben ([1998] 2016 ; SAIDEL 2016) que par le créateur de ce terme, Primo Levi (BELPOLITI 2011). Outre à l'emploi du concept de zone grise par Reati (2006 et 2013)⁵⁹⁹, j'aimerais exposer ici des discours

⁵⁹⁹ Voir le chapitre 1 de cette thèse.

différents que j'ai repéré dans la Littérature de l'Histoire Récente (concernant en particulier la violence sexuelle) pour complexifier l'argument (généralement traité comme une affirmation ou une évidence) de l'inexistence d'une frontière nette entre les détenu.e.s disparu.e.s et leurs ravisseurs dans les CCD et en particulier dans l'ESMA.

Callizo (in LEWIN et WORNAT 2014) a par exemple affirmé que les grilles des prisons légales avaient eu un effet rassurant tant pour les prisonnières politiques que pour la société en postdictature lorsqu'il s'était agi de visibiliser la violence sexuelle qu'elles avaient souffert dans le cadre du terrorisme d'État. Cela parce que, ces grilles avaient offert une topographie plus claire par rapport à certains CCD où tout avait été plus confus. Cette différence dénoncée comme ayant organisé le suspect de collaboration des détenues disparues avec leurs violeurs s'était matérialisée d'après cette ancienne détenue disparue victime de violence sexuelle également dans le documentaire *Les Humanidad* dirigé par Luis Ponce. Ce documentaire - réalisé entre septembre 2010 et mars 2011 dans le cadre d'une enquête du Programme *Violences de Genre dans des Contextes Répressifs* (coordonné par Dinora Gebennini) du Sous-Secrétariat aux DH de Córdoba entamée en 2009 – a recueilli pour la première fois en vidéo les témoignages des expériences spécifiques de vexations et abus sexuels des anciennes détenues disparues du CCD situé dans le Département d'Information de la Police de Córdoba (plus communément connu comme « D2 ») Gloria Di Rienzo, Soledad García, Delia Galará et Nilda Jelenic en les constituant comme des représentations de beaucoup de militantes de cette Province ainsi que du reste de l'Argentine afin de réclamer que les attaques commises contre l'intégrité sexuelle devaient être traitées par la Justice comme des délits de lèse humanité. Cet effet rassurant a été nommé par Sutton (2018) *boundary-demarcating effect*. Cette chercheuse a expliqué que l'effet de création d'une frontière entre les détenu.e.s disparu.e.s et leurs ravisseurs a eu lieu (également) dans les témoignages (historiques de l'Archive Orale de Mémoire Ouverte) des rescapé.e.s des CCD qui ont labélisé leurs ravisseurs comme des monstres, mais aussi comme des ennemis et des fous. Outre à aider à résoudre l'image confuse que ces ancien.ne.s détenu.e.s avaient des comportements à la fois monstrueux et humains du personnel les ayant maintenu.e.s en captivité au sens de que (par exemple) certaines victimes ont pu renverser la honte de la violence sexuelle soufferte en reconnaissant la monstruosité de l'acte exécuté, Sutton (2018) a expliqué que « This distinction could also implicitly help to preserve the worlds and values of the detainees, particularly as they were under intense pressure to give information about relatives, friends, or fellow activists. Iris Avellaneda⁶⁰⁰ reported how repeating the mantra of “never giving the enemy more than what is due” may have played a role in her forgetting and therefore not giving the information demanded of her during

⁶⁰⁰ Pereyra de Avellaneda avait été séquestrée le 15 avril 1976 et détenue disparue dans le CCD « Le Campito » de Camp de Mai. Dans ce CCD avait été détenu également son fils Floreal *Negrato* Avellaneda qui avait été tué à ses 15 ans. Son cadavre était apparu le 14 mai 1976 sur les côtes uruguayennes.

torture. » De son côté, l'ancienne détenue disparue dans l'ESMA Marta Álvarez (in SUTTON 2018) a utilisé l'adjectif de fou pour qualifier non uniquement les ravisseurs mais aussi une situation de captivité qu'elle avait soufferte, à savoir un (qualifié comme) double jeu sexualisé joué par un ravisseur à la fois tortionnaire et séducteur, c'est-à-dire une personnalité perçue comme complètement inintelligible depuis un point de vue de la vie dite normale : « There was a thing like giving attention, the little flower, [...] the candy – it was something very crazy. There was a perverse game in that: to take you out to eat and then take you to see your family. I mean, the same person who... would make sexual use of you, would take you to see your parents, then would take you to the school. » Finalement, l'ancienne détenue disparue dans l'ESMA Nilda Noemí Actis Goretta (in SUTTON 2018) a fait appel à la possibilité que ses ravisseurs avaient conservé une (dite) humanité partagée avec les détenu.e.s disparu.e.s par le fait de leur avoir montré des aspects vulnérables de leurs vies où ils avaient prétendu de les traiter, dans certains moments, comme des ami.e.s : « I remember that I responded as if I were – I don't know if a friend – well, an interlocutor, someone valid with whom to talk. [...] I want to believe, or need to believe – each time I believe less – that that other had a side that was somewhat *humano*. » Sutton (2018) a analysé cette humanisation des ravisseurs dans les termes d'un espoir lié au double effort des détenu.e.s disparu.e.s de minimiser leurs souffrances (en obtenant, d'après la chercheuse, des privilèges par rapport au traitement standard souffert par les autres détenu.e.s disparu.e.s) et d'assurer leurs propres survies et/ou d'autres détenu.e.s disparu.e.s. Longoni (2007, 99) aussi a affirmé que le regard de l'autre comme un ennemi avait été altéré par la proximité quotidienne qui l'avait humanisé ; cette humanisation avait activé d'après la sociologue une relativisation (de la part du et des détenu.e.s disparu.e.s) du pouvoir de son propre ravisseur.

L'absence de frontière apparente entre séquestré.e.s et ravisseurs dans plusieurs CCD a été analysée également comme ayant généré une forte angoisse dans beaucoup de détenu.e.s disparu.e.s qui ne s'étaient pas arrêté.e.s de se situer spatialement et symboliquement dans une position séparée de leurs ravisseurs. L'ancienne détenue disparue du CCD « La Cueva » Caneloro (in LEWIN et WORNAT 2014) a par exemple raconté d'avoir développé une étrange relation avec la capuche sous laquelle elle avait construit son monde : elle percevait que ses ravisseurs étaient inquiets de ne pas savoir ce qui se passait derrière cette cagoule et de ne pas voir son visage. L'espace entre la capuche et elle-même lui appartenait et pour cela Caneloro était consciente – comme ses ravisseurs – que leur domination ne pouvait pas être totale. Même le ravisseur Francis *Duc* Whamond – qui, selon l'ancienne détenue disparue Graciela García Romero (in LEWIN et WORNAT 2014), avait été l'un des idéologues du CCD de l'ESMA et le créateur de la *Capucha* comme un instrument d'isolement et torture – avait affirmé qu'une petite lueur s'allumait à l'intérieur des cagoulé.e.s lorsque la lumière

disparaissait : la capuche aurait eu, outre à l'isolement, la finalité d'aider les détenu.e.s disparu.e.s à faire une introspection, à élaborer et à réfléchir sur eux et elles-mêmes. Cet espoir des officiers du GT3.3.2 avait incombé à certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s auxquels et à lesquelles – à travers plusieurs pratiques – ils avaient fait croire de les penser comme récupérables. Alors que les membres du GT3.3.2 n'avaient jamais couplé discursivement ce jugement personnalisé sur chaque détenu.e avec une donnée confirmant comment, quand et/ou pourquoi ce.tte détenu.e disparu.e allait être libéré.e ou tué.e, les témoignages de certain.e.s ancien.ne.s détenu.e.s disparu.e.s entré.e.s dans le groupe des séquestré.e.s estimé.e.s récupérables par le GT3.3.2 ont rendu compte que ce statut avait été généralement vécu comme ayant rendu possible un espoir de vie. Autrement dit, des membres du GT3.3.2 avaient pu décréter si un.e détenu.e disparu.e pouvait ou pas être récupérable en décidant son accès audit processus de récupération via généralement l'octroi de tâches différentes à réaliser au sein et en dehors du Casino des Officiers. Ce statu avait généralement produit dans ces détenu.e.s disparu.e.s – qui avaient été pour la plupart des militant.e.s de Montoneros - une sentiment d'incertitude (et donc parfois, mais pas exclusivement, d'espoir) sur la continuation de leurs propres vies et qui avait (entre autres) rendu possible ou qui avait été fonctionnel à ce que les officiers de la Marine de Massera s'espéraient (d'après ce que les témoin.e.s à la première personne ont dit d'avoir ressenti) d'eux et d'elles : un changement personnel impliquant (au moins) la repentance et la transformation de leurs appartenances militantes en faveur de l'adhésion incorporée des valeurs (décrits généralement comme) du PRN.

La lecture de la frontière entre détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA et leurs ravisseurs de Feld est à mon avis extrêmement intéressante notamment car elle a développé une perspective qui n'est pas centrée sur la véridicité (ou pas) de la collaboration ou de l'identification entre ces deux groupes de personnes, mais elle a abordé la matérialisation de la frontière constituant ces deux positions de pouvoir comme résultante de la circulation des détenu.e.s disparu.e.s au sein et en dehors du CCD de l'ESMA. En analysant donc les relations socio-spatiales au sein et en dehors de ce CCD, Feld (2010, 34) a plus en particulier affirmé que dans l'ESMA la grille d'une certaine manière avait existé, toutefois elle n'était ni stable ni aisément saisissable pour les détenu.e.s disparu.e.s car le GT3.3.2 lui avait changé de lieu, il la déplaçait et il la plaçait où il décidait. C'était en effet le GT3.3.2 qui avait situé des frontières physiques en permettant par exemple l'entrée ou pas de certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s dans certains espaces du Casino des Officiers. Cela n'avait pas répondu à une logique que les détenu.e.s disparu.e.s pouvaient connaître ou comprendre. Le GT3.3.2 avait le contrôle sur comment faire apparaître ces frontières physiques et symboliques et par conséquent il avait eu et exercé également le pouvoir de les enlever provisoirement en générant des situations qualifiées par les témoin.e.s à la première personne comme perverses (et non pas comme des zones grises) où les

officiers du GT partageaient des moments avec des détenu.e.s disparu.e.s en donnant l'impression qu'ils et elles étaient des égaux.les. Selon Feld (2010, 62), le facteur le plus notable au sein de la porosité des frontières avait été la circulation de personnes, nouvelles et objets dans les deux sens : des personnes séquestré.e.s entraient et sortaient ; des nouvelles fausses entraient et sortaient des articles produits par ledit Staff ; entraient des biens volés aux séquestré.e.s et sortaient des objets que des détenu.e.s disparu.e.s avaient soustrait au GT3.3.2. D'après Feld (2010, 42), le caractère flou, poreux, flexible et opaque des frontières et des limites parmi les espaces différentes et les personnes diverses qui les occupaient avait fait partie tant du noyau du système de disparition forcée que de la modalité de fonctionnement spécifique qui avait acquis l'ESMA. Cependant, en dépit de leur opacité, les limites générant des distinctions entre les détenu.e.s disparu.e.s reproduisaient également la frontière entre les séquestré.e.s et les ravisseurs. En ce sens, Feld (2010, 43) a repéré ces frontières poreuses sur différents niveaux : outre à celles entre le CCD et la ville qui l'entourait et entre ledit Staff et le reste des séquestré.e.s, l'auteure a approfondi l'étude de la frontière entre la totalité des séquestré.e.s de l'ESMA et les ravisseurs. Elle a premièrement remarqué que dans presque tous les cas, ceux qui imposaient les sens de la circulation d'éléments et de personnes avaient été les ravisseurs. Les exceptions prises en compte par Feld (2010, 62) - et nommées comme des formes de résistance - ont été la fuite de l'ESMA, la sortie de documents et d'objets et la (connue comme) simulation de la récupération. Secondairement, Feld (2010, 36) a noté que la frontière majeure ayant opéré dans l'ESMA entre les détenu.e.s disparu.e.s et les ravisseurs s'était matérialisée dans la menace de mort qui pesait sur les premier.e.s et non pas sur les seconds.

5.2.3.1. Staff et Ministaff

Les militaires argentins avaient créé intentionnellement des catégories différentielles de séquestré.e.s qui étaient présentées aux nouveaux.les arrivé.e.s comme la preuve supposée - d'après certain.e.s chercheur.se.s dont Lewin et Wornat (2014) - que collaborer garantissait la survie ou au moins des meilleures conditions de détention par rapport aux conditions de captivité estimées comme standard (la norme) appliquées au reste des détenu.e.s disparu.e.s (et généralement vécues pour des longs mois par lesdit.e.s élu.e.s futur.e.s) et analysées comme un dispositif de destruction de personnes, subjectivités, relations (notamment solidaires) et projets politiques. Ce type d'analyses ont rendu compte de l'emploi de la part du GT3.3.2 de la stratégie du *divide et impera* (sur la solidarité des ancien.ne.s militant.e.s) ou, plus largement, d'une sorte de stratégie générant de la confusion sur et notamment de la méfiance entre les détenu.e.s disparu.e.s qui avait été à la fois fonctionnelle et dysfonctionnelle à ses objectifs reconnus par la Littérature comme principalement, sinon exclusivement, répressifs. Ce type d'analyse a compris la réalisation de différentes tâches par les détenu.e.s disparu.e.s au sein et en dehors du Casino des Officiers par rapport à l'acte de collaborer

dont le contenu a été transformé au cours du temps en perdant à mon avis la charge interrogative - voire, douteuse (ROVATTI 1998) ou opaque (BUTLER [2005], 2007), ouverte et ne prétendant pas de figer les subjectivités (CAVARERO 2009) - très bien exprimée dans le documentaire *Montoneros, una historia*⁶⁰¹. Ici, Daleo (in TELLA 1994) s'était demandée si éteindre la lumière dans le CCD pouvait être considéré comme un geste de collaboration avec ses ravisseurs, alors que Villani (in TELLA 1994) avait soulevé le dilemme d'une double perspective pour définir ce qui avait signifié la collaboration au sein d'un CCD pour un.e détenu.e disparu.e en affirmant que d'après Montoneros il – en tant que membre dudit Staff - était un collaborateur car par ses habilités d'électricien il résolvait des problèmes aux marins et donc il aidait à faire fonctionner le CCD, alors que depuis la perspective d'un.e détenu.e disparu.e, il était en train de collaborer pour se maintenir en vie. Mon hypothèse c'est que même avant le début des procès pour les crimes de lèse humanité et notamment depuis l'encadrement des expériences dudit processus de récupération dans la notion de travail forcé, la signification d'acte de collaboration (réitérée également par sa propre négation contenue dans le concept de travail forcé et aussi dans celui d'esclavage sexuel) a été transformée en générant tant des cristallisations de sens (montrées dans ce chapitre 5) que des pistes nouvelles et peu explorées (analysées dans le chapitre 6) pour continuer à interroger, sans prétendre de les fermer dans un seul sens, ce type d'expériences par-delà les concepts de terrorisme d'État et de détenu.e disparu.e employées communément dans la Mémoire et dans l'académie. À mon avis, l'émergence de deux questions particulières ont complexifié la catégorie de collaboration : *comment* et *avec qui* les détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA auraient collaboré (le PRN, la Marine, le GT3.3.2, des militaires particuliers, le reste des détenu.e.s, des groupes de détenu.e.s ou des détenu.e.s particulier.e.s) ? Pour ce qui avait concerné spécifiquement l'expérience de captivité dans l'ESMA, les catégories les plus connues ayant différencié certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s des autres (et donc de la catégorie mémorielle de détenu.e.s disparu.e.s) sous le stigma de la trahison et/ou de la collaboration ont été celles de Ministaff et de Staff du GT3.3.2. Il est bien de mentionner que cette double différenciation séparant les détenu.e.s disparu.e.s des membres desdits Ministaff et Staff ainsi que la distinction entre les détenu.e.s (disparu.e.s) de ces deux groupes étaient apparues également dans le rapport *Plus Jamais* de la CONADEP. Cette commission avait établi la distinction entre un premier groupe de détenu.e.s (disparu.e.s) de l'ESMA qui avait collaboré avec le GT3.3.2 de manière plus ou moins consciente ou décidée et un second groupe de détenu.e.s (disparu.e.s) qui avait dû accomplir de manière obligatoire et sous la menace de mort différentes tâches qualifiées comme non-directement liées à la répression effectuée par le GT3.3.2⁶⁰². La politologue et l'une des plus grand.e.s

⁶⁰¹ Voir chapitre 1 de cette thèse.

⁶⁰² En mots de la CONADEP, dans l'ESMA il y avait eu trois classes de détenu.e.s : 1) La plupart de détenu.e.s disparu.e.s avait suivi le destin séquestration-torture-permanence dans la *Capucha*-« transfert » ; 2) Une infime minorité de séquestré.e.s avait été sélectionnée

référént.e.s des études sur les CCD en Argentine Calveiro a précisé que ledit Staff créé dans le cadre dudit processus de récupération par le GT3.3.2 au début du 1977 avait collaboré politiquement avec ses répresseurs mais non pas militairement. Elle a affirmé cela à partir de ce qu'elle a qualifié comme l'impératif de ce groupe soumis au travail forcé de ne livrer personne (*No se entrega a nadie*). Pour expliquer comment avait fonctionné cet impératif moral ayant d'après elle constitué le trait d'appartenance des détenu.e.s disparu.e.s audit Staff, Calveiro a dit que si les ravisseurs leurs demandaient de sortir (de l'ESMA) avec eux pour manger au restaurant, ils et elles y allaient sans *marcar* personne. Cela signifierait donc que l'une des caractéristiques qui avaient partagé les membres dudit Ministaff avait été d'après la politologue la participation à la pratique répressive (ainsi que l'un des types de sorties de l'ESMA des détenu.e.s disparu.e.s) qui avait consisté à signaler aux ravisseurs les *compañero.a.s* de militance en liberté depuis des voitures en course généralement dans la Capitale Fédérale afin que les premiers pouvaient les séquestrer grâce à ce type d'informations et maintenir par-là le fonctionnement répressif (séquestration-torture-assassinat) du CCD. Lesdit.e.s *marcadores* – que d'après Daleo (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 174) avaient été les premier.e.s Montoneros détenu.e.s disparu.e.s à avoir été utilisé.e.s par le GT3.3.2 et pour cela gardé.e.s en vie après les tortures et les interrogatoires initiaux - avaient été amené.e.s aussi aux frontières de l'Argentine par le GT3.3.2 afin d'identifier leurs *compañero.a.s* de militance. Ainsi, tout en découplant la notion de captivité de celle d'enfermement (généralement utilisée pour décrire les conditions des personnes ayant souffert la disparition forcée et la torture) afin de rendre compte du schéma spécifique des sorties et des entrées des séquestré.e.s qui avaient fait partie dudit processus de récupération (FELD 2019-2020) ainsi qu'en s'éloignant d'une conception binaire des détenu.e.s disparu.e.s entre héro.ïne.s et traître.sse (ayant donné lieu, d'après une lecture à mon avis erronée de Reati, à ladite zone grise⁶⁰³), Calveiro ([1998] 2006, 129) a quand même reconnu que dans la conformation de zones d'indéfinitions qui avait eu lieu dans l'ESMA il y avait eu deux groupes différents ayant répondu à des processus de (ré)subjectivation – au moins en partie - distingués (FELD et MESSINA 2014, 64). En l'occurrence, d'après Calveiro (1998, 118), les environ 30 (en 1978) détenu.e.s disparu.e.s membres dudit Staff avaient simulé la collaboration avec les répresseurs (signifiant généralement dans les témoignages des ancien.ne.s détenu.e.s disparu.e.s leur propre récupération aux yeux de leurs propres ravisseurs) à partir d'un double jeu (un terme formulé postérieurement à la détention clandestine par les survivant.e.s dudit Staff), c'est-à-dire une sorte de

et avait accepté de se transformer en force propre du GT en collaborant directement dans la répression (*Ministaff*) ; 3) Une quantité insignifiante par rapport au total des séquestré.e.s – à cause de son histoire politique, capacités personnelles ou niveau intellectuel – avait accompli des fonctions d'utilité diverses pour le GT (compilation de coupures de presse, élaboration de synthèse informative, etc.) dans la *Pecera*, classifié des objets volés dans les opérations qui se trouvaient dans le *Pañol* et exécuté plusieurs fonctions de maintenance du camp, électricité, plomberie et menuiserie (FELD et MESSINA 2014, 64).

⁶⁰³ Je continue à exposer ma position critique par rapport à l'utilisation du concept de zone grise pour analyser la quotidienneté (voire l'expérience de répression) des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération dans le chapitre 6 de cette thèse.

stratégie de résistance au pouvoir dont Longoni (2007, 105-106) a mis en évidence la complexité de tracer une ligne de délimitation entre les détenu.e.s disparu.e.s qui avaient collaboré et ceux et celles qui ne l'avaient pas fait en raison des difficultés à pouvoir préciser les limites entre utiliser et être utilisé.e. Pour ce qui concerne ledit Ministaff, d'après Calveiro (1998, 118), il était composé par une dizaine d'hommes et de femmes tou.te.s (dit.e.s) converti.e.s - avec plus ou moins de conviction - à la cause militaire (sans spécifier si du PRN, de la Marine, du GT.3.3.2, de Massera ou d'une autre personnalité militaire particulière). Similairement à la pensée de Calveiro, selon Villani, les personnes desdits Staff et Ministaff s'étaient distinguées pour avoir assumé des degrés d'identification différents avec leurs répresseurs. Les membres dudit Staff avaient été, d'après lui, des simulateur.trice.s de la collaboration, c'est-à-dire des détenu.e.s disparu.e.s en tension entre le fait de se prétendre *quebrado.a.s* (idéologiquement brisé.e.s, voire récupérables en termes du GT3.3.2) sans arriver à dénoncer, voire à trahir ses *compañero.a.s*. De cette manière-ci, c'est-à-dire avec l'insertion dans l'analyse des témoignages des rescapées de l'ESMA de la simulation, l'acte de collaboration avec les ravisseurs a commencé à être rendu hétérogène ou plus précisément il a été dédoublé pour faire de l'espace à une forme d'acte de collaboration distancé de - et même opposé ou résistant à - l'acte de la trahison ; en particulier car, en tant que résistance collective, l'on avait commencé à argumenter que depuis leur position privilégiée des détenu.e.s disparu.e.s ayant bénéficié d'un accès désintéressé (par rapport auxdits généralement intérêts politiques du PRN) à un dit traitement préférentiel - c'est-à-dire audit processus de récupération voulu et créé par le GT.3.3.2 - avaient pratiqué la simulation en faveur (ou en essayant de soulager les conditions de captivité) du reste des détenu.e.s disparu.e.s, individuellement ou collectivement. Ce faisant, la valeur de la solidarité entre les détenu.e.s disparu.e.s avait commencé à fonctionner comme un autre marqueur entre les détenu.e.s disparu.e.s qui avaient été soumis.e.s au travail forcé (au sens non tant qu'ils et elles n'auraient jamais choisi de réaliser ces tâches-là dans ces conditions de détention-ci, mais que l'acte prétendument de collaboration avec les ravisseurs avait été en même temps et avant tout un acte de collaboration avec le reste des détenu.e.s disparu.e.s) et ceux et celles qui s'étaient au fur et à mesure engagé.e.s dans la collaboration comme un travail volontaire pour des intérêts plus qu'individuels, individualistes ou égoïstes. Rappelant que certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s dudit Ministaff avaient ajusté leurs voix sur celle des geôliers et ils et elles avaient même copié leurs plaisanteries et leur manière de s'arrêter en levant les talons (D'ANTONIO 2003, 45), Villani a estimé que ces personnes s'étaient totalement identifiées au GT3.3.2, voire elles s'étaient converties à la cause militaire en ne se limitant plus uniquement à simuler la collaboration. Les membres dudit Ministaff ont été perçu.e.s comme les personnes détenues disparues dans l'ESMA et que le GT3.3.2 avait réussi à leur laver le cerveau, à les faire repentir de leurs engagements politiques passés et incorporer dans les services de

renseignement du CCD en tant que collaboratrices stables et fiables. Cette division (ayant eu l'effet de créer une frontière) entre lesdits Staff et Ministaff a donc également (ou dans certaines analyses) été calquée sur le type de travail réalisé par les détenu.e.s disparu.e.s et non uniquement sur l'attitude de ceux et celles-ci estimée volontaire ou forcée en raison de l'attribution ou pas à une affinité idéologique ou aux objectifs des ravisseurs. En ce sens, dans la Littérature et dans la Mémoire l'on a généralement associé les membres dudit Ministaff de l'ESMA avec les actes de collaboration dans le domaine de renseignement (leur ayant octroyé le statut d'espion.ne.s, infiltré.e.s et traîtres.ses), alors que l'on a soutenu – comme par exemple dans *Ese Infierno* – que dans ledit Staff il y avait des gens qui, à cause de leurs études, formations, expérience de militance, profils, capacités personnelles ou niveaux intellectuels avaient été assignées à exécuter au sein de l'ESMA des tâches de maintenance (nettoyage, réparation d'objets, plomberie, maçonnerie, électricité et menuiserie) et d'administration diverses sous les ordres, la supervision et la menace permanente de mort (sienne, de leurs proches, de leurs *compañero.a.s* et des autres détenu.e.s disparu.e.s) du GT3.3.2. Finalement, l'ancien détenu disparu membre dudit Staff Martín Gras a témoigné le 18 août 2010 dans l'Affaire n°1270 que le groupe de militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération avait interagi en permanence avec les officiers de rang le plus élevé du GT3.3.2 et que cela avait signifié que ces détenu.e.s disparu.e.s avaient pu d'une certaine forme influencer et d'une certaine autre forme être influé.e.s par ces militaires en raison de la cohabitation et de la confrontation quotidiennes. Cet espace où l'on était affecté.e et l'on affectait a été perçu – toujours d'après Gras – comme le centre d'une lutte pour la survie qui avait tracé les limites éthiques des ancien.ne.s militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s.

Sélectionné.e.s par Jorge Eduardo *le Tigre* Acosta sans cependant avoir encore des plans clairs, les premier.e.s membres de l'appelé par les répresseurs Ministaff de l'ESMA (FELD et FRANCO 2019, 10) avaient été séparé.e.s dans deux cabines (*camarotes*) situées dans le couloir du troisième étage du Casino des Officiers, entre la *Capucha* et le *Pañol*. Dans la première cabine avaient été logées les militantes de Montoneros détenues disparues María Isabel *Marisa* Murgier, Graciela *Negríta* García Romero, Marta *Coca* Bazán et Miriam Anita *Barbarella* Dvatman alors que dans la seconde il y avait la parodie d'une famille heureuse composée par Marta *Peti* ou *la Lapin* Álvarez et Alfredo *Gros* Buzzalino. La Littérature et la Mémoire ont généralement affirmé que ces détenu.e.s disparu.e.s dudit Ministaff avaient commencé à jouir de bénéfices imprécis sans s'attarder trop à réfléchir, à mon avis, sur la pertinence de l'emploi d'un terme qui à proprement parler devrait indiquer des actes (ou des concessions) avec lesquelles l'on fait du bien à une autre personne matériellement ou spirituellement. Dans le chapitre 6, j'essaie à franchir les effets de l'emploi de ce terme dans l'analyse des expériences du régime de captivité de la récupération en argumentant que ce programme s'était fondé sur un type

de violence (y compris sexuelle) qui avait *perversement* endommagé ces détenu.e.s disparu.e.s dont le GT3.3.2 avait prétendu (et réussi à) faire croire (aux autres détenu.e.s disparu.e.s ainsi qu'aux proches et, plus en général, à l'opinion publique) qu'ils et elles allaient bien (en captivité). Ce type de perversion – qui avait prétendu harmoniser, voire éliminer, une situation de violence par l'affirmation d'une situation de bonheur – avait également concerné la tentative de la part des marins de taire des dénonciations de violence sexuelle de la part des détenues disparues de l'ESMA par la simple affirmation qu'il existait dans la détenue disparue ainsi que dans le ravisseur un sentiment d'amour les ayant (supposément) égalisées ; dans ce discours, l'amour a été présenté comme un affect rendant impossible - ou excluant de la relation - la violence. Un autre terme employé – souvent utilisé erronément comme un synonyme de bénéfices – a été celui de privilèges, c'est-à-dire des actes souverains qui attribuent à un sujet (ou à une catégorie de sujets) une position plus favorable de celle de la généralité des autres sujets, voire un honneur, une condition ou un mérite particulier et spécial. Où et comment – en recourant à quelles perspectives - peut-on repérer des conditions de captivité bénéfiques, préférentielle ou privilégiées ? Militante de la JTP-Montoneros et déléguée du journal *La Razón*, Álvarez avait été séquestrée par le GT3.3.2 dirigé à ce moment-là par le capitaine de corvette Salvio Olegario *Capital* Menéndez le jour de son 23^{ème} anniversaire (le 26 juin 1976) avec son mari Adolfo Kilman (le couple attendait à ce moment-là son premier fils) ainsi qu'avec le couple de militant.e.s avec lequel les deux avaient partagé l'appartement : Javier (qui était en train d'accomplir le service militaire obligatoire dans l'ESMA) et Rita (qui travaillait dans le journal *La Nación*). Des officiers de l'ESMA avaient fait rencontrer Álvarez et Kilman pour trois fois dont la dernière c'était pour se dire adieu : Whamond les avait avisé.e.s que Kilman devait aller dans une ferme dans la Patagonie pour être rééduqué. Autrement dit, Álvarez avait été informée de l'assassinat de son mari qui – en suivant Lewin et Wornat (2014) – lui avait demandé de tout faire pour faire naître leur fils. Après quelques temps, Acosta avait proposé à Álvarez de former un couple avec l'ancien dirigeant du Syndicat Unique de la Publicité, le détenu disparu Buzzalino, car il ne pouvait pas être que son fils naissait sans un père. Álvarez avait accepté de jouer à la comédie de la famille heureuse qui avait impliqué également que ce couple recevait des invité.e.s (des officiers du GT.3.3.2 ou des séquestré.e.s choisi.e.s *ad hoc*) dans leur cabine pour manger, boire et parler de platitudes. Ce faisant, Álvarez avait terminé pour accoucher son enfant, Federico Mena, dans l'Hôpital Naval.

Différemment de Calveiro et Villani, Lewin et Wornat (2014) ont rendu compte du fait que les limites entre lesdits Ministaff et Staff avaient été très floues car les deux premiers groupes dudit Ministaff avait grandi au fil de temps par l'incorporation de nouveaux.Ies détenu.e.s disparu.e.s en générant, parmi les survivant.e.s de l'ESMA, des désaccords et des contradictions par rapport à qui étaient ses membres. García Romero (in LEWIN et WORNAT 2014) a dit dudit Ministaff que, d'abord, il n'était

pas un groupe homogène notamment car elle ne se sentait égale ni à Buzzalino ni à Dvatman et ensuite qu'il avait été une création perverse pour générer des divisions parmi les séquestré.e.s. D'après elle, depuis le dehors – c'est-à-dire aux yeux des autres détenu.e.s disparu.e.s - ledit Ministaff avait été montré par le GT.3.3.2 comme un groupe de leurs collaborateur.trice.s et plus précisément comme un groupe de traîtres.ses tant des militant.e.s que de la militance, c'est-à-dire de leur *compañero.a.s* et de leur idéologie politique (affichée comme) préalable et originaire⁶⁰⁴. Cela avait d'après l'ancienne détenue disparue fonctionné très bien, vu que certain.e.s membres dudit Ministaff étaient redouté.e.s même plus que les marins de l'ESMA. La rumeur disait plus précisément que ces ancien.ne.s militant.e.s de Montoneros détenues disparues avaient livré le plus grand nombre de leurs ancien.ne.s *compañero.a.s*, qu'elles sortaient dans lesdites balades (*paseos*) en voiture pour marquer les militant.e.s dans les rues même après beaucoup de temps de leur séquestration, qu'elles convainquaient les nouveaux.Iles séquestré.e.s à livrer des informations avec la motivation qu'il fallait détruire Montoneros et que certaines d'entre elles étaient même sorties à réaliser des opérations avec le GT3.3.2. En suivant García Romero (in LEWIN et WORNAT 2014), ces rumeurs avaient été diffusées à voix basse par les ravisseurs – et notamment par Acosta - qui donnaient des détails terrifiants avec l'avertissement de ne pas les divulguer. Cela leur aurait permis d'après Lewin et Wornat (2014) de renforcer la division entre lesdit.e.s détenu.e.s élu.e.s et les autres *desaparecidos*.

5.2.3.2. La collection de veuves

Gras a affirmé le 8 août 2013 dans le cadre du procès (connu comme) ESMA Unifiée que les espaces de pouvoir politique pendant la dernière dictature s'obtenaient en relation à l'efficace de chaque FFASA dans la lutte contre ladite subversion ; c'était de cette manière-ci que, d'après lui, la légitimité de la division théorique du 33% de l'appareil étatique avait été premièrement sinon uniquement disputée. Selon Uriarte (1991), l'un des principes de l'activité du GT3.3.2 avait consisté à anticiper les autres Forces de répression et plus en particulier à essayer d'obtenir la plus grande quantité ainsi que ladite meilleure qualité des détenu.e.s disparu.e.s ; par-delà le type d'information que les personnes séquestrées auraient pu donner sous torture. Pour cela, le journaliste a soutenu que la séquestration de la militante de Montoneros Norma Esther *Gaby* Arrostito avait été un succès important pour la Marine de Massera. Plus précisément, ce dit succès avait consisté - en citant Uriarte (1991) – à la transformer pour trois ans en une sorte d'attraction spéciale que le GT3.3.2 montrait à des chefs militaires et ecclésiastiques qui visitaient l'ESMA et qui avaient intérêt à connaître l'une des personnes qui avait participé à l'assassinat d'Aramburu. Arrostito avait été kidnappée par le GT3.3.2 le 2 décembre 1976 et transférée à l'ESMA où elle avait été torturée et enfermée dans une chambre isolée jusqu'au 15 décembre 1978 lorsque le GT3.3.2 avait décidé de l'assassiner. La

⁶⁰⁴ Voir la partie II de cette thèse pour remarquer les changements au fil du temps et l'hétérogénéité de ladite idéologie révolutionnaire.

mémoire d'Arrostito a été généralement citée pour rendre compte du travail d'occultation des crimes - et surtout des disparitions forcées - du GT3.3.2 par la presse. Après sa séquestration, l'Armée de terre avait diffusé deux communiqués brefs en informant que cette célèbre guérillière (décrite comme) fondatrice et figure-clé de Montoneros avait été *abattue* en raison de sa résistance à la détention et avant qu'elle eût pu avaler une pastille de cyanure. Outre qu'à occulter la responsabilité du GT3.3.2 de la séquestration et de l'assassinat, cette nouvelle avait contribué à agiter le fantasme de la peur et de la violence dont la militante aurait été la responsable. La presse nationale avait répliqué cette version officielle. Afin d'assurer la crédibilité de cette nouvelle, le GT3.3.2 avait construit une fausse scène – une simulation – d'affrontement armée et de mort (qui avait compris également la mise de sang du même type d'Arrostito sur la rue) à Lomas de Zamora (Province de Buenos Aires). Ce corps construit comme mort socialement avait été exhibé dans l'ESMA par le GT3.3.2 comme un trophée de guerre face au SIN, aux autres FFAA et aussi aux autres détenu.e.s disparu.e.s dans le CCD de l'ESMA afin de leur montrer qu'ici il se passaient des choses qu'ils et elles ne pouvaient pas s'attendre comme la possibilité de continuer à vivre. Selon Uriarte (1991), les visites des militaires tant de la Marine que de l'Armée de terre à l'ESMA avaient fait partie du dispositif ingénieux d'implication, complicité et distribution des culpabilités de la répression pensé par Massera. Autrement dit, outre à la légitimité obtenue par la rotation des officiers en charge dans les CCD et notamment dans l'ESMA, l'organisation de la répression de l'amiral avait bénéficié de la légitimité impliquée dans les visites fréquentes des généraux Suárez Mason et Galtieri, les vice-amiraux Lambruschini et Vaňek, les capitaines de vaisseau Gualter Oscar Allara et Roberto Pérez Froio et le colonel Rualdés. Selon Uriarte (1991), ces visites avaient eu le double effet de faire croire au personnel de l'ESMA qu'il n'opérait pas uniquement pour ordre de Massera et aux détenu.e.s disparu.e.s qu'ils et elles n'étaient pas des victimes uniquement de la Marine et du petit univers de l'ESMA. Aspirante de Montoneros enceinte de 5 mois et détenue disparue du 19 décembre 1976 pour une année et demi, Silvia Labayrú a témoigné dans le débat pour le Plan Systématique de vol de bébés (in DANDAN 2011a) qu'outre aux militaires, il y avait des personnes du monde civil, des hommes et des femmes de la haute société – et notamment des ami.e.s du capitaine Acosta - qui entraient dans l'ESMA pour voir et célébrer ce qu'elle a défini comme le spectacle de l'ESMA. Afin de décrire le climat qu'elle avait respiré au sujet de ce type de situation que le GT3.3.2 avait pu générer dans l'ESMA, Labayrú a raconté que parmi ces personnes-ci, il y avait le frère d'Acosta, Eugenio, qu'elle avait été chargée de recevoir à chaque fois que ce prêtre allait visiter l'ESMA. Elle avait dû, plus précisément, écouter les monologues de celui-ci dans un bureau situé à côté de celui du frère. Cette détenue disparue - dont une autre détenue avait réussi à l'engager dans (ce qu'elle a qualifié comme) le travail esclave (où elle avait plus précisément occupé le rôle de traductrice à l'espagnol de l'anglais

et du français) - a fait savoir qu'Eugenio Acosta se présentait à l'ESMA généralement vers minuit pour partager perversement avec elle la joie de la quantité d'exterminations de groupes dits subversifs que le régime avait perpétré pendant la semaine. Pour l'occasion, il les répertoriait dans un classeur rempli d'articles de presse qu'il amenait avec lui dans l'ESMA. Ce même prêtre avait par la suite baptisé la fille de Labairú, Vera Cristina, qui avait été confié à la belle-famille de Labayrú. Cette détenue disparue a dit (in DANDAN 2011a) d'avoir réussi à convaincre Acosta à organiser cette cérémonie de christianisation qui s'était déroulée dans l'Église San José de la Capitale Fédérale. De son côté, Daleo a soutenu (au cours de l'audience du 22 avril 2002 du Procès pour la Vérité à Mar del Plata) qu'un autre visitant de l'ESMA avait été le frère majeur d'Acosta, surnommé *Chabi*. L'ancienne détenue disparue a témoigné que ce membre de l'État-Major militaire avait passé un cours de l'École de Guerre grâce aux travaux de recherche et plus en particulier une monographie sur la bataille de Verdun réalisée par des détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA (qui avaient pour cela eu accès à la bibliothèque créée avec les livres volés aux militant.e.s séquestré.e.s) et que Daleo avait tapé avec une machine à écrire dans ce CCD. D'autres visites dénoncées *a posteriori* dans l'ESMA avaient concerné des hommes religieux comme les messeigneurs Victorio Bonamín, Antonio José Plaza et Juan Carlos Aramburu (ASSOCIATION MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 73).

Outre à l'aide de la presse dans le travail d'occultation des disparitions forcées réalisées par le GT3.3.2 et à l'exhibition de certaines détenu.e.s disparu.e.s ayant un fort capital symbolique militant (reconnu tant par les militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s que par les membres des FFAA et l'opinion publique) comme des trophées de guerre à même d'accroître le prestige et l'espace politique de l'institution et/ou du groupe l'ayant séquestrée et détenue, la mémoire de la captivité dans l'ESMA d'Arrostito a également rendu compte des diatribes pour l'acquisition, l'exercice et la démonstration de l'autorité (ou le pouvoir de décider de la vie et de la mort des détenu.e.s disparu.e.s) au sein du GT3.3.2 en recourant à la description de sentiments d'amour (plutôt qu'à l'exercice d'un pouvoir protecteur ; argument que je développe dans le chapitre 6) notamment de la part du répresseur. Lewin et Wornat (2014) ont écrit qu'Arrostito (veuve de Fernando Abal Medina) avait fait partie de la collection de veuves qu'Acosta avait gardé dans le CCD comme ses propres distinctions ensemble à Susana Jorgelina Ramus (veuve de l'officier de Montoneros Jorge Muneta séquestré un jour avant elle et sœur de Gustavo Ramos, l'un des fondateurs de Montoneros), Norma Susana *Laurita* Burgos (veuve de Carlos Caride) et Sara *Quica* Solarz de Osatinsky (veuve de Marco Osatinsky). Ces deux journalistes ont écrit que ce groupe était composé par des femmes insignes - à savoir des femmes distinguées par des mérites exceptionnels et pour cela estimées dignes de la plus haute considération - que le chef du GT3.3.2 rêvait de soumettre et de reformer ; cependant, ce traitement plus privilégié que préférentiel des trophées de guerre les avait converties en une sorte de zoo humain, une

démonstration de pouvoir au sein de la Marine, une offre à Massera et une forme d'Acosta de se construire comme une légende face aux autres Forces répressives. Cette thèse de la collection de veuves, les journalistes l'ont déduite en particulier d'une partie du témoignage que Burgos avait donné le 13 décembre 1979 devant le gouvernement suédois (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 82-84), c'est-à-dire dans le cadre du procès pour la disparition de son amie Dagmar Hagelin⁶⁰⁵. Burgos avait affirmé qu'elle avait été privée de sa liberté entre le 26 janvier 1977 et le 25 janvier 1979 (quand la Direction du Personnel Naval de la Marine lui avait fourni un billet d'*Aerolíneas Argentinas* pour s'exiler en Espagne) et qu'elle avait été épargnée fondamentalement pour être la veuve d'un chef ennemi précédemment assassiné par le GT3.3.2 dont l'un de ses membres était devenu (lors de sa captivité) son protecteur (en l'occurrence, il s'était agi du préfet naval Gonzalo *Chispa* Sánchez qu'il avait été présenté par Burgos comme ayant risqué des sanctions pour la protéger de la colère d'Acosta pouvant signifier pour elle la mort) ainsi que - en seconde instance - en fonction des projets politiques des FFAA et en particulier de la Marine et de son chef Massera qui tendait à capter pour ses plans un nombre de détenu.e.s – presque tou.te.s doué.e.s d'une notoriété publique – pour les utiliser politiquement. En effet, Burgos avait dû travailler dans l'ESMA comme la secrétaire de l'officier de Renseignement (subordonné à Acosta) Juan Carlos *Enfant* Rolón chargé dudit Staff de l'ESMA censé travailler dans la *Pecera* du Casino des Officiers. La narration de l'expérience de captivité d'Arrostito a généralement porté sur les visites que cette détenue (qualifiée comme) importante avait reçu dans sa cabine notamment de la part de Chamorro et sur le fait que cela aurait *rendu jaloux* Acosta jusqu'au point de la tuer. Lewin et Wornat (2014) ont en particulier décidé de citer les voix de certain.e.s survivant.e.s de l'ESMA qui avaient estimé que l'assassinat d'Arrostito avait été un coup d'Acosta à l'encontre de l'autorité de Chamorro dans le Casino des Officiers en raison du fait que celui-ci n'était pas présent le jour du meurtre d'Arrostito pour pouvoir (supposément) l'interdire. Outre au fait que la dynamique de l'absence de l'officier du GT3.3.2 pendant l'assassinat du ou de la détenue disparue qu'il était censé supposément protéger n'avait pas été exclusive à l'assassinat d'Arrostito⁶⁰⁶, l'explication par le concept de collection de veuves (ou traitement comme des trophées de guerre de conflit entre ou au sein des différents GT) ne me semble pas capable de prendre des distances – et moins encore de désarticuler – des perspectives analytiques misogynes (comme par exemple celle de Jorge Emilio Nedich in *El Pepe Firmenich*, Buenos Aires, Éditions B, 2003 in SAIDON 2012) qui ont expliqué les visites quotidiennes du directeur de l'ESMA à des militantes haut gradées de Montoneros détenues disparues – et notamment le traitement différent qu'elles avaient reçu dans le CCD - par l'existence non-contextualisée de

⁶⁰⁵ Voir le chapitre 6 de cette thèse.

⁶⁰⁶ Voir le chapitre 6 de cette thèse.

l'élément de l'attraction amoureuse et/ou sexuelle. De son côté, la biographe d'Arrostito Saidon (2012) s'est limitée à affirmer que Chamorro n'aurait pas pu avoir une relation amoureuse avec Arrostito car cet homme gris et laid, petit et médiocre était une figure masculine diamétralement opposée aux choix amoureux que cette militante avait fait dans le passé. Pour cela, d'après l'auteure, Arrostito n'aurait même pas souffert du syndrome de Stockholm comme en revanche il aurait été le cas pour le cadre politico-militaire de Montoneros détenue disparue le 20 octobre 1976 Bazán, passée à la mémoire comme la maîtresse de Chamorro⁶⁰⁷. Participante à l'occupation des FAR de Garín, Bazán était mariée avec un ancien étudiant de Médecine de l'Université de La Plata, membre du PCA et ensuite des FAR. Celui-ci, Bernardo *Pachi* Levenson, était le fils du militant des FAR puis trésorier du journal *Noticias* Gregorio *Goyo* Levenson et de l'ancienne militante du Secours Rouge International pendant la Guerre Civile Espagnole et fondatrice du Premier Comité Argentin d'Aide à Cuba Elsa *Lola* Rabinovich ainsi que le frère d'Alejo Miguel, l'un des fondateurs des FAR qui était mort pour une crise cardiaque en décembre 1970 ; Bazán et Levenson avaient ainsi appelé leur fils Alejo Hernán. Le 18 octobre 1976, déjà en clandestinité en tant qu'aspirant travaillant dans le domaine logistique de Montoneros, Bernardo Levenson avait été assassiné ensemble au couple de cadre politico-militaires formé par María Marta Imaz Garzón Maceda et Jorge Casoy au cours d'une opération conjointe de la Police et de l'Armée de terre dans un appartement dans le quartier d'Almagro de la Capitale Fédérale où avait fonctionné le contrôle de la centrale de communication de Montoneros qui avait réussi jusqu'à ce moment-là avec succès à interférer le réseau policier. Selon Lewin et Wornat (2014), Bazán avait décidé de confier Alejo à Rabinovich avant d'être séquestrée par le GT3.3.2 lors d'un rendez-vous empoisonné. Depuis l'ESMA, le GT.3.3.2 avait fait passer à Bazán – renommée *la Sargent Coca* - un coup de téléphone à Rabinovich : elle l'avait informée d'être encore vivante et lui avait demandé d'envoyer son fils au Venezuela ; pays où résidaient également les fil.le.s Martín et Laura Levenson (in SALINAS 2011) et la veuve d'Alejo Miguel Levenson. Levenson et Rabinovich avaient décidé d'abandonner leur maison, de se transférer avec Alejo à Mar del Plata et de voyager une fois par mois à la Capitale Fédérale afin que cet enfant pouvait visiter sa grand-mère maternelle et que le couple pouvait participer à des réunions de Montoneros. Pendant l'une de ces visites, un groupe d'Opérations du GT3.3.2 avait essayé de séquestrer Rabinovich sans y réussir ; pendant cette nuit du 11 février 1977, ce groupe était finalement arrivé chez elle en lui ordonnant de lui consigner Alejo pour le faire rencontrer avec Bazán⁶⁰⁸. Rabinovich avait décidé

⁶⁰⁷ En calquant le discours qui avait circulé déjà en 1984 (au moins) dans l'article sur la Une de *Gente* « L'histoire de l'amiral qui était tombé amoureux d'une guérillera », Yofre (2019 ; ma traduction) a récemment soutenu que « D'après plusieurs témoins au sein de l'ESMA, *la Sargent Coca* et *Maxime* (Chamorro) avaient été enveloppés par un romance passionné. Il n'avait pas été le seul, mais certes le plus important. Le *syndrome de Stockholm*, qui lie passionnément une détenue à son ravisseurs, avait obtenu son passeport argentin. » Même Baschetti, en rappelant Rabinovich a défini celle de Bazán et Chamorro comme la formation d'un couple amoureux.

⁶⁰⁸ Je méconnais si le fils de Bazán avait grandi dans l'ESMA avec sa mère détenue disparue ; Saidon (2012) a écrit que Chamorro avait loué à *Ma* un appartement dans le carrefour de General Paz et Constituyentes de la Capitale Fédérale ainsi qu'il l'avait placée à

d'aller avec l'enfant et Norberto Habbeger avait ordonné à Gregorio Levenson d'abandonner l'Argentine. Détenue disparue plus jamais réapparue, Rabinovich avait été jetée dans la mer à la fin d'août 1977 par le GT3.3.2 ; pourtant, sa disparition forcée a été attribuée moins à ses ravisseurs qu'à Bazán (YOFRE 2019) qui pendant sa captivité souvent perversément dite préférentielle avait souffert (entre autres) d'abus sexuels. Romero García (in LEWIN et WORNAT 2014) a témoigné que Bazán avait informé ses *compañeras* de cabine dans l'ESMA d'avoir été obligée à avoir des rapports sexuels avec Chamorro. Lewin et Wornat (2014) ont soutenu que ce fut Acosta qui, probablement, avait condamné Bazán à la violence sexuelle car son intention était d'engager et compromettre Chamorro, lui faire mettre les doigts, voire obtenir des ressources pour mettre la pression à ce mari et père de famille qui – malgré qu'il décidait quel.le.s étaient les détenu.e.s disparu.e.s à jeter dans la mer - ne torturait pas, ne sortait pas dans des opérations de séquestration et regardait tout le travail que le GT3.3.2 réalisait dans l'ESMA d'une position supérieure et étrangère. Lewin et Wornat (2014) ont donc mis dans leur analyse des expériences de captivité des militantes de Montoneros l'accent sur le jeu de pouvoir patriarcal entre Acosta, les autres officiers du GT3.3.2 et les partenaires morts (ou mis hors-jeu) des détenu.e.s disparu.e.s les ayant finalement conçues plus comme des champs de bataille que comme des prisonnières d'une guerre qu'elles s'étaient engagées à combattre. Similairement, Pilar Mercedes Calveiro (devenue veuve d'Horacio Campiglia après sa libération de l'ESMA) a témoigné que les détenues s'étaient senties considérées par leurs ravisseurs comme des femmes irrationnelles, fanatiques, extrémistes dont la dangerosité, toutefois, se limitait à leur mauvais exemple dans la société car les vrais dangers étaient les hommes estimés assez intelligents et rationnels pour avoir une idéologie et un rôle de leader politique. Calveiro a estimé qu'en tant qu'ennemies mineures et plus faibles, elles avaient été considérées comme moins responsables de leurs actes. De ce constat ont émergées dans la Littérature deux idées connexes orientant l'action répressive et faisant de la militante détenue disparue un champ de bataille où la virilité était disputée entre des groupes d'hommes opposés en combat⁶⁰⁹. Ces deux perspectives ont généralement servi à la Littérature pour remarquer que l'idéologie militaire méconnaissait systématiquement l'engagement politique, la leadership et les capacités politiques des militantes en raison de leur sexe défini comme féminin. Il s'est agi premièrement de l'idée que les femmes avaient été mise en péril pour

travailler dans plusieurs organismes officiels comme le Programme d'Attention Médicale Intégrale (créé en 1971 et intervenue par le colonel-médecin Guillermo Cal) du Ministère du Bien-Être Social ; Gregorio Levenson (in ROMERO 2016) a dit qu'il semblerait qu'après peu de temps Bazán avait eu marre de son fils et vu qu'il n'avait pas été possible de la libérer pour vivre avec lui une vie normale, Chamorro l'avait confié à un couple de ses ami.e.s appartenant à l'organisation de Sathya Sai Baba qui avait envoyé Alejo en Inde pour être éduqué. Levenson a poursuivi en affirmant que suite à la mort de Chamorro, Bazán était partie à chercher son fils, mais le prédicateur – outre à avoir conseillé à Alejo de s'éloigner de sa mère - l'avait punie en l'enfermant pour deux mois et en lui faisant accomplir des tâches sales comme nettoyer des latrines avec lesquels elle aurait expié ses fautes. Levenson a finalement conclu en racontant qu'à ses 15 ans, Alejo avait décidé de vivre avec lui sans jamais voir sa mère et que Bazán vivait dans une chambre d'un appartement de la secte située dans le quartier de San Telmo de la Capitale Fédérale.

⁶⁰⁹ Voir le chapitre 2 de cette thèse.

l'irresponsabilité de leurs partenaires et que les ravisseurs avaient pu apparaître pour cela comme des sauveurs, voire des protecteurs responsables de ce femmes peut-être perçues plus aisément récupérables (c'est-à-dire idéologiquement faibles) et réintégrables dans la société (MORENO 2000). Secondairement, l'idée que le rôle de la militante avait été fondamentalement celui d'une épouse qui (ne) reconfortait (que) son mari guérilléro, voire qui l'appuyait. J'aimerais remarquer qu'outre à l'Histoire de la présence de femmes dans (entre autres) la RP et Montoneros, cette pensée correspond à une forme historique d'insertion de la femme dans la vie sociale également de l'institution militaire soutenue en tant qu'espace différencié et complémentaire depuis une division sexuelle claire du travail où les femmes avaient été exclues de la gestion des armes⁶¹⁰. Masson (2010, 45) a rappelé que les femmes ont participé tant en temps de guerre que de paix dans le domaine militaire en réalisant des tâches d'appui au combat considérées comme propre à leur sexe soit comme infirmières soit comme épouses d'officiers et sous-officiers en garantissant l'existence et le fonctionnement d'une institution réservée aux hommes. Alors que la Littérature traitant les femmes dans les FFAA ne les a presque jamais considérées en tant que telles, ces épouses avaient pu être intégrées dans l'institution militaire avec un rôle social leur permettant de régler les affaires du domestique, de stimuler la socialisation et la cohésion sociale dans le domaine militaire et de jouer le rôle de lien du domaine militaire avec la communauté sociale en particulier avec les tâches de bénévolat. Autrement dit, la construction de la masculinité des membres des FFAA a été édifée et consolidée dans l'existence d'une famille hétérosexuelle dont le soutien affectif et le travail quotidien très exigeants étaient dans les mains des épouses. La Littérature qui a étudié la violence sexuelle perpétrée à l'encontre des militantes détenues disparues pendant la dernière dictature argentine a pourtant souvent fait entrer en compétition ces (réduites à) deux subjectivités féminines pour essayer d'expliquer *pourquoi* cette violence-ci avait eu lieu. L'idée était que les militantes s'étaient rebellées au système patriarcal en s'engageant dans des organisations politico-militaires révolutionnaires et les militaires du PRN les avaient pour cela punies, voire remises à leur place de femmes soumises dont le modèle serait (explicitement ou implicitement) celui de l'épouse du militaire. Par exemple Sutton (2018), en se fondant sur le témoignage d'Álvarez qui avait estimé qu'après avoir découvert dans la militante détenue disparue une être qui pouvait penser, développer ses propres idées et discuter de Politique, Économie et Histoire (lire : par rapport aux femmes de l'espace social des militaires) les officiers de l'ESMA s'étaient engagés à leur faire - à travers leur insertion dans ledit processus de récupération - comment se faire femmes, a estimé que « At stake was the dispute over different modes and ideals of femininity. Through the process of "recuperation" captive women's political femininity had to be left behind and replaced by a model of domestic/ated femininity, imposed as a condition of survival. The

⁶¹⁰ Voir chapitre 4 de cette thèse.

ability to survive, however, was never guaranteed. This example reminds us that various guises of state terrorism also drew on existing ideologies and hierarchies in society. » Dans le chapitre 6 je reviens sur l'analyse de Sutton (2018) de l'expérience dudit processus de récupération des militantes en essayant de montrer, au sein même de l'ESMA, un panorama hétérogène de cohabitations (et non pas forcément de compétition) de féminités performées par les détenues disparues dont celle de la partenaire des officiers du GT3.3.2.

5.2.3.3. La production destructrice

Les analyses des pratiques, liens et interactions au sein des captivités clandestines de l'ESMA tant de la CONADEP que de célèbres analystes politiques des CCD comme Calveiro et Feierstein ont insisté sur une notion de répression comme un dispositif de destruction de personnes, subjectivités, relations et projets politiques. Feld et Franco (2019, 2-3) ont alerté que l'existence d'autres formes complexes de répression – sans mettre en question ni les lieux des victimes et des bourreaux ni la destruction comme (l'un de ses) objectif(s) - obligent à considérer d'une manière plus large le phénomène répressif de détention clandestine en Argentine. Ces deux chercheuses ont proposé de prendre en considération des dynamiques et des mécanismes particuliers (même si pas exclusifs) - jusqu'à ce jours peu étudiés - de l'ESMA exprimant d'après elles des formes plus complexes que le système répressif avait acquis. D'après ces chercheuses, la répression et l'assujettissement des détenu.e.s disparu.e.s avaient été mis au service d'autres questions apparemment indépendantes – extérieures – à la logique répressive *strictu sensu*. Il s'agirait, autrement dit, d'analyser l'expérience dudit processus de récupération des détenu.e.s disparu.e.s mis en place par le GT3.3.2 comme l'une des conditions de possibilité pour que dans l'ESMA avaient pu se développer (au moins) deux logiques de fonctionnement autres et interconnectées (avec des différences au cours du temps) à la logique répressive : la politique et l'économique concernant respectivement le projet politique de Massera et l'appropriation de biens des détenu.e.s disparu.e.s de la part du GT3.3.2. En arrivant à la conclusion que la notion de terrorisme d'État est insuffisante pour entendre la complexité de ce que la dernière dictature avait créé en Argentine, Feld et Franco (2019, 4) ont argumenté que le régime répressif avait opéré non uniquement d'une manière destructrice⁶¹¹ mais également – y compris au sein de l'ESMA - comme un système producteur de politique, phénomènes sociaux, subjectivités nouvelles, liaisons, interactions et dynamiques transcendant la séquence immédiatement destructrice (séquestration-torture-réclusion-assassinat) que l'on a coutume d'associer aux CCD. Elles ont voulu penser ce système à partir de la visibilité de modalités spécifiques et opaques qui étaient arrivées, dans

⁶¹¹ Feld et Franco (2019) ont en tout cas considéré que les dimensions politique et économique de l'exercice du pouvoir avaient été relativement autonomes car elles étaient indissociables de ce qu'elles ont appelé la matrice destructive principale, à savoir l'extermination de milliers de séquestré.e.s et la dévastation physique et émotionnelle des personnes qui avaient été maintenues en vie pendant la détention.

certains cas, à acquérir la soumission des victimes en dépassant également la notion de travail esclave jugée comme incapable de manifester la grande complexité de l'existence dudit processus de récupération dans l'ESMA. Pour ce faire, Feld et Franco (2019, 5) ont entamé à réfléchir à l'idée – naissante et exploratrice – d'une production destructrice (*producción destructiva*) de liens, subjectivités et pratiques générées par la captivité clandestine propre à l'ESMA et dans lesquels la répression s'était prolongée à l'extérieur et à l'intérieur de ce CCD. La répression dans l'ESMA avait, autrement dit, acquis une propre dynamique avec des mécanismes et des fonctionnements qui s'étaient autoalimentés en produisant des nouvelles formes de relations et d'activités politiques et économiques apparemment éloignées des objectifs initiaux d'annihilation (c'est-à-dire des soumissions qui étaient apparues et apparaissent encore aujourd'hui dans les analyses comme non-violentes et/ou même des bénéfiques ou des traitements préférentiels) alors que sa menace et la violence (y compris sexuelle) continuaient à opérer (FELD et FRANCO 2019, 19).

La menace de mort soufferte par les détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération est dans l'analyse de Feld l'élément qui constitue l'existence de la frontière la plus solide et continuelle ayant séparé les membres desdits Staff et Ministaff (traité.e.s indistinctement par la chercheuse comme des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération) et leurs ravisseurs. Cette menace de mort, Feld (2019-2020) l'a étudiée avec une perspective qui s'est centrée à rendre compte de la circulation des personnes, informations et biens dedans et dehors du Casino des Officiers de l'ESMA. Autrement dit, elle est le résultat d'une analyse de la configuration socio-spatiale de l'ESMA où l'on a conçu – à ma connaissance pour la première fois - la possibilité (plus que la liberté) de mouvement de certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s non pas comme un simple bénéfice personnel (survi par son opposition à l'immobilité et à l'isolement du reste des détenu.e.s disparu.e.s) mais comme une forme planifiée de captivité que le GT3.3.2 avait instauré en créant les conditions aptes à reconnaître certains capitaux (transformés en privilèges) des militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s avec le but d'atteindre un maximum de bénéfices avant tout à la figure politique de Massera mais aussi aux membres du GT3.3.2 collectivement et individuellement. Cette chercheuse a noté que pour les séquestré.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération, la captivité avait commencé à inclure une série de dynamiques et activités effectuées dans d'autres espaces du même bâtiment (le Casino des Officiers) ainsi que dans des sorties – selon des motivations différentes - en dehors de l'ESMA ainsi que de l'Argentine. Concrètement, la menace de mort des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération a été enquêtée par Feld à travers la visibilité et l'invisibilité des assassinats commis par le GT3.3.2. Elle a noté que : les assassinats des détenu.e.s disparu.e.s de l'ESMA étaient généralement perpétrés par le GT3.3.2 sans la participation des séquestré.e.s ; qu'ils étaient commis généralement en dehors du Casino des Officiers (par la pratique

desdits vols de la mort) ou dans des secteurs (temporellement) interdits à tout.e détenu.e disparu.e ; et que le GT3.3.2 n'avaient jamais parlé explicitement des assassinats avec les détenu.e.s disparu.e.s. Niés de manière systématique, les officiers du GT3.3.2 avaient fait parfois allusion aux assassinats des détenu.e.s disparu.e.s par l'utilisation d'euphémismes comme *transférer* ou *envoyer vers le haut*. Lorsque le GT3.3.2 annonçait un *transfert*, tou.te.s les détenu.e.s disparu.e.s ne pouvaient pas circuler dans le Casino des Officiers, même si - dans ces occasions - ils et elles avaient écouté des bruits et ressenti la tensions envahissant l'environnement. Feld a également ajouté que les officiers avaient à plusieurs reprises menti aux membres dudit Staff sur les assassinats des détenu.e.s disparu.e.s en leur communiquant que certaines personnes (déjà tuées) allaient bien, qu'elles avaient été libérées, ramenées à la maison ou transférées dans d'autres lieux comme une (improbable) ferme de récupération et même qu'elles les saluaient. En ce sens, Feld (2010, 37-38) a conclu en affirmant que la mort, omniprésente dans l'ESMA, avait été rarement visible par les séquestré.e.s qui l'avaient connue uniquement à travers des bruits et expérimentée généralement comme une nouvelle disparition. Pour cette raison-ci, d'après Feld (2010, 62) la mort, en ayant opéré comme une menace permanente pour les séquestré.e.s, avait constitué la grande frontière qui avait séparé l'ensemble des détenu.e.s disparu.e.s de leurs ravisseurs dans l'ESMA.

Par-delà l'analyse de la menace de mort, j'estime qu'une approche qui étudie le fonctionnement de l'ESMA par la circulation de personnes, biens et informations (FELD 2010 et FELD et FRANCO 2019) est un très bon point de départ pour rendre compte de la circulation des affects (AHMED 2004) – et notamment lesdits amours pervers de l'ESMA - dans la configuration socio-spatiale particulière, même si pas exclusive, à ce CCD. C'a été notamment Feld (2019-2020) qui a attiré l'attention sur la configuration socio-spatiale particulière de l'ESMA en notant d'abord que généralement les analyses tant des CCD que de la trame répressive ont été développées depuis les notions d'espace d'enfermement et de dispositif d'emprisonnement (*encierro*). Inspirées du modèle théorique et conceptuel des camps de concentration nazis, ces études ont mis en évidence la clôture et le cloisonnement par rapport à l'extérieur, l'interdiction de communiquer, les tourments et l'isolement annulant la perception de l'espace et du temps des détenu.e.s disparu.e.s ainsi que l'emplacement d'un univers ou une vie concentrationnaire, c'est-à-dire une sorte d'univers parallèle (ledit dedans du CCD) à la conçue comme vie normale (ledit dehors du CCD). Loin de vouloir contredire toutes les caractéristiques dudit dedans du CCD (la souffrance de la torture, les sévices, les différents abus, la présence d'assassinats, la méconnaissance de sa propre situation, l'incertitude sur le futur, la menace de mort, etc.), Feld (2019-2020) a estimé qu'en pensant les CCD comme des espaces égocentriques et coupés de l'extérieur, l'on perd de vue une trame plus ample et complexe déployée dans certains CCD où – de manière exceptionnelle mais pas pour autant peu significative – le dispositif

d'enfermement avait pu se prolonger et se déplacer en dehors des frontières du (qualifié comme) camp en générant des espaces de disparition plus complexes et des trames sociales à plus forte intensité. En effet, le système des CCD (et notamment de l'ESMA) avait généré dans les détenu.e.s disparu.e.s (in FELD 2010, 42) une sensation rare de désarticulation non uniquement des frontière entre le dedans et le dehors, mais également de décomposition de l'espace extérieur même comme si tout ledit dehors avait été soudainement contaminé par l'expérience du CCD ou, autrement dit, comme si le CCD s'étendait indéfiniment dans l'espace. Comme l'avait déjà en partie remarqué Calveiro ([1998] 2006), Feld (2010, 26) a donc mis en évidence que la vie concentrationnaire et la vie normale ainsi que le dedans et le dehors du CCD ne sont pas des catégories analytiques à séparer nettement car leurs frontières avaient été, dans le cas des CCD, plutôt floues. D'après Feld (2010), analyser ces déplacements des frontières des CCD permettrait de penser tant à la portée du pouvoir de disparition qu'aux relations entre les CCD et le reste de la société : comment est-ce que vivaient dans le même bâtiment les séquestré.e.s et les séquestreurs ? Comment est-ce que les espaces étaient segmentés ? Comment est-ce que les circonstances de la vie normale entraînent dans le CCD ? Comment est-ce que la ville entraine dans le CCD ou de quelle façon les détenu.e.s disparu.e.s sortaient dans la société ? Où est-ce que terminait l'ESMA et où est-ce que commençait le dehors ?

5.3. Le Casino des Officiers

C'est notoire que tant le crime de disparition forcée de personne que le fonctionnement des CCD en Argentine s'étaient fondés sur la carence d'images publiques de la violence étatique exercée ainsi que sur l'occultation et la destruction postérieure de documents et photographies produites par les FFASA dans leurs tâches répressives. L'on sait, par exemple, que dans les CCD il n'y avait pas la costume de créer des registres de mouvements – entrées, sorties ou déplacements – des détenu.e.s. Pour cela la disparition forcée en Argentine n'a pas laissé d'images comme celles produites dans les camps de concentration nazis par les troupes de libération ou même de films de propagande comme ceux réalisés par le national-socialisme ou encore des photographies comme celles prises par les soldats nazis pendant les exécutions de prisonnier.e.s (FELD 2014a, 30). Cependant, Feld (2014b, 2) a qualifié l'ESMA comme une usine d'images en soulignant que celles-ci sont peu connues et/ou pas rappelées spécifiquement comme des photographies de la disparition. Elle les a réunies en plusieurs groupes : les photographies utilisées dans les campagnes de propagande militaire dans le cadre de ladite lutte antissubversive ; des photos que les survivant.e.s ont mentionné dans leurs témoignages ou qu'ils et elles ont porté aux procès pour les crimes de lèse humanité ; les images prises généralement par les militaires aux détenu.e.s disparu.e.s afin de documenter l'activité répressive et produire un archive policier ; et les photographies prises avec le but de falsifier les documents. Un échantillon de photos des deux derniers groupes avait fait partie des premières images publiques de l'intérieur de

l'ESMA. Elles avaient été diffusées dans le *Rapport Basterra* publié d'abord dans le journal *La Voz* et ensuite par le CELS en 1984 dans un cadre de révélation essayant de contrecarrer l'action répressive d'éliminer l'identité et l'histoire de chaque détenu.e disparu.e à travers le processus de disparition ainsi qu'à dénoncer les ravisseurs. Autrement dit, ni le témoignage ni les images des ravisseurs, des détenu.e.s disparu.e.s et du lieu avaient été, d'après Feld (2014a, 37), principalement ciblées à décrire dans les détails les conditions de captivité des détenu.e.s disparu.e.s et donc de la topographie de l'ESMA⁶¹². La circulation de ces images avait correspondu à la circulation d'autres images massives et visuellement fortes passées à l'Histoire comme le show de l'horreur⁶¹³. Le dossier d'images articulé par Basterra avait été par la suite présenté à la CONADEP ainsi que dans le Procès aux Juntas Militaires de façon à que le deuxième moment de circulation publique de ces images de l'intérieur de l'ESMA s'était produit à travers la publication de *El diario del Juicio*. En suivant Feld (2014a, 39), dans ce journal Basterra avait été décrit comme un témoin spécial car il avait apporté une preuve documentaire précieuse, à savoir des données sur les personnes y compris sur les lieux photographiés. Grâce au contexte judiciaire Basterra avait pu poser, à travers son récit, les données de la topographie de l'ESMA qui n'était pas évidente dans les images seules (FELD 2014b, 39). Il faut finalement et également noter que ce fut uniquement depuis 2004 que la plupart du terrain de l'ESMA avait été transféré de la Marine à l'Espace pour la Mémoire, la Promotion et la Défense des DH ; et donc qu'il avait été rendu publiquement visible. Feld (2010, 24) a remarqué que ce fut depuis cette date que les caméras avaient pu entrer pour la première fois dans le Casino des Officiers et filmer les espaces qui avaient fonctionné comme CCD en popularisant l'ESMA avec des films, documentaires et des programmes télévisés⁶¹⁴. Pour construire ce sous-chapitre qui a la finalité de commencer à rendre compte de la configuration socio-spatiale du CCD organisé dans l'ESMA par le GT3.3.2 ainsi que des concepts et conceptions qui ont au fur et à mesure établi des cadrages plus ou

⁶¹² Feld (2014a, 34) a remarqué que les photographies publiées par le CELS avaient été divisées en trois groupes subséquents : une centaine de photos du personnel répressif de l'ESMA sans le scénario visible de ce CCD (devant un mur blanc) prises par Basterra, d'autres détenus comme Daniel Merialdo (séquestré en 1977) et Carlos Muñoz (séquestré pour la seconde fois dans l'ESMA en 1978) et par les militaires ; une vingtaine de photos des détenu.e.s disparu.e.s toujours devant un mur blanc prises par les militaires. Ces photographies prises de front et de profil avaient été découpées par rapport aux originelles de façon à réduire leur capacité de révéler les tourments soufferts par les victimes (les mains menottées, une main ligotée à sa propre épaule, vêtements déchirés, les signes de la torture, l'expression du regard des détenu.e.s disparu.e.s etc.) ; et finalement des rares images que Basterra, Merialdo et Muñoz avaient pu prendre en cachette de leur surveillance à des unités de l'ESMA comme l'intérieur des bureaux de Renseignement qui étaient cependant sans personnel. D'après Feld ces dernières photos avaient offert une topographie en suspens qui pouvait se compléter uniquement par le récit verbal

⁶¹³ Pour plus de détails sur le show de l'horreur consulter le chapitre 1 de cette thèse.

⁶¹⁴ Dans ce nouveau contexte, en 2005, le photographe et frère de l'un des détenu.e.s disparu.e.s de l'ESMA dont la photographie avait été récupérée par Basterra (Fernando Rubén Brodsky dudit Groupe Villafior), Marcelo Brodsky, a publié un livre avec une compilation de photographies autour de la polémique sur quoi faire dans l'espace récupéré de l'ESMA dont les premières dix appartenaient au Rapport et présentaient Basterra comme un photographe. Feld (2014a, 46) a remarqué qu'à l'occasion de cette publication, les médias avaient commencé à se demander comment Basterra avait pu faire sortir ces photographies de l'ESMA. Autrement dit, l'accent n'avait pas tant été posé sur ce que Basterra avait pu voir dans l'ESMA mais comment il avait réussi à amener *dehors* les images. En 2007, lorsque le Lycée Naval avait terminé de fonctionner dans le site et tous les 17 hectares avaient été transférés au Musée de Mémoire, une autre exposition artistique soignée par le Musée d'Art et Mémoire de La Plata nommée « Visages, photos prises de l'ESMA » avait exhibé 80 des photographies prises (alors qu'elles avaient été soustraites) par Basterra posées comme des preuves visuelles de ce qui avait signifié survivre dans ce CCD.

moins hégémonique de lecture de l'expérience de cette espace, j'ai fait recours à plusieurs sources. Outre à des articles de presse (dont beaucoup ont été écrits par la responsable des contenus muséographiques de l'ancienne ESMA ainsi que la conservatrice de l'exposition temporaire – du 14 mars au 14 juin 2019 – titrée *SER MUJER en la ESMA. Testimonios para volver a mirar*, Alejandra Dandan) et aux données provenant du Musée Site de Mémoire ESMA (que j'ai visité à plusieurs reprises entre mars et août 2019), mes sources principales ont été : le *Rapport Basterra* ; le *Testimonio sobre el Centro Clandestino de Detención de la Escuela de Mecánica de la Armada Argentina* du CELS (1984) ; le livre collectif de cinq survivantes de l'ESMA *Ese Infierno* (2001), les témoignages de l'Archive de Mémoire Ouverte contenues dans le livre de Sutton (2018) et le documentaire Groupe de Boedo Films *ESMA. Memoria de la resistencia* (2011).

Le Casino des Officiers était une maison de trois étages destinée initialement au logement des officiers. Il était situé sur la partie nord du terrain, sa façade regardait vers l'avenue du Libertador et il était visible depuis la rue. Le Casino des Officiers avait fonctionné, au sein du terrain de l'ESMA, comme la base opérative et le centre de concentration, torture et extermination de détenu.e.s disparu.e.s mais aussi comme la centrale de renseignement pour les actions répressives du SIN et du GT3.3.2 et donc également comme centre opérationnel pour le projet politique de Massera (FELD 2010, 27). Massera n'avait pas été uniquement le plus haut responsable des crimes commis dans l'ESMA mais plusieurs témoignages de survivant.e.s ont rendu compte de sa présence dans le CCD ainsi que de sa participation personnelle au tissu répressif construit dans l'ESMA avec le pseudo Zéro (URIARTE 1991). Si le Casino des Officiers avait été le noyau du CCD, tous les 35 bâtiments du terrain mesurant 17 hectares avaient été mis au service de la répression illégale tant que certains d'entre eux avaient altéré leurs fonctions, sans pourtant abandonner l'éducative. La double structure (opérative et administrative) de la Marine avait affecté tout le terrain entourant l'ESMA y compris son terrain de sport situé derrière celle-ci (Avenue Lugones) que le président du River Rodolfo D'Onofrio veut transformer en stade de son équipe de football alors qu'il y a des témoignages informant que ce lieu avait été utilisé pour « faire des barbecues » (*asaditos*) sur une palette d'acier mobile, c'est-à-dire pour brûler les cadavres des détenu.e.s disparu.e.s tué.e.s pendant la torture grâce à l'aide de l'atelier d'automoteurs qui fournissait l'œil pour brûler, le gazole, des pneus et les camions pour le transport du bois. Dandan et Bertoia (2019) ont écrit qu'en juillet 1976, les élèves de l'ESMA qui sortaient à patrouiller avaient pu voir des feux dans ce camp. Un groupe d'élèves avait même rencontré sur le remblai de ce terrain un sachet de plastique bleu avec le fœtus d'un embryon. Finalement, pendant la fin de 1976, les côtes du fleuve avaient été remplies pour construire une piste d'athlétisme et d'autres installations sportives à même d'occulter les restes des feux. Il faut préciser que le Département d'Ingénierie de l'ESMA, outre aux divisions Électricité et Automoteurs incluait

Construction dont l'activité était de travailler au contrôle des défauts. Elle était également douée d'un comptoir d'achats avec un entrepôt grand. Au fond de celui-ci, il y avait une cambuse de constructions où l'on gardait du matériel pour les réparations. Dans ce lieu, l'on avait fabriqué des éléments utilisés pour réprimer les détenu.e.s disparu.e.s comme des matraques, des treillis pour les grenades et une civière isolée avec des bourrelets de gomme pour la torture ainsi que l'instrument (cité plus en haut) nommé *parilla* (DANDAN et BERTOIA 2019). Depuis mars 1979 jusqu'à 1982, la réparation du matériel électronique avait été confiée au détenu disparu Villani. Ce physicien avait été accompagné par l'assidue collaboration d'un civil, le professeur d'Électronique Carlos *Chat* ou *Chat électronique* Gattoni. Ce dernier se vantait d'avoir inventé un aiguillon électrique spécial nommée *Carolina* et dont les effets auraient été différents de la *picana* utilisée par la Police Fédérale (ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 42). Dans le bâtiment nommé Santé - où fonctionnaient les cabinets médicaux et odontologiques ainsi que l'infirmierie - il y avait des médecins et des infirmier.e.s qui s'étaient occupé.e.s des accouchements clandestins et des tortures aux détenu.e.s disparu.e.s, alors que l'Imprimerie avait été utilisée par le GT3.3.2 pour produire tant des documents faux que des matériaux de propagande. Quant à la Place des Armes, des hélicoptères avec des séquestré.e.s y étaient atterris ; en revanche, la chapelle Stella Maris avait été utilisée pour baptiser au moins un des enfants approprié.e.s⁶¹⁵ ainsi que pour gérer les rapports avec certain.e.s des proches des détenu.e.s disparu.e.s. Selon Verbitsky (2005), le prêtre Emilio Grasselli recevait chaque jour dans cette paroisse des proches des victimes à la recherche d'informations sur leurs destins. Les réponses de ce prêtre avaient été variables. S'il avait généralement affirmé qu'il allait faire des enquêtes, avec les données fournies par les mêmes proches il avait compilé des listes de détenu.e.s disparu.e.s. Dans des occasions, il avait donc contrôlé cette liste avant d'affirmer – parfois véridiquement et parfois pas - que la personne recherchée était morte ou encore vivante. Cette chapelle a finalement été rappelé par un détenu disparu également comme une possibilité de sortir de l'Argentine avec l'aide notamment de Grasselli : « S'en aller du pays est la meilleure manière pour démontrer que la rééducation a réussi, que nous n'avons plus d'intentions de retourner à faire de l'activité politique. » (*Tito* cité par Lorkipanidse in VERBITSKY 2005 ; ma traduction)

⁶¹⁵ En janvier 2018, l'évêque des FFAA Santiago Olivera avait annoncé à Rome la découverte d'un livre de 256 baptêmes réalisés entre 1974 et 1984 dans la chapelle Stella Maris de l'ESMA et la Conférence Épiscopale Argentine avait déclaré la relevance supposée du matériel ainsi qu'elle l'avait mis à disposition de la Justice et des organismes de DH. Entre 1975 et 1983, la Marine avait bénéficié de 64 aumôniers qui étaient entre autres les seuls à avoir eu un grade militaire au sein du vicariat en raison d'une modification du règlement organique signé par Lanusse en mars 1973. Parmi ceux-ci, neuf avaient accompli des tâches dans l'ESMA : Pedro José Fernández, Laureano Elviro Cangiani, Domingo Mauro Alfonso, Luis Agustín Manceñido, Francisco Vicente Marín Cervera, José Luis Guaglianone, Néstor Sato, Miguel José Killian et Alberto Ángel Zanchetta. Ce dernier avait été dénoncé par des ancien.ne.s détenu.e.s disparu.e.s comme le prêtre qui soulageait la conscience des répresseurs après lesdits vols de la mort. Luis Bilbao et Ariel Lede (2018) ont affirmé que son nom n'apparaît ni dans les mouvements administratifs de l'aumônerie de la Marine ni dans les bulletins du vicariat jusqu'à 1984.

Le Pavillon Coy - qui abritait les aspirants - avait été utilisé depuis 1981 jusqu'à août ou septembre 1982 comme installation du GT opérant dans l'ESMA en ce moment appelé Groupe Opérationnel Spécial de la Marine. Au rez-de-chaussée il y avait la salle d'armes, l'équipe de Logistique entêtée par le (également) chef de Renseignement de la Marine Miguel Angel Alberto *Ange* ou *Luis Hidalgo* Rodríguez, l'équipe d'Opérations dirigée par le capitaine de vaisseau Fernando Enrique *Gerardo* ou *Quasimodo* ou *Bosse* Peyón et le bureau du chef du GOEA, à savoir le capitaine de frégate à la retraite Oscar Rubén Lanzón surnommé *Capitaine Horacio Guratti*. Au premier étage du pavillon il y avait la cuisine, les salles de bain, un bureau de Documentation dirigé par le préfet naval Jorge Manuel Díaz Smith, le Laboratoire photographique, Renseignement, Communications et un endroit de repos pour le personnel d'Opérations. Dans le *Secteur 4* – le *Sótano* du Casino des Officiers – n'étaient restés que quelques bureaux et l'archive du journal de Montoneros *Noticias*. En suivant le témoignage de Basterra (in CELS 1984), ce nouvel siège n'avait pas été utilisé comme un lieu de concentration des détenu.e.s disparu.e.s car les personnes séquestrées avaient été déplacées – après avoir été « déposées » temporairement dans le Pavillon Coy – dans une *casa-quinta* de Tortuguitas ou de Del Viso louées au nom de *Castro Cisneros*, c'est-à-dire l'un des surnoms (ou mieux dit, l'*identité prêtée* d'une personne réelle⁶¹⁶) utilisé par Rodríguez. D'après Basterra (in CELS 1984), les actions fondamentales du GOEA avaient été le vol d'automobiles et le suivi des personnes. Pour la première, les membres du GOEA s'étaient assurés que les véhicules étaient amenés à l'ESMA et que, dans l'atelier d'Automoteurs, ils étaient réparés et teints d'un autre couleur ; les patentes étaient modifiées par l'apposition de plaques d'automoteurs de modèles similaires à ceux volés et, sous la direction du sous-officier major retiré de la Marine Croyini, on les fournissait de la documentation fautive pour leur emploi (carte verte, quittance du brevet, etc.)⁶¹⁷. La seconde activité – d'après Basterra (in CELS 1984) – du GOEA et notamment du secteur appelé C.T., était la réalisation de contrôles téléphoniques. Le responsable de cette tâche était le sous-officier *Alberto* Mendoza, secondé par le caporal premier Omar Eyzaguirre et certains caporaux seconds de Communications. Après la promulgation de la part du PRN, le 23 mars 1983, de la Loi d'Autoamnistie, vers le mi-juin 1983, le GOEA dirigé par le lieutenant Enrique *Cobra* Yon et notamment Logistique - dirigée d'abord par le

⁶¹⁶ Victor Basterra (in CELS 1984) a expliqué que pour élaborer des documents faux des membres du GT3.3 l'on cherchait un sosie, c'est-à-dire une personne réelle dont l'identité était appropriée temporairement par les officiers, les sous-officiers et les rattaché.e.s du groupe. L'une des manières développées pour trouver ces identités avait consisté à passer des annonces dans les journaux en informant qu'une entreprise était en train de chercher du personnel. Les intéressé.e.s écrivaient et envoyaient à cette « entreprise » leurs données personnelles et professionnelles complètes. Ces *curricula* étaient toujours vérifiés par la Police Fédérale afin d'exclure les identités des personnes ayant pu avoir des problèmes avec la Justice.

⁶¹⁷ L'atelier d'automoteur de l'ESMA avait eu dès le début de la dictature la fonction d'aider à concrétiser la clandestinité des opérations du GT3.3.2 par la création de véhicules pas reconnaissables. Le modèle Ford Falcon (notamment verte et grise) – la voiture mieux vendue dans les années 1960 et symbole de la puissance productive, du développementalisme, voire de l'utopie d'une Argentine industrielle ainsi que du bonheur domestique (de la classe moyenne) - avait été le plus utilisé pour séquestrer les personnes en se transformant finalement dans l'une des icônes du « terrorisme d'État » en Argentine. Ce modèle d'automoteur avait continué à être produit en Argentine pour huit ans après la fin de la dictature du PRN en atteignant le record historique de ventes.

lieutenant de vaisseau Carlos Alberto *Vasco* Bengoechea (sosie de *Juan C. Ghiorzi*) et après par l'officier Julio César *Cascardo* ou *Coscardo* ou *Fernando* Binotti - s'était transférée dans l'aile gauche du Casino des Officiers, à savoir dans le secteur adjacent des Écoles Raggio ; C.T., Documentation et Renseignement (dirigé d'abord par Donda et ensuite par le capitaine *Tomás*) avaient été déjà déplacés entre août et septembre 1982. Finalement, entre la fin de 1982 et le début de 1983, Basterra (in CELS 1984) a rappelé qu'un organisme intérieur à la Marine avait été formé : son nom était COPECE ; cette sigle signifiait : Centre de Documentation de la Marine ou Centrale d'Informations sur la Répression (BASCONI 2012). Fonctionnant d'abord dans le Casino des Officiers et ensuite dans un bâtiment à côté du port, la tâche du COPECE – intégré par des anciens membres du GT3.3.2 comme Acosta, Scheller et González Menotti – était d'accumuler et classifier les données concernant la répression.

5.3.1. *Sótano*

Littéralement Sous-sol ou Cave, le *Sótano* – également appelé par les répresseurs *Secteur 4* - était le premier lieu où les séquestré.e.s étaient enfermé.e.s, torturé.e.s et interrogé.e.s ainsi que le dernier espace pour lequel elles et ils (dans la plupart de cas) étaient passé.e.s car ici étaient concentré.e.s les détenu.e.s disparu.e.s avant d'être « transféré.e.s » (*traslado.a.s*). La communication d'un transfert à était (presque toujours) une mensonge : les marins avaient initialement assuré aux détenu.e.s disparu.e.s sélectionné.e.s qu'ils et elles auraient été amené.e.s dans une ferme (ou élevage) de récupération dans le Sud du pays ou dans l'une des prisons légales du pays. En ce sens, le transfert était un euphémisme utilisé par le personnel de l'ESMA pour se référer à la disparition définitive des détenu.e.s : une manière d'assassiner qui avait impliqué l'occultation des crimes et des cadavres. Le temps de permanence dans cet espace variait pour chacun.e des kidnappé.e.s. Le plus souvent les séquestré.e.s étaient porté.e.s à la *Capucha* et escorté.e.s à nouveau dans le *Sótano* lors de leur soumission à des séances de torture et/ou d'interrogatoire. Ce transit – à savoir le passage permanent entre les interrogatoires et l'immobilité de corps séquestrés, enchaînés, cagoulés, emmenés et ramenés comme des objets et défigurés à cause des tourments - avait constitué une routine constante pour la plupart de détenu.e.s disparu.e.s, en particulier dans les premiers jours de captivité. La Littérature concernant le terrorisme d'État a affirmé que ce processus servait à *quebrar* (littéralement, briser, casser ou faire faillir) physiquement, psychologiquement et émotionnellement les personnes détenues ainsi qu'à leur empêcher de reconnaître l'espace et le temps où elles se trouvaient, pour émousser leurs sens et éviter leurs orientations. En un mot : les déterritorialiser (FELD 2010, 28). Dans ce cadre de la déterritorialisation, la Littérature a également rappelé que dans le *Sótano* il y avait peu de parois fixes. La disposition des cloisons (légers et aisément dé-montables) changeait constamment. Aucun rayon de soleil n'entrait dans cette cave alors qu'elle était illuminée 24h sur 24

avec des tubes néons. La ventilation était attribuée à des fissures d'environ 10 cm au niveau du sol – qui étaient absentes dans les cinq salles de torture. Des témoignages ont indiqué que dans le *Secteur 4*, (au moins) depuis 1980, il y avait également trois petites pièces et une chambre plus grande où avaient été d'abord enfermés (au moins) les militant.e.s de Montoneros capturés pendant la Controffensive (Jorge Alberto *Patte Pared* et Alcira *La Gringa* ou *María Machi Durante*). La chambre plus grande avait par la suite été transformée dans la salle de renseignement. Ici, il y avait trois ou quatre bureaux, beaucoup de classeurs, livres et papiers, deux organigrammes et notamment une archive. Ce secteur était fermé à clé et il était plein de dossiers et fiches des personnes recherchées et/ou détenues disparues par la Marine où les membres des GT avaient gardé toutes les déclarations individuelles. L'on connaît cela car, au début de 1983, Basterra avait réussi à voler une clef et entrer dans cette chambre où il avait trouvé une bourse avec du matériel photographique destiné à être détruit qu'il avait décidé de prendre. La plupart des négatifs amenés en dehors de l'ESMA par Basterra ont été perdus par la Justice Militaire en 1984 ; cependant, l'ancien détenu disparu a déclaré lors du 30^{ème} jour de l'Affaire Controffensive pour crime de la dictature civique-militaire dans les années 1979-1980 que ces photos montraient fondamentalement la liste des militant.e.s qui avaient été séquestrés dans le CCD « Camp de Mai » suivi par une L (de libérés) et une T (de transférés, voire tués).

5.3.1.1. Salles de torture

Numérotées de 11 à 15, les salles de torture étaient situées dans le *Sótano*. Au-dessus de la n°13 (la plus grande), au milieu du couloir liant ces salles, il y avait l'écrite « Avenue du bonheur ». Dans ces salles, il n'y avait qu'un sommier en métal (où les séquestrés étaient liés), une prise de courant (pour brancher la *picana Carolina*), une chaise pour le tortionnaire et une radio pour camoufler les cris des torturés et les interrogatoires des bourreaux assistés par des médecins et/ou infirmiers censés contrôler les signes vitaux des torturés et décider si les tortionnaires pouvaient continuer ou pas à *interroger* les détenus disparus. D'après l'ensemble des analyses de Calveiro prises en considération dans cette thèse, la torture – caractérisée comme inquisitoriale, permanente et interminable - avait servi à montrer aux détenus disparus qu'ils et elles avaient terminé de décider de leur vie et de leur mort. La torture avait eu d'après la politologue la fonction d'opérer sur la subjectivité des détenus qui, considérés comme des ennemis, avaient été soumis soit à l'anéantissement physique soit à des traitements de punition, de contrôle et de discipline en modelant un nouveau sujet terrorisé. Dans *Pouvoir et disparition*, elle a en effet défini les CCD comme la salle d'opération et le terrain d'essai pour construire une société contrôlée et ordonnée en les analysant comme des lieux de discipline, voire des dépôts de corps dociles à rééduquer ou à tuer. Expliqué comme l'un des attributs principaux d'un pouvoir total (sans appel ou recours, irrévocable) qui

prétend tout savoir et modeler (y compris la vie et la mort), Calveiro a qualifié la torture premièrement comme inquisitoriale étant donné qu'elle se présentait comme un rituel purificateur ou comme une vengeance matérialisée dans des signes visibles sur les corps. Les pratiques les plus fréquentes de la torture inquisitoriale ont été identifiées par Vassallo (2011, 124) dans l'utilisation du bâton, du fouet et de la torture sexuelle. D'après Calveiro, le PRN avait institué de plus un type de torture spécifique : la torture permanente et interminable car celle-ci n'avait eu de limites ni spatiales ni temporelles vu qu'il n'y avait pas une structure légale à laquelle les détenu.e.s disparu.e.s auraient pu s'appeler.

Parmi les méthodes de torture généralisées dans l'ESMA, l'on a souvent rendu compte de (ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 42-43) : l'aiguillon électrique (simple, double ou *Carolina*) appliqué sur les corps nus et encagoulés des détenu.e.s lié.e.s sur des lits sans matelas en même temps qu'on leur insérait du kérosène dans les narines pour induire également les effets de l'asphyxie ; des jets d'eau glacée avec un tuyau à haute pression censés mettre à terre les corps nus des détenu.e.s disparu.e.s ; ledit sous-marin qui consistait à plonger la tête des détenu.e.s disparu.e.s dans une cuvette d'eau pour longtemps et à maintes reprises ; ledit sous-marin sec où la tête des torturé.e.s était insérée dans un sac ; ladite bastonnade, à savoir la pratique de battre les détenu.e.s disparu.e.s avec des bâtons en gomme (soit sur la même partie du corps jusqu'à la perte de sensibilité soit sur tout le corps) jusqu'à ce qu'ils et elles vomissaient et/ou perdaient connaissance en générant des dommages (entre autres) physiques comme la rupture des côtes et des hémorragies internes ; ledit accrochage au toit des séquestré.e.s avec les bras croisés sur la poitrine et les mains attachées au dos : de cette manière-ci, les bras des détenu.e.s disparu.e.s exerçaient sur leur propre poitrine - en raison du poids du corps - une pression forte sur les paumons en provoquant (encore une fois) asphyxie, suivie par des délires et des visions ; les fausses fusillades ; et lesdits dards paralysants, c'est-à-dire le résultat d'une recherche du lieutenant de vaisseau Antonio *Tonnerre*, *Rat* ou *Martín* *Perdía* sur la possibilité d'utiliser des dards de la chasse au gros gibier provenant des États-Unis pour évanouir, voire immobiliser pendant quelques heures les militant.e.s au cours des opérations de séquestration du GT3.3.2. Pour réaliser cette expérience scientifique, *Perdía* avait pu et choisi de mettre à sa disposition le détenu disparu Daniel Shapira. Finalement, j'aimerais remarquer premièrement que lorsque les chercheur.se.s de l'Histoire Récente ont analysé ces méthodes de torture, ils et elles ont généralement fait noter que les détenu.e.s disparu.e.s avaient même su - dans certains cas - résister. Par exemple, Sutton (2018) a noté que l'un des mécanismes pour supporter la torture mis en place par certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s avait été une forme de séparation, « A momentary unawareness of what was happening to [their] bodies, a kind of disconnection between [their] bodily sensations and the practices that were producing the burnt smell, almost as if the odor came from elsewhere. » Secondairement, j'aimerais attirer l'attention sur le fait que parmi les

méthodes répressives déployés par le GT3.3.2 dans les salles de torture il y eut également les **viols**. Je renvoie donc au chapitre 2 de cette thèse où j'ai analysé comment la violence sexuelle – avec le concept de *continuum* impliquant entre autres les viols, la nudité forcée, l'application de l'aiguillon sur la poitrine et dans le vagin et les attouchements - a été au fur et à mesure comprise comme une forme différenciée de torture.

5.3.1.2. Infirmerie

À côté d'un dortoir des gardes, une infirmerie avait été mise sur pied au début 1977 avec deux lits et deux casiers vitrés cadenassés contenant des médicaments. Dans cette partie du *Sótano* avaient été détenues quelques séquestrées au moment de l'accouchement, mais ses fonctions principales avaient été d'abord d'éviter que les séquestré.e.s mourraient à cause des tortures de façon à que les bourreaux pouvaient continuer à les *interroger* et ensuite d'administrer une injection de penthotal (appelé par les marins *penthonaval*) afin d'endormir et préparer les détenu.e.s disparu.e.s pour lesdits vols de la mort, à savoir pour jeter ces corps dans la mer depuis des avions (Skyvan, Electras, DC3) et des hélicoptères. Généralement chaque mercredi de la semaine (et exceptionnellement les jeudis), le GT3.3.2 vidait complètement le *Sótano* à 15h30 et c'était après 17h00 qu'un.e infirmier.e attendait les détenu.e.s disparu.e.s qui arrivaient de la *Capucha*. Après la piqûre, les corps des détenu.e.s disparu.e.s étaient arrachés par une porte latérale et introduits dans un camion qui attendait dans la zone de stationnement et qui les amenaient à l'Aeroparque ou dans d'autres aéroports militaires. Sur les avions – dont les caractéristiques étaient l'autonomie de vol et le permis de lancer en l'air des cargaisons – les détenu.e.s disparu.e.s étaient accompagné.e.s par deux officiers, un sous-officier et un caporal (occasionnellement par des médecin.e.s et/ou ses aidant.e.s) qui tournaient à chaque fois de façon à *salir* (compromettre) tous les membres des FFASA. Selon l'Association des Mères de la Place de Mai (1999, 86), le chef des médecin.e.s et des infirmier.e.s de cette Infirmerie était le capitaine de vaisseau Jorge Luis Magnacco qui était en même temps le chef de Gynécologie de l'Hôpital Naval. Toujours d'après cette source, Magnacco avait initialement travaillé avec l'assistance d'autres docteur.e.s et infirmier.e.s provenant de l'Hôpital Naval ; ensuite, il avait demandé au chef de la Logistique du GT3.3.2 Rádice de découvrir s'il y avait des détenu.e.s disparu.e.s qui avait des connaissances en infirmerie. Ainsi, Magnacco s'était fait aider par des détenu.e.s disparu.e.s enchaîné.e.s aux pieds, avec des vêtements déchirés et sales et sous-alimenté.e.s. Il est également intéressant de souligner que cette aide des détenu.e.s disparu.e.s n'avait pas impliqué leur participation audits vols de la mort.

5.3.1.3. Cabine téléphonique

Dans le *Sótano*, il y avait également un réfectoire pour les kidnappé.e.s et deux salles de bain dont une était appelée la cabine téléphonique car le GT3.3.2 y avait installé dedans un téléphone.

Certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s avait été obligé.e.s à appeler leurs proches pour leur dire de ne pas s’engager dans des dénonciations ainsi que pour demander de l’argent ou de transférer des biens aux militaires avec la fausse promesse d’assurer la libération des séquestré.e.s. Ces coups de téléphone avaient servi également pour créer de la confusion quant à la situation réelle des détenu.e.s disparu.e.s qui souvent n’avaient pas pu communiquer qu’ils et elles avaient été détenu.e.s.

5.3.1.4. Laboratoires photographique, graphique, typographie et falsification de documents

Dans le *Sótano*, il y avait un laboratoire photographique (qui auparavant avait été une imprimerie) : après les premières tortures, les séquestré.e.s dans l’ESMA – comme dans la plupart de CCD en Argentine – étaient jeté.e.s contre un mur sans pansements et/ou cagoule et photographié.e.s de face et de profil – selon Gras – par le personnel du Bataillon n°601 de Renseignement de l’Armée de terre (ou) sous le contrôle d’un *Pedro* ainsi qu’ils et elles étaient obligé.e.s à fournir leurs données pour remplir un formulaire. Cette procédure avait servi aux FFASA pour documenter l’activité répressive et produire un archive policier (FELD 2014a, 30). Plus en particulier, si l’ancienne détenue disparue *Andrea Ana Bello* (in GROUPE DE BOEDO FILMS 2011) a témoigné que dans l’ESMA les ravisseurs avaient confectionné des fiches avec le nom et les antécédents de chacun.e des séquestré.e.s, *Carlos le Suédois Lordkipanidse* (in GROUPE DE BOEDO FILMS 2011) a ajouté qu’il avait dû photocopier ces dossiers avec une machine spéciale. Gardées dans des dossiers célestes, les photographies de ces fiches n’avaient pas été produites pour la circulation publique et, pour la plupart, elles avaient été détruites (ou, tout au moins occultées) à la fin de la période dictatoriale. Feld (2014a, 31) a affirmé que cette pratique systématique de photographier les séquestré.e.s et registrer bureaucratiquement leur identités avait fait partie, d’un côté, dudit processus de dépersonnalisation subi par les détenu.e.s disparu.e.s et des tentatives d’éliminer ces identités pour le monde extérieur. Nommé également comme une dissolution de l’identité des détenu.e.s disparu.e.s (MANZANO 2009, 1960), ce terme a été conçu comme le résultat d’un processus – le traitement inhumain – souffert par les détenu.e.s disparu.e.s dans les CCD : le *tabicamiento* (la perte de la vue) ; la perte de ses propres vêtements (la nudité forcée et l’assignation par les ravisseurs de vêtements qui n’étaient pas les leurs) ; la perte du nom et le remplacement par un numéro de cas ou, dans le cas de mort, par le code N.N. ; l’isolement de la société en général et de leurs proches, ami.e.s et *compañero.a.s* de militance (tant en dehors qu’au-dedans du CCD) y compris la séparation et/ou le vol des nouveaux.lles-né.e.s des détenu.e.s disparu.e.s enceintes ; et le sentiment d’impuissance pour ne pas pouvoir protéger soi-même et ses êtres chères (notamment lorsque ces personnes étaient torturées en leur présence). Conçu par Sutton (2018) comme une série de techniques désignées à produire dans les détenu.e.s disparu.e.s une vulnérabilité extrême, ce processus avait été également lié au sentiment des détenu.e.s disparu.e.s

que leurs ravisseurs jouissaient d'un pouvoir arbitraire et qu'ils l'exerçaient impunément. D'après Sutton (2018), cela avait produit dans les détenu.e.s disparu.e.s un sentiment (et une réalité) d'être à la merci de leurs ravisseurs : « This type of magnified vulnerability goes well beyond vulnerability understood as human susceptibility to being affected by others or the interdependence that characterizes social life, or the need for a social and environmental context that supports human existence in its diverse forms. The vulnerability [...] was a tool to produce submission and destruction. » En même temps que l'on a soutenu la chosification et/ou la destruction de la subjectivité, de l'identité et/ou de l'humanité des détenu.e.s disparu.e.s tourmenté.e.s dans les CCD, les études sur les expériences intérieures aux CCD ont mis en évidence des formes de résistance des détenu.e.s disparu.e.s ; ainsi, la notion d'annihilation de l'identité des détenu.e.s disparu.e.s *caído.a.s* (séquestré.e.s par les FFASA) a été complexifiée notamment pour ce qui avait concerné l'efficacité de la répression, la concrétisation des théories et des objectifs répressifs des ravisseurs et donc leur toute puissance - sans pourtant cesser d'utiliser ce concept explicatif du fonctionnement des CCD en général et de l'ESMA en particulier. Par exemple, Macón (2017, 5) a écrit que « I consider that this blindness [la perte de la vue comme l'un des éléments généralement encadrés dans l'argument du processus du *quiebre* – brisement - de l'identité militante ou en tout cas de la subjectivité préalable à la séquestration des détenu.e.s disparu.e.s] does not result in mere passivity but also in an opportunity to use other senses such as touching and hearing – which means touching and being touching, hearing and speaking, or at least whispering – as alternative strategies to survive. [...] Survival is the sustained purpose of a fragile and contingent set of strategies performed so as to remain an agent or at least to keep the hope to be one. »⁶¹⁸ De son côté, Sutton (2018) a noté « How the body often became a privileged conduit of solidarity, even in the absence of speech: a kiss, a feeding hand, a hand that stroked the shoulder, and a hand that literally held another body were all forms of embodied connection that helped assert humanity of those involved. Indeed, a different meaning of *being in others' hands* emerges here, this time linked to embodied care and solidarity. [...] In that sense, it is more than the material body that is sustained, but a more holistic embodied “self” and a social body that rests upon interdependency. » Cette chercheuse a donc étudié des manières multiples par lesquelles les détenu.e.s disparu.e.s avaient exprimé, lorsqu'ils et elles avaient pu, leur solidarité envers les autres détenu.e.s disparu.e.s malgré le mandat solide du CCD de ne pas être intéressé.e.s à autrui et donc de ne pas se soucier de leurs *compañero.a.s* de captivité. Elle a remarqué que ces efforts

⁶¹⁸ De manière similaire à Macón (2017), après avoir commenté que « If knowledge is power, then the gaze is part of its dynamic. The blindfolds and hoods were tools in the arsenal that repressors used to suppress the knowledge/power of detainees and turn them into “passive and observed entities”. », Bárbara Sutton (2018) a pu lire dans les témoignage que ces buts des ravisseurs n'avaient pas été accomplis entièrement car les détenu.e.s disparu.e.s avaient développé leurs propres connaissances à travers d'autres sens que celui de la vue. Par exemple, une détenue avait reconnu et elle s'était rappelé de la qualité du terrain en dehors du CCD en raison de la difficulté qu'elle avait eu d'y marcher dessus avec des talons.

avaient parfois impliqué des hauts risques et que dans la plupart de cas, ces actes individuels de soin n'avaient été visibles que par les bénéficiaires. Il s'était agi de petits gestes comme des caresses furtives, des cadeaux de nourriture, d'aides à désinfecter les blessures ou des conseils pour réduire l'anxiété. García Romero (in SUTTON 2018) a par exemple rappelé que la détenue disparue Nora Oppenheimer lui avait enseigné à respirer profondément en pointant que ce savoir avait été indispensable à sa survie dans l'ESMA. Calveiro ([1998] 2006, 132-133) a analysé elle-aussi ces actes comme une circulation de vertus quotidiennes sans lesquelles la survie n'aurait pas été possible. De son expérience dans l'ESMA, Bello (in GROUPE DE BOEDO FILMS 2011) a tiré la conclusion que la phase de captivité marquée par la torture s'était caractérisée par la chosification et la rupture (*quiebre*) du sujet, alors que l'étape de captivité où des détenu.e.s disparu.e.s avaient pu commencer à travailler avait coïncidé avec le passage où ils et elles avait pu récupérer, depuis quelque part, leur propre condition de sujet. Il est bien alors de noter, premièrement, que les mêmes photographies de l'intérieur de l'ESMA qui peuvent conduire à l'analyse de l'expérience de captivité des détenu.e.s disparu.e.s comme une rupture – que j'aimerais entendre comme une impossibilité ou une inopportunité - de continuer à performer leur identité militante dure, solide et de fer⁶¹⁹ au sein du CCD (rendant l'attitude – identitaire – des détenu.e.s disparu.e.s plus malléable, à la fois confuse et négociatrice) avaient eu une fonctionnalité spécifique également dans le cadre de la lutte intestine entre le GT3.3.2 et le personnel des autres FFASA qui agissait dans l'ESMA notamment car elles garantissaient que la Marine n'avait pas de séquestré.e.s à l'insu de la Communauté Informativa et que, plus en particulier, le GT3.3.2 et ses actions restaient au sein de la structure centralisée du système répressif de la zone de la Capitale Fédérale. Il est alors à ce sujet intéressant de noter que certains de ces fiches (contenues dans une sorte de fichier en suspension) avaient été faites sortir du Casino des Officiers par Bello qui les vendredis était escortée par le GT3.3.2 à visiter sa mère. Elle les avait cachés dans les bottes véritablement trop grandes pour elles que le GT lui avait donné dans le CCD. Bello a rappelé (in GROUPE DE BOEDO FILMS 2011) qu'au début, elle avait décidé de faire sortir de l'ESMA des dossiers de personnes qu'elle connaissait, mais que cela l'avait faite ressentir coupable et donc elle avait commencé à attraper des dossiers sans regarder préalablement l'intérieur. Cela parce que dans ces cinq tomes où le GT3.3.2 avait annoté si le.a *compañero.a* en question – numéroté d'1 à l'000 (pour cinq fois, d'où était sorti le numéro 5'000 pour indiquer la quantité de personnes détenues disparues dans l'ESMA) - avait été libéré.e (avec une L) ou transféré.e, voire tué.e (avec une T) il y avait également des dossiers concernant des (possibles) nouvelles cibles du GT (les cas numérotés au-dessus de l'000). Cette pratique à haut risque de brûler toutes les données des (possibles) futures cibles du GT3.3.2 a été présentée par le Groupe Boedo Film

⁶¹⁹ Voir le chapitre 4 de cette thèse.

(2011) comme une forme de lutte antidictatoriale qui, comme la pratique de témoigner les violations de DH du GT en démocratie, avait pu en quelque sorte racheter moralement les détenu.e.s disparu.e.s ayant travaillé pour les GT. Une particularité de ce documentaire a été également celle de présenter ledit travail forcé par le GT des détenu.e.s disparu.e.s comme une possibilité de survie et non pas comme un acte de collaboration avec les militaires du PRN. L'on a en effet montré un morceau de témoignage d'Enrique *Chachito* Furkman où il a rappelé qu'un *compañero* lui avait dit que l'on pouvait travailler pour le GT3.3.2 sans que ce travail impliquait la *caída* (littéralement : la chute ; métaphoriquement : la séquestration) d'un.e autre *compañero.a* ou, autrement dit, sans collaborer au projet politique des ravisseurs et notamment à sa logique répressive. Furkman s'est référé au fait que les membres du GT3.3.2 avaient mis sur pied, outre au laboratoire photographique, un bureau de falsification de documents où des détenu.e.s disparu.e.s avaient été obligé.e.s de falsifier des passeports, des cartes d'identité, des titres de propriété, des diplômes universitaires, des DNI, des permis de conduire et tout type de matériel qui avait été fondamental pour s'approprier des biens des détenu.e.s disparu.e.s et de leurs proches, c'est-à-dire pour réaliser des délits communs comme la vente des propriété immobilières ou de voitures volées aux détenu.e.s disparu.e.s. Peut-on traiter de manière isolée les logiques répressive, politique et économique du fonctionnement de l'ESMA ? Cette question je l'aborde dans le chapitre 6 à partir du constat que la documentation fautive produite clandestinement dans le *Sótano* avait été destinée tant au GT3.3.2 qui agissait secrètement en Argentine et à l'étranger qu'aux détenu.e.s disparu.e.s en liberté vigilée et/ou mis.es en libéré.e.s et forcé.e.s à l'exil. En ce sens, j'estime que la capacité à falsifier des documents avait servi à accroître la capacité opérationnelle du GT3.3.2 et non uniquement aux capitaux économiques personnels. Le laboratoire graphique et la typographie créées par le GT3.3.2 avait en outre servi pour réaliser des falsifications du matériel de propagande et donc utilisé dans des opérations de renseignement et d'action psychologique pour améliorer l'image du PRN en général et de Massera en particulier.

Au sein du méga-procès ESMA III, l'Équipe d'Assistance Sociologique aux Querelles des procès pour les crimes du génocide argentin dirigée par Feierstein et travaillant dans le cadre du Centre d'Études sur le Génocide de l'Université de Trois de Février ainsi que la chaire « Analyses des Pratiques Sociales Génocidaires » de la Faculté de Sciences Sociales de l'UBA, sous la demande de l'AEDD, a constitué des espaces de réflexion avec les survivant.e.s de l'ESMA en abordant pour trois ans avec une perspective qualitative des témoignages des rescapé.e.s ce qu'elle a appelé le travail esclave (*trabajo esclavo*). Différemment de mon interprétation du témoignage de Bello (cité plus en haut et reprise dans le chapitre 6), la reconstruction de ce type de travail dans l'ESMA a amené à l'entendre comme l'une des pratiques de destruction des identités individuelles et groupales au sein du développement d'un génocide (qualifié comme) réorganisateur ainsi que comme l'une des

pratiques sociales génocidaires dont l'objectif avait été la destruction des relations sociales d'autonomie et de coopération à travers l'élimination d'une partie importante de la société (au sens tant quantitatif que pour les effets de ses pratiques) afin d'établir des nouvelles relations et modèles identitaires en dehors des CCD (TESTONI et al. 2015, 95). L'idée est que l'objectif commun de la répression dictatoriale – qui s'était exprimé également dans les prisons légales - était d'isoler et *quebrar* les détenu.e.s tant physiquement qu'émotionnellement, en les amenant soit à la folie soit à la mort soit à la récupération sociale. Pour ce faire, les geôliers auraient puni toute forme de solidarité et de dialogue parmi les détenu.e.s en mettant entre autres en place un système visant à faire perdre progressivement tout sentiment d'appartenance groupal par l'entrave des possibilités de s'identifier avec ses *compañero.a.s* ou avec ses proches⁶²⁰, voire de s'allier et de développer des liaisons communes alternatives à l'identification avec eux. Comme j'ai argumenté tout au long de cette thèse, les mécanismes d'identification avec les ravisseurs ont généralement émergés dans les analyses traitant – avec le concept de zone grise - la collaboration (même si à différents degrés) comme la (seule) forme (importante ou subjectivant les détenu.e.s disparu.e.s en particulier réapparu.e.s) que avaient pris les différentes interactions entre les ravisseurs et les détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA⁶²¹. Ainsi, les identifications alternatives citées par EASQ n'ont été généralement vues que dans la forme de résistances plus ou moins frontales des détenu.e.s disparu.e.s face au contact (manipulateur, *disciplinador*) avec les FFASA. En mettant en exergue que la seule communication consentie aux détenu.e.s était l'énonciation d'ordres (le monologue) de la part des militaires, l'EASQ a donc considéré que l'un des objectifs-clé du PRN avait été la destruction de certaines identités indociles, contestataires, critiques, solidaires et/ou coopératives (construites, autrement dit, au sein de relations de réciprocité à même de frictionner l'exercice du pouvoir et de construire des espaces de confrontation non-compétitifs que cette équipe a situé historiquement dans les alliances sociales construites depuis 1955 pendant les luttes des secteurs ouvriers et populaires) et les avait remplacées – via la procédure de la délation et de la méfiance permanente envers autrui⁶²² - par des relations unidirectionnelles, individualistes, sans médiations et finalisées à se garantir – en s'éloignant d'autrui – une illusion de sécurité personnalisée. D'après ces recherches, la particularité dudit travail esclave

⁶²⁰ Dans un cadre similaire d'analyse, Filc (1997, 163) avait remarqué par exemple que les visites dans les prisons légales auxdit.e.s proches direct.e.s (ceux et celles qui n'étaient pas marié.e.s ne pouvaient donc pas se voir) étaient découragées pour les temps d'attente longs, les perquisitions des voitures en marche envers les prisons pendant lesquelles les militaires confisquaient tant de l'argent que des biens personnels, l'obligation des poches de se déshabiller et d'être palpé.e.s par les militaires, l'enregistrement des discussions séparant les deux interlocuteur.trice.s avec un verre et la prohibition des communications dites suspectes- à savoir gestuelles – rendant difficile les démonstrations affectives.

⁶²¹ Par interaction j'entends ici des rapports entre détenu.e.s disparu.e.s et ravisseurs où l'on a reconnu la possibilité d'action (ou mieux, d'interaction) des premier.e.s.

⁶²² Afin de complexifier les manières par lesquelles le régime militaire avait fait appel à la responsabilité individuelle de chaque citoyen.ne pour le développement de son processus de refondation de l'Argentine (la constitution d'une Communauté Sociale), j'analyse dans le chapitre 6 différentes actions psychiques et surtout civiques – en relations aux différents plans politiques déjà exposés dans ce chapitre 5 – développés par le PRN.

dans l'ESMA est qu'il ne renvoyait pas à l'obtention de plus-value comme le travail, l'esclavage ou les modèles nazi et franquiste de travail forcé ; même si ce travail esclave dans l'ESMA avait partagé – toujours d'après l'EASQ - la caractéristique d'avoir dû être réalisé par des détenu.e.s disparu.e.s obligé.e.s à l'accomplir de manière presque absolument contrôlée et constamment vigilée ainsi que prévue par la logique concentrationnaire (TESTONI et al. 2015, 96). Ainsi, le travail esclave dans l'ESMA a été compris avant tout comme une pratique dont le but avait été la destruction non uniquement des liaisons de solidarité et de coopération existantes entre les détenu.e.s mais également de la capacité d'avoir des (nouvelles) relations (la *capacidad de relacionarse*) étant donné que ces deux éléments auraient pu être des instruments de résistance rendant tolérable l'expérience dans les CCD (TESTONI et al. 2015, 99). Pour expliquer la destruction de cette capacité à se lier et à constituer des réseaux qui avait caractérisé notamment la leadership militante féminine de la tradition péroniste révolutionnaire⁶²³ (et qui avait, à mon avis, constitué un capital que des militantes de Montoneros avaient su réinvestir de différentes manières dans leur permanence obligée dans le circuit répressif de la Marine, en particulier, de Massera), Feierstein a théorisé un rôle central dans les dynamiques (anti)relationnelles au sein des CCD – c'est-à-dire leur conversion en instruments utiles au terrorisme d'État à accomplir l'objectif de désactiver les capacités subjectives de résistance - desdit.e.s collaborateur.trice.s et notamment des militantes de Montoneros détenues disparues dites maîtresses des ravisseurs⁶²⁴. Pour cela, Feierstein a analysé lesdites relations amoureuses entre tortionnaires et torturées comme l'une des expériences majeures à avoir cassé l'identité du groupe (le militantisme révolutionnaire avec ses valeurs et relations). D'après lui, ces rapports avaient produit un fort désarroi, une grande confusion et une immense perplexité dans les *autres* détenu.e.s disparu.e.s qui s'étaient ajoutées aux mécanismes et dispositifs incrémentant l'incertitude mis en place par le régime du PRN afin de désintégrer (toute liaison sociale parmi les) sujets. C'est pour cela que finalement d'après cet auteur, le passage invraisemblable à « l'autre bord » avait constitué une suspicion fondée et il avait généré une méfiance généralisée pour les détenu.e.s disparu.e.s n'ayant pas vécu cette situation, alors qu'une expérience de l'absurde (une situation délirante) pour les impliqué.e.s. Différemment de cette approche, dans le prochain chapitre je développe une analyse qui au lieu de se fonder sur la perte des capacités à tisser des relations des citoyen.ne.s et des détenu.e.s disparu.e.s, se focalise sur celles-ci. De cette façon-ci, j'essaie de rendre compte de la pluralité des formes que les relations entre les citoyen.ne.s et le PRN et les ravisseurs et les détenu.e.s disparu.e.s avaient pu prendre en rendant trop réducteurs les concepts tant de collaboration que de travail forcé expliqués dans cette section de ma thèse.

⁶²³ Voir chapitres 3 et 4 de cette thèse.

⁶²⁴ Cette théorisation de Feierstein est à mon avis similaire à l'analyse de la circulation du sentiment de méfiance réalisée par Lewin et Wornat (2014).

5.3.1.5. *Huevera*

Les ravisseurs avaient édifié à la fin de 1977 une centrale de communication audio (et ensuite aussi vidéo) nommée la *Huevera* (littéralement « coquetier », en raison du revêtement en carton pour l'isolation acoustique) pour la propagande officielle de la dictature. Ces productions étaient envoyées à la presse nationale et internationale. Depuis la moitié de 1978, cette salle avait été utilisé pour les interrogatoires et la torture des détenu.e.s disparu.e.s.

5.3.2. Rez-de-chaussée

L'entrée et l'accès à la zone du Club des Officiers de l'ESMA (sur l'avenue du Libertador) était interdite aux séquestré.e.s qui étaient forcé.e.s à passer par l'un des deux stationnements (dont l'un était réservé aux manœuvres des groupes opératifs) situé à l'arrière (sur l'avenue Lugones et la Fleuve de La Plata) du bâtiment à côté de la cuisine (leur étant interdite à l'accès). D'ici l'on pouvait se rendre tant au *Sótano* (jusqu'à la visite de la CIDH en 1979 lorsque l'échelle avait été emmurée et l'entrée à cette cave avait été placée à l'extérieur du bâtiment) que dans les autres deux zones du rez-de-chaussée. Dans une aile du rez-de-chaussée qui se situait au-dessus du *Sótano*, l'on avait installé la centrale de renseignement de la Marine. C'était une salle grande qui avait été fragmentée au moyen de cloisons : il y avait une partie avec des petites bureaux et une partie plus ample destinée à la réalisation d'actes et de cérémonies de tout type.

5.3.2.1. *Dorado*

Le (*Salón*) *Dorado* était partagée en deux parties localisées par les survivant.e.s comme le devant (ou l'entrée à droite) et l'arrière (ou l'entrée à gauche). Dans la partie devant de cette Salle dorée, il y avait une salle grande - fréquentée par l'amiral Massera - où les officiers se réunissaient les mardis pour décider qui, parmi les détenu.e.s disparu.e.s, pouvait continuer à vivre et qui devait en revanche mourir. Acosta, pendant sa déposition du 27 février 1987 à la Chambre Fédérale de Buenos Aires au cours du procès ESMA (in VERBITSKY 2005 ; ma traduction), a expliqué comment le GT3.3.2 décidait le destin de chaque détenu.e.s disparu.e : « L'on réunissait une sorte de tribunal très similaire à celui-ci. Il y avait le commandant et son État-Major. Le procureur était l'officier d'Opérations et le défenseur était l'officier de Renseignement. Les deux exposaient des thèses opposées. L'officier d'Opérations racontait ce que [le.a séquestré.e] avait dit au moment de son arrestation. Celui de Renseignement rétorquait que [le.a séquestré.e] avait dit cela car il ou elle faisait semblant. L'on avançait de cette manière-ci jusqu'à la délibération finale. ». Celui-ci avait été le même espace où Berenice, la fille du directeur de l'ESMA Chamorro, avait célébré son quinzième anniversaire. Outre à un petit bureau où le GT3.3.2 gardait les armements, ici était situé également le bureau central du chef de Renseignement Raúl Enrique *Mariano* ou *le Pingouin* Scheller. Le *Dorado* était donc le lieu où le GT3.3.2 avait concentré son aire de Renseignement mais aussi le centre d'action d'où partaient

les groupes opératifs censés s'infiltrer dans les organisations militantes et, plus souvent, *chupar* les militant.e.s. Ce dernier verbe - qui signifie littéralement en français : sucer - a constitué l'euphémisme le plus largement employé par les FFASA pour (ne pas) parler de l'acte de séquestrer des personnes et les tenir en captivité clandestinement dans des CCD, également surnommés comme *chupaderos*. Dans l'arrière du *Dorado*, le GT3.3.2 avait colloqué le domaine de Communications. Dans ce secteur des détenu.e.s disparu.e.s travaillaient quotidiennement en faisant des photocopies, en passant des texte à la machine et surtout en armant des exemplaires dudit *Dossier*, à savoir l'histoire de l'organisation Montoneros. Ces militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s – et inséré.e.s dans ledit processus de récupération - avaient pu écouter les radios avec lesquels les membres du GT3.3.2 en dehors de l'ESMA se mettait en contact avec le personnel à l'intérieur. Parmi les rares détenu.e.s disparu.e.s qui avaient été amené.e.s de la *Capucha* – vers neuf ou dix heures du matin - à travailler sous étroite surveillance dans cet espace, il y avait la fille du frère de l'épouse de (ou la petite-fille de l'oncle) Massera Lydia la *Chinoise* Vieyra, Ramus et Liliana Noemí *Chaqueña* Gardella⁶²⁵. Cette dernière a affirmé (in LEWIN et WORNAT 2014) qu'elle avait passé ses journées à bavarder avec Ramus, prendre du *mate*, nettoyer les bureaux et ordonner, classifier et passer à la machine des (qualifiés comme) petits papiers car le GT3.3.2 n'était pas si stupide au point de leur confier des tâches de renseignement. Dans un second moment, elle a supposé qu'elle ait été peut-être poussée jusqu'aujourd'hui à déqualifier son « travail administratif » pour ne pas vouloir découvrir que lesdits petits papiers produits avaient pu servir à un moment donné à accomplir sérieusement des tâches de renseignement. Ces petits-papiers – d'après Lewin et Wornat (2014) – produits ou classifiés par des détenu.e.s disparu.e.s maintenu.e.s très isolé.e.s les un.e.s des autres avaient eu plusieurs types de contenu. Concrètement, par ce travail administratif, il fallait cataloguer et/ou réaliser des transcriptions d'interrogatoires sous torture provenant d'autres CCD et de la même ESMA ainsi que des documents liés à des recherches ou à des exécutions de militant.e.s. Scheller – qui avait fait de Gardella sa « détenue protégée » - examinait ces travaux et il donnait des indications ultérieures. Gardella a même rappelé que ces détenu.e.s disparu.e.s avaient été forcé.e.s également à réaliser des transcriptions d'écoutes téléphoniques pour des raison non pas de renseignement politique (au sens strict) mais concernant les affaires économiques, de business et même d'infidélités amoureuses des membres du GT3.3.2. Ceux-ci avaient même engagé des agences privées pour traquer leurs épouses. Gardella a rappelé à ce propos, d'un côté, qu'elle avait passé ses journées en transcrivant les conversations des épouses des marins avec leurs amants et, de l'autre, que le préfet naval Héctor

⁶²⁵ Étudiante de Philosophie et Lettres et militante de Montoneros, Gardella avait été séquestrée le 25 novembre 1977 à Mar del Plata et détenue pour dix jours dans le CCD de la Base Navale. Avant le 8 décembre de 1977, Gardella avait été transférée à l'ESMA. Son mari avait été assassiné en novembre 1976 à Mar del Plata. Gardella avait été mise en liberté en janvier 1979 en vivant jusqu'1984 exilée en Italie.

Jungle Febres l'avait élue pour l'accompagner à chercher des maisons ou des propriétés qu'il devait louer pour ses opérations. Après des tentatives de séduction résistées par Gardella, Febres avait admis sa défaite (*derrota*) contre le détenu disparu Máximo l'Italien Cargnelutti qui avait formé un couple dans l'ESMA avec cette détenue disparue. Gardella croit aujourd'hui d'avoir pu faire face au harcèlement sexuel de Febres parce qu'elle avait senti de pouvoir compter sur la protection de Scheller (LEWIN et WORNAT 2014). Celui-ci a témoigné depuis la prison, en postdictature, qu'Acosta avait ordonné à tous ses subordonnés d'avoir des relations sexuelles avec les détenues disparues. Scheller a même affirmé qu'il ne savait pas le pourquoi d'un tel ordre. De toute façon, Lewin et Wornat (2014) ont rappelé qu'en échange de sa protection, la détenue disparue Nilda Noemí Muní Actis Goretta – séquestrée du 19 juin 1978 à juillet 1979 - avait dû payer le prix de ne pas démentir face aux membres du GT3.3.2 ainsi qu'aux détenu.e.s disparu.e.s la croyance qu'elle avait des relations sexuelles régulières avec ce chef de Renseignement. Amoureuse de son mari militant séquestré le 22 novembre 1976 Enrique Tomás Antonio Peter De Simone (jusqu'à aujourd'hui disparu), Actis avait été « choisie » dès le début par Scheller. Dans le concret, il la convoquait fréquemment pour parler avec lui dans son bureau et pour sortir à diner. Actis (in LEWIN et WORNAT 2014) a par la suite témoigné qu'elle s'était occupée de préserver la réputation de *macho*, voire la virilité de son ravisseur en laissant tomber au bon moment quelques pistes ici et là pour le tenir à distance dans l'intimité.

5.3.2.2. Les Jorges

Dans le long couloir appelé *Les Jorges*, il y avait les bureaux de certains chefs du GT3.3.2 (dont la plupart s'appelaient notamment Jorges⁶²⁶) concernant l'administration, l'activité de renseignement et la planification des opérations. Dans cet espace, les séquestré.e.s n'accédaient qu'occasionnellement. Des détenu.e.s disparu.e.s y avaient été amené.e.s pour être interrogé.e.s et menacé.e.s tant en 1978 (après les évasions de l'ESMA d'Horacio Maggio et de Jaime Dri) qu'en 1979 (après la dénonciation de María Alicia Milia de Pirls, Ana María Martí et Sara Solarz de Osatinsky à l'Assemblée Nationale Française). Depuis la fin de 1979 jusqu'à 1983 dans ce couloir avaient fonctionné les bureaux de contrôle téléphonique, de documentation et de renseignement ainsi que le laboratoire photographique.

5.3.2.3. La Maison de l'Amiral

Depuis les *Jorges* l'on pouvait rejoindre deux des trois accès à la Maison de l'Amiral, c'est-à-dire la résidence de 195 m² avec une vue tant sur l'Avenue du Libertador que sur les jardins du site à la

⁶²⁶ Jorge Eduardo Acosta (chef de Renseignement de l'Etat Mayor du GT3.3.2 de 1976 à 1979) ; Jorge Perrén (chef d'Opérations de l'Etat Mayor du GT3.3.2 du 1976 à mai 1977) ; Jorge Rádice (compteur du GT3.3.2 du secteur de la Logistique du 1976 au 1979) et Jorge Vildoza (chef de l'Etat Mayor du GT3.3.2 du 1977 au 1979). Ici avaient travaillé également Néstor Omar Savio (membre de la section Logistique du 1976 à 1979 et chef du Personnel du 1977 à 1978) et le membre du SIN Luis D'Imperio lorsqu'il était devenu chef de Renseignement de 1979 jusqu'à la moitié de février 1980.

disposition du directeur de l'ESMA. Depuis 1976 jusqu'à 1979 lorsqu'il avait été nommé attaché naval, militaire et aéronautique en Afrique du Sud, le vice-amiral Chamorro avait utilisé cette maison – douées de planchers de chêne, des chambres amples bien meublées y compris une cuisine typique des familles aisées de l'époque - pour vivre en invitant fréquemment sa famille pendant les fins de semaine. Aucun.e séquestré.e a témoigné de l'intérieur de cet espace. La seule personne en ayant rendu compte dans un Tribunal (notamment dans le Procès aux Juntas) a été l'amie de Berenice Chamorro qui avait été invitée entre 1976 et 1977 à déjeuner, à savoir Andrea Marcela Krichmar. Yofre (2019) a finalement soutenu que dans cette maison Chamorro vivait avec la détenue disparue Bazán que le journaliste a défini comme à la fois la favorite du Chef et sa maîtresse.

5.3.3. Premier et deuxième étage

Ces deux étages avaient été réservés aux dortoirs des officiers, à savoir tant des membres du GT3.3.2 que des professeurs de l'ESMA. Les séquestré.e.s n'avaient pas eu accès à ces espaces, même s'ils et elles les avaient traversés maintes de fois par une échelle centrale qui liait les quatre étages du Casino des Officiers. Peu de temps avant la visite de la CIDH, un tronçon de l'échelle avait été occulté afin de démontrer la fausseté des dénonciations des survivant.e.s concernant ce CCD.

5.3.4. *Attilo*

À l'entrée (zone centrale) de l'*Attilo* - douée en total de sept fenêtres (sur l'Avenue del Libertador et sur la Fleuve de La Plata) - et depuis laquelle l'on accédait également à l'échelle pour monter à la *Capuchita*, il y avait un réfectoire (qui avait été utilisé aussi comme un dortoir pour les détenues disparues enceintes ou un dortoir pour certain.e.s séquestré.e.s), deux salles de bain et deux dortoirs. L'un de ceux-ci avait été (ironiquement) nommé par Chamorro, depuis 1977, « La Sardá pour la gauche » en référence à la maternité de la Capitale Fédérale. C'étaient trois cellules spéciales avec trois ou quatre lits qui avaient des fenêtres noircies et elles étaient meublées avec des objets volés aux séquestré.e.s. Ce dernier étage, où la lumière artificielle était allumée 24h sur 24, était en outre partagé en deux grandes ailes contrôlées par des caméras en circuit fermé dont les écrans étaient situés à l'entrée du *Dorado*. L'aile gauche du dernier étage, avec le sol en béton et uniquement six éclairages zénithaux et petites fenêtres hautes malgré la présence du conduit d'évacuation de la cuisine qui faisait un bruit affreux, était appelée *Capucha*. Dans l'aile droite il y avait la *Pecera* et le *Pañol*. Finalement, sur ce dernier étage, il y avait aussi la chambre de l'officier de service de la Marine.

5.3.4.1. *Capucha*

La (littéralement) Capuche était l'espace de réclusion principal des détenu.e.s disparu.e.s pour des jours, des mois ou même des années. Rappelée comme le lieu de la disparition, de l'angoisse et de la folie, du manque de protection, de la perte du contact avec le monde extérieur, de l'isolement et de la

peur, dans la *Capucha* les détenu.e.s disparu.e.s étaient obligé.e.s à rester allongé.e.s et, dans certaines occasions, assis.es sans parler et sans bouger depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir (Cubas in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 46). Dans ce lieu difficile à décrire et dont le référent le plus proche était l'enfer y compris car il « odorait de mort » (un mélange d'humidité, urine et blessures infectées), il y avait rarement des matelas pour les détenu.e.s disparu.e.s (le plus souvent blessé.e.s) qui généralement dormaient par terre avec une *capucha*⁶²⁷, un *tabique*, une *antifaz* ou un *anteojito*⁶²⁸ (servant à empêcher aux séquestré.e.s toute référence spatio-temporelle et à provoquer une sensation d'isolement) et avec des chaînes liant tant les pieds (*grilletes*) que les mains (*esposas*) – parfois au dos - dans des *cuchas* (des enclos individuels, voire des niches mesurant 0,6x2x1 mètres) séparés par des *tabiques* (cloisons sèches) faisant un mètre de haut. À certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s, le GT3.3.2 leur avait lié des balles d'acier de 25 kg aux pieds. Habillé.e.s avec des vêtements volés à d'autres détenu.e.s disparu.e.s pendant la première session de torture, les détenu.e.s disparu.e.s ne mangeaient généralement que du *mate cocido* (littéralement, du maté cuit : une infusion d'herbes) le matin et, pour le repas et le dîner, un petit bout de pain dur et un morceau de viande presque crue que les ravisseurs appelaient steak-naval. Ce régime alimentaire avait provoqué des pertes de poids importantes pour les détenu.e.s disparu.e.s ; par exemple, Cubas (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 47) – militant de la JP-Montoneros détenu disparu dans l'ESMA depuis le 20 octobre 1976 - avait maigri entre dix et 12 kg. Dans ces situations d'immobilité, Sutton (2018) a noté que la séparation entre l'esprit et le corps perçue par certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s avait pu être fonctionnelle pour exercer un certain niveau d'autonomie. Autrement dit, le pouvoir de l'imagination et de la fantaisie de certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s leur avait permis de bouger et de faire des exercices par l'esprit, mentalement.

À l'entrée de la *Capucha* il y avait une garde armée qui enregistrait les entrées et à l'intérieur il y avait un système de gardes composé par des sous-officiers et des cadets qui avait augmenté les sensations d'être sans protection, abri et défense. Les mercredis, les ravisseurs appelaient un groupe de détenu.e.s disparu.e.s par leurs numéros et les obligeaient à créer un *trencito* (une ligne) et à descendre, fers aux pieds, jusqu'au *Sótano* pour être *translado.a.s* (littéralement, transféré.e.s ; concrètement drogué.e.s et jeté.e.s depuis des avions et ou des hélicoptères dans des fleuves ou dans la mer). Finalement, d'après Basterra (in VERBITSKY 2005), entre le 20 et le 30 mars 1980, la *Capucha* avait été démantelée.

⁶²⁷ Une sorte de taie de toile foncée et rugueuse sans trous qui couvrait les séquestré.e.s de leurs têtes à la moitié de leurs poitrines 24h sur 24 pour beaucoup de mois. Par rapport aux bandeaux, la *capucha* provoquait une sensation plus grande d'isolement et de désorientation.

⁶²⁸ Il s'agissait d'un bandeau ou d'un masque - comme ce utilisé pour dormir dans les avions – d'un tissu (différent selon les CCD) noir et gros, rempli en coton et avec un élastique très étroit.

5.3.4.2. *Camarotes*

Dans l'*Atillo*, au fond de la *Capucha*, il y avait deux dortoirs - surnommées *camarotes* (cabines) - doués de lits de camp qui avaient été généralement utilisés comme des chambres pour isoler les séquestré.e.s qui avaient eu accès (ou qui avaient été choisi.e.s par le GT3.3.2) audit processus de récupération des autres détenu.e.s disparu.e.s qui dormaient dans les cellules. J'aimerais dans cette section rendre compte des expériences différentes de ces lieux afin de commencer à ouvrir, rendre hétérogène et complexifier l'entendement de la captivité des détenu.e.s disparu.e.s. Afin d'échapper à la logique du torturométrage⁶²⁹ appliquée en particulier aux détenu.e.s disparu.e.s admis.es audit processus de récupération dont l'on a souvent analysé leurs captivités en assumant qu'ils et elles avaient joui de bénéfices (dont notamment l'opportunité de dormir dans des *camarotes*), je voulais prendre en considération, premièrement, le témoignage de Ramos de 2011 (in ÁLVAREZ 2016, 46) où elle a raconté que ces pièces préfabriquées - où avaient été forcées à vivre certaines détenues disparues - étaient devenue des salles de viols. En suivant le témoignage de García Romero, Sutton (2018) a rappelé que dormir avait été une réponse commune des femmes qui avaient été obligées à avoir des contacts sexuels avec leurs ravisseurs notamment après et pendant lesdits rendez-vous que ces derniers organisaient dans des hôtels ou dans des appartements en dehors de l'ESMA. Cette pratique de dormir pour évader de la réalité horrible du CCD avait été atteinte généralement après des périodes d'insomnie des détenues disparues. Adriana Friszman (in SUTTON 2018) a rappelé que si dans l'ESMA les gardiens violents avaient souvent fait recours aux sédatifs pour mieux disposer des détenu.e.s disparu.e.s, ceux et celles-ci les avaient utilisés comme des ressources pour quitter temporairement la réalité du CCD. En ce sens, Sutton (2018) a remarqué que « At the same time, sleeping can be thought of not only as a form of escape, but as a way to take care of the self by restoring bodily balance and strength. In this sense, sophisticated forms of “clean” torture used in contemporary armed conflicts, such as sleep deprivation, deprive prisoners of not only a basic human physical need but also one possible coping mechanism in response to atrocious conditions. » Cette même chercheuse a aussi remarqué que ces cellules avaient été également des espaces de solidarité entre les détenues disparues. Par exemple, Lewin et Wornat (2014) ont rappelé que dans l'un des *camarotes*, les détenu.e.s disparu.e.s Cargnelutti et Gardella avaient eu des relations sexuelles avec

⁶²⁹ En 2011, Varsky (in BACCI et al. 2012, 26; ma traduction) a souligné que le processus de visibilisation de la violence sexuelle à niveau juridique a impliqué un accompagnement des témoins-survivantes afin qu'elles ont pu se positionner différemment par rapport aux expériences de violence sexuelle vécues, en particulier celle encadrées juridiquement comme esclavage sexuel : « Je crois qu'il faut réaliser un travail important et préalable avec les victimes qui les oriente à entendre que même lorsqu'elles ont eu un 'traitement différent', car elles avaient eu l'accès à sortir [du CCD], car elles avaient pu aller à des restaurants, s'habiller pour pouvoir se faire belles et sortir la nuit ; même quand cela arrivait, elles avaient été violées et donc l'on avait commis des délits à l'encontre d'elles. [...] Il faut faire ce travail de façon à qu'elles] peuvent comprendre et se situer dans le lieu de victimes et non pas de 'traitement préférentiel', et surtout, avec leurs *compañero.a.s* de captivité pour lequel.le.s c'est également difficile, et il y a toute une discussion si elles avaient été victimes ou pas, voire si elles avaient consenti à ces relations [sexuelles avec leurs ravisseurs]. » Pour plus de détails sur la question du torturométrage voir le chapitre 2 de cette thèse alors que pour une analyse dudit traitement préférentiel des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération voir le chapitre 6.

l'aide d'un groupe de détenues disparues qui était alerte pour prévenir le couple de l'arrivée possible des ravisseurs.

5.3.4.3. Salle des enceintes

Le GT3.3.2 avait destiné ses ressources et son personnel du domaine de la Logistique pour développer la pratique systématique d'appropriation de bébés accouché.e.s par des détenu.e.s disparu.e.s en créant cette Salle des enceintes, c'est-à-dire une structure pour maintenir en vie les détenues disparues enceintes jusqu'au moment de leurs accouchements qui étaient réalisés dans cette chambre avec un médecin de la Marine⁶³⁰ et une *compañera* détenue disparue de confiance pour la femme enceinte. Le contrôle de, au moins, 30 détenues disparues enceintes avait été confié à un subordonné de Rádice (qui était quand même censé sélectionner d'une liste de couple mariés de militaires qui ne pouvaient pas avoir biologiquement des enfants les parents futurs des bébés volés), l'officier de la Préfecture Navale Febres ainsi qu'au sous-officier naval Carlos *Pedro Bille Galián*. Ces trois hommes étaient supervisés par le chef du GT Acosta et par le directeur de l'ESMA Chamorro. Febres – chargé de consigner les enfants volés à leurs nouvelles familles - exigeait des détenues disparues enceintes qu'elles écrivassent, avant d'accoucher, des lettres à leurs proches avec les données et les instructions pour le soin de leurs enfants. Les bébés étaient ensuite séparé.e.s de leurs mères – qui, en revanche, étaient généralement assassinées après quelques jours de l'accouchement - et livré.e.s à des membres des FFASA ou à des personnes estimées en mesure d'octroyer à ces enfants une éducation meilleure (en dehors dudit terrorisme de la gauche). L'ESMA avait *logé* (ou mieux, détenu) également des détenues disparues enceintes amenées d'autres CCD par la Marine mais aussi par l'Armée de terre et par la Force Aérienne. Dans ces deux derniers cas, le contrôle de chacune d'entre elles était confié (ou mieux, à la charge) des répresseurs qui l'avaient transférée. Ceux-ci faisaient des contrôles périodiques et, en général, étaient également les responsables de les retirer après l'accouchement. L'on a affirmé souvent que l'attention différenciée que les détenues enceintes dans l'ESMA avaient reçu de la part de leurs ravisseurs lui avait permis de bénéficier de conditions de captivité meilleures que le reste des détenu.e.s disparu.e.s : parfois leurs ravisseurs leur donnaient un sachet de lait, des fruits et des médecines, ils leurs permettaient d'enlever les chaînes et la capuche uniquement dans ces salles (non pas donc pour aller aux toilettes) où elles avaient pu dormir sur des lits (dont les draps étaient changées par une garde chaque semaine) et communiquer entre elles et avec les détenues disparues habilitées à y entrer. Pourtant, les conditions de la maternité organisée, contrôlée et réprimée par le régime militaire en collaboration avec le pouvoir médical était nommée pour être

⁶³⁰ Les médecins qui avaient assisté les accouchements des détenues disparues dans l'ESMA étaient : Jorge Magnacco (membre du GT3.3.2 du 1976 au 1979), Carlos Capdevilla (membre du GT3.3.2 du 1979 au 1981), Alberto Domingo Arias Duval (obstétrique et membre du Département de Santé de l'ESMA), Héctor Rinaldo Ricciardi (membre du GT3.3.2 et chef du Département de Santé de l'ESMA), Carmelo Francisco Spatocco (membre du GT3.3.2 et du Département de Santé de l'ESMA ainsi que médecin de l'Hôpital Naval) et Rogelio José Martínez Pizarro (membre du GT3.3.2 du 1977 au 1978 et, ensuite, médecin clinique de l'Hôpital Naval).

annulée. Sutton (2018) l'a également remarqué en affirmant que « The pregnant body was simultaneously or alternatively protected and deprecated, depending on the person and/or the specifics of the camps in question. [...] While these relative privileges may be taken as evidence of some "sense of humanity" on the part of repressors – parallel to the decision to let some children live – a more utilitarian logic might have been operative too. That is, the "pregnant body" needed to be somewhat cared for to the extent that it supported the development of a future baby to be appropriate. After delivery, the bodies of many of these women had no apparent value and could therefore be disposed of. [...] The utilitarian logic applied to the "pregnant body" reproduces and magnifies (in extreme form) social practices and ideologies that deem women's bodies as reproductive vessels. » Sutton (2018) a soutenu que cette pratique avait rendu ces détenues disparues des corps pour les autres, à savoir des vies reproductives pures en constatant en même temps la vigueur de l'interdiction de l'interruption volontaire de grossesse : « The notion of women's bodily utility/disposability was already available as part of more widespread gender ideologies. [...] In the case of pregnant bodies – as in the utility/disposability inscribed through sexual violence – we see how the gendered body is central to state power dynamics. » D'après l'auteure, la matrice de genre avait joué un rôle central dans le développement et le maintien du pouvoir et de la terreur d'un régime d'état machiste. Finalement, cette chercheuse a noté que des anciennes détenues disparues enceintes ont témoigné que leurs grossesses avaient été vécues comme des stratégies de vie alternatives : « For some women, pregnancy could be a vehicle for resistance, a refusal to accept the end of their lineage, of their own lives, and of their political projects. [...] Pregnancy could be both a specific *vulnerability* that some women experienced and also a unique *gendered power* that the state aimed to harness. »

La maternité clandestine a été ainsi analysée comme la mise en pratique de l'aspiration à occulter – plus qu'à détruire – la potentialité des corps gravides. Dans cette perspective, l'on a localisé des obstacles à l'autogestion créative de ce que ces corps auraient pu réaliser par des pratiques contrôlant tant l'espace que la temporalité (les rythmes et les manières de bouger) de la gestation comme par exemple l'induction à l'accouchement, les avortements forcés, les stérilisations forcées par la torture et l'interruption de la possibilité d'allaiter. L'on a également noté que les accouchements naturels avaient été rares ; en général, les détenues disparu.e.s enceintes avaient été soumises à des opérations césariennes. Dans ces cas ou dans les cas de complications lors des accouchements, les détenues disparues avaient pu être transférées à l'Hôpital Naval de Camp de Mai ou, rarement, dans des hôpitaux publics ou civils où ces détenues disparues enceintes n'avaient même pas pu communiquer avec le personnel devant lequel, dans un certain sens, elles étaient réapparues et, dans

un autre, continuaient à être des détenues disparues⁶³¹. Cela parce que l'Hôpital Naval et son personnel avait travaillé de façon coordonnée avec la maternité clandestine de l'ESMA. Déjà en 1984, les témoignages des obstétriciennes, des accoucheuses et des infirmières avaient permis à la CONADEP de dénoncer juridiquement le fonctionnement de la maternité clandestine de l'Hôpital Naval entre 1976 et les premières années de 1980. Elles avaient dénoncé l'entrée des détenues enceintes bandées et/ou menottées dans l'hôpital militaire Juan Madera comme des N.N. – ce qui avait comporté l'effacement de leurs histoires cliniques (ne comptant donc pas dans les prescriptions médicales) et le non-enregistrement ni de leurs noms sur les certificats de naissance ni du logement de la parturiente, ni des résultats des accouchements ni des nouveaux et nouvelles-nées -, toujours de nuit pour garantir une efficacité majeure du secret, l'induction subie à l'accouchement (parfois en essayant des pratiques non habituelles d'accouchement) et la séparation de leurs bébés (BACCI et al. 2012, 61). Le personnel de Camp de Mai – censé à la fois occulter ses identifications pour des questions de sécurité et ne pas parler avec les parturientes - a expliqué que cette maternité avait été organisée dans le secteur d'Épidémiologie, l'unité de service pour traiter le feu des infections, c'est-à-dire des maladies qui s'attaquent à plusieurs personnes et qui se propagent dans le pays tout entier. Cela donne une idée sur la manière dont le régime du PRN avait symbolisé la maternité des dites subversives : l'imaginaire était que ces femmes souffraient d'une infection et par conséquent leurs enfants devaient être immunisé.e.s et protégé.e.s de la vie qui auraient pu avoir dans l'avenir s'ils et elles restaient ensemble à leurs mères. Similairement à la conclusion postérieure de Sutton (2018), d'après D'Antonio (2003, 21) ce que le PRN avait cherché à extirper était la dangerosité des corps féminins, la puissance de l'accouchement et des fruits de leurs ventres. Cette même chercheuse a mis en exergue que les femmes ayant exercé de la violence obstétricienne (ou ayant violé plus généralement leurs droits sexuels) sur les détenues disparues enceintes avaient nié leur participation à la répression en méconnaissant la qualité et leur responsabilité dans leur participation aux pratiques médicales. L'obstétricienne Nélima Elena Valaris n'avait par exemple pas trouvé bizarre la condition menottée et bandée de ces mères considérées par l'obstétricienne Luisa Yolanda Arroche de Sala García comme différentes et opposées à son monde ; elles avaient affirmé de croire que les bébés partaient avec leurs mères. L'infirmière civile Rosalinda Salguero (in D'ANTONIO 2004, 386) a même estimé que le traitement des mères dites subversives était le même de toute autre néo-mère, étant donné que son rôle n'était pas de parler avec ces femmes mais de les traiter comme des patientes : « [Toutes les femmes qui ont accouché ici] were attended religiously, just like any other

⁶³¹ Les accouchements clandestins dans la Capitale Fédérale avaient été réalisés à l'ESMA, dans le CCD « Puit de Banfield » et dans l'Hôpital Militaire du Campo de Mayo. Ce type de sortie du CCD n'avait pas été spécifique à la Province de Buenos Aires, même à Córdoba, par exemple, les détenues enceintes étaient transférées en dehors des CCD et amenées à accoucher dans l'Hôpital Militaire. Les bébés passaient par la *Casa Cuna* de Córdoba et ensuite étaient porté.e.s dans les Tribunaux de Mineurs de la Province pour être donné.e.s en adoption – pour la plupart de cas – à des chefs, subordonnés ou proches aux hommes des FFAA.

patient [...] They were given their tablets, they were kept clean ; [...] They were given medication at midnight and at six in the morning ; the anticoagulant to help the uterus to contract. They were all treated the same. » Pourtant, après l'accouchement, les bébés restaient dans le service de Néonatalogie alors que les détenues disparues retournaient en Épidémiologie pour quelques jours où on leur injectait des hormones pour éviter la production de lait (BACCI et al. 2012, 60). Toujours D'Antonio (2003, 22) a remarqué que ce type de violence avait été exercée à l'encontre de ces détenues disparues même si leurs ravisseurs les avaient déjà destinées à l'assassinat. La chercheuse a finalement expliqué cette pratique comme finalisée à éliminer de leurs corps à la fois l'exercice de la fonction maternelle et l'évidence publique d'une relation sexuelle préalable, étant donné que les seins maternels ont la double fonction de source nutritionnelle et d'objet de satisfaction.

5.3.4.4. Salles de bain

Les deux salles de bain (douées d'une toilette, de deux douches sans rideau, de deux lavabos et d'un miroir) ont été rappelés par les survivant.e.s comme, d'un côté, des espaces où les détenu.e.s disparu.e.s avaient pu se croiser, se lier entre elles et eux et même recevoir ou donner des informations des expériences de la *Capucha* et de la *Capuchita* et , de l'autre côté, comme des lieux où les coups, les humiliations et les abus sexuels - notamment des gardes à l'encontre des détenues disparues – avaient été habituels. Ici, les gardes avaient pu regarder les détenu.e.s disparu.e.s se déshabiller et se prendre leurs douches une fois chaque dix ou quinze jours (DANDAN 2011b) ; ils les battaient, touchaient, insultaient et menaçaient ; ils ouvraient et fermaient l'eau à leur propre volonté ; et ils faisaient des observations sur leurs corps. Autrement dit, le prix pour le soin personnel avait été l'imposition du regard voyeuriste des ravisseurs. Sutton (2018) a noté que « Being able to clean oneself or bathe was not something that could be taken for granted in the context of the camps, and survivors from different CDCs referred both to the lack of privacy and to the discomfort that the lack of hygiene produced. » Des survivant.e.s ont rappelé que parfois les détenu.e.s disparu.e.s s'urinaient dessus car les ravisseurs ne leur permettaient d'utiliser les toilettes, car ils et elles avaient eu peur d'être torturé.e.s suite à la question ou comme réaction physiologique à la peur tout court. Sutton (2018) a commenté que « Lacking this type of privacy is anathema to cultural expectancies around a basic body functions, particularly for adults. Furthermore, forcing adults to “regress” to bodies wetted or soiled could be more than physically unpleasant: it could produce shame. After all, the “command of the privacy of excretions” is learned in childhood and culturally expected for adults. » Cette chercheuse a remarqué qu'en raison des normes genrées relatives à l'exposition des corps, « Since childhood, men have traditionally been more used to having their bodies exposed to their peers in places such as locker rooms in sports or recreational facilities or during group urination or masturbation while growing up. In contrast, women have been encouraged to keep their bodies more

private, to have a certain “modesty” regarding bodily functions. » Sutton (2018) a finalement noté qu’en raison des conditions du CCD, les détenues disparues ont parfois rappelé d’avoir perdu leur honte en échange de l’obtention d’autres mesures de dignité ou confort comme le sentiment d’être nettoyées. La chercheuse a estimé que « This could also be thought of as one way of countering the symbolic construction of detainee’s bodies/selves as dirty and disposable. »

5.3.4.5. *Pañol*

Dans l’aile droite du dernier étage il y avait deux espaces. Le *Pañol grand* était la salle-cambuse où les officiers du GT3.3.2 gardaient les biens volés chez les détenu.e.s disparu.e.s pendant ou après la séquestration. Les vêtements étaient jetés par terre et ils avaient formé deux grandes montagnes de 4x3m, alors que le reste du butin (meubles, outils, appareils électroménagers, cuisines, poêles, réfrigérateurs, ventilateurs, tapis, vélos, bibliothèques, machines à laver, vaisselles, joues, etc.) étaient rangés et classés par des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération. Vers le milieu de 1977, un secteur du *Pañol* avait été en effet vidé pour monter des bureaux de travail. Outre à ce *Pañol grand*, le GT3.3.2 avait créé également un *Pañol petit* dans une chambre située à l’entrée de la *Capucha* où les militaires avaient accumulé les vêtements, les chaussures et les sacs des séquestré.e.s. Comme je l’ai déjà remarqué, les vêtements sont des importants marqueurs culturels et identitaires que les ravisseurs avaient, premièrement, transformé dans des instruments répressifs utiles à lier les mains ou à bander les yeux des détenu.e.s. Secondairement, il faut rappeler que les vêtements avaient été généralement niés aux détenu.e.s disparu.e.s au sein de l’ESMA. Les ravisseurs avaient en effet forcés les détenu.e.s à se déshabiller ou à porter des vêtements autres que les leurs. García Romero (in SUTTON 2018) a rappelé que porter les vêtements des autres avait généré dans les détenu.e.s disparu.e.s le sentiment d’être déguisé.e.s. J’aborde dans le prochain chapitre plus profondément les manières dont les détenues disparues insérées dans ledit processus de récupération avaient vécu le bénéfice, l’obligation ou le privilège de s’habiller, de se maquiller et de recevoir des accessoires pour « se faire belles » en cadeau de la part de ses propres ravisseurs. Lewin (in ROMERO 2007) a à ce sujet rappelé qu’Acosta lui avait donné pour son anniversaire un bracelet d’argent et qu’il le lui avait mis à son poignet ; elle a ensuite commenté qu’il avait été le cadeau qu’elle avait perdu le plus rapidement dans sa vie. D’après cette ancienne détenue disparue, les ravisseurs jouaient tous les jours pour tout le jour avec ce *sadisme* qu’elle a défini comme la jouissance du pouvoir que le GT3.3.2 avaient sur ses séquestré.e.s.

5.3.4.6. *Pecera*

Constituée en 1977, le second espace de l’aile droite de l’*Altillo* était nommé la *Pecera*, littéralement Bocal à poissons. Des cloisons vitrés (permettant aux ravisseurs d’y voir à travers) avaient façonné plusieurs bureaux où des détenu.e.s disparu.e.s toujours visibles et vidéo-surveillés.e.s réalisaient des

tâches qui avaient et ont été qualifiées comme intellectuelles. Plus précisément, la *Pecera* ressemblait à (ou était) un bureau de presse ou une rédaction d'un journal au sein de laquelle des détenu.e.s disparu.e.s avaient été obligé.e.s à réaliser des tâches d'analyse politique, traduction, dactylographie et production d'information. À l'aide de deux télécopieurs connectés à des agences de presse internationales, les détenu.e.s disparu.e.s étaient censé.e.s traiter la presse étrangère, c'est-à-dire plus concrètement réaliser des analyses de conjoncture politique internationale et écrire des dissertations pour les officiers. Dans ces bureaux il y avait en outre une bibliothèque (composée par des milliers de livres volés), des machines à écrire, une salle commune et des archives de presse dont *Noticias*. Ce journal de Montoneros diffusé entre le 20 novembre 1973 et le 27 août 1974 était dirigé par Miguel Bonasso, financé par FAR et Montoneros et écrit par Verbitsky (chef de Politique), Juan Gelmán, Francisco *Paco* Urondo (respectivement chef et secrétaire de rédaction), Rodolfo Walsh et également par des journalistes pas enrôlé.e.s dans des organisations révolutionnaires et/ou dans le péronisme comme Rafael *Cacho* Perrotta, l'uruguayen Zelmar Michelini, Carlos Ulanovsky, Leopoldo Moreau et Luis Emilio Arana. Selon Seoane (2014), cette publication avait été une tentative significative pour vaincre le sectarisme qui était en train de caractériser la participation politique de l'époque. *Noticias* avait été accusée par Isabel Perón de diffuser une campagne d'action psychologique pour faire apparaître certains faits qui se produisaient isolément comme une instance pré-insurrectionnelle. Sous ce gouvernement, *Noticias* – ensemble à *El Cronista* dirigé par Perrotta et *El Mundo* – publiait les dénonciations du Mouvement de Solidarité avec les Prisonnier.e.s Politiques contre les crimes de la Triple A, l'application croissante des tortures aux prisonnier.e.s politiques et la répression des manifestations populaires. Seoane (2014) a défini ce mouvement comme un instrument de superficie (ou public) de Montoneros.

S'il est bien connu que beaucoup de meubles de cette aile - comme au moins un hamac, les bureaux, la table, les chaises et deux fauteuils – étaient ceux volés aux détenu.e.s disparu.e.s lors de leurs séquestrations, ce que l'on connaît moins de la *Pecera* est qu'elle avait fonctionné de manière coordonnée avec la Direction Générale de Presse et Diffusion du Ministère de Relations Extérieures que j'étudie dans les détails dans le prochain chapitre de cette thèse. En résumant, ce Ministère avait instruit les ambassades argentines à entraver toute enquête sur les violations de DH et à nier, face aux dénonciations, l'existence d'un plan de répression et d'extermination. Il faut noter qu'à l'heure actuelle – c'est-à-dire dans le méga-procès ESMA IV (en cours lors de mon écriture) - le Ministère Public n'a pas qualifié l'obligation de réaliser des tâches journalistiques comme un délit particulier qui permettrait de détacher les détenu.e.s disparu.e.s d'une accusation exclusive pour ces faits (VÁZQUEZ 2017). Détenu.e disparue dans le Casino des Officiers depuis le 26 mars 1978 (jusqu'au 10 janvier 1979) ayant reçu le numéro 090 comme identité du préfet Febres, Lewin (in

ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 52) avait été réveillée pendant sa première nuit dans la *Capucha* par un *Pedro* qui lui avait communiqué que (le lieutenant Schelling surnommé) *Mariano* voulait parler avec elle. Le sous-officier avait donc accompagné Lewin dans la *Pecera* où l'officier lui avait expliqué qu'elle se trouvait dans un camp de récupération dont elle aurait pu sortir en liberté à l'avenir et se réintégrer comme une partie utile à la société. Schelling avait communiqué à Lewin que cette idée dudit processus de récupération avait surgi d'un groupe d'officiers modérés de la Marine qui, d'un côté, regrettait profondément que dans ladite guerre la crème de la jeunesse argentine était morte et qui, de l'autre, pensait que certain.e.s séquestré.e.s sélectionné.e.s auraient pu être sauvé.e.s (*rescatables*). Schelling avait souligné plus d'une fois que cela n'était la philosophie ni de l'ensemble des FFAA ni de la totalité de la Marine, vu qu'il avait affirmé que la norme générale était de ne pas laisser en vie aucun.e détenu.e disparu.e. Après cette introduction, Schelling avait interrogé Lewin par rapport à ses études en l'informant en même temps qu'il était déjà au courant qu'elle pouvait traduire à l'espagnol tant le français que l'anglais. Finalement, Schelling avait assigné Lewin à travailler dans le laboratoire d'audio-visuel dans le *Sótano* où elle a témoigné que l'on avait produit du matériel dit antisubversif pour l'utiliser dans le Centre Pilote de Paris et notamment dans la riposte du PRN à ladite campagne antiargentine en général et de Massera en particulier finalisée à améliorer ces deux images à l'étranger. Lewin a témoigné qu'à travers l'observation des activités quotidiennes était arrivée à la conclusion qu'il existait au sein du Casino des Officiers un projet différent de celui que Schelling lui avait expliqué. D'après elle, outre au simple appui logistique à la répression illégale l'on avait prévu - avant tout dans le bureau de presse de la *Pecera* - d'utiliser la capacité politique et technique de certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s pour former une unité d'appui au groupe politique légal de l'amiral Massera qui les avait visité.e.s dans le CCD pour leur parler de son projet politique social-démocratique. Ainsi Lewin a déclaré, premièrement, que les traductions d'articles sur l'Argentine réalisées par les détenu.e.s disparu.e.s qui travaillaient dans ce lieu sous la supervision du déjà mentionné capitaine de frégate Rolón étaient fournis par le bureau de la Direction de Presse et Diffusion du Ministère des Relations Extérieures où travaillaient des personnes – des détenu.e.s tant disparu.e.s que mis.e.s en liberté et des officiers – étroitement lié.e.s au GT3.3.2. Même selon le détenu disparu qui avait réalisé des tâches d'analyse politique et de production d'information sur l'image de l'Argentine à l'étranger Raúl Lisandro Cubas (in FERNÁNDEZ BARRIO et GONZÁLEZ TIZÓN 2020, 109), l'étroite connexion entre le Ministère de Relations Étrangères et Culte et l'ESMA s'était matérialisée dans la *Pecera* qui avait fonctionné comme une sorte de délégation du bureau de presse étatique en particulier car le GT3.3.2 avait estimé que les fonctionnaires étatiques n'était pas autant compétent.e.s comme leurs séquestré.e.s sélectionné.e.s à non pas tant réaliser le suivi détaillé des dénonciations

européennes contre la dictature mais plutôt à écrire des notes et communiqués de presse, des articles pour la revue officielle du Ministère et des bulletins de la *Radio de Difusión Argentina en el Exterior* qui dépendait du ministère homonyme. Pour cela, les deux télétypes de la *Pecera* avaient été soustraits au Ministère de Relations Étrangères et Culte. Troisièmement, l'ancienne détenue disparue a révélé que vers la fin de 1978, lorsque Massera était déjà passé à la retraite, un petit groupe de détenu.e.s disparu.e.s avait commencé à préparer quotidiennement une revue de presse qu'il envoyait avant huit heures du matin à l'ensemble des bureaux de l'ancien amiral situés dans la rue Cerrito de la Capitale Fédérale. Finalement, Lewin a témoigné qu'à cette époque s'était produit un changement dans la composition des détenu.e.s disparu.e.s qui fréquentaient la *Pecera*. En l'occurrence, en même temps que des membres dudit Staff étaient mis.e.s en liberté, un autre groupe de détenu.e.s disparu.e.s séquestré.e.s récemment – avec lequel.le.s les officiers du GT3.3.2 lui avaient limité les contacts - avait commencé à travailler dans cet espace en dépendant non pas du couple Rolón-Tigre mais du nouvel responsable de la *Pecera* (du 1978 à 1980) Ricardo Miguel *Serpico* ou *Ange* Cavallo répondant au nouvel chef du GT, le capitaine Luis *Abdala* D'Imperio. Détenu disparu dans l'ESMA le 21 août 1979 (jusqu'au 22 février 1980) avec l'épouse Susana Beatriz Leiracha ainsi que membre de l'AEDD, Arturo Osvaldo Barros (in GROUPE DE BOEDO FILMS 2011) a rappelé que même à cette époque, aux détenu.e.s disparu.e.s étaient consignés les journaux de la Capitale Fédérale à deux heures du matin : ceux et celles-ci devaient les taper, photocopier et les synthétiser pour les envoyer aux bureaux publics en relation avec la Marine.

5.3.5. *Capuchita*

Selon le témoignage de l'ancienne militante de Montoneros et l'un.e des fondateur.trice.s d'ANCLA séquestrée le 15 juin 1977 Lila Victoria Pastoriza⁶³², la *Capuchita* – littéralement : le Grenier - était un lieu assez précaire où il y avait 20 couchettes, des cloisons avec des matelas et deux salles d'interrogatoire ou torture ; lorsque les tortionnaires n'était pas en train de *travailler* (une métaphore pour dire : torturer), ces salles étaient utilisées pour faire travailler des détenu.e.s disparu.e.s. Il s'était agi initialement de construire un archive journaliste : Pastoriza avait travaillé avec les journaux (y compris dans la *Pecera*) jusqu'à ce que ses ravisseurs avaient donné à elle et à Calveiro, le 25 octobre 1978, des billets d'avion pour s'exiler à Madrid (Espagne). Les conditions de détention dans la *Capuchita*, où il y avait également un château d'eau, ont été rappelées comme les plus dures par les séquestré.e.s notamment car lesdites boîtes étaient plus étroites desdites cellules de la *Capucha*, les quatre petites fenêtres (situées à 30 cm du sol) étaient barrées et noircies et l'espace était illuminé en permanence par une lumière artificielle. Allongé.e.s et/ou assis.es presque sans bouger, avec des

⁶³² Le mari de Pastoriza, le journaliste Eduardo Jozami, avait été détenu en 1975 et il était resté enfermé - dans les prisons de La Plata, Devoto, Caseros, Rawson et Sierra Chica – pour huit ans.

chaînes aux pieds et les yeux couverts ou encapuchonné.e.s, les détenu.e.s disparu.e.s avaient dû supporter la surpopulation, le manque d'air, le contrôle strict et la cohabitation avec les sessions de torture. La particularité de ces détenu.e.s disparu.e.s était qu'ils et elles avaient été mis.es généralement à la charge du SIN qui, comme le GT3.3.2, les avait forcé.e.s à travailler pour lui. Comme je l'ai déjà mentionné, la Marine avait un État Major composé - comme toutes ses unités - par quatre divisions : Renseignement, Opérations, Personnel et Logistique. Renseignement était l'emplacement de la JEIN d'où dépendait le SIN chargé de collecter l'information. Depuis 1975, cette structure avait commencé à dialoguer avec l'ESMA notamment car la *PLACINTARA* prévoyait que la JEIN devenait l'agence de collecte d'information de la FT3. Autrement dit, la JEIN aurait dû être le Renseignement de l'ESMA (DANDAN 2015c). Tout au long de 1976, le GT3.3 (responsable de la séquestration, de la torture et de la gestion des détenu.e.s disparu.e.s) avait été subordonné au SIN, responsable de la planification des opérations à partir des informations reçues. Cependant, depuis le milieu de 1977, l'UT3.3.2 avait commencé à opérer de manière autonome au GT3.3 et les membres du SIN s'étaient par conséquent créés des espaces à eux car le gouvernement du Renseignement et de l'Information était devenu hors de contrôle.

Au début de 1978 – peut-être à cause de la visite du journaliste anglais du *The Times* Michael Frenchman – les salles de torture de la *Capuchita* avaient été démantelées et lesdit.e.s séquestré.e.s du SIN avaient été transféré.e.s dans la Maison du SIN située au carrefour des rues Thames et Panaméricaine de Villa Adelina (San Isidro, Province de Buenos Aires), également appelée Maison du COARA (Commandement en Chef de la Marine) car elle était justement la résidence officielle de l'amiral Massera. Dans cette *casa-quinta* - douée d'un grand parc, une piscine climatisée, un terrain de golf et un chalet qui avait été démolie en 1983 et signalée en le 9 avril 2015 comme un Site de Mémoire - avait déjà opéré d'après Calveiro, entre juin et octobre 1977, une *patota* (un groupe spécial de séquestration) composée par au moins une douzaine entre officiers, sous-officiers et agent.e.s civil.e.s du SIN. L'on sait par exemple que le 14 juin 1977, le militant de la JP-Zone Nord Fernando Darío Kron et la militante de l'AE de Montoneros Silvia Wikinsky avaient été séquestré.e.s par un groupe de quatre hommes en civil dirigés par D'Imperio et détenu.e.s disparu.e.s dans cette *quinta* (où d'après les deux avait fonctionné le SIN) ; après deux heures de tortures où Wikinsky avait été interrogée sur la description physique de Mario Galli, le couple avait été transféré dans la *Capuchita* de l'ESMA (que les deux ont dit être surveillée outre que par D'Imperio également par des hommes appelés *Fibra*, *Mario*, *Panco* et le *Galicien*⁶³³) et avait commencé à travailler dans l'archive

⁶³³ Dans le méga-procès ESMA III l'on a établi que le capitaine de corvette Pablo Eduardo *Fernando Serra*, *Jorge* ou *Juan García Velasco*, *Francisco Lucio Rioja* et *Hugo Héctor Siffredi* avaient appartenu à la fois au SIN et aux domaines d'Opérations et de Renseignement de l'ESMA.

journalistique en août 1977. Finalement, l'11 février 1978 le couple avait été libéré par D'Imperio et les deux étaient parti.e.s au Pérou. Comme j'ai mentionné au début de ce chapitre, l'ancien officier de la Marine Galli - qui avait commencé à militer dans Montoneros après le soulèvement de 1973 dans l'ESMA - avait été détenu lui aussi dans cette *quinta* de Villa Adelina ensemble à l'épouse enceinte Patricia Flynn et la fille Marianela d'un an et demi. Ensuite, entre juin et août 1977, Galli avait été transféré dans la *Capuchita* de l'ESMA où il avait constitué – d'après Baschetti - un triomphe de D'Imperio notamment car l'organigramme de l'Armée de terre élaboré par ce détenu disparu et consigné au SIN avait été caché au GT3.3.2 jusqu'à ce que le I^{er} Corps de l'Armée de terre eût pris connaissance de cette détention. En l'occurrence, un ami de Galli, le colonel Florentino Díaz Lara avait essayé d'intercéder pour lui sauver la vie à travers de Suárez Mason. Ce faisant, ce général s'était rendu compte que la Marine avait réalisé une opération de séquestration sans son autorisation et pour cela il avait pris contact avec Chamorro. Ce dernier lui avait promis qu'il allait réparer à l'erreur commise : Chamorro avait ainsi su que D'Imperio n'était pas en train de partager les informations du GT du SIN avec son GT. Le jour après, Galli et Flynn avaient été assassiné.e.s. D'autres personnes qui avaient été détenues disparues dans la Maison du SIN avaient été : les sœurs Cristina et Ana Lía Álvarez ainsi que le partenaire de cette dernière, Rodolfo *Toba* Sánchez ; Edgardo Moyano ; Viviana Esther Cohen ; Adolfo Infante ; Gloria Kehoe ; Pastoriza ; et Calveiro. Militante d'abord dans les FAR et ensuite dans Montoneros, cette dernière détenue disparue avait combattu dans la Province de Tucumán. Calveiro avait été séquestrée le 7 mai 1977 - pas loin de chez elle (San Antonio de Padua, Province de Buenos Aires) - par un groupe spécial de l'Aéronautique et détenue disparue dans le CCD nommé « Mansión Seré » ou « Atila » (situé à Castelar et opérant entre 1977 et 1978) d'où elle avait essayé de fuir en sautant par une fenêtre. Ce faisant, Calveiro avait fracturé l'un de ses bras, l'un de ses talons et deux de ses côtes. Après 20 jours sans recevoir des soins médicaux, Calveiro avait été amenée par les militaires à l'Hôpital Aéronautique. En août 1977, elle avait été transférée dans le Commissariat n°4 de Castelar où fonctionnait un autre CCD des Forces Aériennes. En septembre 1977, l'Aviation avait prêté Calveiro au SIN. Elle était ainsi passée à être détenue disparue, entre le 12 septembre et le 17 octobre, dans la *casa-quinta* de Villa Adelina. Calveiro a affirmé qu'en raison des rivalités et de la compétition entre le SIN et l'ESMA, l'information n'était pas toujours partagée entre ces deux entités ou, de moins, pas dans l'immédiat. D'après elle, la Maison du SIN avait eu la fonction d'être une première étape d'interrogatoire, de torture et/ou de cachette de certain.e.s militant.e.s (et par extension de certaines opérations de séquestration) qui étaient par la suite transféré.e.s dans l'ESMA, à savoir un lieu doué de l'infrastructure pour que le SIN pouvait continuer à torturer et surtout assassiner de manière occulte ses détenu.e.s disparu.e.s. En prêtant sa résidence au SIN, Massera aurait ainsi assuré le

développement d'un GT soutenant activement ses ambitions politiques. Finalement, Calveiro a également témoigné d'avoir été, dans la Maison du SIN, interrogée (en citant ses mots) au moyen du dialogue trois fois par Miguel Conde autour de Tucumán. L'ayant ramenée au Commissariat n°4 de Castelar, Conde avait installé une petite table dans la cellule de Calveiro et il avait repris à l'interroger sur les FAR, les relations avec l'Armée de terre et son mari Campiglia. Finalement, Calveiro avait été transférée à l'ESMA où elle avait passé la plupart de l'année 1978 dans la *Capuchita* où D'Imperio l'avait chargée d'étudier la presse en relation au conflit du canal du Beagle (MARTÍNEZ 2010). Connue dans les CCD comme *le Chauve Cortés* - même si son alias de couverture était *Manuel Carames* -, Conde appartenait au Personnel Civil de Renseignement de l'Armée de terre depuis la fin de 1972 et il avait obtenu la catégorie « C-C3 », c'est-à-dire le rôle d'agent secret avec des fonctions opérationnelles (RAGERDORFEN 2018). Cet homme, autrement dit, agissait comme un raccord de l'Armée de terre dans l'ESMA : il participait aux interrogatoires pour ensuite transmettre les informations obtenues à la Centrale de Réunion du Bataillon n°601 avec le but d'être utilisée pour continuer des nouvelles séquestrations, voire homicides⁶³⁴. Ainsi, s'il y avait eu des tentatives de la part des différentes FFASA d'acquiescer du prestige en occultant des informations provenant des activités de renseignement, celles-ci ne peuvent être comprises qu'au sein d'un système finalisé à les partager. Les différentes tranches du procès ESMA ont en effet identifié des personnes qui avaient agi dans ce CCD en qualité de raccord avec le GT3.3.2 comme Raúl Armando *Requin* Cabral, Ernesto Frimón Weber et Juan Carlos Fotea pour la Police Fédérale Argentine et Estrada et Carlos Mario Castellví pour le Commandement de la Marine.

5.3.6. Le circuit répressif de la Marine dans la Zone Nord du Grand Buenos Aires

Comme je l'ai déjà évoqué dans ma description du Casino des Officiers, la Marine avait disposé d'autres structures en dehors non uniquement de ce bâtiment mais aussi du *predio*. Si probablement le plus mentionné par la Littérature a été l'Hôpital Naval, il y avait eu d'autres lieux où les détenu.e.s disparu.e.s avait passé leurs captivités qui avaient donc impliqué l'apparition des détenu.e.s disparu.e.s dans certains autre lieux de la société. Prendre en compte ces autres espaces de captivité signifie donc qu'il faut repenser la frontière entre le CCD (et en particulier l'ESMA) et la société et par-là cesser de concevoir la totalité des détenu.e.s disparu.e.s comme des personnes qui avaient été recluses et isolées physiquement, vu que certaines d'entre elles avaient eu des contacts de durées variables avec des citoyen.ne.s divers comme par exemple les infirmier.e.s de l'Hôpital Naval. Si

⁶³⁴ Conde est l'une des dix personnes poursuivies dans le méga-procès ESMA IV. Plus précisément, il a été inculpé d'avoir été le coauteur de 550 privations illégales de liberté et de 575 impositions de tortures dont neuf suivies de mort ainsi que responsable de vol de 37 bébé (RAGERDORFEN 2018).

dans le chapitre 6, j'étudie la pluralité des lieux de captivités en dehors du Casino des Officiers où avaient été accompagné.e.s de force les militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s choisi.e.s par le GT3.3.2 après leurs séquestrations pour être récupéré.e.s, voire rééduqué.e.s par la soumission à une discipline censé.e.s d'après les ravisseurs assurer leur réintégration utile à la société argentine héritière du PRN (à savoir, conforme au plan politique de l'amiral Massera) comme les visites chez les parents, les sorties en voitures pour signaler les *compañero.a.s* à séquestrer tant dedans qu'en dehors de l'Argentine, le travail dans les bureaux de presse de Massera, dans le Centre Pilote de Paris, dans les agences immobilières du GT3.3.2 ou dans les Ministères et les sorties dudit divertissement dans les restaurants et les discothèques, dans cette dernière section du chapitre 5 j'aimerais rendre compte de certains espaces de captivités qui sont en train dans ces dernières années d'émerger dans la Mémoire de la dernière dictature en général et de la répression dans l'ESMA en particulier comme des entités spécifiques. Qualifiées comme clandestines par le Musée Site de Mémoire ESMA (au moment de mes visites de mars-août 2019), des *casas-quintas* situées principalement dans la Capitale Fédérale et dans le Nord de la Grande Buenos Aires ont été définies comme des lieux de détention ou des couvertures pour le développement d'activités illégales des GT de l'ESMA. Outre à avoir été fréquentées et habitées par une bonne partie de la classe moyenne intellectuelle, Uriarte (1991) a noté que ces deux zones étaient partagées – pour ce qui concernait les opérations répressives – principalement par la Police Fédérale, la Police de la Province de Buenos Aires, le 1^{er} Corps de l'Armée de terre et la Marine.

Dans cette section finale du chapitre 5, je m'occupe de rendre compte notamment de trois⁶³⁵ *casas-quintas* utilisées par le GT3.3.2 comme des lieux de détention certes particuliers mais pas pour autant étrangers ou isolés du fonctionnement du système de répression propre à ce CCD. J'aimerais d'abord rappeler que la détention clandestine pendant la dictature du PRN dans des *casas-quintas* n'a pas été exclusive à la Marine. L'exemple probablement le plus connu est la « Quinta de Funes », c'est-à-dire un CCD qui avait été organisé entre septembre 1977 et janvier 1978 par un groupe spécial composé par des membres du Détachement de Renseignement n°121 du II^{ème} Corps de l'Armée de terre (s'étant occupés jusqu'à ce moment-là du CCD « La Calamita ») dirigé par Leopoldo Galtieri et surveillé par du personnel (en civil) de la Gendarmerie Nationale (CAGNIN 2014). Outre à avoir été le siège d'une presse clandestine avec laquelle l'Armée de terre avait falsifié des brochures de Montoneros, dans cette maison (où l'on avait détenu presque tout le sommet de la Colonne de Rosario de Montoneros) l'on avait élaboré le plan de Renseignement connu comme Opération Mexique dont la finalité avait

⁶³⁵ Dans les témoignages des survivant.e.s à la captivité du GT3.3.2 j'ai rencontré des mentions également à l'existence de *casas-quintas* à Del Viso ou Tortughitas (Province de Buenos Aires) et à La Plata, outre à la Maison du COARA que j'ai mentionné dans la section de ce chapitre dédiée à ladite *Capuchita* du Casino des Officiers de l'ESMA (ADUR, TEBELE et DANDAN 2018).

été la séquestration des membres de la CN exilée de Montoneros⁶³⁶. Les détenu.e.s disparu.e.s dans le CCD « *Quinta de Funes* » - comme par exemple, la militante d'abord des FAR et ensuite de Montoneros Raquel Carolina *María* Ángela Negro séquestrée enceinte de deux géméaux le 2 janvier 1978 ensemble à son fils d'un an et demi Sebastián Álvarez et à son mari Edgar *Tucho* Valenzuela - avaient été transféré.e.s d'abord pour quelques semaines, entre janvier et février 1978, dans le CCD « École Magnasco » (situé dans l'École technique n°288 « Osvaldo Magnasco » de Rosario dirigée par Néstor Bertotti) et ensuite dans la *casa-quinta* de la famille Amelong connue comme « L'Intermédiaire » (située à côté de l'autoroute Rosario-Santa Fe, dans la localité de Timbúes) où ils et elles avaient été tué.e.s. Le seul survivant a été Dri, qui avait été séquestré à Montevideo (Uruguay) à la fin de 1977 et après son passage par les CCD « *Quinta de Funes* », « École Magnasco » et « L'Intermédiaire » avait été transféré à l'ESMA d'où il avait réussi à s'en fuir. Le CCD « *Quinta de Funes* » maintenu par des membres du Détachement de Renseignement n°121 aux ordres du futur président du PRN avait partagée (au moins) deux particularités avec l'une des *casas-quintas* de la Marine que je vais étudier : celle du Général Pacheco. Elles étaient des lieux de captivité qui pourraient à première vue être considérées comme hors de la norme de la captivité de la plupart des détenu.e.s disparu.e.s amené.e.s avec la force par le GT3.3.2, le SIN ou d'autres groupes des FFASA et des Polices (pour mon cas d'étude) à l'ESMA (sous-entendue comme la *Capucha* ou la *Capuchita* du Casino des Officiers) car elles avaient l'apparence d'espace d'assouplissement et même de divertissement. Cela est évident par le vocabulaire *pervers* généralement employé pour résumer, par exemple, le processus d'arrivée dans la *casa-quinta* de Pacheco (le même employé pour rendre compte des visites chez les parents ou les sorties à diner ou en discothèque) : les détenu.e.s disparu.e.s (et même les libéré.e.s) auraient été accompagné.e.s par des membres du GT3.3.2 dans ce lieu pour passer une journée ou une fin de semaine à la piscine, faire un barbecue et bavarder avec leurs proches, d'autres détenu.e.s (disparu.e.s et libéré.e.s) et leur propres surveillants. Le caractère pervers a été employé ici pour indiquer une situation où des personnes en captivité – c'est-à-dire privées de leur liberté - étaient apparemment traitées ou devaient se comporter comme si elles n'étaient pas dans une situation de captivité. Si ce jeu pervers a été généralement adapté dans la Littérature à la stratégie de simulation des détenu.e.s disparu.e.s – en engendrant le sens que la collaboration des détenu.e.s avec l'ennemi avait été en réalité une collaboration avant tout avec ses *compañero.a.s* (solidarité) et/ou soi-même (survie) -, ce terme (simulation) ne rend pas toujours compte à mon avis de l'expérience plus large de crise d'identité que ces ancien.ne.s militant.e.s avaient traversé au moment de créer et performer l'identité du personnage que chaque détenu.e avait façonné pour soi-même dans le réseau socio-spatial complexe qui avait constitué l'ESMA. La prise en considération de l'espace

⁶³⁶ J'analyse cette opération dans le chapitre 6.

de captivité des *casas-quintas* pour analyser les expériences complexes des détenu.e.s disparu.e.s montre à mon avis qu'elles n'avaient pas été dans leur totalité des simples *annexes* de l'ESMA ayant rendus possible la continuité des (mêmes) délits. Cette définition a été donnée dans le cadre du méga-procès ESMA III ainsi que par l'un des procureurs, Guillermo Friele (in ASSOCIATION JUDICIAIRE DE BUENOS AIRES 2015), qui avait défini notamment la Maison du SIN comme un annexe de l'ESMA en se fondant sur le fait que cette *casa-quinta* (n')avait constitué (qu')un espace préalable au transfert des détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA. Le passage par ces lieux avait cependant défini l'identité et donc les relations que chaque détenu.e disparu.e avait eu avec ses ravisseurs. Prendre en compte cela signifie alors qu'il faut assumer une attitude d'ouverture des concepts utilisés jusqu'aujourd'hui pour comprendre le CCD (comme camp), la détention (comme *encierro*) et même le terrorisme d'État et le.a détenu.e disparu.e et accueillir ainsi des nouvelles significations de captivité qui incluent les entrées et les sorties différentes de l'ESMA et une entente de la disparition (forcée) qui va au-delà de l'absence physique de l'espace public des détenu.e.s disparu.e.s. Ainsi, je suis d'accord avec Feld (2019-2020) lorsqu'elle a affirmé que ces *casas-quintas* doivent être entendues comme des éléments qui avaient contribué à construire un système spécifique de captivité, traitement ou tourment notamment car les différentes sorties et entrées des détenu.e.s disparu.e.s de et à l'ESMA avaient répondu aux trois logiques agissant conjointement dans le fonctionnement du CCD : répressive, politique et économique. En suivant Feld (2019-2020), ces logiques n'avaient pas uniquement eu un impact dans l'expérience du petit groupe de détenu.e.s disparu.e.s désigné.e.s pour entrer dans ledit processus de récupération mais également dans la dynamique générale du CCD ainsi que dans d'autres séquestrations et assassinats commis depuis l'ESMA, voire dans le choix de cibles en dehors des cas typiques de la militance comme les disparitions forcées des diplomates Holmberg et Solá.

5.3.6.1. L'Île du Silence

En 1984, Víctor Melchor Basterra avait témoigné à travers du CELS qu'au début de septembre 1979, la plupart des détenu.e.s disparu.e.s enfermés.e.s dans la *Capucha* de l'ESMA avaient été transférés.e.s pendant la nuit jusqu'au rivage du fleuve de La Plata à San Fernando (Province de Buenos Aires) avec un véhicule doté d'une caisse fermée avec des petites fenêtres. Appelée *Swat*, à l'intérieur de ce véhicule – doublé avec des panneaux acoustiques - il y avait deux civières colloquées sur les côtés et un système de communication avec l'extérieur. Ces détenu.e.s disparu.e.s avaient été fait monter – toujours fers aux pieds, menottés.e.s et encagoulés.e.s - sur une bateau qui après trois heures était arrivé sur une île du Delta. Pour tout le mois de septembre, les détenu.e.s disparu.e.s avaient été logés.e.s sur des matelas humides dans la partie inférieure d'une maison sur pilotis en mauvais état : le sol était en terre battue couvert du nylon, il n'y avait pas de ventilation malgré la chaleur et les détenu.e.s

disparu.e.s s'étaient forcé.e.s à boire l'eau pas potable du petit bain à côté de leur « chambre » ; tou.te.s les détenu.e.s disparu.e.s étaient tombé.e.s malades. Les gardiens dormaient en revanche dans une chambre en haut avec le sol de bois. Le chef de cette opération avait été le capitaine de corvette et chef d'Opération du GT3.3.2 *le Chinois* ou *Bayou Sosa*. Basterra a également informé qu'une fois, afin de se laver, il avait été amené de cette petite maison où il était logé à une maison plus grande, située 200 mètres plus loin. Ici étaient logé.e.s les officiers du GT et aussi des détenu.e.s disparu.e.s plus ancien.ne.s comme Telma Jara de Cabezas, qui avait été chargé de cuisiner pour toutes les personnes de l'île. Comme je l'analyse plus en détail dans le prochain chapitre, ce transfert de détenu.e.s disparu.e.s en dehors de l'ESMA a été expliqué et analysé avant tout comme une manœuvre d'occultation des crimes de lèse humanité du GT qui ne peut pas se comprendre si l'on ne prend pas en considération l'arrivée de la CIDH dans la Capitale Fédérale. Parmi les visites prévues par cet organisme de DH, il y avait également celle de l'ESMA et notamment du Casino des Officiers qui depuis mars 1979 avait été transformé afin de ne plus coïncider avec les descriptions et les dénonciations (entre autres) des détenu.e.s disparu.e.s réapparu.e.s ainsi que des organismes de DH au sein et en dehors de l'Argentine (comme par exemple *Familiares* ou les organisations de solidarité formées autour des militant.e.s exilé.e.s) et de l'ANCLA. Finalement, en octobre 1979, ces détenu.e.s disparu.e.s dans l'île du Silence avaient fait.e.s retourner à l'ESMA grâce à une opération nocturne dirigée par Febres.

Si dans le méga-procès ESMA III l'on a déterminé l'existence de cette maison, le 7 septembre 2019 a eu lieu la signalisation comme Site de Mémoire (n°214) de la *Quinta* « Le Silence » qualifiée comme CCD pendant la dernière dictature, c'est-à-dire après la publication en 2005 de Verbitsky de *El Silencio. De Paulo VI a Bergoglio. Las relaciones secretas de la Iglesia con la ESMA* (Sudamericana) et les premières deux inspections judiciaires de l'île (respectivement en 2013 et en 2015) avec les survivant.e.s Víctor Fatala, Leonardo Fermín *Bichi* Martínez, Carlos *Quique* Muñoz, Alfredo *Touron* Ayala, Barros, Leiracha, Ángel Strazzeri et les Lucila et José Bigatti (fil.le.s de Mario Bigatti) ainsi que la journaliste Marisa González qui avait réussi à localiser l'île. Ces deux événements ont été important car, premièrement, l'on a rendu compte que la Marine avait bénéficié de l'aide de l'Église catholique vu que cette *casa-quinta*, avant d'être vendue au GT3, était une propriété ecclésiastique et le lieu habituel de récréation du cardinal-archevêque de la Capitale Fédérale, Grasselli ; deuxièmement, l'inspection de l'île permis à González de rester en contact avec un groupe de survivant.e.s de l'ESMA qui sont en même temps des membres de l'AEDD (Furkman⁶³⁷, Lordkipandise, Carlos Loza et Barros) qui ont lutté de différentes façons pour élargir la

⁶³⁷ L'ancien membre de Montoneros Furkman avait été séquestré le 18 novembre 1978 et il était resté en captivité dans l'ESMA jusqu'à 1982. Après sa mort en 2017, Lordkipandise a créé en 2019 la Rencontre Militant *Cachito* Furkman.

compréhension du fonctionnement de l'ESMA et notamment de sa dimension répressive complexe. Troisièmement, l'on a pu rendre compte que sur l'île du Silence étaient arrivés trois groupes différents, dans des moments divers. La narration *supra* de Basterra a fait en particulier référence uniquement au troisième groupe, appelé *Los Capucha* au sein duquel avaient été inclus.e également les survivant.e.s Barros, Leiracha et Norma Cristina Cozzi (la nièce de Jara qui avait été séquestrée avec son mari Héctor Eduardo Piccini le 24 août 1979 et libérée ensemble à celui-ci, Barros et Leiracha le 22 février 1980) et les disparu.e.s Nora Irene *Mariana* Wolfson, Enrique *le Gros Quito* ou *Ramón Ardeti*, María Elsa *la Petite* ou *la Galloise* Martínez, *la Negrita* Villafior, *Pepe* Hassán, *Ida la Tante Irene* Adad et Fernando Brodsky. Avant, deux autres groupes de détenu.e.s disparu.e.s avaient été amenés par le GT3.3.2 à la *Quinta* « Le Silence ». Le premier, parti au début de 1979, avait été appelé *La Perrada* (littéralement : ensemble de chiens ; familièrement : action vil ou déloyale) et il était composé entre autres par le charpentier Fermín *le Gallois* Luna, le maître d'œuvre principal *Oncle* Vasallo, l'architecte *le Gros* Bigatti et les militants du MVP Ayala et Leonardo Martínez détenus disparus dans l'ESMA depuis, respectivement, le 17 et le 18 septembre 1977. Sans être informé.e.s par leurs ravisseurs du pourquoi, ces détenus disparus avaient été forcés à réaliser plusieurs arrangements comme réparer le toit et le quai, renfoncer les pilotis, changer les toilettes et repeindre deux maisons : l'une grande et l'autre petite. Ce groupe était resté en captivité pour presque une année sur cette île et, au moment où le groupe provenant de la *Capucha* était arrivé, il avait fait retour à l'ESMA où il avait reçu l'ordre de détruire certaines parties du Casino des Officiers. Pendant ce large temps de captivité, Leonardo Martínez (in RODRÍGUEZ 2019) a rappelé un épisode bizarre qu'il avait dû vivre : un samedi, lorsqu'il était dans un bar-magasin où les Verts (les jeunes cadets de l'ESMA qui avaient travaillé comme des gardes des détenu.e.s disparu.e.s) l'amenaient de temps en temps, le propriétaire avait affirmé que la nuit il y avait une fête dans un club ; les Verts s'étaient enthousiasmés et ils avaient décidé de prêter des vêtements à ce détenu disparu et de l'amener avec eux à la fête où ils lui avaient même payé des cocktails. L'ancien détenu disparu a rappelé qu'un photographe qui avait cru que ces garçons étaient des habitants les avait pris en photo pendant qu'ils s'embrassaient et dansaient au milieu de cet événement populaire.

Les détenu.e.s disparu.e.s du deuxième groupe qui avaient été transférés de l'ESMA dans la maison grande de l'île « Le Silence » avaient eux aussi soumis à des travaux forcés. Parmi ces détenus disparus il y avait Furkman, Lorkipanidse, Muñoz et Strazzeri qui a rappelé (in RODRÍGUEZ 2019) d'avoir cuisiné une marmelade d'oranges avec le détenu disparu *le Vieux* Tito que les Verts leur avaient volée. Verbitsky (2005) a informé que ce groupe formé par des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération étaient arrivé.e.s à l'embarcadère de l'île comme une bande d'étudiant.e.s, sur un autobus de la Marine ; ils et elles avaient été ramené.e.s à l'ESMA le 2

ou le 3 octobre 1979. Leur captivité dans la maison grande (en contact radiophonique permanent avec l'ESMA) était rythmée par un programme quotidien : le réveil à sept heures du matin ; le petit-déjeuner ; et l'acheminement à leurs postes du travail. Si les détenues disparues avaient été chargée de nettoyer la maison grande et de préparer à manger, les gardes avaient donné aux détenus disparus des machettes avec lesquelles ils avaient dû ouvrir un chemin au milieu de la brousse. Sous le contrôle du capitaine de vaisseau Horacio Estrada et du lieutenant Fernando *Quasimodo* ou *Bosse* Peyón, les gardes coupaient les peupliers avec des tronçonneuses et les détenus disparus traînaient les troncs jusqu'à la rive du fleuve où un bateau passait pour les charger. Les détenus disparus étaient également chargé.e.s de recueillir des feuilles de *Phormium*, d'où l'on tire le sisal, une fibre végétale avec laquelle ces militaires avaient réussi à faire un business. Similairement à l'anecdote rappelé par Leonardo Martínez, Verbitsky (2005) a noté que la captivité des détenu.e.s disparu.e.s avait inclus aussi des *moments de loisir* avec leurs ravisseurs. Par exemple lorsque Muñoz et Lorkipanidse avaient été invités par l'officier médecin Carlos Octavio *Tommy* Capdevilla et le sous-officier *Pablo le Blanc* à une partie de pêche jusqu'à la confluence du Paraná-Mini dans la Fleuve de la Plata ou lorsque Peyón avait organisé un volley opposant lesdit.e.s subversif.ve.s avec lesdits réguliers.

5.3.6.2. Les *casas-quintas* de Don Torcuato et de Général Pacheco

Le 22 octobre 2018, ensemble à l'avocat Ariel Noli, Lordkipanidse a indiqué dans le Procès ESMA IV l'adresse de la Villa Capucha, c'est-à-dire la *casa-quinta* située dans la localité de Don Torcuato (1325, rue General Ricchieri, Province de Buenos Aires) où avaient été détenus les prêtres jésuites Yorio et Jalics du 23 mai jusqu'au 23 octobre 1976 lorsqu'ils avaient été drogués et conduits avec un hélicoptère dans un terrain marécageux dans la zone de Cañuelas (Province de Buenos Aires) où ils s'étaient réveillés⁶³⁸. En suivant Diego Adur, Fernando Tebele et Dandan (2018), dans ce lieu – que Lordkipanidse a qualifié comme l'un de quatre satellites du circuit de la Marine - il n'y avait pas eu beaucoup de mouvement ; cependant, parfois, des officiers du GT3.3.2 se réunissaient. Les achats étaient effectués par les gens de la maison et tantôt arrivait un camion avec des provisions. Yorio et Jalics avaient été enfermés dans une mezzanine surveillée par un groupe de quatre gardes (en total huit) qui, certains soirs, avaient appelé des femmes pour passer la nuit : au téléphone ils avaient donné l'adresse. Dans cette *casa-quinta* il semblerait que personne n'avait été torturé, même si d'autres détenu.e.s disparu.e.s – trois ou quatre d'après Yorio - étaient passé.e.s par là. L'un de ces autres détenu.e.s était l'ancien *colimba* de l'ESMA Aníbal Carlos Prado Mariña qui avait été séquestré pendant son jour de repos, le 13 juillet 1976, par le GT3.3.2 qui croyait qu'il était impliqué dans la planification d'un attentat avec autre cinq *colimbas*. L'11 septembre 2013, il l'avait témoigné dans le

⁶³⁸ D'après Verbitsky (2005), Yorio et Jalics avaient été dénoncés à la Marine par Bergoglio et remis en liberté grâce à l'intervention de Mignone et à l'intercession du Vatican, après que Grasselli et Tortolo avaient diffusé la nouvelle de leurs morts.

méga-procès ESMA III alors que García Romero avait témoigné l'existence de cette *casa-quinta* déjà dans le méga-procès ESMA II. Dans cette maison, l'ancienne détenue disparue avait vu pour la première fois Acosta (qui s'était présenté comme le *Capitaine Arriaga*) ainsi que Pernías et Whamond. Romero García a plus précisément raconté (in ADUR, TEBELE et DANDAN 2018) que des membres du GT3.3.2 l'avaient faite assoir avec d'autres détenu.e.s disparu.e.s à une table *comme si de rien n'était* et que de la bonne nourriture avait été servie par des Verts, c'est-à-dire les mêmes personnes qui battaient les détenu.e.s disparu.e.s au sein de l'ESMA. En fin de journée, les ravisseurs avaient remis les menottes aux détenu.e.s disparu.e.s et ils les avaient ramené.e.s dans une voiture au Casino des Officiers. Romero García a spécifié qu'elle avait voulu narrer cet épisode car il exprime d'après elle la caractéristique que le fonctionnement du CCD de l'ESMA avait eu jusqu'à la fin : la coexistence de la brutalité avec la perversion. Il est intéressant de noter qu'également Alejandra Éboli, l'ancienne fille du responsable de la Logistique du GT3.3.2 en 1979 Rodríguez, a témoigné (in *Retaguardia*, le 25 octobre 2018 in ADUR, TEBELE et DANDAN 2018) que, pendant les fins de semaine de 1979 et 1980, son père amenait *perversement* sa famille dans cette *casa-quinta* avec piscine où elle avait même vu une fois l'amiral Massera. Autrement dit, tant Romero García qu'Éboli ont mis en exergue le climat pervers – *comme si tout était normal* – caractérisant la transformation dissimulée d'une maison conçue communément pour passer des brèves vacances, se divertir, relaxer et évader de la quotidienneté stressante en un lieu de captivité.

Le terme de perversion a été également utilisé par Lordkipandise afin d'essayer de décrire l'expérience d'un groupe de détenu.e.s disparu.e.s de l'ESMA qui avait été amené pendant des fins de semaine à une *casa-quinta* avec ses ravisseurs pour *passer la journée* (MAYER 2020). Avec *La Retaguardia* et les survivant.e.s de l'ESMA Blanca La Betty García et Liliana Pellegrino, Lordkipandise a réussi à localiser la *quinta* de 3649, rue Lugones, à savoir la dernière maison opérative du circuit répressif de la Marine dans la Zone Nord de la Grande Buenos Aires connue comme la *Quinta* de Général Pacheco (Tigre, Province de Buenos Aires) située dans le quartier Ricardo Rojas⁶³⁹ (TEBELE 2020). Cette *casa-quinta* avait déjà été dénoncée par Basterra dans plusieurs déclarations, entre autres dans le Procès aux Juntas et les quatre tranches du méga-procès ESMA ; Basterra croyait qu'elle était située dans la zone de Pacheco notamment car il se rappelait que devant il y avait l'usine Ford. Dans cette maison placée (à cette époque-là) au milieu d'un terrain vague (même si la rue était goudronnée et y passait le bus n°60) des détenu.e.s tant disparu.e.s qu'en liberté vigilée y avaient donc passé des journées en profitant supposément de tout ce qu'elle offrait *en compagnie* de (au moins) Cavallo, Adolfo Miguel Gerónimo Donda Tiguel, Peyón, Sosa et Julio

⁶³⁹ Il est peut-être intéressant de remarquer que la résidence à laquelle l'amiral Massera avait été assigné était dans cette zone-ci, dans le Partido de Tigre.

Tortue Fernández (MEYER 2020). Cette *casa-quinta* ressemblait en effet à un quartier privé du moment où elle était composée d'une maison, une piscine en forme de L, une table de billard, un comptoir, quatre dortoirs, deux salles de bain, un *quincho*, un court de tennis, un barbecue et un four à bois. Lorkipanidse a rappelé qu'un jour de février de 1980, lorsqu'il était détenu dans l'ESMA, il avait été l'accompagnant obligé de Cavallo dans la voiture qui avait roulé jusqu'à la maison de sa mère dans le quartier Once de la Capitale Fédérale. Celle-ci était suivie par une autre voiture où il y avait dedans le détenu disparu Alejandro Firpo ainsi que son épouse, la détenue en liberté vigilée García et leur enfant de trois ans. Comme il avait été le cas pour Firpo, Lorkipanidse avait été accompagné à chercher Pellegrino - son épouse (jusqu'à 1989) en liberté vigilée depuis avril 1979 - et leurs deux enfants María Victoria (trois ans) et Rodolfo (un an). Ce dernier avait déjà été séquestré dans l'ESMA avec son père. Le plan était d'aller partager des moments prétendument heureux – de loisir - dans cette *quinta* que le couple avait déjà visité au moins en septembre 1979 où les deux avaient constaté que la maison avait été meublée avec leur téléviseur, leur réfrigérateur et leur lit de bébé que le couple a estimé avoir été volés très probablement par le GT3.3.2 au moment de leurs propres séquestrations en novembre 1978. Outre à ces deux couples, le GT3.3.2 avait amené dans cette maison également Lucía Deon et son fils, Daniel Oviedo, Muñoz, Bastera et Wolfson. Cette dernière avait été séquestrée le 9 août 1979 dans une opération entêtée par le membre du GT3.3.2 Miguel Enrique Goyo Clements provenant du Service d'Hydrographie Navale. Bastera a témoigné dans le Procès aux Juntas (in ÁLVAREZ 2018, 60) la violence sexuelle que cette femme avait soufferte dans l'ESMA : elle avait été violée dans la *Capucha* par deux gardes – Sergio et Sebastián – au début d'août 1979. Cette violence sexuelle avait été sujet de discussion parmi les gardiens car Sosa, en apprenant du viol, avait fait faire l'ordre fermé⁶⁴⁰ à toute la brigade à laquelle les deux violeurs appartenaient. Bastera avait finalement témoigné qu'à la suite de cet épisode, Wolfson avait été déplacée de la *Capucha* à la *Pecera* où elle avait travaillé pour et sous le contrôle du GT3.3.2. Dans la visite de février 1980, Lorkipanidse avait aussi vu pour la dernière fois le Groupe Villafior qui était précédemment passé par la *quinta* « Le Silence ». Ce groupe était composé par les membres de cette famille - Josefina *Negríta* Villafior (une militante des FAP-PB ainsi que dirigeante de la Fédération Graphique de Buenos Aires), son mari José Luis Hassán, son frère Raimundo Aníbal Villafior (qui avait milité dans la RP et l'ARP avant de devenir le dirigeant des FAP) et sa belle-sœur María Elsa Martínez Garreiro - et par des militant.e.s très proches à cette famille notamment pour avoir (continué) à militer dans les FAP et/ou PB Enrique Néstor *le Gros Ramón* Ardeti (séquestré le

⁶⁴⁰ L'*orden cerrado* instruit le personnel militaire sur comment bouger en formant une unité cohésive en situation de non-combat. Dans les forces armées, l'instruction d'ordre fermé, avec ses deux objectifs, est la première que les soldats reçoivent : elle enseigne d'un côté les bases du déplacement des troupes, et de l'autre elle les introduit dans le domaine de l'obéissance et de la subordination aux commandes nécessaire pour être intégrés dans une unité militaire. Une fois complétée cette instruction, les soldats reçoivent les instructions de combat.

6 août 1979), Basterra (séquestré le 10 août 1979), Juan Carlos *Pepe* Anzorena (le collaborateur de la revue *Cloche de bois* de Basterra séquestré le 12 août 1979), Juan Carlos José *le Vieux Tomas* ou *Diego* Chiaravalle (séquestré le 14 août 1979), Fernando Rubén *Nando* Brodsky⁶⁴¹ (séquestré le 14 août 1979), Lepíscopo et le cadre de Montoneros Hugo Alberto *Manolo* ou *la Plaque* Palmeiro (détenu le 16 novembre 1979) qui selon Baschetti avait participé à l'attaque de Montoneros contre l'ESMA pendant le Mondial de Football de 1978. À l'exclusion du neveu de la fondatrice des Mères de la Place de Mai (Azucena Villaflor, séquestrée et tuée par le GT3.3.2 en 1977) Raimundo Villaflor qui avait été assassiné par le GT3.3.2 entêté par D'Imperio quatre jours après sa séquestration du 4 août 1979, les autres avaient été maintenu.e.s en vie jusqu'à février-mars 1980 et inséré.e.s dans ledit processus de récupération. Autrement dit, avec le Groupe Villaflor, D'Imperio avait mis en captivité un groupe de militant.e.s des FAP dont le GT3.3.2 d'Acosta avait déjà capturé, le 18 septembre 1978, l'un de ses anciens dirigeant.e.s éclairé.e.s, Jorge *le Turque* Caffatti⁶⁴². Basterra et Ana María Testa ont rappelé que lorsqu'il s'était produit le métaphorique transfert du Groupe Villaflor, les détenu.e.s disparu.e.s de l'ESMA avaient été fait.e.s sortir pour quatre jours avec l'excuse qu'il s'agissait de *jours de repos*. Le seul à la fois détenu disparu et survivant qui était resté dans le Casino des Officiers – et plus précisément dans le *Sótano* - avait été Basterra. Concrètement, Testa (in VALES 2003) avait été amenée par Cavallo dans une ferme que les parents d'une autre ancienne détenue disparue de l'ESMA libérée en janvier 1980, Cristina Aldini, avaient loué à San Miguel (Province de Buenos Aires). Ce responsable lui avait dit qu'il l'avait déplacée là-bas pour dix jours afin de la sauver car les autorités du GT3.3.2 avaient changé et ils étaient partagés quant à la décision si la tuer ou pas. En effet, Lanzón avait substitué à mi-février 1980 D'Imperio à la direction de ce groupe spécial. Des témoignages ont finalement rapporté d'avoir vu dans cette *casa-quinta* de Général Pacheco également la militante des TEI Silvia Beatriz María *Victoria* Dameri. Exilée en Suisse en 1977 avec son mari Orlando Antonio *Carlos* Ruiz et ensuite transféré.e.s à Cuba en 1979, les deux cadres de Montoneros avaient décidé au début de 1980 de rentrer en Argentine avec la Contre-offensive. Le couple avait été arrêté en mai 1980 entre l'actuelle Ciudad de l'Este, Foz de Iguacu et Iguazú par l'Armée de terre du Paraguay qui l'avait consigné, dans le cadre de l'Organisation Condor, aux autorités argentines avec leurs deux enfants : Marcelo (quatre ans) et María de las Victorias (trois ans). La mère et les deux enfants avaient été amené.e.s à la *casa-quinta* de Général Pacheco alors que Ruiz avait été enfermé dans l'ESMA. Ces deux combattant.e.s de Montoneros avaient été accusé.e.s d'être impliqué.e.s dans l'attentat commis le 9 novembre 1979 contre Alemann. Celui-ci avait par la

⁶⁴¹ Verbitsky (2005) a rappelé que la mère de Brodsky, la sculptrice Sara Silberg, avait réussi à obtenir un rendez-vous - à travers l'ancien ministre de la Défense péroniste Angel Federico Robledo - en octobre 1979 avec l'amiral Massera qui l'avait informée que son fils était protégé mais qu'elle ne devait pas le dire publiquement car il l'aurait nié.

⁶⁴² Voir les chapitres 3 et 6 de cette thèse.

suite été invité par la Marine au Casino des Officiers de l'ESMA afin d'assister et/ou diriger les sessions de torture contre Ruiz. Enceinte de cinq mois, Dameri avait été en revanche torturé par Peyón, le préfet Juan Antonio *Piranha* Azic et Carlos *Juan Levier* Carella sous les ordres du nouvel et dernier directeur du GT3.3.2 connu avec le surnom *Capitaine Horacio Guratti*. En suivant le témoignage de Basterra (CELS 1984), accompagné par le remplacement d'officiers et sous-officiers fournissant leurs services au GT3.3.2 y compris celui du 23 janvier 1980 du directeur de l'ESMA José Antonio (ou Ricardo) *Cavalier* Supisiche (ou Supisich) par le capitaine de vaisseau dur et inflexible Edgardo Aroldo *Vague* Otero (jusqu'au 26 décembre 1980), ce changement – qui avait coïncidé avec le déploiement de la répression militaire à l'encontre des Contre-offensives de Montoneros - avait comporté un durcissement évident dans le traitement des détenu.e.s disparu.e.s et dans plusieurs décisions comme celle d'envoyer de manière permanente dans la *Capucha* certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s qui avaient travaillé jusqu'à ce moment-là dans la *Pecera*. Ce fut le cas du Groupe Villaflor que le GT avait finalement décidé d'assassiner entièrement, à l'exclusion de Basterra. En août 1980, Dameri – *assistée* par Capdevilla et Wolfson - avait accouché dans *La Huevera* sa bébé qu'elle avait appelé Laura. Villani (in TEBELE 2020) croit d'avoir vu Wolfson avec cette bébé - et peut-être avec les deux autres fil.le.s de Dameri - dans la *casa-quinta* de Pacheco. Ce qu'il est certain c'est que Laura avait été finalement approprié par Azic, c'est-à-dire le même officier qui s'était auparavant approprié de Victoria Donda⁶⁴³. Pour ce qui avait été l'expérience de captivité des autres deux enfants de Dameri, l'on sait que les deux avaient été abandonné.e.s à la fin de 1980 : l'un dans la Casa Cuna de Córdoba et l'autre sur la porte du Sanatorium des Enfants de Rosario. Marcelo a été adopté par la famille Heinzmann ; en août 1990, les analyses immunogénétiques faite en février 1989 en collaboration avec les Grands-Mères de la Place de Mai avaient confirmé que le jeune était Marcelo Ruiz Dameri. Finalement, il a décidé de continuer à vivre avec sa famille adoptive et de rester en contact avec sa famille biologique. María de las Victorias avait réalisé ses analyses en décembre 1999 après avoir vu des photos de certains enfants de disparu.e.s publiées sur un journal ; le jour après avoir reçu les résultats, c'est-à-dire le 5 janvier 2000, elle avait rencontré son frère dans le siège des Grands-Mères de la Place de Mai.

⁶⁴³ Voir le chapitre 1 pour plus de détail sur l'appropriation de Victoria et Eva Daniela Donda.

Chapitre 6 : Ledit processus de récupération des militantes de Montoneros détenues disparues

Selon Risler (2018, 102), dans ses *Documents Basiques*, la Junte Militaire avait prévu trois moments de développement du régime dont la durée de chacun n'avait pas été antérieurement définie. Cela avait par conséquent octroyé au régime l'ambiguïté et l'incertitude nécessaire à justifier l'extension et la permanence de ces étapes. La première phase avait eu comme objectif primaire l'assomption du contrôle tant des pouvoirs publics et des organismes étatiques que de la citoyenneté à travers ledit rétablissement de l'image de l'autorité et ladite définition précise de l'ennemi.e à combattre. Risler (2018, 279) a soutenu que les figures de la population et de l'ennemi.e avaient changé progressivement entre 1966 et 1976. De la qualification d'une population en danger (où la fonction des FFAA avait consisté à lui octroyer l'information et la sécurité face au déploiement des opérations armées) l'on était passé à l'identification d'une population signalée comme une menace à cause de la possibilité d'appuyer ladite action subversive et, par conséquent, objet de suspect permanent de la part des FFAA et cible privilégiée de censure, contrôle et répression. De même, le déplacement de ladite subversion aux grands espaces urbains avait impliqué une ampliation de la lutte contre ladite subversion à cause principalement de l'identification d'un.e dit.e ennemi.e irrégulier.e (indéfini.e, difficile à identifier) mêlé.e parmi les habitant.e.s des villes⁶⁴⁴. Cette première phase, Risler (2018, 103) l'a localisée comme temporellement prédominante entre 1975 et 1977 et elle l'a nommée, en raison de la stratégie communicationnelle adoptée par le régime, Processus de Gagner la Guerre. Dans cette étape où, selon Risler (2018, 105), l'agir du PRN avait été majoritairement lié au déploiement de l'offensive contra-subversive, l'action psychologique⁶⁴⁵ dirigée par le PEN et développée par des

⁶⁴⁴ Par rapport à cette première phase du régime civique-militaire, Risler (2018, 212) a remarqué une tendance de la propagande officielle et officieuse diffusant des informations et des descriptions des activités contre ladite subversion à employer des métaphores biologiste et médicales qui, traitant la Nation comme un organisme vivant, caractérisait ladite subversion comme une virus ou une maladie qui devait être prévenue, éliminée et extirpée. D'après le PRN et ses allié.e.s, il fallait autrement dit appliquer un traitement de prévention à toute la population (potentielle réceptrice tant de ladite pathologie sociale que dudit traitement) pour éviter quelque propagation ou renaissance ultérieure et vaincre finalement une absurde guerre de contagion (RISLER 2018, 229-230). Très diffusée avait été la métaphore du vaccin comme un soldat protégeant la santé des enfants : ce jeu de mots et images associait les FFAA au soin du corps de la Nation siégé par l'agent pathogène dit subversif ; un ennemi.e, autrement dit, déshumanisé (TAYLOR 1997).

⁶⁴⁵ Les procédures d'action psychologique avaient été régulées par une série de décrets et de dispositions militaires élaborées entre 1975 et 1981 comme, entre autres, l'*Ordre partiel 405/76 (Restauration de juridictions et adéquate organisation pour intensifier les opérations contre la subversion)* de mai 1976, l'*Instruction de lutte contre les éléments subversifs RC-9-1* d'août 1976, les *Opérations contre les éléments subversifs RC-9-1* et les *Instructions pour les opérations de Sécurité RE-10-51* de décembre 1976 ou la *Directive du Commandant en Chef de l'Armée de terre n°504/77 (Continuation de l'offensive contre la subversion pendant la période 1977/78)* d'avril 1977. Elles avaient été émises pour coordonner les responsables, les délais et les moyens d'exécution et elles étaient orientées à protéger les valeurs de la culture occidentale et chrétienne, à consolider l'être national.e et à lutter contre les idéologies étrangères menées par lesdit.e.s ennemi.e.s. subversif.ve.s affectant la moral et les bonnes coutumes argentines. Outre à un CD avec les règlements sur les opérations psychologiques, les procédures antisubversives, les techniques et les stratégies de combat lui étant parvenu de l'Armée de terre en 2010, Risler (2018, 19-20 et 33) a mentionné comme sources pour étudier l'action psychologique du PRN les livres (édités par la maison d'édition du *Círculo Militar*, à savoir une institution sportive, culturelle et de loisir fondée comme un club en 1880 pour l'utilisation des familles des officiers des FFAA qui au début de son existence diffusait des publications provenant d'Europe et des États-Unis avec l'objectif d'améliorer les niveaux professionnel, culturel et social de la famille militaire) écrits par le colonel Jorge Heriberto Poli, c'est-à-dire l'un des principaux investigateur et idéologue de l'action psychologique: *Acción psicológica, arma de paz y de guerra* (Biblioteca del Oficial, 1958), *Comunicación social* (1979) et *Estrategia psicosocial* (1979). Poli – qui pendant la période de la dernière dictature avait occupé la charge d'assesseur dans le Secrétariat d'Information Publique dépendant du PEN - avait

assesseurs (un psychologue, un sociologue, un politologue et un technique de la Publicité désignés par l'Armée de terre) envers la population avait recherché à obtenir les appuis dans la lutte contre ladite subversion premièrement des membres des FFAA (afin de réaliser sa cohésion et accroître sa morale), secondairement de la citoyenneté civile et troisièmement contre l'ennemi.e dit.e subversif.ve. Risler (2018, 30) a développé dans ses études l'action psychologique déployée envers la citoyenneté et les médias de communication en remarquant pourtant qu'il demeure non résolu le développement d'une approche abordant la question de comment ce type de procédures avaient été exécutées à travers des opérations clandestines répondant à des intérêts conjoncturels des Forces comme les opérations élaborées à l'initiative de l'amiral Massera dans le CCD de l'ESMA. Dans ce chapitre, je vais justement étudier comment l'action psychologique avait traversé l'ESMA, en rendant premièrement compte de sa production (également) au sein du circuit clandestin de l'ESMA et d'une manière particulière du GT3.3.2 de définir l'ennemi.e à combattre ou plus précisément à récupérer ; secondairement, je vais analyser tant la (contestée et complexe) cohésion des FFAA et en particulier de la Marine (que j'ai commencé à étudier dans le chapitre 5) ainsi que la manière dont en particulier Massera avait essayé d'accroître la morale de cette Force face aux citoyen.ne.s ainsi qu'aux ennemi.e.s détenu.e.s disparu.e.s sélectionné.e.s comme récupérables.

En déplaçant au second plan l'action militaire par rapport à l'action du gouvernement, le deuxième moment du régime prévu dans les *Documents Básiques* avait concerné la réorganisation institutionnelle. Le but était d'atteindre une situation de sécurité, l'ordre légal, l'efficacité administrative et la prospérité économique (RISLER 2018, 102). Concrètement, les objectifs avaient été selon Risler (2018, 107) de créer dans la citoyenneté des attitudes favorables, de la convaincre de l'importance des actions militaires dans le maintien de l'ordre et de la sécurité et donc, en même temps, de projeter une image de cohésion et d'efficacité opérationnelle des FFAA au sein du pays et à l'étranger. Le but ultime de cette étape avait donc été l'adhésion de la citoyenneté aux objectifs politiques du PRN (RISLER 2018, 233). Finalement, dans la troisième étape de consolidation, le PRN avait prévu de transférer progressivement les responsabilités de gouvernement à des groupes civiles

identifié la propagande comme l'un des principaux éléments techniques. Parmi l'ensemble de mécanismes ayant répondu à l'action psychologique, Risler (2018, 14) a donc rendu premièrement compte des avis de propagandes officielles du régime (propagande graphique et audiovisuelle avec des fins publiques) et de la propagande officieuses (les propagandes élaborées par les secteurs civils et notamment par les agences de publicité et d'étude de marché, par les journalistes de *La Nación*, *Clarín*, *La Razón*, *Gente*, *Siete Días* et d'autres revues et journaux ainsi que par les ecclésiastiques) qui s'étaient caractérisées par l'utilisation d'un langage belliqueux (RISLER 2018, 219-220), menaçant et/ou de glorification de l'agir des forces répressives et de sécurité, par l'emploi d'un ton impératif pour se diriger au public et par un répertoire d'images sélectionnées ayant formé une fabrique propageant des sens, des valeurs et des narratives connexes au discours du régime militaire depuis différents lieux d'énonciation (RISLER 2018, 183-184). La thèse de Risler est que, lues dans son ensemble, ces éléments-ci avaient structuré un contre-discours (un sens commun public qui n'avait pas constitué un bloc homogène mais qui était traversé par des médiations et des intérêts différents) qui avait fonctionné comme une réponse critique et de censure de certains imaginaires prégnants dans la jeunesse des années 1960 et 1970 : le chemin socialiste comme alternative au système d'oppression capitaliste, le changement et la participation politique comme des valeurs fondamentales, les mouvements féministes comme des espaces pour l'organisation et la libération des femmes, la rébellion de la jeunesse comme l'un des principaux moteurs de la transformation sociale, culturelle et politique.

pour qu'ils pouvaient graduellement participer à la politique du pays (RISLER 2018, 102). Ces deux moments ont été regroupés par Risler (2018, 103) car, dans cette grande phase entamée en 1977 qu'elle a appelé Processus de Gagner la Paix⁶⁴⁶ – c'est-à-dire lorsque le PRN avait considéré qu'il avait gagné le combat contre les organisations de guérilla –, la chercheuse a rencontré une forte interpellation à la population avec le but d'obtenir non uniquement l'appui à l'agir des FFAA mais également et surtout la participation active dans la réalisation des objectifs établis par le PRN dont avait été démarqué la normalisation d'organismes et institutions de plusieurs domaines comme l'industriel, l'éducationnel, le religieux et celui des quartiers. D'après Risler (2018, 232), la première des deux stratégies discursives hégémoniques lancées à la population avait essayé de réguler les valeurs, les attitudes et les comportements en interpellant de manière individuelle le et ladite citoyenne de bonne volonté. À proprement parler, ce dispositif d'interpellation idéologique avait convoqué les personnes selon des secteurs différents⁶⁴⁷ pour les placer dans un rôle spécifique et leur clarifier ce que l'on s'attendait d'elles ou, en termes du PRN, ce que chacun.e depuis sa place devait faire pour contribuer à forger la Nation du futur. Si en particulier ladite jeune femme travailleuse était censée esquivier les dangers dont elle était saisie (RISLER 2018, 234 et 241), en termes générales les individus devaient s'acquitter de leurs droits – et notamment le droit de vivre ou de préserver la vie – et des obligations annexes (générés les deux par la liberté, comme avait informé la campagne officielle mise en circulation entre décembre 1977 et mars 1978) afin de parvenir à un changement de mentalité. La propagande officielle et officieuse avait interpellé les citoyen.ne.s à assumer leur responsabilité individuelle, à défendre le rôle de la famille comme première éducatrice et à modifier leur manière de penser par rapport au contexte social, économique et politique du présent. L'idée était que, afin de Gagner la Paix, les Argentin.e.s devaient faire preuve de *Foi, confiance et espoir* dans la Patrie qui jaillissait et était en train de se développer. Encouragé.e.s à cultiver un regard optimiste, ces individus (dans leur rôle de consommateur.trice.s, travailleur.se.s et entrepreneur.se.s) avaient été – par les campagnes officielles *Un changement de mentalité* diffusée entre décembre 1979 et mars 1980 et la suivante *Oui, l'Argentine marche !* – encouragés à adopter des attitudes et des comportements actifs et positifs face à l'inflation, la récession économique et la crise financière ; les citoyen.ne.s de bonne volonté devaient saisir l'occasion offerte par cet État qui ni suffoquait

⁶⁴⁶ Il faut préciser que les deux processus localisés temporellement selon leur degré de prééminence par Risler (2018, 103) de Gagner la Guerre et de Gagner la Paix s'étaient présentés de manière articulée. Risler a précisé qu'en s'appuyant et retro-alimentant mutuellement, ils avaient organisé tant la répression pour maintenir le pouvoir que le consensus et l'appui social légitime pour le rendre acceptable. Par ces appellatifs, Risler (2018, 277-278) a voulu souligner que l'action psychologique locale argentine s'était caractérisée comme offensive et défensive, disponible pour les temps de paix et de guerre et orientée vers une *population* qui, pour des fins stratégiques, avait été différenciée entre un public interne (ses forces armées) et un public externe (les forces ennemies élues comme les cibles des procédures militaires et la population affectée par le développement de celles-ci).

⁶⁴⁷ Les professionnel.le.s avaient été convoqué.e.s à travailler de façon éthique ; les employé.e.s public.que.s étaient censé.e.s travailler avec diligence et honnêteté ; les étudiant.e.s étaient encouragé.e.s à profiter des possibilités qui leur étaient offertes ; Le père de famille était responsable de la formation morale et spirituelle de la famille ; les éducateur.trice.s devaient prendre soin de leur prédications (RISLER 2018, 234-235).

l'initiative privée ni interférait dans la décision de vivre en liberté dans une démocratie dite authentique (RISLER 2018, 239-240). En même temps, le PRN avait précisé que les personnes qui improvisaient ou ne planifiaient pas le travail, les sceptiques, les plaignant.e.s et les personnes qui saluaient ceux et celles qui gagnaient des avantages de l'engagement et la responsabilité des autres - avec leurs attitudes négatives - contrevenaient à la marche du processus (de réorganisation nationale) et étaient accusé.e.s de nuire à tout le monde (RISLER 2018, 249).

La seconde stratégie communicationnelle du PRN avait été déployée au niveau collectif autour de la recherche (ou construction) de la cohésion des citoyen.ne.s dans un *Nous, les Argentin.e.s* défini comme la contrepartie d'un.e *Autre* caractérisé.e comme une menace à la souveraineté nationale. Tou.te.s les citoyen.ne.s étaient exhorté.e.s à participer de manière responsable (lire : s'insérer dans les objectifs disposés par la Junte Militaire) pour refonder et défendre la Nation en prenant la paix comme un objectif permanent. Si le PRN avait généralement recherché un consensus plus tacite que fervent (LUCIANI 2019) et - pour le dire en termes de Massera (1979, 99 et 102) – il avait encouragé la citoyenneté à exprimer son désaccord en paix en lui demandant de faire preuve d'une discipline de silence pour le bien de la Nation (la préservation de l'exercice du pouvoir autoritaire), Risler (2018, 231) a expliqué que la mobilisation nationale avait été propulsée par le PRN – outre que pendant la Coupe du monde de football - face aux critiques étrangères de violation des DH et aux menaces de guerre et d'ingérences étrangères dans la politique intérieure du pays. La dimension politique productive de ladite territorialisation de la répression (ou le consensus antisubversif) avait été favorisé par la publication d'articles, livres et manuels scolaires contraires au renouvellement disciplinaire entamé dans les années 1960 avec la géographie marxiste. Les chercheur.se.s de la Société Argentine d'Études Géographiques⁶⁴⁸ avaient en particulier recréé et diffusé le mythe (au sens d'utilisation et abus politique de la Géographie, l'Histoire et des Sciences Sociales) d'une Argentine premièrement lésée par ledit démembrement de la Vice-royauté du Río de la Plata (RODRÍGUEZ 2014, 108). Il fallait, d'après cette orientation, que les Argentin.e.s gagnassent une conscience territoriale. Fondant un nationalisme territorial, ce récit avait argumenté que la Défense de la Nation - liée à un territoire conçu comme antécédent à l'État (expansionniste donc par nature) et légitimement hérité par l'Argentine – était indispensable par rapport aux États à la fois proches et adversaires. L'illusion nostalgique d'une unité originale (la naturalisation de l'ordre politique et social) construite comme perdue et à récupérer ainsi que constituée par une richesse spirituelle caractérisant depuis toujours le peuple (mythique et anhistorique) argentin - correspondant à la fois à l'âge d'or de l'Indépendance et

⁶⁴⁸ Dans son étude du recueil de 19 articles titré *La géographie et l'histoire dans l'identité nationale* compilé par le nationaliste catholique et professeur titulaire de la Faculté d'Architecture et Urbanisme Patricio Horacio Randle (publié en 1981 par l'Association pour la promotion d'Études Territoriales et Environnementales), Laura Graciela Rodríguez (2014) a expliqué que depuis la seconde moitié du XX^{ème} siècle, la Société Argentine d'Études Géographiques, jouissant d'un capital scientifique institutionnalisé, s'était positionnée en faveur d'une idée belliqueuse de la frontière et du territoire.

à une vision idéalisée de l'Occident chrétien – avait engendré un espace fermé qui devait être protégé de toute forme de pénétration (FILC 1997, 45). Par exemple, entre le 6 et le 10 novembre 1979, le PRN avait célébré ladite Conquête du désert (entendue comme la récupération en 1879 des territoires censés être hérités par l'Argentine mais qui avaient été dits temporairement dans les mains des sauvages, des étranger.e.s et des indien.ne.s païen.ne.s chilien.ne.s) du général Julio Argentino Roca dans la Province de Río Negro. Les militaires avaient ainsi continué à éduquer la population argentine à l'idée de l'ennemi.e chilien.ne déjà diffusée dans les écoles (RISLER 2018, 264) et les médias (BORRELLI 2008) pour obtenir l'appui pour faire la guerre contre le Chili et revendiquer la souveraineté territoriale et maritime du Canal du Beagle. Ce conflit n'a presque pas été étudié dans l'Histoire Récente Argentine ; dans la Littérature consultée pour écrire cette thèse, cette guerre est toujours apparue en relation à la stratégie de Massera pour accroître son pouvoir politique, voire pour occuper de l'espace et du temps dans l'agenda de Videla avec des questions épineuses (URIARTE 1991 ; BORRELLI 2008 ; RISLER 2018). Le 18 avril 1977, la reine de la Grande Bretagne (en tant qu'arbitre désigné déjà en mai 1902 et confirmé par le gouvernement de Lanusse en 1971) Élisabeth II avait signé la sentence arrêtée à Genève le 18 février 1977 établissant que les trois îles litigieuses (Picton, Nueva et Lennox) devaient être attribuées au Chili en vertu du traité de délimitation du 23 juillet 1881. Le gouvernement du PRN avait décidé de méconnaître la décision en soulevant, en outre, des nouvelles difficultés à propos des îles plus au Sud sur lesquelles l'arbitrage de la sentence n'avait pas porté. Les FFAA avaient depuis ce moment intensifié la pression militaire sur le Chili en élaborant finalement l'Opération Souveraineté qui – mise en place pendant la nuit entre le 21 et le 22 décembre 1978 - avait impliqué l'occupation des îles par les Bataillon n°3, 4 et 5 d'Infanterie de la Marine et prévu l'avancée sur le territoire continental divisé en parties du Chili⁶⁴⁹. Dans l'entretemps, la Marine avait préparé les *Instructions Politiques Particulières pour la Zone Australe pour l'Étape Postérieure à l'Exécution d'Actes de Souveraineté dans les Îles En Litige*, plus de 4'000 Chilien.ne.s résidant.e.s en Argentine avaient été expulsé.e.s du pays et la presse avait accompagné et accru le climat de guerre dont l'une des expressions avait été la vigie en armes tenue à Ushuaia par l'amiral Massera (1979, 93-95) qui – en terminant son discours avec son slogan récurrent *Subordination et valeur !* - avait décrété la fin de l'époque de l'Argentine perdante. Finalement, le Saint-Siège avait accepté de servir d'intermédiaire entre le Chili et l'Argentine en empêchant le commencement de la guerre. Loin de proposer une analyse détaillée de ce conflit, dans ce chapitre j'aborde la conception de souveraineté nationale qui avait porté Massera dans la société argentine avec son projet politique et qui avait généré

⁶⁴⁹ Le II^{ème} Corps dirigé par Galtieri avait eu la mission de protéger la frontière du nord avec le Brésil ; le III^{ème} Corps dirigé par Menéndez devait procéder à la conquête, depuis Mendoza, des alentours de Santiago du Chili et si possible également Valparaiso ; au V^{ème} Corps dirigé par Vaquer l'on avait assigné l'occupation, depuis Santa Cruz, de Puerto Natales et Punta Arena pour ensuite appuyer le III^{ème} Corps devant avancer, depuis Puyehue, vers la zone centrale du Chili.

un consensus lui ayant permis d'accroître son capital culturel, symbolique et politique. Comme j'ai entamé à argumenter dans le chapitre 5, la stratégie de Massera de se distinguer des autres membres des FFAA en se construisant une image de militaire intellectuel pour devenir le protagoniste de la sortie politique du régime militaire n'a pas encore suscité beaucoup d'intérêt dans la Littérature en raison probablement de son échec politique postérieur. Pourtant, dans le cadre de l'étude de la violence sexuelle perpétrée à l'encontre des militantes de Montoneros détenues disparues dans l'ESMA, la construction de cette distinction culturelle de la Marine de l'Armée de terre a été faite valoir avec le propos de déqualifier les dénonciations de violence sexuelle contre les officiers de cette Force et les transformer en relations sexuelles consentante et/ou premièrement caractérisées par le sentiment d'amour tant des officiers de la Marine que des anciennes détenues disparues concernées. Dans sa théorisation de la formation de la conscience maritime, Massera avait octroyé à l'éducation des Marins une qualité morale transcendante. Ce faisant, il avait également attribué aux marins un pouvoir formateur censé en particulier bien canaliser les énergies des Argentin.e.s pour créer à futur une Argentine gagnante au niveau international. Ce pouvoir créateur était, plus en particulier, censé civiliser aux valeurs occidentales et chrétiennes ses futur.e.s citoyen.ne.s. La création dudit processus de récupération de certain.e.s militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s au sein du CCD organisé par le GT3.3.2 appuyant activement la leadership politique (et notamment une future candidature à la présidence) de l'amiral Massera peut et doit être lu à mon avis en relation à ces ambitions politiques générales du PRN et particulières de l'amiral Massera de refonder l'Argentine dont un changement des mentalités préalable avait été estimé nécessaire tant par le PRN que par Massera. Comme j'ai déjà commencé à noter dans le chapitre 5, outre à avoir précisé que le sens de grandeur (auquel devaient être formé.e.s tou.te.s les Argentin.e.s) devait s'exprimer également dans la politique extérieure pour que l'Argentine pouvait finalement intervenir dans l'Histoire Universelle et accomplir sa destinée de Nation libre, grande et souveraine (en rechassant les juges étranger.e.s des décisions internes) et que la renaissance économique ne pouvait se produire que comme une partie et une conséquence d'un changement de mentalité, Massera (1979, 64 ; ma traduction) avait dit croire en deux dimensions de la vocation humaniste du PRN en général et de la Marine en particulier : premièrement, à « L'incorporation de la femme aux commandements actifs du pays, en se procurant à elle-même l'espace culturel et politique auquel elle a droit pour son intelligence et sa sensibilité ; secondairement, l'amiral avait dit croire dans le fait qu'également « Les personnes qui se sont trompées et ensuite repenties ont une place dans l'Argentine que nous rêvons, et également pour celles-ci nous sommes en train de fonder à nouveau la Patrie, dont l'expression est le Projet National. » Sur les raisons de l'existence dudit Staff de l'ESMA travaillant dans la *Pecera* sous la direction et le contrôle de l'officier de Renseignement du GT3.3.2 (subordonné à Acosta) Rolón, les

témoins de l'ESMA ont raconté qu'il a été une entité voulue par ledit processus de récupération de Massera visant à racheter d'un côté l'image négative de l'Argentine surtout en Europe et de l'autre certain.e.s séquestré.e.s afin de les réintégrer aux dites valeurs occidentales et chrétiennes. En termes d'Acosta (à savoir le membre du GT3.3.2 qui rapportait directement à Massera) avec cette tâche rééducatrice, l'ESMA était devenue *La Sorbonne de l'anti-subversion* qui ne se limitait pas à détruire les ennemi.e.s comme les autres FFASA car elle s'occupait également de les reconvertir. L'exploitation depuis 1976 des détenu.e.s disparu.e.s comme main d'œuvre hautement qualifiée s'était donc connectée – (au moins) depuis 1977 – à des objectifs (au moins) politiques nationales et internationales ainsi que culturels et moraux car le GT3.3.2 avait prétendu en même temps modifier les idéologies et les valeurs des militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s de façon à que leur dite récupération avait été également une tentative de rééducation préalable à leur réinsertion utile à la société. D'une certaine manière, dans l'ESMA, le GT3.3.2 avait essayé de résoudre le problème théorisé par Massera (1979, 90) du désaccord total de la jeunesse ou sa rupture par rapport à la sagesse de – certain.e.s - adultes⁶⁵⁰ : il avait en effet annoncé son intention de récupérer pour les Argentin.e.s de l'Occident - désorienté.e.s et mélancoliques mais aussi dynamiques et créateur.trice.s - la validité d'idées fondamentales et immuables qui auraient permis en particulier aux jeunes universitaires de s'enthousiasmer avec le pays, vu que d'après l'amiral la République ne leur avait jamais permis de bien s'incorporer dans ses structures. D'après Massera (1979, 61), en particulier les jeunes « Pour savoir quoi faire [pour le futur de l'Argentine], ils et elles [devaient] d'abord savoir en quoi croire » en évitant ainsi de s'engager (comme autrefois) en des chemins mauvais et faire en sorte que *cette fois-ci l'Argentine gagnera* : « Nous croyons que, pour réorganiser le pays, il faut commencer avec un examen de conscience et réorganiser nos propres attitudes, car personne n'a le droit à diriger ou à participer à une expérience aussi véritablement natale comme celle-ci sans avoir révisé de manière critique ses habitudes précédentes par rapport à la Nation. » Si dans la Mémoire il y a un consensus explicite sur l'échec de ce plan politique de Massera, il a été pourtant prouvé – d'abord par Longoni (2007) et ensuite par le mappage des associations de la Mémoire que j'ai réalisé dans la première partie de cette thèse - que le champ de la Mémoire du terrorisme d'État a été structuré sur les effets de ce plan et notamment sur les spectres de ladite récupération (dans ses formes de la collaboration, trahison et simulation) qui hantent les catégories mémorielles du *desaparecido* et même de la *desaparecida* née dans la bataille féministe pour rendre visible la violence sexuelle perpétrée dans les CCD tant dans le domaine juridique que dans celui littéraire et académique. Dans ce dernier chapitre, j'essaie donc d'essayer de comprendre comme ce projet conçu et exécuté au sein de la Marine appuyant la politique de Massera avait fonctionné au sein et depuis l'ESMA (ou mieux : comment ce

⁶⁵⁰ Voir l'analyse du concept de climat de l'époque dans la partie II de cette thèse.

projet avait traversé, organisé et conditionné le fonctionnement de cet espace et donc les relations entre les ravisseurs et les détenu.e.s disparu.e.s) au lieu de prétendre de nier son efficacité. Mon effort implique donc une étude dé-constructif des cadrages des expériences de captivité et notamment celles définies par les officiers du GT3.3.2 dans les Tribunaux comme des relations sexuelles consentantes et/ou caractérisée par le sentiment d'amour réciproque. J'ai pu noter – dans la première partie ainsi que dans le chapitre 5 – que la négation de ces (interprétés par le GT3.3.2 comme) succès dudit processus de récupération a pris des formes variées dont j'ai commencé à en analyser deux : la célébration de la résistance dans l'ESMA (et plus généralement dans les prisons et dans les CCD) aux dépens d'une compréhension plus large de l'agentivité des détenues disparues en conditions limites et la négation absolue ou de la possibilité de consentement ou d'amour dans les contacts sexuels qui avaient eu lieu entre ravisseurs et détenues disparues. Ainsi, j'estime que l'affirmation de l'échec du plan politique de Massera (même dans son côté implicite : sa non prise en considération lors d'analyser le fonctionnement, les traitements, voire les expériences de captivité dans l'ESMA) revient au sens derridien (1993) dans les manières par lesquelles l'on a réduit au silence mais aussi dans les manières par lesquelles l'on a fait parler certaines dimensions des captivités des militantes de Montoneros détenues disparues dans l'ESMA inséré.e.s dans ledit processus de récupération.

6.1. Des ressources humaines disponibles

Face aux pressions pour les accusations concernant tant les violations des DH (notamment des États-Unis de Carter, mais également d'autres pays européens comme la France) que les conséquences de sa politique économique, la Junte Militaire avait élaboré et diffusé l'*Acta établissant les bases politiques des FFAA* pour le PRN du 19 décembre 1979 (in RISLER 2018, 114-115) où il avait commencé à convoquer la citoyenneté à un dialogue politique en l'encourageant à agir avec patriotisme, loyauté, abnégation et désintéret pour une unité nationale devant se manifester dans l'intégration spirituelle des membres de la Nation, la conception chrétienne de la vie, le respect des traditions et les valeurs de Liberté, Justice et Solidarité. Pour mettre en place une action psychologique efficiente, la réglementation du PRN avait déjà postulé la nécessité de contrôler les moyens de communication étant donné qu'il était contreproductif qu'ils délivrassent des informations (estimées) fausses ou tendancieuses pouvant affecter négativement l'opinion publique (RISLER 2018, 110). Après la victoire du Mondial de Football en 1978 - ayant constitué l'un des moments d'identification presque automatique et de cohésion émotionnelle maximale au sein de l'Argentine autour du *Nous* construit depuis l'argentinité footballistique, de rue et festive (TAYLOR 1997) en même temps qu'il avait généré une forte réaction de dénonciation à la dictature depuis l'Europe des Européen.ne.s (FRANCO 2008, 192-193) -, la propagande du PRN avait redoublé son appellation

aux valeurs patriotiques et surtout à la défense de l'argentinité et de la souveraineté⁶⁵¹ (RISLER 2018, 255). Pour ce qui avait concerné la stratégie de l'action civique - dont l'objectif avait été la fomentation de la liaison entre les FFAA et les citoyen.ne.s -, le PRN s'était engagé à développer des opérations orientées à améliorer les conditions et la qualité de vie des habitant.e.s des quartiers ainsi que des zones éloignées des centres urbains afin de se gagner leur adhésion, appui et participation comme par exemple l'installation de réseaux d'eau, cloaques et lumière ainsi que la construction de centres de santé et d'éducation (RISLER 2018, 118), l'éradication des dites écoles ranch et la donation de nourriture et de matériaux de construction (LVOVICH et RODRÍGUEZ 2010)⁶⁵². Pour ce faire, en 1977 le PRN avait prévu la réalisation d'un recensement de la population afin de connaître les problèmes affectant la communauté et proposer par la suite des solutions y compris localiser ladite activité subversive dans les quartiers et affaiblir l'appui des sympathisant.e.s à cette dernière. Déjà à la fin de 1976, Videla avait (par exemple) entrepris un voyage dans le Grand Chaco Argentin⁶⁵³ où il avait reconnu que le PRN devait s'engager pour résoudre le problème de la pauvreté de cette région qui avait été encadrée comme un vide de l'Argentine affecté par l'immigration brésilienne⁶⁵⁴ et paraguayenne⁶⁵⁵. Videla avait dès lors expliqué que, en accord avec la Constitution, la présence d'étranger.e.s (voisin.e.s) ne dérangeait pas l'Argentine tant que ces personnes pouvaient être caractérisées comme de bonne volonté, c'est-à-dire des personnes qui étaient entrées honnêtement en Argentine (à savoir) pour travailler conformément au progrès du pays en additionnant leurs efforts et acceptant les lois de cohabitation dictées par les habitant.e.s (nationaux.les). Le Président avait rappelé que l'Argentine avait autrefois reçu généreusement un courant d'immigration européenne de laquelle elle ne se repentait pas. En effet, le 1^{er} février 1978 lors de la célébration du Centenaire de

⁶⁵¹ Des courts publicitaires sur la thématique de la souveraineté avaient été diffusés en 1979. Tous ces vidéos terminaient avec la phrase « Souveraineté Nationale. C'est vous qui la rendez possible ». Voir des exemples : <https://www.youtube.com/watch?v=yj3TpkCpNHc>, <https://www.youtube.com/watch?v=PhUKXD5d4BY> et <https://www.youtube.com/watch?v=Hp61f19iitU> (consultés le 25 janvier 2020). Le Secrétariat de Tourisme encourageait les citoyen.ne.s à passer l'été au sein du pays car celle-ci était vue également comme l'une des formes de « défendre la souveraineté » (RISLER 2018, 266).

⁶⁵² En Argentine, l'on nomme *escuelas rancho* les écoles qui sont localisées dans des zones inhospitalières, éloignées des centres urbains et construites en pisé. Ces écoles de peu d'élèves étaient desservies généralement par un.e seul.e professeur.e qui enseignait à tous les niveaux. Elles manquaient de matériel scolaire ainsi que d'infrastructure. Le matériel pour réparer et construire était fourni par la Gendarmerie Nationale, le Ministère de l'Éducation ainsi que par des agent.e.s privé.e.s (LVOVICH et RODRÍGUEZ 2010).

⁶⁵³ La région géographique du Grand Chaco concerne les territoires des Républiques d'Argentine, Bolivie et Paraguay. Le Grand Chaco Argentin comprend les Provinces du Chaco, Formosa, nord-est de Santiago del Estero, nord de Santa Fe et sud-est de Salta et de Tucumán.

⁶⁵⁴ Parmi l'ensemble d'actions que les civil.e.s et les militaires avaient organisé spécifiquement pour les provinces de frontière, Laura Graciela Rodríguez (2017, 61) a remarqué que la Province de Misiones avait reçu la plus grande attention à cause de sa situation limitrophe avec le Brésil, sujet - lui aussi comme le Chili - d'une hypothèse de conflit territorial. La chercheuse a expliqué que dans la Province de Misiones, considérée comme une victime des stratégies du Brésil, le PRN avait estimé nécessaire de renforcer l'éducation nationaliste en même temps qu'elle cherchait à résoudre une partie des problèmes de cette région. La conviction était que la population de cette Province continuait à augmenter à cause de la migration brésilienne concernant d'un côté l'exode des agriculteur.trice.s et de l'autre lesdit.e.s migrant.e.s pauvres qui avaient été déplacé.e.s par le processus de mécanisation des exploitations paysannes (RODRÍGUEZ 2017, 62). Le problème, d'après le PRN, dans ladite frontière sèche de Misiones était que des nombreux.ses brésilien.ne.s s'installaient *clandestinement* dans le territoire argentin et étaient accusé.e.s de piller la richesse forestière. Cela était perçu comme très dangereux en raison de ladite situation de surpopulation du Brésil.

⁶⁵⁵ Dans la Province de Formosa arrivaient des continents importants de récoltant.e.s paraguayen.ne.s de coton qui étaient ramassé.e.s par les propriétaires dans les établissements des ports de Clorinda, Pilcomayo, Formosa et Herradura (SALAMANCA 2015, 163).

l'immigration italienne dans le Chaco, le PRN avait fêté - outre à l'apport de l'Armée de terre et l'évangélisation de l'Église pour incorporer les indigènes et les terres dépeuplées à ladite civilisation - *l'Action civilisatrice de la colonisation agricole menée par les immigré.e.s italien.ne.s*. Malgré l'éloge aux anciennes politiques de peuplement – en l'occurrence à la Campagne (pour conquérir et rendre productif au moyen de la colonisation) du Désert du Chaco - qui aurait résout un problème de l'époque, Videla avait affirmé que ce n'était pas de cette forme-ci que le PRN s'était proposé d'arranger la question. Pendant la visite à la Province de Formosa du 5 octobre 1976 (lors du premier anniversaire de l'attaque au Régiment d'Infanterie du Mont n°29 de Montoneros), Videla avait assisté à l'inauguration des nouveaux bâtiment de Radio-Télévision et l'étage de transmissions située à huit kilomètres de la ville de Formosa conçu pour contrecarrer, d'après le Directeur de Communication de cette Province, l'incidence qui avaient les canaux étrangers et en particulier le canal de Paraguay qui était en train d'affecter les coutumes et les valeurs du territoire argentin. Cette dernière construction, qui avait permis au gouvernement argentin de tripler la puissance (radiale) paraguayenne, s'était dressé dans le quartier Namqom⁶⁵⁶. Carlos Salamanca (2015, 167 et 174) a rappelé que pour s'approprier des trois hectares pour instaurer l'antenne et vaincre la bataille pour la souveraineté nationale, le PRN avait réalisé une opération où plusieurs indigènes avaient été blessé.e.s ; ensuite, en 1982, le gouvernement avait réalisé dans ce quartier un programme de logement pour 90 familles, un réseau électrique, une église évangélique, une école, un centre de santé et un institut d'études supérieures. À l'occasion de la célébration de la fondation de cette colonie de peuplement, cinq couples avaient dû se marier (car le concubinat n'était plus permis) et tout le monde avait dû embrasser le pavillon national en réactualisant ainsi la conquête militaire du Chaco à la fin du XIX^{ème} siècle. D'après Salamanca (2015, 160), le PRN s'était proposé de rencontrer et produire dans cette région du Chaco l'antécédent épique pour sa bataille pour la défense de la souveraineté nationale en recourant à des politiques de production de l'espace et d'aménagement du territoire diverses. Avec le propos de consolider lesdites valeurs nationales dans la géographie et de territorialiser la communauté nationale qu'il imaginait, le PRN avait développé un programme de (ré)nomination des lieux en imposant des noms étroitement liés à l'Histoire de la Nation et de la Province tant dans le Secteur Antarctique Argentin que dans la région du Chaco ainsi qu'il avait habilité la réalisation d'actes commémoratifs permettant l'articulation entre les sites (présentés comme) nouveaux et le calendrier des rituels nationaux⁶⁵⁷. Le PRN avait, en outre, développé des

⁶⁵⁶ Les visites de Videla dans le Grand Chaco Argentin en 1976 peuvent être regardées in <https://www.youtube.com/watch?v=mk6VlNjxu7g> (Province de Misiones) et <https://www.youtube.com/watch?v=iXP9j48j6cg> (Province de Formosa). Le Centenaire des premier.e.s immigré.e.s italien.ne.s dans le Chaco de 1978 est disponible in <https://www.youtube.com/watch?v=7OVTCHJPDDs>. Tous ces registrations ont été consultées le 29 janvier 2020.

⁶⁵⁷ Si le Ministère de Défense avait assigné 400 toponymes à des lieux du « Secteur Antarctique Argentin » en 1978, le gouvernement de la Province de Formosa du général Juan Carlos Colombo (1976-1981), avec le Décret n°3138 de 1977, avait modifié les noms de 86 villages et parages avec le propos de mettre en relief le rôle de premier plan des militaires (et donc leur courage, bravoure et honneur)

politiques de peuplement à travers l'attribution de terres du domaine public et le développement d'agglomérations destinés à des personnes avec « Enracinement prouvé dans le pays, adhésion à ses institutions et à ses symboles nationaux ainsi qu'une moralité reconnue. » (art.10 de la Loi n°21900 du 30 octobre 1978 in SALAMANCA 2015, 165 ; ma traduction) En particulier dans la Province du Chaco - sous le gouvernement du général de brigade Antonio Facundo Serrano – l'action de refondation morale et étique de la Province avait été qualifiée comme une véritable seconde colonisation de l'Impénétrable⁶⁵⁸. Afin d'atteindre le but économique général de croissance harmonique de l'économie du Chaco et obtenir une augmentation de la richesse, le Processus de Réorganisation (agraire) du Chaco avait prévu d'incorporer environ 4'000'000 hectares de terres vierges à l'apparat productif par la facilitation de l'achat de terres domaniales par le secteur privé producteur (nommée Campagne de l'Ouest⁶⁵⁹) ainsi que de récupérer et/ou améliorer les terres de baisse ou risquée exploitation (nommées *Bajos submeridionales*⁶⁶⁰), en affirmant par-là une politique nationale d'expansion des frontières agricoles (BAGENETA 2014, 14). À l'occasion du Centenaire de la ville de Resistencia, le 2 février 1978, l'on avait cogné le slogan *Chaco le peut* avec lequel l'on avait fait référence à la mission de civiliser ou coloniser définitivement la forêt de l'Impénétrable et ses habitant.e.s à travers une (dite) intégration pacifique à la culture argentine du creuset des races, voire le déboisement et la destruction des sens et des formes d'organisation populaire paysanne afin d'approfondir le modèle de développement extractiviste en s'appropriant (privatisant) des propriétés communautaires (SALAMANCA 2015, 166 et 176). Salamanca (2015, 173) a précisé que l'objectif du PRN n'avait pas été l'annihilation ou l'expulsion totale ou définitive des *indios* mais le réglage du territoire et de ces sujets au productivisme paternaliste. En l'occurrence, les Qom de El Desaguadero,

dans la « création de la Nation », la guerre de la Triple Alliance, la conquête du Chaco et le « combat contre la subversion » (SALAMANCA 2015, 161-162). Salamanca (2015, 162) a donné l'exemple de l'incorporation du « 19 mars », c'est-à-dire la date de l'attaque au fortin Yunká (aujourd'hui Fortín Sargentino primero Leyes) en 1919 où presque 15 personnes avaient été tuées. Cet attaque était significatif notamment car l'on était persuadé de la soumission militaire définitive des indigènes. Les pilagá avaient été faussement accusé.e.s de ce soulèvement et pour cela ces personnes avaient été persécutées, assassinées et massacrées. Ces violences avaient été réactualisées en 1947 avec la massacre de Rincón Bomba de la part de la Gendarmerie (MAPELMAN 2010). Si avec la transition démocratique la Loi n°422 de 1984 avait rendu aux villages ses noms antérieurs au décret n°3138, Salamanca (2015, 163) a affirmé que les deux noms continuent à coexister en rendant compte des différents territoires superposés.

⁶⁵⁸ En Argentine, l'on appelle *El Impenetrable* une région vierge de 6'000'000 hectares située au nord-ouest de la Province du Chaco et qui comprend également des parties des Provinces de Salta, Santiago del Estero et Formosa (Chaco occidental).

⁶⁵⁹ La Campagne de l'Ouest avait été lancée le 6 août 1976 lors de la visite du Président Videla à la Province de Chaco et elle se dirigeait notamment aux familles des colons en excluant explicitement du Processus de Réorganisation Agraire lesdit.e.s délinquant.e.s subversif.ve.s et lesdit.e.s corrompu.e.s. Si les colons du Chaco et ses fil.le.s avaient obtenu des avantages dans la vente des terres, la loi provinciale n°2.040 - qui avait créé le Régime des Terres Domaniales - définissait dans son troisième paragraphe « Les Intrus » comme quelconque occupant.e des terres domaniales n'ayant pas reçu l'autorisation de l'Institut de Colonisation de la Province considéré comme un secteur prioritaire et stratégique par le PRN notamment car l'Impénétrable était un espace dans lequel l'on soupçonnait la présence desdit.e.s subversif.ve.s. Une procédure administrative spéciale avait organisée l'expulsion de ces occupant.e.s illégaux.les grâce aux actions de l'Escadron du Mont (créé *ad hoc*) dépendant de l'Unité Régionale IV^{ème} de la Police de la Province (BAGENETA 2014). Lors de sa visite à la Province de Formosa en 1976, le Président Videla avait participé à une cérémonie où il avait remis des titres de propriété pour un total de 100'000 hectares de terres domaniales (SALAMANCA 2015, 168).

⁶⁶⁰ La région des *Bajos submeridionales* – qui comptait en 1977 environ 10 millions d'hectares et comprenait les Provinces de Santa Fe (50%), Chaco (30%) et Santiago del Estero (20%) - se caractérise par l'alternance entre des périodes de grandes pluies et d'autres périodes de grande sécheresse. En raison de la salinité des sols, tant les sécheresses que les inondations sont souffertes brusquement. Autrement dit, l'on ne peut pas garantir l'utilisation agricole de cette région (BAGENETA 2014).

Pampa del Indio, Fortín Lavalle et Misión Laishí avaient reçus des militaires des tracteurs, outils et semences. Dans la plupart de colonies de peuplement avaient été créées des associations et des commissions d'amélioration de la productivité. Le 23 septembre 1978, avec la présence de Videla, avait été fondée la capitale de l'Impénétrable, symbole et début de la Campagne de l'Ouest qui avait été appelée Fort Espoir et dont le but avait été de préparer le terrain à ladite conquête pacifique.

En suivant Risler (2018, 119), les membres des FFAA avaient dû – pour consolider et alimenter leur légitimation sociale - montrer une présence (ou une image d'eux-mêmes) que la chercheuse a défini comme tutélaire en même temps qu'il fallait qu'ils évitassent les ostentations de force. Sous l'impératif de donner l'exemple (aux citoyens.e.s), ils étaient également censés participer et organiser des actes sociaux et culturels (tournois sportifs, conférences avec des spécialistes, repas, présentations de livres, concerts, ballets, messes et processions catholiques, etc.) en manifestant un sentiment d'amour pour la Patrie (RISLER 2018, 119) et en mettant en pratique ladite conscientisation propre au nationalisme territorial. Plusieurs politiques publiques – dont beaucoup avaient été articulées avec le Ministère de la Culture et de l'Éducation - avaient été développées notamment par la Gendarmerie Nationale sous la direction du général Bussi, entre février et décembre 1979, afin d'essayer à lier les institutions éducatives à sa Force (LUCIANI 2017, 127). Des témoignages recueillis par Luciani (2017, 144) ont informé qu'il y avait des rumeurs sur un changement de la coupole militaire et que Bussi aurait pu être le prochain Président des Argentine.s. La première initiative avait été la convention avec le Conseil National d'Éducation Technique pour réaliser des cours de formation aux postes de Gendarmerie ainsi que l'implémentation de campements de travail avec 150 élèves d'écoles techniques (et de peu d'étudiants universitaires) de Buenos Aires qui avaient voyagé dans des zones de frontière (les Provinces de Chaco, Corrientes, Misiones et Formosa) avec l'objectif de collaborer au maintien et à la réparation d'édifices scolaires ainsi qu'à la désinfection et au contrôle sanitaire de la population. Cette expérience pilote avait servi pour planifier et développer un projet plus important – tant au niveau du nombre de participant.e.s qu'en raison de l'ampleur de sa diffusion médiatique nationale - pendant les vacances estives : l'opération *Argentins. Marchons jusqu'à la frontière*. Dans ce projet, le militaire Politicard Bussi avait proposé un plan de volontariat pour faire voyager le 16 novembre 1979 dans des différents villages de frontière 5'000 jeunes hommes de 202 écoles secondaires (dont la plupart s'étaient annotées⁶⁶¹) sélectionnées par le Ministère d'Éducation de la

⁶⁶¹ Le fait que les écoles s'étaient annotées pour pouvoir participer à l'opération *Argentins. Marchons jusqu'à la frontière* n'avait pas signifié qu'il y avait eu des ordres influençant explicitement la décision d'adhésion des jeunes. Luciani (2017, 138) a précisé que leur participation n'avait signifié ni l'acceptation des objectifs généraux de la Gendarmerie ni l'alignement par rapport à ces derniers. Selon Luciani (2017, 142), alors que le regard des jeunes étudiant.e.s sur la Gendarmerie (comme une partie des FFAA) était bénigne, cette expérience n'avait pas impliqué - pour la plupart des cas - une réflexion exhaustive sur le sens du projet et sur la participation à celui-ci. Autrement dit, Luciani (2017, 146) a estimé que ce projet avait eu peu d'efficacité si l'objectif était de modifier la vie de ces jeunes et/ou leur regard sur le PRN. La chercheuse a dès lors avancé l'hypothèse que pour le PRN et surtout pour la Gendarmerie ce projet répondait à une stratégie pour rendre visible son rôle dans la communauté ainsi que pour créer des liaisons tant avec un secteur de la société qu'avec les institutions scolaires.

Nation pour réaliser des tâches communautaires comme (selon le monseigneur Victorio Bonamín, le 16 novembre 1979 lors de la bénédiction aux étudiants dans le terrain de River in LUCIANI 2009, 16) une armée d'amour se mettant en garde afin de renforcer la paix. Cette (définie comme) aventure éducative, expérience de vie et prise de conscience d'une réalité peu connue du pays de jeunes hommes (dont la plupart venaient de la Capital Fédérale et de la Grande Buenos Aires pour que le projet acquerrait centralité et visibilité) avait dû être soutenue économiquement par ladite bonne volonté de tou.te.s les Argentin.e.s qui ressentaient la nécessité impérieuse de défendre ce qu'il était à eux et elles (LUCIANI 2009, 15), c'est-à-dire de ceux et celles (parents et participant.e.s aux collectes) qui voulaient collaborer avec la Gendarmerie et les écoles. En résumant, la mise en œuvre de cette opération avait transcendé les participant.e.s car il avait impliqué la communauté éducative et locale en renforçant les relations et les liaisons de socialités existantes (LUCIANI 2017, 135). Luciani (2017, 137) a finalement estimé que ce projet avait été dédié plus aux jeunes et à l'ensemble de la société qu'aux régions dans lesquelles ils avaient voyagé.

Comme j'ai noté dans le chapitre 5, même la Marine de Massera avait assumé la tâche de conscientiser territorialement la société et en particulier les jeunes intellectuel.le.s avec le but de créer une liaison entre cette institution et les citoyen.ne.s (doué.e.s surtout de grands capitaux culturels). L'établissement de ce lien aurait promis, selon Massera, un véritable changement de la mentalité perdante (la médiocrité) que les Argentin.e.s avaient malheureusement développé à cause de ses mauvais.es gouvernant.e.s passé.e.s. Aspirant à la Présidence, Massera avait donc promis une politique étatique à même de former – ou récupérer – une conscience véritablement – ou originaire - gagnante des Argentin.e.s disposé.e.s à s'enthousiasmer avec un pays qui à son tour devait être capable de les faire tomber amoureux.ses de lui. Ce lien s'était précisément fondé sur la (auto-)canalisation du dynamisme et de l'énergie de la jeunesse en un sens dit constructif. La proposition de Massera (1979, 132) était de faire émerger par cette conscientisation une jeunesse généreuse, idéaliste, saine, imaginative, désireuse de perfectionnement et encadrée uniquement par une (conception de ladite) Liberté Responsable. Cette jeunesse aurait dû être utilisée comme un moteur à même de générer un climat de création culturelle moderne capable de changer les structures de la République et de respecter le destin de grandeur de l'Argentine, à savoir sa résurgence dans la scène mondiale comme nouvel berceau de l'Occident. Dans le cadre de cette politique, j'étudie dans un second moment le fonctionnement dudit projet de récupération auquel le GT3.3.2 avait fait participer certain.e.s militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA – comme des personnes qui avaient été affectées et avaient affecté, c'est-à-dire qu'elles avaient été à la fois des cibles de l'action civique et des productrice des actions psychologiques mises en place, dans le cadre général des objectifs du PRN, en particulier par la Marine de Massera. Avant d'arriver à cette partie, j'ai

organisée une première section dédiée aux différentes formes qui avaient pris les dénonciations des militant.e.s de Montoneros à l'encontre non uniquement de l'ESMA comme un centre de détention clandestin où l'on était en train de torturer et assassiner les militant.e.s – c'est-à-dire de violer les DH - mais également du projet politique productif du PRN en général et de Massera en particulier.

6.1.1. Les dénonciations contre la Marine de Massera par les militant.e.s de Montoneros

L'une des raisons pour lesquelles j'ai décidé de lire ledit processus de récupération du GT3.3.2 par rapport au projet politique de l'amiral Massera concerne l'hypothèse suggérée par Risler qu'il s'était agi de l'une des formes qui avait pris le développement des actions psychologique et civile du PRN dont les plus étudiées par l'Histoire Récente Argentine ont certainement concerné ce que le PRN lui-même avait appelé la lutte contre la campagne antiargentine. L'on a généralement entendu que les accusé.e.s de cette campagne avaient été les Argentin.e.s exilé.e.s organisé.e.s dans des comités de solidarité nés surtout en Europe. En effet, la Littérature a été plutôt d'accord à affirmer que les premières formes de témoignage concernant ledit terrorisme d'État ont été axées dans la dénonciation devant des organismes de DH nationaux et internationaux au sein⁶⁶² et surtout en dehors de l'Argentine (BACCI et al. 2011). Les communiqués d'organismes humanitaires comme l'APDH, la Liga, le CELS et la CADHU avaient circulé tant en Argentine qu'à l'étranger en utilisant des alliances internationales (des dites agent.e.s externes) pour essayer d'influencer la politique intérieure. En particulier, à la fin de 1977, la CADHU avait publié à Madrid le livre *Argentina : proceso al genocidio* qui parlait du terrorisme d'État exercé comme un programme politique par les FFAA. Maria Teresa Grillo (2017, 101) a noté que ce rapport avait (pourtant) accueilli la thèse déjà exposée par le journaliste et militant d'abord des FAP puis de Montoneros Rodolfo Walsh dans les communiqués de l'*Agencia de Noticias Clandestina* et puis dans sa *Lettre ouverte d'un écrivain à la Junte Militaire* publiée le 24 mars 1977 que la chercheuse a estimé être l'antécédent le plus direct du postérieur Rapport *Plus Jamais* pour avoir mis en exergue ainsi qu'avoir mis son focus sur la disparition forcée de personnes comme une stratégie nouvelle d'élimination des ennemi.e.s et notamment de l'État (et non pas de groupes extrémistes comme la Triple A). Walsh, en s'adressant directement à la Junte Militaire, l'avait accusée d'avoir mis en place la terreur la plus profonde que la société argentine avait connu en produisant 15'000 disparu.e.s, 10'000 détenu.e.s, des dizaines de milliers d'exilé.e.s (*desterrado.a.s*) ainsi que des camps de concentration où aucun juge, avocat.e, journaliste et/ou observateur.trice (inter)national.e n'avait pas pu entrer. En raison du secret militaire, Walsh a affirmé

⁶⁶² Même si en quantité mineure par rapport à la période postdictatoriale, des dénonciations contre les disparitions forcées ont été écrites (sans pourtant aucune résonance) en Argentine même avant le coup d'État. Des exemples sont le *Libro negro de la Casa Rosada* publié en 1969 par la Commission de Proches et Ami.e.s de Détenu.e.s et le *Proceso a la explotación y a la represión en Argentina* diffusé en 1973 par le Forum de Buenos Aires pour le Respect des DH (GRILLO 2017, 101).

que la plupart des détentions avaient ainsi été transformées en séquestrations permettant la torture sans limites et les exécutions sans jugement. Ainsi, l'objectif de cette section de ma thèse est de rendre compte de plusieurs formes de dénonciation qui avaient été produites et diffusées en particuliers par des militant.e.s de Montoneros hétérogènes avant que le concept même de terrorisme d'État s'était installé comme fondement pour penser la dimension répressive de la politique du PRN en général et de la Marine en particulier ainsi que les traitements, les captivités, les relations entre ravisseurs et détenu.e.s disparu.e.s et donc le fonctionnement de la violence sexuelle en particulier de l'ESMA.

Selon Risler (2018, 116), l'urgence de développer tant l'action psychologique que l'action civique du PRN avait reflété le changement de stratégie réalisé par lesdit.e.s ennemi.e.s subversif.ve.s qui à cette époque auraient mis de côté la lutte armée pour développer des actions politiques appuyés sur des opérations d'action psychologique dans les domaines territorial et de quartier tendant à gagner l'appui de la population, voire l'encourager à se soulever contre l'ordre établi. Avec les analyses de Confino (2018) ayant concerné la réorganisation de la CN de Montoneros au Mexique ainsi que le lancement des Contre-offensives populaires de cette organisation politico-militaire, j'essaie de reformuler la thèse de Risler. En particulier, je vais premièrement soutenir qu'au lieu d'avoir mis de côté la lutte armée à proprement dire, les actions armées – même si de plus en plus rares – de Montoneros avaient été comprises par cette même organisation comme rendues au silence par le PRN à travers la répression étatique ainsi que par la presse. Cette mise sous silence est à mon avis à comprendre au sein de la stratégie pour gagner l'appui de la population du PRN dans un moment où il avait commencé à communiquer que ledit terrorisme avait été vaincu par les FFAA en Argentine. Cette affirmation – outre à avoir été cognée au sein de la nommée campagne antiargentine du PRN - avait d'une certaine façon, paradoxalement, mis en danger le consensus antisubversif obtenu par le PRN depuis le coup d'État autour de ladite lutte contre la subversion et (ou car) il avait officiellement ouvert l'étape de traduction de ce succès proclamé dans le domaine de la Politique (CANELO). Si avec la Contre-offensive stratégique, la CN de Montoneros avait aspiré à démentir le succès du PRN (à savoir la destruction de la guérilla argentine) en réaffirmant sa présence dans le territoire national par également – à mon avis – des actions psychologiques des TEA et des TEI vouées à rompre à la fois l'unité des FFAA et l'uniformité de la presse nationale, les FFAA avaient commencé à gagner du prestige au niveau international en se présentant comme les forces Occidentales qui avaient atteint en Argentine ce que les États-Unis avaient échoué au Vietnam. En particulier, elles avaient façonné et d'une certaine manière (précaire, vu la postérieure position des États-Unis et de l'Europe pendant la guerre des Malouines) confirmé leur autorité internationale en Amérique Centrale en donnant des cours autour – encore une fois – de la lutte antisubversive ; autrement dit, le contexte international lui avait permis de capitaliser les savoirs produits de l'expérience des captivités en promettant à

l'Argentine une position du premier ordre (ou) dans ledit Premier Monde. Dans la seconde partie de cette section vouée à réfléchir sur le concept de terrorisme d'État, j'essaie d'entendre ce que Risler a nommé – en citant des documents du PRN - comme l'action psychologique de Montoneros avec l'expérience de l'ANCLA organisée par des militant.e.s de cette organisation. Natalia Vinelli (2000, 24 ; ma traduction) a à ce sujet également rendu compte que le 19 avril 1977, le Commando en Chef de l'Armée de terre avait présenté dans une conférence de presse un rapport titré *La subversion en Argentine*. Ici, l'on avait affirmé que « L'Action Psychologique a joué un rôle important dans l'agir subversif et elle a eu recours à des moyens divers qui sont allés des publications clandestines, inscriptions murales, pamphlets, affichage de plaquettes, émissions radios clandestines, propagande et/ou intimidations par voie postale ou téléphonique, visites domiciliaires, etc. à l'emploi de propagande armée et à l'utilisation d'explosifs de forte puissance dans des lieux de concentration de personnes (Cinéma du Cercle Militaire, Surintendance de la Sécurité Fédérale, Secrétariat de Planification du Ministère de la Défense Nationale) avec des fins non uniquement de destruction mais également de propagande. [...] En général, l'Action Psychologique vise à : Capter ; Diminuer l'esprit de lutte et fracturer la cohésion des Forces Légales ; Confronter des institutions différentes avec le gouvernement et notamment l'Église ; Maintenir en état d'agitation le monde du travail en cherchant à faire échouer le plan économique ; Discréditer le gouvernement et les FFAA ; Parvenir à une résistance de la population face au gouvernement. » Outre à la dimension nationale de cette action psychologique desdit.e.s subversif.ve.s – qui n'avait pas concerné uniquement et principalement les dénonciations des violations de DH -, dans cette conférence l'on avait également localisé une « Action Psychologique au niveau international » caractérisée par un fonctionnement qui voyait « Des structures (au sein du pays) [...] qui envoyaient des informations fausses ou déformées à des correspondant.e.s étranger.e.s, en essayant d'apparaître comme une agence indépendante clandestine [pourtant] organisée par la BDSM [Bande Délinquante Subversive Marxiste] et fonctionnant au sein du secteur FFAA du Département Informatif du Secrétariat Militaire sous la responsabilité de la DS [Délinquante Subversive] (alias) Lidia. » Après deux mois de cette conférence ayant lié l'ANCLA à Montoneros, la séquestrée et détenue disparue dans l'ESMA Lila Victoria Lidia Pastoriza (in VINELLI 2000, 25) avait pu constater que la Marine pensait que les rapports de l'ANCLA étaient en réalité un mensonge de – voire qu'ils avaient été produits par – l'Armée de terre. Pour cela, pendant la torture, à Pastoriza avait été demandé qui est-ce qui avaient été les *grands contacts* lui ayant procuré l'information – implicite dans la presse légale - qu'elle avait transmis dans les câbles d'ANCLA. Les analyses de différents circuits de témoignages de la part de militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s et rescapé.e.s notamment l'ESMA me permettent de complexifier le regard que la Littérature a généralement développé sur ladite campagne antiargentine. L'étude de cette campagne

du PRN est important pour ma thèse car la perspective du travail forcé (*trabajo esclavo*) employée pour expliquer les expériences de captivité des militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA et inséré.e.s par le GT3.3.2 dans ledit processus de récupération a été centrée sur (l'interprétation) des témoignages de plusieurs survivant.e.s de l'ESMA que l'extraction (à travers le terrorisme d'État et plus particulièrement par la politique répressive mise en place *ad hoc* par la Marine de Massera représentée dans l'ESMA par le GT3.3.2) de leurs savoirs et capacités (acquises, comme j'ai montré dans la partie II de cette thèse, pendant leurs expériences scolaires et de travail dans le cadre surtout de la militance ou de toute façon dudit climat révolutionnaire) avait impliqué (également) leur participation – au sein et en dehors de l'ESMA - à contrer ladite campagne antiargentine (uniquement) de dénonciation des violations aux DH par les comités de solidarité des exilé.e.s argentin.e.s à l'étranger. Je m'inscris donc dans la perspective de Franco (2008, 118) qui a mis en exergue que la campagne antiargentine avait été montrée explicitement par le PRN vers la fin de 1977 en même temps que le régime militaire avait commencé à soutenir publiquement que la lutte armée était terminée et que la subversion avait été éradiquée par son élimination définitive (assassinée) ou car elle avait été expulsée du pays (grâce, entre autres, au droit d'option de sortie des détenu.e.s mis.es à la disposition du PEN). Franco (2008, 118 ; ma traduction) a affirmé que la représentation des responsables de ladite campagne antiargentine avait été construite par le PRN sur la base de l'indéfinition, voire sur l'omission directe des sujets politiques : « L'on ne savait ni de qui il s'agissait ni pourquoi ces personnes faisaient cela, sauf que la menace provenait du 'dehors' et cherchait à 'vexer la dignité morale du pays'. » Cette indéfinition avait été encapsulée à plusieurs reprises dans les dénonciations du PRN dudit – depuis 1978 - terrorisme et de ladite subversion à l'étranger comme les agent.e.s d'une campagne instrumentée depuis l'étranger qui visait à sombrer l'Argentine dans le discrédit et dans l'isolement en (s'auto-)détruisant ainsi – en même temps – tout espoir de participation dans le pouvoir politique. Selon Franco (2008, 120), le réseau desdit.e.s subversif.ve.s à l'étranger avait inclus desdits (par le PRN) gouvernements craintifs, des ONG, la presse internationale et d'autres organisations terroristes classifiées d'abord comme BDSM (Bandes de Délinquant.e.s Subversif.ve.s Marxistes) et depuis mai 1978 comme BDT (Bandes de Délinquant.e.s Terroristes ; afin de comptabiliser la terminologie utilisée en Argentine avec l'employée dans le domaine international vu que le PRN avait considéré de ne plus pouvoir continuer à ignorer sa situation extérieure) dont les actions étaient considérées comme la continuation de la guerre (dite vaincue dans l'Argentine). Ce faisant, finalement, d'après Franco (2008, 121) l'effet avait été double : d'un côté, l'on avait constitué un pouvoir militaire triomphant car il avait réussi à déplacer l'ennemi.e physiquement et moralement et, de l'autre côté l'on avait établi que tout le qui était en dehors (de l'Argentine) devait être situé dans le domaine de ladite subversion (et donc du côté de

l'ennemi.e qu'il fallait éliminer) ; en ayant replacé l'adversaire nouveau.elle en dehors, le PRN avait donc d'après l'historienne ré-légitimé une fois de plus la nécessité de continuer la mission militaire répressive dont l'Opération Mexique et le Centre Pilote de Paris avaient été pour Franco (2008, 122) deux expressions concrètes.

6.1.1.1. Montoneros : du Coup d'État aux Contre-offensives

Selon l'analyse de Confino (2018, 51), le changement de stratégie de Montoneros, provoqué par la répression du terrorisme d'État, était survenu après les deux dernières réunions en Argentine du Conseil National (la plus haute instance où les dirigeant.e.s principaux.les de Montoneros se réunissaient) d'avril et de septembre 1976 ainsi qu'à cause de l'augmentation de la répression étatique. Comme l'a témoigné Robles (2005), depuis la fin de 1975, Montoneros avait privilégié initialement dans sa stratégie pour résister à l'augmentation de la répression étatique la dimension militaire de sa politique et cela avait eu un effet disciplinant en particulier de la vie des militant.e.s dans les maisons opérationnelles. D'après Salas (2007), la réunion d'avril 1976 avait décidé l'adoption de la forme léniniste de Parti et Armée ainsi qu'encouragé la formation d'un Mouvement Montonero. Cette transformation était liée d'après l'auteur à une analyse qui, à partir des journées de lutte de juillet 1975 à l'encontre du gouvernement d'Isabel Perón, avait cru dans l'existence d'une crise très profonde de l'identité péroniste de la classe ouvrière. Pour cela, Montoneros – qu'avec le renouvellement de sa structure de direction, suite à la mort de Quieto, avait déjà adopté des corps collégiaux comme le Conseil Exécutif et le Congrès du Parti - avait décidé, face au vide d'une direction des masses péronistes, de convoquer un nouvel mouvement continuateur du péronisme : le Montonérisme, dont la direction était réservée au Parti (d'avant-garde) Montonero composé par des révolutionnaires professionnel.le.s. L'argument était qu'il était nécessaire une direction centralisée nouvelle (vu que le péronisme avait épuisé ses possibilités d'agglutiner les secteurs opposés à la dictature) pour affronter la dictature : le Parti Montonero devait recruter les meilleur.e.s hommes (et femmes) et implanter le centralisme démocratique pour pouvoir intégrer, centraliser, synthétiser et diriger tous les secteurs et toutes les formes de lutte du peuple à l'encontre de l'ennemi impérialiste. Les effets du franchissement du péronisme sur l'organisation auparavant fédérative (vu qu'elles étaient le résultat de fusions et adhésions de différents groupes multiples) – c'est-à-dire le montonerisme organisé en Parti Montonero, Armée Montonera et Mouvement Montonero – avaient signifié d'après Salas une perte d'autonomie opérationnelle des Colonnes et des Zones car l'intégration à la structure partisane avait signifié que tou.te.s les militant.e.s devaient respecter les directives des mêmes organes (la CN, Conseil National et le Congrès du Parti, à savoir le lieu où la direction était élue et où l'on votait les orientations stratégiques). Malgré la déclaration de l'épuisement du péronisme, dans la réunion de septembre, le Conseil National était retourné à soutenir les drapeaux péronistes : le

nouvel mouvement annoncé – le Mouvement Montonero – avait été qualifié comme le fils du MP représenté par une ligne qui commençait avec la *compañera* Evita (CONFINO 2018, 55-56). D’ici, la CN (formée par les quatre dirigeant.e.s les plus en haut dans la hiérarchie) avait affirmé que la Résistance devait s’élargir en dehors de l’Argentine où il y avait déjà des nombreux.ses militant.e.s qui s’étaient exilé.e.s individuellement. Cette nouvelle orientation de la Retirée Stratégique avait été fortement influencée par le résultat catastrophique en termes de séquestrations et homicides de militant.e.s par la répression du PRN pendant le dernier trimestre de 1976. Si Argento ([2013] 2014, 19) a argumenté que ce ne fut qu’en novembre 1976 (c’est-à-dire suite à un affrontement où les FFASA avaient tué dans le quartier Floresta de la Capitale Fédérale quatre membres du Secrétariat Politique de Montoneros ainsi que Victoria Walsh) que la CN avait décidé concrètement de recourir à l’exil organisé pour sauver l’organisation, Confino (2018, 59) a parlé que l’événement définitif ayant opté pour le départ de Firmenich le 28 décembre 1976 (suivi – chacun avec sa famille – par Vaca Narvaja en février 1977 et Perdía en avril 1977) avait été la séquestration d’une militante en octobre qui portait sur elle-même les détails des réunions futures des membres de Montoneros : lesdites rendez-vous nationaux et fédéraux. Une fois accomplie la retraite de l’Argentine, la CN avait étayé la politique de Montoneros vers l’étranger en habilitant des tâches nouvelles comme la dénonciation des crimes de la dictature militaire véhiculée par des organismes et des réseaux construits antécédemment (en s’y insérant)⁶⁶³ ainsi que formés *ad hoc*. Parmi les pays avec la plus grande présence de militant.e.s de Montoneros, il y avait le Mexique, l’Espagne, l’Italie et Cuba. Confino (2018, 52) a noté que Montoneros avait lancé une ingénierie institutionnelle qui attribuait une plus grande importance aux politiques non-armées produites à l’étranger.

Le développement politique et institutionnel majeur de Montoneros avait eu lieu, dans un premier temps, au Mexique dont la capitale avait hébergé le siège de la CN et la Maison Montonera, à savoir l’espace partisan des militant.e.s qui avaient continué à s’identifier dans l’organisation et dont le responsable avait été Ernesto Jauretche du Secrétariat des Relations Extérieures du MPM (CONFINO 2018, 66). En outre, Montoneros avait créé une base à Cuernavaca ainsi que des maisons opératives pour les cadres qui avaient rejoint clandestinement le Mexique. Confino (2018, 65) a remarqué que ces espaces de sociabilité étaient méconnues par les militant.e.s exilé.e.s (y compris péronistes) qui n’étaient pas encadré.e.s organiquement dans Montoneros, à savoir les militant.e.s de superficie s’occupant des dénonciations humanitaires et de la solidarité avec les Argentin.e.s arrivant.e.s au Mexique comme unique pratique politique à l’encontre de la dictature. Selon Confino (2018, 66) les

⁶⁶³ À titre d’exemple, l’on peut mentionner – en suivant Confino (2018, 64-65) – que le représentant de la CADHU au Mexique, Carlos González Gartland avait eu des relations avec (au moins) l’un des deux organismes de solidarité et dénonciation des crimes commis par l’État argentin déjà présents dans ce territoire : le Comité de Solidarité avec le Peuple Argentin et la Commission Argentin de Solidarité. En particulier, il avait été reconnu comme délégué de la CADHU par le directeur (Puiggrós) du Comité de Solidarité avec le Peuple Argentin qui l’avait en outre désigné comme Secrétaire des Relations Internationale de ce même comité.

membres de la CN et ses cadres les plus proches (qui ne se considéraient pas comme des exilé.e.s mais comme des militant.e.s, vu que l'exil était conçu par ces personnes comme une survie passive caractérisée par une césure de l'activisme politique pratiqué en Argentine et l'imposition des valeurs individuelles sur les collectives) ne pouvaient pas en principe avoir des contacts avec la colonie d'exilé.e.s et émigré.e.s argentin.e.s au Mexique ; cela pour éviter des infiltrations possibles vu que l'organisation supposait que dans la colonie rôdaient les services de renseignement militaires (Perdía in CONFINO 2018, 81). Dans cette structure clandestine transnationale de Montoneros, les militant.e.s accomplissaient des tâches politiques comme la réalisation de documents interne, la production de la presse partisane et des entraînements politico-militaires pour le (à ce moment-là) probable retour au pays. Cette lecture complexe des expériences d'exils des militant.e.s de Montoneros a permis à Confino (2018, 53) de remarquer que la trame de Montoneros tissée à l'étranger était hétérogène et soumise à des tensions, conflits et résignifications internes qui rendent impossibles sa réduction au discours public de l'organisation incarné par ses dirigeant.e.s principaux.les. Confino (2018, 67) a ainsi argumenté que dans l'expérience, les limites entre les espaces de sociabilité légaux et clandestins de Montoneros avaient été flous et elles s'étaient structurées dans une tension continue, en alternant des espaces d'articulation avec d'autres espaces de conflit dont notamment les différents entre ceux et celles qui soutenaient la pratique armée et ceux et celles qui étaient dédié.e.s à la politique légale⁶⁶⁴. En particulier, les militant.e.s de Montoneros appartenant.e.s au groupe politique non-armé exilé (surtout en Europe où ces militant.e.s, d'après Perdía (in CONFINO 2018, 91), avaient au fur et à mesure conçu la Démocratie Sociale plus comme un modèle à imiter que comme une alliée instrumentale de Montoneros) avaient commencé à voir des attitudes de la part des militant.e.s dudit groupe politico-militaire (dirigé par Firmenich et Perdía à la tête du Parti Montoneros) considérées comme ni utiles ni adéquates à la réussite de l'action politique à l'étranger qui d'après ce groupe de militant.e.s de Montoneros consistait avant tout dans les dénonciations en matière de DH (Gartland in CONFINO 2018, 89). Finalement, d'après Confino (2018, 67), la représentation que chaque militant.e avait eu de sa pratique politique avait contribué à définir le lieu qu'il et elle avait occupé à l'étranger au moins jusqu'au lancement de la Contre-offensive, lorsque Montoneros avait essayé de réorganiser, centraliser et homogénéiser sa présence en l'exil depuis Cuba, pays où avaient coexistés une Ambassade argentine avec une représentation du PRN et une Ambassade de Montoneros à la charge depuis 1977 de l'officière première María Antonia *Soledad* Berger et où travaillaient entre autres les ambassadeur.trice.s María Amelia *Popi*

⁶⁶⁴ Confino (2018, 69-) a construit des idéaux-types d'exils des militant.e.s de Montoneros au Mexique : l'exil légal et de dénonciation (fondé sur l'affaire de César Calcagno), l'exil politico-partisan entre la légalité et la clandestinité (basé dans l'expérience de Manuel Pedreira), l'exil organique et clandestin (depuis le témoignage de Jorge Lewinger) et l'exil liant construit à partir des expériences d'exil de Daniel Cabezas et d'Edgardo Binstock à savoir des militant.e.s de base qui avaient radicalisé leur engagement avec Montoneros pendant l'exil.

Belloni de Giraud et Juan Carlos Carullo ainsi que Vaca Narvaja (chargé de garder les contacts notamment avec le Mexique et le Nicaragua). Depuis cette ambassade parallèle argentine, Montoneros avait dénoncé, selon Argento ([2013] 2014, 30 et 93), à chaque opportunité, les violations de DH de la part de la dictature en recevant des personnes qui n'appartenaient pas à l'Organisation et en produisant des communiqués de solidarité avec les Mères de la Place de Mai.

Il est donc nécessaire d'expliquer que la CN avait décidé de transférer l'État Mayor de Montoneros du Mexique à Cuba après la dénonciation d'Edgar *Tucho* Valenzuela d'une manœuvre de la dictature militaire pour capturer la coupole du Parti Montonero. L'officier majeur et chef de la Colonne de Rosario (presqu'entièrement détruite par la répression étatique) Valenzuela avait été séquestré avec l'épouse Negro et le fils de celle-ci le 2 janvier 1978 à Mar del Plata (Province de Buenos Aires) par le II^{ème} Corps de l'Armée de terre dirigée par le futur président du PRN Leopoldo Galtieri. Les trois avaient été transféré au CCD « *Quinta* de Funes », en dehors de la ville de Rosario (Province de Santa Fe) où Valenzuela avait (dit d'avoir) pu constater que plusieurs *compañero.a.s* étaient en train de collaborer avec Galtieri dont Carlos Laluf qui l'avait balancé. Galtieri avait proposé à Valenzuela de s'infiltrer dans la première réunion de la CN de Montoneros en dehors de l'Argentine de façon à en lui rendre possible la séquestration. Valenzuela avait finalement simulé d'accepter cette proposition et les militaires l'avaient envoyé ensemble à un GT et à Laluf, en lui annonçant que s'il n'aurait pas accompli sa promesse ils auraient tué Negro et son fils (BECCHINI 2016). Le 16 janvier 1978, dans le cadre de l'Opération Mexique, Valenzuela avait réussi à fuir ses ravisseurs et à aviser les commandants de la Maison Montonera (dont l'un des responsables avait été le membre du Secrétariat de Relation Étrangères du MPM Jauretche) : en raison de sa loyauté à Montoneros, Valenzuela avait réussi à effondrer le plan de Galtieri. Pour ordre de la CN, le 18 janvier, Valenzuela avait donné une Conférence de Presse où il avait mis à nu les mécanismes répressifs du régime militaire ainsi que la réalité des CCD. Le témoignage de Valenzuela avait été l'un des trois témoignages que le Secrétariat de Presse et Diffusion de Montoneros avait diffusé en constituant un circuit de témoignages⁶⁶⁵ parallèle notamment du circuit de témoignages de la CADHU que j'analyse dans la prochaine section. La particularité de ces témoignages autour du fonctionnement de la répression étatique en Argentine avait consisté dans le fait que tous les témoins – Valenzuela, Horacio Domingo *Nez* Maggio et Jaime Dri – avaient réussi à s'en fuir de leurs captivités clandestines. Après la conférence, la CN avait ordonné à Valenzuela de voyager à La Havane où il avait été soumis à un procès révolutionnaire qui l'avait dégradé à sous-lieutenant pour avoir quand même délivré des données aux militaires (CONFINO 2018, 68). Finalement, il avait demandé et reçu l'accord de rentrer en Argentine : en juillet

⁶⁶⁵ Avec le terme de circuit de témoignages j'entends la configuration de domaines de circulations spécifiques et composés par un ensemble de témoignages situés dans un contexte d'énonciation commune et avec des caractéristiques partagées concernant la forme et le contenu (GONZÁLEZ TIZON 2016).

1978, il avait assumé une pastille de cyanure après avoir été entouré par un GT de la Marine. Presque la même sorte avait été celle de Maggio. Séquestré le 15 février 1977 et détenu disparu dans l'ESMA, Maggio avait réussi à s'échapper de ce CCD le 17 mars 1978 – c'est-à-dire pendant le mois du Mondial de football - et se réunir avec sa famille. Ses plans, il les avait confiés à la détenue disparue Lydia *Chinita* Vieyra qui avait été assignée par le GT3.3.2 de l'ESMA à travailler dans le *Dorado* ; Maggio lui avait proposé de s'en fuir avec lui. Lewin et Wornat (2014) ont écrit qu'elle n'avait pas eu le courage de s'échapper car la réussite de la fuite aurait démontré que ledit projet de récupération ou réinsertion sociale des détenu.e.s disparu.e.s était irréalisable. Pourtant, l'attraction qui s'était créée entre les deux détenu.e.s disparu.e.s aurait fait en sorte qu'elle avait décidé de l'appuyer. Lorsque Maggio avait réussi à s'échapper de l'ESMA – en rencontrant son occasion grâce à la sortie de distraction autorisée par Acosta (sur la base de la confiance que ce capitaine avait estimé de pouvoir octroyer à ce détenu disparu) avec un jeune gardien pour acheter des crayons et du papier pour refournir la *Pecera* -, Vieyra avait maintenu le silence malgré qu'elle sût que tous les suspects l'impliquaient dans l'organisation et la logistique de cette fuite. Pendant l'une des visites chez ses parents, Vieyra avait reçu un appel de la part de Maggio qui était en train de dénoncer – à ce moment-là secrètement - les crimes que les ravisseurs commentaient dans l'ESMA ainsi que fêter les victoires de l'équipe nationale de football. Au sein de l'ESMA, Pernías avait accusé Vieyra d'avoir gardé le plan secret de fuite de Maggio. L'officier l'avait tirée par les cheveux jusqu'à la zone de stationnement et lui avait tiré un coup avec son pistolet sur la tête. C'était un simulacre de fusillade. Dans cette lettre que Maggio avait envoyée le 10 avril 1978 à l'ambassadeur français en Argentine Bernard Jean Yves Destremau, au Conseiller de Presse de l'Ambassade de France, à l'ambassadeur états-unien en Argentine Raúl Castro, aux messeigneurs Raúl Primatesta, Vicente Zaspé et Juan Carlos Aramburu, à la Conférence Épiscopale Argentine, à Amnesty International, au secrétaire général des Nations Unies, au directeur de l'AFP, au journaliste d'*Associated Press* Richard Bourdeaux⁶⁶⁶, aux Agences Nationales et Étrangères, Syndicats et Commissions Internes, à la Junte Militaire, il y avait, outre à une liste de 23 ravisseurs et beaucoup de détenu.e.s disparu.e.s (dont les sœurs françaises Alice Domon et Léonie Duquet et la jeune suédoise Dagmar Hagelin), les descriptions du lieu, des pratiques de torture, des conditions inhumaines de détention ainsi que de la coercition physique et psychique exercée par la Junte Militaire en général et les cadres de la Marine en particulier sur les séquestré.e.s et leurs proches. Maggio (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 132-133) avait affirmé de savoir qu'avec sa dénonciation il avait mis en danger la vie de ses proches (épouse, fil.le.s, sœur, parents et belle-famille) et des environ 200

⁶⁶⁶ La lettre envoyée par Maggio à l'*Associated Press* le 10 avril 1978 est disponible in <https://nsarchive2.gwu.edu/NSAEBB/NSAEBB300/19780410.pdf> (consulté le 1 décembre 2020).

personnes disparues qui étaient à ce moment-là détenues dans le Casino des Officiers. Le 4 octobre 1978, Maggio avait été capturé par des membres de l'Armée de terre et son cadavre avait été porté à l'ESMA. L'exception à la règle de négation et invisibilité de la mort dans l'ESMA (FELD) avait finalement été l'exhibition du cadavre de Maggio aux membres dudit processus de réinsertion sociale. Par chance, Vieyra n'était plus là. Le cadavre de Maggio avait été colloqué dans le terrain de stationnement du Casino des Officiers et tou.te.s les détenu.e.s disparu.e.s de ce groupe avaient été obligé.e.s à défiler devant le cadavre mutilé qui avait la tête détruite par une balle. Ce corps avait opéré, d'après Daleo (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 166) comme un avertissement pour tou.te.s les détenu.e.s disparu.e.s qui essayait de fuir, témoigner et trahir ledit processus de récupération auquel les membres du GT3.3.2 était en train de les soumettre. Pourtant, après la fin du Mondial de Football, même Jaime *le Chauve Marco* Dri avait choisi et réussi à s'en fuir. Dri avait été blessé aux deux jambes et kidnappé le 15 décembre 1977 à Montevideo ensemble au Secrétaire Politique du Parti Péroniste Montoneros Juan Alejandro Barry (assassiné, lui, pendant la séquestration). Cette séquestration n'avait été qu'une partie d'une plus grande opération qui avait impliqué la séquestration d'autres six militant.e.s de Montoneros exilé.e.s en Uruguay (Rosario *Elena* ou *Lula* Quiroga et ses trois filles María Paula, María Elvira et María Virginia, Rolando Pisarello, María del Huerto Milesi de Pisarello, María Laura Pisarello) transféré.e.s en avion le 18 décembre 1977 à l'ESMA et l'assassinat de Susana Mata. La fille de cette dernière et Juan Alejandro Barry, Alejandrina, née le 19 mai 1975 dans la prison d'Olmos, avait été consignée aux grands-pères paternels ; cependant, la presse – *El País* uruguayen et les revues argentines *Gente*, *Para Tí* et *Somos* des Éditions Atlántida – avait publié des notes en mettant en exergue l'abandon de cette petite de trois ans de la part de sa mère. Dans le documentaire diffusé en 2015 *La construcción del enemigo : dictadura, medios y mentira armada*, Gabri Jaime a reconstruit cette opération de presse planifiée avec le PRN qui avait montré – par des photographies de - Alejandrina comme une victime de ses propres parents dit.e.s terroristes. Après quelques mois dans l'ESMA, l'officier et député du Parti Péroniste Montoneros Dri avait été détenu disparu dans la « *Quinta* de Funes » et, après l'Opération Mexique, le 23 mars 1978, il avait été ré-transféré à l'ESMA. Ici, il avait eu vent que, vers la moitié de 1978, depuis l'ESMA le GT3.3.2 était en train d'envoyer des détenu.e.s disparu.e.s dans des postes frontières. Pour cela, Dri (in DUZDEVICH 2019) avait commencé à manifester au GT3.3.2 son intérêt à participer, en travaillant pour gagner la confiance de ses ravisseurs. Finalement, le 9 juillet 1978, Dri avait été destiné au poste frontière de Port Pilcomayo, situé devant le village paraguayen Itá Enramada. Le jour d'après, son gardien personnalisé – un jeune marin d'une vingtaine d'année nommé *Alberto* – lui avait proposé de (transgresser furtivement l'ordre de la Préfecture Navale de contrôler la frontière et rester armé pour) aller au Paraguay en radeau afin d'acheter des cigarettes à

un prix plus bas. Dri (in DUZDEVICH 2019 ; ma traduction) avait réussi à convaincre *Alberto* à rejoindre Asunción et « Comme deux amis de fête, les deux avaient marché pour le centre de cette ville. » Pendant qu'*Alberto* était en train de regarder dans une vitrine une bourse à régaler à sa copine, Dri avait pris l'occasion pour courir et monter sur un taxi sur lequel avait réussi à monter également *Alberto*. Il semblerait qu'en disant qu'il était un député péroniste séquestré, le chauffeur avait freiné et, en retenant *Alberto*, il avait fait en sorte que Dri avait pu s'en fuir et rejoindre la maison d'un politicien démocratique chrétien qui l'avait mis en contact avec l'évêque d'Asunción, Ismael Rolón. Après avoir passé quelques jours caché dans le Séminaire Mayor, sa partenaire Olimpia Díaz avait réussi à contacter le général Omar Torrijos qui à son tour avait demandé à son ambassadeur au Paraguay de transférer Dri à Panamá, via le Brésil. Si en Argentine les marins avaient diffusé la rumeur qu'ils avaient libéré Dri pour qu'il s'infiltrasse dans Montoneros (en même temps qu'ils avaient mis hors service *Alberto* et envoyé au Paraguay l'ordre de capture de Dri), Dri avait dû expliquer au responsable de la CN de Montoneros à Panamá, Elvio *Gringo* Alberione, comment il avait réussi à s'en fuir de l'ESMA. La CN l'avait, autrement dit, soumis à procès (ou à plusieurs interrogatoires) pour savoir s'il était un traître et donc le fusiller. Finalement, grâce également à un militant qui l'avait vu dans sa fuite à Asunción, Dri avait été libéré de ses culpabilités. Dans une Conférence de Presse donnée à Paris le 20 septembre 1978, Dri avait dénoncé, en présentant un rapport de huit pages, l'existence des CCD de l'ESMA et de la « *Quinta* de Funes » accompagné par les dirigeants du PS français Lionel Jospin et Mitterrand, Flora Castro de Habbeger et Vaca Narvaja⁶⁶⁷.

La Contre-offensive Stratégique avait été décidée dans une réunion d'octobre 1978 à Cuba par le Comité Central du Parti Montonero, à savoir le nouvel Conseil National élargi pour l'occasion de quatre à six membres : Firmenich, Yäger, Vaca Narvaja, Perdía, Mendizábal et Campiglia. La stratégie de cette nouvelle étape avait comporté outre à l'élargissement de la CN également la centralisation directive : le PM avait été défini comme la Direction stratégique de la lutte de libération alors que le MPM et l'Armée (intégrée au Parti comme son secteur militaire) étaient les armes organisationnelles avec lesquelles exécuter la stratégie. Dissout le Secrétariat National, la structure de direction tactique de l'activité partisane avait été confiée à cinq secrétariats assignés à des commandants de Montoneros (sous le Premier Secrétaire Firmenich) en fonction de leur importance : Politique (Perdía), Militaire (Yäger), Agitation, Presse et Endoctrinement (Mendizábal), Relation Extérieures (Vaca Narvaja) et Auxiliaire de Commande (Campiglia). Le Comité Central avait établi que la résistance commencée en septembre 1974 était arrivée à son triomphe et annonçait donc la

⁶⁶⁷ En 1984, le témoignage de Dri avait été rendu public par la publication du livre de Bonasso, *Recuerdo de la muerte* et il a été considéré comme une preuve fondamentale dans l'affaire Guerrieri-Amelong (2010) et dans l'affaire Guerrieri II (2013).

nécessité de passer à une nouvelle stratégie et à cette nouvelle organisation centralisée qui avait généré tant des mécontentements parmi certains secteurs de la direction de Montoneros qui avaient vu diminuer leur indépendance politique que des désaccords couverts de certain.e.s des militant.e.s qui avaient parfois vécu des expériences très difficiles d'intégration à l'étranger et/ou qui ressentaient une grande culpabilité pour avoir survécu à leurs *compañero.a.s* mort.e.s, disparu.e.s et détenu.e.s et pour cela étaient en train d'éprouver des forts désirs personnels de faire retour au pays (CONFINO 2018, 110 et 116). En ce sens, la vie affective avait pu concrètement amener les militant.e.s qui avaient interrompu avec l'exil leur activité politique dans Montoneros à assumer une position politique de continuation dans l'organisation⁶⁶⁸. D'après Confino (2018, 95), le triomphe (de la Contre-offensive) avait été expliqué par rapport aux mensonges que Montoneros attribuait aux pronostiques et aux déclarations publiques des fonctionnaires du PRN concernant le triomphe de ladite lutte contre la subversion. Ainsi, en même temps que le PRN essayait de jeter des bases politiques qui transcendaient le consensus antisubversif (CANELO 2016) qui l'avait soudé et il lui avait donné un quota important de légitimité sociale, Montoneros avait décidé d'entamer la Contre-offensive en accord à la conviction que le régime militaire n'avait pas vaincu l'Organisation et que la conjoncture économique aurait amené en 1979 la société à se révolter (par une lutte organisée de la classe ouvrière) à l'encontre du gouvernement, voire à produire un *contragolpe* à même de désarticuler la domination exercée par le PRN. Selon Confino (2018, 12), la Contre-offensive doit être donc conçue comme une stratégie politico-militaire et de propagande qui, au sein du domaine de ladite Défense (Active) Stratégique face à la dictature, avait consisté à convoquer les *compañero.a.s* péronistes ainsi que les compatriotes argentin.e.s qui, en se rencontrant (pour la plupart⁶⁶⁹) à l'étranger, étaient disposé.e.s – pour des motivations entrelaçant de dimensions émotives et politiques - à rentrer en Argentine pour combattre contre la dictature militaire. En changeant la consigne *Résister c'est vaincre* de l'ancienne étape et en adoptant le slogan *Conquérir le pouvoir syndical c'est vaincre*, le projet de la Contre-offensive avait prévu que les militant.e.s (de provenances hétérogènes) seraient rentré.e.s en Argentine organisé.e.s (ou subordonné.e.s aux formes prescrites par l'Organisation, voire) en trois sections. En ce sens, le succès de cette nouvelle étape dépendait uniquement de l'organisation (comme avant-garde) qui n'était plus censée conduire la lutte des travailleur.se.s mais la générer. Premièrement, les groupes de propagande nucléés dans les Troupes Spéciales d'Agitation

⁶⁶⁸ Alors que les affects sont toujours impliqués dans les décisions, Confino (2018, 125) a noté que pas tou.te.s les militant.e.s s'étaient engagé.e.s dans la Contre-offensive depuis des motivations affectives. Ricardo Rubio, par exemple, avait décidé de retourner car il voulait retourner à faire de la politique (la militance de quartier) dans son pays, vu qu'il estimait que depuis le point de vue d'un cadre politique, la politique internationale lui était insuffisante.

⁶⁶⁹ Confino (2018, 136) a noté qu'une grande partie des participant.e.s des TEA et des TEI avait été recrutée et entraînée en dehors de l'Argentine pendant 1978 et le début de 1970, pourtant pas tou.te.s ces militant.e.s avaient vécu à l'étranger. En outre, un groupe de Montoneros qui avait continué sa militance dans la Zone Sud de la Grande Buenos Aires avait réussi à être relié (*reenganchado*) à l'Organisation : ces militant.e.s avaient été convoqué.e.s à l'étranger pour recevoir des cours de préparation et ils et elles étaient rentré.e.s en Argentine en constituant les TEA-Sud.

(dirigées par Mendizábal) qui avaient la mission de produire des interférences aux signaux de télévision contrôlés par la censure dictatoriale. Cette pratique avait déjà été utilisée l'année d'avant, dans la Campagne d'Offensive Tactique que Montoneros avait développé pendant le Mondial de Football de 1978. Les TEA devaient transmettre la présence de Montoneros dans le pays et animer les travailleurs à agir à l'encontre du gouvernement, en contraposition à la déclaration du PRN concernant la désarticulation de l'organisation mais aussi pour éluder la censure médiatique qui avait condamné pour les derniers deux ans à l'anonymat ses (rares) actions⁶⁷⁰ (CONFINO 2018, 104). Montoneros savait que le régime dictatorial présentait une forte différenciation interne et elle avait pensé qu'il était possible de l'accroître par des coups précis. À ce moment-ci, les centres de gravité des conflits internes à la dictature repérés par Montoneros (in CONFINO 2018, 102) avaient été : la réélection à la présidence de Videla ; la résolution papale de la possibilité d'une guerre avec le Chili à cause du conflit frontalier autour du Canal du Beagle qui avait donc dévoilé les carences de l'ingénierie institutionnelle du PRN et notamment la difficulté de construire des consensus basiques pour gouverner ; et ladite fin du silence de l'opinion publique et notamment des partis et des associations politiques à l'encontre de certaines lignes politiques du PRN et notamment du plan économique de Renforcement et Ajustement lancé à la fin de 1978. Confino (2018, 12) a précisé que la politique économique du régime était indiquée par les analyses de Montoneros comme à la fois le point de désaccord au sein du gouvernement et la source de sa plus grande impopularité sociale. Avec l'objectif de rompre l'unité d'action du PRN ainsi que l'uniformité des médias nationaux, le dispositif de Radio Libération TV appuyait les conflits dans les usines et publicisait la stratégie de Montoneros par un message enregistré par Firmenich, en même temps que les trois Troupes Spéciales d'Infanterie (dirigées par Yäger) devaient réaliser des opérations militaires contre l'équipe économique de Martínez de Hoz (et concrètement à l'encontre du Secrétaire du Fisc Juan Alemann, le Secrétaire d'État de Programmation et Coordination Économique Guillermo W. Klein et le Président de la Banque Argentine de Crédit Francisco Soldati). Finalement, la troisième section de militant.e.s rentré.e.s pour la Contre-offensive était composée par des membres du MPM (Armando Croatto, Gonzalo Chaves, Guillermo Negro Amarilla, Manuel Pedreira, Bernardo Daniel Juliot Tolchinsky, Lesgart, Berger) devait coordonner les mesures syndicales et reprendre les contacts avec d'autres forces politiques existantes en Argentine. Afin d'affilier des référent.e.s péronistes par-delà les membres de l'Armée Montoneros, le MPM avait été présenté en avril 1977 dans une conférence de

⁶⁷⁰ Les TEA I étaient entrées en Argentine en février 1979, suivies par les TEA-Sud et les TEA-Córdoba. Pour écouter l'un des messages diffusés par les TEA de Montoneros, voir le court-métrage de DIAZ SEIJAS 2018. Cette création s'appelait Radio Libération TV : il s'agissait plus précisément de petites caisses portables (aisément transférables en Argentine) que lorsqu'elles étaient branchées à l'électricité émettaient des messages courts enregistrés dans une bande par les télévisions dans une radio. Cette stratégie de propagande était déjà contenue dans le *Manuel du Milicien* diffusé par Montoneros en 1975 pour offrir des connaissances basiques pour la formation des milices de Montoneros.

presse réalisée à l'Hôtel Leonardo da Vinci de Rome (Italie) grâce à l'aide du fondateur du Tribunal Russel II et sénateur du PS italien Lelio Basso. Avec le *Programme de Rome*, le MPM – fondé sur les réseaux et les contacts politiques qui étaient nés en Argentine mais qu'ils avaient été formalisés pendant l'exil - exprimait l'intention de Montoneros d'élargir son espace politique et de s'affilier avec le programme voté en 1973 représentant ladite volonté populaire. Plus particulièrement, par ses huit points à orientation démocratique, Montoneros annonçait les possibilités d'atteindre ladite paix intérieure de l'Argentine et d'abandonner sa pratique armée. Ces conditions étaient : la renonciation du ministre de l'Économie Martínez de Hoz ; la réhabilitation des partis politiques et de la CGT ; la libération des détenu.e.s politiques ; la diffusion des listes des disparu.e.s par la main de la dictature ; la désarticulation des CCD ; et la convocation à élections générales pour désigner les autorités nationales, provinciales et municipales sans aucune exclusion, interdiction ou proscription politique (CONFINO 2018, 60-61). Constitué à image et ressemblance au MP que Montoneros voulait mettre à jour, le MPM avait été organisé en branches : aux branches traditionnelles Syndicale, Juvénile, Politique et Féminine, l'on avait ajouté celle des Intellectuel.le.s, Professionnel.le.s et Artistes et l'Agraire. Pour ce qui concerne le CS du MPM, il était composé par Firmenich comme Secrétaire Général (déjà première figure tant du Parti que de l'Armée de Montoneros), Gonzalo Chavez (Syndicale), Bidegain et Obregón Cano (Politique), Massaferrero et Lesgart (Féminine), Galimberti et Manuel *Manolo* Pedreira (Juvénile), Puiggrós (Intellectuel.le.s, Professionnel.le.s et Artistes) et le dirigeant des Ligues Agraires Osvaldo *Quique* Lovey (Agraire). Finalement, l'on peut affirmer qu'en même temps que les dernières structures organisées en Argentine étaient complètement désarticulées par la répression étatique entre la fin de 1977 et le début de 1978, le nouvel-né (à l'étranger) MPM avait contenu également les nouveaux Secrétariats de Relations Extérieures (dirigé par Vaca Narvaja s'étant occupé entre autres de l'Opération Horizon, à savoir la fourniture d'armes et infrastructure de guerre) et de Presse et Diffusion (dirigé par Bonasso et Gelmán) ainsi qu'une Revue Internationale de diffusion – entre 1979 et 1981 – bimensuelle (CONFINO 2018, 80).

Après quelques mois du commencement de la Contre-offensive, le 25 février 1979, le capitaine Galimberti et le lieutenant Gelmán avaient publié dans *Le Monde* l'importante renonciation à Montoneros d'un groupe de ses militant.e.s⁶⁷¹ (dont plusieurs avaient été désigné.e.s comme des membres du Commando Tactique qui devait constituer le fer de lance du retour de 1979) qui se refusaient de continuer à militer subordonné.e.s aux directives de la CN en critiquant, plus particulièrement, la nouvelle étape stratégique entamée en octobre 1978 et finalisée à l'intervention

⁶⁷¹ Ce groupe était composé selon Argento ([2013] 2014, 14) par le lieutenant premier Pablo Fernández Long, le lieutenant Roberto Mauriño, la sous-lieutenante Julieta Bullrich (épouse de Galimberti) et les milicien.ne.s dit.e.s affecté.e.s volontairement à des tâches partisans : Di Fiorio, son mari Miguel Fernández Long et sa belle-sœur Victoria Elena Vaccaro de Fernández Long et Claudia Genoud (mariée avec Mauriño).

de Montoneros dans la politique nationale argentine. Cette séparation de Montoneros de l'appelé Péronisme Montonero Authentique n'avait pas constitué une expérience unique, du moment où qu'une autre attitude stimulée par l'expérience d'exil des ancien.ne.s militant.e.s avait été celle de s'éloigner de (et dans la plupart de cas d'abandonner) cette organisation, notamment suite à leur renonciation de rentrer au pays pendant la Contre-offensive (CONFINO 2019). Si la réception de l'annonce de Montoneros à l'étranger avait été sans doute polémique, Confino (2018, 131) a noté plus en particulier que des nombreux groupes d'exilé.e.s avait considéré la défaite (s'opposant à l'idée que la motivation pour participer à la Contre-offensive n'était que son triomphe à court terme) comme un principe d'intelligibilité de la réalité nationale déjà en 1979. Parmi ces groupes il y eut plusieurs militant.e.s qui avait décidé d'interrompre leurs liaisons avec Montoneros depuis son arrivée à l'étranger et/ou depuis l'idée d'entamer la Contre-Offensive qu'ils et elles avaient conçu comme une absurdité sans aucun sens. Y compris depuis une perspective péroniste, l'on avait en particulier argumenté la nécessité d'abandonner les méthodes militaires et de repenser les coordonnées politiques pour pirater la domination dictatoriale. En ce sens, d'après Confino (2018, 131), ce fut dans cette sensation de défaite qui avait émergé la possibilité de s'engager dans une nouvelle sensibilité née dans les espaces d'exil, à savoir l'action politique au sein du paradigme humanitaire qui avait encadré la lutte pour les DH. D'après Confino (2018, 113-114), au moment du lancement de la Contre-offensive, il existait donc une certaine hétérogénéité (même parmi les dirigeant.e.s) de Montoneros par rapport aux politiques à suivre même si pendant la réunion d'octobre 1978 il n'y eut pas de critiques ouvertes par rapport à son commencement. L'acceptation de la nouvelle stratégie et organisation de Montoneros a été expliquée par deux anciens militants (Lewinger et Elvio *Gringo* Alberione in CONFINO 2018, 117) par le fait que l'engagement militant comportait une loyauté allant par-delà les décisions personnelles et impliquant le respect de l'accomplissement des règles et de la discipline propre à une organisation armée où le poids collectif était plus important que la somme des individus. Ainsi, la décision de participer à la Contre-offensive ne peut pas être pensée en dehors de la morale révolutionnaire et de la subjectivité militante fondée dans le sacrifice et la valeur analysée dans la partie II de cette thèse. Si les militant.e.s ne pouvaient pas refuser une décision stratégique du collectif sans que cet acte comportasse forcément l'accusation d'individualiste, la dissidence ou l'expulsion, c'était parce que l'être militant.e se constituait depuis une loyauté qui se matérialisait dans l'action (CONFINO 2018, 118). Ainsi, d'après Confino (2018, 130), tant le sentiment de culpabilité pour les *compañero.a.s* séquestré.e.s et assassiné.e.s par le PRN que le désir de continuer l'expérience militante collective (alimentés par des relations affectives y compris de couple⁶⁷² et/ou par des expériences traumatiques de l'exil) – et non pas la conviction du triomphe à

⁶⁷² Voir le témoignage de Canteloro in CONFINO 2018, 126-129.

court terme - avaient réhabilité un discours militant qui avait amené les ancien.ne.s et les nouveaux.lles militant.e.s à accepter les dispositions révolutionnaires pour le retour organisé de Montoneros dans la politique nationale argentine avec les TEA, les TEI et le Commando Tactique divisé entre la zone principale et les zones secondaires. Le Commando Tactique Avancé de la zone principale - devant être composé par Galimberti (Jeunesse), Chaves (Syndical) Fernández Long (Politique) et Lesgart (Féminine) – aurait eu la tâche de produire ladite Première bataille de la Contre-offensive dans la Zone Nord de la Grande Buenos Aires, c'est-à-dire de provoquer un épisode répressif devant avoir comme sa conséquence une sorte d'insurrection de la part des travailleur.se.s (CONFINO 2018, 178). Cela ne s'était pas avéré, en raison notamment de la (proclamée par la CN le 10 mars 1979 en conformité au Code de Justice Révolutionnaire de Montoneros) désertion, insubordination, conspiration, fraude et (en cas de vérifier sa coordination avec le PRN) de trahison de Galimberti ; toutefois, il est important de souligner que le pronostique de Montoneros quant à l'existence d'une plus grande conflictualité dans la Zone Nord n'avait pas accordé beaucoup d'importance au fait que dans ce territoire le GT3.3.2. avait séquestré beaucoup de ses militant.e.s entre 1976 et 1977.

La dissidence de Galimberti avait eu une réception plus grande parmi les TEA I qui étaient rentrées au pays aussitôt après sa déclaration. En particulier, Marcos *Pucho* Lohlé (rentré en Argentine pour l'occasion) et l'un des dirigeants des TEA I *Yuyo* avaient diffusé parmi ces militant.e.s un document de Réflexions de ladite alternative Péroniste Montonera Authentique ainsi que les écrits de Walsh diffusé déjà par Galimberti à Paris ; de son côté, Patricia Bullrich (belle-sœur de Galimberti) avait imprimé en Argentine la revue *Jotapé* afin de faire connaître le projet politique de Galimberti. Selon Confino (2018, 175), cette dissidence avait responsabilisé complètement et uniquement les dirigeants les plus hauts de Montoneros pour l'insuffisante démocratie interne, le sectarisme, le foquisme, l'*aparatismo* et le militarisme en occultant la dimension collective qui avait eu le projet politique jusqu'à ce moment-ci ainsi qu'en façonnant l'idée d'une déviation et perversion des principes originaires du projet émancipateur. Malgré que le secret de la Contre-offensive avait déjà été découvert par le PRN en raison de la nécessité de Montoneros de diffuser son analyse politique aux exilé.e.s argentin.e.s (notamment à Madrid où les mêmes participant.e.s avaient ressenti un manque de sécurité), la CN avait attribué à ces dissident.e.s (condamné.e.s à mort) la perte de surprise de l'opération (CONFINO 2018, 179). En s'expliquant la dissidence comme le résultat d'une crise interne à Montoneros générée par la privation d'un espace politique en Argentine, la CN avait rélégitimé la Contre-offensive comme la seule manière de résoudre le problème. Pour cela, la CN a affirmé de s'être vue obligé à dissoudre le Commando Tactique devant opérer en Argentine et à constituer un nouvel Secrétariat Politique avec des *compañero.a.s* de la CN qui selon les premiers

plans n'auraient pas dû rentrer au pays : Croatto (Syndical), Amarilla (Jeunesse), Lovey (Agraire) et même Lesgart avait été substituée par Berger (Féminine), même si elle était finalement rentrée en Argentine en septembre 1979 dans le cadre de la Contre-offensive avec la tâche de renforcer les politiques de dénonciation en raison de la visite de la CIDH.

S'il était vrai que le 22 avril 1979, l'un des deux confédérations syndicales présentes en Argentine – la Commission des 25 (opposée à la Confédération Nationale du Travail encline à dialoguer avec les **autorités du PRN**) – avait annoncé la convocation pour la première grève générale planifiée pour le 27 avril, il était également vrai que les TEA I et II (CONFINO 2018, 185-208) avaient exprimé leur non-conformité avec la stratégie politique de Montoneros : la situation politique argentine ne mettait nullement en lumière le passage déclaré à la Contre-offensive. Plus en particulier, Montoneros avait une représentativité faible pour convoquer une grève dans un moment où en Argentine il y avait une conflictualité baisse dans les usines. Une demande était dès lors surgie : est-ce que (s')exposer les vies des militant.e.s à la répression étatique valait la peine dans ces conditions où les effets politiques produits par les actions (notamment des TEA) n'étaient pas les désirés ? En décembre 1979, outre à la prononciation dissidente de Galimberti et Gelmán s'était réalisée également celle de Bonasso, Dri et Vaca Navajas. Ces derniers ne partageaient pas le bilan des dirigeant.e.s de Montoneros sur les résultats du *contragolpe* qui aurait supposément produit la première Contre-offensive. Les dirigeant.e.s séquestré.e.s et assassiné.e.s (conçu.e.s comme des pertes humaines importantes pour l'Organisation) avaient été nombreux.ses : entre septembre et octobre 1979 Lesgart, Berger, Ana Wiessen, Tolchinsky et le couple Amarilla et Marcela Molfino (entre autres) avaient été séquestrées et Mendizábal et Croatto avaient été tués. Selon Confino (2018, 206) les militant.e.s les plus exposé.e.s à la répression étatique avaient été les dirigeant.e.s du MPM qui étaient censé.e.s réaliser des tâches de contact avec d'autres forces politiques avec le but de développer des actions en commun et/ou de reconstruire le péronisme avec en particulier Vicente Saadi et Deolindo Bittel.

6.1.1.2. L'Agence de Nouvelles Clandestine

D'après Confino (2018, 51), la rupture institutionnelle n'avait pas entraîné dans ses premiers temps un changement dans la stratégie de Montoneros qui, depuis la connaissance du Plan Opérationnel de la Dictature, s'était concentrée exclusivement à empêcher son accomplissement. Robles (2005, 132) a témoigné que le conflit avec les FFASA avait montré à plusieurs reprises aux militant.e.s de Montoneros l'inégalité de cette relation de forces. Entre 1976 et 1977, elle a précisé que Montoneros avait réalisé beaucoup d'opérations militaires de grande envergure comme l'explosion de bombes dans des bâtiments emblématiques, l'assassinat le 18 juin 1976 du chef de la Police Fédérale Cesáreo Cardozo (LORENZ 2017) ou la (presqu'inconnue) tentative d'attentat contre Videla le 15 mars 1976 pendant une cérémonie de l'Armée de terre à Camp de Mai (ESQUIVADA 2019). Robles a également

remarqué que les *perejiles* (les cadres de basse responsabilité politique) opéraient sur une échelle mineure et ils et elles avaient des objectifs plus spécifiques concernant la zone où elles et ils opéraient : ces militant.e.s – devant porter l’uniforme (pantalons bleu ou jeans et chemise céleste) et censé.e.s utiliser des armes comme l’*energa* (une fabrication de Montoneros constituée par un fusil pouvant lancer une sorte de grenade qui se comportait comme un missile) - mitraillait les maisons des répresseurs locaux qu’ils et elles découvraient avec leurs propres systèmes de renseignement (comme ce fut le cas de l’Opération Délice de décembre 1976 qu’elle avait réalisé à l’encontre d’un fonctionnaire du PRN vivant dans la zone d’Adrogué, Province de Buenos Aires), commentaient des attentats à l’encontre de commissariats et concevaient et réalisaient des actions de propagande dans des lieux publics avec la présence de militant.e.s armé.e.s pour garantir leur sécurité. Autrement dit, ces militant.e.s avaient essayé de mettre en pratique la consigne de la guerre populaire et prolongée. Robles (2005, 106) avait développé ces pratiques militaires en parallèle à plein d’autres activités et notamment, depuis la fin de février 1976, le travail auxiliaire dans une revue légale de Montoneros dont le siège était situé dans la rue Chili de la Capitale Fédérale : *Informaciones*. Elle a rappelé que dans cette revue le secrétaire de Rédaction était Héctor *Germán* Oesterheld et les fonctions d’Administration étaient accomplies par Miriam Anita *Barbarella* Dvatman. D’après Robles (2005, 108), cette revue dont le premier (et le dernier) numéro était sorti le même jour du coup d’État avait constitué la dernière chance de Montoneros pour légaliser son message, c’est-à-dire pour faire connaître sa vision de la politique en Argentine au peuple sans médiations et donner un apport depuis les médias à la construction d’une politique populaire révolutionnaire. Il est intéressant de noter que dans le Conseil Éditorial il y avait des figures politiques importantes qui n’appartenaient qu’à Montoneros. Seoane (2014) a rendu compte de cette expérience en en parlant comme la Structure de Presse de Montoneros alors que Roberto von Sprecher (2007) a indiqué qu’il s’était agi d’une production de la section de Presse du Parti Authentique, à savoir la tentative de récupérer un espace public des secteurs révolutionnaires pour contrer les effets du passage à la clandestinité. En l’occurrence, d’après Seoane (2014), avec le but de prédiquer l’alliance entre les groupes politiques populaires, les mouvements chrétiens tiers-mondistes, les organisations sociales et plus en général la gauche⁶⁷³, à la fin de 1975, s’étaient réuni.e.s dans El Astillero (au Sud de la Grande Buenos Aires) environ 60 personnes membres du domaine de la presse. La rédaction - composée outre que par Oesterheld également par (entre autres) Francisco *Paco* Urondo, Enrique *Jarito* Walker, Susana *Pirí*

⁶⁷³ Au sujet de l’union des forces des gauches en Argentine, il faut mentionner que Montoneros et le PRT-ERP avaient essayé – ensemble aux Brigades Rouges de l’Organisation Communiste Pouvoir Ouvrier composée par des dirigeant.e.s syndicaux.les classistes de Córdoba et Villa Constitución – de fonder l’Organisation pour la Libération de l’Argentine. Autrement dit, ces organisations révolutionnaires avaient estimé nécessaire d’entreprendre un processus de construction d’un parti unique de la révolution devant se planifier dans une réunion à réaliser le 17 juillet 1976. Cette rencontre n’avait jamais eu lieu car l’Armée de terre avait séquestré et assassiné, dans l’après-midi de cette date à Villa Martelli, le bureau politique du PRT-ERP dont la dernière action armée avait été l’Opération Mouette censé tuer Videla et Martínez de Hoz en mai 1977.

Lugones, Walsh et Bonasso – était intentionnée à développer une presse populaire clandestine. La décision de rendre publique cette revue avait causé, d'après Seoane (2014), la localisation et la séquestration de la plupart de ses participant.e.s dans les mains des groupes spéciaux de la répression du PRN.

Si la mémoire a généralement rappelé la disparition forcée d'un grand nombre de journalistes de Montoneros au sein des opérations d'octobre 1976 du GT3.3.2 ayant marqué (au moins dans la mémoire) l'origine à la fois de la stratégie des rendez-vous (nationaux et fédéraux) empoisonnés et de la *derrota* de Montoneros⁶⁷⁴ (dont Lauletta, le 14 octobre 1976 ; García Romero et Diana Iris García, le 15 octobre 1976 ; Murgier et Tablott Wright, le 16 octobre 1976 ; Carlos Alberto Caprioli ; le 18 octobre 1976 ; Bazán de Levenson, Cubas, Hugo Luis Onofri, María Marcela Gordillo Gómez de Vela le 20 octobre 1976 ; et Carazo, le 21 octobre 1976), le méga-procès ESMA III a montré qu'également entre le 25 et le 30 juin 1976 le GT3.3.2 avait déjà réalisé 13 séquestrations provoquant une chute collective du (nommé comme) Groupe de Presse de Montoneros (cet appellatif a été cogné par les survivant.e.s) travaillant dans l'une des imprimeries de Montoneros située dans une galerie commerciale au n°256, de l'avenue Cerrito de la Capitale Fédérale. Dans cette imprimerie d'où était sortie la brochure *El Montonero* rédigée par la CN (VINELLI 2000, 35), le GT3.3.2 avait volé deux imprimeries offset et une guillotine qui avaient été par la suite utilisées dans l'ESMA pour produire des documents faux. Parmi les travailleur.se.s de presse organisé.e.s séquestré.e.s et/ou tué.e.s il y avait Urondo (assassiné à Mendoza le 17 juin 1976), l'assistante de la CN Dvatman (séquestrée avec sa fille Julieta de quatre ans dans l'ESMA le 20 juin 1976), Álvarez et son mari Kilman (l'une séquestrée dans l'ESMA et l'autre tué le 26 juin 1976). Enceinte d'un mois et travailleuse dans le journal *La Razón*, Álvarez militait dans Montoneros avec le rang d'aspirante et vivait avec Kilman dans la maison de Rita Irene Mignaco (membre de la commission interne du journal *La Nación*) et Javier Antonio Otero qui était en train de faire le Service Militaire Obligatoire dans l'ESMA ensemble à Eduardo Guerci, Horacio Daniel Margeli, Augusto María Conte Mac Donell, Alejandro Hugo López et l'étudiant de Psychologie, membre de l'UES et de la JUP-Montoneros, Sergio *Jupito* Tarnopolsky. Ce dernier *colimba* avait accompli son Service Militaire Obligatoire dans le bureau de Cérémoniel, Surveillance et Sécurité à la charge du chef de Renseignement du GT3.3.2 Acosta. Comme l'ont remarqué Di Renzo et Mosiewicki (2019, 160), l'augmentation de la radicalisation politique pendant les années 1970 avait modifié les relations traditionnelles entre conscrits et militaires (dont ils ont remarqué eux-aussi une brèche sociale et culturelle existante entre les sous-officiers et les officiers) : affirmer d'être un étudiant était devenu un mauvais mot dans le domaine militaire. Sur la base de leurs interviews, ces deux chercheurs ont plus précisément affirmé qu'à la

⁶⁷⁴ Voir les chapitres 1 et 4 de cette thèse pour des analyses du système de rendez-vous de Montoneros et son empoisonnement.

haine de classe et à la xénophobie propre au lien entre les sous-officiers et les conscrits provenant de toute l'Argentine, le danger de l'infiltration communiste dans les rangs militaires s'était combiné à la méfiance envers les pré-universitaires et les universitaires qui avaient été obligés à accomplir le Service Militaire. Ainsi, si d'une certaine façon le capital culturel avait pu rapprocher les conscrits universitaires aux sous-officiers (dans la tâche de *civiliser* les jeunes qui provenait des montes) et même aux officiers (en raison du manque d'instruction et éducation des sous-officiers⁶⁷⁵), le climat caractérisé – outre par la peur – par l'inefficience (et notamment la rancune face aux militaires qui avaient les ressources pour créer une expérience positive mais ils ne l'avaient pas fait) dans lequel ces conscrits avaient réalisé leur Service Militaire Obligatoire s'était caractérisé par la sensation que le triomphe du projet nationaliste des militaires était difficile. En affirmant cela, les deux chercheurs ont voulu mettre en doute le succès de la tâche éducatrice des instructeurs militaires – que l'on pourrait entendre comme une forme d'inculcation d'idées (FREIRE [1968] 1974) – à forger la volonté de combattre de tous les conscrits qui avaient quand même accompli jusqu'à la fin leur Service Militaire Obligatoire. Cette étude me sert également pour mieux comprendre la séquestration du 13 juillet 1976 du conscrit Aníbal Carlos Prado Mariña pendant son jour de repos par le GT3.3.2 qui l'avait accusé, ensemble à d'autres cinq *colimbas*, de vouloir planifier un attentat dans l'ESMA avec Tarnopolsky. Dans ce cadre, l'ancien *colimba* López a témoigné devant la CONADEP qu'il avait été amené quelques jours dans une maison de réhabilitation (la *casa-quinta* de Don Torcuato, Province de Buenos Aires) et ensuite ramené à l'ESMA. Le 15 juillet 1976, Tarnopolsky avait été assassiné comme sa mère (Blanca Edith Edelberg), son père (Hugo Abraham Tarnopolsky), sa sœur (Betina Tarnopolsky) et l'épouse et militante de la JUP-Montoneros, Laura del Luca. Ce massacre a été rappelé comme la vengeance personnelle d'Acosta à l'encontre d'une famille entière : le seul membre de la famille Tarnopolsky resté en vie avait été en effet le frère Daniel, exilé d'abord au Chili et ensuite en France ; en 2011, celui-ci a publié le livre *Betina sin aparecer* traitant d'une double séquestration de la part d'un tortionnaire. Ce tortionnaire aurait séquestré sa sœur déjà séquestrée dans l'ESMA dans sa maison où il l'avait maltraitée physiquement, violée et infligé une grossesse non-désirée. Suite à cette terrible maltraitance, Betina Tarnopolsky aurait été enfermée dans un hôpital psychiatrique que le frère ne sait pas encore où il était situé. Outre à avoir posé ou aidé à poser une bombe dans l'ESMA, dans son rôle de *dragoneante* (le rang immédiatement supérieur à celui – le plus bas - de soldat et inférieur à celui d'aspirant), Tarnopolsky avait commencé à rassembler et à passer des informations sur les atrocités commises dans l'ESMA ainsi que des prénoms et noms des

⁶⁷⁵ Deux des trois des conscrits interviewés par Di Renzo et Mosiewicki (2019, 163) ont affirmé que face à l'absence de volontaires, les conscrits qui décidaient de rester dans le domaine militaire après les deux ans d'instruction avaient reçu immédiatement le degré de sous-officier ; et à partir de là, la variable qui avait marqué l'ascension au sein de la hiérarchie avait été le temps et non pas les mérites obtenus dans le domaine.

ravisseurs opérant dans ce CCD. Plus précisément, Tarnopolsky avait envoyé ces données à l'officier de Renseignement de Montoneros Walsh qui, à travers l'Agence Clandestine de Nouvelles, les avait rendues publiques à niveau national et international. Ses données, en l'occurrence, avaient nourri le premier rapport qui avait fait connaître le fonctionnement du CCD organisé dans l'ESMA par la Marine à la fin de 1976 nommé justement *Rapport Tarnopolsky*.

Selon la définition de Crenzel (2015, 1), l'ANCLA avait créé, entre juin 1976 et septembre 1977, un réseau de réception, élaboration et transmission au sein et en dehors de l'Argentine d'informations que le PRN avait tenu en sourdine concernant en particulier (ou selon l'accent mis par le chercheur) la violation de DH. Plus en particulier, selon l'historien, l'ANCLA avait été formée par un petit réseau de collaborateur.trice.s, tou.te.s des cadres de Montoneros, qui avaient collecté des informations à partir de leur militance clandestine – et notamment de leurs insertions et/ou de leurs contacts personnels dans des unités militaires, usines, universités, collèges, quartiers et presses nationales (notamment les informations recueillies par des journalistes qui ne pouvaient pas les publier dans les journaux dans lesquels ils et elles étaient en train de travailler) et internationales – et des sources publiques (comme la presse commerciale, les discours du PRN, les bulletins officiels, les actes de réunions entrepreneuriales, les guides de sociétés anonymes, les faits judiciaires, les rencontres éducatives et culturelles, les activités sociétales, les avis et les notices nécrologiques) que ce groupe lisait et analysait minutieusement pour détecter des fragments d'informations et des indices sur la situation politique et sur la répression qu'il avait analysé comme étatique et systémique à l'encontre de militant.e.s politiques. Tant Crenzel (2015) que Vinelli (2000) ont soutenu que Walsh avait projeté cette agence qui se nourrissait des tâches de renseignement déjà citées ainsi que de l'interception, des écoutes et de la cryptographie des messages des FFASA auxquelles cet officier second de Montoneros surnommé *Esteban* – ayant milité simultanément en 1974 dans la structure de Presse de Montoneros et dans celle d'Informations et Renseignement avec la responsabilité de produire et analyser l'information pour l'utilisation interne de l'Organisation - avait été particulièrement entraîné. Si Lilia Ferreyra (in CRENZEL 2015, 6) a témoigné que Walsh avait commencé à modeler ce projet après un voyage au Liban et en Algérie (pour *Noticias*) où il avait connu l'expérience de l'agence de presse *Wafa* de l'OLP, Vinelli (2000, 23) a ajouté que l'on peut lire l'expérience de l'agence qui prétendait *Informar les personnes qui informent* (c'est-à-dire fournir des informations véridiques aux journalistes afin de casser le blocus informatif) comme un instrument lié à la fois au contexte latino-américain - passé et contemporain à l'ANCLA – de diffusion populaire ainsi qu'à la conception léniniste de la presse comme un facteur d'organisation, éducation et clarification et plus précisément d'une presse sous-terrainne visant la conscientisation prolétaire et la participation ouvrière tant dans le domaine de l'édition que dans celui de la distribution (VINELLI 2000, 58 et 54). En l'occurrence,

elle l'a située d'abord dans la tradition du *pasquinisme* latino-américain entendue comme l'une des formes de lutte pour la défense des intérêts des *criollo.a.s* et des métis.se.s contre la domination coloniale caractérisée par le recours au secret pour atteindre les objectifs fixés (VINELLI 2000, 47-49 et 58), et puis comme l'un des plusieurs moyens de communication alternatifs – surtout radios⁶⁷⁶, mais également artistiques comme l'exposition *Tucumán Arde* ou les groupes de Cinéma de Base et Cinéma de Libération qui entendaient l'information comme un bien social (une manière de redonner la parole au peuple, de donner corps à sa quotidienneté et de le mobiliser dans la lutte pour la libération nationale) et non pas comme une marchandise (VINELLI 2000, 58) - mis en place par des acteur.trice.s populaires en Amérique Latine afin de produire des informations autres aux versions étatiques dictatoriales et des grandes entreprises commerciales. Parmi ceux-ci, il y avait eu quatre expériences (outre à ANCLA) que Walsh avait participé à créer : l'agence *Presse Latine* fondée à Cuba après la Révolution avec Masetti pour contrer les effets de la propagande transnationale contraire à l'île et présenter une vision de la réalité depuis le point de vue des pays latino-américains (VINELLI 2000, 13) ; le *Semanario CGT de los Argentinos* qui, avec la consigne *Un.e correspondant.e en chaque usine*, avait essayé d'engager la participation ouvrière dans l'élaboration, la distribution et la vente de cet hebdomadaire (VINELLI 2000, 14)⁶⁷⁷; le journal appartenant à Montoneros *Noticias* qui avait pourtant été organisé comme une entreprise journalistique et présentée comme une presse indépendante qui, sans se dire clairement partisane, avait essayé d'arriver massivement au peuple ; et, de décembre 1976 jusqu'aux premiers mois de 1978, *Cadena Informativa* qui avait consisté à élaborer des rapports très courts contenant des nouvelles sur la répression étatique et à les consigner personnellement ou à les envoyer par la poste à la presse nationale, internationale, à des dirigeant.e.s politiques et surtout à des personnes choisies au hasard. Les adresses de ces dernières personnes étaient en effet obtenues de l'annuaire téléphonique. L'idée était que la relation directe stimulait l'engagement : Walsh (qui n'avait presque jamais signé ses écrits) invitait ses destinataires à reproduire à leur manière l'information (donc à se transformer en émetteur.se.s) et à la faire circuler parmi leurs ami.e.s avec des moyens à leur disposition : à main, à la machine, à un mimographe, de bouche en bouche, etc. Ce faisant, Walsh avait envisagé la création d'une chaîne de communication-transmission horizontale et de dénonciation qui nécessitait l'engagement actif d'un numéro croissant de personnes pour garantir sa reproduction élargie (CRENZEL 2015, 8).

Pour ce qui concerne l'ANCLA, Vinelli (2000, 9 et 11) l'a définie non pas comme une agence de nouvelles qui depuis la clandestinité dénonçait uniquement la violations de DH (même si elle l'avait fait), mais plutôt comme une structure artisanale alimentée sur la base d'informations populaires qui

⁶⁷⁶ *Radio Rebelde* de Cuba, *Radio Sondino* du Nicaragua ; *Radio Venceremos* et *Radio Farabundo Martí* de El Salvador ; *Radio Voz da FRELIMO* du Mozambique; les *radios mineras* boliviennes (VINELLI 2000, 43-44).

⁶⁷⁷ Pour ces deux expériences voir le chapitre 3 de cette thèse.

avait fonctionné comme un instrument politique offensif dans le cadre de la résistance à la dernière dictature militaire. La chercheuse a précisé que l'ANCLA ne dépendait pas de la Structure de Presse de Montoneros, mais du Département d'Informations et Renseignement⁶⁷⁸ dépendant du Secrétariat Militaire de l'Organisation (VINELLI 2000, 21 et 34) et, en tant que telle, elle avait fait partie d'une politique intégrale en dehors de laquelle l'on ne peut pas la comprendre. Avec l'objectif de servir à la prise de décisions politiques et aux activités internes à Montoneros - dont notamment la tâche de créer l'Armée de terre de Montoneros -, la fonction de ce Département était de réaliser des évaluations sur : la situation de l'ennemi ; la situation militaire ; le positionnement des partis politiques et de l'Église ; et la situation du domaine populaire. Afin de réaliser son travail, ce Département avait à sa disposition beaucoup d'informations qui provenaient d'un côté de l'archive de *Noticias* et de l'analyse de rapports publiés par la presse légale ; et, de l'autre côté, de chaque secteur de l'Organisation qui lui faisait arriver toute l'information de laquelle il disposait sur les FFASA (voire donc du réseau interne formé par les canaux organiques de l'Organisation et dépendant des contacts que chaque militant.e avait avec le peuple plus qu'avec les hauts niveaux militaires : ouvrier.e.s, voisin.e.s, étudiant.e.s, proches, conscrits, policier.e.s, militaires péronistes et même l'agence clandestine du PRT qui avait fonctionné entre avril et décembre 1976 dont le contact avait été Miguel Zavala Rodríguez). Cette information marginale (plus que centrale) sur la répression du PRN était ensuite complétée avec des données obtenues au moyen d'interceptions aux réseaux de transmission des FFASA pour capter la réalisation d'opérations ou séquestrations. Ainsi, en même temps que l'on ne peut pas la concevoir en dehors de la militance intégrale de Montoneros, Vinelli a soutenu que l'ANCLA avait fonctionné avec une autonomie apparente par rapport à l'Organisation : l'agence s'était encadrée dans un critère de à la fois subordination stratégique et autonomie tactique qui lui avait octroyé une large marge de liberté d'action pour agir face à la conjoncture. Autrement dit, d'après Vinelli (2000, 34) l'ANCLA n'avait pas été un organe officiel de Montoneros (au sens d'une presse partisane diffusant les activités de Montoneros) mais une structure qui avait essayé de donner une réponse politique au coup d'État depuis un autre domaine incluant cependant la communication. En ce sens, Vinelli (2000, 15) a traité l'ANCLA comme l'un des fruits d'une position politique spécifique au sein de Montoneros qui, outre à la position dissidente de la Colonne Nord de la Grande Buenos Aires, avait été le siège d'une autre grande position et perspective diverse de celle exprimée par la CN par rapport au fonctionnement organisationnel et surtout au rôle qui aurait dû jouer l'identité péroniste après le coup d'État selon Montoneros. En l'occurrence, avec le coup d'État,

⁶⁷⁸ Avec l'objectif de servir à la prise de décisions politiques et aux activités internes à Montoneros dont la tâche de créer l'*Ejército Montonero*, la fonction du Département d'Informations et de Renseignement était de réaliser des évaluations sur : la situation de l'ennemi ; la situation militaire ; le positionnement des partis politiques et de l'Église ; et la situation du domaine populaire (VINELLI 2000, 21).

Walsh avait estimé (dans les *Documents Internes de Montoneros* qu'il avait rédigé pour les débattre au sein de l'Organisation in VINELLI 2000, 15 ; ma traduction) que la meilleure manœuvre politique des militant.e.s de Montoneros aurait dû être celle de se replier vers le péronisme et non pas de créer un Mouvement Montoneros qu'il avait défini comme inexistant : « Supposer que les masses [qui sont en train de se replier vers le péronisme que Montoneros avait décrété comme épuisé] se replient au montonérisme c'est nier l'essence même du repli qui consiste à se déplacer des positions les plus exposées vers des positions moins exposées. » Autrement dit, selon Walsh (in VINELLI 2000, 16), au lieu d'entamer un processus de centralisation pour faire face à la répression du PRN, Montoneros aurait dû s'engager dans un processus de décentralisation organisé. L'idée politique principale était qu'il fallait se soustraire du rôle de cible de l'action de l'ennemi et réclamer de cette position-là la paix - en levant notamment stratégiquement le drapeau des DH ainsi qu'en s'engageant dans une propagande offensive et incessante à réaliser par des moyens artisanaux et non pas par l'édition de revues (*Evita Montonera*) et brochures (*El Montonero*) nécessitant le maintien plus ou moins rassemblé de militant.e.s dans des locaux grands où installer des imprimerie comme avait fait notamment le domaine de Presse (VINELLI 2000, 34) - afin de démontrer que la responsabilité de la guerre incombait à l'ennemi et que la résistance de Montoneros était légitime. Pour résistance de Montoneros, Walsh entendait une forme de guerre diluée qui, sans fixer des délais, pouvait s'enraciner dans le peuple par le fait qu'on leur proposait des formes d'actions abordables et réalisables. Pour concrétiser cette idée inspirée de la première étape de la RP, Walsh avait estimé nécessaire également : la distribution de l'argent avec anticipation et pour des temps prolongés ; la décentralisation de la Presse afin d'éviter de se convertir en une cible terriblement facile à rejoindre par l'ennemi ; et la fabrication d'explosifs faits maison et des cocktails Molotov (au lieu de la fabrication d'armes de guerre)⁶⁷⁹. Finalement, d'après la chercheuse, les objectifs principaux d'ANCLA avaient été trois. Premièrement, sur la base de l'idée que l'information a un pouvoir de conscientisation (c'est-à-dire qu'elle doit informer et former politiquement les sujets), l'ANCLA avait essayé de promouvoir la participation populaire dans le processus communicationnel des personnes entendues comme à la fois des sources et des re-trasmetteuses ou multiplicatrices d'informations. La mise en pratique de cette formation de la subjectivité résistante aurait donc dû rompre avec la polarité traditionnelle où un.e émetteur.se fort.e s'adresse en forme unidirectionnelle à des masses anonymes de récepteur.se.s passif.ve.s. La particularité remarquable à mon avis de cette pratique était le déplacement de la scène de conscientisation sur le plan de la transmission orale visant

⁶⁷⁹ À travers de l'ANCLA, Walsh avait écrit, entre le 23 novembre 1976 et le 5 janvier 1977, plusieurs rapports insistant plus généralement sur la nécessité d'un repli et d'une désarticulation de la structure interne au pays de Montoneros en raison de la connaissance du plan de répression des organisations révolutionnaires armées du PRN rédigé par Cesáreo Cardozo assassiné en juin 1976 dans un attentat réalisé par Ana María González. Mieux connu comme Ordre de Bataille, Confino (2018, 51) a écrit que la CN avait connu ce plan à travers de Walsh qui l'avait à son tour obtenu du général Numa Laplane.

une diffusion ouverte, voire une reformulation continuelle d'une information qui originellement n'était pas donnée par l'ANCLA dans la forme destinée à la publication mais, en mots de Pagliai (in VINELLI 2000, 27), il s'était agi d'un type d'information que l'on écoute et qui court de bouche en bouche. Deuxièmement, l'ANCLA avait dû servir comme un moyen clandestin de contre-information fondé sur la rigueur de l'information à l'encontre de la stratégie (définie par Walsh comme) de terreur fondée dans l'incommunication et la désinformation du PRN (VINELLI 2000, 15) ; et troisièmement, il avait fallu qu'elle fonctionnait comme un instrument d'action psychologique contre le pouvoir du PRN. En particulier l'action psychologique de l'ANCLA avait essayé à fomentier la participation populaire en dénonçant non uniquement les violations de DH de l'ensemble des FFASA mais également et surtout en générant des fissures compromettant l'unité du PRN (dont le groupe de l'ANCLA avait dit que l'action de guérilla, d'une certaine manière, avait contribué à cette unification) par la dénonciation d'aspects de la politique économique (opposant les Modérés aux autres secteurs de l'Armée de terre mais aussi de la Marine et de l'Aviation), de la situation sociale et de la mobilisation ouvrière systématiquement rendue au silence. Pour cela, d'après Vinelli (2000, 18-19), la tâche centrale de la politique de contre-renseignement de l'ANCLA avait été de contribuer à l'aggravation des désaccords et des disputes entre les FFASA et au sein de celles-ci. De plus, Vinelli (2000, 23) a remarqué qu'en raison de la qualité de l'information qu'elle diffusait non uniquement aux journalistes mais aussi à des personnages centraux qu'elle avait choisi.e.s à l'avance en fonction des nécessités politiques (et notamment en sachant que ces câbles auraient été interceptés et lus par les services de renseignement des FFASA), l'ANCLA avait produit un sentiment de méfiance au sein des FFASA qui avaient cru que certaines données n'auraient pu être connues qu'à travers des sources militaires. Autrement dit, Vinelli (2000, 24) a estimé que pour les FFASA le problème n'avait pas tant été l'identification de l'émetteur, mais la qualité d'une information qui présupposait que des contacts secrets de chacune des trois Forces collaboraient avec la structure de l'ANCLA.

Une fois mise en place l'ANCLA, Walsh s'était dédié à d'autres tâches relatives au Département d'Informations et Renseignement de Montoneros (VINELLI 2000, 61) jusqu'à ce qu'il avait diffusé le 24 mars 1977 la célèbre *Lettre ouverte d'un écrivain à la Junte Militaire* où il avait analysé le bilan de l'action gouvernementale de la Junte Militaire en affirmant que : « Ce que vous appelez des réussites sont des erreurs, ce que vous reconnaissez comme des erreurs sont des crimes et ce que vous omettez sont des calamités. [...] Quinze mille disparus, dix mille prisonniers, quatre mille morts, des dizaines de milliers d'exilés, voilà les chiffres nus de cette terreur. » Walsh avait, autrement dit, dans cette lettre – publiée à l'étranger et considérée *a posteriori* par les chercheur.se.s comme un texte fondateur du concept de terrorisme d'État – accusé le PRN d'avoir assumé illégitimement le pouvoir et d'avoir mis en place une « Politique à part entière planifiée dans vos États-Majors, discutée dans

des réunions de cabinet, que vous imposez en votre qualité de Commandants en chef des trois branches des FFAA et que vous approuvez en tant que membres de la Junte de Gouvernement » par : la création de camps de concentration où aucun.e juge, avocat.e, journaliste et observateur.trice internationale n'avait pas pu entrer ; le rejet de 7'000 *Habeas Corpus* et la séquestration des avocat.e.s les présentant en ayant ainsi provoqué le dépouillement de la torture de ses limites temporelle et méthodiques (également nommée : torture absolue, intemporelle et métaphysique) ; le refus de la Junte Militaire de publier les noms des détenu.e.s disparu.e.s qui étaient devenu.e.s pour cela des otages ; l'assassinat d'une centaine de détenu.e.s qui avaient essayé d'évader ; et une politique économique qui expliquerait tant les crimes cités qu'une atrocité définie comme encore plus grande, à savoir la misère planifiée de millions d'être humain.e.s. Alors qu'il avait été le chef organique du groupe, Walsh n'était pas intervenu à proprement dire dans le fonctionnement de l'ANCLA dont la responsable politique du groupe central - mobile et dynamique – avait été la militante dans le domaine de Renseignement de Montoneros dirigé par Campiglia, Lila Victoria *Lidia* Pastoriza. Le reste du premier groupe de l'ANCLA avait été composé par : sa seule membre sans une formation (préalable) journalistique – même si elle s'était diplômée en Philosophie et Lettres et militait dans le domaine d'Informations de Montoneros – Lucila Pagliai ; le participant à la revue *CyR*, qui avait ensuite milité dans les FAP et puis dans *Noticias* de Montoneros – en étant en même temps un dirigeant syndical de l'Association de Journalistes de Buenos Aires - Carlos Aznárez et le journaliste de *El Cronista Comercial* Eduardo Suárez qui avait collaboré depuis le dehors du siège de l'ANCLA et avait été le second kidnappé – après deux jours de la séquestration du 10 août 1976 de l'épouse enceinte, journaliste dans l'agence de presse italienne *InterPress Service* et collaboratrice de l'ANCLA Patricia Villa – des 17 détenu.e.s disparu.e.s⁶⁸⁰ (entre août 1976 et novembre 1977) dans l'ESMA que le méga-procès a considéré en 2015 être lié.e.s directement ou indirectement à l'ANCLA (BRIGNOLE 2020). Tou.te.s ces cadres de Montoneros avaient donc partagé leurs temps entre le fonctionnement de l'ANCLA et d'autres activités militantes (VINELLI 2000, 31). Après avoir diffusé en moyenne un câble chaque jour sur deux pour un total de 200 câbles entre juin 1976 et juin 1977 (VINELLI 2000, 26), l'activité de l'ANCLA était restée suspendue entre juillet et août 1977 en raison de l'exil de Pagliai et Aznárez et la postérieure séquestration de Pastoriza. En particulier, Aznárez avait été le premier à sortir de l'Argentine pour s'installer à Madrid avec le projet – formulé et entamé à l'insu de l'Organisation et à cause de la répression étatique qui avait entre autres déjà découvert le siège de

⁶⁸⁰ Le médecin Héctor Eugenio *Juan* Talbot Wright (séquestré le 16 octobre 1976); le couple de la guatémaltèque Norma Leticia Batsche Valdés (séquestrée le 15 décembre 1976) et de Carlos Enrique *Pablo* Bayón (séquestré le 22 décembre 1976) ; Oscar Paz et José María *Pepe* Salgado (séquestré le 12 mars 1977) qui auraient été utilisés par le GT3.3.2 (ensemble à Miguel Angel Lauletta) afin d'organiser un rendez-vous empoisonné où Rodolfo Walsh avait été séquestré le 25 mars 1977 ; Ricardo Luis Cagnoni (séquestré le 3 avril 1977) ; la famille Galli ; Gloria Kehoe Wilson, le mari Adolfo Vicente Infante Allende et Luis Alberto Vilella séquestré.e.s le 13 juin 1977; Pastoriza ; le journaliste de *l'Associated Press* et le garant de la *casa-quinta* de Walsh dans le Delta *Oscar* Serrat (séquestré le 10 novembre 1977).

l'ANCLA (sans pourtant séquestrer personne) en forçant ainsi sa décentralisation - d'essayer de créer plusieurs petites bases de l'ANCLA à l'étranger dont l'une aurait dû être située dans un pays proche pour maintenir les contacts avec l'Argentine (probablement le Mexique) et des autres dans des pays européens où des militant.e.s de Montoneros s'étaient déjà posé.e.s. Selon Vinelli (2000, 57), ce projet avait eu des grandes similarités avec la radio *Voz da FRELIMO* mozambiquienne qui transmettait depuis la Tanzanie et couvrait tout le territoire national. Après quelques temps, Pastoriza avait communiqué en haut cette possibilité d'éditer l'ANCLA organiquement depuis l'étranger ; cependant, en l'attente d'une réponse elle avait été séquestrée par le SIN et faite disparaître ensemble à cette proposition⁶⁸¹. Finalement, en août 1977, Verbitsky avait repris l'activité de l'agence de nouvelles uniquement pour quelques mois. S'étant occupé de la politique de contre-renseignement de Montoneros (qui ne s'était donc pas limitée à l'ANCLA), après la mort de Walsh du 25 mars 1977, Verbitsky (2015) avait écrit - avec l'aide pour l'impression de Patricia Walsh (la fille mineure de Walsh et Ferreyra) et deux autres militant.e.s de Montoneros - les *Cuadernos de la Soberanía* qui avaient essayé d'exploiter les lignes de fissure entre les FFAA et plusieurs secteurs du gouvernement dont le mécontentement des nationalistes envers le ministre de l'Économie. Conçus comme des instruments d'action psychologique, ces cahiers avaient été dirigés et envoyés, avec donc noms et prénoms, à des officiers jeunes avec le but de les faire circuler entre des pairs – ainsi qu'au sein des FFAA - des formes alternatives d'être des militaires, voire d'autres idéologies qui insistaient sur le fait que les militaires pouvaient recevoir une formation différente à celle d'un assassin. Ce faisant, l'idée était d'avoir une incidence sur l'état d'âme des officiers y compris de la Marine : l'un des cahiers avait notamment revendiqué l'amiral protagoniste du coup d'État du 4 juin 1943 Segundo Storni qui, même s'il était enclin à s'accorder avec les États-Unis, la Marine l'avait revendiqué comme un défenseur des droits argentins sur la mer et sur la population de la Patagonie. Verbitsky (2018) a rappelé que l'objectif de ce cahier était de proposer Storni comme un modèle d'inspiration à l'encontre de Massera ; plus précisément, le but avait été de créer un message insidieux pour semer la division parmi les cadres navals à partir de la contradiction de Massera avec les valeurs institutionnelles qui exaltait l'histoire officielle de la Marine.

6.1.1.3. Les militant.e.s de Montoneros dans les organismes de droits humains

La Commission Argentine de DH était née dans la Capitale Fédérale en février 1976 grâce à un groupe d'avocat.e.s spécialisé.e.s dans la défense des prisonnier.e.s politiques qui avait voulu répondre aux actions para-policières et paramilitaires contre les activistes politiques, syndicales et des personnalités

⁶⁸¹ En Espagne, Aznárez (in BRIGNOLE 2020) avait décidé de fonder en 1979 la revue *Resumen de la Actualidad Argentina y Latinoamericana* et, après dix ans de sa rentrée en Argentine, en 1993, il avait commencé à mettre en marche *Resumen Latinoamericano*. Ma thèse ouvre également la question des possibles relations entre cette proposition des militant.e.s de l'ANCLA et la *Radio de Nouvelles du Continent* que Montoneros avait par la suite installé au Costa Rica.

publiques gauchistes⁶⁸². Parmi ceux et celles-ci, il y eût un groupe de personnes qui avaient participé d'abord à l'Association Professionnelle d'Avocat.e.s de 1972 et 1973 et ensuite au Forum pour le Respect des DH en Argentine constituée à la fin de 1976 et dissout en 1977. La CADHU s'était, après le coup d'État, posée comme objectif de devenir un récepteur de dénonciations afin d'exercer des pressions sur la Junte Militaire à travers des appels à l'opinion publique internationale estimée comme la seule entité à même d'exercer une pression capable de freiner la politique répressive étatique définie - dans deux articles du début 1977 (ayant eu un fort impact sur l'opinion publique européenne) du correspondant français de *Le Monde* Philippe Labreveux – comme une machine à touer (DUHALDE 2014, 11). La Littérature a généralement reconnu à cet organisme de DH non uniquement sa pratique de combat contre ledit terrorisme d'État (pour avoir dirigé depuis l'exil sa dénonciation internationale) mais également ses efforts pour définir à la fois la conception du terrorisme d'État comme un modèle spécifique de domination et la figure du *detenido-desaparecido* (DUHALDE 2014, 19). La CADHU avait en effet publié en mars 1977 à Madrid à ce qui a été qualifié comme le premier livre de dénonciation du terrorisme d'État en Argentine, rédigé par Eduardo Luis Duhalde et Gustavo Roca : *Argentina : Proceso al Genocidio* (DUHALDE 2014, 9). Outre à avoir été traduit complètement en allemand en 1977 et partiellement en anglais, italien et hollandais, ce livre avait été aussi intégralement édité par Flammarion en français et diffusé depuis 1978 avec le titre *Argentine : dossier d'un génocide*. Avec la consigne *Chaque voix qui se lève peut sauver une vie en Argentine*, la CADHU avait plus généralement dénoncé la répression étatique en Argentine : en participant à beaucoup de réunions du Parlement Européen, de la Commission de DH des Nations Unies et de la Sous-Commission de Prévention des Discriminations et Protection des Minorités ; en tenant des réunions avec des organismes internationaux (comme le Mouvement International des Juristes Catholiques, la Fédération Internationale de DH, Amnesty International, le Haut-Commissariat pour les Réfugié.e.s, l'Assemblée Parlementaire du Conseil d'Europe, la Centrale Latino-Américaine de Travailleur.se.s, l'Organisation Internationale de Journalistes, le Congrès des Syndicats britanniques, la Fédération Internationale de DH, l'Internationale Socialiste et aussi les partis socialistes d'Europe Occidentale par ses dirigeant.e.s : Mitterrand, Olof Palme, Bruno Kreisky, Anker Jorgensen, Mario Soares, Ron Hayward et Francesco De Martino) et les Président.e.s et les Chef.fe.s de Gouvernement de plusieurs pays afin d'exposer ladite racine terroriste du régime

⁶⁸² Le noyau central du projet avait été composé par la petite structure du groupe politique représenté par Eduardo Luis, Marcelo et Carlos Maria Duhalde, Haroldo Logiurato, Liliana Galletti et Ignacio Ikonicoff ainsi que des autres avocats défenseurs des prisonnier.e.s politiques renommés : Mario Hernández, Roberto Sinigaglia, Gustavo Roca et Carlos González Gartland. À cette structure s'étaient approché.e.s également d'autres avocat.e.s (comme Mario Abel Amaya, Lucio Garzón Maceda, Manuel Gaggero, Vicente Zito Lema et Daniel Antokoletz), lettré.e.s (Gustavo Varela, Juan Carlos Caprioli et Marta Taboada), militant.e.s de plusieurs structures politiques ou indépendant.e.s (comme Alipio Paoletti, Virginia Allende, Alicia Contrisciani, María Bedoian et Manuel Saavedra) et Elvira Ellacuría de del Castillo qui s'était mise à disposition pour assumer la présidence publique de la CADHU (DUHALDE 2014, 12).

militaire et par-là d'induire l'isolement international du PRN ; en coordonnant les efforts et les campagnes de dénonciations avec les organismes de l'exil argentin et latino-américain créés dans plusieurs pays ; en collectant des fonds en Suède et aux Pays-Bas pour payer les voyages aux personnes persécutées, aux détenu.e.s (disparu.e.s) libéré.e.s et aux prisonnier.e.s à disposition du PEN ayant reçu l'option pour sortir du pays et se réunir avec leurs proches à l'étranger ; et en organisant plusieurs conférences de presse principalement à Madrid, Paris, Rome, Genève, Amsterdam et Mexico ainsi qu'en publiant constamment des rapports (qualifiés comme) honnêtes et véridiques dont l'un des objectifs avait été l'introduction et la circulation de termes nouveaux pour mieux capter la réalité de la répression étatique en Argentine. Carlos María Duhalde (2014, 19) a précisé que les concepts de dictature militaire, État militaire et fascisme politique avaient été estimés insuffisants par la CADHU (et surtout, théoriquement, par Eduardo Luis Duhalde et l'ancien ministre d'Allende, le chilien Jorge Tapia Valdés) en raison du fait que les dictatures militaires (dites) classiques en Amérique Latine ne s'étaient pas caractérisées par l'action occulte, massive et systématique d'assassiner ses opposant.e.s. Ce fut par exemple dans la Conférence de Presse de la CADHU organisée à Genève le 21 février 1977 que cet organisme de DH avait donné sa définition de terrorisme d'État en contraposition aux perspectives qui prétendaient différencier un secteur Dur et un secteur Modéré de la Junte Militaire : « Le terrorisme d'État désigne des situations où l'on cherche la domination par la terreur, où ceux qui détiennent le pouvoir cherchent à assurer leur position et à instaurer un État totalitaire par l'application généralisée de pratiques de terreur contre l'ensemble de la population. » (DUHALDE 2014, 19) Autrement dit, avec le terme de terrorisme d'État, la CADHU – par la voix de Rodolfo Mattarollo - avait interpellé la communauté internationale à reconnaître la violation systématique des DH qui, au sein des Nations Unies était niée par l'ambassadeur du PRN à Genève Gabriel Martínez. Carlos María Duhalde (2014, 20-21) a de plus soutenu que Martínez avait développé une campagne de diffamation systématique contre la CADHU et ses membres en dehors de l'Argentine ; il aurait même essayé d'obtenir (sans succès) l'extradition depuis la Suisse de Mattarollo qui, en août 1976, avait déjà réalisé une présentation sur la politique systématique de disparitions forcées face aux Nations Unies dans la Sous-Commission de DH. Concrètement, les sièges de la CADHU avaient été installés : d'abord à Washington, où en septembre 1976 s'étaient enracinés entre autres Roca et Lucio Garzón Maceda grâce au travail de sensibilisation et d'information précédent de Gino Lofredo et Olga Talamante ; puis à Mexico, où le responsable ainsi que l'un des fondateurs ensemble à Marcelo et Carlos María Duhalde avait été l'exilé (après deux ans de vie en clandestinité) en août 1976 Carlos González Gartland et deux parmi plusieurs participant.e.s avaient été Rubén Dri et Humberto Constantini ; à Madrid, où Eduardo Luis Duhalde s'était installé avec le but d'organiser la CADHU en Europe. À cette tâche avaient participé

également d'autres exilé.e.s argentin.e.s en Europe qui avaient par la suite fait partie du Conseil Directif de la CADHU : Alipio Paoletti, Manuel Gaggero et Vicente Zito Lema. En Europe, de plus, la CADHU avait attiré d'autres personnalités argentines exilé.e.s en Espagne, Italie et France qui s'y étaient engagées comme Massafarro (membre du CS du MPM), David Viñas et le déjà mentionné Mattarollo qui avaient précocement dénoncé la situation argentine dans le Tribunal Russel II à Rome en janvier 1976 ainsi qu'il avait participé à organiser un premier groupe de solidarité avec le peuple argentin en France et puis le CAIS. Le bureau de Madrid – ensemble à sa délégation à Barcelone – était devenu le plus grand centre de développement institutionnel de la CADHU. Dans ces deux villes, la CADHU avait réussi à tisser beaucoup de liens avec des Espagnol.e.s et à, par conséquent, organiser plusieurs activités de dénonciation comme les manifestations constantes devant l'Ambassade argentine à Madrid. Carlos María Duhalde (2014, 29) a également rappelé qu'en septembre 1978, un groupe du GT3.3.2 entêté par Benazzi - qui se trouvait à Madrid avec la tâche (échouée à ce moment-là) de capturer l'ancien député national Croatto - avait essayé de kidnapper également Eduardo Luis Duhalde. Cette tentative de séquestration avait été empêchée par la Police Nationale espagnole et elle avait été suivie par une réclamation du gouvernement espagnol à la Junte Militaire. Finalement, la CADHU avait établi le 15 septembre 1977 un siège physique également à Paris, au 27 de l'Avenue de Choisy et ensuite à l'11 de la rue Meslay, où l'on avait imprimé entre 1977 et 1981 le *Bulletin Informatif* en espagnol, anglais et français. Franco (2008, 111) a soutenu que, créée par un accord entre Montoneros et le PRT, la CADHU – en général ; et celle de Paris, en particulier – avait été hégémonisée par Montoneros. La structure militante à Paris, orchestrée autour de la secrétaire de la RF du MPM Lesgart (qui s'était déjà occupée, entre 1972 et 1973, de créer la Commission de Proches des Détenu.e.s Politiques, Étudiant.e.s et Syndicats⁶⁸³), avait organisé les stratégies de participation et de cooptation de Montoneros dans les organisations de l'exil et notamment dans la CADHU, le CAIS et le groupe de chrétien.ne.s qui s'était formé à mi-1976 autour du prêtre – nommé vers la moitié de 1978 comme le chapelain de Montoneros – Jorge Oscar Adur ainsi que dans le CO.SO.FAM (avec une participation majoritaire du PRT que Montoneros avait essayé de disputer) qui s'occupait principalement des témoin.e.s vivant.e.s (FRANCO 2008, 146). Franco (2008, 155) a en particulier affirmé qu'en septembre 1978, le Secrétariat de Relations Extérieures du MPM avait signalé que les politiques de solidarité à promouvoir devaient être déterminées en fonction des lignes générales de préparation de la Contre-Offensive ainsi qu'elles devaient avoir leur expression concrète dans la politique extérieure, dans la diffusion, dans les politiques des comités de solidarité, dans le travail dans la colonie argentine et dans l'appui des relations internationales de Montoneros. L'historienne a précisé que cela devait être atteint par

⁶⁸³ Voir chapitre 4 de cette thèse.

l'action de dénonciation de la violation de DH dans un sens ample et politique. Finalement, Franco (2008, 156) a dit que ce document officiel qui avait promu l'insertion dans les comités de ses militant.e.s a montré que la stratégie de Montoneros avait pu produire des politiques fortement agressives au sein des organisations de l'exil. Cette manière d'orienter la politique (pas exclusive au péronisme, vu qu'elle avait été pratiquée également par le PRT, PO et Avant-garde Communiste) par l'insertion de militant.e.s (dit.e.s) assigné.e.s dans les différents noyaux d'exilé.e.s avait finalement contribué à provoquer la fracture d'abord du CAIS (au début de 1979) et ensuite de la CADHU de Paris vers la moitié de 1979. Franco (2008, 148) a de plus précisé qu'au début de 1980 (avec la rupture interne de Montoneros), une autre crise intérieure entre la CADHU de Paris et celle de Madrid avait provoqué la séparation définitive de la première, dirigée par un groupe réduit péroniste d'ancien.ne.s militant.e.s de Montoneros avec une autonomie totale par rapport aux autres secteurs.

Si la spécificité de la CADHU avait été la défense au niveau des droits et de la loi internationale, ses sources principales par rapport aux séquestrations et assassinats avaient été premièrement les organisations politico-militaires révolutionnaires. Celles-ci avaient envoyé certain.e.s de ses membres à des rendez-vous dans des bars publiques au sein et en dehors de l'Argentine avec des membres de la CADHU. La décision postérieure de faciliter l'exil de ses membres ainsi que la ratification de s'engager dans une politique de dénonciation internationale, la CADHU les avait prises, d'après Carlos María Duhalde (2014, 14), suite à l'arrivée en juin 1976 dans la Capitale Fédérale de la première mission internationale pour vérifier l'incertaine (aux yeux des Nations Unies et notamment par rapport aux situations en Palestine, Afrique du Sud et Chili) violation systématique des DH entêtée par les juristes Louis Joinet (c'est-à-dire le futur conseiller principal en DH et Questions Humanitaires en France du président Mitterrand) et Tomás la Quadra Salcedo (le ministre de Justice du gouvernement espagnol de Felipe González). Une autre motivation de l'exil avait été la dure répression qui avait touché beaucoup de membres de la CADHU (DUHALDE 2014, 17) ainsi que celle qui avaient et auraient continué à souffrir les (militant.e.s ou) témoin.e.s des CCD en Argentine. En effet, l'autre source principale des informations de la CADHU avaient été les témoignages des militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s et réapparu.e.s, voire mis.es en liberté par les FFASA. Pour cela, la CADHU s'était occupée au fur et à mesure de la réception de ces témoignages des survivant.e.s des CCD (nommés : camps clandestins de détention et extermination) et de leurs présentations ensemble aux témoin.e.s devant surtout la Commission de DH des Nations Unies dont le siège était dans le Palais des Nations de Genève. Selon la perspective de Jelin, les témoignages produits à l'étranger par les rescapé.e.s avaient servi à octroyer une certaine matérialité à leurs dénonciations finalisées à rendre visible les crimes différents de la dictature. Plus en particulier, Jelin (1995, 119 ; ma traduction) a affirmé que la collecte de témoignages s'était déroulée avant tout pour

chercher la Vérité du destin des détenu.e.s (encore) disparu.e.s en ne pas considérant la quête de réparations aux violations de DH (voire, la Justice) des réapparu.e.s : « La disparition, conçue comme un dommage, implique tant la séquestration d'un corps que la soustraction d'un savoir. L'on trouve ici l'une des particularités du phénomène du mouvement de DH : en ayant répondu à un dommage incertain, il avait donc développé une demande de justice indéterminée. Tout ce que l'on pouvait dire en principe était que quelque chose était arrivée. L'une des premières tâches du mouvement avait donc été d'établir, avec un certain degré de certitude, quoi. » Comme j'ai détaillé dans le chapitre 1 de cette thèse, l'écoute des témoignages des rescapées aux CCD de la part de la CADHU a été critiqué par la Littérature de l'Histoire Récente qui, avec une perspective de genre, a lutté pour rendre visible le *continuum* de la violence sexuelle perpétrée par les ravisseurs à l'encontre des détenues disparues. En étudiant en particulier le grand témoignage anonyme publié à Madrid par la CADHU en 1980 titré *Rapport du camp de concentration et extermination « La Perla »*, Álvarez (2016) a constaté qu'au lieu de notifier les délits spécifiques des militaires commis à l'encontre des détenues disparues, d'adopter une position condamnatrice contre ces qualités et/ou de dénoncer la violence sexuelle comme un comportement systématique des militaires constituant un délit, ce rapport de la CADHU s'était référé aux militaires opérant dans ce CCD (que sans la médiation de la violence sexuelle étaient qualifié sans aucune doute comme des séquestrateurs et tortionnaires) avec des catégories ambiguës faisant référence à des problèmes personnels de l'ordre psychiatrique où la violence sexuelle avait pu facilement disparaître ou en tout cas être minimisée. L'un de ces termes avait été ladite cohabitation entre ravisseurs et détenues disparues pour rendre compte des relations durables entre détenues disparues et leurs ravisseurs que la Littérature a par la suite nommé comme esclavage sexuel. Outre à ces deux constats d'inécouté soulevés par Jelin et Álvarez, moi j'aimerais remarquer que le cadre du terrorisme d'État adopté pour écouter les rescapées notamment de l'ESMA avait entravé la possibilité d'écouter ce qu'elles avaient à dire outre à avoir subi des tourments (y compris la violence sexuelle), voire ce qu'elles savaient de la politique productive (et en particulier de la circulation de l'information) du PRN et notamment de l'amiral Massera que le concept de terrorisme d'État aspirait explicitement à homogénéiser pour constituer deux bloc clairement distingué pour ne pas confondre l'opinion publique internationale : celui des militaires brutaux et celui des (militant.e.s) victimes. Pourtant, par cette même stratégie homogénéisatrice, les témoin.e.s mêmes de la répression étatique étaient devenu.e.s suspect.e.s car ce qu'ils et elles avaient dû dénoncer comme le cœur de la répression étatique (le *desaparecido* torturé dans un centre de détention par le terrorisme d'État) n'avait pas coïncidé totalement avec leurs expériences de captivité.

Depuis août 1979, l'agenda de la Junte Militaire avait été déplacée entièrement vers les préparatifs de la visite en Argentine de la CIDH de l'OEA prévue au moins depuis la moitié de 1977 – lorsque

le PRN avait commencé à considérer la nécessité de clôturer l'étape (et la ressource principale tant de légitimation sociale de la dictature que de la cohésion interne aux FFSA) de la lutte contre ladite subversion et (affirmait de) avancer vers une démocratie solide – et annoncée en décembre 1978 en même temps que Martínez de Hoz avait communiqué le début d'une étape de renforcement du plan économique. Depuis septembre 1977, Videla avait en effet commencé à parler de *desaparecidos* dans le cadre de la thèse de la guerre sale et de ses excès (en déclarant que l'on ne pouvait pas donner une liste de personnes disparues) ; le gouvernement militaire avait entamé à démanteler progressivement les CCD principaux ; et il avait même permis, en septembre 1979, le regroupement du syndicalisme qui avait été jusqu'à ce moment-là divisé en deux ailes (lesdits Dialoguistes de la Commission Nationale du Travail et la fraction plus Dure des 25) dans la Direction Unique de Travailleur.se.s Argentin.e.s. Selon Borrelli (2008, 85), Videla et le secteur Politicard de l'Armée de terre avaient pensé que la visite de la CIDH aurait pu nettoyer son image à l'étranger, freiner les Durs dans le conflit intérieur au PRN pour le pouvoir politique, entraver la croissance des organismes de DH et donc serrer l'étape de ladite guerre et commencer l'étape de ladite paix. Le 6 septembre 1979, une Commission Spéciale présidée par l'ancien ministre de la Justice vénézuélien Andrés Aguilar avait donc finalement entamé l'observation sur place. Canelo (2016, 162) a expliqué que la CIDH avait figé un siège provisoire de travail dans la Capitale Fédérale et elle avait reçu 5'580 dénonciations dans plusieurs villes de l'Argentine. D'après cette chercheuse, la visite avait d'un côté réactivé de façon incontrôlable ledit consensus antisubversif tant au sein des FFASA que dans plusieurs secteurs de la société (comme les hauts fonctionnaires de l'Église catholique, les militaires retirés, les organisations d'entrepreneur.se.s, les associations professionnelles, les éditeur.trice.s de journaux, les groupes politiques et syndicales ainsi que les nouvelles associations récriminant les mort.e.s par la main de ladite subversion) revendiquant ladite guerre antisubversive réalisée par les militaires. Cette réaction, autrement dit, était contraire à l'objectif du PRN de fermer cette étape tout comme les augmentations de la légitimité et de la présence dans les médias des demandes des organismes de DH que cette visite avait, de l'autre côté, provoquées. En effet, certains dirigeant.e.s politiques avaient commencé à faire siennes les demandes de ces organismes comme par exemple le vice-président de l'Assemblée Permanente pour les DH et leader de Renouveau et Changement Alfonsín qui les avait utilisées pour s'opposer à la ligne politique de l'UCR de Balbín et construire un front multipartite (ou pôle-civil) s'opposant au PRN ou le vice-président du CN du PJ Bittel qui avait dénoncé la mort et la disparition de milliers de citoyen.ne.s dans la publication du premier document partisan *Le Justicialisme dénonce la violation des DH* (in CANELO 2016, 164). Borrelli (2008, 87) a en particulier noté que ce document du péronisme antiverticaliste avait utilisé lui aussi le concept de terrorisme d'État. Finalement, Canelo (2016, 164-165) a remarqué qu'en troisième lieu, la visite

de la CIDH – qui avait conclu son travail le 20 septembre 1979 et inclus avait reçu de la part du PEN un rapport de 424 pages titré *Le terrorisme en Argentine. Évolution de la délinquance terroriste en Argentine* - avait provoqué un soulèvement militaire contre le commandant en chef Viola à cause de la libération de l'ancien directeur du journal *La Opinión* Jacobo Timerman considéré par les Durs comme un complice et financier de ladite subversion. En effet, le commandant du III^{ème} Corps de l'Armée de terre Menéndez s'était mutiné dans le Lycée Militaire « Général Paz » à Córdoba pour exiger la renonciation de Viola à cause d'une dite complaisance inadmissible avec ladite subversion. Montoneros avait, dans l'entre-temps (dans le cadre de la première Contre-offensive) fait exploiter une bombe le 27 septembre 1979 chez le fonctionnaire Guillermo Walter Klein et ensuite organisé une Conférence dans l'Assemblée Nationale française le 12 octobre 1979 où trois femmes argentines revenant de deux ans passés à l'enfer – et notamment du Casino des Officiers de l'ESMA - avaient pu donner leurs témoignages (dits par Montoneros) vivants du crime de guerre que la CADHU avait par la suite publié en 1980 à Paris et à Madrid avec le titre *Témoignages du génocide*. Franco (2008, 157) a écrit qu'avec leurs corps et leurs présences, María Alicia Milia de Pirlés (s'étant présentée comme une militante du MPM qui avait participé dans le processus de libération nationale de l'Argentine depuis 1971 et qui avait été séquestrée le 28 mars 1977 par le GT3.3.2 et maintenue détenue disparue dans l'ESMA jusqu'à sa mise en liberté le 19 janvier 1979⁶⁸⁴), Sara Solarz de Osatinsky (ayant affirmé d'avoir été séquestrée le 14 mai 1977 pour avoir été une membre du MPM et d'avoir été libérée au cours dudit processus de récupération le 19 décembre 1978) et Ana María Martí (ayant déclaré d'avoir été kidnappée le 18 mars 1977 pour être une militante du Péronisme Montonero et d'avoir été mise en liberté par le GT3.3.2 qui avait cru de l'avoir récupérée le 19 décembre 1978⁶⁸⁵) avaient synthétisé les deux tensions centrales de la tâche de DH de l'époque : est-ce que les disparu.e.s étaient vivants ou morts ? Pourquoi est-ce que certains.e.s avaient survécu et avaient été libérés.e.s et d'autres pas ? L'historienne ainsi que Silvina Frieria (2004) ont noté que dans

⁶⁸⁴ Milia s'était en outre présentée dans le *Témoignage de Paris* (in CADHU 1980) comme une professeure d'Espagnol et Sciences Sociales de l'Université Nationale du Littoral, mère de deux enfants (María Magdalena de huit ans et Pablo Raúl de cinq) ainsi que veuve de l'Officier Supérieur et Chef du Parti Montoneros Roberto Rufino Pirlés (un ingénieur chimique qui avait commencé sa militance dans l'Athénée Universitaire de Santa Fe et il avait été membre du groupe fondateur du Parti Montoneros) détenu en mars 1975 à San Miguel de Tucumán et assassiné le 6 janvier 1977 avec Dardo Cabo dans une présumée tentative de fuite de l'Unité Pénitentiaire de la Plata.

⁶⁸⁵ À la fin de septembre 1978, Acosta avait communiqué à Martí (in CADHU 1980) que ses enfants (Vladimiro Ramos de huit ans et Carmela Ramos de six) avait été séquestrés.e.s avec Diego et Coca Nadal et leurs deux enfants par l'Armée de terre ; ces deux enfants avaient été, plus précisément, transférés.e.s dans le CCD « Camp de Mai » et puis dans la Brigade Féminine de San Martín. Ici, les deux auraient été bien traités physiquement mais les FFAA les avaient été soumis.e.s à travailler (contrôler les bourses des proches qui visitaient les détenues définies par Martí comme des prostituées, des assassines, des voleuses et des droguées) et à des interrogatoires sur les activités de leur père (données des maisons, noms des amis.e.s, etc.) ; un psychologue et puis une policière leur avait même dit d'être une amie de leur mère et de travailler comme une espionne pour que les enfants auraient pu parler plus aisément. En novembre 1978, le capitaine Vildoza avait informé Martí que l'Armée de terre avait refusé de lui redonner ses enfants et qu'il n'avait pu rien faire pour elle car cela ne dépendait pas de lui : il lui avait ainsi demandé d'avoir de la patience. Finalement, ce fut le colonel Rowaldes qui avait promis à Martí le retour de ses enfants. Le 17 novembre 1978 elle avait été transférée dans une *quinta* opérationnelle et le 18 novembre Febres et un sous-officier lui avaient consigné ses enfants. Les trois étaient restés.e.s séquestrés.e.s dans la *quinta* jusqu'au 19 décembre 1978, lorsque la famille était partie en Espagne.

le domaine des militant.e.s émigré.e.s, le *Témoignage de Paris* avait généré des conflits importants : beaucoup avaient rechassé l'idée de la mort des disparu.e.s alors que d'autres avaient pensé que même si cela avait été effectivement le cas, pourquoi est-ce qu'il fallait le dire ? Franco (2008, 157) a fait en outre noter que le CAIS avaient par exemple promu une action alternative pour démontrer que pas tou.te.s les disparu.e.s étaient mort.e.s et que le *Témoignage de Paris* avait été une initiative de la Junte Militaire pour mettre fin à la campagne d'*Apparition en vie* des Mères de la Place de Mai ; d'après le CAIS, des séquestré.e.s avaient été envoyées dans les pays d'exil pour affirmer que tou.te.s les disparu.e.s étaient mort.e.s en contrepartie de leur liberté. Concrètement, dans ce *Témoignage* ces trois femmes avaient essayé d'auto-légitimer leurs propres survies en affirmant avant tout que sous le contrôle de Massera, au début de 1977, et sans abandonner ledit principe d'extermination massive, le GT3.3.2 avait organisé pour un groupe de séquestré.e.s un (présenté comme) niveau supérieur d'annihilation : les vaincre sur le plan politique-idéologique pour les incorporer dans le futur projet politique de l'amiral ou, à défaut (si cela était impossible) pour les utiliser afin d'essayer de démentir – même si ce n'était pas qu'en partie – l'extermination des séquestré.e.s de la part des FFASA. Si elles avaient dit croire qu'il n'existait pas une forme de traduire en mots l'horreur dantesque impossible à oublier et qu'uniquement les détenu.e.s disparu.e.s de l'ESMA et d'autres CCD avaient pu savoir, comment est-ce que l'opinion publique aurait pu entendre l'existence de ce groupe de survivant.e.s ? Cinq avaient été les conditions nécessaires pour comprendre la survie à l'ESMA d'après Milia, Solarz et Martí : la penser au sein des projets politiques de la Marine et plus en particulier dans celui de Massera ; dans les contradictions que la Marine et Massera avait avec l'Armée de terre ; par rapport à sa candidature comme solution de remplacement (changement) politique ; au sein de sa recherche de capter des secteurs importants du Mouvement Péroniste ; et dans la campagne internationale de dénonciation qui a montré l'ESMA comme le CCD majeur de l'Argentine. De leurs observations et expériences directes – vu qu'elles avaient déclaré d'avoir fait partie dudit projet de récupération –, ces anciennes détenues disparues de l'ESMA étaient arrivées à la conclusion que ce groupe de choisi.e.s avait été froidement sélectionné par le haut commandement de la Marine en tenant en compte leur militance dans le Mouvement Péroniste. Plus particulièrement, la Marine de Massera avaient catalogué trois groupes qui avaient composé un groupe plus grand : nombreux.ses avaient été choisi pour leur militance publique ; d'autres pour avoir été des *compañero.a.s* qui ne s'étaient pas *quebrado.a.s* sous la torture ; et d'autres pour leurs formations techniques. Ces trois rescapées avaient témoigné qu'à la différence des détenu.e.s disparu.e.s qui étaient avec elles en captivité dans l'ESMA – et qu'elles avaient affirmé d'être des futur.e.s mort.e.s en raison de l'existence d'un dit plan d'assassinats –, les choisi.e.s étaient pour la plupart encore vivant.e.s et leur régime de captivité avait été progressivement moins sévère sans pour autant avoir

impliqué la cession de l'obligation de cohabiter avec la présence constante de la torture et de la mort des personnes qui continuaient à être séquestrées, torturées et assassinées. Milia, Solarz et Martí avaient en outre estimé que ladite possibilité constante de mourir qui avait accompagné tou.te.s les détenu.e.s disparu.e.s incessamment pendant leurs captivités diverses avait été pire que la mort. Finalement, ce qui avait concrètement différencié leur captivité du reste des détenu.e.s disparu.e.s – qui d'après elles allaient mourir – avait été l'octroi de la part du GT3.3.2 de la responsabilité de plusieurs tâches productives⁶⁸⁶ : la classification de nouvelles de tout le monde sur l'Argentine ; des traductions ; le travail de bureau ; la classification de la bibliothèque ; et, finalement, elles avaient rendu compte que le GT3.3.2, à travers des pressions, avait cherché à convaincre ces détenu.e.s (disparu.e.s) à tenir des conférences de presse en faveur de la Marine.

En décembre 1979, pendant que l'ambassadeur suédois en Argentine avait commencé à développer une campagne systématique pour l'apparition de Dagmar Ingrid Hagelin détenue disparue par le GT3.3.2 de Massera dans l'ESMA⁶⁸⁷, la CIDH avait conclu son *Rapport sur la situation des DH en Argentine* extrêmement défavorable pour le PRN et notamment pour ses tentatives d'installer dans l'opinion publique l'idée de non-révision de ce qui s'était passé pendant ladite lutte contre la subversion. Ce texte (in CANELO 2016, 184) avait affirmé qu'entre 1975 et 1979 en Argentine les forces étatiques répressives avaient commis des nombreuses et graves violations de DH dont notamment des assassinats des disparu.e.s et l'emploi systématique de la torture et d'autres actes cruels. Face également à l'octroi du Prix Nobel de la Paix – représentant la voix des démocraties occidentales - au créateur du Service Paix et Justice et sculpteur Adolfo Pérez Esquivel le 13 octobre 1980, la dangerosité du front des organismes de DH avait fortement augmenté et le PRN avait été contraint à articuler des réponses sur la question des disparu.e.s qui avaient dû surmonter la stratégie de la contraposition (dont l'absence d'une explication contextualisant historiquement la visite de la CIDH et ce qu'elle allait faire ; absence de voix des proches de disparu.e.s et des autres secteurs opposés à la dictature ; la présence alluviale de déclarations de militaires et civil.e.s à l'encontre de la visite de la CIDH ainsi que des – faux – cas de présumé.e.s disparu.e.s ensuite réapparu.e.s)

⁶⁸⁶ Voir dans le chapitre 5 de cette thèse également la réticence des ancien.ne.s militant.e.s de Montoneros séquestré.e.s et inséré.e.s dans ledit processus de récupération du GT3.3.2 à reconnaître le caractère productif de leur travail.

⁶⁸⁷ Le 13 décembre 1979, récemment mise en liberté par le GT3.3.2, Burgos avait volé de l'Espagne à la Suède pour témoigner dans le procès pour la disparition de son amie Hagelin (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 82-84), dont le deuxième mari de la mère d'Hagelin, Edgardo Waissmann, avait été l'un des avocats défenseurs des prisonniers politiques que Burgos avait consulté lors de la dernière détention de son mari Caride en 1974. À cette occasion, Burgos avait premièrement dénoncé sa propre détention et disparition dans l'ESMA ainsi qu'elle avait mentionné l'existence de détenu.e.s disparu.e.s qui travaillaient dans l'ESMA pour le projet politique particulier à Massera. Burgos avait expliqué qu'après la mort de sa fille Victoria Eva du 29 décembre 1976, Hagelin l'avait visité chez elle plusieurs fois afin de la conforter. Le même jour de sa propre détention, à savoir le 27 janvier 1977, Burgos avait été accompagnée dans le *Sótano* du Casino des Officiers où Whamond et Astiz étaient en train de torturer son amie Hagelin. Cette visite, d'après Burgos, avait eu la finalité d'établir si les deux femmes se connaissaient et, dans le cas positif, quel type de relation entretenaient. Finalement, le GT3.3.2 avait conclu qu'Hagelin n'était pas engagée directement dans la militance et pour cela l'on avait reconnu l'erreur : Hagelin ressemblait esthétiquement au cadre de Montoneros María Antonia Berger.

résumée dans la consigne *Les Argentins.e.s sommes droits et humains* (BORRELLI 2008, 90-97)⁶⁸⁸. Même d'après Franco (2008, 125) l'octroi de ce Nobel avait donné une nouvelle dimension internationale à la situation argentine et à l'action des organismes de DH : cette cérémonie avait d'après elle contribué à affirmer le rôle-titre du Mouvement de DH pendant la transition démocratique notamment autour de la demande de justice sous la consigne *Procès et Châtiment à tous les coupables*. Canelo (2016, 185) a estimé que la réplique du PRN au rapport final de la CIDH avait été double. D'un côté, sur le plan diplomatique à niveau international, en même temps que le Ministère de l'Intérieur avait mis en fonction la Commission Politique chargée du dialogue politique, la Junte Militaire avait élaboré en février 1980 les *Considérations Finales et Conclusions de la Réponse du Gouvernement Argentin à la CIDH* où elle avait accusé cette Commission de vouloir discréditer et s'immiscer dans les affaires intérieures du gouvernement argentin et elle avait questionné les sources principales du rapport, à savoir les dénonciations des organismes de DH⁶⁸⁹. En outre, dans ce document, la Junte Militaire avait considéré que la CIDH avait volontairement ignoré ladite situation de guerre éclatée (prétendument) dudit terrorisme avant le coup d'État. Selon Borrelli (2008, 102) et Salvi (2009), ce discours du PRN avait essayé de contraster l'existence des disparu.e.s avec celle des mort.e.s pour ladite subversion à travers une égalisation que le premier chercheur a qualifié comme cynique et prétendument auto-disculpatoire. La première étape qu'Analia Goldentul (2018, 144) a mis en effet en exergue pour expliquer le processus de victimisation des membres des FFASA ayant participé audit terrorisme d'État renvoie à la visite de la CIDH de 1979. Dans ce contexte était apparue la Ligue Argentine des Victimes du Terrorisme et Proches et Ami.e.s des Mort.e.s pour la Subversion qui avait été une organisation auto-qualifiée comme apolitique, alors que ses actions - appuyées et soutenues par des officiers, des sous-officiers et des civil.e.s apologistes de la répression étatique du PRN⁶⁹⁰ - avaient été orientées par l'agenda politico-militaire. Ces deux groupes avaient confronté la

⁶⁸⁸ La réponse du PRN à la visite de la CIDH avait été la distribution dans les rues du pays d'autocollants avec le slogan élaboré par l'agence de publicité états-unienne *Burson Marsteller : Nous sommes droits et humains*. Selon Risler (2018, 258), la propagande officielle avait été suivie et soutenue par l'officieuse comme par exemple la Banque de la Province de Buenos Aires qui avait diffusé cette même consigne, la revue *Para Ti* avait diffusé ses cartes postales *Argentine, toute la vérité, Gente* avait mis en circulation le 6 septembre 1979 la « Lettre ouverte aux membres de la CIDH » et le Conseil Publicitaire Argentin – ensemble, entre autre, à la Société Rurale, au Rotary Club de Buenos Aires, au Conseil d'Entrepreneurs Argentins et au Centre d'Exportateurs de Céréales – avait signé une pétition où l'on répudiait la visite de la CIDH ainsi que l'on défendait en assumant comme propre la décision (dite) douloureuse mais incontournable des FFAA d'entrer en guerre pour gagner la Paix (*La Nación*, le 21 septembre 1979 in RISLER 2018, 259-260).

⁶⁸⁹ Risler (2018, 262-263) a noté que l'Association Patriotique Argentine avait elle-aussi diffusé sa réponse à la CIDH dans un livre (écrit en espagnol, français et anglais) informant sur la violence et ledit terrorisme en Argentine, en Amérique et dans le monde. Dans ce livre intitulé *L'Argentine et ses droits humains* et dédié aux héros et martyres ayant offert leurs vies dans l'intérêt d'un idéal de liberté inaliénable, l'on avait dénoncé ledit génocide argentin par la main de l'ennemi.e subversif.ve et terroriste.

⁶⁹⁰ Salvi (2011a) a indiqué comme des Participants Assidus de FAMUS, entre autres, Bignone, Reston, Saint-Jean, Guerrero, Bussi, Arguindegui, Alaiz, Etcheolatz et Alicia Raquel Hartridge (l'épouse de Videla). En raison de cette participation active, les messes organisées par FAMUS avaient été une caisse de résonance des tensions internes aux FFAA notamment dans les moments de conflictualité majeure. Ses activités principales s'étaient déroulées dans des espaces sociaux fermés comme des messes mensuelles dans les Églises catholiques, des participations à des actes officiels des FFASA ou des visites aux casernes. FAMUS avait également publié des pétitions et des lettres ouvertes dans les journaux locaux et nationaux ainsi qu'elle avait participé à des manifestations officielles des Forces Armées et de Sécurité comme la Journée de l'Armée, de la Marine et des Polices provinciales, le 2 avril planifié par le Centre d'Officiers des FFAA ainsi que les positionnements de plaques commémoratives en l'honneur d'officiers morts organisées en faveur du Collège militaire et de l'École Navale Militaire. FAMUS avait gagné l'hégémonie du souvenir des victimes militaires

mémoire des disparu.e.s avec celle des militaires et des civil.e.s mort.e.s par la main des organisations révolutionnaires avec l'objectif d'obtenir la reconnaissance de la part de la société argentine de ses morts (héros, martyres et innocents) ayant rendu possible en Argentine la Liberté, la Paix et la Vie, c'est-à-dire les conditions concrètes pour vivre en démocratie. Les militaires auraient donc lutté au nom de la Patrie et de la démocratie et pour cela ils auraient dû être exemptés de fournir des explications devant la Justice et la société. Cette idée s'était exprimée avec le vote de la Junte Militaire de la loi n° 22.924 « de Pacification » (ou loi d'autoamnistie) qui avait empêché que le retour de la démocratie ne supposât la mise en route de poursuites judiciaires à l'encontre des FFAA. En rendant donc la répression un acte de service (à la Patrie) dans un contexte de guerre et plus précisément de la lutte internationale contre le communisme pour un (dit) monde libre, les FFAA avaient prétendu régler tant leur imputation pénale que leur condamnation morale. La répression illégale était vue comme une action de nature militaire – une continuation de la guerre (SALVI 2009, 98) – conformément aux décrets émanés sous le gouvernement démocratique d'Isabel Perón. La dimension éthique de ces actions devait être en conséquence subordonnée à la logique de la guerre et être évaluée en conformité aux résultats obtenus. Pour ce faire, le discours performait une distinction entre des méthodes injustes et des fins justes à même de culpabiliser et responsabiliser les victimes pour la répression subie (TAHIR 2015, 106-108) et les mortes infligées pour des raisons injustes. Plus en particuliers, ces morts (par la main de la guérilla) dans un esprit de sacrifice avaient renvoyé le plus souvent à la figure militaire du héros déchu ayant clairement incarné (c'est-à-dire, un militaire doué de visage, voix, capacités et valeurs) le bien, le sacré et le triomphe ; en revanche, la figure du et de la traumatisée (à savoir un fantasme dont la subjectivité avait été réduite à la condition d'objet car touché par une victimisation arbitraire, irrationnelle, sauvage et indiscriminée) avait généralement été attribuée aux civil.e.s mort.e.s à cause des actions des dites bandes criminelles subversives (SALVI 2011a). Les morts parmi les membres des FFAA auraient été en revanche des personnes vertueuses et dignes de reconnaissance ayant donné le meilleur d'elles-mêmes (elles avaient été caractérisées par l'honneur d'avoir combattu et d'avoir vaincu militairement cette guerre) en mettant fort en danger leurs familles en raison de la sauvegarde, protection et préservation de la Patrie. Ce discours avait produit, d'après Salvi (2011a), une égalisation entre les membres des FFASA morts et vifs, les deux ayant courageusement lutté dans la guerre à l'encontre dudit terrorisme marxiste pour sauver et libérer le peuple argentin tout entier et, malgré cela, injustement humiliés : les uns oubliés et les autres lâchement traduits en Justice (vengeresse), privés de liberté. En ce sens, d'après FAMUS,

dans une deuxième étape qui avait entamée en 1985 lors de la publication du rapport de la CONADEP et du Procès aux Juntas Militaires. Son apogée était plus précisément arrivé avec la publication de *Tributo* (1985-1990) visant à atteindre la légitimité des FFASA dans l'espace public d'une manière défensive (GAYOL et KESSLER 2012). En travaillant en étroite collaboration avec la caste des militaires et en tant qu'organisation intellectuelle des secteurs de la droite (D'ANTONIO 2003, 54-57), *Tributo* avait contribué à orienter la discussion nationale sur les *indultos*

l'expérience que les organismes de DH ont appelé comme terrorisme d'État avait en revanche été une (dite) guerre psychologique et culturelle qui même en postdictature n'avait pas encore terminée car les assassin.e.s (les organisations révolutionnaires armées) et les héros (l'institution militaire) avaient été transformé.e.s par lesdit.e.s terroristes infiltré.e.s dans la société (les organismes de DH, les politicien.ne.s, les juges, les artistes et les journalistes) respectivement en victimes sacrifiées et en prisonniers de guerre grâce à la diffusion d'un discours prétendant confondre et duper l'opinion publique. Lesdit.e.s ennemi.e.s marxistes, autrement dit, continuaient à semer la terreur sur la totalité du peuple argentin, raison pour laquelle l'institution militaire nationale aurait été en train de souffrir le dénigrement et le discrédit de la part de la population au lieu que recevoir la gratitude bien méritée. Créée par le Commandant Ernesto G. Barreiro afin d'articuler une stratégie défensive face aux visites des organismes internationaux de DH et opérant de 1979 jusqu'à la fin des pardons en 1991, FAMUS avait donc agi pour améliorer l'image publique des FFAA en positionnant les veuves, les mères et les filles des militaires et des policiers attaqués par les organisations politico-militaires révolutionnaires comme ses faces visibles. D'Antonio a estimé que cette décision d'articuler la mémoire institutionnelle des FFAA peut être comprise comme une réaction spéculaire et réactive aux Mères de la Place de Mai. Cette mémoire ripostait, autrement dit, la version des folles contre l'État terroriste avec une version desdites vraies femmes argentines à même d'inaugurer une nouvelle filiation non-parentale transcendant les liens naturels de la bonne famille chrétienne par leur condition de victimes de la guérilla et/ou dudit terrorisme⁶⁹¹. Du même avis a été Salvi (2010a, 9) tant pour ce qui concerne FAMUS que – surtout – pour analyser ses organisations successives qui se sont regroupées dans la revendication d'une Mémoire Complète⁶⁹². Cette mémoire aurait assumé, d'après cette chercheuse, la forme d'une réplique dans un double sens : elle peut être premièrement qualifiée comme un effet, car ce type de mémoire s'était appropriée des slogans signifiant la lutte des organisations de DH dont *Mémoire, Vérité et Justice* ; secondairement, la mémoire complète s'est caractérisée comme une accusation par le fait d'avoir évoqué principalement une offense à l'institution militaire qui se serait matérialisée tant dans les attaques des combattant.e.s révolutionnaires que dans les procès juridiques orientés par les organisations de DH.

La seconde réplique du PRN au rapport final de la CIDH avait concerné d'après Canelo (2016, 185) des dirigeant.e.s politiques - comme Balbín - qui avaient suggéré au PRN qu'il était arrivé le moment politiquement souhaitable de reconnaître (ou avouer, au lieu que de dénier) que les disparu.e.s étaient

⁶⁹¹ Après les soulèvements des *carapintadas*, à peu près 300 membres de FAMUS s'étaient rassemblé.e.s pour deux jeudis consécutifs (le 12 et le 19 mars 1987) sur la Place de Mai en même temps que les Mères de la Place de Mai afin de réclamer la fin de la persécution des militaires qui avaient lutté en défense de l'intégrité de la Nation en montrant des banderoles *disant Dieu dans le ciel, Argentina sur terre et notre cœur l'Armée sauveuse*. Salvi (2011a) a quand même remarqué que les manifestations de rue de FAMUS avait été très rares.

⁶⁹² Voir chapitre 1 de cette thèse.

mort.e.s et, en tant que tels, ils et elles avaient représenté le grand prix de ladite guerre sale. Comme il est notoire, les Mères de la Place de Mai s'étaient opposées à cette affirmation même lorsqu'elle avait été prononcée par Pérez Esquivel au moment de retirer le Nobel de la Paix. Hebe Bonafini a rappelé (in PADOAN 2006, 244) que les Mères s'étaient effrayées tout d'un coup : *comment tou.te.s mort.e.s ?* Avec le groupe de solidarité suédois, elles avaient diffusé un communiqué avec lequel elles avaient demandé l'*Apparition en vie*. Les organisations de DH avaient commencé à leur dire que c'était une folie, que désormais tout le monde savait que les disparu.e.s étaient mort.e.s. Bonafini a rappelé alors d'avoir posé la question si l'on voulait que les enfants disparu.e.s réapparaissent vif.ve.s ou mort.e.s. *Clairement*, l'on n'avait pu dire que vif.ve.s. Les Mères avaient amené en place ce slogan qui avait fait fonction de réponse stratégique à la proposition de la Junte Militaire de mettre un point final à la question des disparu.e.s. Faisant pour la première fois de la disparition forcée de personne l'objet d'une action gouvernementale, le PRN avait en effet voté en septembre 1979 la loi n° 22.068 de « Déclaration de décès présumé de personnes absentes ». Cette loi certifiait qu'une personne était juridiquement morte lorsqu'elle avait disparu de son lieu d'habitation ou de résidence, sans que l'on ne sût pas où elle se trouvait et que la disparition avait été dénoncé entre le 6 novembre 1974 et le 6 septembre 1979. Le choix de ces deux dates avait permis à la Junte Militaire de détacher le problème des disparitions du gouvernement du PRN, étant donné que celui-ci avait été encadré dans une période concernant également le gouvernement démocratique d'Isabel Perón. Le fait de se déclarer *Perpétuellement en deuil* avait permis aux Mères de faire du passé catastrophique un présent éternel. Le maintien des disparitions dans le temps présent avait empêché les archivages de ces délits, ainsi qu'il leur avait permis de façonner un cadre dans lequel pouvoir agir, voire dénoncer la dictature au détriment des survivant.e.s des CCD, à savoir les détenu.e.s disparu.e.s apparu.e.s en vie. La première hypothèse élaborée par Longoni (2007, 24) afin d'expliquer la faible audibilité des survivant.e.s aux CCD avait en effet concerné les rapports entre les organismes de DH et les disparu.e.s apparu.e.s en vie ; Longoni a noté que ces réapparu.e.s avaient énoncé quelque chose de terrible et douloureux que beaucoup de proches et certains organismes de DH s'étaient nié.e.s à reconnaître au moins publiquement, à savoir que la grande majorité des disparu.e.s avait été systématiquement assassinée. La question de la faible audibilité des survivant.e.s des CCD comme élément entravant leur construction en tant que victimes de la disparition forcée au profit des proches (des disparu.e.s) avait concerné également la mémoire de la violence armée révolutionnaire. Après avoir rappelé ce refus des Mères les plus médiatisées à reconnaître la pluralité de l'héritage de la militance de leurs enfants, dans la prochaine section je traite la signification de la solidarité internationale – voire internationaliste - de la part de certain.e.s militant.e.s de Montoneros qui avaient décidé de continuer leur lutte politico-militaire en Amérique Centrale.

Dans la Troisième Marche de la Résistance, déroulée entre le 22 et le 23 septembre 1983 sur la Place de Mai, les Mères avaient proposé pour la première fois une action à la fois explicitement graphique et offensive envers le pouvoir politique. Un petit volant annonçait : *Marchons ensemble, les Mères et le Peuple, pour que nos fil.le.s séquestré.e.s par cette tyrannie infâme et cruelle apparaissent en vie* (AMIGO CERISOLA 1995). Les deux consignes centrales de la Marche - *Procès et Châtiment aux Coupables et Apparition en vie* - avaient signé linguistiquement les conquêtes tant de la place que de l'esthétique des disparu.e.s avec *el Siluetazo*⁶⁹³. En décidant de désobéir à l'administration militaire pour *Rester en présence de la mort*, les Mères avaient développé une pratique de lutte qui s'était déployée du consensus quant à la non-acceptation de la mort des disparu.e.s. Cette mort imposée et forcée se donnait comme la fin d'une question et non pas comme la fin de la vie de personnes tuées par la dictature : uniquement en reconnaissant la totalité quantitative et qualitative des vies des disparu.e.s, les crimes commis par la dictature n'auraient pas pu tomber en prescription. Ce slogan signifiait de ne pas faire de la mort des disparu.e.s une question passée, mais de la garder présente : dire disparu.e équivalait pour les Mères à faire preuve d'un acte de résistance linguistique face à une loi qui faisait disparaître la responsabilité du PRN dans la mise en place de dispositifs de disparition. Ce faisant, les Mères s'étaient libérées du besoin que l'État disait la mort de leurs enfants ainsi que de la nécessité personnelle de leur faire un deuil et de les enterrer (BAZZONI 2013, 130). Les Mères avaient exercé un pouvoir de nier la mort, la mort correspondant à un savoir de la mort dont elles avaient été longtemps privées. Les Mères ont par la suite affirmé de n'avoir pas élaboré le deuil ou d'être en un deuil continu, notamment car elles avaient créé un espace d'existence pour leurs enfants à l'intérieur d'elles-mêmes. Si cette affirmation a la valeur de troubler plusieurs théories psychologiques ainsi que politiques, elle soulève en même temps des problèmes quant au type de rapports sociaux que cette organisation de DH avait tissé avec le reste de la société ayant son mot à dire sur les disparu.e.s ainsi qu'avec les gouvernements responsables certainement eux-aussi de prioriser (ou de ne considérer que) la liaison familiale comme la marque identitaire des disparu.e.s. Sosa (2014, 14) a remarqué que « For the extended society, the reconstruction of the broken families appeared as the main form of social restoration. Yet the democratic state also played a crucial role in naturalising the human rights claim as a family issue. » Vecchioli (2005, 255 et 257) a de plus souligné que les gouvernements, en créant et perpétuant la catégorie de Proches des victimes du terrorisme d'État ainsi qu'en émettant en 1994 la loi sur la « Réparation économique des victimes » (ayant défini les disparu.e.s comme des personnes que dans la plupart de cas avait été enlevé.e.s aux familles) avaient sédimenté une liaison entre la reconnaissance de la victime et la famille au détriment

⁶⁹³ Les Mères avaient déjà en 1982 réalisé des expositions qui avaient eu un fort impact dans la société argentine, comme celle d'objets quotidiens ou des créations artistiques de leurs enfants afin de matérialiser la relation entre présence-absence comme l'une des figures de disparu.e. C'est toutefois le *Siluetazo* qui avait eu l'impact le plus fort tant sur le plan national qu'international.

de l'appartenance à la famille politique choisie par les militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s et réapparu.e.s. Cela est d'autant plus important car il nous permet de comprendre comme deux expériences politiquement différentes la socialisation de la maternité des Mères accouchées par leurs enfants et étant toujours enceintes de celles et ceux-ci et celle des militantes de Montoneros dont la mise en pratique la plus réussie avait été la garderie de La Havane, à savoir une expérience politique de solidarité internationaliste. En suivant les deux principes d'action des Mères, leur socialisation de la maternité aurait dû impliquer un rapport spatio-temporel de distance indéterminée *et* de proximité incommensurable à travers lequel elles auraient dû revendiquer la compréhension des (leurs) enfants disparu.e.s. En tant que forme à la fois de deuil collectif et de communauté, cette maternité s'était montrée comme un engagement politique que les Mères ont résumé avec une promesse à caractère politique qu'elles ont dit d'avoir appris grâce à leurs enfants : *L'autre c'est moi* (PADOAN 2006, 83). S'opposant à l'indifférence face à l'autre, cette politique d'identification aspirait à concevoir une responsabilité à même d'interpeller tout le monde à la première personne et en tout moment de la vie. Une responsabilité, autrement dit, qui aurait dû rendre politique – au sens, également, de se soucier ou de prendre soin de - la vie quotidienne car ce serait avant tout dans ce domaine que les vies se tiennent ensemble, se lient (PADOAN 2006, 240 et 329). Ainsi, les actes à même de valoriser les vies devraient passer (conformément à la première expérience les ayant unies, la maternité) par un (res)sentir maternellement, c'est-à-dire par un esprit collectif. Cette manière d'orienter les sentiments n'avait pas été présentée comme une façon d'éprouver des émotions n'étant réservée qu'aux mères, mais comme une manière de franchir – pour citer les mots de Bonafini (in PADOAN 2006, 341 ; ma traduction) - une frontière délimitant « De ce côté c'est à moi et de cet autre à toi. » Ces actions politiques et éthiques à la fois ont fait référence à la proximité-distance entre nous-autres⁶⁹⁴ avec lequel.le.s l'on vient au monde⁶⁹⁵. L'exposition dont les Mères avaient parlé était donc à la fois proximité et impossibilité d'une totale connaissance et capture des disparu.e.s.

6.1.1.4. La Radio de Nouvelles du Continent

La censure et l'autocensure systématiques des médias – résultats d'une politique tant coercitive que créative du PRN lui ayant permis de gouverner dans un climat de consentement⁶⁹⁶ - avaient porté aux

⁶⁹⁴ « Am I even thinkable without that world of others? In effect, could it be that through the process of assuming responsibility the “I” shows itself to be, at least partially, a “we”? But who then is included in the “we” that I seem to be, or to be part of? And for which “we” am I finally responsible? [...] I am responsible only for those who are recognizably like me in some way. » (BUTLER 2010, 35)

⁶⁹⁵ « The apprehension of the precarity of others – their exposure to violence, their socially induced transience and dispensability – is, by implication, an apprehension of the precarity of any and all living beings, implying a principle of equal vulnerability that governs all living beings. Since we are living, the apprehension of another's precarity is implicitly an apprehension of our own, although the singular determination of lives makes it impossible to assimilate the one into the other. In other words, equal vulnerability does not imply radical substitutability; and yet, formally, there is no living being that is not at risk of destruction. At the same time, precarity is distributed unequally or, at least, strategies to implement that unequal distribution are precisely what is at work in war and in the differential treatment of catastrophes. » (BUTLER 2010, xvi – xvii)

⁶⁹⁶ Risler (2018, 142 et 145) a noté qu'au Secrétariat d'Information Publique et au Ministère de Planification avait été assigné une tâche positive et créative orientée à augmenter la quantité et la qualité des médias du PRN ainsi que des médias privés appuyant et adhérent aux aspects essentiels de ce régime. L'activité négative - la censure - ressortait en revanche de la responsabilité du Ministère de

disparitions des voix des journaux eux-mêmes et à la reproduction du discours dictatorial de ladite guerre antisubversive transformée en doxa. L'un des mécanismes d'occultation ayant produit lesdit.e.s traîtres.ses anti-argentin.e.s (clairement énoncé.e.s et confusément identifié.e.s dans ladite campagne antiargentine) avait été le contournement institutionnalisé des règles habituelles du travail des journalistes, c'est-à-dire le contraste entre sources différentes, les réponses aux questions comme *Comment? Qui ? Quand ? Où ? Pourquoi ?*, le suivi temporel des nouvelles sur les cas et l'établissement de connexions entre plusieurs événements. En éludant les *qui* (les expériences, surtout, des militant.e.s réprimé.e.s) et les *pourquoi* (les raisons politiques de leurs actions) de la campagne antiargentine, les journaux nationaux étaient passés directement, avec la clé-conspirative, au (supposé) responsable des agressions : le réseau terroriste international situé en dehors de l'Argentine car dedans ladite subversion avait été présentée comme vaincue. À titre d'exemple, l'on peut remarquer que la nouvelle de la séquestration et de l'assassinat du dirigeant du Parti Démocrétien italien le 9 mai 1978 avait été utilisé par Videla lors des funérailles d'Aldo Moro pour condamner ledit terrorisme nihiliste international. Le Président du PRN avait envoyé un message au Gouvernement italien pour exprimer la commotion de l'Argentine et, en mettant sur le même plan la guérilla argentine et les actions des Brigades Rouges, il avait souligné la victoire des militaires dans l'extirpation de la subversion dans leur pays. Il faut noter que malgré les suspicions diffusées à la fois en Argentine et en Italie (par la P2) sur la collaboration entre Montoneros et les BR, le MPM et le Comité Antifasciste contre la Répression en Argentine (la seule organisation de solidarité, fondée le 16 novembre 1974, ayant regroupé les exilé.e.s argentin.e.s en Italie) n'avaient eu aucune relation avec les BR et elles avaient également fait sortir des communiqués en répudiation à la séquestration de Moro en exprimant leur solidarité avec le peuple italien, les syndicats et le Parti Démocrétien. Outre à avoir remarqué que Montoneros n'avait eu qu'un appui informel des secteurs de gauche du Parti Démocrétien et du PCI (qui, 1979, lui avait prêté le siège pour organiser la Controffensive) et que plutôt qu'aux combattant.e.s des BR les militant.e.s des Montoneros s'étaient identifié.e.s avec les ancien.ne.s partisan.ne.s qui avaient lutté contre le régime fasciste, Caldeoroni (2015) a remarqué que l'assassinat de Moro avait constitué l'une des occasions où les exilé.e.s de Montoneros en Italie avaient souligné que la lutte armée était un moyen à utiliser là où il n'y avait pas de démocratie. Finalement, en résumant, la construction de la violence internationale de la part du PRN avait justifié la répression (dite) préalable à laquelle la dictature aurait mis un terme (fictif) par sa délocalisation. En faisant disparaître la répression, la (dés)information avait permis de transformer les formes variées

l'Intérieur. Les mesures coercitives inventées par le PRN afin de contrôler les médias avaient été selon cette chercheuse : l'élaboration de listes noires ; l'intervention militaire ; les sanctions (amendes, prohibition, séquestration du matériel, etc.) ; les poursuites des directeur.trice.s de journaux ; l'envoi de communiqués, notes, *conseils* officiels ou *recommandations* informelles (à savoir des menaces) ; les appels menaçants ; et la détention et/ou séquestration y compris l'assassinat de journalistes.

des dénonciations de la répression étatique soit dans des attaques de ladite subversion (absolument étrangère à l'Argentine, voire apatride) contre la Nation soit dans des excuses – surtout états-uniennes – pour pénétrer la souveraineté argentine que la victoire au Mondial du Football aurait prouvé être *impénétrable* Mondial de Football⁶⁹⁷.

La dénonciation du PRN à l'encontre de ladite campagne antiargentine avait été incrémentée (entre autres) avec, à l'intérieur du pays, l'émergence en avril 1977 de ladite question des journalistes détenu.e.s disparu.e.s revendiquant en particulier la liberté de presse⁶⁹⁸ ainsi qu'avec l'assomption de Carter le 20 janvier 1977 en raison (entre autres) de sa politique extérieure centrée sur le respect des DH qu'en Argentine s'était traduite outre aux visites des secrétaires états-unien.ne.s pour les DH également par la réduction de crédits à l'Argentine pour l'équipement militaire. Comme une forme de sanctionner et faire pression sur le gouvernement militaire argentin, en octobre 1978 les États-Unis avait également pensé à instaurer un embargo que d'après Borrelli (2008, 84) avait marqué la perte de terrain du secteur enclin à sanctionner les dictatures du Cône Sur en faveur du secteur le plus conservateur qui avait demandé une compréhension majeure dans ladite lutte antisubversive des militaires latino-américains. D'après ce chercheur, cette position des États-Unis s'était consolidée au fur et à mesure que les États-Unis avaient observé l'Amérique Centrale comme une préoccupation et elle s'était transformée en une politique étatique avec l'assomption à la présidence en 1981 de Ronald Reagan. Selon Magdalena Lisińska (2018, 68), avant le coup d'État de 1976, l'Amérique Centrale avait été une région considérée comme peu importante pour les intérêts argentins : l'absence de liaisons fortes entre ces deux aires américaines elle l'a expliquée comme le résultat d'une perception de l'Amérique Centrale. Celle-ci aurait été traditionnelle vue, d'après la chercheuse, principalement comme une zone d'influence des États-Unis : son arrière-garde stratégique et sa zone de transit pour le commerce extérieur. Le changement de perception aux yeux de la Junte Militaire était survenu avec la conjoncture liant la victoire présidentielle de Carter et l'instabilité croissante des régimes

⁶⁹⁷ Taylor (1997) a noté que les Argentin.e.s avaient chanté pendant le Mondial de Football leur envie de *casser les culs des autres* : la victoire était à *notre* équipe, l'équipe des *machos*, dont la virilité avait pu être vue mais pas touchée au sein d'une compétition entre joueurs (et/ou publics) du même sexe car *La copa, la copa, se mira y no se toca*.

⁶⁹⁸ Depuis avril 1977 les journalistes « resté.e.s » avaient effectué la première rupture du récit univoque dictatorial en matière de détentions illégales et disparitions forcées en revendiquant la liberté de la presse à partir de ladite question des journalistes détenu.e.s disparu.e.s. En effet, l'avril 1977 est aujourd'hui reconnu comme le mois des disparitions et des détentions des journalistes restées en Argentine. Les journalistes séquestrés avaient été: Edgardo Sajón (*La Opinión*), Enrique Raab, Jacobo Timerman (*La Opinión*), Enrique Jara (*La Opinión*) et Robert Cox (*The Buenos Aires Herald*). Les mois suivants avaient été séquestrés également Carlos Alberto Pérez (*Clarín*) et, pendant la Coupe du monde de football le directeur de *El Cronista Comercial* et de la revue *Mercado* Julián Delgado ayant, entre autres, poussé l'ADEPA à demander des informations sur la situation des journalistes détenus disparus. Iturralde (2012) a localisé un virage de la position de *Clarín* suite à la disparition de son journaliste Enrique Esteban en août 1978. En reconnaissant progressivement l'existence des violations de DH (notamment car *si ladite subversion avait été vaincue, quelles étaient alors les raisons pour effectuer des procédures latérales ou pour ne pas donner des informations ?*), ce journal avait commencé à présenter des *habeas corpus* et à interviewer des autorités militaires. Ses membres avaient organisé une messe pour prier l'apparition en vie d'Esteban en questionnant par-là le silence officiel. L'historienne a conclu que la presse, entre 1977 et 1978, avait construit discursivement la première figure publique et politique du *desaparecido* en reconnaissant que le problème de la disparition excédait le problème de ladite subversion (le discours militaire avait en effet traité comme des synonymes les disparu.e.s et les dit.e.s subversif.ve.s) et impliquait des victimes innocentes (les présenté.e.s comme journalistes disparu.e.s), en s'adressant à l'État comme le destinataire principal de ses réclamations contre les crimes.

dictatoriaux d'Amérique Centrale s'accroissant, notamment en 1979, avec le renversement de la famille nicaraguayenne ouvertement anticommuniste Somoza (au pouvoir depuis 1930) par le Front de Libération National Sandiniste qui, en revanche, n'avait pas exclu la possibilité de s'allier avec Cuba et/ou l'Union Soviétique. Malgré la défaite, Anastasio Somoza Debayle avait compté avec l'appui de la Junte civique-militaire de El Salvador, de Fernando Romeo Lucas García au Guatemala, de Policarpo Paz García au Honduras et également de la Junte Militaire argentine qui avait considéré ses militaires comme des entités morales obligées à agir au nom de l'intégrité de la Nation catholique et Occidentale argentine, c'est-à-dire en raison de sa dite exceptionnalité (ou messianisme) dans une région - l'Amérique Latine - qu'il fallait constituer, également d'après Massera (1979), comme le dernier refuge où l'esprit de l'Occident aurait pu être gardé dans sa forme la plus pure (LISIŃSKA 2018, 72). La préservation à l'égard des dites idéologies destructives gauchistes (dont le symbole dans le continent avait été la guérilla subversive) avait impliqué le sacrifice des FFAA au sein d'une (dite) guerre globale entre le bien et le mal également appelée par Galtieri en 1981 comme la Troisième Guerre Mondiale entre les idéologies (LISINSKA 2018, 70-71). Les sympathisant.e.s de la culture communiste avaient été constitué.e.s en des menaces mondiales contre l'être national représenté par l'Argentine au sein d'une idéologie où le concept de frontière excédait l'espace territorial étatique en même temps qu'il essayait de le tracer. Les militaires argentins avaient perçu la lutte à l'encontre des forces révolutionnaires armées en Amérique Centrale comme l'extension directe de la guerre contre lesdit.e.s subversif.ve.s de son propre pays en mettant en œuvre leur idée de frontière idéologique (LISINSKA 2018, 81). Comme je l'ai déjà mentionné dans cette thèse, depuis la fin de 1970, les militaires argentins avaient été perçus et se percevaient comme des spécialistes de la lutte antsubversive dans le continent américain grâce aux exaltations constantes d'une série des victoires des FFAA sur la guérilla comme celle sur les foyers dans la Province de Tucumán. Le succès des et selon les FFAA était rehaussé grâce également à la remémoration de l'échec au Vietnam des États-Unis qui, dirigés par une administration dont l'objectif principal déclaré était la défense des DH et des valeurs démocratiques (ce qui avait comporté la renonciation à évaluer les régimes d'un point de vue idéologique, c'est-à-dire comme communistes ou anticommunistes), n'étaient plus perçus comme le pays responsable de maintenir la stabilité et de protéger la région de l'infiltration communiste soviétique et cubaine (LISIŃSKA 2018, 72). C'était dans ce contexte que, après les pressions du général Suárez Mason, il y avait eu des initiatives pour entreprendre des opérations d'infiltration au Nicaragua. Ces activités clandestines avaient été organisées par l'État Mayor Interarmées en collaboration avec le Bataillon de Renseignement n°601 de l'Armée de terre. C'était finalement en juin 1977, pendant la Conférence des Armées Américaines à Managua, que le général Viola et l'amiral Massera avaient signé avec Somoza un accord secret sur l'appui de troupes argentine

- dirigées par le membre du GT3.3.2 Carlos Durich - aux unités combattantes contre les Sandinistes. Cet accord avait prévu, premièrement, l'envoi de quelques officiers argentins dans la capitale nicaraguayenne en tant que conseillers militaires dans l'École d'Entraînement Basique de l'Infanterie créée en 1977 par Anastasio Somoza Portocarrero et spécialisée dans la lutte contre les guérillero.a.s du FSLN (LISIŃSKA 2018, 73). Deuxièmement, ce pacte avait régulé la vente d'armes au Nicaragua de la part de l'Argentine (et notamment de l'Entreprise de Développements Spéciaux - contrôlée par les officiers supérieurs de la Marine - et de la compagnie de Transports Aériens Rioplatense des Forces Aériennes) qui, ensemble à Israël, était devenue depuis la fin de 1978 sa principale fournisseuse d'équipements militaires ainsi que l'une de ses créditrices pour l'achat d'armements et de renforcements logistiques (LISIŃSKA 2018, 74). Cette concordance avait également et finalement impliqué la coopération argentine-nicaraguayenne contre les membres de Montoneros et de l'ERP engagé.e.s dans la lutte contre la Garde Nationale de Somoza. Les officiers argentins s'étaient occupé de localiser, arrêter et transférer ces militant.e.s dans le même CCD – l'ESMA – où le GT3.3.2 avait organisé des cours de lutte antisubversive : il enseignait les techniques d'interrogation et de torture physique et psychologique à (entre autres) les militaires guatémaltèques, honduriens et salvadoriens. Ces cours – mis également dans les différents pays d'Amérique Centrale à travers l'insertion de militaires, surtout du GT3.3.2, dans les missions diplomatiques – avaient servi à diffuser le matériel bibliographique sur la guerre antisubversive ainsi que sur les FFAA elles-mêmes, étant donné que leur expérience aurait pu bénéficier à l'Amérique Latine entière. Ces cours, ensemble à l'octroi de bourses par le gouvernement argentin (comme ceux octroyés aux Salvadoriens pour se former dans la prestigieuse École Pénitentiaire de la Nation), avaient été utiles pour renforcer l'image des FFAA comme des spécialistes de la guerre contrerévolutionnaire (LISIŃSKA 2018, 76).

Tant des membres du PMA que du MPM s'étaient engagé.e.s dans la structure internationaliste de Montoneros au Nicaragua. Eudald Cortina Orero (2017, 88) a expliqué qu'en tant que personnalité visible du MPM à Panamá, Celedonio Carrizo avait reçu une demande d'aide par l'une des fractions du FSLN (la *tercerista*) et il l'avait transmise au secrétaire des Relations Extérieures de la CN. Vaca Narvaja avait finalement rencontré Daniel et Humberto Ortega au Costa Rica où un groupe de journalistes exilé.e.s de Montoneros avaient installé en mai 1979 – grâce à la collaboration de Costaricain.e.s dont Ana Lorena Cartín Leiva - la *Radio Noticias del Continente* dirigée par Raúl Cuestas mise à disposition, à partir de ce moment, des efforts insurrectionnels sandinistes ensemble à un contingent médical (la Brigade Sanitaire « Adriana Haidar ») et à une structure militaire d'une quinzaine de combattant.e.s (le Groupe de Combat Général « Saint Martín ») préparée au Mexique,

dirigée par Juan Carlos et Daniel Vaca Narvaja et intégrée à l'Armée Populaire Sandiniste⁶⁹⁹. Après avoir reçu une série de cours dans El Tamagás, la structure de Montoneros avait été dispersée dans plusieurs pelotons de l'EPS (CORTINA ORERO 2017, 90). Les deux brigades envoyées au Nicaragua depuis la Costa Rica avaient été conçues par Montoneros comme des missions internationalistes, c'est-à-dire des expériences limitées dans le temps et définies par des nécessités partisans de la conjoncture de la seconde phase de la Contre-Offensive. Le passage par le Nicaragua avait été conçu par les membres de Montoneros – d'après Cortina Orero (2017, 87) – comme préalable et nécessaire au retour en Argentine afin que les militant.e.s auraient pu se composer tant d'un point de vue mental qu'organisationnel ainsi que pour gagner de l'expérience militaire. Internement, la participation dans l'une des diverses brigades avait été perçue comme une opportunité pour surmonter certaines situations générées par la longue période d'exil, c'est-à-dire pour rompre ladite inertie de la survie personnelle et revitaliser les anciennes expériences militantes grâce à l'entrée en contact avec les processus révolutionnaires en Amérique Centrale. Finalement, le 17 juillet 1979, les troupes sandinistes étaient entrées à Managua en forçant le dictateur à renoncer à sa charge présidentielle et à s'en fuir du pays. À Somoza avait succédé le Gouvernement de Reconstruction Nationale, une junte civile-militaire de cinq membres incluant des sandinistes et – pour moins d'une année – des représentants de la classe moyenne-bourgeoise (LISIŃSKA 2018, 74). La victoire sandiniste avait eu plusieurs conséquences dans la région. D'après Cortina Orero (2017, 95), le triomphe sandiniste avait été lu par la CN de Montoneros comme le fait historique qui avait démontré non uniquement que l'option armée continuait à être pleinement valide mais également que la décision de mettre en œuvre la Contre-offensive en Argentine était pertinente en raison de son fondement : la réémergence du mouvement révolutionnaire américain. Avant décembre 1979, la Brigade Sanitaire avaient été retirée du Nicaragua et une bonne partie des membres de la structure militaire s'étaient engagé.e.s dans des activités liées soit à la Contre-offensive soit aux résistances révolutionnaires opérant au Chili, au Brésil et dans d'autres pays de l'Amérique Centrale comme El Salvador. En octobre 1979, lorsque le

⁶⁹⁹ Avec la Brigade Sanitaire dont la responsable était la médecine psychiatrique Sylvia Bermann et Marie Langer (une psychologue autrichienne exilée pendant le nazisme, fondatrice de l'Association Psychanalytique Argentine et initiatrice d'une forme de psychanalyse politiquement engagée à gauche), Montoneros avait rendu hommage à Adriana Isabel Haidar qui, après avoir obtenu le diplôme en Médecine à l'Université de Córdoba à la fin de 1975, avait travaillé dans plusieurs hôpitaux en se spécialisant dans le combat contre les maladies infectieuses. Haidar avait été tuée par l'Armée de terre le 27 février 1977 dans la maison de Don Bosco (Quilmes, Province de Buenos Aires) avec sa sœur Mirta Malena qui – comme leur frère Ricardo René (séquestré et fait disparaître au Brésil le 19 décembre 1982) – militaient dans cette organisation. Cortina Orero (2017, 89-90) a rapporté que, partie du Mexique entre mai et juin 1979, cette Brigade (composé principalement par des membres lié.e.s à la Branche des Professionnel.le.s, Intellectuel.le.s et Artistes du MPM) avait été le premier des contingents de Montoneros à arriver au Nicaragua ainsi que le seul à avoir développé son activité dans la phase insurrectionnelle. Conçu comme un hôpital dans l'arrière-garde pour soigner les blessé.e.s, l'attention de ses membres avait pourtant été double : ces militant.e.s avaient assisté l'école d'instruction militaire « Israel Lewitte » ainsi que la population présentant tant la malnutrition que des maladies infectieuses contagieuses, parasitaires et vénériennes. Cortina Orero (2017, 96) a également signalé qu'en août 1979, le Secrétariat de Relations Extérieures du MPM avait promu une troisième structure internationaliste sous le slogan *Redonner au peuple ce qui appartient au peuple*, à savoir la Brigade de Reconstruction « *Compañero Rodolfo Walsh* ». La participation des Argentin.e.s à cette Brigade s'était cependant produite grâce à des liaisons et des décisions personnelles et non pas comme une structuration organique.

régime dictatorial salvadorien de Carlos Humberto Romero avait été renversé par une junte civique-militaire promettant de freiner lesdit.e.s guérillero.a.s gauchistes (s'appelant également à l'aide pédagogique des FFAA), des nouveaux groupes armées révolutionnaires étaient apparus et notamment le Front Farabundo Martí de Libération National (LISIŃSKA 2018, 75). Depuis son exil au Mexique, l'argentin Carlos Leoncio *le Maigre Francisco* Balerini García était passé – grâce à des contacts indirects avec la *Radio de Nouvelles du Continent* – au Nicaragua pour s'engager finalement dans la Résistance Nationale Salvadorienne jusqu'à ce qu'il avait été séquestré et fait disparaître par des organismes de renseignement au Honduras en août 1981. Cette Radio avait, autrement dit, permis d'établir un contact entre le FMLN et la CN de Montoneros qui avait débouché sur une série d'appuis (GARCÍA FERNÁNDEZ 2018, 41) : premièrement médiatique, car cette radio transmettait des nouvelles autour de la lutte du peuple salvadorien aux niveaux national et international provenant de plusieurs fronts de masse (comme le Front d'Action Populaire Unifié, le Bloc Populaire Révolutionnaire, les Ligues Populaires 28 de Février et l'Union Démocratique Nationaliste) ; cela avait impliqué également la construction d'un réseau de coresponsables de plusieurs pays couvrant la guerre en Amérique Centrale ; de plus, les rapports avec Montoneros avaient permis au FMLN d'établir des nouveaux contacts pour acquérir des armes et des explosifs ainsi que pour établir un réseau logistique à même de pouvoir transférer, par voies maritime, aérienne et terrestre, des munitions de San José à El Salvador⁷⁰⁰. Finalement, comme l'avait montré l'expérience de Balerini, Montoneros avait pu envoyer à travers la *Radio de Nouvelles du Continent* des militant.e.s exilé.e.s et notamment des cadres politico-militaires ayant eu le rôle d'instructeur.trice.s des guérillero.a.s de la Résistance Nationale et d'enseignant.e.s de l'expérience ouvrière argentine.

Les officiers argentins envoyés en Amérique Centrale s'étaient, quant à eux, intégrés dans le mouvement antisandiniste – connu comme les *Contras* (les contrerévolutionnaires) - qui avait émergé en dehors du Nicaragua et en particulier à El Salvador, Honduras et Guatemala. En février 1980, les FFAA avaient créé au Guatemala le bureau de l'attaché militaire avec jurisprudence dans El Salvador, Honduras, Haïti et République Dominicaine en commençant à être perçues comme des alliées possibles des États-Unis en raison de leur (interprétée comme) bravoure. D'après Lisińska (2018, 77), la première opération effectuée par les *Contras* entraînés par (et en collaboration avec) des officiers argentins avait été la quatrième attaque, en décembre 1980, contre l'expérience radiophonique internationaliste dirigée par Montoneros à San José et qui avait réussi à s'articuler à plusieurs

⁷⁰⁰ Le responsable de la logistique pour transférer les armements à El Salvador était l'argentin José Carmelo *le Gros Pepe* Sbezzi qui avait également installé un atelier pour la production d'armements et d'explosifs populaires. García Fernández (2018, 42) a rappelé que ce combattant avait été arrêté, ensemble à tou.te.s les membres du réseau logistique appuyant la guérilla salvadorienne, par la police du Costa Rica en mars 1978 et détenu par l'Organisme d'Enquête Judiciaire costaricain où opéraient des membres du Mouvement Costa Rica Libre liés aux paramilitaires guatémaltèques et salvadoriens. Ces détentions avaient été dénoncées par le Comité de Solidarité avec le Peuple Salvadorien.

organisations politico-militaires notamment au Nicaragua et à El Salvador. García Fernández (2018) a reconstruit cet expérience en pointant qu'il s'était agi de cinq attentats. Ce chercheur a mis en exergue que l'exigence de fermer la *Radio de Nouvelles du Continent* dirigée par Montoneros avait été l'un des points principaux de l'agenda diplomatique de la dictature argentine au Costa Rica ; après avoir transmis des sections entières du Tribunal Permanent des Peuples (né à Bologne en 1979 comme une continuation directe de l'expérience du Tribunal Russel II pour dénoncer les crimes commis par les régimes militaires latino-américains) cette radio avait été dénoncé également au sein de l'Argentine comme l'un.e des agent.e.s de ladite campagne non uniquement antiargentine mais également anti-latino-américaine par le journaliste Rolando Veroni dans la revue *Gente* le 1^{er} novembre 1979 (in ZAFFORA 2008). En raison des contenus de diffusion et notamment de la dénonciation de l'aide militaire argentin au gouvernement de Somoza, la surveillance de cette radio de la part des FFAA avait entamé en juin 1979 lorsque le PRN avait commencé à exercer de la pression sur le président costaricain pour, au moins, réduire le signal de la radio qui rejoignait tout le continent américain. Le premier attentat contre la radio avait été accompli le 1^{er} janvier 1980 ; puis, une bombe avait été placée dans ses offices, raison pour laquelle Montoneros avait décidé de déplacer le siège de la *Radio de Nouvelles du Continent* dans le quartier de Tibás. En juin 1980, le gouvernement de Rodrigo Carazo Odio avait décidé - sous la pression de l'ambassade argentine au Costa Rica - d'appuyer (la dictature argentine dans) la fermeture par voie légale de cette radio qui informait et dénonçait les dictatures du Cône Sud et de l'Amérique Centrale en déclarant l'exigence de réduire au minimum sa puissance d'onde, à savoir la limiter au Costa Rica pour ne pas compromettre la neutralité de ce pays. Pourtant, en octobre 1980, le vice-chancelier de El Salvador Alejandro Gómez Vides avait dénoncé à Montevideo (Uruguay) le gouvernement de la Costa Rica pour être en train de permettre l'émission d'ordres clés aux terroristes via la *Radio des Nouvelles du Continent*. Une commission législative censée enquêter cette radio avait dès lors été mise sur pied au Costa Rica, suivie par deux autres attentats des FFAA en novembre et décembre 1980. Ainsi, en résumant, les FFAA avaient localisé l'existence de liaisons solidaires intracontinentales autour de la *Radio des Nouvelles du Continent* et les avaient interprétées comme une coordination guérillère interaméricaine contre laquelle elles auraient dû se battre au nom de la défense des frontières idéologiques, et surtout après l'attentat du 17 septembre 1980 contre Somoza Debayle au Paraguay. Pour les raisons *supra*-citées, Cortina Orero (2017, 89) a soutenu que cette radio avait fonctionné non uniquement comme diffuseuse des cassettes enregistrées par la *Radio Sandino* dans tout le continent (ZAFFORA 2008) et revitaliser la lutte politico-militaire pour les libérations nationales des pays latino-américains, mais également comme une base opérationnelle pour le passage clandestin des structures de Montoneros ainsi que pour d'autres internationalistes Argentin.e.s qui, non

organiquement, s'étaient joint.e.s à la Révolution Sandiniste et aux autres organisations politico-militaires des régions centre-américaine et du Cône Sud. Si dans un premier temps elle avait actionné comme transmetteuse aux colonnes de la guérilla quant aux offensives lors de la révolution sandiniste, l'objectif affiché et promu par la *Radio de Nouvelles du Continent* de Montoneros avait été la rupture du siège informatif (ou blocus médiatique) sur la réalité – et notamment l'existence de mouvement de libérations (dont Montoneros elle-même) - tant Argentine que de tout le continent. García Fernández (2018, 38-39) a expliqué que le projet de communication (et conscientisation) de cette radio avait eu également parmi ses objectifs l'étude de la situation au Costa Rica et l'établissement d'alliances avec les partis politiques tant costariciens (Libération Nationale, Unité Sociale Chrétienne, Parti Communiste et Socialiste) que de toute la région, les secteurs intellectuels, le mouvement syndical, le Mouvement Révolutionnaire du Peuple et toute force qui aurait pu appuyer l'objectif (entre autres) journalistique⁷⁰¹ (y compris, initialement, le président du Costa Rica) ainsi que y participer comme l'avaient notamment fait des étudiant.e.s universitaires du Costa Rica et des journalistes exilé.e.s dans plusieurs pays du continent comme l'argentine Ana Jaramillo qui avait transmis par téléphone avec le pseudo d'*Ana Quiroga* depuis le Mexique (ZAFFORA 2008). Le début de la fin de cette expérience avait daté du début de 1981, quand depuis Córdoba et via la Bolivie, était arrivé à la *Radio des Nouvelles du Continent* un rapport complet sur le CCD « La Perla » rédigé sur des papiers de cigarettes. Le même 9 janvier 1981 que Montoneros avait diffusé cette dénonciation de détenu.e.s disparu.e.s réapparu.e.s contre des membres du III^{ème} Corps de l'Armée de terre argentine, les gardes du Ministère de la Sécurité costaricain censées protéger le bâtiment où était en train de fonctionner la radio avaient été retirées. En février 1981, l'on avait trouvé dans l'usine du matériel explosif et le gouvernement de la Costa Rica avait décidé de suspendre temporairement la concession de cette radio en préparant une procédure légale pour la suspendre définitivement. La *Radio des Nouvelles du Continent* avait continué à transmettre jusqu'au 5 mars 1981 quand ses membres avaient décidé de s'en fuir au Nicaragua, en raison de la mauvaise transformation de ses liaisons avec le gouvernement de Costa Rica. La proposition de réaliser un projet alternatif d'information au Nicaragua n'avait pas cependant pu se concrétiser car des dirigeants du FSLN avaient estimé qu'il était nécessaire de préserver la possibilité de renégocier la dette du Nicaragua avec l'Argentine dont la condition était de ne pas prêter son appui aux forces révolutionnaires d'autres pays (GARCÍA FERNÁNDEZ 2018, 51). L'opposition du continent à la décision du Costa Rica et sa solidarité avec la radio de Montoneros s'était levée de la part de la Fédération Latino-Américaine des Journalistes, de certains radiodiffuseurs du Mexique, Nicaragua, République Dominicaine,

⁷⁰¹ García Fernández (2018, 38) a mentionné le péruvien Genaro Carnero Checa, le chilien Hernán Uribe, le bolivien Iván Paz, les équatoriens Alberto Maldonado et Marcelo Ceballos, le dominicain Manuel Quiterio Cedeño et le costaricien Francisco Aguilar Bulgarel.

Panamá et notamment de l'Union National de Journalistes d'Équateur qui s'était offerte de poursuivre le projet grâce au président Jaime Roldós Aguilera qui était en train, depuis le 10 août 1979, de conduire le pays dans le processus de retour à la démocratie après presque une dizaine d'année de dictatures civiles et militaires. Malgré l'installation de l'Agence Sud-Américaine de Presse à Quito, la mort de Roldós Aguilera le 24 mai 1981 dans un *bizarre* accident d'avion avait retardé la possibilité de continuer le projet (GARCÍA FERNÁNDEZ 2018, 51).

6.1.2. La campagne antiargentine depuis l'ESMA

Pendant toute la présidence de Videla (1976-1981), les médias nationaux avaient eu un rôle central d'appui au discours gouvernemental non uniquement car ils annonçaient les activités importantes liées aux actions politiques du régime, ils clarifiaient les prises de position de la Junte Militaire et de la présidence sur les unes et dans les titres, ils diffusaient avis, garanties, communiqués et notes en appui au régime de la part de secteurs civils (financier, entrepreneurial et culturel) et ils avaient contribué de plusieurs manières à l'humanisation des gouvernants (et la déshumanisation des ennemi.e.s)⁷⁰², mais également parce qu'ils omettaient des informations (FRANCO 2002) en se référant d'une manière elliptique, indirecte et sporadique (MARTÍN et ANDRIOTTI ROMANIN 2017, 46) aux exécutions clandestines (dites *affrontements*) des détenu.e.s disparu.e.s, assassinats, mort.e.s et disparitions forcées de personnes⁷⁰³ suggérant par-là tant l'efficacité des FFAA dans la lutte contre ladite subversion que l'idée que ladite subversion était en train de battre en retraite.

⁷⁰² Consulter Risler (2018, 142-161) pour ce qui concerne les politiques et les compétences du PRN par rapport au contrôle des médias ainsi que l'utilisation de rapports de renseignement sur les médias de communication. Risler (2018, 202) a mis en évidence que les ministres avaient été les porte-parole principaux de leurs activités et par conséquent leurs discours avaient été généralement toujours inclus dans la section politique de chaque journal. Autrement dit, cela avait permis un contrôle sur la construction et la sélection du contenu de l'information à être diffusée. Il faut de plus noter que l'aide des médias à diffuser l'information publique sur le PRN avait été complétée par l'appui délivré au sujet du soin de l'image des figures principales du gouvernement comme Videla, Martínez de Hoz, les membres de la Junte Militaire et certains ministres. Risler (2018, 204-205) a rappelé non uniquement les larges interviews réalisées avec les responsables des ministères principaux mais également que la revue *Gente* – qui avait largement couvert les voyages des fonctionnaires du régime les plus connus avec le but de montrer leur côté humain – avait élaboré des notes en couleur pour affaiblir les profils rigides de certains anciens chefs militaires. Quant au soutien des médias à propager les démonstrations publiques d'appui au régime, Risler (2018, 207) a mis en évidence qu'après le coup d'État de 1976, non uniquement plusieurs entreprises avaient diffusé des avis de solde avec des rabais de prix en appui aux mesures économiques lancées par Martínez de Hoz mais que beaucoup d'entre elles avaient signé un communiqué où elles avaient affirmé que ce moment-ci nécessitait de *Responsabilité, sacrifice et grandeur*.

⁷⁰³ Il s'était agi d'un degré élevé de censure et d'autocensure dominant dans les journaux où cependant les disparitions forcées de personnes n'avaient pas été totalement absentes. Itturalde (2012, 107) a rappelé que la loi n°20840 - dictée pendant l'administration péroniste en 1974 - sanctionnait les journalistes qui appelaient par nom les organisations politico-militaires révolutionnaires et que le communiqué n°19 du 24 mars 1976 prévoyait la peine de réclusion à temps indéterminé pour les médias qui diffusaient des communiqués ou des images venant ou attribuables à desdites associations illicites, c'est-à-dire à des personnes ou à des groupes impliqués dans des activités dites subversives ou terroristes. Depuis le coup d'État de 1976, la restriction des informations concernait la censure des nouvelles où l'on relevait les données des personnes disparues ou de leurs proches. Toutefois, dans son analyse de *Clarín*, Itturalde a remarqué que ce journal avait publié les affaires de disparition impliquant des personnes publiques comme les parlementaires uruguayens Michelini et Héctor Gutiérrez Ruiz, l'ancien président bolivien et général Juan José Torres et le syndicaliste argentin Oscar Smith. L'historienne a également fait noter que la Junte Militaire avait cherché à obtenir le soutien d'un secteur de la presse nationale (et à bénéficier d'une activité économique très rentable) en récupérant un projet entamé pendant la dictature du général Onganía : elle avait offert aux grands journaux nationaux *Clarín*, *La Nación*, *La Razón* et *La Prensa* de s'associer avec l'État pour partager les actions de l'entreprise *Papel Prensa S.A.* dirigée par David Gravier, c'est-à-dire ledit banquier de Montoneros mort dans un accident d'avion (suspect) au milieu de 1976. Seulement *La Prensa* n'avait pas accepté cet accord qui avait constitué la première conformation de grands groupes d'entreprises avec des intérêts diversifiés (MARTÍN et ANDRIOTTI ROMANIN 2017, 44-45). En termes générales, les journaux avaient rendu compte des avancées de la répression du PRN à travers l'utilisation de mots comme : finaliser (*ultimar*), anihiler (*aniquilar*) et dominer l'ennemi.e (*dominar al enemigo.a*) (RISLER 2018, 112).

Autrement dit, les médias avaient joué un rôle clé pour le besoin du PRN d'obtenir l'appui de la population aux opérations surtout répressives justifiées et naturalisées en relation à l'objectif de restauration et maintien de la sécurité citoyenne à la charge des FFASA (RISLER 2018, 282). Le travail des médias avait été accompagnée par une propagande officielle qui communiquait les succès (économiques, sociaux et culturels) remportés en matière d'application des politiques du gouvernement (RISLER 2018, 204). Élaborés annuellement par le Secrétariat d'Information Publique depuis 1977, des plans nationaux de communication sociale avaient été mis en œuvre afin que le PRN pouvait réaliser une action communicationnelle (également) culturelle-éducative. Ces plans avaient été accomplis à partir du renseignement produit sur le comportement des médias et de la citoyenneté. Risler (2018, 281 et 122-123) a noté qu'avec l'ordre n°9 de 1977, le régime avait établi que le PEN devait améliorer le Système National de Communication Sociale⁷⁰⁴ déjà créé en 1975 pour légitimer ladite lutte contre la subversion dirigée par l'Armée de terre et, secondairement, par le Secrétariat d'Information Publique de la Présidence de la Nation. Ce dernier avait été chargé de diffuser l'information officielle du régime militaire aux publics internationaux et, restant sous les directives du PEN entêté par Videla jusqu'à 1981, il avait agi en étroite coordination avec les autres secrétariats de la Présidence. Ce secrétariat s'était acquitté de deux fonctions : il avait premièrement assumé la fonction d'organe de contrôle des médias de communication (presse, radio, télévision et cinéma) par l'application d'instruments légaux à travers des organismes officiels comme le Comité Fédéral de Radiodiffusion et, secondairement, il avait été chargé de produire et diffuser l'information et la propagande par ses désormais propres médias (l'agence de presse *Télam* et les chaînes télévisées réparties entre les trois FFAA : *Canal 9* pour l'Armée de terre, *Canal 7* pour le PEN, *Canal 11* pour l'Aviation et *Canal 13* pour la Marine) et les médias de communications privés. Ce Système de Communication – qui d'après Risler (2018, 121) avait constitué l'un des principaux mécanismes de construction du consentement et de la recherche de participation de la citoyenneté - avait visé à faire en sorte que la population répudiait ouvertement et consciemment ladite subversion ainsi que participait à son annihilation ensemble aux forces légales par l'intervention active dans ses domaines familial, social et de travail. Ce système avait en outre impliqué l'utilisation de communicateur.trice.s clé, à savoir des journalistes et d'autres types de diffuseur.se.s censé.e.s agir en accord avec les lignes établies par le régime en matière d'information et propagande. Des exemples avaient été les

⁷⁰⁴ D'après Risler (2018, 180), deux avaient été les stratégies qui avait développées le Système National de Communication Sociale : ladite Directe - qui avait impliqué la diffusion de l'information, le contact avec les propriétaires des médias, l'élaboration de la propagande et l'orientation de la publicité commerciale vers les valeurs nationales promues par le PRN - et ladite Indirecte, associée à orienter, modifier et fortifier les attitudes des citoyen.ne.s à travers des actions communicationnelles qui cachaient la source et ne réalisaient pas des interpellations directes. Risler (2018, 178) a divisé analytiquement les plans élaborés par ce Secrétariat en quatre parties : dans la première, nommée Diagnostique, l'on avait développé des études sur les situations psychosociales locale et internationale (attentes publiques, opinion collective et facteurs tensoriels de la citoyenneté en relation avec le PRN) tant des personnes que des médias de communication ainsi que l'on avait détaillé l'action psychologique desdits Groupes Terroristes liés au Réseau Marxiste International.

campagnes de propagande et informations mises en œuvre autour du Mondial de football et du conflit de l'Argentine avec le Chili pour le canal du Beagle en 1978, la campagne développée pendant la guerre des Malouines en 1982 et notamment ladite campagne antiargentine développée d'après la chercheuse en réponse aux dénonciations des exilé.e.s et des proches des détenu.e.s disparu.e.s. Alors que j'estime que les acteur.trice.s accusé.e.s par le PRN de cette campagne antiargentine n'étaient que les organismes de DH, je suis d'accord à définir comme Risler (2018, 257) la bataille du PRN contre ladite et mise en place premièrement par le Ministère de Relations Étrangères et Culte campagne antiargentine comme une stratégie communicationnelle de Défense de l'Argentine qui avait exalté un nationalisme pro-argentin autour d'une conspiration internationale contre l'image du pays. Ce complot - toujours d'après cette chercheuse - avait été défini par le PRN comme une menace orchestrée depuis l'étranger par desdites Bandes de Délinquant.e.s Terroristes infiltrées dans et/ou composant les organismes de DH qui, en critiquant le régime militaire (entre autres) pour ladite lutte contre la subversion, avaient diffusé une image estimée erronée de ce qui était en train de se passer en Argentine. Le gouvernement et la communauté avaient donc dû contrecarrer cette désinformation afin de faire apparaître ladite Argentine réelle. Les revues hebdomadaires comme *Gente*, *Siete días* et *Para Ti* avaient diffusé au niveau national une grande quantité de notes, articles et rapports pour contredire ces accusations. Elles s'étaient ajoutées à la campagne *Défend ton Argentine* qui avait invité à envoyer des cartes postales aux Argentin.e.s du dehors et aux agent.e.s de la campagne antiargentine pour leur montrer la normalité que l'on vivait au quotidien au sein du pays. Ainsi – comme l'a remarqué Franco (2008, 211) -, dans l'espace public argentin le PRN avait utilisé les dénonciations internationales comme un instrument d'autolégitimation en inversant ses contenus et en leur octroyant une orientation ou signification défensive et nationaliste. Franco (2008, 305 ; ma traduction) a noté que dans le domaine international, le PRN avait déployé d'autres recours pour faire face à ladite campagne antiargentine dont l'historienne a étudié leurs applications en France en remarquant que la plupart de dénonciations à l'encontre de Paris - en tant que centre névralgique de ladite action terroriste argentine, mais aussi latino-américaine et internationale - avaient eu lieu en 1978 : « La France avait joué un rôle essentiel en tant qu'espace amplificateur, caisse de résonance des dénonciations humanitaires et politiques contre la dictature argentine ; un caractère multiplicateur qui émanait de la position que ce pays occupait dans le jeu politique international. En outre, ce rôle était également lié à la dynamique interne française, à la place que [les DH] avaient occupé dans son imaginaire historique et à l'importance particulière que [les DH] étaient en train d'acquérir dans les pratiques politiques et associatives de l'époque [après le Mai 68]. »

Par rapport à l'analyse de la situation psychosociale dans le cadre international, Risler (2018, 178) a signalé que l'on avait traité l'attitude (évaluée comme : objective, tendancieuse, d'appui, négative,

pendulaire, indifférente ou favorable) des médias étrangers (divisés en : pays de l'Amérique Latine, États-Unis, Europe Occidentale, le Bloc Communiste et Le Reste du Monde) par rapport aux informations diffusées sur l'Argentine. Il est bien de souligner que le PRN – à travers Martínez de Hoz (RISLER 2018, 26-27) - s'était dès le début soucie d'améliorer son image à l'étranger en contractant les services d'au moins deux entreprises qui avaient été chargées de formuler un plan médiatique international finalisé à couvrir et à appuyer la dictature militaire. L'entreprise états-unienne ayant ses bureaux dans plusieurs pays latino-américains *Burson Masteller* et *Diálogo* avait tout réglé pour promouvoir l'Argentine comme un pays pacifique et potentiellement propice aux investissements de capitaux. Le premier accord de et pour l'année 1976 avec *Burson Masteller* avait coûté au gouvernement 1'100'000 dollars états-uniens (GARCÍA FERNÁNDEZ 2018, 43) et avait été mis en œuvre au Mexique, États-Unis, Japon, Belgique, Pays Bas, Colombie, Canada et Grande-Bretagne⁷⁰⁵. La Littérature a été d'accord à constater que les gros problèmes à l'image internationale du PRN étaient arrivés avec l'assomption de Carter le 20 janvier 1977 en raison de sa politique extérieure centrée sur le respect des DH qu'en Argentine s'était traduite (entre autres) dans des visites – entre autres - de la secrétaire pour les DH et Affaires Humanitaires Patricia Murphy Derian. Depuis ce moment, d'après Risler (2018, 179) les objectifs exprimés par le Système National de Communication Sociale au niveau international avaient été : gagner les aptitudes et les comportements d'appui au PRN par la projection d'images et informations sur le pays et la gestion du gouvernement orientée à générer un impact favorable dans l'opinion publique au niveau international (diffuser l'image d'un pays respectueux des DH qui était en train de faciliter le maintien de la paix et de l'harmonie entre les peuples), régional (promouvoir l'esprit de fraternité, solidarité et tolérance avec les pays voisins) et intérieur (consolider l'union et la sécurité nationale, diffuser les actes et les résultats du régime, exalter les valeurs de la morale chrétienne et les traditions nationales, promouvoir la participation responsable des citoyen.ne.s, développer une action psychologique cohérente avec ces objectifs). Différemment du focus généralement porté par la Littérature sur ladite campagne antiargentine sur (géographiquement) les États-Unis et (temporellement) la visite de la CIDH de la fin de 1979, Franco (2008, 212) a soutenu que le PRN avait déjà décidé en 1977, sous conseil des deux entreprises états-uniennes *supra*-citées, de développer une campagne de publicité dans certains pays (considérés comme) importants, d'inviter des journalistes clé qui auraient pu octroyer au pays une image dite positive et de commencer une intense activité de promotion touristique de l'Argentine. Outre à avoir noté qu'à Paris cela s'était traduit en la diffusion d'un livre sur le terrorisme édité en anglais, en la publication de matériel publicitaire sur l'Argentine dans la

⁷⁰⁵ En 2014, la Commission d'Enquête de la Mémoire Historique du Ministère des Affaires Étrangères a diffusé le document *Améliorant l'image internationale de l'Argentine* rencontré dans l'ambassade argentine de Washington qui avait été élaboré par *Burson Masteller*.

presse française, des expositions de photographie, des activités culturelles et la promotion de visites de journalistes européens en Argentine, Franco (2008, 215) a affirmé que cela n'avait été possible que par une réforme du PRN du domaine des Relations Extérieures de l'État. D'après le diagnostic militaire, ladite action subversive était en train d'agir fondamentalement sur ladite Social-démocratie européenne et dans une moindre mesure sur les groupes parlementaires et le pouvoir politique des États-Unis ; plus particulièrement, lesdits subversifs avaient été perçus comme ayant orienté leurs actions à : manifester leur présence dans les forums internationaux ; atteindre la solidarité politique ; discréditer le PRN et l'isoler politiquement et diplomatiquement ; et à geler leurs crédits dans les banques privées et internationales. La réponse du PEN avait été la création en décembre 1976 d'une version expérimentale de ce que le décret présidentiel n°1871 du 26 juillet 1977 avait formalisé comme la Direction Générale de Presse et Diffusion (dirigée, depuis février 1977, par le capitaine de frégate Roberto Pérez Froio) du Ministère de Relations Extérieures et Culte (dirigée par le vice-amiral César Guzzetti) qui était responsable organiquement de trois autres structures : le Département de Presse (dont la fonction avait été le contact avec les médias de communication argentins et internationaux), le Département de Diffusion à l'Étranger (chargé d'obtenir, évaluer, produire et distribuer l'information destinée aux ambassadeurs argentins à l'étranger) et le Département du Centre Pilote. Selon Franco (2008, 212), l'objectif officiel de ces structures nouvelles avait été la réalisation d'une série de tâches internationales pour diminuer ladite virulence de la campagne contre l'Argentine et en particulier de la zone d'Europe Occidentale ; face à la difficulté d'atteindre ladite pénétration directe dans les médias de communication massive à l'étranger, un document officiel avait déterminé que les missions diplomatiques auraient dû être l'une des principaux moyens d'action. Selon Fernández Barrio et González Tizón (2020, 103-104), l'idée de créer un noyau de journalistes experts de la connaissance de l'étranger afin qu'ils et elles alimentaient les ambassades avec des nouvelles politiques, économiques et culturelles (et comme cela, faire sortir de l'isolement politique et diplomatique le PRN) avait été exprimée par l'ambassadeur argentin Politicard en France l'11 mars 1977 lors d'une réunion à Paris des ambassadeurs argentins en Europe. La proposition de Tomás Anchorena avait été de situer ce Centre d'Informations (et futur Centre Pilote) fonctionnellement à Paris et organiquement dans le Secrétariat d'Information Publique. Le Ministère de Relations Extérieures avait cependant réussi à faire en sorte que l'idée d'Anchorena s'absorbait sous son contrôle : une semaine avant la réunion, Guzzetti avait désigné une commission spéciale destinée à voyager à Paris pour présider la rencontre. Cette commission avait été entêtée par le capitaine de vaisseau et sous-secrétaire de Relations Extérieures Gualter Allara (qui s'était occupé jusqu'à ce moment-là de diriger un groupe de travail de ce ministère sur les DH⁷⁰⁶) et intégrée entre autres par

⁷⁰⁶ Allara avait été ensuite, depuis 1979, le Chef de Renseignement de l'État Major de la Marine.

Pérez Froio, à savoir le marin qui avait inauguré le projet du Centre Pilote à Paris ayant suscité dès le début des conflits dans l'opinion publique (surtout) française qui l'avait répudié. Contrairement à cette visibilité, la directive n°1 de Diffusion à l'Étranger (un document secret scellé le 15 août 1977, signé par Pérez Froio et envoyé à tous les ambassadeurs argentins à l'étranger in FRANCO 2008, 213 ; DANDAN et GINZBERG 2014 ; RISLER 2018, 101 et FERNÁNDEZ BARRIO et GONZÁLEZ TIZÓN 2020, 104) avait postérieurement et concrètement figé les objectifs des trois structures nouvelles destinées à contrecarrer la campagne de discrédit que certains médias de presse étrangère étaient en train de réaliser à l'encontre des autorités argentines : exploiter tous les manifestations (comme le Mondial, les congrès et les événements culturels) où intervenaient des Argentin.e.s à l'étranger en cherchant à montrer l'image de l'Argentine dans ses aspects divers ; ne pas contester en forme directe aux attaques que les domaines étatiques différents recevaient par, répondre plutôt uniquement dans des circonstances particulières et quand la réponse se justifie, en essayant toujours d'exploiter les faits positifs avec chaque attaque ; obtenir le plus grand nombre de contacts avec des Argentin.e.s ou des personnes situées dans le domaine des médias de communication massive, des grandes entreprises et des milieux politique, religieux, culturel et scientifique pour gagner leur participation aux tâches liées avec la mission imposée ; et élaborer des dossiers à envoyer quotidiennement aux représentations diplomatiques par le Système de Communications qui était chargé d'envoyer tout le matériel de propagande, informatif et photographique nécessaire à faciliter l'action des Missions à l'étranger. Ainsi, composé par deux membres du personnel diplomatique (la cheffe du Département et son assistant), un.e analyste (chargé.e d'obtenir l'information et l'adapter aux publics récepteurs) et deux informateur.trice.s (chargé.e.s de recevoir la documentation, la classifier et l'ordonner, aider l'analyste et produire des rapports), le Centre Pilote avait été une entité du PRN responsable de recueillir les informations et de coordonner les actions en toute l'Europe en ne dépendant que fonctionnellement de l'ambassade argentine à Paris. Plus en particulier, la structure du Département du Centre Pilote avait été installée vers la moitié de 1977 dans trois bâtiments proches entre eux : au n°83 de la rue Henry Martin, dans l'immeuble de la représentation diplomatique argentine et dans un édifice où le PRN avait également installé le Service Culturel de l'ambassade (un bureau qui avait réalisé des tâches similaires à celles du Centre Pilote). Parmi ses tâches spécifiques, le Centre Pilote avait été censé : agir dans tous les domaines pour diffuser des informations et des matériaux pour améliorer l'image argentine en France ; entamer l'action avec les médias journalistes au sein de la France, en cherchant indirectement l'irradiation vers la capitale ; et projeter cette activité aux pays d'Europe depuis une Base de Communication située à Genève (Suisse) censée à son tour recevoir l'information, établir les contacts avec les représentations de la presse locale et des autorités politiques et privées et exploiter à travers

l'Europe entière les médias liés au Mondial de 1978. Finalement, Franco (2008, 216) a rendu compte que le personnel du Centre Pilote avait fait recours à des journalistes argentin.e.s accrédité.e.s en France, proches ou ayant occupé des positions importantes dans l'appareil informatif français comme les correspondants du journal *La Nación* et de l'AFP.

D'après Uriarte (1991), Osvaldo Bayer (in ASSOCIATION MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 8), Fernández Barrio et González Tizón (2020, 105), en même temps que le PRN avait organisé des structures conçues spécifiquement comme des instruments pour la guerre d'information à l'étranger, au sein de l'ESMA le GT3.3.2 avait commencé en août 1977 à préparer des plans supplémentaires pour ces bureaux avec le but principal d'ouvrir un espace au sein des médias de communication pour favoriser le projet politique de Massera qui avait commencé à se présenter dans les différentes interviews - avec Derian et dans les pays social-démocratiques européens et latino-américains - comme le militaire respectant les DH ainsi que – plus ambiguë - le seul disposé à dialoguer avec les péronistes exilé.e.s. Ce faisant, il ne s'était pas uniquement vanté de ses efforts pour avoir amélioré les conditions de captivité d'Isabel Perón et des leaders péronistes détenu.e.s dans le navire « 33 Orientaux », mais il aurait même invité la secrétaire des DH à visiter l'ESMA afin de lui démontrer que ce n'était pas la Marine mais l'Armée de terre et l'Aviation qui torturaient leurs détenu.e.s. L'amiral, autrement dit, avait essayé de se présenter comme le membre de la Junte Militaire avec lequel les États-Unis (et d'autres pays comme la France) auraient dû avoir des relations. En pleine escalade du conflit pour le Canal de Beagle, Massera (1979, 150-151 ; ma traduction) avait en même temps clarifié le type de relation qu'il avait envisagé entre l'Argentine et les États-Unis en affirmant dans sa conférence tenue dans le Centre d'Études Politiques Avancées de l'Université John Hopkins de Baltimore (États-Unis) que : « Nous n'aurons pas besoin de plans d'assistance sociale [des États-Unis]. Nous nécessitons que les États-Unis n'obstruent pas nos anxiétés de croissance, ne bloquent pas notre élan créateur avec une attitude obsolète qui a tous les inconvénients du paternalisme et aucun de ses avantages. Nous avons besoin que les États-Unis prennent conscience que l'Argentine a une grande importance géopolitique pour l'Occident et que si l'offensive terroriste que nous avons endurée et de laquelle nous sommes juste en train de nous sortir aurait gagné, l'Argentine serait tombée au pouvoir de l'extrême gauche. Si cela était le cas, il était probable qu'après peu de temps également le Brésil tombait et à court terme – en faisant le lien avec l'Afrique marxiste – toute l'Amérique Latine se transformait idéologiquement, et les États-Unis auraient dû lutter pour la première fois dans leur continent sans compter sur les sympathies nationales des pays qui auraient été le théâtre de la guerre. C'est de là que notre surprise, notre désarroi et notre déception viennent, lorsque, à la suite d'avoir confronté avec courage et grand sacrifice l'ennemi.e que nous supposons commun aux deux Nations, le gouvernement des États-Unis nous répond en nous impliquant dans la

campagne pour les DH, en faisant preuve d'une myopie que nous devons supposer comme involontaire. » Dans ses études autour du fonctionnement du CCD organisé par le GT3.3.2, Feld (2019-2020) a noté que beaucoup de sorties et d'entrées des détenu.e.s disparu.e.s de l'ESMA avaient visé la construction de l'image publique de Massera. D'après elle, les objectifs avaient été les tentatives de cacher les crimes perpétrés dans ce CCD et la diffusion d'une image propre de l'ESMA, de la Marine et de l'Argentine. Cela parce que le CCD du Casino des Officiers avait été vite identifié et dénoncé publiquement (au moins) par Walsh dans sa lettre à la Junte Militaire et par les militant.e.s de Montoneros qui avait mis en place l'ANCLA, c'est-à-dire l'agence de nouvelles clandestines qui avait agrégé à ces tâches de contre-information et contre-renseignement également la possibilité d'entamer une campagne à l'encontre de la dictature militaire à l'étranger, en envoyant ses dépêches par la poste à des correspondant.e.s étranger.e.s (VINELLI 2000, 61). Le membre de l'ANCLA Aznárez a rappelé (in CRENZEL 2015, 12) que les premiers bruits que l'agence avait reçu sur ce qui se passait au sein de l'ESMA avaient suscité de l'incrédulité pour beaucoup de ses membres. Selon Perdía (in CRENZEL 2015, 13), Montoneros avait pris connaissance en juillet 1976 que l'ESMA fonctionnait comme un centre de détention et pour cela l'organisation avait imprimé une plaquette avec la légende *Les mort.e.s qui apparaissent sur les côtes d'Uruguay sont sorti.e.s de l'ESMA*⁷⁰⁷ ainsi qu'elle avait diffusé, en octobre 1976, un texte titré *ESMA. L'Histoire de la guerre sale en Argentine* qui avait écrit Verbitsky depuis les informations apportées surtout par Tarnopolsky, Galli et Mignone (sur les disparitions de sa fille Mónica, de l'amie Quinteiro et des prêtres jésuites Yorio et Jalics)⁷⁰⁸. Dans le premier câble où ANCLA avait mentionné l'ESMA, l'on avait affirmé qu'ici environ 45 personnes avaient été logées, alors que les registres d'entrées indiquaient que c'étaient 160 personnes à avoir été détenues là-bas ; en outre, par le fait que l'on savait que personne n'avait pas été transféré.e à une autre installation carcérale, l'on avait dit croire que les 115 personnes absentes avaient été éliminées et jetées dans la Fleuve de La Plata. Outre à avoir dénoncé les violations des DH (lesdits vols de la mort, l'existence de centres de détention pour les militant.e.s politiques, l'information que dans certains cas les personnes que selon la haute hiérarchie militaire étaient mortes en combat étaient en revanche vivantes en condition de détenues non reconnues et que parfois elles – nommées comme des otages des militaires - avaient été assassinées dans desdits affrontements inexistantes), l'ANCLA – en tant qu'instrument de dénonciation - avait inséré dans son analyse de la répression étatique également les objectifs du plan économique, les expressions de la

⁷⁰⁷ Cette information avait été par la suite rediffusée par Walsh [1977] : « Vingt-cinq corps mutilés sont apparus entre mars et octobre 1976 sur les côtes uruguayennes, une infime partie, peut-être, du chargement des torturés jusqu'à ce que mort s'ensuive à l'École de Mécanique de la Marine, jetés dans les eaux du Río de la Plata par des navires de cette force. Parmi eux, Floreal Avellaneda, âgé de 15 ans, pieds et mains liés, retrouvé "avec des blessures légères dans la région anale et des fractures visibles" selon son autopsie. Un véritable cimetière lacustre a été découvert, en août 1976, par un voisin qui plongeait dans le Lac San Roque à Córdoba et qui s'est présenté au commissariat où sa plainte n'a pas été reçue, suite à quoi il a écrit aux journaux qui ne l'ont pas publiée. »

⁷⁰⁸ Une partie de cette *Histoire* – concernant spécifiquement l'ESMA - a été retranscrite dans *El Vuelo* de Verbitsky.

résistance populaire et surtout les conflits politiques au sein du PRN. Avec le but d'intensifier le conflit entre les Durs et les Modérés de l'Armée de terre, l'ANCLA avait notamment informé des (déjà nommées en juillet 1976 comme) ambitions à la Présidence de Massera à cause desquelles elle avait cru que l'amiral s'était allié avec l'aile ultra-droite de l'Armée de terre et avait ordonné des assassinats apparemment déliés dudit objectif du terrorisme d'État (c'est-à-dire des séquestrations et/ou meurtres desdit.e.s subversif.ve.s) comme celui d'Hidalgo Solá en juillet 1977.

Comme j'ai déjà mentionné dans le chapitre 5, dans le cadre de la visite de la CIDH de septembre 1979 le GT3.3.2 avait – avec le but d'occulter ce qui se passait au sein du Casino des Officiers – à la fois déplacé transitoirement des détenu.e.s disparu.e.s dans l'Île du Silence et reformé les installations du CCD de façon à qu'elles ne coïncidaient plus avec les descriptions formulées par les survivant.e.s dans leurs dénonciations. Ce faisant, la CIDH n'avait rencontré dans l'ESMA ni des personnes séquestrées ni un espace correspondant exactement à celui dénoncé (FELD et FRANCO 2019, 13). Feld (2019-2020) a argumenté que des déplacements de détenu.e.s disparu.e.s pour ces mêmes objectifs - qui avaient coïncidé avec la défense des images publiques de la Marine et du PRN - avaient déjà eu lieu au moins lors d'une visite de journalistes étranger.e.s dans l'ESMA réalisée en 1978. Pour cette occasion, le GT3.3.2 avait détruit la structure de cellules de bois et transféré un grand groupe de séquestré.e.s dans la *casa-quinta* de Del Viso et d'autres détenu.e.s disparu.e.s dans la maison de leurs parents. Les peu de séquestré.e.s resté.e.s dans l'ESMA avaient été déguisé.e.s de policier.e.s et positionné.e.s à (supposément) travailler dans la *Pecera* comme s'ils et elles étaient des forces des FFASA. Cette visite avait été très probablement organisée par le GT3.3.2 depuis le Centre Pilote de Paris, à savoir l'une des deux ressources principales mentionnées par Franco (2008, 212) dans son analyse des efforts du PRN pour faire face à ladite campagne antiargentine dans le domaine international. L'autre ressource évoquée par l'historienne avait été les infiltrations dans les comités de solidarité et de dénonciation de DH des exilé.e.s, c'est-à-dire une pratique qui avait auparavant été mise en œuvre (au moins) par le GT3.3.2 en Argentine depuis l'ESMA qui a été pour cela qualifiée également comme un centre de renseignement non uniquement de la Marine de Massera, mais de la Marine en général et aussi des autres FFASA. À ces deux points de départ pour analyser comment la campagne antiargentine avait traversé le fonctionnement de l'ESMA – et donc affecté les captivités des détenu.e.s disparu.e.s dans ce CCD -, j'ajoute une analyse sur la dimension économique du circuit de l'ESMA et donc aussi de la campagne antiargentine et du projet politique de Massera. En se doutant en effet de la faculté de blanchir les biens et l'argent approprié, le GT3.3.2 avait pu s'emparer, ensemble aux militant.e.s qu'il avait décidé de transformer en matières grises, également de biens (y compris d'entreprises et propriétés agricoles) et d'argent sans la connaissance officielle de la Marine et de la Junte Militaire et indépendamment de que ces biens appartenaient ou pas à Montoneros. Outre

à (probablement) l'argent à la financer, cette structure de blanchiment – ayant comporté la création de laboratoires de falsification de documents – avait permis à Massera de commencer à mettre en place sa campagne électorale.

6.1.2.1. Les opérations de dépossessions

Depuis la moitié des années 1976, la Marine s'était divisée en deux fractions : une minoritaire - même si avec une part importante de pouvoir - appelée personnaliste et la majoritaire professionnaliste (SLATMAN 2012, 7). Alors que la seconde n'était pas d'accord, la première était convaincue que la voie pour accroître le pouvoir de la Marine au sein du schéma général de partage du pouvoir entre les trois FFAA était d'augmenter le poids de l'amiral Massera au sein de la Junte Militaire. En opposition aux membres du SIN, une partie des personnalistes avaient matérialisé leur appui à Massera en tant que membres du GT3.3.2. Au début de 1977 au sein du GT3.3 des membres s'était d'une certaine façon rebellés au SIN en refusant de les informer sur les résultats des interrogatoires des détenu.e.s disparu.e.s et en donnant lieu à une séparation, encouragée par Massera, entre les activités réalisées par le GT3.3.2 et celles accomplies par les membres du SIN. Cette sorte de rébellion avait coïncidé temporellement avec ladite chute des finances des Montoneros, c'est-à-dire avec la séquestration du secteur des Montoneros qui gérait les intérêts économiques de l'organisation obtenus par plusieurs opérations parmi lesquelles la séquestration des frères Born⁷⁰⁹. Dans le *Témoignage de Paris*, l'on avait rendu compte que le GT3.3.2, à travers des pressions, avait cherché à convaincre des détenu.e.s (disparu.e.s) à tenir des conférences de presse en faveur de la Marine comme il s'était notamment passé en avril 1977 lorsqu'un groupe du GT3.3.2 composé par Benazzi, González et Frimón 220 Weber avait été le responsable de la conférence donnée en Espagne par le militant de Montoneros – dont la fonction dans cette organisation avait été celle de courrier de la CN à l'étranger (pouvant transporter également de l'argent) - Pablo *Toño* González Langarica, pendant que ses deux filles avec la mère étaient restées séquestrée d'abord dans l'ESMA et puis dans une pièce d'une *casa-quinta* pour sept mois. Après plus de 35 ans, González Langarica a témoigné qu'avant cette conférence, il avait été transféré à Zurich (Suisse) pour que le GT3.3.2 avait pu accéder à une caisse de sécurité où le séquestré (depuis le 10 janvier 1977 dans l'ESMA confié au gardien personnalisé de captivité, torture et puis voyage, Weber) avait dit d'avoir déposé une valise de Montoneros où probablement il y avait de l'argent. Une fois retirée cette valise et consigné à Benazzi, González Langarica a dit (in *Ibid.*) d'avoir dû rester avec Weber car le GT3.3.2 avait commencé à s'intéresser à un autre domaine de ses contacts en Europe (ou capital social du détenu disparu), à savoir des potentiels fournisseurs d'armes. Ainsi, ce détenu disparu a témoigné d'avoir voyagé pour des mois avec Benazzi à la recherche de personnes qui leur avaient promis des biens qui n'étaient jamais arrivés jusqu'à ce que

⁷⁰⁹ Voir le chapitre 4 de cette thèse.

le marin lui eût fait savoir que sa liberté dépendait d'une Conférence de Presse contre Montoneros dans un hôtel en Espagne. González Langarica (in *Ibid.*) a soutenu que s'il avait dû porter une perruque, Benazzi et González s'étaient faits passer par des membres de Montoneros protégés par une capuche et Néstor Omar *Norberto* ou *Faucon* Savio les avait filmés avec à leurs épaules un drapeau argentin avec une M (de Montoneros). Pendant cette conférence, González Langarica avait dû lire un document - déjà préparé au sein de l'ESMA - qui annonçait sa rupture pour des différences politiques et auquel, d'après lui, l'opinion publique n'avait pas véritablement cru.

Massera avait pu obtenir tant les ressources humaines que matérielles pour développer son projet politique grâce au GT3.3.2 qui agissait au niveau tant national qu'international. L'une des dépossessiones les plus connues effectuées par le GT3.3.2 avait été réalisée entre 1977 et 1978 à Luján de Cuyo. Plus précisément, le GT3.3.2 avait séquestré le 7 janvier 1977 deux membres du secteur des finances de Montoneros dans les bureaux de la Capitale Fédérale de Conrado Gómez, c'est-à-dire un présumé membre de cette organisation ainsi qu'actionniste de Mendoza et propriétaire d'une douzaine de chevaux. Le 11 et le 12 janvier 1977, obtenues des informations sur la société Cerro Largo SA qui gérait les terrains et propriétés de la zone Chacras de Coria, des membres du GT3.3.2 avaient séquestré les actionnistes Victorio Cerrutti, Omar Masera Pincolini et Horacio Palma. Finalement, ces ravisseurs avaient volé leurs terres et leurs biens à travers des opérations financières et immobilières frauduleuses qui avaient abouti à la création de sociétés et entreprises aux noms de certains membres du GT3.3.2 avec des identités fausses. Cette dépossession n'avait pas uniquement amplifié l'échelle d'action et le montant d'argent géré par ces ravisseurs mais elle a également conduit les chercheurs à se poser la question du propos des séquestrations et des disparitions forcées au sein de l'ESMA (FELD et FRANCO 2019, 17). Cette opération avait-elle été exécutée à cause des relations des propriétaires avec Montoneros ou uniquement à l'appât du gain ? Est-ce que le GT3.3.2 avait séquestré des personnes uniquement pour des raisons de militance politique (pour annihiler, autrement dit, la guérilla et tout.e autre ennemi.e politique) ou également pour l'enrichissement personnel de ses membres et/ou de Massera ? D'après Feld et Franco (2019, 17), ces dilemmes sont importants à soulever car ils posent la question de l'autonomie des activités de répressions liées à l'enrichissement ainsi qu'à la difficulté de définir si toutes les actions avaient répondu à un même schéma ou s'il peut y avoir des explications diverses pour des processus d'appropriation différents dans le cadre de l'ESMA. Peut-on séparer une dimension économique de la dimension politique du fonctionnement de l'ESMA ?

En tant que ressources humaines de Massera, les détenu.e.s disparu.e.s qui avaient travaillé dans la *Pecera*, à côté du *Pañol*, ainsi que celles qui y avaient travaillé dedans, ont pu constater que la plupart du mobilier du circuit de CCD dont le noyau était à l'ESMA avait été volé aux séquestré.e.s par le

GT3.3.2. Ces objets - utilisés tant pour les officiers que pour les sous-officiers et les membres dudit processus de récupération dans leurs vie quotidienne au sein de l'ESMA – avait constitué une autre manière dont le dehors avait été transféré au sein du CCD grâce à un système de pillage mis en place par le GT3.3.2. En suivant Feld (2010, 42), ce système avait généré dans les séquestré.e.s une sensation rare de désarticulation non uniquement des frontière entre le dedans et le dehors, mais également de décomposition de l'espace extérieur en produisant la sensation que tout le dehors avait été soudainement contaminé par l'expérience du CCD ou, autrement dit, comme si le CCD était étendu indéfiniment dans l'espace. Afin de rendre compte du système de dépossession des biens des détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA par le GT3.3.2, Dandan (2013d) a informé qu'entre les dossiers gardés dans des caisses secrètes au sein d'une chambre de la Marine à laquelle lui avaient interdit l'accès, l'Équipe de Relèvement et d'Analyse Documentaire de l'Archive Général de la Marine a trouvé une enquête administrative de 1976 concernant un délit présumé de vol contre le lieutenant de vaisseau Aníbal Roberto Colquhoun⁷¹⁰. À la tête de deux opérations dites de réquisition et de déménagement réalisées après minuit du 7 octobre 1976, Colquhoun avait dû aller voler – sur l'ordre du lieutenant de vaisseau et chef d'Opérations de l'ESMA Perrén - tout ce qu'il y avait dans les deux maisons où le jour antérieur avaient été séquestré.e.s Mónica Liliana Goldstein, Ramón García Ulloa et Dolores del Pilar Iglesias avec un groupe composé par des caporaux de la Marine : José Angel Iturri, Néstor Eduardo Tauro, José Luis María Ocaranza et Ramón Roque Zanabria. Ces vols - appelés plus précisément : retrait de tout le matériel – avaient été justifiés par la Marine par leur finalité de rompre (*quebrar*) la logistique de l'ennemi.e en lui niant plus précisément les sites aptes pour vivre en forme clandestine (GARCIA IGLESIAS 2013). Cependant, le rapport informait que dans le premier domicile (situé au carrefour entre l'avenue Corrientes et État d'Israël), ce lieutenant avait autorisé le sous-officier second d'Infanterie de la Marine Iturri à garder personnellement de l'un des éléments en conformité au raisonnement que ces biens appartenait à Montoneros et donc ils devaient être retournés au peuple et ces marins faisaient partie du peuple (GARCIA IGLESIAS 2013). En outre, ce rapport rendait compte du fait que dans la seconde maison, les membres de la *patota* avaient essayé des habits avant de s'en approprier. Ainsi, l'affaire Colquhoun avait été ouvert par la Marine – grâce à la première dénonciation de l'officier de garde dans la Salle Dorée, le lieutenant de corvette González Menotti, qui avait noté que parmi lesdits éléments il n'y avait pas d'objets petits de valeur et que s'il y avait des diapositives et un manuel de photographie il n'y avait cependant ni le projecteur ni la caméra - non pas parce que l'on ne pouvait pas voler les effets personnels des séquestré.e.s mais car le butin n'avait pas été ramené à l'ESMA pour être inventorié dans le *Pañol*.

⁷¹⁰ En avril 2013 a été ordonné la détention de Colquhoun, Iturri, Tauro, Ocaranza et Zanabria.

Conformément à ce que la Justice a pu reconstruire à partir des témoignages des survivant.e.s, depuis le début de 1977 les mécanismes de vol mis en place dans l'ESMA avaient commencé à être systématisés tant qu'au fur et à mesure une sorte de division du travail parmi les domaines différents du GT3.3.2 – notamment Renseignement et Logistique - avaient été établie pour se dédier à l'obtention d'information, à la planification et à la réalisation des appropriations. Feld et Franco (2019, 15) ont rendu compte d'abord que l'enclave répressif concernant l'obtention d'informations sous torture avait été orienté en partie à trouver des données pour la soustraction de propriétés immobilières aux détenu.e.s disparu.e.s et à leurs entourages. Récoltées ces données, elles étaient évaluées avec le propos de trouver des mécanismes d'appropriation *ad hoc*. Ces études avaient finalement amené le GT3.3.2 à mettre sur pied, au sein de l'ESMA, des secteurs spécifiques pour la falsification de documents permettant des ventes (*ventas fraguadas*) aux répresseurs et à leurs proches : les laboratoires de photographie, de photomécanique et de presse où travaillaient des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération. Si dans un premier moment il avait été fréquent soit que quelques-uns des membres du GT3.3.2 falsifiaient les signatures des propriétaires soit que ces dernières personnes signaient sous torture soit que les détenu.e.s disparu.e.s ou leurs proches s'étaient vu.e.s dans l'obligation (sous menace de sa propre mort ou de ses proches ou avec des - fausses - promesses de libération des détenu.e.s disparu.e.s) d'autoriser les transactions ou la cession de terrains afin que les propriétés avaient pu être vendues à leurs noms, à la fin de 1977 le laboratoire de presse avait commencé à falsifier des papiers complexes comme les cartes d'identités, les passeports et les instruments légaux pour usurper et administrer des propriété volées. En parallèle à ce travail des détenu.e.s disparu.e.s au sein de l'ESMA, des membres du GT3.3.2 avaient créé une entreprise de services et au moins trois agences immobilières : une première était située au numéro 3083/87 de la rue Jaramillo, c'est-à-dire dans une maison qui appartenait à la sœur Norma et au frère Héctor de Rádice. Les autres deux bâtiments – l'un à Vicente López (Province de Buenos Aires) et l'autre dans le quartier Belgrano de la Capitale Fédérale - avaient été appropriés. L'agence immobilière de Vicente López avait été probablement une propriété située à côté de l'ESMA, dans la rue Besares où - selon le témoignage de Labayrú dans le cadre du méga-procès ESMA II (in FELD 2019-2020) - des séquestré.e.s avaient été amené.e.s à y travailler depuis l'ESMA à la fin de 1977. D'après Labayrú, le GT3.3.2 avait volé cette maison à un séquestré et il l'avait restructurée pour la transformer finalement en un studio d'enregistrement à des fins de propagande. Ici avait donc fonctionné l'entreprise connue comme *Multivisión*. Enregistré au nom de la mère d'un détenu disparu et avec son domicile social dans la Capitale Fédérale (1282, Pringles 1282 ; 6° « 35 »), le *Servicio Integral en Decoración, Reformas y Construcción* (Sidercforma SA) avait eu en revanche la fonction de rénover et vendre les propriétés des séquestré.e.s volées par le GT3.3.2. Ce *Service*

avait cependant pratiquement fonctionné dans la maison de la détenue disparue insérée dans ledit processus de récupération Quiroga (située dans la rue État d'Israël du quartier Munro de Vicente López) de laquelle le GT3.3.2 s'étaient appropriée : dans le jardin de cette maison, le GT3.3.2 avait construit une base de béton et il avait amené des machines à travailler le bois. La tâche de rénovation était nécessaire car beaucoup de fois les propriétés subissaient des forts dommages ainsi que des coups de feu lors des opérations de séquestration (FELD 2019-2020). Des détenu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération comme Coquet et Soffiantini avaient été chargé.e.s de la rénovation des propriétés volées en y allant à travailler depuis l'ESMA et/ou pendant leur régime de liberté vigilé. Si certain.e.s des survivant.e.s ont parlé d'une véritable privatisation de la répression à l'avantage des membres de la Marine de Massera, Feld et Franco (2019, 16) ont précisé que ce ne sont pas encore clairs à ce jour-ci ni les mécanismes de circulation ni l'utilisation de cette richesse appropriée ni son destin final. En particulier, il se peut que ces appropriations eussent été utilisées pour financer d'autres types d'activités comme notamment celle finalisée à financer le projet politique de Massera. Feld (2019-2020) a en effet noté qu'en suivant nombreux témoignages des survivant.e.s à l'ESMA, le projet politique de Massera avait nécessité d'un appui économique fort et que l'amiral l'avait recherché dans cette structure illégale de l'ESMA, c'est-à-dire un système clandestin de finances au sein et en dehors du Casino des Officiers et parallèle à la structure formelle de la Marine qui avait impliqué un déploiement important de personnel et de tâches. Ainsi, la logique économique du fonctionnement de l'ESMA avait servi d'après cette chercheuse comme un dispositif pour l'enrichissement illicite de certains membres du GT3.3.2 ainsi que comme une source de ressources matérielles pour assurer la base économique du plan politique de Massera. Inséré.e.s dans ce circuit producteur de richesses économiques et nouvelles politiques par le fait d'avoir été obligé.e.s à falsifier des documents (y compris des factures fausses pour arnaquer la Marine) et à réaliser des tâches de maçonnerie et des travaux administratifs, les détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération avait été, selon Feld (2019-2020), moins dans une zone grise que des matières inertes (avec leur détention préalable dans la *Capucha*) transformées en matières grises. Ces matières grises avaient été d'après la chercheuse des véritables ressources humaines à la disposition complète du GT3.3.2 pour voler les biens immeubles des détenu.e.s disparu.e.s et leurs proches, les rénover, les vendre et administrer ces fonds ainsi que blanchir l'argent résultant de ces opérations.

6.1.2.2. Les opérations d'infiltration

Avant d'être séquestrée dans le CCD « L'Athlétique » le 21 décembre 1977, Lugones (travaillant pour la revue *Evita Montonera* dirigée par Luis Guagliani, séquestré le 20 décembre 1977) avait pu radio-écouter les préparations des séquestrations des Mères de La Place de Mai dans l'Église de la Sainte Croix. Seoane (2014) a écrit que l'organisation de Montoneros était tellement désarticulée

qu'elle n'avait pu rien faire pour l'empêcher. Celle-ci a été l'opération d'infiltration militaire pendant la dernière dictature argentine la plus rappelée et étudiée par la Littérature de l'Histoire Récente. Qualifiée généralement comme répressive (et donc estimée à même de caractériser en termes général le fonctionnement de la répression du PRN), cette opération du GT3.3.2 de l'ESMA a été abordée également par les études académiques avec une perspective de genre. Celle-ci ont souvent remarqué que l'utilisation de la bonne maternité en dehors de l'espace domestique avait suscité un effet controversé car – en général - la Junte Militaire n'avait pas accepté la politisation des Mères de la Place de Mai : l'on a ainsi mis en exergue que ces bonnes mères placées dans la sphère publique résultaient des mauvaises mères que ledit terrorisme d'État ne s'étaient pas épargnés de frapper, de faire disparaître, voire d'annihiler⁷¹¹. Une autre manière d'aborder cet événement a été celle d'expliquer les disparitions forcées des Mères en mettant en exergue qu'à travers la séquestration et la torture de leurs corps, les marins étaient convaincus qu'ils auraient pu capturer des membres de Montoneros et/ou accumuler plus d'argent de ces séquestrations en termes de biens mobiliers et immobiliers au nom personnel des kidnappé.e.s, des proches des séquestré.e.s ou de l'organisation de Montoneros dans le cas où le.a séquestré.e était un trésorier.e des richesses (héritages, camps, propriétés, salaires, etc.) socialisées. Ces études ont été généralement très ambiguës par rapport au type de liaison qui existait entre les Mères de la Place de Mai et Montoneros : en affirmant que les militaires croyaient que derrière le premier mouvement il y avait le second qui le dirigeait et le finançait, elles ont eu comme effet de renforcer le mythe des Mères comme des mères politiquement naïves ou ayant développé un engagement politique public en raison uniquement de leur lien de sang et/ou de leur instinct maternel. Une autre thèse - présentée par Dolores San Julián (2017, 126) - a estimé que la source de la disparition des Mères avait été le conflit entre la Marine et l'Armée de terre : la disparition de ces femmes aurait discrédité la Force de Videla face à la communauté internationale et donc bénéficié à Massera, malgré que des détenu.e.s disparu.e.s ayant survécu à l'ESMA avaient affirmé – depuis leur expérience de captivité – que peu de jours après la séquestration du groupe, le climat au sein de ce CCD était passé de l'euphorie à l'énervement en raison de la confluence de réclamations diplomatiques formulées directement contre la Marine et l'amiral Massera ainsi que des visites de diplomates français et états-uniens dans le Ministère des Relations Étrangères et Culte (CATOGGIO et FELD 2020, 150). Finalement, j'aimerais constater que l'élimination des membres estimées les plus politisées et politisantes avait quand même pu avoir l'effet de casser les liens entre les Mères elles-mêmes et/ou entre les Mères et les organisations révolutionnaires péronistes (notamment Montoneros et FAP) pour les dissuader dans la poursuite de la recherche de leurs enfants. Au total, 12 Mères avaient disparu dont l'une était la fondatrice du

⁷¹¹ Voir le débat sur la thèse du familisme dans le chapitre 1 de cette thèse.

collectif : Azucena Villaflor de De Vincenti, la mère – de l'étudiant d'Architecture de l'UBA et militant d'abord des FAR et ensuite de la Colonne Sud de Montoneros détenu disparu depuis le 30 novembre 1976 ensemble à sa copine Raquel Mangin, Néstor *Paco* De Vincenti (ARROSAGARAY 2016) - qui dès le début s'était distinguée par ses capacités organisatrices, politiques et intellectuelles. En tant que péroniste, téléphoniste et épouse d'un syndicaliste et déléguée d'usine (Pedro De Vincenti), elle avait participé à la journée mythique et fondatrice du péronisme, c'est-à-dire à l'occupation de la Place de Mai du 17 octobre 1945. Ce fut Villaflor qui avait proposé aux autres mères de disparu.e.s d'aller sur la Place de Mai pour demander une rencontre avec le général Videla. Le 30 avril 1977, 14 mères se rendirent face au gouvernement pour consigner un document rédigé au Président. On lui avait demandé de les aider dans la recherche de leurs enfants. En se définissant *a posteriori* comme des femmes naïves pour avoir demandé de l'aide à Videla et pour avoir pensé que les militaires n'étaient pas tous liés aux disparitions forcées de leurs enfants, elles ont raconté de n'avoir rencontré que l'indifférence à la fois de Videla et des passant.e.s. Sous l'incitation de Villaflor, elles avaient décidé de se retrouver chaque jeudi à 15h30 sur cette place bondée. Ce jour était devenu la date symbolique de la création de l'association. Date symbolique, car elle avait marqué le passage définitif à la fois de la maison à la place (qu'elles avaient réussi – par le développement de stratégies diverses⁷¹² – à faire sienne) et de l'histoire individuelle (des mères de disparu.e.s) à l'histoire collective (des Mères de la Place de Mai). À partir de ce moment-là, toute action sur la place avait été accomplie en représentation du groupe. Lors de la procession en honneur de la Vierge de Lujan d'octobre 1977, l'on avait prévu un rassemblement d'environ un million et demi de pèlerin.ne.s. Les Mères avaient décidé de s'y unir pour attirer le regard et publiciser leurs revendications. Pour la première fois depuis leurs apparitions en public, elles s'étaient posé la question de leur identification. Comment auraient-elles pu se différencier des autres pèlerin.ne.s ? Elles avaient opté pour une couche blanche, le *pañuelo*, à mettre en dessus de leurs têtes, car chacune en avait au moins une. Ce mouchoir symbolisait le lien d'une maternité qui continuait dans le temps, malgré le fait que leurs enfants avaient disparu. Dans un premier temps, les Mères écrivaient sur les mouchoirs les noms de leurs enfants. Après la socialisation de la maternité, elles avaient privilégié des slogans comme *Apparition en vie*. Cela avait produit une transformation de la signification de la maternité. D'après Filc (1997, 27), ce n'était plus le lien biologique mais le fait d'être victime de la répression qui déterminait désormais la filiation familiale. Ainsi, l'attribut de fil.le.s ne dépendait plus d'une liaison de sang, mais d'une expérience politique. Entre une prière et l'autre pour la Vierge

⁷¹² Pendant les premiers jeudis dans la place, la Police avait demandé les documents de quelques-unes des Mères pour les identifier. Cette requête s'était avérée pour trois jeudis consécutifs. Ce rituel méritait d'être bousculé : les 300 Mères unies avaient décidé de consigner tous leurs passeports aux militaires, de façon à contraindre ces forces publiques à les contrôler inutilement et à prolonger ainsi leur permanence sur la place (VERROCCHI 2014, 94).

de Lujan, les Mères avaient accusé les militaires d'être des assassins. Ces actes linguistiques avaient fait de la prière un instrument jouant à leur faveur, alors que cette-ci avait été communément perçue être du monopole de l'Église alignée à la dictature célébrant les mort.e.s pour ladite subversion. La subversion de la prière était entrée dans le répertoire d'actions des Mères, se révélant extrêmement efficace pour s'échanger des informations dans les paroisses. En gardant le rythme de la parole, mais en en subvertissant le contenu, les Mères avaient pu se communiquer les lieux des rendez-vous. Ce ne fut pas non plus rare son usage dans les commissariats : des Mères avaient décidé de prier ensemble à haute voix pour déranger les policiers en jouant le rôle de la *madre dolorosa*. Finalement, ce fut encore une fois Villaflor à avoir convaincu les Mères à s'engager dans la rédaction d'une liste de tou.te.s les disparu.e.s dont elles étaient à connaissance. Cette liste leur avait ensuite permis de rédiger une insertion à publier sur *La Nación*. L'article était sorti titré « Pour un Noël en Paix » le 10 décembre 1977 ; date de la Journée Internationale pour les DH. Lorsque Villaflor était sortie pour l'acheter, elle avait été séquestrée par le GT3.3.2. La disparition forcée de Villaflor avait désorienté les Mères. De commun accord, elles avaient cependant décidé qu'il fallait progresser. Elles ne devaient pas seulement retrouver leurs enfants, mais également leurs camarades (MIRRA 2013). La leadership de Villaflor avait été substituée par un collectif de Mères dont la présidente était Hebe Bonafini. Si la Police avaient mis des transennes aux bords de la Place de Mai pour que personne n'aurait pu y accéder en 1977, ces Mères avaient décidé de marcher jusqu'à là-bas pour démolir ces murs en s'assurant le prix d'être battues et attaquées par les chiens (AMIGO CERISOLA 1995). La Place de Mai se situe en face à la *Casa Rosada* qui est le Parlement argentin. Au sein de cet espace urbain, il y a le monument commémoratif de la révolution de 1810, la Pyramide de Mai. Cette place est encore aujourd'hui le lieu privilégié pour les manifestations politiques. En représentant le lieu de négociation du peuple avec l'État, elle a un grand pouvoir symbolique non seulement pour ce qui concerne la construction de l'identité nationale mais également pour la construction de ce qui est populaire (FILC 1997, 62). Symbole du pouvoir politique, économique, touristique et de tout.e Argentin.e, cette place a été le théâtre élu depuis lequel casser le mur de silence sur les disparitions des enfants des Mères et recomposer une territorialité sociale (AMIGO CERISOLA 1995). Après la rencontre de plusieurs portes fermées, ces Mères avaient commencé à célébrer un lieu qui n'en avait pas. La place fournissait des occasions immenses de médiatisation de leur douleur, notamment lors des visites officielles de personnages de renom comme le délégué des Affaires Interaméricaines des États-Unis Todman (ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 109). À cette occasion, les Mères avaient décidé d'aller sur la Place pour le rencontrer et lui raconter leurs expériences, mais les militaires s'étaient opposés et pour les déplacer, ils leur avaient dressés leurs fusils contre. À ce moment-là, les Mères toutes ensemble avaient crié « FEU ! » pour signaler leur désappointement et

ainsi les embobiner. Les presses étrangères, venues pour interviewer Todman, s'étaient intriguées et le jour après avaient publié des articles dédiés aux Mères de la Place de Mai (PADOAN 2006). C'était finalement sur cette place que les mères performant encore aujourd'hui leur promenade rituelle, une sorte de procession laïque qui était née d'un contexte contraint par les lois de la Junte Militaire : l'on ne pouvait pas s'assembler dans des groupes de plus de trois personnes dans un même lieu. En réponse à cette injonction, les Mères avaient commencé à circuler informellement en couples, en sens antihoraire, autour de l'obélisque de la place. Différenciant leur marche des rondes, les Mères ont dit marcher vers une destination et un but⁷¹³. Les folles de la Place de Mai étaient devenues ainsi à la fois la Place et le déplacement (PADOAN 2006, 211). Contre leurs arrestations de plus en plus habituelles, ces femmes avaient arbitré qu'il n'était plus aux militaires de les arrêter. Elles auraient dû se consigner à leur manière. Toutes ensemble au commissariat, elles avaient décidé de partager cette expérience et de rendre plus lourd les processus de leur identification par les FFASA. Après avoir acheté leur premier bâtiment (La Maison des Mères) en 1980 depuis lequel elles avaient publié leurs premiers bulletins informant sur la répression et leurs activités ainsi que divulguant des témoignages, des poèmes et des lettres des parents des disparu.e.s, les Mères avaient inventé la Marche de la Résistance consistant à marcher sur la place pour 24 heures. La première s'était déroulée l'11 décembre 1981. C'était là que l'appropriation de la Place avait acquis sa plus grande puissance d'opposition au régime, car les Mères avaient donné preuve d'une résistance à la dictature tant physique que morale à caractère non-violent. Cet acte de résistance a été analysé comme ayant cassé les schèmes de la culture politique dominante tant pour ce qui concerne les stéréotypes liés aux femmes qu'à la forme habituelle d'exprimer le désaccord politique⁷¹⁴. Cette Marche avait entamé le processus par lequel les Mères avaient au fur et à mesure adopté l'élément de la résistance pacifique considéré comme indispensable pour devenir un mouvement social (légitime). La résistance s'était matérialisée dans les nouveaux instruments qu'elles avaient approuvé : la grève de la faim et l'occupation. Après la marche de 1981, un groupe de Mère avait en l'occurrence décidé d'occuper la Cathédrales de Quilmes et d'entamer une grève de la faim de 12 jours qui avait eu un fort relief médiatique.

Si la mémoire de l'infiltration dans l'organisation des Mères a servi à analyser l'exercice de la double répression (politique et sexuelle) du terrorisme d'État à l'encontre des femmes militantes ainsi que leurs actes de résistance, il faut constater que celle-ci n'a pas été la seule forme de rappeler cet

⁷¹³ Verrocchi (2014, 128) a noté qu'elles marchent en sens antihoraire et pour cela elles se dirigent vers la vie, car si elles suivaient le sens horaire – comme l'on suit le cours du temps de la vie – elles se seraient dirigées vers la fin, à savoir la mort.

⁷¹⁴ Au total, il y eut trois Marches. La seconde Marche de la Résistance n'était même pas arrivée jusqu'à la Place de Mai, car elle fut empêchée par la Police qui leurs dressa contre des chevaux. Cette marche s'était finalement et tenacement déroulée dans l'Avenue de Mai. La troisième Marche (analysée dans le chapitre 1 de cette thèse) avait été organisée le 30 octobre 1983, après la divulgation de la Loi d'Autoamnistie.

événement. Dans le cadre de sa présentation spontanée devant la Commission Nationale du 31 juillet 1984, l'ancienne détenue disparue dans l'ESMA - dont les rumeurs l'ont définie comme la maîtresse d'Astiz (ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 79) - Silvia Mora Labayrú a témoigné (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 68) que le GT3.3.2 avait réalisé différentes infiltrations dans des institutions diverses et que la plupart de celles-ci n'avaient impliqué que des simples missions informatives. En particulier, d'après elle, cette forme (l'infiltration) qui avait assumé l'activité de renseignement du GT3.3.2 s'était intensifiée au fur et à mesure que les séquestrations des militant.e.s politiques étaient devenue caduques. Localisée parmi ces missions de renseignement, Labayrú a dans un second moment détaillé que l'opération d'infiltration du GT3.3.2 dans l'organisation des Mères de la Place de Mai avait été la seule à sa connaissance à avoir impliqué la séquestration et la disparition de certain.e.s de ses membres. En ce sens, Labayrú a mis l'accent sur le fait que cette action d'infiltration ponctuelle ordonnée par Acosta ne peut pas se comprendre indépendamment du fonctionnement général du Renseignement. Acosta, accompagné par Labayrú, était allé sur la Place de Mai afin de prendre des notes sur les manifestations populaires et les journalistes étranger.e.s en décidant finalement d'infiltrer la détenue et l'officier de renseignement du GT3.3.2 Alfredo Ignacio Astiz - surnommé *Gueule d'ange* (MENDEZ FRANCE 2003) - pour quatre mois. Labayrú (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 68) a expliqué qu'Astiz avait une expérience assez importante dans les travaux d'infiltration dans des organismes militants. D'après Labayrú, Astiz avait commencé, entre octobre et novembre 1977, à participer à des messes, à des actions et à des réunions publiques organisées par les proches des disparu.e.s avec l'appellatif de Gustavo Niño, c'est-à-dire avec le nom d'une personne vraiment disparue (originaire de Mar del Plata) lui ayant finalement rendu possible de s'identifier comme son frère. Initialement, une autre détenue disparue de l'ESMA – Norma Susana Burgos - avait accompagné Astiz, en qualité de sœur, dans les actions de rassemblement des Mères de la Place de Mai que l'officier de la Marine était censé résumer dans des rapports qui étaient analysés dans l'ESMA (peut-être) par des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération (ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 113). Ensuite, Labayrú avait remplacé cette séquestrée en raison – d'après Labayrú elle-même (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 68) – de son aspect physique, de son âge et de ses mineurs capitaux symbolique et social par rapport à la veuve de Caride. Autrement dit, Labayrú s'était reconnue comme la personne détenue disparue appropriée pour jouer le rôle – ou le personnage – de la sœur mineure d'Astiz. Labayrú a déclaré d'avoir participé avec Astiz à une rencontre sur la Place de Mai, à trois réunions des Mères dans l'Église de la Sainte Croix et à une dans une maison située dans le quartier Boca de la Capitale Fédérale. Pour ce qui avait concerné cette dernière réunion, Labayrú a témoigné

que le GT3.3.2 avait préalablement décidé que les membres auraient dû être séquestré.e.s au moment de son commencement et qu'elle avait été informée qu'elle allait être soumise à un simulacre de séquestration. Labayrú a affirmé que cette opération de séquestration et effraction avait fait partie d'un groupe de quatre opérations réalisées par la Marine dans la Capitale Fédérale entre le 8 et le 10 décembre 1977 incluant, outre à la séquestration de Villaflor, également : la séquestration des participant.e.s à un rendez-vous établi dans un bar dans le quartier Montserrat de la Capitale Fédérale (entre l'avenue Belgrano et Paseo Colón) ; la séquestration de certain.e.s participant.e.s d'une réunion qui s'était déroulée dans l'église de la Sainte Croix dont notamment les Mères Esther *Teresa Balestrino de Carega* et *María Eugenia Ponce de Bianco*⁷¹⁵ ; et la séquestration de deux sœurs françaises de la Congrégation des Missions Étrangères de Paris en Argentine chez elles : Alice Domon et Léonie Duquet, c'est-à-dire une grande cadre théorique-politique qui avait été la secrétaire de l'évêque de Quilmes et l'un des fondateurs du MEDH, Jorge Novak. Les 12 personnes kidnappées avaient été amenées à l'ESMA et notamment dans la *Capucha*. Selon Labayrú (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 69), après cinq jours d'interrogatoires et tortures par – entre autres - Acosta, Pernías, Schelling et Selva, elles avaient été assassinées. Pendant ces jours-ci, Alberto Eduardo *Mateo Gironde* a témoigné (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 76) que les gardiens du Casino des Officiers avaient ordonné aux détenu.e.s disparu.e.s – et notamment à ceux et celles inséré.e.s dans ledit processus de récupération – de ne pas sortir de leurs compartiments et ils avaient fermé tous les portes qui permettaient l'accès aux couloir central. D'après ce cofondateur de Descamisados et officier premier et chef militaire de la Colonne Capitale de Montoneros détenu disparu (depuis le 15 mai 1977 jusqu'au 19 janvier 1979, lorsque le GT3.3.2 l'avait fait exiler en France) qui avait travaillé pour le GT3.3.2 (peut-être) dans l'écriture de l'histoire de Descamisados (SALINAS 2013) et dans l'installation du Centre Pilote en raison de son habilité à traduire et à écrire en français et dont l'épouse – la militante d'abord de Descamisados et ensuite de Montoneros *María Mercedes Mecha Bogliolo* – avait été faite disparaître le 16 juin 1977 (et, selon les ravisseurs, était morte quelques jours après dans l'ESMA), Pernías avait été chargé de conduire les interrogatoires qui avaient eu lieu dans les salles de torture n°12 et n°13.

Face à la répercussion médiatique immédiate de ladite séquestration du groupe (Villaflor), l'Armée de terre (Viola) avait appelé la Marine (Massera) pour lui enjoindre de résoudre cet affaire. Cependant, la Marine - par les déclarations de Fracassi - non uniquement avait méconnu sa

⁷¹⁵ Née à Encarnación (Paraguay), Balestrino était une docteure en Biochimie et Pharmacie ainsi que militante à la fois contre la dictature du général Higinio Moringo que du Mouvement Féminin du Paraguay dont elle avait été la première secrétaire générale. En fuite du Paraguay, elle s'était réfugiée en Argentine d'où elle continuait son travail de solidarité à l'encontre de la dictature du général Alfredo Stroessner et où sa fille Ana María avait été kidnappée quelques jours après son arrivée pour quatre mois alors que ses deux gendres – Manuel Carlos Cuevas et Yves Domergue – avaient été faits disparaître en 1976 (ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 107). Ponce était en revanche une travailleuse dans une Église du tiers monde : elle avait beaucoup de contacts avec les prêtres progressistes des quartiers.

responsabilité mais elle avait également assuré de n'avoir aucune information en donnant à comprendre que la Force qui savait ce qui s'était passé était l'Armée de terre (CATOGGIO et FELD 2020, 145 et 149). Postérieurement, les premières recherches et réclamations de liberté pour, spécifiquement, la disparition des deux sœurs françaises de la part des diplomaties française et états-unienne⁷¹⁶ (induites entre autres par l'action de deux sœurs de la congrégation, de la CADHU⁷¹⁷ et des comités de solidarité français) adressées au Ministère des Relations Étrangères et Culte ainsi qu'à Massera avaient (probablement) poussé le GT3.3.2 à réaliser la première grande opération de presse lancée depuis l'intérieur de l'ESMA (FELD 2019-2020). Selon Catoggio et Feld (2020, 150), le succès de la multiple opération de séquestration du GT3.3.2 avait en même temps mis en doute son prestige du moment où l'affaire des deux sœurs était en train de devenir une question diplomatique transnationale qui aurait mis en danger tant la position de la Marine dans ladite lutte contre la subversion que les aspirations politiques de Massera à une carrière politique. Si le 16 décembre 1977 la Direction Générale de Presse de la Présidence avait – de manière inédite – diffusé un communiqué qui avait répudié la séquestration du groupe (Villaflor) en l'assignant à ladite subversion enfermée dans son nihilisme (CATOGGIO et FELD 2020, 151), le GT3.3.2 avaient décidé de faire circuler une information fautive pour accuser Montoneros de la séquestration – en particulier – des sœurs françaises que le I^{er} Corps de l'Armée de terre avait ratifié le 17 décembre avec un autre communiqué. Cette information produite pour l'extérieur de l'ESMA avait été accompagnée par une photographie de l'intérieur de ce CCD où l'on avait pu voir les détenues disparues Domon et Duquet avec un journal de *La Nación* au premier plan et derrière le drapeau avec le blason de Montoneros, malgré que les deux sœurs eussent déjà été tuées (FELD 2014a, 13). Cette photographie - qui non uniquement

⁷¹⁶ Catoggio et Feld (2020) ont analysé en détail la double séquestration des sœurs françaises en soutenant qu'elle avait inauguré une nouvelle phase de la stratégie répressive déployée par le PRN notamment car ce fut une opération réalisée devant plusieurs témoins.e.s et elle avait impliqué le catholicisme et des personnes de nationalité française. Autrement dit, l'affaire de la disparition des sœurs françaises était devenue une question diplomatique transnationale ayant associé, outre au Vatican, également la France et les États-Unis. Ces deux chercheuses ont démantelé l'idée établie dans la narrative mémorielle que les réclamations diplomatiques n'avaient eu la fermeté suffisante pour sauver les sœurs du circuit répressif de l'ESMA en raison des intérêts pour établir des accords commerciaux entre la France et l'Argentine. En ce sens, la faiblesse de la diplomatie – notamment française – a été caractérisée comme une attitude allant de l'indifférence jusqu'à la complicité avec le PRN. Catoggio et Feld (2020, 144-145) ont en revanche soutenu que la réclamation diplomatique – tant française qu'états-unienne – avait été intense et insistante et que l'échec avait été partiel car si les sœurs avaient été déjà assassinées au moment où les diplomaties française et états-uniennes avaient commencé à réclamer publiquement leurs libérations, elles avaient au fur et à mesure changé leur objectif en négociant avec le PRN sur une autre échelle : l'on n'avait plus réclamé pour la liberté spécifique et concrète des sœurs, mais cette demande avait été absorbée dans un appel plus large, à savoir le problème général des DH. Ainsi, d'après Catoggio et Feld (2020, 166), cette double séquestration avait été fondamentale tant pour la visibilité internationale des disparitions forcées de personnes que pour l'escalade dans les réclamations pour les DH des gouvernements de France et États-Unis.

⁷¹⁷ Pour ce qui avait concerné en particulier la démentie de l'accusation contre Montoneros pour la séquestration des sœurs françaises, elle a pu être expliquée (entre autres) par l'action de la CADHU qui avait réussi à faire en sorte que deux citoyens.ne.s français.es (l'amiral Antoine Sanguinetti et l'avocate Franceline Lepany) et deux états-uniens (le juge de la Cour Suprême de l'État de New York Juan Carro et l'avocat Hebert Semmel) avaient finalement voyagé en mission humanitaire dans la Capitale Fédérale entre le 18 et le 25 janvier 1978. Selon Carlos María Duhalde (2014, 24) cette mission - qui s'était également réunie avec des proches de détenu.e.s disparu.e.s et des organisations de DH - avait été reçue par les ministres de Relations Extérieures et de l'Intérieur, à savoir l'amiral Montes et le général Harguindeguy, outre que par l'amiral Massera. De retour de la France, l'amiral Sanguinetti avait raconté dans une conférence de presse que Massera avait attribué les séquestrations des sœurs françaises à desdits groupes fascistes de l'Armée de terre. Une version similaire avait été présentée par Massera devant le Président Giscard d'Estaing le 8 novembre 1978, du moment où il avait attribué ces séquestrations ainsi que les assassinats au I^{er} Corps de l'Armée de terre.

avait montré (répliqué) la violence au sein de l'ESMA mais qui avait fait également partie de la violence à laquelle les sœurs avaient été soumises (FELD 2014a, 15) - avait été prise par le détenu disparu depuis le 10 janvier 1977 Marcelo Camilo Hernández. Cette astuce du GT3.3.2 n'avait pourtant pas fonctionné : deux journaux français – *France Soir* et *Libération*⁷¹⁸ - avaient reproduit la photographie (reçue par l'AFP de la Capitale Fédérale le 17 décembre) en même temps qu'ils avaient démenti l'information selon laquelle la séquestration était l'œuvre de Montoneros. Selon la presse, la séquestration s'expliquait par l'ambition politique de Massera et ses tentatives de saper l'autorité de Videla (FELD et CATOGGIO 2020, 154). Ce montage – couplé à l'assassinat qui avait permis au GT3.3.2 de nier les faits - n'avait pas non plus convaincu les diplomates états-unienne et française qui avait antérieurement déjà envoyé une mission en Argentine entêtée par François Gadot-Clet pour avoir des informations sur le destin des sœurs. Outre à croire que les sœurs étaient encore vivantes et qu'elles étaient donc en danger, la diplomatie française avait plus en particulier exprimé l'hypothèse qu'il existait desdits éléments hors de contrôle (ou une police parallèle) sur lesquels Videla ne pouvait pas avoir une incidence et que donc le montage et le communiqué du PRN auraient dû être interprétés comme une confession d'impuissance du PEN. Selon Catoggio et Feld (2020, 153), la stratégie de cette diplomatie pour atteindre la libération des sœurs avait été d'insister sur le fait que cet affaire était en train d'affecter négativement les relations entre la France et l'Argentine et que le PRN aurait dû répondre à son devoir de protéger dans son territoire les étrangers.e.s. Cette même stratégie avait été employée par la diplomatie états-unienne qui, différemment de la française, avait cru que la séquestration des sœurs devait être lue ensemble à d'autres cas de disparitions forcées avec des répercussions internationales comme notamment celle de Timerman et Hidalgo Solá, voire impliquant une lutte de pouvoir au sein de la même Junte Militaire. Un autre point intéressant du suivi de l'affaire des sœurs françaises réalisé par Catoggio et Feld (2020, 156) a concerné l'attention portée sur les bruits et les pistes (dont l'apparition en janvier et mars 1978 d'environ 50 cadavres sur la côte atlantique que le Secrétariat de la Présidence avait discrédité en l'attribuant à ladite campagne antiargentine) et notamment les témoignages qui s'étaient incorporés à la trame politico-diplomatique entre février et mai 1978 et qui d'après ces chercheuses n'avaient pas réussi à se constituer comme des preuves de vérité sur ce qu'il était arrivé. En ce sens, Catoggio et Feld (2020, 159-160 ; ma traduction) ont mis en exergue l'incapacité de lecture et d'interprétation des indices et donc l'impossibilité d'activer à ce moment-là la valeur probatoire de, en particulier, la lettre qui leur était parvenue de la part du fugitif de l'ESMA Maggio où il avait expliqué la méthodologie desdits transferts (ou vols de la mort) ainsi qu'il avait déclaré d'avoir parlé avec Domon dans l'ESMA : « En

⁷¹⁸ « C'est la première photo des deux religieuses enlevées en Argentine », *France Soir*, le 20 décembre 1977, p.3 ; « Argentine : Un document (mal) truqué du Général Videla », *Libération*, le 21 décembre 1977, p.11 (in FELD 2014a, 25).

premier lieu, [avait expliqué l'ambassadeur La Gorce au ministre des Affaires Étrangères français] il semblait suspect que Maggio avait révélé son identité, du moment où il s'agissait d'un fugitif qui s'occultait dans la clandestinité. Deuxièmement, il apparaissait invraisemblable que l'ESMA, située dans un lieu visible de Buenos Aires, était un centre de réclusion permanent. Troisièmement, il ne pouvait pas croire à la possibilité de fuite sous les conditions de détention tant cruelles que le même Maggio avait narré. Quatrièmement, dans ces conditions-là, il semblait peu réalisable la possibilité d'échanger des informations entre les détenu.e.s et, pour cela, il ne croyait pas que Maggio avait pu parler effectivement avec Dumont. Finalement, il lui semblait peu croyable que Maggio connaissait l'identité des tortionnaires de l'ESMA, dont la liste était incluse dans la lettre. Pour tout cela, La Gorce avait soutenu qu'il s'était agi d'une lettre fausse, façonnée par les services de renseignement de l'Armée de terre qui voulaient, d'un côté, éloigner les suspects qui les accablaient et, de l'autre côté, salir Massera et ruiner sa tentative d'apparaître comme une ressource démocratique pour se gagner la sympathie, y compris l'appui, de groupes divers.» Le rejet du témoignage de Maggio a induit les chercheuses à mettre en exergue : l'absence de légitimité de Montoneros à parler des actions répressives même lorsque ses militant.e.s avaient été des victimes directes de celles-ci ; le peu d'information que la société (inter)nationale avait à ce moment-là de la spécificité de l'ESMA comme CCD ; la confusion pour réaliser une lecture et une recherche de pistes certaines dans une mer de bruits et informations fausses ; et, finalement, le succès des actions de propagande permanente et de *lobby* de Massera et ses acolytes notamment à Washington et à Paris – dont la libération de 300 détenu.e.s disparu.e.s pour le Noël de 1977 et le passage à la prison domiciliaire pour Timerman - qui lui avaient permis – au moins pour quelques temps - de jouer le rôle de médiateur (occupant une position dite modérée dans la question des DH) entre la France et les États-Unis et la Junte Militaire et ne pas être perçu donc comme le plus haut responsable de la séquestration et l'assassinat de (entre autres) les sœurs françaises dans l'ESMA.

D'après Lewin (in VÁZQUEZ 2017) le grand scandale qui avait provoqué internationalement l'affaire des deux sœurs françaises – et donc sa transformation en 1978 en une pression internationale, avec un épicrocentré français, pour la situation du manque de respect de DH en Argentine - avait déclenché la prise de conscience du PRN quant à vaincre l'opinion publique internationale et pour cela il avait installé le Département du Centre Pilote à Paris⁷¹⁹. Selon Catoggio et Feld (2020, 161), en juin 1978, les réclamations diplomatiques pour les sœurs françaises avaient atteint une impasse dont la solution alternative avait été de convertir la demande de mise en liberté de ces deux sœurs individuellement en une demande de libération d'autres détenu.e.s politiques français.es. Selon

⁷¹⁹ À la différence de Lewin, j'argumente dans la prochaine section que le Centre Pilote avait été déjà installé par le PRN à Paris *et* que ce fut à ce moment-là que la Marine de Massera avait réussi à l'occuper en réalisant les opérations les plus connues dans la Mémoire du Centre Pilote.

l'Association des Mères de la Place de Mai (1999, 139) ce fut Massera lui-même – grâce également aux rumeurs que le GT3.3.2 avait fait circuler depuis le Centre Pilote - à avoir communiqué par voie confidentielle à l'Ambassade Française qu'il était prêt à dévoiler les destins des sœurs ainsi que d'autres personnes mortes de nationalité française dans desdites actions subversives à condition d'être reçu secrètement par le Président français dont le délégué personnel Michel Poniatowski avait antérieurement déclaré - dans sa visite officielle à l'Argentine - que la première condition des DH, de la liberté et du progrès consistait en l'extirpation du terrorisme auquel la France et le monde étaient soumis et pour cela la France était solidaire à toutes les luttes contre le terrorisme (*La Nación* du 26 octobre 1977 in FRANCO 2008, 46). Le 5 juillet 1978, Massera – dans le rôle de médiateur entre la France et le PRN lui ayant octroyé l'image de l'homme de la Junte Militaire avec une position modérée en matière de DH - avait été reçu à Paris par le ministre des Affaires Étrangères français Louis de Guiringaud et il avait finalement promis de plaider pour la publication d'une dite liste de victimes de nationalité française (CATOGGIO et FELD 2020, 163). En août 1978, Giscard avait envoyé une lettre à Videla en demandant des réponses sur les destins des disparu.e.s français.es et en lui communiquant que cela aurait eu un effet favorable dans la coopération des deux pays dans tous les domaines. Ces pressions séparées (sur Massera et sur Videla) de la France avaient débouché sur une première libération de quatre détenu.e.s politiques français.es qui avaient rejoint Paris le 5 septembre 1978. Après la substitution de Massera par Lambruschini en tant que Commandant en Chef de la Marine, Massera avait entamé une tournée où il avait réussi à planifier un rendez-vous avec le Président français le 8 novembre 1978. Dans cette rencontre avec Giscard, Massera avait affirmé – en disant de ne pas pouvoir le faire officiellement - que les sœurs avaient été fusillées par le 1^{er} Corps de l'Armée de terre ; selon l'Association des Mères de la Place de Mai (1999, 139) il aurait aussi présenté une liste avec des noms de personnes disparues que Videla aurait fait fusiller ; alors que d'après Catoggio et Feld (2020, 165), Massera n'avait octroyé aucune réponse sur les autres disparu.e.s français.es et pour cela la diplomatie française avait décidé de l'écarter comme son médiateur face à la Junte Militaire⁷²⁰.

Juste un mois avant ce rendez-vous entre Massera et Giscard, un groupe de scientifiques français.es, états-unien.ne.s et argentin.e.s entêté.e.s par le chercheur de l'hôpital Saint-Louis Georges Périès avaient décidé d'organiser, les 5 et 6 octobre 1978, un contre-congrès sur le cancer à la Faculté de Pharmacie de Paris sous la présidence du Prix Nobel de la Médecine André Lwoff vu que plusieurs grands noms de la Recherche avaient refusé de participer au Congrès International sur le Cancer de la Capitale Fédérale de l'Argentine, c'est-à-dire à une rencontre qui aurait octroyé du prestige à la

⁷²⁰ Catoggio et Feld (2020, 165) ont noté que cette réunion entre Giscard et Massera a été figée dans la mémoire comme suspecte et notamment comme une preuve d'une complicité entre le Président français et l'ancien Commandant en Chef de la Marine ainsi que le plus haut responsable de la séquestration et de l'assassinat des deux sœurs françaises.

dictature militaire et donc lui aurait offert tant une certaine légitimité que de la bonne publicité (ORTEGA et SERVENAY 2009). Outre au contre-congrès, Franco (2008, 202-203) a rappelé que ce boycott avait inclus l'envoi d'une mission internationale de plusieurs scientifiques et d'une avocate pour présenter aux autorités argentines une liste de 185 médecin.e.s et scientifiques victimes de la répression et exiger ainsi leurs libérations. Si cette mission n'avait pas réussi à être reçue par le PRN, l'historienne a quand même noté que ce double événement avait renforcé la vague de dénonciations (surtout entre 1977 et 1979) de la presse argentine à l'encontre de la campagne antiargentine centrée dans les DH à l'étranger en confirmant ainsi l'impression de l'existence (déjà depuis 1974⁷²¹) d'un foyer de ladite action subversive ou terroriste argentine, latino-américaine et internationale en France et que ce gouvernement n'avait pas su lui opposer une répression suffisante. En 2008, Gabriel - le fils de Georges - Périès a découvert sur une photographie du contre-congrès en sa possession la silhouette de l'*Ange blond de la mort*, c'est-à-dire la (présentée in ORTEGA et SERVENAY 2009 comme) seule preuve incontestable de la présence d'Astiz en France en 1978 qui avait pu corroborer la dénonciation d'une ou plusieurs témoins (peut-être une militante de Montoneros détenue disparue dans l'ESMA torturée par Astiz lui-même ou une sœur française qui l'avait déjà vu dans l'Église de la Sainte-Croix) qui l'avai(en)t reconnu lors d'une réunion du CAIS le 24 mars 1978 et/ou à Grenoble. Franco (2008, 222) et Slatman (2012, 12) ont remarqué qu'avant de s'en fuir en Allemagne, Astiz s'était infiltré dans la communauté d'exilé.e.s argentin.e.s à Paris au début de 1978 en participant pour des mois à certaines activités du CAIS avec le faux passeport façonné par Lordkipandise dans le *Sótano* du Casino des Officiers (BARZILAI 2003) lui ayant octroyé le nom d'Alberto Escudero.

6.1.2.3. Les opérations de propagande

Depuis un point de vue quantitatif et qualitatif (au sens de militant.e.s considéré.e.s comme important.e.s), la France avait été - d'après Franco (2008, 23) - un pays à première vue peu significatif pour les exils politiques argentins. Paris avait été d'après l'historienne un lieu de passage, d'haute circulation des dirigeant.e.s d'organisations politico-militaires et un espace important pour certaines activités partisans, mais pas un domaine d'installation de ces structures. En particulier, Franco (2008, 110) a soutenu qu'à l'exception de Galimberti et Lesgart, la haute hiérarchie de Montoneros avait bougé entre Rome, Beyrouth, La Havane et Mexico et elle n'était passée par Paris que pour des occasions significatives. Pour cela, dans lesdites organisations de l'exil argentin en France il n'y avait

⁷²¹ Franco (2008, 208) a remarqué que le ministre des Relations Étrangères d'Isabel Perón avait tenu à la fin de 1974 un rendez-vous avec l'ambassadeur français Jean Claude Winckler pour parler du rôle de Paris comme le centre nerveux de la guérilla argentine. Plus précisément, le premier avait signalé au second que l'ERP, le MIR chilien et en général la Junte Coordinatrice Révolutionnaire avaient des contacts avec lesdit.e.s révolutionnaires français.es et avec la IV Internationale. Avec cette motivation, le gouvernement argentin avait demandé à la France le permis d'installer un agent de la SIDE dans l'Ambassade argentine à Paris ; pourtant, bien que le gouvernement français avait reconnu que Paris avait été un point de rencontre des révolutionnaires latino-américain.e.s, il avait nié cette possibilité en argumentant que des agents de sécurités étrangers n'auraient pas pu opérer dans son territoire. L'historienne a finalement précisé que même s'il est difficile à démontrer, la collaboration entre les autorités françaises et argentines dans ladite lutte antisubversive avait continué.

pas eu de cadres important.e.s mais plutôt des militant.e.s de base. D'ailleurs, Franco (2008, 91) a noté que depuis le début de 1970, l'on avait fondé des petits comités de solidarités à Paris intégrés par des Français.es et peu d'Argentin.e.s - le Comité de Défense des Prisonniers Politiques Argentins créé en 1972 et auquel avaient participé des intellectuel.le.s engagé.e.s comme Jean-Paul Sartre, Régis Debray et Pier Paolo Pasolini ; le Groupe de Solidarité avec le Peuple Argentin formé en octobre 1974 sous la direction d'un médecin argentin résident en France ; et le Centre d'Information sur l'Argentine en Lutte composé uniquement par des Français.es intentionné.e.s à dénoncer la répression du PRN en appui aux dites forces révolutionnaires argentines dans leur combat pour le socialisme – qui, le 25 octobre 1975, s'étaient unis et ils avaient formé le Comité Argentin d'Information et Solidarité d'orientation classiste et anticapitaliste. D'après Franco (2008, 95), le CAIS – dont les Argentin.e.s avaient été des militant.e.s de Montoneros, du PRT et d'autres groupes de la gauche trotskiste et certain.e.s indépendant.e.s – avait traversé une première étape de polarisation et de tensions parmi les forces principales le composant ; ces conflits ayant généralement remis aux expériences antérieures de militance et au rôle des organisations partisans dans l'exil avaient débouché sur la rupture de l'organisation entre 1978 et 1979 et sur le commencement d'une seconde étape où l'organisme avait développé une structure plus ouverte et participative même si les conflits n'avaient pas disparu (FRANCO 2008, 144 et 147). L'historienne a noté que si au début la dénonciation principale du CAIS avait été l'impérialisme du gouvernement français et ses complicités avec le PRN, ladite urgence de la situation s'était imposée sur lesdits éléments idéologiques et la question des DH avait acquis une importance majeure. Suite à cela, la fusion de ces trois groupes dans le CAIS – qui malgré les clivages s'était présenté publiquement à la marge de tout alignement politico-partisan et il avait convoqué à une participation humanitaire élargie et non sectaire à la lutte antidictatoriale et à la promotion de la solidarité internationale (entendue toujours moins comme la libération révolutionnaire de l'Argentine et toujours plus comme la transmission d'information – prétendument - neutre et objective et des dénonciations des violations des DH⁷²²) - avait comporté également la naissance du Comité de Soutien aux Luttes du Peuple Argentin dont la consigne *Videla assassin, Giscard complice* l'avait amené, en octobre 1977, à réaliser le premier appel public dans le journal *Le Monde* au boycott du Mondial de Football qui avait été prévu pour juin 1978 en *Argentine, parmi les camps de concentration* (FRANCO 2008, 182-183)⁷²³. Malgré l'action conjointe des

⁷²² Franco (2008, 109) a également noté que la particularité notamment de Paris – par rapport aux autres destins des exilé.e.s argentin.e.s – avait été qu'aucune organisation avait développé une action systématique de réception de réfugié.e.s. Cet accueil avait été fait à titre informel et individuel.

⁷²³ D'autres groupes de solidarité et dénonciation en France avaient été l'Union des Journalistes Argentins Résidents en France (fondée en mars 1977 à Paris et participée par, entre autres, Cortázar), les Travailleurs et Syndicalistes Argentins en l'Exil (créée en août 1978 sous l'élan de Raimundo Ongaro et ayant réuni les syndicalistes et les travailleur.se.s des courants classiste et péroniste de gauche avec leurs sièges, entre autres, à Stockholm, Uppsala, Malmö, Madrid, Mexico, Paris, Rome, Tourin et Tarragona), le Groupe d'Avocats Argentins Exilés en France, la Commission des Ligues Agraires en Exil, le Forum pour le Respect des DH en Argentine et la Communauté Chrétienne des Exilés Argentins à Paris (FRANCO 2008, 93 et 101). En particulier, le groupe de chrétien.ne.s – créé

intellectuel.le.s antiimpérialistes français.es du CSLPA avec un groupe de militant.e.s français.es - dont l'axe commun avait été la critique au rôle du sport dans les sociétés capitalistes – dans le Comité de Boycott du Mondial de Football en Argentine qu'avec ses campagnes de presse depuis janvier 1978 avait atteint une grande diffusion nationale dudit Affaire Argentine⁷²⁴ et de l'existence de 22 détenu.e.s ou disparu.e.s français.es en Argentine, Franco (2008, 93) a soutenu que le CAIS, ensemble à la CADHU (hégémonisée par les militant.e.s de Montoneros) et à la Commission de Solidarité des Parents des Prisonniers, Disparus et Tués en Argentine⁷²⁵ (où avaient prédominé les sympathisant.e.s du PRT), avaient été les trois noyaux de dénonciation et de solidarité qui avaient eu le plus de présence dans la capitale française ; en même temps, l'historienne a remarqué que leur visibilité réelle dans l'espace public français avait été toujours limitée à une présence erratique dans la presse massive, certaines convocations et mobilisations importantes et la présence publique de certaines figures de poids intellectuel ou politique comme le Quatuor Cedrón ou Cortázar. En tout cas, (au moins) trois événements ayant concerné la France – outre au Colloque International titré *La politique des disparitions forcées de personnes* réalisée dans l'Assemblée Française avec la présence de 500 juristes de nationalités différentes au début de 1981 (CRISTIA 2019) - sont très importants pour analyser l'expérience des militantes de Montoneros détenues disparues dans l'ESMA : le *Témoignage de Paris* ; l'infiltration du GT3.3.2 dans les comités de solidarité avec les Argentin.e.s et de dénonciation des violations des DH du PRN (et donc en général et en particulier de la Marine de Massera) en France ; et la création du Centre Pilote dans l'Ambassade argentine de Paris.

Comme j'ai déjà noté, Milia, Solarz et Martí (in CADHU 1980) avaient – dans le cadre de la conférence de presse organisée à Paris le 12 octobre 1979 par Montoneros – exposé cinq conditions

autour d'Adur, c'est-à-dire le futur chapelain de Montoneros qui avait été assassiné le 26 juin 1980 dans le poste de frontière Paso de Libres pendant sa participation à la Contre-offensive- avait lié les émigré.e.s de cette religion qui s'étaient réunis dans l'église Saint-Merri (dans le centre de Paris)

⁷²⁴ Le COBA avait été un organisme dont la coordination nationale avait fonctionné au sein du Centre d'Études et d'Initiatives de Solidarité Internationale (fondé en 1967 pour dénoncer l'impérialisme français en Afrique) à Paris et qui avait compté plus de 200 comités locaux dans le territoire français. En remarquant que ni les organisations d'exil ni les Argentin.e.s à titre individuel ne s'étaient pas trop engagé.e.s dans le boycott et que tant le PRT que Montoneros s'étaient manifestées contraires (notamment car elles avaient considéré – avec la consigne *Chaque spectateur.trice du Mondial, un.e témoin.e de l'Argentine réelle* – la réalisation du Mondial comme une forme de montrer ladite situation véritable du pays), Franco (2008, 183-188) a rappelé que sous la consigne *Le Mondial de Football prévu en Argentine en juin 1978 se réalisera parmi les camps de concentration ?*, le COBA avait utilisé cet événement comme une opération de propagande politique avec laquelle il avait exigé soit le changement du siège du Mondial soit que l'équipe française ne participasse pas au moins que la Junte Militaire libérait les prisonnier.e.s politiques et les disparu.e.s et rétablissait les libertés supprimées. Pour une analyse des conflits qui s'étaient générés entre (ou au sein) du péronisme révolutionnaire ayant participé au boycott et Montoneros mais aussi des difficultés de coordination (et surtout d'objectifs de la dénonciation) entre Argentin.e.s et Français.e.s voir Franco (2008, 189-202). En particulier, l'historienne a soutenu que cette campagne de presse contre la dictature militaire argentine s'était inscrite dans des dynamiques publiques et politiques fortement françaises et européennes et uniquement à un degré relatif dans la situation argentine.

⁷²⁵ L'organisation des Proches de détenu.e.s et disparu.e.s pour des raisons politiques en Argentine avait été créée en Argentine en 1976 ; au fur et à mesure que certain.e.s de ses membres s'étaient installé.e.s à l'étranger et que la dénonciation s'était élargie au niveau international, des noyaux indépendants de *Familiares* avait été formés dans plusieurs villes : Mexico, Barcelone, Amsterdam, Bruxelles, Londres, Rome et Paris. D'après Franco (2008, 99) la filiale de Paris avait été créée à la fin de 1977 par un groupe de proches dont la journaliste Matilde Herrera qui avait décidé de rester en France pour réaliser d'ici une campagne plus efficace pour sa famille disparue. Toujours selon cette historienne, cette organisation avait été entièrement consacrée à la dénonciation et à la diffusion de témoignages de victimes de la répression ainsi qu'à soutenir les actions internationales des Mères et Grands-Mères de la Place de Mai et *Familiares* en Argentine.

nécessaires pour comprendre leur survie à l'ESMA, mieux définie comme des mises en liberté par le GT3.3.2 au plural (notamment car elles avaient témoigné que depuis la fin de 1978, c'est-à-dire depuis la sortie de la Junte Militaire de Massera, les membres du groupe de détenu.e.s disparu.e.s destiné.e.s à ladite récupération avaient commencé à être mis.es en liberté en forme individuelle et isolée au sein et en dehors de l'Argentine) : la penser au sein des projets politiques de la Marine et plus en particulier dans celui de Massera ; dans les contradictions que la Marine et/de Massera avaient avec l'Armée de terre ; par rapport à la candidature de Massera comme une solution de remplacement (changement) politique ; au sein de la recherche de celui-ci de capter des secteurs importants du MP ; et dans la campagne internationale de dénonciation qui avait montré au fur et à mesure l'ESMA comme le CCD majeur de l'Argentine. Une partie importante de l'information donnée par ces rescapées avait donc concerné l'activité du GT3.3.2 en conformité au plan politique du PRN en général et de Massera en particulier. Une place importante avait été occupé par le Centre Pilote de Paris. Elles avaient affirmé qu'en août 1977, le GT3.3.2 avait préparé dans l'ESMA un plan clandestin pour travailler en parallèle dedans et depuis le Centre de Diffusion Argentin et plus en particulier dedans et depuis le Département du Centre Pilote créé par un décret du Ministère de Relations Extérieures et Culte. Ainsi, une partie du Centre Pilote avait commencé à fonctionner dans l'ambassade en France avec (au moins) deux objectifs que j'aimerais qualifier comme supplémentaires plutôt que comme parallèles (comme en revanche l'a fait FRANCO 2008, 217) par rapport à ceux affichés et légalisés d'influer sur l'image de l'Argentine à ce moment-là très discréditée en Europe par les dénonciations de la répression étatique, voire des captivités dans les CCD dont notamment celles dans l'ESMA gérée par le GT3.3.2 aux ordres de Massera (FELD et FRANCO 2019, 12). Cette complémentarité avait eu une relation avec le fait qu'Anchorena avait dû compter sur l'appui du capitaine et chef Opérations de l'ESMA Jorge *Puma* ou *Octavio* Perrén pour développer le Centre Pilote ; pour cela, la directive n°1 de Diffusion de l'Extérieur (*supra* citée) secrète avait permis de faire du Centre Pilote, premièrement, la base également pour des opérations d'infiltration dans les communautés d'exilé.e.s avec le but de décourager les dénonciations contre la dictature en général et contre la Marine en particulier (SLATMAN 2012, 12) ; ce faisant l'amiral Massera avait fait en sorte également d'utiliser cette structure contrôlée légalement par la Marine comme une plateforme pour accroître son image en dehors du pays. Ainsi, au sein de l'objectif du PRN (ayant, autrement dit, uni les différentes Forces du PRN), le GT3.3.2 avait également essayé à la fois d'ouvrir un espace politique dans des médias de communication pour favoriser le projet politique de Massera et de détecter des militant.e.s et des dirigeant.e.s populaires qui vivaient en exil en Europe. Selon Uriarte (1991), cette détection de personnalités politiques à l'étranger par le GT3.3.2 – ayant permis l'interprétation du Centre Pilote de Paris comme (aussi) un service secret de Renseignement

lié à l'ESMA - n'avait pas toujours eu pour finalité l'infiltration ou l'élimination des exilé.e.s argentin.e.s pour empêcher leurs campagnes de DH (CADHU 1980) du moment où il a soutenu que Massera s'était réuni à Paris avec le membre du CS du Péronisme en exil Villalón qu'il avait finalement désigné comme son interlocuteur valide pour environ 25 dirigeant.e.s péronistes (ayant tou.te.s voyagé à Paris pour l'occasion) dont l'ancien secrétaire Casildo Herreras. À ce sujet, Franco (2008, 220) a précisé que dans une première réunion, cette vingtaine de péronistes avaient accordé les points à discuter dans une seconde réunion avec Massera organisée le 9 avril dans un hôtel de l'aéroport de Roissy. L'historienne a soutenu que la discussion avait porté sur la possibilité d'une amnistie et un plan de pacification pour la libération des prisonnier.e.s et des détenu.e.s politiques. Après quelques jours de la réunion, Villalón avait envoyé un communiqué à *Le Monde* où il avait confirmé sa rencontre avec Massera et affirmé qu'en réinstallant le dialogue, le MP espérait de contribuer au rétablissement de la paix en Argentine et à la formation d'un courant social-démocrate dans le pays. En complément aux premières informations exposées, le *Témoignage de Paris* s'était focalisé sur les responsables (et non pas spécifiquement sur les contenus) de la réalisation et de la distribution du matériel envoyé par le Centre Pilote de Paris, à savoir sur la circulation de l'information au sein et en dehors de l'Argentine ainsi qu'au sein et en dehors du circuit de l'ESMA. Premièrement, les trois rescapées avaient affirmé que ce centre envoyait au Ministère des Relations Extérieures du matériel et des informations qui étaient remis.es aux bureaux de Presse où les recevaient entre autres le capitaine de vaisseau Hugo Enrique *Carlos* ou *Girafe* Damario, González, Menotti, Francis *Duque* Whamond, Alejandro *Felipe* Spinelli Menotti et Benazzi. Deuxièmement, le Centre Pilote avait publié, d'après ces rescapées, des communiqués et des pétitions dans des journaux européens (signés entre autres par *Federico Volpi*, qu'elles avaient dit être en réalité l'officier de la Police Fédérale Argentine Roberto González) et des lettres signées au nom de femmes et mères argentines. Milia, Solarz et Martí avaient mis en exergue que dans cette partie spécialisée du GT3.3.2 dans le domaine de la Presse avaient même collaboré librement deux journalistes de *Canal 11 Héctor le Bébé* Agulleiro et le correspondant de ce canal en Espagne Héctor *le Petit Bébé* Sayago. Finalement, elles avaient témoigné que dans le Centre Pilote, l'on avait falsifié des communiqués d'organismes de solidarité français comme le Comité Inter Mouvement Auprès des Évacués, le CAIS et le CSLPA.

L'attention portée dans le *Témoignage de Paris* sur le Centre Pilote pourrait également être comprise comme une stratégie de la part de Montoneros d'aggraver les tensions au sein du PRN et notamment entre la Marine et l'Armée de terre. Ce cadre narratif – reproduit également dans la biographie écrite par la journaliste Andrea Basconi (2012) – avait avant tout utilisé la *vérité* sur la disparition forcée

du 21 décembre 1978 dans la Capitale Fédérale d'Elena Holmberg Lanusse⁷²⁶, à savoir la diplomate argentine proche à Videla qui avait travaillé entre 1972 et juillet 1978 dans l'ambassade argentine en France, pour manifester la faiblesse non uniquement du Président de la Nation⁷²⁷ mais aussi de la Junte Militaire au sein de laquelle il y avait une hétérogénéité d'objectifs politiques ayant rendu impossible et donc douteux l'annonce confus du PRN d'une sortie démocratique (ayant pu donc bénéficier à Massera). D'après Milia, Solarz et Martí, Holmberg avait compris le rôle joué par le GT3.3.2 dans le domaine de la Presse du Ministère des Relations Extérieures et surtout dans le Centre Pilote et, en ne pas l'acceptant, elle l'avait boycotté. Ces rescapées avaient soutenu qu'en décembre 1978, Holmberg avait été séquestrée par une opération du GT3.3.2 qui avait suscité des discussions parmi les officiers de la Marine notamment pour sa transcendance politique. Cela entre autres car le corps asphyxié d'Holmberg avait été retrouvé dans le Delta du fleuve Paraná, un lieu que l'on savait avoir été contrôlé par la Préfecture Navale ayant opéré aussi dans et avec l'ESMA. Les rescapées avaient finalement affirmé qu'au sein de l'ESMA, en tant que détenues disparues, elles avaient pu percevoir la tension parmi ces officiers et spécialement de Perrén et Acosta qui, contrairement à ce qui s'était passé autrefois, s'étaient niés à commenter cet affaire avec le groupe de détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération en traçant une fois de plus la frontière entre eux et leurs otages. Il est intéressant de noter que ce qu'Holmberg avait compris du rôle joué par le GT3.3.2 dans le Centre Pilote a correspondu, dans la Littérature, à un contenu vaste et surtout ambiguë. Cela également parce que – à l'exception et comme l'ont confirmé Fernández Barrio et González Tizón (2020, 101) – la structure créée à Paris par le PRN n'a jamais été analysée comme un objet spécifique de recherche. Basconi (2012) a par exemple soutenu qu'Holmberg n'avait pas compris en toute clarté les raisons et les modalités du conflit entre l'Armée de terre et la Marine de Massera, pourtant les services que cette antipéroniste historique avait rendu activement à la Nation

⁷²⁶ Basconi (2012) a essayé de retracer, ensemble aux derniers pas de la *diplomate* destinée en 1972 à l'ambassade argentine de France et *première femme* à se diplômer à l'Institut du Service Extérieur de la Nation après avoir étudié les Beaux-Arts et avant de fréquenter Science Politique à la Sorbonne de Paris., également ses traits identitaires (dans cette note en italique). Holmberg était la *filie* d'une famille patrice d'Argentine, *nièce* de l'ancien dictateur Lanusse et *amie intime* de Gustavo Urrutia. La journaliste a expliqué que malgré le fait que les deux étaient célibataires, Holmberg - qui était sur la fin de ses 48 ans - était un peu soucieuse pour la différence d'âge. Urrutia avait presque une dizaine d'années moins qu'elle. Lorsqu'elle était entrée dans la Direction Générale de Presse et Diffusion du Ministère de Relations Extérieures et Culte, Holmberg avait participé à la Commission Internationale des Limites à Buenos Aires pour rédiger un rapport sur le conflit du Canal du Beagle demandé par Videla. Au début de 1977, cet organisme d'arbitrage avait décidé que les îles disputées entre le Chili et l'Argentine étaient chiliennes. La couronne britannique avait ensuite émis en février 1978 ladite sentence injuste (RODRÍGUEZ 2014, 115) que le PRN avait décidé de la rejeter. Si pendant le conflit, César De la Vega avait demandé une sanction pour Holmberg, depuis sa disparition, elle s'était figurée aux yeux de ses proches comme une soldate fidèle de la cause du PRN. Lors de ses funérailles, l'ambassadeur argentin de France lui avait attribué le statut de Femme argentine car elle avait été toujours loyale à ses supérieurs et, surtout, car elle avait vécu imprégnée d'un esprit de la Patrie l'ayant amenée jusqu'au sacrifice ultime. Prions Dieu – avait dit Anchorena - que sur cette mort injuste soit scellé le commencement de la paix et l'union des Argentin.e.s. Ainsi, plutôt qu'une *desaparecida*, Holmberg avait été métamorphosée en un symbole des valeurs du PRN au point que le général Videla avait ordonné de traiter sa disparition comme la séquestration d'un(e) Officier(e) Supérieur(e) de l'Armée de terre en activité.

⁷²⁷ D'après le journaliste Charles Krause (1979), la vulnérabilité de Videla dans le domaine international s'était rendue manifeste uniquement par la disparition d'Holmberg. Il avait écrit que bien que depuis longtemps la majorité des diplomates croyait que Videla avait très peu de contrôle sur les escadrons des services secrets, son inhabilité à éviter la mort de Holmberg avait été la première fois que cette carence d'autorité s'était manifestée si publiquement.

de Videla l'avaient rendue une véritable subjectivité indésirable au projet de Massera. D'après cette journaliste, la mort (ou le sacrifice) de Holmberg avait finalement et également procuré à Massera une puissance notoire au sein de la Nation. Agrégé au méga-procès ESMA débuté le 18 octobre 2007, l'affaire Holmberg avait été nourri par le témoignage du 8 août 2013 de Gras qui a informé que D'Imperio avait conseillé d'observer l'affaire Holmberg pour constater que la Marine avait fait des erreurs très importantes et qu'une partie de cette institution s'était corrompue. Gras a ajouté que Holmberg avait fabriqué un dossier de tous les officiers, les contacts et les manipulations financières liées au GT3.3.2 ayant opéré dans le Centre Pilote ; après avoir présenté ce dossier à Anchorena et avoir sollicité un rendez-vous avec Videla, Holmberg aurait montré ces données à d'autres personnes dont Perrén ; celui-ci aurait finalement parlé avec Acosta pour organiser la séquestration avec le personnel de l'ESMA. Du même avis ont été les narrations de Vázquez (2017), Dandan et Ginzberg (2014), Franco (2008), Lejtman (2006) et Osorio (2017). Selon le premier journaliste, ce qui avait transformé le corps d'Holmberg en un champ de bataille où l'Armée de terre et la Marine de Massera s'étaient confrontées avait été avant tout la dénonciation de celle-ci non tant des actions de renseignement effectuées par le GT3.3.2 depuis le Centre Pilote en elles-mêmes mais les coûts – voire l'endettement pour le PRN de millions – que ces événements bénéficiant à Massera (et discréditant le PRN) avaient comporté ainsi que la bassesse en termes culturels des officiers de la Marine. Au sujet des coûts, Dandan et Ginzberg (2014) ont mis en exergue que depuis le Centre Pilote, le GT3.3.2 avait voyagé à travers l'Europe avec des documents faux ainsi qu'il avait organisé – comme couverture – des célébrations coûteuses comme des défilés de mode et des dégustations de vins et fromages. Au total, le GT3.3.2 avait dépensé presque un million de dollars états-uniens depuis une caisse noire en 1977 et deux millions et demi pour l'année 1978 ainsi que 1979 et 1980. Ce fut en 1981 que le montant avait été réduit à la moitié. Selon ces deux chercheuses, Holmberg avait fait une copie de la documentation des registres des dépenses et elle les avait placées comme des annexes à un document diplomatique (déclassé en 2014). Au sujet des faibles capitaux dans le champ (au sens bourdieusien) diplomatique, Franco (2008, 217) a noté que bien qu'Anchorena avait souhaité que le Centre Pilote devait être composé par du personnel de profession diplomatique, les personnes qui étaient arrivées à Paris pour s'occuper de ce domaine avaient été des officiers de la Marine ainsi qu'un civil, c'est-à-dire le journaliste Ariel Bufano (BARZILAI 2003). Cela avait valu d'après l'historienne des conflits avec l'ambassadeur (voulu par Villareal et Yofre) aligné avec Videla et le secteur Politicard de l'Armée de terre qui avait rapidement dénoncé l'inefficacité des marins et leur autonomisation du corps diplomatique auquel aurait dû prétendument appartenir le Centre Pilote. Franco (2008, 227) a remarqué que dans un câble secret et urgent du 26 juillet 1978, l'ambassadeur avait informé le ministre des Relations Étrangères et Culte (du 23 mai 1977 jusqu'au 27 octobre 1978)

ainsi qu'ancien membre du GT3.3.2 Oscar Antonio Montes que les contacts de Massera avec les péronistes exilé.e.s avaient : aggravé ladite campagne antiargentine à l'étranger ; laissé voir lesdits malentendus ou la désinformation organisée (*desinteligencias*) dans les niveaux supérieurs du gouvernement ; valorisé lesdit.e.s délinquant.e.s subversif.ve.s devant l'opinion publique européenne par le fait qu'ils, en tant que membres du PRN, les avaient fait.e.s apparaître comme des interlocuteur.trice.s valides du gouvernement argentin ; et cela avait semé le doute quant à la continuité du PRN. En ce sens, tant Anchorena que Holmberg – rappelée comme dégoûtée par les attitudes grossières des marins incapables, entre autres, de comprendre la langue française (OSORIO 2017) - s'étaient confronté.e.s avec Perrén en dénonçant et en essayant d'entraver le politiquement non-partagé projet politique de Massera pour l'avenir de l'Argentine. Pour cela, Holmberg avait été d'abord soumise à un changement de fonction qui l'avait ramenée dans la Capitale Fédérale et ensuite tuée par le GT3.3.2. Un destin qu'elle avait partagé avec son ami et diplomate Gregorio Dupont.

En étudiant spécifiquement les logiques et les modalités d'action, Fernández Barrio et González Tizón (2000, 101) ont soutenu que le Centre Pilote avait eu trois étapes de fonctionnement entre lesquelles il y avait eu des lignes de continuité mais aussi des modulations et des transformations. Ils ont donc affirmé que la deuxième de ces étapes – celle de 1978 liée au projet de Massera – s'est cristallisée dans le récit public comme si sa dynamique avait dominé toute l'histoire du Centre Pilote. Après avoir rendu compte de l'absorption du projet d'Anchorena sous l'orbite du Ministère des Relations Extérieures et Culte contrôlé par la Marine, ces deux chercheurs ont mis en exergue qu'après 15 jours du lancement du Centre Pilote étaient arrivées à Paris avec Perrén (qui avait utilisé pour l'occasion l'identité fausse de *Juan Martín Aranda*, voire un prétendu journaliste contracté comme conseiller par le Ministère) et Pérez Froio, deux militantes de Montoneros séquestrées dans l'ESMA - Carazo et Bazán – qui avait été censées réaliser pour deux semaines des tâches de recensement et analyse de la presse européenne que Fernández Barrio et González Tizón (2020, 102 et 105) ont défini comme forcées en raison du fait que la menace de mort qui pesait sur celles-ci de la part du GT3.3.2 avait converti les activités des détenues disparues en des mandats à caractère obligatoire. Il est intéressant de noter – comme l'ont fait ces chercheurs - que la distinction entre ledit Staff (composé par des militant.e.s de Montoneros séquestré.e.s et obligé.e.s à travailler avant tout dans la *Pecera* du Casino des Officiers de l'ESMA) et ledit Ministaff (intégré par des militant.e.s de Montoneros séquestré.e.s et maintenu.e.s avant tout dans des pièces du troisième étage de ce bâtiment) ne semble pas avoir influé sur les prévisions du GT3.3.2 au moment de sélectionner les détenues disparues censées travailler dans le Ministère des Relations Extérieures tant à Paris que dans la Capitale Fédérale. Concrètement, pour pouvoir faire entrer en France tant le GT3.3.2 que les détenues disparues, il avait été indispensable le travail des séquestré.e.s dans le laboratoire

photographique du *Sótano* du Casino des Officiers qui avait été dirigé par le militant du Domaine Fédéral de Documentation de Montoneros détenu disparu Lauletta depuis la fin de 1976 jusqu'à sa mise en liberté au début de 1979. Lauletta a de plus témoigné (in FERNÁNDEZ BARRIO et GONZÁLEZ TIZÓN 2020, 107) que ce laboratoire avait aussi permis de blanchir l'argent au noir avec lequel le GT3.3.2 avait financé ses activités clandestines en France. Carazo et Bazán avaient été présentées aux fonctionnaires de l'ambassade comme deux sociologues qui avaient pour fonction officielle de les conseiller en matière de presse, voire sur l'amélioration de l'image de l'Argentine à l'étranger. Après ce premier voyage, les séquestrées et les deux membres du GT3.3.2 étaient rentré.e.s à l'ESMA. Fernández Barrio et González Tizón (2020, 108 ; ma traduction) ont ainsi premièrement argumenté que l'ESMA, le Palais Saint Martín et le Centre Pilote avaient donné forme aux axes centraux d'un circuit informatif qui avait utilisé le travail forcé des séquestré.e.s incorporé.e.s audit processus de récupération : « Indépendamment du caractère légal ou clandestin de ses activités, ces trois espaces avaient fonctionné de façon coordonnée et ils avaient été connectés par un canal permanent de circulation d'information qui avait inclus l'envoi et le renvoi de rapports de presse et de conjoncture politique ainsi que de publications pour être diffusées dans le domaine diplomatique et médiatique étranger. » La liaison des activités des officiers du GT3.3.2 à Paris et le circuit répressif clandestin à Buenos Aires avait pris une forme toujours plus définie pendant septembre et octobre 1977. Au début d'octobre 1977, Carazo avait été envoyée une seconde fois à Paris en avion, cette fois-ci avec sa fille de dix ans et le cadre de Montoneros détenue disparue María Isabel *Marisa* Murgier⁷²⁸ ainsi que sans l'accompagnement du personnel du GT3.3.2. Carazo a explicité dans son témoignage (in FERNÁNDEZ BARRIO et GONZÁLEZ TIZÓN 2020, 108) qu'elles avaient même perdu un avion de connexion mais que cette situation-là n'avait pas pu être interprétée par les deux détenues disparues comme une occasion pour s'en fuir vu que le GT3.3.2 n'exerçait pas la menace de mort uniquement sur elles, mais également sur leurs proches et les autres détenu.e.s disparu.e.s. Cette expérience – ayant constitué également un noyau central de l'intrigue narratif d'Osorio (2017) - a conduit Feld (2019-2020) à énoncer l'hypothèse de la continuité de la situation de captivité des détenu.e.s disparu.e.s par-delà l'espace physique de l'ESMA ; une hypothèse, autrement dit, qui pousse à réviser tant les notions de détention que d'invisibilité liées à la catégorie mémorielle des *desaparecidos*. Sur le contenu politique de ce voyage, Carazo (in FERNÁNDEZ BARRIO et GONZÁLEZ TIZÓN 2020, 108) a affirmé que les deux séquestrées n'avaient pas eu des contacts

⁷²⁸ Je n'ai pas trouvé aucun détail ni sur la militance ni sur la captivité de Murgier outre à sa séquestration par le GT3.3.2 le 16 octobre 1976, son travail dans le Ministère de Relations Étrangères et Culte et notamment dans le Centre Pilote et finalement sa mise en liberté imprécisée entre décembre 1977 et 1978. Je suppose que la protagoniste du livre d'Osorio (2017) – basé dans ses interprétations de témoignages de survivantes de l'ESMA - joue avec cette méconnaissance pour rendre compte de l'expérience d'une militante de Montoneros détenue disparue dans le circuit de l'ESMA et ensuite mise en liberté (nommée à la fois Juana Alurralde et Marie Le Boullec) dont la captivité avait impliqué une relation intime avec un officier de la Marine, voire son responsable et protecteur.

avec l'ambassade : elles avaient été installées dans une maison où elles avaient vécu et travaillé. Ici, leur responsable Perrén les avait visitées quotidiennement et leur avait donné des journaux européens (en espagnol, anglais, français, italien et portugais) avec lesquels elles avaient dû sélectionner les nouvelles sur la l'Argentine et sur ledit terrorisme international, produire quotidiennement des rapports ainsi que, une fois par semaine, des conclusions et des recommandations qui étaient transmises au GT3.3.2 ; à son tour, le GT3.3.2 envoyait ces productions par voie diplomatique au Ministère de Relations Extérieures et Culte ainsi qu'à la *Pecera* de l'ESMA⁷²⁹. Carazo a ensuite rappelé qu'en décembre 1977 (peu après l'assassinat des sœurs françaises), son responsable personnalisé Pernías avait voyagé lui aussi à Paris ; et après environ deux mois, il s'était installé de manière permanente avec le faux nom d'un supposé journaliste et conseiller du Ministère de Relations Étrangères et Culte *Guillermo Morell* dans cette ville pour s'occuper des tâches supplémentaires du Centre Pilote jusqu'à ce moment encore sous le contrôle formel de l'ambassade argentine en France et notamment d'Holmberg. Fernández Barrio et González Tizón (2020, 112) ont en effet spécifié que la seule fonctionnaire de carrière désignée comme officiellement responsable du Centre Pilote – à la tête des employé.e.s contracté.e.s en France – avait été Holmberg qui agissait sous les ordres d'Anchorena et qui avait résisté à sa place malgré ses frictions avec Perrén. Si en mars 1978, Pernía avait remplacé Perrén dans le rôle de directeur de la section d'Information, la résolution n°99 du Ministère de Relations Étrangères et Culte du 12 janvier 1978 avait autorisé le déplacement du capitaine de corvette Eugenio Bautista Vilaro (qui jusqu'au 22 février 1978 avait travaillé dans la Direction Générale d'Informations sous les ordres de Pérez Froio dans son propre bureau dans le Palais Saint Martin) et du lieutenant Enrique *Cobra* ou *Sergio Yon* (un tortionnaire du GT3.3.2 jusqu'à son voyage du 22 janvier 1978) afin qu'ils assumassent les responsabilités d'organiser le Centre de Diffusion Argentine à Paris et ses activités connectées ; en déplaçant définitivement, autrement dit, Holmberg de son poste. Outre aux membres du GT3.3.2, le Centre Pilote avait reçu des employé.e.s civil.e.s dont les déjà mentionnées séquestrées, le journaliste Bufano lié à la Marine (qui avait reçu un passeport officiel comme assistant du Centre Pilote où il était resté pour presque deux ans) et la fonctionnaire de la bureaucratie civile du Ministère de Relations Étrangères et Culte (notamment la cheffe du Département de Traductions depuis le début de 1977) María Emilia Negri Beltrán. Fernández Barrio et González Tizón (2020, 113) ont indiqué que ce fut dans cette étape-ci que le GT3.3.2 avait réussi l'occupation du Centre Pilote qui avait donc acquis en 1978 une importance centrale – ensemble à la ville de Paris – pour le projet politique de Massera. D'après ces chercheurs, en 1978 l'Europe s'était avérée vitale pour le projet de l'amiral pour deux raisons : premièrement, Massera nécessitait l'appui des gouvernements étrangers. En juillet 1978, pendant que

⁷²⁹ Voir chapitre 5 de cette thèse.

le PRN célébrait la victoire argentine du Mondial de Football, Massera avait planifié une tournée européenne pour s'auto-promouvoir qui avait commencé en Roumanie et avait poursuivi par plusieurs capitales européennes dont – comme je l'ai déjà mentionné - Paris. Secondairement, Massera avait essayé de s'approcher à plusieurs fractions du péronisme ; comme je l'ai analysé dans les détails dans le chapitre 5. Selon Fernández Barrio et González Tizón (2020, 114 ; ma traduction), avec l'aide du Centre Pilote, Paris était devenue le scénario par excellence des intentions de Massera de séduction des péronistes : « Montoneros avait été la fraction la plus désirée par l'amiral qui, depuis le début de 1978, avait formulé l'idée que l'on nécessitait un 'cessez-le-feu' avec cette organisation pendant le Mondial de Football. Il existe des versions, jamais prouvées, sur des réunions présumées entre Massera et la CN de Montoneros en Europe. D'après Carazo, au cours du début de 1978, Acosta et deux officiers de Renseignement du GT3.3.2 – Miguel Ángel Benazzi et Alberto *le Chat* González Menotti⁷³⁰ – étaient apparus à Paris euphoriques car l'on était en train de négocier le cessez-le-feu supposé avec Montoneros. Cependant, Pernías lui avait assuré des années plus tard que les tentatives d'organiser cette réunion avaient existé, mais qu'elle n'avait jamais réussi à se réaliser. Jusqu'au aujourd'hui, l'hypothèse sur la rencontre Massera-Montoneros continue à être autant non-prouvable que vraisemblable. »

Devant la Justice, l'ancienne militante de Montoneros Beatriz Elisa Tokar avait déclaré qu'en mai 1978 (pendant les préparatifs du Mondial de Football) ses ravisseurs du GT3.3.2 lui avaient communiqué qu'outre à continuer à travailler dans le *Sótano* avec une machine télex, elle aurait dû réaliser le même travail de sélectionner et résumer les nouvelles étrangères et des ambassadeurs sur la situation argentine dans le Ministère de Relations Étrangères et Culte et plus précisément au sein de la Direction Générale de Presse et Diffusion situé dans le Palais Saint Martin (DANDAN et GINZBERG 2014). Tokar a rappelé que, en étant détenue disparue dans l'ESMA, elle n'avait pas les vêtements adéquats lorsqu'elle avait dû se présenter à son responsable qui l'avait en particulier chargée de recevoir les documents envoyés depuis le Centre Pilote. Tokar a remémoré sa surprise au moment de se rendre compte que son *chef* était le capitaine de corvette et son tortionnaire Whamond et que dans des bureaux annexes il y avait également le chef du Département de Presse (de la Direction Générale de Presse et Diffusion) Damario et Spinelli Menotti (c'est-à-dire deux autres de ses tortionnaires) ainsi qu'une autre séquestrée incorporée dans ce ministère, García Romero, censée répondre aux appels téléphoniques provenant entre autres du Centre Pilote. Ainsi en parallèle à l'occupation du Centre Pilote, au sein de l'Argentine entre janvier et février 1978, d'autres désignations du personnel approuvées par le Ministère de Relations Étrangères et Culte avaient

⁷³⁰ Le lieutenant de frégate González Menotti était membre tant de la Direction Générale de Presse et Diffusion du Ministère des Relations Étrangères et Culte que des groupes de Renseignement ayant opéré dans l'ESMA entre 1976 et 1979. Finalement, il était devenu attaché naval de la Grande-Bretagne et de la Hollande.

renforcé la structure politique du GT3.3.2 en particulier et de la Marine de Massera en général. Tokar a expliqué que son intériorisation au ministère n'avait pas comporté tout de suite l'escorte du GT3.3.2 à dormir dans une autre maison que l'ESMA. Elle a en revanche témoigné qu'elle était amenée quotidiennement de ce lieu de travail à la *Capucha* - où une couchette lui avait été réservée – jusqu'à ce qu'à un certain moment les officiers du GT3.3.2 avaient décidé de l'escorter chez ses parents. Feld et Franco (2019, 14) ont souligné que ce type de travail - où le *chef* était un tortionnaire, où les *collègues* contracté.e.s par le Ministère ne savait généralement pas que la personne était une détenue disparue et où il y avait des Verts à la porte du cabinet pour contrôler ses entrées et ses sorties – avait impliqué des dimensions nouvelles et complexes de l'action répressive. Ces personnes séquestrées avaient dû apparaître dans l'espace public comme si elles étaient des simples employé.e.s étatiques civiles. Ainsi, grâce au travail forcé dans les laboratoires du Casino des Officiers leur procurant des noms et des documents faux, ces militantes de Montoneros séquestrées par le GT3.3.2 avaient dû simuler (pour, conjointement, leurs ravisseurs et elles-mêmes) d'avoir été assumées et d'être en train d'exercer librement leur travail pour le PRN en général et pour la Marine en particulier. Cette situation créée par le GT3.3.2 s'était caractérisée d'après Feld et Franco (2019, 14) pour avoir combiné la normalité du travail de bureau avec la présence de normes de sécurité et de techniques de contrainte propres au CCD. Alors que l'épicentre de cette forme de répression avait été l'ESMA, Feld et Franco (2019, 14) ont estimé que l'analyse complexe de cette pratique a mis en évidence que l'ESMA avait transcendé largement sa fonction comme un espace répressif et que donc il est à ce jour difficile de la penser depuis son rôle strictement destructif, voire comme un simple annexe ou extension du Casino des Officiers. L'existence de l'ESMA avait d'après ces deux chercheuses complexifié et prolongé la répression (destructive) dans des directions multiples notamment car l'ESMA avait affecté d'une manière importante les relations conflictuelles des membres de la Junte Militaire et entre les trois FFAA, le fonctionnement direct du Ministère des Relations Étrangères et de Culte, les relations internationales de l'Argentine avec d'autres pays et des leaders politiques ainsi que les domaines publics d'autres États et notamment de la France.

Avant août 1978, Carazo et sa fille avaient été transférées ensemble à Pernías de Paris à Madrid où elles étaient restées jusqu'au début de 1979 sous un régime de liberté vigilée et clandestine. En Espagne, ce couple s'était rencontré avec d'autres séquestré.e.s en liberté vigilée et d'autres membres du GT3.3.2 comme le couple de Rádice et Dvatman qui s'était installé lui aussi depuis juillet 1978 dans ce pays et Acosta qui était devenu attaché naval en Espagne. Fernández Barrio et González Tizón (2020, 116) ont affirmé que si l'on sait que Yon était resté à Paris en qualité d'attaché naval et que Pernías était resté lié au Centre Pilote depuis l'Espagne au moins jusqu'à février 1979, il est matière encore à enquêter si ce fut le cas pour d'autres membres du GT3.3.2 installés dans d'autres

capitales européennes. Autrement dit, il fallait se demander à futur quelle avait été l'extension des opérations du GT3.3.2 dans le territoire européen en particulier car l'on sait d'un côté que Massera avait réalisé sa tournée européenne sous forme privée et non-étatique entre le début d'octobre et novembre 1978 ; date où Videla avait poussé la réforme du Ministère de Relations Extérieures et Culte qui était passé sous le contrôle de l'Aviation en provoquant le commencement de l'éloignement des marins du Ministère des Relations Extérieures et de Culte et donc également du Centre Pilote. Un mois après, c'est-à-dire avec la disparition forcée et l'assassinat de Holmberg, le GT3.3.2 avait (probablement) perdu entièrement le contrôle de cet organisme qui était quand même resté actif dans sa mission de propagande officielle du PRN sous la direction renouvelée d'Anchorena dont des exemples avaient été les traductions et les publications des livres *Le terrorisme en Argentine. Évolution de la délinquance terroriste en Argentine* et *L'Argentine et ses Droits Humains* par le PRN qui les avaient envoyés à tous les ambassadeurs argentins à l'étranger. Il est alors intéressant également de noter que Lewin, Carazo et Cubas ont rendu compte dans leurs témoignages de la production du matériel de propagande également au sein de la *Pecera* qui avait été envoyé à desdits (en général) autres lieux d'Europe. Parmi ce matériel il y avait eu un livre sur ledit terrorisme international avec une couverture céleste qui avait été imprimé à Madrid en août 1978 et publié par le Groupe Tamayo en langue espagnole avec le titre *Argentina-Europa. ¿Un mismo terrorismo ?* Fernández Barrio et González Tizón (2020, 117) ainsi que Basconi (2012) ont soutenu que plusieurs copies avaient été envoyées aux ambassadeurs d'autres pays et à des médias de communication internationale à travers le Centre Pilote. Autrement dit, ce matériel produit clandestinement avait été diffusé par voie légale. Finalement, comme preuve ultérieure du fait que l'activité (entre autres) de propagande n'avait pas arrêté de fonctionner dans l'ESMA avec la sortie d'une bonne partie des anciens membres du GT3.3.2, dans son témoignage du 18 juillet 1985 dans le cadre du Procès aux Juntas, Lewin avait affirmé qu'à partir du renvoi de l'amiral Massera du 15 septembre 1978, dans l'ESMA le GT avaient construit un nouvel état auquel les détenu.e.s disparu.e.s de l'époque antérieure (c'est-à-dire ceux et celles inséré.e.s dans ledit processus de récupération) n'avaient pas eu accès alors que d'autres séquestré.e.s récent.e.s avaient commencé à y faire partie dont par exemple la militante à la fois de la CN de Montoneros et de *Familiares* détenue disparue dans l'ESMA Julia Pocha Sarmiento. Sarmiento a été définie par Lewin comme une personne qui s'infiltrait dans les groupes de DH et qui avait notamment participé à la séquestration du 30 avril 1979 de Thelma Doroty Jara de Cabezas. Jara était la mère de Gustavo Ramón Alejandro et Daniel Vicente Cabezas. Jara et Gustavo Cabezas avaient commencé à militer dans Montoneros vers la fin de 1975. Le premier avait été détenu disparu dans le CCD « Camp de Mai » le 10 mai 1976 et pour cela Jara avait commencé, dans sa recherche, à tisser des liens avec d'autres mères de disparu.e.s. En revanche, Daniel Cabezas, exilé

au Mexique en septembre 1976, avait commencé à militer dans le Secrétariat de Presse du MPM en participant à imprimer pour l'étranger la revue *Evita Montonera* ainsi que d'autres manuels (d'armes et de presse et propagande) dont par exemple *Une guide pour l'action* qui expliquait comment réaliser des affiches et construire un ronéo ; pris acte de la séquestration de sa mère, il avait essayé à entreprendre une campagne internationale de dénonciation de sa disparition en collaborant initialement avec la Commission de Solidarité de Proches de Détenu.e.s, Mort.e.s et Disparu.e.s pour Raisons Politiques en Argentine au Mexique (CONFINO 2018, 86). La séquestration de cette femme de Montoneros qui avait participé à la fondation de Proches de Détenu.e.s Disparu.e.s pour Raisons Politiques, qui était devenue sa secrétaire et qui avait marché avec les Mères de la Place de Mai avait donc soulevé des protestations internationales et notamment - outre au Mexique - en France grâce à la diffusion d'une pétition pour son apparition écrite par Cortázar. Dans le cadre de la visite de la CIDH, en septembre 1979, Jara avait été transféré (ensemble à une bonne partie de détenu.e.s disparu.e.s dans le Casino des Officiers de l'ESMA) dans l'île du Silence d'où le GT3.3.2 et notamment Cavallo l'avaient menacée et obligée à donner à la fois une conférence de presse en Uruguay et une interview à la revue *Para Ti* sortie le 10 septembre 1979 (le jour de l'arrivée de la CIDH dans la Capitale Fédérale) avec le titre « La mère d'un subversif mort parle » où elle avait affirmé qu'elle voulait juste rechercher son fils en bonne foi et que les organismes de DH infiltrés par Montoneros l'avaient trompée ; la série de photos prises en premier plan à Jara - bien habillée et coiffée comme une maîtresse de sa maison (FELD 2014a, 10) – avaient été conçues pour corroborer la fausse information qu'elle n'avait pas été séquestrée, mais qu'elle était en train de vivre à Montevideo cachée de Montoneros⁷³¹. Autrement dit, le GT de l'ESMA avait réussi à diffuser l'idée que les disparitions, la torture et les assassinats étaient une invention des organismes de DH qui n'étaient autre chose que la face visible – ou l'apparat de superficie ou politique – de l'organisation militaire clandestine de Montoneros. Avec la motivation de la détention de sa mère et de la disparition de son frère, Daniel Cabezas avait demandé à l'Organisation de rentrer en Argentine pour la Contre-offensive de 1979. La CN avait estimé qu'il était nécessaire que Cabezas continuait ses activités à l'étranger. Le feu vert était arrivé en 1980, lorsqu'il était rentré pour construire une structure de presse dans la Capitale Fédérale ensemble à l'épouse Nora Hilb et deux autres couples de militant.e.s : Alfredo Lires (le responsable) et Graciela Álvarez et leurs deux fil.le.s ; et Edith Aixa Bona et Gervasio Guadix avec leur fille. Ce groupe avait été chargé d'imprimer un livre titré *Montoneros, le chemin de la libération* et l'envoyer à des personnalités politiques (y compris à certains militaires) et intellectuelles (écrivain.e.s et journalistes) en Argentine. Cependant, cette activité de diffusion avait

⁷³¹ Le chef de la rédaction de la revue, Agustín Botinelli, a été le premier journaliste à avoir été jugé en 2014 pour délit de coaction dans le cadre des enquêtes pour les crimes contre les DH en époque dictatoriale (DE LOS REYES 2014).

été impossible car personne ne voulait pas les recevoir ou en tout cas ne voulait pas participer ou simplement appuyer l'activité politique d'opposition au PRN de Montoneros. Lires avait ainsi décidé de retourner au Mexique en juin 1980 pour parler avec la CN (mais il avait été séquestré à l'aéroport de Mendoza par le Bataillon de Renseignement n°601 de l'Armée de terre), alors que Cabezas et Hilb – face à l'incommunication qui existait avec les autres secteurs de l'Organisation (produit du contexte de la clandestinité et de la répression étatique) – s'était réfugié.e.s dans les réseaux affectifs tissés avant l'entrée dans la militance pour environ cinq jours, vu que tout le groupe avait été finalement détenu dans ce délai (CONFINO 2018, 329-333).

6.2. Des militantes rééduquées

D'Antonio (2017, 46 et 48) a remarqué que pendant la dernière dictature militaire en Argentine, la prison légale - déployée comme une négation de ce qui était occulté de la captivité et de la répression clandestine - avait continué de fonctionner avec le critère orthopédique finalisé à réintégrer les détenu.e.s dans la société, à savoir à transformer - par le travail, le sport, les prières religieuses et un certain bien-être matériel et psychologique dans l'enfermement - les criminels en travailleurs respectueux de l'ordre et les criminelles dans des bonnes épouses et femmes au foyer. En ce sens, la sociologue a remarqué que dans les prisons pendant les années 1970 n'était plus disponible un espace pour la réhabilitation et la réforme des sujets caractérisé.e.s comme subversif.ve.s, à savoir des prisonnier.e.s politiques sur lesquelles le personnel du Service Pénitentiaire Fédéral (homogénéisé idéologiquement avec les FFAA et ayant créé son propre service de renseignement avec le but de poursuivre l'ennemi.e intérieur.e, communiste et subversif.ve) s'était spécialisé afin de pratiquer un ensemble de stratégie de desubjectivation. Ce regard analytique a permis à D'Antonio de ne pas tomber dans le piège de reproduire les divisions parmi les prisonnières politiques créées par le système pénitentiaire de Devoto. En 1977, les prisonnières politiques avaient en effet été divisées en trois groupes : Irrécupérables (et donc soumises à un régime de sécurité maximale) ; En cours de récupération ; et Récupérées (et pour cela soumises à un dit régime de bénéfiques). Les différences de traitement qualifiant le type de captivité avaient concerné principalement – d'après Ana Guglielmucci (2007, 110) – les récréations, les visites de contact et les éléments qu'elles obtenaient du magasin d'alimentation. À travers les informations obtenues du travail de renseignement des gardiennes, du chapelain Hugo Mario Bellavigna et des spécialistes ainsi que de la censure des lettres, les fonctionnaires de la prison de Devoto avaient tracé des profils des prisonnières pour les classer individuellement. Cette séparation s'était fondée sur une conception de dangerosité que les anciennes prisonnières (in BEGUÁN et al. 2006) ont dit en réalité dépendre de leur conduite par rapport au règlement et à la repentance de leurs idées politiques. Essentiellement, les géôlier.e.s avaient proposé aux prisonnières politiques d'améliorer leurs conditions de vie et d'obtenir la liberté en échange de

prendre leurs distances du reste des prisonnières les plus politisées, de se repentir des leurs idées politiques et de trahir ainsi leurs *compañeras*. Il semblerait donc, d'après la lecture des anciennes prisonnières politiques elles-mêmes (in (BEGUÁN et al. 2006) que les géôlier.e.s avaient visé à exaspérer les contrastes et les divergences politiques parmi celles-ci de façon à isoler lesdites pommes pourries ainsi qu'à saper la légitimité du système collectif qu'elles avaient mis en place et qui, à travers des déléguées, avaient exigé des améliorations des conditions de captivité comme un droit constitutionnel et non pas comme des bénéfices individuels. En ce sens, l'ensemble des anciennes prisonnières politiques a soutenu que dans la prison de Devoto, elles avaient réussi à recréer des liens de solidarité entre elles (respectant – démocratiquement - les positions politiques diverses) et à développer une série de stratégies collectives de résistance (notamment pour maintenir la cohésion interne les ayant façonnées comme une subjectivité politique et collective) qu'elles ont défini comme la manière de survivre au terrorisme d'État avec dignité (GUGLIELMUCCI 2007, 90 et 105). Cette stratégie de *divide et impera* du système pénitentiaire de Devoto, les anciennes prisonnières politiques ont dit (in BEGUÁN et al. 2006) qui s'était accrue en 1979 avec le décret n°780 qui avait créé une équipe interdisciplinaire d'évaluation des (depuis ce moment nommées comme) Délinquantes Terroristes Détenués dirigé par le directeur et préfet Juan Carlos Ruiz et intégré par les chefs de la sécurité, de la section et d'inspection ainsi que par un médecin, un psychologue, un psychiatre, du personnel enseignant, le chapelain dans le rôle d'aide spirituel et le lieutenant-colonel Sanchez Toranzi en qualité de délégué du 1^{er} Corps de l'Armée de terre. Ce décret avait d'après les prisonnières politiques légalisé – et camouflé sous l'exigence d'améliorer les conditions de détention des prisonnières politiques dans la prison vitrine du PRN - la constitution de dossiers de chaque prisonnière politique avec sa photographie, ses empreintes digitales, les résultats d'un examen médical et l'assignation à l'une des catégories entre Adaptable, Possiblement Adaptable ou Difficilement Adaptable par rapport à la conduite qui pouvait être à son tour Bonne, Discrète, Mauvaise et Horrible. Autrement dit, tout s'était passé comme si le comportement individuel des prisonnières politique était censé justifier le régime pénitentiaire individuel auquel elles avaient été soumises. Pour créer ces dossiers et catégories, les prisonnières avaient été interrogées individuellement par desdits parrains, c'est-à-dire des militaires qui avaient été assignés individuellement à chacune des prisonnières. *Padrinos* est le nom cogné par les prisonnières politiques car leurs intentions n'était pas l'obtention d'information mais la repentance de la prisonnière politique, à savoir son changement d'attitude dans la prison et sa sortie dudit bloc de résistance (GUGLIELMUCCI 2007, 118). Si elles *voulaient* changer de régime, elles auraient dû signer l'une des trois différentes déclarations de repentance mises à leur disposition. Parlant de ladite guerre juste des FFASA contre la subversion, le premier document avait été concrètement un

formulaire pré-imprimé où la prisonnière avait dû jurer de n'avoir jamais fait partie – et de rester loin dans l'avenir – dudit mouvement subversif. La deuxième feuille avait répété la première partie du premier document et avait continué en induisant la prisonnière politique à déclarer d'avoir fait partie d'une organisation armée et de s'être repentie. Avec le troisième papier, finalement, l'on avait octroyé à la prisonnière politique la possibilité de se repentir et de collaborer (BEGUÁN et al. 2006). Ce décret n°780 avait également postulé que les prisonnières politiques auraient pu présenter leurs demandes à l'autorité de manière individuelle et que les demandes collectives auraient constitué des infractions d'ordre disciplinaire. En se montrant comme un bloc, c'est-à-dire comme un collectif défini et indivisible délimitant clairement où passait la frontière entre l'amie et l'ennemi.e, des prisonnières politiques avaient rechassé les propositions d'amélioration des conditions de captivité individuelles y compris les prisonnières qui avaient adopté des postures considérées comme individualistes ou profitant desdits bénéfices personnels (GUGLIELMUCCI 2007, 118). La limitation de la solidarité parmi les prisonnières, autrement dit, s'était rendue visible lorsqu'une femme était accusée de trahison et elle était condamnée avec le mépris et la ségrégation de la part des prisonnières restantes car, d'une certaine façon, la solidarité ne découlait pas trop ni du libre arbitre ni de la complicité entre les prisonnières ni du refus ou de l'acceptation des mesures imposées par la prison (GUGLIELMUCCI 2007, 118). La CN de Montoneros était même arrivée à réaliser des procès révolutionnaires au sein de la prison à travers lesquels des *compañeras* avaient été dégradées de leurs niveaux dans la hiérarchie de l'Organisation ; de plus, la représentation de Montoneros dans Devoto avait prohibé à ses *compañeras* de militance et/ou détention de se mettre en contact avec lesdites traîtresses individualistes. Ainsi, Montoneros avait puni les militantes qui n'étaient pas d'accord avec les pratiques de solidarité et de résistance aux dispositifs de discipline de la prison, à savoir les militantes qui avait ressenti que fonctionner comme un bloc leur comportait des grands sacrifices personnels. La participation à des actes collectifs de résistance avait causé en effet la perte des visites, des récréations, de la correspondance et la soumission à d'autres punitions qui les avaient isolées de leurs *compañeras* et du dehors de la prison. Elles ne pouvaient par exemple plus savoir du destin de leurs être aimé.e.s, si leurs proches, *compañero.a.s* et ami.e.s étaient mort.e.s et comment ils et elles étaient en train de vivre ; elles n'auraient pas plus voir grandir leurs enfants ou simplement exercer leurs professions et continuer leurs études. Guglielmucci (2007, 120) a donc constaté que tant l'adhésion au bloc que l'adoption d'une posture guidée par ledit bénéfice personnel avaient pu conduire à une situation d'isolement et de ségrégation. La chercheuse a remarqué que lorsque les punitions de la prison avaient été intensifiées, certaines femmes avaient estimé que la résistance active à la prison ne conduisait qu'à la détérioration personnelle et que parler de « faire face à l'ennemi » dans une situation d'immobilité absolue était absurde. Dans ce cadre, entre 1977 et le début de 1978,

une fraction de Montoneros – appuyée par la CN à l'étranger – avait disposé aux prisonnières de se rendre face à la perquisition et de demander le passage à un régime meilleur où elles avaient pu disposer de journaux, visites de contact et ne plus être enfermées dans les *chanchos*.

Si D'Antonio a nié la finalité de la prison du PRN à réintégrer les détenu.e.s dans la société, Verbitsky (2005) a écrit que l'ambassadeur en Argentine Raúl Castro avait informé le Département d'État des États-Unis de l'existence d'un programme expérimental de réhabilitation des détenu.e.s politiques disparu.e.s par les mains de l'Armée de terre et notamment de la Marine. Le journaliste a écrit que Castro avait daté la première nouvelle qu'il avait eu de la part de l'ambassade de France et de l'Église catholique sur ce projet au milieu de l'année 1978. En se fondant sur la déposition du 27 février 1987 d'Acosta à la Chambre Fédérale de la Capitale Fédérale au sein du procès de l'ESMA, Verbitsky (2005) a expliqué qu'à partir de 1977, la Marine avait décidé de ne pas éliminer tou.te.s les militant.e.s mais d'en convertir certain.e.s en des agent.e.s de renseignement authentiques. Il a de plus ajouté que cette expérimentation s'inspirait des camps de désintoxication et rééducation politique que le Département d'Action Psychologique de l'Armée coloniale française avait mis en œuvre en Indochine et en Algérie en août 1957. Le but de l'Armée française, d'après ce journaliste, avait été de récupérer le plus grand nombre desdit.e.s hôtes des camps à la cause française de façon à qu'une fois remis.es en liberté (après une période variant de six mois à deux ans), ils et elles se seraient converti.e.s en des partisan.es convaincu.es de cette cause. Pour ce faire, la directive avait conseillé de subdiviser les détenu.e.s en trois catégories : les irréductibles, les faibles et les récupérables ; cela aurait engendré d'après les militaires une lutte parmi les détenu.e.s eux et elles-mêmes qui, avec le but de pouvoir accéder à ce programme, auraient dénoncé leurs propres *compañero.a.s*. En 1991, Uriarte avait lui aussi écrit que la torture au sein des CCD avait eu au moins trois objectifs pour la Marine : obtenir des informations utiles des militant.e.s sur l'organisation de l'ennemi (réunions, rendez-vous, organigrammes, emplacement des maisons opérationnelles, etc.) dans un laps de maximum 72 heures depuis leur séquestration ; désarmer, quitter la volonté de lutter et rompre la solidarité parmi les ennemi.e.s ; et atteindre une réforme complète des détenu.e.s en fonction – selon lui – du principe de la survie des plus fort.e.s de Darwin. D'après ce journaliste, la procédure employée pour atteindre ce troisième objectif avait consisté dans une reproduction amplifiée de l'éducation militaire, avec tous les rites, les châtements, les disciplines, les souffrances et les privations qui avaient dû passer les cadets de la Marine et de l'Armée de terre avant de se diplômer comme des officiers, à savoir des Chevaliers de la Mer ou des Messieurs de la Guerre.

Selon Verbitsky (2005), Castro avait annoté le 4 janvier 1979 qu'au programme de réhabilitation de la Marine avaient participé 80 subversif.ve.s subdivisé.e.s en groupes de six ou sept, chacun.e desquel.le.s avait été mis.e sous la responsabilité d'un officier de la Marine ainsi que soumis.e à une

activité de rééducation coordonnée par des psychologues et des sociologues⁷³². Ainsi, outre à avoir été qualifié comme un projet de récupération et de réinsertion utile à la société (où l'on a mis l'accent sur le travail forcé utile à la maintenance du projet répressif, économique et politique du GT3.3.2 en conformité aux projets généraux du PRN et spécifiques à Massera), ce programme mis en place par le GT3.3.2 au sein de l'ESMA sur certain.e.s militant.e.s (principalement de Montoneros) détenu.e.s disparu.e.s a été connu également comme un programme de réhabilitation au sens de rééducation – entre autres – morale, mais aussi sociale et politique. Selon Verbitsky (2005), Castro avait écrit qu'avec ce programme les militaires argentins avaient renforcé les inclinations individuelles vers la famille, la religion et les objectifs nationaux avec la tentative de substituer dans les détenu.e.s disparu.e.s les systèmes politico-idéologiques de support à la personnalité préexistants. Ces trois thématiques (famille, religion et objectifs nationaux) avaient été en effet abordées – selon les témoignages des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans le processus de réhabilitation – dans des interrogatoires qui avaient assumé la forme de discussions intimes où, selon Daleo (in VERBITSKY 2005), les officiers-éducateurs du GT3.3.2 avaient essayé de promouvoir la valeur de l'introspection individualiste (dont le symbole avait été la *capucha*) au détriment de l'attention vers les problèmes sociales. Il est donc comme cela que Verbitsky a expliqué la mise en liberté de deux officier.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA par le GT3.3.2 : Rosario *Lula* Quiroga et Raúl Cubas avaient simulé d'être tombé.e.s amoureux.se l'un de l'autre et, d'après le journaliste, la Marine avait estimé cet événement comme une avancée dans le processus de réhabilitation, comme si ce lien affectif – la relation d'amour - les auraient détourné.e.s de tout intérêt pour les autres. Au lieu de cataloguer cet épisode dans la liste des simulations des détenu.e.s disparu.e.s qui avaient réussi à se transformer en des véritables résistances par le fait d'avoir trompé avec succès les militaires (et courir ainsi le risque de valoriser indirectement et naïvement le couple révolutionnaire dont les dilemmes ont été analysé dans le chapitre 4 de cette thèse), j'aimerais mettre l'accent sur une partie du témoignage de 2009 de Cubas (in AYALA 2019 ; ma traduction) où il a rendu compte de ses sensations lorsqu'il avait été mis en liberté : « Dès que nous sommes monté.e.s sur l'avion, j'ai demandé à *Lula* : 'Bon, nous allons commencer à nous connaître. Que penses-tu véritablement de tout cela ?' pourquoi une personne dans le CCD simulait beaucoup, l'on pouvait éprouver certaines vibrations d'approchement affectif, cependant l'on ne savait pas tout ce que l'on pensait, disait ou confiait, s'il avait été une stratégie ou si c'était la réalité. » Autrement dit, Cubas et Quiroga s'étaient demandé si la simulation de leurs personnages et de leurs affects au sein de l'ESMA avait fait de leur lien une réalité. Finalement, les deux avaient entamé en l'exil une relation de couple qui dure encore.

⁷³² Je n'ai trouvé aucun détail sur les sociologues et/ou psychologues impliqué.e.s dans ledit processus de récupération du GT3.3.2.

La question de la simulation des militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s comme une pratique à la fois de survie, solidarité et – pour cela – résistance audit terrorisme d’État était émergée déjà dans le *Témoignage de Paris*, à savoir un discours public (entre autres) d’autolégitimation prononcé dans une conférence de presse organisée par la CADHU et Montoneros de trois de ses militantes rescapées de l’ESMA. Une première particularité de ce témoignage avait été que les témoins avaient survécu à l’enfer non pas en s’en fuyant du CCD mais par le fait d’avoir été mises en liberté par le même GT3.3.2 qui les avait tenues dans un type de captivité qu’il fallait faire connaître à l’opinion publique internationale et, puis, nationale. Autrement dit, ce témoignage avait constitué une tentative de reconnaître ces témoins et rescapées – ainsi que leurs expériences - de l’ESMA comme en même temps des victimes vivantes – et pour cela témoins - de la répression étatique du PRN en général et de la Marine en particulier. Comme j’ai déjà expliqué, Milia, Solarz et Martí avaient fourni à l’opinion publique des éléments nécessaires à construire le cadrage au sein duquel ces survivantes - ayant eu accès au groupe de choisi.e.s par le GT3.3.2 aux ordres du projet politique de Massera – auraient pu apparaître également comme des victimes. Afin de prendre des distances *objectives* du label de traîtresses (voire de force propre des ennemi.e.s pour Montoneros et des génocidaires pour les organismes de DH), ces rescapées avaient expliqué (in CADHU 1980) d’avoir cru d’interpréter – au cours de leur régime de captivité (défini comme) toujours moins sévère - le plan de Massera avec « elles-mêmes » (*nosotras*). Plus précisément, elles avaient éclairci d’avoir pu prendre conscience de la possibilité de survivre sans abandonner les principes idéologiques et éthiques qui les avaient amenées à leur engagement politique avec le peuple argentin ; et ce fut pour cela qu’elles avaient décidé d’accepter le défi de travailler sous les ordres du GT3.3.2. Cette formation ou prise de conscience qui s’était caractérisée par une attitude dans le CCD qui n’avait pas franchi les limites de leur dignité comme des êtres humaines et comme militantes péronistes a pu uniquement être démontré en dehors de l’ESMA, à savoir avec la confirmation que la volonté de survivre en tant que militantes (et non pas – au moins, uniquement - en tant qu’individu) avait eu l’orientation de servir au peuple argentin. Plus précisément Milia, Solarz et Martí avaient affirmé que dans l’ESMA, elles n’avaient pas eu d’autres alternatives que simuler à la fois leur *quiebre político* et la possibilité d’entrer dans le projet politique de Massera pour pouvoir être utiles comme des témoin.e.s, c’est-à-dire comme les personnes qui avaient décidé d’assumer une position privilégiée au sein du CCD non pas pour elles-mêmes mais pour pouvoir accumuler une quantité d’informations vitales pour le peuple argentin et pour le monde sur les véritables destins des détenu.e.s disparu.e.s et les faire sortir du système d’occultation de l’information du PRN. Ces rescapées avaient dû donc éclaircir devant l’opinion publique la manière où elles avaient concrètement pu fonctionner comme des opposantes au sein du groupe des FFAA (en même temps que leur témoignage avait rendu compte également de comment

elles avaient fonctionné *pour* le GT3.3.2). Ce faisant, elles avaient défini ledit processus de récupération (in CADHU 1980) comme un lavage de cerveau mis en place par le GT3.3.2 conseillé par un médecin psychologue, voire comme une tentative de faire oublier à ces détenu.e.s disparu.e.s sélectionné.e.s les personnes qu'elles avaient été auparavant (le *qui* et le *pourquoi* de leurs vies) et assumer des directives (ou attitudes) de vie où étaient rejetées pour toujours la solidarité, la dignité humaine et la préoccupation pour les problèmes sociaux ; ce modes des vies nouvelles pour elles avaient été identifiées comme celles propres aux FFAA. Par le fait (d'explicitier) de n'avoir pas payé le prix de participer dans la délation ou dans la souffrance des *compañero.a.s* (au sein et en dehors du CCD), leur position de témoins contre à la fois la Junte Militaire et Massera aurait dû prouver que ces deux plans de se servir d'elles comme des ressources humaines avait manifestement échoué.

6.2.1. Le traitement de la récupération ou la captivité privilégiée

La déjà nommée dans cette thèse comme logique du torturométrage a ordonné la prise de parole des sujets ayant vécu les souffrances de la répression étatique. Franco (2008, 20) a par exemple noté la difficulté que la Mémoire et l'Histoire Récente ont eu à considérer les exilé.e.s argentin.e.s pour des raisons politiques comme des victimes dudit terrorisme d'État. Cela a coexisté, d'après l'historienne, avec une certaine idée que les émigré.e.s politiques avaient eu la possibilité de choisir de rester dans le pays (même si cela aurait signifié leur morts) mais ils et elles ne l'avaient pas fait ; et en se sauvant la vie, ils et elles avaient été par conséquent (considéré.e.s comme) des privilégié.e.s par rapport aux détenu.e.s disparu.e.s assassiné.e.s et, dans le cas qu'ils et elles étaient des militant.e.s d'organisations politico-armées comme Montoneros, les exilé.e.s avaient même pu être traité.e.s comme des déserteur.trice.s, des traîtres.ses et des résigné.e.s qui pour s'être intégré.e.s dans le pays d'exil (c'est-à-dire pour avoir choisi d'occuper leur temps à travailler, à apprendre – si nécessaire - la langue et à pratiquer des coutumes locaux) avaient abandonné tant la morale pratique révolutionnaire (l'énergie qui impliquait la militance) que leurs *compañero.a.s* (FRANCO 2008, 53 et 60-69). Il est également important de noter à ce sujet que le PRN, premièrement, avait pour longtemps soutenu dans ses discours que lesdits subversif.ve.s vivaient dans des exils dorés en Europe ; secondairement, il n'avait pas établi officiellement ni la sortie et ni la prohibition de rentrer en Argentine (même s'il y eût des exceptions), c'est-à-dire qu'il n'avait pas institué une peine d'exil en tant que telle. Franco (2008, 39) a en particulier insisté sur le fait que le régime militaire avait ouvertement manipulé le droit d'option de sortir du pays (figé dans l'art.23 de la Constitution argentine), c'est-à-dire la disposition légale qui établissait que dans une situation d'état de siège, le Président de la Nation ne pouvait pas instaurer des sanctions aux détenu.e.s mais il pouvait octroyer le droit à sortir temporairement du pays ; dans ce cadre légal, les personnes optantes courraient le danger d'emprisonnement si elles revenaient en Argentine. Selon l'historienne, ce droit avait été d'abord suspendu en 1976 par une réforme

militaire (et la nouvelle loi n°21.275 avait nié toutes les demandes en instance) ; ensuite, en septembre 1977, cette option avait été rétablie mais l'on avait ajouté un article avec lequel sa délivrance relevait du PEN qui pouvait donc la nier s'il considérait que le.a détenu.e, depuis l'étranger, avait pu impliquer un danger pour la sécurité de la Nation. Franco (2008, 40) a finalement résumé que du moment où le PRN avait créé un système de liberté vigilée qui avait empêché la sortie de l'Argentine des détenu.e.s libéré.e.s, ce fut entre 1979 et 1980 qu'une sortie importante de détenu.e.s et prisonnier.e.s politiques qui avaient fait recours au droit d'option avait commencé à avoir lieu. En particulier, le droit d'option – dont l'application avait nécessité que le.a détenu.e (*de facto* des personnes de classe moyenne avec des niveaux éducationnels moyen-hauts et notamment des capitaux sociaux importants) sollicitait un refuge dans un pays étranger et que ce pays l'acceptait – avait été considéré par le PRN comme un bénéfice supposé plus que comme un châtement (l'expulsion, le bannissement, le *destierro* de la communauté), c'est-à-dire comme s'il aurait existé un droit à l'exil. En affirmant que la possibilité de parler dépend de la possibilité d'être écouté.e et que l'objectif d'un.e historien.ne est celui de comprendre et non pas de juger les expériences, Franco (2008, 27) a noté que les narrations de ses interviewé.e.s (comprises comme également traversées par des stratégies de visibilité publique et de dénonciation internationale développées pendant l'exil) ont eu, premièrement, un caractère d'autolégitimation qui a tendu à montrer soit que l'exil avait été *de facto* une dite situation privilégiée par rapport aux *desaparecido.a.s* soit que l'exil avait été une condamnation égale à d'autres répressions souffertes par les personnes qui étaient restées en Argentine ; secondairement, l'historienne a noté que l'activité politique, ses conflits et tensions ainsi que les identités politico-partisanes pendant l'exil (considérées comme porteuses de suspects et/ou culpabilités) ont été généralement rendues au silence en faveur d'une emphase sur l'activité de dénonciation et de solidarité développée dans le pays d'exil comme un aspect éthico-humanitaire irréprochable ou simplement une possibilité de sauver des vies⁷³³. Dans une première conclusion de son analyse autour de la création en France d'une série d'organismes constitués spécifiquement en fonction de la situation de l'exil, Franco (2008, 114 ; ma traduction) a essayé de comprendre ce que les témoin.e.s ont entendu par dénonciation et par solidarité en repérant notamment un déplacement thématique qui avait finalement structuré – selon l'historienne - l'action résistante antidictatoriale des secteurs politiquement actifs pendant l'exil (en particulier français). D'après elle, le nouveau conflit politique ouvert avec le coup d'État – et ayant permis de constituer l'exil comme un nouvel acteur politique sur le plan international - était devenu au fur et à mesure ladite lutte contre les violations de DH :

⁷³³ En particulier, Franco (2008, 89-90) a étudié la création en France d'une série d'organismes nouveaux au détriment progressif des identités politiques antérieures dont la politique d'action et communication avait été directement dirigée et modelée par ladite lutte antidictatoriale à l'encontre du régime militaire et par les tâches dites de solidarité et de dénonciation des violations des DH en faveur des victimes de la répression.

« Sans doute, bien que les consignes nouvelles étaient devenues l'axe central d'une lutte éminemment *politique*, elles appartenait à l'ordre des domaines éthique et moral : l'*information* et le *témoignage* représentent 'la vérité' et 'la justice' et la *solidarité*, l'aide aux victimes. À un premier niveau, cet accent nouvel sur la tâche éthico-humanitaire pourrait être lu comme un déplacement des objectifs militants antécédents – et donc de la politique, si l'on entend la politique uniquement comme une pratique et un langage que dans les années 1970 et selon les militant.e.s était restreinte à l'imaginaire de la révolution et de la guerre. En ce sens, la recherche de la 'solidarité' symbolise toute une nouvelle forme de se positionner face à la politique et d'octroyer le rôle et la situation des acteur.trice.s militant.e.s. Cependant l'on ne peut pas parler d'une rupture [avec la militance – et l'identité – préalable ; un *quiebre*] : à un second niveau, outre à aider les victimes de la répression, la solidarité avait signifié, essentiellement, la *continuité* de l'action politique directe, avec les limites que la situation nouvelle d'exil avait impliqué. » Parmi les limites du contexte, Franco (2008, 122) a remarqué que notamment depuis 1978 – c'est-à-dire dans le climat de ladite campagne antiargentine – les organisations des exilé.e.s avaient estimé nécessaire de construire une visibilité et un type de dénonciation qui les éloignait de toute association possible avec les figures du terrorisme (du discours du PRN appuyé aussi par les hautes hiérarchies de la communauté internationale). Ainsi, pour garantir la légitimité de la demande de solidarité internationale (et en particulier en France de la part du PS et des ONG) où la réalité politique argentine résultait complexe et confuse (incluant le fait que les militant.e.s politico-militaires avaient confronté – différemment par exemple des chilien.ne.s – le gouvernement démocratique destitué par le PRN et qu'ils et elles s'identifiaient dans le péronisme, à savoir une idéologie inexistante en Europe et la plupart de fois vue et réduite à un populisme de droite, à une démagogie ou à un fascisme), un bon nombre de militant.e.s exilé.e.s avaient décidé de recourir maintes de fois à la stratégie (de simuler l'apoliticité) de la dénonciation *neutre* et humanitaire des DH, estimés quelques années avant comme une forme de droits bourgeois et individuels. L'hypothèse de Franco (2008, 160 ; ma traduction) a été donc que « Probablement, dans la première étape de l'exil, l'accent sur les DH avait fonctionné comme une *stratégie* d'action politique, comme la seule ressource possible pour faire face à l'urgence de la situation. En tout cas, cela avait permis de générer des politiques effectives contre la dictature militaire, malgré les différences internes. Cependant après, dans les années postérieures, encore avec ces différences – ou ses restes – et d'autres désaccords nouveaux générés par la conjoncture, cette stratégie autour aux DH s'était au fur et à mesure transformée en une *identification* authentique partagée qui avait défini les émigré.e.s en tant qu'*exilé.e.s* et leur a permis de se reconnaître comme tel dans une identité commune. » De cette manière-ci, Franco (2008, 299-300 ; ma traduction) a finalement remis en question l'idée que l'image universelle et dépolitisée des victimes du terrorisme d'État s'était imposée à partir de 1983 et qu'elle

avait été stimulée par des politiques étatiques, par la CONADEP et par les nécessités soulevées dans le procès aux Juntas Militaires : « Ce que l'on nomme couramment comme 'dépolitisation' c'est une construction d'accumulation lente, très antérieure à 1983 et diffusée à des acteur.trice.s sociaux.les multiples. [...] Elle doit être entendue comme un changement idéologique progressif au sein duquel les DH s'étaient constitué dans le premier contenu *politique* justement car ils avaient été l'instrument de la lutte contre la dictature militaire. »

Pour mon cas d'étude, j'ai noté qu'une situation similaire à la construction des exilé.e.s comme des acteur.trice.s politiques (et notamment de la politique humanitaire comme une forme de continuer l'engagement militant préalable) s'était produite par rapport aux détenu.e.s disparu.e.s admis.es audit processus de récupération au sein du GT3.3.2 dont les captivités ont été souvent vue par l'opinion publique et analysées par les chercheur.se.s en assumant qu'ils et elles avaient eu une position privilégiée par rapport au reste des détenu.e.s disparu.e.s au sens d'avoir joui de bénéfices ; pour cela ces personnes ont été explicitement et implicitement considérées comme moins victimes de la répression étatique que les *desaparecido.a.s*. Comme j'ai déjà noté, ces (prétendument) bénéfices ont été mis en exergue par opposition à une série de caractéristiques argumentant la destruction, l'annihilation, la dépersonnalisation ou la dissolution de la subjectivité, l'identité, la personnalité et/ou l'humanité par lequel le concept de terrorisme d'État (autour duquel s'étaient au fur et à mesure organisées et légitimées tant les politiques que les DH en Argentine) a entendu les activités et les raisons de la politique répressive des FFASA dans les CCD et donc la figure du *desaparecido*. Plus précisément, ces bénéfices sont apparu narrativement en opposition non uniquement à la forme de détention dudit reste des détenu.e.s. disparu.e.s que dans le *Témoignage de Paris* l'on avait identifié.e.s comme des futur.e.s mort.e.s, mais également en opposition à la captivité vécue pour des longs mois – nommée parfois comme une phase d'adoucissement ou ramollissement d'un plus long processus de *quiebre* (ou rupture d'avec la subjectivité militante) - par les futur.e.s membres du groupe d'élue.s par le GT3.3.2. Quels avaient été les bénéfices de ces détenu.e.s disparu.e.s sélectionné.e.s ? En quoi avait consisté le traitement préférentiel de ce groupe de choisi.e.s ? Comment peut-on comprendre l'affirmation de Milia, Solarz et Martí (in CADHU 1980) que le régime pour ces personnes avait été progressivement moins sévère sans pourtant avoir impliqué les cessations de la cohabitation avec la torture et la mort concrète de leurs propres *compañero.a.s* et surtout la possibilité constante de mourir, entendue comme pire que la mort ?

6.2.1.1. Les visites des détenues disparues chez leurs proches

Il a été commun de noter que dans le contexte dudit processus de récupération, certain.e.s séquestré.e.s avaient commencé à reprendre les contacts avec leur cercle familial avec lequel ils et

elles avaient rompu pour s'engager pleinement dans la militance révolutionnaire⁷³⁴. Cela avait comporté : des suspensions temporelles de l'isolement (et plus en général de l'information du PRN de la non-existence de la détention illégale et occulte que les organismes de DH avaient dénoncée comme la disparition forcée de personnes en revendiquant avant tout des listes de ces disparu.e.s) ainsi que de l'interpellation par un numéro des détenu.e.s disparu.e.s ; l'enlèvement de la masque pour les yeux et la récupération de la vue ; ainsi que (au moins) la possibilité de s'habiller (plus ou moins) dignement et ne plus être forcé.e.s à rester nu.e.s et respirer de l'aire fraîche. Feld (2014a) a expliqué que les ravisseurs de certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s avaient commencé – afin de les insérer dans ledit processus de récupération - à leur permettre de téléphoner à leurs parents et/ou conjoint.e.s avec l'objectif de les *tranquilliser* ; après quelque temps, ces détenu.e.s disparu.e.s avaient été amené.e.s à *visiter* leurs proches. Cela avait été le discours par lequel les marins avaient exposé à (et) les détenu.e.s disparu.e.s dudit processus de récupération leur statut privilégié qui aurait dû être entendu comme débouchant sur un régime de bénéfices de captivité. Sans m'écarter complètement de la logique des privilèges – mise en place par la reconnaissance du GT3.3.2 de certain.e.s capitaux des détenu.e.s disparu.e.s à des moments, voire à et pour des occasions conjoncturelles - qui avait encouru dans la sélection et donc dans le type de captivité des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans la liste des Récupérables et, éventuellement, des détenu.e.s disparu.e.s à blanchir et à Libérer, j'aimerais analyser ce statut privilégié comme un régime, une captivité ou un traitement non pas préférentiel mais *perversement* différent et en particulier comme une situation durable de contrôle *perversement* personnalisé ou apparemment individualisé.

Feld a remarqué que la quantité de ces *visites* ainsi que les lieux (maisons ou *casas-quintas*) et la fréquence de celles-ci avaient été très variables selon les personnes séquestré.e.s ; cependant, toutes ont affirmé que la première *visite* avait été réalisée ensemble à un membre du GT et que dans les suivantes elles avaient été toujours surveillées, de loin ou de près. Ces deux pratiques avaient eu – en suivant Feld - au moins trois objectifs dans le système de répression mis en place dans l'ESMA. Premièrement, ces pratiques permettaient que les proches ne s'engageassent ni dans des dénonciations ni dans des protestations en sachant que les personnes séquestrées étaient cependant encore vivantes et donc en danger de mort (FELD 2014a, 17). Dans ce cadre, le GT3.3.2 avaient également essayé, dans certains cas, de convaincre par téléphone les proches que leurs êtres aimé.e.s n'étaient pas séquestré.e.s, du moment où beaucoup de ces personnes avant leur séquestration avaient vécu en clandestinité. Deuxièmement, avec ces prises de contact l'on avait cherché à faire en sorte que les séquestré.e.s savaient que le GT3.3.2 connaissait leurs proches, leurs domiciles et leurs activités de façon que la menace de mort des proches opérait elle aussi comme un dissuasif pour

⁷³⁴ Voir partie II de cette thèse.

éviter que les détenu.e.s en phase de récupération échappaient ou essayaient quelque autre action de résistance (FELD 2014a, 17). Troisièmement, ladite visite des détenu.e.s disparu.e.s escorté.e.s (plus qu'accompagné.e.s) par le GT3.3.2 avait produit des situations ambiguës, équivoques, époustouflantes (*enloquecedora*) ou plus communément qualifiées comme perverses (FELD 2010, 40) notamment lorsqu'il s'était agi de fêter les anniversaires ou partager des déjeuners dominicaux avec un ravisseur assis à la table comme s'il était un proche (FELD 2019-2020). Lewin (in ROMERO 2007) a noté qu'il était impossible que la personne qui accompagnait à la maison le ou la détenu.e disparu.e.s (depuis des longs mois) pour voir sa famille - qui avait pensé que celui ou celle-ci était mort.e - ne recevait pas de la part de cette famille aucun type de reconnaissance, gratitude y compris des cadeaux. Finalement, l'analyse minutieuse de ce type de sortie du Casino des Officiers a généralement terminé en remarquant que la présence du personnel de l'ESMA avait dans beaucoup de cas progressivement diminué jusqu'à ce que les ravisseurs laissent sortir de l'ESMA la personne séquestrée pour une fin de semaine ou un pair de jours pour visiter sa famille et que ces détenu.e.s devaient rentrer au Casino des Officiers en se faisant trouver par le GT3.3.2 dans un endroit convenu antérieurement. Afin de contrecarrer la demande sociale et notamment militante du pourquoi – si ces détenu.e.s disparu.e.s n'étaient pas été des traîtres.ses – n'avaient pas pris l'occasion pour s'en fuir lors de ces *visites*, les survivant.e.s ont tendance à souligner que pour chaque sortie ils et elles n'avaient pas eu de doutes quant à l'inévitabilité de leur retour à l'ESMA. L'on a donc reconnu que ce type de sortie-rentrée des détenu.e.s disparu.e.s avait eu la finalité de mettre à l'épreuve les séquestré.e.s et observer s'ils et elles étaient en train de se récupérer, sous la menace de représailles tant des proches que des *compañero.a.s* qui étaient dans les CCD.

En lisant le témoignage de Cubas, Feld (2014a, 18) a remarqué que cette stratégie visant à tranquilliser (ou mieux *quebrar*, soumettre et effrayer) tant les militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s que leurs proches avaient inclus également la prise de photographies afin de donner des dites preuves de vie⁷³⁵. Depuis l'ESMA, Whamond avait fait téléphoner en avril 1977 Cubas à son père en lui exigeant de leur consigner une caméra photographique pour prendre en photo le fils. Le détenu disparu avait été amené dans une place de la Capitale Fédérale (au carrefour entre les rues Juan B. Justo et Gavillán) par le GT3.3.2 qui lui avait pris une série de photographies pour que son père pouvait les montrer à l'épouse de Cubas et vérifier qu'il « allait bien ». Cette photo - dessinant un Cubas habillé avec un pullover, des pantalons et sans chaussettes ainsi qu'en pesant 25 kilos moins de sa normalité – montrait des indices subtils de la violence de l'ESMA : la quotidienneté traversée par la faim et le froid ou, plus généralement, l'impossibilité des détenu.e.s disparu.e.s de disposer de leurs propres corps. En suivant

⁷³⁵ En étudiant l'utilisation judiciaire des photographies prises au sein de l'ESMA et notamment dans le méga-procès ESMA II, Feld (2014a, 17) a fait noter que beaucoup de témoin.e.s survivant.e.s avaient amené avec eux et elles des photographies pas publiques d'elles et eux-mêmes prises au sein du CCD pendant leur captivité dont celle de Cubas n'a été qu'un exemple parmi beaucoup.

Feld (2014a, 18), cette photographie comme document (pas socialement reconnu) de la disparition forcée de personnes recouvre une valeur particulière : la notion de disparition ne renvoie plus uniquement à la torture et aux assassinats clandestins mais également à une situation extrême supportée pendant longtemps (des mois et parfois des années) pour les personnes qui avaient été en captivité. En outre, cette expérience de Cubas a montré que les proches (et leurs vies quotidiennes) qui n'étaient pas des séquestré.e.s au sein de l'ESMA avaient pu, dans des nombreux cas, faire partie de la captivité et être inséré.e.s dans le tissu répressif avec ou pas la présence du personnel de l'ESMA (FELD 2019-2020). En d'autres termes, l'expérience de disparition forcée des personnes inséré.e.s dans ledit processus de récupération avait comporté outre à une premier moment de souffrance reconnue comme propre à la disparition forcée en Argentine (nommée comme dissolution de l'identité des détenu.e.s et détaillé dans le chapitre 5 de cette thèse), un second moment où cet ensemble de pratiques s'étaient superposées avec des autres (ayant non uniquement la même mais aussi d'autres finalités) en causant l'effet d'une sorte de suspension des premières qui – malgré qu'elles ont été généralement appelées comme des bénéfiques y compris par les mêmes sujets les ayant vécu.e.s à la première personne et en l'exprimant généralement avec un sentiment de culpabilité envers ledit reste des détenu.e.s disparu.e.s - avaient pourtant continuées à être expérimentées par ces détenu.e.s sous la forme de menace. Lorsqu'il s'était agi de décrire l'expérience de ces privilèges (par rapport aux conditions de détention, voire l'enfermement propre à la figure du disparu.e.s) dans les détails, le mot le plus courant a été « perversion » et il a indiqué un paradoxe : la relation établie entre ces détenu.e.s et leurs ravisseurs n'était pas uniquement consacrée à supprimer leur subjectivité mais aussi, paradoxalement, à former un chemin – une méthode de recherche - pour leur ré-subjectivation (MANZANO 2009, 162) qui a été caractérisé premièrement par une attitude de simulation, voire une méthode de vérification d'une expérimentation en l'occurrence sur elles et eux-mêmes. Afin de dénoncer cette prétendue thérapie (ou expérimentation sur l'être humain.e) comme un lavage de cerveaux, l'on a argumenté à la fois que la méthode utilisée (ou traitement préférentiel) n'avait pas été compatible avec le respect de la vie et de la santé (voire, le respect des DH et des droits sexuels) de ces détenu.e.s disparu.e.s et que ceux et celles-ci – par le fait d'avoir vécu avec la menace constante de leurs propres morts et ceux de leurs proches et *compañero.a.s* - n'avaient pas pu donner leur consensus réel à son actuation. Si dans son roman Lynch (1983) avait cogné le nouvel concept de *laborterapia*, Lewin avait explicitement lié – dans son témoignage du 18 juillet 1985 lors du Procès aux Juntas Militaire - la torture psychologique à la simulation desdit.e.s esclavagé.e.s en remarquant que travailler dans le *Sótano* en réalisant des traductions d'articles de *Le Monde* ou du *New York Times* avait également signifié d'écouter des cris de torture et devoir simuler que ces dernier ne l'affectaient pas – car cela avait été un symptôme de non-récupération – ainsi que feindre sa non-

préoccupation devant l'accomplissement d'opérations de séquestration comme s'il « allait bien » (voir) que ces personnes étaient torturées et assassinées. Cette dernière expérience Aldini (in FELD 2010, 32) l'a décrite comme « L'une des plus grandes scènes d'impuissance majeure et d'angoisse que je rappelle. » La pratique de simulation avait donc (aussi) été d'après Lewin une torture psychologique permanente. Ce groupe de détenu.e.s disparu.e.s sélectionné.e.s avait donc cohabité avec la torture, notamment car le GT3.3.2 avait fait en sorte qu'ils et elles avaient pu voir les torturé.e.s (ainsi que leurs enfants) entrer et sortir des salles de torture et écouter leurs cris malgré la radio à plein volume (FELD 2010, 30-31). Cela remet certainement en discussion également le bénéfice généralement reconnu à la position privilégiée des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération, à savoir leur liberté de mouvement. Même si en raison de la reconnaissance de leurs capitaux ces détenu.e.s disparu.e.s avaient réalisé des travaux dans des lieux – au sein et en dehors du Casino des Officiers - inaccessibles à la plupart de séquestré.e.s immobiles dans la *Capucha* ou *Capuchita*, ils et elles avaient continué à avoir un accès restreint ou prohibé à beaucoup de sites. Autrement dit, même s'il y eut des occasions où ils et elles avaient réussi à imposer le sens de leur propre circulation dans l'espace, cela ne signifie pas qu'ils et elles avaient bénéficié en termes générales du privilège de bouger en toute liberté (FELD 2010, 30). La circulation des séquestré.e.s, - notamment des détenu.e.s disparu.e.s qui avaient travaillé et dormis dans le *Sótano* - avait dépendu des horaires figés par et de la permissivité de leurs ravisseurs ainsi que des objectifs du GT3.3.2 organisés en bonne partie autour du projet politique de Massera. Ainsi, s'il a été courant dans la Littérature l'utilisation de la phrase – pour rendre compte des mouvements de ces détenu.e.s disparu.e.s au sein et en dehors de l'ESMA - qu'ils et elles avaient été « accompagné.e.s » par un gardien dans leurs déplacements d'un endroit à l'autre, il est bien de rappeler que les transferts (ayant impliqué également les sorties et rentrées dans le Casino des Officiers) de ces détenu.e.s disparu.e.s avaient plus précisément impliqué l'escorte de la part des officiers, des sous-officiers et/ou de Verts, parfois ils avaient été effectué avec les yeux de ces détenu.e.s disparu.e.s bandés et ils avaient été vécu – même lorsqu'ils et elles avaient été apparemment seul.e.s – dans une sensation et situation de menace de mort (sienne ou de leurs êtres aimé.e.s) permanente.

6.2.1.2. La différence entre la liberté et les sorties de l'ESMA

Outre à l'impératif de témoigner sa propre expérience de captivité dans la forme d'une dénonciation à l'encontre du terrorisme d'État, Franco (2008, 271) a noté que les exilé.e.s argentin.e.s, afin de dépouiller l'explication de leurs propres survies du suspect de la trahison, avaient ressenti – notamment lorsqu'il s'était agi de détenu.e.s disparu.e.s mis.es en liberté par la décision donc du GT et/ou par le PEN (auquel ils et elles avaient été souvent dans un second moment mis à la disposition) – que rentrer au pays avait dû être une preuve (de non trahison) qu'il fallait exhiber d'urgence. Plus

en général, Franco (2008, 277) a affirmé que les exilé.e.s argentin.e.s en particulier en France qui n'étaient pas rentré.e.s au pays avec le retour à la démocratie s'étaient senti.e.s obligé.e.s à justifier leur choix et cela avait mis en exergue la naturalisation du retour. J'ai rencontré moi aussi cette sensation dans les témoignages de certaines rescapées de l'ESMA – notamment mis.es en liberté en l'exil - couplée entre autres avec une tension entre la pression solidaire de témoigner et l'impératif solidaire de ne pas le faire. Afin d'étudier la mise en liberté des détenu.e.s disparu.e.s ayant eu accès audit processus de récupération ou rééducation comme une partie spécifique de la trajectoire que le GT3.3.2 leur avait imposé, il faut considérer également un autre aspect important du fonctionnement de l'ESMA, à savoir ce que ces personnes-ci – en reprenant le jargon de l'ESMA - ont nommé comme le système de liberté vigilé (FELD et FRANCO 2019, 13). Dans ce cadre, les détenu.e.s disparu.e.s n'étaient qu'apparemment mis.es en liberté car, si ces personnes avaient commencé à vivre dans des nouvelles maisons ou dans celles de leurs proches, elles avaient eu l'obligation de continuer à rester à la disposition du GT3.3.2 et notamment à la réalisation du projet politique de Massera en partageant des moments *pervers* de (supposé) divertissement (dans les *casas-quintas*, restaurants, etc.) et en exécutant même des tâches de presse, de propagande ou de transactions financières et immobilières (à partir des biens volés aux séquestré.e.s et à leurs proches) dans des espaces physiquement loin du CCD. Ainsi, certain.e.s des réapparu.e.s détenu.e.s de l'ESMA avaient continué à subir le contrôle corporel du GT3.3.2 dans (au moins) les ministères du Bien-Être Social et de Relations Étrangères et Culte, dans des bureaux mis sur pied par Massera dans la Capitale Fédérale, dans les journaux *Convicción* et *Cambio para una democracia social* ainsi que dans les agences immobilières du GT3.3.2.

Comme je l'ai déjà remarqué, le bureau de presse de la *Pecera* était en relation avec le Ministère des Relations Étrangères où avaient travaillé des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans le processus de récupération ; un processus qui contenait la promesse des officiers du GT3.3.2 de libérer ces personnes s'ils estimaient qu'elles étaient devenues utiles à la société en général et donc, pour une question idéologique, au projet politique de Massera. Lewin (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 52) a expliqué qu'à l'approche du passage à la retraite du domaine militaire de Massera, les membres du GT3.3.2 avaient commencé à entrevoir la nécessité d'éliminer ledit Staff de l'ESMA. D'après elle, Massera n'était pas intéressé à fournir à un autre Commandant en Chef de la Marine un groupe de conseil et pour cela le GT3.3.2 avait commencé à considérer la mise en liberté de certain.e.s de ces militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s. Lewin a également noté que ce processus de libération de ces détenu.e.s disparu.e.s avait impliqué la conservation d'un noyau réduit d'ancien.ne.s militant.e.s de Montoneros pour qu'ils et elles continuaient à travailler pour Massera. D'après elle, ce noyau avait été formé par la négative

notamment car beaucoup de membres dudit *Staff* avaient des affaires en cours et/ou étaient trop connu.e.s en Argentine pour pouvoir être libéré.e.s et rester dans le pays sans provoquer des scandales surtout dans les circuits militaires. Ainsi, pour ces personnes-ci la libération avait impliqué l'exil forcé à l'étranger grâce à l'autorisation du GT3.3.2 ayant inclus l'octroi d'un passeport et d'un billet de transport. Verbitsky (2005) a détaillé que d'autres personnes avaient été impliquées dans la création de cette possibilité de faire sortir de l'Argentine et de l'ESMA des détenu.e.s disparu.e.s préalablement soumis.es audit processus de récupération. Ce journaliste a par exemple soutenu que ce fut le chapelain de l'Armée de terre ainsi que secrétaire du vicaire Adolfo Servando Tortolo, Emilio Teodoro Grasselli, avec la collaboration du secrétaire privé de l'aumônerie militaire d'Argentine et prêtre de San Antonio de Altos (Venezuela) Alfonso Naldi, à avoir procuré les visas pour entrer et s'installer au Venezuela d'abord à Quiroga et à Cubas et ensuite à Nilda *Munú* Actis Goretta. Ayala (2019, 473) a confirmé cette information en étudiant la sortie de l'ESMA, l'entrée et l'insertion au Venezuela au long de la première moitié de 1979 de Quiroga, Cubas, María del Huerto Milesi et son époux Pisarello, Daleo, Castillo et Actis. Même si Calveiro ([1998] 2006), Longoni (2007), Franco (2008), Lewin et Wornat (2014) avaient déjà démontré qu'une fois à l'étranger, les survivant.e.s de la disparition forcée dans l'ESMA avaient provoqué des suspects et des (auto)marginalisations au sein de la communauté des exilé.e.s, l'étude d'Ayala (2019) a été la seule à ma connaissance entièrement dédiée à analyser les expériences des exils forcés des personnes qui avaient été détenues disparues et insérées dans ledit processus de récupération de l'ESMA. Selon Ayala, les deux premier.e.s libéré.e.s - Cubas et Quiroga, le 19 janvier 1979 - avaient été aidé.e.s par Naldi à trouver un logement (dans sa paroisse) et un travail dans une usine de robinets ; ensuite, étaient arrivé.e.s Daleo et Castillo et puis Milesi et Pisarello. Après avoir solutionné les questions du logement et de la nourriture, deux avaient été les priorités de ces couples, selon le chercheur qui a remarqué de plus qu'elles avaient été traitées par les ancien.ne.s militant.e.s de Montoneros de manière différente. Si Cubas et Quiroga ainsi que Milesi et Pisarello avaient privilégié leur reconstruction personnelle et familiale après l'expérience limite du CCD qui avait finalement débouché dans les années 1980 sur l'élaboration de témoignages systématisant les informations sur le fonctionnement de l'ESMA, sur les militaires responsables et les personnes détenues disparues dans ce CCD diffusées dans le cadre d'abord de forum internationaux et ensuite dans les procès judiciaires ainsi que sur la collaboration active à l'organisation du congrès fondateur de la Fédération Latino-Américaine des Associations de Proches de Détenu.e.s Disparu.e.s d'Amérique Latine (réalisée justement à San Antonio de los Altos en novembre 1981), la primauté pour Daleo et Castillo avait été la réintégration organique dans Montoneros avec des critiques et des propositions pour la lutte. Ayala (2019, 480) a précisé que le choix de Quiroga et Cubas de prioriser la reconstruction personnelle n'avait pas signifié

l'incommunication avec Montoneros ; en effet, dès que le couple était arrivé à Caracas avait cherché à se mettre en contact avec Carlos Chiavassa, un représentant de Montoneros au Venezuela ainsi qu'activiste dans un comité d'exilé.e.s. Le couple avait passé deux jours à réaliser avec Chiavassa un rapport de la situation de l'ESMA en lui présentant même des preuves à *élever* à l'Organisation qu'il les avait cependant reçues avec méfiance. Selon Ayala (2019, 481), Montoneros n'avaient pas uniquement reçu les informations de ces réapparu.e.s de l'ESMA avec méfiance et incrédulité, mais elle les avaient également sous-estimées. En l'occurrence, le chercheur a noté que le groupe de survivant.e.s de l'ESMA avaient eu une réunion au début de mai 1979 avec un officier représentant de Montoneros, le responsable de la Colonne Sud Elbio *Gringo* Alberione. Ces survivant.e.s de l'ESMA l'avait informé sur l'apparat répressif du GT3.3.2, sur la vulnérabilité de certaines structures de Montoneros et sur la possibilité d'infiltrations. Autrement dit, ils et elles lui avaient fourni des données de personnes qui étaient déjà séquestrées par les marins et qu'elles étaient infiltrées ou en train de travailler dans la Capitale Fédérale : le GT3.3.2 séquestrait par conséquent les personnes qui s'approchaient à ces appâts. Alberione avait répondu que par le fait d'avoir été dans les mains de l'ennemi, ce groupe de militant.e.s avait été influencé par sa vision de la réalité et donc il n'était pas considéré à même de réorienter la ligne politique de Montoneros, à savoir les Contre-offensives stratégiques de 1979 et 1980. Comme je l'ai détaillé dans le chapitre 4, ce groupe de survivant.e.s de l'ESMA n'avait pas été le seul soupçonné et/ou non écouté par le sommet de Montoneros qui, le 5 octobre 1979, avait quand même envoyé un *compañero* avec des billets d'avion au Venezuela pour amener Daleo et Castillo en Espagne. Finalement, j'aimerais rendre compte de l'expérience d'Actis, entrée à Caracas en juillet 1979, car elle avait été un peu différente par rapport aux autres réapparu.e.s au Venezuela : si, après deux jours de son arrivée, elle avait pu informer un couple de voisin.e.s proches à Montoneros (des exilé.e.s argentin.e.s) sur ce qui était en train de se passer dans l'ESMA, 18 jours après elle avait déjà trouvé un travail comme administratrice dans le Centre d'Études du Développement de l'Université Centrale du Venezuela grâce à une amie de l'Université de La Plata exilée à Caracas. Actis a rappelé la méfiance et l'incrédulité de ses interlocuteur.trice.s – qui s'était traduite dans l'accusation d'être une collaboratrice ainsi qu'une agente de la Marine infiltrée parmi les exilé.e.s – en raison de son choix de ne pas témoigner publiquement son expérience dans l'ESMA. Comme l'a mentionné également Calveiro ([1998] 2006, 77), la plupart des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération et libéré.e.s entre la fin de 1978 et le début de 1979 avaient décidé de maintenir le silence autour de leur expérience jusqu'à la libération du ou de la dernière détenue disparue. Autrement dit, la parole de ces détenu.e.s avait été (auto)contrainte par les possibles ainsi que probables repréailles du GT3.3.2 à l'encontre non uniquement de leurs vies mais aussi de leurs proches et des détenu.e.s disparu.e.s encore dans l'ESMA. Ce n'était qu'après le

Témoignage de Paris d'octobre 1979 qu'Actis avait commencé à être invitée à des réunions sociales d'exilé.e.s et, vers la fin de 1981, elle s'était engagée dans le groupe Commission Pro DH en Argentine en devenant jusqu'à 1983 sa secrétaire et archiviste.

Lewin a rappelé qu'elle aussi avait demandé l'autorisation au GT3.3.2 pour pouvoir s'exiler, mais sa requête avait été niée. Sortir de l'Argentine, selon cette ancienne détenue disparue, était la seule possibilité et donc manière de faire en sorte que la Marine aurait pu perdre le contrôle sur les détenu.e.s mis.es en liberté. D'après elle, tou.te.s les détenu.e.s disparu.e.s libéré.e.s par le GT.3.3.2 qui avaient dû rester à vivre en Argentine avaient été placé.e.s par ces officiers à travailler sous le contrôle directe ou indirect de la Marine. Ces réapparu.e.s disparu.e.s avaient été plus spécifiquement soumis.es à un système de contrôle téléphonique de la part du GT3.3.2 ; il connaissait leurs adresses et (potentiellement) tous leur mouvements ; pour cela, d'après Lewin, la fuite – même dans le cas très difficile où l'on aurait pu trouver les moyens économiques (vu que les biens des détenu.e.s disparu.e.s avaient été presque entièrement volés par le GT3.3.2 lui-même et qu'en raison de leur séquestration prolongée, ces personnes avaient perdu leurs – éventuels - salaires ou postes de travail) - était pour ces personnes très difficile à concevoir. Afin de rendre compte de sa conception de la libération (ou mise en liberté des détenu.e.s disparu.e.s dudit Staff de l'ESMA) comme une situation d'attention extrême, Lewin (dans son témoignage du 18 juillet 1985 pendant le Procès aux Juntas Militaires) a rappelé qu'Acosta lui avait donné des rendez-vous en lui parlant depuis l'interphone et qu'un jour, le lieutenant Astiz avait sonné à sa porte en provoquant le sursaut de son corps. Avant de voyager pour l'Afrique du Sud, Astiz avait voulu inviter à dîner Lewin – avec lequel elle avait eu des discussions circonstanciées dans la *Pecera* - pour lui dire au revoir. Pour cela, il l'avait faite monter dans sa voiture et il l'avait escortée d'abord à dîner avec lui sur la Costanera (sur les côtes du Fleuve de la Plata) et ensuite à prendre un café dans un bar du quartier Belgrano de la Capitale Fédérale où il lui avait laissé ses adresses – tant en Afrique du Sud qu'à Mar del Plata – au cas où elle aurait nécessité quelque chose de lui. En octobre 1979, des militaires avaient communiqué à Lewin (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 53) qu'elle aurait pu quitter l'Argentine et un policier l'avait même escortée au Département Central pour obtenir son passeport devant lui parvenir après quelques jours. Cependant, cela n'avait pas été le cas et son passeport – comme ceux d'autres détenu.e.s libéré.e.s du Casino des Officiers et resté.e.s en Argentine – était resté dans les mains des autorités jusqu'à la fin de 1980. Selon Lewin, ce retard dans la consigne des passeports avait eu lieu en raison de la conférence de presse⁷³⁶ donnée par la militante de Montoneros séquestrée le 30 avril 1977 et détenue disparue sous ladite protection du colonel Roberto Roulades

⁷³⁶ Du moment où Lewin ne l'a pas précisé, l'on méconnaît si elle avait fait référence au témoignage d'Orazi devant les Nations Unies de Genève ou à son témoignage dans le cadre de la conférence organisée par la CADHU en juin 1979 à Madrid.

(connu comme *RR*) dans le CCD « Le Club Athlétique » (où ses ravisseurs avaient torturé sa fille de cinq ans en sa présence) et puis, en mai 1977, dans l'ESMA et récemment libérée (ou forcée à l'exil à Madrid, en Espagne) le 20 décembre 1978, Nilda Haydée *la Negra* Orazi González. Orazi avait témoigné (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 136-137) d'avoir été insérée dans ledit processus de récupération ou réinsertion sociale du GT3.3.2, d'après elle, en raison de sa profession de professeure universitaire de Sociologie. En particulier, elle a rappelé que des membres du GT3.3.2 avaient parlé avec elle (dans une forme plus douce qu'un interrogatoire commun) de thématiques socio-politiques et qu'ils essayaient de la convaincre que ses convictions étaient fausses : ils lui avaient dit qu'elle devait se récupérer pour pouvoir être utile à la société et qu'ils lui auraient donné tous les éléments pour réaliser une étude de la réalité sociale du pays. J'aimerais en outre remarquer qu'après quelques mois de la dissidence d'entre 200 et 250 membres (majoritairement) de la Colonne Nord de Montoneros de février 1979, Orazi avait publié ensemble à son mari Juan Carlos *Chaco* ou *le Fou César* Scarpati⁷³⁷, le 15 octobre 1979, un document intitulé *Réflexions critiques et autocritiques autour de la lutte armée en Argentine et de la stratégie de Montoneros pour l'étape actuelle* où il y avait écrit que le phénomène spectaculaire des chutes de Montoneros était dû au degré élevé de collaboration de la propre force avec l'ennemi. La collaboration – traitée dans ce document comme un synonyme à la fois d'octroi d'informations (concernant non uniquement des données mais également la manière de penser pour que l'ennemi avait pu élaborer la doctrine de Montoneros et façonner des politiques et des méthodologies ayant accéléré l'annihilation de l'Organisation) et du manque de résistance du 95% des militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s - était expliquée non pas comme une trahison en termes individuels mais comme le résultat d'une absence de confiance politique (en particulier) dans Montoneros et (en général) dans le succès de la lutte armée.

Jusqu'au début d'avril 1981 (date de son départ pour les États-Unis) Lewin avait continué à travailler pour Massera, voire à nettoyer son image à l'extérieur – tant à travers la production de propagande qui niait ce qui s'était passé dans les CCD qu'en évadant la diffusion d'information sur ces faits – ainsi qu'à générer des stratégies et des lectures politiques du contexte national et international qui lui auraient pu servir à promouvoir sa cause et à se construire comme une option politique valable pour la sortie démocratique. Plus précisément, Lewin avait témoigné le 18 juillet 1985 (dans le Procès aux

⁷³⁷ Militant d'abord de la RP, puis des FAP et ensuite officier supérieur de Montoneros, Scarpati (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 110-111) avait été séquestré par le 1^{er} Corps de l'Armée de terre le 28 avril 1977 lorsqu'il travaillait dans le Domaine Fédéral de Presse de Montoneros. Blessé par neuf tirs et en coma, il avait été amené d'abord dans un CCD appelé « La petite maison » et ensuite dans le CCD « Camp de Mai » où l'avaient interrogé et torturé tant par un membre de la SIE que par un de la SIN sur des critères politiques généraux et sur des méthodes organisationnelles. Le 27 septembre 1977, Scarpati avait réussi à s'en fuir – lors d'une sortie en voiture avec ses ravisseurs finalisée à reconnaître une maison opérationnelle de Montoneros à La Plata où ces derniers croyaient qu'il était en train de fonctionner une station de la Radio Libération - du CCD et, en passant par le Brésil, il avait rejoint Madrid où il avait fondé le Groupement Eva Perón. Comme son épouse Orazi, il avait donné son témoignage le 12 juin 1979 devant la CADHU.

Juntas Militaires in AGUIRRE 2016a outre que devant la CONADEP) d'avoir été obligée à envoyer des articles à un bureau situé dans la rue Cerrito de la Capitale Fédérale le matin tôt depuis un autre bureau situé au numéro 3596 de la rue Zapiola où elle avait commencé à faire la navette entre ce lieu de travail et son appartement loué aux frais de ses parents depuis le 10 janvier 1979, date où elle avait quitté l'ESMA. Ce bureau était à proprement parler une maison dont les propriétaires étaient les parents de Rádice. Selon Lewin (in ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI 1999, 53), le bureau de Zapiola était une réédition – même si plus réduite - de la *Pecera*. Ici, les officiers collaborateurs de Massera avaient transféré les matériaux, les archives et des détenu.e.s disparu.e.s qui avaient travaillé dans la *Pecera*. Lewin a ajouté que ce lieu était fréquenté par Barletta, à savoir le cousin de Rádice et l'un des administrateurs des entreprises et des propriétés volés aux séquestré.e.s de Massera. Le caractère obligatoire de ce travail Lewin l'a expliqué en affirmant qu'elle ne pouvait pas en chercher un autre. Après peu de temps, autour de mai 1979, Lewin avait été déplacée à travailler dans le bureau de Presse de Massera - où résidaient l'avocat Eduardo Enrique Massera et le comptable Rádice - situé dans l'appartement n°4 du 1120 (ou 1126), rue Cerrito ; à savoir à côté des bureaux centraux luxueux (nommés également comme le bunker de Massera) établis au dixième étage du numéro 1135 (ou 1146) de la rue Cerrito. L'Association des Mères de la Place de Mai (1999, 24) a estimé que les cinq fil.le.s de Massera (Susana, Eduardo Enrique, Alicia, Carlos et Emilio Esteban Massera), relativement absent.e.s pendant sa carrière dans le PRN, avaient commencé à travailler activement au projet politique et dans les entreprises de leur père. En particulier, Eduardo Enrique Massera était devenu à la fin de 1978 le secrétaire privé de son père, ensemble à Rádice. Pour revenir à l'appartement, Lewin était censée réaliser ici des communiqués et les diffuser à plusieurs agences de presse et notamment à la délégation nord-américaine composée par le cubain Manuel de Dios Unanue, le portoricain Luis Alonso et le membre de l'Église de l'Unification Yang. Selon le témoignage de cette ancienne détenue disparue, tout ce qu'elle faisait dans ce bureau visait la répercussion des discours de Massera dans les médias de communication ; en outre, elle a dit que ses chefs étaient intéressés à la traduction des articles du *Los Angeles Times*, du *New York Times* et d'autres journaux pour savoir ce que l'on disait à l'étranger sur la Junte Militaire. Dans ce bureau, Lewin avait vu passer les contacts de Massera dans les domaines politique et syndical péronistes comme Ibañez et Unamuno ainsi qu'elle avait connu Víctor Eduardo Lapegna et Luis María Castellano qui d'après elle savaient à la fois que Rádice était un tortionnaire et qu'elle était une détenue disparue de 20 ans (BERTOIA 2019). Ces deux journalistes, ensemble au chroniqueur télévisuel de *Canal 11* et *Canal 13* Guillermo Aronin, au directeur de *Canal 13* Héctor Aguilero et à – depuis Madrid – Héctor Sayago avaient composé selon Lewin l'équipe d'une structure journalistique qui n'était liée ni à *Convicción* – où avait travaillé son futur mari, le détenu.e.s en

liberté vigilée García – ni à la Marine en général, mais uniquement à Massera. Promouvant entre 1981 et 1982 l'ambition de convertir Massera en une pièce incontournable pour réaliser la grandeur de l'Argentine, *Cambio para una democracia social* avait été un journal bimensuel dirigé par Vezza, écrit (entre autres) par Lapegna et Castellanos et publié de 1981 jusqu'à 1982 lorsque le général Viola avait dicté sa fermeture. Selon Lewin (in AGUIRRE 2016a), pendant 1979 Lapegna et Castellano avaient dessiné le plan de presse et publicité de Massera pour le transformer en un leader politique, ils avaient rédigé des brochures et ils lui avaient organisé des rencontres avec des journalistes étranger.e.s. Lapegna lui-même a déclaré (in AGUIRRE 2016a) d'avoir écrit beaucoup de discours que Massera avait prononcé pendant sa campagne politique et qu'il s'était occupé d'établir pour ce futur candidat à la présidence un système de relations avec le péronisme à travers ses contacts personnels journalistiques et de militance. D'après Lewin, ces deux journalistes avaient également approché Massera à Adolfo Silenzi de Stagni, qu'elle a défini (in AGUIRRE 2016a) comme un défenseur des intérêts nationaux dans le domaine du pétrole qui avait contribué à différencier la politique économique promue par Massera de celle de Martínez de Hoz. Autrement dit, *Cambio para una democracia social* avait été dans la stratégie politique de Massera un instrument pour pouvoir se mettre en relation avec des politicien.ne.s, des syndicalistes, des entrepreneur.se.s et des intellectuel.le.s et étendre ainsi sa base d'adhésions. Lu et présenté par la Littérature et la presse toujours comme un projet bizarre (et rarement comme un projet politique ayant pu susciter des adhésions à différents degrés), il faut rappeler qu'en 1981 Massera s'était senti assez légitimé et surtout optimiste par rapport à ses chances futures de réussite pour s'imaginer qu'il aurait pu être le leader tant d'un mouvement que d'un parti, les deux contenant le terme de Démocratie Sociale.

Mort en 2018 pendant son travail contre le projet de légalisation de l'avortement en Argentine ensemble au prêtre *villero* José María Pepe Di Paola (AGUIRRE 2019b), Lapegna – un ancien militant de la FJC, puis leader du Front de Groupements Universitaires de la Gauche (un courant du PCR) et symbole de la résistance contre les dictatures de Levingston et Lanusse⁷³⁸ converti au cours des années 1970 au catholicisme et pour cela entré à militer dans GH - s'était approché à Massera en 1978 non pas à titre personnel mais dans le cadre d'un accord entre Massera et les ancien.ne.s membres de l'OUTG⁷³⁹ et il avait commencé à travailler avec lui (avec l'autorisation de GH) depuis la fin de 1979. Lapegna lui-même a raconté (in AGUIRRE 2016a) d'avoir connu Massera lorsqu'il l'avait interviewé par l'AFP en raison du voyage de l'amiral en Roumanie à la fin de juin 1978.

⁷³⁸ Lapegna avait été détenu dans la prison de Villa Devoto entre 1970 et 1972 car la Police Fédérale l'avait considéré erronément comme lié à l'ERP. Lorsqu'il avait décidé de rechasser l'option de quitter l'Argentine qu'il avait eu en tant que détenu à la disposition du PEN, dans les mobilisations militantes l'on avait commencé à chanter « Lapegna, ton exemple nous enseigne ». Ce fut cependant dans cette prison que Lapegna était entré en crise avec le marxisme-léninisme et, grâce à la relation avec Álvarez et d'autres péronistes, il avait décidé de s'assumer comme un péroniste orthodoxe (AGUIRRE 2016a).

⁷³⁹ Voir chapitre 5 de cette thèse.

Lapegna avait été surpris positivement par Massera car : il était très critique de la politique de Videla et de Martínez de Hoz ; il avait soulevé la nécessité de reconstruire la relation entre le péronisme et les FFAA comme une condition nécessaire pour la survie de l'Argentine ; et car l'amiral avait sur son bureau une copie en anglais de *La révolution technétronique* de Brzezinski qu'il n'avait pas uniquement lu mais également compris. Lapegna avait estimé que cela était remarquable dans le cadre général de la connaissance et du regard des militaires du PRN : cela avait fait de Massera un militaire non uniquement intelligent mais également innovateur et moderne, voire promoteur d'une idéologie – le massérisme - franchissant le marxisme en accord avec l'idée de Brzezinski (in FLORENNE 1971) que « Le trouble et la distorsion [du pays] proviennent de l'écart croissant entre les réalités, tendues vers l'avenir, de l'ère *technétronique* et les vieilles structures, les formes démodées, les *croyances institutionnalisées*, qui demeurent la base des sociétés. Le marxisme n'y fait pas exception, et encore moins l'organisation communiste. » Finalement, également Aldini a témoigné que Lapegna était l'un parmi les journalistes qui participaient aux réunions et qui étaient appelé par une autre agence de presse de Massera qu'elle a dit être localisée sur la rue Libertad de la Capitale Fédérale. Aldini a raconté qu'elle avait été obligée à travailler quotidiennement, depuis mai ou juin 1979 jusqu'à la fin de cette année-ci, dans cet appartement où il y avait un téléphone, un télétype et l'on recevait des câbles. Quant Castellano – né en 1943 à Rosario (Province de Santa Fe) dans une famille d'intellectuel.le.s renommé.e.s dans le domaine de la Littérature Hispanique -, il avait entamé sa carrière journalistique à 19 ans dans *La Capital* et avec la direction (ensemble aux poètes Alberto Vila Ortiz et Juan Manuel Inchauspe) de la revue *Alto aire* (AGUIRRE 2016b) ainsi qu'avec sa militance dans le MALENA jusqu'à sa dissolution en 1970 lorsqu'il s'était approché à l'ERP. Castellano avait tissé beaucoup de contacts dans le domaine de la Littérature ; il avait également collaboré dans *El Ornitorinco* (dirigé par Abelardo Castillo) et en 1972 s'était transféré dans la Capitale Fédérale pour travailler d'abord dans la Radio *El Mundo* (dirigée par Moisés Guterman) puis dans l'agence *Unidad Press International* et finalement pour Télam. En décembre 1973, Castellano avait été convoqué par la rédaction du journal de Montoneros *Noticias* et il avait travaillé ici jusqu'à ce qu'il eût été viré pour avoir réclamé le paiement des heures supplémentaires. Militant dans le syndicat de la Presse, Castellano s'était approché à la JP-Loyauté vers la moitié de 1974. Finalement, après le coup d'État de 1976, il avait été viré également de Télam pour avoir été considéré comme un élément pro favorable à ladite subversion. Si en 1977, à travers le futur porte-parole de Menem Humberto Toledo, Lapegna avait réussi à entrer dans l'AFP comme correspondant, Castellano avait réussi à se réincorporer dans *Unidad Press International* grâce à Lapegna avec lequel il fréquentait le Florida Garden avec les journalistes Jorge Asís et Juan Bautista Yofre ainsi que l'avocat Eduardo Massera. Osvaldo Aguirre (2015) a dit de ce journaliste mort le 3 février 2005 qu'il avait écrit des

poésies, publié des articles d'enquête sur la répression pendant la dernière dictature, gagné en 1992 le prix prestigieux d'essai journalistique avec une réfutation des thèses de Francis Fukuyama autour de la fin de l'Histoire et qu'il avait aussi travaillé comme un conseiller et un lien avec des médias de presse et des dirigeant.e.s politiques pour Massera. Avant de participer à *Cambio para una democracia social*, ce journaliste avait travaillé dans le bureau de presse du Ministère du Bien-Être Social ; et avant d'obtenir ce travail, Castellanos avait conversé avec Massera dans les vestes d'assistant de l'*United Press International* à la conférence de presse racontant les faits de la nuit de l'11 décembre 1978 quand un tireur avait ouvert le feu contre le bureau de presse de l'amiral situé au numéro 1146 de la rue Cerrito (AGUIRRE 2019b). En 1982, Castellano avait continué à travailler comme journaliste pour la Marine et pour la revue *La Semana* (dirigée par Samuel Gelblung et devenue, après la guerre des Malouines, un médias critique de la dictature) où en 1984 il avait publié une interview faite à l'ancien militant de Montoneros Dri intitulée « Je me suis enfui de l'ESMA » outre qu'à une enquête sur le fonctionnement du SIE, la confession de l'ancien caporal Raúl Vilariño du 5 janvier 1984 (titrée « J'ai séquestré, tué et j'ai vu torture dans l'ESMA ») et deux dossiers sur « López Rega, Aníbal Gordon et l'histoire nègre de la Triple A » et notamment sur « Les Montoneros détenu.e.s dans l'ESMA travaillaient de cette manière-ci pour Massera ». Ce dernier dossier avait été d'après Aguirre l'un des premières publications à avoir installé le mythe du pacte entre Montoneros et la Marine à partir d'une interprétation particulière du *Témoignage de Paris* qui avaient dénoncé Aguilero et Sayago comme des visiteurs habitués de l'ESMA et des propagandistes de la dictature (AGUIRRE 2019b). Ici, selon Aguirre (2015), le travail forcé des détenu.e.s disparu.e.s avait été présenté comme une partie d'une négociation avec leurs ravisseurs ainsi qu'une expérimentation inventée par Acosta mais finalement frustrée par une stratégie mise en place par les militant.e.s dit.e.s à égalité avec les marins et ayant ainsi formé un cabinet dans l'ombre. Finalement, Castellano et Lapegna étaient devenus les éditeurs de l'hebdomadaire *El Informador Público* dirigé pendant les années 1980 par Jesús Iglesias Rouco et lié aux services de renseignement jusqu'à ce que Castellano était passé – à cause d'un litige – à écrire d'abord dans l'hebdomadaire *Usted* (qui appuyait la candidature de Menem dans le conflit interne au péronisme contre Cafiero) et puis dans *El Otro* (pour Menem et contre Eduardo Angeloz), alors que Lapegna était devenu un fonctionnaire de Menem ayant travaillé dans le Ministère d'abord de l'Intérieur et ensuite de la Santé.

6.2.2. Lavage de cerveaux, repentance ou changement idéologique

Les détenu.e.s disparu.e.s ayant survécu à l'ESMA ont témoigné que les officiers du GT3.3.2 parlaient d'un processus de récupération et ils jugeaient tout le temps, en fonction des comportements des séquestré.e.s, s'ils et elles étaient ou pas récupérables et/ou, dans le cas les détenu.e.s formaient partie de ce processus devant terminer avec leur mise en liberté, récupéré.e.s. Feld et Franco (2019,

6) ont remarqué que le moment et les raisons de cette inclusion étaient incertains pour les personnes séquestrées y compris le contenu de cette récupération supposée : à aucun moment les détenu.e.s disparu.e.s avaient pu savoir si réellement l'on s'attendait qu'ils et elles se récupéraient ou en quoi consistait cette réhabilitation ou rééducation prétendue. Le statut de récupérable n'avait pas été vécu par les détenu.e.s disparu.e.s – qui ont pu et voulu le raconter⁷⁴⁰ - comme une garantie de vie mais une promesse de prolongation jour par jour d'une survie infernale. Ce statut a été en même temps souvent décrit comme ayant comporté une certaine amélioration des conditions de détention (en particulier, plus que de captivité en général) généralement décrite en termes de nourriture et de liberté de mouvement car à ces détenu.e.s disparu.e.s le GT3.3.2 n'avaient pas uniquement octroyé un masque au lieu de la capuche, une cabine ou lieu d'une cellule ou plus d'opportunités de se soucier de leur hygiène personnelle mais également de travailler dans la *Pecera*, le *Sótano*, le *Dorado* et/ou en dehors de l'ESMA. Selon l'ancienne détenue disparue rescapée de l'ESMA et membre de l'AEDD Bello (in GROUPE DE BOEDO FILMS 2011) le (défini comme) travail forcé avait permis à certain.e.s détenu.e.s disparu.e.s de récupérer une subjectivité cassée (*quebrada*) pendant la torture et l'immobilisme dans la *Capucha* ou *Capuchita* en leur ayant octroyé notamment le privilège de se construire un personnage *ad hoc* à jouer dans la quotidienneté du CCD. En l'occurrence, dans sa narration, elle a rendu compte de la construction d'un.e nouvel.le.s personnage ou acteur.trice politique de l'ESMA qui avait utilisé cette situation privilégiée - quoique pas véritablement choisie - pour continuer (tout en le transformant) son engagement politique solidaire avec ses *compañero.a.s* et le peuple argentin et même se racheter moralement dans le cas où, soumis.e préalablement à la torture, le.a détenu.e disparu.e avaient délivré des informations qui auraient pu contribuer à la souffrance d'autres *compañero.a.s*. Comme je l'ai rappelé dans le chapitre 5, Bello avait utilisé lesdites visites à sa mère (depuis l'ESMA et notamment le *Sótano* où elle avait travaillé) pour faire sortir les dossiers des potentielles nouvelles cibles du GT3.3.2. Cette figure du détenu.e disparu.e qui avait mis en danger sa survie individuelle pour faire circuler en dehors de l'ESMA des informations sur les violations de DH – concernant notamment les destins des autres *compañero.a.s* - a été à mon avis celle qui a réussi à unir les ancien.ne.s militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s rescapé.e.s de l'ESMA dans l'AEDD, c'est-à-dire dans l'association de témoin.e.s (et non pas de victimes) née en 1984 dans la Capitale Fédérale et dont le but (non lucratif) avait été de travailler avec les associations de défense de DH déjà existantes⁷⁴¹. Un cas ou trajectoire exemplaire a été celle de Basterra qui, comme j'ai montré dans le chapitre 5, avait produit pendant sa captivité – où il avait été obligé à falsifier des documents pour le GT3.3.2 et des personnes liées à la Marine - un registre photographique qu'il avait

⁷⁴⁰ Beaucoup de détenu.e.s disparu.e.s insér.e.s dans ce processus de récupération avaient été assassiné.e.s et sont à ce jour disparu.e.s.

⁷⁴¹ Voir chapitre 1 de cette thèse.

réussi à amener en dehors de l'ESMA pendant lesdites visites et qui s'était finalement transformé en une preuve documentaire précieuse pendant le Procès aux Juntas en octroyant à Bastera le statut d'un témoin spécial (FELD 2014a). Comme le cas des fuites de l'ESMA suivies par (le sentiment de) l'obligation de témoigner publiquement, la soustraction de documents ayant pu prouver la logique répressive de l'ESMA – et notamment le terrorisme d'État - ont été interprétées par Feld comme des moments exceptionnels où les détenu.e.s disparu.e.s avaient réussi à imposer l'orientation – le sens – de la circulation de l'information et des biens au sein du circuit large de l'ESMA. Outre à intervenir ponctuellement sur le sens de la circulation de l'information et des biens, le.a témoin.e de l'ESMA – pour s'auto-légitimer comme acteur.trice politique et s'éloigner de l'accuse d'avoir été influé.e, voire soumis.e à un lavage de cerveau de la part du GT3.3.2 – avait également rendu compte de sa possibilité – quoique limitée – d'influer sur la sélection des détenu.e.s disparu.e.s qui auraient pu avoir accès audit processus de récupération et, postérieurement, audit travail forcé comme un acte de sauver potentiellement des vies⁷⁴². Cette narration s'est imposée au fur et à mesure comme une compréhension alternative à l'image des militant.e.s de Montoneros – et notamment des femmes - détenu.e.s disparu.e.s repent.i.e.s de leur militance et qui avaient été notamment montrées par le GT3.3.2 aux nouveaux.Iles séquestré.e.s pour les convaincre à collaborer. Dans la section du chapitre 1 de cette thèse que j'ai titré « Les témoignages des Ana » j'ai voulu remarquer la coexistence de ces deux figures dans la Mémoire. D'un côté, Lewin et Wornat (2014), en narrant l'expérience de captivité dans l'ESMA entamée le 16 août 1977 de Soffiantini, ont fait du détenu disparu qui avait réalisé des falsifications de documents dans le *Sótano* la personne qui avait réussi à convaincre leurs ravisseurs de la nécessiter comme son assistante de travail pour l'aider ; présenté comme resté dans le CCD fidèle aux valeurs solidaires de son engagement politique préalable, Coquet avait sauvé la vie de Soffiantini avec laquelle il avait formé – malgré les dangers que cela avait comporté – un couple érigé en l'amour véritable de l'ESMA. De l'autre côté, Testa (in TELLA 1994) a affirmé d'avoir découvert, après quelques jours de sa séquestration, que pas tou.te.s les détenu.e.s disparu.e.s étaient dans la même situation ; en particulier elle a parlé de deux femmes détenues qui allaient la visiter : Sarmiento - qui lui avait dit que dans cette petite école elle avait appris à être une femme – et Carazo qui avait des relations sexuelles avec Pernías afin de négocier sa survie. Dans le cadre d'une déception ou défaite de l'amour fondé dans la militance de Montoneros, Testa a – comme Soffiantini – rendu compte d'être entrée dans un état de simulation qui avait duré tout le temps de sa captivité ; plus en particulier, elle a dit (in ROMERO 2007 ; ma traduction) d'avoir simulé d'être ce que les ravisseurs voulaient qu'elle fût grâce à un contexte où ses propres capitaux - acquis au cours de son expérience militante - avaient pu servir à sa survie : « [Roberto Cavallo] avait 27 ans, il n'avait pas

⁷⁴² Voir par exemple Fukman (in GROUPE DE BOEDO FILMS 2011).

de famille, il avait fait l'école militaire. Combien de femmes avait-il connu ? Prostituées achetées, certes, mais pas de femme, gens qui pensent, femmes qui ont des choses dans la tête et qui peuvent s'asseoir à discuter. [...] Je ne peux pas dire qu'il était tombé amoureux de moi. [...] Moi, j'étais une personne attirante, une jolie fille [25 ans] et une femme intelligente. [...] J'étais très sympathique et amusante. Lorsque je dis que 'j'ai négocié la sourire' je veux dire ça. [...] Il y a une limite qui est la porte de l'ESMA. Qui est-tu après la sortie de ce lieu ? Quelle est ton attitude face à la société ? Vas-tu le dénoncer ou pas ? »

Les témoignages (entre autres) de Bello et de Testa me permettent de prendre une certaine distance de la manière dont la Littérature a principalement étudié l'existence de la violence sexuelle dans les CCD. Dans cette perspective de genre, le contenu du lavage de cerveau des militantes détenues disparues, voire de la ré-subjectivation à la fois répressive et oppressive a été lue par le prisme de ladite guerre culturelle des FFASA dont les origines idéologiques Manzano (2015, 2) les a en particulier rencontrées dans un (nommé comme) bloc civil conservateur. L'historienne a expliqué qu'entre 1950 et 1965, les groupes d'extrême-droite, les organisations catholiques et les intellectuel.le.s conservateur.trice.s s'étaient montré.e.s réfractaires aux tendances non uniquement égalitaires comme le communisme mais également libérales, estimées ébranler l'ordre socio-économique fondé sur le principe d'autorité, la propriété privée et le statut de Nation. Face à l'impulsion du familisme séculaire péroniste qui avait amélioré les conditions de vie familiale extra-matrimoniales par la promotion de la légitimation des unions consensuelles, la légalisation de l'adoption, le divorce et la réparation sociale des enfants illégitimes (conçus comme la détresse de l'ordre familial qui devaient être indemnisés par le nouvel ordre politique dans le processus général de dignification des travailleurs) en fonction du modèle domestique (ou de la valorisation de la liaison matrimoniale), ce bloc avait estimé que le meilleur antidote contre les promoteurs de l'individualisme et de l'hédonisme était la protection de la famille (désormais interprétée comme) en crise, la famille étant conçue comme son domaine de responsabilité. Cette croisade pour récupérer les valeurs morales perdues que l'Action Catholique Argentine appelait ré-christianisation de la société (de la famille, de la paroisse, du lieu du travail, de la classe sociale, de la profession et de la vie civique) était une tentative de regagner du pouvoir dans un pays qui, à partir des années 1940, était en train de se désaffilier des institutions de l'Église catholique – en particulier du modèle de la charité - pour s'engager dans la militance laïque au sein d'un État-Nation qui intervenait toujours plus dans la vie familiale pour garantir le bien-être social. Le Service Social (et non plus le bénévolat) voué à sauver la famille en tant qu'ordre naturel de la société prévu par Dieu avait été confiée à la Ligue des Mères de Famille, c'est-à-dire à un organisme féminin créé par l'Épiscopat Argentin en juin 1951 comme une instance d'intervention prescriptive et performative, productrice de discours et d'images du

devoir être de la femme et de la famille en opposition à la femme moderne (MAURO 2014 ; VÁZQUEZ LORDA 2007). L'art.29 de son Règlement du Statut signalait que la condition essentielle pour être partenaire était d'être mariée, même s'il était possible de ne pas être catholique – cette identité octroyait juste la possibilité d'augmenter son statut. Ces femmes appartenaient à la classe haute-moyenne et étaient censées veiller aux bonnes coutumes en essayant de capter le plus grand nombre possible de partenaires. L'art.46 du Règlement parlait du service social comme d'un canal authentique d'évangélisation. Le modèle proposé comme instance de contrôle était la famille ressortie d'un mariage monogame hétérosexuel fondé dans l'amour (et non pas dans des intérêts économiques) et, en particulier, nécessitait une distinction claire des sexes. Hommes et femmes devaient se différencier par leurs caractéristiques biologiques. Pour être femme il fallait pratiquer la tendresse et l'esprit de dévouement (mère, épouse, femme au foyer) alors que l'homme, en tant que chef de famille, devait agir comme le gagne-pain autoritaire veillant au bon comportement des « sien.ne.s ». Pour ce motif, l'objet de préoccupation privilégié par la Ligue avait été la mère célibataire hors-norme. Ces femmes recevaient les bénéfices du service social mais elles ne pouvaient pas devenir des partenaires (l'idéale régulatrice) car leur introduction aurait dénaturé les fondements de l'organisation : la nécessité féminine de préserver le mariage avec des tâches sexuelles différenciées, voire l'amour conjugal sur lequel se fondait l'ordre social et le bonheur (DEL CUETO, BENITEZ et MOLINARI 2011). Cette Ligue avait demandé au Congrès d'interrompre la loi du divorce et d'augmenter les sanctions pour l'adultère et l'avortement. Ce bloc conservateur avait également réussi à influencer les prises de décisions politiques en matière d'éducation et, plus généralement, de la culture. D'où le renforcement des législations autour de la censure et le blocage de la diffusion de ce qui était considéré comme politiquement subversif. En résumé, Manzano a soutenu que ce type de famille nucléaire bourgeoise avait été conçu comme l'antidote contre ladite subversion qui, comme l'avait dit à la fin de 1974 Lopez-Rega, était en train d'annihiler la Nation avec les pistolets, les drogues et la pornographie. D'après Manzano (2015, 23), l'image de cette menace multiple s'était incarnée dans les années 1970 avant tout dans la jeune guérillera. Cette historienne a remarqué à ce sujet que le commodore José D'Odorico avait détaillé que la guérillera était le produit final d'une tâche politique et idéologique par laquelle les « Communists [took advantage of key female traits, such as] sensibility, tenacity, tolerance to physical and spiritual pain, and passionate commitment. [In doing so, he argued] the enemy emptied her spiritual content, created a humanoid. [...] In front of you, or more likely on your back, you will see a being that inhabits the empty body of a woman. » D'après Manzano (2015, 18 et 22), « The depictions of the “guerrilla woman” served as a reminder of what had gone awry in the 1960s, resulting in eroticism, gender “disorder” and violence. [...] Right-wing Peronists and conservative Catholics were in no doubt: young people potentially “subverted” the

sexual, gendered and political terrain. In their view, that dynamics corroded the “future of fatherland” and could only be countered by returning sex to its “legitimate” role and site: procreation and marriage within a stable family. » Sur la base de ces considérations, le contenu de la (prétendue) rééducation sociale et morale (outre que politique) des militantes détenues disparues ayant eu accès audit processus de récupération a été analysé (ou recherché) avant tout dans une sorte de superposition maintenant l’opposition entre deux types de femmes : la mère au foyer apolitique propre à la culture catholique et corporatiste (plus qu’individualiste) des FFAA et la militante politique masculinisée. Comme je l’ai remarqué dans le chapitre 2, cette analyse a tendu à prendre comme des synonymes le processus de victimisation et de féminisation pour rendre compte du fonctionnement de la violence sexuelle comme un *continuum* de méthodes patriarcales, espaces et temporalités en induisant (entre autres) une idée qu’à mon avis doit être questionnée. Dans ce type d’analyse tout s’était passé comme si la particularité de l’expérience de captivité des détenues disparues soumises au processus de récupération avait été l’homogénéisation de féminités qui avaient pu s’exprimer dans le domaine de la militance comme contestataires des mandats patriarcales (une caractéristique qui a en outre été généralement nommée sans être analysée et pour cela a fait fonction d’unir ces féminités dans une figure qui ressemble, parfois de manière préoccupante, au mythe de la guérillière masculinisée) dans un seul modèle de ladite féminité traditionnelle et (par excellence) opprimée. Moi j’argumente en revanche que les expériences de captivité des détenues disparues ayant eu accès audit processus de récupération s’étaient caractérisées par des actes de performance (englobant et dépassant la pratique de simulation) de personnages – et donc de féminités – multiples ayant suscité une variété d’émotions allant de la terreur à la joie ainsi que des dilemmes existentiels. Dans le sous-chapitre « Remembering Terror », Sutton (2018; *mon italique*) a en effet affirmé que « The women in this study agree in their denunciation of CDCs: places where horror, perversion, and the total *distortion of human relations* were common currency. » Cette chercheuse a souligné que parmi les souffrances (sur)vécues par les personnes passées dans les CCD il y avait eu également le tourment causé par la formation de dilemmes existentiels comme justement la question *Qu’est-ce qui nous rend humain.e.s ?* : « Beyond all the forms of physical and psychological oppression inflicted on detainees, a more subtle form of suffering perhaps involves how these actions can shake core normative assumptions about what it means to be human. A sense of bewilderment, incredulity, and consternation emerged in different testimonies as these women recounted unimaginable acts of cruelty. [...] What seemed particularly daunting to different survivors was not only the broad state machinery of terror and disappearance – and the “banality of evil” that such structure entailed – but concrete situations at the micro level of interaction with repressors. These painful circumstances threw into sharp relief human beings’ ability to engage in extreme cruelty, raising questions about what it means to be human. » Parfois perçue

comme irréaliste, l'expérience de captivité dans les CCD a été témoignée par les survivantes en formes et contenus différents : exprimant surprise, incrédulité et confusion par rapport, premièrement, aux comportements discordants du personnel responsable de leur captivités. Ce sentiment vécu par la survivante María Celeste Seydell de Bardach⁷⁴³ (in SUTTON 2018) comme une rupture dans la tête la rendant incapable d'unir deux comportements différents (l'un attribué à un monstre et l'autre à une personne) s'est rendu manifeste dans les témoignages d'après Sutton (2018) dans un spectre de réactions allant de la caractérisant des ravisseurs comme des monstres à l'affirmation d'une humanité partagée même face à des actes méprisables commis par ceux-ci. Pour ce qui concerne le regard des détenues disparues sur leurs comportements dans les CCD, à savoir sur elles-mêmes, Sutton (2018) a noté que parfois elles s'étaient engagées dans des *tactical performances* pour ramollir ou adoucir les conditions difficiles au sein du CCD et pour accroître leurs possibilités de survie même si elles étaient conscientes de ne pas pouvoir contrôler le résultat. Cette chercheuse a en effet noté que, dans beaucoup de témoignages, les survivantes ont souligné la coexistence entre leur résignation à la mort et leur volonté de survivre. Inspirée par les travaux de Michel de Certeau et encadrées parmi les pratiques impliquant des niveaux différents de détachement du corps ou du sens de soi (*sense of self*) préalable (« From ways of “leaving” the body through evasion or dissociation to embodied performances of self »), Sutton (2018) a analysé deux types de performances tactiques. Elles les a définies comme des actions complexes et théâtrales provenant de la vulnérabilité et qui avaient impliqué des calculs des avantages de la part de sujets subordonné.e.s situé.e.s dans des circonstances oppressives. Le premier type de performance tactique dans lequel certaines anciennes détenues disparues dans l'ESMA s'étaient engagées dans le double but d'éviter la colère de leurs ravisseurs et de maximiser leurs chances de survie a été nommé *performing the feminine body*. Décrite comme une adhérence à la féminité normative, Sutton (2018) l'a entendue comme une performance du corps féminin ayant des caractéristiques hétéronormatives qui différaient du sens que les performantes octroyaient à leurs soi-même authentiques. Appelée *performing embodied emotions*, la seconde tactique mise en évidence par Sutton – séparable uniquement en termes analytiques de la première - a concerné la performance d'émotions incorporées et en particulier le détachement émotionnel dans un contexte où ne pas le faire aurait pu signifier sa propre mort. Ce faisant, la chercheuse a mis en exergue que la performance répétée d'un personnage (féminin) perçu initialement par les détenues disparues comme s'écartant de leurs identités (y compris de genre) avait sur le long terme généré des doutes sur les *vraies* identités des détenues disparues elles-mêmes. Sutton (2018) a finalement

⁷⁴³ Militante du PRT, Seydell avait été détenue deux fois en restant en captivité pour un total de sept ans : en octobre 1976 dans la prison de Mendoza (avec sa mère) et après sa première libération, en février 1977, dans les CCD de Córdoba « D2 », « Camp de La Ribera » et « La Perla ». Le 16 mars 1977, elle avait été transférée à l'Unité Pénitentiaire n°1 et, enfin, dans la prison de Devoto (où elle avait rencontré sa mère). Seydell avait récupéré sa liberté uniquement à moitié 1983. Elle a ensuite travaillé avec des mères seules et des adolescentes en danger en faisant partie d'un programme municipal autour de la violence de genre.

remarqué que « While these tactical performances occurred in an extreme context, it is also important to remember that in hierarchically structured societies, people frequently engage or are advised to engage in tactical performances of sorts in order to secure material or symbolic rewards (or even rights): from body presentation recommendations during a job interview to popular advice for heterosexual women to downplay their intelligence during dates with men. »

La possibilité de performer l'une ou l'autre personnage avait dépendu clairement des circonstances conjoncturelles mais aussi des capitaux reconnu.e.s par les Chevaliers de la Mer et auto-reconnu.e.s par les militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s qui les avaient donc pu utiliser pour agir. Le premier de ces capitaux politiques qui avait pu être utilisé à certains moments donnés au sein du CCD par les militantes de Montoneros détenues disparue avait été la capacité de simuler ou de se construire un.e ou plusieurs personnages à jouer devant plusieurs publics (pendant les contrôle des FFASA, sur le lieu de travail, avec les voisin.e.s, etc.) qui avaient caractérisé la quotidienneté des familles révolutionnaires (y compris des enfants) en clandestinité. En ce sens, la pratique de la simulation avait été un répertoire d'action des militant.e.s et notamment des cadres de Montoneros. Dès le début, ceux et celle-ci avaient collectivement considéré la vie en clandestinité au sein de l'Argentine comme la manière la plus héroïque et méritante de résister contre l'ennemi, la façon la plus digne et valorisée de continuer la lutte contre la dictature ainsi que la première manière de l'Organisation de protéger de façon toujours plus autoritaire ou verticale les vies de ses cadres face à la répression étatique ; la preuve en était que les normes ayant progressivement régulé, pour des raisons de sécurité, la vie en clandestinité avaient augmenté exponentiellement en subordonnant toujours plus les liaisons personnelles et le domaine sentimental à la lutte révolutionnaire en général et à la politique officielle de la CN en particulier. Cela avait comporté – entre autres – les impératifs de se faire fort.e.s et de surmonter la tristesse que les militantes avaient expérimenté premièrement avec joie car l'entrée en clandestinité avait été généralement vécue comme une rupture par rapport à la vie et à l'identité précédente, voire comme une transformation importante de la subjectivité et de l'agentivité leur ayant permis l'accès à un plus grand degré d'autonomie par rapport aux normes sur leurs fonctions sociales. En même temps, performer cette nouvelle identité avait comporté pour les militantes des souffrances - pour la plupart de fois rendues au silence et trouvables dans leurs transgressions aux normes - ayant concerné le devoir d'accepter la séparation (et même la disparition) des êtres aimé.e.s ainsi que la pression intériorisée de se dépouiller d'une supposée fragilité essentielle. En ce sens, le devoir de se montrer comme des êtres à la hauteur des circonstances révolutionnaires (des hommes nouveaux avec un *touch* féminin) avait généralement amenée les combattantes à n'exprimer pas leurs faiblesses et souffrances qu'elles avaient même, dans certains cas, interprétées comme résultantes des inégalités de genre structurelles au fonctionnement de l'organisation politique à laquelle elles avaient décidé

d'appartenir, mais qu'en fin des comptes elles avaient presque toujours traitées comme des affaires personnelles. Outre au capital intellectuel (que Testa et autres anciennes détenues disparues ont indiqué en se positionnant par l'opposition frontale avec des femmes estimées apolitiques, soumises, incapables de discuter, voire de faire preuve d'une pensée sociale critique), la possibilité de négocier la sourire avait relevé sûrement au moins en partie dudit climat de l'époque où elle s'était formée ; un climat, autrement dit, traversé par une révolution sexuelle discrète dont Cosse (2010 et 2014) a noté qui s'était caractérisée avant tout par une contestation multiple de l'ordre établi par le mariage indissoluble et notamment par deux schémas de séduction et fréquentation : la reconfiguration des conventions instituées (par le fait d'accepter un flirt plus rapide, le système de rendez-vous et la flexibilisation des fiançailles) et l'institution de règles nouvelles de comportement qui, légitimées par la spontanéité, supposaient un lien plus contingent et dissocié du mariage. Autrement dit, les années 1960 et 1970 avaient été le scénario d'une transformation du sens social de la pratique du flirt jusqu'à ce moment entendue comme une étape provisoire orientée au mariage uni pour l'amour conjugal et l'affection pour les enfants. Si le décentrement de la sociabilité féminine de la maison à l'espace public (promu par l'entrée massive dans les universités et dans le marché du travail des femmes) avait déjà donné lieu dans les années 1940 et 1950 à une institution nouvelle pour flirter, à savoir le rendez-vous ou la sortie (se promener, aller au cinéma, boire un verre, etc.), l'innovation des années 1970 n'avait eu tant à voir avec la dynamique de la rencontre quant plutôt avec le fait que les sorties n'avaient plus signifié forcément un engagement affectif ou un intérêt du couple de formaliser leur relation sexo-affective. En termes de pratiques et valeurs, Cosse (2010, 56) a soutenu que ces jeunes avaient critiqué cette formalité et fait de la spontanéité (dite également naturalité) l'élément central des nouvelles liaisons de couple. Cosse (2010, 59) a quand même précisé qu'uniquement la beauté (de la personne dudit sexe opposé) avait pu surmonter la valeur de la spontanéité dans la pratique du flirt ou dans ces sorties – ayant impliqué du temps, de l'argent et des conditions familiales qui n'étaient pas à la portée de tou.te.s - où les jeunes avaient finalement appris les conventions et les stratégies de séduction, voire accumulé du capital hétérosexuel entendu comme à la fois l'expérience sexuelle et le caractère sexy et attirant des corps (ILLOUZ et KAPLAN 2017, 134) : parler de leurs goûts, approfondir les liens, évaluer les sentiments et essayer de faire tomber l'autre amoureux.se par des regards et des souris.

Outre à avoir abordé la transformation de l'institution du rendez-vous en particulier dans Montoneros, dans le chapitre 4 de cette thèse, j'ai étudié également et premièrement la manière dont la Mémoire et la Littérature ont reconnu la réalisation de tâches de raccord (voire, de création de liens y compris de rendez-vous), d'appui et de simulation comme les actions (politiques) principales des militantes péronistes en les regardant généralement comme des éléments qui avaient entravé l'exercice de la

leadership politique de celles-ci au sein des organisations politiques. La narrative mémorielle d'Arrostito n'en est que l'un de plusieurs exemples. Secondairement, en analysant la morale (sexuelle) révolutionnaire, j'ai constaté qu'en même temps que Montoneros avait encouragé la formation de couples fausses de militant.e.s pour tromper ses ennemi.e.s (mais aussi le peuple) et qu'il avait, plus généralement, créé des conditions des vies des militant.e.s (la clandestinité, la lutte armée, le risque de la vie) qui avaient favorisé des dynamiques de liaisons rapides, contingentes et flexibles dans une conjoncture politique, collective et personnelle vertigineuse, intense et émotionnellement exigeante, cette organisation avait établi le véto de simuler l'amour entre les *compañero.a.s*. La séparation et la distinction entre le caractère sexuel et celui amoureux avait été perçue comme une attitude inauthentique, c'est-à-dire la simulation d'une vertu (l'amour), voire des bonnes raisons, dispositions et affects, pour gagner la sympathie (érotique) d'une personne tout en la trompant. La condamnation violente aux conventions et impostures sociales bourgeoises labellisées comme hypocrites, ambiguës, fausses et trompeuses était censée créer l'humilité - la modestie authentique et réelle -, l'honnêteté, la franchise et la sincérité de l'homme nouveau dont l'agir s'était opposé théoriquement à la pratique (existante) d'utiliser des relations pour en tirer des avantages et des profits personnels. Si la Littérature de l'Histoire Récente a commencé à ouvrir une piste analytique pour lire l'infidélité comme une désobéissance politique à la morale sexuelle révolutionnaire représentant l'un des signes de la révolution sexuelle qui avait été présent également dans Montoneros, moi j'aimerais commencer à suivre (au moins en partie) le chemin analytique de l'ancienne détenue disparue Bello (in GROUPE BOEDO FILM, 2011), couplé à la partie citée de l'analyse de Sutton (2018), notamment car ce cadrage me permet de ne pas tomber dans le piège de lire l'expérience de captivité des détenues disparues ayant eu accès audit processus de récupération – et notamment la simulation - uniquement dans le prisme de la collaboration ou - de manière presque analogue - de la négation ferme à la collaboration, voire du sens commun de la résistance⁷⁴⁴. Comme j'ai déjà affirmé, il me semble que la stratégie d'opposition frontale à la collaboration – en particulier sexuelle – n'a pas uniquement réduit (au silence) la variété des formes qui avaient assumés les différentes capacités d'agir des détenues disparues mais elle a également terminé pour réaffirmer de manière mythique un amour militant où sa (traitée comme asociale ou anhistorique) spontanéité expliquerait la vérité – plus que le fonctionnement - de la violence des relations intimes et sexuelles entre les détenues disparues et leurs ravisseurs dans l'ESMA par le fait d'avoir été non tant simulées, quant obligées. En même temps, notamment dans Lewin et Wornat (2014) (outre que dans des romans comme celui d'Héker et Lynch analysés dans le chapitre 1), la possibilité des détenues disparues d'avoir désiré de simuler l'amour pour leurs ravisseurs a continué à hanter la vérité de leur concept d'esclavage sexuel, à savoir

⁷⁴⁴ Voir la conclusion à la Partie I de cette thèse.

l'impossibilité de décider ou d'intervenir dans ce type de relations-ci en jouant, par exemple, non uniquement le rôle de la femme naïve (*hacerse la boluda*) – c'est-à-dire une manière de décrire la pratique de la simulation des détenu.e.s disparu.e.s par le Musée Site de Mémoire de l'ESMA – mais également le rôle de la partenaire de l'un de ses ravisseurs et, ce faisant, le séduire et participer activement aux situations modernes (et non pas conservatrices) de flirt que – comme j'argumente – le GT3.3.2 avait imposé à des détenu.e.s disparu.e.s sélectionné.e.s par une apparente ou perverse suspension de la frontière communément perçue comme devant séparer les séquestrées de leurs ravisseurs.

6.2.2.1. Les Chevaliers de la mer

Selon Filc (1997, 46 et 49), l'identification de la Nation avec la famille nucléaire hétérosexuelle du discours militaire avait transformé l'identité nationale dans une qualité héréditaire. Cette naturalité des liens de parenté avait été exposée selon la chercheuse dans les discours du PRN en connexion aux liens de sang et elle avait occulté un processus de sélection par lequel la qualité morale des Argentin.e.s (l'esprit hérité défini tant par la famille que par le sang) octroyait l'appartenance (ou pas) à la Nation. Dans l'article *Lettre ouverte aux parents argentin.e.s* paru le 16 décembre 1976 (in IAZZETTA 2013, 738), la revue *Gente* avait diffusé l'idée que tout le corps social malade avait reçu une transfusion de sang sauveuse tout en précisant qu'un corps gravement malade nécessitait de beaucoup de temps pour se récupérer et que dans l'entretemps les bacilles continuaient leur travail de destruction. Ladite subversion, transmise par contagion, n'était pas présentée comme un fait politique choisi rationnellement, mais un fait contingent et irrationnel ; en ce sens, elle pouvait s'acquérir naturellement même si elle renvoyait à une condition idéologique et non pas génétique (FILC 1997, 207). Massera (1979, 17 ; ma traduction) avait été clair dans son discours du 2 novembre 1976 prononcé dans l'ESMA et transmis à tout le pays : « C'est vrai, mais pas toute la vérité, que celle-ci est une guerre entre le matérialisme dialectique et l'humanisme idéaliste. C'est vrai, mais pas toute la vérité, que celle-ci est une guerre entre les idolâtres de tout type de totalitarisme et nous que croyons dans les démocraties pluralistes. C'est vrai, mais pas toute la vérité, que celle-ci est une guerre entre la liberté et la tyrannie. La vérité, l'absolument vrai, c'est qu'ici et dans tout le monde, actuellement, sont en train de lutter ceux qui sont en faveur de la mort et nous qui sommes en faveur de la vie. Et cela est antérieur à une politique ou à une idéologie. C'est une attitude métaphysique. » Ce discours où Massera avait expliqué que les FFAA étaient en train de combattre contre des délirant.e.s de la destruction et plus précisément contre l'épidémie hallucinante de la volonté de tuer (masquée par la rédemption sociale) a marqué – selon les éditeurs du livre *El camino a la democracia* recueillant des discours de Massera pendant sa charge dans la Junte Militaire – le prestige de l'amiral comme un orateur exceptionnel non uniquement par les FFAA mais en toute l'Argentine.

L'envers de la médaille de la jeunesse dite perdue (à cause des mauvais parents) et de la Nation dite perdue et perdante (à cause des mauvais gouvernants) avait été dans le discours du PRN, avant tout, l'élève du Collège Militaire de la Nation, à savoir la seule académie de formation initiale des officiers de l'Armée de terre. Les FFAA avaient utilisé la figure du cadet du CMN comme un symbole politique et moral important condensant de manière archétypale les valeurs que les FFAA prétendait représenter en tant qu'institution face à la société. L'origine de cette image incarnant le patriotisme, l'essence de la nationalité et la pureté morale avait renvoyé, selon les études de Badaró (2008), au coup d'État qui avait renversé en 1930 le gouvernement d'Hipólito Yrigoyen, car le CMN avait été l'une des seules unités militaires qui avait participé activement à sa mise en œuvre. Les cadets avaient été, pour cela, des invités spéciaux lors du jurement présidentiel du général José Félix Benito Uriburu. Outre à la visibilité publique, ces cadets avaient assumé une nouvelle importance politique en transformant non seulement la carrière militaire en une option de mobilité sociale importante (surtout pour les secteurs moyens d'origine euro-immigrée affectés par la crise économique de 1929) mais également la symbolique militaire. La jeunesse militaire, fonctionnant comme une métaphore à la fois du changement et de la continuité, avait permis la transfiguration des coups d'État (vieux) en actions fondatrices promettant tant la nouveauté qu'un projet futur pour l'Argentine. Depuis les années 1960 et jusqu'à la défaite de la guerre des Malouines, les autorités des FFAA avaient renforcé d'après Germán Soprano (2017, 100) les dimensions morale et religieuse de ces remparts de l'argentinité et du christianisme à même de régénérer et continuer cette institution se présentant à la société en tant que réserve morale de la Nation (BADARÓ 2008, 2). Les cadets avant tout de l'Armée de terre étaient présentés comme les meilleurs fils d'une Mère-Patrie exigeant que ses élus luttassent pour les valeurs immutables de la Patrie et de la Liberté dans une guerre contre les ennemi.e.s se feignant Argentin.e.s. La restauration de l'unité (pensée comme) naturelle nationale perdue et acquise par les héros de l'Indépendance (l'Armée dite naturelle) avait comme héritières les FFAA actuelles : les seules qui avaient préservé la tradition reçue par le Père de la Patrie, le général libérateur José Saint Martín se distinguant pour son courage, honnêteté, humilité et intégrité. Exposée comme une relation naturelle, cette filiation était en réalité déterminée par la conduite (FILC 1997, 50-51). C'était donc l'éducation et l'élevage - et non pas le sang - à définir l'appartenance des fil.le.s à la Nation. Afin de comprendre comment les FFAA avaient été étroitement liées à la représentation de la Nation, Masson (2017, 31) a estimé qu'il faut prendre en considération quatre événements. Premièrement, l'objectif de civiliser les jeunes indigènes et/ou les populations pauvres à travers le Service Militaire Obligatoire instauré en 1901, vu que « The army became the “standard-bearer of the nation” and military service became a “school of morality” for young Argentine men. » Deuxièmement, Masson (2017, 33) a noté qu'en 1908, avec la fondation de l'École de Sous-officiers, une distinction formelle

entre les officiers et le corps des sous-officiers avait été établie. De plus, la possibilité de promotion d'un corps à l'autre avait été abolie. Par conséquent, deux carrières parallèles avaient été créées ; chacune avec ses exigences, logiques opérationnelles et institution spatiales ségréguées. Masson (2017, 33) a constaté que les distinctions entre les corps avaient largement coïncidé avec les distinctions ethno- raciales et de classe : « While the candidates for officer were mainly sons of immigrants of European origin from the middle and lower middle classes, the majority of NCOs [élèves de l'École de Sous-officiers] came from underprivileged classes, dispossessed during colonization. This hierarchization was passed along throughout many years from fathers to their sons. The children of NCOs would very rarely have access to the CMN. In case such an event did occur, it would be labelled as an exception. » Depuis la fondation de l'École de Sous-officiers, autrement dit, l'éducation des officiers et des sous-officiers avait été complètement différenciée et l'altérité raciale avait été institutionnalisée : le CNM était réservé aux hommes blancs et l'École des sous-officiers était considérée comme destinée aux hommes non-blancs. Troisièmement, Masson (2017, 31) a rappelé qu'à la fin de 1920, l'Église Catholique avait renforcé et consolidé ses relations avec les FFAA et elle s'était chargée de la responsabilité de l'éducation morale des officiers futurs : « The clear influence of the Catholic Church on the formation of army officers reserved a place of privilege for the "men of arms" as bearers of the nation's virtues. » Quatrièmement, l'association entre les FFAA et la Nation s'était renforcée avec l'intervention continue des FFAA dans la vie politique entre 1930 et 1976. Finalement, Masson (2017, 34) a conclu en soutenant que les formes de masculinité parmi les membres des FFAA avaient été déterminées par les rôles assignés dans la construction des valeurs de l'identité nationale en accord avec les traits raciaux : « In 1955, the CMN promised aspiring cadets that they could join a social and moral elite in charge of representing and transmitting "the essence of nationality" through their daily practices. [...] The education of the officers primarily responds to a training in the acquisition of a conduct indicating class belonging. » Pour cela, cette féministe a affirmé que la masculinité militaire des officiers avait une dimension identitaire qui semblait être destinée à s'exprimer plus dans les interactions avec les autres hommes et femmes dedans et en dehors du monde militaire que sur le terrain à proprement parler (ou généralement conçu comme le) militaire. Du même avis, Badaró (2009, 270) a constaté que l'éducation de ces cadets avait moins à voir avec le développement d'un corps pour faire la guerre et plus à voir avec l'obtention d'une distinction sociale : « As a serviceman and gentleman, and not as a citizen, the cadet is subject to gender norms and codes which conceive of masculinity as an element of distinction before other men and women. » C'étaient les officiers, d'après Masson (2017, 34-35), qui étaient finalement les principaux bénéficiaires et destinataires de la mission civilisatrice : « While the officers of European immigrant descent were trained to represent the nation, the identity of so-

called “ethnic minorities” continued to be the perpetual exclusion from prestigious activities and from the state departments where the destiny of the nation’s resources was decided. »

Tout en estimant que ces études sont très importantes pour comprendre le discours, le projet politique et répressif du PRN, il faut que je précise que je n’ai trouvé aucune référence dans la Littérature de l’Histoire Récente Argentine sur les officiers et les sous-officiers de la Marine ; cela malgré le rôle prépondérant qui a occupé l’ESMA dans cette Littérature. La seule référence écrite qui prévient de ne pas réduire – ou homogénéiser – les membres des FFAA à l’Armée de terre je l’ai trouvée dans le discours de l’amiral Massera dans l’Académie Nationale de Droit et Sciences Sociales titré « Droit de la Mer » mais abordant également et surtout lesdits Devoirs de la Mer. Dans cette conférence, Massera avait lié l’histoire de la grandeur de l’Argentine (ou son projet politique pronostiquant l’entrée de l’Argentine dans l’Histoire Universelle) aux marins – et notamment à la formation de leur conscience maritime - en les estimant comme les protagonistes indispensables du changement (la sortie des frustrations cycliques ou lesdits vieux problèmes de l’Argentine) auquel le pays était destiné et pouvoir vivre finalement en une démocratie. Par une sorte de relecture *ad hoc* de la dialectique hégélienne, la formation de l’âme des marins (incarnant le franchissement de la rencontre dialectique de l’homme avec la mer) avait été présentée par Massera comme le fondement de sa Philosophie anthropocentriste vouée à la recherche de la Vérité, de l’Être et de la Liberté ; les marins étaient donc pour Massera les sujets éthiques véritables de l’Argentine entendue comme une Patrie Grande, Juste et Solidaire ainsi que les prototypes de l’homme intelligent moderne au niveau universel. En postulant la prémisse que « Dans une large mesure c’est la personnalité physique de l’environnement qui module notre manière d’être », Massera (1979, 33 ; ma traduction) avait rendu compte d’une série de qualités que l’âme de l’homme avait (supposément) acquit lorsqu’il s’était mis en contact avec la mer : « L’homme, déjà levé sur la terre, s’approche à la côte et il regarde la mer. Premièrement, il avertit que c’est un chemin. Après, dans une moindre mesure, qu’il est une source de nourriture. [Donc] Premièrement la mer obsède l’homme comme un chemin, et depuis ce moment son imagination se libère et l’homme va associer pour toujours la conscience de la mer avec la conscience de la liberté. Il y a là un impact créateur. L’homme vit le défi de vaincre son inadaptabilité physique pour transiter sur la mer, et il se rebelle contre cette conditionnalité anatomique qui, en première instance, semble le condamner à être uniquement un habitant de la terre. Et cette intelligence, encore précaire, libère les barrières visibles et l’homme s’obstine presque compulsivement à inventer quelque chose d’étrange à son corps, différent de lui, mais indissolublement lié à son esprit et qui lui permet d’assouvir son anxiété de conquête de ces espaces inquiets et énigmatiques à travers lesquels personne ne sait jusqu’où il pourra arriver. C’est dans ce précis instant de l’histoire que les navires naissent, [... des] navires primordiaux avec lesquelles l’homme entame une course sans fin. [...]

Cette mer, que l'homme ne peut pas soumettre, il l'a fait penser, il l'a fait raisonner et ce raisonnement terminera pour générer des manières de voir les choses, et ces manières généreront des faits, des faits qui vont se répéter, analyser, classifier et générer d'autres points de vue, jusqu'à ce que, à la limite de ce large chemin et pour la première fois, l'éthique comme un moteur de conduite apparait. Dans l'écrasant miracle de la Création a finalement terminé le dialogue silencieux entre les comportements inexorables et il est apparu, pour la première fois, le spectacle luxueux de l'Homme qui applique la conduite [définie comme : les devoirs et les droits] à la régulation, acceptation ou modification d'un comportement jusqu'alors irréversible. »

Composée par la Flotte de Mer, les Forces Sous-marines, l'Infanterie de Marine et l'Aviation Navale, la Marine Argentine prévoyait dans la période dictatoriale trois rangs : les officier.e.s, les sous-officier.e.s et les simple marins. Les officier.e.s se formaient pour cinq ans dans l'École Navale Militaire (créé le 5 octobre 1872 grâce au sergent-major de la Marine Clodomiro Urtubey et située depuis 1943 sur les rives de la fleuve Santiago à Ensenada, Province de Buenos Aires) et sortaient avec le diplôme d'aspirant.e de la Marine (*guardiamarina*) et un titre universitaire. Les rangs des officier.e.s de la Marine se divisaient entre Subalternes (*guardiamarina* et lieutenant.e de corvette, frégate et vaisseau), Officiers chef.fe.s (capitaine de corvette et de frégate) et Supérieur.e.s (capitaine de navire, commodore de marine et contre-, vice- et amiral). Les sous-officier.e.s étaient en revanche formé.e.s depuis le 29 octobre 1897 dans l'École des Apprentis Mécaniciens de la Marine (située à El Tigre, Province de Buenos Aires), appelée au début de 1900 École d'Apprentis Mécaniciens et Conducteurs de chaudières à vapeur (située dans la Darse Nord du quartier Port Madero de la Capitale Fédérale), en 1904 École de Mécaniciens de la Marine et finalement en 1911 École de Mécanique de la Marine qui, en 1928, avait été définitivement établie dans les bâtiments de l'Avenue Libérateur de la Capitale Fédérale. La formation des sous-officier.e.s de la Marine prévoyait un parcours éducatif technique-professionnel d'une durée variable entre un et deux ans et demi selon les orientations et/ou le classements qui étaient : Aéronautique, Armes, Communications, Électroniques, Infanterie, Informatique, Mer, Musique, Services, Arsenaux navals, Infirmerie, Informations, Machinistes, Opérations, Électricité et Fourrier.e. Les rangs des sous-officier.e.s se divisaient en Subalternes (caporal.e second.e, premier.e et principal.e) et Supérieur.e.s (sous-officier.e second.e, premier.e, principal.e et major.e). Finalement, les troupes étaient composées par les *marineros* réalisant pour une année le Service Militaire Obligatoire. Celui-ci était plus communément nommé *colimba - correr* (courir), *limpiar* (nettoyer) et *ba-rrer* (balayer) – et il a vu sa fin en 1994 lorsqu'un sous-lieutenant et deux soldats du Group d'Artillerie n°161 avaient assassiné par des coups le jeune conscrit de 19 ans Omar Carrasco avec la motivation qu'il ne s'adaptait pas à la vie militaire. En essayant de comprendre le point de passage entre les efforts pour conditionner les expériences

émotives des jeunes conscrits (le nommé comme climat émotif, à savoir ce que les sujets auraient dû éprouver) et les formations de contre-discours et d'espaces contre-hégémoniques, Cristian Andrés Di Renzo et Francisco Ezequiel Mosiewicki (2018, 152) ont rappelé que le Service Militaire Obligatoire avait fonctionné en Argentine avec les objectifs d'instruire les citoyens à la défense de la Nation ainsi que de façonner une Réserve Active – nommée dans le cas de la Marine, Réserve Navale - servant à compléter les effectifs du cadre permanent des FFAA. Ainsi, d'après ces deux chercheurs, l'on peut concevoir à la fois le Service Militaire Obligatoire comme l'espace où l'on produisait la formation du patriotisme des citoyen.ne.s et le rôle des conscrits comme vital pour assurer que les idéaux conformes au projet nationaliste se perpétuaient à travers les générations. Di Renzo et Mosiewicki (2018, 156) ont alors argumenté que le succès d'une telle entreprise avait été décerné aux officiers et aux sous-officiers chargés d'instruire technico-professionnellement ces jeunes qui accédaient au Service Militaire pour leur apprendre à combattre mais aussi de les éduquer. Les deux chercheurs ont en particulier remarqué que, différemment de l'instruction, l'éducation devait servir à créer le sentiment de vouloir combattre et elle était censée transmettre à ces jeunes les valeurs, l'éthique militaire et le sens patriotique où les normes qui régissaient les relations personnelles – au sein tant du domaine militaire que de la société civile – avaient eu une grande importance. Comme je l'ai déjà remarqué par rapport au soulèvement d'une partie des marins dans l'ESMA en 1973 (chapitre 5) ainsi que par rapport aux soldats victimes de viol s'étant même faits accuser de délit d'homosexualité pour échapper à la férocité de l'institution militaire et donc à sa disposition (chapitre 2), les moyens pédagogiques par lesquelles les instructeurs militaires étaient censés transmettre l'éducation et l'instruction étaient devenues, en même temps que la radicalisation sociale s'accroissait et l'image des jeunes était associée au germe communiste, de plus en plus cruelles. Déjà en 1970, un conscrit a rappelé (in DI RENZO et MOSIEWICKI 2018, 157) que la plus petite violation de l'étiquette (ou du Code Moral) lui aurait pu coûter plusieurs semaines sans jours de repos. En ce sens, Di Renzo et Mosiewicki (2018, 158) ont affirmé que dans ce domaine où l'on devait motiver des corps disciplinés à exercer la violence, était venue s'ajouter - à l'histoire personnelle, au désir d'imitation et à l'apprentissage par l'observation et l'application - la mise en pratique de la violence, y compris sexuelle (WALSH [1977] ; ÁLVAREZ 2016 ; FERNÁNDEZ 2018 ; INSAUSTI et PERALTA 2018 ; LAVINTMAN et ÁLVAREZ 2019), avec des fins pédagogiques. Cela avait, autrement dit, naturalisé la violence (sexuelle).

Finalement, outre aux conscrits, la Réserve Navale était composée par le personnel militaire retiré et mis hors service ainsi que par les diplômé.e.s des écoles de la Marine Marchande et du Lycée Naval Militaire « Amiral Guillermo Brown » (créé le 28 décembre 1946 à Vicente López, Province de Buenos Aires) auquel s'étaient ajoutés le Lycée Naval Militaire « Amiral Storni » (créé le 16

décembre 1974 à Posadas, Province de Misiones), le Lycée Naval Militaire « Carlos María Moyano » (inauguré le 9 février 1981 à Necochea, Province de Buenos Aires) et le Lycée Naval Féminin « Dr. Francisco de Gurruchaga » situé dans le quartier Cité du Miracle de la ville de Salta, à savoir le premier projet d'incorporation formelle et organique de femmes dans les FFAA dont les premiers cours avaient débuté le 6 mars 1978. Cette expérience aurait d'après Luis Fernando Furlan poussé les autres Forces à incorporer formellement les femmes, en constituant la Marine comme la Force progressiste en matière de politiques non-discriminatoires envers les femmes⁷⁴⁵. En suivant l'analyse de ce lieutenant de corvette de la Marine Argentine diplômé en Histoire dans l'Université du Salvador, l'amiral Massera - pendant sa gestion comme titulaire de la Marine Argentine entre 1973 et septembre 1978 - avait développé un plan destiné à octroyer à la Marine une projection véritablement nationale et un majeur protagonisme dans l'État en matière de défense et de renforcement de la souveraineté nationale dans les régions frontalières. Dépendante de l'Armée de terre et regroupant l'ensemble des forces de sécurité, c'était en effet la Gendarmerie Nationale qui avait été en premier chargée de contribuer à maintenir l'identité nationale dans les zones limitrophes ainsi que de préserver le territoire national et l'intangibilité des limites (LVOVICH et RODRÍGUEZ 2010). Dans le cadre du Plan d'Action Civique de Gendarmerie Nationale⁷⁴⁶ - qui poursuivait l'objectif explicite d'intégrer la Gendarmerie Nationale à la société civile -, la Direction Nationale de cette force - le Politicard Bussi aspirant à la Présidence de la Nation - avait disposé le 26 avril 1979 la formation dans tout le domaine institutionnel de Groupes de Gendarmerie Infantile⁷⁴⁷. Stratégie de légitimation, cette création avait servi à améliorer l'image des FFAA face à la société civile ainsi qu'à concrétiser une socialisation des jeunes hommes entre huit et 14 ans différente de celle scolaire exactement car mieux liée aux valeurs militaires et au nationalisme territorial⁷⁴⁸. L'objectif concret

⁷⁴⁵ Voir le chapitre 2 de cette thèse.

⁷⁴⁶ Les activités prévues par ce plan étaient : la formation de Campements Juvéniles d'Action Civique (sous le slogan *Jeunes argentins ensemble au gendarme*) regroupant des élèves masculins sélectionnés par la Gendarmerie notamment car ils étaient capables de peindre, construire, réparer, travailler le bois et carreler ; le parrainage des écoles ; l'organisation et la participation à des événements sportifs, culturels, sociaux et artistiques ; le maintien de caserne portes ouvertes et les actions différentes pour aider les villageois.es comme l'assignation et la distribution de bourses d'études, l'envoi de secours en cas de grosses pluies, neige ou inondations et la donation de bois, alimentation, matelas, jeux et couvertes (LVOVICH et RODRÍGUEZ 2010).

⁷⁴⁷ Il faut noter que la première expérience avait déjà été réalisée en 1976 dans la Province de Formosa, alors qu'entre mai et août 1979 une trentaine de « Groupes », « Escadrons » et « Sections » (regroupant, en novembre 1979, plus de 12'000 personnes) avaient été créées (LVOVICH et RODRÍGUEZ 2010) dans les villes de frontière comme San Antonio de los Cobres (Province de Salta), Chilecito (Province de La Rioja) et San Carlos de Bariloche (Province de Río Negro).

⁷⁴⁸ Lvovich et Rodríguez (2010) ont mis en évidence que si la Gendarmerie Infantile avait été peinte par la Gendarmerie Nationale comme un projet qui proposait un futur avec sérieux et que les parents en étaient intéressés.es pour le prestige de l'institution, les études sur les motivations des parents à la participation des enfants à la Gendarmerie Infantile étaient moins liées à des questions idéologiques et plus liées aux problèmes de la vie quotidienne (éviter la permanence des enfants dans les rues et les occuper avec des activités qui pourraient être utiles dans le futur). La procédure pour sélectionner les candidats à insérer dans la Gendarmerie Infantile était premièrement la soumission à un examen médical et dentaire et secondairement le tirage au sort. L'entrée dans la Gendarmerie Infantile prévoyait un acte d'initiation en présence des autorités locales, civiles, militaires, policières, ecclésiastiques et éducatives ainsi que des parents et du public général. Habillés avec des pulls et des t-shirts d'éducation physique bleu ou vert foncé, les enfants sélectionnés fréquentaient la Gendarmerie Infantile deux jours pendant la semaine scolaire (pour 2-3 heures) et le samedi. Ils recevaient des cours « théoriques » (formation morale, histoire et géographie) de la part de « personnel civil », à savoir des professeur.se.s de la localité qui s'offraient gratuitement ainsi que d'un prêtre (pour la « formation spirituelle et religieuse »). Les expériences de la Gendarmerie Infantile ont continué jusqu'à l'actualité en recevant la collaboration de certain.es membres de l'Église catholique.

de la Gendarmerie Infantile était de regrouper la jeunesse soumise aux influences les plus diverses et l'orienter, l'agglutiner et la soustraire de tout facteur négatif qui aurait pu exposer les enfants, les adolescents et les jeunes à quelconque type de déviation. Dans la Gendarmerie Infantile, les jeunes devaient être traités avec amour et formés comme des futurs hommes de travail et Argentins meilleurs, pour aimer les institutions qui se prenaient soin de leur Patrie (*El Intransigente* du 5 juin 1979, p.8 in LVOVICH et RODRÍGUEZ 2010). En même temps qu'elle était impliquée dans les opérations de séquestration, torture et assassinat de milliers de personnes dans tout le pays, la Gendarmerie avait affirmé qu'elle n'avait pas l'intention de créer des organisations militaires ou paramilitaires (comme il avait été le cas pour le nazisme allemand et le fascisme italien)⁷⁴⁹, plutôt elle voulait occuper le temps libre de ses membres pour préparer moralement, intellectuellement, techniquement et physiquement les jeunes en réveillant leurs vocations (avec des cours pratiques de construction, électricité, administration, mécanique ou radiocommunication et des ateliers de charpenterie, vétérinaire, cordonnerie, premiers aides, couture, etc. dans les écoles techniques ou en collaboration avec des entreprises privées) et en renforçant leur esprit patriotique (par des cours théoriques) notamment car ils constituaient le futur du pays.

Ce conflit de pouvoir entre la Marine et l'Armée de terre pour s'assumer comme les protagonistes protecteurs de la souveraineté et de l'identité nationale, dans la Philosophie de Massera (1979, 33 ; ma traduction) avait été transformé en une dialectique eau-terre caractérisant le commencement du monde : « Depuis que Dieu, selon la Genèse, ordonna que les eaux s'unissent, une espèce de compétence intime avait commencé entre la surface sèche appelée Terre et la surface liquide appelée Mer. Chacune eut sa propre dynamique, les mutations d'énergie-matière et de matière-énergie diverses avaient dicté, dans chaque domaine, des conséquences différentes ; cependant, chaque domaine eut sa fascination particulière et chacun accueillît dans ses entrailles des richesses croissantes qui s'étaient accumulées en répondant aux lois inexorables de la perfectibilité de la Création, pendant qu'elles attendaient l'arrivée de l'Homme pour sa manipulation intelligente. [...] Un jour, lorsque la tâche ambitieuse de la Création atteint le point final connu jusqu'ici, c'est-à-dire lorsque l'homme apparaît à l'image et à la ressemblance de Dieu et il s'incorpore, et il se regarde et

⁷⁴⁹ Il faut préciser que dans le programme des Gendarmeries Infantiles il y avait également un type de formation militaire où l'on enseignait les pratiques de salutations (avec la main droite sur le cœur), de marche, de réponse aux ordres, etc. L'objectif de cette instruction était de préparer les enfants à participer aux actes patriotiques de la communauté où ils étaient censés s'engager dans des exhibitions de gymnastique ou simplement dans des défilés. Pour des images, consulter le documentaire filmé en 1982 par Carlos Echeverría qui avait observé les pratiques de la Gendarmerie Infantile de San Carlos de Bariloche et en avait fait un court de 40 minutes titré *Materiel Humain*. Llvovich et Rodríguez (2010) ont remarqué que la Gendarmerie Infantile présentait beaucoup de différences par rapport aux Jeunesses fasciste et nazie : il n'y avait pas eu de propagande massive à niveau national, elle n'avait pas été étendue à toutes les écoles du pays (l'expérience avait été limitée aux écoles de frontière), elle avait inclus uniquement les hommes et l'institution militarisée ne contemplait pas la pratique avec les armes. Avec le but ultime de les développer psychiquement et physiquement pour être utiles pour le pays, ces enfants étaient soumis à un régime de discipline où la surveillance de leur bonne conduite était étendue également à l'école. S'il était nommé élève avec la plus grande lucidité, assimilation et attitudes dans les tâches accomplies, l'enfant pouvait être élu comme le chef d'une patrouille et ensuite comme *dragoniante* en devenant par-là un instructeur des gendarmes infantiles. En cas d'échec scolaire, l'enfant était reproché par les gendarmes.

il se rend compte qu'une dialectique nouvelle entre lui et son domaine existe et commence. Il faudra encore du temps, tout le temps immense que l'espèce humaine requière pour atteindre ses plus hauts degrés de conscience, pour qu'un facteur nouvel, un facteur jusqu'à ce moment-là méconnu, soit intégré dans ce dialogue. Ce facteur s'appelle : la conduite. » Finalement, l'amiral intellectuel avait suggéré que les fondateurs et les protagonistes du comportement éthique avaient été les Chevaliers de la Mer en raison de leur formation d'une conscience maritime qui les distinguait tant des autres Forces que de la population argentine plus en général : « Le destin de grandeur [de l'Argentine] sera incomplet jusqu'à ce que l'on ne prenne pas conscience de la mer. Les devoirs de la mer ne sont pas un sujet exclusif de la Marine. Il faut qu'il devienne une vocation préoccupée de tou.te.s. Regardons la mer, qui fait partie elle aussi de la Patrie. » (MASSERA 1979, 32 ; ma traduction). Afin de promouvoir la conscience maritime nationale là où la géographie ne lui permettait pas de mener son activité opérationnelle, Massera s'était concrètement consacré à étendre la présence, l'action et la connaissance sur la raison d'être de la Marine jusqu'à l'intérieur de l'Argentine ainsi qu'à réaliser des initiatives novatrices et en dehors du régime (militaire) commun. La première expérimentation – que je considère comme pouvant être comprise comme une action psychologique et civique de la Marine dans le cadre tant du PRN que de sa dispute avec l'Armée de terre - avait été l'emploi, du 1^{er} octobre 1976, de six femmes entrées dans la Marine comme des agentes de la Police d'Établissements Navals de la Base Navale de Port Belgrano et, secondairement, la création avec la Résolution n°1294 du 21 décembre 1976 d'un Lycée Naval acceptant uniquement des cadettes adolescentes de sexe féminin formées - dans les niveaux secondaires (sortant comme aspirante ou *guardiamarina* et habilitées à enseigner dans les écoles) et tertiaires (diplômées comme lieutenantes de corvette et pouvant travailler comme enseignantes d'éducation physique) – intellectuellement, spirituellement, esthétiquement, professionnellement, physiquement et dans les principes solides moraux afin de projeter au sein de la société ces principes et les meilleurs sentiments du cœur à la Nation ainsi qu'à contribuer à la formation du Personnel de la Réserve Navale Principale. Ce Lycée Naval Féminin dépendant de la Direction d'Instruction Navale était dirigé par des officiers supérieurs en activité auquel Massera avait également confié la Direction de la Région Navale Nord-Ouest, en étendant par-là la juridiction sur les Provinces de Salta, Jujuy, Santiago del Estero, Tucumán et Catamarca. Ce faisant, le siège de cette Région Navale avait été installé dans ce Lycée portant le nom du patriote et avocat *salteño* qui avait créé entre 1811 et 1812 les premiers escadrons navals argentins. Dans cette Résolution (in FURLAN), le commandant en chef de la Marine avait affirmé que le but supérieur suivi par la Marine (également) dans la formation des jeunes argentin.e.s était de contribuer à la sécurité, le développement et la prospérité de la Nation. Cette finalité supérieure avait obligé la Marine à observer en continuation les innovations expérimentées dans la société argentine, produites

non uniquement par les influences scientifiques et technologiques, mais également par les rôles nouveaux assumés par ses membres – hommes et femmes – dans tout domaine de travail national. Massera (1979, 55) avait plus précisément pris note que la femme avait assumé avec pertinence, adéquation, critère et responsabilité tant quantitativement que qualitativement ces rôles nouveaux à travers des activités différentes et traditionnellement réservées aux hommes (la guerre, le domaine scientifique, la justice, l'administration et l'entreprise) sans abdiquer à son rôle de mère et de *compañera* de l'homme. Ainsi, une action efficace et concrète (rendant compte de la modernisation des structures et plans) de la Marine était d'instaurer l'égalité d'opportunités (des hommes) à la femme pour s'incorporer dans des domaines déterminés dans la Marine. Dans son discours d'inauguration du Lycée Féminin, le 23 février 1978, Massera (1979, 54) avait de plus soutenu que l'humanité s'était privée de la moitié de son énergie créatrice disponible : en reléguant la femme à un rôle presque décoratif, l'on avait méprisé des trésors d'intelligence, imagination, courage et sensibilité que la femme était en condition d'apporter. En montrant d'avoir intériorisé précocement une perspective (social-démocratique) de genre, Massera avait défini la discrimination historique des femmes comme des siècle d'anthropolâtrie irrationnelle - dont sa version domestique était le sentiment d'une virilité insensée et autoritaire – qui avaient empêché la croissance harmonique de l'espèce humaine. Sa culture contemporaine, d'après le premier des marins, exhibait les traces profondes d'une carence morale provenant de cette mutilation ancienne et injuste. Si en 1980 la Marine avait habilité l'accès aux femmes sous-officières dans les Corps Professionnel et de Commando, l'inclusion formelle des officières dans les unités de combat de la Marine date de 2002 (vu qu'en 1981 les officières avaient pu entrer uniquement dans le Corps Professionnel). Ingénieure chimiste de l'Université National du Sud entrée ensuite dans le Cours d'Intégration Navale de l'École Navale Militaire (ensemble à trois autres femmes sur un total de 45 écolier.e.s) en 1981 et diplômée comme lieutenant de frégate ingénieure informatique du Corps Professionnel le 1^{er} janvier 1982, María Inés Uriarte a été la première femme à atteindre en Argentine le degré de contre-amirale le 31 décembre 2015 et, en 2019, celui d'amirale (directrice générale de Recherche et Développement) en devant – en suivant Fernando Morales (2019) - le n°4 dans la hiérarchie de la Marine de Guerre Argentine après avoir assumé le rôle d'agrégée navale dans l'ambassade argentine en Espagne. Uriarte a affirmé de n'avoir pas des antécédents militaires dans la famille et que son premier contact avec la Marine avait été d'avoir vécu plusieurs années dans la Base d'Infanterie de la Marine de Port Belgrano (Punta Alta, Province de Buenos Aires) où sa mère avait travaillé comme directrice de l'école qui existait dans cette unité militaire. Officière Supérieure du Corps Professionnel, Uriarte (in OMMATI 2018) a remarqué que le moment où l'on pourra dire qu'en Argentine les femmes ont réussi à développer une carrière pleine dans la Marine sera quand l'on verra une commandante de

navire (une officière supérieure du Corps de Commando) à même de démanteler concrètement les stéréotypes que les combattantes (jurant de défendre la Nation) affaiblissent l'esprit de la troupe car les hommes se préoccuperaient pour les soigner, qu'elles sont des tentations (sexuelles) en situations d'adrénaline de guerre et qu'il serait plus douloureux pour les fil.le.s des militaires d'affronter la mort de la mère que du père.

6.2.2.1.1. Les sous-officiers

Depuis 1975, les élèves venants de plusieurs zones du pays entraient dans l'ESMA comme des candidats (aspirants ou *marineros*) avec un âge moyen de 15 ans afin de se former dans sept spécialités (Mer, Communication, Approvisionnements, Électricité, Mécanique, artilleurs et techniciens radar) les constituant, après deux ans, en caporaux de seconde classe soumis au Code de Justice Militaire et incorporés à des opérations de surveillance et de patrouille de ce site. Les élèves qui se diplômaient dans cette école de formation technique de sous-officiers avaient la possibilité de continuer la carrière militaire ou d'exercer leurs professions dans tout autre domaine. À partir de la création du GT basé dans le Casino des Officiers, la Division de Cérémonial, Surveillance et Sécurité et donc aussi de la Division d'Entraînement⁷⁵⁰ avait été mise – entre 1977 et 1978 - sous le commandement du lieutenant de frégate Acosta et elle avait entamé à nourrir le GT de personnel⁷⁵¹. Parmi les *Verdes* il y avait donc des étudiants d'environ 18 ans de l'ESMA qui - catalogués par le directeur de l'ESMA Chamorro comme des Séparés des cours pour des raisons opératives, de service ou du plus grand service ainsi que Sans interdiction de réadmission - avaient participé au GT3.3.2⁷⁵². Ces élèves réussissaient automatiquement l'année suivante haut la main et bénéficiaient d'indemnités journalières avec lesquelles ils pouvaient louer un appartement et envoyer de l'argent à leurs familles (ACTIS et al. 2016, 228). Parmi les Verts, il y avait les *Pablito* qui étaient hiérarchiquement supérieurs aux simples Verts en tant qu'assistants des *Pedro*. Si les Verts n'étaient pas censés bouger de leurs postes de garde, les *Pablito* étaient constamment en mouvement et ne pouvaient pas s'asseoir. Les *Pedro* (*Bille*, *Perroquet*, *Tête*, *Poivron* et *Lindoro*) étaient des sous-officiers de profession (nommés également *Zumbos* qui littéralement signifie Coups), chefs des Verts et des *Pablito*, qui circulaient dans le couloir central de la *Capucha*, distribuaient l'insuffisante et mauvaise nourriture, décidaient quand les détenu.e.s disparu.e.s pouvaient aller aux toilettes ou utiliser un seau et

⁷⁵⁰ La Division de Cérémonial, Surveillance et Sécurité était composée par la Compagnie A (ou Alpha), la Compagnie B (ou Bravo) et la Police Militaire. Les postes du personnel subalterne de cette division qui avaient accompli des fonctions dans le GT3.3 étaient : le chef du groupe des tireurs, le chef de la section des tireurs, le chef du peloton-feu et ledit groupe d'infanterie de la Marine.

⁷⁵¹ Le méga-procès ESMA IV a été considéré important par le procureur Félix Crous car il a incorporé une quantité intéressante de personnel subalterne avec prénoms et noms, c'est-à-dire des étudiants de l'ESMA (qu'il a également appelé comme des ouvriers de la mort) qui avaient fait partie du groupe répressif du CCD et qui sont donc jugés comme des coauteurs des crimes de lèse humanité.

⁷⁵² Les raisons pour lesquelles les caporaux et les *marineros* étaient initialement séparés des cours de formation étaient : le manque d'aptitude militaire ; application ; conduite ; fautes d'une gravité extrême ; incompétence physique ; absence prolongée ; sur demande de l'élève ; raisons de meilleur service ; et raisons opérationnelles. Selon le Ministère de la Défense (2015, 354-355), les dernières trois motivations pouvaient se référer à l'incorporation des élèves dans le GT3.3. Une fois accomplies les fonctions dans le GT3.3., ce personnel retournait au cours duquel il avait été séparé pour continuer sa propre formation.

contrôlaient que personne ne parlait ou ne s'enlevait la cagoule. Le sous-officier Víctor Francisco *Poivron* Cardo (le responsable des *Pedro* qui en 1980 avait été transféré à l'Ambassade argentine de Londres), Víctor Roberto *Lindoro* Olivera (ayant travaillé dans le domaine de Communications comme garde militaire de l'ESMA entre avril 1979 et le 28 janvier 1981 et comme gardien en 1979 dans l'île Le Silence ainsi qu'ayant participé – au moins – à l'assassinat de Raimundo Villafior) et Carlos *Bille* Galián (connu pour sa tâche de consigner des enfants volé.e.s né.e.s en captivité) étaient chargés de recevoir les personnes séquestré.e.s à l'entrée de l'ESMA et de les préparer pour la torture et lesdits vols de la mort ainsi que d'assurer la garde des détenu.e.s disparu.e.s, de surveiller leurs déplacements et de les discipliner. Ce nom lui avait été attribué en raison de Saint Pierre, détenteur des clefs du Paradis. Ces gardes avaient en effet les clefs des chaînes et participaient également aux opérations de séquestration, d'interrogatoire et de séparation des enfants né.e.s en captivité de leurs mères militantes séquestrées. Il s'était avéré que des détenu.e.s disparu.e.s étaient mort.e.s à cause des châtiments infligés par les *Pedro* et les *Pablo*. Les seuls Verts armés dans l'ESMA étaient les gardes aux portes de l'*Altillo* et du *Sótano*. Les Verts devaient généralement accomplir deux tâches : escorter les séquestré.e.s avec le masque ou la capuche à travers de l'ESMA et transporter les repas de la cuisine aux lieux de ségrégation. En dehors de l'ESMA, il y avait des Verts auxiliaires de Renseignement du GT3.3.2 appelés *Gustavo* dont le rôle était celui de chauffeurs pour accomplir des tâches quotidiennes comme des courses et des achats. Ils ne conduisaient pas les voitures des équipes opératives, mais – comme dans le cas de l'ancienne détenue disparue Actis (et al. 2016, 230) - ils pouvaient accompagner les détenu.e.s disparu.e.s, en vue de leur entrée dans le régime de liberté vigilée, à chercher un appartement à louer dans des agences immobilières choisies par la Marine. Les *Gustavo* avaient des armes cachées entre les sièges, s'habillaient en civil et circulaient avec des documents faux (permis de conduire, carte grise, assurance, etc.). Le Ministère de la Défense (2015, 363) a également noté que les *Gustavo* – répondant à Acosta – étaient également chargé des dites Opérations de déménagement, à savoir de la mission de retirer tout le matériel des domiciles où un groupe opérationnel avait séquestré des militant.e.s de Montoneros avec le but de rompre ladite logistique de l'ennemi.e, voire de lui soustraire les lieux aptes pour vivre clandestinement.

Les contacts entre les militaires et les séquestré.e.s dans l'ESMA étaient quotidiens et ils étaient variés avant tout par le grade des militaires de la Marine ainsi que des grades politico-militaires des séquestré.e.s. Les relations des détenu.e.s disparu.e.s avec les officiers et avec les Verts – c'est-à-dire donc tous les subordonnés des officiers allant des sous-officiers aux conscrits assignés à accomplir le Service Militaire Obligatoire dans l'ESMA - ont été rappelés.e.s par les anciennes militantes de Montoneros survivant.e.s de l'ESMA comme différentes. Avant tout, des violences des Verts contre les (et ces) séquestré.e.s avaient eu des limites imposées par leurs supérieurs. La mise en pratique de

certaines formes de violence (dont la sexuelle) était autrement dit considérée comme un privilège des officiers et non pas des sous-officiers ou des simples marins. Les anciennes détenues disparues de l'ESMA ont témoigné que parmi les Verts il y en avait des très violents et d'autres plus compréhensifs et permissifs (ACTIS et al. 2016, 228) qui les avaient traitées mieux. Si certains avaient mis en place des courses ignobles des séquestré.e.s dans l'escalier à coup de bâtons (ACTIS et al. 2016, 222-225) et avaient obligé Adriana Rut *Nuchi* Marcus (militante de Montoneros détenue disparue entre le 26 août 1978 et obligée à travailler sous condition de liberté vigilée dans les bureaux de presse de Massera du 24 avril 1979 jusqu'à février 1980) à rester allongée pendant toute la journée de son vingt-troisième anniversaire sur des briques trempés d'eau posés sur un matelas (ACTIS et al. 2016, 264), d'autres avaient laissé – sous certaines conditions - circuler les détenu.e.s disparu.e.s (inséré.e.s dans ledit processus de récupération) sans *capucha* et avaient même organisé des rencontres clandestines entre ces séquestré.e.s dans la *Capucha*, dans l'infirmerie ou dans les salles de bain. En termes d'Actis (et. al. 2016, 220), avec beaucoup des Verts – et même avec quelques *Pedro* – les détenu.e.s disparu.e.s s'accordaient pour se couvrir les uns les autres, à savoir : il y avait un certain degré de confiance. En ce sens, des échanges verbaux (par-delà les ordres des uns sur les autres) ainsi que des actions (dites) de solidarité s'étaient avérés entre les Verts et ces détenu.e.s disparu.e.s perçu.e.s comme des élu.e.s par le GT3.3.2. Des survivantes ont également remarqué que la plupart de Verts n'avait pas une bonne compréhension des rapports entre les détenu.e.s disparu.e.s qui travaillaient dans la *Pecera*, le *Sótano* et le *Dorado* et les officiers desquels ils se sentaient – d'après certaines détenu.e.s disparu.e.s - méprisés par les deux. Les Verts craignaient dans une certaine mesure ces détenu.e.s disparu.e.s accomplissant des travaux intellectuels. Ces détenu.e.s disparu.e.s s'étaient senties reconnu.e.s d'atteindre un niveau de compétence auquel les Verts et les *Pedro* n'avaient pas eu accès dans le domaine militaire (ACTIS et al. 2016, 234). Ces détenu.e.s disparu.e.s avaient été ainsi investi.e.s d'une espèce de fonction de contrôle (ACTIS et al. 2016, 226) sur les actions des Verts qui auraient pu être dénoncés par les détenu.e.s disparu.e.s aux officiers renforçant dans une certaine mesure les sentiments de gratitude et de complicité de ces détenu.e.s disparu.e.s envers les officiers (ACTIS et al. 2016, 235) qui à leur tour renforçaient leur autorité d'éducateurs et exemples de la morale de l'Argentine. De l'autre côté, une certaine complicité – ou, en mot de Tokar (in ACTIS et al. 2016, 229) une sorte d'accord tacite - entre les Verts ou les *Pedro* et les détenu.e.s disparu.e.s avait pu également s'atteindre là où une action erronée impliquait le mauvais traitement des deux par les supérieurs sans pourtant qu'elles s'étaient senties comme des véritables égales par rapport à leurs gardiens⁷⁵³. La plupart de ces Verts – rappelé.e.s par des anciennes détenues disparues comme sans

⁷⁵³ À l'occasion d'un accident en voiture causé par Chiquito - un *Gustavo* -, Actis (et. al. 2016, 231) a rappelé que c'était elle qui lui avait suggéré comment présenter les faits à Acosta. Cette solidarité n'a pourtant pas été présentée comme sans intérêt de la part d'Actis

aucune formation politique et endoctrinés quant aux subjectivités terroristes à craindre - avait raconté aux détenu.e.s disparu.e.s d'avoir vécu dans la misère des camps et des monts de la Province de Buenos Aires et d'autres régions du pays. Certains d'entre eux avaient avoué aux détenues disparues leurs sentiments amoureux ainsi que leur malaise pour ne pas pouvoir réaliser leurs projets de vie ailleurs. Lewin, Actis et Gardella (2016, 221) ont parlé de l'impossibilité d'éviter la circulation de l'affect lorsque l'on voit quotidiennement les mêmes personnes desquelles dépend sa propre vie. Ces conditions de captivité avaient parfois habilité la perception – fausse ou pas – que des espaces étaient en train de se mettre en place, des ouvertures où l'on avait vu la possibilité de s'immiscer ou s'infiltrer afin d'obtenir des concessions pour soi-même et/ou ses *compañero.a.s*. Ces détenues disparues ont parlé de la création de liens « affectifs » entre guillemets car elles avaient eu la sensation de pouvoir rencontrer les Verts jusqu'à un certain point : l'on pouvait parler avec eux d'un argument spécifique, en être d'accord ou pas, mais l'on n'oubliait jamais que ceux-ci étaient des gardes et qu'elles étaient des détenues disparues. La perception de l'existence matérielle des rôles de chacun.e avait signifié pour les détenues disparues qui avaient dialogué avec les Verts le mesurage (l'évaluation) continu – conscient et inconscient - des mots (comment et quand dire quelque chose). Pour cela, elles ont spécifié que lorsqu'elles parlent aujourd'hui d'un rapport d'affect, elles le font toujours en partant d'une division fondamentale entre un groupe et l'autre. Une division qui tend à s'offusquer quand par exemple Tokar a mis en mots son souvenir d'un Vert (qualifié comme) ami d'Arrostito en le décrivant comme plus proche aux séquestré.e.s qu'aux militaires.

Là où les Verts étaient le moins contrôlés par leurs supérieurs – notamment dans la *Capuchita* -, les anciennes détenues disparues ont mis en évidence leur plus grande dangerosité pour ce qui avait concerné en particulier les viols (ACTIS et al. 2016, 226). Considérée comme fonctionnelle à la stratégie systémique et planifiée de l'État visant à détruire tout le tissu social et politique, la violence sexuelle exercée par les militaires, les policiers, les paramilitaires et les parapoliciers dans les CCD à l'encontre des détenu.e.s a été analysée (en tant que fonctionnelle au CCD) avant tout au sein de la logique de la destruction. Le représentant du Ministère Public Félix Crous, dans son plaidoyer lors du méga-procès ESMA IV, a qualifié ce CDD comme un appareil industriel de destruction humaine et il a décrit l'action des Verts comme la main d'œuvre qui avait permis la perpétuation des séquestrations, tortures, viols, abus sexuels et homicides. Crous a qualifié les viols dans l'ESMA comme collectifs (*violación tumultuaria*) afin d'affirmer que même si pas tous les militaires avaient

qui a poursuivi en affirmant que tout.e détenu.e cherchait à s'attirer les bonnes grâces surtout des militaires des grandes les plus bas car ils étaient ceux auxquels l'on pouvait arracher quelques (bien que moindres) concessions.

Cette ancienne détenue disparue a également rappelé que le *Pedro Cabeza* l'avait traité d'« égale » lors de la nouvelle de la première grève organisée par les cheminots pendant la dictature en cherchant une alliance à l'encontre des officiers qui le méprisaient *comme* elle. Munú Actis (et al. 2016, 233) a affirmé que ce *Pedro* – qu'elle avait souvent couvert lorsqu'il jouait aux échecs pendant le temps de garde - ne pensait pas d'appartenir à la classe des gouvernants mais au groupe des personnes qui voulaient un monde meilleur.

eu la même conduite, la massivité de l'agression (les) avait fait converger au même résultat. D'après ce ministre, tout le système de destruction de la personne qui avait eu des incidences sur la réalisation de cette conduite en est responsable : qui a créé les conditions pour que ces viols aient pu se produire et qui aurait pu l'éviter et il ne l'avait pas fait. Ramus a raconté en 2011 à Álvarez (2016, 45) son expérience de violence sexuelle dans la ESMA en mettant en exergue la différence dans l'acceptabilité du viol comme instrument de récupération de la féminité des militantes de Montoneros détenues disparues utilisé par les marins. Les *camarotes*, c'est-à-dire les pièces préfabriquées où étaient forcées à vivre les *compañero.a.s* (défini.e.s par Ramus comme vivant dans des conditions un peu meilleures par rapport aux détenu.e.s disparu.e.s enferm.e.s dans la *Capucha*), étaient devenus selon elle des salles de viols. Dans les premiers jours de sa captivité, un Vert avait violé Ramus et elle l'avait dénoncé au directeur de l'ESMA qui l'avait accompagnée dans un tour du CCD pour reconstruire les faits. Ce Vert avait été sanctionné et envoyé au Sud de l'Argentine et Ramus – dont le mari et la belle-mère avaient été assassiné.e.s dans l'ESMA - avait été destinée à travailler dans le *Dorado* où elle avait pu percevoir l'ombre desdits transferts de chaque mercredi. Ramus a ainsi constaté qu'elle ne savait pas à l'avance qu'aux détenu.e.s disparu.e.s étaient réservé un traitement (qualifiée par elle-même) meilleur du traitement qui pouvaient avoir les officiers envers des sous-officiers. Elle a dit de l'avoir compris après ; et elle l'a expliqué par le fait que les officiers voulaient sauver et récupérer des détenu.e.s disparu.e.s alors que par rapport aux sous-officiers – qui ne restaient dans l'ESMA que temporairement – les officiers devaient leur enseigner le code moral des Chevaliers de la Mer. Au sujet de l'incarnation des valeurs de la Nation et du rôle de représentants de la Nation des officiers, Masson (2017, 26) a premièrement noté qu'il est important de tenir en compte la construction raciale de l'autre et donc les limites à l'accès aux FFAA des hommes « non blancs » confinés dans des positions subordonnées. Masson (2017, 31) a ainsi expliqué que le Service Militaire Obligatoire instauré en 1901 avait entre autres l'objectif de *civiliser* les jeunes indigènes et/ou ressortissant des secteurs les plus pauvres de l'Argentine. Ce qui est intéressant c'est que cette fonction sociale a produit historiquement l'orgueil des officiers pouvant assumer dans l'interaction avec les conscrits une position civilisatrice, une vocation éducative, une conscience de supériorité et une place de leadership et de représentation des valeurs morales : « The conscripts under their charge were taught to read and write along with habits of personal hygiene, dress, and nutrition, which produced a radical change in the youths' identities. [...] The young men who were the main targets of the "civilizing mission" came from indigenous populations immersed in poverty. This is evidenced by when the officer refers to young men originally from the northern provinces of the country [provinces of Salta, Jujuy, Formosa, Chaco, and Santiago del Estero]. » Finalement ce Code Moral des Chevaliers de la Marine – ou morale sexuelle - avait appris à Ramus (in ÁLVAREZ 2016, 46)

que l'acceptabilité de la pratique des abus sexuels variait en fonction du rang militaire du violeur car avec les officiers – lui avait dit Acosta – elle pouvait *perversement* avoir (sexuellement) ce qu'elle voulait. Cela peut au moins en partie renvoyer à une seconde remarque de Masson au sujet de l'incarnation des valeurs de la Nation et du rôle de représentants de la Nation des officiers, à savoir qu'un autre des aspects clé de la masculinité des officiers des FFAA avait été le mariage hétérosexuel obligatoire en accord avec les principes du catholicisme. Au niveau informel, Masson (2017, 35) a soutenu que les hommes militaires ont été toujours encouragés à se marier : « Young officers receive advice from their superiors regarding the conveniences of marriage as well as the most opportune moment to enter into it. » À partir de ce constat, cette féministe a argumenté que l'exclusion des femmes de l'utilisation professionnelle des armes avait affecté directement l'avancement de carrière du moment où l'institution reconnaissait uniquement les militaires lorsqu'ils représentaient une famille. Masson (2017, 35) a noté que les femmes étaient exclues comme professionnelles et incluses comme des épouses: « The importance of heterosexual marriage to the military profession is evidenced by the fact that one of the most powerful cultural constructs of national collectivities is that a central reason for men to go war is for the protection of women and children. Thus, part of the construction of the masculinity of servicemen has been built upon and consolidated by the existence of a heterosexual family whose emotional support and daily duties fall into the hands of women. » Cette obligation à se marier a été narrée également dans la biographie de Massera écrite par Uriarte (1991) qui, de plus, a mis en exergue l'association de la Marine avec le support de l'aristocratie locale à travers les femmes. Alors que les femmes - et la famille, plus en général - ont été historiquement placées dans le domaine privé considéré comme politiquement sans importance (ou apolitique tout court), Masson (2017, 36) a mis en exergue les fonctions politiques et symboliques des épouses dans l'institution militaire lui ayant permis de s'instaurer comme l'élite représentant la Nation : « After the coup d'Etat of 1930, the army gained prestige and began to be seen as an avenue for economic and social mobility for young men. [...] Until recently, the institution, incarnate in the figure of a superior officer, dictated which servicemen could or could not marry. This rule, in practice, served as a process of institutional selection of officers' wives. » Jusqu'à ce que les FFAA ont maintenu le pouvoir politique et un prestige social, les jeunes officiers avaient occupé une place privilégiée dans le marché marital leur ayant permis d'épouser des femmes appartenant à des classes sociales plus hautes des leurs. De plus, Masson (2017, 36) a remarqué qu'en 1951 – lorsque les FFAA avaient atteint des hauts niveaux de pouvoir et de prestige – une régulation institutionnelle nouvelle avait renforcé les frontières entre les officiers et les non-officiers (sous-officiers et troupes) par la prohibition du mariage entre des soldat.e.s de rangs différents ainsi que la prohibition pour un militaire d'épouser des membres d'autres Forces de Sécurité : « Although no explicit prohibition existed regarding

“interracial marriage” in Argentina, the prohibition of marriage between officers and NCOs reinforced the ethnic boundaries within the institution. While ethnic differences are accepted within the institution, they are controlled through the maintenance of a specific hierarchy and the prevention of passage from one category to another through marriage alliances or reproduction. »

6.2.2.1.2. Les officiers

Afin de comprendre comment les relations entre les séquestré.e.s et le GT3.3.2 s'étaient générées, Feld et Franco (2019, 9) ont décidé d'étudier les plans différents où celles-ci avaient été tissées. Premièrement, ces chercheuses ont discuté les relations dérivées d'un mécanisme particulier établi par les ravisseurs afin de contrôler les personnes séquestrées. J'estime que ce point de vue permet à l'analyse d'abandonner l'idée que les détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération de l'ESMA avaient bénéficié d'un traitement préférentiel au sens (explicite ou implicite) de bénéfique. Les mécanismes du fonctionnement intérieur de l'ESMA – comme l'ont également mis en évidence Lewin et Wornat (2014) – avaient fait en sorte qu'à chaque détenu.e disparu.e était assigné un interrogateur dont la fonction était d'obtenir du et de la détenue disparue la majorité d'information possible ; en même temps, cet interrogateur avait dû se transformer en une sorte de tuteur dudit chemin de récupération. Dans le jargon de l'ESMA, le victime duquel dépendait chaque détenu.e était nommé comme son responsable. Ce responsable était donc parfois la même personne qui avait séquestré et initialement torturé le ou la détenue disparue que le GT3.3.2 avait choisi de rééduquer. Au fur et à mesure que le temps de détention passait, à ce responsable était confié le suivi de la ou du détenu.e disparu.e. De cette manière-ci, il assumait face à la personne kidnappé.e.s une série de rôles qui avaient coexistés et s'étaient imbriqués dans la vie quotidienne de l'ESMA bien que ces missions apparaissaient aux détenu.e.s disparu.e.s comme contradictoires entre elles. Dans cette dynamique relationnelle, entre les détenu.e.s disparu.e.s – pris.es singulièrement ou en groupe – avaient pu avoir lieu des interactions et des échanges apparemment plus personnels et intimes : parfois des membres du GT3.3.2 communiquaient à ces détenu.e.s disparu.e.s des informations, le plus souvent fragmentaires et diffusées.

Le terme de perversité employé par les témoin.e.s survivant.e.s de l'ESMA a généralement connoté la relation entre un.e détenu.e et son responsable, notamment car son tortionnaire jouait également le rôle de son protecteur face aux autres membres du GT3.3.2. Vinculé.e à ce personnage, le ou la détenu.e disparu.e s'était trouvé.e – en suivant Feld et Franco (2019, 9) – dans une relation de dépendance totale notamment car le responsable était la personne qui finissait pour peser dans la décision qui prenait chaque semaine le GT3.3.2 sur l'assassinat ou la survie des détenu.e.s disparu.e.s. Il était, autrement dit, le responsable de sa vie en captivité et de sa mort. Feld et Franco (2019, 9) ont défini l'environnement de cette relation entre les détenu.e.s disparu.e.s et les officiers du GT3.3.2

auxquels ils et elles étaient à disposition comme combinant une protection supposée et une violence manifeste, l'abus et l'intimité, la confiance prétendue et l'assujettissement évident. Il est bien de noter que l'existence de ce personnage-responsable dans les CCD n'avait pas concerné uniquement l'ESMA. En 1984, la maison d'édition El Cid avait publié le livre *Sobreviviente de La Perla* écrit par les deux survivant.e.s Gustavo Adolfo Contepomi et María Patricia Astelarra⁷⁵⁴. Ces deux avaient minutieusement décrit ici le fonctionnement et la quotidienneté dans la *cuadra*⁷⁵⁵ en analysant directement les définies comme zones grises du fonctionnement de ce CCD⁷⁵⁶. Dans le cadre d'une dispute entre le responsable des interrogateurs (ou tortionnaires) se définissant comme un péroniste de droite (Ernesto *Nabo* Barreiro) et le responsable des séquestrés sympathisant pour l'UCR (Jorge Ezequiel *le Bouclé, le Sourd* ou *Ruiz Acosta*), les ravisseurs avaient formé un groupe de 17 otages séquestré.e.s dont les membres avaient été par la suite appelé.e.s Ancien.ne.s (détenu.e.s disparu.e.s) car leur captivité avait duré des années. Si Vanesa Garbero (2017, 60) a expliqué qu'au moment de mettre en pratique la division entre les détenu.e.s disparu.e.s les ravisseurs avaient identifié des détenu.e.s disparu.e.s utiles par rapport à leur hiérarchie dans l'organisation militante à laquelle appartenaient ou par rapport à leur connaissance fonctionnelle de la dynamique du CCD, Contepomi et Astelarra (1984) ont soutenu que l'établissement de relations personnelles entre ces détenu.e.s disparu.e.s et leurs ravisseurs avait eu lieu au sein d'un processus de parrainage (*apadrinamiento*) de certain.e.s séquestré.e.s de la part des militaires. Autrement dit, ces deux officiers avaient dû négocier avec leurs supérieurs l'exclusion de « leurs » séquestré.e.s des listes desdits transferts. Il me semble que ce qualificatif de parrainé.e.s (*apadrinado.a.s*), à la différence de

⁷⁵⁴ Étudiant d'architecture, Contepomi avait été détenu dans le CCD de La Perla depuis juillet 1976 jusqu'à décembre 1977. Astelarra avait passé toute sa séquestration dans La Perla enceinte et elle avait accouché son fils dans la prison du Bon Pasteur en 1976 ; elle avait élaboré son premier témoignage en 1978 sur requête des Grands-Mères de la Place de Mai autour de la situation des détenues enceintes dans les CCD (TELLO 2015, 99). À la fin de 1982, Contepomi, Astelarra, Andrés Remondegui et María Victoria Roca avaient témoigné face au CELS. Entre le 26 janvier et le 1^{er} février 1984, avec le retour de la démocratie, ce témoignage collectif avait été publié dans le journal *La voz del mundo* de façon anonyme (GARBERO 2017, 70). Contepomi et Astelarra avaient été par la suite menacé.e.s par leurs ravisseurs. En février 1985, Contepomi avait été jugé pour association illicite dans le cadre d'un fait avéré en 1975. L'information qui l'accusait provenait du Détachement de Renseignement n°141 duquel La Perla faisait partie à ce moment-là ; le rapport avait été signé par l'ancien capitaine Jorge Ezequiel Acosta. L'affaire avait été finalement classé sans suite, cependant Contepomi avait été reclus en prison pour deux ans.

⁷⁵⁵ Littéralement en français « écurie », la *cuadra* était un grand espace où les séquestré.e.s passaient les jours allongé.e.s sur des petits matelas de paille avec de couvertures militaires de laine tachées de sang (LEWIN et WORNAT 2014).

⁷⁵⁶ La Perla avait été le troisième CCD plus grand de l'Argentine pendant la dernière dictature militaire où l'on a compté qu'entre 2000 et 2500 détenu.e.s disparu.e.s étaient passé.e.s. Connue également comme L'Université, ce CCD était situé sur la Route Nationale 20, entre la ville de Córdoba et Carlos Paz, à la hauteur d'un pont qui porte à Malagueño. Il semblerait que ce « bâtiment administratif » ou « petite maison » avait été le fruit d'une compensation de la part de l'Administration routière nationale au III^{ème} Corps de l'Armée de terre qui avait cédé ses terrains afin de construire l'autoroute en 1972, dans le cadre des préparations pour le Mondial de Football. Garbero (2017, 55-56) a divisé l'histoire de La Perla comme CCD en trois étapes liées aux changements de chef du et aux styles répressifs et aux gestions diverses du CCD. Pendant la première phase allant de mars 1976 à janvier 1977, La Perla avait eu comme directeur opératif d'abord le capitaine Héctor Pedro Vergez (jusqu'à juillet 1976) et ensuite les lieutenants Guillermo Ernesto Barreiro et Jorge Ezequiel Acosta. Cette étape s'était caractérisée par la cruauté du traitement des détenu.e.s disparu.e.s et notamment par leurs morts massives. Les conditions de détention s'étaient améliorées pour les séquestré.e.s et lesdits transferts avaient été réduits à des groupes de détenu.e.s une fois chaque 15 jours (contre tous les jours de la période précédente) depuis février 1977 lorsque le CCD de La Perla était passée sous la direction du seul Acosta jusqu'en mars 1978. Depuis cette date, les directeurs avaient été le capitaine José Carlos González (jusqu'en août 1978) et le lieutenant premier Carlos Villanueva jusqu'à 1979 lorsque le lieu avait été légalisé comme une Unité Militaire (l'Escadron d'Exploration de Cavalerie Aérienne n°4 du III^{ème} Corps de l'Armée de terre). Dans sa troisième étape, ce CCD était devenu pratiquement une prison car González avait octroyé la liberté vigilée à la plupart des détenu.e.s.

celui de collaborateur.trice.s dessiné par les militaires, a mis en évidence le rôle des ravisseurs comme des agents admis à exercer le patronage face aux juridictions supérieures. Autrement dit, ce même terme contient une explication concrète de comment fonctionnait ce qui est généralement prononcé comme une affirmation, à savoir que dans les CCD les militaires se portaient comme Dieu car ils avaient dans leurs mains la vie et la mort des séquestré.e.s. Finalement, par l'appropriation de ces détenu.e.s disparu.e.s (impliquant également les décisions sur leurs futurs), ces deux lieutenants responsables l'un de Renseignement et l'autre d'Opérations avaient mesuré leurs forces entre eux jusqu'à ce qu'en février 1977 le CCD était passé sous la direction opérative du seul Acosta (GARBERO 2017, 59). À cause de l'affaiblissement de la cruauté des conditions de détention voulue par Acosta ainsi que pour la déclaration du PRN de sa victoire dans la guerre contre ladite subversion, les 17 otages avaient pu – d'après Garbero (2017, 60) - se montrer comme des êtres humain.e.s et même se confronter idéologiquement en entamant par-là un changement des relations avec certains officiers, sous-officiers et civils du Commando Opérationnel du III^{ème} Corps de l'Armée de terre dirigé par le Dur Menéndez (GARBERO 2017, 60). Outre à la possibilité d'entrer en contact téléphonique au sein du CCD avec leurs familles et de sortir du CCD pour les visiter pendant des fins de semaine, à ce groupe de détenu.e.s disparu.e.s auquel.le.s l'OP3 avait été permis de voir les visages et écouter les surnoms du personnel salarié (ou, en tout cas, employé en dehors du CCD), Acosta avait assigné la réalisation d'une tâche spécifique⁷⁵⁷ : répondre des détenu.e.s disparu.e.s en agonie qui étaient en train de mourir après les coups de la torture. Les Ancien.ne.s avaient été, autrement dit, chargé.e.s d'accompagner les détenu.e.s disparu.e.s jusqu'à leur dernier souffle ainsi que de les transporter au centre de la *cuadra* avant d'appeler la garde de service censée les retirer (LEWIN et WORNAT 2014). Celui-ci n'a pas été la seule violence généralement reconnue comme un bénéfice des Ancien.ne.s détenu.e.s disparu.e.s du CCD « La Perla ». D'après l'ancienne militante de Montoneros Astelarra – qui avait été violée par le sous-officier à la retraite Roberto *Prêtre Magaldi Mañay* – toutes les détenues disparues de ce CCD avaient été transformées en des esclaves sexuelles, réduites au servage et en objets des jeux pervers des officiers et des sous-officiers (LEWIN et WORNAT 2014). À ce sujet, Barreiro (in LEWIN et WORNAT 2014) a confié au journaliste espagnol Vicente Romero depuis la prison qu'il fallait mettre les choses au clair sur ce qui s'était passé dans le CCD « La Perla ». Rétablir la vérité avait comporté pour Barreiro d'affirmer à la fois qu'il n'y avait pas eu de viols dans ce CCD et qu'il y avait eu deux cas de relations sexuelles : celui de l'Ancienne détenue disparue (ou parrainée) Dora Zárate de Privitera avec un agent avec lequel elle

⁷⁵⁷ D'autres détenu.e.s disparu.e.s dans le CCD « La Perla » avait été chargé.e.s de différentes tâches comme cuisiner, servir la nourriture, recopier à la machine des rapports élaborés par l'OP3, photocopier des tracts des groupes *Falange y Fe et Tradición, Familia y Propiedad*, laver et réparer les voitures utilisés pour les groupes d'opérations (GARBERO 2017, 60 et LEWIN et WORNAT 2014).

était restée mariée pour 24 ans et celui de l’Ancienne détenue (ou parrainée) Cecilia Suzzara dont l’ancien lieutenant a affirmé qu’elle avait cohabité avec un agent civil appelé Héctor Romero.

Les études sur les divers CCD ont indiqué que leurs responsables jouissaient souvent d’un certain degré d’autonomie qui avait permis le développement de logiques et *modus operandi* avec des caractéristiques différenciées. Cette diversité s’était reflété également dans les manières dont la violence sexuelle avait été exercée au sein des CCD. D’après Lewin, interviewée en 2012 par Álvarez (2016, 36-37), les viols n’avaient pas été massifs au sein de l’ESMA même s’il y avait eu plusieurs cas de violence sexuelle qui d’après la témoinne ne peuvent en tout cas être considérés comme des excès ou des décisions individuelles. D’après cette réapparue de l’ESMA, la forme régulière qui avait assumé la violence sexuelle dans l’ESMA n’était pas (en citant son terme) physique ; elle l’a définie comme un mécanisme pervers associé plus à (ce qu’elle a entendu comme) l’abus sexuel qu’au viol. La différence entre ces deux crimes sexuels, d’après Lewin, résiderait dans le fait que la personne abusée sexuellement croit que sa volonté (et plus particulièrement, son consentement) était entrée en jeu dans la relation sexuelle avec son séquestreurs et/ou tortionnaire au sein et en dehors de l’ESMA. Ces abus sexuels étaient pourtant ressortis - d’après Lewin - des décisions avalisées par les cadres supérieurs. Comme je l’ai déjà mentionné dans cette thèse, Lewin a affirmé de croire qu’il y avait une intention de la part d’Acosta d’obliger et de promouvoir les relations sexuelles dans l’ESMA. Feld et Franco (2019, 9) ont suggéré d’analyser ces relations sexuelles comme des relations stables – au sens de prolongées et systématiques - d’assujettissement construites à travers des pratiques qui avaient fait partie de l’engrange ou dispositif répressif et qui avaient inclus des sorties nocturnes, des voyages internationaux et/ou des visites aux proches de la détenue disparue qui, en captivité, réapparaît. Dans ce chapitre 6 j’ai en effet analysées ces pratiques répressives et leurs relations avec les pratiques (avant tout) politiques et (en moindre mesure) économiques du GT3.3.2. Si dans le premier sous-chapitre j’ai développé une perspective qui a pris le départ des différentes analyses existantes ayant utilisé le concept de travail forcé pour rendre compte de la captivité privilégiée de certain.e.s militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s en raison de l’exploitation de leurs connaissances avant tout intellectuelles, le concept analytique que je suis en train de déconstruire ce second sous-chapitre est celui de la simulation de la part des détenu.e.s disparu.e.s de ladite récupération. J’aimerais rappeler que cette distinction – ayant généralement entraîné deux mouvements (ou arguments) à première vue opposés : celui d’extraire et capitaliser des savoir des détenu.e.s disparu.e.s et celui d’inculquer des savoirs à ceux et celles-ci – est analytique et non pas expérientielle.

6.2.2.2. Jouer à la partenaire, performer des féminités

Plusieurs témoignages ont fait savoir qu'en tant que kidnappées, les détenues disparues ayant eu accès au régime de captivité nommé par le GT3.3.2 de récupération avaient dû démontrer - sous la menace permanente d'être assassiné.e.s – qu'elles avaient dépassé (plus qu'abandonné) leur identité militante et qu'un monde de signes avait réglé le bon ou mauvais cours de leur récupération. La Littérature a souvent mis en exergue que cette mise en relation avec leurs répresseurs avait comporté (entre autres) l'adoption d'une apparence (dite) respectable : si les hommes avaient dû se raser les barbes et couper les cheveux, les femmes avaient dû se maquiller et s'habiller d'une manière dite féminine (ACTIS et al. 2001). Álvarez (in BACCI et al. 2012, 51-52) a plus précisément remarqué que ce processus de réinsertion sociale de certain.e.s militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s de l'ESMA, d'un point de vue de la rééducation, avait été hétérosexuellement différencié pour les par rapport aux hommes. Différemment des militants, les militantes avaient dû commencer à se faire conventionnellement belles (*hacerse lindas*), à découvrir la maternité et à parler d'enfants avec leurs ravisseurs ainsi qu'avec les autres détenues disparues (au moins initialement) pour que ce type de conversation parvenait aux oreilles de leurs ravisseurs⁷⁵⁸. Ce faisant, d'après cette ancienne détenue disparue, le GT3.3.2 était en train de faire sortir la *Montonera* de ces détenues disparues et de les exploiter en tant que femmes. Par-delà donc cette première différenciation, ce qui avait constitué la différence majeure dans le traitement du GT3.3.2 envers les militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s choisi.e.s pour être réintégré.e.s culturellement et moralement dans la société argentine avait été (en termes d'Álvarez) l'utilisation sexuelle des femmes dans une situation où elles n'avaient pas pu se nier. La (appelée également) soumission ou oppression sexuelle ayant caractérisé d'après cette ancienne détenue disparue l'espace relationnel dudit processus de récupération féminin a été différenciée du (nommé comme) viol brusque se caractérisant (supposément) par des batailles et des coups et définie comme la violation de faire une utilisation sexuelle (*la violación de hacer uso sexual*) des détenues disparues. Ce qui est intéressant du témoignage pour Mémoire Ouverte de 2007 d'Álvarez ayant traité le fonctionnement de la violence sexuelle dans l'ESMA des détenues disparues est à mon avis son approche qui a à la fois réitéré et remis en question la distinction nette entre ladite femme commune (victime du système patriarcal au sens d'hétéronormatif et donc ne destinée qu'à la procréation et au mariage au sein d'une famille stable) et ladite femme militante (discutant ce système) à la base également du discours - ou consensus - antisubversif des FFAA. Les FFAA avaient

⁷⁵⁸ Dans le chapitre 2 j'ai déjà rendu compte que le témoignage contre Febres de 2007 de Solarz avait provoqué une fracture dans le silence de la violence sexuelle parmi les survivantes car la personnalité performée par Solarz dans l'ESMA avait été un mélange entre une mère vierge, une mère douloureuse et la Sainte Montonera. Lewin et Wornat (2014) ont argumenté que ce témoignage avait obligées les survivantes à se repositionner par rapport, premièrement, à la compréhension des relations sexuelles entre les détenues et le personnel de l'ESMA comme une forme de violence sexuelle et, secondairement, de la violence sexuelle comme un délit à dénoncer (ou pas).

en effet construit tout au long de 1970 une narration historique d'une guerre culturelle de laquelle elles s'étaient montrées gagnantes. L'analyse par oppositions de deux typologies de femmes – c'est-à-dire la guérillera masculinisée hérétique et la mère catholique au foyer – s'est pourtant révélée insuffisante pour comprendre le fonctionnement dans et du circuit de l'ESMA de situations où les répresseurs avaient arrangé des pseudo rendez-vous avec des militantes de Montoneros (dont beaucoup avaient été des catholiques convaincues) détenues disparues : « The issue with recuperation was to turn you into a *pelotuda* [stupid woman], which was that they were accustomed to, you see. Let's make an idiot who thinks about the afternoon soap opera. But they did not indoctrinate you [...]. You knew what kind of woman you need to be, what kind of person – less intelligent, the better, [someone who would] not question the family, religion. » (Álvarez in SUTTON 2018).

J'aimerais d'abord analyser ce type de sortie (et entrée) de (et dans) l'ESMA comme une pratique répressive spécifique à la gestion du CCD de la part du GT3.3.2 à l'encontre de certaines militantes de Montoneros détenues disparues étant donné également sa présence importante dans la Mémoire de la (répression et oppression de genre de la) dernière dictature qui a contribué à discréditer les mots autour dudit terrorisme d'État (et non uniquement de la dénonciation *strict sensu* de la souffrance de violence sexuelle) de ces personnes qui avaient même été, dans certains cas et/ou conditions, exclues de la catégorie mémorielle de détenu.e disparu.e. J'aimerais commencer à définir cette pratique répressive comme ayant assumé la forme de sorties ponctuelles de peu d'heures qui avaient à voir avec des supposés divertissements ou récréations décidées par les officiers du GT3.3.2 et participées par un groupe de séquestré.e.s de l'ESMA. Ces sorties étaient finalisées à passer du temps ensemble pour se connaître, approfondir les liens, connaître réciproquement les pensées et les intérêts et même développer des sentiments l'un vers l'autre ; des exemples avaient été : aller dîner dans des restaurants chers plein de gens comme *El Globo* ou aller danser dans des discothèques à la mode comme le *Mau Mau*. Cela signifie, autrement dit, que les officiers de la Marine n'avaient pas été immunes aux pratiques modernes du flirt que Cosse a - dans un contexte autre que le militaire -, qualifié comme une révolution sexuelle discrète. Ainsi, à côté de la thèse du traitement des détenu.es disparues comme des trophées de guerre – à savoir qu'également par ce type de sortie, les militaires avaient exposé leurs relations amoureuses avec (entre autres) les détenues disparues comme des médailles et des distinctions en affirmant qu'il était plus facile de *céder* (se plier, se rendre, prendre leur pot de vin et être damnée) que résister, c'est-à-dire de se sauver en défendant des principes ou une éthique impossible -, D'Antonio (2003, 51-52) a également affirmé que ces situations relationnelles avaient produit dans les ravisseurs des émotions contradictoires car les détenues disparues leur offraient une représentation du monde très différente de celle qu'ils avaient et pour cela elles avaient été, d'une certaine façon, désirées. Quand Actis (in D'ANTONIO 2003, 52) avait

demandé à Acosta pourquoi les membres du GT3.3.2 restaient les nuits à l'ESMA alors qu'ils pouvaient dormir chez eux, celui-ci avait répondu qu'elles ne se rendaient pas compte d'en être les coupables car, avec elles, ces militaires pouvaient parler de toute thématique y compris de cinéma, théâtre et politique ; elles savaient élever les enfants, jouer la guitare et tenir une arme ; elles savaient tout faire ; elles étaient les femmes qu'ils croyaient exister uniquement dans les romans et dans les films. Pour cela, ces détenues avaient été enfin accusées par Acosta d'avoir détruit leurs familles.

Dans l'analyse la plus détaillée que j'ai rencontrée dans la Littérature sur ce type de sortie de l'ESMA, Feld et Franco (2019, 8) ont remarqué qu'elle doit être comprise comme un système particulier d'assujettissement composé par des pratiques - moins systématiques, souvent intempestives et imprévues – pour lesquelles les séquestré.e.s avaient dû être à disposition du GT3.3.2. Cette disponibilité socialement assignée ou différentielle par rapport aux officiers du GT3.3.2 est à entendre à mon avis comme une traduction du terme anglais *disposability* et notamment comme sa conceptualisation réalisée par Butler et Athanasiou (2013, 19). En particulier, Feld et Franco ont remarqué que l'expérience des détenu.e.s disparu.e.s de ce type de sortie apparemment bénéfique avait été caractérisé premièrement par la conviction que s'ils et elles essayaient d'appeler à l'aide ou de s'échapper, elles et ils n'aurait rencontré que de l'indifférence, l'incrédulité ou l'hostilité des passant.e.s. Deuxièmement, la plupart de témoin.e.s a expliqué son impossibilité de s'enfuir à cause des conséquences qui auraient pu être terribles. Si d'un côté, comme l'avait témoigné également l'évadé Maggio, les militantes de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de réintégration sociale vivaient sous la menace continue de la mort de leurs proches et des autres détenu.e.s disparu.e.s de a part de leurs ravisseurs, de l'autre côté même leur vie – dedans ou en dehors de l'ESMA - était menacée. Les chercheuses ont expliqué que ces sorties avaient eu la particularité d'apparaître comme des moments de partage des détenu.e.s disparu.e.s avec leurs répresseurs même si ces temps passés avaient impliqué des situations et des dynamiques relationnelles spécifiques dont la perversité était indubitable et incontestable et le retour à l'ESMA avait été (perçu comme) inévitable. En suivant Feld (2010, 40), ces sorties n'avaient pas uniquement déplacé la frontière du CCD vers plusieurs lieux dans la ville mais elles avaient également créé à nouveau de la confusion quant à la différenciation entre les ravisseurs et les séquestré.e.s. Cela parce que c'était l'ESMA – le CCD comme lieu d'enfermement - qui avait correspondu, par les militant.e.s détenu.e.s et sélectionné.e.s par le GT3.3.2, à la condition de détenu.e disparu.e. Actis (et al. 2001, 179) a en effet rappelé que tout était plus clair, pour elle, lorsqu'elle était dans le *Sótano* ou dans la *Capucha* car dans cette condition-ci l'on savait que l'un était le séquestreur et l'autre était la séquestrée. Comme j'ai analysé dans le chapitre 5, la Littérature et la Mémoire ont tendu à comprendre les relations entre les ravisseurs et les détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit

processus de récupération y compris leur captivité quotidienne à partir de ces moments de partage (apparents) en faisant référence à la notion de zone grise. Un exemple a été la lecture de Reati de *Pouvoir et disparition* qui a opéré un éclaircissement – à mon avis néfaste – des analyses de Calveiro pour légitimer l'utilisation de ce concept pour rendre compte de l'expérience de captivité des détenu.e.s disparu.e.s ayant eu accès audit processus de récupération en général et celles que l'on pourrait appeler des « situations de flirt » créées par le GT3.3.2. Il est vrai en effet que Calveiro ([1998] 2006, 60) a parlé de la zone grise lorsqu'elle a affirmé que le CCD (qu'elle a nommé comme camp) concentrait en même temps qu'il isolait, tout comme il séparait en même temps qu'il unissait. Elle a caractérisé le camp comme un espace où, en ayant rapproché les deux pôles du monde binaire, le blanc et le noir, les forces légales et les subversif.ve.s, parfaitement séparées et différenciées dans un espace qui les situait en vase clos comme victimaires et victimes, les avait toutefois obligées à entrer en contact. Calveiro a poursuivi dans cette première définition de l'espace du CCD en remarquant que les détenu.e.s disparu.e.s (nommé.e.s comme prisonnier.e.s) qui avaient survécu pour des mois et qui avaient été en particulier soumis.e.s audit processus de récupération étaient entré.e.s en contact avec les officiers qui s'étaient occupés de leurs cas, avec les gardes et avec d'autres séquestré.e.s. C'est à ce moment-ci où Calveiro a écrit qu'involontairement, le camp – un dispositif binaire par excellence – avait offert beaucoup de fois un certain espace gris. Après avoir énuméré des situations diverses où le système binaire avait été cassé par l'intelligence (autrefois appelée comme des actes de résistance) des séquestré.e.s dont le contact avait provoqué l'humanisation (voire la rupture du pouvoir absolu) de leurs ravisseurs, Calveiro a avancé la possibilité de penser les relations entre détenu.e.s disparu.e.s et leurs ravisseurs comme une infinie gamme de nuances de grises. Cependant, après quelques pages, Calveiro ([1998], 79-80) a affirmé que le camp était une gamme infinie non pas de grises – qui supposeraient des combinassions de blanc et de noir - mais de couleurs différents où les tons n'étaient jamais apparus nettes, pures, mais des combinassions multiples. Avec ce discours abondant (à mon avis) l'opacité des subjectivités relationnelles (concernant les subjectivités tant dedans qu'en dehors du CCD) que Calveiro a pu développer sa critique à la fausseté de beaucoup de versions héroïques et à l'apparente opposition entre héro.ïne.s (pur.e.s, intouché.e.s) et traîtres.ses en affirmant que dans le monde des camps personne ne peut s'attribuer ni l'innocence pure ni la culpabilité absolue. Dans ses termes : l'opposition entre le héro.ïne et le.a traître.sse est une opposition fautive, outre qu'injuste, car tout simplement elle est insuffisante pour décrire la complexité du problème ; il n'y a pas ici une gamme de grises mais de tout un éventail de couleurs qui inclut beaucoup d'autres tons ; il ne s'agit pas de combinaisons de degrés entre ces deux termes – héroïcité et trahison – mais de la conjonction et du réseau qui forment tous les éléments qui confluent pour articuler des formes d'obéissance et des formes de rébellion par rapport au pouvoir

concentrationnaire. Calveiro a finalement noté que chaque sujet (détenu.e disparu.e) pris.e singulièrement doit être compris.e comme un ensemble complexe où s'étaient combinés entre eux des aspects variés qui d'après elle s'étaient articulés dans certains cas autour de l'obéissance et dans d'autres autour de la résistance.

Selon Actis, lorsque les membres du GT3.3.2 faisaient sortir les détenu.e.s disparu.e.s pour des activités de divertissement (apparent), ils modifiaient toute la situation de détention et ils colloquaient les séquestré.e.s dans une position d'égaux.les (*lugar de un par*) par le fait qu'ils les faisaient assoir à la même table qu'eux, à côté d'eux, à manger la même nourriture qu'eux, ils leur chantaient le bon anniversaire et ils arrivaient même à leur confier des secrets intimes. De son côté, Álvarez (in BACCI et al. 2012, 51-52) a affirmé que dans ces espaces de relation entre victimes et victimaires – définis plus comme perverses que comme ambigus - les officiers du GT3.3.2 avaient connu (et non uniquement expulsé, comme elle avait affirmé dans la citation *supra*) la *Montonera* et par-là la femme tout court, à savoir un sujet capable de penser et de parler des armes, de la politique et de l'art. La situation dans laquelle aurait eu lieu cette prise de conscience de la femme comme sujet à même de discuter, d'apporter des opinions à même d'orienter et de nourrir les conversations et même – dans certains cas - d'influencer les valeurs et les décisions politique des officiers du GT3.3.2 ne peut pas en tout cas être qualifiée comme égalitaire ou comme ayant généré des véritables bénéfices aux détenues disparues. En effet, cette situation de sortir, bien manger et s'habiller avec des vêtements propres n'avait pas représenté en général pour les témoin.e.s un allègement de l'expérience concentrationnaire (FELD et FRANCO 2019, 8). Encore une fois, ce que cette situation mettait en jeu était en réalité un système particulier d'assujettissement - que Feld et Franco (2019, 7) ont qualifié comme fondamental – car, outre à l'élément sûrement pas négligeable de la menace de mort et de la sensation du manque de protection - les séquestré.e.s mis de cette façon perverse à la disposition du GT3.3.2 savaient qu'elles ne pouvaient pas générer des situations de tension avec ces hommes. Marcus a par exemple témoigné le 9 novembre 2010 (in FELD et FRANCO 2019, 8) que beaucoup de sorties de ce type avaient eu lieu à trois heures du matin : les gardes la réveillaient en lui disant de se lever, de s'habiller de femme, de se maquiller et de se *faire belle* car elle allait sortir. Marcus a affirmé que dans ces occasions-ci, elle ne savait pas si la sortie conduisait à sa mort ou à un restaurant entourée par ses ravisseurs et d'autres détenu.e.s disparu.e.s. Le type de soulagement de s'assoir à une table dans un lieu public pour cette détenue disparue peut être à mon avis difficilement défini comme un bénéfice, vu que le souvenir a été celui d'une situation très difficile à soutenir car les officiers les obligeaient à des conversations où les détenu.e.s disparu.e.s sentaient que leurs ravisseurs étaient en train de les tester. Marcus a rappelé qu'elle essayait d'intervenir le moins possible dans le débat en même temps qu'elle savait qu'elle ne pouvait pas rester en silence : sa stratégie était de chercher à se

tenir sur le fil du rasoir en essayant de ne pas se trahir et de ne pas ouvrir un discours où elle et ses *compañero.a.s* auraient été renvoyé.e.s à un statut de conditions inférieures, à savoir dans une situation de perte de privilèges.

L'une des techniques employées par ces détenues disparues leur ayant permis d'éviter à la fois l'absorption ou l'égalisation (plus que la collaboration) ainsi que le conflit frontal avec leurs ravisseurs (c'est-à-dire une manière d'établir la frontière entre elles et le GT3.3.2, les victimes et les victimaires) dans ces situations perverses de flirt, divertissement et/ou intimité a été indiquée familièrement comme *hacerse la boluda*. En lunfardo (un argot né dans les quartiers périphériques de la Capitale Fédérale pendant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle avec les arrivées massives d'immigrant.e.s européen.ne.s), *boluda* est un insulte ou un gros mot traduisible en français comme à la fois idiotie et inutile notamment lorsqu'il est dirigé à une personne absente alors qu'il est employé comme une interpellation affectueuse (*cariñosa*) lorsqu'il est prononcé en la présence de la personne à laquelle se le voit attribué. Pour cela, avec ce terme, les détenues disparues ont indiqué une manière (parmi plusieurs) de se mettre en relation avec leurs ravisseurs qui avait consisté à faire semblant de méconnaître ou d'ignorer (*fingir desconocimiento*) des informations particulières ainsi, que plus généralement, le fonctionnement de l'ESMA et la situation politique. L'analyse de Sutton (2018) au sujet de la pratique de simulation est très intéressante car elle a nuancé l'intégrité des subjectivités l'ayant pratiquée ainsi que (peut-être en contradiction avec d'autres de ses arguments⁷⁵⁹) l'opposition entre la femme politique (la militante) et la femme apolitique (ladite femme traditionnelle stigmatisée comme stupide) car, avant tout, « There is no authentic or essential gender self or identity, but one constituted through citational and iterative performative acts (even though such performative acts are still grounded in material bodies and produce a certain solidity through their repetition over time). » Tokar (in SUTTON 2018) a raconté qu'elle avait construit son personnage à jouer dans l'ESMA comme une fille qui n'avait rien à voir avec l'activisme et qu'elle était entrée dans Montoneros car elle avait vu dans celui-ci une lumière : « So it is all about talking about music, about fighting with the *compañeros* to hear rock music. [...] You invent that character, you put yourself inside that character, and what is most terrible, is that in some cases you believe in that character – which is what happened to me, no?, that afterwards it is difficult to leave that character. » Cette tactique de la performance de la féminité avait parfois impliqué que le caractère ou la personnalité féminine choisie par la détenue disparue à jouer était glissée en son sein et avait pris le relais sur le sens du soi authentique de la performante. Cela même jusqu'au point que ce soi-même préalable avait pu ne plus exister ou il avait dû être reconstruit avec des gros efforts après la mise en liberté de la détenue.

⁷⁵⁹ Voir chapitre 2 de cette thèse.

Dans ce cadre de réflexion, Sutton (2018) a mis en exergue que les détenues disparues insérées dans ledit processus de récupération avaient performé plusieurs types de féminités : « There was an interaction between the perceptions projected by the military and the social backgrounds and traits of different women. » Si Tokar avait pu jouer l'innocence féminine en insistant sur son apoliticité, Sutton (2018) a remarqué que pas tous les corps avaient pu faire de même car pour être convaincantes, ces détenues disparues avaient dû être aidées par certains traits physiques : « Assertions of innocence were perhaps more believable in certain bodies than in others, as influenced by age and gender (conversely, presumption of culpability could also be superimposed on the body). » Ainsi, Álvarez avait joué le rôle stéréotypé de la mère immaculée ; Actis celui de la folle dans les vestes d'une artiste bohémienne et Ramus avait joué la stupide en essayant (d'après elle) de tourner pratiquement à sa faveur l'idée de l'intelligence inférieure des femmes par rapport aux hommes pour ne pas donner des informations qui auraient pu mettre en danger d'autres détenu.e.s disparu.e.s et elle-même. Dans le chapitre 4, j'ai en particulier montré que, premièrement, les militantes péronistes avaient à la fois dû et voulu (ré)jouer cette incapacité politique féminine tant au sein de la RP que de Montoneros. Le stéréotype en particulier d'apoliticité avaient été utilisées par les organisations politico-militaires comme une couverture efficace pour réaliser des opérations clandestines : la mère avec le bébé, la prostituée séductrice, la partenaire innocente et la professionnelle féminine (notamment l'infirmière et l'enseignante) avaient été des personnages jouées (et jouant la sous-estimation sociale à l'encontre des femmes) dans les opérations armées pour ne pas soulever des soupçons ou pour éviter des contrôles des FFASA, dans les moments de surveiller les cibles, de générer des distractions, de favoriser l'accès aux lieux et de transporter informations, documentations, argent et armes. Tout en ne pas pouvoir réduire la participation (ou l'engagement politique) des femmes à leur fonctionnement comme une façade ou à les considérer uniquement comme des auxiliaires et/ou des simulatrices, je peux affirmer que les tactiques de simulation mises en place par les détenues disparues dans l'ESMA pour essayer d'orienter (voir affecter, tout en étant affectées) les relations avec leurs ravisseurs avaient fait partie de leurs répertoires historiques d'actions politiques dans lesquelles elles s'étaient formées politico-militairement. Toujours dans le chapitre 4, j'ai également argumenté que les constructions et représentations socio-culturelles hétéronormatives de la féminité associée aux présomptions d'innocence, fragilité et ignorance ayant différencié la militante dudit sexe fort avaient toujours plus coexisté avec le spectre (ou l'existence niée) de la leadership politique des femmes. Gorza (2017) et Castronuovo (2016) ont dans cette ligne argumentative montré premièrement que la leadership d'Eva Perón célébrée par Montoneros avait été construite par les femmes péronistes et utilisée au sein du MP pour façonner un discours mémoriel et identitaire permettant l'existence et le développement de la RP et secondairement que la captivité des anciennes législatrices péronistes avaient correspondu

(déjà pendant ladite première partie de la RP) à un traitement ou forme répressive particulière (par rapport au reste des détenues) exercée par les autorités antipéronistes pour empêcher la naissance d'une leadership féminine au sein de la RP en raison du précédent qui avait constitué, dans le péronisme, Evita. Après avoir noté que cette pratique de performance identitaire avait quand même eu une incidence très limitée sur la survie des détenues disparues insérées dans ledit processus de récupération car *de facto* les ravisseurs avaient torturé et assassiné des personnes de tout âge, genre, orientation sexuelle, religion, classe et de race, Sutton (2018) a placé son regard sur la dimension émotionnelle impliquée dans ce groupe de tactiques performatives qui a été la simulation dans les CCD et en particulier dans l'ESMA. La chercheuse a noté que cette performance tactique avait impliqué pour les détenu.e.s disparu.e.s une gestion active des émotions y compris la performance du détachement émotionnel, à savoir une autre manière ou dimension de *hacerse la boluda*. Pour l'étudier à fond, Sutton (2018) a fait recours à deux concepts théorisés par la sociologue Arlie Hochschild afin de distinguer deux manières analytiques de l'agir : l'action de surface (*surface acting*) et l'action profonde (*deep acting*). L'action de surface renvoie à l'action d'un.e sujet qui essaye de changer la façon dont il apparaît extérieurement (hausser les épaules, contrôler les soupires, se mettre à ricaner, etc.), alors que dans l'action profonde l'acteur.trice n'essaye pas de paraître heureuse ou triste car il ou elle l'exprime spontanément. Dans ce dernier cas, il s'agit d'un sentiment réel qui a été auto-induit notamment car l'affichage est dans l'action profonde le résultat naturel d'un travail sur les sentiments. Les ancien.ne.s détenues disparues censées se récupérer et rééduquer pendant leurs captivités dans le circuit de l'ESMA ont témoigné à ce sujet qu'il était nécessaire de domestiquer leurs corps en cachant leurs (définies comme) vraies émotions pour montrer à leurs ravisseurs le type d'émotions dites correctes (ou attendues, voire prévues) et même des non-émotions. Celle-ci, certainement dans un autre contexte, avait été une pratique dans laquelle les militantes s'étaient déjà d'une certaine manière entraînées durement, comme je l'ai montré en analysant la morale (sexuelle) révolutionnaire en particulier de Montoneros. Alejandra (pseudonyme in DIANA [1996] 1997) a affirmé que le climat militaire de la militance, d'un côté, avait réprimé les instincts et les émotions de tout le monde en rendant (entre autres) asexuel.le.s les militant.e.s et, en même temps, il avait assimilé les femmes à un modèle de comportement construit depuis le masculin qui avait été vécu par certaines militantes non pas compétitivement avec l'homme mais comme devant et pouvant l'égaliser d'une manière, plus spécifiquement, qu'elles avaient dû faire en sorte que personne ne pouvaient pas les accuser de n'être pas à la hauteur de la cause. Dans le cas de l'ESMA, Tokar (in SUTTON 2018) a fait référence à l'interdiction de montrer de se soucier des autres détenu.e.s disparu.e.s y compris de montrer le deuil pour les personnes tuées, c'est-à-dire un aspect (et particulièrement l'avoir ri des vexations infligées à d'autres détenu.e.s disparu.e.s) qui avait couté à

la militante du PRT-ERP détenue disparue dans le CCD « El Arsenal Miguel de Azcuénaga » Susana Leoni Auad la détention en 2005 pour crimes de lèse humanité⁷⁶⁰ : « The issue was that you could not cry, no? As crying implied that you were also being concerned with the other, no? [...] It was a stigma that marked me for life, let's say, because till this day it is hard for me to cry, no? » À ce sujet Actis (in SUTTON 2018) a parlé d'un type particulier de performance corporelle : le visage de *ní*. Combinant la contradiction de la négation (*no*) et de l'affirmation (*si*), ce type de visage impassible avait permis aux détenues disparues de ne pas faire connaître aux autres (ravisseurs, détenues disparues et personnes avec lesquelles elles avaient pu entrer en contact en raison de leurs circulations dedans et en dehors de l'ESMA) quels étaient leurs sentiments. Cette performance – visage de *ní*, visage de néant (*cara de nada*), visage choqué (*cara de asombro*) exhibés pour ne pas révéler les vrais sentiments et notamment les expressions d'horreur, d'angoisse et de deuil - avait été utilisée surtout dans les *lanceos*, c'est-à-dire un type de sortie et participation forcées dans des opérations où les détenu.e.s disparu.e.s auraient dû indiquer (*marcar*) les militant.e.s qu'ils et elles connaissaient dans les rues. Sutton (2018) a noté que « These “outings” were very stressful not only because of the expectation that detainees should point to people they knew, but also given that these were circumstances in which they were exposed to the twisted conversations of repressors. » Dans ces sorties, les ravisseurs parlaient dans les voitures en pleine liberté et impunité avec les détenu.e.s disparu.e.s en commentant des atrocités (par exemple, comment il avait tué un.e *compañero.a* de la détenu.e disparu.e). Au fur et à mesure, à travers les efforts de déchiffrer les impératifs du CCD et éviter les dommages à travers une gestion du corps et des émotions très difficiles à atteindre car elle avait exigé une administration ou manipulation émotionnelle extrême face à des circonstances extrêmes, les détenu.e.s avaient créé d'après Sutton (2018) une sorte de pédagogie de la survie. En se référant à l'analyse de bell hooks autour du besoin de réprimer des émotions de la part des personnes noires comme un mécanisme de survie, Sutton (2018) a noté que « While some performances can be conceptualized as a kind of “surface acting” (in which the expression of emotions does not match inner feelings), the persisting “stigma” associated with crying that Elisa reported suggests that the proper emotion rules of the camp could become more deeply and permanently entrenched in the body. [...] The distance between surface and depth might narrow as the performer is compelled to repeat the act over and over as a condition for survival. »

Si le terrorisme d'État qui avait traversé les corps des détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA a été généralement associée à l'horreur paralysant et à la perte de la dignité, les témoins ont également rendu compte de la place de la beauté dans les CCD en exposant ses versants répressifs et oppressifs ainsi que transformatifs (créatifs) au moment d'adhérer aux normes et impératifs du fonctionnement

⁷⁶⁰ Voir chapitre 2 de cette thèse.

quotidien du l'ESMA et notamment dudit processus de récupération. Pour ce qui a concerné les premières deux lectures – conjointes - de la pratique de *hacerse linda* (répressif et oppressif) des détenues disparues, Sutton (2018) a par exemple lu le témoignage d'Álvarez de manière à affirmer que le mandat répressif du PRN avait obligé l'apparence corporelle à se conformer avec la beauté hétéronormative et oppressive féminine. Cela parce que le bon déroulement dudit processus de récupération avait impliqué pour certaines de ces détenues disparues soumises à ce régime de captivité, dans certains moments et lieux, l'utilisation de vêtements et accessoires (parfums, bracelets, vernis à ongles, etc.) jamais (ou peu) utilisés auparavant⁷⁶¹ et considérés à même de féminiser – au sens d'embourgeoiser – leurs propres corps. García Romero (2018) a raconté que normalement, lorsque les ravisseurs laissaient prendre la douche aux détenu.e.s disparu.e.s, l'un des Verts choisissait l'habillement pour chacun.e depuis une énorme pile de vêtements volés dans les maisons des détenu.e.s et/ou des assassiné.e.s et accumulés dans le *Pañol*. En revanche, dans cette bizarre différenciation de traitement des récupérables, il s'était passé que les officiers du GT3.3.2 les avaient parfois fait.e.s sortir pour s'acheter des vêtements. García Romero a ajouté que si le sens de cela était méconnu à l'époque par les détenues disparues, aujourd'hui il est pour elle très clair : les ravisseurs étaient en train de les rendre décentes (*adecentar*) pour eux-mêmes. L'acceptation de la part de ces (anciennes) militantes de soigner leurs aspects *pour faire plaisir uniquement aux hommes* avait été – dans l'analyse pour dénoncer l'esclavage sexuel de Lewin et Wornat (2014) - un signal que ledit processus de récupération avait été couronné de succès. Pour argumenter leur thèse, les deux journalistes ont cité le témoignage de Labayrú à laquelle Acosta, après l'accouchement de sa fille dans l'ESMA, lui avait dit qu'il était temps qu'elle s'embellissait et amincissent. En un mot, le chef du GT3.3.2 lui avait fait savoir qu'elle devait arrêter de se négliger et commencer à prendre soin d'elle-même car – selon Lewin et Wornat (2014) - elle n'avait pas encore collaboré avec le GT3.3.2. Fille d'un militaire de la Force Aérienne qu'Acosta estimait être un traître pour avoir grandi une fille appartenant à Montoneros, Labayrú avait été séquestrée à ses 20 ans lorsqu'elle était enceinte de 5 mois. Le GT3.3.2 l'avait installée dans un lit en bronze (volé) situé dans la *Capucha* jusqu'à l'accouchement – accompagné par Carazo – de Vera. Astiz s'était présenté au bureau du registre civil pour inscrire la nouvelle-née avec un document faux au nom du mari (en liberté) de Labayrú, Alberto Lennie. Vera avait été consignée à ses grands-parents après dix jours de sa naissance. Acosta n'avait pas uniquement obligé Labayrú à accompagner Astiz dans l'opération d'infiltration dans les Mères de Place de Mai où elle avait dû jouer le rôle de la sœur d'Escudero en dehors de l'ESMA, mais également à avoir des relations sexuelles avec l'un d'entre les officiers du GT3.3.2. Par-delà ce que Labayrú allait faire avec sa vie (et notamment avec son mari et sa fille encore vivantes) en dehors de

⁷⁶¹ Voir chapitre 4 de cette thèse.

l'ESMA, Acosta lui avait dit qu'elle devait démontrer qu'elle était récupérée, voire qu'elle aimait bien les marins. Plus spécifiquement, le chef du GT3.3.2 lui avait dit qu'elle devait *choisir* quelqu'un (parmi les membres du GT) et qu'il se serait postulé mais qu'il était trop vieux pour elle. D'après Lewin et Wornat (2014), le régime de captivité de ladite récupération des détenues disparues avait donc constitué la condition de possibilité pour une histoire (ou narration) de l'amour transcendante où la guérillera regrettait sa subjectivité militante et le militaire sa subjectivité tortionnaire. En réponse à (et dans le cadre de) cette situation de captivité, Lewin et Wornat (2014) ont fait savoir que Tokar avait essayé, pendant sa captivité, de couvrir son corps avec des vêtements grands à même d'occulter ses courbes pour ne pas attirer l'attention (comme elle a dit) *en tant que femme* ; elle avait même évité de se laver ses cheveux (conçus comme un attribut féminin censé provoquer une attraction érotique dans le corps masculin) en développant une infection au cuir chevelu. La conséquence avait été la chute de ses cheveux. À propos de cette idée que la laideur avait pu protéger les détenues disparues de la violence sexuelle, les journalistes ont mis en exergue la fausseté de la croyance qu'en tant que son revers, la beauté angélique et la sensualité d'autres détenues disparues avaient été une cause du harcèlement et d'autres formes de violence sexuelle souffertes par les détenues disparues. En se confrontant avec la thèse du darwinisme érotique de Bonasso et Posse⁷⁶² exprimant le comportement indifférent à la violence sexuelle infligées aux détenues disparues dans l'ESMA qu'elles ont vue reproduite dans des réactions de négations des détenues disparues face notamment à la communication de Ramus d'avoir été violée par deux officiers du GT3.3.2, les deux journalistes ont réinséré l'expérience de captivité de Ramus dans le récit du traitement des militantes comme des trophées de guerre en remarquant avant tout que l'idée que les soldats violent uniquement les femmes jolies est contraire à l'expérience historique de tout situation de conflit où les soldats envahissent le corps des femmes vaincues de la même manière dont ils envahissent leurs pays : sans distinction ni d'âge ni d'apparence. Ce faisant, Lewin et Wornat (2014) ont estimé que pour rendre compte des captivités des détenues disparues dans le circuit de l'ESMA – sans tomber dans le piège des stéréotypes – il fallait annuler, après les avoir nommées, tant la perception de Ramus comme excessivement sensuelle par ses *compañeras* que ne pas considérer la perception propre à Ramus de ressentir que l'exercice de la sexualité la connectait avec la vie dans le CCD, afin de faire en sorte qu'elle ne soit pas culpabilisée pour la souffrance infligée. Cette manière d'analyser les expériences de captivité traversées par la violence sexuelle des détenues disparues entrave la possibilité de rendre compte de l'activation des capitaux des militantes – notamment sexuels, comme l'attractivité – en

⁷⁶² Dans son roman-témoignage *Recuerdo de la muerte*, Bonasso avait formulé la thèse que les détenues disparues belles - notamment avec des fesses et des jambes merveilleuses - avaient eu beaucoup plus de chances de survivre que les détenues disparues moches (échevelées, carrées et osseuses) en raison du fait (même s'il ne l'a pas mentionné dans ces termes) qu'elles avaient pu être sexuellement abusables par leurs ravisseurs. Cette thèse de l'existence dans l'ESMA d'un (appelé) darwinisme érotique - à savoir que les lois martiales avaient cédé face aux fesses harmonieuses - a été *étudiée* également par Posse.

tactiques performatives de féminités nouvelles qui les avaient (entre autres) amenées à parodier les idéaux de beauté bourgeois pour survivre dans l'ESMA. Ce faisant, Sutton (2017) avait elle-même remarqué que les détenues disparues, grâce aux instruments à première vue oppressifs mis à disposition par les militaires (les produits de beauté féminine comme les maquillages, la cire pour s'épiler, le parfum, les vêtements féminins et le vernis à ongle) avaient créé de la beauté au sein de l'horreur ou, autrement dit, elles avaient appris un type particulier de soin du corps qui les a accompagnées dans les années ayant suivi leurs mises en liberté.

Conclusion à la Partie III et donc au travail de recherche

Le GT3.3.2 d'Acosta avait capturé, le 18 septembre 1978, l'un des anciens dirigeant.e.s des FAP, Jorge *le Turque* Caffatti. Avant d'être séquestré, Caffatti avait participé ensemble à l'ancien sous-officier de la Marine devenu *tacuara* et membre du Groupe des Séparé.e.s des FAP Horacio *le Vieux* Rossi, d'après Gasparini (2006a, 13), à la seule action commando revendiquée politiquement en dehors de l'Argentine, à savoir la séquestration avec rançon à Paris du directeur de la FIAT Luchino Revelli-Beaumont, le 13 avril 1977. Par-delà le débat sur la véracité d'une logique politique derrière cette action, la particularité de la mémoire de Caffatti que j'aimerais mettre en exergue dans la conclusion de ma thèse concerne une autre dimension de cet événement ; il s'agit pour moi de repenser à ce que Gasparini a nommé comme la stratégie de la collaboration écrite que le journaliste a interprétée comme une stratégie personnelle de survie des détenu.e.s disparu.e.s dans l'ESMA, dans ce cas échouée car ce détenu disparu avait été assassiné le 26 novembre 1978. Selon Gasparini (2006b), afin de prolonger sa vie dans le CCD, Caffatti avait proposé au GT3.3.2 d'écrire son histoire personnelle ou, autrement dit, il avait essayé de négocier sa vie en échange d'une pluralité d'informations qui auraient pu être utiles à ses ravisseurs allant de l'histoire des FAP, que Scheller, Perrén et Rolón avaient planifié de publier pour gagner de l'argent, à la récupération des 400'000 dollars états-uniens de butin de la séquestration mentionnée que les Polices européennes n'avaient pas réussi à confisquer. Le livre *Manuscrito de un desaparecido en la ESMA* publié en 2006 par Gasparini a donc reproduit le manuscrit que Caffatti avait écrit dans un cachot de carton construit *ad hoc* dans le *Sótano* de ce CCD avec l'aide de deux autres détenues disparues insérées dans ledit processus de récupération du GT3.3.2, Amalia Larralde et Actis. Ce livre de Caffatti avait pu à la fois sortir du Casino des Officiers et être accessible à l'opinion publique grâce à Larralde qui avait couru le risque de l'amener avec soi lorsqu'elle avait été mise en liberté par le GT3.3.2 en 1979 ; elle avait consigné une copie à la CONADEP. Très peu ont été les documents écrits au sein de l'ESMA qui ont pu être récupérés et lu *a posteriori*. Pour cela, ce qui m'intéresse de (l'une des) interprétation(s) de

Gasparini (2006a, 14) est son affirmation que : quelle que fût la volonté qui avait animé Caffatti à écrire ce document, il s'était passé que les officiers des hordes d'Acosta avaient autorisé la rédaction de ce manuscrit en entamant des larges discussions politiques avec Rolón, Astiz et González Menotti. L'ancien détenu disparu Gasparini – ayant eu lui-aussi accès audit processus de récupération de l'ESMA - a par la suite remarqué que poser les détenu.e.s disparu.e.s à écrire sur la militance politique n'avait pas constitué dans l'ESMA une nouveauté, mais une stratégie – copiée des troupes états-uniennes au Vietnam – pour pouvoir obtenir des informations par-delà la torture. Pour cela, la lecture de ce document écrit au sein de l'ESMA ne peut finalement pas faire abstraction, selon ce journaliste enraciné à Genève (Suisse), de toute une série de demandes marginales (au sens d'en marge) et d'hypothèses (sans réponses) concernant les destinataires de ce témoignage. Si en demandant si Caffatti avait simplifié les références opérationnelles pour ne pas témoigner contre soi-même inutilement ou s'il avait évité de nommer des *compañero.a.s* pas encore détenu.e.s, Gasparini a essayé de rendre compte (sans pouvoir le faire) des attitudes d'un.e témoin.e potentiel.le.s du terrorisme d'État qui avait traversé l'ESMA, Eugenia Guevara a élaboré une autre perspective. En 2015, cette étudiante a publié à Córdoba pour les Éditions Alción son travail de mémoire autour d'une lettre que sa mère lui avait écrit lorsqu'elle était détenue disparue dans le centre clandestin de Registre, Torture et Redistribution ayant fonctionné entre 1976 et 1977 dans la Brigade d'Investigations de La Plata (Province de Buenos Aires) connue comme « Le Carrousel » et ayant fait partie dudit Circuit Camps. *Veintiocho*, le titre de la publication, était également l'âge de la militante des FAR, puis de Montoneros, Nilda Susana Salamone lors de sa disparition forcée en novembre 1976. Assassinée après une année à cause d'une injection létale réalisée par le médecin Jorge Antonio Bergés, Salamone avait fait partie d'un groupe d'étudiant.e.s universitaires et professionnel.le.s détenu.e.s disparu.e.s rappelé.e.s comme *quebrado.a.s* et connu.e.s avec l'appellatif de Groupe des Sept, c'est-à-dire un groupe de détenu.e.s disparu.e.s (Cecilia Idiart, Héctor Moncalvillo, Liliana Galarza, María del Carmen Morettini ainsi que Pablo et María Magdalena Mainer) ayant eu accès à un dit processus de récupération et auquel.le.s le commissaire Juan Carlos Nogara (aux ordres du Chef de la Police de la Province de Buenos Aires, Ramón Camps) et le prêtre Christian Von Wernich (s'étant occupé de contenir émotionnellement ces détenu.e.s disparu.e.s et de les mettre en contact avec leurs proches), en échange de l'accomplissement de tâches différentes, avaient promis la libération dans la forme de (la punition de) l'exil au Brésil ou en Uruguay avec un changement identitaire absolu. Finalement, tou.te.s les sept détenu.e.s disparu.e.s avaient été assassiné.e.s et leurs proches avaient été maintenu.e.s en suspens quant à leur localisation. Alors qu'il n'avait pas été clair au début comment elle allait se mettre en relation avec la lettre reçue, Guevara (in OROSZ 2015 ; ma traduction) a décidé d'inclure dans son livre ce témoignage final de sa mère tel qu'il l'avait écrit dans

les conditions dans lesquelles elle l'avait écrit. C'est dans ce cadrage – une lettre écrite à sa propre fille dans un CCD e donc sûrement lue également par les ravisseurs-rééducateurs - qu'elle a décidé de faire émerger la relation sentimentale entre Salamone et l'un de ses ravisseurs. Ce faisant, cette relation a émergé au sein de la question et des tons à travers lesquelles la détenue disparue était en train de confesser sa repentance. Autrement dit, Guevara a forcé les lecteur.trice.s (ou destinataires nouveaux.illes de ce témoignage) à rester dans un espace où l'être repentie ne peut pas se résoudre ni comme une vérité ni comme une stratégie pour pouvoir vivre : cette auparavant militante dévouée et intelligente avait-elle pu véritablement croire à ce que ses ravisseurs lui avaient promis et ne pas voir qu'ils lui étaient en train de voler à elle-même et à sa famille de l'argent en échange de cette mensonge du voyage ? D'après Guevara (2015, 73 ; ma traduction) ce qu'il faut comprendre de la lettre va au-delà de sa mère (et de son identité, sa volonté et sa vérité). Premièrement, la Vérité du récit : « Le témoignage de ma mère est très courageux. C'est brillant. Toutefois, je ne saurai jamais ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Je ne crois pas non plus que cela doit importer. J'ai essayé de lire entre les lignes. De ne pas lui croire dans certaines parties. Et également de croire à toutes ces parties. J'ai capté ses informations *fausses*. Je l'ai admirée et j'ai pensé que peut-être je ne pourrais jamais totalement la comprendre. Qu'il y a peut-être des 'messages' dans le texte que personne n'interprétera pas. Cependant, il n'y a pas de solutions pour cela. C'est comme ça. » Deuxièmement, la Différence et la Vérité : « Dans la première version de ce livre j'ai cru que la grâce *était être* ma mère. J'ai écrit une narration de ma vie qui essayait de simuler la sienne, une imitation. [...] J'ai mis du temps à réaliser qu'elle c'était elle, et que moi j'étais moi. [...] Je ne dois pas faire les choses *comme* elle les a faites, car nous sommes différentes. Mon récit, par exemple, ne peut pas être linéaire, chronologique, car je suis fragmentaire. » Troisièmement, la Simplicité : « Je n'ai pas interviewé des inconnus pour savoir plus, je n'ai pas utilisé la théorie pour expliquer les idées ou sensations, et je n'ai pas cité, car le faire me semble frivole. » Finalement, l'Histoire et la Vérité : « Il n'y aura pas de vérité du récit, mais l'apparition de ses restes, nous approchent assez à une vérité de l'histoire. »

Reconnu même si rarement étudié historiquement en profondeur, le CCD ayant fonctionné au sein de l'ESMA - où l'on a calculé que presque 5'000 personnes y étaient passées et qu'uniquement 201 y avaient survécu – a été traité par l'Histoire Récente et la Mémoire comme l'un des symboles de l'autoritarisme du PRN et de la répression criminelle coordonnée pendant les années 1970 et 1980 entre les dictatures de l'Amérique Latine ayant impliqué les délits de privation illégale de la liberté, tourments, vols de bébés né.e.s en captivité et extermination de détenu.e.s disparu.e.s jeté.e.s vif.ve.s dans la mer pendant lesdits vols de la mort. Dans cette thèse j'ai essayé de déconstruire ce traitement de l'ESMA comme l'idéaltype de la mise en œuvre du terrorisme d'État dans les CCD en rendant compte de sa construction progressive depuis 1976 par la mise en exergue de différentes expériences

et manières – qu’il faudra sûrement à l’avenir retourner à étudier plus spécifiquement – par lesquelles plusieurs acteur.trice.s politiques - dont notamment les militant.e.s de Montoneros - avaient organisé et/ou participé à plusieurs structures estimées comme aptes au développement de l’action psychologique de l’Organisation : le Tribunal Russel II et le suivant Tribunal des Peuples, l’ANCLA, le rapport d’octobre 1976 *ESMA. L’histoire de la guerre sale, Cadena Informativa*, les documents internes et les conférences de presse organisées par la CN dont notamment (pour le développement de cette thèse) le *Témoignage de Paris*, la *Lettre ouverte d’un écrivain à la Junte Militaire* de Walsh, les *Cahiers de Souveraineté* de Verbitsky, les activités des organismes de solidarité et dénonciation des DH depuis l’exil comme la CADHU ou le cercle organisé en France par Lesgart, les (TEA des) Contre-Offensives, les revues comme *Evita Montonera*, les campagnes internationales de dénonciations comme celle mise en place pour la libération de Jara de Cabezas, la publication de manuels divers produits par le Secrétariat de Presse du MPM comme *La guide pour l’action* et la *Radio de Nouvelles du Continent* installée au Costa Rica. Ce faisant, j’ai premièrement avancé l’hypothèse que la transformation ou changement idéologique des (ancien.ne.s) militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s et mis.es en liberté par le GT3.3.2 qui a été expliquée par la Littérature à travers le concept de dépolitisation - entendu comme imposé soit par les ravisseurs soit par la structuration familiste des organismes de DH – a également consisté en une adoption progressive et initialement (fort probablement) stratégique de la perspective humanitaire pour se constituer comme des acteur.trice.s politiques spécifiques – des témoin.e.s vivant.e.s - devant l’opinion publique européenne et nord-américaine. En même temps, j’ai soutenu que la pluralité de ces circuits de témoignage a été généralement réduite par la Littérature aux organismes de solidarité et de dénonciation de DH installés en dehors de l’Argentine et en particulier lorsque l’on a rendu compte de ladite campagne antiargentine, à savoir l’actrice politique confuse contre laquelle – en la constituant - s’était positionné le PRN afin de se légitimer au sein et en dehors du pays. Dans la Partie III de ma thèse, j’ai décidé d’analyser donc cette action psychologique en liaison avec une série de politiques processistes – et notamment des actions civiques vouées à lier les FFAA à la citoyenneté développées au sein de l’Argentine - avec un regard qui a aspiré à excéder le volet uniquement répressif de ce régime dictatorial (généralement expliqué par le but des FFAA de rétablir l’ordre politique perturbé par la violence politique, le chaos économique et la mauvaise administration du dernier gouvernement péroniste) pour mettre en évidence son caractère politique productif. Autrement dit, j’ai estimé que l’on ne peut pas comprendre la répression étatique du PRN si l’on ne prend pas en compte la question politique du PRN, à savoir ses objectifs politiques et ses ambitions dont notamment celle d’ouvrir un cycle historique nouvel et refonder l’Argentine. Contrairement à l’importance que la Littérature a communément octroyé aux acteur.trice.s et à la question économique

pour expliquer l'idéologie du terrorisme d'État, j'ai avant tout argumenté que les FFAA avaient été des actrices politiques prédominantes du PRN et qu'elles avaient majoritairement et idéologiquement soutenu – même si pas de manière homogène – que l'économie aurait dû se subordonner à la politique et ces deux à la morale. Massera – dont le bras répressif avait transformé l'ESMA dans un bureau clandestin de planification et organisation d'opérations de dépossession, d'infiltration et de propagande légale consacrées à accomplir (au moins) un objectif supplémentaire à la campagne pro-argentine, c'est-à-dire la promotion de l'amiral comme l'homme intellectuel, politique et social-démocratique du PRN - avait plus particulièrement opposé les entrepreneur.se.s et les dirigeants en remarquant que ces derniers auraient dû accomplir un rôle d'éducateurs et plus précisément celui de personnages à même de changer les mentalités perdantes des Argentin.e.s pour, dans un second moment, les insérer de manière utile dans une Argentine moderne et surtout attractive tant pour les citoyen.ne.s (dont également certain.e.s militant.e.s péronistes) que pour les pays étranger.e.s. Afin d'inaugurer ce nouvel cycle historique, le premier objectif politique déclaré par le PRN comme atteint avait été la victoire sur ladite subversion au sein de l'Argentine. Cette bataille ayant eu la fonction de promouvoir la cohésion au sein des FFAA et entre elles et la société – et contre laquelle Montoneros s'était opposé par les Contre-offensives de 1979 et 1980 - a été généralement comprise par l'Histoire Récente et par la Littérature consacrée à visibiliser la violence sexuelle au sein du terrorisme d'État à travers le prisme de la territorialisation de la répression. Dans le **Chapitre 2**, j'ai en effet rendu compte de la bataille de la perspective de genre dans le domaine de la Justice pour repenser à partir des expériences de violence sexuelle des rescapées des CCD ledit terrorisme d'État, voire à la fois la manière du PRN de réprimer et (ceux qui avaient été considérés comme) les tourments soufferts différemment ou spécifiquement par les détenues disparues. J'ai remarqué que cette perspective des violations des DH des femmes a rendu publiquement visible la violence sexuelle soufferte par les détenues disparues en dénonçant le point de vue répressif des militaires *mais* en provoquant une réduction et homogénéisation des expériences de captivité des détenues disparues, à savoir de leurs dynamiques relationnelles au sein (pour mon cas d'étude) du circuit de l'ESMA, définies - prétendument de leur propre point de vue - par les catégories juridiques de tourments, torture et puis *continuum* de la violence sexuelle. Afin d'analyser la répression politique *et* de genre (c'est-à-dire des sujets captifs identifiés comme femmes *et* militantes), cette Littérature a tendu à expliquer ce que le terrorisme d'État avait fait aux corps des militant.e.s politisé.e.s en recourant à la thèse d'un processus de féminisation ou de domestication, c'est-à-dire en adoptant une perspective de genre pour commencer à entendre la dépolitisation – ou la destruction de l'identité *et/ou* subjectivité militante dudit terrorisme d'État - de ces corps. Plus précisément, la Littérature a souvent argumenté que la (territorialisation de la) répression des corps des militantes dans les CCD avaient eu l'effet spécifique

de les transformer en des champs de bataille où des hommes de bandes opposés et compétitives avaient visé à conquérir et à domestiquer pour se célébrer eux-mêmes, affirmer et accroître leur autorité. Dans ce cadrage, la domestication ou féminisation des militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s a été également conçue comme une tendance à s'identifier dans (les désirs, aspirations, valeurs de) ses propres ravisseurs et donc comme une forme de colonisation de soi-même et une impossibilité, plus qu'une entrave – pour suivre l'idée de Lonzi ([1970] 2017) - à développer en liberté, voire de manière autonome si bien relationnelle, un soi-même (pour cela) authentique. Cette identification des détenues disparues avec leurs ravisseurs a été à la fois soutenue et niée dans la Littérature (et en particulier par LEWIN et WORNAT 2014) dont le but a été de rendre visible la violence sexuelle dans l'ESMA en s'appelant, respectivement, au syndrome de Stockholm et à la réduction à esclavage sexuel comme deux des visages cachés dudit suspect de collaboration et/ou trahison (où l'identification idéologique des militantes détenues disparues serait prouvée ou démentie par l'existence ou pas du sentiment d'amour dans le couple formé par une détenue disparue et l'un de ses ravisseurs) que le GT3.3.2 avait fait circuler dans l'ESMA et qui s'était par la suite prolongé en dehors de ce CCD, jusqu'à nos jours. Cette perspective a présenté pour moi un problème par rapport à son traitement de la question de l'amour dans les CCD. En l'occurrence, elle a fait valoir que l'on peut comprendre comme des relations amoureuses et/ou de flirt uniquement celles qui ont lieu quand les personnes impliquées partagent ou pratiquent (à différents degrés) la même idéologie, valeurs et pratiques politiques ainsi que quand elles ne sont pas traversées par des hiérarchies hétéro-patriarcales. Alors que je n'ai – et je n'ai pas cherché – aucune preuve corroborant ou pas l'amour véridique d'une détenue disparue pour son ravisseur, j'estime que cette compréhension-ci est réductive et réductrice ainsi qu'anti-expérientielle. Premièrement, car elle ne prend en compte qu'un modèle de sociabilité hétérosexuelle : le *compañerismo* analysé dans la Partie II ; cette vision pourrait à mon avis encourir dans le danger (involontaire) de terminer pour légitimer que s'il y eut des contacts sexuels consentants et/ou amoureux, ceux-ci auraient forcément impliqué une conversion idéologique de la détenue disparue (malléable) à la faveur du militaire (sculpteur). Je rappelle que celle-ci avait été une idée significative et socialement partagée du discours du PRN pendant les années 1970 pour expliquer le phénomène de politisation radicale des femmes et que moi j'ai démenti dans le Chapitre 4 en rendant compte des trajectoires d'activation politique multiples – dont l'engagement dans une couple hétérosexuelle avec des jeunes militants – à même d'expliquer historiquement l'entrée et la formation politico-militaire des militantes de Montoneros. Secondairement, cette vision est problématique car elle essentialise positivement l'amour comme une garantie de l'absence d'une violence (ILLOUZ 2012). Dans cette thèse j'ai en effet argumenté que la Littérature et la Mémoire ont généralement affirmé que les détenu.e.s disparu.e.s desdits Ministaff et Staff de l'ESMA avaient commencé à jouir

de bénéfiques imprécis sans s'attarder trop à réfléchir, à mon avis, sur la pertinence de l'emploi d'un terme qui à proprement parler devrait indiquer des actes (ou des concessions) avec lesquelles l'on fait du bien à une autre personne matériellement ou spirituellement. Dans le Chapitre 6, j'ai essayé de franchir les effets de l'emploi de ce terme dans l'analyse des expériences dudit processus de récupération en argumentant que ce projet avait généré un type de captivité ou de répression qui avait *perversement* endommagé ces détenu.e.s disparu.e.s dont les membres du GT3.3.2 voulaient faire croire (aux autres détenu.e.s disparu.e.s ainsi qu'aux proches et, plus en général, à l'opinion publique) qu'ils et elles allaient bien malgré qu'ils et elles vivaient sous la violence, entre autres, de la menace de mort. J'ai ainsi finalement argumenté que ce type de perversion – qui avait prétendu harmoniser, voire éliminer, une situation de violence par l'affirmation d'une situation de bonheur – avait également concerné la tentative de la part des marins de taire et décrédibiliser des narrations et dénonciations de violence sexuelle de la part des détenues disparues de l'ESMA par la simple affirmation qu'il existait dans la détenue disparue ainsi que dans le ravisseur un sentiment d'amour les ayant (supposément) égalisées ; même dans ce discours, l'amour a été présenté comme un affect rendant impossible - ou excluant de la relation - la violence.

Dans le **Chapitre 5** j'ai montré que l'organisation de la répression de la part du PRN avait impliqué des méthodes de réprimer différents qui avaient concerné outre à la diversité des FFASA et des détenu.e.s disparu.e.s également les territoires divers assignés à chaque Force ainsi que les alliances et les conflits inter et intra Forces. Dans ce champ (au sens bourdieusien) caractérisé par le consensus antilibéral et où l'une des valeurs partagées (reconnue et donc légitimée par chaque membre du champ) avait été l'autorité comme forme de pouvoir politique, les militaires avaient avancé et rétrocedé en capitaux tant symboliques que politiques par rapport à la démonstration de sa propre compétence dans les activités d'Opérations et de Renseignement. Dans cette logique, le pouvoir collectif (de la Force Armée, de la FT ou du GT) et individuel (des commandants de la Force Armée et du GT et aussi de chaque membre du GT) s'obtenaient par rapport à la quantité et à la qualité des militant.e.s séquestré.e.s et tenu.e.s en captivité, c'est-à-dire approprié.e.s. La séquestration de certaines de ces personnes avait parfois été cachée aux autres GT en raison de la qualité d'informations que l'on pouvait (potentiellement et supposément) extraire à travers les tourments les plus variés ainsi que par l'effet surprise de l'exhibition d'un cadre politique important.e en vie dans un CCD. Dans ce cadrage où s'était inscrite (entre autres) ladite (stratégie de la) collaboration écrite, la qualité de l'information à extraire avait eu un rapport avec les capitaux sociaux du ou de la militant.e séquestré.e et donc généralement aussi – en raison de la structure compartimentée des organisations politico-militaire révolutionnaires étudiée dans la Partie II – avec ses capitaux politiques et symboliques. En même temps qu'une partie de la Littérature a adopté cette

argumentation prédatrice et extractiviste pour définir le fonctionnement des CCD (notamment de l'ESMA et de ses nommés *annexes*), elle a offert également une piste compréhensive pour essayer d'interrompre – sans pourtant le faire - cette logique répressive du camp où les délateur.trice.s (toujours opposé.e.s aux militant.e.s qui avaient traversé la torture sans *chanter*) avaient été accusé d'avoir joué un rôle protagoniste pour sa perpétuation. En l'occurrence, la Littérature du terrorisme d'État a commencé à argumenter que les délires provoqués par la torture avaient – contrairement à la croyance ou (idéo-)logique des ravisseurs - rendu inefficace cette méthode d'extraction soudaine d'informations véridiques ; ainsi, elle s'est focalisée toujours plus sur la thèse que les tourments dans les CCD avaient eu l'objectif premier de dégrader, humilier, déshumaniser et annihiler voire détruire la personne détenue disparue ainsi que ses liens familiaux, militants et sociaux au sein et en dehors du CCD où elle était enfermée pour un temps indéfini. Dans ce cadre, l'on a (paradoxalement continué à) dénoncer le traitement déshumanisant et dépolitisant des détenu.e.s disparu.e.s par leur réduction à des instruments d'échange (comme des paquets) et d'exhibition (comme des trophée de guerre) ainsi que sexuels et de travail (par les concepts respectivement d'esclavage sexuel et de travail forcé). Les implications de cette manière d'argumenter la dénonciation des captivités dans l'ESMA (que j'ai discutées avant tout dans le Chapitre 5) m'ont suscité de la perplexité notamment car en démontrant la rupture des liens de solidarité par l'interprétation du sentiment de la méfiance comme le moteur politique de la destruction des capacités relationnelles des (militant.e.s) détenu.e.s disparu.e.s, cette Littérature a affiché l'irrésolu positionnement dans la structure de l'Histoire du terrorisme d'État des détenu.e.s disparu.e.s inséré.e.s dans ledit processus de récupération par le GT3.3.2, à savoir les protagonistes de ma recherche. En particulier, je me suis trouvée face à l'embarras de constater que pour aborder les expériences de captivité de ces détenu.e.s disparu.e.s – dont notamment la forme recourant de violence sexuelle *perverse* qui ne se laisse pas aisément narrer car implique une (capacité de) relation – la Littérature disponible me traînait pour réfléchir avec elle autour de ces expériences dans le domaine de la collaboration entre détenu.e.s disparu.e.s et ravisseurs en même temps qu'elle a déclaré cette collaboration – par des accouplements variés des concepts de zone grise, résistances et impossibilité de consentement – insolvable. L'une des dilemmes qui m'a tourmenté le plus a été l'impossibilité – et notamment l'invisibilité des entraves que sûrement j'ai continué à reproduire dans mes schémas de lecture - à s'approcher à la quotidienneté de ces expériences de captivités : d'où est-ce qu'avait sorti, historiquement, ce cadrage de la collaboration que la Littérature a continué à poser pour nier ? Ma première hypothèse de recherche a été que ce cadrage ressortait de la culture politique péroniste dont la valeur de la loyauté et de la fidélité – comme j'ai montré dans la Partie II - avait été (et est) sûrement centrale même si continuellement contestée et réaffirmée. Tout en estimant que l'incidence de cette culture a été significative pour la construction de ce grand embarras à narrer la

forme de violence sexuelle soufferte par certaines des militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s ayant accédé audit processus de récupération du GT3.3.2, j'ai eu la sensation que déconstruire cela – c'est-à-dire l'apparition échouée (sous le stigma culpabilisateur de *putas* et traîtresses) des militantes de Montoneros détenues disparues en tant que témoins et/ou victimes vivantes crédibles du système de la violence sexuelle ayant fonctionné dans le circuit de l'ESMA - n'était pas le seul défi auquel il aurait fallu faire face. Ma seconde hypothèse est née de la demande formulée par Theidon (2013) aux spécialistes de la violence sexuelle : qu'est-ce que l'on écoute des témoignages des femmes que l'on suppose *a priori* avoir été des victimes de violence sexuelle ? En lisant en particulier le *Témoignage de Paris*, j'ai pris acte que les trois rescapées de l'ESMA ayant participé audit processus de récupération du GT3.3.2 avaient parlé devant l'Assemblée Nationale française à la fin de 1979 avant tout de la manière dont le projet politique de Massera avait traversé, organisé et conditionné le fonctionnement de l'espace de l'ESMA et donc les dynamiques relationnelles entre les ravisseurs et les détenu.e.s disparu.e.s même en dehors de ce CCD. Ce contenu cloche avec l'absence d'une étude spécifique dans toute la Littérature ayant concerné directement l'ESMA de ce projet qui, lorsqu'il a été nommé, a été défini généralement comme un délire ou, dans les cas les plus détaillés, comme l'expression d'une imitation naïve et non-réussite de la part de Massera de Juan Perón. Ainsi, le spectre de l'efficacité (indécidable) du plan politique de Massera est apparue dans l'Histoire Récente et dans la Mémoire avant tout comme la réduction à un lavage de cerveaux des militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s et il me semble que l'on a généralement préféré s'orienter vers le syndrome de Stockholm plutôt que suivre la tentative pionnière de Lynch (1983) d'aborder la complexité de cette question – traitant l'expérience de violence sexuelle *perverse* comme centrale - par son concept de *laborterapia*. Ainsi, au lieu de nier tant *a priori* qu'*a posteriori* l'efficacité de ce projet politique, mon défi a été de me donner les moyens pour pouvoir commencer à le prendre au sérieux. Pour ce faire, mes sources ont été : les témoignages des militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s ayant eu accès audit processus de récupération et la lecture de celles-ci réalisée par Feld et Franco (2019) à travers le concept de production destructrice ; un recueil des discours de l'amiral Massera publié en 1979 avec le but explicite de le promouvoir comme l'homme politique héritier des valeurs du PRN ; les deux biographies existantes (à ma connaissance) de l'amiral Massera écrites par l'Association des Mères de la Place de Mai (1999) et par Uriarte (1991), à savoir le journaliste qui avait fait partie de *Convicción* et que Marcelo Borrelli (2008) a analysé comme le journal ayant appuyé et diffusé, dans sa première étape de vie, le projet politique de Massera ; l'étude d'Humberto Cucchetti (2010) autour des significations de l'engagement politique (plus que d'un simple pacte de protection à l'encontre dudit terrorisme d'État) de certaines péronistes ayant précédemment milité dans l'OUTG avec l'amiral Massera ; les vidéo-

documentaires de Román Lejtman (2011 et 2006) concernant le bateau-prison « 33 Orientaux » où la Marine de Massera avait détenu des dirigeants du péronisme orthodoxe et le Centre Pilote de Paris, c'est-à-dire le Département voulu en général par le PRN et en particulier par le Ministère des Relations Intérieures contrôlé par la Marine de Massera pour contrecarrer ladite campagne antiargentine en Europe étudié spécifiquement et académiquement pour la première fois par Fernández Barrio et González Tizón (2020).

Trouver des sources n'a pas été facile et il faudrait pour cela, à l'avenir, s'interroger autour de combien et des comment la (structure de la) répudiation publique et politique envers l'amiral Massera en particulier ainsi qu'envers les membres, les institutions et notamment les politiques des FFASA du PRN a affecté la sélection des thématiques d'études de l'Histoire Récente et par-là également de qui, quand et comment peut être prise et reçue la parole sur cette époque. La petite analyse de l'affaire Alfano que j'ai voulu présenter – inspirée notamment, dans les coulisses, par la lecture de *Il trucco. Sessualità e biopolitica nella fine di Berlusconi* d'Ida Dominijanni (Rome, Ediesse, 2014) - dans cette thèse pourrait-elle en être un départ ? C'est en outre et par exemple surprenant le vide que la Littérature argentine abordant grandement la dernière dictature militaire a présenté – contre mes attentes - au sujet du conflit avec le Chili pour le Canal du Beagle où j'avais cru de pouvoir trouver des premières pistes pour entamer à me faire une idée de la Marine (de Massera) comme une institution ayant des objectifs au moins militaires, outre que politiques, sociaux et culturels. C'est donc en ayant à l'esprit ce point d'interrogation que j'ai soutenu dans la Partie II de cette thèse que l'entrée récente dans la structure de la Mémoire de la dernière période dictatoriale d'abord des *veteranas* des Malouines et ensuite du Collectif des Filles Désobéissantes à leurs pères génocidaires pourrait à mon avis constituer une nouvelle révolution encyclopédique (c'est-à-dire des outils et donc des logiques analytiques) au sein de la manière familiste d'approcher la Mémoire, la Vérité et, peut-être, la Justice également et notamment des expériences de violence sexuelle. Je suis consciente que ce défi n'appartient qu'à moi et en effet, parmi les études nombreuses de la dernière dictature avec une perspective de genre (encore une fois, contre mes attentes et celles des personnes auxquelles j'ai communiqué mon sujet de recherche) très précieuses pour ma recherche, j'aimerais mentionner également celles de Laura Masson (2010 ; 2017) qui, bien qu'elles n'aient pas abordé spécifiquement l'institution de la Marine Argentine, ont traité les FFAA comme un espace politique relationnel et notamment historiquement caractérisé par un paternalisme (des officiers) s'étant institutionnellement soutenu non tant dans l'exclusion que dans l'inclusion différentielle des femmes blanches en tant qu'épouses (et filles) et des hommes (et puis des femmes) non-blanc(he)s en tant que membres de l'institution non tant militairement que culturellement (et prétendument) inférieur(e)s. Cette thèse de Masson m'a été d'une grande aide pour pouvoir écouter le livre-

témoignage *Ese Infierno* publié en 2001 de cinq rescapées ayant eu accès audit processus de récupération du GT3.3.2 et l'entendre comme une description des dynamiques relationnelles ayant caractérisé l'orbite de l'ESMA, à savoir l'espace où des officiers avaient pu se performer comme des Chevaliers de la Mer. À travers ce témoignage, j'ai noté, en ajoute à la dynamique paternaliste-éducative mise en exergue par Masson, qu'au moins l'une des spécificités - par rapport à la culture institutionnelle de la Marine - de cet espace relationnel l'avait constituée la position des militantes de Montoneros détenues disparues à rééduquer : en privilégiant outre qu'en s'appropriant par la pratique de la mise au travail leurs capitaux intellectuels, politiques, techniques, sociaux, culturels et symboliques – systématiquement méconnus en particulier aux épouses des officiers – ces détenues disparues avaient été traitées (dans des circonstances précises) perversement comme des égales aux officiers, en générant des situations de compétition – également *perverses* et peu prises en considération dans l'analyse et la dénonciation de la violence sexuelle – où elles avaient été et s'étaient perçues comme des supérieures tant aux sous-officiers (présents dans l'ESMA) qu'aux épouses et aux filles des officiers. Ainsi, au bout du compte, si les cinq militantes de Montoneros rescapées avaient pu créer des liens affectifs et réfléchir par-là à leurs positionnements par rapport aux sous-officiers dans l'ESMA, le repositionnement par rapport aux proches des militaires à l'encontre desquelles ces anciennes militantes avaient été et s'étaient positionnées pour rendre (un) compte d'elles-mêmes en tant que militantes détenues a été résisté – pour plusieurs raisons qu'il faudrait enquêter à l'avenir – également par la Littérature. Ces épouses et filles n'avaient pas été uniquement physiquement absentes dans l'espace de l'ESMA - et donc elles pourraient être envisagées comme des interlocutrices absentes structurant les relations de pouvoir (RIBEIRO COROSSACZ 2015) - mais il semble qu'elles ont été également *a priori* pensées (postérieurement, à tort ou à raison) par la Justice, la Mémoire et l'Histoire Récente comme (uniquement) des collaboratrices des génocidaires et (donc, encore une fois) comme les représentantes d'un idéaltype de féminité traditionnelle opposée à celle de la militante politique des années 1970 (et/ou du mythe de la guérillera) et similaire à la militante politique des années 1970 repentie.

Il s'est donc avéré nécessaire dans cette thèse d'enquêter le dispositif d'interpellation idéologique du PRN en général et de Massera en particulier. Au lieu d'une approche – comme celui par exemple de Risler (2018) – qui a analysé l'adhésion de la citoyenneté et des militant.e.s détenu.e.s disparu.e.s aux objectifs politiques du PRN et/ou de Massera par le prisme d'une manipulation, contrôle total, et imposition d'en haut des attitudes et valeurs, j'ai estimé – suite à une réflexion sur l'agentivité dans des situations extrêmes que j'ai résumé dans la conclusion à la Partie I - plus intéressante l'analyse de Luciani (2009) qui a suggéré d'interpréter l'appui social au régime dictatorial en tenant en compte que les attitudes face au PRN s'étaient transformées au cours du temps ; que les concepts de consensus

et de résistance réunissent et estompent des ensembles de pratiques, attitudes et comportements qui vont au-delà de l'appui fervent et de l'opposition frontale à un régime et que donc il faut considérer des comportements comme la résignation, l'apathie, l'obéissance volontaire aux normes, l'indifférence, le désaccord passif et la prise de distance des citoyen.ne.s, c'est-à-dire des positionnements peu définissables, des actions auxquelles l'on ne peut pas octroyer des connotations strictes et des attitudes qui ne peuvent pas coïncider avec des sens universels ; que les intentions subjectives sont généralement peu identifiables et que donc tant le consensus que la résistance doivent être comprises dans les cadres où elles s'étaient construites ; et que le consensus, loin d'être une expression spontanée, est une construction qui a principalement à voir avec ce que l'on rend visible à l'autre et pour cela il appartient au domaine des stratégies d'adaptation diverses et multiples à la conjoncture. En ce sens, d'après cette chercheuse, les attitudes et les comportements doivent toujours être comprises comme des pratiques historiques et sociales jamais complètement individuelles qui se réalisent dans un tissu de relations intersubjectives dans un moment donné ; cela parce que les personnes agissent, parlent et se comportent dans des rôles différents selon les espaces et les personnes avec lesquelles elles interagissent. À travers une première étude des politiques mises en place par le PRN dans la Région du Grand Chaco, j'ai argumenté que les actions psychologiques et civiques développées premièrement par l'Armée de terre et de la Gendarmerie avaient visé – en termes du PRN – à améliorer les conditions et la qualité de vie des habitant.e.s pour gagner leur adhésion, appui et participation à la refondation de l'Argentine. Cette amélioration des conditions de vie – c'est-à-dire l'octroi d'instruments de travail et des mesures incitatives dont se marier - a pu être lue comme une manière des FFAA - en qualité d'une présence tutélaire censée éviter toute ostentation de force - à réorienter les sens et les formes d'organisations populaires et indigènes par une action donc de (ré)éducation à la prétendue bonne citoyenneté (ou civilisation) et effective colonisation par l'intégration pacifique au productivisme outre qu'extractiviste également paternaliste. Dans le cas particulier de la politique de Massera, la cohésion de la Marine, des FFAA et puis de celles-ci avec la société – ainsi que la manière d'accroître sa présence au sein de la politique - aurait dû être gagnée à travers une conscientisation territoriale maritime. Massera avait conçu l'éducation des Chevaliers de la Mer comme les constituant en les meilleurs tuteurs parmi les FFASA en raison de l'acquisition d'une qualité morale transcendantale ou vocation humaniste s'étant d'après lui manifesté dans l'incorporation à la fois des femmes aux commandements actifs dans l'Argentine rêvée et des dites personnes qui s'étaient trompées de chemin et ensuite repenties. Ainsi, dans cette thèse, je veux également rendre compte d'un système plus large auxdits Staff et Ministaff de l'ESMA qui avaient contribué – avec différents degrés d'appui (ou résistances, selon les points d'où l'on regarde) – à la production et circulation de l'image culturellement moderne et progressiste (ou, en

termes de l'amiral, humaniste ; et en termes historiques, social-démocrate ; et ayant également touché le domaine de la sexualité) de Massera en particulier, puis de la Marine et ensuite, plus en général et jusqu'à la sortie de l'amiral de la Junte Militaire, du PRN. Mon intention a été d'entamer à formuler et explorer l'hypothèse que ce fut plus largement l'inscription dans ce climat culturel de la fin de 1970 et début de 1980 - dans lequel la Marine de et puis le politicien Massera s'étaient (parmi d'autres) engagé.e.s à promouvoir - à avoir possibilité la ré- (et aussi la dé-)construction des Chevaliers de la Mer comme des militaires audacieux (par rapport aux Modéré.e.s de l'Armée de terre et notamment Videla) et respectueux (différents des Durs *Messieurs de la Guerre*) des DH y compris des droits - sexuels - des femmes ayant commencé à occuper toujours plus l'espace public argentin depuis 1979. Pour ce faire, j'ai rendu compte premièrement et entre autres de la création du premier Lycée Naval Militaire féminin dans la Province de Salta ainsi que de la présence de certaines (questions) féministes dans la rédaction de *Convicción*. Ensuite, dans le Chapitre 6, j'ai soutenu que les détenu.e.s disparu.e.s ayant accédé audit processus de récupération avaient été considéré.e.s par le personnel du GT3.3.2 qui les avait gardé en captivité comme des ressources humaines disponibles pour réaliser, en dehors et dedans l'Argentine, des analyses politiques du passé et du présent, des activités de publicité et de promotion politique tant du PRN que plus en particulier des stratégies pour Massera qui avait aspiré (et il avait réussi) à mettre sur pied un mouvement politique devant le rendre en mesure de gagner les élections présidentielles en postdictature auxquelles il n'avait pas finalement pu participer. En fonction de ce projet-ci, le travail idéologique et technique de certain.e.s militant.e.s de Montoneros séquestré.e.s avait été utilisé.e.s dans le *Dorado*, le *Sótano* et la *Pecera* ainsi qu'en dehors de l'ESMA comme le Centre Pilote, des bureaux de presse de Massera, les ministères sous le contrôle de la Marine et des agences immobilières du GT3.3.2. En mettant en exergue les limites du concept de *trabajo esclavo* forgé par Feierstein et Calveiro et employé généralement par la Littérature (même si encore méconnu par la Justice) afin de rendre compte d'une expérience de captivité caractérisée et analysée en même temps comme préférentielle, Feld et Franco (2019, 12) ont soutenu que ce régime de captivité avait permis le fonctionnement propre à l'ESMA : Massera avait tiré profit – grâce à un mécanisme hautement répressif ou concentrationnaire mis en place au sein de l'ESMA – des savoirs et des expériences politiques précédentes de jeunes provenant principalement de secteurs de la classe moyenne professionnelle et universitaires ainsi qu'ayant occupé des postes plutôt élevés dans la hiérarchie de Montoneros, c'est-à-dire ayant eu des responsabilités et des connaissances d'haut niveau. Feld (2019-2020) a affirmé que la modulation spatiale et le conséquent tissu social de la captivité au sein de l'ESMA avait également impliqué la modulation du pouvoir de disparition et de ses effets sur les séquestré.e.s qui étaient transformé d'abord en matière inerte par l'emprisonnement dans la *Capucha* et ensuite en matière grise. Autrement dit, l'espace

concentrationnaire et les pratiques destructives associées avaient généré d'après cette chercheuse un tissu de relations productives que ce même espace avait rendu possible, généré et soutenu. En ce sens, le fonctionnement de l'ESMA n'avait pas impliqué uniquement l'extraction d'informations à travers la torture et la confession, mais également un système plus sophistiqué et subtil de soumission dans lequel le GT3.3.2 avait pu extraire les savoirs, les habilités professionnelles et l'expérience politique des militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s que moi j'ai exploré, comme j'ai déjà résumé dans cette conclusion, à travers une analyse d'un groupe de situations qualifiées comme perverses. J'ai finalement expliqué cette perversité comme ayant résulté de deux processus chevauchés. Premièrement d'un régime de captivité privilégié que les ravisseurs du GT3.3.2 avait pu mettre en place - grâce à la possibilité d'utiliser légitimement des espaces également en dehors de l'ESMA - tendant à démontrer l'égalisation des positionnements des militant.e.s de Montoneros détenu.e.s disparu.e.s ayant eu accès audit processus de récupération et eux-mêmes. Secondairement, de cadrages et outils analytiques employés par les entrepreneur.se.s de la Mémoire, Vérité et Justice et les chercheur.se.s académiques pour (ne pas) comprendre ce régime de captivité : outre à la zone grise où l'expérience de violence sexuelle court toujours le danger de disparaître, les concepts inévitables pour narrer la période de la dernière dictature argentine – comme le CCD et ses annexes et donc la détention, la disparition forcée de personne et finalement les *desaparecidos* – doivent être renouvelés. Je suis arrivée à la conclusion de cette thèse avec, finalement, le doute ou la tentation de croire que le cadrage du terrorisme d'État adopté pour écouter les rescapées notamment de l'ESMA a entravé la possibilité d'écouter ce qu'elles avaient à dire outre à avoir subi des tourments (y compris la violence sexuelle), voire ce qu'elles savaient de la politique productive (et en particulier de la circulation de l'information) du PRN et notamment de l'amiral Massera que le concept de terrorisme d'État aspirait explicitement à homogénéiser pour constituer deux blocs clairement distingués pour ne pas confondre l'opinion publique internationale : celui des militaires brutaux et celui des (militant.e.s) victimes. Pourtant, par cette même stratégie homogénéisatrice, les témoin.e.s vivant.e.s de la répression étatique étaient devenu.e.s suspect.e.s car ce qu'ils et elles avaient dû dénoncer comme le cœur de la répression étatique (le *desaparecido* séquestré et torturé dans un CCD ou la *desaparecida* ayant souffert la violence sexuelle) n'avait constitué que partiellement leurs expériences de captivité. « L'on est beaucoup plus que victimes » (PLATIA 2016) justement car les détenues disparues sont sûrement des survivantes aux CCD ainsi que des sujets dont les actions étaient allées et vont au-delà, tout en les impliquant, de la soumission et de la résistance au *continuum* de la violence sexuelle qui traverse nos vies. Je suis convaincue que la plupart d'entre nous avons pu pressentir cela par nos expériences (extra)ordinaires et que nous sommes nombreuses à avoir essayé d'en rendre compte beaucoup plus qu'une fois. Depuis ce point de vue, cette thèse doctorale n'a été qu'un essai.

Bibliographie

Monographies

AGAMBEN Giorgio [1998], *Quel che resta di Auschwitz. L'archivio e il testimone, Homo sacer III*, Tourin, Bollati Boringhieri, 2016.

AHMED Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, Presses de l'Université d'Edinburgh, 2004.

ALCOBA Laura, *Les Passages de l'Anne C.*, Paris, Gallimard, 2012 [ebook].
- *Manèges. Petite histoire argentine*, Paris, Gallimard, 2007.

ÁLVAREZ Victoria, "No te habrás caído?". *La experiencia concentracionaria durante la última dictadura (1976-1983) desde una perspectiva de género. Memorias y marcos sociales de la escucha entre la dictadura y la transición a la democracia*, Thèse pour le titre de Magister en Histoire et Mémoire de l'Université Nationale de La Plata, Faculté des Humanités et Sciences de l'Éducation, directrice Alejandra Oberti, le 17 novembre 2016.

ANCHOU Ángeles, *Guardianas. Las mujeres de Guardia de Hierro*, Buenos Aires, Imago Mundi, 2007.

ARGENTO Analía [2013], *La guardería montonera. La vida en Cuba de los hijos de la Contraofensiva*, Buenos Aires, Marea, 2014.

ASSOCIATION MÈRES DE LA PLACE DE MAI, *Massera. El genocida*, Buenos Aires, Página/12, 1999.

BALLETTA Edoardo, *Tu svástica en las tripas. Corpo e storia in Néstor Perlongher*, Siena, Edizioni Gorée, 2009.

BARRANCOS Dora, *Mujeres en la Sociedad Argentina. Una historia de cinco siglos*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 2007, ebook.

BARTHES Roland, *Frgments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.

BARTOLUCCI Mónica Inés, *La Juventud Maravillosa. La peronización y los orígenes de la violencia política 1958-1972*, Sáenz Peña (Province de Buenos Aires), Presses Université Nationale Tres de Febrero, 2017.

BASCONI Andrea, *Elena Holmberg: la mujer que sabía demasiado. El crimen que desnuda la interna de la dictadura militar*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 2012 [ebook].

BAZZONI Ludmilla, *La vida venciendo a la muerte*, Verone, L'Iguana editrice, 2013.

BELL HOOKS, *Feminism is for everybody. Passionate Politics*, Cambridge, South End Press, 2000.

BENEDUCE Roberto, *Archeologie del trauma. Un'antropologia del sottosuolo*, Rome-Bari, Laterza, 2010.

BERTI Norma Victoria, *Donne ai tempi dell'oscurità. Voci di detenute politiche nell'Argentina della dittatura militare*, Turin, Edizioni SEB27, 2009.

BORRELLI Marcelo, “*El diario de Massera*”. *Historia y política editorial de Convicción: la prensa del “Proceso”*, Buenos Aires, Éditions Koyatun, 2008.

BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980.

BROWNMILLER Susan, *Against Our Will. Men, Women and Rape*, New York, Fawcett Columbine, 1975.

BUTLER Judith, *Frames of War. When Is Life Grievable ?*, Londres/New York, Verso, 2010.

- [2005], *Le récit de soi*, trad. B. Ambroise et V. Aucouturier, Paris, Presses Universitaires de France, 2007.
- [2004], *Défaire le genre*, trad. M. Cervulle, Paris, Editions Amsterdam, 2012.
- [2004], *Vie précaire. Les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, trad. fr. J. Rosanvallon et J. Vidal, Paris, Editions Amsterdam, 2005.
- [2000], *Antigone : la parenté entre vie et mort*, trad. G. Le Gaufey, Paris, Epel, 2003.
- [1997], *Le pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*, trad. Charlotte Nordmann, Paris, Editions Amsterdam, 2004.
- [1990], *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. C. Kraus, Paris, La Découverte, 2006.

CAGNIN Matié Débora, *Los intentos de reconversión ideológica y recuperación política de las Fuerzas Armadas a la organización Montoneros: un acercamiento a lo acontecido en Quinta de Funes*, Thèse de licence, Faculté de Science Politique et Relations Internationales de l'Université Nationale de Rosario, 2014.

CALVEIRO Pilar [2005], *Política y/o violencia. Una aproximación a la guerrilla de los años 70*, Buenos Aires, Verticales de bolsillo, 2008.

- *Familia y poder*, Buenos Aires, Libros de la Araucaria, 2005.
- [1998], *Pouvoir et disparition. Les camps de concentration en Argentine*, tr. fr. I. Taudière, Paris, La fabrique éditions, 2006.

CALVERA Leonor, *Mujeres y Feminismo en la Argentina*, Buenos Aires, Grupo Editor Latinoamericano, 1990.

CAMPS Sibila, *Tucumantes. Relato para vencer al silencio*, Buenos Aires, Editorial Marea, 2019 [epub].

CANELO Paula, *La política secreta de la última dictadura argentina (1976-1983). A 40 años del golpe de Estado*, Buenos Aires, Edhasa, 2016.

CARNOVALE Vera, *Los combatientes. Historia del PRT-ERP*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno, 2011.

CASALINI Brunella, *Il femminismo e le sfide del neoliberalismo. Postfemminismo, sessismo, politiche della cura*, Rome, IF Press, 2018.

CATTARULLA Camilla (éd.), *Argentina 1976-1983. Immaginari italiani*, Rome, Nova Delphi Libri S.r.l., 2016.

CAVARERO Adriana, *Tu che mi guardi, tu che mi racconti*, Milan, Feltrinelli, 2009.

CENTRO DE ESTUDIO LEGALES Y SOCIALES (CELS), *Guía de trabajo para la toma de testimonios a víctimas sobrevivientes de torturas. Proyecto persecución penal doméstica y juzgamiento de la tortura en la Argentina*, Buenos Aires, CELS et Union Européenne, mars 2012.

- *Testimonio sobre el Centro Clandestino de Detención de la Escuela de Mecánica de la Armada Argentina (ESMA)*, Buenos Aires, 1984.

CHEJTER Silvia, *La voz tutelada. Violación y voyeurismo*, Montevideo, Editorial Nordan-Comunidad, 1990.

CIGARINI Lia, *La politica del desiderio*, Parma, Pratiche, 1995.

COMISION ARGENTINA DE DERECHOS HUMANOS (CADHU), *Testimonios del genocidio*, Paris, 1980.

CONFINO Hernán Eduardo, *La Contraofensiva Estratégica de Montoneros. Entre el exilio y la militancia revolucionaria (1976-1980)*, Thèse de Doctorat en Histoire, Université Nationale du Général San Martín/ Institut d'Hautes Études Sociales, mai 2018.

CORTÁZAR Julio [1975], *Fantomas contro i vampiri multinazionali*, tr. ita Emanuele Pirani, Rome, DeriveApprodi, 2006.

COSSE Isabella, *Mafalda: Historia Social y Política*, Buenos Aires, Fond de Culture Économique, 2014.

- *Pareja, sexualidad y familia en los años setenta*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno, 2010.

CUCCHETTI Humberto, *Combatientes de Perón, herederos de Cristo. Peronismo, religión secular y organizaciones de cuadros*, Buenos Aires, Prometeo Libros, 2010.

D'ANTONIO Débora, *Mujeres, complicidad y Estado terrorista. Estudios críticos sobre Historia Recente. Los 60' y '70 en Argentina. Parte IV*, Buenos Aires, Cuaderno de Trabajo n°33, Centro Cultural de la cooperación, décembre 2003.

DERRIDA Jacques, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993.

DIANA Marta [1996], *Mujeres guerrilleras. La militancia de los setenta en el testimonio de sus protagonistas femininas*, Buenos Aires, Éditions Planeta, 1997.

DILLON Marta, *Aparecida*, Buenos Aires, Sudamericana, 2015.

DUHALDE Carlos María, *Una breve historia de la CADHU. Comisión Argentina de Derechos Humanos*, Madrid, Cahier n°5 de la Bibliothèque de DH-Eduardo Luis Duhalde, 2014.

DUJOVNE ORTIZ Alicia [1995], *Evita. Un mito del nostro secolo*, tr. it. Marianna Basile et Federica Peressotti, Milan, Mondadori, 1996.

ESCOTORIN Ramiro Daniel, *Salta Montonera. La actuación política de los sectores populares en la provincia de Salta (1972-1976)*, Buenos Aires, Éditions CTA, 2007.

FANEGO Delia Ana (éd.), *Quebrantos. Storie dell'esilio argentino in Italia*, Rome, Nova Delphi Libri S.r.l., 2012.

- FANON Frantz [1952], *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.
- FEITLOWITZ Marguerite, *A Lexicon of Terror. Argentina and the Legacies of Torture*, Oxford University Press, 1998.
- FEDERICI Silvia, *Caliban and the Witch: Women, The Body and Primitive Accumulation*, New York, Autonomedia, 2004.
- FILC Judith, *Entre el parentesco y la política. Familia y dictadura, 1976-1983*, Buenos Aires, Éditions Biblio, 1997.
- FLORES Valeria, *El sótano de San Telmo. Una barricada proletaria para el deseo lésbico en los '70*, Buenos Aires, Madreselva, 2015.
- FOSANELLI Ivano, *Verso l'Argentina. Emigrazione, insediamento, identità tra Otto e Novecento*, Locarno (Suisse), Armando Dadò editore, 2000.
- FOUCAULT Michel, *Il faut défendre la société*, Cours au Collège de France (1976), Paris, Éditions du Seuil/Gallimard, 1977.
- FRANCO Marina, *El exilio. Argentinos en Francia durante la dictadura*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno, 2008.
- FREIRE Paulo [1968], *Pédagogie des opprimés*, Paris, Maspero, 1974.
- GARBERO Vanesa, *La construcción social de la memoria sobre el Terrorismo de Estado. Políticas de la memoria y memorias locales en Campo de la Ribera y La Perla, Provincia de Córdoba*, Thèse pour le titre de Docteur en Sciences Sociales, Faculté de Sciences Sociales, Université de Buenos Aires, 2017.
- GASPARINI Juan, *Manuscrito de un desaparecido en la ESMA. El libro de Jorge Caffatti. Del asalto al Policlínico Bancario por Tacuara, a las FAP y el secuestro del jefe de la FIAT en París*, Buenos Aires, Groupe Éditorial Norma, 2006a.
- *Montoneros: final de cuentas*, Buenos Aires, Puntosur, 1988.
- GATTI Gabriel, *El detenido-desaparecido. Narrativas posibles para una catástrofe de la identidad*, Montevideo, Ediciones Trilce, 2008.
- GONZÁLEZ CANOSA Mora, *Las Fuerzas Armadas Revolucionarias: Orígenes y desarrollo de una particular conjunción entre marxismo, peronismo y lucha armada (1960-1973)*, Thèse pour le degré de Docteur en Sciences Sociales dans la Faculté d'Humanités et Sciences de l'Éducation de l'Université Nationale de La Plata, 2012.
- GONZÁLEZ TIZÓN Rodrigo, *Militancia humanitaria y testimonio. Los sobrevivientes de "El Vesubio" y la denuncia de los crimines de la última dictadura (1978-2016)*, Thèse de doctorat en Histoire, Université Nationale de General San Martín, 2018.
- GONZÁLEZ JANZEN Ignacio, *La Triple-A*, Buenos Aires, Editorial Contrapunto, 1986.

- GORZA Anabella Evangelina, *Insurgentes, misioneras y políticas. Un estudio sobre mujeres y género en la Resistencia peronista (1955-1966)*, Thèse de doctorat en Histoire (Faculté d'Humanités et Sciences de l'Éducation), Université Nationale de La Plata, 2017.
- GRAMMÁTICO Karin, *Mujeres Montoneras. Una historia de la Agrupación Evita 1973-1974*, Buenos Aires, Luxemburg, 2012.
- GUARALDO Olivia, *Comunità e vulnerabilità. Per una critica politica della violenza*, Pise, ETS, 2012.
- HAGAY-FREY Alona, *Sex and Gender Crimes in the New International Law. Past, Present, Future*, Leyde, Martinus Nijhoff Publishers, 2011.
- HALPERIN Jorge, *Las muchachas peronistas*, Buenos Aires, Aguilar, 2009.
- HEKER Liliana [1996], *El fin de la historia*, Buenos Aires, Aguilar, Altea, Taurus, Alfaguara Ediciones, 2012 [ebook].
- ILLOUZ Eva, *Why Love Hurts. A Sociological Explanation*, Cambridge, Polity Press, 2012.
- JELIN Elizabeth, *Los trabajos de la memoria*, Madrid, Siglo Veintiuno, 2002.
- KAPLAN Betina, *Genero y violencia en la narrativa del Cono Sur (1954-2003)*, Rochester (NY), Tamesis, 2007.
- LANUSSE Lucas [2005], *Montoneros. El mito de sus 12 fundadores*, Buenos Aires, Ediciones B Argentina S.A., 2007.
- LARRAQUY Marcelo, *Fuimos soldados. Historia secreta de la Contraofensiva montonera*, Buenos Aires, Aguilar, 2006 [ebook].
- LEYS Ruth, *From Guilt to Shame. Auschwitz and After*, Princeton/Oxford, Presses Université de Princeton, 2007.
- LONGONI Ana, *Traiciones. La figura del traidor en los relatos acerca de los sobrevivientes de la represión*, Buenos Aires, Grupo Norma, 2007.
- LONZI Carla [1970], *Crachons sur Hegel. Une révolte féministe*, tr. fr. Les derniers masque, Paris, 2017.
- LORENZ Federico, *Cenizas que te rodearon al caer. Vidas y muertes de Ana María González, la montonera que mató al jefe de la Policía Federal*, Buenos Aires, Sudamericana, 2017 [ebook].
- LUCIANI Laura, *Juventud en dictadura: representaciones, políticas y experiencias juveniles en Rosario (1976-1983)*, Collection « Entre los libros de la buena memoria » n°7, Universités Nationales de La Plata, de Misiones et du Général Sarmiento, 2017.
- LYNCH Marta, *Informe bajo llave*, Buenos Aires, Éditions Sudamericana, 1983.
- MACON Cecilia, *Sexual Violence in the Argentinean Crimes Against Humanity Trials. Rethinking Victimhood*, Lanham, Lexington Books, 2017.

MANZANO Valeria, *The Age of Youth in Argentina. Culture, Politics, & Sexuality from Perón to Videla*, Presses Université de la Caroline du Nord, 2014.

MASSERA Emilio Eduardo, *El camino a la democracia*, Buenos Aires, Éditions El Cid, 1979.

MIGNOLO Walter, *The Idea of Latin America*, Malden/ Oxford / Victoria, Blackwell Publishing, 2005.

MUCCI Cristina [2000], *La señora Lynch. Biografía de una escritora controvertida*, Buenos Aires, Éditions Norma, 2014 [ebook].

NOGUERA Ana, *Revolutas y revolucionarias. Mujeres y militancia en la Córdoba setentista*, Córdoba, Presses Université Nationale de Córdoba, 2019.

OBERTI Alejandra, *Las revolucionarias. Militancia, vida cotidiana y afectividad en los setenta*, Buenos Aires, Edhasa, 2015.

OSORIO Elsa, *Doble fondo*, Buenos Aires, Éditions Tusquets, 2017.

PADOAN Daniela, *Le pазze. Un incontro con le Madri di Plaza de Mayo*, Milan, Bompiani, 2006.

PATEMAN Carole, *The Sexual Contract*, Cambridge/Oxford, Polity Press/ Basil Blackwell, 1988.

PÉREZ Ernesto Daniel, *Peronismo y guerillas. FR17, una alternativa en la lucha armada*, Buenos Aires, El Río Suena, 2018.

PERÓN Eva, *La razón de mi vida*, Buenos Aires, Ediciones Peuser, 1951.

POZZONI Mariana, *Leales. De la Tendencia Revolucionaria a la Juventud Peronista Lealtad*, Buenos Aires, Éditions Imago Mundi, 2017.

PROCURADURÍA DE CRÍMENES CONTRA LA HUMANIDAD, *Dossier de sentencias pronunciadas en juicios de Lesa Humanidad en Argentina*, Buenos Aires, Ministère Public de la Nation, mars 2018.

RIBEIRO COROSSACZ Valeria, *Bianchezza e mascolinità in Brasile. Etnografia di un soggetto dominante*, Milan/ Udine, Mimesis, 2015.

RISLER Julia, *La acción psicológica. Dictadura, Inteligencia y gobierno de las emociones (1955-1981)*, Buenos Aires, Tinta Limón, 2018.

ROBLES Adriana, *Perejiles. Los otros Montoneros*, Buenos Aires, Éditions Colihue, 2005.

ROBLES Raquel, *Pequeños combatientes*, Buenos Aires, Alfaguara, 2013.

ROVATTI Pieraldo, *Il paiolo bucato. La nostra condizione paradossale*, Milan, Raffaello Cortina, 1998.

- *Abitare la distanza. Per una pratica della filosofia*, Milan, Feltrinelli, 1994.

- SÁENZ QUESADA María, *La primera presidente. Isabel Perón. Una mujer en la tormenta*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 2016 [ebook].
- SAID Edward Wadie, *Orientalism*, Université de Michigan, Pantheon Books, 1978.
- SAIDON Gabriela, *La montonera. Biografía de Norma Arrostito. La primera jefa de la guerrilla peronista*, Buenos Aires, Editions Sudamericana, 2012 [ebook].
- SCHINDEL Estela, *Desaparición y sociedad. Una lectura de la prensa gráfica argentina (1975-1978)*, Thèse en Sciences Sociales et Politiques, Université de Berlin, 2003.
- SEOANE María, *Bravas. Alicia Eguren de Cooke y Susana Pirí Lugones. Dos mujeres para una pasión argentina*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 2014 [ebook].
- SIMONETTO Patricio, *Entre la injuria y la revolución. El Frente de Liberación Homosexual. Argetnina, 1967-1976*, Bernal, Université de Quilmes, 2017.
- SOSA Cecilia, *Queering Acts of Mourning in the Aftermath of Argentina's Dictatorship. The Performances of Blood*, Woodbridge, Tamesis, 2014.
- SUTTON Barbara, *Surviving State Terror. Women's Testimonies of Repression and Resistance in Argentina*, New York, New York University Press, 2018 [ebook].
- *Bodies in Crisis. Culture, Violence, and Women's Resistance in Neoliberal Argentina*, New Brunswick, New Jersey/London, Rutgers University Press, 2010.
- TAHIR Nadia, *Argentine. Mémoires de la dictature*, Presses Universitaires de Rennes, 2015.
- TAYLOR Diana, *Disappearing Acts. Spectacles of Gender and Nationalism in Argentina's "Dirty War"*, Durham et Londres, Presses Université Duke, 1997, ebook.
- THEIDON Kimberly, *Intimate Enemies. Violence and Reconciliation in Peru*, Philadelphia, Presses Université de la Pennsylvanie, 2013.
- TIMERMAN Jacobo, *Mémoires d'un « disparu »*, tr. fr. B. Pelegrin, Paris, Éditions Mazarine, 1981.
- URIARTE Claudio, *Almirante Cero. Biografía no autorizada de Emilio Eduardo Massera*, Buenos Aires, Planeta, 1991.
- VALENZUELA Luisa, *Cambio de armas y otros cuentos políticos*, Buenos Aires, Colihue, 2015.
- VERBITSKY Horacio, *Vida de perro: Balance político de un país intenso, del 55 a Macri*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno, 2018 [ebook].
- *El Silencio. De Paulo VI a Bergoglio. Las relaciones secretas de la Iglesia con la ESMA*, Buenos Aires, Sudamericana, 2005 [ebook].
 - *El vuelo*, Buenos Aires, Editorial El Planeta Argentina, 1995.
- VERROCCHI Riccardo, *Le utopie sono possibili. Le Madres de Plaza de Mayo nell'Argentina di ieri oggi e domani*, Rome, Sensibili alle foglie, 2014.
- VEZZETTI Hugo, *Sobre la violencia revolucionaria. Memorias y olvidos*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno, 2009.

VINELLI Natalia, *ANCLA. Una experiencia de comunicación clandestina orientada por Rodolfo Walsh*, Buenos Aires, La Rosa blindada, 2000.

WALSH Rodolfo [1977], *Lettre ouverte d'un écrivain à la Junte Militaire. Edition bilingue français/espagnol*, Buenos Aires, Archive National de la Mémoire (Secrétariat de DH du Ministère de Justice et DH).

ZANGARINI Gabriele, *Tango Piduísta*, Tricase (Lecce, Italie), Youcanprint, 2019, ebook.

Ouvrages collectifs

ABADI José Eduardo et Diego MILEO, *No somos tan buena gente. Un retrato de la clase media argentina*, Buenos Aires, Éditions Sudamericana, 2000.

ABRAMOWSKI Ana et Santiago CANEVARO (éd.), *Pensar los afectos. Aproximaciones desde las ciencias sociales y las humanidades*, Los Polvorines (Buenos Aires), Universidad Nacional de General Sarmiento, 2017.

ACTIS Nilda Noemí, Cristina ALDINI, Liliana GARDELLA, Miriam LEWIN et Elisa TOKAR, *Ese Infierno. Conversaciones de cinco mujeres sobrevivientes de la ESMA*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 2001.

ALMA Amanda et Paula LORENZO, *Mujeres que se encuentran. Una recuperación histórica de los Encuentros Nacionales de Mujeres en Argentina (1986-2005)*, Buenos Aires, Feminaria, 2009.

ANDÚJAR Andrea et al., *De minifaldas, militancias y revoluciones. Exploraciones sobre los los 70 en la Argentina*, Buenos Aires, Éditions Luxemburg, 2009.

- *Historia, género y política en los '70*, Buenos Aires, Éditions Feminaria, 2005.

BACCI Claudia, María CAPURRO ROBLES, Alejandra OBERTI et Susana SKURA, “...Y nadie quería saber”. *Relatos sobre violencia contra las mujeres en el terrorismo de Estado en Argentina*, Buenos Aires, Mémoire Ouverte, 2012.

BARRANCOS Dora, Donna GUY et Adriana VALOBRA (éd.), *Moralidades y comportamientos sexuales. Argentina, 1880-2011*, Buenos Aires, Biblos, 2014.

BEGUÁN Viviana, Blanca BECHER, Mirta CLARA, Silvia ECHARTE, Nora HILB et Alicia KOZAMEH (éd.), *Nosotras presas políticas. Obra Colectiva de 112 prisioneras políticas*, Buenos Aires, Éditions Nuestra América, 2006.

BELPOLITI Marco et Robert S.C. GORDON, *The Voice of Memory. Primo Levi Interviews 1961-1987*, New York, The New Press, 2001.

BUTLER Judith et Athena ATHANASIOU, *Dispossession. The Performative in the Political*, Cambridge, Polity Press, 2013.

CARNOVALE Vera, Federico LORENZ et Roberto PITTALUNGA (éd.), *Historia, memoria y fuentes orales*, Buenos Aires, Mémoire Ouverte/CeDInCI, 2006.

D'ANTONIO Débora (éd.), *Violencia, espionaje y represión estatal. Seis estudios de caso sobre el pasado reciente argentino*, Buenos Aires, Éditions Imago Mundi, 2018.

- (éd.) *Deseo y represión. Sexualidad, género y Estado en la historia argentina reciente*, Buenos Aires, Éditions Imago Mundi, 2015.

DAL LAGO Alessandro et Pieraldo ROVATTI, *Elogio del pudore*, Milan, Feltrinelli, 1990.

DUMONT Robert (éd.), *Femmes uruguayennes sous la dictature (1973-1985). Enlèvement, viols et tortures*, Éditions Karthala, Paris, 2015.

FECI Simona et Laura SCHETTINI (éd.), *La violenza contro le donne nella storia. Contesti, linguaggi, politiche del diritto (secoli XV-XXI)*, Roma, Viella, 2017.

FELD Claudia et Marina FRANCO (éd.), *Democracia, hora cero. Actores, políticas y debates en los inicios de la posdictadura*, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 2015.

FERNÁNDEZ DOMINGO Enrique et Xavier TABEL (éd.), *Littérature, nation et identité en Europe et en Amérique (XIXe/XXe siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2013.

GATTI Gabriel (éd.), *Un mundo de víctimas*, Barcelona, Anthropos, 2017a.

- (éd.), *Desapariciones. Usos locales, circulaciones globales*, Bogotá, Éditions Siglo del Hombre, 2017b.

KOROL Claudia (éd.), *Hacia una pedagogía feminista. Géneros y educación popular*, Buenos Aires, Éditions El Colectivo, América Libre, 2007.

LANDER Edgardo (éd.), *La colonialidad del saber : eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas Latinoamericanas*, CLACSO, Buenos Aires, juillet 2000.

LARRAQUY Marcelo et Roberto CABALLERO, *Galimberti. De Perón a Susana, de Montoneros a la CIA*, Buenos Aires, Norma, 2000 [ebook].

LEWIN Miriam et Olga WORNAT, *Putas y guerrilleras*, Buenos Aires, Planeta, 2014 [ebook].

LONGONI Ana et Gustavo BUZZONE (éd.), *El siluetazo*, Buenos Aires, Adriana Hidalgo Editorial, 2008.

MACON Cecilia et Mariela SOLANA (éd.), *Pretérito indefinido. Afectos y emociones en las aproximaciones al pasado*, Buenos Aires, Título, 2015.

MARTÍN Lucas Gonzalo et Enrique ANDRIOTTI ROMANIN (éd.), *El pasado es hoy. Investigaciones y debates sobre las herencias criminales*, Mar del Plata, EUDEM, 2017.

NICANOFF Sergio et Axel CASTELLANO, *Las primeras experiencias guerrilleras en la Argentina. La historia del "Vasco" Bengochea y las Fuerzas Armadas de la Revolución Nacional*, Buenos Aires, Éditions de l'Institut Mobilisateur de Fonds Coopératifs, 2004.

OBERTI Alejandra, Laura PALOMINO et Susana SKURA, *Testimonio y archivo: metodología de memoria abierta*, Buenos Aires, Memoria Abierta, 2011.

PARAMO BERNAL Milena et ZURUTUZA Cristina, *Abriendo grietas en el silencio: Investigación e incidencia jurídica y política sobre la violencia sexual en el terrorismo de Estado en Argentina*, Lima, CLADEM, 2015.

RAMIREZ Ana Julia et Margarita MERBILHAA (éd.), *Memorias del BIM: Biografías. Las víctimas de la Fuerza de Tareas 5 en La Plata, Berisso y Ensenada*, La Plata, Université Nationale de La Plata, 2018.

SIGAL Silvia et Eliseo VERÓN [1986], *Perón o muerte: los fundamentos discursivos del fenómeno peronista*, Buenos Aires, Éditions Universitaires de Buenos Aires, 2003.

SONDEREGUER María et Violeta CORREA (éd.), *Violencia de género en el terrorismo de estado: políticas de memoria, justicia y reparación*, Bernal, Universidad Nacional de Quilmes, 2010.

TARUCCI Monica, Catalina TREBISACCE et Karin GRAMMATICO, *Cuando el feminismo era mala palabra. Algunas experiencias del feminismo porteño*, Buenos Aires, Espacio Editorial, 2019.

VASSALLO Marta (éd.), *Grietas en el silencio. Una investigación sobre la violencia sexual en el marco del terrorismo de Estado*, Rosario, CLADEM, 2011.

VATTIMO Giovanni et Pieraldo ROVATTI, *Il pensiero debole*, Milan, Feltrinelli, 2009.

Chapitres d'ouvrage

BALARDINI Lorena, Ana OBERLIN et Laura SOBREDO, « Violencia de género y abusos sexuales en los centros clandestinos de detención » in CELS, *Hacer justicia*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno, 2011, pp.167-226.

BARBUTO Valeria, « Caso Argentina: Los procesos de reparación y la violencia sexual contra las mujeres en Argentina » in FRIES Lorena (coord.), *Sin Tregua. Políticas de reparación para mujeres víctimas de violencia sexual durante dictaduras y conflictos armados*, Santiago du Chili, Corporation Humanas, avril 2008, pp.40-67.

BARRANCOS Dora, « Moral sexual, sexualidad y mujeres trabajadoras en el período de entreguerras » in Fernando DEVOTO et Marta MADERO, *La Historia de la Vida Privada en la Argentina*, Buenos Aires, Taurus, 1999, pp.199-225.

BELLUCCI Mabel, « Revista *Todas* (1979-1980): una gesta feminista en tiempos de dictadura » in ZICAVO Eugenia (éd.), *Feminismos: ¿Desde cuándo y hasta cuándo?*, Buenos Aires, Teatro Nacional Cervantes, 2019, pp.51-65.

BERTOIA Luciana, « Norma Arrostito: el trofeo de guerra de la Marina », *Revista Ida & Vuelta*, vol.6, n°219, 2008.

BUTLER Judith, « Doubting love » in James L. HARMON (éd.), *Take My Advice: Letters to the Next Generation from People Who Know a Thing or Two*, New York, Simon & Schuster, 2002, pp.62-66.

CALVEIRO Pilar, « Desapariciones: de la llamada Guerra Sucia a Ayotzinapa » in Paola MARÍN et Gastón ALZATE (éd.), *Cartografías críticas. Volumen I*, Los Angeles, Karpa, 2018.

- « Los usos políticos de la memoria » in Gerardo CAETANO (éd.), *Sujetos sociales y nuevas formas de protesta en la historia reciente de América Latina*, Buenos Aires, CLACSO, 2006, pp.359-382.

CENTURIÓN Ana Josefina, « Las mujeres en la resistencia peronista. Sentidos y representaciones » in María Cecilia BRAVO, Fernanda GIL LONZANO et Valeria Silvina PITA (éd.), *Historias de luchas, resistencias y representaciones. Mujeres en la Argentina, siglos XIX y XX*, San Miguel de Tucumán, Presses Université Nationale de Tucumán, 2008, pp.233-265.

COSSE Isabella, « Jóvenes militantes, sexualidad y revolución: algunos dilemas en torno a los interrogantes, las categorías y a la interpretación histórica de los años setenta » in VEIGA Ana Maria et al., *Mundos de mulheres no Brasil*, Curitiba, Éditions CRV, 2019, pp.485-489.

DAICH Deborah et Mónica TARDUCCI, « De feminismos y violencias » in Mónica TARDUCCI et Déborah DAICH (éd.), *Mujeres y feminismos en movimiento. Politizaciones de la vida cotidiana*, Buenos Aires, Éditions de la Faculté de Philosophie et Lettres, 2018, pp.75-98.

DI PALMA Sara Valentina, « Lo stupro come arma contro le donne: l'ex Jugoslavia, il Rwanda e l'area dei Grandi Laghi africani » in Marcello FLORES (éd.), *Stupri di guerra. La violenza di massa contro le donne nel Novecento*, Milan, FrancoAngeli, 2010, pp.216-238.

FELD Claudia, « El centro clandestino de detención y sus fronteras. Algunas notas sobre testimonios de la experiencia de cautiverio en la ESMA » in *Recordar para pensar. Memoria para la democracia. La elaboración del pasado reciente en el Cono Sur de América Latina*, Santiago du Chili, Éditions Böll Cono Sur, 2010, pp.23-43.

FELITTI Karina, « Poner el cuerpo: género y sexualidad en la política revolucionaria de Argentina en las décadas de los sesenta y setenta » in Avital BLOCH (éd.), *Political and social movements during the Sixties and Seventies in the Americas and Europe*, Université de Colima (México), 2010, pp.69-93.

- « La revolución de la píldora anticonceptiva y la cuestión demográfica en Buenos Aires: apropiaciones y resignificaciones de un debate internacional (1960-1973) » in Kathya ARAUJO et Mercedes PRIETO (éd.), *Estudios sobre sexualidades en América Latina*, Quito, FLACSO - Sede Ecuador, 2008, pp.161-178.

FRANCO Marina, « La “campaña antiargentina”: la prensa, el discurso militar y la construcción de consenso » in Judith CASALI DE BABOT et María Victoria GRILLO (éd.), *Derecha, fascismo y antifascismo en Europa y Argentina*, Argentine, Université de Tucumán, 2002, pp.195-225.

GARCIA CASTRO Antonia, « Trelew – Voix croisées. Argentine, 1972 », *Cultures & Conflits*, n°61, printemps 2006.

GARGUIN Enrique, « “Los argentinos descendemos de los barcos”. Articulación racial de la identidad de clase media en Argentina (1920-1960) » in Sergio Eduardo VISACOVSKY et Enrique GARGUIN, *Moralidades, economías e identidades de clase media. Estudios históricos y etnográficos*, Buenos Aires, Antropofagia, 2009, pp.61-91.

GRAMMÁTICO Karin, « Las “mujeres políticas” y las feministas en los tempranos setenta: ¿Un diálogo (im)posible? » in Andrea ANDÚJAR et al., *Historia, género y política en los '70*, Buenos Aires, Feminaria, 2005, pp.19-38.

GRILLO Rosa Maria, « Desde el *Nunca más* al *¡Basta ya!*: 30 años contra el olvido » in Marzia ROSTI et Valentina PALEARI (éd.), *Donde no habite el olvido. Herencia y transmisión del testimonio: perspectivas socio-jurídicas*, Milano, di/segni (Département de Langues et Littératures Étrangères, Faculté d'Études Humanistes, Université des Études de Milan), 2017, pp.99-111.

KRANIAUSKAS John, « Revolución-porno: El fiord y el estado Eva-peronista », tr. es. A. Astrutti in Herman HERLINGHAUS (éd.), *Narraciones anacrónicas de la modernidad. Melodrama e intermedialidad en América Latina*, Santiago de Chile, Editorial Cuarto Propio, 2002 pp.295-314.

LLANOS Bernardita, « Testimonio y memoria en Argentina y Chile: la sobreviviente frente a los Derechos Humanos » in Marzia ROSTI et Valentina PALEARI (éd.), *Donde no habite el olvido. Herencia y transmisión del testimonio: perspectivas socio-jurídicas*, Milan, di/segni (Département de Langues et Littératures Étrangères, Faculté d'Études Humanistes, Université des Études de Milan), 2017, pp.145-165.

LONGONI Ana, « Perder la forma humana. Apuntes para un balance personal » in Paola MARÍN et Gastón ALZATE, *Cartografías críticas. Volumen I*, Los Angeles, Karpa, 2018.

MACÓN Cecilia, « Resiliencia como agencia o de la maternidad como desposesión » in Ana ABRAMOWSKI et Santiago CANEVARO, *Pensar los afectos: aproximaciones desde las ciencias sociales y las humanidades*, Université Nationale de General Sarmiento, Los Polvorines, 2017b, pp.207-234.

MAZZEO Miguel, « Notas para una bibliografía de Alici Eguren » in Miguel MAZZEO, *El hereje. Apuntes sobre John William Cooke*, Buenos Aires, El Colectivo, 2016.

MESSINA Luciana, « Les frontières des centres clandestins de détention en Argentine » in Béatrice FLEURY et Jacques WALTER (éd.), *Qualifier des lieux de détention et de massacre – Volume 2, Territorialisation, déterritorialisation : colloque, Université Paul-Verlaine, Metz, 6-7 novembre 2008*, Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, 2010, pp.159-176.

MIGUEZ Eduardo J., « Familias de clase media : la formación de un modelo », in Fernando DEVOTO et Marta MADERO (dir.), *Historia de la vida privada en la Argentina. Tomo II. La Argentina plural : 1870-1930*, Buenos Aires, Taurus, 1999, pp.24- 27 et pp.32-34.

MINISTÈRE DE DÉFENSE, « Relevamiento y Análisis Documental en los Archivos de la Armada Argentina » in MINISTÈRE DE DÉFENSE (ARGENTINE), *Relevamiento y Análisis Documental de los Archivos de las Fuerzas Armadas. 1976-1983*, Capitale Fédérale, 2015, pp.339-433.

OBERTI Alejandra, « Violencia política, identidad y géneros en la militancia de los 70 » in Adrea ANDUJAR et. al., *Historia, género y política en los '70*, Buenos Aires, Feminaria, 2005, pp.260-276.

PETRINO Romina, « Artículo 11. Protección de la Honra y de la Dignidad » in Enrique M. ALONSO REGUEIRA (éd.) [2012], *La Convención Americana de Derechos Humanos y su proyección en el Derecho argentino*, Buenos Aires, La Ley, Département de Publication de la Faculté de Droit, 2013, pp.203-217.

REATI Fernando, « *Quieto en la orilla* o el huevo de la serpiente: el comandante guerrillero, héroe y traidor » in Fernando REATI et Margherita CANNAVACCIUOLO (éd.), *De la cercanía emocional*

a la distancia histórica: (Re)presentaciones del terrorismo de Estado 40 años después, Buenos Aires, Prometeos Libros, 2015, pp.263-285.

- « Culpables e inocentes, héroes y traidores, cómplices y espectadores: representaciones de la violencia política en Argentina desde 1980 hasta el presente » in Lucero DE VIVANCO ROCA REY (éd.), *Memorias en tinta. Ensayos sobre la representación de la violencia política en Argentina, Chile y Perú*, Santiago du Chili, Université Alberto Hurtado, 2013, pp.81-106.

REVEL Judith, « Che cos'è un campo? (Per tornare di nuovo su un falso paradigma neo-foucaultiano) » in Antonio LUCCI et Luca VIGLIALORO, *Giorgio Agamben. La vita delle forme*, Gêne, Il melangolo, 2016, pp.247-226.

ROMERO Vicente, « Capítulo 14. Habitaciones del miedo. Buenos Aires » in Vicente ROMERO, *Habitaciones de soledad y miedo. Corresponsal de guerra, de Vietnam a Siria*, Madrid, Éditions Akal S.A., 2016.

RUBIN Gayle, « The Traffic in Women. Notes on the “Political Economy” of Sex » in Rayana REITER (éd.), *Toward an Anthropology of Women*, New York, Monthly View Press, 1975, pp.157-210.

SAIDEL Matias, « Agamben in Argentina: dallo stato di eccezione al governo neoliberale » in Antonio LUCCI et Luca VIGLIALORO, *Giorgio Agamben. La vita delle forme*, Gêne, Il melangolo, 2016, pp.267-284.

SOSA Cecilia, « Filiaciones virales: Facebook, efemérides y poética *queer* » in Silvana MANDOLESSI, Jorfana BLEJMAR et Mariana EVA PEREZ (éd.), Buenos Aires, Eudeba, 2017, pp.127-147.

TARDUCCI Mónica, « “Todo estaba por hacerse”: el resurgimiento del feminismo en los años ochenta » in ZICAVO Eugenia (éd.), *Feminismos: ¿Desde cuándo y hasta cuándo?*, Buenos Aires, Teatro Nacional Cervantes, 2019, pp.67-79.

THOMAS Louis-Vincent, « La mort biologique individuelle », *La mort*, Paris, Presses Universitaires de France, «Que sais-je ?», 2003, pp.15-48.

VECCHIOLI Virginia, « La nación como familia. Metáforas políticas en el movimiento argentino por los derechos humanos » in Sabina FEDERIC et Germán SOPRANO (éd.), *Cultura y política en etnografías sobre la Argentina*, Buenos Aires, Universidad Nacional de Quilmes, 2005, pp.241-270.

ZAPATA GALINDO Martha, « Más allá del machismo. La construcción de masculinidades », in Silke HELFRICH (éd.) et Marina SANDOVAL (éd.), *Género, feminismo y masculinidad en América Latina*, tr. esp. M. Wolf et S. Kpteina, El Salvador, 2001, pp.225-247.

Articles académiques

ACHA Omar, « Juan José Hernández Arregui: historia de las ideas y sexología política », *Revista de Historia UNComahue*, n°13, 2012, pp.1-18.

- « Los orígenes olvidados de la Juventud Peronista (1945-1955): la protohistoria de un mito argentino », *Segundo Congreso de Estudios sobre el Peronismo (1943-1974)* organisé par la *Red de Estudios sobre el Peronismo*, Université Nationale de Tres de Febrero, les 4-6 novembre 2010.

- « Cartas de amor en la Argentina peronista: construcciones epistolares del sí mismo, del sentimiento y del lazo político populista », *Nuevo Mundo Nuevos*, 9 décembre 2007.

ADAMOVSKY Ezequiel, « El criollismo en las luchas por la definición del origen y el color del ethnos argentino, 1945-1955 », *E.I.A.L.*, vol.26, n°1, 2015, pp.31-63.

AHMED Sara, « Feminist Killjoys (And Other Willful Subjects) », *S&F Online*, vol.8, n°3, été 2010, http://sfonline.barnard.edu/polyphonic/ahmed_01.htm#text1 (consulté le 19 mars 2018).

ALLENDE Santiago et Nicolás DEL ZOTTO, « Izquierda, peronismo y género: el archivo de Alicia Eguren en la Biblioteca Nacional », *Revista Electrónica de Fuentes y Archivos*, vol.9, n°9, 2018, pp.228-235.

ÁLVAREZ Victoria, « Testimonios sobre la violencia sexual e (im)posibilidades de escucha en el Juicio a las Juntas », *Prácticas de oficio*, vol.1, n°21, juin-décembre 2018, pp.57-64.

- « Género y violencia: Memorias de la represión sobre los cuerpos de la mujeres durante la última dictadura militar argentina », *Revista nomadias*, vol.21, n°6, juin 2015, pp.63-83.

ÁLVAREZ TORNAY Victoria et Adrián BERNASCONI TAPPERO, « Una subversión más peligrosa que la armada ». Mecanismos de represión y disciplinamiento en el campo educativo y cultural durante la dictadura militar argentina (1976-1983) », *Revista de Historia Política Divergencia*, vol.1, n°1, juin 2012, pp.9-20.

AMADO Ana María, « El desorden de los cuerpos en los años 70. Entrevista a Pilar Calveiro », *Mora*, n°12, décembre 2006.

- « Herencias. Generaciones y duelo en las políticas de la memoria », *Revista Iberoamericana*, vol.69, n°202, janvier-mars 2003, pp.137-153.

AMIGO CERISOLA Roberto, « Aparición con vida. Las siluetas de los detenidos desaparecidos », *Razón y Revolución*, n°1, automne 1995.

ARROSAGARAY Enrique, « Néstor De Vincenti y las FAR », *TESTIMONIOS*, vol.5, n°5, été 2016, pp.90-106.

AYALA Mario, « “Reaparecer en el exilio”: experiencias de militantes argentinos sobrevivientes de desaparición forzada en Venezuela (1979-1984) », *Tempo*, vol.25, n°2, mai-août 2019, pp. 470-495.

BACCI Claudia, « Afectos justos: testimonio, violencia y género », *13° Mundos de Mulheres & Séminaire international Fazendo Gênero*, n°11, Florianópolis-Brazil, 2017, pp.1-16.

BACCI Claudia, Alejandra OBERTI et Susana SKURA, « La vitalidad del testimonio. Acerca de la experiencia del Archivo Oral en Memoria Abierta », *Revista Cambios y Permanencias*, n°3, décembre 2012, pp.34-48.

BADARÓ Máximo, « L’armée de terre argentine à l’épreuve du genre », *Cahiers du Genre*, n°48, janvier 2010, pp.59-79.

- « Nuevos cadetes, nuevos ciudadanos. Análisis de un ritual de investidura en el Ejército Argentino », *Papeles de trabajo. Revista electrónica del Instituto de Altos Estudios Sociales de la Universidad Nacional de General San Martín*, vol.2, n°4, novembre 2008, pp.1-20.

BADENES Daniel et Lucas MIGUEL, « Ni héroes ni traidores », *Puentes*, vol.21, n°6, août 2007, pp.6-15.

BAGENETA José Martín, « “La reorganización agraria”. El discurso agrario de la dictadura militar sobre la región del Gran Chaco Argentino (1976-1983) », *Revista Estudios* (Université de la Costa Rica), n°28, 2014, pp.1-33.

BALE Cinthia, « Usos del archivo y políticas de la memoria: un análisis del proceso de “apertura” de los archivos militares en Argentina (2003-2015) », *Nouveaux mondes mondes nouveaux*, le 10 décembre 2018.

BARRAGÁN Ivonne, « Circulaciones y temporalidades de la represión clandestina. Una aproximación a la estructura represiva y funcional de la Fuerza de Tareas 6 de la Armada Argentina a partir del caso de Cecilia Viñas (1976-1984) », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, le 7 juin 2018.

- « Mujeres trabajadoras y delegadas sindicales en un astillero de la Armada Argentina. Astillero Río Santiago (1973-1978) », *Revista Nomadías*, n°20, 2015, pp.227-248.

BARRAGÁN Ivonne et Ana Belén Zapata, « Dictadura militar y represión a la clase trabajadora. La Armada Argentina, marco doctrinario y operaciones represivas en perspectiva regional para los casos de Ensenada y Bahía Blanca », *Diacronie. Studi di Storia Contemporanea*, vol.4, n°24, 2015, pp.1-18.

BARRANCOS Dora, « Relaciones de género en el ámbito de defensa: El camino hacia la equidad », *Voces en el Fénix*, n°48, 2015, pp.48-57.

BARROS Mercedes María, « El silencio bajo la última dictadura militar en Argentina », *Pensamiento Plural*, n°5, juillet-décembre 2009, pp.79-101.

BARRY Carolina, « El Partido Peronista Femenino: la gestación política y legal », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, le 9 décembre 2007.

BASANTA CRESPO Leandro Diego et Claudia BACCI, « Norma Arrostito. Mujer política. Su construcción subjetiva desde la militancia montonera », *INTERthesis*, vol.10, n°1, janvier-juillet 2013, pp.89-108.

BEJARANO Cynthia L., « Las Super Madres de Latino America. Transforming Motherhood by Challenging Violence in Mexico, Argentina, and El Salvador », *Frontiers: A Journal of Women Studies*, vol.23, n°1, 2002, pp.126-150.

BESSONE Pablo Guidiño, « La disputa por la legalización del aborto en Argentina. Los usos políticos del *Nunca Más* », *Sociedad & Equidad*, n°4, juillet 2012, pp.165-181.

- « El aborto en el campo de la memoria y los derechos humanos. Feminismo, Iglesia católica y activismo pro-vida en Argentina », *Aposta. Revista de Ciencias Sociales*, n°73, avril-juin 2017, pp.86-119.

BIBIJA Ksneija, « Argentina, Estocolmo, Netflix y el síndrome de la identidad perdida », *Kamchatka. Revista de análisis cultural*, n°11, juillet 2018, pp.459-474.

BOSOER Fabián, « La misteriosa muerte del almirante Teisaire », *Lucha armada en la Argentina*, 2012, pp.142-152.

BOZZA Juan A., « El peronismo revolucionario. Itinerario y vertiente de la radicalización, 1959-1969 », *Sociohistórica*, n°9-10, 2001, pp.135-169.

BRIGHENTI Maura et Verónica GAGO, « Dal multiculturalismo neoliberale alle differenze come forme di contenzioso. L'ipotesi del meticcio in America latina », *Scienza & Politica*, vol.25, n°49, 2013, pp.81-106.

BROSSAT Alain, « L'inarticulable », *Lignes*, vol.2, n°8, 2002, pp. 47-71.

BUFANO Sergio, « Perón y la Triple A », *Revista Lucha Armada en la Argentina*, n°3, 2005.

BURKART Mara, « Risa, sexo y censura política en la Argentina de los años setenta. La revista *Satiricón* (1972-1976) », *III Congresso Internacional do Núcleo de Estudo das Américas. América Latina: processos civilizatórios e crises do capitalismo contemporâneo*, Universidad do Estado do Rio de Janeiro, 27-31 août 2012, pp.1-25.

CALDERONI Giulia, « La reorganización de los intelectuales y militantes argentinos en Italia en los años '70 », *Revista Eletrônica da ANPHLAC*, n°19, juillet-décembre 2015, pp.129-151.

CALVEIRO Pilar, « La verdad de la tortura en las democracias », *Revista Venezolana de Economía y Ciencias Sociales*, vol.14, n°2, mai-août 2008a.

- « Torture : New Methods and Meanings », trad. W. Nichols et T.C. Hilde, *South Central Review*, vol.24, n°1, printemps 2007, pp.101-118.

CAMPOS Esteban, « Argentina, tierra de machos y señoras gordas. Género, masculinidad y política en Tacuara », *Páginas. Revista digital de la Escuela de Historia – Universidad Nacional de Rosario*, vol.11, n°25, janvier-avril 2019.

- « Guerrilleros con gusto a rabia. La representación de Tacuara en el cine argentino de los años '60 », *Anuario del Centro de Estudios Históricos "Prof. Carlos S.A. Segreti"*, vol.17, n°17, 2017, pp.94-110.
- « ¿Locura, épica o tragicomedia? Las historias de la contraofensiva montonera en la era de la democracia consolidada », *Estudios*, n°29, janvier-juin 2013, pp.93-110.

CANAVES Violeta, « Como la cigarra. Notas sobre violencia sexual, jurisprudencia y Derechos Humanos », *Revue Juridique de l'Université de Palermo*, vol.12, n°1, octobre 2011, pp.87-110.

CANELO Paula, Marina FRANCO et Valeria MANZANO, « Introducción », *Papeles de trabajo*, Dossier « Dictadura y Estado. La conflictiva y nunca acabada construcción de un campo de estudios », vol.10, n°17, 2016, pp.13-28.

CARNOVALE Vera, « Más allá de la militarización: la violencia revolucionaria, esperanza y promesa de emancipación », *Pasado Abierto*, n°1, janvier-juin 2015, pp.121-142.

- « Quand le phare illumine de mille feux. Promesses et naufrage de l'héritage guévariste », tr. es. Simon Hecht, *Tracés*, vol.14, 2014, pp.57-72.
- « Moral y disciplinamiento interno en el PRT-ERP », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Débats, le 12 juillet 2008.

CASOLA Natalia, « Marina Franco, *El final del silencio. Dictadura, sociedad y derechos humanos en la transición (Argentina, 1979-1983)*, Buenos Aires: FCE, 2018, 411 pgs. », *Archivos*, vol.8, n°15, septembre 2019, pp.172-176.

CASTRONUOVO Sabrina, « El rol de la Revolución Libertadora en el encarcelamiento de la militancia femenina peronista (1955-1958) », *Revista de Historia del Derecho*, n°51, janvier-juin 2016, pp. 49-71.

CATOGGIO Soledad et Claudia FELD, « Narrativas memoriales y reclamos diplomáticos a la dictadura militar: Francia y Estados Unidos frente al caso de las monjas francesas desaparecidas en Argentina (diciembre 1977 – noviembre 1978) », *Pasado y Memoria. Revista de Historia Contemporánea*, n°20, pp.141-170.

CONFINO Hernán Eduardo, « La contraofensiva estratégica montonera en las memorias de sus participantes: crónica de un objeto polémico », *Aletheia*, vol.6, n°11, octubre 2015, pp.1-22.

CORTINA ORERO Eudald, « Internacionalismo y Revolución Sandinista: proyecciones militantes y reformulaciones orgánicas en la izquierda revolucionaria argentina », *Estudios Interdisciplinarios de América Latina y el Caribe*, vol.28, n°2, 2017, pp.80-103.

COSSE Isabella, « Masculinidades, clase social y lucha política (Argentina, 1970) », *Revista Mexicana de Sociología*, vol.81, n°4, octubre-décembre 2019, pp.825-854.

- « Infidelities: Morality, Revolution, and Sexuality in Left-Wing Guerrilla Organizations in 1960s and 1970s Argentina », *Journal of the History of Sexuality*, vol.23, n°3, septembre 2014, pp.415-416.
- « Una revolución discreta. El nuevo paradigma sexual en Buenos Aires (1960-1975) », *Secuencia*, n°77, mai-août 2010, pp.113-144.
- « El modelo conyugal en la ciudad de Buenos Aires de la segunda posguerra: el compañerismo de complementariedad y el impulso familiarista », *Trabajos y Comunicaciones*, n°34, 2008, pp.63-94.
- « Familia, sexualidad y género en los años 60. Pensar los cambios desde la Argentina : desafíos y problemas de investigación », *Temas y debates. Revista universitaria de ciencias sociales*, n°16, 2008°, pp.131-149.
- « Cultura y sexualidad en la Argentina de los sesenta: usos y resignificaciones de la experiencia transnacional », *E.I.A.I.*, vol.17, n°1, 2006, pp.39-60.

COTARELO María C. et Fabián FERNÁNDEZ, « La toma de fábricas en Argentina, 1964 », *Razón y Revolución*, n°3, hiver 1997, pp.1-17.

CRISTIÁ Moira, « El drama argentino en una capital de los derechos humanos. Articulaciones de asociaciones, repudio y acciones de denuncia en escenarios parisinos (1977-1983) », *Revista de la Red de Intercatedras de Historia de América Latina Contemporánea*, vol.6, n°10, juin-novembre 2019, pp.1-25.

CUCCHETTI Humberto, « Socialización intensiva y violencia en el peronismo: el problema de la lucha armada en Guardia de Hierro », *Anuario de Lucha Armada en Argentina*, 2010, pp.1-17.

D'ANTONIO Débora, « La sexualidad como *aleph* de la prisión política argentina en los años setenta », *Interdisciplina*, vol.5, n°11, janvier-avril 2017, pp.43-56.

- « Los presos políticos del penal de Rawson : un tratamiento para la desubjetivación Argentina (1970-1980) », *Anos 90*, vol.19, n°35, juillet 2012, pp.141-168.
- « Políticas de desarticulación de la subjetividad sexual y de género practicadas en la cárcel de Villa Devoto durante la última dictadura militar argentina (1976-1983) », *Estudios*, n°25, janvier-juin 2011, pp. 159-174.

- « Controversial images of women during the last Argentinian militar dictatorship (1976-1983) », *Journal of Latin American Cultural Studies*, Carfax Publishing, Great Britain Oxfordshire, vol.13, n°3, décembre 2004, pp.375-393.

DA SILVA CATELA Ludmila, « Sin cuerpo, sin tumba. Memorias sobre una muerte inconclusa », *Historia, Antropología y Fuentes Orales*, n°20, Trauma Del Siglo XX, 1998, pp.87-104.

DAONA Victoria, « Mujeres, escritura y terrorismo de estado en Argentina: una serie de relatos testimoniales », *Moderna språk*, vol.2, n°7, 2013, pp.56-73.

DEL CUETO Julio Daniel, Sebastián BENITEZ et Victoria MOLINARI, « Entre “la dueña de casa” y “la verdadera dama”: la construcción de la feminidad en El Hogar y Para Ti en la década del ’40 en la Argentina », *Tercero Congreso Internacional de Investigación de la Facultad de Psicología de la Universidad Nacional de La Plata*, novembre 2011, pp.89-94.

DELMONTE ALLASIA Antonela, « La agenda feminista argentina en los 70 y 80: continuidades y rupturas », *ACTAS de las Cuartas Jornadas de Historia Regional de La Matanza*, 2012, pp.15-33.

DENADAY Juan Pedro, « Comando de Organización: un peronismo plebeyo, combativo y nacionalista (1961-1976) », *Quinto Sol*, vol.20, n°1, janvier-avril 2016, pp.1-21.

- « Los “Demetrios”: ¿trotskistas, peronistas, nazis? », *Antítesis*, vol.6, n°11, janvier-juillet 2013, pp.169-192..

DESWAENE Bruno, « Figure perverse de l'innocence : la victime », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 47, n° 1, 2002, pp.35-42.

DIAZ FACIO LINCE Victoria Eugenia, « Del dolor al duelo: límites al anhelo frente a la desaparición forzada », *Affectio Societatis*, n°9, décembre 2008, pp.1-20.

DIKEN Bülent et Carsten Bagge LAUSTSEN, « Becoming Abject : Rape as a Weapon of War », *Body & Society*, vol.11, n°1, 2005, pp.111-128.

DIZ Tania, « Storni y Perlongher o los modos del desdoblamiento », *Jornadas de debate sobre literatura latinoamericana y estudios de género*, IIEGE, novembre 2009.

DURAN Maria A. Semilla, « El mito de la Cautiva : desplazamientos y proyecciones en la literatura contemporánea argentina », *Cuadernos LIRICO*, 2014.

DUZDEVICH Aldo, « La increíble fuga de la ESMA de un diputado y referente montonero en plena dictadura », *Infobae*, le 20 juillet 2019.

EHRlich Laura, « Los espacios de sociabilidad en la estructuración de la Juventud Peronista post ’55 en la ciudad de Buenos Aires », *apuntes de investigación del CECYP*, vol.16, n°21, 2012, pp.157-175.

FELD Claudia, « El “adentro” y el “afuera” durante el cautiverio en la ESMA. Apuntes para repensar la desaparición forzada de personas », *Sociohistórica*, n°44, septiembre 2019 – février 2020.

- « Fotografía, desaparición y memoria: fotos tomadas en la ESMA durante su funcionamiento como centro clandestino de detención », *Nouveaux mondes mondes nouveaux*, 2014b, pp.1-28.

- « *¿Hacer visible la desaparición?: las fotografías de detenidos-desaparecidos de la ESMA en el testimonio de Víctor Bastera* », *Clepsidra. Revista Interdisciplinaria de Estudios sobre Memoria*, n°1, mars 2014a, pp.28-51.

FELD Claudia et Marina FRANCO, « Las tramas de la destrucción: prácticas, vínculos e interacciones en el cautiverio clandestino de la ESMA », *Quinto Sol*, vol.23, n°3, septembre-décembre 2019, pp.1-21.

FELD Claudia et Luciana MESSINA, « En torno a la palabra testimonial de los sobrevivientes: testigos legitimados y denegados de los centros clandestinos de detención en Argentina », *Tramas*, n°41, 2014, pp.43-77.

FELITTI Karina, « Natalidad, soberanía y desarrollo: las medidas restrictivas a la planificación familiar en el tercer gobierno peronista (Argentina, 1973-1976) », *Estudios Feministas*, Florianopolis, vol.2, n°16, mai-août 2008a, pp.517-537.

- « En defensa de la libertad sexual: discursos y acciones de feministas y homosexuales en los '70 », *Revista del Centro de Estudios Históricos e Interdisciplinario Sobre las Mujeres*, Faculté de Philosophie et Lettres, Université Nationale de Tucumán, vol.2, n°2, 2005.

FERNÁNDEZ Máximo Javier, « Nadie puede juzgar qué es bueno y qué es malo. Sexualidad masculina y sexo entre varones en los delitos contra el honor militar en la Armada Argentina, 1960-1980 », *Sexualidad, Salud y Sociedad – Revista Latinoamericana*, n°29, août 2018, pp.52-74.

FERNÁNDEZ BARRIO Facundo, « Justicia revolucionaria en Montoneros: un acercamiento a través del 'caso Lenti' », *Izquierdas*, n°35, septembre 2017, pp.48-70.

FERNÁNDEZ BARRIO Facundo et Rodrigo GONZÁLEZ TIZÓN, « De la ESMA a Francia: hacia una reconstrucción histórica del Centro Piloto de Paris », *Folia Historica del Nordeste*, n°38, mai-août 2020, pp.99-134.

FRANCO Marina et Daniel LVOVICH, « Historia Reciente: apuntes sobre un campo de investigación en expansión », *Bol. Inst. Hist. Argent. Am. Dr. Emilio Ravignani*, n°47, 2017, pp.190-217.

FRIEDEMANN Sergio, « La peronización de los universitarios como categoría nativa (1966-1976) », *Folia Historica del Nordeste*, n°29, mai-août 2017a, pp.113-144.

- « De las Cátedras Nacionales (1967-1971) a la Universidad Nacional y Popular de Buenos Aires (1973-1974). Experiencias configuradoras de institucionalidad universitaria », *Sociohistórica*, n°39, 2017b, pp.1-31.

FURLAN Luis Fernando, « Un antecedente de la incorporación de la mujer a la Armada Argentina: el Liceo Naval Militar "Doctor D. Francisco de Gurruchaga" », *Séminaire VI "Mujeres en la Historia del Mar"* n°6 du Centro de Graduados del Liceo Naval Militar, https://www.cglnm.com.ar/public/PAC/152/LNM_FEMENINO.pdf (consulté le 4 mai 2020).

GALVÁN María Valeria, « Militancia nacionalista en la era posperonista: las organizaciones Tacuara y sus vínculos con el peronismo », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Questions du temps présent, mis en ligne le 24 mai 2013.

- « Los hombres del imaginario nacionalista: representaciones de la masculinidad en publicaciones periódicas nacionalistas de derecha argentinas durante la larga década del sesenta (1956-1969) », *História (São Paulo)*, vol.31, n°2, décembre 2012a, pp.277-310.

- « El nacionalismo de derecha ante la cuestión peronista: la perspectiva del grupo Azul y Blanco/2da República (1956-1963) », *prohistoria*, vol.16, n°18, juillet-décembre 2012b, pp.67-92.

GARCÍA FERNÁNDEZ Aníbal, « Rompiendo el cerco. La experiencia de Radio Noticias del Continente en Costa Rica (1979-1981) », *Diálogos Revista Electrónica de Historia*, vol.2, n°19, juillet-décembre 2018, pp.36-57.

GASPARINI Juan, « Entrevista a Juan Gasparini », *Lucha Armada en la Argentina*, vol.2, n°6, mai-juillet 2006b, pp.44-55.

GATTI Gabriel, « Tiene [la] palabra la víctima pura [?] El vacío social, el testimonio y la desesperación del investigador ante el sufrimiento sin forma ni lenguaje », *Kamchatka*, n°6, décembre 2015, pp.801-815.

- « Les enfants parodiques : catastrophes sociales, néo-victimes et nouvelles identités dans les « mondes du détenu-disparu » », *Sociologie et sociétés*, vol.44, n°2, 2012, pp.311-335.

GAYOL Sandra et Gabriel KESSLER, « Tributo en la Argentina post-dictadura: los "muertos por la subversión » », *Sociohistórica*, n°29, 2012, pp.157-182.

GILLER Diego Martín, « La revista de la derrota. Exilio y democracia en *Controversia* (1979-1981) », *Latinoamérica. Revista de Estudios Latinoamericanos*, n°63, 2016, pp.37-63.

GOLDENTUL Analía, « Surgimiento y transformaciones de la agrupación “Hijos y nietos de presos políticos” en Argentina (2008-2016) », *Aposta. Revista de ciencias sociales*, n°76, janvier-mars 2018, pp.140-164.

GONZÁLEZ TIZON Rodrigo, « “Cada voz que se alce puede salvar una vida en Argentina”. La producción testimonial de los sobrevivientes de los Centros Clandestinos de Detención en el marco de la Comisión Argentina por los Derechos Humanos (1979-1983) », *Papeles de trabajo*, vol.17, n°10, pp.160-182.

GRAS Martín, « El lenguaje zoológico : La Nación y el eterno retorno del mito peronista », *Diario Contexto*, le 22 mars 2015.

GUEVARA Ernesto, « El socialismo y el hombre nuevo en Cuba », *Marcha*, Montevideo, mars 1965.

GUGLIELMUCCI Ana, « Visibilidad e invisibilidad de la prisión política en Argentina: La “cárcel vidriera” de Villa Devoto (1974-1983) », vol.4, n°3, printemps 2007, pp.86-136.

GULLINO Pablo Francisco, « “Víctimas del terrorismo”. Enunciación y construcción del relato histórico en un programa especial de televisión », *Congreso de Periodismo y Medios de comunicación*, FPyCS, Université de La Plata, mai 2012, pp.1-10.

HALLSTEAD Susan, « Políticas vestimentarias sarmientinas: tempranos ensayos sobre la moda y el buen vestir nacional », *Revista Iberoamericana*, vol.70, n°206, janvier-mars 2004, pp.53-69.

HARTMAN Heidi, « El infeliz matrimonio entre marxismo y feminismo », *Cuadernos del Sur*, n°5, mars 1987.

HOLLANDER Nancy Caro, « The Gendering of Human Rights: Women and the Latin American Terrorist State », *Feminist Studies*, vol.22, n°1, printemps 1996, pp.40-80.

HOWE Sara Eleanor, « The Madres de la Plaza de Mayo: Asserting Motherhood; Rejecting Feminism? », *Journal of International Women's Studies*, vol.7, n°3, mars 2006, pp.43-50.

IAZZETTA Marco, « Genealogía de las metáforas biológicas utilizadas para representar al «enemigo subversivo». Violencia y política durante el Golpe de Estado de 1976 en Argentina », *Espacio Abierto Cuaderno Venezolano de Sociología*, vol.22, n°3, juillet-septembre, 2013, pp.733-741.

ILLOUZ Eva et Dana KAPLAN, « Les formes du capital sexuel », traduit par Jonathan Chalier et Labert Clet, *Esprit*, n°436, juillet-août 2017, pp.133-144.

IMBROGNO Mara, « Prostitute e anarchici italiani nella letteratura argentina del XX e XXI secolo », *RiMe*, n°6, juin 2011, pp.241-263.

INSAUSTI Santiago Joaquín et Jorge Luis PERALTA, « Cuaderno bibliográfico: estudios sobre masculinidades y diversidad sexual en Argentina », *Anclajes*, vol.12, n°3, septembre-décembre 2018, pp.91-117.

ITURRALDE Micaela, « El diario Clarín y la “campana antiargentina”: la construcción de un consenso en torno a las violaciones a los derechos humanos », *Revista Brasileira de Historia de Midia*, vol.1, n°2, juillet-décembre 2012, pp.102-115.

JELIN Elizabeth, « Las múltiples temporalidades del testimonio: el pasado vivido y sus legados presentes », *Clepsidra. Revista Interdisciplinaria de Estudios sobre Memoria*, n°1, mars 2014, pp.140-169.

- « Militantes y combatientes en la historia de las memorias: silencios, denuncias y reivindicaciones », *MERIDIONAL Revista Chilena de Estudios Latinoamericanos*, n°1, octubre 2013, pp.77-97.
- « Sexual abuse as a crime against humanity and the right to privacy », *Journal of Latin American Cultural Studies*, vol.21, n°2, juin 2012, pp.343-350.
- « Subjetividad y esfera pública: el género y los sentidos de familia en las memorias de la represión », *Política y Sociedad*, vol.48, n°3, 2011, pp.555-569.
- « Víctimas, familiares y ciudadanos/as: las luchas por la legitimidad de la palabra », *Cadernos Pagu*, n°29, juillet-décembre 2007, pp.37-60.
- « Don't Cry for Me, Argentina, or The Globalization of Peronism », *Contemporary Sociology*, vol.26, n°3, mai 1997, pp.302-304.
- « The Politics of Memory: The Human Rights Movements and the Construction of Democracy in Argentina », *Latin American Perspectives*, vol.21, n°2, printemps 1994, pp.38-58.

KARCZMARCZYK Pedro, « Política, violencia y responsabilidad: el debate “no matarás” (la polémica de Oscar del Barco) », *V Jornadas de Sociología de la UNLP*, La Plata, Argentina, le 10-12 décembre 2008.

KHALFA Jean, « Fanon, corps perdu », *Les Temps Modernes*, vol.1, n°635-636, 2006, pp.97-117.

KNISELY Lisa C., « Oppression, Normative Violence, and Vulnerability: The Ambiguous Beauvoirian Legacy of Butler's Ethics », *philoSOPHIA*, vol.2, n.2, 2012, pp.145-166.

La Gazeta de la Universidad Nacional de Moreno, « El ex Instituto Riglos fue señalado como “Sitio de Memoria” », n°8, 2017.

LANDABURU Roberto, « Cautivas de Santa Fe », *Revista Lote*, n°40, 2000.

LAVINTMAN Jazmín et Victoria ALVAREZ, « Delitos contra el honor militar. Homosexualidad y violencia sexual en causas militares durante la última dictadura (1976-1983) », *Páginas. Revue digitale de l'École d'Histoire de l'Université Nationale de Rosario*, vol.11, n°27, septembre-décembre 2019.

LENCI Laura, « Justicia, política y violencia. Un análisis de los cuerpos normativos montoneros, 1972-1975 », *Journée de Partis Armés en Argentine des Années Soixante (UNSAM)*, Buenos Aires, 2008.

LEONE Massimo, « Pudibondi e spudorati. Riflessioni semiotiche sul linguaggio del corpo (s)vestito », *RIFL : Rivista italiana filosofia del linguaggio*, n°2, 2010, pp.74-94.

LETTIERI Laura et Vanina AGOSTINI, « ESMA. Una mirada desde los documentos del Archivo General de la Armada », *Hilos Documentales*, vol.1, n°1, décembre 2018, pp.1-13.

LISINSKA Magdalena, « Las “fronteras ideológicas” y la última dictadura militar en Argentina (1976-1983): el caso de las operaciones encubiertas en América Central », *Anuario Latinoamericano Ciencias Políticas y Relaciones Internacionales*, vol.6, 2018, pp.67-84.

LONGONI Ana, « Los sobrevivientes. Voces para un debate necesario », *Puentes*, vol.21, n°16, août 2007, pp.16-17.

LUCIANI Laura, « Actitudes y comportamientos sociales durante la última dictadura militar en Argentina (1976-1983). Algunas consideraciones respecto de cómo analizar la compleja trama entre régimen y sociedad », *Naveg@américa. Revista electrónica de la Asociación Española de Americanistas*, n°3, 2009, pp.1-21.

LUNA Lola G., « Populismo, nacionalismo y maternalismo: casos peronista y gaitanista », *Boletín Americanista*, n°50, 2000, pp.189-200.

LVOVICH Daniel et Laura Graciela RODRÍGUEZ, « La Gendarmería Infantil durante la última dictadura », *Quinto sol*, vol. 15, n°1, 2011, pp.1-21.

- « El Plan de Acción Cívica de Gendarmería Nacional durante la última dictadura: El caso de la Gendarmería Infantil », *VI Journées de Sociologie de l'UNLP*, le 9 et 10 décembre 2010, La Plata.

MACÓN Cecilia, « Giro afectivo y reparación testimonial: El caso de la violencia sexual en los juicios por crímenes de lesa humanidad », *Mora*, n°21, 2015, pp.63-87.

- « Illuminating affects: Sexual violence as a crime against humanity. The Argentine case », *Historein*, vol.14, n°1, 2014, pp.22-42.

MALIN Andrea, « Mother Who Won't Disappear », *Human Rights Quarterly*, vol.16, n°1, février 1994, pp.187-213.

MANZANO Valeria, « « Rock Nacional » and Revolutionary Politics : The Making of a Youth Culture of Contestation in Argentina, 1966-1976 », *The Americas*, vol.70, n°3, janvier 2014, pp.393-427.

- « Sex, Gender and the Making of the “Enemy Within” in Cold War Argentina », *J. Lat. Amer. Stud.*, n°45, février 2015, pp.1-29.

MARGUILIS Paola Judith, « El terreno de la transgresión. Un recorrido por las publicidades de la revista *Para Ti* durante la década del 70 », *Question*, vol.1, n°14, jun 2007.

MAROTTE Javier Pablo, « Perón al poder, Cámpora a su casa: El interregno de Lastiri », *Revista Argentina de Ciencia Política*, n°12, mars 2011.

MARTÍN ÁLVAREZ Alberto et Eduardo REY TRISTÁN, « La oleada revolucionaria latinoamericana contemporánea, 1950-1996. Definición, caracterización y algunas claves para su análisis », *Naveg@américa*, n°9, 2012.

MARTÍNEZ Paola, « Cuerpos y subjetividades en disputa: Experiencias femeninas en los centros clandestinos de detención en Argentina (1976-1983) », *L'Ordinaire des Amériques*, n°222, le 12 juillet 2017.

- « Aproximaciones a la construcción del devenir de la(s) mujer(es) y la aparición de formas alternativas de subjetividad femenina en la historia reciente », *Memorias*, vol.13, n°23, janvier-juin 2015, pp.1-28.

MARTINEZ PRADO Natalia, « “Mujeres de otra raza”: la irrupción del peronismo en el activismo femenino/feminista », *Identidades*, vol.2, n°3, décembre 2012, pp.26-55.

MASSON Laura, « Women in the Military in Argentina : Nationalism, Gender, and Ethnicity », *Gender Panic, Gender Policy*, vol.24, 2017, pp.23-43.

- « La transformación del rol de las mujeres en las Fuerzas Armadas Argentinas: hacia la construcción de un espacio mixto », *Interdisciplinary Journal of the Center for Hemispheric Defense Studies*, vol.11, automne-hiver 2010, pp.43-56.

MAURO Diego, « La ‘Mujer Católica’ y la sociedad de masas en la Argentina de entreguerras. Catolicismo social, consumo e industria cultural en la ciudad de Rosario (1915-1940) », *Hispania Sacra*, n°133, janvier-juin 2014, pp.236-262.

MOLYNEUX Maxine, « No God, No Boss, No Husband. Anarchist Feminism in Nineteenth-Century Argentina », *Latin American Perspectives* 48, vol.13, n°1, 1986, pp.119-145.

NAPAL María Celeste, « “Sólo soy la mano de Perón”: La presidencia de María Estela Martínez de Perón, entre el liderazgo vacante y la construcción discursiva de la legitimidad (1974-1976) », *PolHis*, vol.7, n°13, janvier-juin 2014, pp.152-166.

NAVARRETE Sandra, « Ficciones de la memoria de género en la novela argentina: Nuevas subjetividades para la mujer bajo represión », *Revista NOMADIAS*, n°18, 2013, pp.43-66.

NISHINO Rumiko, « Le tribunal d’opinion de Tôkyô pour les « femmes de réconfort » », *Droit et cultures*, vol.58, 2009, pp.75-84.

NOFAL Rossana, « La guardarropía revolucionaria en la escritura de Laura Alcoba », *El Taco en la Brea*, n°1, 2014, pp.277-287.

- « Entre el Rojo y el Negro: derrotas y victorias de la literatura testimonial en Argentina », *Estudios*, n°21, automne 2009, pp.131-143.
- « Partes de guerra: la literatura testimonial argentina », *XI Jornadas Interescuelas/Departamentos de Historia*, Département d’Histoire de la Faculté de Philosophie et Lettres de l’Université de Tucumán, 2007a.
- « Memorias montoneras: metáforas de la guerra en Argentina », *KIPUS. Revista andina de letras*, n°22, 2^{ème} semestre 2007b, pp.89-100.

OBERTI Alejandra, « Repensar la historia de las organizaciones revolucionarias (Argentina, años 70) », *Aletheia*, vol.5, n°9, octubre 2014, pp.1-17.

OLGA RUIZ María, « Muertes luminosas, vidas en la oscuridad. Heroísmo y traición en la militancia revolucionaria de los setenta en la Argentina y Chile », *Izquierdas (Santiago)*, n°40, juin 2018, pp.202-230.

OJEDA FRANCO Mónica, « Pornoerótica latinoamericana: subversión en la narrativa de mujeres en el exilio », *Anales de Literatura Hispanoamericana*, vol.43, n° spécial, 2014, pp.57-69.

OTERO Rocío, « Montoneros y la resistencia: identidad política y estrategia de lucha (1970-1980) », *Quinto Sol*, vol.23, n°1, janvier-avril 2019, pp.1-20.

- « Montoneros y Perón ¿un diálogo de sordos? Apostillas sobre el socialismo nacional (1967/1972) », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Cuestiones del tiempo presente, mis en ligne le 10 diciembre 2018.

PASTORIZA Lila, « La “traición” de Roberto Quieto: Treinta años de silencio », *Lucha armada en la Argentina*, vol.2, n°6, mai-juillet 2006, pp.1-39.

PERALTA María Luisa, « Potencia Tortillera: el deseo de memoria y la construcción permanente como resistencia al aniquilamiento político y cultural », table ronde “Inventar el archivo” du Séminaire “Poéticas y políticas de archivo. Estrategias de activación, interpelaciones y reinenciones críticas”, *III Bienal Universitaria de Arte y Cultura de la Universidad Nacional La Plata*, octubre 2014.

PERERA Veronica, « De mujeres, pícaros y fugas : memorias de la guerra de Malvinas », *Caracol*, n°12, 2016, pp.77-99.

PEREZ Mariana Eva, « Instrucciones para un coleccionista de mariposas », *Kamchatka*, n°3, mai 2014, pp. 3-10.

PFLEIDERER Elsa, « Las cautivas en la historia argentina », *Revista Lote*, n°40, 2000.

POPPER-GURASSA Haydée, « La lutte des mères et processus d’humanisation », *La lettre de l’enfance et de l’adolescence*, vol.1, n°59, 2005, pp.59-66.

POZZI Pablo et Ariel Pérez CERVIÑO, « “A mí la mina me odiaba porque decía que yo era nazi”. Entrevistar a Guardia de Hierro », Programme d’Histoire Orale de l’Université de Buenos Aires, http://www.elortiba.org/old/pdf/Entrevista_a_Guardia_de_Hierro.pdf.

POZZIO María, « La experiencia de las mujeres en Malvinas: de la Sanidad Militar al reconocimiento », *Cuadernos de Marte*, vol.6, n°8, janvier-juillet 2015, pp.129-157.

- POZZONI Mariana, « Los orígenes de la Juventud Peronista Lealtad: los “soldados de Perón” (1973-1974) », *Cuadernos del CLAEH*, vol.34, n°101, 2015, pp.33-61.
- RAMACCIOTTI Karina Inés, « Saberes médicos y legales en la legitimación de la separación y el divorcio en la Argentina (1930-1955) », *Anuario de la Escuela de Historia Virtual*, vol.5, n°5, 2014, pp.56-72.
- REATI Fernando, « Historias de amores prohibidos: prisioneras y torturadores en el imaginario argentino de la Posdictadura », *Insula*, n°711, mars 2006, pp.27-32.
- RETA Marina Alejandra, « El Frente Estudiantil Nacional (FEN): juventud y estudiantado en el proceso contestatario de los años sesenta en Argentina », *Antítesis*, vol.2, n°4, juillet-décembre 2009, pp.1059-1093.
- RODEIRO Luis, « El “Documento Verde” », *Lucha Armada en la Argentina*, vol.2, n°6, mai-juillet 2006, pp.56-61.
- RODRÍGUEZ Héctor, « Un silencio atronador », *Revista Haroldo*, le 14 septembre 2019, pp.1-5.
- RODRÍGUEZ Laura Graciela, « Los argentinos de frontera: el caso de la provincia de Misiones durante la última dictadura (1976-1983) », *La Rivada. Revista de investigaciones en ciencias sociales*, vol.5, n°9, juillet-décembre 2017, pp.59-72.
- « La noción de frontera en el pensamiento geográfico de los años de 1970 y 1980 en Argentina », *Cuadernos de Geografía. Revista Colombiana de Geografía. Dossier: Fronteras Latinoamericanas*, vol.32, n°2, 2014, pp.107-119.
- RODRIGUEZ AGÜERO Eva, « Feminismo y vanguardias políticas en los tempranos 70 », *VIII Journées Nationales d’Histoire des Femmes, III Congrès Ibéroaméricain d’Etudes de Genre*, Université Nationale de Cordoba, 25-28 octobre 2006.
- « La revista *Persona*, una tribuna del feminismo argentino de los años ‘70 », *ARENAL*, vol.1, n°19, janvier-juin 2012, pp.229-248.
- RODRIGUEZ AGÜERO Eva et Alejandra CIRIZA, « Viajes apasionados. Feminismos en la Argentina de los 60 y 70 », *Labrys, études féministes*, n°22, juillet-décembre 2012.
- ROSA María Laura, « Trasgrediendo los géneros. Activismos, performances y contracultura en la Buenos Aires de la posdictadura », *Artelogie*, n° 8, 2016, pp.1-19.
- « El despertar de la conciencia. Impacto de las teorías feministas sobre las artistas de Buenos Aires durante las décadas del ‘70 y ‘80 », *Artelogie*, n°5, 2013.
- ROZITCHNER Léon, « Primero hay que saber vivir. Del Vivirás materno al No matarás patriarcal », *El ojo mocho*, n°20, printemps 2006.
- SAITTA Sylvia, « En torno al 2001 en la narrativa argentina », *Literatura y lingüística.*, n°29, 2014, pp.110-131.
- SALAMANCA Carlos, « Espacios, tiempos, identidades: políticas de la última dictadura militar en el Chaco argentino », *Revista de Estudios sobre Genocidio*, n°7, vol.10, novembre 2015, pp.157-176.
- SALAS Ernesto, « El errático rumbo de la vanguardia montonera », *Lucha Armada en la Argentina*, vol.3, n°8, 2007, pp.32-40.

SALCEDO Javier, « El marco necesario y la identidad imprescindible. El golpe militar de 1966, y el surgimiento de Montoneros », *Historia Regional*, vol.28, n°33, 2015a, pp.127-150.

- « Estrategia y tácticas de la militancia originaria de Montoneros. 1967-1969 », *PolHis*, vol.8, n°16, juillet-décembre 2015b, pp.223-257.

SALVI Valentina, « “Entelequia”, “enmascaramiento” y “disimulo”. Las últimas declaraciones de Videla sobre los desaparecidos (1998-2012) », *Rubrica Contemporanea*, vol.5, n°9, 2016, pp.103-122.

- « Violencia, olvido y victimización colectiva. El discurso de las agrupaciones de “Memoria Completa” », *IV Seminario Internacional de Políticas de la Memoria, Ampliación del Campo de los Derechos Humanos. Memoria y Perspectivas*, Buenos Aires, 2011a.
- « El Ejército argentino frente a los juicios por crímenes de lesa humanidad », *Estudios*, n°25, janvier-juin 2011b, pp.67-81.
- « La familia como Nación. Memoria y política en el discurso de las organizaciones de Memoria Completa », *III Seminario Internacional Políticas de la Memoria, Recordando a Walter Benjamin: Justicia, Historia y Verdad. Escrituras de la Memoria*, Buenos Aires, 2010a.
- « Oficiales retirados contra oficiales en actividad, jóvenes contra viejos, carapintadas contra caralavadas. Tensiones en torno a la transmisión de la memoria castrense sobre la represión », *VI Jornadas de Sociología de la UNLP*, La Plata, le 9-10 décembre 2010b.
- « De vencedores a víctimas: 25 años de memoria castrense », *Temas y debates*, n°17, août 2009, pp.93-115.

SAPOROSI Lucas, « Los afectos y la memoria: sobre *¿Quién te creés que sos?* de Ángela Urondo Raboy », *Anclajes*, vol.22, n°2, mai-août 2018, pp.97-114.

- « Entrevista a Marta Dillon: “Amor, memoria y materialidad” », *Aletheia*, vol.8, n°15, octobre 2017.

SAN JULIÁN Dolores, « El plan represivo de la Marina argentina y la infiltración en el grupo fundador de Madres de Plaza de Mayo (1977) », *Avances del Cesor*, vol.14, n°16, 2017, pp111-129.

SLATMAN Melisa, « Actividades extraterritoriales represivas de la Armada Argentina durante la última dictadura civil-militar de Seguridad Nacional (1976-1983) », *Aletheia*, vol.3, n°5, décembre 2012, pp.1-19.

SLIPAK Daniela, « Comunicar la disidencia. Un recorrido por tres escisiones de Montoneros en los setentas », *Izquierdas (Santiago)*, n°41, août 2018, pp.141-161.

- « Revolución y justicia. Disciplina, delitos y juicios en la revista *Evita Montonera* », *Lucha Armada*, annuaire 2013.

SMALDONE Mariana, « Nosotras, concienciación y conciencia en el *Diario Colectivo* y el antecedente beauvoiriano. De la praxis feminista y la lucha por los derechos a una epistemología-otra al Sur », *Revista Aquila*, vol.9, n°18, janvier 2018.

SOPRANO Germán, « La educación militar en la transición democrática argentina. Tensiones entre concepciones tradicionales y reformistas en el contexto de crisis profesional e institucional del Ejército. 1984-1986 », *Páginas. Revista digital de la Escuela de Historia Universidad Nacional de Rosario*, vol.9, n°19, janvier-avril 2017, pp.98-121.

SUTTON Bárbara, « Beauty in Places of Horror. Testimonies of Women Survivors of Clandestine Detention Centers in Argentina », *ReVista*, printemps 2017, pp.29-32.

- « Terror, testimonio, y transmisión: Voces de mujeres sobrevivientes de centros clandestinos de detención en Argentina (1976-1983) », *Mora* (version online), vol.2, n°1, Buenos Aires, juin 2015.

SUTTON Bárbara et Elizabeth BORLAND, « El discurso de los derechos humanos y la militancia por el derecho al aborto en la Argentina », *Horizontes revolucionarios. Voces y cuerpos en conflicto. XIII Jornadas nacionales de historia de las mujeres, VIII Congreso iberoamericano de Estudios de Género*, 24-27 juillet 2017.

- « Framing Abortion Rights in Argentina's Encuentros Nacionales de Mujeres », *Feminist Studies*, vol.30, n°1, 2013, pp.194-234.

TAHIR Nadia et Marina FRANCO, « Associations de victimes, terrorisme d'État et politique dans l'Argentine de 1973 à 1987 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°105, janvier 2010, pp.185-198.

THEIDON Kimberly, « Género en transición: sentido común, mujeres y guerra », *análisis político*, n°60, mai-août 2007, pp.3-30.

TOCHO Fernanda, « No solo lucha armada. El Operativo Dorrego y la participación institucional de la Tendencia Revolucionaria en la provincia de Buenos Aires », *Revista Encuentros Uruguayos*, vol.11, n°1, juillet 2018, pp.120-140.

- « Defender la vida, ¿matar la revolución? Un debate sobre la responsabilidad de la izquierda revolucionaria en los '70 », *Sociohistórica*, n°25, 2009, pp.193-197.

TREBISACCE Catalina, « Un fantasma recorre la izquierda nacional. El feminismo de la segunda ola y la lucha política en Argentina en los años sesenta », *Sociedad y Economía*, n°24, 2013a, pp.95-120.

- « Una segunda lectura sobre las feministas de los '70 en Argentina », *Conflicto Social*, vol.3, n°4, décembre 2010, pp.26-52.

TREBISACCE Catalina et María Luz TORELLI, « Memorias feministas, ni escritas ni contadas: guardadas. Metiendo las narices en el archivo personal de una feminista argentina de los años setenta », *KULA. Antropólogos del Atlántico Sur*, n°4, avril 2011, pp.76-94.

VALOBRA Adriana María, « Recorridos, tensiones y desplazamientos en el ideario de Alicia Moreau », *Revista Nomadías*, n°15, 2012, pp.139-169.

VASSALLO María Sofía, « El diálogo entre Evita y la multitud del 22 de agosto de 1951 » in *Actas de IV Coloquio de Investigadores en Estudios del Discurso et I° Jornadas Internacionales sobre Discurso e Interdisciplina*, Córdoba, 2009.

VON SPRECHER Roberto, « Discurso montonero en las historietas de Héctor Germán Oesterheld », *Astrolabio*, n°4, Université de Córdoba, 2007.

WALSH Rodolfo [1966], « Cette femme », tr. fr. Antonia García Castro, *Cultures & Conflits*, n°62, 2006, pp.177-184.

WILD Carolina, « El Auténtico: entre la prensa, la política y las armas », *Les sciences sociales en Amérique Latine et aux Caraïbes aujourd'hui : perspectives, débats et agendas de recherche*,

Congrès AAS et I^{ère} Journée de Sociologie de l'Université Nationale de Villa María, 2016, pp.915-925.

ZEITLER VARELA Mariela, « De líder montonera a sobreviviente: ¿o de heroína a traidora? », *V Seminario Internacional Políticas de la Memoria*, Centro Cultural de la Memoria Haroldo Conti, le 6 octobre 2012.

Articles de presse

ADUR Diego, Fernando TEBELE et Alejandra DANDAN, « La casa fantasma », *El Cohete a la Luna*, le 28 octobre 2018.

AGUIRRE Osvaldo, « Los escribas de Massera », *Scompa. Periodismo de frontera*, le 7 juin 2019a.

- « El periodista infame », *Revista REA*, le 7 juin 2019b.
- « Luis María Castellanos, la leyenda del maldito bebedor », *La Capital*, le 25 septembre 2016a.
- « Castellanos : El periodismo maldito », *El Corán y el termotanque*, le 25 septembre 2016b.
- « Luis María Castellanos, el asesor de prensa del almirante Massera », *Infojus Noticias*, le 1 novembre 2015.

ANGUITA Eduardo et Daniel CECCHINI, « La increíble vida de Norma Kennedy: de la militancia comunista y antiperonista en los años '50 a la organización de la Masacre de Ezeiza y el olvido », *Infobae*, le 6 novembre 2019a.

- « Astrología, traiciones y la Logia Propaganda Due: los diputados que hicieron campaña internacional por Massera », *Infobae*, le 16 août 2019b.

ARES Carlos, « 200.000 argentinos, contra los indultos de Menem », *El País*, le 10 septembre 1989.

ARENES Carolina et Astrid PIKIELNY, « Que tu viejo rompa el silencio », *Anfibia*, le 10 juillet 2017.

ASSOCIATION JUDICIAIRE DE BUENOS AIRES, « Señalizaron la Casa del SIN », *Asociación Judicial Bonaerense de San Isidro*, le 10 avril 2015.

ARFUCH Leonor, « Nuevas voces de la memoria. Las otras infancias clandestinas », *Anfibia*, le 25 mai 2017.

BARZILAI Martin (Collectif Argos), « Amérique latine. La connexion française », *L'Humanité*, le 20 septembre 2003.

BARONE Roxana, « Las voces que se insubordinan », *Revista Haroldo*, le 4 avril 2018.

BASILE Teresa, « Infancias violentas. Los relatos de los otros HIJOS », *Politika*, le 2 octobre 2018.

BELLO Daniel, « Entrevista a Daniel Feierstein. Teoría de los dos demonios reloaded », *Revista Periodismo Por Venir*, le 5 avril 2018.

BELLUCCI Mabel, « Alicia Eguren. La voz contestataria del peronismo », *Argenpress*, le 7 septembre 2003.

- BERLANGA Angel, « “No me atrae lo políticamente correcto” », *Página12*, le 1 août 2004.
- BERTOIA Luciana, « Entre el cielo y Massera », *El Cohete a la Luna*, le 9 juin 2019.
- BERTOIA Luciana et Alejandra DANDAN, « Iluminar los sótanos de la dictadura », *El Cohete a la Luna*, le 14 juin 2020.
- BILBAO Horacio, « Los que entraron a La Tablada eran revolucionarios, no una secta de dementes », *Revista de Cultura*, le 10 janvier 2014.
- BILBAO Luis y Ariel LEDE, « Agua bendita en la ESMA », *El Cohete a la Luna*, le 18 mars 2018.
- BONASSO Miguel, « De La Tablada hablo cuando estemos libres », *Página12*, le 24 janvier 1999.
- BRIGNOLE Alejo, « Argentina. Carlos Aznárez cuenta la historia de ANCLA: “Teníamos que transformar un espacio de clandestinidad en una fuente contra-informativa” », *Resumen Latinoamericano*, le 20 septembre 2020.
- BRUZZONE Félix et Máximo BADARÓ, « Hijos de represores: 30 mil quilombos », *Anfibia*, le 18 février 2014.
- BULLENTINI Ailín, « Una inmensa ola de repudio », *Página12*, le 7 janvier 2018.
- CARBAJAL Mariana, « Una maniobra más contra las mujeres », *Página12*, le 13 octobre 2018a.
 - « Una marcha política », *Página12*, le 10 mars 2018b.
 - « Ataque sexual como un delito de lesa humanidad », *Página12*, le 17 janvier 2011.
- CARRASCO Andriana, « Martha Ferro, una feminista con mil vidas », *Revista Haroldo*, le 12 octobre 2018.
- Clarín*, « Repudio a Graciela Alfano luego de que diera a entender que fue amante de Massera », le 23 août 2011.
 - « Se declaró en contra de Isabel y del “sexo débil” », le 12 février 2002.
- CONFINO Hernán Eduardo, « La Contraofensiva de Montoneros es un gran tabú de los años setenta », *Perfil*, le 23 mars 2019.
- ContrahegemoníaWeb*, « No hay equiparación posible », le 23 mars 2018.
- CRENZEL Emilio, « La información como arma. La Agencia de Noticias Clandestinas y la denuncia de la última dictadura militar en la Argentina », *Alter/nativas*, n°5, 2015, pp.1-23.
- CURIA Dolores, « Historias desobedientes », *Página12*, le 5 juin 2017.
- DANDAN Alejandra, « Del 8 M al 24 M », *El Cohete a la Luna*, le 11 mars 2018.
 - « Una estructura armada para matar », *Página12*, le 27 septembre 2015a.
 - « “No fue el demonio, fue Blanquier” », *Página12*, le 19 juillet 2015b.
 - « Las distintas etapas de la ESMA », *Página12*, le 27 juin 2015c.
 - « Un testigo en el infierno », *Página12*, le 30 novembre 2013a.
 - « Grupo de tareas y de ladrones sin fronteras », *Página12*, le 11 juillet 2013b.
 - « El soldado que vio el fusilamiento », *Página12*, le 24 juin 2013b.

- « Las huellas que deja la burocracia », *Página12*, le 6 mai 2013c.
- « El pillaje », *Página12*, le 28 avril 2013d.
- « Los mellizos represores de la ESMA », *Página12*, le 26 février 2013e.
- « “El cura sabía que era una secuestrada” », *Página12*, le 5 octobre 2011a.
- « “Es como un ofidio que inocula el veneno” », *Página12*, le 14 juin 2011b.
- « “Veo que le tira a un cuerpo en la vereda” », *Página12*, le 8 novembre 2010a.
- « “Ella me dijo que iba a volver” », *Página12*, le 20 octobre 2010b.

DANDAN Alejandra et Lucia BERTOIA, « ESMA monumental », *El Cohete a la Luna*, le 7 juillet 2019.

DANDAN Alejandra et Victoria GINZBERG, « La conexión francesa », *Página12*, le 26 octobre 2014.

- « Violencia de género que no prescribe », *Página12*, le 3 septembre 2011.

DANDAN Alejandra et Horacio VERBITSKY, « Repudian los organismos el brindis de la impunidad », *El cohete a la luna*, le 6 mars 2018.

DE LOS REYES Ignacio, « La increíble “entrevista falsa” que quiso cambiar la historia de Argentina », *BBC Mundo – Buenos Aires*, le 23 décembre 2014.

DELFINO Silvia, « La lucha LGBTI también se inscribe en Memoria, Verdad y Justicia », *Agencia Presente*, le 24 mars 2017.

DOMINGO Xavier, « Bazookas contra Videla », *Cambio 16*, n°344, 1978.

DOPAZO Mariana, « Rezábamos, para que mi papá se muriera », *La Garganta Poderosa*, le 10 janvier 2018b.

- « Si la justicia fuese justa sería justicia », *El Cohete a la Luna*, le 7 janvier 2018a.

El Mundo.es, « Acusan a la vedette Graciela Alfano de recibir bienes de víctimas de la dictadura », le 25 août 2011.

El Otro, « Me llevó muchos años enfrentarme con el monstruo del pasado », le 19 juillet 2017.

ERP, « El combate de azul : hora de definiciones », *Estrella Roja*, n°29, le 28 janvier 1974a.

- « No hay tercera posición entre explotadores y explotados », *Estrella Roja*, n°29, le 28 janvier 1974b.

ESPINOZA Martín, « Farándula, poder y dictadura », *La verdad obrera*, le 1 septembre 2011.

ESQUIVADA Gabriela, « Documentos desclasificados: los frustrados atentados guerrilleros contra Videla y Rita Hayworth durante la dictadura », *Infobae*, le 11 juin 2019.

FLORENNE Yves, « La révolution technétronique », *Le Monde diplomatique*, août 1971, p.14.

Fiscales.gob.ar, « La Perla: la represión previa al golpe y la violencia sexual, en el alegato de la Fiscalía », le 19 décembre 2015.

FRIERA Silvina, « Tres mujeres que dieron que hablar », *Página12*, le 23 avril 2004.

GAGO Verónica, « ‘PasUneDeMoins’, grève, genres et politique », *Plateforme d’enquêtes*

militantes, le 6 mars 2018.

GARCÍA ROMERO Graciela, « Sobre los abusos, ¿la culpa? No, la libertad », *Territorios Clínicos de la Memoria*, le 29 décembre 2018.

GIACOBBE Paulo, « El recorrido del horror: los Centros Clandestinos en viviendas de la CABA », *La Retaguardia*, le 8 avril 2019.

GINZBERG Victoria, « Sólo una cosa clara », *Página12*, le 25 août 2011.

- « Duhalde le pondrá la firma a los indultos », *Página12*, le 20 mai 2003.
- « Inminente reducción de penas ¿El fin del ayuno ? », *Página12*, le 28 décembre 2000.

GOLDMAN Tali, « Dos hijas de genocidas nos cuentan cómo luchan contra sus padres », *VICE Argentina*, le 23 mars 2018.

- « El abrazo reparador de la verdad y la memoria », *Página12*, le 17 juillet 2017.

GONZALVEZ Paula, « Resistencia disidente en la dictadura », *Revista Mate*, le 17 juillet 2018.

H.I.J.O.S de la Province de Buenos Aires, « H.I.J.O.S.: “No nos reconciliamos” », *Agencia Paco Urondo*, le 18 juillet 2017.

HAUSER Irina, « Le pidieron a De la Rúa que indultara a los presos de La Tablada », *Página12*, le 29 novembre 2000.

HILB Claudia [2005], « Moldeando la arcilla humana: reflexiones sobre la igualdad y la revolución », *Nueva sociedad. Democracia y política en América Latina*, octobre 2009.

- « La Tablada : el último acto de la guerrilla setentista », *Lucha Armada en la Argentina*, année 3, n°9, Buenos Aires, 2007.

JOZAMI Eduardo, « Alicia Eguren resulta precursora respecto de las figuras de mujeres militantes », *Agencia Paco Urondo*, le 26 septembre 2013.

KALINEC Analía, « Convivir con la noción de papá asesino », *El cohete a la luna*, le 17 mars 2018.

KRAUSE Charles, « Un cuerpo entre muchos conmociona a Argentina », *Washington Post*, le 8 mars 1979.

La Capital, « Acusan a Graciela Alfano de haber sido “informante” de los militares durante la dictadura », le 3 octobre 2011.

La Izquierda Diario, « Macri sobre Astiz: “Es algo complicado quitarle la libertad a una persona” », le 21 mars 2018.

La Nación, « Bussi asume la comandancia del Operativo Independencia », le 18 février 1975.

La Retaguardia, « Mariana Dopazo, ex hija de Etchecolatz: “No vinimos a colonizar lugares que no nos pertenecen” », le 24 avril 2018.

- « Denuncian una fiesta en la ESMA », le 9 janvier 2017.

La Voz del Interior, « Alfano le respondió a Rial por la polémica con Massera », le 23 août 2011.

LANCE Florencia, « Soy hija de un aviador de los vuelos de la muerte », *El cohete a la luna*, le 25 mars 2018.

LARREA Agustina, « Massera, su amante y un crimen atroz: la hija del empresario Fernando Branca habla por primera vez sobre la desaparición de su padre », *Infobae*, le 2 mars 2020.

Lavaca, « Desobediencia de vida: hijas e hijos de genocidas piden declarar contra sus padres », le 7 novembre 2017.

Le Monde, « L'amiral Massera rencontre à Paris des dirigeants péronistes de gauche », le 11 avril 1978.

LEDERER Erika, « Identidad y vergüenza. Hijos de represores: del dolor a la acción », *Anfibia*, le 24 mai 2017.

LOSIGGIO Daniela et Mariela SOLANA, « Disculpen las molestias, nos están matando », *bordes. Revista de Política, Derecho y Sociedad*, le 21 octobre 2016.

MALO Marta et Amandor FERNANDEZ-SAVATER, « El paro de las que no pueden parar: entrevista a Verónica Gago y Natalia Fontana sobre el 8 de marzo en Argentina », *Alexia. Revista de pensamiento narrativo*, le 13 mars 2017.

MANNARINO Juan Manuel, « Marché contra mi padre genocida », *Anfibia*, le 12 mai 2017.

MANSILLA María, « Memorias LGBT perseguidas y silenciadas en dictadura », *Agencia Presentes*, le 7 août 2017.

MARTÍNEZ Diego, « “Convivíamos con la tortura y el terror” », *Página12*, le 18 juin 2010.

MASSON Laura et Julia Muriel DOMINZAIN, « Mujeres militares: la batalla por la igualdad », *Anfibia*, le 18 mai 2016.

MEYER Adriana, « La casa quinta que fue escenario del terror », *Página12*, le 8 janvier 2020.
- « Crímenes que no prescriben », *Página12*, le 31 décembre 2014a.
- « La voluntad de John W. Cooke », *Página12*, le 26 septembre 2014b.

MONTONEROS, « Cómo murió Aramburu », *Causa Peronista*, le 3 septembre 1974.

MORALES Fernando, « María Inés Uriarte, la primera almirante de la Argentina: "La mujer no tiene ningún tipo de impedimento para formar parte de la Armada" », *Infobae*, le 28 août 2019.

MORENO María, « Fisuras del poder », *suplemento Página12 – LAS12* « Mirada de mujeres », le 21 janvier 2000.

MORETTI Marina, « La revista *Todas* (1979-1980): mujeres resistiendo a la dictadura », *Periodismo popular*, le 24 mars 2016.

MOVIMIENTO EVITA CAPITAL, « Susana Sanz, el feminismo popular de Eva Perón », URL : <http://movimientoevita-capital.blogspot.fr/p/susana-sanz-el-femenismo-popular-de-eva.html> (consulté le 31 mai 2018).

MUNNÉ Guillermo, « Cuando el aborto es un crimen », *El Cohete a la Luna*, le 18 novembre 2018.

OROSZ Demian, « Eugenia Guevara: “Con una tumba y un libro, todo ha confluído para que me sienta en paz y curada » », *La Voz*, le 26 novembre 2015.

ORTEGA Matías, « 40 años de la Contraofensiva : la última operación de Montoneros », *Cosecha Roja*, le 10 avril 2019.

ORTEGA Yemeli et David SERVENAY, « Quand la dictature argentine espionnait ses opposants à Paris », *Rue89*, le 1^{er} novembre 2009.

Página12, « Ceremonia y duelo », le 17 mars 2018.

- « El amor en medio del horror », le 2 juillet 2017.
- « La masacre de Capilla del Rosario », le 9 octobre 2013.
- « Avanza la investigación sobre los bienes de Graciela Alfano », le 30 août 2011
- « Est avez, el duelo es con el fiscal », le 25 août 2011a.
- « CFK: "Como todas las madres, cuidaré el modelo iniciado en 2003 como si fuera una criatura" », le 26 janvier 2011b.
- « El Plan de la desinformación », le 7 juin 2005.

PARRILLA Juan, « La historia jamás contada de las enfermeras abusadas durante la Guerra de Malvinas », *Infobae*, le 28 mai 2015.

PEREZ Adrian, « Faltaba la imagen del desaparecido », *Página12*, le 6 septembre 2010.

PEREZ PAVEZ Anahí, « Liliana Furió: “Tenemos que ser muy astutas y resistir desde un lugar de mucha colectividad” », *Notas. Periodismo popular*, le 16 novembre 2018.

Perfil.com « Benjamin Rattenbach y el “sexo débil” », le 13 février 2012.

PERÓN Eva, « Mi Mensaje », le 17 octobre 1952 (<http://upcndigital.org/~ciper/biblioteca/Eva/Mi-Mensaje-Evita.pdf>)

- « Significación social del “descamisado” », *Democracia*, 1951a, pp.10-12.

PIGNATELLI Adrián, « La sorprendente historia de las 6 instrumentadoras que salvaron cientos de vidas en Malvinas », *Infobae*, le 2 avril 2020.

- « A 52 años del Operativo Cóndor: la historia de los 18 jóvenes argentinos que secuestraron un avión para recuperar las Malvinas », *Infobae*, le 28 septembre 2018.

PLATIA Marta, « Mucho más que víctimas », *Página12*, le 2 septembre 2016

PROVENDOLA Juan Ignacio, « Espías detrás de Mercedes Sosa », *Página12*, le 25 mars 2019.

RAGENDORFER Ricardo, « Inteligencia criminal », *Revista Zoom*, le 27 septembre 2018.

RATTI Camilo, « El tercer cuerpo y la barra de López Rega », *Página12*, le 4 février 2007.

RODRÍGUEZ Carlos et Carolina URIBE, « Mamá decía que papá era el Demonio », *Página12*, le 14 août 2005.

RODRÍGUEZ Santiago, « Mi verdad sobre La Tablada es irrefutable », *Página12*, le 20 février

2004.

RODRÍGUEZ FREIRE Joaquín, « De Malvinas al coronavirus: la historia de una enfermera en la línea de fuego », *ámbito*, le 2 avril 2020.

ROMERO Luis Alberto, « “Lesas humanidad”, sus alcances », *Clarín*, le 4 avril 2018.

ROSLI Jimena, « ¿Vos qué hiciste en la dictadura, papá? », *Mirada al Sur*, le 6 décembre 2009.

SAIDON Gabriela, « “Putas y guerrilleras”, edición definitiva de un libro sobre los abusos sexuales a las mujeres en los centros clandestinos de detención durante la dictadura », *Infobae*, le 24 mars 2020.

SALINAS Juan José, « ESMA: El testimonio de Alberto “Mateo” Gironde, cofundador de Descamisados », *Pájaro Rojo*, le 17 avril 2013.

- « “Me dijo: ‘Por fin un nacimiento entre tantas muertes’ ” », *Pájaro Rojo*, le 28 décembre 2011.

SANTUCHO Mario, « Historias desobedientes o hijos de genocidas », *Crisis*, le 27 juillet 2017.

TAIRE Marcos, « La ex detenida desaparecida encarcelada durante un año y medio en democracia », *Argenpress.info*, le 16 avril 2007.

TEBELE Fernando, « Sobrevivientes de la ESMA identifican otra casa del genocidio », *Laretaguardia*, le 2 janvier 2020.

- « Argentina. Causa Larrabure: duro golpe a la teoría de los demonios », *La Retaguardia*, le 31 août 2018.

TESSA Sonia, « La justiciera », *Página12*, le 2 mars 2012.

- « La palabra donde arde », *Página12*, le 4 novembre 2011.
- « La palabra justa », *Página12*, le 9 juillet 2010.

TIZZIANI Juan Carlos, « Todo el martirio de Silvia Suppo », *Página12*, le 2 septembre 2018.

TORRES Carla, « La Universidad del Salvador, Guardia de Hierro y Massera », *Agencia Paco Urondo*, le 17 mai 2017.

VALES José, « La verdadera identidad de un represor, jefe de Cavallo », *La Nación*, le 13 août 2003.

VALES Laura, « Los carapintadas veinte años después », *Página12*, le 15 avril 2007.

VÁZQUEZ Leo, « “Periodismo y dictadura”: crece el reclamo para que finalice el mega-juicio ESMA », *Canal Abierto*, le 21 juillet 2017.

VEIRAS Nora, « Los puntos oscuros del asalto a La Tablada », *Página12*, le 23 janvier 1999.

VERBITSKY Horacio, « Otra vez », *Página12*, le 23 octobre 2016.

- « El mimeógrafo de Pinedo », *Página12*, le 16 août 2015.

YOFRE Juan Bautista, « La tortuosa relación del contralmirante de la ESMA con una guerrillera: traiciones, esclavitud y verdades a medias », *Infobae*, le 10 novembre 2019.

- « Malvinas, la decisión », *Ámbito*, le 26 mars 2007.

ZAFFORA Javier Armando, « El otro lado del cerco: la historia de TIRL Radio Noticias del Continente », production radiophonique réalisée en trois parties en 2008 et disponible à écouter in <https://lagalenadelsur.wordpress.com/2020/03/01/la-historia-de-tirl-radio-noticias-del-continente-1979/> (consulté le 6 décembre 2020).

ZEIGER Claudio, « Sangra », *Página12*, le 31 janvier 2004.

WEEKS Kathie [2017], « Down with Love: Feminist Critique and the New Ideologies of Work », *Verso Books*, le 13 février 2018.

Films et vidéo-documentaires

ÁLVAREZ Fernando, *Campo de Batalla, Cuerpo de Mujer*, Argentine, 2013.

ARRUTI Mariana, *La fuga que fue masacre*, Argentine, 2004.

ÁVILA Benjamin, *Infancia Clandestina*, Argentine, 2011.

BECCHINI Leonardo, *Operación México, un pacto de amor*, Argentine, 2016.

BLAUSTEIN David, *Cazadores de utopías*, Argentine, 1996.

CARRI Albertina, *Los Rubios*, Argentine/ États-Unis, 2003.

CASTRO Carlos, *Alicia & John, el peronismo olvidado*, Argentine, 2008.

CÉSPEDES Marcelo et GUARINI Carmen, *Tinta Roja*, Argentine, 1998.

COLLECTIF ALAMBRE, *C.A.L. El Congreso en Dictadura*, Argentine, 2016.

COZARINSKY Edgardo, *Guerreros y cautivas*, Argentine, France et Suisse, 1994.

CROATTO Virginia, *La Guardería*, Argentine, 2015.

DI TELLA Andrés, *Montoneros, una historia*, Argentine, 1994.

DIAZ SEIJAS Julián, *Tropas Espaciales de Agitación*, Argentine (Université Nationale de La Plata), 2018.

FERNÁNDEZ MOUJÁN Alejandro, *Los Resistentes. Relatos de la lucha clandestina entre 1955 y 1965*, Argentine, 2009.

FURIÓ Liliana, *Tango Querido*, Argentine, 2016.

GOYENCHE Marcelo, *Las enfermeras de Evita*, Argentine, 2015.

GROUPE DE BOEDO FILMS, *ESMA. Memoria de la resistencia*, Argentine, 2011.

HERRERA CÓRDOBA Matías et Lucía TORRES, *Buen Pastor. Una fuga de mujeres*, Argentine,

2010.

JAIME Gabriela, *La construcción del enemigo*, Argentine, 2015.

KUSCHNIR Paula, *Silvia*, Argentine, 2015.

LAPLACE Victor et Dieguillo FERNANDEZ, *Puerta de Hierro*, Argentine, 2012.

LEJTMAN Román, *Orientales, el buque prisión*, Programme télévisé *Documenta* in *América TV* (Argentine), 2011.

- *Centro Piloto Massera en Paris*, Programme télévisé *Documenta* in *América TV* (Argentine), 2006.
- *López Rega, el brujo de Perón*, Programme télévisé *Documenta* in *América TV* (Argentine), 2003.

LOZA Santiago, *Rosa Patria*, Argentine, 2009.

MADRIOTTO Gabriel et Gustavo GODRILLO, *Padre Mugica*, Argentine, 1999.

MAÑA Laura, *Ni dios, ni patrón, ni marido*, Argentine, 2010.

MAPELMAN Valeria, *Octubre Pilagá, relatos sobre el silencio*, Argentine, 2010.

MIRRA Miguel, *Norita, Nora Cortiñas*, Argentine, 2013.

MOLINA Virna et Ernesto ARDITO, *Sinfonía para Ana*, Argentine, 2017.

- *El futuro es nuestro*, Argentine, 2014.

PEREL Jonathan, *El predio*, Buenos Aires, 2010.

PICO Carlos et Miguel CURCI, *Los marinos del pueblo*, Argentine, 2007.

Programme Jeunes et Mémoire pour la Commission Provinciale pour la Mémoire, *¿Codo a codo? Operativo Dorrego*, La Plata, 2007.

PUENZO Luis et Luis BARONE, *Los malditos caminos*, Argentine, 2002.

ROBIN Marie-Monique, *Escadrons De La Mort : L'École Française*, France, 2003.

RUIZ GUIÑAZÚ Magdalena, *ESMA, el día del Juicio*, Argentine, 1998.

SCHELLEMBERG Andrea, *Palabras pendientes*, Argentine, 2016.

- *Santa Lucía*, Argentine, 2012.

TORELLO Pablo, *El Crimen Impune del Gobernador Ragone*, Argentine, 2008.

Conventions et Protocoles

Ces documents apparaissent en ordre chronologique d'adoption

Convention de la Haye 1907 : <http://www.western-armenia.eu/WANC/Armenie-Occidentale/CNA/Convention/Convention-de-la-Haye-1907.pdf>

Convention de Genève relative à la protection des personnes civiles en temps de guerre, conclue à Genève le 12 août 1949 : <https://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/19490188/index.html>

Protocole additionnel aux Conventions de Genève du 12 août 1949 relatif à la protection des victimes des conflits armés internationaux, adopté à Genève le 8 juin 1977 : <https://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/19770112/index.html>

Convention Américaine relative aux Droits de l'Homme adoptée à San José au Costa Rica le 22 novembre 1969 : <https://www.cidh.oas.org/basicos/french/c.convention.htm>

Convention sur l'élimination de toutes les formes de discriminations à l'égard des femmes du 1979 : <http://www.un.org/womenwatch/daw/cedaw/text/fconvention.htm>

Recommandations générales adoptées par le Comité pour l'élimination de la discrimination à l'égard des femmes :

http://www.un.org/womenwatch/daw/cedaw/cedaw25years/content/french/General_Recommendations_1-25-French.pdf

Convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants adoptée par l'Assemblée générale des Nations Unies le 10 décembre 1984 et entrée en vigueur le 26 juin 1987 : <http://www.ohchr.org/FR/ProfessionalInterest/Pages/CAT.aspx>

Convention Interaméricaine pour la Prévention et la Répression de la Torture adoptée à Cartagena de Indias le 9 décembre 1985 : <https://www.cidh.oas.org/Basicos/French/i.torture.htm>

Déclaration sur l'élimination de la violence à l'égard des femmes du 20 décembre 1993 : <http://www.ohchr.org/FR/ProfessionalInterest/Pages/ViolenceAgainstWomen.aspx>

Convention Interaméricaine sur la Prévention, la Sanction et l'Élimination de la Violence contre la Femme du 9 juin 1994 : <https://www.cidh.oas.org/basicos/french/m.femme.htm>

Déclaration et Programme d'action de Beijing du 4 au 15 septembre 1995 : <http://www.un.org/womenwatch/daw/beijing/pdf/BDPfA%20F.pdf>

Statut de Rome de la Cour pénale internationale du 17 juillet 1998 : https://www.icc-cpi.int/NR/rdonlyres/6A7E88C1-8A44-42F2-896F-D68BB3B2D54F/0/Rome_Statute_French.pdf

Éléments des crimes, complément au Statut de Rome, adopté le 9 septembre 2002: <https://www.icc-cpi.int/NR/rdonlyres/7730B6BF-308A-4D26-9C52-3E19CD06E6AB/0/ElementsOfCrimesFra.pdf>

Règlement de procédure et de preuve, complément au Statut de Rome, adopté le 9 septembre 2002 : <https://www.icc-cpi.int/iccdocs/PIDS/legal-texts/RulesProcedureEvidenceFra.pdf>

Principes fondamentaux et directives concernant le droit à un recours et à réparation des victimes de violations flagrantes du droit international des droits de l'homme et de violations graves du droit international humanitaire, adopté par l'Assemblée Générale des Nations Unies le 16 décembre 2005 : <http://www.ohchr.org/FR/ProfessionalInterest/Pages/RemedyAndReparation.aspx>

Rapport *Acceso a la Justicia para mujeres víctimas de violencia en las Américas* du Bureau des Rapporteuses sur le droit des femmes de la Commission Interaméricaine de Droits Humains du 20 janvier 2007 : <http://www.cidh.org/women/acceso07/indiceacceso.htm>

Résolution 1820 Adoptée par le Conseil de sécurité des Nations Unies à sa 5916e séance, le 19 juin 2008 : [http://www.un.org/fr/documents/view_doc.asp?symbol=S/RES/1820\(2008\)](http://www.un.org/fr/documents/view_doc.asp?symbol=S/RES/1820(2008))

Rapport du Bureau du Procureur Général de la Nation d'octobre 2011 titré *Consideraciones sobre el juzgamiento de los abusos sexuales cometidos en el marco del Terrorismo de Estado*: <http://www.derechos.org/nizkor/arg/doc/abusos.html>

Acronymes

Acronyme	Nom	Traduction en français
ACNUR	Alto Comisionado de las Naciones Unidas para Refugiados	Haut-Commissariat des Nations Unis pour les Réfugié.e.s
AE	Agrupación Evita de la Rama Femenina	Groupement Evita de la Branche Féminine
AEDD	Asociación Ex Detenidos Desaparecidos	Association d'Ex Détenus Disparus
ALN	Alianza Libertadora Nacionalista	Alliance Libératrice Nationaliste
APBT	Agrupación de Buzos Tácticos	Groupement Plongeurs Tactiques
BM		Banque Mondiale
BNMP	Base Naval Mar del Plata	Base Navale de Mar del Plata
BR	Brigate Rosse	Brigades Rouges
CAJ	Centros de Acción Justicialista	Centres d'Action Justicialiste
CAL	Comisión de Asesoramiento Legislativo	Commission du Conseil Législatif
CCD	Centros Clandestinos de Detención	Centres Clandestins de Détention
CCSMP	Consejo Coordinador y Supervisor del Movimiento Peronista	Conseil Coordinateur et Superviseur du Mouvement Péroniste
CdO	Comando de Organizaciones	Commande d'Organisations
CEDAW	Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women	Convention sur l'élimination de toutes les formes de discriminations à l'égard des femmes
CESMA	Centro de Estudios Sociales de la Mujer Argentina	Centre d'Études Sociaux de la Femme Argentine
CGE	Confederación General Económica	Confédération Générale Économique

CGT	Confederación General del Trabajo	Confédération Générale du Travail
CGTA	Confederación General del Trabajo de los Argentinos	Confédération Générale du Travail des Argentin.e.s
CHA	Comunidad Homosexual Argentina	Communauté Homosexuelle Argentine
CMN	Colegio Militar de la Nación	Collège Militaire de la Nation
CN	Conducción Nacional	Direction Nationale
CNI	Central Nacional de Inteligencia	Centrale Nationale de Renseignement
CNU	Concentración Nacional Universitaria	Concentration Nationale Universitaire
COOP	Comando de Operaciones Navales	Commandement d'Opérations Navales
CONINTES	(Plan) Conmoción Interna del Estado	(Plan) Commotion Interne de l'État
CS	Consejo Superior	Conseil Supérieur
CSF	Centro Socialista Femenino	Centre Socialiste Féminin
CSLPA		Comité de Soutien aux Luttes du Peuple Argentin
CTEP	Confederación de Trabajadores de la Economía Popular	Confédération de Travailleur.se.s de l'Économie Populaire
DH	Derechos Humanos	Droits Humains
DIMA	Derechos Iguales para la Mujer Argentina	Droits Égaux pour la Femme Argentine
EASQ	Equipo de Asistencia Sociológica a las Querellas	Équipe d'Assistance Sociologique aux Querelles
ELN	Ejército de Liberación Nacional	Armée de Libération Nationale
ENM	Encuentros Nacionales de Mujeres	Rencontres Nationales de Femmes
ERP	Ejército Revolucionario del Pueblo	Armée Révolutionnaire du Peuple

ESIM	Escuela de Suboficiales de Infantería de Marina	École de Sous-officiers d'Infanterie de la Marine
ET	Elementos de Tareas	Éléments Spéciaux
FALGBT	Federación Argentina de Lesbianas, Gays, Bisexuales y Trans	Fédération Argentine des lesbiennes, Gays, Bisexuels et Trans
FAMUS	Familiares y Amigos de Muertos por la Subversión	Proches et Ami.e.s des Mort.e.s pour la Subversion
FAS	Frente Antiimperialista y por el Socialismo	Front Antiimpérialiste et pour le Socialisme
FEN	Frente Estudiantil Nacional	Front Étudiant National
FFAA	Fuerzas Armadas Argentinas	Forces Armées Argentines
FFASA	Fuerzas Armadas y de Seguridad	Forces Armées et de Sécurité Argentines
FIP	Frente de Izquierda Popular	Front de la Gauche Populaire
FJC	Federación Juventud Comunista	Fédération Juvénile Communiste
FLH	Frente de Liberación Homosexual	Front de Libération Homosexuelle
FLN	Frente de Liberación Nacional	Front de Libération Nationale
FMI		Fond Monétaire International
FMLN	Frente Farabundo Martí de Liberación Nacional	Front Farabundo Martí de Libération National
FMP	Federación de Mujeres Peronistas	Fédération de Femmes Péronistes
FREJULI	Frente Justicialista de Liberación	Front Justicialiste de Libération
FSLN	Frente Sandinista de Liberación Nacional	Front Sandiniste de Libération Nationale
FT	Fuerzas de Tareas	Équipes Spéciales
GH	Guardia de Hierro	Garde de Fer

GOEA	Grupo Operativo Especial de la Armada	Groupe Opérationnel Spécial de la Marine
GRULA	Grupo de Estudios Latinoamericanos	Groupe d'Études Latino-Américains
GT	Grupos de Tareas	Groupes Spéciaux
H.I.J.O.S	Hijo.a.s por la Identidad y la Justicia contra el Olvido y el Silencio	Fil.le.s pour l'Identité et la Justice contre l'Oubli et le Silence
HNPP	Hijos y Nietos de Presos Políticos	Fil.le.s et Petit.e.s-enfants de Prisonniers Politiques
JEAN	Juventud Argentina para la Emancipación Nacional	Jeunesse Argentine pour l'Émancipation Nationale
JEIN	Jefatura de Inteligencia Naval	Direction de Renseignement Naval
JNPPJ	Junta Nacional Promotora del Partido Justicialista	Junte Nationale Promotrice du Parti Justicialiste
JP	Juventud Peronista (Regionales)	Jeunesse Péroniste (Régionales)
JSP	Juventud Sindical Peronista	Jeunesse Syndicale Péroniste
JTP	Juventud Trabajadora Peronista	Jeunesse Ouvrière Péroniste
JUC	Juventud Universitaria Católica	Jeunesse Universitaire Catholique
JUP	Juventud Universitaria Peronista	Jeunesse Universitaire Péroniste
LF	(Madres de Plaza de Mayo) Línea Fundadora	(Mères de Place de Mai) Ligne Fondatrice
M17	Montoneros 17 de Octubre	Montoneros 17 d'Octobre
MADEL	Mujeres Autoconvocadas para Decidir en Libertad	Femmes Autoconvoquées pour Décider en Liberté
MBP	Movimiento de Bases Peronistas	Mouvement de Bases Péronistes
MEDH	Movimiento Ecuménico por los Derechos Humanos	Mouvement Œcuménique pour les Droits Humains

MID	Movimiento de Integración y Desarrollo	Mouvement d'Intégration et Développement
MIP	Movimiento de Inquilinos Peronistas	Mouvement de Locataires Péronistes
MLF	Movimiento Liberación de Mujeres	Mouvement de Libération des Femmes
MNA	Movimiento Nueva Argentina	Mouvement Nouvelle Argentine
MNJ	Movimiento Nacional Justicialista	Mouvement National Justicialiste
MNRT	Movimiento Nacionalista Revolucionario Tacuara	Mouvement National Révolutionnaire Tacuara
MNT	Movimiento Nacionalista Tacuara	Mouvement Nationaliste Tacuara
MOFEP	Movimiento Feminista Popular	Mouvement Féministe Populaire
MON	Movimiento de Opinión Nacional	Mouvement d'Opinion Nationale
MP	Movimiento Peronista	Mouvement Péroniste
MPA	Movimiento Peronista Autentico	Mouvement Péroniste Authentique
MPM	Movimiento Peronista Montonero	Mouvement Péroniste Montonero
MPR	Movimiento Peronista Revolucionario	Mouvement Péroniste Révolutionnaire
MSTM	Movimiento Sacerdotes del Tercer Mundo	Mouvement des Prêtres du Tiers Monde
MVP	Movimiento Villero Peronista	Mouvement des habitant.e.s des <i>villas</i> Péroniste
NI	Nueva Izquierda	Nouvelle Gauche
NUM	Ni Una Menos	Pas Une de Moins
OAS		Organisation de l'Armée Secrète
OEA	Organización de Estados Americanos	Organisation des États Américains
OFA	Organización Feminista Argentina	Organisation Féministe Argentine

OUP	Organización Universitaria Peronista	Organisation Universitaire Péroniste
OUTG	Organización Única del Trasvasamiento Generacional	Organisation Unique du Transvasement Générationnel
PB	Peronismo de Base	Péronisme de Base
PCA	Partido Comunista Argentino	Parti Communiste Argentin
PCR	Partido Comunista Revolucionario	Parti Communiste Révolutionnaire
PEN	Poder Ejecutivo Nacional	Pouvoir Exécutif National
PLACINTARA	Plan de Capacidades Internas de la Armada	Plan de Capacités Internes de la Marine
PMA	Peronismo Montonero Auténtico	Péronisme Montonero Authentique
PRN	Proceso de Reorganización Nacional	Processus de Réorganisation Nationale
PO	Palabra Obrera	Parole Ouvrière
PPF	Partido Peronista Femenino	Parti Péroniste Féminin
PRT	Partido Revolucionario de los Trabajadores	Parti Révolutionnaire des Travailleur.se.s
PSA	Partido Socialista Argentino	Parti Socialiste Argentin
RF	Rama Femenina	Branche Féminine
RP	Resistencia Peronista	Résistance Péroniste
SIDE	Secretaría de Inteligencia de Estado	Secrétariat de Renseignement d'État
SIE	Secretaría de Inteligencia del Ejercito	Secrétariat de Renseignement de l'Armée de terre
SIN	Secretaría de Inteligencia Naval	Secrétariat de Renseignement Naval
SOE	Sección de Operaciones Especiales	Section d'Opérations Spéciales

SUD	Sindicato Universitario de Derecho	Syndicat Universitaire de Droit
TEA	Tropas Especiales de Agitación	Troupes Spéciales d'Agitation
TEI	Tropas Especiales de Infantería	Troupes Spéciales d'Infanterie
Triple A	Alianza Anticomunista Argentina	Alliance Anticommuniste Argentine
TRP	Tendencia Revolucionaria Peronista	Tendance Révolutionnaire Péroniste
UBA	Universidad Nacional de Buenos Aires	Université Nationale de Buenos Aires
UBC	Unidades Básicas de Combate	Unités Basiques de Combat
UBR	Unidades Básicas Revolucionarias	Unités Basiques Révolutionnaires
UCR	Unión Cívica Radical	Union Civique Radicale
UCRI	Unión Cívica Radical Intransigente	Union Civique Radicale Intransigente
UCRP	Unión Cívica Radical del Pueblo	Union Civique Radicale du Peuple
UES	Unión de Estudiantes Secundarios	Union d'Élèves Secondaires
UFA	Unión Feminista Argentina	Union Féministe Argentine
UMA	Unión Mujeres Argentinas	Union des Femmes Argentines
UOM	Unión Obrera Metalúrgica	Union Ouvrière Métallurgique
UT	Unidades de Tareas	Unités Spéciales

Table des matières

Abstrait	3
Astratto	3
Abstract	4
Sommaire	7
Introduction au travail de recherche et remerciements	9
Introduction à la Partie I : Le processus de (in)visibilisation de la violence sexuelle perpétrée dans le cadre du terrorisme d'État en Argentine	27
Chapitre 1 : Les refus d'enquêter la violence sexuelle	38
1.1. <i>La violence sexuelle (non uniquement) comme une question juridique</i>	50
1.1.1. Les féminismes argentins entre les années 1970 et 1980	62
1.1.2. Le rapport <i>Plus Jamais</i> et le Procès aux Juntas	84
1.2. <i>L'époque d'impunité</i>	90
1.2.1. Le familisme de la mémoire	100
1.2.2.1. Proches des disparu.e.s et des prisonnier.e.s politiques	107
1.2.2.2. L'amour des Grands-mères et le pedigree de H.I.J.O.S	116
1.2.2. La Mémoire Complète	124
1.2.2.1. Les fil.le.s des ravisseurs	133
1.2.2.2. Histoires Désobéissantes	136
1.2.3. Des témoins de la dernière dictature militaire	142
1.2.3.1. Les témoignages d'Adela G. et Marta Lynch	152
1.2.3.2. Les témoignages de Diana Glass et Liliana Héker	171
1.2.3.3. Les témoignages des Ana	189
Chapitre 2 : La violence sexuelle comme un délit de lèse humanité	199
2.1. <i>Un délit autonome</i>	207
2.1.1. De l'un parmi les tourments à une forme différenciée de la torture	215
2.1.1.1. La violence sexuelle comme un <i>continuum</i>	220
2.1.1.2. Vers un procès spécifique contre les délits sexuels	223
2.1.2. Le genre dans l'expérience de la violence sexuelle	234
2.1.2.1. La masculinisation de la féminité	244
2.1.2.2. Le double processus de dé-féminisation	249
2.1.2.3. La féminisation de la masculinité	254
2.2. <i>Un délit d'instance privée</i>	263
2.2.1. L'incitation à parler et les mémoires sensibles au genre	268
2.2.2. Les paradoxes de (ne pas) témoigner juridiquement la violence sexuelle	271
2.2.3. La crédibilité des témoignages juridiques de la violence sexuelle	281
2.2.4. L'autorité du témoignage historique de l'Archive Orale de Mémoire Ouverte	287
Conclusion à la Partie I	294
Introduction à la Partie II : La trajectoire politique des détenues disparues de Montoneros	302
Chapitre 3 : Montoneros	305
3.1. <i>La Jeunesse Péroniste avant Montoneros</i>	314
3.1.1. La Résistance Péroniste	321
3.1.2. Les bandes de rue	332
3.1.3. La guérilla péroniste	343
3.1.4. La première Tendance Révolutionnaire Péroniste	361
3.1.5. La péronisation des universitaires	366
3.2. <i>L'approchement au Mouvement Péroniste</i>	376

3.3. <i>Le protagonisme dans le Mouvement Péroniste</i>	389
3.4. <i>L'éloignement du Mouvement National Justicialiste</i>	402
Chapitre 4 : La formation politico-militaire des militantes	413
4.1. <i>La politisation des femmes</i>	422
4.1.1. Le décalage entre la convocation et les entrées des femmes dans Montoneros	425
4.1.2. Le Groupement Evita	440
4.2. <i>Les leaderships des filles d'Evita</i>	450
4.2.1. Les leaderships féminines dans la Résistance Péroniste	455
4.2.1.1. Les femmes péronistes aux origines de la RP	459
4.2.1.2. Les détenues du Plan de Commotion Interne de l'État	466
4.2.2. Le militarisme de Montoneros	469
4.2.2.1. Les militantes dans les opérations armées	472
4.2.2.2. L'évitisme de Montoneros et la leadership de Norma Arrostito	481
4.2.3. Le gouvernement d'Isabel Perón	491
4.3. <i>La morale (sexuelle) révolutionnaire</i>	497
4.3.1. L'homme nouveau	502
4.3.1.1. Le traître	505
4.3.1.2. Le pacte, la dette et la promesse : l'engagement et la solidarité révolutionnaire	511
4.3.2. La femme nouvelle	517
4.3.2.1. L'amour conjugal révolutionnaire	526
4.3.2.3. Infidélité et adultère	532
4.3.2.4. La maternité en clandestinité	537
Conclusion à la Partie II	542
Introduction à la Partie III : La violence sexuelle perpétrée à l'encontre des militantes de Montoneros détenues disparues dans le circuit répressif et productif de l'ESMA	556
Chapitre 5 : Le terrorisme d'État à travers l'École Mécanique de la Marine	568
5.1. <i>Le zonage du Processus de Réorganisation Nationale</i>	574
5.1.1. La dispute entre l'Armée de terre et la Marine	585
5.1.2. La répartition du pouvoir politique	593
5.2. <i>Les péronistes dans la zone grise</i>	607
5.2.1. Les dirigeant.e.s politiques et syndicaux.les péronistes	614
5.2.2. Le massérisme entre les ancien.ne.s militant.e.s de l'OUTG et <i>Convicción</i>	620
5.2.3. Les Montoneros dans l'ESMA	635
5.2.3.1. Staff et Ministaff	639
5.2.3.2. La collection de veuves	645
5.2.3.3. La production destructrice	652
5.3. <i>Le Casino des Officiers</i>	655
5.3.1. <i>Sótano</i>	660
5.3.1.1. Salles de torture	661
5.3.1.2. Infirmerie	663
5.3.1.3. Cabine téléphonique	663
5.3.1.4. Laboratoires photographique, graphique, typographie et falsification de documents	664
5.3.1.5. <i>Huevera</i>	670
5.3.2. Rez-de-chaussée	670
5.3.2.1. <i>Dorado</i>	670
5.3.2.2. <i>Les Jorges</i>	672
5.3.2.3. La Maison de l'Amiral	672
5.3.3. Premier et deuxième étage	673
5.3.4. <i>Altillo</i>	673
5.3.4.1. <i>Capucha</i>	673
5.3.4.2. <i>Camarotes</i>	675
5.3.4.3. Salle des enceintes	676
5.3.4.4. Salles de bain	679
	921

5.3.4.5. <i>Pañol</i>	680
5.3.4.6. <i>Pecera</i>	680
5.3.5. <i>Capuchita</i>	683
5.3.6. Le circuit répressif de la Marine dans la Zone Nord du Grand Buenos Aires	686
5.3.6.1. L'Île du Silence	689
5.3.6.2. Les <i>casas-quintas</i> de Don Torcuato et de Général Pacheco	692
Chapitre 6 : Ledit processus de récupération des militantes de Montoneros détenues disparues	697
6.1. <i>Des ressources humaines disponibles</i>	704
6.1.1. Les dénonciations contre la Marine de Massera par les militant.e.s de Montoneros	710
6.1.1.1. Montoneros : du Coup d'État aux Contre-offensives	714
6.1.1.2. L'Agence de Nouvelles Clandestine	726
6.1.1.3. Les militant.e.s de Montoneros dans les organismes de droits humains	736
6.1.1.4. La Radio de Nouvelles du Continent	751
6.1.2. La campagne antiargentine depuis l'ESMA	760
6.1.2.1. Les opérations de dépossession	769
6.1.2.2. Les opérations d'infiltration	773
6.1.2.3. Les opérations de propagande	784
6.2. <i>Des militantes rééduquées</i>	798
6.2.1. Le traitement de la récupération ou la captivité privilégiée	804
6.2.1.1. Les visites des détenues disparues chez leurs proches	807
6.2.1.2. La différence entre la liberté et les sorties de l'ESMA	811
6.2.2. Lavage de cerveaux, repentance ou changement idéologique	820
6.2.2.1. Les Chevaliers de la mer	830
6.2.2.1.1. Les sous-officiers	840
6.2.2.1.2. Les officiers	846
6.2.2.2. Jouer à la partenaire, performer des féminités	850
Conclusion à la Partie III et donc au travail de recherche	861
Bibliographie	875
<i>Monographies</i>	875
<i>Ouvrages collectifs</i>	882
<i>Chapitres d'ouvrage</i>	884
<i>Articles académiques</i>	887
<i>Articles de presse</i>	902
<i>Films et vidéo-documentaires</i>	909
<i>Conventions et Protocoles</i>	910
Acronymes	913
Table des matières	920